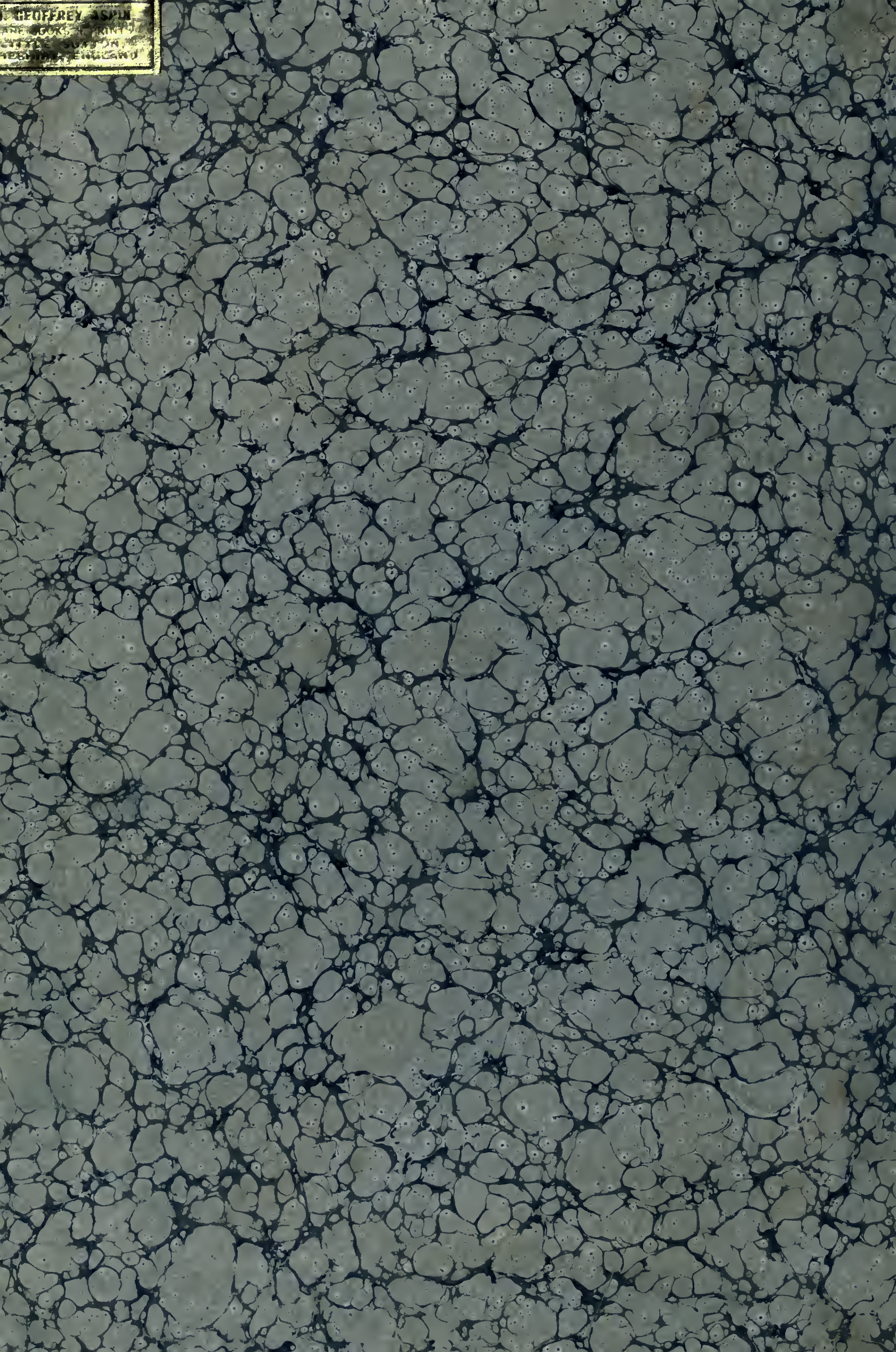
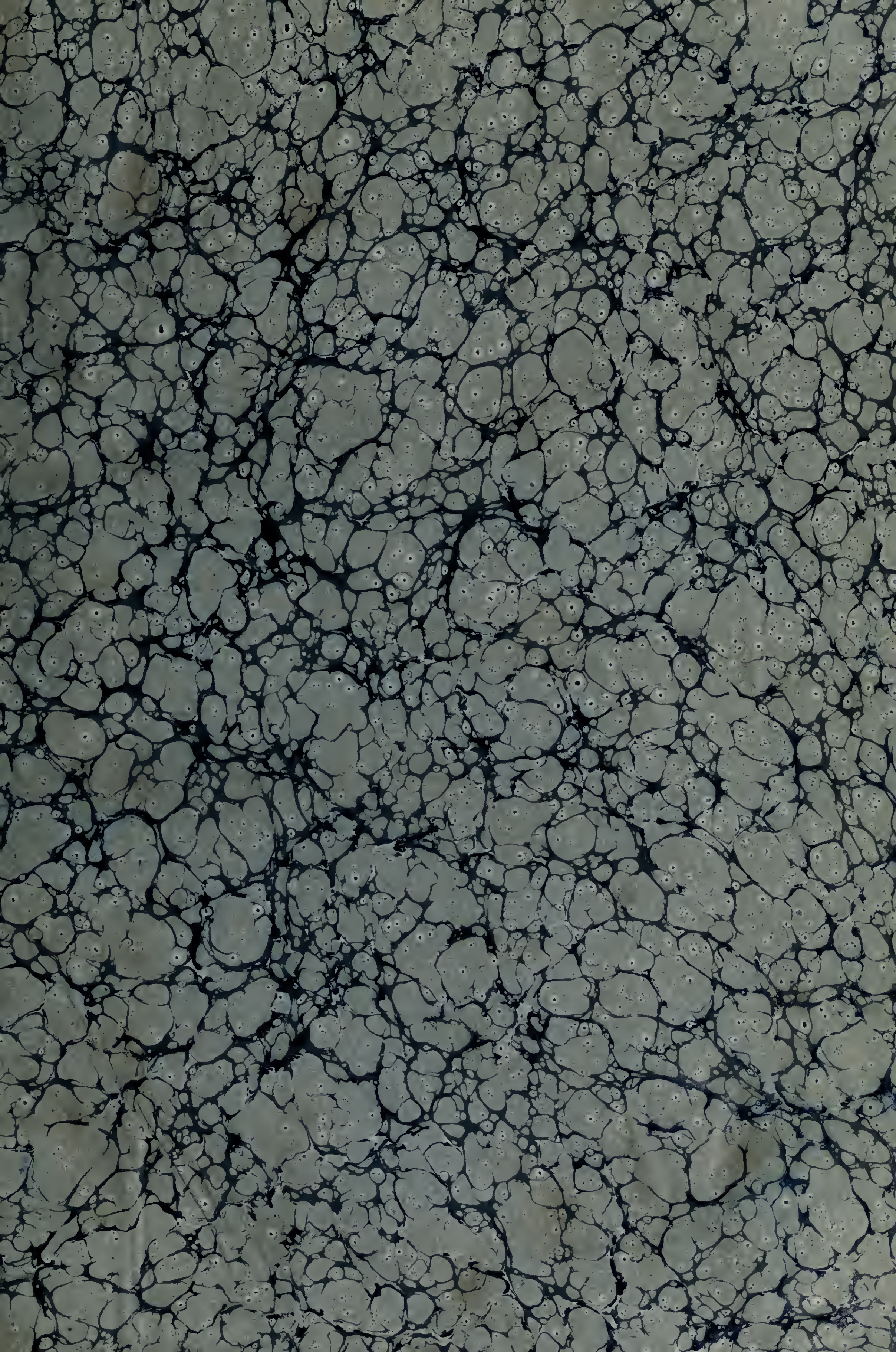

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01148809 5


GEOFFREY ASPIN



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MASSILLON

TOME DEUXIÈME

N. B. — Déjà des personnes bienveillantes et amies de la gloire de Massillon ont bien voulu nous communiquer plusieurs lettres de l'illustre prédicateur. Nous recevrions avec reconnaissance tous les documents qu'on pourrait nous fournir à ce sujet. Il suffirait de nous en envoyer, avec son nom, une copie très-exacte à l'adresse de MM. Guérin et Ce, imprimeurs-éditeurs à Bar-le-Duc.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MASSILLON

ÉVÊQUE DE CLERMONT

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS & SUR LES MEILLEURS TEXTES

AVEC NOTES, VARIANTES, NOTICES

augmentée de pièces rares ou inédites et suivie de nouvelles recherches biographiques

PAR

L'ABBÉ E.-A. BLAMPIGNON

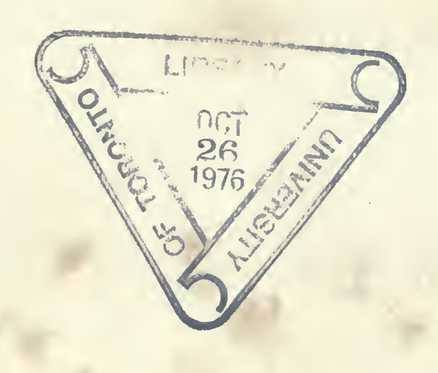
Docteur en théologie et Docteur ès-lettres

TOME DEUXIÈME



BAR-LE-DUC, L. GUERIN & Cie, EDITEURS

1866


LIBRARY
OCT
26
1976
UNIVERSITY OF TORONTO

LETTRES D'APPROBATION.



I.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

Archevêché de Bordeaux, le 11 novembre 1865.

MONSIEUR L'ABBÉ,

L'Eglise se fait gloire des pages de haute et suave éloquence écrites par la main si délicate de Massillon. En recueillir, comme vous le faites, jusqu'aux moindres fragments, reproduire dans toute sa perfection l'œuvre du grand maître, c'est ajouter à notre admiration pour ses ouvrages comme les émotions d'une découverte inattendue.

On vous devra donc beaucoup, Monsieur l'Abbé, d'avoir fouillé dans les trésors cachés des manuscrits égarés, et, au prix de laborieuses recherches, d'avoir extrait d'une mine inexplorée l'or caché d'une éloquence incomparable. Je dis incomparable, car l'éloquence de l'illustre évêque de Clermont, si elle n'a pas le vol hardi de l'aigle de Meaux, ni la dialectique pyramidale de Bourdaloue, elle a son trait caractéristique de génie. C'est un fleuve aux larges bords, promenant ses eaux pacifiques et majestueuses sous un ciel rayonnant de lumière et de chaleur, qui pénètre ses rives fleuries, et laisse après lui les richesses d'un sol admirablement fécondé.

En réunissant les débris épars de cette éloquence toujours ferme et digne, en nous faisant connaître les formes diverses qui traitent le même sujet, et les corrections dont le *Petit-Carême* est lui-même susceptible, vous avez bien mérité, Monsieur l'Abbé, de la littérature et de l'Eglise. On vous devra encore des notices historiques qui interprètent les allusions, des citations au bas du texte, et des explications incidentes qui nuancent ou éclairent la pensée du grand orateur.

Recevez donc, Monsieur l'Abbé, mes sincères félicitations, et AVEC MON APPROBATION EMPRESSÉE du premier volume des *Œuvres de Massillon*, dont vous m'avez fait hommage, mes sympathiques encouragements pour l'achèvement d'une entreprise si heureusement commencée.

Vous nous avez promis des lettres inédites; complétez ainsi les Œuvres de Massillon; vous nous aurez introduit plus avant dans le sanctuaire d'une belle âme, et vous aurez couronné d'une nouvelle auréole le digne émule des plus grands prédicateurs du grand siècle.

Agréez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

† FERDINAND, cardinal DONNET,
Archevêque à Bordeaux.

II.

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE NANCY.

Nancy, le 27 octobre 1865.

MON BIEN CHER ABBÉ,

J'ai reçu votre Massillon, et je vous félicite d'avoir entrepris cette œuvre. Au milieu de tant de livres médiocres qui nous inondent, et qui affadissent les âmes par des lectures où manquent également la science et la solide piété; au milieu surtout de ce débordement de mauvais ouvrages de toute espèce qui sapent la religion par ses bases et combattent l'Eglise dans tous ses droits, il est bon de faire revivre, par des éditions excellentes, les grands écrivains qui jouissent d'une incontestable autorité dans la littérature de notre pays, et qui ont si vigoureusement défendu ou exposé le dogme et la morale chrétienne.

Massillon est de ce nombre. Il est impossible de le lire sans être touché, charmé, entraîné par son éloquence; il est impossible de le méditer sans être convaincu des vérités qu'il enseigne, et sans chercher à devenir meilleur.

Je vous félicite donc, mon cher Abbé, de nous rendre les discours de ce grand évêque dans une édition plus exacte et plus complète; je vous félicite de faire revivre plusieurs de ses écrits, trop longtemps ignorés ou oubliés. Vos précédents travaux vous avaient admirablement préparé à cette tâche nouvelle; et le premier volume que je reçois me répond du succès de votre studieuse et chrétienne entreprise.

Veuillez agréer, mon cher Abbé, l'expression de tous mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

† C., évêque de Nancy.

III.

LETTRE DE MONSEIGNEUR MARET, ÉVÊQUE DE SURA,

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS.

Paris, le 26 novembre 1865.

MON BIEN CHER MONSIEUR,

Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous dire toute ma reconnaissance pour le beau présent que vous m'avez fait, en m'envoyant le premier volume de votre Massillon. Voilà une œuvre importante et qui sera dignement dirigée. J'applaudis de tout cœur à vos travaux, à vos recherches; et je ne doute pas que vous ne vous rendiez toujours plus utile aux lettres et à la Religion..... Je suis tout vôtre,

† L. L. C., évêque de Sura.

IV.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC.

Saint-Brieuc, le 27 octobre 1865.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie de votre beau présent..... J'ai un peu étudié votre beau premier volume; il est satisfaisant à tous les points de vue. On vous devra d'avoir remis en lumière la figure à demi pâlie de Massillon..... C'est une heureuse idée d'avoir fait cette édition.....

† AUGUSTIN,
Evêque de Saint-Brieuc.

A ces hauts témoignages de sympathique bienveillance, M. l'abbé BLAMPIGNON est heureux et fier de pouvoir joindre encore les indulgents suffrages de NN. SS. les évêques de Troyes, de Parium et de Châlons. — En dehors de l'épiscopat, il a aussi reçu les encouragements de plusieurs personnages considérables. M. Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel* du 1er novembre 1864, a bien voulu parler favorablement de son édition de Massillon, et M. le Ministre de l'Instruction publique a eu la bonté de lui écrire que c'était là « un beau et érudit travail ».

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

NOTICE HISTORIQUE.

L'édition de 1745 donne sept sermons de Massillon pour cette troisième semaine du Carême ; les recueils de Trévoux en contiennent six. Mais les sujets ne se correspondent pas toujours dans ces deux versions.

Au carême de 1701, on peut assigner, pour le dimanche, le sermon *sur l'Inconstance dans les Voies du salut ;* pour le mercredi, le sermon *sur le véritable Culte,* et enfin pour le vendredi l'admirable homélie de la *Samaritaine.*

Il reste au carême de 1704 deux discours ; d'abord pour le dimanche le célèbre sermon *sur le petit nombre des Elus,* et pour le mercredi le sermon *sur le Mélange des Bons et des Méchants,* que l'édition de Trévoux place en effet à ce jour. Il y a bien encore les deux pieuses exhortations *sur la Tiédeur,* mais je doute qu'elles aient été prononcées à la cour.

Telles sont mes conjectures. Ce qui du moins est hors de doute, c'est que la belle homélie de la *Samaritaine* fut prêchée à Versailles le vendredi 4 mars 1701. A côté de la splendeur royale de Louis XIV, rayonnait la majesté du génie. Bossuet entendit ce sermon, et en fut *très-content,* dit son secrétaire, l'abbé Le Dieu. Il faut remarquer que ce discours, dont nous savons sûrement la date précise, est justement assigné au vendredi dans les éditions définitives, comme dans le recueil de Trévoux. Ce qui est une nouvelle preuve à l'appui du système que j'adopte, et par lequel j'attribue ordinairement au premier carême prêché à la cour les sermons mis dans l'édition de 1745 au dimanche, au mercredi et au vendredi, tandis que je reporte au carême de 1704 les discours qui s'y trouvent aux lundi, mardi et jeudi.

Dangeau et la *Gazette* nous apprennent qu'en 1701, le dimanche 27 février, troisième dimanche du carême, le roi et la duchesse de Bourgogne assistèrent à la prédication du P. Massillon, et que le mercredi suivant, 2 mars, et le vendredi 4 mars, Louis XIV entendit également l'orateur dans la chapelle du château de Versailles.

D'après ces mêmes autorités, nous voyons que dans le carême de 1704, en cette même troisième semaine, Massillon prêcha le dimanche 24 février en présence du roi, du dauphin, du duc et de la duchesse de Bourgogne, et du duc de Berry. Ce fut probablement le fameux sermon *sur le petit nombre des Elus* qu'entendit et dont fut terrifié cet illustre auditoire. Le mercredi 27 et le vendredi 29, Louis XIV fut aussi présent à la prédication de Massillon.

QUARANTE-DEUXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

NOTICE.

Au mercredi de la première semaine de carême se trouve un sermon *sur la Rechute.* La première partie de ce sermon roule sur l'énormité du péché de rechute ; la seconde, sur le danger du péché de rechute. De cette seconde partie développée, Massillon forma le discours qui suit et qui traite de l'*Inconstance dans les Voies du salut.* Voir l'avertissement placé en tête du 32e sermon, tom. I, pag. 402 de la présente édition.

Ces deux sermons se rencontrent dans les éditions de Trévoux. Le sermon *sur la Rechute* y est assigné au mardi de Pâques, et avec des traits, un texte et un exorde qui appartiennent évidemment à ce jour. Le sermon *sur l'Inconstance dans les Voies du salut* y est rejeté après l'Avent ; plusieurs allusions et le texte ; avec son développement, montrent qu'il fut prononcé durant l'Avent.

Les principaux traits oratoires de Massillon se remarquent dans ces versions contemporaines de l'éloquence du grand Oratorien, notamment dans le sermon *sur la Rechute*, cette belle allégorie tirée de l'Ecriture par laquelle il compare le pécheur qui retombe à l'idole de Dagon, qu'on avait vainement replacée sur son autel (t. I, p. 414), et dans le sermon sur l'*Inconstance* une mélancolique et âpre réminiscence des grandes impénitences finales des Ecritures (t. II, p. 9).

ANALYSE.

PROPOSITION. — *L'inconstance dans les voies de Dieu est, de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut, parce que toutes les ressources, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère, qui, tantôt, touchée de ses misères, revient à Dieu, tantôt, oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères.*

1° *La première ressource*, utile pour ramener une âme de l'égarement, *c'est la connaissance de la vérité.* En effet, le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité, tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus. Alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout d'un coup ; elle est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître; et la nouveauté, donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est que d'un faible usage pour l'âme inconstante et légère. Les vérités de la foi ne font plus désormais d'impression sur elle, parce que ce ne sont plus pour elle de nouvelles lumières. Elle a vu clair, et dans la vanité des choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité. Ces vérités ont perdu à son égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. Quelle ressource peut-il donc encore rester à cette âme dans la connaissance de la vérité ? Qu'apprendra-t-elle de nouveau ? que le monde est un abus ? qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté ? qu'il faut se hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu ? Mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses moments de pénitence ; et c'est de l'impression de ces vérités que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie. Qu'a donc de nouveau Dieu même à lui apprendre ? Il peut encore l'éclairer ; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre ? Elle s'est familiarisée avec la vérité et avec ses passions ; elle s'est accoutumée à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de ses faiblesses injustes. Ah ! plût à Dieu, comme dit un apôtre, qu'elle fût encore dans les ténèbres de sa première ignorance, et qu'elle n'eût jamais connu la vérité !

2° *Une seconde ressource de salut*, favorable aux autres pécheurs, *c'est un nouveau goût*, qui accompagne toujours les commencements de la justice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords.

Rien n'est plus doux que ces premiers moments, où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté.

Mais vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impressions, vous, qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté ? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir ; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde ; je vous le dis en tremblant, les conversions des âmes qui vous ressemblent, sont très-rares. L'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : il dit qu'une âme comme la vôtre n'est pas propre au royaume de Dieu ; c'est-à-dire que ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, la rend inhabile au salut : d'où vient cela ? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui, la voie droite une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément ; elle suppose une âme forte et sensée, qui ne se conduit pas par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence : c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien ; et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué. Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti ; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur, qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit ; qui, sur toutes choses, ne consulte et ne suit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au royaume de Dieu.

3° *La troisième ressource* utile aux autres pécheurs, *ce sont les Sacrements.* Or cette ressource devient un écueil à l'âme inconstante et légère. Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, et qui vient enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, la majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer : mais le pécheur dont je parle porte au tribunal une âme familiarisée avec sa confusion ; il est rassuré contre lui-même, il ne rougit plus de ses aveux. Ecueil, secondement, par la dissimulation inséparable des rechutes. Ecueil, troisièmement, par le sacrilége inévitable dans les rechutes ; car se repentir sans cesse et retomber sans cesse, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes : non que la grâce du sacrement établisse l'homme dans un état constant et invariable de justice ; mais lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, les rechutes du moins ne sont pas si promptes ; on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché, parce que la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile ; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis : c'est un ouvrage solide ; donc ce qui s'écroule en un instant n'était bâti que sur le sable mouvant : c'est un ouvrage sérieux sur lequel on délibère longtemps ; or une entreprise longtemps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venait de la finir. Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes inconstantes et légères, comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères ; et ils les éloignaient désormais de l'autel sacré. Je sais qu'on ne doit point aggraver le joug, et qu'un excès de sévérité ne déshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé ; on ne doit pas ajouter foi à des promesses si souvent violées ; et plût à Dieu, âme infidèle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses ! On ne vous verrait pas encore la même après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même ! vous êtes pire, puisque vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges.

J'avais donc raison de dire que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut était le moins propre au royaume de Dieu, parce qu'il est des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins, il n'en paraît plus.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.
Luc, XI, 26.

La parabole de l'esprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avait chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon saint Chrysostome, qu'une prédiction enveloppée que fait Jésus-Christ aux Juifs des malheurs qui allaient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avaient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer ; et de là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout à fait d'elle, et que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Ainsi, c'est comme s'il leur tenait ce langage : Jérusalem était possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitait toutes les impiétés des nations, qu'elle multipliait ses autels, qu'elle oubliait le Seigneur qui l'avait retirée de l'Egypte, et que ses princes eux-mêmes allaient sacrifier sur les hauts lieux et faisaient mourir mes prophètes ; cependant, je ne l'abandonnai point en cet état, je suscitai d'autres prophètes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté ; je rompis les liens qui la retenaient captive à Babylone ; je lui rendis le temple et l'autel saint, et je chassai

le démon impur qui s'était emparé de mon héritage; mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du Fils et de l'Héritier; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avait jamais éprouvées : ses murs vont être démolis pour toujours, son temple et son autel, en qui elle mettait sa confiance, ne seront bientôt plus que de tristes ruines ; plus de sacrifice, plus de tabernacle, plus de prêtre, plus de prophète : *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet*[1]; elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Appliquons-nous, mes Frères, cette étonnante parabole. Notre âme, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous; mille fois nous nous sommes repentis, autant de fois nous sommes retombés; nous avons pleuré nos plaisirs injustes, et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes; dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur, et le lendemain, dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offrait de nouveaux charmes; nos mœurs jusques ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crime. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière; tant de sacrements, et tant de rechutes. Ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout à fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes frères? C'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère; c'est-à-dire que l'inconstance dans les voies de Dieu est de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

[1] Luc, XI, 22.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quoique la grâce ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir, en des préparations même de pénitence; néanmoins il est des âmes, qui, par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne laisser plus de voie à la grâce pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or, tel est le caractère d'une âme légère et inconstante, qui, tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paraît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain, plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grâce, ni le péché ne sauraient fixer[1]. Etat assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces âmes faibles et légères, en qui la grâce opère encore de saints désirs et des démarches même de salut, mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grâce.

En effet, il est impossible, dit l'apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du ciel et les vertus du siècle à venir; qui ont été rendus participants de l'Esprit-Saint, et qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence : c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premièrement, les nouvelles lumières dont il les favorise : *Semel sunt illuminati*[2]; secondement, le nouveau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencements de la pénitence : *Gustaverunt etiam donum cœleste*[3]; troisièmement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels, par la grâce de la justification, mettent pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence :

[1] *Saurait*, 1745; *sauraient*, 1764.
[2] Hébr., VI, 4.
[3] Ibid.

Participes facti sunt Spiritus sancti [1]. Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'âme inconstante dont je parle, de sorte que l'apôtre, désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible, c'est-à-dire si difficile qu'on ne voit presque plus de ressource pour les âmes de ce caractère. Etablissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connaissance de la vérité : *Semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi ; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affaiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus. Alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout d'un coup ; de quelque côté que cette âme jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avait jamais vu : ses devoirs, ses espérances, ses égarements passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette âme, réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître ; est effrayée [2] d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir su ; est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels ; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux ; elle dit comme Augustin : Je vous ai connue et aimée trop tard, ô vérité ancienne et toujours nouvelle ! Et réglant ses penchants, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avaient autrefois si tristement abusée. Ainsi, rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu, des âmes heureuses, et, en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connaître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer [1].

Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé et tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées ? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu ? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité ; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières ; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé ; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites, dans le désert, virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa ; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendait visi-

[1] Hébr., VI, 4.

[2] *Surprise*, 1745 ; *effrayée*, 1764.

[1] Ce beau tableau d'une âme qui revient du monde à Dieu, ce chef-d'œuvre de peinture morale, se remarque aussi dans l'édition de 1705. Plus on avance dans l'étude de Massillon, plus on se convainc que cette publication furtive de Trévoux n'a pu être faite que sur les cahiers mêmes que laissait courir dans le monde l'illustre prédicateur du grand siècle finissant.

« Alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout à coup ; de quelque côté qu'elle regarde, elle voit ce qu'elle n'avait jamais vu ; elle voit dès lors le néant des biens du monde, la solidité de ceux du ciel, la vanité de ses espérances, et le prix de celles de l'éternité ; le vide de toutes les créatures, et la plénitude de Dieu ; l'inconstance des plaisirs, la bizarrerie de la fortune, et le néant de tout ce qui n'est point le Seigneur. Alors cette âme éclairée, frappée, réveillée comme d'un profond sommeil, par l'éclat soudain de ces nouvelles lumières, est surprise de se voir trompée depuis longtemps, et troublée d'avoir ignoré jusqu'alors la vérité qu'il lui importait si fort de connaître ; elle est effrayée d'avoir dormi si longtemps sur le précipice sans l'avoir aperçu ; elle est honteuse de s'être pourvue de sagesse, de prudence, de raison, dans la conduite des affaires d'ici-bas, et d'avoir pris si longtemps le change dans la conduite de ses intérêts éternels ; et donnant toute son attention au mouvement de la grâce sur elle, elle se fait un plaisir de connaître la vérité, un devoir de la suivre ; elle ne voit plus que par ces nouvelles lumières ; elle ne juge plus que selon les règles de l'Evangile ; et oubliant même jusqu'aux noms des erreurs qui l'avaient abusée si longtemps, elle ne se conduit plus que par ces nouvelles lumières que la miséricorde lui découvre. Ainsi vous retirez, ô mon Dieu, de l'égarement et du désordre les âmes choisies que vous voulez sauver, et en ouvrant leurs yeux sur leurs erreurs, vous ouvrez en même temps leurs cœurs aux gémissements de la pénitence et à la componction. »

ble au milieu d'eux; la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse; mais, quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparaître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs [1].

Dans cette figure, mon cher auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères et sur les plaies de votre âme, effrayé de votre état vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvraient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avaient de plus grossier et de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grâce, et à la vérité qui s'était montrée à vous. Mais depuis, rentraîné [2] par votre faiblesse, vous avez fait, à la vérité, de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées; mais, si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissants; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première; de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle, toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchants; votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumières et de ténèbres; un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit; et où elle ne reparaît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensonge.

Ame infidèle, quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connaissance de la vérité? Que vous apprendra-t-elle de nouveau? Que le monde est un abus? ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos moments de pénitence. Que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs. Qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime. Qu'un clin d'œil peut décider de notre vie; que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite; et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie [1].

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? quelle vérité peut-il encore vous montrer que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne vous soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité qu'un nouvel attrait pour la suite; vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière et les ténèbres; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes et celle de vos faiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, dit un apôtre, que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre première ignorance! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'em-

[1] Mais, quand ils furent tombés dans le murmure, cette beauté céleste eut beau paraître, ils s'accoutumèrent à la regarder sans frayeur; son éclat ne leur parut plus qu'une lueur passagère qui ne fit aucune impression sur leur esprit, et elle ne changea ni l'infidélité de leur cœur, ni la corruption de leurs mœurs. — *Ed. de* 1705.

Voyez t. I, p. 411 de notre édition, le même sujet traité à peu près dans les mêmes termes.

[2] *Entraîné une seconde fois*, éd. de 1705. — *Rentraîné* est bien un mot de Massillon, mais il se retrouve quelques lignes plus bas dans toutes les éditions.

[1] Eloquente figure, familière à Massillon.

Ame infidèle, quelle ressource peut-il donc vous rester dans la nouvelle connaissance que la grâce procure aux autres pécheurs? Que vous apprendra-t-elle de nouveau? Que le monde est un fourbe; vous l'avez dit plusieurs fois dans vos moments de pénitence: quoi encore? Que ses plaisirs sont une chimère, ses coutumes un abus, ses biens une fumée; eh! vous l'avez mille fois reconnu et protesté aux pieds des saints autels, prêt à recevoir dans votre cœur Jésus-Christ; vous l'avez juré et protesté tout autant de fois qu'il vous est arrivé d'en former du dégoût, après en avoir goûté les funestes douceurs; autant de fois vous avez reconnu, vous dira-t-elle encore, qu'il est aisé de tout perdre, qu'un clin d'œil peut décider de votre vie et de votre éternité, que la pénitence différée à la mort n'est plus guère qu'un faible amusement, qu'un désir inefficace, et que l'on meurt d'ordinaire tel qu'on a vécu; et c'est de cette salutaire impression qu'est venu cet intervalle de piété, qui succédant tour à tour à vos déréglements, a partagé votre vie. — *Ed. de* 1705.

portement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité ! Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions et sur les vérités de la vie éternelle? Pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres, et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés. Notre ministère, si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile: nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant. En vous développant *la loi de Dieu qui convertit les âmes* [1], nous vous avons ôté la ressource de salut et le moyen de conversion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti* [2]. Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la Loi, perdu pour eux depuis longtemps, et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras ; ils se frappent la poitrine ; ils renvoient les femmes étrangères ; ils reviennent des égarements où les avait jetés le commerce des nations ; ils règlent leurs mœurs sur la loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même loi, déjà connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger. Les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles ; nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils savent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut ; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient ; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même ; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déjà vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même ; ils repoussent les armes de la lumière avec les armes de la lumière même ; la connaissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles ; et comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité qu'il leur est aisé de la connaître, ils se livrent sans remords à leurs passions, et vont paraître devant Dieu chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devait les délivrer, et qui va les condamner. Non, mes Frères, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connaître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la connaissance de la vérité : *Impossibile est... eos qui semel sunt illuminati... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam* [1].

[1] Lex Domini... convertens animas. *Ps.* XVIII, 8.
[2] II Petr., II, 22.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencements de la justice : *Gustaverunt etiam donum cœleste ;* une consolation sensible que la grâce

[1] Hébr., VI, 4, 6.
Quelle nouvelle lumière peut donc vous donner la grâce, que vous n'eussiez reçue avant que de retomber? Quelle frayeur peut vous inspirer cette nouvelle connaissance sur qui déjà vous vous êtes affermi et calmé tant de fois? Le Seigneur *par quelque rayon lumineux* peut encore vous éclairer, j'en conviens ; mais avec cette nouvelle lumière vous résisterez encore à la vérité que vous aviez connue et bannie de votre cœur. La vérité et l'erreur vous dominant tour à tour, vous vous êtes familiarisé avec la vérité et avec vos passions ; vous avez reçu tout à la fois les lumières et les ténèbres dans votre cœur ; vous vous êtes accoutumé à souvenir la vérité des maximes saintes et la lâcheté de vos faiblesses. Eh ! plût à Dieu que vous fussiez toujours demeuré dans les ténèbres de votre première ignorance, comme dit un apôtre, qu'insensible aux lumières de la grâce, et qu'aveuglé jusqu'ici par les ténèbres de vos passions, vous n'eussiez jamais senti la force de la vérité, qui s'est tant de fois montrée à vous ! Pourquoi donc vous avons-nous tant de fois ouvert les yeux dans les chaires chrétiennes sur l'abîme où vous étiez prêt à tomber, sur les châtiments qui vous attendaient, sur le prix infini de la récompense qui vous était promise, si vous persévériez dans la voie du salut ? Pourquoi portant la lumière tant de fois dans vos cœurs, dans vos esprits ; par la force de la parole sainte, avons-nous rendu, sans le savoir, vos maux plus désespérés et comme incurables ? *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti ab eo quod illis traditum est, sancto mandato. Autrefois une seule vérité montrée, un seul rayon de la grâce envoyé, aurait pu dissiper vos ténèbres, attendrir votre cœur, éclairer votre esprit, vous faire détester vos misères; et aujourd'hui le ciel aurait beau s'ouvrir sur vos têtes, vous environner de ses lumières, vous n'en seriez ni plus éclairé, ni plus touché, ni plus ému.* Vous avez vu le ciel vous découvrir ses promesses et ses récompenses, vous avez connu par expérience la vanité du monde et de ses espérances ; et cette vue ne vous a pas empêché de retomber dans le crime : rien donc n'est plus capable de vous fixer dans la vertu. Eh ! tout est à craindre pour une âme qui semble vouloir se convertir, quand il ne lui reste plus rien à connaître qu'elle n'eût connu avant de retourner à ses désordres, et quand ses premières lumières ne l'ont point empêché de renouer avec ses premiers péchés. Première ressource si utile aux autres pécheurs pour revenir dans la voie du salut, devenue inutile aux pécheurs inconstants et légers, c'est la connaissance de la vérité que la grâce produit. *Impossibile... est eos qui semel sunt illuminati... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam. — Ed. de* 1705.

répand sur les premières démarches d'un changement de vie; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords; une joie qui sort du fond de la conscience déchargée enfin du poids qui l'accablait, et qui n'avait pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Frères, rien n'est plus doux que ces premiers sentiments qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa sûreté; que ces premiers moments où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disait un roi pénitent dans ces premiers moments de sa délivrance : *Dirupisti vincula mea* [1]. Aussi, dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi; les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paraître onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices : *Calicem salutaris accipiam* [2]; les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi, et ne me paraissent plus que des discours vains et puériles : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax* [3]. O Seigneur, qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs; et qu'il me paraît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule âme qui ait su vous plaire, qu'une longue suite de princes et de conquérants! *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ* [4].

Tels sont les premiers attraits de la grâce, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force et à la douceur de ses divines impressions [5]. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, et qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur, le monde au fond ne m'a jamais plu; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivais avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste, inquiet; et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon âme : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* [1]; vous qui passez sans cesse du goût de la vertu, au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une âme jusque-là insensible; mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber; vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera; c'est une sensibilité de conscience, qui vous amuse et qui ne vous corrige point. Ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir; c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'a Jésus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le prophète [2], sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives : facile à émouvoir, difficile à fixer : vif dans un moment de grâce; plus vif encore dans un moment de plaisir : ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentiments de componction; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentiments sont effacés [3]. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre âme, dit notre Evangile, que, loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem et non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez partout dans vos nou-

[1] Ps. cxv, 7.
[2] *Ibid.*, 4.
[3] *Ibid.*, 2.
[4] *Ibid.*, 6. — Ah ! Seigneur, qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs; qu'il me paraît bien plus glorieux d'être au nombre de vos enfants que de descendre d'une longue suite de conquérants et de héros ! — *Ed. de* 1705.
[5] La version de 1705 est bien préférable : « Tels sont les premiers attraits de la vertu sur un cœur nouvellement converti, et peu accoutumé à goûter les douceurs de la grâce et la beauté de ses charmes ».

[1] Ps. xciii, 19.
[2] Cor meum tamquam cera liquescens. *Ps.* xxi, 15.
[3] Voir t. i, p. 411.

velles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédaient votre cœur, et rien ne vous en dédommage : *Quœrens requiem et non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusements, l'ivresse elle-même du crime; vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse, et qui vous est à charge; et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quœrens requiem et non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étais sorti; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi;* j'essaierai si les plaisirs, dont j'étais si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes. Et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans de vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares; l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : *Celui,* dit-il, *qui après avoir mis la main à la charrue regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : Non est aptus regno Dei* [1]. Jésus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non ; mais : Il n'est pas propre au royaume de Dieu ; *Non est aptus regno Dei;* c'est-à-dire ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe ; c'est-à-dire qu'il a apporté [2] en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussirait pas ; et voilà ce que dit Jésus-Christ de l'âme inconstante par rapport au salut ; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei* [1].

Ah ! un impudique peut être touché ; et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée ; et Manassès, dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels. Un publicain peut renoncer à ses injustices ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Une âme, prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses, peut être tout d'un coup éclairée ; et la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles ; et revient encore et au prophète et à ses faux dieux ; mais un Sédécias, qui, touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore et l'outrager encore le lendemain ; mais cette reine d'Israël, qui, dans son affliction, prend des ornements modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paraît respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son prophète ; et, de retour à Samarie, sacrifie à ses veaux d'or comme auparavant : ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et les livres saints nous les représentent partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu [2].

[1] Nemo, mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei. *Luc,* IX, 62.

[2] *Qu'il a porté en naissant,* 1743 ; *qu'il a apporté en naissant,* 1764. — Cette édition de 1764 est importante pour quelques corrections autorisées. Mais ce qui est plus remarquable, l'édition de 1705 écrit également *apporté.*

[1] Voir t. I, p. 411, 412.

[2] Ce bel emploi des Ecritures, si familier au génie de Massillon, cette heureuse mais sévère réminiscence des grandes impénitences de l'ancienne loi se retrouve comme en esquisse dans les éditions de Trévoux :

Ah ! un impudique, ou homicide, peut être touché de l'horreur de ses crimes, les détester, s'en convertir sincèrement ; et David fit une pénitence aussi longue que sa vie, qui le rendit un grand saint devant Dieu. Un impie, un sacrilège peut rentrer en lui-même, et se repentir de ses désordres ; et tel adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels. Un publicain, un ravisseur de bien d'autrui, peut en réparant ses injures recouvrer la grâce de Dieu ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, en donne quatre fois autant, et répand libéralement la moitié de son bien dans le sein des pauvres. Ces pécheurs publics, ces âmes mondaines et voluptueuses empressées de plaire au monde, et enivrées de ses plaisirs, peuvent être touchées tout à coup, et revenir à pénitence ; et Magdelaine prosternée aux pieds de Jésus-Christ pleure des péchés, que son amour, encore plus fervent que ses larmes, lui avait

D'où vient cela? C'est que l'inconstance et la légèreté est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* D'où vient cela? C'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément. Elle suppose une âme forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse ; une âme sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela? C'est que, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des faiblesses vulgaires. C'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine. C'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse ; le juste, sous celle d'un homme sensé et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait ; c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué ; c'est en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti ; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui ne met la raison à rien; qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût, et n'a rien de fixe que ses variations éternelles [1].

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure , et telle qu'elle paraît aux yeux des hommes. L'orgueil qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au dehors paraissent égales et uniformes ; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une âme insensée et légère, à un égarement encore plus excessif ; et accoutument les yeux du public à censurer tantôt les excès de sa vertu et tantôt ceux de ses vices [2]. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes ; mais jugez de vous-même par ce que vous êtes devant Dieu, par votre conduite intérieure, par vos sentiments secrets, par cette légèreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même ; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées, par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de toutes les âmes, le cœur le plus incertain et le plus variable ; vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un apôtre, que les vents agitent à leur gré ; un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée ; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* [3]. C'est-à-dire que vous pouvez avoir des qualités propres au monde ; mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei* [4]. Seconde ressource de salut inutile à l'âme inconstante, le goût de la vérité : *Impossibile est... eos qui gustaverunt... donum cœleste,... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam* [5].

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible et de plus capable d'alarmer les âmes dont je parle,

fait pardonner. Mais Achab, touché des menaces du prophète Elie, se couvre de cendre et de cilice, puis revient encore à Baal et à ses faux dieux ; mais un Sédécias touché des salutaires remontrances de Jérémie l'envoie chercher en secret pour l'instruire ; puis retombant dans l'égarement de son propre cœur, fait jeter le prophète dans la fosse aux lions ; le rappelle un jour, et se recommande à ses prières ; puis le renvoie chercher le lendemain, pour le persécuter comme les autres. Mais la femme de Jéroboam se déguise pour aller consulter le prophète, prend des vêtements modestes, et étant de retour à Samarie sacrifie encore comme auparavant à ses idoles. On ne lit presque pas que ces pécheurs, ainsi accoutumés à tomber et à se relever, aient fait une sincère pénitence ; et dans les saintes Ecritures ils nous sont représentés comme des hommes haïs de Dieu et indignes de son royaume.

[1] *Qui n'a rien de fixe que ses variations éternelles.* Cette forte antithèse n'existe pas dans les anciennes éditions ; on y lit : *Qui... ne sont rien autre chose que ses variations éternelles.* — V. ci-dessus, p. 4, la même figure.

[2] *A censurer tantôt l'excès de sa vertu et tantôt l'excès de ses vices.* Ed. de 1705.

[3] Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur..... fluctus feri maris despumantes suas confusiones, sidera errantia. *Jud.*, XII, 13.

[4] Voir t. 1, p. 412.

[5] Hébr., VI, 4, 6.

c'est en dernier lieu que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'âme inconstante : *Participes facti sunt Spiritus sancti* [1].

Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. Car une âme qui a vécu longtemps éloignée de l'autel, et caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte, en venant enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avait pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes : tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une âme familiarisée avec sa confusion ; le récit de vos faiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur ; les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal, rassuré contre vous-même ; vous ne rougissez plus de vos aveux ; et, comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible ; la douleur aussi qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal ; à chaque nouvelle chute on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses. On lui laisse ignorer toutes les inconstances passées ; et on fait gémir les ministres de Jésus-Christ, qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, et d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisièmement, un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechutes. Car, se repentir sans cesse, et retomber sans cesse ; ne venir se purifier, que pour se souiller encore ; ne dire, j'ai péché, que pour pécher de nouveau, ce n'est pas être un pénitent, dit un Père ; c'est être un moqueur, et un profanateur des choses saintes.

[1] Hébr., VI, 4, 6.

Je sais que la grâce du sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice ; et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas ! il faudrait pour cela ne pas connaître la misérable condition de la nature humaine, et ignorer même sa propre faiblesse. Mais je dis que lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes. Il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affaibli la grâce ; que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'âme à une nouvelle chute, que des périls mille fois méprisés nous aient poussés comme par autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vu retomber. On ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment ; c'est un ouvrage difficile. Il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent. Or, on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis ; ce qui était le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchirements de tout le cœur ; quand il en a tant coûté pour se relever, on ne retombe pas si aisément ; les difficultés d'une véritable conversion en font, pour ainsi dire, la sûreté.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage solide. Elle forme en nous une nouvelle créature ; elle change nos penchants ; elle nous donne un cœur nouveau ; elle bâtit le nouvel édifice sur le roc. Or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devait tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles ; ce qui s'écroule en un instant, n'était bâti que sur le sable mouvant ; rien n'était changé, quand la vertu nous trouve aussi faibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux. On délibère longtemps avant que de faire cette grande démarche ; on se la refuse longtemps à soi-même ; on balance, on recule, on n'ose commencer ; on veut, et on ne veut plus ; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites ; les incertitudes et les

lenteurs ne finissent pas. Or une entreprise si longtemps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venait de la finir.

C'est-à-dire que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on est fort changé ; et cependant au sortir de là, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes. La présence d'un objet triomphait de votre faiblesse; elle en triomphe encore. Une complaisance vous rendait infidèle au devoir ; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions ; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques et les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil où, dans la mollesse d'un lit et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre âme ; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé. Les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connaissez même pas. La prière, le recueillement, la retraite et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez. En un mot vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre âme. Lorsque vous avez guéri une âme, ô mon Dieu, il paraît que votre main toute-puissante s'en est mêlée; vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venait de les voir paraître.

Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes infidèles, comme des dérisions publiques des sacrements et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignait de l'autel sacré ; on les regardait comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissements, et devant lesquels il ne fallait plus jeter les choses saintes : on se défiait même d'une pénitence, qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher auditeur, ce que les saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui ; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égarements, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug ; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs, par une vaine ostentation de zèle et de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes [1] qui l'ont mille fois souillé ? Faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées ? Faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire à tous les signes les moins équivoques de l'impénitence les grâces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir ? Ne devons-nous pas, comme le prophète Elisée, savoir arrêter l'huile de la grâce et suspendre la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire des cœurs toujours prévenus des mêmes passions ?

Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités, tant de fois confessées, et autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire ! On ne vous verrait plus dans les mêmes faiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser ; vous ne seriez plus couverte de cette lèpre, que vous avez presque portée dès l'enfance, si comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernale saint et

[1] *A des perfides.* — Ed. de Trévoux.

du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession, faite à un ministre saint et éclairé, vous aurait renouvelée ; et vous voilà encore la même, après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence !

Mais, que dis-je, la même ! Non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes, de plus, coupable d'une infinité de sacrements mille fois profanés ; vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repenti comme il faut ; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude et ne faire jamais d'effort pour en sortir ? C'est-à-dire que pour éviter d'être profanateur vous voulez devenir impie. Ah ! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége ? Ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel ? Est-ce une alternative inévitable ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner ? Ah ! ce ne sont pas ces remèdes divins qu'il faut fuir ; ce sont les passions qu'il faut vaincre. Ce n'est pas en secouant le joug qu'il faut éviter les profanations ; c'est en usant avec piété des grâces de l'Eglise. Ce n'est pas en disant avec l'impie : puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorsque je ne l'observe pas ? Mais c'est en disant avec une âme touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je encore ? Vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu ; on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds ; vous avez chassé le démon impur de mon âme, qui devait être le temple de l'Esprit-Saint ; ah ! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire, car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore ? La connaissance de la vérité ? Personne n'en est plus instruit, et ne la connaît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentiments de la grâce ? Jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des sacrements ? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés et vos plus grands crimes. Grand Dieu, vous seul connaissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut ; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité ; mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces âmes légères dont je parle [1] ? Dernière ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la ressource des sacrements : *Impossibile est... eos qui... participes facti sunt Spiritus sancti, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam* [2].

J'avais donc raison de vous dire, mes Frères, que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut était le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs ; pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paraît plus ; il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence sur le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est de tous les pécheurs le moins frappé du danger de son état. Ses sentiments de religion, qui le conduisent de temps en temps au tribunal et à l'autel saint, l'endorment et le rassurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies sans Dieu, sans culte, sans sacrements, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite ; il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion ; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses faiblesses et dans ses inconstances éternelles la force de recourir de temps en temps au remède ; il se dit tout bas à lui-même, comme le pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes* [3]. Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité : il se croit plus religieux ; et il ne voit pas que la profanation des choses saintes est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout : ces vains dehors mêmes, ces faibles restes ne se soutiennent pas longtemps et disparaissent enfin. On peut flot-

[1] Grand Dieu, qui connaissez les cœurs, qui sondez les esprits ; *dans ce grand auditoire*, compteriez-vous beaucoup de ces âmes inconstantes qui, plusieurs fois retombées dans le crime, se soient véritablement portées à une sincère pénitence ? — *Ed. de* 1705.

[2] Hébr., VI, 4, 6.

[3] Non sum sicut cæteri hominum. *Luc*, XVIII, 11.

ter quelques années entre les sacrements et les rechutes ; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement. Dieu, si longtemps méprisé, méprise à son tour. Le cœur se lasse de ses inconstances ; comme les vérités, à force d'être connues, ne font plus d'impression ; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé ; que les sacrements ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie ; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre ; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes. Comme les démarches qu'on faisait pour le salut étaient d'autant plus pénibles qu'elles n'étaient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos : les inspirations cessent ; les remords s'apaisent ; la conscience se calme ; les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crimes; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'âme, et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solennité pascale : vous ne l'êtes plus ; les discours de piété vous trouvaient encore sensible : ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures ; le seul spectacle d'un homme de bien réveillait en vous des désirs secrets de vertu : vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples ; vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah ! vous vivez [1] sans joug et sans règle ; vous entassez [2] monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autre trouble que ceux qui naîtront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte que de manquer d'occasion de plaisir et de crime ; plus d'autre vicissitude dans le cœur que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de sentiment que pour la volupté ; plus de dégoût que pour la piété et la justice.

Eh ! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres que ceux qui, après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde qu'ils avaient abandonné ? Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères ; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé, et à toute la corruption de leurs désirs. Ce ne sont plus des pécheurs ordinaires ; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne ; et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles ; et l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété, et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donnent que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes Frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit* [1]. Tel est le sort d'une âme qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre. Ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort ; ses scandales répandent partout l'infection du vice ; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne [2]. *Corrumpetur putredine pessima* [3].

Vivez-vous donc encore, mon cher auditeur,

[1] *Vivez,* éd. de Trévoux ; *vivrez,* 1745 et 1764.

[2] *Entassez,* éd. de Trévoux. Alibi *entasserez.*

[1] Exod., XVI, 20.

[2] Aussi voyons-nous qu'il n'est point de pécheurs plus entiers, que ceux qui après avoir promis de se convertir, se *rengagent* de nouveau dans les plaisirs et dans les occasions du monde qu'ils avaient abandonnés. Il semble que Dieu indigné de leur apostasie les maudit, et les livre à la corruption de leur sens réprouvé ; ce ne sont plus des pécheurs craintifs et timides, ce sont des insensés sans religion, et sans pudeur. Non, mes Frères, la piété ne dégénère jamais à moitié dans une âme ; elle se tourne en corruption. La manne, cette viande formée dans le ciel venant sur la terre, était délicieuse, et servait de nourriture aux Israélites ; mais la réservait-on pour le lendemain, elle se corrompait, et rendait une odeur infectée : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit. — Ed. de Trévoux.*

[3] Mich., II, 10.

dans ces alternatives de grâce et de péché [1]? Déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disait autrefois un prophète à des pécheurs semblables à vous : *Usquequo claudicatis in duas partes* [2] ? Si Baal est votre dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi : *Si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum* [3]. Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces faiblesses qui vous en séparent ? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles de crime et de vertu ? pourquoi ces plaisirs et ces larmes ? Ah ! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde ; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs que ceux de la grâce et de l'innocence. Fixez-vous enfin ; je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir ! Vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le vice ; toujours occupé, ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter vos remords ; jamais heureux, soit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme ; fixez-vous enfin ; établissez une paix solide dans votre conscience ; mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance, qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie ; et que, comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un apôtre, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre âme, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes temporels, dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lui que pour un peu de temps ; et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin [1]. Ainsi soit-il.

[1] Vivez-vous donc encore dans les alternatives de vice et de vertu ? — *Ed. de* 1705.
[2] III Reg., XVIII, 21.
[3] *Ibid.*

[1] Voir t. I, p. 415 et 416. — Le fonds de cette péroraison se retrouve aussi dans les deux sermons de l'édition de Trévoux.

QUARANTE-TROISIÈME SERMON.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

NOTICE.

Nous voici arrivés à ce sermon si justement célèbre du petit nombre des élus, un des plus rares chefs-d'œuvre de l'éloquence morale. L'effet en fut foudroyant et à Paris et à Versailles. Ce magnifique sermon fut en effet prononcé plusieurs fois : à Saint-Eustache d'abord, puis à la cour, probablement le dimanche 24 février 1704, en présence de Louis XIV, du Dauphin, du duc et de la duchesse de Bourgogne, et du duc de Berry. Massillon le redit sans doute encore à Notre-Dame, dans sa station du carême de 1709, car il y fait allusion aux misères de la France. L'édition de Trévoux, qui le place au vendredi de la Passion, en donne

une intéressante esquisse ou plutôt une fidèle version, que nous reproduisons, car, fait remarquer Voltaire, *il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fond est le même dans toutes.* Nous avons vu, en effet, d'après les lettres de madame de Maintenon et l'édition de 1705, que l'orateur laissait quelquefois ses pages se répandre sous le manteau. L'édition posthume et autorisée attribue ce beau discours au lundi de la troisième semaine. Dans les deux versions que nous avons de ce sermon, les traits qui s'adressent au roi et à la cour y sont fréquents; même dans les textes imprimés sous Louis XIV, Massillon y parle, avec une austérité chrétienne, des grands et du souverain. De touchantes allusions à David, à Esther, à Daniel, c'est-à-dire au roi, à madame de Maintenon et au duc de Bourgogne, rachetaient la hardiesse de l'orateur évangélique, et auraient dû empêcher le sermon de déplaire aux courtisans.

Les meilleurs esprits se sont inclinés devant cette prodigieuse éloquence. Ecoutons d'abord Voltaire parlant de ce *fameux* sermon : « Il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau ». Le triomphe religieux du prédicateur se renouvela plus tard à Versailles, quoiqu'on fût averti et qu'on se tînt sur ses gardes. « Cette figure, continue Voltaire en parlant de la célèbre péroraison, cette figure, la plus hardie qu'on eût jamais employée, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chefs-d'œuvre sont très-rares ». A son tour, Maury n'a pas assez de paroles pour louer ce sermon, « le plus bel ouvrage de Massillon et le plus parfait de tous les discours de morale, également travaillé dans toutes ses parties ». Appuyant sur le sublime mouvement qui le termine, Maury peint l'effroi de l'auditoire et la frayeur du prédicateur lui-même. « Supposez la religion vivante dans tous les cœurs, et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'une pareille éloquence produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et d'effroi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple; vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même trait de ce sermon dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon, qu'on vit aussitôt changer de visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour ».

Oui, pour comprendre le sens et la portée de cette grande voix chrétienne, il faut se reporter au temps et aux circonstances, se figurer cette cour encore convaincue, mais n'ayant pas la sévérité des mœurs évangéliques. Ces grands de Versailles ou ces citoyens amollis de la ville, à qui Massillon s'adresse, veulent allier le monde et le Christ. Ils aiment le jeu, les spectacles, la grande chère, la vie dissipée et commode, ils recherchent le luxe, la domination, le plaisir; est-ce là, en vérité, l'humble et doux troupeau dont le Dieu de Bethléem et du Calvaire est le pasteur? Fallait-il donc que Massillon flattât ce clergé courtisan et amolli, ces consciences attiédies, ou, puisque la foi restait encore dans le fond des âmes, n'avait-il pas raison de prendre sur l'autel le charbon ardent et d'en enflammer ses lèvres? Il le voit bien, au milieu de ces dégradations morales, au sein de ces mœurs où tout était sacrifié à l'agrément d'un petit nombre, à part, comme il le dit si bien, un David pénitent, une Esther retirée de la foule, un Daniel innocent, les vrais élus, c'est-à-dire les disciples de l'humilité, de la charité et de la mortification de Jésus, sont aussi rares que les épis qu'on trouve encore dans les champs après la moisson, ou que les grappes de raisin dans les vignes dont la vendange est faite. Lisez le texte publié en 1705, c'est-à-dire un an après cette austère prédication; on ne peut parler plus hardiment ni plus chrétiennement : « La ville est une Ninive pécheresse, la cour, le centre de toutes les passions où l'on se précipite avec plus de petitesse. Les grands, qui ne croient être nés que pour commander, n'usent de leur crédit et de leur pouvoir sur les petits que pour commettre, à leur égard, plus de cruautés et plus d'injustices; enfin le troupeau de Jacob se sent aussi dérangé; les pierres du sanctuaire sont traînées dans les places publiques; le sel de la terre n'est pas même exempt de la corruption générale, et, au lieu que le peuple devrait être semblable au prêtre, le prêtre se rend semblable au peuple ». Massillon, parlant ainsi le noble et sévère langage de l'Evangile, me paraît vraiment grand, généreux et libre, et, s'il a succombé, s'il fut pour jamais écarté de la chapelle de Louis XIV, du moins il avait rempli le devoir d'un apôtre de Jésus-Christ.

Après cela, je comprends mal ce que dit un critique si remarquable d'ailleurs par l'étendue et la solidité de ses jugements, que ce discours découragerait les saints, et qu'il n'y a pas de paix possible pour qui l'a lu avec foi. Il trouve dans cette sévérité de Massillon une habitude de rhéteur. (*Histoire de la Littérature française*, t. IV, p. 306, 307.) M. Nisard, toujours impitoyable pour les auteurs qui n'appartiennent pas absolument au siècle de Louis XIV, ne voit pas que Massillon, parlant ainsi, non pas devant les mondains de la Régence, comme il a l'air de le croire, mais en face du grand et impatient monarque, faisait cela même que ne fait pas un rhéteur, il s'exposait à déplaire. Aussi l'opinion contemporaine ne s'y trompa nullement. Ces émotions de deux grands auditoires troublés et consternés lui semblèrent l'effet d'un zèle apostolique. Et nous voyons que dès 1705 (préface de l'édition de Trévoux) on louait ce sermon comme un des traits de cette éloquence « qui compte ses combats par ses victoires », et — ce qui vaut autant — comme « un des fruits de la vie pénitente et retirée » du religieux disciple des Bérulle et des Condren.

ANALYSE.

PROPOSITION ET DIVISION. — *Quelles sont les causes du petit nombre des élus? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce discours.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La première cause du petit nombre des élus, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocents ou aux pénitents.* Il n'y a que ces deux voies de salut : or de quel côté êtes-vous?

1° Etes-vous innocent? Dans ces temps heureux où l'Eglise n'était qu'une assemblée de Saints, il était rare de trouver des fidèles, qui, après avoir été régénérés dans le sacrement de baptême, retombassent dans le dérèglement de leurs premières mœurs. Mais depuis que le monde devenu chrétien a porté avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes, nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères; la terre, comme dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; le sel même de la terre s'est affadi. Voilà donc déjà une voie de salut fermée presqu'à tous les hommes; tous se sont égarés : l'âge a peut-être calmé les passions dans plusieurs; un coup de la grâce a peut-être changé leur cœur : mais quelle a été leur jeunesse? Il ne reste donc plus qu'une ressource, c'est la pénitence : or,

2° Etes-vous pénitent? Mais où sont-ils les pénitents? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? la parole de saint Ambroise, qu'il y a encore plus d'innocents que de pénitents, est terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitents sont

rares, examinons ce que c'est qu'un pénitent : un pénitent, disait autrefois Tertullien, c'est un fidèle qui sent tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu, qui a sans cesse son péché devant les yeux, et qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, etc. Voilà en abrégé ce que c'est qu'un pénitent : or, encore une fois, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère ? Les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples, qui, quoique moins coupables que nous, passaient cependant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour. Ainsi si l'on voyait encore des pécheurs dans ces temps heureux, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles que leurs chutes ne l'avaient scandalisée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous; je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ; ils sont pécheurs, ils en conviendraient ; et vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitents, et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois vous ont dégoûté des créatures; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres ; mais vous ne les avez pas expiés : car montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence ; il n'y en a point. Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme ; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus, et vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au salut ; mais sur quel titre ? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même ; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : vous n'êtes donc pas du petit nombre des élus.

Deuxième partie. — *La seconde cause du petit nombre des élus, c'est que les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut.*

Par exemple, en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires ; cependant quoi de plus opposé aux règles de la modération chrétienne ? C'est un usage reçu que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise ; l'usage veut que les jeunes personnes du sexe soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire ; êtes-vous né avec un nom ? il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses et de dépenses, et faire votre idole de la fortune ; êtes-vous jeune ? c'est la saison des plaisirs, etc. Voilà la doctrine du monde. Or, qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? est-ce l'Evangile de Jésus-Christ ? est-ce la doctrine des Saints ? sont-ce les lois de l'Eglise ? point du tout, c'est l'usage. Voilà tout ce que vous avez à nous opposer, comme si l'usage pouvait prescrire contre les règles que Jésus-Christ nous a laissées, et auxquelles ni les temps ni les siècles ne sauraient jamais rien changer ; mais vous ne pensez pas que ce que vous appelez aujourd'hui usage, étaient des singularités monstrueuses, avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénérés ; que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage, sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes.

Vous répondez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : et moi je vous réponds que c'est justement pour cela que vous vous damnez ; la voie qui conduit à la mort, c'est celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce siècle corrompu, vous dit l'Ecriture : or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez pas, c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même sort qu'eux ; c'est parce que presque tous les hommes suivent les usages du monde, qu'il y en a si peu qui se sauvent. Au lieu donc de se rassurer sur ce qu'on ne fait que ce que font les autres, il faudrait au contraire se dire à soi-même : il y a dans l'Eglise deux voies, l'une large où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je ? Suis-je avec le grand nombre ? je ne suis donc pas dans la bonne voie. Voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, si Abraham vivait comme ceux de son siècle, si Esther dans la cour d'Assuérus se conduisait comme les autres femmes de ce prince ; enfin voyez si dans tous les siècles, les saints ont ressemblé au reste des hommes.

Vous prétendez que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : mais avons-nous donc un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints ? S'il est vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les saints ont prise, ils ne nous ont donc laissé que des exemples dangereux et inutiles ; mais pouvons-nous le penser raisonnablement ? Ne nous rassurons donc pas sur la multitude qui fait ce que nous faisons ; tout ce que nous en devons conclure, c'est que les complices de nos transgressions seront les compagnons de notre infortune.

Troisième Partie. — *La troisième cause du petit nombre des élus, c'est que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut.*

1° Vous avez renoncé au monde dans votre baptême ; et le monde auquel vous avez renoncé, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens et sur les maux de cette vie ? Voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes : or, est-ce là votre situation par rapport au monde ? Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde ? Tous l'ont promis ; qui le tient ?

2° Vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à la châtier, à la dompter, à la crucifier ; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous ?

3° Vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres ; et quelles sont ses œuvres ? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge, l'orgueil, les jalousies et les contentions ? donc tout chrétien doit s'abstenir de toutes ces choses, et il viole les vœux de son baptême, lorsqu'il y participe. Ce sont là vos obligations les plus essentielles, et vous n'êtes point chrétien, si vous ne les observez pas ; cependant qui les observe, qui les connaît seulement, qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle ?

Si cela est ainsi, direz-vous, qui pourra donc se sauver ? peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous du moins, si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude. Qui pourra se sauver ? ce seront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; ce seront ceux qui ne se font pas une loi des usages insensés du monde, mais qui corrigent les usages par la loi de Dieu ; ce sera vous-même qui vous sauverez, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront : or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? A Dieu ne plaise ! le fruit de ce discours doit être de nous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; de

nous convaincre que pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël, du temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc, IV, 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile; et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Elie; que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Elisée; et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité; et parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noé seule sur la terre sauvée de l'inondation générale; Abraham seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Evangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images. Je vous aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes. Enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue; je vous aurais laissé, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit

Jesus ergo jam non in palam ambulabat apud Judæos, sed abiit in regionem juxta desertum, in civitatem quæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis.

C'est pourquoi Jésus n'osait plus se montrer devant les Juifs, mais il s'en alla dans un pays proche du désert, en une ville nommée Ephrem, où il demeura avec ses disciples. Jean, XI, 54.

Voilà donc, mes Frères, tout le fruit de la mission de Jésus-Christ dans la Judée. La venue de ce Messie, que tous les fidèles avaient depuis si longtemps attendu, que tous les Juifs avaient désiré, que toutes les cérémonies de la loi avaient figuré, que tous les prophètes avaient prédit, se termine cependant à former un petit nombre de disciples qu'il honore de son amitié. Trois années d'instruction, de prodiges, d'exemples et de travaux apostoliques ne purent attirer à lui que cette poignée d'hommes grossiers, obscurs, ignorants. S'il s'en fait connaître et aimer, tout le reste des Juifs, ou ne le reconnaît pas, ou s'il le reconnaît, forme le barbare dessein de le perdre, et il est obligé de se retirer dans un autre pays avec ce petit troupeau de disciples fidèles, pour se dérober à la fureur de tout un peuple, *abiit in regionem juxta desertum.* C'est-à-dire que le salut est pour peu de gens et que le nombre des élus est très-petit.

Si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous rapporter tout ce qui est contenu dans les livres saints sur cette terrible vérité; et parcourant de siècle en siècle l'histoire des Juifs, vous montrer que de tout temps le nombre des élus a été très-petit. La famille de Noé seule fut sauvée du déluge affreux qui inonda sans rémission l'univers entier avec tous ses habitants; Abraham est choisi seul entre tous les peuples du monde pour être le père des croyants; Josué et Caleb, de six mille combattants, revinrent seuls, sains et saufs de la terre de Chanaan; Loth échappe seul avec sa famille de l'embrasement universel de Sodome. Jérémie est le seul dans Jérusalem, qui sort libre des mains de l'impie Nabuchodonosor. Daniel est le seul qui demeure incorruptible dans la corruption de Babylone; les trois enfants sont seuls garants du feu de la fournaise.

Passant ensuite aux livres des prophètes, je vous aurais montré dans Isaïe les justes aussi rares que les grappes de raisin qu'on va chercher dans la vigne, après l'avoir vendangée, et qui ont échappé aux yeux et à la main des vendangeurs; aussi difficiles à trouver que ces épis de blé que la faux du moissonneur a épargnés, et que la vigilance des ouvriers a manqué de ramasser.

L'Evangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de cette image. Je vous aurais fait voir deux voies différentes, dont l'une est étroite, couverte de ronces et d'épines, triste, mortifiante, qui conduit au salut, et l'autre large, douce, aisée, semée de fleurs, par où presque tout le monde court à la perdition; enfin je vous aurais montré que la multitude est le parti des réprouvés, et que le nombre des élus ne forme qu'un petit troupeau dont personne ne peut se flatter d'être; je

de cette instruction, à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrirais le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerais, avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs [1].

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés; mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes, si vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être. Qui suis-je? que fais-je pour le ciel; et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seraient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez; le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert ou qu'aux innocents, ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége, où peu d'âmes peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Eglise leur

[1] Ce début d'une si touchante simplicité, appuyé sur l'Ecriture sainte et finissant par le cri d'un cœur ému et zélé, doit être rangé parmi les plus belles œuvres de l'éloquence chrétienne.

vous aurais laissés sur l'affaire du salut dans des inquiétudes mortelles, dans des alarmes et des chagrins cuisants, et presque insupportables à quiconque n'a pas encore renoncé à la grâce de sa vocation.

Mais qu'aurais-je fait, mes Frères, en découvrant le petit nombre de personnes qui se sauvent, sans vous en apporter les véritables causes? Hélas! je vous exposerais les dangers de votre état, et je ne vous apprendrais pas les moyens de les éviter; je vous montrerais, comme parle l'Ecriture, le glaive qui est levé sur vos têtes, et je ne vous apprendrais pas à parer les coups terribles qui sont près de vous frapper; j'intimiderais peut-être les justes, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein est donc de chercher les raisons de ce petit nombre de personnes qui se sauvent; car il importe beaucoup, quand on se fie sur quelque chose dans une affaire de conséquence, de savoir si la confiance est bien fondée. Je veux donc ici examiner les causes qui rendent le nombre des élus si petit, et non pas si le nombre en est petit en effet. Je prétends non pas disputer de la certitude de ce petit nombre; mais seulement considérer si vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer d'être de ce petit nombre.

Quelles sont donc les causes qui rendent les élus si rares? Il y en a trois principales, et c'est tout le plan de ce discours. La première est la rareté de l'innocence conservée ou réparée par la pénitence. La seconde est la force des usages du monde que suit la multitude. La troisième est le violement de ses devoirs les plus indispensables et des engagements les plus saints du christianisme. Appliquez-vous tous à ces vérités, mes Frères; rien n'est plus digne de vos attentions, puisqu'il s'y agit du salut éternel. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, mes Frères, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont recouvrée dans le sacrement de pénitence : première cause du petit nombre d'élus. Il n'y a que ces deux voies de salut, et elles ne sont ouvertes qu'aux innocents ou aux pénitents. Pour avoir droit de prétendre au royaume du ciel, il faut être innocent ou pénitent. Rien de souillé n'y entrera, dit Jésus-Christ. Il faut y apporter ou une pureté conservée ou une pureté recouvrée. Or, quoi de plus rare que des personnes qui suivent ces deux voies? Mourir innocent sans être souillé d'aucune tache, est un privilége auquel peu de gens peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que peu de gens obtiennent, puisque rien n'est plus rare dans le monde que de vrais pénitents.

Je dis d'abord que rien n'est plus rare que de se conserver jusqu'à la mort innocent et pur de toute tache. En effet, qui peut prétendre au salut par le titre de son innocence? Où sont ces âmes heureuses en qui le péché n'ait jamais habité; au milieu desquels le Seigneur soit toujours demeuré; dont jamais

avait confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles, qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jérusalem; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux. La pénitence canonique était alors un remède rare; et à peine parmi ces vrais Israélites se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant, en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Evangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier, devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères; le premier usage que nous faisons de notre cœur, est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium... et furtum, et adulterium inundaverunt* [1]. Le frère dresse des embûches au frère; le père est séparé de ses enfants; l'époux de son épouse. Il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes; et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère. On se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité. Notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; la vertu autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare; tous les états,

[1] Osée, IV, 2.

il ne se soit retiré, et qui aient conservé fidèlement jusqu'à la mort le précieux trésor de la grâce et de la pureté qui leur a été confié dans le baptême, et que Jésus-Christ leur demandera au jour redoutable de ses vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'était qu'une assemblée de saints, tous les chrétiens, qu'un même esprit et qu'un même cœur, il était bien rare de trouver des fidèles qui eussent perdu cette première innocence qu'ils conservaient avec tant de soin, et qui, après avoir été régénérés dans les sacrés fonts du baptême, avoir reçu le Saint-Esprit, avoir été éclairés des lumières de la foi, purifiés dans les grâces des sacrements, retombassent dans leurs déréglements. Ananie et sa femme furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jérusalem; celle de Corinthe ne fut déshonorée que par un incestueux. La pénitence canonique était un remède rare; et à peine parmi les Israélites se trouve-t-il un seul lépreux qu'on fût obligé de séparer du bercail, d'exclure de la compagnie de ses frères, et de priver de la communion des saints.

Mais ces heureux temps sont passés, et à ceux-là ont succédé des jours mauvais; un levain funeste a peu à peu corrompu toute la masse. Hélas! le premier usage que nous faisons de notre liberté, est le choix des plaisirs dangereux; le premier penchant est celui de nos passions, et notre raison ne croît que sur le débris de notre innocence : toute la terre est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent. On n'y voit plus, dit un prophète, ni vérité, ni charité; la miséricorde n'y règne plus; et l'on n'y connaît point la science de Dieu; tous ont rompu la digue qui conservait l'innocence dans leur cœur; le blasphème, le mensonge, l'injustice, l'adultère, l'homicide, la perfidie et les crimes les plus horribles ont inondé tout l'univers; *maledictum et mendacium, et homicidium, et furtum et adulterium inundaverunt terram; et sanguis sanguinem tetigit.* Le sang touche le sang, le père scandalise l'enfant, le frère dresse des piéges à son frère, l'époux cherche à se séparer de son épouse. Il n'y a plus entre les hommes d'autre lien que l'intérêt, la passion, l'humeur, le caprice. Le crime est respecté chez les grands, la vertu n'est plus que le partage des simples, et la piété que l'apanage du petit peuple; les haines sont éternelles, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère. De là, les ressentiments des uns contre les autres; la vertu la plus entière n'est pas à couvert des langues médisantes. Les assemblées de parents ou d'amis ne sont plus que des censures publiques des mœurs de leurs frères; les jeux sont devenus ou des trafics honteux ou des passions furieuses, dont le funeste plaisir cause souvent la ruine des familles et presque toujours celle de l'âme. Les repas, ces liens innocents de la société, sont devenus des appas d'intempérance et de débauche. Les plaisirs, les spectacles, les cercles, des écoles de lubricité; le siècle, un raffinement de volupté où l'on apprend ce malheureux art d'intrigues honteuses que nos pères ne connaissaient point; la ville, une Ninive pécheresse, où chacun vit au gré de ses désirs; la cour, le centre de toutes les passions, où l'on se précipite avec plus de politesse, où l'on avale le poison presque sans s'en apercevoir, parce qu'il y est

toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe [1], les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes; et la licence paraît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? Et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle [2]?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presqu'à tous les hommes; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous. L'âge a peut-être calmé vos passions; mais quelle a été votre jeunesse? Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? Un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu, et vous nous connaissez; ce que nous voyons même de nos égarements, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence; cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop

[1] Trait qui semblerait appartenir au carême de 1709, et qui est pourtant dans le texte de 1705.

[2] Quel sévère et hardi tableau! Lisez-le dans le texte imprimé sous le grand roi. Malgré les éloges donnés à la piété de Louis XIV, peut-on se montrer plus sévère pour la cour, les grands et le clergé? Mais n'est-ce pas cette liberté apostolique qui, après le carême de 1704, ferma la chaire de Versailles à l'éloquent censeur des mœurs publiques?

agréable, où la piété autorisée par l'exemple du Souverain rend les hommes plus circonspects, mais non pas plus vertueux. La campagne est un désert affreux où les hommes comme autant de bêtes farouches se mordent, se déchirent, et où la haine, l'envie, la jalousie, les arment tous les uns contre les autres. Que sais-je! partout l'on ne voit que désordre, que confusion; le pauvre murmure contre la main favorable qui le frappe; le riche ne fait servir ses biens qu'à ses passions; le peuple, jaloux de l'autorité de ceux qui le gouvernent, déteste mille fois sa malheureuse destinée; les grands qui ne croient être nés que pour commander, n'usent de leur crédit et de leur pouvoir sur les petits, que pour commettre à leur égard plus de cruautés et plus d'injustices. Enfin le troupeau de Jacob se sent aussi dérangé : les pierres du sanctuaire sont traînées dans les places publiques; le sel de la terre n'est pas même exempt de la corruption générale, et, au lieu que le peuple devrait être semblable au prêtre, le prêtre se rend semblable au peuple. O Dieu, est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des saints? Est-ce donc là cette vigne choisie, entourée de haies et d'épines, de peur que l'ennemi ne l'endommage, et dont vous faites l'objet de vos tendresses. Eh! qu'eut jamais de plus coupable à vos yeux l'ingrate et infidèle Jérusalem, lorsque vous la frappâtes de malédiction!

Voilà donc déjà une voie de salut fermée à tous les hommes, c'est la voie de l'innocence; tous se sont égarés, et il n'y a plus personne aujourd'hui qui conserve jusqu'à la mort la grâce de son baptême. Qui que vous soyez, grands ou petits, pauvres ou riches, vous ne pouvez vous vanter de l'avoir conservée. Il s'est trouvé un temps où l'âge, les occasions, les infirmités, l'affliction, l'image des châtiments ont peut-être calmé vos troubles, vous ont dégoûté du monde et retiré du commerce des hommes; mais que faisiez-vous, ainsi retiré à l'écart? Y remplissiez-vous la place des véritables innocents? Quel usage faisiez-vous de cette santé que vous preniez tant de soin de conserver? Quel usage faisiez-vous de cette chair que vous traitiez si mollement et que vous auriez dû crucifier? Quel usage faisiez-vous de ces biens auxquels vous auriez dû renoncer tout à fait, et dont vous vous êtes encore réservé la meilleure partie sans en assister les pauvres? Un coup favorable de la grâce a peut-être mis un frein à vos passions fougueuses et violentes; mais a-t-elle étouffé en vous tout sentiment d'amour-propre, de secrète complaisance?

Mais à quoi m'arrêté-je ici, mes Frères, de vouloir vous prouver une vérité que vous savez tous mieux que moi? Ah! vous nous connaissez, ô mon Dieu, nous sommes tous pécheurs, tous déchus de cette première grâce, qui de morts que nous étions en Adam, nous avait fait revivre en Jésus-Christ; et du côté de cette innocence perdue nous n'avons plus rien à prétendre au salut. Il ne nous reste donc plus qu'un chemin à suivre qui est la pénitence; c'est la seule planche heureuse qui puisse nous mener au port; il n'y a point d'autre voie qui puisse nous conduire au royaume du ciel. Oui, mes Frères, de quelque rang, de quelque âge que vous soyez, jeunes, vieux, nobles, roturiers, qui avez été pécheurs, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont maintenant ceux qu'on peut appeler de vrais pénitents? Vous en trouverez plus, dit un Père de l'Eglise, qui ne soient jamais tombés, qu'il n'y en a qui, après leur chute, se soient parfaitement relevés par une sincère pénitence. Je sais que c'est ici une de ces vérités effrayantes, que les Pères ont cru ne pouvoir représenter avec trop de terreur aux chrétiens. Eh bien! je veux que ce soit là

presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence, nous sommes en droit, la plupart, de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu ; qui a sans cesse son péché devant les yeux ; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images. Un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels ; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier. Un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre ; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir. Un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers. Voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère ; où sont-ils ?

Ah ! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples ; c'étaient des pécheurs moins coupables que nous, sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre et de cilice ; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, et de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient

une de ces expressions qu'il ne faut pas pousser. Ne portons ici rien trop loin ; la vérité que je prêche, est assez terrible d'elle-même, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de nouvelles interprétations de rigueur et de sévérité. Examinons seulement, si vivant comme on vit après avoir péché, on a droit d'espérer d'être du nombre des vrais pénitents.

Qu'est-ce qu'un pénitent ? Un pénitent, dit Tertullien, c'est un homme qui ne trouve son plaisir qu'avec son Dieu, qui ne s'occupe que du triste souvenir de ses péchés, qui soupire sans cesse après le terme sans jamais le perdre de vue, qui, croyant voir partout son salut fugitif, court sans cesse après sans s'arrêter, qui pénétré de douleur baigne son lit de ses larmes, qui se ceint de haire et de cilice, et qui, à l'exemple du prophète, mange la cendre comme si c'était du pain. Un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même, un homme accablé de remords, plongé dans la tristesse, mort au siècle et à toutes ses maximes, qui s'interdit les plaisirs même les plus innocents, parce qu'il s'en est autrefois permis de criminels, un homme qui mortifie sans cesse sa chair, qui ne regarde son corps que comme un rebelle qu'il faut sans cesse dompter, comme un perfide dont il faut se défier, comme un coupable qu'il faut punir, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur lâche et infidèle, qui n'a pas mis à profit les talents qu'il a reçus de son maître, et dont il faut exiger jusqu'à la dernière obole. Un pénitent, c'est un homme qui se condamne sans cesse à la mort, parce qu'il sait qu'il ne mérite plus de vivre, un homme qui, au seul souvenir de ses prodigalités, se refuse jusqu'aux choses nécessaires, qui n'ose plus lever les yeux vers le ciel, parce qu'il n'en attend que des foudres ; c'est un homme dont les démarches sont toutes humiliantes, parce qu'il croit par son péché, s'être dégradé de la noblesse de son état ; dont les habits ont quelque chose de lugubre, parce qu'il ne se regarde plus que comme destiné au tombeau. Un pénitent, c'est un homme frappé de crainte et d'effroi, qui ne voit plus dans les Livres saints que ces riches promesses dont il s'est rendu indigne ; dans l'Eglise que les sacrés mystères qu'il a déshonorés ; dans la religion que les grands privilèges dont il a abusé ; qui n'entend dans les chaires que les supplices qu'il a mérités, dans l'Evangile que la juste punition de ses crimes ; qui ne voit sur les saints autels que la présence de son juge ; dans le calice du prêtre que l'amertume du fiel qu'il doit boire, dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le juste châtiment de ses crimes particuliers. Enfin un pénitent, c'est un homme anéanti, humilié, confus et contrit, qui à la vue de son indignité se tient à la porte du temple comme le publicain, qui attend qu'on le prenne par la main pour le faire monter à l'autel, et qui ne prétend arriver au terme heureux de la félicité que par la carrière rebutante de sa pénitence. Voilà ce que c'est qu'un pénitent et à quelle condition l'on peut espérer d'être du nombre des saints. Or, je vous demande encore un coup, où sont-ils de nos jours ces pénitents, tels que je viens de vous les dépeindre ?

Ah ! dans les siècles de nos pères plus fervents que les nôtres, on voyait encore à la porte du temple de ces pénitents de tout sexe, de tout âge, de tout rang, humiliés, prosternés, fondant en larmes, n'osant passer le vestibule, poussant des gémissements et des soupirs, séparés de la sainte société des fidèles, couverts de cendre et de cilice, conjurant leurs frères qui entraient dans le temple de prier pour eux, pour tâcher de fléchir la justice du Seigneur et d'obtenir le pardon de leurs fautes ; toujours privés de la communion des fidèles, exclus de la participation des saints mystères, passant les années entières dans les austérités, dans le jeûne, dans les macérations et dans des sentiments de componction si amers, que les pénitents d'aujourd'hui ne voudraient pas en supporter un seul jour

pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle; et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence[1].

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Eglise. Si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avaient scandalisée; c'étaient de ces fautes heureuses, qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois; on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous. Je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent. Je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug et qui ne gardent plus de mesures dans le crime; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant. Ils sont pécheurs; ils en conviendraient: vous n'êtes pas innocent; et vous en convenez vous-même. Or, sont-ils pénitents, et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur; le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur a[1] rompu vos liens. Cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu; vous êtes

[1] Tous ces traits sont si hardis qu'ils ont dû déplaire même à un roi qui aimait dans la chaire une sainte liberté. L'édition de 1705 fait dans sa préface et l'éloge des mœurs pieuses et sévères de l'orateur, et le zèle ardent avec lequel il inspirait les vertus du christianisme naissant. « Partout, y est-il dit, il se fait un plaisir de peindre avec des traits vifs et animés la piété, la ferveur, la charité, le désintéressement, la pénitence, les austérités des premiers fidèles ». Mais on trouvait là du jansénisme.

[1] *A*, 1745, 1764, Renouard; *ont*, M. de Sacy.

le poids et les rigueurs; dépouillés même pour un temps de tous les ornements de grandeur, de tous les priviléges de leur empire, de tout l'éclat de leur couronne, de tous les droits de leurs charges et de leurs emplois. Non-seulement ils étaient privés des plaisirs publics, mais même de la communion avec leurs frères; et vivaient comme des anachorètes au milieu du monde sans se mêler avec lui.

Tel était autrefois le bonheur de l'Eglise dans la disposition de ses enfants. On avait peine à y trouver des chrétiens qui eussent violé les sacrés vœux de leur baptême; ils étaient presque tous innocents, ou si on y voyait quelques pécheurs, leur pénitence édifiait plus l'Eglise que leurs fautes ne l'avaient scandalisée, c'était là de ces heureuses fautes qui glorifiaient bien plus le Rédempteur, que l'innocence la plus parfaite. Je sais que l'Eglise, toujours sensible aux besoins de ses enfants, s'est trouvée comme obligée de se relâcher sur la sévérité de ces anciennes pénitences. Les changements des siècles ont entraîné comme nécessairement l'adoucissement de la discipline; mais elle n'en a pas changé la nature. Ses pratiques sont demeurées toujours les mêmes; son esprit n'a point changé. La police des villes et les lois de chaque Etat ont changé, parce qu'elles sont établies sur le jugement des hommes variables et inconstants; mais la loi de l'Evangile, fondée sur les commandements d'un Dieu immuable et éternel, est toujours la même. La rigueur de la pénitence ne dure plus, il est vrai; mais la nature et la nécessité de la pénitence subsistera toujours dans son entier. On ne peut satisfaire à la justice de Dieu pour les crimes qu'on a commis sans en faire une pénitence proportionnée; et pour avoir droit d'espérer le même pardon que les premiers pécheurs obtinrent par leur pénitence, il faut s'en prescrire à soi-même une semblable.

Regardez autour de vous, mes Frères, si vous y trouvez de tels pénitents. Je ne dis pas que vous jugiez vos frères, mais seulement que vous examiniez les mœurs de ceux qui vous ressemblent dans le monde. Je ne parle pas ici de ces pécheurs déclarés, qui, avant de se convertir avaient secoué le joug de l'Evangile, et scandalisé le monde par leurs désordres; je parle de ceux qui vous ressemblent et dont la vie n'a rien aux yeux des hommes de trop criant et de scandaleux. Ils ont été pécheurs; ils en conviendront: et vous l'êtes aussi; vous n'en pouvez disconvenir. Or, dites-moi, sont-ils pénitents, et l'êtes-vous véritablement? Le poids de vos affaires temporelles et le tumulte du monde où vous vivez vous ont peut-être fait revenir du côté de la dévotion; le jeu qui vous a peut-être réduit à la misère, la perfidie d'un ami qui vous a supplanté, une fortune reculée contre votre attente, des affaires en déca-

devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent; vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés; mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant, cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme. Des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde. Les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères. Mais où sont ceux qui se convertissent? Où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? Où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? Où sont-ils, je vous le demande?

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Eglise? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité? les fatigues du service? les dégoûts et les gênes de la cour? les assujétissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes [1] vous imposent? Vous êtes pénitent du monde, mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous

[1] *Qu'elle-même vous impose* serait une meilleure leçon, mais alors il faudrait *déchargeât*.

dence, une santé ruinée, le dégoût des plaisirs, qui n'ont rien de solide, tout cela a peut-être refroidi votre cœur pour le monde; mais en êtes-vous plus enflammé d'amour pour Jésus-Christ? Le temps tout seul vous a dégoûté du service d'un monde ingrat et infidèle qui vous récompense si mal; mais en avez-vous plus de goût pour la vertu dont la récompense doit être si abondante? Vos passions se sont peu à peu éteintes avec l'âge, et ont ralenti votre empressement pour le crime; mais en êtes-vous devenu plus ardent pour le service de votre Dieu? Vous êtes plus régulier, plus modeste, plus tempérant; mais vous n'en êtes pas plus fervent, plus charitable, plus patient, plus zélé. Vous avez changé au dehors; mais n'êtes-vous pas le même au dedans? Vous n'êtes plus grand pécheur; mais vous n'êtes pas encore pénitent. Vous êtes devenu plus homme de bien, selon le monde, vous faites paraître plus de probité, de bonne foi, de tendresse, vous êtes plus exact à remplir vos devoirs envers les hommes; cependant il s'en faut bien encore que vous ne soyez pénitent : vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les expiez pas; vous avez changé de conduite; mais ce grand coup qui remue le cœur, vous ne l'avez point encore senti.

Ces vices que vous n'avez jamais expiés par la pénitence, sont à vos yeux pardonnés, et vous demeurez tranquille là-dessus, comme si c'était assez pour être sauvé, de cesser de pécher, après avoir si longtemps mené une vie criminelle et vide de bonnes œuvres. Cet état si dangereux n'a rien qui vous effraye; des crimes que vous n'avez point pleurés, et qui par conséquent ne sont point remis devant Dieu, ne vous laissent rien à craindre; vous mourez d'autant plus tranquille dans votre péché que vous y mourez sans le connaître. Ce n'est pas ici, mes Frères, un de ces traits d'éloquence affectée pour jeter dans vos cœurs une fausse alarme; c'est une vérité que l'expérience fait tous les jours connaître. On se lasse du monde, on quitte ses embarras, on s'ennuie de ses commerces, on se retire à l'écart pour songer plus à loisir à l'affaire de son salut, on se réconcilie même avec ce Dieu qu'on a tant offensé. Mais où sont ceux qui expient cette vie de péché par les larmes amères et les macérations de la pénitence? Où sont ceux qui, après avoir commencé leur vie par le péché, la continuent et la finissent par la pénitence?

Montrez-moi quelques traits de cette pénitence que vous vous vantez de faire, et sur qui vous vous rassurez tant après tous vos péchés. Quoi! la loi du jeûne de carême? mais combien de pécheurs, ou s'en dispensent tout à fait, ou ne l'observent qu'à demi? Les petits la renvoient aux grands, et les grands la regardent comme un usage populaire; d'ailleurs, qu'est-ce que quarante jours d'une légère pénitence, pour expier une vie entière de péchés? Quoi donc encore? Est-ce l'assujétissement de vos emplois, l'embarras de vos affaires, les traverses de votre fortune, les chagrins de votre domestique, le poids de vos dignités et de vos charges? mais voudriez-vous mettre vos prétextes frivoles, vos excuses mal fondées au nombre des œuvres de votre pénitence? voudriez-vous que le Seigneur vous tînt compte des peines et des travaux que vous ne supportez point pour lui, et auxquels la cupidité toute seule vous expose? Ah! parmi tout cela vous êtes tout au plus des pénitents du monde; mais vous n'êtes pas des pénitents de la religion. Quoi encore? Les afflictions, les maladies, les disgrâces, les révolutions, que le ciel vous envoie et qu'il vous ménage pour votre salut? mais les recevez-vous ces coups favorables avec patience, avec résignation; et, loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'y trouvez-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais, quand vous y seriez entièrement fidèles, seriez-vous pour cela pénitents? C'est là ce qu'ont de plus rude à souffrir les âmes justes que Dieu veut éprouver; toute leur perfection est de recevoir avec soumission les coups du ciel qui les frappe pour les purifier encore davantage. C'est assez pour eux de remplir leurs devoirs, et d'être fidèles à la loi du Seigneur; mais pour vous qui êtes pécheurs, il faut que vous passiez bien au delà, et que vous vous imposiez une pénitence austère et rebutante, qui vous fasse expier vos péchés. Voulez-vous donc voir maintenant, si

ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état; d'être fidèle aux lois de l'Eglise; mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche. Sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergo gloriatio tua*[1]?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent. Vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous; (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut,) mais de véritables pénitents, en connaissez-vous? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes ; vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent; je le vois, et je m'écrie : O Dieu, si vous ne nous avez pas trompés, si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre, ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés; et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que ferons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignait au Seigneur que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu, consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinées; la magistrature ses Samuel; l'épée ses Josué; la cour ses Daniel, ses Esther et ses David[1]. Car le

[1] Rom., III, 27.

[1] C'est là un excellent et juste éloge que de rappeler, en face de Louis XIV, de madame de Maintenon et du duc de Bourgogne, les noms de David, d'Esther et de Daniel.

vous avez droit de prétendre au salut avec le petit nombre? Voyez à quel titre vous en devez être; examinez qui vous êtes : qui êtes-vous? *Tu quis es?* Direz-vous que vous êtes innocent? votre conscience rendrait témoignage du contraire. Direz-vous que vous êtes pénitent? vous n'oseriez, et votre cœur vous démentirait. Si donc vous ne pouvez vous rendre ce témoignage au fond de la conscience, sur quoi pouvez-vous compter; et pourquoi demeurer si tranquille dans votre état? Sur quoi vous autorisez-vous à vivre dans une situation si étrange? Si vous n'avez ni conservé, ni recouvré votre innocence, en quoi pouvez-vous vous glorifier d'être destiné pour le ciel? *Ubi est ergo gloriatio tua?*

Ah! ce qu'il y a encore de plus déplorable, est que vous ne suivez que le torrent. Vos mœurs sont presque celles de tous les hommes, et en marchant comme les autres, vous croyez être dans la voie du salut. Mais dites-moi, je vous prie, qui sont ceux que vous faites ainsi gloire de suivre, et où sont ceux qui sont dignes de vous servir de modèles? Vous en trouvez de plus corrompus que vous, j'en conviens ; et c'est faire sagement que de ne les pas suivre; mais de véritables pénitents, en trouvez-vous dans le monde? Il faut les aller chercher dans le fond des solitudes et des cloîtres; et à peine trouve-t-on encore là ce petit nombre d'âmes choisies qui s'attirent de loin les regards et peut-être les mépris du public; tout le reste marche d'un pas égal selon le monde, et se fait à sa mode une sorte de pénitence aisée. Il est donc vrai que chacun se rassure sur autrui, les enfants sur la fausse sécurité de leurs pères, les pécheurs sur le mauvais exemple de leurs voisins, que nul ne vit innocent, que presque personne ne meurt pénitent. O Dieu de vérité, si vous ne nous avez point trompés sur tout ce que vous nous avez dit; si la doctrine que vous nous avez enseignée, doit se compter jusqu'à un seul point; si d'ailleurs il est vrai que le nombre de vos élus soit si petit, que devient donc tout le reste des hommes? où va donc cette multitude infinie de créatures qui disparaissent à nos yeux? où sont maintenant nos proches, nos amis, nos parents, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés; et quelle est leur destinée dans la région des morts? que ferons-nous nous-mêmes, quand cette cruelle mort nous viendra enlever de ce monde?

Lorsque le prophète se plaignait au Seigneur que son peuple avait foulé aux pieds son alliance, qu'il l'avait abandonné, il lui répondit qu'il restait encore plus de sept mille hommes fidèles qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal; c'était là tout ce qu'un royaume renfermait de justes. Je pourrais de même vous répondre ici qu'il se trouve encore un petit nombre d'âmes fidèles qui n'ont point abandonné les voies du Seigneur, ou qui y sont rentrées pour ne jamais plus les

monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli. Mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer ; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu, et par là, c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude ; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes et des usages.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut. Sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Evangile ; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang ; et que, pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son luxe, et ne consulter, dans ses profusions, que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles ; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens ; et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état, est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion ; et, en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu ! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle ? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il

quitter; mais pouvez-vous sans témérité vous mettre dans ce petit nombre? Je sais que le sacerdoce compte encore ses Aaron, la magistrature, ses Samuel, la cour, ses David, le sexe, ses Esther, ses Judith. Car, ô mon Dieu, le monde ne subsiste que par vos élus. Mais tout le reste des hommes, qui depuis si longtemps disparaissent à nos yeux, qu'est-il devenu? Semblables aux grains de sables que les flots dissipent, on ne sait où ils sont tombés; je veux dire que tous ont été entraînés dans l'abîme avec le torrent qu'ils suivaient.

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai qu'il y ait si peu de gens qui se sauvent. Vous nous l'avez dit, ô mon Dieu, et nous ne pouvons en douter. Qui peut donc se glorifier d'être de ce petit nombre ? Mais quand nous n'en serions pas assurés du côté de la vérité éternelle qui nous l'a dit, je ne voudrais pour vous en convaincre, qu'exposer à vos yeux les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent au sujet du salut, et les coutumes qu'ils suivent dans le monde. Seconde cause du petit nombre des élus : la force des usages sur lesquels on se règle dans le monde. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans le monde, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec celles du salut ; telles sont les maximes qu'on suit sur l'usage des biens et de la gloire, sur le devoir des charges et des emplois, sur la modération chrétienne, sur les occasions ; en sorte que les règles approuvées et reçues universellement dans le monde sont contraires aux maximes saintes de l'Evangile, et dès là ne peuvent conduire au royaume des cieux.

Je n'entre point ici dans un détail trop vaste pour un seul discours, et trop peu sérieux pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas qu'on mesure sa dépense sur ses différentes passions, et que, pourvu que les grands biens qu'on possède, soient le patrimoine qu'on a reçu de ses pères, on croit pouvoir s'en servir pour toutes sortes d'usages les plus illégitimes et les plus contraires à la religion. Je ne vous dis pas à cela que la modération chrétienne a ses bornes, que vous n'êtes pas les maîtres de vos biens, que vous n'en êtes que les dépositaires, et que, tandis que vous voyez avec une inhumanité sans pareille tant de malheureux souffrir dans le sein de leur extrême indigence, vous ne pouvez sans crime les laisser sans secours et les abandonner à leur triste destinée ; que ces dépenses inutiles sont un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là de ces devoirs essentiels qu'on fait passer pour des raffinements de dévotion, et l'on ne se persuade pas que ce soit agir contre l'ordre de la Providence que de disposer à son gré et selon ses caprices des biens dont elle nous a comblés.

C'est une erreur généralement suivie dans le monde que l'ordre du rang, de la naissance, des richesses, règle nos destinées pour le siècle ; ce sont les différentes vues que l'on a, qui servent de vocation, ou pour le célibat, ou pour le mariage, ou pour l'Eglise, ou pour le monde. Mais la vocation du ciel suit-elle donc, ô mon Dieu, les desseins insensés des hommes de la terre ? Et l'ordre de votre sage Providence serait-ce

serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire ; il faut vivre comme on vit ; et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore, c'est la saison des plaisirs ; il ne serait pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom : il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépenses, faire votre idole de votre fortune ; l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde ; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part ; il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls. Ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici, qui vous rassure dans ces voies, quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit ? Qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres ? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents, que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions ? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise, à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance [1], sans aucun exercice pénible de religion ? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez ? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? Est-ce l'Evangile de Jésus-

[1] *Sans souffrance*, mots omis par M. de Sacy.

de voir prendre à des enfants rebelles des voies toute charnelles qui ne les conduiront jamais au salut ?

Je ne vous dis pas encore qu'il faut, selon vos pernicieuses maximes, que les jeunes personnes soient élevées de bonne heure selon l'esprit du monde, qu'elles soient instruites dès l'enfance dans des arts funestes à leur innocence, dont elles ont peine à revenir, et toujours contraires aux saintes lois de la pudeur. Ainsi Rébecca, qui avait été élevée dans la maison d'un père infidèle, ne put s'empêcher, toute vertueuse qu'elle était, d'user de ruse et d'artifice pour donner à l'un de ses deux fils ce qu'elle ne pouvait ravir à l'autre sans dureté. Ainsi les pères et les mères n'entrent point en scrupule sur les mauvaises impressions que donne à leurs enfants une éducation toute mondaine.

Vous êtes jeune, dites-vous, il faut que vous goûtiez avec les autres les douceurs et les libertés accordées à votre âge.

Vous êtes riche, il faut que vous fassiez figure comme ceux que vous voyez dans le monde. Vous êtes né obscur, mais doué de quelques talents, favorisé de quelques bonnes qualités naturelles ; il faut donc percer la foule, passer au travers de votre obscurité, et vous élever au-dessus des plus grands. Vous voyez quelque jour à un établissement considérable ; vous avez quelque appui, quelque patron, quelque crédit ; il faut en profiter et faire toute votre occupation de vos vaines idées d'élévation et de fortune.

En un mot vous êtes d'un sexe, d'un rang, d'une naissance qui vous oblige à paraître et à faire figure dans le monde ; il faut donc vous tenir dans la bienséance, dans les modes et les usages publics. Vous avez assez de bien pour vivre à votre aise, sans travailler ; il faut donc passer les jours dans la même oisiveté que ceux de votre rang, vous permettre les mêmes agréments, suivre le même luxe, vous orner des mêmes parures. Ce sont là des règles reçues, des maximes suivies dans le monde, et vous n'êtes pas, dites-vous, pour les réformer.

Or, je vous demande, mes Frères, qui peut vous autoriser dans des usages qui ne conviennent, ni à la sainteté de votre état, ni aux promesses que vous avez faites dans votre baptême ? Vous qui ne vous livrez au luxe et aux vanités du monde, que parce que vous n'en apercevez pas le venin qui souille votre cœur ; vous qui ne vous engagez dans la joie et le plaisir du siècle, que parce que votre âme n'en sent point les dangereuses impressions ; vous qui donnez tout à ce jeu, où, en perdant votre bien, vous perdez souvent encore la raison, à ce faste qui ne convient, ni aux vœux que vous avez faits de renoncer aux pompes du monde, ni peut-être à vos biens médiocres ; vous qui menez une vie sensuelle, molle, oisive, commode dans l'Eglise où vous êtes placé ; vous, pères et mères, qui vivez comme des étrangers dans votre propre maison, qui ne prenez non plus de part à l'éducation de vos enfants, à l'instruction de vos domestiques, que si vous n'étiez pas responsables de leurs âmes, qui ignorez par grandeur s'ils servent le Dieu que vous devez adorer par humilité, qui négligez des devoirs inséparables de vos emplois, de vos charges, qui refusez d'écouter les leçons adorables d'un Dieu qui vous parle si juste de la religion que vous professez ; qui vous autorise donc dans vos pernicieux usages ? Est-ce la doctrine

Christ? Est-ce la doctrine des saints? Sont-ce les lois de l'Eglise? Car il faut une règle pour être en sûreté. Quelle est la vôtre? L'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer. On ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt*[1]; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi; on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, était[2] des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que, si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice. On ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis[1]; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance? Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue[2] sacrilége; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou

[1] Jérém., x, 3. — [2] *Etaient*, 1745; *était*, 1764.

[1] *Et en un mot*, 1745; *en un mot*, 1764 et Renouard.
[2] *Du sacrilége*, M. de Sacy.

sainte de Jésus-Christ, ou les maximes corrompues du monde? Sont-ce les lois et les coutumes du siècle, ou les règles immuables de l'Evangile? Car il faut une règle pour être en sûreté. C'est l'usage commun et reçu dans le monde; voilà tout ce que vous avez à nous dire. On ne vient pas, dites-vous, pour censurer la conduite de tant d'autres; en entrant dans le monde, nous avons trouvé ces usages établis; nos pères nous en ont laissé la possession, et ce serait insulter à leur probité et à leur religion, de croire qu'ils eussent voulu nous tromper et s'abuser eux-mêmes; nous ne sommes pas plus sages que tout le monde ensemble qui approuve ces maximes.

On a l'usage de son côté, et voilà ce qui vous rassure dans une vie toute mondaine et par conséquent toute opposée au salut; personne ne remonte jusqu'à l'Evangile, personne ne se règle selon les oracles des saintes Ecritures, et l'on ne fait pas attention à ce que dit le Seigneur par son prophète Jérémie, qu'il faut bien se donner de garde de suivre les voies des nations, et que les lois et les maximes des peuples sont vaines : *Leges populorum vanæ sunt.* Personne ne fait réflexion qu'on nous a laissé des règles infaillibles dans les saintes Ecritures, sur lesquelles nous devons nous conduire, et qui ne changeront amais.

On se contente de regarder autour de soi sans songer qu'il n'y a rien que d'inconstant et de corrompu. On ne pense pas que ce qui s'appelle usage dans le monde, est relâchement et libertinage aux yeux de Dieu; que les maximes du monde n'ont d'autre but que le contentement des passions; que les pratiques des enfants du siècle, pour être devenues plus communément reçues, n'ont pas perdu pour cela leur malice; que tous les mondains qui vivent de la sorte, seront jugés sur les lois de Dieu et non pas sur les lois et les usages du monde, sur les maximes de l'Evangile et non pas sur les règles du siècle, sur les justes jugements du Seigneur et non pas sur les injustes jugements des hommes. On ne comprend pas que les usages du monde, en changeant les mœurs, n'ont pas changé les devoirs; que l'on n'a introduit le plaisir et la joie, le luxe et la vanité parmi les hommes, que parce qu'ils flattent davantage les passions, et qu'enfin la vertu est trop amère à la nature pour être le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire après cela qu'en vivant comme vous vivez, vous ne faites que ce que tous les autres font, que l'usage autorise votre conduite, et que vous êtes dans la véritable voie du salut, puisque vous marchez dans une route que le plus grand nombre approuve. Dites-moi, je vous prie, quel est le parti de la multitude, et quelle voie suit donc le plus grand nombre? N'est-ce pas la voie large que Jésus-Christ condamne? Vous ne faites que ce que tous les autres font; mais tous ceux qui du temps de Nabuchodonosor allaient avec la multitude fléchir le genou devant sa superbe statue, ne furent-ils pas frappés de punition? Tous ceux qui du temps de Tobie allaient adorer les faux dieux de leurs pères, furent-ils déclarés innocents pour avoir été du plus grand nombre? Vous ne faites que ce que les autres font; mais votre maître, est-ce le monde, est-ce à lui que vous devez vous conformer? Et la multitude

devant Baal ; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* [1], nous dit-elle. Or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum* [2].

Au lieu de se dire à soi-même : « quelles sont mes espérances ? Il y a dans l'Eglise deux voies ; l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie ; de quel côté suis-je ? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ? suis-je avec le grand nombre ? je ne suis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent ». Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : « Je ne suis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi, pourquoi ne vivrais-je pas comme eux ? » Pourquoi, mon cher auditeur ? Pour cela même : la vie commune ne saurait être une vie chrétienne ; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus était universel, les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi ; suivit-il l'exemple de ses frères ? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle ; il prit le livre de la loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses citoyens ; si Abraham vivait comme ceux de son siècle ; si Job était semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince [1] ; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith, si, parmi les enfants de

[1] Nolite conformari huic sæculo. *Rom.*, XII, 2.
[2] S. Aug., *Conf.*, l. I, n. 6.

[1] Voilà la seconde fois que dans ce sévère sermon il est question d'Esther.

doit-elle être votre règle ? Vous ne faites que ce que les autres font ; eh bien ! vous aurez donc avec eux la même destinée ; votre malheur sera le même que le leur. C'est là pourtant sur quoi l'on se repose : avec ce vain prétexte l'on suit sans scrupule les usages les plus dangereux, et l'on meurt d'ordinaire dans l'erreur où l'on a vécu. O illusion funeste du monde et de ses folles maximes, jusques à quand entraîneras-tu tant de chrétiens dans les piéges du démon ? Quel étrange aveuglement d'une âme chrétienne de se confier ainsi sur de fausses règles qui la perdent ?

Au lieu de se dire à elle-même au travers de cette foule qui marche devant elle : « Pour qui donc suis-je destinée ? Quel est le maître que j'ai juré de servir ? Quelles sont mes espérances, et quel est le terme où j'aspire ? Il y a deux voies marquées dans l'Evangile par où l'on peut marcher : l'une étroite qui tend à la vie et que peu de gens suivent ; l'autre large, spacieuse, que tous suivent, et qui aboutit à la mort ; dans laquelle dois-je donc marcher ? laquelle dois-je donc suivre ? Faut-il que je suive tous ceux de mon âge, de mon sexe, de mon rang, de mon état, qui marchent dans la voie large du monde ? Ah ! si je suis ce grand nombre qui m'environne, je me perdrai ; j'apprends que cette voie large est maudite, et que le grand nombre ne se sauve point en y marchant ». Voilà ce qu'on devrait se dire ; mais, au lieu de raisonner de la sorte, on se dit au contraire : « Je ne fais que ce que tous les autres font ; je ne suis pas de pire condition que les autres ; je ne dois pas suivre une autre route ; je ne suis pas obligé de me distinguer de tous les autres ; pourquoi affligerais-je mon esprit, mortifierais-je ma chair, pendant que le monde permet à ceux qui me ressemblent, de vivre dans le plaisir, la bonne chère, la joie, la délicatesse ? » Pourquoi, mon cher auditeur ? ah ! c'est que si vous voulez opérer votre salut, vous ne le ferez jamais en suivant la route que le monde autorise ; c'est que jamais vous ne vous sauverez en suivant les maximes du siècle que le grand nombre suit. Pourquoi ? ah ! c'est que les saints dans tous les siècles ont été des hommes singuliers ; c'est qu'ils n'ont été saints que parce qu'ils ont détesté les maximes du monde, méprisé ses usages, condamné ses coutumes, rompu tout commerce avec lui.

Au temps d'Esdras, l'usage était qu'on s'alliât à des femmes étrangères, et les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais ce saint réformateur, que fit-il ? Il en appela de l'abus à la règle ; il prit le livre de la loi, le lut publiquement, et corrigea l'usage par la force de la vérité contenue dans les saintes Ecritures.

Parcourez les histoires sacrées, et voyez si Loth, délivré de l'incendie, se conformait aux autres habitants de Sodome ; examinez si Abraham vivait comme tous ceux de son siècle ; si Job vivait comme ceux de sa nation ; si Esther, à la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres courtisanes [1] ; voyez

[1] Dans le sens alors autorisé de femmes de cour, de femmes demeurant à la cour et entourant le souverain. Sous Louis XIV ce sens se transforma, et l'auteur le remplaça.

la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce. Voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs ; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques et des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens ; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple ; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers ; et si dès là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes. Enfin, voyez si dans tous les siècles, les saints, dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre. Ce sont des exceptions, il est vrai ; mais c'est que la règle générale est de se perdre ; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples ; mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles ? Est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être saint ? Est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres ? Est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints ? Ah ! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles ? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière ? Grand Dieu ! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel !

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge, de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes, d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux, de frapper tous les murmurateurs dans le désert ? Ah ! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre des coupables, parce que la punition devient impossible ou du moins dangereuse dès que

si, parmi les habitants de Béthulie, il se trouva beaucoup de veuves comme Judith ; voyez si, dans les premiers siècles où les chrétiens étaient le plus petit nombre, ils vivaient comme les autres, s'ils suivaient leurs maximes, s'ils ne se séparaient pas au contraire du reste des hommes pour aller habiter des solitudes, et s'ils ne brillaient pas par leurs vertus aux yeux même de ceux dont ils détestaient les usages. Voyez si dans leurs austérités continuelles ils ne servaient pas de spectacle aux hommes et aux anges ; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite et leur éloignement des jeux du cirque et des autres spectacles ; s'ils ne leur reprochaient pas de former un peuple à part, d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers, d'être comme des sauvages, comme des hommes morts au monde ; enfin, dès là que quelqu'un avait passé au nombre des chrétiens, s'ils ne le comptaient pas au nombre des hommes perdus pour eux et morts à la société.

Vous me direz peut-être que ce sont là des exceptions plutôt que des règles, que tout le monde ne peut pas se séparer, et vivre avec cette austérité des premiers chrétiens : il est vrai et j'en conviens avec vous ; tout le monde n'est pas obligé de les imiter dans leur grande ferveur ; mais aussi avouez, à votre tour, qu'ayant en vue le même terme, vous devez prendre la même voie, que professant la même religion, ayant fait les mêmes promesses, vous devez accomplir les mêmes devoirs. Quoi ? Est-ce que, pour être sauvé, il ne faut pas se faire violence ? Est-ce que le ciel doit coûter beaucoup à quelques-uns, et rien à d'autres ? Est-ce qu'il y a pour vous un autre Evangile à pratiquer, d'autres lois à suivre que pour ceux qui se sont sauvés avant vous ? Eh ! puisqu'il y a une autre voie plus aisée et plus douce, pieux fidèles, qui jouissez maintenant d'un royaume que vous n'avez emporté que par violence, et qui n'a été que le prix de vos macérations, de votre retraite, de vos austérités, pourquoi nous montriez-vous un chemin si pénible, si rebutant pour la nature, si propre à décourager notre faiblesse, puisqu'on peut se sauver par un autre plus commode, plus agréable et plus proportionné à nos infirmités ? Pourquoi nous laisser des exemples si difficiles à imiter, puisque de plus faciles et de plus doux eussent eu pour nous le même succès ? Grand Dieu ! que les hommes sont insensés de risquer leur salut, parce que les autres le risquent, et de ne se damner que parce que les autres se damnent !

Ah ! rassurez-vous, si vous le pouvez, sur la multitude des personnes qui font ce que vous faites, qui suivent les usages que vous suivez, comme si Dieu n'osait perdre tous ceux qui vivent comme vous vivez, comme si la puissance ne le rendait pas également le maître du grand comme du petit nombre. La multitude l'empêcha-t-elle de réduire en cendres cinq villes criminelles, de renverser les murs d'une ville orgueilleuse, de

la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée aux vêtements; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres: voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières et destinées au simple peuple; mais c'est un abus : il n'en est pas de plus sublimes et il n'en est pas aussi de plus ignorées. C'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires; ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême; c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints. L'Eglise en a été le garant et la dépositaire, et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire que parce qu'on ne

foudroyer les peuples infidèles, d'engloutir un prince avec toute son armée. La multitude empêche-t-elle donc encore qu'il ne punisse l'injuste préférence que vous faites des lois du du monde aux siennes? La multitude empêche que vous n'exécutiez vos projets, ô hommes faibles, que vous ne vous vengiez de ceux qui vous ont outragés, parce votre pouvoir est borné, et que la foule trop bien soutenue est capable d'arrêter la fureur de votre bras. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu qui secoue l'univers entier comme la poussière de ses pieds, qui d'une seule parole peut faire rentrer dans le néant toutes les viles créatures qu'il en avait tirées, qui ne regarde tous les hommes assemblés et toute leur force réunie que comme un morceau de cire qui se fond au premier rayon du soleil. Il ne compte point les coupables, il ne regarde que l'injustice; et tout ce que la créature peut espérer en suivant la multitude des hommes dans leurs pernicieux usages, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune et de sa perte éternelle.

Peu de gens se sauvent donc parce que les maximes et les usages du monde que le grand nombre suit, éloignent et rejettent hors de la voie du salut. Mais ce n'est pas tout : peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus indispensables sont universellement rejetées, et que la plupart violent les engagements de la vocation sainte, à laquelle ils avaient été appelés. Troisième et dernière cause du petit nombre des élus.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous sommes tous appelés, mes Frères? ce sont les promesses solennelles que nous avons faites au baptême de renoncer au monde et à ses pompes, à la chair et à ses convoitises, à Satan et à ses œuvres : voilà l'obligation de chaque chrétien; c'est la condition essentielle du traité conclu entre Dieu et nous, et à laquelle le ciel nous est promis. Ces vérités paraissent peu importantes aux yeux des chrétiens; et les renvoyer comme l'on fait d'ordinaire au peuple et aux petits, c'est un abus qu'on ne saurait assez déplorer; il n'en est point de plus ignorées, et cependant point de plus essentielles. C'est aux grands et aux riches de la terre qu'il faudrait les annoncer et les expliquer. Plus occupés que les autres des choses temporelles, ils s'appliquent moins à l'étude des choses du ciel; plus versés que les autres dans la science du siècle, ils ignorent plus la science du salut. Ils sont des enfants de lumière sur les affaires du monde, et les devoirs de leur sainte religion leur sont inconnus: instruits de toutes les obligations que le monde leur impose, ils ont besoin de l'être sur celles que le salut exige d'eux. C'est pourquoi je vous demande ici un renouvellement d'attention.

Premièrement, vous avez donc renoncé au monde et à ses pompes par votre baptême : c'est une promesse solennelle que vous avez faite à la face des saints autels. Votre foi en a été le garant; l'Eglise en est la dépositaire; et vous n'avez été admis et marqué au nombre des fidèles que sur le serment que vous avez prêté, que jamais vous n'aimeriez le monde, ni rien qui vienne de lui. Si vous eussiez répondu au prêtre sur les fonts sacrés, que vous vous réserviez le droit d'aimer encore tant soit peu le monde et ses maximes, qu'on n'est pas pour cela si criminel qu'on le dit, et qu'au fond on ne le décrie dans les chaires que parce qu'on ne le connaît pas; l'Eglise n'aurait eu garde de vous admettre dans son sein, de vous associer à la communion des fidèles, de vous donner la qualité de chrétien, et elle vous eût avec bien de justice conseillé d'aller vivre de la sorte parmi les infidèles qui n'ont que le

le connaît pas, et que, puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde ; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein ; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde ; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où, le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps, ceux des cathécumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter aux pieds des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui. Si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus, vous renoncez à la foi donnée dans le baptême ; vous abjurez l'Evangile de Jésus-Christ ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or quel est ce monde que vous devez haïr ? Je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez ; vous ne vous tromperez jamais à cette marque. Ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie ; ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie ; le siècle à venir comme un exil ; les promesses de la foi comme un songe ; la mort comme le plus grand de tous les malheurs ; ce monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connaît pas Jésus-Christ ; où ceux qui le connaissent, ne le glorifiant pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte. Enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples ; être ravi qu'il vous haïsse à son tour ; qu'il contredise vos mœurs par les siennes. C'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde ? Ses plaisirs vous sont-ils à charge ? Ses scandales affligent-ils votre foi ? Y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage ? N'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? N'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? Ses lois ne sont-elles pas les vôtres ? Ses maximes, vos maximes ? Ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? N'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? Et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un

monde à servir, qui n'attendent leur récompense que de lui, et qui ne connaissent ni Jésus-Christ, ni l'avantage de sa sainte religion. Comme ils ne connaissent que le monde, il leur est permis de n'adorer que lui. Et voilà pourquoi les catéchumènes différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient se résoudre pendant leur vie à prendre des engagements qu'il est si terrible de violer. Vous êtes donc obligé de le haïr ce monde, c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui, ni à ses déplorables maximes. Si vous conservez encore de l'inclination pour ses biens, ses plaisirs, de l'attache à ses objets, si vous suivez encore ses lois, ses usages, ses coutumes ; si vous donnez encore dans ses charmes, ses artifices, ses piéges, non-seulement vous violez vos solennelles promesses, vous rétractez vos vœux ; mais vous abjurez votre foi, vous renoncez à votre espérance, à votre salut, à votre félicité, vous devenez apostat dans la religion, et vous violez par là les vœux les plus inviolables du christianisme.

Quel est donc ce monde que vous êtes obligé de haïr, dès que vous êtes régénéré par la grâce, et que vous devez continuer de haïr pendant toute votre vie ? Pour vous le bien dépeindre, je n'ai qu'à vous répondre que c'est celui même que vous aimez. Le monde, c'est cette mer orageuse, sur laquelle vogue au gré de leurs désirs une foule de pécheurs, dont les soins, les projets ne roulent que sur les biens ou les maux de cette vie, dont les mouvements ne tendent qu'à se bâtir un trône sur le sable, dont l'espérance n'a pour but que la jouissance ennuyeuse des biens passagers de cette vie, qui ne cherchent d'autre bonheur qu'une fausse joie et des plaisirs qui les fatiguent plus mille fois qu'ils ne valent. Le monde, c'est un assemblage monstrueux de partis qui se déchirent, qui se supplantent, qui ne se regardent qu'avec mépris, qu'avec envie, qu'avec jalousie, sans union, sans bonne foi, sans probité. Le monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connaît point Jésus-Christ, d'où il déclare lui-même qu'il n'est point, pour lequel il ne veut pas même prier. Le monde, c'est cet amas d'impies, de libertins qui refusent de croire les vérités de l'Evangile, parce qu'elles combattent leurs passions, qui outragent le Sauveur dans son corps mystique, qui le contredisent dans ses maximes, qui le méprisent dans ses mystères, qui le rebutent dans ses membres, qui l'ignorent dans ses commandements, qui le profanent dans ses sacrements, qui le persécutent dans ses serviteurs, qui le frappent dans ses martyrs ; enfin le monde, pour le dire en un mot, c'est le grand nombre qui suit ses usages. C'est là ce monde que vous avez commencé de

modèle à vos descendants? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? Tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui; en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connaissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là, jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu; c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi. Or, où sont les chrétiens qui, là-dessus, soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres? Et quelles sont ses œuvres? Celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie : les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de là, pour le dire en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vouz faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? Car dans la religion il n'est point de milieu. Ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus in-

détester dans votre baptême, que vous êtes obligé sans cesse de contredire, de condamner, de combattre, dont vous devez sans cesse détruire les maximes par celles de Jésus-Christ; c'est ce monde pour lequel vous devez être crucifié et qui le doit être pour vous; ce monde, c'est l'ennemi de la croix et de l'Evangile de Jésus-Christ, qui doit vous être un objet d'horreur, et que vous devez toujours sacrifier aux intérêts du salut.

Est-ce là, mes Frères, votre situation à son égard? Est-ce là comme vous le traitez, comme vous l'envisagez? Ses plaisirs vous sont-ils à charge? Ses scandales affligent-ils votre foi? Ses lois ne sont-elles point les vôtres? Ses usages ne sont-ils point la règle de votre conduite? Ses maximes ne vous conduisent-elles pas? Ses charmes ne vous plaisent-ils pas? Ne courez-vous point après ses plaisirs, à ses jeux, à ses spectacles? Ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas aussi; et n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve; et quand vous resteriez seul sur la terre, ne pourrait-on pas dire que le monde revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à tous vos descendants? Quand je dis vous, je dis presque tous les hommes. On voit bien des gens qui se plaignent de lui, de son inconstance, de ses bizarreries, de ses embarras, de ses caprices; mais combien en voit-on qui le quittent, qui s'en séparent, qui renoncent à ses biens, à ses plaisirs, à ses honneurs et à ses maximes? Il s'en trouve quelques-uns qui le blâment, qui le décrient, qui le méprisent; mais au fond ils l'aiment, ils le suivent; ils sont piqués et ne sont point désabusés, ils craignent ses mauvais traitements et ne redoutent point ses dangers. Jugez de là s'il y en a beaucoup qui tiennent les promesses de leur baptême, et par conséquent s'il y en a beaucoup de sauvés.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire que vous avez promis de ne point vivre selon les sens; vous vous êtes engagé à regarder comme des crimes la mollesse, l'indolence, la sensualité, et pour m'exprimer avec le grand apôtre, à crucifier votre chair, à la châtier, à réduire votre corps en servitude; ce n'est pas ici un état de perfection fondé sur la sévérité de la morale, c'est un vœu solennel fondé sur le plus saint de tous les actes de religion; ce n'est point un conseil, c'est le devoir le plus indispensable de la foi du chrétien. Or où sont ceux qui soient plus fidèles à ce vœu qu'au premier? A voir la délicatesse avec laquelle on traite son corps, l'indolence et l'oisiveté à laquelle s'abandonnent les gens du monde, ne les prendrait-on pas plutôt pour des disciples d'Epicure que pour des enfants de Jésus-Christ et de son Eglise?

Enfin, vous avez renoncé à Satan et à ses œuvres? Vous l'avez promis et juré; mais où sont les fidèles qui y renoncent; qui disent anathème à ses charmes et à ses attraits? Quelles sont les œuvres de Satan? Ce sont celles que pour l'ordinaire vous faites, gens du monde, ce sont les jeux, les plaisirs, les spectacles, les divertissements, les cercles, les assemblées où il préside, les mensonges dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies, les envies, les inimitiés dont il est l'artisan. Or où sont ceux qui n'ont point levé le voile; qui s'abtiennent de ses œuvres, qui fuient ses charmes?

Et ici, pour vous le dire en passant, voilà bien des questions décidées. Vous nous demandez si les spectacles, les comédies, les opéra, les bals, les théâtres vous sont défendus ou permis; je ne veux sur cela qu'un principe qui vous servira à décider toutes sortes de cas en cette matière. Le voici, c'est de vous demander à vous-mêmes : sont-ce des œuvres de Jésus-Christ ou des œuvres de Satan? Car il n'y a point de milieu. Ce n'est pas que la religion chrétienne ne connaisse et ne permette certains délassements et de corps et d'esprit, sans lesquels les travaux paraîtraient rebutants, et la vertu trop farouche; mais ces sortes de délassements ne sont permis que pour en venir à une dévotion plus sérieuse, et la religion n'en reconnaît point d'autre fin. Tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, que nous travaillions, que nous nous reposions, tout doit être d'une telle nature que nous le rapportions à Jésus-Christ notre chef : sans cela ce ne sont point ses œuvres que nous faisons.

Ce principe le plus indubitable de notre religion une fois supposé, tous ces spectacles dont je viens de parler, sont-ils permis ou défendus? Pouvez-vous dire que vous y assistez

différents que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux. Tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements; et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne [1]? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien? *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Voilà les vœux de notre baptême, mes Frères. Ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont

[1] Je trouve dans une lettre *inédite* de Boileau, écrite dans les années où éclatait le plus vivement l'éloquence de Massillon, quelques mots qui prouvent combien le poète avait été frappé de la haine évangélique du prédicateur contre les spectacles. « Quoi qu'en dise le P. Massillon, le poëme dramatique n'est mauvais que par le mauvais usage qu'on en fait ». Cette lettre est datée d'Auteuil, le 17 septembre 1703. Au reste, ce n'est pas la seule fois que Boileau s'est plaint de la sévérité de Massillon à l'égard des spectacles.

pour l'amour de Jésus-Christ? Cette œuvre profane et de l'invention de Satan, peut-elle trouver sa place parmi les œuvres pures des chrétiens? Jésus-Christ peut-il entrer dans cette manière de délassement? Auriez-vous bien assez d'impudence pour lui dire que c'est par rapport à lui que vous allez à ces comédies, à ces danses? Oseriez-vous lui dire : Oui, mon Sauveur, c'est pour votre gloire que je cours à ces spectacles, à ces assemblées mondaines, que je me présente devant ces objets scandaleux. Je vous offre ce divertissement; c'est pour l'amour de vous que je vais le prendre, afin de vous plaire et de vous servir davantage. Quoi donc! un Dieu crucifié autoriserait ces plaisirs? Un Dieu mort en croix se trouverait sur ces infâmes théâtres? Jésus-Christ animerait une bouche qui prononce tant de paroles impudiques? Jésus-Christ donnerait le mouvement à des lèvres qui ne débitent que des fables? Quoi! Jésus-Christ formerait ces sons d'une voix ou d'un instrument qui corrompt les cœurs? Quoi! il approuverait ces chansons lascives qui n'inspirent qu'un amour profane, il voudrait qu'on lui rapportât un art funeste qui lui ravit tant d'adorateurs, qui séduit tant d'âmes innocentes! Quoi! Jésus-Christ paraîtrait au milieu de ces suppôts de Satan, et voudrait être adoré en la personne d'un acteur ou d'une actrice infâme! Jésus-Christ inspirerait une doctrine dont le poison entre par tous les sens, et dont toutes les maximes ne tendent qu'à embraser les cœurs et les faire brûler d'une flamme criminelle! Etaient-ce là vos plaisirs et vos délassements, pieux fidèles, dans ces assemblées saintes, où vous ne vous entreteniez que des moyens de salut, où vous ne donniez à vos sens que le triste, mais solide plaisir de la mortification, où votre esprit ne s'occupait que des choses du ciel, où votre bouche ne prononçait que des protestations d'une nouvelle fidélité, où votre voix ne servait qu'à entonner des cantiques sacrés, où l'on ne mangeait que pour vivre, où l'on ne faisait ensemble quelques repas sobres et médiocres, que pour serrer plus étroitement les nœuds sacrés d'une commune charité, où l'on ne parlait que de souffrances, que d'austérités, que de pénitence, où l'on s'entr'exhortait au martyre, où l'on se préparait à la mort par la pieuse lecture des consolantes vérités de l'Ecriture ou par la méditation des souffrances de Jésus-Christ? Or, si ces œuvres ne peuvent se rapporter à Jésus-Christ, ce ne sont donc point ses œuvres, et si ce ne sont point ses œuvres, ce sont celles de Satan, dit Tertullien, et si ce sont les œuvres de Satan, tout chrétien doit s'en abstenir. Donc, de quelque innocence que vous vous flattiez en assistant à ces spectacles profanes, vous en sortez toujours souillé, et par conséquent criminel, parce que vous participez aux œuvres de Satan que vous aviez détestées, et que vous violez téméraírement les promesses que vous aviez faites à Jésus-Christ et à son Eglise dans votre baptême.

Ce ne sont point ici de simples conseils, mes Frères, ce sont des obligations les plus essentielles de votre vocation. Votre foi n'en connaît point de plus indispensables; ce ne sont point de ces vérités dont la pratique ou le violement vous rendent plus ou moins parfaits; mais qui vous rendent fidèles ou rebelles, en les observant ou ne les observant pas. Cependant, ô

nos obligations les plus essentielles. Il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant; il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant, qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et, après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes Frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous; si vous le compreniez; si vous faisiez attention que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes! une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée! un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles! Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse* [1] ? Peu de gens, mon cher auditeur. Ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* [2], mais qui, au milieu même des périls du grand monde,

[1] Matth., XIX, 25.
[2] Qui non accepit in vano animam suam. *Ps.* XXIII, 4.

étrange corruption! qui les observe comme il faut ces vérités sacrées? qui les croit d'une obligation si étroite, et qui est-ce qui fait le moindre scrupule de faire ces œuvres de Satan? Hélas! loin de s'en faire des crimes, on s'en fait honneur; on est presque embarrassé de quoi l'on s'accusera au tribunal sacré de la pénitence, quoiqu'on soit chargé de mille crimes de la sorte; et, après une vie toute mondaine, toute voluptueuse, toute sensuelle, passée dans les jeux, dans les spectacles, on ne trouve presque rien à dire au prêtre. Ah! si vous vous souveniez bien des engagements de votre baptême, si vous vous représentiez chaque jour devant les yeux le détachement du monde, la fuite de ses pompes et de ses plaisirs, la haine de vous-même, la mortification de vos sens, la vie de la foi, que vous avez embrassées, la conformité avec Jésus-Christ, qu'il exige de vous comme son membre et son enfant, si vous le compreniez bien, qu'il faut aimer Dieu de tout votre cœur sans retour, ni partage; que vous ne pouvez sans crime porter ailleurs vos affections et vos désirs; que toute pensée, toute parole, toute œuvre qui ne se rapporte point à lui, est l'œuvre de Satan, et par conséquent criminelle; qu'un simple regard qui ne tend pas à lui et à sa gloire, lui déplaît, l'offense; qu'une seule démarche quelque innocente qu'elle paraisse, si elle ne se fait pas selon la charité, nous rend rebelles et coupables; si vous les compreniez bien, dis-je, ces vérités, vous gémiriez sans cesse, vous viendriez souvent au pied du tribunal vous déclarer coupable devant Jésus-Christ votre juge, dont le confesseur tient la place. Quoi! diriez-vous, l'état que j'ai embrassé dans le baptême, exige de moi une vigilance si exacte, un courage si infatigable, des exercices si saints, une retenue si grande, une haine du monde si absolue, un amour de Dieu si universel. Une légère partie de ce temps qui m'a été donné pour travailler à mon salut, ou passé inutilement, ou employé à des choses profanes, est capable de me rendre un serviteur criminel, ou du moins inutile.

Ah! si cela est, me direz-vous, qui pourra donc se sauver? *Quis ergo poterit salvus esse?* Qui pourra se sauver? Le voulez-vous savoir? ce sont ceux qui craindront sans cesse d'être du nombre des réprouvés, ceux qui veilleront pour ne jamais se laisser surprendre. Qui pourra se sauver? ce sera cet homme de qualité, cet homme riche, qui dans sa grandeur et son opulence se tiendra toujours humble et détaché des choses de la terre, qui compatira aux besoins de ses frères. Qui pourra se sauver? ce sera cette femme chrétienne, qui, renfermée dans l'enceinte de son domestique, élève ses enfants dans la crainte de Dieu, laisse au Seigneur le soin de leur destinée, les aime tous d'une égale tendresse, ne leur marque d'autre place que celle où Dieu les appellera, ne s'abandonne point aux modes de luxe et de vanité, ne se trouve point dans les cercles de railleries et de médisances, ne s'assied point dans la chaire du mensonge, ne paraît guère qu'au temple, et n'y va que pour y prier et y adorer, qui ne suit point les usages, les coutumes, les maximes du monde, et qui par son rang et ses exemples donne du crédit à la vertu.

Qui pourra se sauver? ce fidèle qui imite la candeur et la bonne foi des premiers chrétiens, qui marche sur leurs traces; un homme qui n'est vigilant que pour empêcher que le vice n'entre dans son âme, qui n'est juste que pour abandonner lui-même ses droits temporels et soutenir ceux de ses frères, qui n'est puissant, grand, élevé en autorité, que pour défendre ceux qui ont besoin de son appui, et protéger le faible et l'in-

s'applique sans cesse à la purifier ; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* [1], et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune ; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite ; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt et ne sait point plaire en trahissant sa conscience ; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères ; de sa personne, la consolation des affligés ; de son bien, le bien des pauvres ; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver ? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples. Voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car, si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient ; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites. Or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire. Il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler ; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : « Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je meurs dans cette voie ». Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant, c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme ; on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau

[1] Nec juravit in dolo proximo suo. *Ps.* XXIII, 4.

nocent ; heureux que pour combler les pauvres de ses bienfaits ; sincère qui n'entretient pas le vice en le dissimulant ; désintéressé qui ne trahit pas son ministère pour un vil intérêt ; charitable qui ne fait pas ses largesses du bien d'autrui ; mais qui fait de son bien propre le patrimoine de l'indigent, patient qui ne murmure pas contre la main toute-puissante qui le frappe, et qui pardonne une injure sitôt qu'il l'a reçue ; doux et affable au milieu de l'éclat et de la pompe qui l'environne, pénitent dans la prospérité comme dans l'adversité, joyeux dans les maux comme dans les biens.

Qui pourra se sauver ? Vous-même, mon frère, qui le demandez, si vous voulez entrer dans ces voies. Or, ceux qui vivent de la manière que je viens de dépeindre, ne composent pas sans doute le plus grand nombre. On n'en trouve que très-peu dans le monde, et vous en convenez vous-même. Il est donc certain que, tandis que vous suivrez le grand nombre, cette multitude de mondains, vous ne serez pas du nombre de ceux qui se sauvent. Si cependant vous vous vantez de pouvoir vous sauver en vivant comme vous faites, tout le monde peut se vanter comme vous, puisqu'à un petit nombre d'impies près, qui, secouant le joug de leur conscience, ne veulent suivre de règle que l'impiété et le libertinage, tous les autres vivent comme vous, agissent comme vous, se conduisent comme vous, et par conséquent le plus grand nombre se sauverait selon vous, ce qui pourtant est contraire aux paroles de Jésus-Christ, qui dit qu'il y aura peu d'élus, *pauci vero electi*. Il est donc de foi que vous ne pourrez vous sauver, tandis que vous suivrez la multitude, et que vous vivrez comme les autres.

Voilà qui fait trembler, mes Frères ; et ce sont ici de ces vérités d'autant plus terribles qu'elles s'adressent à chacun en particulier. Il n'est peut-être personne ici qui ne dise en lui-même : oui, je vis comme ceux qui sont de mon âge, de mon rang, de mon état, de ma profession, et, puisque je suis le plus grand nombre, je suis donc perdu ; je me damne avec la multitude ; mais quoiqu'on se représente qu'il n'y aura de sauvé qu'un petit nombre de gens qui opèrent leur salut avec crainte et en tremblant, on ne laisse pas de se calmer et d'espérer contre toute espérance. Tout le monde se flatte qu'après avoir été confondu parmi la foule des pécheurs, on en sera distingué par la miséricorde du Seigneur ; chacun se repose sur une chimérique confiance, et c'est pour la détruire que je vous expose le danger où vous êtes.

Voici ce que j'ajoute à ce que je vous ai dit. Je suppose que ce soit ici notre dernière heure à tous ; car je ne m'en exempte pas moi-même ; que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, que le temps est passé, et que l'éternité commence ; que Jésus-Christ va paraître pour nous juger selon nos œuvres, et que nous sommes tous ici pour attendre de lui ou le coup de grâce ou le coup de mort.

Je vous le demande, frappé de terreur moi-même, ne séparant point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même situation où nous devons tous paraître un jour devant Dieu, notre juge, et où je vous prie de vous mettre dès maintenant pour un moment ; si Jésus-Christ, dis-je, paraissait dès à présent pour faire la terrible séparation des justes et des pécheurs ; croyez-vous que le plus grand nombre fût sauvé ? croyez-vous

vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande, frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc: si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes Frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner, qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? Qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? Qui de nous, saisi de frayeur ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres, Seigneur, ne serait-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine* [1]? Et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins. Que sais-je? O mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul. Et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur. Et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent?

Grand Dieu! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur, en médi-

[1] Matth., XXVI, 22.

que le nombre des justes fût au moins égal à celui des pécheurs? croyez-vous que s'il faisait maintenant la discussion des œuvres du grand nombre qui est dans cette Eglise, il trouvât seulement dix justes parmi nous? Je vous le demande; vous l'ignorez et je l'ignore comme vous : où en seraient tous les autres? Disons plus : il y a beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, plusieurs qui le veulent et ne le font pas, d'autres qui ne se convertissent que pour retomber, ou enfin qui par une fausse témérité croient ne pas avoir besoin de se convertir; commencez par retrancher d'abord ces quatre sortes de pécheurs : car ils ne seront pas du nombre des élus, puisque nul d'eux n'est en grâce. Où êtes-vous donc maintenant, justes aux yeux de Jésus-Christ? Paraissez et vous séparez des pécheurs : froment, démêlez-vous de la paille; que restera-t-il après cela?

Ah! notre perte est presque certaine, et nous n'y pensons pas! Nous sommes dans la voie de perdition et nous ne songeons pas à en sortir! Quand même il ne devrait y avoir qu'un seul réprouvé de nous tous, et qu'une voix du ciel nous le viendrait annoncer sans assigner qui il est, qui de nous ne tremblerait pas? Chacun d'entre nous ne dirait-il pas de soi-même comme autrefois chaque disciple : n'est-ce point moi, Seigneur, qui suis ce réprouvé? Quel est mon sort et ma destinée? Suis-je du nombre de vos élus ou de celui des malheu-

tant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : « Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde ? » et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu, n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer. Et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ appelé est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? A Dieu ne plaise ! Il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui. Ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : « Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous, alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine* [1] ».

Souffrez que je finisse en vous adressant les

[1] Baruch, VI, 5.

reux ? Me ferez-vous passer à votre droite avec les bénis de votre père, ou me précipiterez-vous dans l'enfer avec les maudits ?

Voilà ce que chacun de nous dirait. Si nous ne nous mettons donc en état de détourner de dessus nous ce malheur par nos larmes, notre pénitence et notre fidélité, sommes-nous sages ? Peut-être que parmi nous, il n'y aura pas dix justes. Que sais-je ? Peut-être même n'y en aura-t-il pas un seul. Car, ô mon Dieu, je n'ose sans frayeur tourner les yeux sur l'abîme de votre justice et la multitude de nos iniquités ; peut-être, dis-je, de nous tous, il n'y en aura qu'un seul de sauvé ; et vous croyez que ce sera vous, mon Frère ! Vous vous calmez sur cette fausse confiance, vous qui avez plus de sujet de craindre que tout autre, vous qui devriez trembler quand ce malheureux sort ne tomberait que sur un réprouvé !

O mon Dieu ! qu'on connaît peu le danger où l'on est exposé, de ne pas faire tous ses efforts pour en sortir ! Quoi, un malheureux pécheur ne se trouble pas le moindre moment sur un objet où les plus justes ont séché de frayeur ! A cette seule pensée de la destinée éternelle, on a vu de saints pénitents frapper leur poitrine, se troubler, se couvrir de cendres et de cilice, ouvrir à peine la bouche pour demander à leurs frères : croyez-vous que le Seigneur me fera miséricorde ? On les a vus prêts à succomber sous les austérités qu'ils redoublaient, si votre miséricorde, ô mon Dieu, n'eût commandé à l'orage de leur cœur effrayé, de s'apaiser. Voilà ce qu'ont fait tant des saints ; et, après tant de crimes, tant de chutes et de rechutes, presque tout le monde demeure tranquille ; des pécheurs, déjà exclus de la céleste patrie dont ils se sont rendus indignes, demeurent calmes sur leur destinée ; tout ce que l'on recommande aux ministres qui les assistent, c'est de ne point les effrayer, de ne point leur parler de ces terribles vérités, et de les aider à se séduire et à se tranquilliser dans la fausse paix de leur conscience criminelle.

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut. A Dieu ne plaise, mes Frères, que je veuille ici aigrir vos plaies, en voulant les guérir ! Mon dessein est seulement de vous détromper de ces funestes erreurs, qui vous font croire qu'en suivant les usages, les coutumes, les maximes et la multitude du monde, vous êtes dans la voie du salut. Je veux seulement vous faire comprendre que pour être du petit nombre de ceux qui se sauvent, il faut se séparer de la multitude, et ne point se mêler avec la foule qui est toujours le plus mauvais parti ; que, quelque étroite que soit cette voie, il faut faire tous ses efforts pour y entrer ; quelque petit que soit ce nombre d'élus, il faut faire son possible pour en être.

Lorsque les Juifs furent prêts de quitter la Judée, et de partir pour être captifs à Babylone, le Seigneur leur parla en ces termes par son prophète Jérémie : « Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les peuples qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, pour donner de la crainte aux nations ; donnez-vous bien de garde de vous laisser entraîner au torrent du mauvais exemple, et ne craignez pas comme les autres ces divinités impuissantes et chimériques ; et voyant devant et derrière vous la multitude qui adore ces idoles, dites dans le fond de vos cœurs : C'est vous seul, ô mon Dieu, qu'il faut adorer, c'est vous seul que nous voulons adorer, et qui seul méritez d'être adoré ; *dicite in cordibus vestris : te oportet adorari, Domine* ».

Souffrez, mes Frères, que je finisse mon discours par ces paroles. Au sortir de ce temple, vous allez rentrer dans le monde figuré par l'infidèle Babylone ; vous y allez voir ces dieux d'or et d'argent, postés dans les places publiques, devant qui presque tout le monde est prêt de fléchir le genou ; vous y allez trouver les idoles vivantes de luxe et de vanité, ces hommes et ces femmes revêtus d'habits riches et précieux qui brillent par la pompe de leur train et la magnificence de leur équipage, devant qui tout le monde rampe et se prosterne ;

mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : « C'est vous seul, ô mon Dieu, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari*, *Domine*. Je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connait pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte. Les dieux que cette multitude insensée adore, ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux. Vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu, et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari*, *Domine*. Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion. On traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! Et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari*, *Domine*. Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David ; vous délivrerez votre peuple, vous nous transporterez dans la sainte cité, et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connaissent pas. Alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari*, *Domine* ».

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours. Vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

vous y allez trouver ces marques d'orgueil dont tous les riches et les grands se parent, pour inspirer du respect et de la crainte aux petits ; ces plaisirs que tout le monde se permet, ces richesses que tout le monde adore, ces voluptés après lesquelles tout le monde soupire, ces honneurs et ces dignités que tout le monde brigue, ces usages que tout le monde embrasse ; prenez bien garde de vous laisser entraîner à ces exemples de mondains ; ne vous laissez pas aller au torrent de la multitude ; et si vous voulez être du petit nombre de ces Israélites fidèles, dites comme eux dans votre cœur : oui, mon Dieu, il n'y a que vous qu'il faille adorer, *te oportet adorari, Domine*. Je renonce aux maximes de ce monde trompeur ; je déteste ses lois ; je ne veux point de commerce avec un peuple qui vous méconnait ; j'ai en horreur les fausses divinités qu'il respecte ; les idoles qu'il adore ne sont point des dieux comme le nôtre : ils sont l'ouvrage de ses mains ; vous seul, ô mon Sauveur, méritez qu'on vous aime, qu'on vous serve, qu'on vous adore ; et les lois corrompues de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem. Je vous adorerai dans la sincérité de mon cœur ; je tournerai vers vous seul tout mon culte. On traitera de faiblesse ma dévotion et ma piété ; mais heureuse faiblesse qui me donnera la force de résister aux attaques de Satan, et de ne me pas laisser surprendre aux vains charmes de la séduisante Babylone ! Et comme j'espère en vous seul, je veux n'adorer et ne servir que vous. Ah ! le temps de la captivité finira, ô mon Dieu, vous nous transporterez un jour dans la sainte Sion : c'est alors que vous régnerez sur les impies, qui aujourd'hui ne vous reconnaissent pas ; que toute puissance, toute prospérité, toute grandeur, tout titre, que tous les plaisirs, les honneurs, les richesses, les possessions de la terre seront anéanties, et que vous seul demeurerez. On comprendra, mais trop tard, que vous seul méritez d'être adoré et servi, aimé et glorifié, parce que tout sera passé dans le monde et que vous seul serez immuable, et demeurerez éternellement, *te oportet adorari, Domine*.

Voilà le fruit que vous devez tirer de ce discours. Vivez dès à présent comme si vous étiez prêts de paraître devant votre juge ; veillez pour vous préserver de la corruption du grand nombre ; pensez sans cesse que ce grand nombre se damne. Détestez ses maximes, méprisez ses usages, ne comptez pour rien ses coutumes ; et souvenez-vous que tous les saints se sont séparés au moins de cœur et d'affection de son commerce, pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ, ne suivre que ses lois, ne craindre que lui et n'aimer que lui. C'est ainsi qu'après vous être séparés vous-mêmes de la compagnie des pécheurs en ce monde, vous en serez encore séparés dans l'autre, où le Sauveur vous dira : venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé dès le commencement des siècles. Je vous le souhaite.

QUARANTE-QUATRIÈME SERMON.

SERMON POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

NOTICE.

Ce beau sermon se trouve en substance dans l'édition de 1705. Le texte, tiré de l'évangile du mercredi de la troisième semaine, se compose de ces mots de saint Matthieu : *Toute plante que mon Père céleste n'aura point plantée sera arrachée.* Ces paroles conviennent admirablement et au sujet et aux allusions de l'exorde. Au contraire, quand l'éditeur de 1745 voulut reporter ce sermon du mercredi où il a été prononcé à la cour, et où il est placé dans le recueil de Trévoux, à la veille, c'est-à-dire au mardi, il prit dans l'évangile de ce mardi un texte qui ne s'adapte ni à l'exorde ni au sujet. Evidemment ce discours fut prêché à Versailles le mercredi 27 février 1704, devant Louis XIV, et avec le texte donné par l'édition de 1705 : *Omnis plantatio quam non plantavit pater meus cœlestis eradicabitur.*

ANALYSE.

Division. — *Le mélange des bons et des méchants qui paraît si injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre de la Providence : 1° Les bons dans les desseins de Dieu doivent servir ou au salut ou à la condamnation des méchants. 2° Les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.*

Première partie. — *Les justes servent au salut des méchants, en leur fournissant mille ressources de salut : le secours des instructions, des exemples, des prières, c'est-à-dire les moyens les plus efficaces de leur conversion.*

1° Le secours des instructions, qui font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en sont les caractères inséparables. La vérité accompagne les instructions des justes ; car ils ont l'œil trop simple, et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils appellent avec simplicité le bien un bien, et le mal un mal ; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux ni de ces basses adulations qui l'admirent, ni de ces adoucissements artificieux qui les justifient. L'autorité : en effet les paroles des justes tirent d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouvent pas dans les discours des hommes ordinaires : le pécheur quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre les autres, et ses mœurs ne laissent plus de crédit et d'autorité à ses paroles ; mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité et à l'autorité les justes ajoutent dans leurs instructions les saints sacrifices et les sages circonspections d'une charité sage et prudente, qui, loin de condamner sans indulgence et de corriger sans discernement, sait choisir ses moments, et ménager ses conseils, se rendre utile sans se rendre odieuse ; telles sont les instructions des justes.

2° Ils servent au salut des méchants, en se trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet, si les pécheurs ne vivaient qu'avec des hommes qui leur ressemblassent, le crime serait toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troublerait jamais les fausses douceurs ; et ils croiraient la vie chrétienne impossible, parce qu'ils la verraient sans exemple. Mais dans quelque situation que la Providence les ait fait naître, ils trouvent des justes de leur âge et de leur état, qui observent la loi du Seigneur ; leur exemple seul est une voix puissante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité et à la justice, et qui lui parle sans cesse au fond du cœur. Nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais l'exemple des justes la lui persuade.

3° Les justes, mêlés avec les pécheurs, servent encore à leur salut par leurs prières. En effet, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre ; ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien, qui nous les attirent ; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Eglise ; parce qu'ils sont cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain.

Mais, en second lieu, les justes servent aussi à la condamnation des méchants. On a beau dire que la vertu est rare ; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles : vous en connaissez, pécheurs, dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or des âmes de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuses :

car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple ou n'affaiblisse, ou ne confonde? Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, chaque situation a ses saints, qui sont autant de témoins qui déposent contre vous.

Deuxième Partie. — *Les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.*

1° Ils servent à leur instruction. Car comme la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes, l'exemple des méchants leur fournit des leçons continuelles. Premièrement, de vigilance : s'ils sont tentés de s'affaiblir, ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons qu'ils ont de veiller ; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime : que les commencements en sont toujours légers ; qu'ainsi il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, parce qu'il n'y a jamais loin entre l'affaiblissement et la chute. Secondement, de fidélité, contre la tentation du dégoût : car si les justes vivaient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où nul goût sensible ne soutient plus la vertu, ils pourraient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété ; mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion. Sans même faire usage de sa foi, le juste n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans ce monde, et il n'en trouve point ; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur. Troisièmement, de reconnaissance, contre la tentation de l'oubli des grâces : les justes voient périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du penchant pour la vertu, qui gémissent même sous le poids de leurs chaînes, et qui désirent leur délivrance ; et ils se souviennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du désordre, après qu'ils s'étaient souillés par des excès monstrueux, qui ne pouvaient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu; et lorsque loin de l'attendre et de l'appeler, ils fuyaient encore sa présence. Ces objets et ces réflexions, toujours présentes, font sentir chaque instant aux justes le prix inestimable du bienfait qui a changé leur cœur, et leur inspirent un fonds de tolérance, de douceur et de charité pour leurs frères qui s'égarent, au lieu de les censurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2° Les méchants sont soufferts pour le mérite des justes. Premièrement, par la séduction de leurs exemples, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, qui a besoin de force pour s'en défendre : car il a sans cesse ces exemples devant les yeux; ils favorisent d'ailleurs les inclinations corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des justes mille épreuves glorieuses : en les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement... Cela montre que les justes, en considérant la conduite de Dieu sur les méchants, ne font pas toujours usage de leur foi : ils souhaiteraient que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas, dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice ; mais ils n'aperçoivent pas que, si leurs désirs inconsidérés étaient exaucés, ce serait ôter à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôterait l'occasion et le mérite de ses véritables victoires. Troisièmement, les scandales et les déréglements des pécheurs affligent les justes, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet, quand on a de la foi et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde, d'un œil sec, tranquille, indifférent? les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées?

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum ; si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez et reprenez-le en particulier; s'il vous écoute vous aurez gagné votre frère. Matth., XVIII, 15.

Un des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchants dans l'Eglise, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion ou des occasions de mérite ; et lorsque les serviteurs du Père de famille, touchés des scandales qui déshonorent son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée [1] dans ce champ divin, il condamne leur zèle, et leur fait entendre que ce mélange, qui paraît si injurieux à sa gloire a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa Providence.

Cependant, ce mélange établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, et ne fournit que des censures à l'autre; ce mélange, si utile à tous, est devenu pernicieux à tous ; et encore aujourd'hui, dit saint Augustin, les justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des justes, et ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Eglise ; et cette matière paraît d'autant plus importante que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus

[1] *Superseminavit.* Matth., XIII, 25.

digne d'être éclairci que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des justes avec lesquels ils vivent; et aux justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, et exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchants sur la terre. En voici deux principales : et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchants ; c'est la première.

Les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes ; c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, mes Frères, qu'il eût été plus glorieux à Jésus-Christ de s'être formé sur la terre une Eglise uniquement composée d'élus sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste, et de cette Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel ? Un champ, arrosé de son sang divin, devrait-il encore produire l'ivraie avec le bon grain ? Un bercail dont il est le pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis ? Un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie ; et l'Eglise ne serait-elle pas plus digne de son époux, si, refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnaissait pour siens sur la terre que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes Frères, que les justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable ; c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jésus-Christ ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle ; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses sacrements, la vertu de sa parole ; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore ; et toutes choses seraient consommées, si leur nombre était accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins. L'Eglise les regarde comme ses enfants ; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des sacrements et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grâce, et qui peuvent même trouver dans leur société avec les justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueraient, s'ils vivaient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugements de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les justes, les secours des instructions, des exemples et des prières, c'est-à-dire les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien ; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en sont les caractères inséparables.

La vérité. Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur ; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres ; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal. Ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité ; que le chrétien en est un témoin public ; qu'il serait honteux de sacrifier à de légères complaisances ou à un vil intérêt une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie ; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées ; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au scrutateur des cœurs ; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper ; ils sont trop touchés de leurs égarements pour y applau-

dir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir, par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler; mais ils ne sauraient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élève au-dessus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse ignorer. Eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu, parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ. Eux seuls osent vous contredire, et prendre le parti de la vérité contre vous-même, parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles. Eux seuls n'étudient pas vos penchants pour y accommoder lâchement leurs suffrages; mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchants, parce qu'eux seuls aiment plus votre personne que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte. Plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges, moins la vérité vous approche; plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres. C'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé; vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être; vous vivez au milieu des hommes que vous ne connaissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface. Les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont; et en eux seuls vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme, tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre [1]. Aussi un saint roi de Juda comptait autrefois comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles. Parmi toutes les faveurs qu'il avait reçues du Dieu de ses pères, ce n'étaient pas ses victoires et ses prospérités, dont il était le plus touché, c'était la vertu et la justice des sujets qui présidaient à ses conseils, et qui environnaient son trône; et la piété des Nathan et des Chusaï, lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.... Oculi mei ad fideles terrœ, ut sedeant mecum : ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat* [2]. Un homme juste est un présent du ciel; et les grands surtout ne sauraient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls con-

[1] Vous trouverez en eux des censeurs intrépides de vos crimes, vous surtout, pécheurs illustres, que le rang, la naissance, la qualité, les emplois, semblent autoriser dans le désordre, sans que personne ose vous y troubler; vous apprendrez de leur bouche sans dissimulation cette vérité essentielle qu'une foule d'adorateurs vous laisse peut-être depuis si longtemps ignorer; les justes seuls vous feront connaître le danger qu'on prend soin de vous cacher, parce qu'ils ne cherchent point à vous plaire. Tout le reste des hommes vous séduit, vous aveugle et craint de vous instruire, parce qu'il craint de vous déplaire. Plus vous êtes élevés en rang et en dignité, plus la vérité vous est cachée sous des louanges trompeuses et des applaudissements flatteurs, qui la dérobent à vos yeux; plus vous êtes entourés de gens qui attendent vos faveurs, plus la sincérité vous est refusée; plus vous avez de courtisans, de sujets qui dépendent de vous, plus vous demeurez aveugles sur vos propres défauts; vous vivez parmi des gens que vous ne connaissez pas, parce qu'ils ne se montrent à vous que par des endroits par où ils peuvent vous plaire; quelque attachés à vos intérêts qu'ils vous paraissent, ils vous laissent ignorer sans scrupule que vous perdez votre âme. Les justes seuls se font connaître à vous, parce qu'ils vous disent la vérité sans rien craindre. Voyez ce qui nous est marqué dans les saintes Ecritures. Tandis que les officiers et les faux prophètes de l'impie roi de Babylone flattaient son ambition, un prophète seul ose faire souvenir ce chef orgueilleux que toute sa puissance se brisera, que tous ses projets échoueront, et que son armée sera en proie à la fureur de ses ennemis comme les grains de sable aux tempêtes de la mer, si le Seigneur ne vient lui-même la défendre. — *Ed. de* 1705.

[2] Ps. C, 1, 6

servent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre ceux qui s'égarent. Ses vices affaiblissent ses instructions; les faiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même ; ses instructions ne rougissent pas de sa conduite; son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes; quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance ; et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste, accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour voluptueuse; et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées ; et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël, assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices; et les mystères profanes sont suspendus. Elie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; et le prince tremblant s'humilie, et conjure le prophète d'obtenir sa grâce auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel, armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance ; et ce prince, si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu ! Qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine !

Il est vrai, mes Frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai ; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient ; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles ; ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagements de la prudence et de la charité qui les lui préparent ; qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler ; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger ; et que la vertu n'a d'autorité qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend. Ce n'est pas la connaître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence, et qui corrige sans discernement. La charité n'est ni téméraire, ni inhumaine ; elle sait choisir ses moments et ménager ses conseils ; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse ; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles. Si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie ; c'est l'humeur qui censure et qui scandalise. La charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite ; il s'insinue avant que de reprendre ; il fait aimer la vérité avant de la dire ; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable, et par les ménagements innocents d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre, et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui, par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter ; c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusements dont il a été lui-même l'ado-

rateur insensé ; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté ; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié ; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, et une paix du cœur qu'il a lui-même cru autrefois puérile et chimérique. Tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette ressemblance ; il vous ébranle ; il vous enlève presque malgré vous à vous-même ; et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égarements du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre âme un trait de lumière et de vérité, qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours rappelé en secret à la vertu et à l'innocence ! Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise ; Alipe, sa faiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Frères, que la grâce a retirés des égarements du monde. Souvent, contents, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur ; vous auriez honte de leur tendre la main. Vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avaient donnés ; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes. Cependant, vous les laissez perdre sans les avertir ; sous prétexte d'éviter l'indiscrétion et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte ; il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous ; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens ; vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusements et de la vanité de leurs espérances, et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit [1] ?

Déjà c'est une erreur de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience. L'Evangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables ; d'ailleurs il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais, quand la reli-

[1] Cette belle et vivante opposition entre l'amitié chrétienne et sincèrement dévouée et l'amitié complaisante et faible, se retrouve dans les éditions de Trévoux. C'est sous la peinture des mœurs du XVIIe siècle et de la cour de Louis XIV le tableau du cœur humain perpétuellement changeant et toujours le même.

« Un ami tendre s'attire bien plus la confiance d'un pécheur qu'un impie indifférent, parce qu'on lui suppose bien plus de condescendance et d'intérêt à ce qui nous regarde ; on aime mieux d'ordinaire les coups d'une main chère que les caresses d'un imposteur... Ah ! vous le savez vous-mêmes, mes Frères, combien de fois dans les sages conseils d'un ami selon le cœur de Dieu, avez-vous trouvé des lumières dans vos doutes, des forces dans vos perplexités, un bouclier de patience contre les vains discours du monde, une barrière contre les respects humains, qui vous empêchent de vous convertir, un asile contre vos persécutions ! Paul doit sa conversion aux sages avertissements d'Ananie ; Augustin vient se réfugier entre les mains d'Ambroise, et ses instructions le convertissent. Non, la tendresse des remontrances et de la correction ne trouve presque point de cœur insensible ; et je ne puis m'empêcher de le dire à voir la conduite que vous tenez aujourd'hui dans le monde, justes qui m'écoutez, on dirait que vous n'avez ni tendresse, ni charité, que la nature et la religion ne vous ont donné aucune sensibilité pour le malheur des autres. Contents d'être échappés du naufrage, vous laissez périr vos frères faute de secours ; vous ne les regardez que de loin sans oser leur aller tendre la main ; vous conservez encore avec eux des liaisons de commerce, de confiance, et vous ne vous en servez pas pour les ramener dans la voie d'où ils se sont écartés ; vous les voyez se perdre sous vos yeux sans les avertir, et vous les accompagnez souvent jusque sur le bord du précipice, sans les faire souvenir qu'ils y vont tomber. Sous prétexte de conserver avec eux une société purement temporelle, vous manquez au devoir de la charité et aux lois de la plus sainte amitié. Dans quelque conversation que vous vous trouviez, il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous ; crainte de leur déplaire, vous affectez même d'éloigner tout ce qui regarde l'ouvrage de leur conversion ; vous souffrez qu'ils vous entretiennent de leurs projets ambitieux, de leurs parties de plaisir, qu'ils vous étalent avec éloquence leurs pensées et leurs désirs insensés ; et vous n'osez leur parler de la miséricorde de Dieu et de la douceur qu'il y a de vivre sous ses lois. Ils ne craignent point de vous déplaire, en ne vous entretenant que des vaines idées et des chimériques biens du monde, et vous craignez de les dégoûter en leur tenant des discours de Dieu, et de l'inestimable prix de sa félicité ». — *Ed. de Trévoux.*

gion ne vous en ferait pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers; pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés, par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez; sans profiter de quelques-uns de ces moments heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut; pour leur dire avec ces témoignages touchants de tendresse, dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disait à un de ses amis qu'il voulait retirer de l'égarement: « Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? Les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun. La mort va donc nous séparer à jamais; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle. Vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées; et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours? »

Mais ce qui donne en second lieu une nouvelle force aux instructions des justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples: second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher auditeur, si vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu; si tous les hommes vous ressemblaient, et que vos yeux ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paraîtrait jamais désirable; le crime serait toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troublerait jamais les fausses douceurs; vous ne sentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre faiblesse; et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais dans quelque situation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur, et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence. Leur exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais leur exemple vous la persuade. Nous vous montrons la voie de loin; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin et vous animer à les suivre. Nous vous prescrivons les règles; ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher auditeur, touché des exemples d'un juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchants infortunés qui ne vous permettaient pas de lui ressembler! Combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de confusion, arraché des soupirs à votre faiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion! Combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des désirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même qu'un jour vous marcheriez sur ses traces! Non, mes Frères, nous ne voyons point de conversion dans le monde, qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien; je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres; l'union de la foi, et la société d'un même esprit, établit entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus; le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satisfactions étrangères puissent suffire pour effacer des offenses qui vous sont propres; il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis; mais les œuvres des justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant, le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien. Il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à

couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du roi Sédécias accusaient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret désir de plaire au roi de Babylone, qui assiégeait cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même; et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Frères, en diminuant, par des soupçons téméraires, le mérite des œuvres des justes? Vous diminuez les ressources heureuses de votre salut; vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolants de votre espérance; ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les justes servent encore à votre salut par leurs gémissements et par leurs prières; et c'est dans ce dernier avantage que vous allez connaître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du juste, dit un apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur*[1]. Oui, mes Frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les empires et sur les royaumes, ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Eglise, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Eglise; c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pasteurs fidèles, la paix des Eglises, les victoires de la foi; ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Eglise, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affaiblissements de la discipline[2]; que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles. Tout vient de là; car tout se fait pour les élus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent; mais si nous voyions les événements dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissements secrets des gens de bien; dans les prières quelquefois d'une âme simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événements publics, que les Césars et leurs ministres, qui paraissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disait autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui; d'où vient ce changement? N'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde? *Ex quo christianos a Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les Césars sont plus heureux, l'empire plus florissant, les peuples plus tranquilles; c'est nous seuls, qui levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs; et cependant, lorsque nous en avons obtenu des grâces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un élu! Quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier! Quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ!

Vous regardez quelquefois, mes Frères, la vertu comme une faiblesse; et la piété des justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seraient pas si utiles à la terre; quand ce ne serait pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité; qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde que la vertu?

[1] Multum enim valet deprecatio justi assidua. *Jac.*, v, 16.

[2] Bossuet assista, en 1704, au sermon du vendredi de cette semaine.

Mais elle est rare, dites-vous; je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons-là les discours puérils du libertinage; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles; vous en connaissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or, c'est par là, en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchants; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car, que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple, ou n'affaiblisse, ou ne confonde? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser? mais les justes qui sont parmi vous, s'y conforment-ils? Vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connaissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, et trouvent le secret de le faire servir au salut [1]. Quoi? la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous en montre tous les jours qui, dans une jeunesse florissante, et avec tous les talents propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, et n'ont de pensée que pour le ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes; et il est des justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous? Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? ils s'en trouvent qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une âme remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés; autant de justes, autant de témoins qui déposent contre vous. Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esther pour modèle [2]; les filles chrétiennes, des Rébecca; les hommes de guerre, des Josué; les courtisans, des Néhémias; ceux qui sont assis sur le trône, des Josias et des David; les affligés, des Job; les infirmes, des Timothée; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Paul [1]: chaque situation a ses saints; chaque âge a ses exemples; chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu, que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde; et que si vous vous servez des justes pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des justes.

[1] Eloge délicat et discret adressé au roi et au duc de Bourgogne.

[2] *Modèle*, 1743; *modèles*, alibi.

DEUXIÈME PARTIE.

Le corps des justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs même de ceux qui s'égarent: *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos;* et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la cité, que parce que la Providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes; et que le mélange des méchants sert en premier lieu à leur instruction, en les préservant de ces écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnaissance.

De vigilance. En effet, les commencements de la conversion et de la piété des justes sont toujours timides et défiants. Le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre faiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images; tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même. A peine à demi essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites. A mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affaiblit: les jours déjà passés dans la piété, semblent nous répondre de ceux qui suivent;

[1] Les allusions sont encore plus transparentes dans l'édition de 1705: « Aujourd'hui le trône a ses David, la cour ses Esther, la guerre ses Josué, le barreau ses Salomon, le ministère ses Joseph, le sacerdoce ses Aaron, la banque ses Matthieu.

les frayeurs cessent ; les précautions se négligent; et, comme le roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, et délivré Jérusalem des ennemis qui avaient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux des trésors qui ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affaiblissement si dangereux, rien n'est plus utile aux justes que le mélange des méchants. Ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons de leur vigilance; ils voient dans une source commune les mêmes faiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive fait ici le discernement. Ils apprennent, dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencements en sont toujours légers; que, pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'âme; et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissements, que lors même qu'il propose des crimes. Ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervents qu'eux dans les voies de Dieu, et qui s'attendaient encore moins qu'eux à déchoir, par des chutes honteuses, de cet état de ferveur et de justice. Ainsi ils apprennent tous les jours dans les égarements de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, et qu'il n'y a jamais loin entre l'affaiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des justes contre la tentation du relâchement ; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si, cachés au siècle, ils vivaient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où le cœur aride retombe sous son propre poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu ; peut-être qu'alors ils pourraient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété, et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion. Le juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité ; il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point ; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur ; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu ; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs chagrins, et que le cœur de l'homme de bien qui en est exempt, ne saurait jamais avoir d'autre peine que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des justes contre la tentation du dégoût ; mais de plus, il réveille leur reconnaissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des grâces.

Troisième manière dont le mélange des méchants contribue à l'instruction des justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même ; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui révèrent les justes, et qui ne trouvent que dans les molles faiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence ; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, et qui ne pouvaient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, et appelés à la connaissance de la vérité. Ces objets toujours présents font sentir à chaque instant au juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez : il connaît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les désirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut ; soit parce qu'ils le désirent trop faiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, et qu'il a pitié de qui bon lui semble : il les connaît, et il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyait encore sa présence ; et il se souvient que, lorsqu'il avait encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain ; une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes ; le Maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnaissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté; loin d'être touchés de leur malheur, et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu ou à les fuir comme des objets contagieux, ou à les plaindre comme si leur malheur était sans ressource, ou à les censurer comme si la charité, toujours inexorable envers le vice, n'était jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, et désespérer du salut de votre frère? Si la grâce a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres; le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changements les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paraissent aujourd'hui les ennemis de la vertu; qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien; qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de la vérité? Qui se serait jamais défié que Manassès, qui avait introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du temple et des sacrifices, et le protecteur du ministère des enfants d'Aaron? Je vais plus loin. Que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté; s'il ne se relèvera pas, et si vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever? On n'eût pas cru, sans doute, que la pécheresse de la cité dût devenir l'amante la plus illustre de Jésus-Christ; et que Judas, qui était son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées; et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grâce se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des justes.

En effet, premièrement, quand les pécheurs ne feraient que donner un nouveau prix à la fidélité du juste par la séduction de leurs exemples, ce serait toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister. Car, outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature; ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissants, et plus propres à séduire le juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre: il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter; il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin, des exemples autorisés par la multitude: ce sont les mœurs communes qu'il faut éviter, les usages établis qu'il ne faut pas suivre; il faut avoir la force d'être singulier, et de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité; il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes; passer pour un esprit faible et frappé [1], et ne compter pour rien leurs jugements comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du juste honore la grandeur du Maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, mes Frères, si la vertu n'était contredite, opprimée, persécutée, les justes pourraient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auraient pas celui de la fidélité; si leur piété ne trouvait ici-bas que des applaudissements et des hommages, la voie serait trop agréable pour être sûre; si tout applaudissait à la vertu, la vertu se détruirait bientôt elle-même; ce calme dangereux l'endormirait; ces faveurs humaines l'amolliraient; ces suffrages publics, ou en corrompraient le principe, ou deviendraient bientôt

[1] Le duc de Mazarin passait pour un de ces esprits faibles et frappés. Olivier d'Ormesson raconte qu'après avoir communié, le duc demanda une audience particulière au roi Louis XIV pour lui parler du scandale de ses relations avec mademoiselle de La Vallière. « Le roi, lui ayant laissé dire tout ce qu'il avait à dire, lui dit : *Avez-vous tout dit? Il y a longtemps que je sais que vous êtes blessé là*, mettant la main au front ».

le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde : les contradictions la soutiennent, les tempêtes l'affermissent, les persécutions l'éprouvent, les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre ; que dis-je? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité semblent être presque toujours ici-bas leur partage ; il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les justes. Ce sont des instruments de justice destinés à exercer leur foi ; inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagements adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout et les impies mêmes coopèrent au bien des élus. En les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissements et des louanges ; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement ; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance ; et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de saints, que le zèle même des apôtres.

Et c'est ici, mes Frères, vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans la voie de ses commandements, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas, dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice. Vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu et dans l'ordre de sa Providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève, et dont ils se servent pour affliger les siens ; vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice et les contempteurs de la vertu ; vous désireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense ; et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos désirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires [1].

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des justes, leurs scandales et leurs déréglements les affligent, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchants ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale, et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le prophète. Ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'esprit de Dieu, comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* [2]. Ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Elie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël. Ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple. Ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivants pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères. Ils désirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avènement du règne éternel.

[1] C'est ici, Messieurs, que je puis vous dire que les justes ne regardent point avec assez de reconnaissance les pécheurs dont Dieu se sert pour les éprouver et les rendre plus parfaits ; ils n'adorent point assez la conduite de Dieu sur ses élus ; souvent cette occasion de mérite et de reconnaissance ne sert qu'à nous révolter et à nous faire murmurer. Nous nous plaignons que les impies prévalent dans le monde, qu'ils sont et plus puissants et plus forts que les justes, et nous ne nous souvenons pas que la faiblesse des justes se fortifie dans leur infirmité. Nous nous plaignons tous les jours que les méchants prospèrent, et nous ne songeons pas que le Seigneur ne les punit jamais plus terriblement que quand il les comble de biens et de prospérités temporelles. Nous nous plaignons que le Seigneur souffle favorablement sur ce colosse superbe qu'il élève, qu'il enrichit, et nous ne voyons pas que c'est pour rendre sa chute plus terrible, et qu'en voulant accorder tant de bonheur apparent aux pécheurs, la divine sagesse leur ôte en même temps l'espérance de jouir un jour de cette éternelle félicité qu'elle a préparée dans le ciel à ses élus ; qu'enfin l'on devrait bien plus regarder ces faveurs temporelles comme un effet de la vengeance de Dieu, que comme un sujet de murmure et d'envie. — *Ed. de Trévoux.*

[2] Act., XVII, 16.

Voilà le fruit qui revient à la piété des justes, des déréglements et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes Frères, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent? Les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affaiblie par les blasphèmes de l'incrédulité [1]; les haines éternelles, les vengeances honorables; les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, et des chansons satyriques et profanes [2]; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses, placé parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux royaumes, et qui font dresser des statues à leurs inventeurs [3].

Eh! vous vous persuadez quelquefois, vous, mes Frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu, et que les gens de bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur, que par les mœurs extérieures, et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs. Mais si les intérêts de Jésus-Christ vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous sourire à une impiété; ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces; applaudir au langage profane des passions; louer les projets frivoles et insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés et des usages? Pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? Pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice; et vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus; pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une âme qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engage! Vous cherchez le monde pour vous délasser? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les moments les plus amers d'une sainte tristesse; c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit, fatigué de tant d'images affligeantes, devrait aller se consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde, mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugements de colère que Dieu y exerce sur les hommes; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disait autrefois le Seigneur à l'ange exterminateur; marquez sur le front, et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle: *Transi per mediam Jerusalem, et notabis signum super frontes virorum qui ingemunt et mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus* [1]; c'est le caractère le plus essentiel des justes, c'est la marque décisive à laquelle on les reconnaît. Tout le reste des habitants de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste; ce petit nombre tout seul de justes qui gémissent, est épargné et marqué du sceau de salut; le Seigneur ne reconnaît pour siens que ces âmes touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un prophète: « Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez: *Attende, (Domine)*,

[1] La terreur de ses menaces affaiblie par la révolte et les doutes insensés de l'incrédule. — 1705.

[2] Le recueil manuscrit de Maurepas donne l'idée de la licence où se laissait aller le XVII[e] siècle dans ses chansons et ses satyres. A ce tableau des mœurs, l'édition de 1705 ajoute la peinture des *temples souillés de mille irrévérences et de la divinité insultée même jusque sur les autels.*

[3] Ce dernier trait paraît ajouté par Massillon vers le second quart du XVIII[e] siècle. L'édition de 1705 dit au contraire: « Les théâtres profanes où se représentent des scènes impures qui font honte au peuple qui les voit et qui ne font point d'honneur aux inventeurs ».

[1] Transi per mediam civitatem in medio Jerusalem; et signa Thau super frontes virorum gementium, et dolentium super cunctis abominationibus quæ fiunt in medio ejus. *Ezéch.*, IX, 4. — Tel est le texte de la Vulgate, donné d'ailleurs par les éditions de Trévoux.

de cœlo; et vide de habitaculo sancto tuo et gloriæ tuæ[1]. Où est votre zèle? où est la force de votre bras? ou, du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple ? *Ubi est zelus tuus, fortitudo tua, et multitudo viscerum tuorum*[2] ? Car, malgré nos iniquités, vous êtes encore notre père; et Abraham, dont nous nous faisons gloire d'être les enfants, et tous les saints protecteurs de cet empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice : *Tu enim pater noster, et Abraham nescivit nos*[3]. Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis*[4]? Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare... indurasti cor nostrum, ne timeremus te*[5]. Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage. Si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'âmes saintes, que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hæreditatis tuæ*[6]. Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte; ce royaume autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses; l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte[1]. Nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancètres encore assis dans les ténèbres de la mort et de l'idolâtrie; et nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous : *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos*[2]».

Tels sont les gémissements de la foi, et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchants avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes Frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut; respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore; liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre; désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre faiblesse que des désirs; favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-mêmes; et par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense. Ainsi soit-il.

[1] Is., LXIII, 15.
[2] *Ibid.*, 15.
[3] *Ibid.*, 16.
[4] *Ibid.*, 17.
[5] *Ibid.*, 17.
[6] *Ibid.*, 17.

[1] Ces plaintes semblent l'épanchement de l'âme de Massillon, lorsque, vieillissant, il revoyait ses sermons dans la solitude de Beauregard, et qu'il entendait parler des désordres de la cour de Louis XV. Ces gémissements ne se trouvent pas dans les éditions publiées sous le grand roi.
[2] Is., LXIII, 19.

QUARANTE-CINQUIÈME SERMON.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DU VÉRITABLE CULTE.

NOTICE.

Ce beau sermon ne se trouve pas dans les éditions de Trévoux. Il y est pourtant question de la cour, mais il contient des expressions et des réflexions qui semblent n'appartenir qu'à la vieillesse de Massillon.—On y remarquera surtout un ravissant tableau de l'Eglise primitive.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété.* 2° *Mais n'en abusez pas.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur; telle eût été la religion de l'homme innocent; mais depuis notre chute, notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. De là les pratiques de la loi multipliées à l'infini; l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allègue trois prétextes pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la religion.

1° L'inutilité de l'extérieur. On pourrait d'abord demander à ces sages du monde si, en bannissant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils sont du moins fidèles à cet essentiel auquel ils se retranchent, et s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors sont encore au monde; en ce cas-là ils ne s'aviseraient guère de disputer à Dieu les dehors; c'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte; ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes qui, avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété; mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, persévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela, la même loi qui nous oblige de croire de cœur nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connaître les faveurs secrètes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les faibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos scandales, pour consoler les justes par le spectacle de notre changement, pour confondre les impies et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre. Voilà à quoi sert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété. Mais comment pouvez-vous le croire inutile, puisque vous l'exigez des serviteurs de Dieu, et que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers censeurs de leur piété?

2° La fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte sa simplicité et sa faiblesse. Toutes les pratiques extérieures de la religion, c'est là, dit-on, la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force. Mais d'abord les personnes qui font ce reproche au culte extérieur ont d'ordinaire tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles; c'est pourtant dans le règlement des mœurs qu'il faudrait se piquer de force et d'élévation, car c'est en cela que consistent la véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, à maîtriser ses passions; voilà ce qui fait les grandes âmes, et voilà où en sont les justes que le monde méprise tant, et qu'il regarde comme des esprits faibles et vulgaires.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages de la religion, autorisés par la foi et la piété de tous les siècles et de tous les justes, comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère; mais vos occupations les plus sérieuses et les plus éclatantes même selon le monde, sont-elles donc plus dignes de l'homme et du chrétien que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un esprit de foi et de religion? Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde et de ses vanités, et que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion; ainsi les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît grand et merveilleux, comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

3° Le monde oppose aux pratiques extérieures de la religion l'abus qu'en en fait. A cela je vous réponds en un mot que c'est ce qu'il faut éviter; mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber sur la piété même. Cependant, comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la religion, il est à propos de les combattre, et c'est ce que nous allons faire.

DEUXIÈME PARTIE. — *N'abusez point des pratiques extérieures de piété.*

1° Ces pratiques sont utiles, mais c'est lorsqu'on les accompagne de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien. Comme tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine; toute religion qui se bornerait à de purs dehors, serait indigne

de l'Etre suprême ; cependant c'est ici l'abus le plus universel et la plaie la plus déplorable de l'Eglise ; jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété réelle et intérieure. Ce n'est pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne soient que feinte et hypocrisie ; non, c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de la confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, qui leur fait illusion ; elles croient que tout est fait lorsqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes désordres. Mais si nous-mêmes n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous, et si nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paiera d'un vain extérieur et de simples bienséances ? Cependant, on y met sa confiance, sous prétexte que

2° Ces pratiques extérieures sont saintes ; mais elles deviennent des obstacles de salut à cause de cette fausse confiance qu'elles nous inspirent, et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles rassurent la conscience ; le pécheur s'imagine y trouver une ressource à ses désordres ; il se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes ; il ne craint plus de tomber dans l'endurcissement, parce qu'il se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion ; il est semblable au peuple juif, qui, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra pourtant jusqu'à la fin dans son aveuglement, parce que ces dehors extérieurs nourrissaient toujours son injuste confiance. Aussi voyons-nous dans l'Evangile que les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent ; mais les pharisiens, les demi chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs et les maximes du monde, ne se convertissent jamais.

3° Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, mais on en abuse et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables ; ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or, voici la règle là-dessus : tout ce qui combat une obligation essentielle ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. La charité ne détruit pas ce que la justice édifie. Commencez par le devoir ; tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines ; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point ; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état.

Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres, et son cœur est loin de moi.

Matth., xv, 5.

Voici, mes Frères, la nouvelle alliance, c'est-à-dire la religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie ; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes ; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue ; la chair qui ne sert de rien, rejetée ; la piété qui est utile à tout, annoncée ; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé[1], dans ces paroles de mon texte, des occasions d'erreur et des prétextes de calomnie. Elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la synagogue. L'institution sainte de nos sacrements ; les honneurs rendus aux saints et à Marie ; les abstinences et les veilles ; la décoration des temples et des autels ; l'appareil extérieur et respectable du culte ; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes ; celles dont l'origine, cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu ; et les abus où l'ignorance et la superstition avaient conduit les simples aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Eglises.

[1] Le XVI[e] siècle.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maison ; vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons, n'a plus que le même langage ; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte Samarie et Jérusalem ne former plus comme autrefois qu'un même peuple au pied de vos autels. C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme[1], afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Eglise.

Mais à nos prières, mes Frères, il faut joindre vos exemples. Vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions ; et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les

[1] *Des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme.* Aujourd'hui cette allusion à la révocation de l'édit de Nantes ressemblerait plus à une critique qu'à un éloge.

méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez ?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire de vous expliquer les règles de la piété chrétienne et l'esprit du véritable culte, je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paraissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile : première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance : seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété ; ce serait un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité. Ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que, sans vous appliquer à purifier votre cœur et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce serait l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord, mes Frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâces, c'est toute la religion des esprits bienheureux ; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi. C'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine ; enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui. Notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère ; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères. Telle est la religion de la terre ; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices ; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles ; les patriarches dressèrent des autels ; la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances. L'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut. Un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs ; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir, jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercice et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi. Voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles, les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujétis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et [1] qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreurs, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes

[1] *Et*, 1745, 1764, Renouard. M. de Sacy retranche ce mot, je ne sais pourquoi.

dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur ; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion ; et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujétit les simples ; c'est-à-dire que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la faible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez, en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrais vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable ? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous, du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes ? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères ? Leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues ou par vos discours ? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants ; et la perte de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire ? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même ? Vivez-vous de la foi ? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe ? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées ? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé, sous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal ? En fuyez-vous les occasions ? En cherchez-vous les remèdes ? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant ; y êtes-vous fidèle ? Non, mes Frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, mes Frères, quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections, ah ! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi, quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile ; tous les attachements extérieurs, n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus à rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles, avec un cœur encore mondain et déréglé, font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines, et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs et à leurs faiblesses honteuses quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie. Mais on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des passions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paraît point, tandis que tout ce qui paraît est encore le même. Ah ! il en coûterait trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore;

on se reprocherait de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais, quand le cœur est une fois chrétien, on ne saurait plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du Maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les faibles, et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine. Que dirai-je enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant, c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété; vous dites qu'on les canonise à bon marché; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là; et que vous feriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété : on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Eglise, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force; on voudrait une religion qui fît des philosophes et non pas des fidèles; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut, et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous qui nous tenez ce langage, le déréglement de vos mœurs et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la faiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affliction[1] abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure.

[1] *Affection*, 1745, 1764 et Renouard. M. de Sacy y substitue justement *affliction*.

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes Frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs; à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination ; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie ; à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes[1], les esprits forts et élevés ; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits faibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes, qui pardonnent les injures les plus sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent; qui ne sentent les mouvements des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocents; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal; mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles, et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous, au contraire, vous êtes plus faible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires; quand il s'agit de modérer vos passions, votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne; vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes faible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les justes, que les règles de la religion rendent si respectables ; vous les regardez comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère. Mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion ? Quoi ! les soins de la fortune ; ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret; ces lâchetés pour détruire un concurrent et vous élever sur ses ruines; cet art éternel de paraître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paraît; ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté ; ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris : voilà le beau et le grand de la vie de la cour. Or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force et[1] de la prétendue supériorité de votre esprit? Tout cela vous paraît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu ! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de faiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables? Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe? Et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'était-il pas plus grand à vos yeux que David de retour de ses victoires et de ses conquêtes; et l'orgueilleuse Michol qui traita sa piété de simplicité et de faiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout ; et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité?

Ce qui nous abuse, mes Frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que nous ne voyons pas

[1] *Les esprits*, 1745 et 1764. *Et les esprits*, Renouard et Sacy.

[1] *De la force et*, 1745 et 1764, retranché par Renouard et M. de Sacy.

des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle que la foi [1] place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paraissent plus qu'un atome, elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples ; elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le faible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère ; elle regarde les princes, les souverains, ces âmes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus ; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment ; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît si grand et si merveilleux ; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme !

Et quand je dis les justes, ne croyez pas, mes Frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère faible et borné. Je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi, de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étaient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes Frères, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étaient des hommes simples, religieux, fervents. Un docteur et un prophète répondaient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes ; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple ; les grands apôtres eux-mêmes pleins de cet esprit, qui est le seigneur des sciences [1] et la source des lumières, venaient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs ; et, pour être spirituel, il ne fallait pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes Frères, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte. Vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchait à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion. Les fidèles assemblés offraient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louanges dans des hymnes et des cantiques [2] spirituels ; ils célébraient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité qui précédaient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeait avec action de grâces ; ils se donnaient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendaient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devait consommer dans le ciel ; ils lavaient les pieds de ceux qui évangélisaient les biens véritables, et les arrosaient de leurs larmes ; ils traversaient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ ; ils recevaient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offraient les [3] effusions sincères de leur charité ; leurs familles étaient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenaient des actes de religion. Des prières pures et simples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfants instruits à connaître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreusement devant les tyrans ; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur : voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinements de leur piété. Cependant [4], ces hommes simples, c'étaient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les

[1] *Loi*, Sacy. — *Foi*, alibi.

[1] Deus scientiarum, Dominus est. *I Rois*, II, 3.
[2] *Et dans des cantiques*, Sacy. — *Et des cantiques*, alibi.
[3] *Les*, 1745, 1764 et Renouard. — *Des*, Sacy.
[4] *Cependant*, mot supprimé par M. de Sacy.

premiers martyrs de l'Eglise ; des hommes à qui l'Esprit-Saint n'avait pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avaient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivants ne changèrent rien à cet esprit. On y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avaient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avaient consommé leur sacrifice ! Quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avaient échappé à la fureur des tyrans ! Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés ? Que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes ! Que de dons et de richesses consacrées à la majesté du culte ! Que de pieux établissements pour aider à la foi des chrétiens ! Que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur ! Peut-être était-on allé trop loin ; car je ne prétends pas tout justifier [1]. Mais que sais-je, ô mon Dieu, si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoraient pas davantage que tous les vains raffinements de notre siècle ? Du moins, s'il y avait des abus, ils ne déchiraient pas votre Eglise comme le schisme funeste qui a voulu les réformer ; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étaient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance qui ne connaît plus de joug, et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous, il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion ; c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public ; et on connaît bien des personnes à qui on serait bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours ; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même ; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes ; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs ; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes Frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours ; mais je ne voudrais pas que le zèle contre les abus de la vertu fût une satire éternelle de la vertu même ; je voudrais qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas ! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins ; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphème, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourrait croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée. C'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir ; il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent ; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant

[1] Il ne faut pas oublier que ce sermon, où se rencontrent quelques idées du XVIII[e] siècle, ne se trouve pas dans les éditions imprimées durant la vie de Louis XIV.

Dieu les bons d'avec les méchants. Les vierges folles et les vierges sages étaient toutes parées de même, portaient dans les mains les mêmes lampes, couraient au même festin. C'était l'huile de la charité qui les discernait : et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que saint Paul disait autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *Mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum*[1]. Mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché ce qui n'avait été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum ;* et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour, sans lequel la chair ne sert de rien. Elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent. Enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum;* et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum ;* et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes Frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine ; toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections ; il ne voit de nous que notre amour ; il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme. Tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dipositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur. Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Eglise visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Etre suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics et des cérémonies bizarres, qui ne réglaient point l'intérieur, et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient, ni la guérir, ni même la connaître.

Cependant, mes Frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel et la plaie la plus déplorable de l'Eglise. Hélas ! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors. Jamais la montre ne fut si belle ; jamais les dehors du culte plus solennels ; jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété ; et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de

[1] Mandatum sanctum, et justum, et bonum. *Rom.*, VII, 12.

tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspirerait l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyait voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes Frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes. Ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre; et nous serions consolés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre; c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs; lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui, leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde. Mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation. Ah! Dieu n'a que faire de vos biens, mais il demande votre cœur; et votre argent périra donc avec vous. Ainsi on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels : mais l'ambition est toujours démesurée; mais l'envie ronge toujours le cœur; mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique; mais, en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté. Ah! le Seigneur rejette vos présents; vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints; on se fait un point de ne pas manquer à un salut; il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes. Mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles; mais la vie va toujours même train; mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis; mais les plaisirs n'y perdent rien; mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements. Ah! vous participez donc à la table de Satan, et non à celle de Jésus-Christ; et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paraît les menacer, on a recours aux prières des gens de biens; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère; on redouble les largesses; on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il voulait nous conduire par cette affliction; on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché; on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère. Ah! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous[1] réservez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je encore? On porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie; on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte; on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Eglise lui a consacrées; et sous ces dehors religieux, on

[1] *Vous réservez*, 1745, 1764. — *Vous vous réservez*, Renouard et Sacy.

porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu; on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense. Ah! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes; vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps, puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres. Et on peut lui mettre dans la bouche, à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur, dans son prophète, faisait autrefois à des prêtres, lesquels, sous la sainteté de leurs vêtements et les marques augustes du sacerdoce, cachaient un cœur profane et souillé : « Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels; je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui cachaient un cœur plein d'iniquité et de souillure; et je délivrerai mon lin et ma laine qui couvraient leur ignominie : *Convertar..., et liberabo lanam meam et linum meum quæ operiebant ignominiam ejus*[1]. »

C'est-à-dire vous êtes un fantôme de chrétien; vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fond et la vertu; vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paraissent au dehors des ornements saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture[2]; vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Ecriture; il était revêtu d'or pur, les dehors en étaient brillants, mais le dedans était vide, et il n'était pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *Non erat solidum, sed... intùs vacuum*[3]. En vain vous immolez dessus des victimes; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin. Vos passions n'y paraissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu; il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété: *Non erat solidum, sed... intùs vacuum.*

Mais, mes Frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément? Les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous; nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond. La vie même de la cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime, mes Frères; nous ne comptons pour rien les dehors; nous ne nous payons que du cœur; nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme? Croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paie d'un vain extérieur et de simples bienséances? Croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse? Croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages?

Mon Dieu! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! C'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure; ils ne sont faux que dans la religion; c'est-à-dire ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi et à la réalité de vos promesses.

Cependant, la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* et[1] elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes Frères, le désordre peut conduire

[1] Osée, II, 9.

[2] Similes estis sepulchris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitia. *Matth.*, XXIII, 27.

[3] Exod., XXXVIII, 7.

[1] *Et,* mot supprimé par le seul M. de Sacy.

au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas. Le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre ; on ne trouve au dedans de soi, pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience ; elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même. Les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme. On se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes; on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion ; on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence. Si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes ; on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage ; et on se fait des dehors de la piété un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres. On les fait entrer en société de son gain ; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu ; on cultive leur amitié ; on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance ; on les intéresse à demander à Dieu notre conversion ; et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation et à la retraite ; on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs[1]. On favorise tout ce qui peut être utile au bien ; on se choisit un guide fameux et éclairé ; on paraît plus souvent au pied du tribunal sacré ; on est de toutes les assemblées de piété ; on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisait pas autrefois de scrupule ; on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu. Cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même : le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élévation et de faveur ; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés ; l'humeur et la hauteur dans un domestique, point adoucie ; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela, on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même[2].

Non, mes Frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère. C'est par là que le peuple Juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitait de siècle en siècle, bornaient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. « Ne comptez pas, leur disaient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel ; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales ; ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes ; c'est un amour sincère de ses commandements, c'est une vie sainte et innocente ; c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtements ; c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous ». Cependant, ces dehors religieux nourrissaient toujours leur injuste confiance. Quand ils étaient ouvertement tom-

[1] Tous les mémoires du temps parlent de ces jours que les gens du monde et de la cour consacraient ainsi à la retraite.

[2] Ce tableau moral des pieuses habitudes alliées aux défauts naturels et aux goûts mondains semble esquisser par le pinceau d'un La Bruyère qui ne voudrait pas critiquer, mais convertir.

bés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout à fait le Dieu de leurs pères, ils avaient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappelaient facilement de leurs égarements : ils leur faisaient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice. En un mot, quand ils étaient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'était pas impossible d'en faire des pénitents. Mais, tandis qu'ils persévéraient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah! les prophètes avaient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures; le temple du Seigneur les rassurait toujours. Les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittaient scrupuleusement, ôtaient aux vérités terribles qu'on leur annonçait de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avaient vécu sans défiance : semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portaient en apparence les armes pour sa gloire; mais, ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, et on[1] découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avaient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles : *Invenerunt... sub tunicis interfectorum de donariis idolorum..., à quibus lex prohibet Judæos*[2]. Et telle est la destinée des âmes dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété; elles paraissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi; elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie. Dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance; mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sous ces[1] dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire mille passions injustes, qui, devant Dieu, les avaient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles. *Invenerunt... sub tunicis interfectorum de donariis idolorum..., à quibus lex prohibet Judæos.*

Hélas! mes Frères, un ennemi des chrétiens leur reprochait autrefois que les préceptes de l'Evangile étaient à la vérité admirables; que rien n'approchait de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ; mais qu'elles étaient si peu à la portée de la faiblesse humaine qu'il ne croyait pas que personne pût les accomplir : *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes Frères, qu'auraient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la faiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen si elles ne réglaient que les dehors? Qu'en coûte-t-il, en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne; c'est de haïr un monde qui nous rit et qui nous recherche; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent; c'est de cacher les défauts et de dire du bien de ceux qui nous calomnient; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte; voilà ce qui faisait tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ; voilà ce qui leur en faisait si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affaiblir et de le combattre; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *mandatum quidem justum;* et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indis-

[1] *Et on*, 1745, 1764 et Renouard. — *Et l'on*, Sacy.
[2] II Mach., XII, 40.

[1] *Ces*, ubique, *leurs*, Sacy.

pensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous ; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit. On fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes. On prie lorsque le devoir obligerait d'agir, on agit lorsque nos besoins devraient nous engager à prier. On règle les affaires de la veuve et de l'orphelin, et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux ou à des créanciers frustrés les fruits amers de votre injuste charité. On prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfants et sur la conduite de ses domestiques. On réconcilie les cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles, et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères. On s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ, et l'on ne voudrait pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa faiblesse et le gagner au Seigneur. On s'impose une multitude de prières saintes, et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères ; et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine*, et que *nous nous séduisons nous-mêmes*[1].

Que dirai-je, enfin ? On est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Eglise ordonne de suivre et d'écouter. Oui, mes Frères, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père ; les vérités les plus simples dans sa bouche tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres. Nous sommes des étrangers, et il est le pasteur ; nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient. L'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Eglise, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère. C'est là proprement l'assemblée des fidèles ; c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir ; c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi ; c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront ; c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter ; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient ; et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable[1].

Voici donc la règle, mes Frères. Tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même ; la charité ne détruit pas ce que la justice édifie. Commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu. Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point ; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état. Quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît ; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire, tel est le goût bizarre de l'homme : le joug du devoir

[1] Hujus vana est religio. *Jac.*, I, 26. Fallentes vosmetipsos. *Ibid.*, 22.

[1] Il est intéressant de voir le prêtre de l'Oratoire soutenir les droits du ministère pastoral et de la paroisse commune.

n'a rien qui flatte l'orgueil; c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même; qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier. Mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance; c'est un joug de notre façon qui ne nous blesse jamais; et ce qu'il pourrait avoir de pénible est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Evitez donc également, mes Frères, les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable ; c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux même qui ne l'aiment pas; montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une faiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion et dans toute la dignité de ses préceptes, et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir les cœurs, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses; et que rien n'est si petit et si puéril qu'une âme que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation. Le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connaissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

QUARANTE-SIXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME,

SUR L'INCERTITUDE DE LA JUSTICE DANS LA TIÉDEUR.

NOTICE.

Malgré quelques expressions, les deux sermons sur la tiédeur (le 46e et le 47e de cette édition), ne paraissent pas appartenir aux carêmes prêchés à la cour. Ils ne se rencontrent pas dans le recueil de Trévoux. On y trouvera une ardente piété, une profonde connaissance de la conscience humaine, et de nobles et justes images qui rendent plus vives les observations sur la vie intérieure.

ANALYSE.

La tiédeur rend notre justice incertaine: 1° *Parce qu'elle éteint en nous le désir de la perfection.* 2° *Parce qu'elle nous met hors d'état de discerner les crimes d'avec les simples offenses.* 3° *Parce qu'elle ne laisse plus dans l'âme aucun caractère de la charité habituelle.*

PREMIÈRE VÉRITÉ. — Tout chrétien est obligé de tendre à la perfection de son état. Jésus-Christ l'ordonne : soyez parfaits, nous dit-il, parce que le Père céleste que vous servez, est parfait. Saint Paul regarde ce point comme le seul essentiel : oubliant tout ce qui est derrière lui, sans cesse il avance vers ce qui lui reste de chemin à faire. C'est en cela que consiste la vie de la foi; elle n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, qu'un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, qu'un gémissement excité par le sentiment de nos misères et de notre corruption, qu'un combat journalier de l'esprit contre la chair. Or, ce désir de la perfection ne subsiste plus dans une âme qui se borne à l'essentiel de la loi, qui se fait un plan de sa négligence, qui regarde comme des œuvres de surcroît celles qu'elle pourrait faire de plus.

En vain regardez-vous la perfection chrétienne comme le partage des cloîtres et des solitudes. Les moyens qu'emploient les âmes retirées du monde pour y parvenir, ne sont que de conseil, je l'avoue ; mais la fin à laquelle elles tendent est de précepte, c'est la fin générale de tous les états.

DEUXIÈME VÉRITÉ. — Tous les péchés ne sont pas mortels ; mais il y a mille transgressions douteuses par rapport aux circonstances, et sur lesquelles il est difficile de faire l'application des règles établies pour discerner le crime d'avec la simple offense. C'est par la disposition du cœur toute seule qu'on peut décider de la malice de ces sortes de fautes. Saül épargne le roi des Amalécites, et il est réprouvé de Dieu; Josué épargne les Gabaonites, et Dieu lui pardonne : c'est que l'infidélité de l'un vient d'un fonds d'orgueil, d'un cœur relâché dans les voies de Dieu ; et que celle de l'autre est une précipitation, une surprise, et part d'un cœur encore soumis et religieux. Or, connaissez-vous toute la corruption du vôtre? Paul ne se flatte pas de connaître le sien ; il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. David est dans la même incertitude; il prie Dieu de le purifier de ses infidélités cachées. Et vous croyez connaître l'état de votre conscience, vous dont presque toutes les actions sont douteuses, vous qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin ; et vous vous calmez sur des infidélités visibles et habituelles par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez aucune marque au dehors... Ah ! vous ne savez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle : *Nescis quia tu es miser !*

Une âme tiède est moins capable que toute autre de juger de son état ; la tiédeur épaissit ses ténèbres, elle calme ses remords ; les guides les plus expérimentés sont dans l'embarras ; elle y est toujours elle-même, et sent en soi quelque chose de plus coupable que les infidélités dont elle s'accuse. Il suffit d'en faire le détail pour montrer combien il est en effet difficile de décider si elles ne sont pas de vrais crimes.

TROISIÈME VÉRITÉ. — La charité habituelle a trois caractères incompatibles avec l'état de tiédeur. 1° La charité nous fait aimer Dieu et sa loi par-dessus toutes choses. Ce caractère peut-il subsister avec l'attention à étudier ses droits contre Dieu même, à ne faire que ce à quoi on se croit étroitement obligé, à n'éviter que ce qui est visiblement digne des peines éternelles ? Agir ainsi, c'est se conduire en enfant prodigue ; c'est se comporter en esclave; c'est n'aimer véritablement que sa propre satisfaction, que ses intérêts, que soi-même.

2° Un autre caractère de la charité est d'être timorée : elle rend l'âme plus clairvoyante, elle l'entretient dans un saint tremblement, dans de pieuses perplexités, dans une défiance continuelle ; au contraire, la prétendue charité des âmes tièdes est ce qui les rassure ; peut-elle être si opposée à elle-même, et produire des effets si différents ?

3° Enfin la charité est vive et agissante. C'est un feu qui peut quelquefois être couvert ; mais il en sort toujours des étincelles, et enfin il se rallume. Rien ne ranimant la charité des âmes tièdes, qu'il est à craindre qu'elle ne soit réellement éteinte ! Cependant, elles demeurent tranquilles dans cet état ; elles s'y fixent sans scrupule ; elles se croient tout au plus endormies ; peut-être par un jugement terrible de Dieu, leur guide pense-t-il de même, tandis que Jésus-Christ les déclare mortes, comme autrefois Lazare. Ah! c'est la tranquillité même de cet état qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. Comprenez qu'une vie toute naturelle n'est point la vie de la grâce, et qu'une vie de paresse est un état de mort. Au commencement de votre conversion vous avez fait les plus grands efforts, les plus pénibles sacrifices; pourquoi les rendriez-vous inutiles en refusant d'en faire de moins considérables? *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare et mundaberis.*

Surgens... Jesus de Synagoga, introivit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

***Jésus étant sorti de la Synagogue , entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.* Luc, IV, 38.**

Rien ne représente plus au naturel l'état d'une âme tiède et languissante, que l'état d'infirmité où l'Evangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de saint Pierre. On peut dire que la tiédeur et l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnée d'une vie d'ailleurs exempte de grands crimes, est une sorte de fièvre secrète et dangereuse, qui mine peu à peu les forces de l'âme, qui altère toutes ses bonnes dispositions, qui affaiblit toutes ses facultés, qui corrompt insensiblement tout l'intérieur, qui change ses goûts et ses penchants, qui répand une amertume universelle sur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien et de toute nourriture sainte et utile, qui consume de jour en jour sa vie et sa substance, et finit enfin par une extinction entière et une mort inévitable.

Cette langueur de l'âme dans les voies du salut est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. L'exemption du désordre dans

cet état d'infidélité nous rassure ; la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dus à la vertu, nous flatte ; le parallèle secret que nous faisons de nos mœurs avec les déréglements de ces pécheurs déclarés que le monde et les passions entraînent, achève de nous aveugler; et nous regardons notre état, comme un état moins parfait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut, puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'immortification, d'amour de nous-mêmes, et des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'âme.

Cependant, puisque les livres saints nous représentent comme également rejetées de Dieu, et l'âme adultère et l'âme tiède, et qu'ils prononcent le même anathème, et contre celui qui méprise l'œuvre de Dieu, et contre celui qui la fait avec négligence[1]; il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu soit un état fort douteux pour le salut, et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme, et par celles où, tôt ou tard, il ne manque pas de la conduire.

Je dis, premièrement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme ; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grâce, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs : dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, par leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différents. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'âme tiède conserve, dans cet état habituel de tiédeur, la grâce sanctifiante et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que quand même il serait moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grâce sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il est certain du moins qu'elle ne saurait la conserver longtemps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur : cette première vérité fera le sujet de ce discours.

[1] Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter (negligenter). — *Jer.*, XLVIII, 10.

La certitude de la chute dans la tiédeur : seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant. Implorons, etc.

Si nous disons que nous sommes sans péché, dit un apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous*[1]. La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches. L'homme, plein de ténèbres et de passions depuis le péché, ne saurait être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois, et ne s'en écarte ; ni si touché des biens véritables et invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparents, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchants toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des âmes justes, n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre ; mais il en est de deux sortes : les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux âmes les plus fidèles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissements, pour rallumer leurs désirs, le dégoût de leur exil, et l'attente de leur délivrance ; les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paraît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissements nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parce que nous n'y voyons point de crime, qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite, et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu, et des dispositions heureuses pour le salut.

Or je dis que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paraît pas essentiel dans nos devoirs, cette molle indulgence pour

[1] Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. *I Jean*, I, 8.

tous nos penchants, dès qu'ils ne nous offrent point de crime ; en un mot, cette vie toute naturelle, toute d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes, et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité : je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut, qu'il prend sa source dans un cœur déréglé, où l'Esprit-Saint ne domine plus ; et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser qu'une âme de ce caractère est déjà déchue, sans le savoir, de la grâce et de la justice qu'elle croit conserver encore : premièrement, parce que le désir de la perfection, essentiel à la piété chrétienne, est éteint dans son cœur ; secondement, parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment plus envers l'âme tiède et infidèle ; troisièmement, enfin, parce que de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paraisse en elle. Suivons ces vérités, elles sont dignes de votre attention.

I.

Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée, car, quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir essentiel pour toute âme fidèle. Soyez parfaits, dit Jésus-Christ, parce que le Père céleste que vous servez, est parfait[1]. Je ne vois qu'un seul point d'essentiel, disait saint Paul, c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici, (et qu'oubliait-il, mes Frères ? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges), et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire[2]. Le désir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non-seulement ne renferment donc pas un simple conseil, et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts ; mais ils forment l'état essentiel du chrétien, et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le juste vit, n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur ; un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau ; un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et par ce poids de corruption qui appesantit notre âme, et lui fait encore porter tant de traits de l'homme terrestre ; un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudrait sans cesse nous élever au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous rentraîne vers nous-mêmes : voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé ; voilà le fonds et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres ; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les désirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu, à mortifier ces penchants rebelles qui ont tant de peine à plier sous le devoir et sous la règle ; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ : voilà la mesure de perfection où la grâce chrétienne vous appelle, et le devoir le plus essentiel à l'âme juste.

Or, dès là que vous vous prêtez à tous vos penchants, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte ; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous vous faites comme un plan et un état de la tiédeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité ; que vous dites vous-même que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte ; dès là vous renoncez au désir de votre perfection ; vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point de justice et de sainteté où Dieu vous appelle, et où sa grâce ne cesse de vous pousser en secret ; vous ne gémissez plus sur ces misères et ces faiblesses qui vous retardent sur votre route ; vous ne souhaitez plus

[1] Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.*, v, 48.

[2] Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. *Philip.*, III, 13, 14.

que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler, vous négligez le soin de votre âme, vous n'entrez pas dans les desseins de la grâce, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétien ; c'est-à-dire que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel, et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez, mes Frères; les âmes retirées embrassent, à la vérité, certains moyens de pur conseil : des jeûnes, des austérités, des veilles, pour parvenir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés; elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je l'avoue; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le règlement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur, et la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême. Donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chute grossière; c'est renoncer à la vocation chrétienne, et changer la grâce de la foi, qui nous a faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

II.

Mais quand cet état de tiédeur ne serait pas si douteux pour le salut, par rapport au désir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne, et qui est éteint dans l'âme tiède et infidèle, il le serait par l'impuissance où il nous laisse, et où il la met elle-même, de discerner dans sa conduite les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de simples offenses.

Car quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit-Saint, et d'autres qui l'éteignent tout à fait dans l'âme, néanmoins, les règles qu'elle nous fournit pour les discerner, ne sauraient être toujours ni sûres, ni universelles, du moment qu'on les applique. Il s'y trouve d'ordinaire, par rapport à nous, des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi, et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense ; je parle de mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de désir de parvenir ou de plaire, où il est malaisé de définir jusques à quel point le précepte est violé ; or, je dis que c'est par la disposition du cœur toute seule qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes; que les règles y sont toujours incertaines, et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est crime et corruption, non-seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'âme tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints ?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle ; la faute ne paraît pas considérable ; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer ; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères? Connaissez-vous toute la corruption de votre cœur d'où elles partent? Dieu la connaît, qui en est le scruta-

teur et le juge ; et ses yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds ; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être légères et dignes d'indulgence ?

Aussi, mes Frères, Paul, cet homme miraculeux, et à qui les secrets du ciel avaient été révélés ; Paul, qui ne vivait plus lui-même, mais en qui Jésus-Christ tout seul vivait ; Paul, qui souhaitait tous les jours la dissolution du corps terrestre pour être revêtu de l'immortalité ; cet Apôtre toujours prêt à donner sa vie pour son maître, et d'être immolé sur le sacrifice de sa foi ; ce vase d'élection à qui la conscience ne reprochait rien, ne savait pourtant s'il était digne d'amour ou de haine ; s'il portait encore au fond de son cœur le trésor invisible de la charité, ou s'il l'avait perdu ; et, dans ces tristes perplexités, le témoignage de sa conscience ne pouvait calmer ses frayeurs et ses incertitudes. David, ce roi si pénitent, qui faisait ses délices de la méditation continuelle de la loi du Seigneur, et que l'Esprit-Saint appelle un roi selon le cœur de Dieu ; David tremble cependant que la malice de ses fautes ne lui soit pas assez connue ; que la corruption de son cœur ne lui en cache toute l'énormité : il se figure des abîmes inconnus dans sa conscience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la sainteté de son Dieu, et demander qu'il l'aide à se purifier de ses infidélités cachées en les lui faisant connaître : (*Et*) *ab occultis meis munda me*[1]. Et vous, qui ne veillez point sur votre cœur, vous qui, dans des mœurs tièdes et sensuelles, vous permettez tous les jours, de propos délibéré, mille infidélités, sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte ; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvements douteux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare le crime de la simple offense ; vous dont toutes les actions sont presque douteuses ; qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin ; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond ; vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort, *uno tantùm... gradu, ego morsque dividimur*[1] ; vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conscience vous est parfaitement connu ; que les décisions de votre amour-propre sur vos infidélités, sont les décisions de Dieu même, et que le Seigneur que vous servez avec tant de tiédeur et de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, et ne punit pas vos égarements en vous les faisant méconnaître ; vous croiriez conserver encore la justice et la grâce sanctifiante ; et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et habituelles, par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez au dehors aucune marque !

O homme, que vous connaissez peu les illusions du cœur humain et les jugements terribles de Dieu sur les âmes qui vous ressemblent ! Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens, c'est ce que le Seigneur reprochait autrefois à une âme tiède et infidèle ; et vous ne voyez pas, ajoutait-il, car le caractère de la tiédeur, c'est l'aveuglement et la présomption, vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle, et dénué de tout à mes yeux : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus*[2]. C'est donc la destinée d'une âme tiède et infidèle de vivre dans l'illusion, de se croire juste et agréable à Dieu, et d'être déchue devant lui, sans le savoir, de la grâce et de la justice.

Et une réflexion que je vous prie de faire ici, c'est que la confiance des âmes dont je parle, est d'autant plus mal fondée qu'il n'est personne qui soit moins en état de juger de son cœur que l'âme tiède et infidèle. Car le pécheur déclaré ne peut se dissimuler à lui-même ses crimes, et il sent bien qu'il est mort aux yeux de Dieu ; le juste, quoiqu'il ignore s'il est digne d'amour ou de haine, porte du

[1] Ps. XVIII, 13.

[1] I Rois, XX, 3.
[2] Apoc., III, 17.

moins une conscience qui ne lui reproche rien; mais l'âme tiède et infidèle est toujours un mystère inexplicable à elle-même ; car la tiédeur affaiblissant en nous les lumières de la foi, et fortifiant nos passions, augmente nos ténèbres; chaque infidélité est comme un nouveau nuage répandu sur l'esprit et sur le cœur, qui obscurcit à nos yeux les vérités du salut. Ainsi votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conscience s'embarrasse, vos lumières s'affaiblissent. Vous n'êtes plus cet homme spirituel qui juge de tout. Insensiblement vous vous faites en secret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes; l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur. Plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs et les règles. Ce qui paraissait autrefois essentiel, ne paraît plus qu'un vain scrupule; les omissions sur lesquelles on aurait senti, dans le temps de la ferveur, de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes. Les principes, les jugements, les lumières, tout est changé.

Or, dans cette situation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur la nature de vos infidélités et de vos chutes journalières? Qui vous a dit que ce qui vous paraît si léger, l'est en effet, et que les bornes reculées que vous marquez au crime, et en deçà desquelles tout ce qui en approche vous semble véniel, sont en effet les bornes de la loi? Hélas! les guides les plus éclairés eux-mêmes ne sauraient voir clair dans une conscience tiède et infidèle. Ce sont là de ces maux de langueur, pour ainsi dire, où l'on ne connaît rien, où les maîtres de l'art ne sauraient parler sûrement, et dont la cause secrète est toujours une énigme. Vous-même, dans cet état de relâchement, vous sentez bien que vous portez sur le cœur je ne sais quels embarras qui ne s'éclaircissent jamais assez à votre gré; qu'il vous reste toujours au fond de la conscience je ne sais quoi d'inexplicable et de secret, que vous ne manifestez jamais qu'à demi. Ce ne sont point des faits; c'est l'état et le fond de votre âme que vous ne faites point connaître. Vous sentez bien que la confession extérieure de vos fautes ne ressemble jamais bien à vos dispositions les plus intimes, et ne peint pas votre intérieur tel qu'il est en effet; et qu'enfin il y a toujours dans votre cœur quelque chose de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuser.

Et, en effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même; dans cette mollesse de mœurs qui fait comme le fonds de votre vie; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à sacrifier toujours ce qui ne paraît pas essentiel dans vos obligations à la paresse et à l'indolence; l'amour de vous-même n'y est pas monté jusqu'à ce point fatal, qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité? Qui pourrait vous répondre si, dans ces infidélités volontaires et si fréquentes, où, rassuré par leur prétendue légèreté, vous résistez à la grâce qui vous en détourne en secret, vous étouffez la voix de la conscience qui vous les reproche, vous agissez toujours contre vos propres lumières; si ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si cet abus formel et journalier des lumières et des grâces, n'est pas un outrage fait à la bonté divine, un mépris criminel de ses dons, une malice dans l'égarement, qui n'y laisse plus d'excuse, une préférence donnée de propos délibéré à vos penchants et à vous-même sur Jésus-Christ, qui ne peut partir que d'un cœur où tout amour de l'ordre et de la justice est éteint? Qui pourrait vous dire si, dans ces pensées où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu après coup vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oserait décider enfin si, dans ces antipathies et ces animosités secrètes, sur lesquelles vous ne vous gênez jamais que faiblement, et toujours par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au-delà duquel se trouve la haine et la mort de l'âme ; si, dans cette sensibilité outrée qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos infirmités, vos pertes, vos disgrâces, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur et une révolte contre les ordres de la Providence; si, dans toutes ces attentions et ces empressements dont on vous voit si occupé pour ménager ou les intérêts de votre

fortune ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition, ou autant de complaisance en vous-même et de désir de plaire pour souiller votre cœur du crime de la volupté? Grand Dieu ! qui a bien discerné, comme disait autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales, qui séparent dans un cœur la vie de la mort et la lumière des ténèbres ? Ce sont là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Seconde raison tirée de l'incertitude des règles, qui laissent l'état d'une âme tiède fort douteux, et qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connaître.

III.

Mais une dernière raison qui me paraît encore plus décisive et plus terrible pour l'âme tiède, c'est qu'on ne voit plus rien en elle qui puisse même faire présumer qu'elle conserve encore la grâce sanctifiante, et que tout conduit à penser qu'elle l'a perdue ; c'est-à-dire que de tous les caractères d'une charité habituelle et vivante, il n'en est plus aucun qui paraisse en elle.

Car, mes Frères, le premier caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit de l'adoption des enfants, qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer sa loi et la justice de ses commandements, et craindre plus la perte de son amour que tous les maux dont il nous menace.

Or cette attention toute seule qu'apporte une âme tiède à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il est permis de la violer, à prendre sans cesse les intérêts de la cupidité contre ceux de la grâce, et justifier éternellement tout ce qui flatte les passions, contre la sévérité des règles qui l'interdisent ; cette attention, dis-je, toute seule ne peut partir que d'un fonds vide de foi et de charité, d'un fonds où l'esprit de Dieu, cet Esprit d'amour et de dilection, ne paraît pas régner. Car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient.

Et, pour donner à cette réflexion toute son étendue, cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave ou d'un mercenaire ; c'est-à-dire que si l'on pouvait se promettre une pareille impunité et une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec la même facilité qu'on viole les moindres ; c'est-à-dire que si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne devaient pas avoir d'autres suites pour l'avenir qu'un léger ressentiment, qu'un discours de malignité et de médisance, que des désirs de plaire, et trop de soin et d'attention sur soi-même, on n'aurait pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre ; c'est-à-dire que lorsqu'on est fidèle aux commandements, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint ; ce n'est pas à l'ordre et à la loi qu'on s'assujétit, c'est à ses châtiments ; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même. Car tandis que sa gloire toute seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par leur légèreté, nous ne craignons pas de lui déplaire. Nous nous justifions même en secret ces sortes de transgressions, en nous disant que, quoiqu'elles offensent le Seigneur et lui soient désagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'âme, et ne damnent personne. Ce qui le regarde, ne nous touche pas ; sa gloire n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des œuvres permises ou défendues. C'est notre intérêt tout seul qui règle là-dessus notre fidélité, et rien ne réveille notre tiédeur que les flammes éternelles. Nous sommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pouvoir satisfaire nos inclinations sans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplu à Dieu. Nous aimons cette malheureuse liberté, qui semble nous laisser le droit d'être impunis et infidèles ; nous en sommes les apologistes ; nous la poussons même plus loin qu'elle ne va en effet ; nous voulons que tout soit véniel : les jeux, les plaisirs, les parures, les sensualités, les vivacités, les animosités, les inutilités, les spectacles. Que dirai-je ? Nous voudrions que cette liberté fût universelle ; que rien de ce qui plaît ne fût puni ; que le Seigneur ne fût ni juste, ni vengeur

de l'iniquité, et que nous pussions nous prêter à tous nos penchants, et violer la sainteté de sa loi, sans craindre la sévérité de sa justice. Pour peu qu'une âme tiède rentre en elle-même, elle sentira que c'est là le fond de son cœur, et sa véritable disposition.

Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui conserve encore la grâce et la charité sanctifiante ; c'est-à-dire d'une âme qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaisirs, plus que toutes les fortunes, plus qu'elle-même ; d'une âme qui ne trouve de joie qu'à le posséder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connaît de malheur que celui de lui avoir déplu ? La charité que vous croyez conserver encore, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts ? Ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvu que ses infidélités soient impunies ? S'avise-t-elle de supputer, comme vous faites tous les jours, jusqu'à quel point on peut l'offenser impunément, pour prendre là-dessus ses mesures et se permettre toutes les transgressions auxquelles l'espérance de l'impunité est attachée ? Ne voit-elle rien d'aimable dans son Dieu et de propre à lui gagner les cœurs que ses châtiments ? Quand il ne serait pas un Dieu terrible et vengeur, en serait-elle moins touchée de ses miséricordes infinies, de ses beautés éternelles, de sa vérité, de sa sainteté, de sa sagesse ?

Ah ! vous ne l'aimez plus, âme tiède et infidèle ; vous ne vivez plus pour lui. Vous n'aimez plus ; vous ne vivez plus que pour vous-même. Ce reste de fidélité qui vous éloigne encore du crime, n'est qu'un fonds de paresse, de timidité, d'amour-propre. Vous voulez vivre en paix avec vous-même ; vous craignez les embarras d'une passion et les remords d'une conscience souillée ; le crime est pour vous une fatigue, et c'est tout ce qui vous déplaît. Vous aimez votre repos ; voilà toute votre religion. L'indolence est la seule barrière qui vous arrête, et toute votre vertu se borne à vous-même. Et certes vous voudriez savoir si cette infidélité est une offense vénielle, ou si elle va plus loin ; vous savez qu'elle déplaît à Dieu, car ce point n'est pas douteux ; et cela ne suffit pas pour vous l'interdire ; et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle ; et tout votre soin est de vous informer si c'est un crime digne de l'enfer ! Ah ! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît ; motif essentiel cependant, qui doit vous le rendre haïssable ; que vous ne servez pas le Seigneur dans la vérité et dans la charité ; que votre prétendue vertu n'est plus qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la loi ; que vous n'êtes qu'un vil esclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir ; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avait caché son talent, parce qu'il savait que son maître était sévère, mais qui hors de là l'eût dissipé en folles dépenses ; et que, dans la préparation du cœur à laquelle seule Dieu regarde, vous haïssez sa loi sainte. Vous aimez tout ce qu'elle défend ; vous n'êtes plus dans la charité ; vous êtes un enfant de mort et de perdition.

Le second caractère de la charité, dit saint Bernard, c'est d'être timorée et de grossir nos fautes à nos propres yeux : elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père : *Sed aggravat, sed exaggerat universa.* Ce n'est pas que la charité nous trompe et nous cache la vérité ; mais c'est que, dégageant notre âme des sens, elle épure la vue de la foi, et la rend plus clairvoyante sur les choses spirituelles ; et que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour, paraît sérieux et considérable à l'âme qui aime. Ainsi la charité est toujours humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état, toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce qui la font trembler sur chaque action, qui lui font de l'incertitude où elles la laissent une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne sont pas ici ces scrupules vains et puérils que nous blâmons dans les âmes faibles ; ce sont ces pieuses frayeurs de la grâce et de la charité, inséparables de toute âme fidèle. Elle opère son salut avec crainte et tremblement, et regarde quelquefois comme des crimes des actions qui devant Dieu souvent sont des vertus, et presque toujours de pures faiblesses. Ce sont là ces saintes perplexités de la charité qui prennent leur source dans les lumières mêmes de la foi. Cette voie a été la voie des justes de tous les siècles.

Et cependant c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu

d'une vie tiède, et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paraître légères. C'est la charité elle-même que vous supposez n'avoir point perdue, qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix et de sécurité, en un mot qui non-seulement bannit de votre cœur toutes ces alarmes pieuses, toujours inséparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les faiblesses et les excès de la piété même. Or, dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction, si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous pouvez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine.

Enfin, le dernier caractère de la charité, c'est d'être vive et agissante. Lisez tout ce que l'Apôtre lui attribue d'activité et de fécondité dans un cœur chrétien : elle opère partout où elle est; elle ne peut être oiseuse, disent les saints; c'est un feu céleste que rien ne peut empêcher d'agir et de se produire; il peut être à la vérité quelquefois couvert et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses; mais, tandis qu'il n'est pas encore éteint, il en sort toujours, pour ainsi dire, quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des gémissements, des efforts, des œuvres; les sacrements la raniment, les mystères saints l'attendrissent, les prières la réveillent, les lectures de piété, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, les afflictions mêmes, les disgrâces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit au second livre des Machabées que le feu sacré que les Juifs avaient caché durant la captivité, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias; mais, comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait encore toute sa vertu, à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux un éclat tout nouveau et une activité surprenante : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur* [1].

Voilà l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste, et ce qui devrait vous arriver, si la multitude de vos infidélités n'avait fait que couvrir et ralentir, pour ainsi dire, en vous le feu sacré de la charité, sans l'éteindre; voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver lorsque vous approchez des sacrements et que vous venez entendre la parole sainte. Lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits de sa grâce et de sa lumière, et vous inspire de saints désirs, on devrait alors voir votre cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler; vous devriez alors paraître tout de feu dans la pratique de vos obligations, et surprendre les témoins les plus confidents de votre vie par le renouvellement de vos mœurs et de votre zèle : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

Et cependant rien ne vous ranime. Les sacrements que vous fréquentez vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Evangile que vous écoutez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle meurt à l'instant; les sentiments de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suite pour le renouvellement de vos mœurs. Vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid, aussi insensible que vous y étiez venu. On ne voit point en vous de ces renouvellements de zèle et de ferveur, si familiers aux âmes justes, et dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chutes. Ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui : mêmes infidélités et mêmes faiblesses; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut. Tout le feu du ciel ne saurait plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, et sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu! Je ne veux pas ici prévenir les jugements secrets du Seigneur sur les consciences; mais je vous dis que votre état n'est point sûr; je vous dis même que si l'on en juge par les règles de la foi, vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu; je vous dis encore qu'une tiédeur si longue, si constante, si durable, ne peut subsister avec un principe de vie surnaturelle, qui, de temps en temps du moins, laisse paraître au dehors des mouvements et des signes, s'élève, s'anime, prend son essor, comme pour se dégager des liens qui l'appesantissent; et qu'une charité si muette, si oiseuse et si constamment insensible, n'est plus.

Mais le grand danger de cet état, c'est qu'une âme tiède n'a pas même là-dessus de scrupule.

[1] II Mach., I, 22.

Elle sent bien qu'elle pourrait pousser la ferveur et la fidélité plus loin; mais elle regarde ce zèle et cette exactitude comme une perfection et une grâce réservée à certaines âmes, et non comme un devoir. Ainsi on se fixe dans ce degré de tiédeur où l'on est tombé; on n'a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premières ardeurs d'une conversion d'éclat. Il semble que toute la ferveur, émoussée contre les passions criminelles qu'on avait eu d'abord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix du fruit de sa victoire. Mille débris qui restent encore du premier naufrage, on ne pense point à les réparer; mille faiblesses, mille inclinations corrompues que nous ont laissées nos premiers désordres, on les aime, loin de les réprimer. Les sacrements ne raniment plus la foi, ils l'amusent; la conversion n'est plus la fin qu'on se propose, on la croit faite; les confessions ne sont plus que des redites et des peintures qui se ressemblent; se confesser n'est plus se proposer un changement; car que trouverait-on à changer dans un train de vie où tout paraît à sa place, et où nulle faute grossière de conduite ne frappe les sens? C'est s'acquitter simplement d'un devoir de piété, et venir amuser le ministre de Jésus-Christ du récit de quelques fautes légères dont on ne se repent point, tandis qu'on est soi-même un crime que l'on ignore. Aussi la vertu de notre ministère délivre encore quelquefois de grands pécheurs; et nous voyons encore tous les jours avec consolation des âmes, touchées après une vie entière de dissolution et de crime, venir se jeter à nos pieds; et là, le cœur brisé de douleur, le visage baigné de larmes, nous surprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs soupirs et la vivacité de leur componction, et sortir de nos pieds justifiées; tandis que ces âmes tièdes et infidèles dont je parle, sans cesse réconciliées et jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes faiblesses dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parce qu'elles ne les détestent jamais comme il faut, et prouvent qu'il est plus aisé de passer du crime à la vertu que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères faiblesses, et qui ne saurait voir la corruption de cœur d'où elles partent, peut-être, par un jugement terrible de Dieu sur vous, qu'il est tranquille comme vous sur votre état. Il croit seulement que vous dormez, que vous vous relâchez; il se contente d'animer votre négligence, de réveiller votre tiédeur; il pense de vous ce que les disciples pensaient autrefois de Lazare : *Si dormit, salvus erit*[1]; qu'au fond ce sommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jésus-Christ, qui vous voit tel que vous êtes, et qui ne juge pas comme l'homme; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis longtemps à ses yeux : *Tunc... Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est*[2]. Il le dit ouvertement, *manifeste*, c'est-à-dire que la chose n'était pas nouvelle, et que Lazare, qu'ils croyaient seulement languissant, était mort depuis trois jours; c'est-à-dire que, lorsqu'une chute grossière et déclarée termine enfin la tiédeur d'une âme infidèle, la mort qu'elle portait déjà depuis longtemps dans son cœur, ne fait que se manifester. Elle n'est nouvelle que pour les hommes, qui ne voyaient pas ce qui se passait au dedans; mais devant Dieu elle était morte comme Lazare, depuis le jour presque qu'elle fut languissante : *Tunc... Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est.*

On s'abuse sur ce que la conscience ne reproche rien de criminel; et on ne voit pas que c'est cette tranquillité même qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. On se croit en sûreté sur son état, parce qu'il offre plus d'innocence et de régularité que celui des âmes désordonnées; et on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne saurait être la vie de la grâce et de la foi, et qu'un état constant de paresse et d'immortification est un état de péché et de mort dans la vie chrétienne.

Ainsi, mon cher auditeur, vous, que ce discours regarde, renouvelez-vous sans cesse dans l'esprit de votre vocation; ressuscitez tous les jours, selon l'avis de l'Apôtre, par la prière, par la mortification des sens, par la vigilance sur vos passions, par une vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette première grâce qui vous retira des égarements du monde, et vous fit entrer dans les voies de Dieu. Comptez que la piété

[1] Jean, XI, 12
[2] *Ibid.*, 14.

n'a de sûr et de consolant que la fidélité; qu'en vous relâchant vous augmentez vos peines, parce que vous multipliez vos liens; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs ; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la sûreté; et qu'en vous bornant à éviter le crime, vous perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puisque vous avez déjà sacrifié l'essentiel, pourquoi tiendriez-vous encore à des attachements frivoles? Et faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus pénibles et les plus héroïques pour votre salut, vous périssiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorsque Naaman, peu touché de ce que le prophète ne lui ordonnait pour guérir de sa lèpre que d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son erreur, en lui disant : « Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous eût ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir; vous avez abandonné votre patrie, vos dieux et vos enfants, pour venir consulter le prophète; vous vous êtes exposé au péril d'un long voyage, vous en avez soutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la santé que vous avez perdue; et après tant de démarches pénibles refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose l'homme de Dieu? *Etsi rem grandem dixisset tibi propheta*, *certe facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare*, *et mundaberis*[1] ».

Et voilà ce que je vous dis en finissant ce discours : « Vous avez abandonné le monde et les idoles que vous y adoriez autrefois; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu; vous avez eu tant de passions à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, tant de choses à sacrifier, tant de démarches difficiles à faire; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les discours insensés, inséparables d'une conversion d'éclat. Il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une vigilance exacte sur vous-même. Si le sacrifice des passions criminelles n'était pas encore fait, et qu'on l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment; vous le feriez, quoi qu'il en dût coûter: *Etsi rem grandem dixisset tibi propheta*, *certe facere debueras;* et maintenant qu'on ne vous demande que de simples purifications, pour ainsi dire; qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare*, *et mundaberis*. Pourquoi rendriez-vous, par le refus d'une chose si aisée, tous vos premiers efforts inutiles? Pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime? Et ne seriez-vous pas à plaindre, si, après avoir sacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous perdre pour vouloir lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare*, *et mundaberis* ».

Achevez donc en nous, ô mon Dieu, ce que votre grâce y a commencé; triomphez de nos langueurs et de nos faiblesses, puisque vous avez déjà triomphé de nos crimes; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez déjà ôté un cœur criminel et corrompu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté déréglée qui fait les grands pécheurs; ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et puisque vous nous avez fait entrer dans la sainte carrière du salut, rendez-nous dignes de la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu. Ainsi soit-il.

[1] IV Rois, V, 13.

QUARANTE-SEPTIÈME SERMON.

SECOND SERMON POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME,

SUR LA CERTITUDE D'UNE CHUTE DANS LA TIÉDEUR.

ANALYSE.

La tiédeur annonce une chute certaine : 1° Parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, ne sont plus données dans cet état ; 2° Parce que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient ; 3° Parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

PREMIÈRE PARTIE. — *L'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce.* C'est elle seule qui opère leur fidélité ; mais c'est aussi leur fidélité seule qui mérite la conservation de la grâce. Il faut que Dieu donne des marques plus continuelles de protection à ceux qui lui en donnent de continuelles d'amour ; il est juste, au contraire, qu'il paie l'indifférence des âmes tièdes par la sienne. Ainsi la peine inséparable de la tiédeur est la privation des grâces de protection.

Cette privation a deux conséquences terribles pour ces âmes infortunées. Premièrement, elles demeurent vides de Dieu, et comme abandonnées à leur propre faiblesse, ayant quelques ressources prises dans la nature, mais qui ne sauraient aller loin ; ayant des secours généraux avec lesquels on peut persévérer, mais n'ayant plus ces grâces spéciales avec lesquelles on persévère infailliblement. Secondement, le joug de Jésus-Christ devient accablant pour elles ; son calice, amer ; les devoirs, pesants ; la retraite, ennuyeuse ; les prières, fatigantes ; les mortifications, insupportables ; la vie, un dégoût perpétuel ; leur état, un état de violence et de neutralité qui ne peut être durable, parce qu'il faut, surtout à certains cœurs, un objet déclaré. Si ce n'est pas Dieu qui les intéresse, ce sera bientôt le monde.

Il est vrai qu'il y a des âmes qui paraissent se maintenir dans une espèce d'équilibre et d'insensibilité ; mais il est vrai aussi que cet état ne défend que des crimes qui coûtent et qui embarrassent ; il laisse subsister les passions et les faiblesses secrètes, qui forment toujours une corruption aux yeux de Dieu.

Il est vrai encore que l'onction qui adoucit la pratique des devoirs, manque souvent aux âmes les plus saintes ; mais entre elles et les âmes tièdes il y a trois différences. Premièrement, l'âme fidèle se trouve, malgré ses dégoûts, plus heureuse qu'elle n'était avant sa conversion, au lieu que l'âme tiède commence à regarder le crime comme la ressource de ses ennuis. Secondement, l'âme fidèle est soutenue au milieu de ses aridités par le calme d'une conscience qui ne lui reproche point de crimes ; au lieu que l'âme tiède porte une conscience inquiète, et que, n'ayant plus de soutien, cet état d'agitation finit par la paix funeste du péché. Troisièmement, les dégoûts de l'âme fidèle sont des épreuves ; ceux de l'âme tiède sont des punitions : l'une trouve en Dieu un père tendre, qui supplée par une protection puissante aux douceurs qu'il lui refuse ; l'autre éprouve la sévérité d'un juge qui, à la soustraction des adoucissements, va faire succéder un arrêt de mort.

Il est vrai enfin que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'esprit de Dieu ; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne persévère qu'en se donnant à Dieu sans réserve ; que les âmes qui veulent accommoder la piété avec les maximes du monde, qui se relâchent de leur première ferveur, sont sur le point de retomber dans le crime ; et que c'est sur ces indices que les gens même du monde prophétisent la rechute des personnes qui s'étaient converties.

DEUXIÈME PARTIE. — *Nous pouvons affaiblir nos passions, mais elles ne meurent qu'avec nous : c'est en les combattant qu'on les apaise ; en les ménageant, on les rend indomptables. La tiédeur n'étant rien autre chose qu'une indulgence habituelle envers les passions, les fortifie donc continuellement.* De cette nouvelle force qu'elles acquièrent, s'ensuivent trois effets également funestes. Premièrement, dans les occasions essentielles, le devoir trouve en nous des difficultés insurmontables ; il en trouve bien quelquefois dans les âmes les plus ferventes, et qui mortifient le plus leurs penchants ; comment des cœurs à demi séduits seraient-ils à l'épreuve de ces difficultés ? Secondement, le crime s'aplanit et n'excite pas en nous plus de répugnance qu'une simple faute ; nous nous sommes si fort approchés du crime que nous franchissons le dernier pas sans le savoir ; une apparence de vie nous rassure, et nous nous endormons tranquillement dans la mort. Troisièmement, notre cœur demeurant toujours au-dessous de ce qu'il se propose, nous tombons dans le crime, parce que nous n'avons résolu précisément que de l'éviter. Les justes mêmes doivent beaucoup entreprendre pour exécuter peu ; à combien plus forte raison y sont obligées les âmes tièdes, que le poids de leurs infidélités fait tomber toujours fort loin du lieu où elles avaient cru arriver ? En vain voudrions-nous nous excuser, en disant que nous sommes faibles ; c'est précisément parce que nous le sommes, que nous devons être plus circonspects et plus fervents.

TROISIÈME PARTIE. — *Les secours extérieurs de la religion sont inutiles aux âmes tièdes.* Premièrement, les sacrements sont pour elles des remèdes usés, dangereux par la tiédeur avec laquelle elles en approchent, et par la confiance qu'ils leur inspirent : n'opérant plus en elles un accroissement de vie, ils y opèrent la mort. Secondement, la prière n'est plus pour elles qu'une occupation oiseuse, où elles ne trouvent aucun goût, d'où elles ne tirent aucun fruit : rien ne les soutient, ni ne les défend, ni ne les ranime ; tout les dégoûte, tout les fatigue, tout les accable ; dans cet état un souffle les renverse, et pour les voir tomber, il n'est pas même nécessaire de les voir attaquées.

Au reste, où l'expérience parle, les raisonnements sont inutiles. Souvenez-vous d'où vous êtes tombés, pécheurs ; remontez à la source de vos désordres : cette source était imperceptible ; il en est sorti un torrent qui vous inonde ; la tiédeur vous a conduits insensiblement dans l'abîme où vous êtes. Le démon ne propose pas le crime du premier coup ; il attaque en serpent avant que d'attaquer en lion. Les crimes ne sont pas le coup d'essai du cœur ; la chute de David fut préparée par l'oisiveté et par l'indiscrétion ; celle de Salomon, par une vie molle ; celle de Judas, par l'amour de l'argent ; celle de Pierre, par la présomption. Levez-vous donc, âmes lâches : le Seigneur est le Dieu des forts ; il ne récompense que le courage et le travail ; son royaume n'est pas la chair et le sang, mais la force et la vertu de Dieu.

Surgens... Jesus de Synagoga, introivit in domum Simonis ; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus étant sorti de la Synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre. Luc, IV, 38.

Puisque Simon jugea la présence de Jésus-Christ nécessaire pour la guérison de sa belle-mère, il fallait sans doute, mes Frères, que le mal fût pressant, et menaçât d'une mort prochaine ; il fallait que les remèdes ordinaires fussent devenus inutiles, et qu'il n'y eût qu'un miracle qui pût opérer sa guérison, et la tirer des portes de la mort. Cependant l'Evangile ne la dit attaquée que d'une simple fièvre. Partout ailleurs on n'a recours à Jésus-Christ que pour ressusciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vue et l'ouïe à des sourds et à des aveugles de naissance, et en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au souverain Maître de la mort et de la vie des hommes ; ici on l'appelle pour rendre seulement la santé à un fébricitant. D'où vient que la toute-puissance est employée pour une infirmité si légère ? C'est que cette fièvre, étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Esprit-Saint a voulu nous faire entendre par là que cette maladie si légère en apparence, et dont on ne craint pas le danger ; cette tiédeur, si ordinaire dans la piété, est une maladie qui immanquablement tue l'âme, et qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduise pas à la mort.

Oui, mes Frères, de toutes les maximes de la morale chrétienne, il n'en est point sur laquelle l'expérience permette moins de s'abuser, que sur celle qui nous assure que le mépris des moindres obligations conduit insensiblement à la transgression des plus essentielles ; et que la négligence dans les voies de Dieu n'est jamais loin de la chute. Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, dit l'Esprit-Saint ; celui qui les méprise, c'est-à-dire qui les viole de propos délibéré, qui en fait comme un plan et un état de conduite ; car si vous y manquiez seulement quelquefois par fragilité ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderait plus ; mais les mépriser dans le sens déjà expliqué, et qui ne convient qu'aux âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours à la perte de la justice. Premièrement, parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, n'y sont plus données. Secondement, parce que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient. Troisièmement enfin, parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réflexions. Elles renferment des instructions importantes sur tout le détail de la vie chrétienne ; utiles, non seulement aux âmes qui font profession d'une piété publique et déclarée, mais encore à celles qui font consister toute la vertu dans une bonne conduite et dans une certaine régularité que le monde lui-même exige. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce. L'homme, livré au péché par le dérèglement de la nature, ne trouve presque plus en lui que des principes d'erreur et des sources de

corruption ; la justice et la vérité, nées d'abord avec nous, nous sont devenues comme étrangères ; tous nos penchants révoltés contre la loi de Dieu, nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites ; de sorte que pour rentrer dans l'ordre et soumettre notre cœur à la loi, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, et que nous nous raidissions sans relâche contre nous-mêmes. Il n'est plus de devoir qui ne nous coûte, plus de précepte marqué dans la loi qui ne combatte quelqu'un de nos penchants ; plus de démarche dans la voie de Dieu, à laquelle tout notre cœur ne se refuse.

A ce poids de corruption, qui nous rend le devoir si difficile et l'injustice si naturelle, ajoutez les piéges qui nous environnent, les exemples qui nous entraînent, les objets qui nous amollissent, les occasions qui nous surprennent, les complaisances qui nous affaiblissent, les afflictions qui nous découragent, les prospérités qui nous corrompent, les situations qui nous aveuglent, les bienséances qui nous gênent, les contradictions qui nous éprouvent, tout ce qui est autour de nous, qui n'est pour nous qu'une tentation continuelle.

Je ne parle pas même des misères qui nous sont propres et des oppositions particulières que nos mœurs passées et nos premières passions ont laissées dans notre cœur à l'ordre et à la justice : ce goût pour le monde et pour ses plaisirs ; ce dégoût pour la vertu et pour ses maximes ; cet empire des sens fortifié par une vie voluptueuse ; cette paresse invincible à qui tout coûte et à qui tout ce qui coûte devient presque impossible ; cette fierté qui ne sait ni plier ni se rompre ; cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de lui-même, incapable de suite et d'uniformité ; qui ne peut s'assujétir à la règle, parce que la règle est toujours la même ; qui veut et qui ne veut plus ; qui passe en un clin d'œil d'un abattement excessif à une joie vaine et puérile, et qui ne met qu'un instant entre la résolution la plus sincère et l'infidélité qui la viole.

Or, dans une situation si misérable, eh ! que peut l'homme le plus juste, ô mon Dieu ! livré à sa propre faiblesse, à tous les piéges qui l'environnent, portant dans son cœur la source de tous les égarements et dans son esprit le principe de toute illusion ? La grâce de Jésus-Christ toute seule peut donc le délivrer de tant de misères, l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le soutenir contre tant de difficultés, le retenir sur des penchants si rapides, l'affermir contre tant d'attaques. Si on le laisse un moment à lui-même, il tombe ou il s'égare ; si une main toute-puissante cesse un instant de le retenir, le courant l'emporte. Notre consistance dans la vertu est donc un miracle continuel de la grâce ; toutes nos démarches dans la voie de Dieu sont donc de nouveaux mouvements de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire de ce guide invisible qui nous pousse et qui nous mène ; toutes nos actions de piété sont donc des dons de la miséricorde divine, puisque tout bon usage de notre liberté vient de lui, et qu'il couronne ses dons en récompensant nos mérites ; tous les moments de notre vie chrétienne sont donc comme une nouvelle création dans la foi et dans la piété ; c'est-à-dire car cette création spirituelle ne suppose pas dans le juste un néant, mais un principe de grâce et une liberté qui coopère avec elle, c'est-à-dire donc que comme, dans l'ordre de la nature, nous retomberions dans le néant si le Créateur cessait un instant de conserver l'être qu'il nous a donné, dans la vie de la grâce, nous retomberions dans le péché et dans la mort, si le Réparateur cessait un seul moment de nous continuer par de nouveaux secours le don de la justice et de la sainteté dont il a embelli notre âme : telle est la faiblesse de l'homme et sa dépendance continuelle de la grâce de Jésus-Christ. La fidélité de l'âme juste est donc le fruit des secours continuels de la grâce ; mais elle en est aussi le principe ; c'est la grâce toute seule qui peut opérer la fidélité du juste ; et c'est la fidélité du juste toute seule qui mérite la conservation et l'accroissement de la grâce dans son cœur.

Car, mes Frères, comme les voies de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution de ses grâces et de ses dons ; il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'âme qui lui prépare plus fidèlement les voies dans son cœur ; qu'il donne des marques plus continuelles de sa protection et de ses miséricordes au juste qui lui en donne de continuelles de son amour et de sa fidélité, et que le serviteur qui fait valoir son talent, soit récompensé à proportion de l'usage qu'il en a su faire. Il est juste au contraire qu'une âme tiède et infidèle, qui sert son Dieu avec négli-

gence et avec dégoût, le trouve dégoûté et refroidi envers elle ; et comme elle n'offre plus rien à ses yeux que de propre à le rebuter, il n'est pas surprenant qu'il la rejette de sa bouche, selon l'expression de l'Esprit-Saint, avec le même dégoût et le même soulèvement qu'on rejette une boisson tiède et dégoûtante. La peine, inséparable de la tiédeur, est donc la privation des grâces de protection. Si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour ; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs essentiels que vous ne pouvez lui refuser sans crime, il se borne à votre égard à des secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin. Il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui ; et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juste que cette conduite ; car vous entrez en jugement avec votre Dieu. Vous négligez toutes les occasions où vous pourriez lui donner des marques de votre fidélité ; il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance. Vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir ; vous êtes en garde pour ne rien faire pour lui de surcroît ; vous lui dites, ce semble, comme il disait lui-même à ce serviteur injuste : Prenez ce qui vous appartient, et n'en demandez pas davantage ; n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi ? *Tolle quod tuum est; nonne ex denario convenisti mecum*[1] *?* Vous comptez avec votre Dieu, pour ainsi dire ; toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur ; et toute son attention aussi est d'en mettre à son tour à ses miséricordes sur votre âme, et de vous refuser, s'il est permis de parler ainsi, tout ce qu'il peut se dispenser de vous accorder : il paie votre indifférence de la sienne[2]. L'amour est le prix de l'amour tout seul ; et si vous ne sentez pas assez toute la terreur et l'étendue de cette vérité, souffrez que je vous en développe les conséquences.

La première, c'est que cet état de tiédeur et d'infidélité, éloignant de l'âme tiède les grâces de protection, ne lui laissant plus que les secours généraux, la laisse, pour ainsi dire, vide de Dieu, et comme entre les mains de sa propre faiblesse. Elle peut encore sans doute, avec ces secours communs qui lui restent, conserver la fidélité qu'elle doit à Dieu ; elle en a toujours assez pour pouvoir se soutenir dans le bien ; mais sa tiédeur ne lui permet pas d'en faire usage ; c'est-à-dire elle est encore aidée de ces secours avec lesquels on peut persévérer, mais elle ne l'est plus de ceux avec lesquels on persévère infailliblement. Ainsi il n'est plus de péril qui ne fasse sur cette âme quelque impression dangereuse, et qui ne l'approche d'une chute. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reste de pudeur et de crainte de Dieu, qu'une conscience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conserver, la défende quelque temps contre elle-même ; néanmoins, comme ces ressources, prises la plupart dans la nature, ne sauraient aller loin ; que les objets des sens au milieu desquels elle vit, font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, et que la grâce moins abondante ne répare plus ces pertes journalières ; ah ! les forces de jour en jour s'affaiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent ; plus elle avance, plus elle empire. On sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde et des périls, aussi innocent qu'on en sortait autrefois ; qu'on pousse plus loin la faiblesse et la complaisance ; qu'on passe certaines bornes qu'on avait jusque-là respectées ; que les discours libres nous trouvent plus indulgents, les médisances plus favorables, les occasions plus faciles, les plaisirs moins retenus, le monde plus empressé ; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, et qui ne tient plus qu'à de faibles bienséances ; qu'on sent ses pertes, et qu'on ne sent plus rien qui les répare ; enfin que Dieu s'est presque retiré, et qu'il n'y a plus entre nous et le crime d'autre barrière que notre faiblesse. Voilà où vous en êtes ; jugez où vous en serez en peu de temps.

Je sais que cet état de relâchement et d'infidélité vous trouble et vous inquiète ; que vous dites tous les jours que rien n'est plus heureux que de ne tenir plus à rien, et que vous enviez la destinée de ces âmes qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne gardent plus de mesure avec le monde. Mais vous vous trompez : ce n'est pas la foi et la ferveur de ces âmes fidèles que vous enviez ; vous n'enviez dans leur destinée que la joie et le repos dont elles jouissent dans le service de Dieu, et dont vous ne sauriez jouir vous-même ; vous n'enviez

[1] Matth., xx, 14, 13.
[2] Tout ce passage a quelque chose de l'amertume de Nicole.

que l'insensibilité et l'heureuse indifférence où elles sont parvenues pour le monde et pour tout ce que le monde estime, dont l'amour fait tous vos troubles, vos remords, vos peines secrètes; mais vous n'enviez pas les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là; vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eu à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix et de tranquillité; vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté, pour mériter le don d'une foi vive et fervente. Vous enviez le bonheur de leur état; mais vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illusion et la mollesse du vôtre.

Aussi la seconde conséquence que je tire des grâces de protection refusées à l'âme tiède, c'est que le joug de Jésus-Christ devient pour elle un joug dur, accablant, insupportable. Car, mes Frères, par le déréglement de notre nature, ayant perdu le goût de la justice et de la vérité, qui faisait les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité et de sentiment que pour les objets des sens et des passions. Les devoirs de la loi qui nous rappellent sans cesse des sens à l'esprit, et qui nous font sacrifier les impressions présentes des plaisirs, à l'espérance des promesses futures, ces devoirs, dis-je, lassent bientôt notre faiblesse, parce que ce sont des efforts continuels que nous faisons contre nous-mêmes. Il faut donc que l'onction de la grâce adoucisse ce joug; qu'elle répande de secrètes consolations sur son amertume, et qu'elle change la tristesse des devoirs en une joie sainte et sensible.

Or, l'âme tiède, privée de cette onction, n'a plus pour elle que la pesanteur du joug, sans les consolations qui l'adoucissent; le calice de Jésus-Christ ne lui fait plus sentir que son amertume. Ainsi tous les devoirs de la piété vous deviennent insipides; les pratiques du salut, ennuyeuses; votre conscience, inquiète et embarrassée par vos relâchements et vos infidélités, dont vous ne pouvez vous justifier l'innocence, ne vous laisse plus goûter de paix et de joie dans le service de Dieu. Vous sentez tout le poids des devoirs auxquels un reste de foi et d'amour du repos vous empêche d'être infidèle; et vous ne sentez pas le témoignage secret de la conscience, qui l'adoucit et qui soutient l'âme fervente. Vous évitez certaines sociétés de plaisir, où l'innocence fait toujours naufrage; et vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel et un goût encore plus vif et plus piquant des mêmes plaisirs que vous vous efforcez de vous interdire. Vous priez; et la prière n'est plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue. Vous vous employez à des œuvres de miséricorde; et, à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y soutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient insupportable. Vous fréquentez des personnes de vertu; et leur société vous paraît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même. La plus légère violence que vous vous faites pour le ciel, vous coûte de si grands efforts, qu'il faut que les plaisirs et les amusements du monde viennent vous délasser d'abord de cette fatigue passagère. La plus petite mortification abat votre corps, jette l'inquiétude et le chagrin dans votre humeur, et ne vous console que par la prompte résolution d'en interrompre à l'instant la pratique. Vous vivez malheureux et sans consolation, parce que vous vous privez d'un certain monde que vous aimez, et que vous substituez à sa place des devoirs que vous n'aimez pas. Toute votre vie n'est plus qu'un triste ennui et un dégoût perpétuel de vous-même. Vous ressemblez aux Israélites dans le désert, dégoûtés, d'un côté, de la manne dont le Seigneur les obligeait de se nourrir, et, de l'autre, n'osant plus revenir aux viandes de l'Egypte qu'ils aimaient encore, et que la crainte d'être frappés de Dieu les portait à s'interdire.

Or, cet état de violence ne saurait durer; on se lasse bientôt d'un reste de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne soulage pas la raison, qui ne contente pas même l'amour-propre; on a bientôt secoué un reste de joug qui accable, et qu'on ne porte plus que par bienséance, et non par amour. Il est si triste de n'être rien, pour ainsi dire; — ni juste, ni mondain; ni au monde, ni à Jésus-Christ; ni dans les plaisirs des sens, ni dans ceux de la grâce; — qu'il est impossible que cette situation ennuyeuse d'indifférence et de neutralité soit durable. Il faut au cœur, et à des cœurs surtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe et qui les intéresse; si ce n'est pas Dieu, ce sera bientôt le monde. Un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne saurait être fixé que par des sentiments; et être constamment dégoûté de la vertu, c'est offrir déjà un cœur sensible aux attraits du vice.

Je sais, premièrement, qu'il est des âmes paresseuses et indolentes qui paraissent se maintenir dans cet état d'équilibre et d'insensibilité ; qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu ; qui semblent également éloignées par leur caractère, et des ardeurs d'une piété fidèle, et des excès d'un égarement profane ; qui conservent au milieu des plaisirs du monde un fond de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu, et au milieu des devoirs de la religion un fond de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde. Ce sont des cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu ; et qui, pour n'être pas à ce point de piété qui fait les âmes fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce degré d'abandonnement qui fait les âmes égarées et criminelles.

Je le sais, mes Frères ; mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs qu'il faudrait acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice ; mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille désirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur : des jalousies qui nous dévorent ; des animosités qui nous aigrissent ; une ambition qui nous domine ; un orgueil qui nous corrompt ; un désir de plaire qui nous possède ; un amour excessif de nous-mêmes qui est le principe de toute notre conduite, et qui infecte toutes nos actions ; c'est-à-dire que cette indolence nous livre à toutes nos faiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paraît qu'indolence aux yeux des hommes, est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu.

Je sais, en second lieu, que le goût de la piété, et cette onction qui adoucit la pratique des devoirs, est un don souvent refusé aux âmes même les plus saintes et les plus fidèles. Mais il y a trois différences essentielles entre l'âme fidèle à qui le Seigneur refuse les consolations sensibles de la piété, et l'âme tiède et mondaine que la pesanteur du joug accable, et qui ne saurait goûter les choses de Dieu.

La première, c'est que l'âme fidèle, malgré sa répugnance et ses dégoûts, conservant toujours une foi ferme et solide, trouve son état et l'exemption du crime où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivait lorsqu'elle était livrée aux égarements des passions ; et, pénétrée de l'horreur de ses excès passés, elle ne voudrait pas, pour tous les plaisirs de la terre, changer sa destinée et se rengager[1] dans ses premiers vices ; au lieu que l'âme tiède et infidèle, dégoûtée de la vertu, regarde avec envie les plaisirs et la vaine félicité du monde ; et, comme ses dégoûts ne sont que la suite et la peine de la faiblesse et de la tiédeur de sa foi, le crime commence à lui paraître la seule ressource des ennuis et de la tristesse de la piété.

La seconde différence, c'est que l'âme fidèle, au milieu de ses dégoûts et de ses aridités, porte du moins une conscience qui ne lui reproche point de crime ; elle est du moins soutenue par le témoignage de son propre cœur, et par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne soit pas vive et sensible, ne laisse pas d'établir au dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement ; au lieu que l'âme tiède et infidèle, se permettant, contre le témoignage de son propre cœur, mille transgressions journalières dont elle ignore la malice, porte toujours une conscience inquiète et douteuse ; et n'étant plus soutenue, ni par le goût des devoirs, ni par la paix et le témoignage de la conscience, cet état d'agitation et d'ennui finit bientôt par la paix funeste du crime.

Enfin la dernière différence, c'est que les dégoûts de l'âme fidèle n'étant que des épreuves dont Dieu se sert pour la purifier, il supplée aux consolations sensibles de la vertu, qu'il lui refuse, par mille endroits qui les remplacent, par une protection plus puissante, par une attention miséricordieuse à éloigner tous les périls qui pourraient la séduire, par des secours plus abondants de la grâce ; car il ne veut pas la perdre et la décourager ; il ne veut que l'éprouver, et lui faire expier par les amertumes et les aridités de la vertu, les plai-

[1] *Rengager*, Renouard. *R'engager*, 1745 et 1764.

sirs injustes du crime. Mais les dégoûts de l'âme infidèle ne sont pas des épreuves; ce sont des punitions. Ce n'est pas un Dieu miséricordieux qui suspend les consolations de la grâce, sans suspendre la grâce elle-même; c'est un Dieu sévère qui se venge et qui se retire. Ce n'est pas un père tendre, qui supplée, par la solidité de sa tendresse et par des secours effectifs, aux rigueurs apparentes dont il est obligé d'user; c'est un juge sévère qui ne commence à priver le criminel de mille adoucissements, que parce qu'il lui prépare un arrêt de mort. Les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même; celles de la tiédeur n'en sauraient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuses du vice.

Voilà, mes Frères, la destinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chute. Venez nous dire après cela que vous voulez vous faire une sorte de vertu qui dure; que ces grands zèles ne se soutiennent pas; qu'il vaut mieux ne pas le prendre si haut, et aller jusqu'au bout; et qu'on ne va pas loin, quand on se met hors d'haleine dès les premiers pas.

Je sais que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de discrétion et de sagesse; que le zèle qui renverse l'ordre de notre état et de nos devoirs, n'est pas la piété qui vient d'en-haut, mais une illusion qui naît de nous-mêmes; que l'indiscrétion est une source de fausses vertus; et qu'on donne souvent à la vanité ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu que, pour persévérer dans ses voies, il faut se donner à lui sans réserve : je vous dis que, pour se soutenir dans la fidélité aux devoirs essentiels, il faut sans cesse affaiblir les passions qui nous en éloignent sans cesse; et que les ménager, sous prétexte de n'aller pas trop loin, c'est se creuser à soi-même son précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les âmes fidèles et ferventes qui, non contentes d'éviter le crime, évitent tout ce qui peut y conduire; qu'il n'y a, dis-je, que ces âmes qui persévèrent, qui se soutiennent, qui honorent la piété par une conduite soutenue, égale, uniforme; et au contraire qu'il n'y a que les âmes tièdes et molles, les âmes qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété, et à l'accommoder avec les plaisirs et les maximes du monde; qu'il n'y a que ces âmes qui reculent, qui se démentent, qui reviennent à leur vomissement, et qui déshonorent la piété par des inconstances et des inégalités d'éclat, et par une vie mêlée tantôt de retraite et de vertu, tantôt de monde et de faiblesse. Et j'en appelle ici à vous-mêmes, mes Frères, quand vous voyez dans le monde une âme se relâcher de sa première ferveur, se rapprocher un peu plus des sociétés et des plaisirs qu'elle s'était d'abord si sévèrement interdits, rabattre insensiblement de sa retraite, de sa modestie, de sa circonspection, de ses prières, de l'exactitude à ses devoirs; ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'est pas loin de redevenir tout ce qu'elle était autrefois? Ne regardez-vous pas tous ces relâchements, comme les préludes de la chute; et ne comptez-vous pas que la vertu est presque éteinte, dès que vous la voyez affaiblie? En faut-il tant même pour réveiller vos censures et vos présages sinistres et malins contre la piété? Injustes que vous êtes, vous condamnez une vertu tiède et infidèle, et vous nous condamnez nous-mêmes, quand nous exigeons une vertu fidèle et fervente; vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre si haut pour se soutenir, et vous prophétisez qu'on va tomber dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur et de négligence!

C'est donc dans le relâchement tout seul qu'il faut craindre les retours et les chutes; ce n'est donc pas en se donnant à Dieu sans réserve, qu'on se dégoûte de lui, et qu'il nous abandonne; c'est en le servant avec lâcheté. Le moyen de sortir glorieux du combat, n'est donc pas de ménager l'ennemi, c'est de le vaincre; le secret pour n'être pas surpris, n'est donc pas de s'endormir dans la paresse et dans l'indolence, c'est d'être attentif sur toutes ses voies. Il ne faut donc pas craindre d'en trop faire, de peur de ne pouvoir se soutenir; au contraire, pour mériter la grâce de se soutenir, il faut d'abord ne laisser rien à faire. Quelle illusion, mes Frères! On craint le zèle comme dangereux à la persévérance, et c'est le zèle seul qui l'obtient; on se retranche dans une vie tiède et commode, comme la seule qui peut durer, et c'est la seule qui se dément; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, et la piété sans fidélité n'est jamais loin du naufrage.

C'est ainsi que la tiédeur éloigne de l'âme infidèle les grâces de protection; et que ces grâces éloignées, ôtant à notre foi toute sa

force, au joug de Jésus-Christ toutes ses consolations, nous laissent dans un état de défaillance et de dépérissement, où il ne faut à l'innocence pour succomber que le malheur d'être attaquée. Mais si la perte de la justice est inévitable dans la tiédeur, du côté des grâces qui s'éloignent, elle l'est encore du coté des passions qui se fortifient.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce qui rend la vigilance si nécessaire à la piété chrétienne, c'est que toutes les passions qui s'opposent en nous à la loi de Dieu, ne meurent, pour ainsi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affaiblir par le secours de la grâce et d'une foi vive et fervente; mais les penchants et les racines en demeurent toujours dans le cœur. Nous portons toujours au dedans de nous les principes des mêmes égarements que nos larmes ont effacés. Le crime peut être mort dans nos cœurs; mais le péché, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent et y vivent encore; et ce fonds de corruption qui nous avait éloignés de Dieu, nous est encore laissé dans notre pénitence, pour servir d'exercice continuel à la vertu; pour nous rendre plus dignes de la couronne par les occasions éternelles de combat qu'il nous suscite; pour humilier notre orgueil; pour nous faire souvenir que le temps de la vie présente est un temps de guerre et de péril; et que, par une destinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a presque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement et le crime.

Il est vrai que la grâce de Jésus-Christ nous est donnée pour réprimer ces penchants corrompus qui survivent à notre conversion. Mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grâce ne nous offrant presque plus que des secours généraux, et toutes les grâces de protection dont nous nous sommes rendus indignes, étant ou plus rares ou suspendues, il est clair que, de cela même, les passions doivent prendre de nouvelles forces. Mais je dis que non-seulement les passions se fortifient dans la vie tiède et infidèle, parce que les grâces de protection qui les affaiblissent y sont plus rares, mais encore par l'état tout seul du relâchement et de la tiédeur elle-même. Car la vie tiède et infidèle, n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos passions, une molle facilité à leur accorder sans cesse jusqu'à un certain point tout ce qui les flatte, une attention même d'amour-propre à éloigner tout ce qui pourrait ou les réprimer, ou les contraindre, un usage perpétuel de tout ce qui est le plus capable de les enflammer; il est clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, mes Frères, il ne faut pas se figurer qu'en ne poussant notre indulgence pour nos passions que jusqu'à certaines bornes permises, nous les apaisions, pour ainsi dire, nous leur en accordions assez pour les satisfaire, et pas assez pour souiller notre âme, et mettre le trouble et le remords dévorant dans la conscience; nous figurer que nous puissions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime et la vertu, où d'un côté nos passions soient contentes par les adoucissements que nous leur permettons, et où de l'autre notre conscience soit tranquille par la fuite du crime que nous évitons. Car voilà le plan que se forme l'âme tiède, favorable à son indolence et à sa paresse, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime et dans la vertu, qu'il refuse aux passions tout ce qui troublerait la conscience, et à la vertu tout ce qui gênerait et mortifierait trop l'amour-propre; mais cet état d'équilibre et d'égalité est une chimère. Les passions ne connaissent pas même de bornes dans le crime; comment pourraient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur? Les excès ne peuvent les satisfaire et les fixer; comment de simples adoucissements les fixeraient-ils? Plus vous leur accordez, plus vous vous mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuser. Le véritable secret pour les apaiser n'est pas de les favoriser jusqu'à un certain point; c'est de les combattre en tout. Toute indulgence les rend plus fières et plus indomptables; c'est un peu d'eau jetée dans l'incendie, qui, loin de l'apaiser, l'augmente; c'est un peu de pâture présentée à un lion dévorant, qui, loin de calmer sa faim, la rend plus vive et plus violente. Tout ce qui flatte les passions, les aigrit et les révolte.

Or, tel est l'état d'une âme tiède et infidèle: toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la vengeance déclarée, elle se les permet; tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie; toutes les parures

et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion, ni vue marquée, elle les recherche; toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve; toutes les omissions qui paraissent rouler sur des devoirs arbitraires, ou qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule; tout l'amour du corps et de la personne, qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien; toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire, qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite. Or, qu'arrive-t-il de là? Voulez-vous le savoir? Le voici, et je vous prie d'écouter ces réflexions.

Premièrement, c'est que tous les penchants qui s'opposent en nous a la règle et au devoir, s'étant sans cesse fortifiés, la règle et le devoir trouvent ensuite en nous des difficultés insurmontables; de sorte que les accomplir dans une occasion essentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, est une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté et furieux qu'il faut arrêter tout court sur le bord du précipice. Ainsi votre sensibilité sur les injures, toujours trop écoutée, a poussé votre orgueil à un tel point, que dans une occasion décisive, où vous croirez votre honneur essentiellement intéressé, et où il s'agira de pardonner, vous ne serez plus maître de votre ressentiment, et vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine et de la vengeance. Ainsi, ces soins et ces empressements à cultiver l'estime des hommes ont si bien fortifié dans votre cœur le désir de mériter leurs louanges et de vous conserver leurs suffrages, que, dans une circonstance essentielle où il faudra sacrifier la vanité de leurs jugements au devoir, et s'exposer à leur censure et à leur dérision, pour ne pas manquer à votre âme, les intérêts de la vanité l'emporteront sur ceux de la vérité, et le respect humain sera plus fort que la crainte de Dieu. Ainsi, ces vivacités sur la fortune et sur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition si fort maîtresse de votre cœur, que, dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous sacrifierez votre conscience à votre fortune, et serez injuste envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-même. Ainsi enfin, pour éviter trop de détail, ces attachements suspects, ces entretiens trop libres, ces complaisances trop poussées, ces désirs de plaire trop écoutés, ont mis en vous des dispositions si voisines du crime et de la volupté, que vous ne serez plus en état de résister dans un péril où il s'agira d'aller plus loin; la corruption préparée par toute la suite de vos démarches passées, s'allumera à l'instant; votre faiblesse l'emportera sur vos réflexions; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même. On n'est pas longtemps fidèle, quand on trouve en soi tant de dispositions à ne l'être pas.

Ainsi, vous serez surpris vous-même de votre fragilité. Vous vous redemanderez que sont devenues ces dispositions de pudeur et de vertu, qui vous inspiraient autrefois tant d'horreur pour le crime; vous ne vous connaîtrez plus vous-même; vous sentirez en vous une pente malheureuse et violente, que vous portiez à votre insu dans votre âme. Peu à peu cet état vous paraîtra moins affreux. Le cœur se justifie bientôt tout ce qui le captive; ce qui nous plaît, ne nous alarme pas longtemps; et vous ajouterez au malheur de la chute, le malheur du calme et de la sécurité.

Telle est la destinée inévitable de la vie tiède et infidèle. Des passions qu'on a trop ménagées; des lionceaux, dit un prophète, qu'on nourrit sans précaution, croissent enfin, et dévorent la main indiscrète qui les a elle-même aidés à se fortifier et à devenir redoutables. Les passions, venues à un certain point, se rendent les maîtresses. Vous avez beau alors vous raviser, il n'est plus temps. Vous avez couvé le feu profane dans votre cœur; il faut enfin qu'il éclate. Vous avez nourri ce venin au dedans de vous; il faut qu'il gagne, et il n'est plus temps de recourir au remède. Il fallait vous y prendre de bonne heure; les commencements du mal n'étaient pas encore sans ressource; vous l'avez laissé fortifier; vous l'avez aigri par tout ce qui pouvait le rendre plus incurable; il faut qu'il prenne le dessus, et que vous vous trouviez la victime de votre indiscrétion et de votre indulgence.

Aussi ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours, mes Frères, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, et

qu'il vous semble que vous désirez sincèrement de vous sauver ; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie, où l'on oublie toutes ses bonnes résolutions, et où il faudrait être un saint pour ne pas se laisser entraîner ? Et voilà justement ce que nous vous disons, que, malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre faiblesse. Voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée et vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations et des périls ; que c'est un abus de croire qu'on sera fidèle dans ces moments où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affaibli, chancelant, et déjà tout prêt à tomber ; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc, qui résiste aux vents et à l'orage ; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, et fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passants, et qu'en un mot il faut être saint et solidement établi dans la vertu, pour vivre exempt de crimes.

Et quand je dis qu'il faut être saint, hélas ! mes Frères, les âmes les plus ferventes et les plus fidèles elles-mêmes, avec des penchants mortifiés, une chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un esprit nourri de la vérité et de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par les sacrements et par la retraite, se trouvent quelquefois dans des situations si terribles que leur cœur se révolte, leur imagination se trouble et s'égare ; qu'elles se voient dans ces tristes agitations où elles flottent longtemps entre la mort et la victoire, et où, semblables à un navire qui se défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de sûreté, que de Celui qui commande aux vents et à l'orage. Et vous voudriez qu'avec un cœur déjà à demi séduit, avec des penchants si voisins du crime, votre faiblesse fût à l'épreuve des occasions, et que les tentations les plus violentes vous trouvassent toujours tranquille et inaccessible ? Vous voudriez que dans des mœurs tièdes, sensuelles, mondaines, votre âme offrît aux occasions cette foi, cette force que la piété la plus tendre et la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même ? Vous voudriez que des passions flattées, nourries, ménagées, fortifiées, demeurassent dociles, immobiles, froides en présence des objets les plus capables de les allumer ; elles qui, après de longues macérations et une vie entière de prière et de vigilance, se réveillent quelquefois tout d'un coup, loin même des périls, et font sentir aux plus justes par des exemples funestes, qu'il ne faut jamais s'endormir, et que le plus haut point de la vertu n'est quelquefois que l'instant qui précède la chute ? Telle est notre destinée, mes Frères, de n'être clairvoyants que sur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, et de ne pas connaître même ceux qui menacent notre salut ! Mais désabusons-nous : pour éviter le crime, il faut quelque chose de plus que la tiédeur et l'indolence de la vertu. Et la vigilance est le seul moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour conserver l'innocence. Première réflexion.

Une seconde réflexion qu'on peut faire sur cette vérité, c'est que les passions se fortifiant de jour en jour dans la vie tiède et infidèle, non-seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime de l'innocence, franchit ce dernier pas, sans presque s'en apercevoir. Comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois. Il avait mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même : semblable à un mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore. Et c'est ce qui rend l'état d'une âme tiède encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans s'en apercevoir soi-même ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami ; on est

dans le commerce des choses saintes, et on a perdu la grâce qui nous donnait droit d'en approcher.

Ainsi, que les âmes que ce discours regarde ne s'abusent point elles-mêmes, sur ce que peut-être elles se sont jusqu'ici défendues d'une chute grossière. Leur état n'en est sans doute que plus dangereux devant Dieu; la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'est peut-être que, déjà mortes à ses yeux, elles vivent sans aucune chute marquée; c'est qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort sur une apparence de vie qui les rassure; c'est qu'elles ajoutent au danger de leur état une fausse paix qui les confirme dans cette voie d'illusion et de ténèbres; c'est enfin que le Seigneur, par des jugements terribles et secrets, les frappe d'aveuglement, et punit la corruption de leur cœur, en permettant qu'elles l'ignorent. Une chute grossière serait, si je l'ose dire, un trait de bonté et de miséricorde de Dieu sur elles; elles ouvriraient du moins les yeux alors; le crime, dévoilé et aperçu, porterait du moins le trouble et l'inquiétude dans leur conscience; le mal enfin découvert les ferait peut-être recourir au remède; au lieu que cette vie réglée en apparence les endort et les calme, leur rend inutile l'exemple des âmes ferventes, leur persuade que cette grande ferveur n'est pas nécessaire, qu'il y entre plus de tempérament que de grâce, que c'est un zèle plutôt qu'un devoir, et leur fait écouter comme de vaines exagérations tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes sur les chutes inévitables dans une vie tiède et infidèle. Seconde réflexion.

Enfin, une dernière réflexion à faire sur cette vérité, c'est que telle est la nature de notre cœur, de demeurer toujours fort au-dessous de ce qu'il se propose. Nous avons fait mille fois des résolutions saintes; nous avons projeté de pousser jusqu'à un certain point le détail des devoirs et de la conduite; mais l'exécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, et est demeurée fort au-dessous du degré où nous voulions nous élever. Ainsi une âme tiède, ne se proposant pour le plus haut point de sa vertu que d'éviter le crime, visant précisément au précepte, c'est-à-dire à ce point rigoureux et précis de la loi, au-dessous duquel se trouve immédiatement la mort et la prévarication, elle demeure infailliblement au dessous, et ne va jamais jusqu'à ce point essentiel qu'elle s'était proposé. C'est donc une maxime incontestable qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, cette maxime, si sûre à l'égard même des plus justes, l'est infiniment plus à l'égard d'une âme tiède et infidèle. Car la tiédeur, aggravant tous ses liens, et augmentant le poids de sa corruption et de ses misères; c'est elle principalement qui doit prendre un grand essor pour atteindre du moins au plus bas degré, et se proposer la perfection des conseils, si elle veut en demeurer à l'observance du précepte; c'est à elle surtout qu'il est vrai de dire qu'en ne visant précisément qu'à éviter le crime, chargée comme elle est du poids de sa tiédeur et de ses infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avait cru arriver; et comme au-dessous de cette vertu commode et sensuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyait faire pour l'éviter, ne serviront qu'à l'y conduire. Voilà des raisons toutes prises dans la faiblesse que les passions fortifiées laissent à l'âme tiède et infidèle, et qui la conduisent inévitablement à la chute.

Cependant, l'unique raison que vous nous alléguez pour persévérer dans cet état dangereux, c'est que vous êtes faible, et que vous ne sauriez soutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'est parce que vous êtes faible, c'est-à-dire plein de dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, d'assujétissement à vos sens; c'est pour cela même qu'une vie retirée, mortifiée, vous devient indispensable; c'est parce que vous êtes faible, que vous devez éviter avec plus de soin les occasions et les périls, prendre plus sur vous-même, prier, veiller, vous refuser les plaisirs les plus innocents, et en venir à de saints excès de zèle et de ferveur, pour mettre une barrière à votre faiblesse. Vous êtes faible? Et parce que vous êtes faible, vous croyez qu'il vous est permis de vous exposer plus qu'un autre, de craindre moins les périls, de négliger plus tranquillement les remèdes, d'accorder plus à vos sens, de conserver plus d'attachements pour le monde et pour tout ce qui peut corrompre votre cœur? Quelle illusion! Vous faites donc de votre faiblesse le titre de votre sécurité? Vous trouvez donc, dans le besoin que vous avez de veiller et de prier, le privilége qui vous en dispense? Et

depuis quand les malades sont-ils autorisés à se permettre plus d'excès, et user de moins de précautions, que ceux qui jouissent d'une santé parfaite? La voie des privations a toujours été celle des faibles et des infirmes; et alléguer votre faiblesse, pour vous dispenser d'une vie plus fervente et plus chrétienne, c'est alléguer vos maux pour nous persuader que vous n'avez pas besoin de remède. Seconde raison tirée des passions qui se fortifient dans la tiédeur, et qui prouve que cet état finit toujours par la chute et par la perte de la justice.

A toutes ces raisons je devais en ajouter une troisième tirée des secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété, et qui deviennent inutiles à l'âme tiède et infidèle.

Les sacrements non-seulement ne lui sont plus d'aucune utilité; mais ils lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inspirent. Ce ne sont plus pour elle des ressources; ce sont des remèdes accoutumés, usés, si j'ose parler ainsi, qui amusent sa langueur, mais qui ne la guérissent pas. C'est la viande des forts, qui achève de ruiner un estomac faible, loin de le rétablir; c'est un souffle de l'Esprit-Saint, qui, ne pouvant rallumer le tison encore fumant, achève de l'éteindre : c'est-à-dire que la grâce des sacrements reçue dans un cœur tiède et infidèle, n'y opérant plus un accroissement de vie et de force, y opère tôt ou tard la mort et la condamnation, toujours attachée à l'abus de ces divins remèdes.

La prière, le canal des grâces, cette nourriture d'un cœur fidèle, cet adoucissement de la piété, cet asile contre toutes les attaques de l'ennemi, ce cri d'une âme touchée qui rend le Seigneur si attentif à ses besoins; la prière sans laquelle Dieu ne se fait plus sentir à nous, sans laquelle nous ne connaissons plus notre père, nous ne rendons plus grâces à notre bienfaiteur, nous n'apaisons plus notre juge, nous n'exposons plus nos plaies à notre médecin, nous vivons sans Dieu dans ce monde; la prière enfin, si nécessaire à la vertu la plus établie, n'est plus pour l'âme tiède qu'une occupation oiseuse d'un esprit égaré, d'un cœur sec et partagé par mille affections étrangères. Elle n'y trouve plus ce goût, ce recueillement, ces consolations qui sont le fruit d'une vie fervente et fidèle; elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités saintes, qui confirment une âme dans le mépris du monde et dans l'amour des biens éternels, et qui au sortir de là lui font regarder avec un nouveau dégoût tout ce que les hommes insensés admirent; elle n'en sort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts et les obstacles de la vertu, et qui en dévore avec un saint zèle toutes les amertumes; elle ne sent point au sortir de là plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de résolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connaître le néant et la misère, plus de force pour se haïr et pour se combattre elle-même, plus de terreur des jugements de Dieu, plus de componction de ses propres faiblesses. Elle en sort seulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des fantômes du monde, qui, dans ce moment où elle a été aux pieds de son Dieu, ont, ce semble, agité plus vivement son imagination flétrie de toutes ces images; plus aise de s'être acquittée d'un devoir onéreux, où elle n'a trouvé rien de plus consolant que le plaisir de le voir finir; plus empressée d'aller remplacer par des amusements et des infidélités, ce moment d'ennui et de gêne; en un mot, plus éloignée de Dieu, qu'elle vient d'irriter par l'infidélité et l'irrévérence de sa prière. Voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la religion qui soutiennent la piété, et qui la réveillent, ne sont plus, pour l'âme tiède, que des pratiques mortes et inanimées, où son cœur ne se trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût et d'esprit de piété, et où, pour toute disposition, on n'y porte que l'ennui de faire toujours la même chose.

Ainsi, mes Frères, la grâce dans cette âme se trouvant sans cesse attaquée et affaiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse; ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts; ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent; tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant, hélas! quelle destinée pourrait-elle se promettre? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps? L'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre, peut-il tarder de sécher et d'être jeté au feu? Or, telle est la situation de l'âme tiède. Toute livrée à

elle-même, rien ne la soutient; toute pleine de faiblesse et de langueur, rien ne la défend; toute environnée d'ennuis et de dégoûts, rien ne la ranime. Tout ce qui console l'âme juste ne fait qu'augmenter sa langueur; tout ce qui soutient une âme fidèle, la dégoûte et l'accable; tout ce qui rend aux autres le joug léger, appesantit le sien; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses crimes. Or, dans cet état, ô mon Dieu, presque abandonnée de votre grâce, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affaiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse; elle-même penche vers sa chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse; et pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raisons qui prouvent la certitude d'une chute dans la vie tiède et infidèle. Mais faudrait-il tant de preuves, mon cher auditeur, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit ? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à une âme tiède: *Memor esto... unde excideris*[1] ? Remontez à la source des désordres où vous croupissez encore ; vous la trouverez dans la négligence et dans l'infidélité dont nous parlons. Une naissance de passion trop faiblement rejetée, une occasion de périls trop fréquentée, des pratiques de piété trop souvent omises ou méprisées, des commodités trop sensuellement recherchées, des désirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuses pas assez évitées : la source est presque imperceptible ; le torrent d'iniquité qui en est sorti, a inondé toute la capacité de votre âme. Ce n'était qu'une étincelle qui a allumé ce grand incendie ; ce fut un peu de levain, qui, dans la suite, a aigri et corrompu toute la masse. *Memor esto... unde excideris.* Souvenez-vous-en ; vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes ; vous écoutiez tout ce qu'on disait là-dessus comme des exagérations de zèle et de spiritualité ; vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches, sur lesquelles vous ne sentez presque plus de remords. *Memor esto... unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé ; considérez la profondeur de l'abîme où vous êtes ; c'est le relâchement et des infidélités légères qui vous y ont conduit comme par degrés. Souvenez-vous-en, encore une fois ; et voyez si l'on peut appeler un état sûr ce qui a pu vous conduire au précipice ?

Tel est l'artifice ordinaire du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup ; ce serait effaroucher sa proie et la mettre hors d'atteinte à ses surprises ; il connaît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur ; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide[1] contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes et certaines bornes dans le plaisir. Il n'attaque pas d'abord en lion; c'est un serpent. Il ne vous mène pas droit au gouffre ; il vous y conduit par des voies détournées. Non, mes Frères, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux avant d'être adultère ; Salomon se laissa amollir par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères ; Judas aima l'argent avant de mettre à prix son maître ; Pierre présuma avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu. Comme le jour instruit le jour, dit le Prophète, ainsi la nuit donne de tristes leçons à la nuit[2] ; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend toutes les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout à fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore, mon cher auditeur, qui puisse vous rassurer dans cette vie de négligence et d'infidélité ? Serait-ce l'exemption du crime, où vous vous êtes jusqu'ici conservé ? je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle ne tarde pas d'y conduire. Serait-ce l'amour du repos ? mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Serait-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage ? mais comment l'âme tiède pourrait-elle le contenter et lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche ? Serait-ce le dérèglement de presque tous ceux qui vous environnent, et qui vivent dans des excès que vous évitez ? mais leur destinée est peut-être moins à plaindre et moins désespérée que la vôtre : ils connaissent du moins leurs maux, et vous prenez les vôtres

[1] Apoc., II, 5.

[1] *Timide*, 1745 et 1764. — *Timorée*, Renouard.

[2] Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. *Ps.* XVIII, 3.

pour une santé parfaite. Serait-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus mortifiée, plus chrétienne? mais, puisque vous avez pu soutenir jusqu'ici un reste de vertu et d'innocence sans les douceurs et les consolations de la grâce, et malgré les ennuis et les dégoûts que votre tiédeur répandait sur tous vos devoirs; que sera-ce, lorsque l'Esprit de Dieu vous en adoucira le joug, et qu'une vie plus fidèle et plus fervente vous aura rendu toutes les grâces et toutes les consolations dont votre tiédeur vous a privé ? La piété n'est triste et insupportable, que lorsqu'elle est tiède et infidèle.

Levez-vous donc, dit un prophète, âme lâche et paresseuse, rompez le charme fatal qui vous endort et qui vous enchaîne à votre propre paresse. Le Seigneur que vous croyez servir, parce que vous ne l'outragez pas à découvert, n'est pas le Dieu des lâches, mais des forts; il n'est pas le rémunérateur de l'oisiveté et de l'indolence, mais des larmes, des veilles et des combats; il n'établit pas sur ses biens et sur sa cité éternelle le serviteur inutile, mais le serviteur laborieux et vigilant; et son royaume, dit l'Apôtre, n'est pas la chair et le sang, c'est-à-dire une indigne mollesse, et une vie toute dans les sens; mais la force et la vertu de Dieu, c'est-à-dire une foi agissante, une vigilance continuelle, un sacrifice généreux de tous nos penchants, un mépris constant de tout ce qui passe, et un désir tendre et enflammé de ces biens invisibles qui ne passeront jamais: c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

QUARANTE-HUITIEME SERMON.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

LA SAMARITAINE.

NOTICE.

Ce beau sermon fut prêché à Versailles le vendredi 4 mars 1701. Louis XIV et Bossuet étaient parmi les auditeurs. Bossuet, dit le journal de l'abbé Le Dieu, en fut très-content.

Cette homélie fut imprimée en 1705, dans le recueil de Trévoux, avec ce titre : *Sur les obstacles qu'opposent les pécheurs à la grâce.* Nous donnons de longs fragments de cette imparfaite et incomplète version, à cause de l'importance de ce sermon.

ANALYSE.

Semblables à la femme de Samarie, nous opposons à la grâce de Jésus-Christ trois excuses : 1° Celle de l'état; 2° Celle de la difficulté; 3° Celle de la variété des opinions et des doctrines sur la règle des mœurs.

PREMIÈRE PARTIE. — Lorsqu'on nous propose le modèle d'une vie chrétienne, nous répondons qu'une vie si réglée est inalliable avec notre état, et que le monde a ses usages comme le cloître. Mais, 1° la religion ne distingue que deux sortes de devoirs, dont les uns sont particuliers à chaque état; les autres, sans distinction d'état, sont communs à tous ceux qui ont été baptisés. Etes-vous moins chrétiens que les solitaires? avez-vous une autre espérance, un autre Evangile, un autre chef, une autre patrie, d'autres obligations essentielles, ou au moins des exceptions et des dispenses accordées par Jésus-Christ? ses maximes font les devoirs du monde, puisque c'est par elles que le monde sera jugé.

2° Cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas, ne provient que de la corruption des mœurs.

Elle était inconnue aux premiers fidèles ; ils avaient tous renoncé au monde : être chrétien et n'être plus du monde, c'était pour eux la même chose ; vous êtes du monde, dites-vous, c'est votre crime, et vous en faites votre excuse.

3° De quoi prétendez-vous être dispensés en disant que vous êtes du monde ? de la pénitence ? oui, si vous y vivez plus saintement ; de la prière ? oui, si vous y avez moins besoin du secours de la grâce ; de la retraite ? oui, si le commerce du monde vous porte à Dieu ; de la vigilance, des efforts ? oui, si les passions sont moins vives dans le monde, les obstacles plus rares, les devoirs plus faciles à remplir.

4° La foi doit être plus ferme dans le monde que dans le cloître, la charité plus enracinée, la vigilance plus soutenue, la prière plus fervente, la résistance plus fidèle. Les pratiques du cloître ne sont que des moyens particuliers prescrits pour faire observer plus sûrement des devoirs communs à tous les états. Avec moins de secours et plus d'obstacles, vous avez les mêmes obligations à remplir; des vertus, sans la pratique desquelles vous êtes perdu , sont plus difficiles à pratiquer dans le monde que dans le cloître. Les austérités que vous reléguez dans le cloître y sont donc moins nécessaires que dans le monde : cependant, les solitaires trouvent encore dans leurs asiles des sujets de crainte, des combats, des agitations ; et vous, au milieu des périls, vous seriez dispensés de veiller ?

5° Enfin, comparez votre vie passée avec celle des solitaires, les satisfactions que vous devez à Dieu avec celles qu'ils lui doivent ; et vous verrez si les gémissements, les privations, les austérités sont leur partage plutôt que le vôtre. Si la femme de notre Evangile fût née à Jérusalem, cet avantage aurait pu lui faire un motif de sécurité : vous pourriez en avoir un, si vous viviez dans la solitude. Vous êtes du monde, comme elle était de Samarie ; comme elle, vous nous opposez un état qui vous éloigne du salut.

Deuxième Partie. — On diffère sa conversion, parce qu'on se flatte que c'est une démarche facile ; lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, on se rebute par la difficulté de l'entreprise. Le moyen, dit-on, de sonder les abîmes d'une conscience si longtemps souillée, de refondre un caractère fragile et opposé à la piété, de mener une vie chrétienne, dont le détail est effrayant.

Mais, 1° l'état déplorable de votre conscience devrait lui-même vous porter à l'entreprise qui vous fait peur. Est-ce donc la connaissance de vos maux qui vous éloigne du remède ? est-ce le sentiment de votre esclavage qui vous fait refuser votre liberté ? souffrez-vous moins en cachant vos plaies ? C'est votre soulagement qu'on vous propose, en vous invitant à les découvrir au ministre de Jésus-Christ ; vous avez tout à attendre de sa charité ; dès que vous aurez ouvert votre cœur, la paix y renaîtra. Toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes.

2° Vous désespérez de pouvoir réformer votre caractère. Mais quand cette réforme vous coûterait plus qu'à un autre, n'avez-vous point plus de crimes à expier ? d'ailleurs l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez les violences que vous vous faites tous les jours pour le monde? N'êtes-vous pas obligé sans cesse de surmonter vos penchants, de gêner votre tempérament, de sacrifier vos inclinations, de vaincre vos passions ou de les contrefaire ? Ces contraintes vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile. De plus, cette réforme est peut-être moins difficile maintenant ; l'expérience vous a désabusé ; la bienséance exige de vous des mœurs plus sérieuses ; mille contre-temps vous ont dégoûté du monde, et vous ont appris qu'il vous goûtait moins. Au milieu de ses amusements vous ne trouvez plus qu'inquiétude et qu'ennui ; tout cela vous prépare à l'oublier, à le mépriser. Enfin la conversion est-elle l'ouvrage de l'homme ? ce qu'il ne peut seul, ne le peut-il pas aidé de Dieu? Les cœurs les plus corrompus sont quelquefois ceux où la grâce opère de plus grandes choses ; elle change les inclinations, elle forme un cœur nouveau, elle est plus forte que la nature.

3° Les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent, et il ne vous semble pas que des hommes puissent accomplir exactement l'Evangile. C'est une excuse injurieuse à Dieu ; l'Evangile étant sa loi, est nécessairement une loi sage, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères. Dieu en la donnant n'a point cherché son intérêt, mais le nôtre ; et rien en effet de si propre que cette loi à nous rendre heureux. Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin ; n'ayant pu anéantir l'Evangile en rendant Jésus-Christ méprisable, il a essayé de l'anéantir, en faisant passer cette loi pour impraticable : *Lex illa divina, ineffabilis; sed quis illam implet ?* D'ailleurs cette excuse est injuste dans la bouche de ceux qui l'allèguent ; ils se plaignent de l'impossibilité de la vie chrétienne, et ils n'en ont jamais fait l'épreuve : qu'ils prononcent sur les peines et les dégoûts de la vie du monde, leur jugement est recevable ; n'ayant point essayé de la vertu, ils ne doivent pas décider de ce qu'ils ne connaissent point. Rebutés comme les Israélites, ils disent que la terre où on veut les faire entrer est couverte de monstres et de géants : *Terra devorat habitatores suos.* Témoins du contraire, nous leur disons comme Josué et Caleb, que cette terre est excellente : *Terra quam circuivimus valde bona est.* Oui, si vous connaissiez le don de Dieu, les consolations qu'on éprouve à son service, la tranquillité qu'on y goûte, les facilités que la grâce y ménage à notre faiblesse, vous ne différeriez pas un instant votre conversion : vous ne craignez la vertu que parce que vous ne la connaissez pas.

Troisième Partie. — La dernière excuse qu'oppose le pécheur, c'est la variété des opinions sur le règlement des mœurs ; de cette variété il conclut que l'Evangile ne renfermant rien de trop assuré, il peut vivre tranquille dans ses égarements.

Mais, 1° il n'y a que des âmes timorées qui puissent se plaindre que cette variété d'opinions les jette dans la perplexité : ne croyant jamais marcher par un chemin assez sûr, elles ont des doutes sur lesquels il n'est pas toujours facile de prononcer, et elles peuvent trouver dans le sanctuaire ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme. Mais le dérèglement de la Samaritaine était clair pour elle ; il n'y avait ni à Jérusalem, ni à Garizim aucune loi qui pût l'autoriser : de même, pécheurs, il n'y a point de variété de sentiments par rapport à vos passions honteuses ; partout on vous condamne ; partout on vous dit que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles n'entreront point dans le royaume de Dieu. Cette uniformité d'opinions ne vous ramène point à la vérité. Commencez donc par renoncer à des désordres qui n'ont pour eux aucun suffrage, pas même le vôtre ; adorez Dieu en esprit et en vérité ; alors ne cherchant que Dieu partout, partout vous le trouverez ; alors vous gémirez devant le Seigneur de la variété des décisions, et vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité.

2° On n'allègue cette frivole excuse, que parce qu'on ne veut point se convertir. A l'exemple des Samaritains, on ne sait ce qu'on adore. On veut retenir comme eux le fond de la religion ; mais comme eux on y veut mêler des usages profanes et favorables aux passions. La conscience ne ratifiant point ce mélange, on n'est pas d'accord avec soi-même : pour se calmer, on suppose que les ministres eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux ; on fonde sa sécurité sur leurs dissensions prétendues; et parce qu'on craint la vérité, on est bien aise qu'elle soit obscurcie.

Telle était la disposition de la Samaritaine. Sollicitée au dedans et au dehors, elle voulait encore différer sa conversion. Quand le Messie sera venu, dit elle, il nous annoncera toutes choses ; c'est moi-même, lui répond Jésus-Christ, et si vous laissez perdre l'heureux moment où je vous parle, vous périssez sans ressource. Jésus-Christ nous dit la même chose : Voici le don de Dieu ; ne différez plus une conversion que vous avez attendue en vain de l'âge, du loisir, de la rupture de vos engagements ; voici le moment favorable, regardez-le, ou comme le comble de mes miséricordes sur votre âme, ou comme le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Venit (Jesus in civitatem Samariæ. quæ dicitur Sichar.

Jésus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar. Jean, IV, 5.

Les voies de la grâce dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes Frères. Tantôt c'est un rayon vif et perçant, qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte le cœur; tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès et ses successions, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, et qui ne prend enfin le dessus qu'après que mille alternatives ont fait douter à qui des deux demeurerait l'honneur du combat. C'est quelquefois un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban; quelquefois, c'est un Dieu patient, qui lutte avec un simple fils d'Abraham, et lui laisse faire assez longtemps un triste essai de ses forces, ou pour mieux dire de sa faiblesse.

Sous des conduites si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu. Quoique vous nous laissiez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs ; et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection, que la prompte soumission des autres disciples, on peut dire que les résistances et les oppositions d'une femme de Samarie font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grâce, que les soudaines conversions des pécheresses et des Saul. Du moins, mes Frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même : ce sont des prodiges, et il veut seulement qu'on admire sa puissance et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais lorsque la conversion d'une âme criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grâce, c'est pour nous alors qu'il triomphe, ce sont des leçons, et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous, et que la grâce ne lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménagerait-il si longtemps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avait voulu nous tracer, dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grâce?

Or, je remarque trois excuses principales qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme samaritaine ; et par là elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle. *Quomodò... bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana*[1] *?*

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est..., neque in quo haurias habes*[2].

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant dou-

[1] Jean, IV, 9.
[2] *Ibid.*, 11.

Les voies de la grâce dans la conversion du pécheur ne sont pas toujours les mêmes, mes Frères. Tantôt c'est un rayon vif et perçant qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte ceux sur qui il tombe ; tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a son progrès et sa succession, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages épais qu'elle veut dissiper, et ne prendre le dessus qu'après que mille attaques mille fois repoussées ont fait douter à qui des deux demeurera l'honneur du combat. Tantôt c'est un Dieu fort qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban ; tantôt c'est un Dieu patient qui lutte avec son serviteur Jacob, et le laisse quelque temps douter de sa situation, afin de le faire pourtant entrer dans la voie où il l'invite.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que partout vous agissez comme maître des cœurs ; et si le doute et la fausse délicatesse d'un apôtre incrédule fit plus d'honneur à votre résurrection, que l'humble soumission de tous vos autres disciples, on peut dire aussi que les résistances de la femme de Samarie à sa conversion font presque plus éclater la gloire et le triomphe de la grâce, que les conversions subites des Madeleine et des Paul. Du moins, lorsque le Seigneur triomphe des cœurs sans combattre et qu'il les enlève tout d'un coup, il semble qu'il n'agit que pour lui-même : ce sont des prodiges de la grâce, et il veut seulement qu'on les admire. Mais lorsque, voulant triompher d'une âme infidèle, il la ménage peu à peu, qu'il lui livre des attaques, et qu'il y trouve de la résistance, qu'il fait des efforts pour la gagner, et qu'elle en fait pour se perdre, il semble que c'est pour nous qu'il agit : son dessein est de nous instruire, et ce sont des modèles qu'il faut imiter. En effet, si la grâce n'enlevait les pécheurs que comme autrefois elle enleva Zachée à ses finances, Pierre à ses filets, Matthieu à sa banque, Paul à ses superstitions, l'Evangile garderait ici un silence éternel sur ces éclatantes conversions ; mais comme il a eu dessein de nous instruire, il a bien voulu nous tracer dans ses Livres saints des exemples de quelques conversions plus lentes et plus ordinaires, afin de nous découvrir en même temps les excuses et les obstacles que les pécheurs opposent d'ordinaire aux efforts de la grâce.

Or j'en trouve trois principalement dans l'évangile de ce jour, qui servent comme de rempart à cette femme samaritaine, contre les poursuites et les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

La première est l'excuse de l'état. Elle est femme samaritaine ; et par là elle se veut défendre d'accorder au Sauveur cette eau qu'il semble lui demander avec instance : *Quomodo*

teux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle se trouve. *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet* [1].

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnaissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grâce. *Audiamus ergò in illâ nos, et in illâ agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes.

Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre Evangile. C'est ce que je me propose, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ voulant, ce semble, ménager la faiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ses préjugés, pour les mieux combattre ; il parle le langage de ses erreurs, pour avoir occasion d'insinuer la vérité ; il dissimule quelque temps ses misères, pour la préparer à les mieux connaître ; et, de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais, d'un autre côté, cette pécheresse en garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices ; et, aussi ingénieuse à échapper à la grâce que la grâce paraît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ, est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodò... bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana ?* et que l'usage a de tout temps interdit à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis* [1].

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours pour justifier des mœurs profanes et toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne, que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement, de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus ; de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, les soins domestiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes : vous

[1] Jean, IV, 20.

[1] Jean, IV, 9.

tu judæus cum sis, bibere a me poscis quæ sum mulier samaritana?

La seconde excuse est celle de la difficulté des moyens. Le puits est profond et vous n'avez pas de quoi puiser de l'eau : *Puteus altus est... neque in quo haurias habes.*

Enfin, la troisième excuse est celle de la variété des opinions et des sentiments sur le culte. Elle est incertaine s'il faut adorer à Jérusalem, ou si elle doit adorer sur la montagne, sur le rapport de cet étranger qui lui parle : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.*

Or, voilà les injustes résistances que les pécheurs rebelles font encore tous les jours à la grâce de Jésus-Christ qui veut les convertir, ils opposent aux mouvements de cette grâce trois frivoles excuses.

L'excuse de l'état. On la fait consister à trouver dans ses engagements, dans ses désordres, dans sa propre corruption, un prétexte pour ne point sortir de sa vie mondaine et criminelle.

L'excuse des difficultés. On la trouve dans l'idée qu'on se forme des voies de la vertu, comme pénibles et impraticables.

L'excuse de la variété des opinions dans le culte. On la fait consister dans une incertitude prétendue de motifs, et dans certains scrupules qui vous calment sur les déréglements et les dangers de votre état.

Mon dessein est donc de combattre toutes ces frivoles excuses en suivant les démarches de cette femme samaritaine ; c'est le dessein qui m'a paru le plus conforme à l'esprit de l'Evangile et qui nous donnera lieu d'en peser avec attention chaque circonstance. Implorons les secours dont nous avons besoin, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

nous répondez que cette grande exactitude ne saurait convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodò... bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts ; et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* On se plaint que nous condamnons le monde sans le connaître ; que l'idée que nous donnons de la vertu, est une singularité ridicule ; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état ; et qu'il serait peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde, tout ce qu'on pourrait exiger de nous-mêmes.

Mais, mes Frères, premièrement, la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différents. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ, sans distinction de juif et de gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé, je vous demande, mes Frères, pour être du monde ou de la cour, en êtes-vous moins chrétiens? Y a-t-il une autre espérance, un autre Evangile, un autre baptême pour vous, que pour ceux qui habitent les déserts? En êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? Que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Evangile à part à la cour et au monde? A-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? A-t-il déclaré qu'il ne prétendait pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattrait, ces maximes saintes, et qu'il serait jugé par elles. Or, ce qui nous juge, c'est notre loi ; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ces maximes, si ces maximes n'étaient pas nos devoirs. Vous êtes du monde? Mais la pécheresse de l'Evangile était du monde; se crut-elle dispensée de faire pénitence, et de pleurer le reste de ses jours les égarements du premier âge? David était du monde et assis sur le trône ; se persuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ses larmes et la rigueur de ses austérités [1]? Lisez-en le détail dans ces cantiques divins, qui en furent les fruits, et qui en seront les monuments immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étaient du monde et sorties d'un sang illustre ; furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisirs [2]? Vous le savez ; et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes Frères, d'où est venue dans l'Eglise cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas? N'est-ce pas de la corruption des mœurs et du relâchement de la foi? Distinguait-on, entre les premiers fidèles, ceux qui étaient du monde de ceux qui n'en étaient pas? Ah! ils avaient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux mêmes qui étaient de la maison de César, ils vivaient tous séparés du monde ; ils n'avaient rien de commun avec le monde ; ils savaient tous que le salut n'était pas pour le monde ; être chrétien et n'être plus du monde était alors la même chose, et sur ce point il n'y avait entre eux aucune différence [3]. Vous êtes du monde, mon cher auditeur? Mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse? Un chrétien n'est plus de ce monde ; c'est un citoyen du ciel ; c'est un homme du siècle à venir ; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'âme fidèle : tout ce qui passe, est déjà passé pour elle ; tout ce qui doit périr, n'est déjà plus à ses yeux [4].

[1] David était du monde ; et cependant crut-il que sa pénitence devait être plus légère et sa satisfaction plus douce et plus modérée ? — 1705.

[2] Les Esther, les Judith, les Paule, les Madeleine, étaient du monde ; et cependant ont-elles cru pouvoir accorder avec les sentiments de la pénitence les sentiments de vanité, de faste, de plaisir, de mollesse ? — 1705.

[3] Distinguait-on parmi les premiers fidèles ceux qui étaient du monde et ceux qui n'en étaient pas? Alors on se regardait tous comme frères de Jésus-Christ, comme serviteurs du même maître ; les ministres, les vierges, les veuves, les plus simples fidèles qui vivaient tous séparés du monde, n'avaient rien de commun avec lui. Etre chrétien et n'être pas du monde était alors la même chose.

[4] Vous êtes du monde, ah ! c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse. Votre patrie est dans le ciel, et vous voulez demeurer attachés à la terre. Vous êtes les citoyens des saints,

Vous n'êtes venu, ô mon Dieu, que pour condamner le monde; et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, et nous justifiera contre votre loi même !

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire ? Que vous êtes dispensés de faire pénitence ? Mais si le monde est le séjour de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance ; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire ? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquents que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grâce pour s'y soutenir, je suis pour vous. Que la retraite n'y saurait être un devoir ? Mais si les entretiens y sont plus saints, les assemblées plus innocentes ; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grâce ; je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver ? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter ; si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Evangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses ; vous dites vrai, et on vous l'accorde. O homme ! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges ; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes, augmente votre liberté ; et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences ; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde, que dans la solitude ; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvements de votre cœur, que le solitaire et l'anachorète ; si vous ne priez avec plus de ferveur ; si vous ne résistez avec plus de fidélité ; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en-haut ; vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état, qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous ; les vertus faibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres et dans les secours d'nne sainte discipline ; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils où elles se brisent, ou des séductions qui les affaiblissent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne ; dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état et ceux des cloîtres et des déserts ; quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes, et les assujétirent aux lois d'une discipline sévère ? Prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Evangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles [1] ?

Ecoutez-le, mes Frères. Tandis que les chrétiens formaient encore au milieu du monde une assemblée de saints, dont le monde lui-même n'était pas digne ; que les femmes annonçaient la piété par leur pudeur et leur modestie ; que les fidèles brillaient comme des astres purs au milieu des nations corrompues ; et que les païens eux-mêmes respectaient, dans la pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur morale ; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes ; et l'assemblée des fidèles était encore l'asile de la vertu ; et la vie commune, la voie qui conduisait au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affaiblir, en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'Esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes ; que la vie commune n'y était plus la vie chrétienne, et que les usages avaient prévalu sur la loi,

et vous habitez dans la corruption. Le chrétien destiné pour le ciel ne doit vivre que pour le ciel ; son corps suit les mouvements de son âme et son cœur doit se trouver où est son esprit. Il est dans le monde, mais il ne doit pas vivre pour le monde.

[1] Et c'est ici que je veux vous dire à mon tour : *Non coutuntur Judæi Samaritanis* ; les enfants du monde n'ont point de commerce avec les véritables chrétiens. Et pour confondre encore plus la vanité de ce prétexte, dites-nous, vous qui mettez tant de différence entre les obligations du monde et celles du cloître ; quelles furent les intentions de ces saints fondateurs qui assemblèrent par leur zèle et la bonne odeur de leurs vertus, ces hommes religieux dans la solitude, et les assujétirent à une discipline sévère ? Prétendirent-ils faire de nouvelles lois, ou ajouter aux maximes de Jésus-Christ des rigueurs nouvelles ?

cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale. Mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens fort altérées, et fort difficiles à pratiquer dans le monde; qu'à faciliter à leurs disciples l'observance de l'Evangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer; de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens, que ces saints pénitents crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étaient communs avec nous [1]. Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Evangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes. Ainsi ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnée à tous les fidèles; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux, pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde, pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui passe, commandé à chacun de nous dans l'Evangile; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère, pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde auxquels nous avons tous renoncé dans notre baptême; ils s'imposèrent le joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Evangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de là? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux; que sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes; que sans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux, et user de ce monde comme si nous n'en usions pas; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens, et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse, et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que dans une vie commune, il faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter, au milieu des entretiens et des commerces, une solitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter, sous l'or et sous la soie, un homme pénitent, et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et en un mot, que sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle [1].

[1] Ecoutez-les ; ils vous diront, ces hommes dont le monde n'est pas digne, que, tandis que les fidèles brillaient au milieu des assemblées publiques, et que les païens mêmes respectaient la sainteté de leurs mœurs, il eût été inutile de se retirer dans la solitude ; l'on était encore jaloux de ses devoirs, et la voie qu'on suivait menait à la vie. Mais depuis que le monde devenu chrétien porta dans l'Eglise sa corruption et ses fausses maximes, alors ces hommes, voyant que la vie commune n'était plus une vie chrétienne, cherchèrent un asile dans la retraite contre la corruption du monde. Mais ils ne proposèrent que d'y faire revivre cette ancienne rigueur des saints canons, d'y retracer la sévérité de l'Evangile si négligée dans le monde, et de faire pratiquer à leurs disciples les règles les plus austères de la religion chrétienne, que tous les chrétiens devraient pratiquer comme eux.

[1] Or, que conclure de là ? Que toutes ces pratiques de mortification, de pénitence, d'austérité, que vous regardez avec tant de mépris et d'indifférence, ne furent que des moyens que les saints solitaires crurent nécessaires au salut parmi la corruption du siècle, et qui doivent vous être communs avec eux. Que conclure de là ? Qu'ayant les mêmes moyens de vous sauver, vous avez par conséquent la même facilité de le faire ; que sans remplir toute l'étendue des conseils, vous devez pourtant observer les préceptes ; que sans vous dépouiller de tous vos biens, vous devez pourtant être pauvres de cœur au milieu des richesses, comme ceux qui vivent dans l'indigence ; que quoique vous ne soyez pas obligés de conserver une parfaite sainteté au milieu des dangers qui vous environnent, vous devez pourtant être réglés dans l'usage de la vie, comme ceux qui vivent dans le cloître ; que sans avoir cette pureté et cette perfection que les solitaires trouvent dans le silence et le recueil-

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostome : Il faut donc se retirer sur les montagnes, et déserter les villes. Est-ce que l'Evangile n'est plus que pour les solitaires? Est-ce que la chasteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts? Quelle erreur donc des gens du monde de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées toutes les austérités de la vie chrétienne! Ah! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde qu'au solitaire au fond de sa retraite. Il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers; humble dans les distinctions du rang et de la naissance; tempérant dans la liberté des repas; pauvre dans l'abondance des biens de la terre; pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisir; doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions; et cependant si vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seraient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions [1].

Cependant, mes Frères, malgré toute la sûreté des cloîtres et des déserts, et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs a pu prendre pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur faiblesse, et d'être sans cesse attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne. Ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes, et trouvent, dans le lieu même de la paix et de la sûreté, des combats et des agitations, où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence. Et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de vivre avec plus de sécurité et d'indulgence pour vous-même? Vous, environné sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur, vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croiriez [1] que l'avantage de cet état est une indolence profonde, une inutilité de vie dangereuse même à la plus austère retraite, une immortification qui, loin des périls, deviendrait un péril elle-même? Et depuis quand, ô mon Dieu! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut, que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile [2]?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnaient, de sortir de leurs antres et de leurs bois, pour aller attaquer les Philis-

lement, vous devez pourtant mettre une garde de circonspection sur votre langue, afin qu'il ne vous échappe aucune parole suspecte ou dangereuse; que sans chanter continuellement les louanges du Seigneur comme les âmes religieuses, vous devez pourtant ne rien dire dans vos discours qui blesse la piété, ni la réputation de vos frères; que sans être chargés de haire et de cilice comme ces illustres pénitents, vous devez pourtant porter votre croix et faire pénitence de vos crimes (*a*); que sans sortir du monde pour vous ensevelir comme eux dans une affreuse solitude, vous devez pourtant y vivre comme si vous n'y étiez pas, et jouir de ses biens comme si vous n'en jouissiez pas; que sans condamner votre corps à un jeûne continuel, vous devez pourtant être sobres dans vos repas, et tempérants dans le boire et le manger; que sans être revêtus comme eux de peaux de chameau, de bure et de vêtements pauvres et honteux (*b*), vous devez porter comme eux un habit simple et modeste, conforme à l'exemple de Jésus-Christ; enfin que sans vous interdire comme eux tout ce qui est le plus permis, vous vous interdisiez au moins tout ce qui flatte les sens et la chair.

[1] On trouve aussi dans l'édition de 1705 cette belle et sévère comparaison entre le monde, ou plutôt entre la cour de Louis XIV, et les austères solitudes :

Venez nous dire après cela, comme autrefois on disait à saint Chrysostome : Pour se sauver, il faut donc se retirer dans les déserts. Ah! est-ce donc que le renoncement à soi-même, le pardon des injures, la tempérance, la modestie, l'humilité, le détachement de la terre ne sont plus que les vertus du cloître? Ah! il en coûte bien plus à l'âme fidèle de se sauver dans le monde, qu'aux solitaires de se sauver dans la retraite. Il est bien plus difficile d'être ferme dans les dangers, humble dans les grandeurs, tempérant dans l'usage des mets délicats, pauvre dans l'abondance, pénitent dans les occasions de mollesse, doux et patient dans les pertes des biens, qu'au milieu des cloîtres où aucun de ces dangers ne se rencontre; et cependant si vous ne pratiquez point tout cela dans le monde, vous êtes perdu. Mon Dieu! les saintes austérités seraient-elles plus nécessaires dans les cloîtres, où les occasions sont plus rares, les grâces plus fortes, les chutes moins fréquentes que dans le monde, où tout est plein de piéges, où tout est couvert d'écueils, où tout excite au mal, où tout séduit, et où l'on ne peut se sauver qu'avec une attention toute singulière?

(*a*) La Trappe.

(*b*) Encore la Trappe et Septfonds. On le sent, Massillon, qui connaissait le monde, avait aussi expérimenté la plus austère retraite.

[1] *Vous croyez*, Renouard. *Vous croiriez*, 1745 et 1764.

[2] Quelle illusion, quelle erreur, de croire que ces hommes, éloignés de tout danger, de toute occasion, aient plus besoin de mortification et d'austérités que les mondains qui sont exposés à toutes sortes de périls; et qu'il doive vous en coûter moins dans le monde, où la qualité vous engage à des occasions dangereuses, où la multitude des obstacles vous rend la voie du salut plus difficile, et où par conséquent la prière doit être plus fréquente, le recueillement plus parfait, l'attention plus vive, la garde des sens plus continuelle, les mortifications plus indispensables! Voilà tout l'avantage qui vous revient de vivre dans le monde.

tins : Quoi ! lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes; nous nous voyons à tous moments sur le point de tomber entre les mains de notre ennemi, et que sera-ce si nous en sortons, et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins? *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus; quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum* [1] *!* Et voilà ce que je pourrais vous dire ici : Quoi ! nous craignons, nous au fond de nos retraites; nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge [2]; nous y opérons notre salut avec tremblement; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendrait un écueil pour nous, si nous ne travaillions sans cesse au recueillement des sens et à la mortification des passions : *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus.* Et vous voudriez nous persuader que nous aurions moins à craindre; que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prières, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples; en un mot, d'ennemis qui vous environnent ! *Quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum!* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites; et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seraient plus un danger au milieu du monde même !

Mais après tout, mes Frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde, et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance, qu'ils exigent de vous, à la sûreté des cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celles des saints pénitents qui les habitent; les satisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi ! vous prétendez que des âmes retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse; qui, élevées dans le secret de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seraient presque des vertus pour vous; vous prétendez que c'est leur partage de gémir toute leur vie sous la cendre et sous le cilice, de refuser tout à leurs sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour ; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement; vous, dis-je, vous nous soutiendrez que vos obligations sont moins austères; que les jeux, les plaisirs, les spectacles, les profusions, les sensualités, les excès de la table, vous sont moins interdits; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces âmes pures et innocentes; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations, sont leur affaire et non pas la vôtre; que c'est à elles à souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier, et à vous à vivre dans l'indolence et dans l'usage de tout ce qui flatte les sens ! Grand Dieu ! que les hommes, rapprochés de la vérité, paraîtront un jour injustes, insensés et téméraires !

La femme de Samarie s'abusait donc, en opposant à la grâce de Jésus-Christ sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie d'un peuple saint, et à qui les promesses avaient été faites, tout cela aurait pu la porter à se faire de son état une excuse et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages sont des abus, les exemples des écueils, les maximes des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut, et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? Et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus de raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité, et de croire qu'ainsi éloigné des périls, vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance; mais d'alléguer que vous êtes

[1] I Rois, XXIII, 3.

[2] On sait que Massillon entra très-jeune en effet dans la compagnie de l'Oratoire.

du monde, c'est regarder les difficultés de salut attachées à votre état, comme des adoucissements qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent; et que nous faisons la voie si difficile, que vous perdez courage: seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir, comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes. Il n'en est aucun qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux nouvelles instances de la grâce. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ : la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère : *Puteus altus est... neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes Frères, l'excuse qu'on oppose encore tous les jours aux mouvements secrets de la grâce, qui nous sollicitent à un changement de vie : le défaut de moyen, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes sur la conscience : depuis si longtemps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacrements; comment se résoudre à éclaircir ce chaos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs on est d'un caractère si fragile; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir; on ne paraît pas né pour la dévotion; comment changer de tempérament et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur : le moyen de se condamner à la retraite; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers! Heureux ceux qui en ont la force! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce pas cet état déplorable lui-même qui devrait vous porter à tout entreprendre? Quoi! la connaissance que vous avez de vos maux vous éloigne du remède; vous regardez votre délivrance comme une peine! Vous ressemblez à un esclave qui refuserait sa liberté, parce qu'il gémirait sous un ancien esclavage et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre cœur? Souffrez-vous moins en cachant vos plaies, que si vous les alliez découvrir au médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords; d'en faire sortir des serpents qui vous déchirent; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ qui mêlera ses larmes aux vôtres; qui sera plus touché de vos malheurs que scandalisé de vos faiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous, dont la grâce a fait de grands saints; qui vous aidera, par ses prières et ses gémissements, à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans votre douleur; qui vous soutiendra dans votre faiblesse; qui vous rassurera dans votre confusion; et qui sera moins le juge de votre conscience que l'ami de votre adversité et le confident charitable de vos peines. Ah! vous n'aurez pas plutôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous; ce glaive, qui vous perce, arraché; ce poids, qui vous accable, tombé; ce ver, qui vous ronge, expiré; ces pensées sombres, qui vous noircissent l'esprit, disparaîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut et au repos même de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes; de vous défendre, et contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connaître; éloigné des sacrements, des consolations de la grâce, vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire avec votre conscience et vos crimes : voilà la peine. La conversion

qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement et le plus assuré remède.

Mais, en second lieu, vous ne paraissez point né pour la piété, dites-vous ; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points, par où cependant il faudrait commencer ; toutes vos inclinations se trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu et dévotion : *Puteus altus est.* Mais, premièrement, quand il devrait vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer ? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence ? Ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde ? Ces penchants que vous nous donnez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois surmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance ? Ce malheureux tempérament que vous nous alléguez si souvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des situations où il faut le gêner, le contraindre ? Et qu'est la vie du monde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte ; une gêne qui ne finit point ; une suite d'occupations opposées à vos penchants ; une scène où il faut toujours jouer le personnage d'un autre ? Ah ! ce n'est pas à vous surtout qui habitez les palais des rois, à venir nous alléguer des inclinations désaccoutumées de tout joug, et qui, par un long usage d'indépendance, ne sauraient plus se contraindre. Vous avez appris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours vos penchants à des intérêts plus forts. Depuis que vous avez des passions, il a presque toujours fallu ou les surmonter ou les contrefaire ; flatter ceux que vous méprisez ; caresser ceux que vous haïssez ; ramper devant ceux auxquels votre orgueil est inconsolable d'être forcé de céder ; laisser le plaisir pour le devoir. Ah ! le monde vous a instruit pour la vertu ; et les contraintes de la cour et des passions vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile[1].

[1] Votre faiblesse vous décourage, dites-vous ; vous avez apporté en naissant des inclinations vives pour le plaisir ; vous n'êtes pas né pour la dévotion, et vous ne sauriez vaincre un penchant qui vient de votre tempérament. Mais quand il devrait vous en coûter quelque chose pour revenir à Dieu, feriez-vous plus que vous ne lui devez ? Le ciel ne mérite-t-il rien ? Et le monde seul mérite-t-il qu'on fasse tant pour lui ? Ne vous en a-t-il rien coûté, pour vous conformer aux maximes du monde ? Ah ! vous le savez, que tous vos biens, vos plaisirs, vos honneurs vous ont coûté plus de maux, de peines et de confusion que vous n'en auriez jamais essuyés dans la pénitence.

Que dirai-je encore ? peut-être vous en aurait-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeunesse ; les passions alors plus vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les plaisirs plus séduisants par leur nouveauté, laissaient peut-être alors à votre faiblesse moins de liberté de s'en défendre. Mais à l'heure qu'il est, que, lassé par votre propre expérience, vous en avez connu le vide et l'amertume ; à l'heure qu'il est que l'âge, les emplois, les bienséances mêmes du monde, exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus réglées ; à l'heure qu'il est que des dégoûts, des contre-temps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, de la perfidie même des créatures, vous ont appris ce qu'il fallait attendre des passions et des engagements profanes ; à l'heure qu'il est, que moins propre au monde, il commence à se refroidir à votre égard, et à vous avertir qu'il est temps de vous faire d'autres plaisirs et d'autres occupations que les siennes ; à l'heure qu'il est que vous ne traînez plus au milieu de ses amusements qu'une conscience inquiète, qu'un ennui mortel que rien ne saurait plus égayer, parce qu'il prend sa source dans la tristesse et la maladie de votre âme que Dieu seul peut soulager ; ah ! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous passer du monde, de l'oublier, de le mépriser. Vous portez déjà au dedans de vous les semences de ces heureuses dispositions ; vous ne l'aimez déjà plus par raison, par dégoût, par l'inconstance toute seule du cœur ; que sera-ce quand la grâce aidera ces préparations de la nature, que vous le haïrez par un principe de foi et de piété, et que la lumière du ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant et toute la misère[1] ?

[1] Il vous en aurait peut-être plus coûté dans votre jeunesse, où vous ne connaissiez point encore les perfidies du monde, de vous en interdire tout à fait l'usage ; et de faux plaisirs que vous ne faisiez qu'entrevoir, auraient laissé à votre cœur encore tendre quelque peine de s'en abstenir. Mais à présent que vous êtes lassé de marcher dans ces voies rebutantes, que vous êtes dégoûté de ses charmes trompeurs et que vous en avez connu par vous-même toute l'amertume ; maintenant que les emplois vous fatiguent, que l'âge commence à vous rendre ennuyeux, que le monde ne trouve plus rien d'aimable en votre personne ; maintenant que le monde, par ses rebuts, ses inconstances et ses mauvais traitements, vous annonce qu'il est temps que vous cherchiez d'autres consolations que les siennes ; maintenant que vous traînez peut-être un corps défiguré par les maladies, usé par les débauches, que vous portez dans vous un cœur déchiré par les remords, abattu de chagrin et de tristesse, que vous renfermez un fond d'ennui mortel en votre âme que rien ne peut égayer, parce que tout la dégoûte, peut-

Enfin, ne semble-t-il pas que vous ne devez compter que sur vous-même ? J'avoue que si l'ouvrage de la conversion était l'ouvrage de l'homme seul, vous devriez en désespérer. Mais ignorez-vous que ce qui n'est pas possible à l'homme seul, l'est à l'homme aidé de Dieu; que rien n'est difficile à la grâce ; que les cœurs les plus fragiles et les plus corrompus sont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choses, et que l'extrémité de nos misères est souvent la plus favorable disposition à l'excès de ses miséricordes ? Hélas ! la pécheresse de la cité était fragile, enivrée du monde, pleine de passions, et ne paraissait pas née pour la vertu. Cependant, fût-il jamais d'amour plus vif pour Jésus-Christ, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la sienne ? Augustin était faible ; hélas ! ses désirs, ses rechutes, ses perplexités, ses agitations, ses efforts impuissants pour s'arracher à sa boue, et le poids fatal qui l'y rentraînait à l'instant, vit-on jamais tant de faiblesse ? Et cependant l'Eglise a-t-elle vu de conversion plus glorieuse à la grâce de Jésus-Christ ? Et, pour ne pas sortir de notre Evangile, la femme de Samarie était faible ; la multitude de ses mariages n'avait pu la ramener à des mœurs plus régulières, et son mauvais caractère l'emportait toujours ; cependant, le Sauveur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute sa faiblesse ? Ah ! c'est que la grâce change les inclinations, corrige le tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout l'homme ; c'est que les vases de boue, entre les mains de l'ouvrier tout-puissant, deviennent bientôt des vases d'élite, plus solides que l'airain, plus brillants que la lumière, plus purs que le métal le plus précieux ; c'est en un mot que la grâce est plus forte que la nature[1].

Mais, en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent. Car vous ne vous flattez point, dites-vous. Si vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi comme tant d'autres ; si vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ménagement et sans réserve ; mais c'est cela même qui fait peur. Aussi on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après cette vie ; mais l'Evangile exactement accompli ne semble pas fait pour des hommes aussi faibles que nous le sommes : *Puteus altus est... neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord : Si vous croyez que l'Evangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur ; que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères ; que c'est un remède, et non pas un piége ; le secours, et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre. C'est un père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à ses enfants les voies de la vie éternelle ; c'est un maître généreux, qui, dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts qu'à sa propre gloire[1]. Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte ? C'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à nos peines,

il vous paraître difficile de le quitter pour vous donner à Dieu ? Ne voyez-vous pas qu'il vous en coûtera bien moins pour le haïr, ce monde infidèle, et vous passer de lui, qu'il ne vous en coûtait à le servir, à l'aimer et à le rechercher ? Déjà vous plaignez donc le sort de ceux qui s'abandonnent au service du monde ; déjà vous le haïssez par dégoût et par dépit ; déjà vous voudriez n'avoir jamais vécu que dans la solitude ; que sera-ce donc lorsque vous le haïrez par un mouvement de la grâce, et que la lumière du soleil de justice vous en aura découvert le néant et la perfidie ?

[1] D'ailleurs, est-ce que vous ne comptez que sur vos propres forces dans ce changement où vous trouvez tant de difficultés ? Vous auriez raison d'y en trouver de si grandes, si la conversion n'était l'ouvrage que de la nature et qu'elle ne fût point celui de la grâce. Mais vous le savez, que Dieu se plaît à ramener à lui les cœurs les plus rebelles, les plus faibles et les plus corrompus, parce que dans ces conversions, tout paraît venir de sa grâce, et que sa puissance y trouve de quoi se glorifier. Madeleine était vive pour le plaisir, faible pour la vertu, et ne paraissait pas assez forte pour soutenir les rigueurs d'une pénitence proportionnée à ses crimes ; cependant, quelle conversion fut jamais plus sincère, plus prompte, plus parfaite que la sienne ! Augustin était ardent pour le plaisir, grand amateur des maximes du monde ; il semblait être né avec des inclinations toute tournées vers les créatures ; cependant, quel fut son amour pour Dieu ! Vit-on jamais plus de faiblesse dans un pécheur ? Cependant, vit-on jamais homme devenir plus conforme à l'image de Jésus-Christ souffrant ? Et, pour ne point m'écarter de mon Evangile, la Samaritaine était faible ; son cœur était tout pour le monde ; ses maximes corrompues l'emportaient toujours sur les saintes lois de Jésus-Christ, qu'elle ne connaissait pas ; cependant, le Sauveur ne triomphe-t-il pas de sa faiblesse, de ses ténèbres et de son opiniâtreté ?

[1] Il fallait, Eraste, que la morale chrétienne fût telle qu'elle est pour être parfaite ; vous en demeurez d'accord. Mais, dites-vous, il est impossible de la suivre. — Oui, sans Jésus-Christ ; mais on peut tout avec lui. Il est notre force aussi bien que notre sagesse. S'il nous conseille de faire le contraire de ce que nous voulons, c'est qu'il veut changer notre cœur. Car il ne ressemble pas à Platon, qui donne des lois pour établir une république, et qui ne fait pas des hommes capables de les observer. — MALEBRANCHE. *Conversations chrétiennes*. Entretien VII *ad finem*.

et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt que le nôtre aurait pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? Lui revient-il quelque chose de nos vertus? Sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? Est-ce une gloire à lui de s'assujétir les hommes par des lois capricieuses, où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir, et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne ses préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs ; il eût fait de la société une confusion affreuse, sans lien, sans règle, sans équité, sans dépendance ; où les seules passions, qui arment les hommes les uns contre les autres, les auraient liés ensemble ; où nos seuls désirs auraient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il en a donc mis à nos peines ; en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes; en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans ; en nous assujétissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes[1].

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin, à la naissance de la foi il tâchait de renverser l'œuvre de Dieu et d'anéantir l'Evangile, en rendant Jésus-Christ méprisable. Qui adorez-vous, disait-il aux chrétiens par la bouche des sages du paganisme, un juif, un mort, un crucifié, un homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la mort? *Antea quid dicebat? quem colitis, Judæum, mortuum, crucifixum, nullius momenti hominem, qui non potuit à se mortem depellere?* Quand il a vu que ce moyen était inutile, continue ce père ; que ces blasphèmes n'étaient plus écoutés qu'avec horreur ; que les peuples en foule couraient adorer ce crucifié ; que, malgré la puissance des Césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie, soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étaient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers ; et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines, ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissait plus rien à dire contre la vérité de l'Evangile ; il s'est tourné d'un autre côté; il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture; il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une loi admirable, sainte, divine ; il faut en convenir : rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ ; mais qui les pratique ; mais comment les observer ; mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie ; mais la faiblesse humaine peut-elle aller jusque-là ; mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Evangile prescrit, sans doute ils étaient fait autrement que nous ne le sommes? *Cœpit à fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana ; potens lex illa, divina, ineffabilis : sed quis illam implet?* Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes ; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve. Ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde ; et sans connaître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloignent, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez, selon la parole de l'Evangile, commencé l'édifice, et que vous n'eussiez pu l'achever ; quoique le mauvais succès de l'entreprise dût être attribué à votre imprudence, selon Jésus-Christ, et au défaut de précautions, néanmoins vous pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais vous n'avez jamais fait de démarche sin-

[1] Au moment où s'agitaient les funestes querelles du jansénisme, ce morceau avait une haute et juste portée. Il dut plaire à Bossuet, car c'est sa doctrine.

cère de salut; vous avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine de passions et d'inutilités; pourquoi décidez-vous donc sur ce que vous ne sauriez connaître? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers et de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et de ses promesses; vous le pouvez; vous êtes là-dessus, à la cour surtout plus que partout ailleurs, juges légitimes. Décriez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde et de la cour; on vous le permet, et votre propre expérience vous en a assez instruits pour nous l'apprendre. Mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs et de ses ennuis; c'est un point que l'expérience seule peut décider. Essayez-en premièrement; rompez avec le monde; finissez vos passions; commencez à vivre pour l'éternité; vous nous direz alors si le joug de Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu; nous vous écouterons alors. Mettez-vous seulement en état de décider: voilà tout ce que nous demandons. Peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté; et alors vous nous reprocherez l'ostentation de nos promesses; peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez; et, si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise; et que refusant d'avancer, ils ne cessaient de dire que ces villes étaient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre était toute couverte de monstres et de géants, qui dévoraient ses habitants: *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est... Terra... devorat habitatores suos* [1]; Josué et Caleb qui venaient de visiter cette terre heureuse, et qui en connaissaient les douceurs, les agréments et l'abondance, leur parlèrent de la sorte: « Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre possession éternelle; vous verrez que le lait et le miel y coulent de toutes parts; vous dévorerez ces peuples terribles, qui alarment tant votre faiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme; vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la servitude de l'Egypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert. Nous l'avons nous-mêmes parcourue; et nous ne venons ici au pied du tabernacle saint, et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité et les garants des promesses que le Seigneur à faites à nos pères: *Terra quam circuimus valde bona est..... et tradet (Dominus) humum lacte et melle manantem* [1] ».

Et voilà, mes Frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui par les engagements d'un état saint, et un long usage du joug de Jésus-Christ, devons connaître quelles en sont les douceurs et les consolations; et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu et à la gloire de sa grâce. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans cette terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent, et que l'erreur de votre imagination s'y figure; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent; vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance; vous y trouverez des sources de consolations solides; le repos que vous cherchez depuis si longtemps; la paix du cœur, que le monde et les passions ne donnent pas, et que vous n'avez pas encore trouvée; toutes les ressources de la grâce, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-mêmes fait une heureuse expérience, et nous ne paraissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles, que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les âmes qui reviennent à lui par une sincère pénitence [2]. *Terra quam circui-*

[1] Nombres, XIII, 32, 33.

[1] Nombres, XIV, 7, 8.

[2] On sent à la fois dans toutes ces paroles et la douceur de l'onction que goûtait le chrétien au sein de la retraite, et la joie qu'éprouvait le prêtre des heureux succès de son ministère apostolique. Massillon laisse ainsi quelquefois échapper du fond de son cœur un mot qui montre son âme au vif.

mus valde bona est... et tradet (Dominus) humum lacte et melle manantem.

Oui, mes Frères, si vous connaissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie : *Si scires donum Dei* [1] ; si vous pouviez comprendre quelle joie la grâce répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si scires ;* si l'on pouvait vous faire sentir d'avance combien les hommes, les plaisirs, les prétentions, les espérances, et tout cet amas de vanité et de fumée devient peu de chose à une âme touchée de Dieu : *Si scires ;* si vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu, et aux facilités que la grâce y ménage à notre faiblesse; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si scires ;* si vos yeux pouvaient s'ouvrir, et connaître quel don Dieu fait à une âme, lorsqu'il la délivre de ses passions, et qu'il met en leur place dans son cœur, la paix, la charité, la justice : *Si scires donum Dei ;* ah ! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste ; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privé. La source de nos craintes est dans notre cœur ; et la vertu n'est appréhendée que parce qu'elle n'est pas connue [2].

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on ; et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt ; et vos dicitis qui Jorosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devait être ici ma dernière partie ; mais j'abrège [3].

[1] Jean, IV, 10.

[2] Voilà un développement d'une touchante éloquence. Les recueils de Trévoux n'en présentent que ce canevas : « *Si scires donum Dei.* Ah ! si vous saviez quelle onction Dieu répand sur les voies de la pénitence ; si vous connaissiez quelles sont les douceurs d'une âme pénitente, vous ne diriez plus que le joug du Seigneur est triste et accablant ». Dans ces simples mots on sent pourtant un cœur qui a expérimenté les choses secrètes qu'il révèle, et dont il est tout ému, tout pénétré, tout ravi.

[3] Les éditions de Trévoux présentent en effet, comme une troisième partie, cette réfutation de l'excuse qu'on tire de la variété des opinions et des doctrines.

En effet, Jésus-Christ avait conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion ; à cette passion honteuse, qui seule s'opposait à la grâce dans son cœur. Il lui avait découvert tout le secret criminel de sa dissolution et de sa conduite ; elle ne pouvait plus dissimuler des égarements dont elle voyait le Sauveur instruit; le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son âme : mais ce n'était-là que de faibles commencements ; le cœur n'était point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète* [1], lui dit-elle ; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces âmes mondaines, lesquelles, au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura développé toute la honte de leurs faiblesses les plus secrètes, et tracé la peinture de leur cœur comme si elles-mêmes l'avaient instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète : *Video quia propheta es tu ;* qu'on se reconnaît soi-même à tout ce qu'il dit; qu'on dirait qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise et dont il gémit devant Dieu ; et on ne se corrige point : ce qui serait sa gloire, sa consolation et sa couronne [2].

Nos pères, continue la pécheresse, *ont adoré sur cette montagne ; et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine. Les contestations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avaient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avait élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie; et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sa-

[1] Video quia propheta es tu. *Jean,* IV, 19.

[2] Semblable à ces *femmes* mondaines, qui, touchées quelquefois des discours pressants d'un prédicateur qui fait la peinture de leurs vices, disent que c'est un prophète, lui donnent des louanges qu'il méprise, et dont il gémit en secret. On applaudit aux discours touchants, mais on ne se convertit pas. 1705. — Madame de Coulanges, écrivant à madame de Grignan dans le carême de 1704, semble être comme l'écho de ces religieuses plaintes de l'orateur : « Le P. Massillon réussit à la cour comme il a réussi à Paris ; mais on sème souvent dans une terre ingrate quand on sème à la cour, c'est-à-dire que les personnes qui sont fort touchées de ces sermons sont déjà converties, et les autres attendent la grâce, souvent sans impatience ; l'impatience serait déjà une grande grâce ».

(Madame de SÉVIGNÉ. Edit. de M. Régnier, t. x, p. 505.)

crifices, ils s'accusaient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or, voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie. Il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrines, justifier ses désordres; et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte, suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi c'est comme si elle répondait à Jésus-Christ : « Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir? Vous, Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jérusalem, et n'avoir point de commerce avec Samarie; nos pères ont toujours adoré sur cette montagne; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer dans cette diversité de sentiments? Convenez premièrement des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisis; et après cela j'écouterai vos instructions, et je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes ».

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir sur les vérités les plus terribles du salut, la variété des opinions sur les règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours; les uns vous damnent, les autres vous sauvent; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la transgressant; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre; en un mot, ici vous êtes un saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être chrétien [1]. Et là-dessus, ô mon Dieu! le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égarements; que l'Evangile ne renferme que des opinions et des problèmes; que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit; et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais sans apporter ici tout ce qui pourrait confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentiments que vous sortiez de vos passions honteuses? Est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs? Des âmes religieuses, timorées, craintives, pourraient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes. Comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr; que leurs devoirs paraissent souvent incompatibles avec leur situation; et que la décision n'en est pas toujours facile; il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme; et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudrait tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentiments sur le déréglement de vos mœurs et sur l'indignité de vos passions? Nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état? N'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne possèderont pas le royaume de Dieu. Cette uniformité d'opinions vous ramène-t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même? Cependant, c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir; car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'était pas question pour elle de savoir s'il fallait adorer à Jérusalem ou à Garizim; puisque le temps était venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne serait ni à Garizim, ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père aurait des adorateurs en esprit et en vérité. Ce différend ne la regardait pas, pour ainsi dire; ce point pouvait être douteux pour elle, et on ne lui faisait pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de sa conduite et de ses commerces criminels était clair pour elle; il n'y avait là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Gari-

[1] Evidente allusion aux contestations religieuses du temps, qui se retrouve dans l'édition de 1705.

On ne sait à quoi s'en tenir, dit-on, ni quel parti prendre entre plusieurs sentiments ; ici l'on vous permet d'accorder quelque chose à la jeunesse, au penchant, à la délicatesse, à la qualité ; là on vous défend toutes sortes d'indulgence, de condescendance, sans égard ni au sexe, ni à l'âge, ni à la condition. Ici, les jeux, les divertissements, les spectacles passent pour des crimes ; là ils ne passent que pour d'honnêtes délassements. Souvent vous passez pour des saints, lorsque vous n'avez pas encore commencé à être chrétiens. Grand Dieu! c'est ainsi que l'incertitude prétendue, où l'on est de la vraie manière de vous adorer en esprit, sert de prétexte pour demeurer dans la corruption; et là-dessus le pécheur vit tranquille au milieu de ses désordres; sous prétexte que l'on ne convient pas sur quelques points de votre sainte religion, on en prend occasion de rejeter les plus incontestables, et on met vos plus infaillibles vérités au nombre de celles que vous avez vous-même livrées à la dispute des hommes.

zim même, aucune loi qui pût l'autoriser; elle connaissait sur ce point ses obligations, et on demandait qu'elle les remplît. Mais, au lieu de commencer par le devoir qui était clair, et qui la regardait toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentiments qui ne la regardait plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connaissez de visiblement contraire à la loi de Dieu; tout ce que tous les sentiments et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent; après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues; après cela vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement et connaître ce que Dieu demande de nous? Vous n'en êtes pas encore là; ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous. Laissez là des dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres, qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même. En un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit aujourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie; alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes; vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout. La variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction; c'est-à-dire ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes : vous en gémirez devant le Seigneur; vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse [1] sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protége son Eglise; qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner; des docteurs éclairés pour l'instruire; des prêtres saints et zélés pour l'édifier; des princes religieux pour la défendre [2]. Que dis-je? qu'il prolonge les jours du prince glorieux [1], qui en bannit les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la majesté, qui en fait la gloire lui-même; et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderaient de vous. Mais sur l'affaire du salut, on ne se pique pas de prudence; on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme de Samarie : *Vos adoratis quod nescitis* [2]; on veut retenir le fond de la religion de ses pères comme les Samaritains; on veut y mêler comme eux des usages profanes et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange, et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même; mais, pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous; on se fait de nos dissensions prétendues une raison insensée de paix et de sécurité; on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus; et nous sommes contents de nous-mêmes, quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle était la disposition de la femme de Samarie. Ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience; frappée de ses égarements passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudrait encore renvoyer sa conversion à un temps plus favorable : *Quand le Messie sera venu* [3], répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose.* Voilà tout le fruit qu'elle

[1] *L'Esprit de paix et de sagesse*, voilà ce que Massillon cherchait, goûtait, demandait, et durant son ministère apostolique, et pendant son épiscopat. Aussi les feuilles jansénistes l'appelaient-elles ironiquement le *pacifique* prélat. Toutes ses lettres sont en effet remplies de ces vœux de pacification et d'union de l'Eglise, alors si agitée et si divisée.

[2] Qu'il suscite à son Eglise des pasteurs savants pour l'éclairer, des princes religieux pour la défendre (1705). En présence de Bossuet, ce vœu doit surprendre, puisqu'il n'est pas, comme pour Louis XIV, amendé par l'éloge. Ce sera seulement quand Bossuet aura terminé sa grande vie que Massillon le louera. Il faut citer ici ce portrait de Bossuet; l'histoire l'a confirmé.

L'autre (Bossuet), d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences; le docteur de toutes les églises; la terreur de toutes les sectes; le *Père du dix-septième siècle*, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse. — *Oraison funèbre du Dauphin*, par Massillon.

[1] Louis XIV.

[2] Jean, IV, 22.

[3] Cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. *Jean*, IV, 25.

paraît tirer des paroles de Jésus-Christ; un vain projet d'un changement à venir; un espoir frivole qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ses déréglements; et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas. Nous inspirons des désirs, nous ne persuadons pas les œuvres. Nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarche[1]. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux. C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il, n'attendez point d'autre prophète. Voici celui que le Ciel vous envoie, pour vous retirer de vos voies égarées. Ne renvoyez pas à un autre temps; si je sors des frontières de Samarie; si vous laissez perdre ce moment heureux; si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum*[2]. Et voilà ce qu'il vous dit ici en secret à vous seul, mon cher auditeur : « Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde; n'en attendez point d'autre; il y a si longtemps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retardements et des projets inutiles de conversion; à mesure que vos années avancent, vos desseins de changement reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous ferait revenir; et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur. Vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille, vous laisserait plus de loisir de penser à votre salut; le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore; vous vous disiez à vous-même que certains engagements rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez, tout de bon, ordre à votre conscience; ces engagements ne sont plus; ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah! jusques à quand serez-vous le jouet de vos vaines espérances? Ne rendez pas inutile ma grâce, qui aujourd'hui vous trouble et vous rappelle. N'est-ce pas déjà une faveur bien signalée que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle; que je vienne vous inspirer des désirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines[1]? Si vous connaissiez le don de Dieu; si vous faisiez attention que dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous seule êtes recherchée, éclairée, touchée; ah! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment comme le moment décisif de votre éternité; c'est-à-dire ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre âme, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience[2] ».

Grand Dieu! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grâce. Soutenez mes forces chancelantes et mes résolutions tant de fois infidèles; ne permettez plus que ma faiblesse triomphe de votre puissance. Ne combattez plus avec moi que pour vaincre; et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurais plus tout seul vous rendre; afin que, redevenu la conquête de votre grâce, je puisse bénir mon libérateur dans tous les siècles[3]. Ainsi soit-il.

[1] Semblable à ces *femmes* mondaines, etc. (Voir page 107, 2e colonne, note 2.)

[2] Jean, IV, 26.

[1] Massillon, en présence même de Louis XIV, parle plusieurs fois de la cour dans les termes les plus hardis et les plus sévères.

[2] Mais le Sauveur, plein de miséricorde pour elle, ne lui permet pas de s'abuser plus longtemps. C'est moi-même qui vous parle, qui suis ce Messie que vous attendez. Le moment de votre salut dépend de moi-même; il n'en viendra point d'autre dont vous puissiez espérer la grâce de votre conversion. Je m'en vais; vous me chercherez dans les sentiers de Samarie, et vous ne me trouverez plus; si vous me laissez partir sans profiter de ma grâce, votre perte est assurée. Voici le dernier moyen dont je me servirai pour opérer l'ouvrage de votre salut. Si vous connaissiez le bien que je vous veux procurer, vous vous hâteriez d'en profiter. C'est une faveur signalée que je veuille bien me résoudre à vous venir chercher jusqu'en Samarie, au milieu d'un monde qui ne me connaît pas, et que je ne veux pas connaître, pour vous sauver; pendant que je laisse périr tant de brebis dans Israël, je viens ici pour vous solliciter, vous appeler, vous toucher, vous convertir. Si je vous ouvrais les abîmes, vous y verriez des Césars, des Alexandres, des princes du sang, des nations, des peuples entiers autrefois mes ennemis comme vous, livrés à la fureur de ma justice. Et vous que j'ai choisie pour me glorifier dans tous les siècles des siècles, non-seulement vous ne vous défendriez plus de vous convertir et de vous ranger de mon parti; mais vous voudriez avoir cent bouches pour me rendre grâces.

[3] Grand Dieu! dissipez donc par votre présence tous ces obstacles que j'oppose chaque jour à votre grâce. Soutenez mes forces chancelantes; ne permettez pas que ma faiblesse triomphe encore de votre puissance; faites que mon cœur rebelle cède à votre miséricorde. Ne combattez plus avec moi que pour vaincre; ne me touchez plus que pour me convertir, ne me troublez plus que pour m'attirer à vous, afin que j'habite un jour vos tabernacles éternels.

QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ANNÉE 1701.

Ecoutons d'abord le *Journal* de Dangeau : « *Dimanche* 6 (*mars*), *à Versailles.* Le roi alla au sermon et au salut. — *Mercredi* 9, *à Versailles.* Le roi eut un peu de goutte ; on le porta au sermon dans sa chaise à bras. — *Vendredi* 11, *à Versailles.* La goutte du roi est un peu augmentée, et au sortir du sermon où on le porta, il se fit reporter chez madame de Maintenon, où Rigaud continua de travailler à son portrait. Madame la duchesse de Bourgogne suivit le roi au sermon, qu'ils entendirent en haut dans la tribune ; et puis elle alla chez madame de Maintenon ».

Voyons maintenant ce que dit la *Gazette* de 1701, à la date du 11 mars : « Le 6, quatrième dimanche de carême, le roi, accompagné de Mgr le Dauphin et de madame la duchesse de Bourgogne, entendit dans la chapelle du château la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire ».

ANNÉE 1704.

Voici les rapides notes de Dangeau : « *Dimanche* 2 (*mars*), *à Versailles.* Le roi, après le sermon, alla tirer. — *Mercredi* 5, *à Versailles.* Le roi, après le sermon, alla tirer. — *Vendredi* 7, *à Versailles.* Le roi, après le sermon, alla se promener à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne... était au sermon ».

Recueillons maintenant le témoignage de la *Gazette* pour cette semaine : « Le 2 mars, quatrième dimanche de carême, le roi, accompagné du Dauphin, du duc et de la duchesse de Bourgogne, entendit dans la chapelle du château la prédication du P. Massillon ».

En 1704, madame de Coulanges remarquait, dans une lettre à madame de Grignan, que, malgré ses succès, le P. Massillon avait affaire à une terre difficile. Dans cette même année 1704, madame de Grignan écrivait à madame de Simiane, en lui parlant de l'opéra que Danchet et Campra avaient composé sur le *Télémaque* de Fénelon : « Si dans cet opéra qu'on fait on conserve cet esprit et ce caractère (l'esprit et le caractère du Télémaque qu'elle a si bien exposés), il fera plus de fruit que les sermons du P. Massillon ». (Mme *de Sévigné,* édit. Régnier, t. x, p. 505 et 508.) Mais apparemment la Cour était une terre vraiment ingrate ; car madame de Maintenon, de son côté, écrivait à l'archevêque de Paris le 31 janvier 1700 : « La religion est peu connue à la Cour ; on veut l'accommoder à soi, et non pas s'accommoder à elle ; on veut toutes les pratiques extérieures, mais non pas l'esprit ». (*Correspondance générale,* édit. de M. Lavallée, t. IV, p. 308.) Elle disait encore (*Ibid.*, p. 314) à M. de Noailles, à propos de son mandement pour le carême de 1700. « On ne compte point du tout qu'il faille se convertir..... on ne veut être damné ; mais il n'y a pas moyen d'aimer Dieu et de changer de vie ! » Le fait est, hélas ! que si Massillon remporta de pacifiques triomphes et fut l'heureux auteur d'illustres et sincères retours, tels qu'en citent La Harpe, Bougerel et la marquise d'Huxelles, il échoua quelquefois et trouva des résistances opiniâtres. Madame du Deffand racontait souvent comment elle ne voulut pas plier sous la pieuse éloquence de Massillon. Dans les mémoires inédits du cardinal de Bernis, conservés à Saint-Marcel par son petit neveu M. le marquis de Bernis, le prélat, parlant des tentatives réitérées que fit le religieux évêque de Clermont pour le convertir à une sainte vie, lorsque encore chanoine de Brioude il était très-jeune et très-recherché, confesse qu'il remit à des années moins vives et moins entraînées le soin de changer de mœurs et de vie.

Nous avons sept sermons pour cette semaine. Les plus remarquables sont ceux *sur l'Aumône*, *sur la Médisance*, *sur l'Injustice du Monde envers les Gens de bien*, et *sur la Mort*. On remarquera aussi le discours qui a pour titre : *Des Doutes en matière de Religion ;* mais il ne paraît pas appartenir aux carêmes prononcés devant Louis XIV. Le sermon *sur l'Aumône* est le seul de cette semaine qui se trouve marqué au même jour et par l'édition de 1745 et par le recueil de Trévoux.

QUARANTE-NEUVIÈME SERMON.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

NOTICE.

Ce sermon fut d'abord prononcé à la cour, devant Louis XIV ; puis avec quelques traits ajoutés, à Notre-Dame, dans le carême de cette terrible année 1709. Mais qu'on lise dans le texte de 1705, que nous plaçons au bas des pages, les gémissements de Massillon sur les calamités des pauvres, l'excès de leurs maux, leur faim et leur nudité, on ne trouve nulle part rien de plus hardi, de plus évangélique, de plus fort. — En 1709, on le sait, la vaste enceinte de Notre-Dame, à la voix tantôt triste et suppliante, tantôt menaçante, de l'orateur transporté, éclata en pleurs, en sanglots, en cris de compassion et aussi de remords. — Devant ce chef-d'œuvre, sorti d'un cœur apostolique, la critique est peu de chose ; et on pense à ces éloquentes requêtes des pasteurs chrétiens de tous les temps, des Chrysostome, des Vincent de Paule et des Bossuet. — C'est avec le cœur et avec le sentiment chrétien qu'il faut lire et goûter ce sermon, dicté par la charité.

ANALYSE.

Division. — 1° *Le devoir de l'aumône établi contre les vaines excuses de la cupidité.* 2° *Le devoir de l'aumône sauvé des défauts mêmes de la charité.*

Première partie. — Un peu d'attention à la sagesse de la Providence, aux lois de la nature, à celles de la religion, suffit pour persuader le monde que l'aumône est un devoir. Mais on allègue différents prétextes pour s'en dispenser : on n'est pas assez riche ; les temps sont malheureux ; il y a trop de pauvres à secourir.

Première excuse. Sans avoir un revenu infini, on a, dit-on, une infinité de dépenses à faire. Mais s'il est vrai d'une part que les bornes du nécessaire ne sont pas également étroites dans tous les états ; de l'autre, il est incontestable que le superflu des riches appartient aux pauvres. Ce principe supposé, je fais quatre questions. Je demande, premièrement, si c'est à la cupidité à régler le nécessaire. Si c'était à elle, plus on aurait de passions à satisfaire, moins on serait obligé d'être charitable : c'est donc à la foi à le régler ; or la foi adjuge aux pauvres ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde. Je demande, secondement, si pour être né riche, on en est moins chrétien. Non, sans doute, ou bien il faut dire que ce n'est qu'aux pauvres que Jésus-Christ a défendu le faste et les plaisirs. L'Évangile interdit aux riches tous les avantages qu'ils peuvent, selon le monde, retirer de leur prospérité. Ce n'est pas pour vous que vous êtes nés opulents, mais pour la veuve et l'orphelin ; vos biens sont des dépôts mis en vos mains pour leur être conservés plus sûrement ; vous n'êtes que les ministres de la Providence envers eux ; sans cela votre élévation ne serait pas l'ouvrage de Dieu. Je demande, troisièmement, ce que peuvent retrancher aux besoins prétendus des riches les modiques largesses qu'on leur demande. Dieu n'exige pas qu'ils vendent leurs biens, leurs palais ; mais il exige que la dépense qu'ils feront ne les mette point hors d'état de couvrir la nudité de ses serviteurs ; que de leurs tables délicates il tombe quelques miettes pour les Lazare ; que leur goût pour les peintures ne leur fasse pas oublier les images vivantes de Jésus-Christ ; que, tandis que le jeu est un gouffre où va fondre tout leur bien, ils n'en allèguent pas la médiocrité, lorsqu'il s'agit de soulager leurs frères. Je demande, quatrièmement, pourquoi c'est ici la seule circonstance où ils se plaignent de la médiocrité de leurs revenus, eux qui en toute autre occasion veulent passer pour riches. Ah ! ils disent qu'ils sont pauvres, et eux seuls ne veulent pas voir qu'ils sont comblés de biens.

Seconde excuse. Les temps sont malheureux, dites-vous. Mais premièrement, c'est précisément pour cela que vous devez vous attendrir envers les indigents : si vous vous ressentez de ces malheurs, combien n'en doivent-ils pas souffrir ? Secondement, ce malheur des temps est la peine de votre dureté envers les pauvres ; c'est donc par des aumônes, et non par de vaines prières qu'il faut apaiser la colère de Dieu ; les pauvres ont les clefs du ciel ; leurs vœux règlent les temps et les saisons : ce n'est que par rapport à eux que Dieu vous punit ou vous favorise. Troisièmement, vos passions souffrent-elles de la misère publique ? Si elle vous oblige à quelque retranchement, retranchez du moins vos crimes, avant que de retrancher de vos devoirs. Dieu, en frappant de stérilité les provinces, veut ôter aux grands les occasions des excès ; regardez-vous comme des criminels publics :

portez seuls l'amertume des fléaux qui ne sont destinés qu'à vous punir. Si les divers abus que vous faites de vos richesses vont toujours leur train, malgré ces fléaux ; si l'indigence seule en souffre, Dieu, en les faisant pleuvoir sur la terre, n'aurait donc voulu frapper que des malheureux ?

Troisième excuse. Il y a, dit-on, trop de pauves à secourir. Mais premièrement, d'où vient cette multitude d'indigents que nos pères n'ont point vue dans les plus grandes calamités ? N'est ce pas d'un luxe qui engloutit tout ? Il n'y avait point d'indigents parmi les premiers chrétiens ; pourquoi y en a-t-il tant parmi nous ? C'est que leurs pauvres mêmes étaient charitables, et que nos riches sont cruels ; c'est qu'ils étaient tous modestes et sobres, et que nous sommes fastueux et intempérants ; c'est qu'ils n'avaient d'ambition que pour le ciel, et que nous n'en avons que pour la terre ; c'est que leurs retranchements faisaient la richesse du pauvre, et que nos profusions font sa misère. Si chacun mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des indigents, on verrait renaître l'égalité, la sainteté même des premiers fidèles : tout changerait de face ; et les ennemis de la foi seraint encore forcés de reconnaître la divinité de notre religion. Secondement, c'est précisément parce que le nombre des pauvres est grand, que le devoir de l'aumône est plus indispensable : la miséricorde doit croître avec les misères ; elle doit interdire, comme superflues, des dépenses qui hors de là seraient peut-être nécessaires. Ni l'humanité, ni la raison, ni la religion ne vous permettent point d'être seuls heureux. Alors les excès de charité sont pour vous une loi de justice ; alors vos profusions méritent d'être punies même par les lois des hommes : peut-être cependant savez-vous mettre à profit et apprécier la nécessité des pauvres. Dieu les vengera ; ils seront vos accusateurs ; et, dépouillés pour jamais de vos biens, il ne vous restera pour partage que la malédiction prononcée contre les riches impitoyables : *Nudus eram,... ite in ignem,...*

Deuxième partie. — Il y a quatre règles à observer en accomplissant le devoir de l'aumône : la charité doit être secrète, universelle, douce, vigilante.

1° Jésus-Christ multipliant les pains dans un lieu écarté, afin de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui en devaient ressentir les effets, nous apprend que notre charité doit être secrète ; sans cette condition nos aumônes sont perdues pour l'éternité. On voit peu de gens qui publient leurs œuvres sur les toits ; mais on en voit beaucoup qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat ; il y en a qui prennent des mesures pour cacher leurs largesses, mais qui ne sont pas fâchés qu'une indiscrétion les trahisse ; on n'est pas plus humble dans ses libéralités envers les temples du Seigneur ; sur les murs sacrés des inscriptions immortalisent l'orgueil des bienfaiteurs ; à l'autel, le prêtre est revêtu des marques de leur vanité. Salomon dans le temple de Jérusalem ne fit graver que le nom du Seigneur ; les plus riches d'entre les premiers fidèles voyaient avec plaisir leurs noms confondus avec ceux de leurs frères qui avaient fait moins de largesses. La charité est cette bonne odeur de Jésus-Christ, qui s'évanouit dès qu'on la découvre. Il est bon que nos frères voient nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, les aumônes secrètes arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu.

2° Jésus-Christ ne rejetant personne de cette multitude qui s'offre à lui, nous apprend que notre charité doit être universelle : il condamne ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir notre cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres ; qui ont leurs jours fixes, leurs lieux, leurs personnes ; la vraie charité n'est point si méthodique. Il condamne cet examen que nous faisons des besoins qu'on nous expose ; la vraie charité n'est point si scrupuleuse ; c'est Jésus-Christ, qui reçoit l'aumône donnée même à un imposteur, et la récompense est attachée à l'intention de celui qui la donne.

3° Jésus-Christ attendri à la vue d'un peuple errant et dépourvu, nous apprend que notre charité doit être douce. Vous accompagnez souvent vos aumônes de tant de dureté, que le refus serait moins accablant ; vous reprochez aux pauvres leurs forces, et vous ne faites aucun usage des vôtres ; leur paresse, et vous vivez dans une mollesse indigne ; leur vie inutile, et la vôtre est criminelle. La pitié qui compatit à leurs maux, les console autant que la charité qui les soulage. Au théâtre, les malheurs d'un héros fabuleux vous attendrissent ; Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres, est-il indigne de votre pitié ?

4° Jésus-Christ, découvrant le premier les besoins du peuple, nous apprend que notre charité doit être vigilante. Cette vigilance est une suite du précepte de l'aumône. Les riches sont les pasteurs des pauvres selon le corps ; et ils sont coupables devant Dieu des suites qu'aurait prévenues un secours offert à propos. On n'exige pas que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville ; mais on exige que dans votre quartier vous ne soyez pas environnés à votre insu de mille malheureux, qui sont blessés de votre pompe et de votre prospérité ; que dans vos terres vous connaissiez les personnes que l'épuisement et les infirmités, le sexe et l'âge mettent ou hors d'état de gagner leur vie, ou en danger de perdre leur innocence.

Voilà les règles de l'aumône chrétienne ; en voici les fruits. Premièrement, elle est une source de bénédictions, même temporelles : c'est une usure sainte, elle intéresse Dieu dans notre fortune. Secondement, elle nous cause la joie la plus pure que nos biens puissent nous procurer : quel plaisir de faire des heureux ! quelle consolation de penser que des âmes affligées lèvent les mains au ciel pour nous ! Troisièmement, elle aide à expier les crimes de l'abondance, à nous ouvrir les portes du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens ; la conversion d'un bon cœur n'est jamais désespérée. Aimez donc, secourez, respectez les pauvres, afin qu'au grand jour Jésus-Christ vous dise : *Venez, les bénis de mon Père, etc.*

Accepit ergo Jesus panes ; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains ; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis. Jean, VI, 11 ; V. Matth. XIV, 19.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvait sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvait-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier ? Sa voix toute-puissante qui venait de briser les chaînes de la mort, aurait-

Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ associe aujourd'hui ses disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Après avoir fait pleuvoir pendant quarante années la manne dans le désert pour la nourriture d'une nation entière, ne pouvait-il pas encore faire descendre l'abondance sur une multitude de peuples affamés, sans que ses apôtres y eussent aucune part ?

elle trouvé quelque résistance dans de faibles liens que la main de l'homme avait formés? C'est qu'il voulait leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère, la part qu'ils allaient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs; et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre, serait délié dans le ciel.

Il pouvait encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre, pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des pierres mêmes pouvait susciter des enfants d'Abraham, aurait pu à plus forte raison les changer en un métal précieux et y trouver le prix du tribut dû à César; mais, en la personne du chef de l'Eglise, il voulait instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive; et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres, pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux. Il vous établit les ministres de sa Providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourrait, sans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Elie dans le désert; il pourrait, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement; mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa Providence : il fallait ménager à tous les hommes des moyens de salut. Les richesses corrompraient le cœur, si la charité n'en expiait les abus; l'indigence lasserait la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume. Les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet Evangile. Si vous gémis-

Celui qui avait autrefois fait croître des épis sous la main d'une fidèle Moabite, pour la subsistance de sa famille, ne pouvait-il pas encore faire croître une abondante moisson au milieu même du désert pour rassasier la faim des peuples qui l'y avaient suivi?

Après avoir ressuscité le Lazare d'une seule parole, n'aurait-il pas pu fortifier ces peuples faibles, sans leur distribuer des pains? Ces mains qui, étendues sur son peuple, l'avaient rendu victorieux dans tant de combats, auraient-elles trouvé de la résistance dans des ouvrages que la main des hommes avait formés? Non, sans doute, mes Frères, il n'avait point besoin du ministère de ses disciples pour opérer ce miracle; mais il voulait leur tracer une image de cette charité qu'ils doivent avoir dans l'exercice de leur ministère, et leur marquer, par cette part qu'il leur donnait au soulagement corporel de leurs frères, la part qu'ils devaient avoir à la résurrection spirituelle des pécheurs.

Il aurait pu, lui qui est le maître de tous les trésors de la terre, lui qui tire du néant et qui élève les rois et les princes sur le trône, se passer des filets de saint Pierre pour tirer de la tête d'un poisson une pièce de monnaie; et de ces pierres dont il avait autrefois suscité des enfants à Abraham, en former un métal précieux pour payer le tribut à César; mais en associant à ce miracle saint Pierre, le chef de l'Eglise, il voulait apprendre à ses ministres même à respecter ceux qui portent le glaive que Dieu leur a confié pour la défense des peuples et le bon ordre des états; et, en rendant le tribut dont il aurait pu se dispenser, il a voulu donner au reste des fidèles l'exemple de la soumission qu'ils doivent aux princes qui les gouvernent.

Ainsi, en associant aujourd'hui ses disciples au prodige de la multiplication des pains, par le soin qu'il leur donne de les distribuer aux peuples, son dessein est de les exhorter, et ses ministres leurs successeurs, à user de miséricorde et de charité envers ceux qui souffrent.

Il veut, grands et riches de la terre, vous apprendre à faire des libéralités et des profusions à l'égard de vos frères qui sont dans l'indigence; et il ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que vous les fassiez passer en celles de ces infortunés qui manquent du nécessaire; il pourrait bien, comme autrefois, faire pleuvoir la manne sur ces malheureux, ou multiplier le peu de pain qu'ils ont entre les mains; il pourrait opérer en leur faveur le même prodige qu'il opéra dans le désert en faveur de cette multitude affamée; mais il veut que vous ayez part à la charité dont il vous fournit les moyens. Il pourrait bien sans aucune entremise soulager ces misérables, lui qui a tout créé, qui conserve tout, qui donne, sans le ministère de personne, l'accroissement aux lis des campagnes et la nourriture aux plus petits oiseaux du ciel, et qui prend soin de tout ce qui est dans l'univers; mais il veut vous associer à sa charité, vous établir les ministres de sa puissance, et du haut du ciel vous placer entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes toujours prêtes à répandre sur eux la rosée bienfaisante que vous avez reçue de sa bonté.

Tel est l'ordre sage de la providence du Seigneur : il s'attache dans tout ce qu'il fait, à nous donner des moyens de salut. Les richesses corrompraient le cœur du riche, si la charité ne les épurait; l'indigence révolterait le pauvre, si l'aumône ne le consolait; l'abondance ferait oublier les devoirs de la religion, si la libéralité n'en réglait l'usage; la pauvreté lasserait la patience, si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient les peines. La charité est donc nécessaire aux riches pour leur faciliter le pardon de leurs péchés; elle est nécessaire aux pauvres pour ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquons-nous donc les uns et les autres tout l'avantage du précepte de la charité. Si vous gémissez sous le poids de la

sez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu, vous consolera [1]; si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus; vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts mêmes de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre Evangile. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône. L'Evangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la Providence dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore, en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'aurait pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandrait, à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre; s'il n'avait prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connaissait, ni de propriété, ni de partage; et qu'elle laissait d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers; mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seraient aussi les plus opulents; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinait, ils se chargeraient encore de celle des plus faibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences; de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop, ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avait formés parmi les hommes, que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie, et que l'Evangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation. La circonstance de l'accomplir est-elle arrivée? on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avait suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains

[1] *Consoleront*, Sacy seul.

misère et de l'indigence, la miséricorde que Jésus-Christ exerce sur un peuple affamé vous consolera, et si vous êtes comblé de biens et de richesses, l'exemple de cette même charité de Jésus-Christ doit vous animer à soulager vos frères de vos biens. Vous allez donc voir d'abord les prétextes dont se servent les riches pour se dispenser de la miséricorde envers leurs frères, confondus. Je vous montrerai ensuite quelles doivent être les règles que vous devez suivre dans votre charité. C'est-à-dire que dans la première partie de mon homélie sur cet Evangile, j'établirai le devoir indispensable de l'aumône contre les vaines excuses de la cupidité; et dans la seconde je prescrirai les règles qu'il faut suivre pour l'accomplir contre les défauts et les abus qui la rendent inutile et souvent criminelle : c'est là l'instruction que j'ai cru la plus naturelle au sens de l'Evangile, et la plus importante en ces jours saints, pour vous faciliter les moyens de salut. Implorons les lumières dont nous avons besoin par l'entremise de Marie à qui nous dirons : *Ave, Maria.*

d'orge, et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces*[1] ; et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid* (*sunt*) *inter tantos*[2]? Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes Frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; qu'une étoile, comme parle l'apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile; que même, dès les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois, la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace : je le sais[3].

Mais, mes Frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas; que c'est la portion des pauvres; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc, est-ce l'Evangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres; tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin que, parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense[1]?

Si cela est ainsi, mes Frères; si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera; et vos excès que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se pres-

[1] Jean, VI, 9.

[2] *Ibid.*

[3] Je sais que les bornes ne sont pas les mêmes pour tout le monde ; que les dépenses sont plus grandes pour les uns que pour les autres, qu'ils les doivent augmenter à mesure, que le rang, les dignités, les emplois, les élèvent à un plus haut degré de grandeur; qu'une étoile, comme dit l'apôtre, doit différer d'une autre étoile ; et qu'on voyait, au rapport de saint Jacques, dans les grandes assemblées, des hommes revêtus d'un habit de pourpre et ornés d'un anneau d'or au doigt, tandis que d'autres n'étaient couverts que de vils et sordides vêtements ; qu'ainsi la religion ne défend point les marques de distinction que la différence des conditions autorise, et que, si elle défend aux grands et aux riches les parures, le luxe, et tant d'ornements de vanité, elle n'exige point qu'ils se revêtent des haillons des pauvres, et que, dans les palais des rois, on porte les austérités des cloîtres.

[1] Mais je vous demande : est-ce l'Evangile ou la cupidité qui doit mettre des bornes aux distinctions et aux dépenses des chrétiens ? Oseriez-vous prétendre que tout le revenu dont un usage insensé vous fait épuiser le fonds, soit un privilége inséparable de votre condition ; que tout ce qui vous accommode vous soit légitimement dû ; que tout ce qui sert à entretenir votre mollesse, à flatter votre orgueil, à nourrir vos plaisirs, à corrompre votre cœur, vous soit nécessaire ? Vous prétendez que tout ce que vous destinez à l'établissement d'un enfant pour l'élever plus haut que les autres, que tout ce que vous employez à votre ambition monstrueuse, que tout ce que vous consumez à votre jeu, qui sort des intérêts communs de votre famille, doit vous être compté pour un honnête nécessaire? Vous prétendez que, sous prétexte que vous êtes sorti d'un père échappé de la foule, que parce que vous êtes héritier de ses travaux et peut-être de ses injustices, il vous sera permis d'oublier la simplicité de vos ancêtres, de marcher de pair avec les plus nobles et les plus grands, et de soutenir avec orgueil le même éclat, parce que vous pouvez fournir aux mêmes dépenses ?

crire, différentes de celles de la cupidité ; et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde ; tout cela est superflu pour un chrétien ; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice[1]. L'Evangile, mes Frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde ; la religion retranche bien des dépenses ; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seraient plus multipliés par nos passions, seraient moindres ; nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile ; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Eglise ne verrait point d'indigent parmi les fidèles[2]. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient ; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous ; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que le demande le sujet que nous traitons ; je vous demande en second lieu, mes Frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés, vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique ? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères ; vous n'en pouvez garder pour votre usage, que la mesure prescrite par la loi : *Qui multùm, non abundavit*[3]. Hors de là, Jésus-Christ n'aurait défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux ; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée, si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens ; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre ; quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre ; et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes ? Serait-ce de fournir à vos passions désordonnées ? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair[1]. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance ? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Serait-ce de thésauriser pour vos neveux ? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Serait-ce de passer la vie plus agréablement ? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Serait-ce de vous attacher plus à la terre ? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages ? mais vous n'agrandiriez jamais que le gain de votre exil ; et le gain du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais vous savez que l'Evangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu[2].

[1] Tout ce qui ne tend qu'à flatter la vie des sens, qu'à entretenir l'orgueil, qu'à inspirer la mollesse, qu'à favoriser les maximes du siècle, qu'à nourrir la volupté, c'est justement ce qu'il faut retrancher ; et voilà le patrimoine des pauvres, voilà le bien qui vous a été donné pour eux, dont vous n'êtes plus les maîtres, mais seulement les économes et les dépositaires ; et vous ne sauriez sans injustice le leur refuser, pour l'employer à d'autres usages.

[2] Jésus-Christ dit : *Vous avez toujours des pauvres avec vous, semper pauperes habetis vobiscum.* Et Massillon, dans les éditions imprimées sous Louis XIV, disait simplement, en s'adressant aux grands du monde : « Si nous vivions tous selon les règles de la foi..... le bien des pauvres (serait) beaucoup plus étendu, et l'Eglise ne verrait pas tant d'indigents parmi les fidèles qu'elle renferme ». Ce qui est dit de plus dans les éditions posthumes semble un peu porter la marque du XVIII[e] siècle.

[3] II Cor., VIII, 15.

[1] *Pour vivre selon la chair*, omis par le seul Sacy. C'est cependant l'expression même de l'apôtre : *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus.* Cor. VIII, 12.

[2] Or, si le riche est obligé comme le pauvre de porter sa croix tous les jours, de quitter ses biens, de se renoncer soi-même, de mortifier sa chair, de ne point chercher ses consolations en ce monde, et de ne point jouir de son abondance, quel aurait pu être le dessein de la Providence, en lui mettant entre les mains tant de biens ; et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes ? Serait-ce pour fomenter des passions désordonnées ? mais le Seigneur ne vous dit-il pas que vous n'êtes ni de chair, ni pour la chair. Serait-ce pour soutenir l'éclat de la naissance et du rang ? mais ne vous dit-il pas que votre vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ ? Serait-ce pour amasser de grands héritages, de riches successions pour vos enfants ? mais Jésus-Christ ne vous dit-il pas que vous ne devez travailler sur la terre que pour le ciel ? Serait-ce pour fournir à votre sensualité et à vos plaisirs ? mais si vous ne pleurez, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Serait-ce pour vivre dans l'indolence et dans une

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance ; ce n'est donc pas pour vous, que vous êtes nés grands. Ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne; c'est pour son peuple affligé ; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrùm ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris*[1] *?* Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuait ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle ; il lui transportera cette couronne qui vous était destinée ; il saura bien pourvoir par quelque autre voie à l'affliction de son peuple; car il ne permet pas que les siens périssent ; mais vous et la maison de votre père, périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi ; et tu, et domus patris tui peribitis*[2]. Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent ; vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin ; votre abondance dans l'ordre de sa sagesse n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité ; votre autorité, qu'à les protéger ; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts ; votre rang, qu'à les consoler par vos offices ; tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu, et il vous aurait maudit en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage[3].

Ah ! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne ; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent ; faites-leur connaître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous ; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais, d'ailleurs, mes Frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller : il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissait autrefois nos temples ; il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Evangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre ; il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs ; il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avaient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-

lâche oisiveté ? mais si vous ne combattez, si vous ne veillez pour résister à l'ennemi du salut qui vous tente, vous êtes perdus. Serait-ce pour orner plus superbement vos palais, charger vos tables de mets plus délicieux et de viandes plus exquises, augmenter votre luxe et votre magnificence ? mais vous savez que tout cela a été condamné dans le riche infortuné. Serait-ce pour agrandir vos possessions, vos héritages ? mais vous devez savoir que quelques acquisitions que vous fassiez, vous vivez dans une terre d'exil, d'où vous sortirez bientôt, et que la conquête du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Repassez sur tous les avantages qui peuvent vous revenir de votre abondance et de vos richesses, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

[1] Esther, IV, 14. — [2] *Ibid.* V. Racine, *Esther*, Acte 1, scène 3.

[3] Ce n'a donc pas été le dessein de la divine Providence, de vous donner de quoi fournir à vos passions, en vous faisant naître dans l'abondance et dans la grandeur ; et ce n'est pas pour vous que vous êtes nés opulents, grands, riches ; mais pour les pauvres. Ce n'est pas pour vous, disait le sage Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne ; c'est pour vos frères, et pour être la libératrice de son peuple et la protectrice des Juifs affligés. Si vous ne répondez, ajoutait-il, au dessein du Seigneur qui vous a fait tant de faveurs, si selon cet accès favorable que vous avez auprès du roi, vous ne travaillez au salut de vos frères, comme le Seigneur le désire, il vous ôtera ces honneurs et ces biens qu'il vous a donnés, et les fera passer entre les mains d'un autre, il transportera à un autre cette couronne qui vous était destinée. Car il ne permet pas que les siens périssent ; mais vous et la maison de votre père périrez Vous n'êtes donc riches, grands de la terre, dans les desseins de Dieu, que pour être les ministres de sa Providence envers ses membres qui gémissent et qui souffrent. Vous n'êtes des Joseph placés sur les trésors de l'Egypte que pour soulager l'indigence des peuples, fournir de quoi apaiser la famine, et subvenir aux besoins de vos frères ; vos grands biens ne sont que des dépôts sacrés que la Providence met entre vos mains, pour les mettre à couvert de leur misère, et conserver plus sûrement à la veuve et à l'orphelin une abondance que vous leur devez fournir. Votre rang ne vous est donné dans l'ordre de la sagesse divine, que pour empêcher qu'on n'opprime vos frères ; votre autorité, que p ur prendre leurs intérêts, et venger leurs offenses ; vos emplois, que pour les consoler par vos bons offices dans l'adversité ; enfin, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Si, dans les places que vous occupez, vous n'avez pas ces vues et ces motifs, votre élévation n'est plus l'ouvrage de Dieu ; et vous serez réprouvés comme des ouvriers d'iniquité, si vous ne faites un autre usage des biens qu'il vous a confiés.

être qu'aux malheurs publics et à des gains odieux ou suspects l'accroissement de votre fortune ; il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le Prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres ; il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence ; il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête ; il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère ; il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu ; il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré[1], et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut ; et n'a-t-il pas raison de le vouloir ? Quoi ! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien ; vos revenus suffiraient pour vous perdre, et ils ne suffiraient pas pour vous sauver, et pour acheter le ciel ? Et, parce que vous outrez l'amour de vous-même, il vous serait permis d'être barbare envers vos frères[2] ?

Mais, mes Frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance, où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses ? Partout ailleurs, vous voulez qu'on vous croie puissants ; vous vous donnez pour tels ; vous cachez même quelquefois sous des dehors encore brillants des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez ; et la dureté l'emporte dans votre cœur non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah ! le Seigneur reprochait autrefois à un évêque dans l'Apocalypse : *Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens ; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable à mes yeux*[1]. Mais il devrait aujourd'hui changer ce reproche à votre égard et vous dire : « Oh ! vous vous plaignez que vous êtes pauvre et dépourvu de tout ; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux ».

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône ; la misère générale.

[1] Bourdaloue a présenté, dans son sermon *sur les Divertissements du Monde*, une peinture éloquente des fureurs du jeu. Et, pour ne pas parler ici du *joueur* de Regnard, paru en 1696, La Bruyère décrit « le jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans borne, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé la fortune de sa femme et de ses enfants ». Mémoires, sermons, lettres, traités de morale, tout s'accorde, au XVIIe siècle, à nous montrer les ravages que causait une passion insensée pour le jeu.

[2] Ne nous alléguez donc plus tous les besoins de votre état et de votre condition, que la profusion du siècle autorise, et que la loi de Dieu condamne, justifiez plutôt la divine Providence envers ceux qui souffrent, qui, en vous faisant riches, vous a chargés du soin de les secourir ; faites-leur connaître, à ces âmes indigentes, qu'il y a un Dieu libéral pour elles comme pour vous, et portez-les à le bénir et à le glorifier de leur avoir donné en vous des ressources si consolantes.

En effet, que peuvent retrancher à vos plaisirs, à votre mollesse, à votre magnificence, les largesses modiques qu'on exige de votre charité ? Le Seigneur, dans l'obligation qu'il vous fait de l'aumône, n'exige pas une portion de vos fonds, de vos héritages, de vos possessions, quoiqu'il eût droit de le faire ; il vous laisse toujours les tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, de ces grands biens dont la piété de vos pères enrichissait autrefois nos temples ; il ne vous demande pas de tout quitter, de renoncer à tout ce que vous possédez, et de vendre tout pour en donner l'argent aux pauvres, comme à ce jeune homme de l'Evangile ; il ne demande pas de vous que vous ne possédiez rien en propre, ni que vos biens soient communs, comme au temps des premiers fidèles ; il ne vous frappe point d'anathème comme autrefois Ananie et sa femme, pour avoir osé se réserver une partie de l'argent de leur champ qu'ils avaient vendu pour assister les pauvres ; il permet que vous transmettiez à vos descendants les possessions de vos ancêtres ; il veut seulement que de tous ces biens vous en consacriez une légère partie au soulagement des pauvres, de ces infortunés qui souffrent la faim ; il veut que, pendant que vous portez sur vos têtes, sur vos parures, sur vos riches vêtements, la nourriture d'un peuple entier, vous donniez au moins quelque chose pour couvrir et loger les pauvres malheureux qui sont nus et qui n'ont point où reposer leur tête ; il veut que, tandis que vous donnez tout à une sensualité, à un luxe auquel les plus excessifs revenus peuvent à peine suffire, vous aidiez à tirer les misérables du précipice où les jette l'horreur de leur indigence et de leur misère ; il veut que, tandis que vous dépensez le plus clair de vos biens à un jeu où vous trouvez vous-même votre perte et la ruine de vos enfants, vous ne veniez point nous alléguer le mauvais état de vos affaires, la médiocrité de vos revenus, le malheur du temps, l'inconstance de la fortune.

[1] Dicis : quod dives sum, et locupletatus, et nullius indigeo ; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus. *Apoc.*, III, 17.

Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit*[1]. Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais, premièrement, Jésus-Christ n'aurait-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostome : « C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne saurait y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin ». Et voilà, mes Frères, ce que je pourrais aussi d'abord vous répondre : Les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah ! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le[2] lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux? Si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir ? Si les plaies de l'Egypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur ? Si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressources dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du Prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure[3], réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme, le prix funeste de sa nécessité[4] ?

Mais d'ailleurs, ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres ; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites, ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses ; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah ! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer, par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance. Mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières ; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères ; vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons ; adressez-vous aux pauvres : ce sont eux qui ont pour ainsi dire les clefs du ciel ; ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel ; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement ; et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit ou que le ciel vous favorise[1].

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes Frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps ; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? Que souffrent vos passions des misères publiques ? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens ; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Evangile ; que les re-

[1] Marc, VI, 35. — [2] *Ce*, Sacy seul.

[3] On a reproché à Massillon ce terme de *populace*. Mais l'orateur ne l'emploie pas dans un sens de mépris ; il s'en faut. Un peu plus bas, on verra, en effet, que Massillon, dans l'édition de 1705, parle avec tendresse de *cette populace soumise et fidèle qui observe scrupuleusement les lois saintes*.

[4] Les temps sont mauvais, dites-vous, les saisons sont stériles, et l'on a peine à vivre ; mais si les temps sont mauvais pour vous qui possédez tant de richesses, combien doivent-ils l'être davantage pour les pauvres qui n'ont que ce qu'ils attendent de vos charités ? Si vous vous sentez du malheur des temps, que n'en sentiront pas les pauvres, qui dans les temps les plus abondants ont toujours peine à vivre ?

[1] Il semble qu'il arrive encore de nos jours, ce qui arriva du temps d'Elie : le ciel à la seule prière de l'homme de Dieu refuse ses pluies à la terre qu'il habitait, dès qu'on lui refuse du secours. Ah ! le ciel qui envoie un corbeau pour nourrir son serviteur, devient d'airain aux vœux et aux prières des grands ; cette terre est frappée d'une stérilité de plusieurs années; c'est donc dans ce temps de calamité publique qu'il faut tâcher d'apaiser le Seigneur, par l'entremise des pauvres. Allez dans ces lieux de ténèbres et d'horreur qui cachent plus de malheureux que de coupables ; allez-y pour les obliger par vos secours et par vos aumônes à lever les mains au ciel ; ce sont leurs prières qui attirent ou suspendent les faveurs du ciel; c'est par rapport à eux que le Seigneur vous favorise ou vous punit.

tranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : « C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses ; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me*[1] : mais cette populace obscure et affligée ; mais ces infortunés, qui, dans une condition pénible, ne mangeaient leur pain qu'à la sueur de leur front ; eh ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance ? *Ego sum qui peccavi ; ego iniquè egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt*[2] ? »

Voilà votre modèle ; faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics ; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère ; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres ; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira ; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue ; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés ; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime ; grand Dieu ! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre ; votre unique dessein serait donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'était déjà si fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère ; les puissants de l'Egypte seraient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendrait fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau [1] ? Oui, mes Frères, les ca-

[1] II Reg., XXIV, 17.

[2] *Ibid.* — Vous dites que les temps sont mauvais, que les saisons sont fâcheuses. Mais pour vous faire sentir ici toute l'illusion de ce prétexte, dites-nous, je vous prie, que retranchez-vous de vos plaisirs, de votre luxe, de votre sensualité? Les temps sont mauvais. Mais qu'en souffrent davantage vos passions? Si la stérilité des saisons vous oblige à vous retrancher, commencez par ce qui flatte votre cupidité et non par ce qu'exige votre charité ; réglez votre table, vos parures, votre train, votre équipage sur le pied de l'Evangile ; c'est le dessein de Dieu lorsqu'il frappe de stérilité les campagnes, qu'il répand la famine sur les villes et les royaumes, d'ôter aux grands les occasions de crime et d'inhumanité. Entrez donc dans les sages desseins de sa Providence lorsqu'il envoie ses fléaux, regardez-vous comme des coupables qu'il veut châtier, ou comme des insensibles qu'il veut attendrir; humiliez-vous sous sa toute puissante main; couvrez-vous de sac et de cendres comme les plus grands rois de Juda, lorsqu'ils voyaient leur peuple affligé de quelque calamité publique ; dites au Seigneur comme David, lorsqu'il vit l'ange frapper tout Israël d'affliction : ah ! c'est moi seul, Seigneur, qui ai péché ; je me suis seul rendu coupable en abusant de ma prospérité, et en employant les trésors que vous m'avez confiés, à des usages insensés ; votre peuple n'a rien fait digne de votre courroux ; que votre main vengeresse se tourne contre moi, et contre la maison de mon Père : je vous en conjure ; *ego sum qui peccavi.* Mais cette populace soumise et fidèle qui observe scrupuleusement vos saintes lois ; mais ces infortunés qui dans une condition obscure mangent leur pain à la sueur de leur front, ah ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés aux fléaux terribles de votre fureur, *isti qui oves sunt, quid fecerunt?*

[1] Voilà votre modèle, riches et grands du monde; dès qu'il arrive quelque malheur public à ces pauvres peuples, entrez dans un esprit de pénitence et de componction ; faites cesser vos plaisirs, vos jeux et votre luxe, afin que le Seigneur fasse cesser aussi les fléaux dont il nous frappe ; offrez pour apaiser sa colère justement irritée, offrez-lui, dis-je, le retranchement de vos plaisirs, de vos profusions et de vos folles dépenses, comme un sacrifice seul capable d'apaiser sa colère : et puisque les fléaux publics ne tombent sur la terre que pour vous et par vous, portez-en toute la peine; représentez tant qu'il vous plaira les malheurs des temps. Mais faites paraître les premiers que vous y prenez plus de part que les autres, et retranchez tout ce que le malheur des temps ne vous permet pas de conserver ; que l'on ne s'aperçoive du peu de part que vous avez à ces misères, ni dans la magnificence de vos ameublements, ni dans le luxe de vos habits, ni dans la pompe de vos équipages, ni dans la fureur du jeu, ni dans la somptuosité de vos repas. Mais que vous vous plaigniez du malheur des temps, tandis que vous courez toujours avec la même ardeur aux spectacles, que le luxe, les assemblées profanes des jeux et des théâtres, la magnificence des palais, les vanités, les réjouissances soient encore les mêmes pour vous ; en un mot, que tout aille le même train dans le cours des plaisirs, que

lamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants ; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien. Au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde[1].

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : « Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas. » Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône ; la multitude des pauvres. Oui, mes Frères, ce qui devrait ranimer la charité, l'éteint ; la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères. Plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés ; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais, en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre ; mais les guerres, les maladies populaires, les déréglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles. Les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles ; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes ; des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère ; les campagnes ravagées par leurs propres habitants ; le royaume en proie à des nations ennemies, personne en sûreté sous son propre toit. Nous ne voyons pas ces malheurs ; mais ont-ils vu ce que nous voyons? Tant de misères publiques et cachées ; tant de familles déchues ; tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipite[1] le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes Frères? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui était inconnu à nos pères? de vos dépenses qui ne connaissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité[2] !

Ah ! l'Eglise naissante n'était-elle pas persécutée, désolée, affligée? Les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? On y souffrait la proscription des biens, l'exil, la prison ; les charges les plus onéreuses de l'Etat tombaient sur ceux qu'on soupçonnait d'être chrétiens ; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant il n'y avait point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Neque enim quisquam egens erat inter illos*[3]. Ah ! c'est que des

chacun se règle toujours sur les désirs insatiables de sa cupidité, tandis que Jésus-Christ seul est méprisé et ses membres abandonnés, que le riche ne ressente que les effets favorables de la miséricorde du Seigneur, tandis que le misérable qui gémit sous le poids de la colère divine qui l'accable, en devient la triste et malheureuse victime, c'est la plus grande de toutes les injustices. Grand Dieu ! vous ne voudriez faire que des malheureux, en épargnant les plus coupables pour ne punir que les plus affligés ! Votre dessein, en envoyant des calamités à votre peuple, serait donc d'achever d'écraser ceux que vous avez fait naître les plus pauvres, et par conséquent les plus conformes à l'image de votre Fils ? Les palais de Pharaon et des plus grands d'Egypte seraient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que vous déchargez votre colère sur les Israélites affligés ? Les calamités ne tomberaient sur la terre que pour châtier les petits et les grands, et les riches ne souffriraient rien de ces misères ? Serait-il rien de plus injuste que de le penser ?

[1] On ne saurait vraiment rien imaginer de plus hardi. On doutait que ces sévères paroles eussent été prononcées devant le grand roi. Cependant, je les trouve avec toute leur âpreté, dans les éditions mêmes imprimées sous Louis XIV. Aussi je cite beaucoup de passages de ces éditions dans le sermon *sur l'Aumône*, pour prouver une fois de plus, contre de récentes attaques, combien Massillon usa de la sainte liberté de son ministère, non-seulement sous Louis XIV, mais devant la personne de Louis XIV.

[1] *Précipite*, 1745, Renouard. — *Précipitent*, Sacy, 1764.

[2] La multitude des pauvres, qui devrait ranimer votre charité, riches du monde, vous sert à l'éteindre. Ce qui devrait vous être un sujet de mérite, vous en est un de crime, et vous devenez cruels pour avoir trop d'occasions d'être charitables. Mais qu'est-ce qui l'augmente cette multitude de pauvres, sinon votre insensibilité ? Je sais que la misère des temps est grande, qu'il y a plus de pauvres que jamais ; mais d'où vient cette multitude de pauvres, sinon de votre cruauté ? Les temps sont mauvais ; mais chaque siècle a eu ses malheurs et ses misères ; les maladies, les guerres, les stérilités et les déréglements des saisons ont été de tous les siècles. Les calamités publiques que nous voyons, nos pères les ont vues, et peut-être plus fâcheuses ; ils ont vu le frère armé contre le frère, le fils contre le père ; ils ont vu avec douleur le royaume en proie à des nations ennemies, l'époux séparé de l'épouse ; mais ont-ils vu, comme nous, tant de citoyens autrefois distingués par leur naissance, dans la poussière ? Ils ont vu l'affreuse image de la mort et de la famine répandue dans les villes et dans les provinces ; mais ont-ils vu tant de malheureux abandonnés à leur indigence, sans secours, sans soulagement ? Ont-ils vu tant de fidèles membres de Jésus-Christ méprisés et foulés aux pieds comme de la boue ? Ont-ils vu tant de désolations secrètes que les misérables qui en sont frappés n'osent découvrir, de peur d'augmenter encore leur misère ? Ont-ils vu tant de pauvres honteux, tant d'hommes cachés dans de sombres recoins, qui sentent toute l'horreur de leur triste demeure, et qui sont toujours prêts de se livrer à un funeste désespoir ? D'où vient donc cette différence du siècle de nos pères et du nôtre ? Leurs temps étaient mauvais comme ceux-ci et leurs calamités étaient même plus fâcheuses qu'aujourd'hui. N'est-ce pas du refroidissement de la charité et de la dureté des riches?

[3] Act., IV, 34.

richesses de simplicité sortaient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre; c'est qu'ils donnaient selon leurs forces et au delà; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, coulaient des fleuves de charité, qui venaient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue[1].

Mais plus encore que tout cela; c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étaient ornés de modestie; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi; c'est que leurs festins étaient des repas de sobriété et de charité; et que la sainte abstinence même que nous célébrons, ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas; c'est que, n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisaient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur prospérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture; ils ne pensaient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine; en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisait toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont nos excès, mes Frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux; n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes; ce serait faire de votre péché même votre excuse. Ah! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent; mais c'est de quoi ils auraient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes; ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si, dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article était toujours le plus sacré et le plus inviolable; eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Eglise la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns, et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction; il n'y aurait parmi nous de malheureux que les impies; point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes; point de larmes que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres que ces heureux disciples de l'Evangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître; nos villes seraient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seraient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme. Ainsi on n'a rien de réglé sur ce point. Si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et, quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venait de faire une œuvre de surcroît.

Car, d'ailleurs, mes Frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini; que croyez-vous dire par là? Vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent,

[1] Ah! l'Eglise naissante n'était-elle pas sujette au malheur des temps? Ses fidèles défenseurs étaient dépouillés de leurs biens, envoyés en exil ou mis à mort; tout y était pauvreté, tout y était misère, et cependant il n'y avait presque point de pauvres parmi eux. D'où vient cela? C'est que les premiers fidèles ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, que personne ne possédait rien en propre, et qu'ils avaient tout en commun. En un mot, riches du monde, c'est que la charité était le plus beau caractère des premiers fidèles, et que la dureté fait tout le vôtre; c'est qu'ils n'avaient des richesses que pour les distribuer, et que vous n'en avez que pour les dépenser; c'est que la multitude des pauvres était pour eux un redoublement de charité, et que vous vous en faites un prétexte de vous en dispenser. N'excusez donc plus là-dessus votre insensibilité. Ce serait faire du remède un poison, et d'une occasion de mérite un sujet de condamnation.

et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes Frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses, qui hors de là vous seraient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre, comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même; c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé[1].

Et certes, dites-moi, tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs, une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort[1]; auriez-vous la force d'y être le seul heureux[2]? Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe; pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? Et où serait l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderait comme un mauvais citoyen, dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Eglise de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? Eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant, la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez. Le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? Prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? Vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? Ne faites-vous pas peut-être de

[1] Vous vous plaignez que le grand nombre des pauvres vous accable, que vous en êtes trop importunés. Mais donnez ce que vous pouvez, et ne leur faites point un crime devant les hommes de ce qu'ils vous reprocheront un jour devant Jésus-Christ.

Que pouvez-vous donc dire pour autoriser vos injustes prétextes? Quand nous vous prêchons l'aumône et la charité, vous nous répondez que c'est alors que vous devez le moins donner, parce que vos dépenses croissent à mesure que les misères augmentent, que plus les vivres sont chers, plus il faut ménager vos revenus, et que vous contractez de nouvelles dettes à mesure que les temps deviennent mauvais. Ah! c'est alors qu'il faut vous ménager; en effet c'est dans ces conjonctures fâcheuses que vous devez retrancher tant de dépenses superflues, et qui dans un temps favorable vous seraient permises; c'est alors que vous ne devez plus chercher de distinction, ni de rang parmi les dépenses; c'est alors que vous n'êtes plus, ni ministres fastueux, ni magistrats opulents, ni citoyens distingués, ni femmes de naissance; vous n'êtes que membres de Jésus-Christ pauvre, instruments d'un Dieu bienfaisant, économes d'un bien qui ne vous appartient pas, et dont vous rendrez compte de n'en pas assister ces malheureux qui ne possèdent rien.

Et certes, est-il juste que, tandis qu'un petit nombre d'hommes ont tout à souhait, que leurs tables regorgent de mets exquis, qu'ils possèdent tous les biens du monde, le reste des hommes qui, malgré leur indigence, sont toujours les membres de Dieu, demeurent sans secours, sans appui, *dénués de tout, et meurent de faim*; pouvez-vous couvrir vos tables de mets délicieux qui deviennent pour vous une viande de mort, dès que vous en refusez une partie à vos frères, au lieu qu'ils deviendraient un pain de vie, si vous les partagiez avec eux? Avez-vous le cœur de persévérer dans votre sensualité et dans votre luxe, tandis que *la face de l'univers est changée*; et, tandis que vos superbes palais retentissent des cris pitoyables des pauvres, pouvez-vous conserver le même air de prospérité, d'opulence, de grandeur, d'éclat que si vous étiez seul sur la terre? Vous seriez regardé dans la république comme un monstre, parmi vos égaux et dans votre ville comme un mauvais citoyen, dans la société comme un homme dénaturé, dans le corps des fidèles comme un membre pourri, sans honneur, sans tendresse, sans pitié; et dans l'église de Jésus-Christ, comment voulez-vous qu'on vous regarde? Comme un homme séparé des fidèles, comme un mauvais chrétien, retranché de la communion des saints, indigne de la participation des sacrements, indigne de la loi qu'il professe et du beau nom d'enfant de l'Église. — *Ed. de* 1705.

[1] La Bruyère, avec le même fonds de sensibilité et de mélancolie, a peint les misères des paysans alors si accablés : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, *et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé*. (Ch. XI.)

[2] Discours prononcé en 1709. — *Note de l'éditeur de* 1745. — Pour être un peu moins sombres, les peintures du sermon de 1704, reproduites dans l'édition de 1705, sont encore bien tristes.

l'indigence comme une occasion barbare de gain ? N'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? Et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu, quand vous serez rassasiées, vous vous sentirez déchirées; votre félicité fera elle-même votre supplice ; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre[1].

Mes Frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde ! que ces accusateurs seront puissants ! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour soulager leur indigence ; qu'un seul jour retranché de vos profusions aurait suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années ; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenait ; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus (eram), et non cooperuistis me*[2] ! Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône. Etablissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant ; et après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité[3].

DEUXIÈME PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères ; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés ; paraître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons ; enfin éclairer même par notre vigilance, le secret de leur honte : voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Evangile ; il monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, était de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains ; et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde, que ceux qui devaient en ressentir les effets. Première instruction, et première règle : le secret de la charité.

Oui, mes Frères, que de fruits de la miséricorde le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance flétrit tous les jours aux yeux de Dieu ! que d'aumônes perdues pour l'éternité ! que de trésors qu'on croyait en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paraîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille[1] !

A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées, qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes ; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout à fait. Mais qu'il est encore moins

[1] Mais, ah ! bien loin de secourir vos frères, puissants de la terre, ne mettez-vous pas à profit leurs travaux et leurs sueurs ? Ne faites-vous pas de leur misère une occasion de gain sordide? Au lieu de les soulager, n'achevez-vous pas de les dépouiller, en faisant semblant de les aider et d'essuyer leurs larmes. Entrailles cruelles, dit le Fils de Dieu, quand vous vous serez rassasiées, vous vous sentirez alors déchirées ; vous souffrirez la punition de votre dureté, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la fureur de sa colère et de sa vengeance. — *Ed. de* 1705.

[2] Matth., XXV, 43.

[3] Ah ! qu'alors le tribunal des pauvres sera terrible pour vous, dit Jésus-Christ, que leurs accusations seront puissantes; et qu'il vous restera peu d'excuses, lorsqu'il vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour les empêcher de mourir et que vous leur avez refusé ! Que vous serez inexcusables, lorsqu'ils vous reprocheront les vains prétextes que vous allégiuez, pour vous empêcher de leur faire part d'une abondance qu'il ne vous avait donnée que pour vous faciliter les moyens de salut ; que c'était proprement leur bien et leur patrimoine dont vous faisiez un si mauvais usage, que vous prodiguiez pour vos passions, et que, hors votre nécessaire, tout le reste leur appartenait ! Vous verrez alors que, tandis que vous avez voulu multiplier vos biens, vous avez multiplié vos châtiments, et que, de tous ces revenus que vous conservez si cruellement aux dépens des pauvres, il ne vous restera que du trouble et de la confusion, tandis que les malheureux que vous avez abandonnés seront couverts de gloire dans les tabernacles des éternels. Mais ce n'est pas assez de vous avoir fait sentir l'illusion des prétextes que vous apportez contre le précepte de l'aumône, il faut encore vous montrer les règles que vous devez observer en l'accomplissant.

[1] Que de bonnes œuvres le vent brûlant de l'orgueil ne flétrit-il pas ! Que d'actions pieuses aux yeux des hommes perdent leur mérite devant Dieu ! Que de trésors qu'on croit en sûreté dans le sein des pauvres, se trouveront un jour gâtés par la rouille de la vanité !

de véritables zèles de charité qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions! On ne voit presque que de ces zèles fastueux, qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher; mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse; on ne cherchera pas les regards publics; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas! nos temples et nos autels n'étaient-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne voulait que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? Pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paraîtront-ils à l'autel, où ils ne devraient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité[1]? Pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'était-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? Pourquoi graver sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité avait[2] pu rendre immortelle[3]?

Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels, et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portaient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres; ils voyaient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avaient moins offert qu'eux; on ne les distinguait pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses. Les honneurs et les préséances n'y étaient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avait garde de changer la récompense éternelle qu'on attendait du Seigneur, en cette gloire frivole, qu'on aurait pu recevoir des hommes; et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paraissent jusque sous l'autel, où ne devraient reposer que les cendres des martyrs; on leur rend même des honneurs qui devraient être réservés à la gloire du sacerdoce; et, s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise [1].

[1] Allusion aux ornements sacerdotaux chargés des armoiries des donateurs.

[2] *Aurait,* Sacy seul.

[3] A quoi bon cette vaine ostentation, cet éclat qu'on fait paraître dans ses présents? Croyez-vous que vos offrandes, pour être secrètes, ne soient point assez connues de celui qui voit tout? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses aux yeux de tout le monde, de sorte que vos frères ne puissent tourner la vue sans s'en apercevoir? Pourquoi les ministres du Seigneur paraissent-ils à l'autel chargés des marques de votre vanité? Pourquoi ces titres et ces qualités éminentes, qui immortalisent votre nom sur les murs de nos temples et des édifices publics? N'était-ce pas assez que vos aumônes fussent écrites sur le livre de vie? Et pourquoi graver sur le marbre qui périra, une action qui devrait être immortelle, si elle n'avait été connue que de Dieu?

[1] Salomon, après avoir fait bâtir un temple au Seigneur, n'y fit graver que les marques augustes de la grandeur et de la majesté du Dieu qu'il contenait, et n'eut garde de mêler les titres et les qualités de sa race royale avec celles du Roi des rois. En donnant quelque portion de ses biens, on s'imagine acquérir le droit d'étaler aux yeux du public l'éclat d'un orgueil sans bornes. Hélas! les plus puissants et les plus riches d'entre les premiers fidèles portaient leurs aumônes aux pieds des apôtres, avec autant d'humilité et de modestie que les plus obscurs du peuple; ils voyaient avec une sainte joie leur nom confondu avec ceux de leurs frères qui avaient moins offert qu'eux Les préférences ni les honneurs n'avilissaient point le mérite de leurs dons; mais aujourd'hui on n'en demeure pas là. Les dehors de nos églises ne sont point assez vastes pour contenir les images de leurs bienfaiteurs, et on porte leurs cendres jusque sous nos autels, où ne devraient reposer que les précieuses reliques des saints. Plus coupables que ce roi de Juda qui fut frappé de lèpre, ils ne mettent pas la main à l'encensoir comme lui; mais ils veulent partager l'encens que le peuple offre au Seigneur.

La charité, mes Frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple ; il est bon qu'ils voient nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes ; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite. Les actions mêmes, que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur. Nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers ; et ne croire leur innocence en sûreté, que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes Frères, les aumônes, qui ont presque toujours coulé en secret, arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'amour-propre, et par les louanges des spectateurs. Semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde ; ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde ; et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avait amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre Evangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ, n'est rejeté. Tous indifféremment sont soulagés ; et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle ; la charité est universelle : elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde, qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours ; qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable ; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient. Ce ne sont pas là des misères de leur goût[1], et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec et d'un cœur indifférent toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure ; qu'elle doit user de discernement ; et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrais pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir ; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes ; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah ! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères ? Peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence ? La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur ? N'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès ? Et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes, où quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère[2] ?

Je ne voudrais pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle, avaient pu attirer au désert, et qui

[1] Comme Massillon connaît le cœur humain, toujours tenté de caprice et de retour sur lui, même dans ses meilleurs mouvements !

[2] Je sais que la justice veut que certains besoins soient préférés à d'autres, que certaines circonstances fassent pencher d'un côté plus que d'un autre ; mais je ne voudrais point de cette charité méthodique, *qui a ses temps*, *ses lieux*, *ses personnes ;* qui a fait pacte avec elle-même de n'être touchée que de certains besoins et de certaines misères, et de n'aimer qu'à un certain point *que le caprice a fixé*. Ah ! quand on aime véritablement, est-il aisé de fixer son amour, de sorte qu'on ne puisse le passer quand la justice le demande ? Quand il n'y aurait qu'une étincelle de charité dans votre cœur, ne doit-elle pas se faire sentir à l'égard de tous vos frères ?

auraient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines ; nul n'est excepté de ses divins bienfaits ? N'est-ce pas déjà une assez grande misère, que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux ? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables ? Quand un imposteur séduirait votre charité, qu'en serait-il ? N'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main ? Et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône ou à l'intention elle-même qui l'offre [1] ?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre Evangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ, voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis* [2] ; ce spectacle l'attendrit ; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux ; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche ; car la pitié [3] qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère ; et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre ; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : « Que me reprochez-vous, vous dirait-il ? Une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes ? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? Les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté ; je puis être un serviteur inutile ; mais n'êtes vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille point ; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! le Seigneur jugera entre vous et moi ; et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises, que l'innocent artifice dont je me sers, pour trouver du soulagement à mes peines [1] ».

Oui, mes Frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères ; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas ! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation, le

[1] Je ne voudrais pas encore de cette charité circonspecte qui n'a jamais pitié des misères qu'on lui expose, et qui ne croit de véritables besoins que ceux qu'elle *choisit* à son gré. Jésus-Christ ne fait distinction d'aucun de ceux qu'il nourrit, dans cette grande multitude que sa présence avait attirée dans le désert. Tous n'étaient pas également dans le besoin, et s'il y en avait plusieurs de faibles, il s'y en trouvait qui avaient assez de force pour s'en retourner chez eux chercher de quoi vivre. Cependant, nul n'est rejeté ; tous sont également secourus et rassasiés. Ah ! n'est-ce pas une assez grande misère d'être obligé de dire qu'on est plus malheureux qu'on ne le paraît ? *Quand un homme vous en imposerait sur la pauvreté de son état pour obtenir de vous quelque aumône, que risquez-vous en la lui donnant?* N'est-ce pas Jésus-Christ lui-même qui reçoit cette aumône de vos mains, et qui vous promet de vous la rendre au centuple ? Et le mérite de l'aumône est-il attaché à celui qui la reçoit ou à celui qui la fait ?

[2] Matth., XIV, 14.

[3] *Piété*, M. de Sacy.

[1] On accompagne quelquefois sa miséricorde de tant d'aigreur et de dureté envers ceux à qui on la fait, qu'elle augmente plus leur mal qu'elle ne le diminue ; en leur tendant une main favorable, on leur laisse voir un visage sévère ; un refus de bonne grâce leur aurait été plus agréable qu'une aumône accompagnée de tant de sévérité. On leur reproche leur santé, leur force, leur jeunesse ; on leur dit, comme l'insensé Nabal, qu'on ne voit plus aujourd'hui que des esclaves échappés de la domination de leurs maîtres. Enfin, *en leur donnant une légère aumône, on achète le droit de les insulter* ; mais, si le Seigneur ne leur laissait encore un certain respect pour vous, ne vous diraient-ils pas à leur tour : quels sont mes défauts et les vôtres, votre crime et le mien? Vous me reprochez le malheur de mon état ; mais ne puis-je pas vous reprocher le charme de la volupté qui vous tient enchaînés? Je ne devrais pas manger, dites-vous, parce que je ne travaille point ; mais n'êtes vous riches que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! quand un jour le Seigneur nous jugera vous et moi, l'on verra si ces fraudes, ces injustices, cette dureté dont vous vous servez pour amasser des biens et accabler des malheureux, vous sont plus permises que ces innocents artifices dont je me sers pour tirer de votre insensibilité quelques adoucissements à mes peines.

cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux ; et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible ? Et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion? et vous ne daignez pas l'entendre ? Et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse ? Ame inhumaine ! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme ? Le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié ? Et faut-il faire revivre pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens [1] ?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous ; la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde ; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle : la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins ; il les découvre le premier : *Cùm sublevasset... oculos Jesus, et vidisset* [2] ; à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyen, d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ. Il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses. Ce n'est pas ici un simple conseil ; c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels ; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère. Les riches et les puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps ; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères. Si faute de veiller elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos auraient prévenues [1].

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige des soins et des attentions ; on exige que vous, qui, dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont toujours blessés de la pompe de vos équipages ; et qui, outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité ; on exige que vous, qui, au milieu des plaisirs de la cour ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes ; on exige que vous connaissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence ; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère ; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige, et ce qu'on a droit d'exiger de

[1] Oui, mes Frères, adoucissez par votre humanité le joug affreux de leur indigence ; si la médiocrité de votre fortune ne vous permet pas d'adoucir leurs misères par vos aumônes, adoucissez-les par votre compassion et votre tendresse. On accorde quelquefois dans des spectacles profanes, des larmes, des soupirs à des aventures chimériques d'une personne de théâtre. On sort quelquefois d'une représentation mondaine le cœur tout ému du récit de l'événement bizarre d'un héros fabuleux ; mais l'infortune de votre frère qui veut en passant vous entretenir de loin de ses peines, de sa misère, vous trouve tout à fait insensibles; plus il s'efforce de vous compter ses malheurs, pour vous obliger à lui donner quelque secours, plus vous détournez les yeux de dessus lui ; vous ne daignez pas même l'entendre, et vous achevez par là de lui serrer le cœur de tristesse. Ah ! inhumain, cœur barbare, avez-vous donc laissé toute votre tendresse, et votre sensibilité sur un théâtre infâme ? Le spectacle de Jésus-Christ qui souffre dans ses membres, n'est-il donc pas un spectacle digne de pitié ? Et faut-il faire revivre les images de la volupté, de l'ambition, du plaisir, et de toutes les passions, pour vous toucher ? — *Ed. de* 1705.

[2] Jean, VI, 5.

[1] Mais enfin ce n'est pas assez d'offrir du secours à la misère qui se présente. il faut aller au devant. Il ne suffit pas d'attendre que les pauvres viennent vous chercher ; la charité sait toujours les prévenir. Dernière règle : la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que cette multitude de peuple vienne lui demander du secours ; il lève les yeux sur leur misère : *Cum sublevasset oculos Jesus ;* il les découvre lui-même le premier, et à peine les aperçoit-il, qu'il demande à Philippe, où trouvera-t-on des aliments pour les rassasier ? La charité qui n'est point ingénieuse à découvrir les misères qui se cachent, qui a besoin d'être pressée, sollicitée, importunée, ne ressemble point à celle de Jésus-Christ. Les pasteurs sont encore plus obligés de veiller sur les besoins de leurs ouailles, que tous les autres ; car c'est là la plus indispensable de leurs fonctions. Ils sont établis et pasteurs pour les besoins de l'âme, et pères du peuple pour les nécessités du corps ; ils doivent prendre garde qu'aucune de leurs brebis ne périssent, ou que quelqu'une n'échappe à leurs soins. Oui, pasteurs de l'Eglise, si par votre négligence ou votre délicatesse vous laissez périr un misérable confié a vos soins, qu'un léger secours donné à propos aurait empêché de se perdre, vous devenez coupables de son malheur. — *Ed. de* 1705.

vous; voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses [1].

Or, les connaissez-vous seulement? Chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connaître? Sont-ce là les soins qui vous occupent, quand vous paraissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir; que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leur faiblesse, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquité? Ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons. Hélas! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents, ou de leurs esclaves. Ah! si l'on pouvait suivre la trace de leurs malheurs; si leurs cendres et les débris pompeux, qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées, pouvaient parler: « Voyez-vous, nous diraient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur? Ce sont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, et enfin entièrement renversées; leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel; le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière. Que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes; que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit pas ensevelie sous leurs ruines; devenez sages à nos dépens, et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter [1] ».

Et voilà, mes Frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne, des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se

[1] Ce n'est pas qu'on demande de vous que vous répondiez des fautes de toute une paroisse, ou que vous suppléiez seul à ce que l'insensibilité des autres refuse de donner; cela n'est pas toujours en votre pouvoir, et l'on aurait tort de l'exiger. Mais on exige de vous, grands du monde, magistrats, seigneurs, qui tenez le premier rang parmi vos citoyens, ou pour votre naissance, ou pour vos emplois, que vous veilliez chacun sur un quartier; que vous vous informiez de l'état déplorable où sont réduits tant de pauvres, pour leur donner ou leur faire donner du secours; que vous ouvriez vos entrailles de miséricorde à mille malheureux, qui ont les yeux si souvent éblouis de la pompe de votre équipage et de votre magnificence. On demande de vous que vous vous laissiez toucher envers ces infortunés qui dépendent de vous; que vous essuyiez au moins les larmes, les sueurs de mille pauvres gens qui labourent vos campagnes; que vous donniez au moins le nécessaire à ces malheureux qui y traînent les restes d'une vie languissante; que vous soulagiez ceux que la caducité de l'âge, et la longueur des services qu'ils vous ont rendus, exposent à la dérision d'une jeunesse insolente et évaporée, dont vous auriez pu avec un peu de charité prévenir l'indigence. Voilà ce qu'on exige de vous et ce que vous ne sauriez refuser sans crime. — 1705.

[1] Pasteurs et chefs d'Eglise, grands et riches de la terre, y pensez-vous, à ce devoir inséparable de votre grandeur et de votre rang? Sont-ce là les soins que vous prenez chacun dans vos quartiers et dans vos dépendances? Lorsque vous paraissez dans vos terres, dans vos fiefs et dans vos palais, ah! est-ce pour observer ce qui s'y passe, et prendre connaissance de l'état où sont réduits vos tristes habitants? N'est-ce pas plutôt pour arracher de leurs entrailles le juste prix de leurs travaux? N'est-ce pas pour en exiger avec barbarie, sans aucun égard, le tribut qu'il a plu à vous ou à vos pères d'imposer sur leurs cabanes et sur un morceau de terre qui leur coûte tant de peines? N'est-ce pas pour en être les tyrans et non les seigneurs, les maîtres inexorables et non les protecteurs et les pères comme la charité et votre état vous y obligent? O Dieu! n'anéantirez-vous point ces richesses d'iniquité? N'imprimerez-vous point des caractères de réprobation sur ces trésors mal employés, et ne ferez vous point tarir ces sources funestes d'une orgueilleuse et barbare prospérité? On ignore d'où viennent les dissensions domestiques, qui causent la ruine des maisons, la décadence des familles; on est surpris de voir quelquefois des édifices pompeux s'ébranler, de hautes fortunes retomber dans le néant; de voir ces grands noms s'obscurcir, ces qualités illustres ne montrer plus que quelques traces de leur ancienne splendeur, leurs terres passer en d'autres mains, et leurs riches possessions devenir la proie de leurs ennemis ou même de leurs esclaves. Ah! si les débris pompeux qui leur restent encore de leur ancien éclat, et que l'on étale avec tant de soin sur des mausolées superbes, pouvaient parler, que ne diraient-ils pas? « Voyez-vous, diraient-ils, ces marques de grandeur éminente qui autrefois rendirent votre nom et votre famille vénérable aux nations, et dont voici maintenant les tristes restes, ce sont les larmes des pauvres que nous n'avons pas soulagés, qui les ont minée peu à peu, qui ont effacé cet ancien éclat; leurs clameurs, leurs plaintes ont attiré tous ces malheurs sur vous et sur nous, et sur vos familles désolées; le Seigneur, ennuyé de vos duretés, a soufflé sur ces édifices, sur ces titres, sur ces palais, qui n'étaient que l'ouvrage de l'orgueil, et les a dissipés comme la poussière. Si vous voulez que votre nom et votre grandeur ne meurent jamais, que la miséricorde en soit le sel, et que vos charités les immortalisent ». — *Ed. de* 1705.

multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent ; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève ; c'est-à-dire que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction, qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance; c'est-à-dire que c'est ici ce levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit et augmente toute la pâte. Oui, mes Frères, l'aumône est un gain, c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires ; rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrents vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les éléments vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent ; associez-vous les pauvres ; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune, augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente, croissez pour eux comme pour vous ; alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même ; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et il préservera, que dis-je? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés [1].

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer des familles charitables ; une Providence attentive préside à leurs affaires ; où les autres se ruinent, elles s'enrichissent ; on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement. Ce sont de ces toisons de Gédéon, toute couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne, n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien ; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres ; peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé ; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde et commencé votre généalogie ; peut-être c'est elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine [1].

Car, je vous prie, mes Frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos Eglises ? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnaissance seule de l'Eglise, et non la vanité des fondateurs a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité. Tous les autres titres ont péri ; tout ce que la vanité seule avait élevé a presque tout été détruit ; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où était marquée la suite de leurs aïeux, et la gloire de leurs alliances ; et vous avez permis, ô mon Dieu ! que les monuments de la miséricorde subsistassent ; que ce que la charité avait écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de

[1] Voilà le premier avantage de l'aumône ; les bénédictions temporelles, les pains que Jésus-Christ distribue se multiplient dans les mains des apôtres, à mesure qu'ils les rompent aux peuples ; cinq mille hommes affamés sont nourris de cinq pains et de deux poissons, et douze corbeilles peuvent à peine suffire pour contenir ce qu'il y a de reste ; c'est-à-dire que les biens que la charité distribue, sont de ces biens de bénédiction qui portent avec eux un caractère d'abondance. C'est là cette petite mesure d'huile de la veuve de Sarephta qui ne tarit jamais, quoiqu'on ne cesse de la verser. C'est ce levain fécond qui, mis dans la farine, augmente toute la masse. C'est ce verre d'eau qui, donné au nom de Jésus-Christ, multiplie au centuple. Vous vous plaignez que tout vous est contraire ; que la stérilité désole vos campagnes ; que vos misères croissent à mesure que vous prenez plus de soin de les diminuer ; voulez-vous y apporter remède ; voir fructifier vos peines ; voir vos maisons fleurir et vos campagnes devenir fécondes ? Associez les pauvres avec vous ; intéressez-les dans quelque chose à vos biens et à votre prospérité ; alors Dieu bénira vos travaux, multipliera vos revenus, secondera vos projets, conservera vos maisons et vos fruits. Vous trouverez partout le Tout-Puissant prêt à vous secourir ; il vous donnera la patience dans vos afflictions, la consolation dans vos peines ; partout vous trouverez une providence attentive à vos besoins pour les soulager. — *Ed. de* 1705.

[1] C'est une expérience journalière que les personnes charitables ne sont jamais abandonnées ; on voit une famille prospérer où les autres s'abîment, un homme charitable s'enrichir où les autres ne trouvent pas de quoi vivre ; on les voit croître à mesure qu'ils se répandent ; on ne voit point que les aumônes aient ruiné personne. Ce sont de ces toisons de Gédéon toute couvertes des rosées du ciel, tandis que le reste du pays qui les environne, est frappé de stérilité et de sécheresse. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, peut-être que ces grands biens que vous possédez, sont les fruits des aumônes de vos pères ; c'est peut-être leur charité et leur miséricorde qui sont les premiers fondements de leur fortune, et le commencement de vos longues généalogies ; c'est peut-être cette charité qui a commencé de graver vos titres, et qui a relevé la bassesse de votre première origine. — *Ed. de* 1705.

leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes [1].

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh ! quand ils ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? Et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces ? Les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls ? Non, mes Frères, faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices; vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant des malheureux [2].

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée, où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître ? Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier ; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâces ; ils s'écrient que c'est un prophète ; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah ! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiraient ; ce seraient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisants, les plus tendres ; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères [1].

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance ; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvait pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostome ; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut. Du moins dirions-nous : si à force d'argent on pouvait se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on serait heureux. Eh bien ! mon frère, continue saint Chrysostome, profitez de ce privilége, puisqu'on vous l'accorde ; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel ; la malice des hommes vous les aurait peut-être enlevées ; vos passions les auraient peut-être englouties ; les révolutions de la fortune les auraient peut-être fait passer en d'autres mains ; la mort du moins vous aurait forcé tôt ou tard de vous en séparer : ah ! la charité seule les met à couvert de tous les accidents ; elle vous en rend éternellement possesseur ; elle les met en sureté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même [2].

[1] Car, dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui a fait passer depuis plusieurs siècles jusqu'à nous tant de noms illustres, sinon les charités et les aumônes que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises ? C'est dans les actes et dans les registres de nos églises qui en sont les dépositaires, qu'on va chercher les plus augustes monuments de la noblesse et de l'ancienneté des familles. Tous les autres titres ont péri ; le malheur des temps, la révolution des siècles, la décadence des familles, la désolation des guerres ont anéanti les annales domestiques, où était imprimée la gloire de leur nom et de leurs alliances. Vous avez permis, ô mon Dieu, que ce que la charité avait gravé, ne soit point effacé, que les monuments de la miséricorde subsistent à jamais, que le recueil des largesses saintes des ancêtres des riches, soient les seuls titres de leur grandeur, qui paraissent devant les hommes. — 1705.

[2] Tel est l'avantage que l'aumône chrétienne produit à l'homme selon le monde même ; je ne dirai rien ici du bonheur qu'il y a à soulager ses frères, à faire des heureux, à s'attirer leurs acclamations et leurs éloges, à les entendre publier partout les libéralités qui coûtent si peu à ceux qui les ont faites. Quand vous ne retireriez que ce seul plaisir de vos aumônes, n'en seriez-vous pas assez payés ? D'ailleurs, les grands et les riches seraient-ils fort touchés de leurs richesses, s'ils en goûtaient seuls les douceurs ? Verraient-ils avec bien du plaisir la puissance de leur sceptre, la gloire de leur couronne, l'éclat de leurs titres, s'ils n'avaient personne qui les aimât et qui les respectât ? Faites servir tant que vous voudrez ces biens à vos passions, aux déréglements d'une jeunesse insensée, jamais vous n'aurez plus de plaisir, ni plus d'honneur que dans la charité que vous en ferez au soulagement des malheureux. — *Ed. de* 1705.

[1] En effet, est-il rien de plus consolant que de voir qu'il n'est pas un moment dans la journée, où un malheureux que vous aurez secouru dans sa nécessité, ne bénisse votre nom, ne lève mille fois les mains au ciel, pour en obtenir des bénédictions sur vous et sur vos familles ? Sitôt que Jésus-Christ a donné du soulagement à ces peuples affamés, ils le reconnaissent pour le seul Fils de Dieu ; l'air retentit des éloges qu'ils lui donnent ; ils courent aussitôt dans la ville publier ce prodige ; ils veulent l'établir roi. Si les hommes seuls se choisissaient des rois et des souverains, ce ne seraient sans doute, ni les plus courageux, ni les plus éclairés, ni les plus guerriers, ni les plus intrépides, ni les plus politiques ; ce seraient les plus charitables et les plus libéraux (a). — 1705.

[2] Je n'ajoute point que la charité est donnée à l'homme comme un moyen d'expier ses fautes, et que c'est presque la seule ressource qui lui reste dans la prospérité, où tout le corrompt et le perd. Ah! si nous ne pouvions racheter nos péchés

(a) Au commencement du XVIIIe siècle et devant Louis XIV, Massillon n'emploie pas en parlant des rois tous ces mots de pères, de maîtres humains, tendres, bienfaisants, qu'on trouve dans les éditions posthumes.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles; de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années; de pouvoir en rassasiant, ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés, les abstinences, dont l'Eglise vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie ; de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale[1] ? Grand Dieu ! quelle bonté pour l'homme, de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur ; de nous tenir compte des sentiments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même ; de vouloir accepter pour le prix du royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité ; que nous n'aurions pu toujours conserver ; et desquels, après un usage court et rapide, il aurait fallu enfin se séparer ! Cependant, la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite : un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères, ne sera pas longtemps insensible aux inspirations du ciel ; la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens ; un bon cœur ne saurait être longtemps un cœur endurci ; ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence ; et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères, secourez-les comme vos enfants, respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé, parce que j'avais faim, et vous m'avez rassasié ; j'étais malade, et vous m'avez soulagé ; car ce que vous avez fait au moindre de mes serviteurs vous l'avez fait à moi-même*[1]. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il[2].

par le moyen de nos grands biens, nous nous en plaindrions ; nous trouverions mauvais que le Seigneur nous eût ôté cette voie de salut qui nous est si facile. Du moins, dirions-nous, si à force d'argent on pouvait ouvrir les portes du ciel, on serait heureux dans l'abondance. Eh bien ! ne vous plaignez plus ; vous l'avez en votre disposition, ce moyen ; hâtez-vous d'en profiter ; cette voie de salut vous est ouverte ; ne différez pas d'y marcher ; servez-vous pour votre propre avantage de ce dépôt en le mettant entre les mains des pauvres.

[1] Effacez par le mérite de l'aumône l'excès de votre luxe, le désordre de votre vanité, l'indécence de vos parures, l'intempérance de vos repas ; servez-vous de la charité envers vos frères, pour réparer tant de préceptes violés, tâchez enfin par la miséricorde envers les pauvres de faire oublier votre dureté et de procurer de la consolation à tant d'âmes, à qui vous avez été une occasion de scandale par votre luxe et vos folles dépenses.

[1] Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi ; esurivi enim, et dedistis mihi manducare..... infirmus et visitastis me..... quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.*, XXV, 34 et seq.

[2] Grand Dieu ! que pouviez-vous donc nous offrir de plus avantageux que cette voie de la charité pour sortir d'un état déplorable dont nous serions peut-être tout le cours de notre vie ou du moins longtemps encore les malheureux esclaves ? Pouviez-vous nous donner un moyen plus aisé pour racheter nos crimes, que d'attacher notre salut à une aumône que nous faisons des biens qui nous appartiennent, et dont nous ne sommes que les dépositaires ? Ah ! Seigneur, nous n'en abuserons pas davantage ; nous allons aimer les pauvres comme nos frères, les regarder comme vos membres, les respecter comme les enfants de votre royaume, les secourir comme si c'était Jésus-Christ lui-même, afin que paraissant un jour avec eux devant le tribunal de votre fils, il nous dise : venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume des cieux qui vous est préparé ; j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. C'est ce que je vous souhaite. — *Ed. de* 1705.

CINQUANTIÈME SERMON.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

NOTICE.

Massillon avait senti, dirigées contre lui, les cruelles pointes de la médisance. On le chansonna, on le railla de toutes façons. Ses séjours à la campagne, où, comme ses confrères de l'Oratoire, il allait quelquefois passer les vacances, et surtout les voyages qu'il faisait ainsi que Malebranche au château de Saint-Mesmes, furent fort critiqués par ses ennemis du dehors et du dedans. Son âme chrétienne sut pardonner, mais, on le voit dans ce discours, il connaissait par sa propre expérience l'amertume de la médisance et ses déplorables effets.

Le fonds de ce sermon se trouve dans les recueils de Trévoux, au dimanche de la Passion.

ANALYSE.

Division. — *Rien de plus frivole que les prétextes qui justifient à nos yeux la médisance. Elle ne peut être excusée : 1° Ni par la légèreté des défauts que nous censurons ; 2° Ni par la notoriété publique ; 3° Ni par le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu.*

Première partie. — En vain prétendez-vous excuser vos médisances par la légèreté des défauts que vous censurez ; les motifs en sont toujours mauvais, les circonstances criminelles, les suites irréparables.

1° Tout votre but, dites-vous, est de vous réjouir sur des défauts qui ne déshonorent pas. Joie cruelle, qui attriste votre frère ! plaisir pervers, qui naît d'un vice ! Une parole oiseuse est interdite ; découvrir la honte de ses proches est un crime ; un terme de mépris est, selon Jésus-Christ, digne d'une punition éternelle, et vous seriez innocent ! La charité se réjouit-elle du mal ? Un chrétien peut-il s'égayer aux dépens d'un membre de Jésus-Christ ; n'y a-t-il pas mille sujets édifiants de conversations, dignes de la joie des fidèles ? Approfondissez le secret de votre cœur ; n'est-ce point d'une jalousie secrète que naissent vos censures ? elles tombent toujours sur la même personne, et tout autre vous trouve indulgent. Ne voulez-vous point flatter un grand à qui votre frère ne plaît pas ? ne sacrifiez-vous point sa réputation à votre fortune ? Non, dites-vous ; si je médis quelquefois, c'est pure indiscrétion. Je le veux ; ce vice si indigne d'un chrétien, peut-il en justifier un autre ? votre frère souffre-t-il moins de votre indiscrétion, qu'il ne souffrirait de votre malice ? sa réputation en est-elle moins flétrie ? n'est-ce pas un crime d'être capable d'indiscrétion en ce point ? Quelle attention scrupuleuse n'avez-vous pas sur ce qui intéresse votre honneur ! En ayant si peu pour ce qui touche votre frère, l'aimez-vous comme vous même ?

2° Le monde aujourd'hui appelle légères des médisances qui ne le sont point. Je suppose que les vôtres le soient en effet, et je dis qu'elles sont toujours criminelles dans leurs circonstances. Premièrement, votre frère n'a que des défauts légers ; il en est donc plus digne de votre indulgence, de votre respect ; et vous le décriez : quelle dureté, quelle injustice ! Secondement, auriez-vous la même idée des défauts que vous censurez, si on vous les reprochait à vous-même ? Alors vous grossiriez tout ; tout vous paraîtrait essentiel. Faut-il que tout soit léger contre votre frère ; et que contre vous tout soit digne de vengeance ? Troisièmement, en censurant des défauts même légers, n'y ajoutez-vous rien du vôtre ? ne donnez-vous point à penser, par des conjectures malignes, par certains gestes, par certaines expressions, même par un certain silence ? Quatrièmement, la personne que vous attaquez n'est-elle point d'un sexe où tout bruit est un déshonneur public, où n'être pas loué est presque un affront ? Cinquièmement, n'est-ce point à vos maîtres que s'en prennent vos censures, à ceux que Dieu a établi sur vos têtes, et que sa loi vous ordonne de respecter ? Sixièmement, ne censurez-vous point les oints du Seigneur, auxquels il vous défend de toucher ? Leur conversation peut n'être pas toujours sainte ; mais, outre que c'est ordinairement pour punir le dérèglement des peuples, que Dieu permet qu'il sorte du sanctuaire même une odeur de mort ; et que dès lors les infidélités des prêtres doivent plutôt être le sujet de vos larmes que celui de vos censures ; quand même le ministre mériterait quelque mépris, pouvez-vous, sans sacrilége, ne pas respecter son ministère ? Septièmement enfin, n'attaquez-vous point des personnes qui font une profession publique de piété ? Vous autorisez donc ceux qui vous écoutent à penser qu'il y a peu de vrais gens de bien sur la terre, et

vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu ? Les justes peuvent chanceler quelquefois ; mais ils sont les serviteurs de Dieu, qui prend sur lui les plus légers mépris dont on ose les déshonorer ; il vengea Elisée, Elie, David, de dérisions qui semblaient pardonnables ; toucher à ceux qui le servent, c'est toucher à la prunelle de son œil.

3° Enfin les médisances mêmes que vous appelez légères, sont criminelles par rapport à leurs suites toujours irréparables. Tous les crimes peuvent être expiés par les vertus contraires ; nul remède, nulle vertu ne peut réparer celui de la détraction. Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère ; mais ce confident en aura bientôt d'autres qui instruiront les premiers venus de ce qu'ils auront appris ; chacun, en le racontant, y ajoutera de nouvelles circonstances ; ainsi une source presque imperceptible, mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, deviendra un torrent qui inondera la cour, la ville et la province ; en un mot, votre frère, sur qui vous n'avez voulu que plaisanter, sera décrié formellement, flétri éternellement. En vain, pour vous opposer au déchaînement public, chanterez-vous ses louanges ; vous serez seul, et vos éloges venus trop tard, ne lui attireront que des satyres ; vous médisez par la bouche de vos citoyens, vous êtes coupables du crime de ceux qui les écoutent ; quelle pénitence pourra expier de tels maux ? Votre mort même n'y remédiera pas ; le scandale vous suivra, et des auteurs licencieux l'éterniseront.

Deuxième partie. — La médisance, lors même qu'elle roule sur des fautes publiques, est criminelle, parce qu'alors même elle blesse l'humilité, la charité, la justice.

1° L'humilité, en nous représentant vivement nos fautes, nous ôte le loisir de remarquer celles de nos frères ; elle nous fait bénir Dieu de ce qu'étant tombés peut-être dans les mêmes égarements, nous n'avons pas été déshonorés comme eux ; elle nous fait craindre qu'il n'ait épargné notre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable en l'autre. *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, disait Jésus-Christ, *jette contre cette femme la première pierre ;* je vous dis aujourd'hui la même chose. Cette personne vient de perdre sa réputation, et vous vous glorifiez encore de la vôtre ; vous êtes plus heureux qu'elle ; êtes-vous plus innocent ? Dieu, peut-être, va révéler votre honte ; vous vous armez du glaive de la langue ; vous serez percé du même glaive ; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez, Dieu vous y livrera. En effet, la honte est la punition de l'orgueil ; Pierre, le plus ardent à détester la perfidie de Judas, tombe lui-même dans l'infidélité. Rien ne nous attire tant l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères.

2° La charité ne nous permet pas plus que l'humilité de censurer des fautes même publiques. *Elle n'agit point en vain ;* or, quoi de plus inutile que de divulguer ce qui est déjà public ? Quel est votre objet ? de blâmer votre frère ? mais, percé de mille traits, il est assez puni ; il mérite désormais toute votre pitié. De plaindre son infortune ? mais la compassion rouvre-t-elle les plaies d'un malheureux ? De justifier vos soupçons précédents ? mais vous venez donc triompher de sa chute, et vous glorifier de la malignité de vos jugements ? Ah ! vous êtes vous-même dans une occasion de péché dont le public murmure déjà ; c'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. D'ailleurs, la charité gémit des scandales, de l'avantage qu'en tirent les impies et les libertins, de l'occasion qu'ils donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres ; vous devez donc par votre silence contribuer à les assoupir. Quand tout le monde en parlerait, conclure que vous pouvez en parler à votre tour, c'est barbarie ; l'humanité seule nous apprend qu'il est beau de se déclarer pour les malheureux.

3° Enfin, en censurant des fautes même publiques, vous violez les lois mêmes de l'équité. Car premièrement, mettez-vous à la place de votre frère ; croiriez-vous que l'exemple public lui donnât contre vous le droit que vous prenez contre lui ? Secondement, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur ? Un ennemi, un concurrent, un envieux peuvent avoir calomnié votre frère : le public a peut-être recueilli avec malice une simple indiscrétion, et réalisé une pure conjecture. Suzanne a été décriée ; n'était-elle pas innocente ? Jésus-Christ l'a été ; excuseriez-vous ceux qui parlaient de lui comme d'un séducteur ? vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère. Troisièmement, que savez-vous si son repentir n'a pas déjà expié sa faute devant Dieu ? en ce cas, quelle injustice de faire revivre des fautes que le Seigneur a oubliées ! Quatrièmement, on savait confusément que la conduite de votre frère n'était pas exempte de reproche ; pourquoi venez-vous éclaircir les faits, expliquer tout le mystère, étouffer un reste d'honneur qu'il conservait encore ? Cinquièmement, peut-être par un rang, par une naissance qui donnent de l'autorité sur les esprits, confirmez-vous des bruits qu'on ne tenait que de certaines personnes sans aveu : votre silence seul eût pu arrêter la diffamation publique, et votre censure l'autorise. Ah ! Dieu lui-même dissimule les péchés des hommes ; dissimulons-les à notre tour, et ne prévenons point le temps de ses vengeances.

Troisième partie. — Enfin la médisance se couvre quelquefois du voile de la piété. Si l'on censure les pécheurs, c'est par zèle, dit-on ; c'est par haine pour le vice. C'est une illusion ; la piété, dont la charité est l'âme, ne nous dispense point de la charité. Voici donc les règles que prescrit l'Evangile sur le véritable zèle : Premièrement, le vrai zèle gémit des scandales qui déshonorent l'Eglise, mais il n'en gémit que devant Dieu ; il lui en parle souvent dans ses prières, mais il les oublie devant les hommes. Secondement, la piété ne nous donne point d'empire sur nos frères ; s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur ; nos plaintes sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude ; elles déshonorent la piété, et justifient les discours des impies contre l'homme de bien. Troisièmement, le zèle réglé cherche le salut et non la diffamation du pécheur ; il se rend aimable pour se rendre utile ; il est plus touché du malheur de son frère qu'aigri de ses fautes ; il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, et il sent bien que les censurer c'est augmenter le scandale. Quatrièmement, ce zèle censeur est inutile à celui qu'il attaque, puisqu'il est absent ; il lui est nuisible puisqu'il ne sert qu'à l'aigrir en blessant sa réputation ; il est nuisible à ceux qui vous écoutent, et leur apprend à ne plus mettre la médisance au rang des vices. Le vrai zèle est humble, simple, miséricordieux, délicat et timoré ; une langue qui a confessé Jésus-Christ ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta ; non convitiis perstrepens audiatur.* (Saint Cyprien.)

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis.

***Mais Jésus ne se fiait point à eux.* Jean, II, 24.**

C'étaient ces mêmes pharisiens qui venaient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ, et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui, et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes Frères, le caractère du détracteur, de cacher, sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit-Saint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisants de ce caractère sont plus rares ; et si l'on n'avait à parler qu'à eux, il suffirait d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnaissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisants qui condamnent ce vice, et qui se le permettent ; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve ; qui portent le trait jusqu'au cœur : mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisant est répandu partout ; le monde en est plein ; les asiles saints n'en sont pas exempts ; ce vice lie les assemblées des pécheurs ; il entre souvent dans la société même des justes ; et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes Frères, de développer aujourd'hui l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent ; car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnaîtriez point à des traits si odieux ; et loin de vous en inspirer l'horreur, je vous aiderais à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance ? C'est, premièrement, la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est, en second lieu, la notoriété publique, qui ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur des déréglements qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts, que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique, que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle, que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant ; un monde et un assemblage d'iniquité ; un mal inquiet ; une source pleine d'un venin mortel : *Lingua ignis est ; universitas iniquitatis ;... inquietum malum ; plena veneno mortifero*[1]. Et voilà ce que j'appliquerais à la langue du médisant, si j'avais entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice ; je vous aurais dit que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce sa fureur sur le bon grain, comme sur la paille ; sur le profane, comme sur le sacré ; qui ne laisse partout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres, ce qui nous avait paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant ; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est.* Je vous aurais dit que la médisance est un assemblage d'iniquité : un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir

[1] Jac. III, 6, 8.

l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot ; et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos, à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent ; un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent ; un injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher ; *Lingua, universitas iniquitatis.* Je vous aurais dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion, partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua, inquietum malum.* Enfin, j'aurais ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel ; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel ; que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière : *Lingua, plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurais dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étais proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre ; mais, je l'ai déjà dit, ce sont là de ces invectives publiques, que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnaît soi-même ; et, quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs ; parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales, des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paraît le plus innocent dans la médisance, et de peur que vous ne vous méconnaissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte, qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudrait pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde ; flétrir une femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels : cela serait trop noir et trop grossier. Mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à les croire coupables de tout le reste ; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent, mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oserait dire ; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyait auparavant ; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là n'avaient pas réveillé l'attention ; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même : c'est de quoi le monde fait peu de scrupule ; et, quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout, qu'on se justifie ; que vous nous dites tous les jours que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts, mon cher auditeur ! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère ? Mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices, qui devraient vous inspirer de la compassion et de la douleur ? Mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Evangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures ? Mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte la raillerie et l'insulte ? Mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris, est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle, celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice ? Vous réjouir de ses défauts ! Mais la charité se réjouit-elle du mal ? Mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre ? Mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce

qui l'afflige ? Ah ! l'Eglise avait horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyait pas que des fidèles, élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ, pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvelez vous-mêmes des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui ; vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères ; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne consacrée par le baptême !

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir ? Ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes ? Edifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité ; racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs ; rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez ; parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi, de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ, de l'établissement de la vérité, de l'extinction des erreurs, des grâces que Jésus-Christ fait à son Eglise, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux ; animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs, et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des chrétiens ? C'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissaient dans le Seigneur, et faisaient de la douceur de leurs entretiens une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur, mes Frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices ; les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu [1].

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit, que lorsque vous rappelez ses défauts ? Ne serait-ce point une jalousie secrète ? Ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts ? Le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous ? Seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux ? Saül aurait-il redit si souvent avec tant de complaisances, que David n'était que le fils d'Isaï, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire ? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent ; qu'ailleurs vous excusez tout ; et qu'ici tout s'en venime dans votre bouche ? Allez à la source ; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur ? Et pouvez-vous justifier par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu [1] ? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère ; je le veux : mais n'y aurait-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux ? N'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas ? Ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un objet de risée ou de mépris ? Ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune ? Et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêt ! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs ;

[1] Est-ce que tous ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des Chrétiens ? C'est ainsi que les premiers fidèles faisaient de leurs entretiens spirituels et religieux la plus douce ressource de leurs calamités temporelles. Quoi donc ! l'ennui ne peut être banni des conversations que par des médisances frivoles ? Mais quand vos médisances ne seraient que de pures légèretés, et que l'illusion d'où elles partent ne serait pas criminelle, en seriez-vous plus justes devant Dieu ? Un vice si indigne d'un chrétien, si éloigné de la sagesse, de la probité et de la discrétion, peut-il servir de délassement à une âme fidèle ? — *Edition* de 1705.

[1] Saül aurait-il si fort maltraité David, s'il ne l'avait regardé comme son concurrent ? D'où vient que les défauts des autres nous font tant de plaisir à réciter et à entendre ? Partout ailleurs on excuse tout, et ici on envenime tout. Allez à la source, et vous conclurez que vous ne pouvez appeler une faute légère ce qui part d'un principe si corrompu. — 1705.

et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion et légèreté de langue. Mais est-ce donc par là que vous vous croyez plus innocent ? La légèreté et l'indiscrétion, ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice ? Eh ! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice ? Un dard décoché imprudemment fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein ? Le coup mortel que vous portez à votre frère, est-il plus léger, parce que c'est l'imprudence et la légèreté qui l'ont lancé ? Et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime ? Mais d'ailleurs, n'en est-ce pas un, d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères ? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence ? Tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité ? N'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion ; et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste ? Ah ! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue ; peser toutes ses paroles [1], les lier dans son cœur, comme dit le Sage, et les laisser mûrir dans sa bouche. Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même ? Manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire ? Quels soins infatigables ! quelles mesures ! quelle industrie ! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître ! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge ; vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur ; et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus ; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui ; et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrais d'abord vous faire remarquer que le monde, familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage, ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle ; ce sont des discours de dérision et de plaisanterie. Accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse. Rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injustes de les relever, plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard, plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel, qui ne saurait rien excuser. Si les défauts de votre frère étoient essentiels, vous l'épargneriez ; vous le trouveriez digne de votre indulgence ; la politesse et la religion vous feraient un devoir de vous taire. Eh quoi ! parce qu'il n'a que de légères faiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards ? Ce qui devrait vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier ? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes ? Et votre œil n'est-il donc méchant que parce que votre frère est bon ?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers : mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochait à vous-même ? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquaient pas essentiellement votre honneur et votre probité ; mais qui répandaient dans le public quelques-unes de vos faiblesses,

[1] Verbis tuis facito stateram et frœnos ori tuo rectos. *Eccli.*, XXVIII, 29.

quelles ont été vos dispositions ? Mon Dieu ! c'est alors que l'on grossit tout; que tout nous paraît essentiel ; que peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauraient nous faire tort. On croit avoir été insulté ; on en parle ; on s'en plaint ; on éclate ; on n'est plus maître de son ressentiment ; et, tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère; appliquez-vous l'offense à vous-même; tout est léger contre lui; et sur ce qui vous touche, tout paraît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre ? les donnez-vous pour ce qu'ils sont? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures ? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel ? n'embellissez-vous pas votre histoire ; et pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet ? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre ; de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants ; de certain silence même qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire ? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité ! Plus ce qu'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre ; il faut embellir pour se faire écouter ; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avait pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent ; mais si à cet égard les médisances que vous croyez légères sont très-criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent ?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe, où sur certains points principalement les taches les plus légères sont essentielles ; où tout bruit est un déshonneur public ; où toute raillerie est un outrage ; où tout soupçon est une accusation ; en un mot, où n'être pas loué, est presque un affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie ; c'est-à-dire il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles, que les ornements qui les couvrent ; et le plus bel éloge que l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'était jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite, et que sa réputation répondait à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres ; à ceux que la Providence a établis sur vos têtes, et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due. Car l'orgueil qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des faiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir. Plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard; on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et, outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Eglise, que vous censurez ; laquelle, engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures, qui ne feraient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Ecriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant, les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs [1], plus brillants, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels. Le monde si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard ; et il a pour eux des yeux plus censeurs, et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu ! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte et à couvert de tout reproche ; que nous

[1] *Plus vifs*, mots omis par M. de Sacy.

adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu ; que nous sommes plus jaloux des prééminences que des devoirs de notre état ; et qu'il est difficile que le monde honore un caractère, que nous déshonorons nous-mêmes. Mais je vous l'ai dit souvent, mes Frères, nos infidélités devraient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures[1]. Dieu punit d'ordinaire les déréglements des peuples par la corruption des prêtres ; et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'opposent au torrent des dissolutions ; c'est de permettre que la foi et la religion s'affaiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires ; c'est que la lumière qui était destinée à vous éclairer, se change en ténèbres ; que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte ; que du sanctuaire même d'où ne devrait sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sorte une odeur de mort et de scandale ; et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre ? Les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect ; et quand le ministre mériterait vos mépris, seriez-vous moins sacrilége de ne pas respecter son ministère[2] ?

Que dirai-je enfin ? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectaient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avaient trop cru ; vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre ; que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes ; vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout cela vous paraît-il fort léger ? Ah ! mes Frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages ; ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem ; car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses ; et la plus solide ne se soutient pas partout également. Mais le Seigneur s'indigne, que des téméraires, semblables à Oza, se mêlent de les redresser ; et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème. Il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs ; et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfants d'Israël furent dévorés sur l'heure, pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu ; et cependant ce n'étaient là que des indiscrétions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias, et le consuma à l'instant, pour avoir appelé par dérision Elie, l'homme de Dieu ; et cependant c'était un courtisan de

[1] Le cœur de Massillon, atteint, sinon blessé par la flèche de la calomnie, s'épanche de la façon la plus touchante et la plus digne. Ainsi Bourdaloue, dans son sermon *sur la Médisance*, défend sa compagnie contre ses envieux et ses ennemis. « On est sévère, mais en même temps on ne manque pas une occasion de déchirer le prochain et de déclamer contre lui. La loi de Dieu nous défend d'attaquer même la réputation d'un particulier ; mais, par un secret que l'Evangile ne nous a point appris, on prétend, sans se départir de l'étroite morale qu'on professe, avoir droit de s'élever contre des corps entiers, de leur imputer des intentions, des vues, des sentiments qu'ils n'ont jamais eus ; de les faire passer pour ce qu'ils ne sont point, et de ne vouloir jamais les reconnaître pour ce qu'ils sont ; de recueillir de toutes parts tout ce qu'il peut y avoir de mémoires scandaleux qui les déshonorent, et de les mettre sous les yeux du public, avec des altérations, des explications, des exagérations qui changent tous les faits et les présentent sous d'affreuses images ».

[2] C'est peut-être un des ministres du Seigneur contre qui vous lancez vos traits, et dont la réputation est flétrie de ce qui ne ferait pas la moindre impression sur d'autres. En effet le Seigneur maudit ceux qui ne feront que toucher de loin à ses ministres ; si le crime de la médisance empoisonne tous ceux sur qui elle tombe sans distinction d'Etat et de condition ; on peut dire qu'elle n'est jamais plus envenimée, que lorsqu'elle se tourne contre les ecclésiastiques. Il est vrai, ô mon Dieu, que vos ministres traînent quelquefois après eux certains vices qui les rendent dignes de blâme, et qu'il est difficile que le monde honore un caractère qu'ils déshonorent eux-mêmes. Mais je vous l'ai dit, mes Frères ; un ministre en qui vous reconnaissez des faiblesses, devrait être plutôt le sujet de vos larmes que de vos dérisions. Le plus terrible fléau dont Dieu châtie les peuples corrompus, c'est le relâchement des prêtres ; mais en sommes-nous moins les ministres du Seigneur, à quelques chutes près? En un mot, le caractère est également saint et également respectable dans le prêtre le plus digne de louange ou le plus digne de blâme ». — 1705.

qui on devait exiger moins d'égards pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence et odieux à son maître. Michol fut frappée de stérilité pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant ce n'était là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Ecriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété ; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il les marque sur le front dès cette vie d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres : et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes Frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes Frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi ; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle ; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères ; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères: mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer ? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère ; je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus. Chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon ; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu, qui portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes ; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret, n'était rien d'abord, et périssait étouffé et enseveli sous la cendre ; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches ; chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable. La source sera presque imperceptible ; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la [1] province ; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère [2]. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale ; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde ; et vos louanges, venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul ! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens ; vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne saurait plus remédier ; et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes? Encore si le scandale finissait avec vous, votre mort, en le finissant, pourrait en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra ; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros ; des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés ; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics,

[1] *Et la*, Sacy.

[2] Cet éloquent tableau de la médisance n'est que très-légèrement esquissé dans les éditions de Trévoux :

Ce que vous avez dit d'abord de votre frère n'était rien ; mais autant de personnes à qui vous l'avez dit, y ajouteront quelque chose Chacun y joint ce que sa passion lui représente. Je veux bien que la source en soit presque imperceptible ; mais le fleuve qui en provient, inonde toute la ville ; tout cela deviendra un mépris formel, une flétrissure pour la réputation de votre frère ; l'huile de la veuve se multipliera, tandis qu'il y aura des vases prêts à la recevoir ; cette médisance légère croîtra à l'infini, si l'on ne se lasse point de l'entendre.

des événements scandaleux, et des vices de la nôtre [1].

O mon Dieu ! ce sont là de ces péchés dont nous ne connaissons ni l'énormité, ni l'étendue ; mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances : les motifs n'en sont jamais innocents ; les circonstances toujours criminelles ; les suites irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé : c'est ce qui me reste à vous développer.

DEUXIÈME PARTIE.

D'où vient, mes Frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses transgressions, qu'à l'en corriger ? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion ; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre ; et que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet : quelles sont les règles de l'Evangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance ? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui, devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères ; c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Evangile, le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais ; enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles ; jugez par là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostome ; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resterait, ni assez de loisir, ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seraient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie, plus vous sentiriez votre reconnaissance se réveiller sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère ; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres ; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes ; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence, que vous aviez tant de fois perdus devant lui ; vous trembleriez en vous disant à vous-même que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment ; quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence ; et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre* [1] ; comme s'il voulait leur faire entendre par là que ce n'était pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme ; et que pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il fallait être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrais vous dire aujour-

[1] « Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles ; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge ; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité. Le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes » — *Petit-Carême,* t 1, p. 20.

[1] Jean, VIII, 7

d'hui, mes Frères; la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater : eh bien! que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat.* Si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure; on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle; mais êtes-vous plus innocente? On vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connaît, en juge-t-il comme les hommes [1]? Mais si les ténèbres qui cachent votre honte venaient à se dissiper, les pierres que vous jetez, ne se tourneraient-elles pas contre vous-même? Mais si un événement imprévu trahissait votre secret, l'audace et la joie maligne avec laquelle vous censurez, n'ajouterait-elle pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation, dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices et à des ménagements, que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant : vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte; et loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même : c'est la menace et la prédiction du Sauveur : *Tous ceux qui s'arment du glaive, périront par le glaive* [2]; vous percez votre frère avec le glaive de la la langue; vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvait se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devait trahir son maître; il était le plus ardent de tous à s'informer de son nom, et à détester sa perfidie; et, au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité qu'il venait de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeants qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre faiblesse et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et nos censures.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chrétienne, en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être; mais vous blessez encore essentiellement celles de la charité; *car la charité n'agit pas en vain* [1], dit l'Apôtre. Or, si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? Voulez-vous accabler un malheureux, et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? il y a déjà tant d'esprits noirs et malins, qui ont exagéré sa faute, et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais; n'est-il pas assez puni? Il est digne de votre pitié; il ne l'est plus de vos censures. Que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? mais quelle manière de plaindre un malheureux que de rouvrir ses plaies? la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédents sur sa conduite; de venir nous dire que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendrait là? mais vous venez donc triompher de son malheur; vous venez vous applaudir de sa chute; vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugements! Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût; et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées! Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui; soyez prophète dans votre propre patrie; prévoyez les malheurs qui vous menacent. Pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même que si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez; que si vous ne rompez

[1] O vous qui parlez si librement et avec tant de plaisir de la chute de cette personne, vous êtes plus heureux qu'elle de ce qu'on ne parle point des vôtres; mais êtes-vous plus innocent? On vous croit plus de vertu parmi le monde; mais êtes-vous plus innocent? — *Trévoux.*

[2] Omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt. *Mat.*, XXVI, 52.

[1] Non agit perperam. *I Cor.*, XIII, 4.

cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale ; que si vous ne revenez de ces excès, où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource ? C'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Eglise ; de l'avantage que les impies et les libertins en tireront pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les faiblesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher ; plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de déréglement donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres ; plus la charité vous oblige de gémir, plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse ; que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes ; plus enfin par votre silence vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous ; votre silence n'empêchera pas les discours publics ; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare. Parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter ? Parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous achèverez de le couvrir de boue et d'infamie ? Parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour, et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent ? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux! Il y a tant de dignité et de grandeur d'âme à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne ? Et, quand les règles de la charité ne nous en feraient pas un devoir, les sentiments seuls de la gloire et de l'humanité devraient ici suffire [1].

Aussi, en troisième lieu, non-seulement vous violez les règles saintes de charité, la mais, de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux ; mais placez-vous dans la même situation : exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne serait plus un mystère ? Croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère, contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même ? Recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendrait encore plus odieuse et plus cruelle ? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur ? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui. Que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversait ou ses passions ou sa fortune ? — Ces exemples sont-ils fort rares ? — Si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice ? — Ces méprises sont-elles impossibles ? — Si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité ? — Ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics ? — Qu'y avait-il de plus vraisemblable, parmi les enfants de la captivité, que le déréglement prétendu de Susanne ? Les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle ; tout le peuple en parlait comme d'une épouse infidèle ; on la regardait comme l'opprobre d'Israël. Cependant, c'était sa pudeur même qui lui attirait ces outrages ; et, s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente allait souiller tout le peuple. Et, sans sortir de notre Evangile, les discours sacriléges, qui traitaient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étaient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée ? Les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs, attiraient le respect et la confiance des peuples, les appuyaient de leur autorité. Cependant, voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs, qui, sur des bruits si communs, parlaient du Sauveur du monde comme d'un séducteur, qui imposait à la crédulité des peu-

[1] Cet appel *aux sentiments de la gloire et de l'humanité* sent bien le XVIII[e] siècle. On lit simplement dans l'édition de 1705 : « Il est si beau, même selon la nature, de prendre le parti de celui qu'on accable ; et, quand la religion ne vous en ferait pas un devoir, *la seule politesse* devrait vous en faire une loi ».

ples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute dont vous n'avez pas été témoin, est toujours douteuse pour vous; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute, de votre frère serait certaine, et que la malignité des discours n'y aurait rien ajouté, d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sincère et des larmes abondantes ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle; il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps [1]; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel, de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Evangile [2]; ses désordres étaient publics, puisqu'elle avait été la pécheresse de la cité; cependant, lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avaient effacés aux pieds du Sauveur; la bonté de Dieu lui avait remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvait encore l'en absoudre.

Enfin, la chute de votre frère était publique : c'est-à-dire on savait confusément que sa conduite n'était pas exempte de reproche; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère; confirmer ce qu'on ne savait qu'à demi; apprendre ce qu'on ne savait point du tout; et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère. Il lui restait encore du moins une réputation chancelante; il conservait encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie, et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenait ces bruits publics de certaines personnes sans aveu; gens qui n'étaient ni d'un poids, ni d'un caractère à persuader; on n'osait encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides. Mais vous, qui par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère; et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? Votre silence seul sur sa faute, eût peut-être arrêté la diffamation publique; et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir. Et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères; plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes. On oublie les discours du vulgaire; ils meurent en naissant : les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour. Vous attendez avec une patience miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés, et nous prévenons, par une téméraire malignité, le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes Frères, vous surtout que le rang et la naissance élève au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue; offrez encore aux discours de la médisance un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit-Saint, un silence de désaveu et d'indignation. Car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines [1] pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés;

[1] Il ne faut pas des années à la grâce pour une conversion; il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps. — *Ed. de* 1705. — Massillon avait été le témoin et l'instrument de plus d'un de ces coups de la grâce; et tout son auditoire avait vu de grands exemples de ces illustres conversions.

[2] Souvenez-vous de ce qui est écrit au sujet de la Madeleine. 1705. — Le XVII[e] siècle avait vu aux Carmélites d'illustres Madeleines expier leurs désordres *par leurs larmes et leur amour.*

[1] Sepi aures tuas spinis. *Eccli.*, XXVIII, 28.

c'est-à-dire ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvait moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ serait bientôt purgé de ce scandale. On plaît en médisant, et un vice qui plaît, devient bientôt un talent aimable. Nous animons la médisance par nos applaudissements ; et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'en est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondements de la piété. Ce devait être la dernière partie de ce discours [1] ; mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes Frères, la médisance trouve souvent dans la piété même, des couleurs qui la justifient : elle se revêt tous les jours des apparences du zèle [2]. La haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs ; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire, en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent ; comme si le privilége de la piété, dont l'âme est la charité, était de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde, et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien ; mais je ne dois pas aussi dissimuler que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères, est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Evangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premièrement que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Eglise, se contente d'en gémir devant Dieu ; de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes ; qu'il jette des regards propices sur son peuple ; qu'il établisse son règne dans tous les cœurs ; et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères : parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous secondement que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères ; que si vous n'êtes pas établi sur eux et responsable de leur conduite ; s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur et non pas la vôtre ; qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude ; que l'Eglise a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau ; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle ; et qu'enfin, loin de corriger par là vos frères, vous déshonorez la piété ; vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien ; et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la sagesse : Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite ; et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères ? *Improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ* [1].

Souvenez-vous troisièmement que le zèle qui est selon la science, cherche le salut, et non la diffamation de son frère ; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire ; qu'il s'étudie à se rendre aimable, pour se rendre plus utile ; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes ; qu'il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres ; et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous quatrièmement que ce zèle censeur que vous faites paraître contre votre frère lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin ; qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre ;

[1] C'est en effet la troisième partie de ce discours dans les éditions de Trévoux.

[2] Voilà un des abus de notre siècle. On a trouvé le moyen de consacrer la médisance, de la changer en vertu... Il faut humilier ces gens-là, dit-on, et il est du bien de l'Eglise de flétrir leur réputation et de diminuer leur crédit. Cela s'établit comme un principe. Là dessus on se fait une conscience, et il n'y a rien qu'on ne se croie permis par un si beau motif. On invente, on exagère, on empoisonne les choses, on ne les rapporte qu'à demi ; on fait valoir ses préjugés comme des vérités incontestables, on débite cent faussetés, on confond le général avec le particulier ; ce qu'on a mal dit, on le fait dire à tous, et ce que plusieurs ont bien dit, on ne le fait dire à personne ; et tout cela, encore une fois, pour la gloire de Dieu. — BOURDALOUE, troisième dimanche après la Pentecôte, *sermon sur la Médisance.*

[1] Sag., II, 12.

nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez ; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent, qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces, et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères ; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal ; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent que ses propres fautes le trouvent sévère ; il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice que de s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi, vous, mes Frères, qui, revenus des égarements du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisaient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ ; qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde ; qui bénit tous les jours le Dieu de paix au pied des autels ; qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères. C'est une ignominie pour la religion, que d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacrements ; que leurs propres égarements même devraient vous rendre plus chers et plus respectables : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta ; non conviciis perstrepens audiatur ; non contra fratres et Dei sacerdotes post verba laudis, serpentis venena jaculetur* [1].

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle ; corrigeons nos frères plus par la sainteté de nos exemples que par l'aigreur de nos censures. Reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux ; rendons la vertu respectable par sa douceur encore plus que par sa sévérité ; attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes, et non en les censurant ; qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu, que par notre charité et notre indulgence ; et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices, les porte à les condamner, et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes. Par là nous gagnerons nos frères ; nous honorerons la piété ; nous confondrons l'impiété et le libertinage ; nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu ; et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père de miséricorde et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes. Ainsi soit-il.

[1] Saint Cyprien, *liber de unitate Ecclesiæ*, XXI. — L'auteur ou l'éditeur a oublié le mot *sit* devant *turbulenta*, et omis les mots *et litibus* après *conviciis*.

CINQUANTE-UNIÈME SERMON.

SERMON POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

NOTICE.

Le siècle de Louis XIV, il faut le reconnaître, eut ses incrédules. L'Angleterre donna comme le signal ; le continent l'écouta : Hobbes, Spinosa, Vanini, Bayle, sont comme les premiers anneaux de cette longue chaîne. Mais il y eut surtout l'irréligion, ou, comme dit Massillon, la religion de la table, des plaisirs, des excès. C'était celle des Vendôme, des La Fare ; ce fut celle du Régent. L'impiété devint aussi un raffinement ou une singularité qui plût, et la religion parut à quelques esprits faibles une sorte de *roture*. M. Sainte-Beuve, qui a si parfaitement parlé de ce sermon, et qui a très-judicieusement opposé le temps et la savante manière de M. Frayssinous au temps et à la dédaigneuse éloquence de Massillon, remarque que sous le grand et vrai siècle de Louis XIV, sous le siècle majestueux et chrétien, le siècle des Bossuet et des Racine, il y avait comme un autre siècle qui coulait, ainsi qu'un fleuve coulerait sous un large pont, et qui réunissait les deux régences, celle de la Reine-Mère et celle de Philippe d'Orléans. Cependant, bien des traits de ce discours, surtout vers la fin, semblent appartenir à la Régence ou au règne de Louis XV. Au reste, il est à remarquer que ce sermon ne se trouve pas dans les éditions de Trévoux. On peut encore observer que le style a cet air de finesse et comme de curieuse délicatesse dont s'éprit Massillon avec le XVIIIe siècle.

ANALYSE.

DIVISION. — *La plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas en effet.* 1° *C'est le dérèglement qui propose les doutes, sans oser les croire ;* 2° *C'est l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre ;* 3° *C'est la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource.*

PREMIÈRE PARTIE. — Trois réflexions montrent que *les doutes des prétendus incrédules sont des doutes de dérèglement.* Premièrement, c'est le dérèglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le dérèglement. Secondement, c'est à leurs passions qu'ils tiennent, et non à leurs doutes. Troisièmement, ils n'attaquent que les vérités incommodes aux passions.

1° On n'a encore vu personne commencer par des doutes sur la foi ; et des doutes, tomber dans la débauche ; on se livre d'abord au plaisir, ensuite on croit qu'il est impossible de se faire violence ; enfin, on conclut que cette violence est inutile. Que pensait-on avant que d'avoir renoncé à la pudeur ? alors, le cœur n'étant point gâté, la foi paraissait respectable, la raison était soumise, on ne se formait pas même de difficultés ; dès que les mœurs ont changé, on a eu des doutes ; ce n'est donc pas la force de la raison qui les a enfantés, c'est la corruption du cœur ; c'est même une lâcheté de courage : on ne peut soutenir les terreurs de la religion ; on tâche de s'étourdir en les traitant de frayeurs puériles ; on cache sa peur sous une ostentation de bravoure. D'ailleurs, quel besoin n'ont pas les passions du secours des doutes ? combattues au dedans et au dehors, elles sont trop faibles, il faut les soutenir ; elles sont trop chères, il faut les justifier ; les vérités de la religion les troublent, il faut tâcher de se persuader qu'on ne les croit pas : c'est-à-dire que le grand effort du dérèglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité. Si donc l'insensé dit qu'il n'y a point de Dieu, c'est dans son cœur qu'il le dit ; ce langage en est le désir ; il voudrait qu'il n'y eût point de vengeur du vice. Il l'anéantit donc par ses souhaits ; mais ses souhaits sont aussi stériles qu'ils sont impies ; l'idée d'une puissance infinie et d'une justice redoutable demeure toujours au fond de son être, et ramène ses remords. Les calmerait-il en se disant qu'il est trop livré à la débauche pour en sortir ? c'est bien plutôt fait de se dire que n'y ayant rien après la vie, il est inutile de mieux vivre. Cette idée le délivre de toute contrainte, l'entretient dans l'indolence, l'empêche de s'approfondir lui-même ; elle émousse au moins la sensibilité de sa conscience, et en faisant qu'il se prend pour ce qu'il n'est pas, elle fait qu'il vit comme s'il était ce qu'il voudrait être : trop dissolu pour consentir à mener une vie chrétienne, trop faible pour braver un vengeur qu'il reconnaîtrait sans répugnance, il se tient dans une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, et vit sans vouloir savoir ce qu'il est en effet.

2° Une seconde raison, qui n'est qu'une suite de la première, c'est que les prétendus incrédules, s'ils ne changent pas actuellement de vie, tiennent à leurs passions, et non à leurs doutes. Font-ils quelque retour sur eux-mêmes ? Leur embarras n'est plus de savoir comment ils pourront croire des choses qui révoltent leur raison, mais de savoir comment ils pourront mener une vie

contre laquelle leurs inclinations sont revoltées. D'ailleurs ils vivent pour la plupart dans des variations continuelles sur leur incrédulité même : en certains moments ils sont touchés des vérités de la religion, en d'autres ils s'en moquent ; tantôt ils cherchent des serviteurs de Dieu pour s'instruire, tantôt ils les traitent avec dérision. D'où vient cette vicissitude ? c'est que leurs passions n'étant pas toujours également vives, leurs doutes qui en naissent doivent changer comme elles ; si leur incrédulité prétendue venait d'incertitudes réelles sur la religion, ces incertitudes subsistant, l'incrédulité serait toujours la même. De plus, répondez aux difficultés d'un prétendu incrédule, réduisez-le à ne pouvoir répliquer : il ne se rend pas encore ; son air mystérieux et décidé vous fait gémir de son entêtement ; gémissez plutôt de sa mauvaise foi : qu'au sortir de là une maladie mortelle le frappe, vous le trouverez convaincu, confus, repentant, tremblant, et demandant, non pas des preuves, mais des consolations Son esprit vient-il donc d'être éclairci ? non ; ses passions vont s'éteindre, ses doutes s'éteignent avec elles ; appelez-en avec Tertullien à ce pécheur mourant, il avouera qu'il en avait imposé au public par une fausse ostentation d'impiété.

3° Enfin, ce qui achève de prouver que les doutes ne viennent que du déréglement, c'est qu'ils n'ont pour objet fixe que les vérités incommodes aux passions. Si la religion ne proposait que des mystères, que des vérités spéculatives, les incrédules seraient rares ; elle propose des maximes qui gênent, des vérités qui menacent ; c'est sur celles-là qu'on a des doutes, ou c'est à cause d'elles qu'on se vante d'en avoir sur les autres. En vain croiriez-vous que c'est par amour pour la vérité que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette : ces vérités ne l'intéressent point ; ce qui l'intéresse est de vivre au gré de ses désirs, et de n'avoir rien à craindre après cette vie : passez-lui ce point, il conviendra de tout. Aussi les maîtres de l'impiété se sont attachés à prouver que tout mourait avec le corps, que les peines éternelles étaient des fables ; et ce n'a été que pour en venir là qu'ils ont attaqué les autres points de la foi. Voilà pourquoi les impies dans la Sagesse, et les Saducéens dans l'Évangile, n'attaquent que la résurrection des morts et l'immortalité de l'âme ; voilà le point décisif : on ne secoue le joug de la foi que pour secouer celui des devoirs ; la religion n'aurait point d'ennemis, si elle n'était pas ennemie du vice.

Deuxième partie. — *C'est l'ignorance qui adopte les doutes sans les comprendre.* Les prétendus incrédules blâment ce qu'ils n'ont point examiné ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; ils haïssent la religion, et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* En effet, pour combattre des vérités reçues dans tous les siècles par les plus grands hommes, par les génies les plus élevés, il faudrait des raisons bien décisives, des lumières bien rares et bien nouvelles. Cependant, approfondissez ces esprits forts ; ils n'ont pour toute science que des doutes usés et vulgaires ; ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage ; ils n'ont ni fond, ni principes, ni suite : ce sont des hommes légers, superficiels, en qui peut-être la débauche a éteint toute pénétration ; ce sont des hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui ne savent que répéter ce qu'ils ont entendu : échos de l'incrédulité, sans être incrédules, ils savent ce qu'il faut dire pour douter ; mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes : ils ne doutent pas pour s'éclaircir ; ils n'achèteraient pas si cher le plaisir de se dire incrédules ; ils en seraient même incapables : ne les appelez ni sociniens, ni déistes, ni athées ; ce serait encore les honorer : ils ne sont rien ; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont.

Et ce qui est bien remarquable, c'est qu'eux, qui nous traitent d'esprits crédules de nous rendre à la plus grande autorité qui ait paru sur la terre, défèrent à l'autorité d'un libertin qui, dans un moment de débauche, a dit qu'il n'y avait point de Dieu, quoique peut-être il ne le crût pas lui-même. Ils décèlent assez leur ignorance, lorsqu'ils cherchent des impies véritables et intrépides dans l'incrédulité : Spinosa le fut, et il ne chercha personne qui l'affermît dans l'irréligion ; ceux qui s'empressèrent de le consulter, attestèrent par cet empressement même leur peu de fermeté et leurs remords ; ils firent voir que leur incrédulité prétendue n'était en effet qu'un désir formel de devenir impies.

Troisième partie. — *C'est la vanité qui se fait honneur des doutes, sans pouvoir s'en faire une ressource.* Les prétendus incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, et qui, à force de dire qu'ils ne croient rien, croient ne rien croire, et en ont meilleure opinion d'eux-mêmes. Premièrement, parce que cette profession d'incrédulité suppose une supériorité d'esprit, au lieu que les passions ne supposent que du déréglement. Secondement, parce qu'aujourd'hui ceux qui se piquent d'un peu plus de connaissance que les autres, se permettant des doutes sur la religion, et certains prétendus grands hommes, qui nous ont précédés, ayant fait profession de ne pas croire, on s'imagine partager la réputation des uns et des autres en adoptant leur langage, et se faire honneur en les prenant pour modèles. Troisièmement, parce que ceux avec qui on est lié par la débauche, paraissant ne pas croire, il serait honteux de paraître croire, et d'être dissolu comme eux ; être débauché, et admettre un enfer, c'est être débauché en novice, c'est se sentir encore de l'enfance et du collége ; la débauche est de bon air, quand on a pu persuader aux autres qu'on s'est mis au-dessus de ces faiblesses vulgaires ; on se moque de ceux qui paraissent encore craindre, et on insulte à leur simplicité : *Adhuc permanes in simplicitate tua !*

Mais quelle ressource trouve-t-on dans ces doutes dont on se fait honneur ? aucune. L'impie brave Dieu tout haut, et il le craint en secret : c'est un imposteur qui ne peut s'en imposer à lui-même, un furieux qui fait taire la pudeur parce qu'il ne peut faire taire sa conscience, un homme ivre et emporté qui sacrifie tout à la déplorable vanité de paraître incrédule. Ah ! comprenons ce qu'une telle profession cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux selon le monde même : 1° de déréglement, 2° de bassesse, 3° de mauvaise foi et d'imposture, 4° d'ostentation et d'indigne vanité, 5° de témérité, 6° d'extravagance, 7° enfin de superstition ; je dis de superstition, puisque nous avons vu ces prétendus esprits-forts consulter les devins, donner dans des crédulités puériles, attendre d'un oracle imposteur leur élévation et leur fortune, et ne croyant point en Dieu, croire ridiculement aux démons. Souvenons-nous que ces hommes pervers sont presque sans ressource pour le salut ; s'ils étaient absolument aveugles, leur péché serait moindre ; maintenant ils voient, et leur crime est un blasphème contre le Saint-Esprit, qui demeure à jamais sur leurs têtes.

Sed hunc scimus unde sit ; Christus autem cum venerit, nemo scit unde sit.

Nous savons d'où celui-ci vient ; mais pour le Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura d'où il vient. Jean, VII, 27.

Voilà le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposait à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission. « Nous savons qui vous êtes, et d'où vous venez, lui disaient-ils ; mais le Christ que nous attendons, quand il paraîtra, nous ne saurons d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à nos pères ; peut-être est-ce un esprit imposteur, qui opère

par vous des prestiges à nos yeux, et qui impose à la crédulité du vulgaire : tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels, en se disant le grand prophète qui doit venir, ont trompé les peuples, et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture. Ne tenez plus nos esprits en suspend : *Quousque animam nostram tollis* [1] ? Et si vous voulez que nous vous croyons le Christ, montrez-nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise ».

Je n'oserais le dire ici, mes Frères, si le langage des doutes sur la foi n'était devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde, pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous disent froidement qu'ils se convertiraient, s'ils étaient bien sûr que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable ; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes, et des difficultés sur nos mystères, auxquelles ils ne trouvent point de réponse qui les satisfassent ; qu'au fond, tout paraît assez incertain ; et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Evangile, il faudrait être bien assuré que nos peines ne seront pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne. Outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent ; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi ; je veux seulement vous découvrir le faux de l'incrédulité: je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas ; que presque tous les pécheurs, qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes, comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point ; et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère[1].

Il paraît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet. Cependant, pour peu que l'on connaisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le déréglement, l'ignorance, et la vanité ; et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes. Ils en font honneur à l'incrédulité qui n'y a presque point de part.

C'est, premièrement le déréglement qui les propose, sans oser les croire. Première réflexion.

C'est en second lieu l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. Seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource. Dernière réflexion.

C'est-à-dire que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde, sont assez déréglés pour désirer de l'être ; trop ignorants pour l'être en effet ; et assez vains cependant pour vouloir le paraître. Développons ces trois réflexions devenues parmi nous d'un si grand usage ; et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord convenir, mes Frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité ; il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si longtemps affligent l'Eglise, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connaître de Dieu ; et que la foi, si affaiblie dans tous, se soit enfin en quelques-

[1] Jean, x, 24.

[1] Voir dans l'Avent le 21e sermon *sur la Divinité de Jésus-Christ*, et dans les premières semaines du Carême le 27e sermon *sur la Vérité de la Religion*, et le 30e *sur la Vérité d'un Avenir*. (De cette édition, t. I, p. 219, 332 et 375.)

uns tout à fait éteinte. Comme dans tous les siècles paraissent certaines âmes choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses grâces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatants, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde ; on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugements les plus terribles de sa justice et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Eglise, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout à fait purgée du scandale de l'incrédulité. Elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent, et ses monstres qui la défigurent ; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels, par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes Frères, que, parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu, pour être en effet et réellement incrédule. Je veux seulement établir que ces hommes impies et fermes dans l'impiété sont rares; et que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connaître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre ; souvent on ne combat que des fantômes ; il faut seulement les montrer tels qu'ils sont ; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent, tombe bientôt; et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes, ne doutent point en effet ; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement, et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes Frères ? parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement ; parce qu'actuellement, c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes qu'ils tiennent ; parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire, de la religion, que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paraissent dignes de votre attention ; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis, en premier lieu, parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes Frères, on n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels [1] aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche. On commence par les passions; les doutes viennent ensuite. On se laisse d'abord emporter aux égarements de l'âge et aux excès de la débauche; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paraît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même, pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode ; et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux ; mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde; c'est que tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur : la foi de vos pères ne vous offrait rien que d'auguste et de respectable ; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité ; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes. Dès

[1] *Lesquels*, 1745, 1764, Renouard. *Et qui*, Sacy.

que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus[1] été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés ; c'est la pratique des devoirs[2] qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance ; nous vous répondrons que les secondes si favorables à l'impiété ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche ; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeler à son origine ; elle porte un faux nom de science et de lumière ; et[3] c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules ; c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage qui, ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles ; c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches et craintifs ; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble et il veut se rassurer contre lui-même ; il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend. Cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui, sans douter de ses châtiments, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes ; c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes Frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes faibles et courageux ; suivez-les de près ; ce sont les plus faibles et les plus lâches de tous les hommes.

[1] *Pas*, Sacy seul. — [2] *De vos devoirs*, Sacy seul. — [3] *Et* omis par Sacy seul.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le déréglement nous mène à des doutes sur la religion : il faut appeler l'incrédulité au secours des passions ; car elles sont trop faibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous ; il faut donc leur chercher un appui, et les défendre contre nous-mêmes (car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît). On ne veut pas que des passions qui nous sont chères, soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience ; on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer de ce censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir[1]. C'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche ; il faut, ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer ; et comme il en coûterait trop de les finir, et qu'on ne saurait s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses ; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité. On voudrait pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédule[2] ; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux ; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus faible et plus craintive ; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété ; lesquels peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes, et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que, ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paraissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire pour ce que nous ne sommes pas et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que ces faux héros de l'impiété vivent dans

[1] *Tandis que*, dans le sens vieilli de *tant que*. Massillon a dit de même dans la péroraison du sermon *sur le Petit nombre des Elus*. « Il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, *tandis que* vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre se sauve ». (Page 15 de ce volume.) — [2] *Incrédulité*, Sacy seul.

une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paraissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être. Ils voudraient bien que la religion fût un songe; ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus*[1]; c'est-à-dire ce langage impie est le désir de leur cœur. Ils désireraient qu'il n'y eût point de Dieu; que cet Etre si grand et si nécessaire fût une chimère; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au-delà du tombeau de juge suprême et éternel, vengeur du vice et rémunérateur de la vertu : ils le désirent, ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent par les souhaits impies de leur cœur; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

En effet, il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir, pour en sortir et mener une vie plus régulière et plus chrétienne. Ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords; c'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout; c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacrements et de tous les autres assujétissements de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre comme si en effet on en était persuadé; c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte; c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions; nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général que nous ne croyons rien; nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable; du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons, comme si nous étions en effet ce que nous désirons d'être.

C'est-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts, et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes faibles, dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet. C'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que, pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser et vivre d'habitude. Ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur. La religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens? On demeure indécis et chancelant; on jouit, en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse; on vit sans vouloir savoir ce qu'on est : parce qu'il est plus commode de n'être rien, et de vivre sans penser et sans se connaître. Non, mes Frères, je le répète; ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance; et qui, sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart, et qu'elle oppose à la religion en nous insultant; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible; et il faut bien que ses ressources soient faibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les

[1] Ps. XIII, 1.

chercher dans des hommes de ce caractère[1].

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le déréglement; mais le déréglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première : c'est qu'actuellement si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même ; vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion ? Vous dites-vous à vous-même : Mais, si je reviens, il faudra croire des choses qui paraissent incroyables? Est-ce là la grande difficulté ? Ah ! vous vous dites en secret à vous-même : Mais, si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu[2]. Vous parlez tant aux autres de vos doutes; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même? Ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est une affaire de cœur et de déréglement, et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse[3] la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes Frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments les vérités de la religion les touchent ; ils se sentent agités de vifs remords ; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire ; en d'autres, ils se moquent de ces vérités ; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère. Il n'est guère de ces pécheurs, de ceux même qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrâce éclatante, n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur son état, et dans des désirs d'une vie plus chrétienne. Il n'en est guère qui, dans ces situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage, qu'ils ont recours alors pour se consoler ; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines. Ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès ; ce n'est pas celle du sérieux des contre-temps et de la tristesse ; le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avait son fondement dans les incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même ; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions ; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré de leurs passions ; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes Frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité, dont on s'honore, est méprisable ; c'est

[1] Cette incrédulité voluptueuse, cette irréligion pleine de mollesse et d'indolence, si admirablement peinte par l'orateur, était tout à fait celle de la société du Temple et de la butte Saint-Roch. Ce La Fare, par exemple, que Saint-Simon nous fait voir démesuré en grosseur, plus que fort libertin, grand gourmand et mourant enfin d'indigestion, célébrait, avec le mépris des choses divines et chrétiennes, l'oisiveté, l'abandon de soi-même et toutes les faiblesses de la vie.

Je chante tes bienfaits, favorable paresse ;
Toi seule dans mon cœur a rétabli la paix.

Quelle paix et quelle philosophie que celle qui, en brisant la croyance à la spiritualité et à l'immortalité de l'homme, ne nous laisse pas d'autre consolation que la satisfaction des plus basses passions !

[2] C'est le mot si vrai de J.-J. Rousseau. — [3] *Laissent*, Sacy ; *laisse*, 1745, 1764, et Renouard.

que, répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule, réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore ; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné ; il se renferme en lui-même, comme s'il avait encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant ; il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement ; vous vous trompez ; ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi. Car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là ; courez autour du lit de sa douleur : ah ! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu ; ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte ; il n'en est plus même question ; il a recours au Dieu de ses pères ; il redoute ses jugements qu'il faisait semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété ; le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère ; il a honte de ses blasphèmes passés ; il s'en repent ; il en avoue le faux et la mauvaise foi ; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion ; il ne demande plus des preuves ; il ne demande que des consolations [1]. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi ; le coup, qui frappe sa chair, n'a pas éclairci les doutes de son esprit : ah ! c'est qu'il touche son cœur ; c'est qu'il finit ses déréglements ; c'est, en un mot, que ses doutes étaient dans ses passions ; et que tout ce qui va éteindre ses passions, éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs, qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété ; et qui meurent en vomissant, avec leur âme impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connaître. Car, ô mon Dieu ! vous êtes terrible dans vos jugements, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété. Mais ces exemples sont rares ; et vous savez vous-mêmes, mes Frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles [2]. Mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étaient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique ; voyez au lit de la mort un pécheur, qui jusque-là avait paru le plus ferme dans l'impiété, et le plus déterminé à ne rien croire ; il devance lui-même la proposition qu'on allait lui faire de recourir aux remèdes de l'Eglise ; il lève les mains au ciel ; il donne des marques éclatantes, sincères d'une religion qui ne s'était jamais effacée du fond de son cœur ; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces et les châtiments de la vie future. Que dis-je ? ce pécheur autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus faible, plus timide, plus crédule, que l'âme la plus populaire ; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles du simple peuple ; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer, en un moment, de l'impiété à la superstition ; de la fermeté du philosophe, à la faiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrais en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité ; c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrais pas d'autre témoin de la faiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité ; c'est ici où je voudrais assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort ; et pour les confondre par un témoignage qui ne saurait leur être suspect, lui dire avec Tertullien : « O âme, avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima ;* parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité ; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules. Dites-nous si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Etre de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre. Nous consentons maintenant,

[1] Comme Massillon se sert avec une touchante et discrète éloquence de son expérience des âmes et de son ministère près des grands ! — [2] Massillon paraît faire allusion à la mort de Vanini.

nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires[1], nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi, et[2] ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem ?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te ?* D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Etre suprême? N'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public, par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion, que vous aviez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos* ».

Oui, mes Frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules ; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que s'ils paraissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, et pour attaquer les vérités qui intéressent les passions : c'est-à-dire la vérité d'un avenir et l'éternité des peines futures ; c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seraient rares. Les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science ; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques. La contagion n'était pas à craindre ; aussi n'a-t-elle pas gagné ; on les admire, mais on serait bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore plus rares que les mathématiciens[1]. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent ; on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité, ou leur fausseté, ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudrait nous le faire accroire ; mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connaissent pas, qui ne veulent pas même la connaître, et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes? Que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux ; et qui n'ayant rien qui flatte les passions, ne saurait intéresser ces hommes de chair et de sang et plongés dans une vie voluptueuse? Il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie ; voilà la seule vérité qui les intéresse. Passez-leur ce point ; l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement. Ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avait rien au-dessus de nous ; que tout mourait avec le

[1] *Esprits vulgaires.* On peut remarquer cet ancien emploi d'une expression que ceux qui ont lu les écrits de M. Renan ont vue presque à toutes les pages. — [2] *Et,* omis par Sacy.

[1] Cette comparaison entre les mathématiciens et les incrédules est aussi juste qu'ingénieuse.

corps, et que les peines ou les récompenses futures étaient des fables. Il fallait commencer par mettre les passions dans leurs intérêts pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là ; pour conclure qu'il n'y avait rien après cette vie ; que les vices ou les vertus étaient des noms que la politique avait inventés pour contenir les peuples ; et que les passions n'étaient que des penchants naturels et innocents, que chacun pouvait suivre, parce que chacun les trouvait en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la Sagesse, et les Saducéens eux-mêmes, dans l'Evangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusaient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse, et que Dieu opéra autrefois en faveur de son peuple, ni la promesse du Médiateur faite à leurs pères. Ils n'attaquaient que la résurrection des morts et l'immortalité des âmes ; ce point décidait de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disaient-ils dans la Sagesse ; nous ignorons si leur nature est différente ; mais toujours leur fin et leur destinée est égale ; ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point ; jouissons de la vie ; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est court; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain, et que tout mourra avec nous[1]. Non, mes Frères, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité ; on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs ; et la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le déréglement seul qui les forme ; ils sont encore faux, parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre, et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

DEUXIÈME PARTIE.

On pourrait faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire ; on pourrait, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisait autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formaient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disait ce Père, ce qu'ils n'entendent pas ; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; et ils l'ignorent, parce qu'ils le haïssent trop, pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, quia jam oderunt*[1]. Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; et tout ce que la religion demanderait de ces hommes frivoles et dissolus, qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum ne ignorata damnetur*.

Voilà, mes Frères, où en sont presque[2] tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules; ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent; car, comment aimer ce qui nous condamne? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt*.

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels après une vie entière d'étude, et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi ; ont trouvé

[1] *Dixerunt enim cogitantes apud se non recte : Exiguum et cum tædio est tempus vitæ nostræ et non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis, etc. Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter. Vino pretioso et unguentis nos impleamus, etc. Coronemus nos rosis, etc.* Ainsi parlaient les incrédules du livre de la Sagesse ; ainsi parlait aussi Horace, qui, sous prétexte de la brièveté de la vie, conseille pour toute morale les jouissances et les excès.

Cur non sub alta vel platano vel hac
Pinu jacentes sic temere, et rosa
Canos odorati capillos
Dum licet, Assyriaque nardo
Potamus uncti.

Dans tous les temps, même sous Louis XIV, il y a de ces épicuriens qui, noyés dans la volupté, mettent toutes leurs espérances au temps présent, et qui, comme don Juan, « ne croient qu'en d.ux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huit ».

[1] Tertull.

[2] *Presque*. Un Bayle, par exemple, faisait en effet exception, ou encore un Spinosa et un Hobbes.

les preuves de la religion si éclatantes, qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile, ne pouvait refuser de se rendre ; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens ; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix, de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes ; il me semble que, pour revenir à combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis, que, pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie, il faudrait, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Il me semble que, pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monuments divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphants et plus immortels, en un mot, tant d'événements étonnants, et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens ; il faudrait des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura droit de nous regarder comme un insensé, qui viendrait tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre ; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science, que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre ; vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion se réduit à certains discours de libertinage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fond, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la religion qu'ils attaquent ; ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître ; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise ; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvait leur avoir donné de pénétration et de lumières[1].

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu ; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres. Ils ne savent que le langage des doutes ; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris ; ils ne les ont pas formés ; ils répètent ce qu'ils ont ouï ; c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue. Aussi ils ne doutent pas ; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion et des doutes ; ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité ; en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir ; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter ; preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache ; on serait bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes Frères, si la peine de ceux qui doutent était une obligation indi pensable de chercher la vérité,

[1] Ce portrait d'un homme incapable d'un seul instant de mé itation et de sérieux, abîmé dans la volupté, et en qui la débauc e a même éteint ce que la nature lui avait donné de lumière, convient trait pour trait à La Fare ; et Massillon semble l'avoir eu en vue.

nul ne douterait ; nul ne voudrait acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule ; nul peut-être même n'en serait capable : preuve décisive qu'on ne doute point ; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la religion ; (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre ;) mais seulement qu'on a perdu ses premiers sentiments de retenue et de foi, qui nous laissaient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes, si dignes en même temps et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système ; on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin[1], de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas ! ils ne sont rien ; ils ne tiennent à rien ; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont, ils ne sauraient nous le dire ; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété ; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avait été jusqu'ici la honte de l'humanité et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux qui nous traitent si fort d'esprits faibles et crédules ; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des[2] préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru ; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple : voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles ; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuse que dans la fureur et dans l'extravagance, c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre ; et[1] ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison de déférer à l'autorité d'un impie, qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah ! mes Frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu !

Aussi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété ; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre[2] ? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience ; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refuse ; et par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée, que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme : il s'était formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent ; où hors l'impiété tout est inintelligible ;

[1] Socin, mort en 1604, niait la divinité de Jésus-Christ. L'incrédulité du XVIII[e] siècle cherchait à s'appuyer sur l'autorité de ce patriarche de l'unitarisme. L'Encyclopédie expose les idées des *Unitaires* avec une complaisance toute particulière et comme triomphante. — [2] *De nos*, Sacy seul.

[1] *Et*, omis par Sacy. — [2] Si Spinosa ne vint pas en France, comme le bruit en avait couru, on avait été, du moins, le consulter en Hollande ; et, comme dit ingénieusement à ce propos même M. Saint-Beuve, il commençait à y avoir des pèlerins et des curieux d'incrédulité. — *Causeries du lundi*, t. IX, p. 19.

et qui, à la honte de l'humanité, serait tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'aurait jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre suprême : cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille ; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin pour se rassurer que de lui-même[1]. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, ces hommes frivoles et dissolus, c'étaient des insensés, qui souhaitaient de devenir impies, et qui, ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations, et de tous les grands hommes que la religion a eus, assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchaient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermît dans l'impiété, et qui les défendît contre leur propre conscience. Grand Dieu ! que les impies se cachent ici de honte et de confusion; qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur déréglement et de leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle ! C'est un langage de mauvaise foi ; ils donnent à la vanité ce que nous donnons à la vérité : *Erubescant impii .... quæ loquuntur adversùs justum iniquitatem, in superbiâ et in abusione*[2].

Je dis la vanité; et c'est la grande et la[3] dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le faible de l'incrédulité. Oui, mes Frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas ; ils regardent l'incrédulité comme un bon air ; ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules ; ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur ; mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte; au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne saurait presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connaissances que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On aurait donc honte de paraître religieux et fidèles avec eux ; ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paraît beau de ressembler[1]. On croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talents et leur réputation ; et il semble que ce serait faire un aveu public de faiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyaient pas, et que le souvenir de leurs talents et de leurs grandes actions n'est venu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion ; on se fait honneur de ces grands exemples, il paraît glorieux de ne rien croire

[1] Est-ce Malebranche qui avait ainsi dépeint Spinosa à son confrère ? Malebranche appelait Spinosa un fou, un impie et un misérable. Cependant Massillon, tout en le traitant de monstre, distingue de ces indolents sectateurs cet esprit qui fut profond même en ses égarements. On connaît les savants travaux qu'a publiés sur Spinosa un philosophe spiritualiste, quoique non chrétien, M. E. Saisset, qui a traduit le méditatif de la Haye, mais en montrant les paradoxes sur lesquels repose son système.

[2] Ps. XXX, 18, 19.

[3] *La*, omis par M. de Sacy.

[1] Ce passage, comme toute la fin de ce discours, convient mieux aux roués et à la société du Régent qu'à la cour de Louis XIV. Ou il faut dire que ce sermon n'appartient pas aux stations de Versailles, ou il faut croire que Massillon l'a retouché et étendu sous la Régence et même plus tard.

d'après de si illustres modèles; on a sans cesse leurs noms dans la bouche. C'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit; puisque rien n'est si petit et si misérable, que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété; qu'on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il serait honteux d'être dissolu, et de paraître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti faible et vulgaire; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage; autrement ce serait être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat. On laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines; ce reste de religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah! il faut se mettre au-dessus de ces faiblesses vulgaires; on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là; on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre; on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste: *Adhuc tu permanes in simplicitate tua*[1]? Eh quoi! vous en êtes encore là? Vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau? Vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits faibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?*

O mon Dieu! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même! C'est un lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur; c'est un imposteur, qui voudrait nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même; c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource; c'est un furieux, qui, ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes; que dirai-je enfin? c'est un homme ivre et emporté, et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paraître incrédule. Quel abandon de Dieu; et quel abîme de fureur et d'extravagance!

Ce que je souhaiterais, mes Frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, — et c'est ici le fruit de tout ce discours; — ce que je souhaiterais, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables; c'est que vous comprissiez enfin que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée; c'est que vous pussiez connaître ce que cette ostentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche; et que si l'on était connu pour ce qu'on est, on serait à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, la bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus faible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point; et, tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble

[1] Job, II, 9.

en secret ; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable, caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas ; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle ; et décider sur des points importants auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse : caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paraître sans religion ; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu ; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi ; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints ; et en un mot, croire ridiculement aux démons[1], tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémait sans la connaître ; le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné ; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore. Il y a encore en lui des ressources, de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue ; mais du moins des principes. Il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connaîtra comme il a été son ennemi avant de le connaître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu ; ils insultent le Seigneur qu'ils connaissent ; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur ; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes. La lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur ; elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étaient absolument aveugles, ils seraient dignes de pitié, et leur péché serait moindre, dit Jésus-Christ ; mais maintenant ils voient, et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit-Saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes Frères, par notre respect pour la religion de nos pères ; par une reconnaissance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer ; réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenait, et ose se montrer presqu'à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent ; fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble. Loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont dignes. Il est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit ; il est si beau, et il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent. Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche ; les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bien-

[1] Comme le Régent.

tôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paraître impie et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale, et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi, et dans l'attente des promesses éternelles. Ainsi soit-il.

CINQUANTE-DEUXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

NOTICE.

Ce sermon est un chef-d'œuvre d'étude morale et de sagesse chrétienne, et il convainc pleinement l'esprit qui le lit avec recueillement Quoique prononcé, du moins dans sa plus grande partie, sous Louis XIV et à la cour, il ne se trouve pas dans les recueils de Trévoux. La fin ne paraît pas aussi parfaitement convenir au temps de Louis XIV.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité;* 2° *Il exagère leurs faiblesses, et leur fait des crimes des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité;* 3° *Il tourne même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Injustice de témérité qui soupçonne toujours les intentions des gens de bien.* Le monde semble respecter la vertu en idée; mais il méprise toujours ceux qui en font profession. Or le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre les gens de bien, c'est sur la droiture de leurs intentions, sur lesquelles on se retranche, parce que d'ordinaire leurs actions donnent peu de prise à la malignité et à la censure : or il y a dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice :

1° C'est une témérité d'indiscrétion : car à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées; en jugeant donc des intentions de votre frère, vous décidez de ce que vous ne pouvez connaître. Mais ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons : car vous ne vous contentez pas de soupçonner les gens de bien de quelqu'une de ces faiblesses inséparables de la condition humaine ; vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur ; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie ; en un mot, de se jouer de Dieu et des hommes, et cela, sur les seules apparences de la vertu. Ainsi, vous portez d'un homme de bien un jugement que vous n'oseriez pas porter. après le crime le plus éclatant, d'un criminel convaincu. Faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence de votre part ?

L'hypocrisie, j'en conviens, est digne de l'exécration de Dieu et des hommes ; mais je soutiens que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite, fournissent des armes aux impies, et leur aident à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre ; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Eglise, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu ; et que l'Evangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Cela doit faire comprendre tout le crime de ces dérisions insensées : on croit rire de la fausse vertu, et on fait blasphémer contre la religion. Ajoutez que par là tout devient douteux et incertain dans la société : car si ceux qu'on appelle gens de bien ne sont selon vous que des imposteurs et des hypocrites, nous ne compterons pas davantage sur la probité des pécheurs et des mondains ; il n'y a donc plus ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes.

2° C'est une témérité de corruption : en effet, ce fonds de malignité qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde, que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse,

vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes. Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre, parce qu'il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes; aussi qu'on examine ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien, on trouvera que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu véritable, afin que le vice plus commun leur paraisse plus excusable.

Mais, dites-vous, on a vu tant d'hypocrites qu'on regardait comme des saints, qui, cependant, n'étaient que des hommes pervers et corrompus : on ne peut le nier. Mais que voulez-vous conclure de là ? que tous les gens de bien leur ressemblent ? Et où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur le reste des hommes : on a vu tant d'épouses infidèles, tant de magistrats iniques, etc.; donc, la pudeur et la fidélité sont bannies du mariage, et la justice et l'intégrité de tous les tribunaux ? Quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute de quelques-uns ? La source de cette injustice, c'est que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas ; et nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux ; mais je vous réponds, quand même vous vous tromperiez en ne voulant pas soupçonner vos frères, que vous arriverait-il de si triste et de si honteux de votre crédulité ? vous auriez jugé selon les règles de la charité, de la prudence, de la justice : et qu'y aurait-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer ? Il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence !

Et d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable ? que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connaissez même pas ? Ah ! ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît ; si vos censures partaient d'un fonds de religion et de zèle véritable, vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs, qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde, et vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes.

3° C'est une témérité de contradiction. Le monde accuse les gens de bien d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu ; mais sied-il à ceux surtout qui vivent à la cour, de faire ce reproche aux gens de bien, eux dont toute la vie est une feinte éternelle ? Quand ils n'auront rien à se reprocher là-dessus, on écoutera alors la témérité de leurs censures.

D'ailleurs, les gens du monde se récrient si fort, lorsqu'on est trop attentif à des démarches qui sont, selon eux, indifférentes, et qu'on les interprète malignement ; mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que le monde forme contre eux ? Les gens du monde exigent qu'on juge leurs intentions pures, lorsque leurs œuvres ne le sont pas ; et ils croient avoir droit de nous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paraissent : quelle contradiction !

DEUXIÈME PARTIE. — *Le monde exagère les faiblesses des gens de bien, et leur fait un crime des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité.*

1° Une inhumanité par rapport à la faiblesse de l'homme ; car c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites ; ce n'est pas la condition de cette vie mortelle ; chacun presque porte dans la piété ses défauts, ses humeurs et ses propres faiblesses. La grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas ; ce n'est que dans le ciel que nous serons parfaitement délivrés de toutes nos misères. Tout ce qu'on peut donc exiger de la faiblesse humaine, c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste. Et dans le fond, portant, comme nous faisons, au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu, faibles pour le bien, toujours prêts pour le mal, doit-il paraître étrange que des hommes environnés, pétris de misères, en laissent encore paraître quelques-unes ; et si le monde avait de l'équité, ne trouverait-il pas les gens de bien plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices ?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux gens de bien certaines faiblesses sensibles : il veut par là les tenir dans l'humilité, ranimer leur vigilance, exciter en eux un désir continuel de la patrie céleste, empêcher que les pécheurs ne se découragent par le spectacle d'une vertu trop parfaite, ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, prévenir les honneurs excessifs que le monde pourrait rendre à leur vertu, si elle était si pure et si éclatante ; peut-être enfin, Dieu veut par là achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété.

2° Une inhumanité par rapport à la difficulté toute seule de la vertu. Vous paraît-il si aisé, mondains, de vivre selon Dieu, et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment ? Que ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous en proposons les règles saintes ? Cependant, par une barbarie étrange, la plus légère imperfection dans les gens de bien anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables ; et loin de faire grâce à leurs faiblesses en faveur de leurs vertus, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs faiblesses.

Mais en quoi l'injustice du monde envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos censures, mondains, et la corruption de vos mœurs, qui deviennent tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence. Comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui ? Vous êtes les séducteurs des gens de bien, et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire.

3° Une inhumanité par rapport aux maximes du monde même Je vous en fais juges : vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins ; qu'un autre est fort exact à faire sa cour ; que celle-ci a une vertu fort commode ; que celle-là est toute pétrie d'humeur, et insupportable dans son domestique, etc. Et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne saurait jamais en faire des saints ; cependant, lorsque nous venons vous annoncer ici nous-mêmes que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle et presque toute profane que vous menez ne saurait être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal, et que vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais de quel côté est ici l'inhumanité et l'injustice ? vous damnez les gens de bien parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques défauts qui vous ressemblent ; et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts sans la piété qui les purifie.

Ce n'est pas assez : les gens de bien quittent-ils tout pour se donner entièrement à Dieu ? vous dites qu'ils poussent les choses trop loin. Tâchent-ils d'accorder avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocents de leur fortune ? vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes, et que vous seriez bientôt un grand saint s'il n'en fallait pas davantage : accordez-vous donc avec vous-même.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après bien des délais et des répugnances, prononce enfin seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé ; il ne vous en faut pas davantage, vous le rangez parmi les saints, et vous dites qu'il a fait une mort chrétienne : vous sauvez donc l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété ; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères de l'humanité et de la faiblesse, sans songer qu'il est même de votre intérêt de

ménager les imperfections des gens de bien ; puisqu'eux seuls vous épargnent, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes : je n'en dis pas assez, eux seuls sont vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux et occupés de votre salut.

TROISIÈME PARTIE. — *Le monde tourne en ridicule la ferveur et le zèle des gens de bien, et c'est une impiété.* Oui, une impiété : car en effet les gens du monde font de la religion un jeu et une scène comique, sans penser que par ces dérisions et ces censures : 1° Ils persécutent la vertu et se la rendent inutile à eux-mêmes : car Dieu pour les punir les prive souvent de l'exemple des gens de bien, qui était un moyen de salut que sa bonté leur avait préparé ; ou bien, accoutumés à décrier la vertu et à la tourner en ridicule, si jamais lassés du monde ils veulent revenir à Dieu, le respect humain les arrête, ils n'osent plus changer ni de mœurs ni de langage.

2° Par ces dérisions vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres, qui n'osent se déclarer pour la piété, parce qu'ils craignent de s'exposer à vos railleries profanes, et n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix de Dieu qui les appelle : ainsi, par là vous anéantissez le fruit de l'Evangile, et rendez notre ministère inutile.

3° Par vos censures vous tentez la vertu, et la rendez insoutenable à elle-même : car vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes ; vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous suspendez leurs bons désirs ; et par là vous privez l'Eglise de l'édification de leurs exemples ; les faibles, du secours qu'ils y trouveraient ; et les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendrait. N'est-ce pas là le comble de l'impiété

Da gloriam Deo ; nos scimus quia hic homo peccator est.

Rendez gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Jean, IX, 24.

Que peut se promettre la vertu la plus pure et la plus irrépréhensible de l'injustice du monde, puisqu'il a pu trouver autrefois, dans la sainteté même de Jésus-Christ, des sujets de scandale et de censure ? S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatants, s'il rend aujourd'hui la vue à un aveugle-né, ils l'accusent d'être violateur du sabbat ; d'opérer ces miracles au nom de Belzébuth, plutôt qu'au nom du Seigneur, et de ne vouloir par ces prestiges qu'anéantir et détruire la loi de Moïse : *Non est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit* [1]*;* c'est-à-dire qu'ils attaquent ses intentions, pour rendre ses œuvres suspectes et criminelles.

S'il honore de sa présence la table des pharisiens, pour prendre de là occasion de les rappeler et de les instruire, ils le regardent comme un pécheur, et comme un homme de bonne chère : *Ecce homo vorax et potator vini* [2]*;* c'est-à-dire qu'ils lui font un crime de ses œuvres, lorsqu'il leur importe de ne pas examiner la droiture de ses intentions.

Enfin, s'il paraît dans le temple armé de zèle et de sévérité pour venger les profanations qui déshonorent ce lieu saint, le zèle de la gloire de son Père qui le dévore n'est plus dans leur bouche qu'une usurpation injuste d'une autorité qui ne lui appartient pas ; c'est-à-dire qu'ils se jettent sur des reproches vagues et sans fondement, quand ils n'ont rien à dire contre ses intentions et contre ses œuvres.

Je le dis en gémissant, mes Frères, la piété des gens de bien ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous que la sainteté de Jésus-Christ en trouva autrefois dans la Judée. Les justes sont devenus l'objet des dérisions et de la censure publique ; et dans un siècle où les désordres sont si communs, où les excès et les scandales fournissent tant de matière à la malignité des discours et des censures, on fait grâce à tout, excepté à la vertu et à l'innocence.

Oui, mes Frères, si ce qui paraît de la conduite des gens de bien est irréprochable, et ne donne point de prise à la censure, vous vous retranchez sur leurs intentions qui ne paraissent point, vous les accusez d'aller à leurs fins et d'avoir leurs desseins et leurs vues : *Non est hic homo a Deo.*

Si leur vertu semble se rapprocher de nous quelquefois, et rabattre de sa sévérité pour nous attirer à Dieu, en se conformant à nos mœurs et à nos manières ; sans vous mettre en peine de leurs intentions, vous leur faites un crime des complaisances les plus innocentes, et des relâchements les plus dignes d'indulgence : *Ecce homo vorax et potator vini.*

Enfin, si leur vertu, embrasée d'un feu divin, ne garde plus de mesures avec le monde, et ne laisse rien à dire, ni contre leurs intentions, ni contre leurs œuvres ; vous vous répandez en discours vagues, en reproches sans fondement, contre leur zèle et leur piété même.

[1] Jean, IX, 16.
[2] Matth., XI, 19.

Or, souffrez, mes Frères, que je m'élève une fois ici contre un abus si honteux à la religion, si injurieux à l'Esprit qui forme les saints, si scandaleux parmi des chrétiens, si capable d'attirer sur nous ces malédictions éternelles, qui changèrent autrefois l'héritage du Seigneur en une terre déserte et abandonnée, et si digne du zèle de notre ministère.

Vous attaquez les intentions des gens de bien, quand vous n'avez rien à dire contre leurs œuvres ; et c'est une témérité. Vous exagérez leurs faiblesses ; et vous leur faites des crimes des imperfections les plus légères ; et c'est une inhumanité. Vous tournez même en ridicule leur ferveur et leur zèle ; et c'est une impiété. Et voilà, mes Frères, les trois caractères de l'injustice du monde envers les gens de bien. Une injustice de témérité qui soupçonne toujours leurs intentions. Une injustice d'inhumanité qui ne fait point de grâce à leurs plus légères imperfections. Une injustice d'impiété, qui fait de leur zèle et de leur sainteté un sujet de mépris et de dérision. Puissent ces vérités, ô mon Dieu ! rendre à la vertu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et forcer le monde lui-même à respecter des justes qu'il n'est pas digne de posséder ! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand, et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu ; le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événements de la vie ; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Evangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une âme juste qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique ; et si les païens eux-mêmes respectaient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étaient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens, qui sont encore justes parmi nous, sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles.

Il est donc bien triste pour notre ministère que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire ici ce que les premiers défenseurs de la foi faisaient autrefois avec tant de dignité devant les tribunaux païens, c'est-à-dire l'apologie des serviteurs de Jésus-Christ ; et qu'il faille apprendre à des chrétiens à honorer ceux qui font profession de l'être. Cependant, rien n'est plus nécessaire ; et ce qui paraît le plus dominer aujourd'hui dans le langage du monde, ce sont les censures et les dérisions de la piété. J'avoue que le monde semble respecter la vertu en idée ; mais il méprise toujours ceux qui en font profession. Il convient que rien n'est plus estimable qu'une piété solide et sincère ; mais il se plaint qu'on ne la trouve nulle part ; et, en séparant toujours la vertu de ceux qui la pratiquent, il ne fait semblant de respecter le fantôme de la sainteté et de la justice, que pour avoir plus de droit de mépriser et de censurer le juste.

Or, le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre la vertu, c'est sur la droiture des intentions des gens de bien. Comme ce qui paraît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malignité et à la censure, on se retranche sur leurs intentions. On prétend aujourd'hui surtout, où sous un prince aussi grand que religieux [1], la vertu autrefois étrangère et moquée à la cour y est devenue la voie la plus sûre des grâces et des récompenses ; on prétend que c'est là où visent ceux qui en font une profession publique ; qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, et que ceux qui paraissent les plus saints et les plus désintéressés, n'ont par-dessus les autres que plus d'art et plus d'adresse. Si on leur fait grâce sur la bassesse de ce motif, on leur en prête d'autres aussi indignes de l'élévation, de la vertu et de la sincérité chrétienne. Ainsi, qu'une âme touchée de ses égarements revienne à Dieu ; ce n'est pas Dieu qu'elle cherche, c'est le monde par une voie plus fine et plus détournée : ce n'est pas la grâce qui a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits, et qui ne la retire des plaisirs que parce que les plaisirs

[1] Louis XIV.

commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embrasse des œuvres de miséricorde, ce n'est pas qu'on soit charitable ; c'est qu'on veut devenir important[1]. Si l'on se renferme dans la prière et dans la retraite, ce n'est pas la piété qui craint les périls du monde ; c'est une singularité et une ostentation qui veut s'en attirer les suffrages[2]. Enfin, le mérite des plus saintes actions est toujours déprisé dans la bouche des mondains, par les soupçons dont ils noircissent les intentions.

Or, je trouve dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice : c'est une témérité d'indiscrétion, puisque vous jugez, vous décidez sur ce que vous ne pouvez connaître ; c'est une témérité de corruption, puisque d'ordinaire on ne suppose dans les autres que ce qu'on sent en soi-même ; enfin, une témérité de contradiction, puisque vous trouvez injustes et insensés à votre égard, les mêmes soupçons qui vous paraissent si bien fondés contre votre frère. Ne perdez pas, je vous prie, la suite de ces vérités.

Je dis d'abord une témérité d'indiscrétion. Car, mes Frères, à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées ; lui seul, qui voit le secret des cœurs, peut en juger. Ils ne seront manifestés que dans ce jour redoutable où sa lumière luira dans les ténèbres. Un voile impénétrable est répandu ici-bas sur les profondeurs du cœur humain ; il faut donc attendre que le voile soit déchiré ; que les passions honteuses qui se cachent, comme parle l'Apôtre, soient manifestées ; et que le mystère d'iniquité, qui opère en secret, soit révélé. Jusque-là, ce qui se passe dans le cœur des hommes, caché à notre connaissance, est interdit à la témérité de nos jugements. Lors même que ce que nous voyons de la conduite de nos frères ne leur est pas favorable, la charité nous oblige de supposer que ce que nous ne voyons pas le rectifie et le répare, et d'excuser les défauts des actions qui nous blessent, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées. Or, si la religion doit nous rendre indulgents et favorables, même à leurs vices, souffrirait-elle que nous fussions cruels et inexorables, même à leurs vertus ?

En effet, mes Frères, ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons. Car si vous ne soupçonniez les gens de bien que de quelqu'une de ces faiblesses inséparables de la condition humaine, de trop de sensibilité dans les injures, de trop d'attention à leurs intérêts, de trop d'inflexibilité dans leurs sentiments ; nous aurions droit de vous répondre, comme nous dirons dans la suite, que vous exigez des gens de bien une exemption de tout défaut et un degré de perfection qui n'est pas de cette vie. Mais vous n'en demeurez pas là : vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur ; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie ; de faire servir à leurs vues et à leurs passions les choses les plus saintes ; d'être des imposteurs publics, et de se jouer de Dieu et des hommes, et cela sur les seules apparences de la vertu. Quoi, mes Frères ! vous n'oseriez, après le crime le plus éclatant, porter d'un criminel convaincu un jugement si cruel et si odieux ; vous regarderiez plutôt sa faute comme un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les hommes, et dont un méchant moment peut nous rendre capables ; et vous le portez d'un homme de bien ; et vous soupçonnez du juste, sur une vie sainte et louable, ce que des mœurs scandaleuses et criminelles n'oseraient vous faire soupçonner d'un pécheur ; et vous regardez comme un bon mot contre les serviteurs de Dieu ce qui vous paraîtrait une barbarie contre un homme flétri de mille crimes ! Faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence ; qu'il suffise de servir Jésus-Christ pour être indigne de tout ménagement ; et que les saintes pratiques de la piété, qui auraient dû attirer du respect à votre frère, deviennent les seuls titres qui le confondent dans votre esprit avec les scélérats et les impies ?

Je conviens que l'hypocrite est digne de

[1] Ce langage ne ressemble pas au style du sermon précédent. Ici la religion et la vertu, malgré tout, sont honorées et favorisées à la cour ; là, on a honte de paraître religieux et fidèle. La différence du règne de Louis XIV, à qui appartient ce discours, avec le gouvernement de la Régence et de Louis XV, dont relève, du moins en partie, le discours *sur les Doutes en matière de Religion*, suffit bien pour expliquer ce changement de ton et de mœurs.

[2] Il n'était pas rare, sous Louis XIV, de voir des hommes qui avaient brillé à la cour et dans les charges publiques, se renfermer dans une sévère retraite et dans une vie toute religieuse. Ainsi agirent et le contrôleur-général Claude Le Pelletier et son fils, le conseiller d'État Le Pelletier de Souzi, et Pontchartrain, et Cavoie, et Chauveau. La Trappe, Saint-Victor, l'Oratoire, recueillirent plusieurs de ces grands chrétiens. On peut voir à ce sujet, dans les *Mémoires* de Picot, le tableau historique de l'état de la religion en France au commencement du XVIIIe siècle.

l'exécration de Dieu et des hommes ; que l'abus qu'il fait de la religion est le plus grand de tous les crimes ; que les dérisions et les satires sont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain ; et qu'un théâtre profane a eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère si abominable, si honteux et si affligeant pour l'Eglise ; et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indignation, que la risée des fidèles[1].

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu ; que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite ; que cette malignité, qui, en faisant des éloges pompeux de la justice, ne trouve presqu'aucun juste qui les mérite ; je dis que ce langage, dont on fait si peu de scrupule dans le monde, anéantit la religion, et tend à rendre toute vertu suspecte ; je dis que par là vous fournissez des armes aux impies, dans un siècle où tant d'autres scandales n'autorisent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre ; que les saints même qui ont autrefois édifié l'Eglise, et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu, dont ils n'avaient que le fantôme et les apparences ; et que l'Evangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Comprenez-vous, mes Frères, tout le crime de ces dérisions insensées ? vous croyez rire de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion. Je le répète ; en vous défiant de la sincérité des justes que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés et que nous ne voyons pas, leur étaient semblables ; que les martyrs eux-mêmes, qui couraient à la mort avec tant de fermeté, et qui rendaient à la vérité le témoignage le plus éclatant et le moins suspect que l'homme puisse lui rendre, n'étaient que des furieux qui cherchaient une gloire humaine par une vaine ostentation de courage et d'héroïsme, et qu'enfin la tradition vénérable de tant de saints, qui de siècle en siècle ont honoré et édifié l'Eglise, n'est qu'une tradition de fourberie et d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici qu'un emportement de zèle et d'exagération ! Ces blasphèmes, qui font horreur, et qui auraient dû être ensevelis avec le paganisme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes, qui en frémissez, vous les mettez pourtant, sans le vouloir, dans la bouche de l'impie ; ce sont vos censures éternelles de la piété, qui ont rendu en nos jours l'impiété si commune et si impunie.

Je n'ajoute pas que par là tout devient douteux et incertain dans la société. Il n'y a donc plus ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes. Car s'il ne faut plus compter sur la sincérité et sur la vertu des justes ; si leur piété n'est que le masque de leurs passions, nous ne compterons pas sans doute plus sur la probité des pécheurs et des mondains ; tous les hommes ne seront donc plus que des fourbes et des scélérats dont il faudra se défier, et ne vivre avec eux que comme avec des ennemis, d'autant plus à craindre qu'ils cachent, sous les dehors de l'amitié et de l'humanité, le dessein, ou de nous tromper, ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais et corrompu, qui puisse supposer tant de noirceur et de corruption dans les autres.

Et voilà le second caractère de cette témérité dont nous parlons. Oui, mes Frères, ce fond de malignité, qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde ; que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse ; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de sincère ; vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes ; vous ne sauriez vous persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères et généreux sur la terre ; vous croyez voir partout ce que vous sentez en vous-même ; vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, et tant d'autres vertus, toujours fausses dans votre cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel dans le cœur des personnes même les plus respectables par leur élévation ou par leur caractère. Vous ressemblez aux courtisans du roi des Ammonites ; comme ils n'avaient point d'autre occupation que d'être sans cesse attentifs à se supplanter les uns les autres, et à se dresser mutuelle-

[1] Massillon ne trouve pas Molière assez sévère contre l'hypocrite et le *tartufe ;* mais aussi il reconnaît ensuite que les éloges pompeux de la justice parfaite, que le ridicule dont on veut couvrir la fausse vertu, nous exposent à voir partout des hypocrites, des tartufes et des pharisiens.

ment des piéges, ils n'eurent pas de peine à croire que David n'allait pas de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, disaient-ils à ce prince, que David pense à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous consoler sur sa mort : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores*[1] ? Ce ne sont pas des consolateurs qu'il vous envoie, ce sont des espions ; c'est un fourbe qui, sous les dehors pompeux d'une ambassade honorable et pleine d'amitié, vient faire examiner les endroits faibles de votre royaume, et prendre des mesures pour vous surprendre : *Et non ideo ut investigaret et exploraret civitatem*[2]. C'est le malheur des cours surtout : comme on y est né et qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi bien que dans le vice ; comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le personnage de la vertu. La sincérité rare ou inutile y paraît toujours impossible.

Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre ; il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, et mesure, par ce qui lui en coûterait à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, mes Frères, examinez ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien : vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs faiblesses sont des faiblesses de tous les hommes ; que ceux qui paraissent les plus vertueux, n'ont par dessus eux que plus d'habileté pour les cacher ; et qu'au fond, si on les voyait de près, on trouverait qu'ils sont faits comme les autres hommes. Ils font de cette pensée injuste une ressource affreuse à leurs débauches. Ils s'affermissent dans le désordre, en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien ; ils se font une idée affreuse du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; et tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paraisse plus excusable ; comme si, ô mon Dieu, la multitude des criminels pouvait ôter à votre justice le droit de punir le crime.

Mais on a vu tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abusé si longtemps le monde, qu'on regardait comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étaient que des hommes pervers et corrompus.

Je l'avoue avec douleur, mes Frères ; mais que voulez-vous conclure de là ? Que tous les gens de bien leur ressemblent ? la conséquence est affreuse ; et où en serait le genre humain si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes ? On a vu tant d'épouses infidèles ; n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage ? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère ; la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux ? les histoires nous ont conservé le souvenir de tant de princes perfides, dissimulés, sans foi, sans honneur, également infidèles à leurs ennemis, à leurs alliés, à leurs sujets ; la droiture, la vérité, la religion n'environnent-elles donc plus le trône ? Levez les yeux et regardez le prince grand et respectable qui l'honore et qui le remplit. Les siècles passés ont vu tant de sujets distingués par leurs noms, par leurs charges, par les bienfaits de leur souverain, trahir le prince et la patrie, et entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles ; trouveriez-vous le maître que vous servez avec tant de zèle et de valeur, équitable, si là-dessus la fidélité d'un chacun de vous lui devenait suspecte ? Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien ? Pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs ne serait-elle sensée que contre la vertu ? La perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles ? L'hypocrisie de Simon le magicien prouve-t-elle que la conversion de tous les autres disciples qui embrassaient la foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins, et qu'ils ne marchassent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu ? Quoi de plus injuste et de plus insensé que de faire à tous un crime de la faute d'un seul ? Il est difficile, je l'avoue, que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu ; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière ; et que les passions, qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne

[1] II Rois, x, 3.
[2] *Ibid.*

s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences mêmes de la piété, sous un règne surtout où la piété honorée est presque le chemin de la fortune et des grâces. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même ; et de croire que quelques abus, découverts dans une profession sainte et vénérable, déshonorent généralement tous ceux qui l'ont embrassée. C'est, mes Frères, que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas, et que nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux ; mais je vous réponds, quand même vous vous tromperiez, en ne voulant pas soupçonner vos frères, et en rendant à une fausse vertu l'estime et l'honneur qui ne sont dûs qu'à la vertu véritable, qu'en serait-il? Que vous arriverait-il de si triste, de si honteux, de votre crédulité? Vous auriez jugé selon les règles de la charité, qui ne croit pas facilement le mal, et qui se réjouit même des apparences du bien ; selon les règles de la justice, qui n'est pas capable envers les autres d'une malignité dont elle ne voudrait pas qu'on usât à son égard ; selon les règles de la prudence, qui ne juge que sur ce qu'elle voit, et laisse au Seigneur le jugement des intentions et des pensées ; enfin, selon les règles de la bonté et de l'humanité, qui présume toujours en faveur de ses frères. Et qu'y aurait-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer? Il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence ; ces erreurs font tant d'honneur à un bon cœur ; il n'y a que des hommes vrais et vertueux qui en soient capables ; mais, comme vous ne l'êtes pas, vous aimez encore mieux vous tromper en dégradant l'homme de bien de l'honneur qui lui est dû, qu'en courant risque de ne pas couvrir l'hypocrite de la confusion qu'il mérite.

Mais, d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? Prenez-vous si fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu que vous veuillez le venger de ces imposteurs qui le déshonorent? Que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connaissez même pas? Qu'y a-t-il qui vous intéresse si fort dans la droiture ou dans l'hypocrisie de ses adorateurs, vous qui ne savez pas même comment on l'adore? Ah ! s'il était le Dieu de votre cœur, si vous l'aimiez comme votre Seigneur et votre Père, si sa gloire vous était chère, on pardonnerait du moins à un excès de zèle l'audace avec laquelle vous vous élevez contre l'outrage que fait à Dieu et à son culte la vertu simulée de l'hypocrite. Les justes qui l'aiment et qui le servent, auraient, ce semble, plus de droit d'éclater contre un abus si injurieux à la piété sincère. Mais vous qui vivez comme les païens qui n'ont point d'espérance, abîmé dans le désordre, et dont toute la vie n'est qu'un crime continuel ; ah ! ce n'est pas à vous à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Eglise. Qu'il soit servi de bonne foi, ou par pure grimace, ce n'est pas une affaire qui vous regarde. D'où vient donc un zèle si déplacé? Voulez-vous le savoir? Ce n'est pas le Seigneur que vous voulez venger, ce n'est pas sa gloire qui vous intéresse, c'est celle des gens de bien que vous cherchez à flétrir ; ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît ; vous n'êtes pas le censeur du vice, vous n'êtes que l'ennemi de la vertu ; en un mot, vous ne haïssez dans l'hypocrite que la ressemblance de l'homme de bien.

En effet, si vos censures partaient d'un fonds de religion et de zèle véritable, ah ! vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde. Que dis-je? loin de nous alléguer ces exemples avec un air triomphant, vous gémiriez du scandale dont ils ont affligé l'Eglise. Loin de vous applaudir, lorsque vous nous en renouvelez le souvenir, vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes. La loi maudissait celui qui découvrait la honte et la turpitude de ceux qui lui avaient donné la vie ; mais c'est la honte et le déshonneur de l'Eglise votre mère que vous exposez avec plaisir à la dérision publique. Prenez-vous soin de rappeler certaines circonstances humiliantes pour votre maison, et qui ont déshonoré autrefois le nom et la vie de quelqu'un de vos ancêtres? Ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux des histoires qui les ont conservés à la postérité? Ne regardez-vous pas comme les ennemis de votre nom ceux qui vont fouiller dans les siècles passés, pour y déterrer ces endroits

odieux et les faire revivre dans la mémoire des hommes? N'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité que les fautes sont personnelles, et qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom, la mauvaise conduite d'un seul qui l'a déshonoré?

Appliquez-vous la règle à vous-même. L'Église est votre maison; les justes seuls sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres; eux seuls composent cette famille des premiers-nés à laquelle vous devez être éternellement réuni. Les impies seront un jour comme s'ils n'avaient jamais été; les liens du sang, de la nature, de la société, qui vous unissent à eux, périront; un chaos immense et éternel les séparera des enfants de Dieu; ils ne seront plus ni vos frères, ni vos aïeux, ni vos proches; ils seront rejetés, oubliés, effacés de la terre des vivants, inutiles aux desseins de Dieu, retranchés pour toujours de son royaume, et ne tenant plus par aucun lien à la société des justes, qui seront alors seuls vos frères, vos ancêtres, votre peuple, votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaisance l'ignominie de quelque faux juste qui déshonore leur histoire? C'est votre maison, votre nom, vos proches, vos ancêtres que vous déshonorez : vous venez flétrir l'éclat de tant d'actions glorieuses qui ont rendu leur mémoire immortelle dans tous les siècles, par l'infidélité d'un seul, qui, portant le même nom qu'eux, l'avilit par des mœurs et une conduite fort dissemblables [1]; c'est donc sur vous-même que retombe cet opprobre; à moins que vous n'ayez déjà renoncé à la société des saints, et que vous n'aimiez mieux choisir votre partage éternel avec les impies et les infidèles.

Mais ce qu'il y a ici de plus bizarre dans cette témérité qui veut toujours juger et noircir les intentions secrètes des gens de bien, c'est qu'en cela vous tombez en contradiction avec vous-mêmes : dernier caractère de cette témérité.

Oui, mes Frères, vous les accusez d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu. Mais vous sied-il, à vous qui vivez à la cour, de leur faire ce reproche? Toute votre vie est une feinte éternelle; vous jouez partout un rôle qui n'est point le vôtre; vous flattez ceux que vous n'aimez pas; vous rampez devant d'autres que vous méprisez; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des grâces, quoiqu'au fond vous regardiez leur faveur avec envie, et que vous les croyiez indignes de leur élévation; en un mot, toute votre vie est un personnage continuel. Partout votre cœur dément votre conduite; partout votre visage est la contradiction de vos sentiments; vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune; et il vous appartient bien après cela de venir accuser les justes des mêmes feintes, et de faire sonner si haut leur dissimulation et leur prétendue hypocrisie. Quand vous n'aurez rien à vous reprocher là-dessus, on écoutera la témérité de vos censures; ou plutôt vous avez raison d'être jaloux de la gloire des artifices et des bassesses, et de trouver mauvais que les justes veuillent se mêler d'un art qui vous appartient et qui vous est propre.

D'ailleurs, vous vous récriez si fort lorsque le monde, trop attentif à vos démarches, interprète malignement certaines visites marquées, certaines assiduités suspectes, certains regards affectés; vous dites si haut alors que, si cela est ainsi, personne ne sera plus innocent; qu'il n'y aura plus de femme régulière dans le monde; que rien n'est si aisé que de donner un air de crime aux choses les plus innocentes; qu'il faut donc se bannir de la société, et s'interdire tout commerce avec le genre humain; vous déclamez alors si vivement contre la malignité des hommes qui sur des démarches indifférentes vous prêtent des intentions criminelles. Mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que vous formez contre eux? Et, s'il vous est permis d'aller chercher en eux le crime sous les apparences mêmes de la vertu, pourquoi trouvez-vous si mauvais que le monde ose le supposer en vous, et vous croire criminel sur les apparences du crime même?

Enfin, lorsque nous vous reprochons, femmes du monde, votre assiduité aux spectacles et aux lieux où l'innocence court tant de risques, l'indécence et l'immodestie de vos parures, vous nous répondez que vous n'avez point de mauvaises intentions, que vous n'en voulez à personne; vous voulez qu'on vous passe des mœurs indécentes et criminelles sur la prétendue innocence de vos intentions que tout dément au dehors; et vous ne sauriez passer aux gens de bien des mœurs saintes et

[1] *Dissemblables*, 1764; *dissemblable*, 1745 et Renouard.

louables sur la droiture de leur cœur, dont tout paraît au dehors vous répondre ; vous exigez qu'on juge vos intentions pures, lorsque vos œuvres ne le sont pas ; et vous croyez avoir droit de vous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paraissent. Cessez donc, ou de nous faire l'apologie de vos vices, ou la censure de leur vertu.

C'est ainsi, mes Frères, que tout s'empoisonne entre nos mains, et que tout nous éloigne de Dieu. Le spectacle même de la vertu devient pour nous un prétexte de vice, et les exemples eux-mêmes de la piété sont les écueils de notre innocence. Il semble, ô mon Dieu, que le monde ne nous fournit pas assez d'occasions de nous perdre ; que les exemples des pécheurs ne suffisent pas pour autoriser nos égarements ; nous allons leur chercher un appui jusque dans les vertus mêmes des justes.

Mais vous nous direz que le monde n'a pas si grand tort de censurer ceux qui se donnent pour gens de bien ; qu'on en voit tous les jours qui sont plus vifs que les autres hommes sur la fortune, plus empressés pour le plaisir, plus délicats sur les injures, plus fiers dans l'élévation, plus attachés à leurs intérêts. C'est ici la seconde injustice du monde envers les gens de bien. Non-seulement on interprète malignement leurs intentions, ce qui est une témérité ; mais encore on examine leurs plus légères imperfections, et c'est une inhumanité.

DEUXIÈME PARTIE.

On peut dire que le monde est envers les justes un censeur plus sévère que l'Evangile même, qu'il exige d'eux plus de perfection, et que leurs faiblesses trouvent devant le tribunal des hommes moins d'indulgence qu'elles n'en trouveront un jour devant le tribunal de Dieu même.

Or, je dis que cette attention à exagérer les défauts les plus légers des gens de bien, seconde injustice où le monde tombe à leur égard, est une inhumanité, par rapport à la faiblesse de l'homme, à la difficulté de la vertu, et enfin aux maximes du monde même. Ne vous lassez pas, mes Frères, de m'écouter.

Une inhumanité par rapport à la faiblesse de l'homme. Oui, mes Frères, c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites ; ce n'est pas la condition de cette vie mortelle. Chacun presque porte dans la piété ses défauts, ses humeurs et ses propres faiblesses. La grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas ; l'esprit de Dieu, qui crée en nous un homme nouveau, y laisse encore bien des traits de l'ancien ; la conversion finit nos vices, mais n'éteint pas nos passions ; en un mot, elle forme en nous le chrétien, mais elle nous laisse encore l'homme. Les plus justes conservent donc encore bien des restes du pécheur. David, ce modèle de pénitence, mêlait encore à ses vertus trop d'indulgence pour ses enfants, et des regards de complaisance sur la multitude de son peuple et sur la prospérité de son règne. La mère des enfants de Zébédée, malgré la foi qui l'attachait à Jésus-Christ, n'avait rien perdu de sa vivacité pour l'élévation de ses enfants, et pour leur assurer les premières places dans un royaume terrestre. Les apôtres eux-mêmes disputaient encore entr'eux des rangs et des préséances. Nous ne serons parfaitement délivrés de toutes ces misères que lorsque nous serons délivrés de ce corps de mort qui en est la source. La vertu la plus éclatante a donc toujours ici-bas ses taches et ses difformités, qu'il ne faut pas regarder de trop près ; et il y a toujours dans les plus justes des endroits par où ils ressemblent au reste des hommes. Tout ce qu'on peut donc exiger de la faiblesse humaine, c'est que les vertus l'emportent sur les vices, le bon sur le mauvais ; c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste.

Et certes, mes Frères, pleins de passions, comme nous sommes, dans la condition misérable de cette vie, chargés d'un corps de péché qui appesantit notre âme, esclaves de nos sens et de la chair, portant au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu, en proie à mille désirs qui combattent contre notre âme, les jouets éternels de notre inconstance et de l'instabilité de notre cœur, ne trouvant rien en nous qui favorise nos devoirs, vifs pour tout ce qui nous éloigne de Dieu, dégoûtés de tout ce qui nous en approche, n'aimant que ce qui nous perd, ne haïssant que ce qui nous sauve, faibles pour le bien, toujours prêts pour le mal ; et en un mot, trouvant dans la vertu l'écueil de la vertu même ; doit-il vous paraître étrange que des hommes environnés, pétris de tant de misères, en laissent encore paraître quelques-unes ; que

des hommes si corrompus ne soient pas toujours également saints? Et si vous aviez de l'équité, ne les trouveriez-vous pas plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux plus gens de bien certaines faiblesses sensibles, qui vous frappent et qui vous révoltent. Premièrement, il veut par là les humilier, et mettre leur vertu plus en sûreté en la leur cachant à eux-mêmes. Secondement, il veut ranimer leur vigilance; car il ne laisse des Amorrhéens dans la terre de Chanaan, c'est-à-dire des passions dans le cœur de ses serviteurs, que, de peur que, délivrés de tous leurs ennemis, ils ne s'endorment dans l'oisiveté et dans une dangereuse confiance. Troisièmement, il veut exciter en eux un désir continuel de la patrie éternelle, et leur rendre l'exil de cette vie plus amer, par le sentiment des misères dont ils ne sauraient obtenir ici-bas une entière délivrance. Quatrièmement, peut-être aussi pour ne pas décourager les pécheurs par le spectacle d'une vertu trop parfaite, et à laquelle ils croiraient ne pouvoir jamais atteindre. Cinquièmement, c'est pour ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, en leur laissant une source continuelle de péché. Sixièmement, pour prévenir les honneurs excessifs que le monde pourrait rendre à leur vertu, si elle était si pure et si éclatante, et de peur qu'elle ne trouvât sa récompense ou son écueil dans les vaines louanges des hommes. Que dirai-je enfin? C'est peut-être encore pour achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété; vous confirmer, vous qui m'écoutez, par les faiblesses des gens de bien, dans l'opinion insensée qu'il n'y a point de véritable vertu sur la terre; vous autoriser dans vos désordres, en leur en supposant de semblables; et vous rendre inutile tout exemple de la piété des justes. Vous triomphez des faiblesses des gens de bien, et leurs faiblesses sont peut-être des punitions de Dieu sur vous et des moyens dont sa justice se sert pour nourrir vos préventions injustes contre la vertu, et achever de vous endurcir dans le crime. Dieu est terrible dans ses jugements; et la consommation de l'iniquité est d'ordinaire la suite de l'iniquité même.

Mais, en second lieu, quand la faiblesse de l'homme ne rendrait pas barbares et inhumaines vos censures sur les défauts qui peuvent rester encore aux gens de bien, elles le seraient par rapport à la difficulté toute seule de la vertu.

Car, de bonne foi, mes Frères, vous paraît-il si aisé de vivre selon Dieu et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Est-il si naturel de se renoncer sans cesse soi-même, d'être toujours en garde contre son propre cœur, d'en vaincre les antipathies, d'en réprimer les penchants, d'en abattre la fierté, d'en fixer l'inconstance? Est-il si facile de retenir les saillies de l'esprit, d'en modérer les jugements, d'en désavouer les soupçons, d'en adoucir l'aigreur, d'en étouffer la malignité? Est-ce une affaire si aisée d'être l'ennemi éternel de son propre corps, d'en vaincre la paresse, d'en mortifier les goûts, d'en crucifier les désirs? Est-il si naturel de pardonner les injures, de souffrir les mépris, d'aimer et de combler de biens ceux qui nous font du mal, de sacrifier sa fortune pour ne pas manquer à sa conscience, de s'interdire des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, de résister aux exemples, de soutenir tout seul le parti de la vertu contre la multitude qui le condamne? Tout cela vous paraît-il si aisé que ceux qui s'en écartent d'un seul point ne vous semblent dignes d'aucune indulgence? Que nous dites-vous vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous proposons ces règles saintes? Est-il si étonnant qu'un homme qui marche depuis longtemps par des chemins rudes et escarpés, chancelle ou tombe même quelquefois de lassitude ou de faiblesse?

Barbares que nous sommes! Et cependant la plus légère imperfection dans les gens de bien anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables; et cependant, loin de faire grâce à leurs faiblesses en faveur de leur vertu, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs faiblesses. Il suffit, ce semble, d'être juste pour ne mériter plus d'indulgence; nous avons des yeux pour leurs vices; nous n'en avons plus pour leurs vertus. Un moment de faiblesse efface de notre souvenir une vie entière de fidélité et d'innocence.

Mais en quoi, mes Frères, votre injustice

envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos exemples, vos désordres, vos censures elles-mêmes qui les ébranlent, qui les affaiblissent, qui les forcent quelquefois de vous imiter. C'est la corruption de vos mœurs, qui devient tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence. Ce sont les dérisions insensées que vous faites sans cesse de la vertu, qui les obligent souvent pour les éviter de se couvrir des apparences du vice. Et comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui ; dans un monde pervers, où les usages sont des abus, où les bienséances sont des crimes, où les passions sont les seuls liens de la société, et où les plus sages et les plus vertueux sont ceux qui ne retranchent du crime que le scandale ? Comment voulez-vous que parmi ces dérisions éternelles, qui jettent un ridicule sur les gens de bien, qui leur font honte de la vertu, qui les forcent souvent de contrefaire le vice ; comment voulez-vous qu'au milieu de tant de désordres, autorisés par les mœurs publiques, par des applaudissements insensés, par des exemples que le rang et les dignités rendent respectables, par le ridicule dont on couvre ceux qui osent en faire scrupule, et enfin par la faiblesse même de leur cœur ; comment voulez-vous que les justes résistent toujours à ce torrent fatal, et qu'obligés de se roidir sans cesse contre ce cours rapide et impétueux, qui entraîne tout le reste des hommes, la force ou l'attention leur manquant un instant, ils ne s'y laissent pas quelquefois aller eux-mêmes ? Vous êtes leurs séducteurs ; et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire ! Ne leur reprochez donc plus vos scandales qui affaiblissent leur foi, et qu'ils vous reprocheront devant le tribunal de Jésus-Christ ; et ne triomphez plus de leurs faiblesses qui sont votre ouvrage, et dont ils demanderont un jour vengeance contre vous-mêmes.

Aussi j'ai dit en dernier lieu que, par rapport à vos maximes mêmes, votre injustice envers les gens de bien ne saurait être excusée de dureté ou d'extravagance ; jugez-en vous-même. Vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins ; qu'un autre est fort exact à faire sa cour ; qu'un autre encore a une vertu si sensible et si délicate qu'une piqûre le blesse et le révolte ; que celui-ci ne pardonne point ; que celle-là n'est pas fâchée encore de plaire ; qu'une autre a une vertu fort commode, et mène une vie douce et agréable ; qu'une autre enfin est toute pétrie d'humeur et de caprice, et que dans l'enceinte de sa maison, personne ne peut compatir avec elle ; que sais je ? car les discours et les satires ne finissent pas sur cet article. Et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne saurait jamais en faire des saints et les conduire au salut : voilà vos maximes. Et cependant, lorsque nous venons nous-mêmes vous annoncer ici que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, dissipée, et presque toute profane que vous menez, ne saurait être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal ; vous nous accusez de dureté, et d'outrer les règles et les devoirs de votre état ; vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais, mes Frères, de quel côté est ici la dureté et l'injustice ? Vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques endroits qui vous ressemblent ; parce qu'ils mêlent quelques-uns de vos défauts à une infinité de vertus et de bonnes œuvres, qui les réparent, et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts, sans la piété elle-même qui les purifie ! O homme ! qui êtes-vous donc pour sauver ceux que le Seigneur condamne et pour condamner ceux qu'il justifie ?

Ce n'est pas assez, et vous allez voir encore combien peu sur ce point vous vous accordez avec vous-mêmes. En effet, lorsque les gens de bien vivent dans une retraite entière ; qu'ils ne gardent plus de mesures avec le monde ; qu'ils se cachent pour toujours aux yeux du public ; qu'ils quittent même certaines places de faveur et de distinction ; qu'ils se dépouillent de leurs charges et de leurs dignités, pour vaquer uniquement à leur salut ; qu'ils mènent une vie de larmes, de prière, de mortification, de silence (et ces exemples, notre siècle a été assez heureux pour vous en fournir) [1] ; qu'avez-vous dit alors ? qu'ils poussaient les choses trop loin ; qu'on leur donnait des conseils violents ; que leur zèle n'était pas selon la science ; qui si tout le monde les imitait, les devoirs publics seraient négligés ; que personne ne rendrait plus à la patrie et à l'Etat les services dont il ne peut se passer ; qu'il ne

[1] Voir p. 168, 1re colonne, note 2.

faut point tant de singularité, et que la véritable dévotion, c'est de vivre uniment et de remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés : voilà vos maximes. Mais d'un autre côté, lorsque les gens de bien accordent avec la piété les devoirs de leur état et les intérêts innocents de leur fortune ; qu'ils gardent encore certaines mesures de bienséance et de société avec le monde ; qu'ils paraissent aux lieux d'où leur rang ne leur permet pas de se bannir ; qu'ils participent encore à certains plaisirs publics que la situation où ils se trouvent leur rend inévitables ; en un mot, qu'ils sont prudents dans le bien et simples dans le mal : ah ! vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes ; qu'à ce prix-là il vous paraît fort aisé de servir Dieu ; qu'il n'y a rien dans leur dévotion qui vous fasse peur, et que vous seriez bientôt un grand saint s'il n'en fallait pas davantage. La vertu a beau paraître sous différentes faces, il suffit qu'elle soit vertu, pour vous déplaire et mériter vos censures. Accordez-vous donc avec vous-mêmes : vous voulez que les gens de bien soient faits comme vous, et vous les condamnez dès qu'ils vous ressemblent.

Vous renouvelez l'injustice et la dureté des Juifs de notre Evangile. Lorsque Jean-Baptiste parut dans le désert, revêtu de poil de chameau, ne mangeant ni ne buvant, et donnant à la Judée le spectacle d'une vertu plus austère que celle de tous les justes et de tous les prophètes qui l'avaient précédé ; ils regardaient, dit Jésus-Christ, l'austérité de ses mœurs comme l'illusion d'un esprit imposteur, qui le séduisait et ne le poussait à ces excès que pour lui faire trouver dans la vanité le dédommagement de sa pénitence. Le Fils de l'homme, au contraire, vint ensuite, continue le Sauveur, mangeant et buvant ; leur proposant dans sa conduite le modèle d'une vertu plus à portée de la faiblesse humaine ; et pour servir d'exemple à tous, menant une vie simple et commune que tous pussent imiter : est-il plus à couvert de leurs censures ? Ah ! ils le font passer pour un homme de plaisir et de bonne chère, et la condescendance de sa vertu n'est plus dans leur esprit qu'un relâchement qui la flétrit et la déshonore. Les vertus les plus dissemblables ne réussissent qu'à s'attirer les mêmes reproches. Ah ! mes Frères, que les gens de bien seraient à plaindre, s'ils avaient à être jugés devant le tribunal des hommes ! Mais ils savent que le monde qui les juge est déjà lui-même jugé.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, mes Frères, dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les plus légères imperfections des gens de bien, c'est que, si un pécheur célèbre et scandaleux, après une vie entière de crime et d'excès, donne seulement au lit de la mort quelques faibles marques de repentir ; s'il prononce seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu et qu'il a toujours blasphémé ; s'il consent enfin, après bien des délais et des répugnances, à recevoir les grâces et les derniers remèdes de l'Eglise, qu'on n'osait même lui proposer ; ah ! vous le rangez parmi les saints ; vous dites qu'il a fait une mort chrétienne, qu'il s'est reconnu, qu'il a demandé pardon à Dieu ; et là-dessus vous espérez tout de son salut, et vous ne doutez plus que le Seigneur ne lui ait fait miséricorde. Quelques marques forcées de religion qu'on lui a arrachées, suffisent, selon vous, pour lui assurer le royaume de Dieu, où rien de souillé n'entrera ; suffisent, dis-je, malgré les désordres et les abominations de toute sa vie ; et une vie entière de vertu ne suffit pas dans votre esprit pour l'assurer à une âme fidèle, dès qu'elle y mêle les plus petites infidélités. Vous sauvez l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété ; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères et les plus excusables de l'humanité et de la faiblesse.

Je pourrais ajouter, mes Frères, qu'à ne consulter même que vos propres intérêts, les imperfections des gens de bien devraient vous trouver plus indulgents et plus favorables. Car, mes Frères, eux seuls vous épargnent, cachent vos vices, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes, relèvent ce qu'il y a de louable dans vos vertus. Tandis que le monde, que vos égaux, que vos envieux, que vos concurrents, que vos amis prétendus peut-être, diminuent vos talents et vos services, parlent avec mépris de vos bonnes qualités, donnent du ridicule à vos défauts, comptent vos malheurs parmi vos fautes, exagèrent vos fautes mêmes, empoisonnent vos discours et vos démarches les plus innocentes ; les gens de bien tout seuls vous excusent, vous justifient, sont les apologistes de vos vertus ou les sages dissimulateurs de vos vices ; eux seuls rompent les entretiens où votre gloire et votre réputation sont atta-

quées; eux seuls ne se joignent point au public contre vous; et ils sont les seuls pour qui vous manquez d'humanité, et à qui vous ne pardonnez pas même les vertus qui les rendent estimables. Ah! mes Frères, rendez-leur du moins ce qu'ils vous prêtent; épargnez vos protecteurs et vos apologistes, et n'infirmez pas, en les décriant, les seuls témoignages favorables qui vous restent parmi les hommes.

Mais je n'en dis pas assez : non seulement les gens de bien ne se joignent point à la malignité du public contre vous, mais eux seuls sont de vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux, sensibles à vos égarements, occupés de votre salut; ils vous portent dans le cœur; en excusant vos passions et vos désordres devant les hommes, ils en gémissent tous les jours devant Dieu; ils lèvent les mains au ciel pour vous; ils sollicitent votre conversion; ils demandent grâce pour vos crimes; et vous ne sauriez rendre justice à leur vertu et à leur innocence? Ah! ils peuvent faire au Seigneur contre vous les mêmes plaintes que lui faisait autrefois le prophète Jérémie contre les Juifs de son temps, censeurs injustes de sa piété et de sa conduite. Seigneur, disait cet homme de Dieu, écoutez les discours et les censures que les ennemis de votre nom répandent contre moi : *Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum*[1]. Est-ce ainsi, ô mon Dieu, qu'ils me rendent le mal pour le bien; qu'ils payent d'ingratitude et d'inhumanité la sincérité de ma tendresse pour eux, et que les piéges qu'ils me tendent tous les jours, sont le seul prix de mon zèle pour leur salut? *Numquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ*[2]? Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne parais en votre présence que pour vous parler en leur faveur; vous savez que mes larmes ne coulent devant vous que pour effacer leurs crimes; que mes prières ne montent jusqu'à votre trône que pour attirer sur eux vos miséricordes éternelles; vous vous souvenez, Dieu de nos pères, de tous les soupirs que j'ai répandus à vos pieds pour détourner votre colère prête à éclater sur leurs têtes, avec quelle douleur je les ai vus courir à leur perte, et combien leurs prévarications m'ont toujours trouvé plus sensible que leur mépris et leurs dérisions injustes : *Recordare quod steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis*[1].

[1] Jérém., XVIII, 19.
[2] *Ibid.*, 20.

Vous sentez sans doute là-dessus, mes Frères, toute l'injustice de votre conduite; mais que serait-ce, si, en achevant ce que je m'étais d'abord proposé, je vous montrais que non seulement vous donnez aux bonnes œuvres des gens de bien des motifs corrompus; ce qui est une témérité; non-seulement vous exagérez leurs plus légères faiblesses; ce qui est une inhumanité; mais encore quand vous n'avez rien à dire contre la droiture de leurs intentions et que leurs défauts ne donnent point de prise à vos censures, vous vous retranchez à donner du ridicule même à leur vertu; ce qui est une impiété.

Oui, mes Frères, une impiété. Vous faites de la religion un jeu, une scène comique; vous la traduisez encore comme autrefois les païens sur un théâtre infâme; et là, vous exposez à la risée des spectateurs ses mystères saints, et ce que la terre a de plus sacré et de plus respectable. Vous pouvez excuser vos passions sur la faiblesse du tempérament et sur la fragilité humaine; mais vos dérisions de la vertu ne sauraient trouver d'excuse que dans un mépris impie de la vertu même. Cependant, ce langage d'irréligion et de blasphème, si autorisé dans le monde, n'est plus qu'un enjouement, un jeu d'esprit, un langage dont la vanité elle-même s'honore.

Mais, mes Frères, par là vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes; vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres; vous tentez la vertu, et vous la rendez insoutenable à elle-même.

Vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes. Oui, mon cher auditeur, l'exemple des gens de bien était un moyen de salut que la bonté de Dieu vous avait préparé. Or, sa justice, indignée des dérisions que vous faites de ses miséricordes sur ses serviteurs, les retire à jamais de vous; et il vous punit du mépris que vous faites de la piété, en vous refusant le don de la piété même. Les rois de la terre vengent avec éclat

[1] Jérém., XVIII, 20.

les injures qu'on fait à leurs statues; parce que ce sont des monuments publics et sacrés qui les représentent, et qui expriment au naturel la majesté de leurs traits et de leur visage. Mais les justes sont ici-bas les statues vivantes du grand Roi, les images véritables d'un Dieu saint; c'est en eux qu'il peint la majesté de ses traits les plus purs et les plus brillants; et il frappe toujours d'un anathème éternel les sacriléges qui osent en faire le sujet de leurs dérisions et de leurs outrages.

D'ailleurs, quand même le Seigneur, pour punir vos dérisions de la piété, ne vous refuserait pas le don inestimable de la piété même, elles vous forment un respect humain invincible, qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti. Car, je vous prie, si jamais lassé du monde, de vos désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu et sauver votre âme que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes? Comment pourrez-vous vous faire une gloire des devoirs de la religion, vous à qui on entend dire tous les jours qu'on perd l'esprit dès qu'on devient dévot; qu'un tel et une telle avaient mille bonnes qualités, qui les faisaient souhaiter partout; mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils sont devenus insupportables; qu'ils affectent de se donner du ridicule; qu'il semble qu'il faut renoncer au sens commun dès qu'on a levé l'étendard de la piété; que le Seigneur vous préserve de cette manie; que vous tâchez d'être honnête homme; mais que, Dieu merci, vous n'êtes pas dévot. Quel langage! c'est-à-dire que, Dieu merci, vous êtes marqué d'avance du caractère des réprouvés; que vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point, et que vous mourrez tel que vous êtes. Quelle impiété! et c'est parmi des chrétiens, qu'on tient tous les jours ces discours avec ostentation et avec complaisance!

Ah! mes Frères, permettez ici une réflexion à ma douleur. Les patriarches, ces hommes si vénérables, si puissants, même selon le monde, ne se faisaient connaître aux rois et aux peuples des différents pays où l'ordre du Seigneur les conduisait, que par ces termes religieux : Je crains le Seigneur : *Timeo Deum*. Ils ne se renommaient pas par la grandeur de leur race, dont l'origine touchait encore à celle de l'univers, par la gloire de leurs ancêtres, par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme le vainqueur des rois, le modèle de tous les sages de la terre et le seul héros dont le monde pouvait alors se glorifier. *Nous craignons le Seigneur;* c'était là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils voulaient être distingués de tous les autres hommes; c'était le signe magnifique qui paraissait à la tête de leurs tentes et de leurs troupeaux, qui brillait dans leurs étendards, et qui portait partout avec eux la gloire de leur nom et celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes Frères, nous nous défendons de la réputation d'homme juste et craignant Dieu, comme d'un titre de honte et d'infamie; nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang et de la naissance; les marques frivoles de nos noms et de nos dignités nous précèdent, nous annoncent partout; et nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, et nous nous glorifions même de n'être pas du nombre de ceux qui le craignent et qui l'adorent. O Dieu! laissez donc à ces hommes insensés une gloire si affreuse. Confondez leur extravagance et leur impiété, en permettant qu'ils se glorifient jusqu'à la fin de leur confusion et de leur ignominie.

Ce n'est pas tout, mes Frères : non seulement par ces dérisions déplorables vous vous rendez la vertu inutile à vous-mêmes, vous la rendez encore odieuse et inutile aux autres; c'est-à-dire non seulement vous vous fermez à vous-mêmes toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'âmes que la grâce presse en secret de sortir de leurs crimes et de vivre chrétiennement; qui n'osent se déclarer de peur de s'exposer à vos railleries profanes; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu; qui n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix du ciel qui les appelle; et balancent, dans la grande affaire de l'éternité, entre les jugements de Dieu et vos dérisions insensées.

C'est-à-dire que par là vous anéantissez le fruit de l'Evangile que nous annonçons, et rendez notre ministère inutile. Vous ôtez à la religion sa terreur et sa majesté, et répandez sur tout l'extérieur de la piété un ridicule qui retombe sur la religion même; vous perpétuez dans le monde les préjugés contre la vertu, et

maintenez parmi les hommes l'illusion la plus universelle dont le démon se sert pour les séduire, qui est de traiter la piété de travers et de folie ; vous autorisez les blasphèmes des libertins et des impies ; vous accoutumez les pécheurs à se faire du vice et du déréglement un sujet d'ostentation et de gloire ; et à regarder la débauche comme un bon air, en l'opposant au ridicule de la vertu. Que dirais-je enfin ? Par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le scandale des faibles, l'écueil même des justes ; par vous le vice est en honneur, la vertu est avilie, les vérités s'affaiblissent, la foi s'éteint, la religion s'anéantit, la corruption gagne ; et, comme le prophète l'avait prédit, la désolation persévère jusqu'à la consommation et la fin.

Ajoutons encore, par vous la vertu devient insoutenable à elle-même. Vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes ; vous ébranlez leur foi ; vous découragez leur zèle ; vous suspendez leurs bons désirs ; vous étouffez dans leur cœur les plus vives impressions de la grâce ; vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu, qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures ; vous les obligez malgré eux de se conformer encore à vos usages et à vos maximes qu'ils détestent, à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières, et à ne consacrer à ces devoirs que des moments dérobés qui puissent échapper à vos regards et à vos railleries ; et par là vous privez l'Eglise de l'édification de leurs exemples, les faibles du secours qu'ils y trouveraient, les pécheurs de la confusion qui leur en reviendrait, les justes d'une consolation qui les soutiendrait, et la religion d'un spectacle qui l'honore.

Hélas ! mes Frères, les tyrans ne faisaient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues. Ils se moquaient des honneurs publics qu'ils leur voyaient rendre à Jésus-Christ, à un crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnaient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois et la majesté des Césars rendaient le culte respectable ; du reste, ils donnaient des éloges publics à leurs mœurs ; ils admiraient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur atience, leur vie innocente et mortitiée, leur éloignement des cirques et des plaisirs publics ; ils ne pouvaient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes de ces hommes simples et fidèles. Vous au contraire, plus insensés, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jésus Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la croix leur confiance et leur salut ; mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière ; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes ; et la vie chrétienne qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, mes Frères, de ne trouver dignes de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagance, de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connaissent le frivole et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir ! Quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux anges, utiles à leurs frères ! Quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe !

Respectons la vertu, mes Frères ; elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop faibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence. Si nous ne pouvons pas vivre comme les justes, souhaitons de le devenir, envions leur destinée. Si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non-seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit-Saint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore. Reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables. En un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

Et vous, mes Frères, qui servez le Seigneur, souvenez-vous que les intérêts de la vertu sont entre vos mains ; que les faiblesses, que les

taches que vous y mêlez, deviennent, pour ainsi dire, les taches de la religion même; comprenez tout ce que le monde attend de vous, et quels engagements vous contractez envers le public, lorsque vous vous déclarez pour le parti de la piété, et avec quelle dignité, quelle fidélité, quelle élévation vous devez soutenir le caractère et le personnage de serviteur de Jésus-Christ. Oui, mes Frères, soutenons avec majesté les intérêts de la vertu, et les regards de ceux qui la méprisent; achetons le droit d'être insensibles à leurs censures, en n'y donnant point de lieu; forçons le monde de respecter ce qu'il ne saurait aimer; ne faisons pas de la profession sainte de la piété un gain sordide, un vil intérêt, une vie d'humeur et de caprice, un titre de mollesse et d'oisiveté, une singularité qui nous honore, un entêtement qui nous flatte, un esprit de division qui nous sépare; faisons-en le prix de l'éternité, la voix du ciel, la règle de nos devoirs, la réparation de nos crimes, un esprit de modestie qui nous cache, une componction qui nous humilie, une douceur qui nous rapproche de nos frères, une charité qui les souffre, une indulgence qui les attire, un esprit de paix qui nous les lie; et enfin, une union de cœurs, de désirs, d'affections, de biens et de maux sur la terre, qui sera l'image et l'espérance de cette union éternelle que la charité doit consommer dans le ciel. Ainsi soit-il.

CINQUANTE-TROISIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

NOTICE.

Cet éloquent sermon *sur la Mort* ne se trouve pas dans l'édition de 1705. Il y a bien, à ce jour, un sermon *sur la Mort*; mais à peine quelques phrases de l'exorde se rapprochent-elles du texte authentique. L'orateur, dans ce discours, s'adresse plusieurs fois à la Cour. Ainsi, dans la seconde partie, parlant de la valeur de la nation et de son dédain de la mort, de cette témérité toute française, il s'écrie : *Je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres.* Dans la première partie, l'orateur, montrant l'instabilité et la rapidité des choses humaines, avait dit ce qui était à la fois et tout à fait de son sujet et un ingénieux compliment pour son auditoire. « Rappelez seulement les victoires, les prises de place, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore; vous en avez été encore, la plupart, non-seulement les spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir ». Parlant de la jeunesse, qui ne préserve pas du trépas, il rappelle aussi par une touchante allusion les funestes événements de 1712, et les morts si précipitées du duc et de la duchesse de Bourgogne et de leur fils aîné. « Faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? Faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour, un jeune prince, l'espérance de l'État, l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics, la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? Et cet auguste palais, rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours, une maison de deuil et de tristesse ». D'après cela, ce sermon n'a pu évidemment être prononcé que dans les années 1712, 1713, 1714 ou 1715, dans une circonstance où assistaient Louis XIV et sa cour. Serait-ce à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, dans le carême qu'y prêcha Massillon en 1714. Mais on ne voit pas comment Louis XIV et sa cour auraient pu assister au sermon. Ne faut-il pas mieux supposer que l'auteur, en retouchant ce discours dans les dernières années de sa vie, aura commis cet éloquent anachronisme?

ANALYSE.

Division. — 1° *La mort est incertaine : vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre ;* 2° *La mort est certaine : vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue.*

Première partie. — *La mort est incertaine : pensez-y donc, puisque vous ne savez à quelle heure elle arrivera.* Cependant c'est son incertitude même qui fait que nous n'y pensons pas : or, je dis que c'est là de toutes les dispositions la plus téméraire et la moins sensée. En effet, un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? quoi ! parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ? ce devrait être tout le contraire. Aussi, le grand motif dont Jésus-Christ s'est servi pour nous exhorter à veiller sans cesse, c'est l'incertitude du dernier jour. Il n'est point en effet de motif plus pressant que celui-là ; car si la mort, vue de loin, mais à un point sûr et marqué, nous effraierait, nous détacherait du monde, nous occuperait sans cesse, son incertitude, si nous étions sages, devrait faire sur nous des impressions infiniment plus fortes. Remarquez en effet que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage.

1° La surprise de ce dernier jour que vous avez à craindre n'est pas un accident rare ; c'est un malheur familier. Il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples, puisque presque tous les hommes sont surpris de la mort.

2° Si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse ; mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché : la mort seule vous découvrira ce secret ; et dans cette incertitude vous êtes tranquille !

3° Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous les mêmes périls peut nous rassurer, ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction pour l'avenir. Mais dans l'incertitude terrible de la mort, rien de cela ne s'y trouve, et surtout la surprise est sans retour, parce que nous ne mourons qu'une fois ; et cependant nous ne sommes point alarmés !

Mais sur quoi donc pouvez-vous justifier cet oubli incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour ? Sur la jeunesse ? mais la mort respecte-t-elle les âges non plus que les rangs ? Sur la force du tempérament ? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? une étincelle qu'un souffle éteint. Après tout, prolongez vos jours au-delà même de vos espérances ; ce qui doit finir peut-il vous paraître long ?

Tirons les conséquences naturelles de l'incertitude de la mort : la première, c'est que la mort étant incertaine, c'est une folie de s'attacher à ce qui doit passer en un instant ; la seconde, c'est que nous devons donc mourir chaque jour, et ne nous permettre aucune action dans laquelle nous ne voulussions point être surpris ; la troisième, c'est que nous ne devons donc pas différer notre pénitence. Voilà les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure.

Deuxième partie. — *La mort est certaine : pensez-y donc, parce qu'elle doit arriver.* Rien ne nous effraie tant que ce qui nous rappelle le souvenir de la mort ? aussi est-ce ce que nous fuyons avec le plus de soin. Mais si ces frayeurs étaient pardonnables à des païens, on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, 1° Je veux que vous ayez raison de craindre la mort : mais puisqu'elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir ; au contraire, plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne le pas perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris.

2° Si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse : mais pensez-y, n'y pensez pas, la mort avance toujours. Que gagnez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée ? vous vous rendez la surprise inévitable.

3° Quand cette pensée ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient ? vous n'êtes pas sur la terre pour ne vous y occuper que d'images douces et riantes.

Mais, dites-vous, si on pensait tout de bon à la mort, on en perdrait la raison. Mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, en ont-elles perdu la raison ? Vous en perdriez cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, qui vous séduit ; mais vous y acquerriez la véritable sagesse, puisque cette pensée vous apprendrait à regarder le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des maux, les honneurs et la fortune comme des songes, le salut comme la grande et unique affaire.

Mais, ajoutez-vous, cette pensée, si on l'approfondissait, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes. C'est-à-dire elle serait capable de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, pour vous faire mener une vie chrétienne seule digne de la raison : voilà ce qu'on appelle des résolutions violentes et extrêmes. D'ailleurs, ne craignez rien ; quand vous iriez d'abord trop loin, les premiers transports se ralentiront bientôt ; prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le relâchement ; voilà, indolent et sensuel comme vous êtes, le seul écueil que vous avez à craindre. Outre cela, quelle illusion ? de peur de faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout, tandis qu'on ne trouve jamais rien de trop pour le monde.

4° C'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise, tandis qu'il la refuse à tant d'autres ; c'est par la pensée de la mort qu'il veut vous ramener à lui ; c'est à ce remède que votre salut paraît attaché. Tremblez plutôt que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires, et que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut : ainsi, mettez à profit, pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore.

5° Remontez à la source de ces frayeurs excessives, qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible ; vous la trouverez surtout dans les embarras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà : purifiez donc votre conscience ; alors vous verrez arriver ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement. En effet, qu'a la mort d'effrayant pour une âme juste ? elle ne lui ôte que des choses dont l'usage est environné de plaisirs souvent criminels, et qu'elle ne pouvait conserver longtemps, et elle lui rend des biens immuables et des plaisirs éternels, qu'elle goûtera sans crainte et sans remords. Aussi la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes : arrivés à cet heureux moment, ils voient sans regret périr un monde qui ne leur avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'ils n'avaient jamais aimé.

Cum... appropinquaret (Jesus) portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère. Luc, VII, 12.

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes ? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée. Elle le lui ravit dans la fleur de l'âge et à l'entrée presque de la vie ; en un temps où, échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accoururent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée [1]. Assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs qu'une tristesse profonde n'écoute guère ; ils entourent avec elle le triste cercueil ; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle ; mais est-il une instruction ? Ils en sont frappés, attendris ; mais en sont-ils moins attachés à la vie, et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit avec le bruit et la décoration des funérailles ?

A de semblables exemples, mes Frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs, sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines ; mais l'objet qui nous frappait, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs, que si nous travaillions pour des années éternelles. Et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, les titres, la jeunesse, la réputation fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau ; on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets, dont on vient de voir de ses propres yeux, et toucher presque de ses mains, le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables ? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit ; la certitude de la mort nous effraie, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image. Ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure ; ce qu'elle a de terrible et de certain, nous en fait craindre la pensée. Or, je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine ; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre. La mort est certaine ; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera ; pensez à la mort parce qu'elle doit arriver : c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé ; et comme si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre première destinée : l'auteur de notre être avait d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité ; il avait mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'aurait ni affaibli, ni éteint. Son ouvrage était concerté avec tant d'ordre qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme ; et Adam devint mortel dès qu'il devint pécheur : *C'est*

[1] Celui que la mort a ravi, est un jeune homme que la force de l'âge, que la vigueur de la santé n'ont pu garantir de ses coups : c'est un fils unique que les regrets et les larmes d'une mère désolée ne peuvent préserver du tombeau ; c'est un enfant chéri dont on fait la pompe funèbre avec cérémonie ; c'est un héritier précieux renfermé dans le cercueil, que les trésors de la terre ne sauraient racheter, et qui, sans la puissante compassion d'un Dieu Sauveur, qui le rend à sa mère, aurait été la pâture des vers et la proie de la cruelle mort. — 1705. — *Cruelle mort*, épithète à l'antique, comme les *noirs soucis*, aimée de Fénelon et de Massillon.

par le péché, dit l'Apôtre, *que la mort est entrée dans le monde* [1].

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein. Il semble que nous avons sucé, dans les entrailles de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins ; mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit ; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent ; ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume ; et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme, que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet ? Et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande, pour nous regarder comme immortels sur la terre ?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité. Les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ezéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain, comme lui, le reste de leurs années* [2]. Enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal, marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours ; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable ; le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au-delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout ; de sorte que l'incertitude qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fonds même.

Or je dis d'abord, mes Frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? Quoi ? parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre ; parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ? Et, dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence ? La conduite de ce serviteur de l'Evangile, qui, sous prétexte que son maître tardait de revenir, et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente ? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse ? Et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance que l'incertitude de ce dernier jour ?

Ah ! mes Frères, si l'heure était marquée à chacun de nous ; si le royaume de Dieu venait avec observation [1] ; si en naissant nous portions, écrits sur notre front, le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles ; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous. Cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout ; nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux. Ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait

[1] Per peccatum mors. *Rom.*, V, 12.

[2] Quæsivi residuum annorum meorum. *Is.*, XXXVIII, 10.

[1] C'est le mot de l'Evangile : *Non venit regnum Dei cum observatione.* Luc, XVII, 20.

nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets; et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes Frères? La mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effrayerait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, nous laisse tranquilles; que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez en effet, mes Frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés. C'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vu approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Evangile : *Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années*[1]. Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vu mourir; tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort. Vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes[1]; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous. Il faudra demain rentrer en lice. Qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? Et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères; point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple; point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Balthazar expire autour d'une table somptueuse; point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel : et Holopherne au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël; point de crime qui ne puisse finir vos crimes : et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de de Madian; point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours : et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort. En un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie, où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites; vous en

[1] Anima, habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce. *Luc*, XII, 19.

[1] C'est bien en effet les inévitables discours de l'homme sur la mort, que reproduit ce grand moraliste chrétien.

convenez ; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution, qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse. Car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches ou dans des contrées étrangères, dans le lit de sa douleur ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice ? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché ; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus ; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps ; si elle sera environnée de lumière et portée au pied du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux et précipitée dans les abîmes. Vous êtes entre ces deux éternités ; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendez ; la mort seule vous découvrira ce secret ; et dans cette incertitude vous êtes tranquilles, et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous? Ah ! mes Frères, si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie ; mangeons et buvons, nous mourrons demain[1]. Plus il trouverait de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort, qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous à qui la foi découvre au-delà, des peines ou des récompenses éternelles ; nous qui devons arriver à la mort, incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je? de la fureur (en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain) ; mais de vivre comme si nous pensions comme lui ? Eh ! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif et sans adoucir par les précautions de la foi ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous rassurer ; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles ; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction, qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes Frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous, ne diminue rien au nôtre ; toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions ; et la religion elle-même qui les fournit, n'en espère presque rien ; enfin, la surprise est sans retour ; nous ne mourrons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai ; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez, de votre dernier jour ? Sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années ? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm était jeune ; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous ; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance ; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux, Absalon, s'il eût été libre d'ambition ; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina ; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute[1]?

[1] Sag., II, 1 et ss.

[1] Louis XIV.

Une jeune princesse, les délices de la cour[1]; un jeune prince, l'espérance de l'Etat[2]; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics[3], la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence; n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours, une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! Hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? Sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint. Il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps, ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos espérances. Hélas! mes Frères, ce qui doit finir, peut-il vous paraître long? Regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous avez vécu; voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Qand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel; tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers; toutes les révolutions d'empires et de royaumes; tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de place, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les pas-

[1] La duchesse de Bourgogne, morte le 12 février 1712. Elle était bien les délices de la cour par ses grâces simples et naturelles, son esprit naïf et charmant, sa douceur et sa timidité même. « Elle voulait, dit Saint-Simon, plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres...; on était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait; sa gaieté jeune, vive, active, animait tout... Jamais princesse si regrettée; jamais il n'en fut si digne de l'être; aussi les regrets n'ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué ».

[2] Le Dauphin, mort six jours après sa femme, dans les plus tendres sentiments de piété. « Dieu qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix huit et vingt ans il accomplit son œuvre ». Fénelon, Fleury, le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse, avaient trouvé d'abord en lui un cœur dur, emporté, sensuel, farouche, naturellement porté à la cruauté. « De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent ». Il ne songeait plus qu'à ses devoirs. « La brièveté des jours faisait toute sa douleur; il mit toute sa force et sa consolation dans la prière, et ses préservatifs en de pieuses lectures ». Ainsi parle Saint-Simon, dont le dur et mordant crayon s'adoucit pour peindre ces pieuses et ravissantes physionomies. La douceur et la grâce chrétienne du duc et de la duchesse de Bourgogne avaient touché et charmé le plus satyrique des esprits.

[3] Le petit Dauphin, mort le 8 mars 1712, à cinq ans. Dans l'oraison funèbre de Louis XIV, Massillon a aussi parlé de tous ces deuils de cette funeste année 1712. « Une princesse aimable, qui délassait Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne et à la tendresse des peuples qu'elle commençait à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu, se préparent encore de nouvelles victimes; ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux. Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devaient faire revivre le regne des meilleurs rois et les anciens jours de paix et d'innocence. Arrêtez, grand Dieu; montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître; voulez-vous tarir la source de la race royale; et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité? Le glaive est encore levé; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étaient si brillants, est moissonnée; et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle (le duc d'Anjou, depuis Louis XV, qui faillit mourir comme son frère aîné, le duc de Bretagne, dauphin), ce reste précieux que Dieu voulait nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène, par nous enlever le seul des trois princes (le duc de Berry) qui nous restait encore pour présider à son enfance et le conduire ou l'affermir sur le trône.

sés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années et tel que vous le voyez aujourd'hui. Une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous. Une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même. Le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit, avec indignation, de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance [1]. Où sont maintenant parmi nous les sages, dit l'Apôtre? Et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes Frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui se passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles. Nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder. Nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres; nous ressemblons à ces soldats insensés, qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets; et, loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes Frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles, que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine ; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui

[1] Quelle éloquente et magnifique image. Massillon sentait si bien la force de ce grand mouvement, admiré par Maury et par La Harpe, qu'il l'a reproduit dans son discours à l'occasion d'une bénédiction de drapeaux. *Voir* t. I, p. 104 et 105 de cette édition.

doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas; donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel; donc les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres; et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en séparer pour toujours, donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine; donc vous devez mourir chaque jour; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches, comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et, puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, règler tellement le présent que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine: donc ne différez pas votre pénitence; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le temps presse; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse et qui seul peut vous conserver la vie? La mort que vous porteriez dans le sein, vous permettrait-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions. Vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché: hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun. Le breuvage empoisonné qui infecte votre âme, ne saurait vous mener loin; la bonté de Dieu vous offre encore le remède; hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre? Ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison? Faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage? Devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu; vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage; vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend; vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons; leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend, ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour. C'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre; nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes Frères, les réflexions sages et naturelles, où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devait jamais arriver; ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant, vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse: tout ce qui le rappelle à son origine, le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abîmes de l'éternité, devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie. On n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse; nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le

craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies. On prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirais-je? nous craignons les récits lugubres ; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions ; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules ; nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes Frères, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au-delà du tombeau, et que, vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure ; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir. Il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi ! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué ! Les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut ; et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez a rien ! Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? Quoi ! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête ? Ah ! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds ; cet objet affreux vous alarme ; et, au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir ; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit ; et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et, de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si, en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais, pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours ; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir, vous rapproche d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée ? Diminuez-vous le danger ? Vous l'augmentez ; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? Ah ! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible. Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement ; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation ; au lit de la mort, elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne ; la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir ; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais, d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient ? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison? Mais tant d'âmes fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions et le plus puissant motif de leur fidélité ; mais tant d'illustres pénitents qui s'enfermaient tout vivants dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouraient tous les

jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire vous regarderiez le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des malheurs, les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes, le salut comme la grande et unique affaire; est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! et que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? Oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée qui vous séduit; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Evangile[1], c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit-Saint[2], à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si au-dessus de lui-même, cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes; c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison: voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais, de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? Commencez toujours; les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété, que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais, d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne. Vous ne vous connaissez pas vous-même; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement; voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le le mener trop loin; et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva dans sa lâcheté la tentation qu'il ne semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout; la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement. On craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? Refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition? N'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde, et tout est excès pour Dieu. On craint, et on se reproche de n'en pas faire assez pour une fortune de boue; et on s'arrête de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme; car cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être! Combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières à la voir arriver tran-

[1] Prudentes sicut serpentes. *Matth.*, x, 16.

[2] Melior est enim sapientia cunctis pretiosissimis. *Prov.* VIII, 11.

quillement; et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer en ce dernier moment à une constance et à une sérénité d'esprit, aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même! Combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée, (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)! Combien de pécheurs, dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image! Combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devaient mourir! C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui; si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là; votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? Vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu; vous rendez inutile une grâce qui vous est propre; vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre; vous verrez des mêmes yeux ou un cadavre hideux ou l'objet criminel de votre passion. Alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires; jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le réglement de vos mœurs cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore; rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions; venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes; mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place; représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort; vos membres engourdis et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparaître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant; vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous

déjà. Mais enfin, vous y viendrez; et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant, et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vons la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle; ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui tout couvert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort; alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant, le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes Frères, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle? De quoi la sépare-t-elle? D'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avait été jusque-là ou l'écueil de son innocence ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls; enfin de la vie, qui n'était pour elle qu'un exil et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inaltérable qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre et qui l'y retenaient comme captive; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu, pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher? C'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre; en un mot, où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? Et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle [1]?

Aussi, mes Frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction? Ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie, seront suivies d'un poids de gloire éternelle [2]; et dans cette pensée ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux, qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice? Ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du du corps terrestre, on le leur rendra céleste et

[1] Regardez la mort de près; familiarisez-vous avec elle. Comparez souvent à la lumière de la raison et de la foi ce qu'elle nous ravit avec ce qu'elle nous donne. Pesez bien la perte avec le gain... et, quoique vous ne puissiez pas dissiper tout à fait la crainte que nous en avons, — car c'est un mouvement naturel que je ne crois pas qu'on puisse détruire, — le moment de la mort deviendra peu à peu le sujet de votre joie, l'objet du plus violent de vos désirs. — MALEBRANCHE, 2e *entretien sur la Mort*.

[2] Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. — *II Cor*, IV, 17.

spirituel ; et qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel ; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ ; et leur foi plus faible est-elle sur le point de se ralentir ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Evangile ? Ah ! le jour du Seigneur n'est pas loin ; ils touchent à la bienheureuse récompense ; et la fin de leur course qu'ils voient déjà, les anime et leur fait reprendre de nouvelles forces. Ecoutez comme l'Apôtre consolait autrefois les premiers fidèles : « Mes Frères, leur disait-il, le temps est court, le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas ; réjouissez-vous donc, je vous le dis encore, réjouissez-vous ». C'était là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs et la risée des gentils. Ils savaient que la mort allait essuyer leurs larmes, qu'alors il n'y aurait plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance ; que tout y serait nouveau ; et cette pensée adoucissait toutes leurs peines. Ah ! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur ferait pas goûter la mort, et qu'il les laisserait vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance, et en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes Frères ; parce que pour des hommes affligés et malheureux, comme ils étaient, la mort devait paraître une ressource. Vous vous trompez ; ah ! ce n'étaient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisaient leur malheur et leur tristesse ; c'était là leur joie, leur consolation, leur gloire ; nous nous glorifions dans les tribulations, disaient-ils : *Gloriamur in tribulationibus* [1]. C'était l'éloignement où ils vivaient encore de Jésus-Christ ; c'était là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendait la mort si désirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disait l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur [2] ; et cet éloignement était un état triste et violent pour ces hommes fidèles. Toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation ; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep ; comme des ruisseaux éloignés de leur source ; comme des étrangers errants loin de leur patrie ; comme des captifs enchaînés dans une prison qui attendent leur délivrance ; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle ; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure ; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avènement du Seigneur. Ce désir fait toute notre piété et notre consolation. Et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui ; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel ; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous [1].

Non, mes Frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste. Arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde, qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé ; ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre ; qu'elle avait toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions ; elle sent sans inquiétude, que dis-je ? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de

[1] Rom., v, 3.

[2] Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino. *II Cor.*, v, 6.

[1] Ce monde n'est qu'un amas de viles substances..... Tout n'est que vanité, biens trompeurs, perpétuelles illusions. Mais d'ailleurs la région, la patrie des esprits, est immuable. C'est là que l'on goûte des plaisirs solides. C'est là que l'on voit des beautés réelles. C'est là qu'habitent la vérité et la justice. En un mot, c'est là que se trouve le souverain bien, et par conséquent la souveraine félicité, la plus douce et la plus pure volupté. Et cependant je crains la mort, le passage de l'erreur et du péché à la vérité et à la justice, le retour d'un lâcheux exil à ma chère patrie, où nous jouirons d'un bonheur qui ne finira jamais. — MALEBRANCHE. *Entretiens sur la Mort*, 2e entretien.

toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité; elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son âme[1]. Elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle est sortie. Puissiez-vous, mes Frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

[1] *D'où son cœur s'envole comme son âme.* Quelle ravissante expression digne d'un François de Sales, d'un Fénelon ou d'un Massillon!

CINQUANTE-QUATRIEME SERMON.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

ANALYSE.

DIVISION. — *Trois réflexions renfermeront toute l'histoire de votre Evangile : 1° Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre. 2° Par quels moyens elle en peut sortir. 3° Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

PREMIÈRE RÉFLEXION. — *Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre.*

1° Lazare, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, répand l'infection et la puanteur : *Jam fœtet*; et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Car il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Or la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie; et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme : car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs; or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus.

Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie; mais l'habitude du péché, qui est une mort invétérée, va plus loin. Lazare répand l'infection dans le tombeau, parce qu'il y est depuis quatre jours : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Le premier péché, en nous faisant perdre la grâce, nous laisse à la vérité sans vie aux yeux de Dieu; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue. Mais, à mesure que l'âme persévère dans

le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle, la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grâce et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne saurait être longtemps caché, sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir longtemps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt sentir. Ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul ; or ses excès, venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut être en secret des consciences que le crime troublait encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage de Lazare : *Et facies ejus sudario erat ligata ;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable ; cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières ; mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent, et arrivent enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier ; alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paraît dans le tombeau, les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis ;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujétissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté, parce que l'âme fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures. Le pécheur, au contraire, quoiqu'il paraisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, de ses biens, de ses amis, de ses ennemis... D'abord, la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur ; mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : servitude honteuse par l'assujétissement de l'âme déréglée aux sens, par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, par le sacrifice des devoirs les plus importants à la passion injuste, par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée...

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujétissement et de tristesse ; mais on conviendrait qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osait se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

DEUXIÈME RÉFLEXION. — *Par quels moyens l'âme peut sortir de l'habitude du désordre.*

Le premier moyen, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici,* dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort : mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement : et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence ; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu : mais je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement ; et que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme *la résurrection et la vie,* avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n'est pas éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de le demander. C'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage, et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de Samson à son mari : Si le Seigneur voulait vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur ; s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut ; il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de sa créature ; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer, que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire ?

Second moyen : l'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance ; obstacle figuré par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre ; c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions. C'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne ? et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement ? c'est-à-dire que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme à la grâce l'entrée de votre cœur. Après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

Troisième et dernier moyen : le ministère de l'Eglise qui délie nos liens ; moyen marqué dans l'Evangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses apôtres : *Solvite et sinite abire ;* déliez-le, et le laissez aller.

Il n'est pas question ici de vous apprendre que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le ministère de l'Eglise : vous ne l'ignorez pas. Ce que je dis, c'est que comme Jésus-Christ n'ordonna à ses disciples de délier Lazare qu'après qu'il fut sorti entièrement du tombeau, de même le pécheur d'habitude ne doit espérer d'être délié qu'en se montrant tout entier hors du tombeau de ses désordres. Il faut une manifestation universelle qui remonte jusqu'aux commencements de sa vie, sans compter sur les sacrements qu'il a reçus et qu'il doit mettre au nombre de ses crimes : premièrement, parce que n'ayant pas eu de douleur véritable de ses fautes, les remèdes de l'Eglise, loin de le purifier, ont achevé de le souiller ; secondement, parce que ne s'étant pas connu, il n'a pu se faire connaître ; troisièmement, parce que quand même il se serait connu, comme il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, jamais il ne s'est fait connaître, s'il n'a jamais eu de douleur véritable. Et c'est en vain qu'il alléguerait les difficultés d'une telle démarche pour s'en dispenser : les difficultés nous rebutent-elles jamais, lorsqu'il s'agit d'éclaircir nos affaires ?

TROISIÈME RÉFLEXION. — *Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Le premier motif que le Seigneur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs : et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur, les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux ; c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance et les intéresser à leur salut. Il semble

que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, soit de demander continuellement à Jésus-Christ la résurrection de vos frères, et de dire, comme elle : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Mais que les pécheurs, d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur et le don de la pénitence ; ce serait une pure illusion : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

Le second motif, c'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare voulut réveiller la foi de ses disciples encore faible et languissante. *Gaudeo propter vos*, leur dit-il, *ut credatis.* En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes aux yeux de ceux qui marchent depuis longtemps dans ses voies, pour confondre, par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

Troisième motif. La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces Juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là en effet le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs ; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, ils paraissaient touchés de ses égarements et de son ignominie ; mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grâce, si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

Veni, et vide.

Venez, et voyez. Jean, XI, 34.

Il n'est point de pécheur invétéré qui eût la force de se souffrir dans l'horreur de son état, s'il pouvait se voir au naturel et se connaître. Une âme qui a vieilli dans le crime n'est supportable à elle-même que parce que la même passion qui fait tous ses malheurs, les lui cache; et que son désordre est en même temps et le glaive cruel qui fait la plaie, et le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Église, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce temps de pénitence, nous représente presque tous les jours [1], sous de nouvelles images, l'état déplorable d'une âme qui croupit depuis longtemps dans son péché : tantôt sous la figure d'un paralytique de trente-huit ans; et c'est pour nous marquer l'insensibilité et la paix funeste qui suit toujours l'habitude du crime : tantôt sous le symbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux; et sous ces traits, elle veut nous faire sentir son avilissement et sa honte : tantôt sous l'image d'un aveugle-né; et c'est pour nous peindre l'horreur et la profondeur de ses ténèbres : tantôt enfin sous la parabole d'un esprit sourd et muet; et c'est pour nous figurer plus vivement l'asservissement où l'habitude criminelle retient toutes les puissances d'une âme infortunée.

Aujourd'hui, comme pour rassembler tous ces traits différents sous une seule image encore plus terrible et plus touchante, l'Église nous propose Lazare dans le tombeau, mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection et la puanteur, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, et n'excitant plus que l'horreur de ceux mêmes que la tendresse et le sang lui avaient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, et voyez, vous, mon cher auditeur, qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, et qui n'êtes point touché du malheur de votre état : *Veni, et vide.* Accourez à ce tombeau que la voix de Jésus-Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux; et venez voir, dans ce spectacle d'infection et de pourriture, l'image naturelle de votre âme : *Veni, et vide.* Vous courez à des spectacles profanes, pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables et trompeuses; venez les voir ici exprimées au naturel; venez voir, dans ce cadavre infect et puant, ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et combien votre état est digne de vos larmes : *Veni, et vide.*

Mais de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une âme qui vit dans le désordre, je la trouble et la décourage, sans lui tendre la main, et lui aider à sortir de cet abîme; pour ne rien omettre de l'his-

[1] Dans l'évangile de la Messe.

toire de notre Evangile, je la partagerai en trois réflexions : vous verrez, dans la première, combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre ; je vous montrerai, dans la seconde, par quels moyens elle en peut sortir ; et dans la troisième, quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance. O mon Dieu, faites entendre aujourd'hui votre voix puissante à ces âmes infortunées qui reposent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort ; ordonnez encore une fois à ces ossements arides de se ranimer et de recouvrer la lumière et la vie de la grâce qu'ils ont perdue. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur : *Jam fœtet;* et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. Enfin, il paraît dans le tombeau les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis ;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude, figurés par le spectacle de Lazare, mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la misère d'une âme morte depuis longtemps aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse ; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie ; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme. Car, mes Frères, Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement, pour ainsi dire, de nos cœurs. Notre justice, notre sagesse, notre vérité, ne sont que l'union d'un Dieu juste, sage, véritable avec notre âme[1]. Toutes nos vertus ne sont que les différentes influences de son Esprit qui habite en nous ; c'est lui qui excite nos bons désirs, qui forme nos saintes pensées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés justes ; de sorte que toute la vie spirituelle et surnaturelle de notre âme n'est que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet Esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus. Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie, sans mouvement, sans lumière, sans vérité, sans justice, sans charité ; ce n'est plus qu'un chaos, un cadavre ; sa vie n'est plus qu'une vie imaginaire et fantastique ; et semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger anime, elle paraît vivre et agir, mais elle demeure dans la mort : *Vivens, mortua est*[2].

Voilà le premier degré de mort, que tout péché qui sépare une âme de Dieu introduit en elle ; mais l'habitude du péché, qui est comme une mort invétérée, va plus loin. Aussi Lazare non-seulement n'a plus de vie dans le tombeau ; mais, comme il y est depuis quatre jours, la corruption de son cadavre commence à répandre l'infection : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Car quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grâce, nous laisse aux yeux de Dieu sans vie et sans mouvement, on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines impressions de l'Esprit-Saint, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue. La foi n'est pas encore éteinte ; les sentiments de vertu, pas encore effacés ; la sensibilité aux vérités du salut, pas encore endurcie ; c'est un cadavre, à la vérité ; mais

[1] C'est là comme le résumé de toute la philosophie de l'illustre Malebranche. C'est aussi ce que saint Augustin nous dit dans ces belles paroles : Principium creaturæ intellectualis est æterna sapientia, quod principium manens in se incommutabiliter nullo modo cessat occulta inspiratione vocationis loqui ei creaturæ, cui principium est, ut convertatur ad id ex quo est ; quod aliter formata ac perfecta esse non potest. — *I de Gen.*, 50.

[2] I Tim., v, 6.

qui, depuis peu expiré [1], conserve encore je ne sais quelles impressions de chaleur qui semblent partir d'un reste de vie. Mais, à mesure que l'âme demeure dans la mort et persévère dans le crime, la grâce se retire, tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout se corrompt, et sa corruption devient universelle : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Je dis universelle. Oui, mes Frères, tout change, tout se corrompt dans une âme par la continuité du désordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talents même de l'esprit ; les bienfaits de la grâce, les sentiments de religion, les remords de la conscience, les terreurs de la foi, la foi elle-même ; la corruption entre dans tout, altère tout, et change en pourriture et en spectacle d'horreur et les dons du ciel et les bienfaits de la terre. Rien ne demeure dans sa première situation ; les traits les plus beaux sont ceux qui deviennent les plus hideux et les plus méconnaissables. Les agréments de l'esprit deviennent l'assaisonnement des passions et de la débauche ; les sentiments de religion se changent en libertinage ; la supériorité des lumières, en orgueil et en une affreuse philosophie ; la noblesse des sentiments n'est plus qu'une ambition sans borne et sans mesure ; la bonté et la tendresse du cœur, qu'un abandonnement à des amours impurs et profanes ; les principes de gloire et d'honneur, qui avaient passé en nous avec le sang de nos ancêtres, qu'une ostentation de vanité et la source de nos haines et de nos vengeances ; notre rang, notre élévation, l'occasion de nos envies, de nos basses jalousies ; enfin nos biens et notre prospérité, l'instrument funeste de tous nos crimes : *Jam fœtet quatriduanus est enim.*

Mais la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul. Un cadavre ne saurait être longtemps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour ; on ne peut croupir longtemps dans le désordre, sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse sentir. On a beau cacher sous des mesures pénibles l'ignominie d'une conduite désordonnée ; on a beau blanchir le sépulcre plein de pourriture et d'infection ; la puanteur se répand ; le crime se trahit tôt ou tard lui-même. Une fumée noire et empestée sort toujours de ce feu profane qu'on cachait avec tant de soin ; une vie déréglée se manifeste par mille endroits ; le public désabusé ouvre enfin les yeux ; et plus on est découvert, et plus on se découvre. On s'accoutume à son ignominie ; on se lasse de la gêne et de la contrainte. Le crime qui coûte encore des attentions et des mesures, paraît trop acheté ; on se démasque ; on secoue ce reste de joug et de pudeur, qui nous faisait encore craindre les yeux des hommes ; on veut jouir du désordre sans précaution et sans embarras. Et alors des domestiques, des amis, des proches, la cour, la ville, la province, tout se sent de l'infection de nos déréglements et de nos exemples. Notre rang, notre élévation ne servent plus qu'à rendre plus éclatant et plus immortel le scandale de nos déréglements. En mille lieux nos excès servent de modèle ; le spectacle de nos mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troublait encore ; peut-être même on nous cite ; on se sert de notre exemple pour séduire l'innocence et vaincre une pudeur encore craintive ; et jusqu'après notre mort, le bruit de nos dissolutions souillera encore la mémoire des hommes ; embellira peut-être des histoires lascives ; et longtemps après nous, et dans les âges qui nous suivront, le souvenir de nos crimes fera encore des coupables [1].

Enfin, mais je n'oserais le dire ici, la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle qu'elle infecte son corps même. La débauche laisse sur sa chair des traces honteuses de ses désordres ; l'infection de son âme se répand souvent jusque sur un corps qu'il a fait servir à l'ignominie. Il dit par avance à la pourriture, comme Job : *Vous êtes mon père ; et aux*

[1] *Cadavre depuis peu expiré*, et un peu plus bas (p. 203.) *âmes déplorées*. — Quoique prétendent certains grammairiens, cet emploi du participe est logique et autorisé par les meilleurs écrivains.

> ... A ces mots, ce héros expiré
> N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

[1] Les siècles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence et de leurs désordres. Ces poésies profanes, qui n'ont vu le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront. Ces auteurs dangereux que vous honorez de votre protection, passeront entre les mains de nos neveux, et vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux et qui se communiquera d'âge en âge. Vos passions mêmes, immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siècle, le deviendront encore aux siècles suivants, etc. — *Sur les Vices et les Vertus des grands*, t. I, p. 92 de cette édition.

vers, c'est vous qui m'avez formé[1]; et la corruption de son corps est une image affreuse de celle de son âme : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Grand Dieu, puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jeter sur moi quelques regards de miséricorde ? Ne frémirez-vous pas encore à la vue de cet amas de crimes et de pourriture que mon âme offre à vos yeux, comme vous frémissez aujourd'hui sur le tombeau de Lazare ? Ah ! détournez, Seigneur, vos yeux saints et terribles de ma profonde misère ; mais faites que je ne les en détourne plus moi-même, et que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite. Otez le bandeau qui me cache moi-même à moi-même ; mes maux seront à demi guéris, dès que je pourrai les voir et les connaître.

Et voilà la seconde circonstance de l'état déplorable de Lazare ; un voile lugubre couvrait son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata ;* c'est l'aveuglement profond qui forme le second caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable ; c'est un faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul ; c'est un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la justice, et substitue à leur place de vains fantômes. Cependant, une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières ; elle n'est pas toujours suivie d'une nuit profonde. A la vérité, l'Esprit de Dieu, source de toute lumière, se retire et n'habite plus en nous ; mais il reste encore dans l'âme des traces de clarté. Ainsi, lorsque le soleil ne fait que se dérober à notre hémisphère, il demeure encore dans les airs certaines impressions de sa lumière, qui forment encore comme un jour imparfait ; ce n'est qu'à mesure qu'il se retire, qu'arrive enfin la nuit profonde. De même à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et augmentent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier : *Et facies ejus sudario erat ligata.*

Et alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle ; tout change de face à ses yeux ; les passions les plus honteuses ne sont plus que des faiblesses ; les attachements les plus criminels, des sympathies que nous avons portées en naissant, et dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs ; les excès de la table, les plaisirs innocents de la société ; les vengeances, un juste ressentiment ; les discours de licence et de libertinage, des saillies agréables et applaudies ; les médisances les plus affreuses, un langage usité, et dont il n'y a que les esprits faibles qui puissent se faire un scrupule ; les lois de l'Eglise, des usages surannés ; le devoir du temps pascal, une bienséance qu'on donne à la coutume et non à la religion ; la sévérité des jugements de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à sa bonté et à sa clémence ; la mort dans le péché, suite inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, et démenties par la confiance qui nous promet un retour avant ce dernier moment ; enfin, le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créatures, la religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens et les maux, les choses présentes et les futures, tout change de face aux yeux d'une âme qui vit dans l'habitude du crime ; tout se montre à elle sous de fausses apparences ; toute sa vie n'est plus qu'un prestige et une méprise continuelle. Hélas ! si vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, et vous voir comme lui enseveli dans les ténèbres, tout couvert de pourriture, et répandant au loin l'infection et une odeur de mort ! Mais maintenant tout cela est caché à vos yeux, dit Jésus-Christ : *Nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis*[1]. Vous ne voyez de vous-même que les embellissements et les dehors pompeux du tombeau funeste où vous croupissez ; votre rang, votre naissance, vos talents, vos dignités, vos titres ; c'est-à-dire les trophées et les ornements que la vanité des hommes y a élevés ; mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur ; regardez dedans : ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre cadavre ; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et si la corruption et l'aveuglement profond de votre âme ne vous touche pas assez, que sa servitude du moins vous réveille et vous rappelle à vous-même.

Dernière circonstance de l'état de Lazare mort et enseveli ; il avait les mains et les

[1] Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea, vermibus. *Job*, XVII, 14.

[1] Luc, XIX, 42.

pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis* : et voilà l'image de la triste servitude d'une âme, depuis longtemps assujétie au péché.

Oui, mes Frères, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujétissement et de servitude ; le règne de la justice est un règne de liberté ; l'âme fidèle et soumise à Dieu devient maîtresse de toutes les créatures ; le juste est au-dessus de tout, parce qu'il est détaché de tout ; il est maître du monde, parce qu'il méprise le monde ; il ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu ; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice ; ni de ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste ; ni de sa fortune, parce qu'il la craint ; ni des jugements des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu ; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence ; ni de ses passions mêmes, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure. Le juste seul jouit donc proprement d'une parfaite liberté ; supérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événements, il commence dès cette vie à régner avec Jésus-Christ ; tout lui est soumis, et il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul [1].

Mais le pécheur qui paraît vivre sans joug et sans règle, est pourtant un vil esclave. Il dépend de tout, de son corps, de ses penchants, de ses caprices, de ses passions, de ses biens, de sa fortune, de ses maîtres, de ses sujets, de ses amis, de ses ennemis, de ses protecteurs, de ses envieux, de toutes les créatures qui l'environnent ; autant de dieux auxquels ou l'amour ou la crainte l'assujétit ; autant d'idoles qui multiplient sa servitude ; tandis qu'il se croit plus libre en secouant l'obéissance qu'il doit à Dieu seul : *Quæ est idolorum servitus* [1] ; il multiplie ses maîtres en refusant de se soumettre à celui seul qui rend libres ceux qui le servent, et qui fait même de ses serviteurs les maîtres du monde et de tout ce que le monde enferme.

Je sais que la passion, dans les commencements, ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur. Elle nous laisse croire quelque temps que nous sommes maîtres de nos penchants et de notre destinée ; elle nous abuse d'un vain espoir de rompre, quand il nous plaira, nos chaînes ; elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous apercevions trop tôt de notre servitude. Mais, quand une fois elle se sent maîtresse, et qu'elle ne craint plus nos retours et nos inconstances ; ah ! c'est alors qu'elle nous fait sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : *Ligatus pedes et manus institis*.

Servitude honteuse par l'assujétissement de l'âme déréglée aux sens : sa raison, sa fierté, sa gloire, ses réflexions, tout cède au charme impérieux qui l'entraîne ; honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle : le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié ; on dévore les rebuts les plus outrageants ; on fait les avances les plus humiliantes ; on laisse entrevoir les emportements les plus indignes et les plus méprisables ; honteuse par les devoirs les plus importants et les intérêts les plus sérieux de la fortune sacrifiés à la passion injuste ; honteuse par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée ; honteuse enfin par les mœurs désordonnées continuées quelquefois jusque dans une vieillesse avancée ; l'âge augmente la fragilité ; la raison, affaiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance ; le corps, usé par ses déréglements, s'y laisse comme aller de lui-même, et supplée, par les égarements d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ses plaisirs : *Ligatus pedes et manus institis*.

Je ne parle pas des obstacles qui traversent toujours la passion ; des intérêts et des devoirs qui la combattent ; des mesures et des ména-

[1] Tel est le portrait que Massillon trace du juste parfait et consommé. Mais il faut ajouter que le juste, que le saint, se sent toujours faible et tenté en cette vie. Malebranche remarque avec raison que la vertu n'empêche pas qu'on ne soit misérable et digne de compassion dans le temps qu'on souffre quelque mal. L'idéal de Massillon ressemble trop aux tableaux du sage antique, du stoïcien, du Caton de Sénèque. « Comme il n'y a que Dieu, dit plus sobrement Malebranche, qui nous puisse donner par sa grâce une véritable et solide vertu, il n'y a aussi que lui qui nous puisse faire jouir d'un bonheur solide et véritable ; mais il ne le promet et ne le donne pas en cette vie. C'est dans l'autre qu'il faut l'espérer de sa justice, comme la récompense des misères qu'on a souffertes pour lui. Nous ne sommes pas à présent dans la possession de cette paix et de ce repos que rien ne peut troubler. La grâce même de Jésus-Christ ne nous donne pas une force invincible ; elle nous laisse d'ordinaire sentir notre propre faiblesse, pour nous faire connaître qu'il n'y a rien au monde qui ne nous puisse blesser, et pour nous faire souffrir avec une patience humble et modeste toutes les injures que nous recevons, et non pas avec une patience fière et orgueilleuse, semblable à la constance du superbe Caton ». — MALEBRANCHE. *Recherche*, liv. II, ch. 4.

[1] Galat., v, 20.

gements qui la gênent; des contre-temps qui la découvrent; des situations et des dégoûts qui l'empoisonnent. On voudrait rompre ses chaînes, et on retombe à l'instant sour leur propre poids; et dans le crime même, insensible au plaisir devenu dégoûtant, on ne sent plus que la dure servitude qui l'a rendu nécessaire : *Ligatus pedes et manus institis.*

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la vertu, mon cher auditeur; vous craignez la vie chrétienne, comme une vie d'assujétissement et de tristesse; mais qu'y trouveriez-vous de si triste que ce que vous éprouvez dans le désordre? Ah! si vous osiez vous plaindre de l'amertume et de la tyrannie de vos passions; si vous osiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre âme; si vous étiez de bonne foi sur ce qui se passe de triste dans votre cœur; il n'est point de destinée qui ne vous parût préférable à la vôtre. Mais vous dissimulez les inquiétudes du crime que vous sentez, et vous exagérez les rigueurs de la vertu que vous n'avez jamais connue. Mais pour tendre la main à votre faiblesse, continuons l'histoire de notre évangile, et voyons dans la résurrection de Lazare, quels sont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour sortir de cet état déplorable.

DEUXIÈME PARTIE.

La force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paraît pas moins dans la conversion des pécheurs que dans la résurrection des morts; et la même vertu suréminente, qui opéra sur Jésus-Christ pour le délivrer du tombeau, doit opérer sur l'âme depuis longtemps morte dans le péché, pour la rappeler à la vie de la grâce. J'y trouve seulement cette différence que la voix toute-puissante de Dieu n'éprouve aucune résistance dans le cadavre qu'il ranime et qu'il rappelle à la vie, au lieu que l'âme morte et corrompue, pour ainsi dire, par la vieillesse du crime, ne semble conserver encore un reste de force et de mouvement que pour s'opposer à cette voix de vertu qui se fait entendre dans l'abîme où elle est ensevelie et qui veut lui rendre la vie et la lumière. Cependant, quelque difficile que soit la conversion d'une âme de ce caractère, et quelque rares qu'en soient les exemples, l'Esprit de Dieu pour nous apprendre à ne jamais désespérer de la miséricorde divine, lorsque nous voulons sincèrement sortir du crime, nous en propose aujourd'hui les moyens dans la résurrection de Lazare.

Le premier, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. — Je suis moi-même la résurrection et la vie*, lui répond Jésus-Christ, *le croyez-vous? — Oui, Seigneur*, dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Christ, fils du Dieu vivant.* C'est par où commence le miracle de la résurrection de Lazare, par une confiance entière que Jésus-Christ est assez puissant pour le délivrer de la mort et de la corruption.

Car, mes Frères, l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion et en arrêter les démarches, c'est de nous jeter dans la défiance et dans le découragement. Il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crime; il nous dit en secret ce que les sœurs de Lazare disent à Jésus-Christ, mais dans un sens bien différent, qu'il aurait fallu s'y prendre plus tôt, qu'on ne revient pas de si loin, qu'il n'est plus temps d'essayer d'un changement, et que la vieillesse et l'infection de nos plaies ne paraît plus laisser de ressource : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Et là-dessus, on s'abandonne à la paresse et à l'indolence; et, après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue, mes Frères, qu'il en coûte à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu; qu'il est difficile, après tant d'années de désordre, de se faire un cœur nouveau et de nouvelles inclinations; et qu'il est même à propos que les obstacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la conversion des âmes de ce caractère, fassent sentir aux grands pécheurs combien il est terrible d'avoir été presque une vie entière éloigné de Dieu.

Mais je dis que dès qu'une âme, touchée de ses crimes, veut sincèrement revenir à lui, ses plaies, quelle qu'en puisse être l'infection et la vieillesse, ne doivent plus alarmer sa confiance; je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, mais non pas son découragement; je dis que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme *la résurrection et la vie;*

une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes; une persuasion intime que le sang de Jésus-Christ est plus puissant pour laver nos souillures que notre corruption ne saurait l'être pour en contracter; je dis que moins l'âme criminelle trouve en elle de ressources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui se plaît à édifier l'ouvrage de la grâce sur le néant de la nature; et que plus elle forme d'opposition au bien, plus elle offre en un sens de disposition à la puissance et à la miséricorde divine, qui veut que tout bien paraisse venir d'en-haut, et que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, mon cher auditeur, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, le Seigneur n'est pas bien éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander. Il est écrit dans l'histoire des Juges, que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'ange du Seigneur; qui, après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avait, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher, et disparu ensuite à ses yeux; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il allait être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avaient vu le Seigneur : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum*[1]. Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna sa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, voulait nous perdre, il n'aurait pas fait descendre le feu du ciel sur notre sacrifice; il ne l'eût pas reçu de nos mains, il ne nous eût pas découvert ses secrets et ses merveilles, et ce que nous avions ignoré jusqu'ici : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset, nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset*[2].

Et voilà ce que je vous réponds aujourd'hui. Vous croyez votre mort et votre perte inévitable; l'état de votre conscience vous décourage; en vain des étincelles de grâce et de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous sollicitent, et sont toutes prêtes à consumer le sacrifice de vos passions; vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Mais si le Seigneur voulait vous abandonner et vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur; il n'allumerait pas en vous de saints désirs et des sentiments de pénitence : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset.* S'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut; il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble; il n'ouvrirait pas vos yeux sur les malheurs à venir que vous vous préparez : *Nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* D'ailleurs, que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion, un attrait pour la conversion de vos frères? Que savez-vous si sa miséricorde n'a pas ménagé à vos passions l'éclat qui les a rendues publiques, afin que mille pécheurs témoins de vos égarements, ne désespèrent pas de leur retour, et soient animés par le spectacle de votre pénitence? Que savez-vous si vos crimes et vos scandales même ne sont pas entrés dans les desseins de la bonté du Seigneur sur vos frères; et si votre état qui paraît désespéré, comme celui de Lazare, est bien moins un préjugé de mort pour vous, qu'une occasion de manifester la gloire de Dieu? *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei?* Lorsque sa grâce ramène un pécheur ordinaire, le fruit de sa conversion se borne à lui seul; mais quand elle[1] va choisir un pécheur d'éclat, un Lazare depuis longtemps mort et corrompu; ah! les vues de sa miséricorde sont alors plus étendues. Elle prépare en un seul changement mille changements à venir; elle se forme mille élus en un seul; et les crimes d'un pécheur deviennent la semence de mille justes : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei.* Vous perdez courage en sentant l'extrémité de vos misères; mais peut-être c'est cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre conversion, et que la bonté de Dieu vous a réservé pour être un monument public de l'excès de ses miséricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez seulement*, comme le dit Jésus-Christ aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu.* Vous verrez vos proches, vos amis, vos sujets, les complices de vos égarements, devenir les imi-

[1] Deum. *Juges*, XIII, 22. — [2] *Ibid.*, 23.

[1] *Il*, 1764 et Renouard, *elle*, 1745.

tateurs de votre pénitence ; vous verrez les âmes les plus déplorées soupirer après le bonheur de votre nouvelle vie ; et le monde lui-même forcé de rendre gloire à Dieu, et, en rappelant vos excès passés, admirer le prodige de votre destinée présente : *Quoniam si credideris, videbis gloriam Dei.* Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance ; bénissez par avance la sagesse miséricordieuse de celui qui saura tirer de vos passions un nouvel avantage pour sa gloire. Tout coopère au salut des siens, et il ne permet de grands excès que pour opérer de grandes miséricordes. Dieu veut toujours le salut de sa créature ; et, dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que sa justice nous rebute, mais que notre volonté ne soit pas sincère.

Et la preuve la plus décisive de notre sincérité, c'est l'éloignement des occasions, qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance : obstacles figurés par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commence par ordonner qu'on ôte, avant d'opérer le miracle de la résurrection : *Tollite lapidem ;* ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre Evangile.

En effet, on voit tous les jours des pécheurs lassés du désordre, qui voudraient revenir à Dieu, mais qui ne peuvent se résoudre à sortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces situations, de ces écueils qui les ont éloignés de lui. Ils se persuadent qu'ils pourront éteindre leurs passions, finir le cours d'une vie désordonnée, en un mot, ressusciter avant que d'ôter la pierre. Ils font même quelques efforts ; ils s'adressent à des hommes de Dieu ; ils prennent des mesures de changement ; mais de ces mesures qui, n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur sûreté ; et toute leur vie se passe tristement à détester leurs chaînes et à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela, mes Frères ? C'est que les passions ne commencent à s'affaiblir que par l'éloignement des objets qui les ont allumées. C'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaste, et vous vivez au milieu des périls, des liaisons, des familiarités, des plaisirs, qui ont mille fois corrompu votre âme. Vous voudriez commencer à faire quelques réflexions sérieuses sur votre éternité, et à mettre quelque intervalle entre la vie et la mort ; et vous n'en voulez point mettre entre la mort et les dissipations qui vous empêchent de penser à votre salut ; et vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaisirs, des inutilités, des espérances humaines dont vous ne voulez rien rabattre. Vous voulez que votre cœur se fasse de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit et fortifie les anciennes, et que la lampe de la foi et de la grâce se rallume au milieu des vents et des tempêtes ; elle qui, dans le secret même du sanctuaire, s'éteint souvent, faute d'huile et de nourriture, et fait aux âmes tièdes et retirées un danger de la sûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire après cela que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne ? Mais quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous, qui n'a jamais de suite, qui ne conduit jamais à rien de réel, et n'a aucune démarche sérieuse de changement ? C'est-à-dire vous voudriez changer, sans qu'il vous en coûtât rien ; vous voudriez vous sauver, comme vous vous êtes perdu ; vous voudriez que les mêmes mœurs, qui ont éloigné votre cœur de Dieu, l'en rapprochassent ; et que ce qui a été jusqu'ici l'occasion de votre perte devînt lui-même la voie et la facilité de votre salut. Commencez par éloigner les occasions qui ont été tant de fois, et qui sont encore tous les jours l'écueil de votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme l'entrée de la grâce à votre âme : *Tollite lapidem.* Après cela, vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage. Alors séparé de tous les objets, qui nourrissaient en vous des passions injustes, vous pourrez lui dire : « C'est à vous maintenant, ô mon Dieu, à changer mon cœur ; je vous ai sacrifié tous les attachements qui pouvaient le retenir encore ; j'ai éloigné de moi tous les écueils où ma faiblesse aurait pu encore faire naufrage ; j'ai changé tous les dehors qui dépendaient de moi : c'est à vous, Seigneur, qui seul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reste, à briser les liens invisibles, à surmonter les obstacles intérieurs, à triompher de ma corruption tout entière. J'ai ôté la pierre fatale qui m'empêchait d'entendre votre voix ; fai-

tes-la retentir à présent jusque dans l'abîme où je suis encore enseveli. Ordonnez-moi de sortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection et de pourriture ; mais ordonnez-le-moi avec cette parole puissante qui se fait entendre aux morts, et qui est pour eux une parole de résurrection et de vie ; confiez-moi à vos disciples, pour me délier de ces liens qui tiennent toutes les puissances de mon âme captives ; et que le ministère de votre Eglise mette le dernier sceau à ma résurrection et à ma délivrance ».

Et voilà, mes Frères, le dernier moyen proposé dans notre Evangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix : *Lazare, sortez dehors*. Lazare sort, encore les pieds et les mains liés; et Jésus-Christ le remet à ses disciples pour le délier : *Solvite, et sinite abire.*

Remarquez ici, mes Frères, que Jésus-Christ n'ordonne aux disciples de délier Lazare, qu'après qu'il s'est montré tout entier hors du tombeau. Il faut se manifester à l'Eglise, dit saint Bernard, avant de recevoir par son ministère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, sortez dehors* ; c'est-à-dire, continue ce Père, jusques à quand demeurerez-vous caché et enseveli au dedans de votre conscience? Jusques à quand cèlerez-vous votre iniquité dans votre sein? *Quousque conscientiæ tuæ caligo te detinet?*

Vous n'ignorez pas sans doute, mes Frères, que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le canal et le ministère de l'Eglise, et qu'il faut venir découvrir et présenter nos liens à la piété des ministres, qui seuls ont l'autorité de lier et de délier sur la terre ; ce n'est pas sur quoi vous avez besoin d'être instruits. Mais je dis qu'afin que la conversion soit solide et durable, il faut se montrer tout entier hors du tombeau comme Lazare. Il ne s'agit pas ici d'une confession ordinaire : un pécheur invétéré doit remonter jusqu'à son enfance, jusqu'à la première naissance de ses passions, jusqu'aux commencements de sa vie, qui ont été ceux de ses crimes. Il ne faut plus laisser de doutes et d'obscurités dans la conscience; laisser dans les ténèbres les premières mœurs, sous prétexte qu'elles ont été déjà révélées au prêtre. Il faut une manifestation universelle ; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait jusqu'ici ; les sacrements reçus, et les confessions faites dans la vie mondaine et déréglée, les mettre même au nombre de nos crimes ; regarder la conscience comme un chaos où jusqu'ici on n'a pas porté la lumière, et sur laquelle toutes nos fausses pénitences passées n'ont fait que répandre de nouvelles ténèbres.

Car, hélas! mes Frères, une âme qui revient à Dieu après les égarements du monde et des passions, doit présumer qu'ayant vécu jusque-là dans des affections et des habitudes criminelles, tous les sacrements reçus en cet état ont été pour elles des profanations et des crimes.

Premièrement, parce que n'ayant jamais eu de douleur véritable de ses fautes, ni par conséquent de volonté sincère de s'en corriger, les remèdes de l'Eglise, loin de la purifier, ont achevé de la souiller, et de rendre ses maux plus incurables.

Secondement, parce qu'elle ne s'est jamais connue elle-même ; et qu'ainsi elle n'a pu se faire connaître au tribunal. Car, hélas! mes Frères, le monde au milieu duquel cette âme a toujours vécu, et où elle a toujours pensé et jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de sensé et de raisonnable que ses maximes et ses façons de penser ; le monde connaît-il assez la sainteté de l'Evangile, les obligations de la foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des transgressions que la foi condamne?

Troisièmement enfin, parce que, quand même elle aurait connu toutes ses misères, n'en ayant jamais eu de douleur sincère, elle n'a pu les faire connaître; car il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, et représenter au naturel les maux qu'elle sent et qu'elle abhorre. Il faut avoir le cœur touché pour savoir se faire entendre sur les plaies et les misères du cœur même. Un pécheur, touché d'une passion profane, en parle plus vivement, plus éloquemment ; rien ne lui échappe des maux insensés et déplorables qu'il endure; il entre dans tous les replis de son cœur, ses jalousies, ses craintes, ses espérances. Comme il n'y a que l'esprit de l'homme, dit l'Apôtre, qui sache ce qui se passe dans l'homme, il n'y a que le cœur aussi qui puisse savoir ce qui se passe dans le cœur. La douleur donne des yeux pour tout voir, et des paroles pour tout dire; elle a un langage que rien ne saurait imiter. Ainsi une âme mondaine, et encore liée par le cœur à tous ses désordres, a beau

venir s'accuser, elle ne saurait se faire connaître. Sans avoir un dessein formel de dissimuler ses plaies, elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parce qu'elle ne les sent pas et n'en est pas frappée elle-même. Ses paroles se sentent toujours de l'insensibilité de son cœur, et il est impossible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connaît pas et qu'elle aime encore. Elle doit donc regarder tout le temps de sa vie passée, comme un temps de ténèbres et d'aveuglement, où elle ne s'est jamais vue qu'avec des yeux de chair et de sang; jamais jugée que par des jugements de passion et d'amour-propre; jamais accusée qu'avec un langage d'erreur et d'impénitence; jamais montrée que dans un jour faux et imparfait. Ce n'est donc pas assez d'ôter la pierre du tombeau, il faut que cette âme criminelle en sorte elle-même; qu'elle se montre, pour ainsi dire, au grand jour; qu'elle manifeste toute sa vie, et que, depuis le premier âge jusqu'au jour heureux de sa délivrance, rien ne puisse échapper aux yeux des ministres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jeter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conscience, et suspendre la résolution d'un changement de vie. Quoi! mes Frères, vous entrez dans des discussions si pénibles et si infinies pour éclaircir vos affaires temporelles; et pour établir l'ordre et la sûreté dans votre conscience, et pour ne laisser plus rien de douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il doit vous en coûter quelques soins et quelques recherches! Vous dites si souvent vous-mêmes, quand il s'agit d'une démarche décisive pour la ruine et pour la conservation de votre fortune, qu'il ne faut rien risquer, rien négliger; qu'il faut tout voir soi-même, tout éclaircir, tout approfondir, et n'avoir rien à se reprocher; et cette maxime, si raisonnable sur des intérêts passagers et frivoles, le serait moins sur le grand et sur l'unique intérêt du salut?

Ah! mes Frères, que nous avons peu de foi! Et qu'avons-nous de plus important en cette vie que le soin de mettre en état ce compte redoutable que nous devons rendre au juge éternel et au scrutateur de nos cœurs et de nos pensées, c'est-à-dire le soin de régler notre conscience, d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les souillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en assurer les espérances; nous assurer nous-mêmes, autant que la condition présente le permet, de son état et de ses dispositions; et n'aller pas paraître devant Dieu comme des insensés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous sommes, et de ce que nous devons être pour toujours? Tels sont les moyens de conversion marqués dans le miracle de la résurrection de Lazare; achevons l'histoire de notre Evangile; et voyons quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à l'opérer.

TROISIÈME PARTIE.

Pour entrer d'abord dans notre sujet, et ne pas perdre de vue la suite de l'Evangile; le premier motif que le Sauveur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs. *Seigneur*, lui disent-elles, *celui que vous aimez est malade;* et voilà, mes Frères, le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur, les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent.

Oui, mes Frères, soit que le Seigneur veuille par là rendre la vertu plus respectable aux pécheurs, en ne leur accordant des grâces que par l'entremise des âmes justes; soit qu'il ait dessein de lier plus étroitement ses membres, et de les consommer dans l'unité et dans la charité, en rendant les ministères des uns utiles et nécessaires aux autres; il est certain que c'est dans les prières des gens de bien que la conversion des plus grands pécheurs trouve tous les jours sa source. Comme tout se fait pour les justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux; et comme les pécheurs n'y sont soufferts que pour exercer leur vertu ou ranimer leur vigilance, ils n'y sont rappelés aussi de leurs égarements que pour consoler leur foi et récompenser leurs gémissements et leurs prières.

C'est donc un commencement de justice pour les plus grands pécheurs que d'aimer les âmes justes; c'est un préjugé de vertu que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut;

et quand même notre cœur gémirait encore sous des liens injustes, et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloignerait encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent; et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs, les justes, instruits par nous-mêmes de nos faiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur; ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusements; ils lui offrent quelques faibles désirs de vertu, que nous leur confions quelquefois, pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces; ils portent jusqu'aux pieds de son trône quelques commencements de bien qu'ils ont aperçus en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes, pour sauver leur frères qui périssent à leurs yeux. Eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut. Le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche; mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Et c'est ici où, vous qui m'écoutez, qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde et des passions, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur; c'est ici où vous devez vous souvenir que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie est de demander continuellement à Jésus-Christ, comme la sœur de Lazare, la résurrection de vos frères, la conversion de ces âmes infortunées, qui ont été les complices de vos passions criminelles, et qui, encore sous la puissance de la mort et du péché, traînent tristement leurs chaînes dans les voies du monde et de l'égarement. Vous devez dire sans cesse à Jésus-Christ dans l'amertume de votre cœur, comme la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade;* ces âmes pour qui j'ai été un écueil, et qui vous ont moins offensé que moi, sont cependant encore dans les ténèbres de la mort et dans la corruption du péché; et je jouis d'une délivrance dont j'étais plus indigne qu'elles ! Ah ! Seigneur, le plaisir que j'ai d'être à vous ne sera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr tristement à mes yeux; je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miséricordes, tandis que vous les refuserez à des âmes pour qui j'ai été moi-même une occasion funeste de chute; et je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore subsister dans les pécheurs que mes exemples et mes passions ont éloignés de vous : *Domine, ecce quem amas infirmatur.*

Ce n'est pas, mes Frères, que vous deviez si fort compter sur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles seules le changement de votre cœur et le don de la pénitence. Car c'est là une illusion assez ordinaire parmi les personnes surtout les plus élevées dans le monde; on croit qu'en respectant la vertu, qu'en favorisant les gens de bien, qu'en les intéressant à solliciter auprès de Dieu notre conversion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager; on se rassure sur ce reste de foi et de religion, qui nous rend la vertu dans les autres encore chère et respectable; on se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage et d'impiété, si commun dans le monde, qui fait de la vertu des censures et des dérisions publiques. Mais hélas ! mes Frères, il ne servit de rien au roi Jéhu d'avoir rendu des honneurs publics au saint homme Jonadab; ses vices subsistaient toujours avec le respect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hérode d'honorer la piété de Jean-Baptiste, et d'aimer même la sainte liberté de ses discours : la déférence qu'il eut pour le précurseur, lui laissa toujours tout l'emportement de sa passion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent des secours à notre faiblesse; mais ils ne justifient pas nos égarements. Les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes; elles nous obtiennent la victoire des passions que nous commençons à détester, mais non pas de celles que nous aimons, et dans lesquelles nous voulons continuer de vivre; en un mot, elles aident nos bons désirs, mais elles n'autorisent pas notre impénitence.

Le miracle de la résurrection de Lazare apprend donc aux âmes justes à solliciter la conversion de leurs frères ; mais la conversion et la délivrance de leurs frères sert encore à ranimer leur tiédeur et leur lâcheté. Second motif que se propose Jésus-Christ : il veut réveiller par la nouveauté de ce prodige la foi de ses disciples encore faible et languissante : *Gaudeo propter vos, ut credatis*.

Et tel est le fruit que Jésus-Christ se propose tous les jours des miracles de sa grâce ; il opère à vos yeux des conversions soudaines et surprenantes, vous qui marchez depuis longtemps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées votre tiédeur et votre indolence. Oui, mes Frères, rien n'est plus propre à nous couvrir de confusion et à nous faire trembler sur les infidélités que nous mêlons à une piété tiède et languissante, que de voir une âme ensevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort et du péché, et dont les égarements avaient peut-être servi de matière à la vanité de notre zèle et à la malignité de nos censures, de la voir, dis-je, un instant après, vivifiée par la grâce, libre de ses chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu, plus avide de mortifications qu'elle ne l'avait été de plaisirs, plus séparée encore du monde et de ses amusements qu'elle n'y avait paru attachée, se disputer les délassements les plus innocents, ne mettre presque point de bornes à la vivacité et aux transports de sa pénitence, et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété ; tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas ! nous languissons encore dans les commencements de cette sainte carrière ; tandis que nous, après tant de grâces reçues, après tant de vérités connues, après tant de sacrements fréquentés, hélas ! nous tenons encore au monde et à nous-mêmes par mille liens injustes ; nous en sommes encore aux premiers éléments de la foi et de la vie chrétienne ; et plus éloignés encore que nous ne l'étions au commencement de ce zèle et de cette ferveur qui fait tout le prix et toute la sûreté d'une piété fidèle.

Mes Frères, la prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu, que l'Orient l'est de l'Occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'une vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob ; et peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfants du royaume ; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier et de louable ; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu ; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas ! peut-être nous serons rejetés et confondus avec les infidèles, pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* [1].

Ainsi, mes Frères, vous que ce discours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en secret à ces âmes désordonnées, que le monde et les passions entraînent. On peut être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ ; car le monde est si corrompu, l'Evangile y est si ignoré, la foi si éteinte, les règles et les vérités si affaiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut être encore une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitents qui édifièrent autrefois l'Eglise par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paraît encore aujourd'hui si incroyable ; à ces martyrs généreux qui livraient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourments, étaient transportés de joie à la vue des promesses éternelles ; à ces fidèles des premiers temps, qui mouraient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui, dans les persécutions et dans la perte de leurs biens, de leurs enfants, de leur patrie, croyaient tout posséder, parce qu'ils n'avaient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure. Voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui. Il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des justes.

Enfin, non-seulement la bonté de Jésus-Christ dans ce miracle veut préparer à ses disciples

[1] Matth., VIII, 12.

et aux Juifs fidèles un nouveau motif de croire en lui; mais sa justice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité : dernière circonstance de notre Evangile. Ils prennent des mesures pour le perdre; ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin si éclatant de la puissance de Jésus-Christ. Ils avaient accordé des larmes à sa mort : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes;* à peine est-il ressuscité qu'il ne leur paraît plus digne que de leur fureur et de leur vengeance. Et voilà, mes Frères, le seul fruit que la plupart d'entre vous retirez d'ordinaire des miracles de la grâce, c'est-à-dire de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, et, tandis que, livrée à tout l'emportement des passions, elle était non seulement morte dans son péché, mais répandait partout l'infection et la mauvaise odeur de ses déréglements et de ses scandales, vous paraissiez touchés de ses égarements et de son ignominie; vous déploriez le malheur de sa destinée; vous mêliez vos larmes et vos regrets aux regrets et aux larmes de ses amis et de ses proches : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes;* et le dérangement[1] public de sa conduite trouvait en vous une douleur et une compassion d'humanité. Mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie; à peine sortie du tombeau et de l'abîme de corruption où elle était ensevelie, rend-elle gloire à son libérateur par les saintes ardeurs d'une piété tendre et sincère, que vous devenez les censeurs de sa piété même. Vous aviez paru touchés de l'excès de ses vices, et vous faites des dérisions publiques de l'excès prétendu de sa vertu; vous aviez blâmé son ardeur pour les plaisirs, et vous condamnez son amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-même; et faites grâce ou au juste ou au pécheur.

Oui, mes Frères, si le bonheur d'une âme qui à vos yeux revient de ses égarements, ne vous fait point d'envie, si le retour sincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois était de vos plaisirs et de vos excès, vous laisse toute votre indifférence pour le salut, ah! du moins n'insultez pas au bonheur de sa destinée; du moins ne méprisez pas en lui le don de Dieu; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grâce, si capables de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité; et ne changez pas les bienfaits de Dieu sur vos frères, en un jugement terrible de justice contre vous.

Vous êtes surpris quelquefois, mes Frères, en lisant l'histoire de notre Evangile, que la dureté et l'aveuglement des Juifs pût résister aux prodiges les plus éclatants de Jésus-Christ; vous ne comprenez pas comment la résurrection des morts, la guérison des aveugles-nés et tant d'autres merveilles, opérées à leurs yeux, ne les forçaient pas à reconnaître la vérité de son ministère et la sainteté de sa doctrine; vous dites qu'il n'en faudrait pas tant pour vous convaincre, qu'un seul de ses miracles suffirait, et que vous vous rendriez à l'instant.

Mais, mes Frères, vous vous condamnez par votre propre bouche; (car sans réfuter ici ce vain discours par ces preuves hautes et sublimes que la religion fournit contre l'impiété, et que nous avons employées ailleurs;) de bonne foi, n'est-ce pas un miracle plus étonnant et plus difficile qu'une âme livrée au crime et aux passions les plus honteuses, née avec des penchants de volupté, de fierté, de vengeance, d'ambition, et plus éloignée que personne, par le caractère de son cœur, du royaume de Dieu et de toutes les maximes de la piété chrétienne; que cette âme renonce tout d'un coup à ses plaisirs, rompe les attachements les plus vifs, réprime les passions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les soins du corps, de la fortune; ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus tristes et les plus dégoûtants, et offre aux yeux du public un changement, une résurrection si palpable, le spectacle d'une vie si différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même soit forcé de rendre gloire à la vérité de son changement, et qu'on ne la reconnaisse plus elle-même; n'est-ce pas, dis-je, un miracle plus étonnant et plus difficile?

Or, la miséricorde de Jésus-Christ n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux? Sa parole sainte, quoique dans des bouches faibles et languissantes[1], ne ressus-

[1] *Dérangement*, 1745, *déréglement*, 1764 et Renouard.

[1] Massillon laisse ainsi quelquefois échapper de discrètes allusions à son ministère et à son apostolat.

cite-t-elle pas encore tous les jours des Lazare? Vous les voyez; vous les connaissez; vous en paraissez surpris; et cependant en êtes-vous touchés? Ces merveilles que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majesté, vous rappellent-elles à la vérité et à la lumière? Ces changements mille fois plus surprenants que la résurrection des morts, vous convainquent-ils, vous attirent-ils à Jésus-Christ, vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! semblables aux Juifs, tout votre soin est d'en combattre ou d'en affaiblir la vérité. Vous disputez à la grâce la gloire de ces prodiges; vous en cherchez les motifs dans des causes tout humaines; vous les regardez comme des prestiges et des impostures; vous attribuez aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Esprit-Saint; vous voulez qu'une nouvelle vie ne soit qu'un nouveau piége qu'on tend à la crédulité publique, et une voie nouvelle pour mieux arriver à ses fins. Ainsi les œuvres de la toute-puissance de Jésus-Christ vous endurcissent; ainsi les prodiges mêmes de sa grâce consomment votre aveuglement; ainsi vous faites tout servir à votre perte; Jésus-Christ est pour vous une pierre de chute et de scandale, où il aurait dû être une source de vie et de salut. Les exemples des pécheurs vous souillent et vous corrompent; leur pénitence vous révolte et vous endurcit.

Grand Dieu, souffrez donc que, pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années. Les chaînes impures dont je suis lié, m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que, malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile, et ne saurais presque plus faire d'effort pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu, que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes: *De profundis clamavi ad te, Domine*[1].

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable; c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Esaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes: *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème; rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur; et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu, attire à ma prière une attention plus favorable: *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, grand Dieu, excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse. Cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée; le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître. Hélas! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle; si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse; comment pourraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examinez avec cet œil de sévérité, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable? *Si iniquitates observaveris, Domine; Domine, quis sustinebit?*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi; la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel; la clémence est le premier caractère de votre être suprême; et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes: *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur, à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous, dès le matin de la vie ou sur le déclin de l'âge, après les égarements des premières mœurs ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu, qu'on espère encore en vous; et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes n'est encore que le premier degré de vos miséricordes: *A custodiâ matutinâ usque ad noctem speret Israel in Domino.*

[1] Ps. CXXIX, 1 et seq.

Mais aussi, grand Dieu, si vous exaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue, si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore, si vous me tendez la main pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah ! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles, j'oublierai le monde entier pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grâce sur mon âme, je rendrai gloire tous les moments de ma vie au Dieu qui m'aura délivré; ma bouche, fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnaissance; et votre créature, qui gémit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son libérateur dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUANTE-CINQUIÈME SERMON.

SECOND SERMON POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES FAUTES LÉGÈRES.

AVIS DU PREMIER ÉDITEUR.

On s'apercevra sans doute, en lisant le sermon suivant, que les vérités qu'il renferme ont déjà été traitées dans les deux discours que l'on trouve au jeudi de la troisième semaine de Carême, intitulés, l'un : *De l'Incertitude de la Justice dans la Tiédeur*; et l'autre : *De la certitude d'une chute dans la Tiédeur*. Comme la matière est extrêmement importante, et mérite d'être traitée avec soin, elle s'étendit si fort entre les mains du P. Massillon, lorsqu'il voulut la remanier, qu'il lui fut impossible de tout renfermer dans un seul discours; il prit donc le parti d'en faire deux, et de traiter séparément les deux vérités qu'il avait d'abord réunies.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile pour les personnes qui se destinent à la chaire, qu'elles voient comment ce grand homme savait présenter les mêmes sujets sous différents points de vue, et donner un nouveau jour et une nouvelle force à des vérités sur lesquelles on aurait cru qu'il n'y avait plus rien à dire. Nous ne faisons point l'analyse de ce sermon ; celles qui ont été faites des deux sermons *sur la Tiédeur*, peuvent servir pour celui-ci.

NOTICE.

Il est bon, en effet, de se reporter aux deux sermons *sur la Tiédeur*, et de les comparer entre eux et avec celui-ci. (Pages 68 et 80 de ce volume.) On y retrouvera les mêmes idées. Cependant, le commencement de la première partie du discours suivant où l'orateur examine la source d'où coule le mal, a plus de nouveauté et de profondeur. Cette dangereuse défaillance vient d'un cœur assez corrompu pour renoncer au désir de la perfection chrétienne, d'un cœur où languit la divine charité et qui agit par son seul intérêt. Le canevas de ce sermon se rencontre au tome IV du recueil de Trévoux de 1708.

Infirmitas hæc non est ad mortem.

Cette maladie ne va point à la mort. Jean, XI, 4.

Ce que le Sauveur dit aujourd'hui de la maladie de Lazare, nous le disons souvent des maux de notre âme, mes chers auditeurs. Cependant, sous prétexte que la plupart de nos faiblesses ne sont pas du nombre de celles qui conduisent à la mort, et qu'elles ne touchent pas au fond de la grâce et de la justice qui est

en nous, nous les regardons comme légères et presque de nulle conséquence dans la vie chrétienne. Cette erreur si dangereuse est pourtant commune au juste et au pécheur, au mondain et au solitaire, au prêtre appliqué à l'autel saint et à l'homme engagé dans le tumulte du siècle, à la vierge consacrée au Seigneur et à la femme chrétienne, partagée entre Jésus-Christ et les soins du mariage. Jugez de l'importance de cette matière par son étendue; tout le monde presque regarde des mêmes yeux ces infidélités journalières et habituelles, que le poids de la corruption semble rendre inévitables à la piété la plus attentive ; on se les permet sans scrupule ; on s'en reconnaît coupable sans componction ; on s'en accuse sans amendement ; on vit sans nulle précaution pour les éviter ; et de là cette indolence et cette mollesse dans les voies du salut, qui damnent tant de personnes, nées d'ailleurs avec des principes de vertu et des sentiments heureux pour le ciel.

Cependant, mes Frères, la fidélité à nos moindres obligations est la pratique la plus essentielle à la piété chrétienne ; elle seule fait les justes ; à elle seule les promesses de la persévérance sont faites ; à elle seule les saints qui nous ont précédés doivent la couronne d'immortalité dont ils jouissent. Il n'est point de piété véritable sans cette exactitude ; et l'état où l'on se borne à observer l'essentiel de la loi, en se permettant toutes les transgressions qui ne sont pas renfermées dans le précepte, est un état chimérique dans les principes de la religion ; un état où personne n'a pu encore atteindre, et dont aucun saint ne nous a laissé le modèle.

En effet, ce qui nous abuse ici, c'est que nous n'envisageons les infidélités dont je parle, que par rapport à la loi dont elles ne violent pas les points principaux ; et de ce côté-là, elles nous paraissent légères. Mais cette règle de nos jugements est très-défectueuse, puisque la malice de nos œuvres ne se prend pas seulement du côté de la loi qu'elles blessent, mais encore du côté du cœur qui les produit, et des suites où elles nous conduisent. Or, voilà les deux endroits par où je prétends vous faire considérer aujourd'hui les infidélités légères, et cet état de tiédeur et de mollesse dont je parle ; et vous conviendrez que l'idée de légèreté qu'on leur attache, est une idée fort injuste. Premièrement, nous examinerons la corruption du principe d'où elles partent d'ordinaire ; et du moins elles vous paraîtront fort souillées : première réflexion. Secondement, nous en suivrons les effets ; et vous ne pourrez vous empêcher de convenir que du moins elles vous seront tôt ou tard funestes : dernière réflexion. Ainsi, soit que vous les considériez dans leur principe ou dans leurs suites, vous ne les regarderez plus comme légères et vous tremblerez sur un état si peu sûr pour le salut. Développons ces deux importantes vérités. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si les hommes avaient seulement de la majesté de Dieu, l'idée que la foi devrait leur en donner, il serait inutile de venir ici justifier sa loi, et prouver que tout ce qui l'offense, ne peut être léger. La sainteté et l'excellence de sa nature, opposée à la profondeur de notre néant, donne aux outrages que nous lui faisons, quelque légers qu'ils nous paraissent, une énormité qui nous est inconnue, mais toujours qui croît à proportion de notre bassesse et de la grandeur de l'Etre que nous offensons. Aussi, mes Frères, lorsqu'un royaume frappé de plaies, des murmurateurs engloutis, des téméraires dévorés par le feu du ciel, et mille punitions soudaines et éclatantes, servaient comme d'appareil auprès d'un peuple charnel à la majesté du Dieu d'Abraham, sa loi paraissait terrible et vénérable dans ses plus légères circonstances. Un peu de bois, secrètement amassé pour secourir sa propre indigence, était un violement du sabbat et une prévarication digne de mort ; une jalousie naissante, un seul murmure était puni de lèpre dans la sœur même du conducteur d'Israël, et vous rendait anathème au reste du peuple ; une simple défiance dans les plus cruelles perplexités vous fermait l'entrée de la terre de Chanaan, et ne laissait à Moïse même que la triste consolation de mourir après l'avoir saluée de loin ; enfin un léger butin, réservé des dépouilles de Jéricho, livrait l'armée du Seigneur en proie aux nations, et vous rendait coupable d'un crime qui ne pouvait plus être expié que dans votre sang.

Et certes, mes Frères, si nous ne considérions que la grandeur de l'Etre suprême, ce qui lui déplaît, ce qui l'offense, pourrait-il jamais paraître léger ? Si Dieu n'écoutait que

le soin de sa gloire et ce qu'exige son infinie majesté, outragée par la créature, toutes les fois que, méprisant ses commandements, nous lui désobéissons, même dans les choses les moins considérables; que n'aurions-nous pas à craindre? Ce n'est pas que je veuille ici confondre les fautes vénielles avec les fautes mortelles ; la différence est bien grande. Les premières ne nous privent pas de l'amour de Dieu, quoiqu'elles l'affaiblissent, les autres bannissent la charité de notre cœur; les premières ne font que contrister l'Esprit-Saint dans nos âmes, les autres l'y éteignent tout à fait. Mais néanmoins, toute infidélité, quelque légère qu'elle puisse être, est, en un sens très-véritable, une préférence injuste que nous faisons de la vile créature au Créateur. En violant la loi de Dieu dans les points les moins essentiels, il est vrai de dire en un sens que nous préférons le plaisir injuste, qui nous revient de cette légère transgression à la loi de Dieu, à Dieu lui-même qui nous la défend. Or, la préférence de la créature à Dieu, dans quelque circonstance que ce soit, quelque petite qu'elle soit, n'est-elle pas un outrage que nous lui faisons? Et un outrage fait à un Etre si grand, si saint, si digne de nos hommages, pourra-t-il jamais être regardé comme une bagatelle, surtout si nous faisons attention que nous sommes dans l'impossibilité de trouver dans notre propre fonds de quoi expier une seule de ces fautes, et qu'elles ne peuvent être lavées que dans le sang du Fils de Dieu?

Mais ce n'est pas à ces considérations que je prétends m'arrêter aujourd'hui; je ne veux point prendre hors de vous-même le danger de cet état qui vous paraît si sûr; et pour ne laisser ici aucune évasion à l'erreur que je combats, je veux les considérer, ces fautes, dans la disposition même de votre cœur d'où elles partent; et voici toutes les réflexions qui m'ont paru décisives sur cette vérité si importante; je vais vous les proposer simplement et sans art; écoutez-les attentivement, je vous prie.

Premièrement, dès là que vous ne vous disputez plus ces infidélités légères, et que vous vous faites comme un état de la simple exemption du crime, c'est-à-dire de la tiédeur et de la négligence; dès lors vous renoncez au désir de votre perfection; vous n'êtes plus contristé des faiblesses et des chutes qui vous retardent sur votre route; vous ne vous proposez plus d'avancer pour atteindre à ce point où Dieu vous demande, et vers lequel sa grâce ne cesse de vous pousser en secret. Cependant il vous est ordonné d'être parfait, parce que le Père céleste que vous servez, est parfait. Je dis ordonné; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir indispensable à tout chrétien. Donc dès là que vous vous bornez à ce que vous jugez l'essentiel de la loi, que vous vous permettez toutes les transgressions légères qui ne donnent pas la mort à l'âme, vous ne songez plus à devenir parfait; vous laissez là cet ouvrage auquel Jésus-Christ vous a ordonné de travailler. Or, je vous le demande, cette disposition toute seule, qui n'est autre chose qu'un mépris formel, une transgression certaine de ce grand commandement qui vous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire de travailler à le devenir, est-elle une preuve que votre âme soit vivante aux yeux de Dieu; et ne doit-elle pas au moins vous inspirer des doutes sur votre état?

Secondement, cette attention toute seule que vous apportez à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer au Seigneur tout ce que pouvez lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il vous est permis de la violer; cette seule attention, dis-je, ne peut partir que d'un fonds d'amour-propre, d'un fonds où la foi et la charité sont au moins bien languissantes, d'un fonds ennemi de la croix de Jesus-Christ, d'un fonds où l'Esprit de Dieu ne paraît pas régner[1]; car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le Père céleste, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient; il n'est que les vierges folles qui attendent ainsi l'extrémité pour obéir à l'époux.

Troisièmement, en effet, cette disposition qui fait qu'on se permet tout ce qu'on ne croit pas digne d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire que si l'on pouvait se promettre une pareille indulgence pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec autant de facilité qu'on viole les moindres; c'est-à-dire que lorsqu'on est fidèle au commandement, ce n'est pas la justice que l'on

[1] L'édition de 1708 dit en termes plus vifs, mais moins justes : *Cette attention ne vient que d'un fonds vide de l'amour de Jésus-Christ.*

aime, c'est la peine que l'on craint ; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même ; car, tandis que sa gloire seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités, ah ! nous ne craignons plus de lui déplaire ; nous excusons même ces fautes en disant qu'elles ne donnent pas la mort à l'âme ; c'est-à-dire qu'elles ne font que déplaire à Dieu, sans nous mériter une peine éternelle ; ce qui le regarde ne nous touche pas ; son honneur n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des actions permises et défendues ; c'est notre pur intérêt qui règle là-dessus notre fidélité. Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui aime encore ? Et comment appeler une disposition si injurieuse à Dieu ? Peut-on ne pas craindre qu'elle ne soit criminelle ? La charité, que vous croyez pourtant avoir, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts ? Ah ! quand on aime véritablement, tout ce qui déplaît à ce qu'on aime, nous touche ; on ne s'avise pas de peser jusques à quel degré on peut lui déplaire sans mériter ses châtiments, pour prendre là-dessus ses mesures, et l'offenser dès lors qu'il n'y aura plus de supplice à craindre : cette supputation part d'un cœur qui n'aime point du tout. Vous voudriez savoir si ce jeu, ce spectacle, cette liberté, ce discours qui nuit à la réputation de votre frère, ces plaisirs, ce luxe, cette omission, cette inutilité de vie est une offense vénielle ou mortelle. Vous savez qu'elle déplaît au Seigneur ; car ce point n'est pas douteux ; et cela ne suffit pas pour vous l'interdire ? Et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusques à mériter une peine éternelle ? Et tout votre soin est d'éclaircir si c'est un crime digne de l'enfer ? Eh ! vous voyez bien, mon cher auditeur, que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît, (motif essentiel cependant qui doit vous le rendre haïssable) ; que vous ne servez pas le Seigneur dans la sincérité et dans la justice ; que votre piété n'est qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la foi ; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle, qui avait caché son talent, parce que le maître était austère, mais qui hors de là l'eût dissipé en folles dépenses ; et que dans la préparation du cœur à laquelle seule le Seigneur regarde, vous êtes peut-être un enfant de mort et un transgresseur déclaré de la loi.

En quatrième lieu, cet état de relâchement et d'infidélité, sans avoir même égard aux dispositions qui vous y ont conduit ; cet état en lui-même est un état fort douteux, dont nul docteur ne voudrait vous garantir la sûreté ; et qui du moins est plus voisin du crime que de la vertu. En effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même ; dans cette mollesse de mœurs qui fait tout le fond de votre vie ; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte vos sens ; à éloigner tout ce qui vous gêne, même aux dépens de vos moindres obligations, l'amour-propre n'y est pas entré jusqu'à ce point fatal qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité ? Qui pourrait vous dire si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle ; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée ? Qui oserait décider, si dans ces aigreurs et dans ces refroidissements secrets sur lesquels vous ne vous gênez que faiblement, et souvent par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au-delà duquel se trouve la haine et la mort de l'âme ? Qui sait si dans la sensibilité qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos contre-temps et vos pertes, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un dérèglement de votre cœur, un affaiblissement criminel de la foi et une révolte contre la Providence ; si dans tous ces soins, où l'on vous voit descendre pour ménager les intérêts de votre fortune, pour relever les grâces d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime ou de l'avarice, ou de l'ambition, ou de la volupté ; si dans l'usage de vos sens et dans cette délicatesse qui ne se refuse rien, et qui ne cherche qu'à réveiller le dégoût par de nouveaux artifices, le plaisir que vous goûtez au-delà de la nécessité n'est pas le vice d'intempérance ?

Grand Dieu ! qui a bien compris les progrès et les diminutions insensibles de votre grâce dans les âmes ? qui a bien discerné ces bornes

fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort et la lumière des ténèbres, comme disait le saint homme Job? Un peu plus ou un peu moins de complaisance; un mouvement du cœur plus délibéré ou plus prompt; un acte de la volonté plus achevé ou plus imparfait; une omission où il entre plus ou moins de mépris; une pensée arrivée seulement jusques au degré qui précède le crime ou poussée un peu au delà : ah! ce sont des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Cependant, mon cher auditeur, vous êtes tranquille dans un état où il n'est pas une seule de vos actions, qui, à votre insu, ne puisse être un crime devant Dieu.

Ah! c'est pour cela que les plus grands saints, auxquels la conscience ne reproche rien, qui châtient leur corps et le réduisent en servitude, ces hommes toujours attentifs sur eux-mêmes, toujours en garde contre le péché, qui s'abstiennent même des œuvres les plus permises de peur de scandaliser leurs frères, qui opèrent leur salut dans une crainte et un tremblement continuel, ne savent cependant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'ils portent encore au fond de leur cœur le trésor invisible de la charité ou s'ils l'ont perdu. Et vous, mon cher auditeur, dans des mœurs toutes sensuelles; vous qui vous permettez tous les jours de propos délibéré des infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous qui ne prenez aucun soin de conserver le trésor de la grâce, et qui vivez content au milieu des périls, où il est presque impossible de ne pas la perdre; vous qui éprouvez tous les jours ces moments douteux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare l'offense vénielle de la mortelle; vous dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander si vous n'avez pas été trop loin; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond; vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire, comme David, que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort : *Uno tantùm... gradu ego morsque dividimur*[1]; vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez conserver encore la charité et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et journalières, par une prétendue habitude invisible de justice dont vous ne voyez au dehors que des marques équivoques. Jugez vous-même si votre confiance est bien fondée : je ne veux ici que vous seul pour arbitre. *Vos ipsi judicate quod dico*[2].

Cinquièmement, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort[3], comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister l'Esprit-Saint, et d'autres qui le bannissent tout à fait de l'âme; néanmoins les règles qu'elle nous fournit pour les distinguer, ne sauraient être ni sûres, ni universelles, du moment qu'on les applique; il s'y trouve toujours par rapport à nous, des circonstances qui leur font changer de nature. C'est donc la disposition du cœur, qui décide de la mesure et de la qualité de nos fautes; souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est malice et corruption dans le pécheur. En voulez-vous des exemples? Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et ce qu'il y a de plus précieux dans les dépouilles de ce prince infidèle; la faute ne paraît pas considérable; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de révolte et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, épargne les Gabaonites que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une surprise qu'une désobéissance, et que cette faute part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près l'offense.

Or, mon cher auditeur, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités comme des fautes légères? Connaissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent? Dieu la connaît, lui qui en est le scrutateur et le juge, et dont les yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds

[1] I Rois, xx, 3. — [2] I Cor., x, 15. — [3] Peccatum non ad mortem. *I Jean*, v, 16.

d'indolence et de langueur habituelle qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré des devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour le Seigneur que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds ; dites-nous si tout cela doit former à ses yeux un état fort digne d'un chrétien, et si les fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être devant lui fort légères et dignes d'indulgence ? Mon Dieu, que vous nous découvrirez de choses nouvelles, lorsque vous viendrez juger les justices et manifester les secrets des cœurs !

Sixièmement, ce qui doit encore plus vous faire trembler sur votre état de tiédeur et d'indolence, c'est que je ne vois rien en vous qui puisse même vous faire présumer que vous conservez encore cette grâce sanctifiante sur laquelle vous comptez tant, parce que vous vous abstenez des crimes grossiers ; car lorsque la charité est encore dans le cœur, elle se manifeste toujours par quelques signes ; c'est un arbre dont la racine est cachée dans l'âme, mais qu'on peut connaître par ses fruits. Or, en premier lieu, le caractère de la charité, c'est de grossir nos fautes à nos propres yeux, dit saint Bernard ; elle augmente, elle exagère tout : *Sed aggravat, sed exaggerat universa.* Elle nous fait regarder comme des crimes des actions qui devant Dieu ne sont que de pures faiblesses. Ce sont là de ces pieuses erreurs de la grâce qui ont leur source dans les lumières mêmes de la foi ; c'est ainsi que les justes se regardent toujours comme des pécheurs indignes des miséricordes du Seigneur, et se mettent dans leur esprit au-dessous de tous leurs frères. Et cependant, mon cher auditeur, c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu de votre tiédeur et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paraître légères ; c'est parce que vous croyez qu'au fond vous aimez encore le Seigneur, et ne voudriez pas l'offenser dans les points essentiels, que ces fautes journalières vous trouvent si peu sensible ; que vous dites de vous-même qu'à la vérité vous n'êtes pas un saint, mais qu'aussi vous n'êtes pas bien mauvais. C'est votre charité elle-même qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous calme, qui vous endort. Eh ! dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction ; si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous devez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine ?

D'ailleurs, la charité est humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état ; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action ; qui lui font de l'incertitude où elles la jettent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Elle opère son salut avec crainte et tremblement. Cette voie a été dans tous les temps la voie des justes. Or, la charité sur laquelle vous comptez est tranquille, indolente, présomptueuse. C'est elle qui calme vos frayeurs ; qui bannit de votre cœur toutes ces alarmes toujours inséparables de la piété ; qui vous établit dans un état de paix et de confiance ; qui vous fait dire, comme à cet évêque de l'Apocalypse : Je suis riche, je n'ai besoin de personne [1]. Ah ! mon cher auditeur, la charité est-elle si différente d'elle-même ? Il faut que l'une des deux soit fausse, ou celle que vous croyez avoir, ou celle dont les justes, dans tous les siècles, ont été jusques ici favorisés. Or, je vous demande, décidez vous-même sur laquelle des deux ce terrible soupçon doit tomber.

Enfin, la charité opère partout où elle est ; elle ne peut être oiseuse, disent les saints ; c'est un feu céleste dont rien ne peut empêcher l'activité ; il peut être, à la vérité, quelquefois couvert, et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses ; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, ah ! il en sort toujours quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des efforts, des œuvres. Les sacrements la renouvellent ; les mystères saints la raniment ; les prières la réveillent ; les lectures pieuses, les instructions de salut, les spectacles de religion [2], les saintes inspirations, tout la rallume, lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit, au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avaient caché pendant la captivité dans les entrailles de la terre, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias. Mais comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait encore toute sa vertu ; à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, à peine le ciel eut-

[1] Dives sum, et locupletatus et nullius egeo. *Apoc.*, III, 17.
[2] *Les pratiques de religion.* 1708.

il lancé dessus quelques traits de lumière, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux le spectacle presque d'un grand incendie : *Utque... tempus affuit quo sol refulsit, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*[1]. Ah ! voilà, mon cher auditeur, l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste ; voilà ce qui devrait vous arriver, si la multitude de vos infidélités, si la longueur de votre captivité et la durée de vos chaînes n'avait fait que couvrir et ralentir en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre ; voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver lorsque vous approchez des sacrements ; lorsque vous venez entendre la parole de salut ; lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits célestes de sa grâce. On devrait alors voir tout votre cœur se rallumer ; votre ferveur se renouveler ; votre charité vous embraser ; vous devriez alors être tout de feu dans la pratique de vos obligations : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*. Et cependant rien ne vous ranime ; les sacrements que vous fréquentez, vous laissent toute votre tiédeur ; la parole de l'Evangile que vous entendez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle produit quelques vains désirs, et est en même temps étouffée ; les mouvements de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suites pour le renouvellement de vos mœurs, et expirent presque en naissant. Vous traînez partout la même indolence et la même langueur ; vous sortez du pied des autels aussi froid que vous y êtes venu ; on ne voit point en vous ces renouvellements de zèle et de ferveur si familiers aux justes, et dont ils prennent les motifs dans leurs propres chutes. Ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui : mêmes infidélités et mêmes faiblesses ; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut, et tout le feu du ciel ne saurait rallumer cette prétendue charité, cachée au fond de votre cœur, sur laquelle vous vous rassurez. Ah ! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux du Seigneur ! Je ne veux point ici troubler votre conscience ; mais je vous dis que votre état n'est point sûr ; je vous dis seulement que, si l'on en juge par les règles de la foi, il est plus vraisemblable que vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu.

[1] II Mach., I, 22.

Hélas ! peut-être le guide spirituel de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères infirmités, et qui ne saurait voir la corruption du cœur d'où elles partent ; peut-être que persuadé que vous dormez, que vous vous relâchez seulement, il se contente d'animer votre vigilance et de réveiller votre ferveur ; il pense de vous ce que les disciples disent aujourd'hui de Lazare : *Si dormit, salvus erit*[1]*;* qu'au fond, ce sommeil, ces chutes légères, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort, et ne vous excluront pas du salut. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes ; Jésus-Christ qui ne juge pas comme l'homme ; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis longtemps à ses yeux : *Tunc... Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est*[2]. Cette vérité vous surprend, mes Frères ; mais je serais bien plus surpris si le contraire arrivait ; car si vous voulez faire attention, en second lieu, aux suites que traînent infailliblement après soi la tiédeur et l'habitude dans les fautes légères, vous conviendrez que quand même il serait douteux si vous conservez encore la charité ou si vous l'avez perdue, il est certain que vous ne sauriez la conserver longtemps en cet état. Dernière réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Celui qui méprise les petites choses, dit l'Esprit-Saint, tombera peu à peu dans les grandes[3] ; c'est une des plus incontestables maximes de la religion. Mépriser les petits devoirs, c'est-à-dire les violer de propos délibéré ; en faire un plan et un état de conduite (car si vous y manquiez quelquefois seulement par fragilité ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderait pas), mais les mépriser dans le sens que je viens de l'expliquer, dans ce sens qui convient à toutes les âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours au crime. Renouvelez votre attention ; et voici les motifs sur lesquels je fonde la vérité de cette maxime.

Premièrement, cette voie aboutit tôt ou tard au crime ; parce que Dieu se retire de l'âme tiède et infidèle. En effet, mes Frères, l'inno-

[1] Jean, XI, 12.
[2] *Ibid.*, 14.
[3] Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli.*, XIX, 1.

cence même des plus justes a besoin d'un secours continuel de la grâce. Si le Seigneur cesse un moment de veiller sur eux, d'être attentif aux dangers qui les environnent, de les garder comme la prunelle de son œil, de les couvrir de son bouclier, ils deviennent la proie du lion rugissant, qui tourne sans cesse autour d'eux pour les dévorer.

La fidélité du juste est donc le fruit des secours journaliers de la grâce; mais elle en est aussi le principe. C'est la grâce qui opère la fidélité du juste; mais c'est la fidélité du juste qui attire la grâce dans son âme. Si vous cessez de correspondre, elle s'arrête; si vous n'offrez plus de vaisseau vide pour la recevoir, cette huile céleste ne coule plus; si vous manquez de faire valoir le talent, on vous l'ôte; si vous négligez de cultiver l'arbre, il sèche peu à peu et on le maudit; si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs indispensables que vous ne sauriez lui refuser sans encourir des peines éternelles, il se borne aussi pour vous à ces secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin, avec lesquels vous ne serez jamais fidèle dans la tentation; il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui; et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte à vous protéger.

Eh! de quoi vous plaindriez-vous, âme infidèle, lorsqu'il en use de la sorte? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et voyez si sa conduite n'est pas juste. Vous n'êtes plus attentive à lui plaire, il ne l'est plus à vous favoriser; vous négligez mille occasions où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité, il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance. Vous chicanez avec votre Dieu, si j'ose parler ainsi; vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir; toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur; vous lui dites, comme il disait lui-même à ce serviteur : prenez ce qui vous appartient; n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi? ne m'en demandez pas davantage : *Tolle quod tuum est? Nonne ex denario convenisti mecum* [1]; rien de tendre, rien de fervent ne vous échappe; vous supputez tout ce que vous lui donnez, comme si vous craigniez d'aller trop loin; et il suppute à son tour avec vous, et il est attentif à vous refuser ces grâces spéciales qu'il vous accordait auparavant. Trouve-t-on mauvais qu'un souverain, dans la distribution de ses faveurs, partage mieux ceux de ses sujets qui s'appliquent avec plus de soin et de vigilance à le servir? Eh! que servirait donc la fidélité du juste, s'il ne devait avoir aucun avantage sur le pécheur? Quel serait le centuple promis dès cette vie au serviteur vigilant, si le maître ne le distinguait pas, dans le partage de ses grâces, du serviteur inutile! Vous êtes trop juste, Seigneur, et vos jugements sont trop équitables [1]!

Or, que conclure de là, mes Frères? Le voici. Que cet état d'infidélité habituelle éloignant de l'âme toutes les grâces de protection, tout ce que vous vous permettez de léger contre quelque précepte, vous prive des secours destinés pour en faciliter l'accomplissement, lorsque la circonstance du précepte arrive. Vous n'avez pris aucun soin d'éviter ces entretiens, ces libertés, ces regards, ces lectures qui pouvaient vous conduire à la perte de la pudeur; parce que vous n'y voyiez rien de criminel, et ne croyiez pas qu'on pût vous les interdire; vous avez éloigné de vous les grâces attachées à la conservation de cette vertu; et dans une occasion essentielle où il s'agira de la conserver ou de la perdre tout à fait, comme vous n'aurez plus à opposer au danger que votre propre faiblesse, vous périrez. Car quelle autre destinée pourriez-vous vous promettre? Les justes, dans ces occasions périlleuses, environnés des secours d'en-haut, succombent quelquefois; du moins, ils ont de la peine à sortir vainqueurs, et flottent longtemps entre la victoire et la défaite; jugez si vous devez vous promettre un heureux succès, vous qui n'apportez à ce combat que vos propres forces; c'est-à-dire mille acheminements secrets au crime dans lequel l'ennemi s'efforce de vous entraîner; et si, le Seigneur ne combattant pour vous, vous pouvez manquer de devenir sa proie.

Secondement, cette voie de liédeur et d'infidélité aboutit tôt ou tard au crime, parce que non-seulement ces fautes légères vous privent des secours actuels nécessaires à la conservation de la justice; mais par une suite infaillible, elles ralentissent encore la charité

[1] Matth., XX, 13, 14.

[1] Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. *Ps.* CXVIII, 137.

qui est au dedans de vous ; elles minent peu à peu cette habitude de sainteté, et font enfin écrouler tout l'édifice chrétien. Ce sont des ronces multipliées, qui peu à peu couvrent enfin tout le champ et étouffent la bonne semence.

On vous a dit que ces fautes, quelle que soit leur quantité, ne peuvent jamais d'elles-mêmes monter à ce point fatal qui fait le crime et éteint tout à fait la grâce. Mais que veut-on dire par là ? qu'elles n'épuisent pas toute la vigueur de l'âme ; qu'elles n'affaiblissent pas toutes ses puissances spirituelles ; qu'elles ne ralentissent pas sa foi ; qu'elles n'attiédissent pas son espérance ; qu'elles n'introduisent pas jusque dans le fond de son être des semences de corruption, qui dans leur temps produiront des fruits de mort ; qu'elles ne font pas au cœur de ces plaies dangereuses qui attirent de leur côté les attaques de Satan et lui montrent le chemin de la victoire ; et enfin qu'elles ne ressemblent pas à ces symptômes fréquents qui tôt ou tard finissent par la mort ? Que veut-on dire par là ? que la charité semblable à un feu sacré ne s'use pas et ne se consomme pas elle-même, lorsqu'on ne prend aucun soin de la nourrir et de l'entretenir ; que toutes ces infidélités faisant croître l'homme de péché en nous, il ne s'ensuit pas nécessairement que Jésus-Christ y diminue ; qu'elles ne contristent pas l'Esprit-Saint dans notre cœur ; qu'elles ne lui ôtent pas tout ce qui pouvait lui rendre la demeure de notre âme agréable ; qu'elles ne changent pas notre maison intérieure, où il avait cru trouver ses délices, en un triste exil, où il n'est plus qu'à regret, où il pousse sans cesse des gémissements ineffables [1] sur les malheurs qui nous menacent, où il ne semble plus rester que pour méditer une retraite, et où tout le convie à s'en retourner dans le sein de Dieu, et à céder sa place aux esprits impurs qui s'en sont déjà rendus les maîtres ? Prétend-on donner atteinte aux plus incontestables vérités de la religion, en établissant cette règle de doctrine ? Non certes, mes Frères ; car en Jésus-Christ il n'y a pas oui et non [2]. Il n'est que l'iniquité et le mensonge qui se détruisent et se contredisent eux-mêmes.

Troisièmement, cet état d'infidélité et de tiédeur conduit tôt ou tard à la mort, parce qu'il fait prendre tous les jours de nouvelles forces à la concupiscence, car à mesure que vous favorisez l'amour-propre, en ne lui refusant aucun des adoucissements que vous pouvez lui permettre sans crime, vous l'accoutumez peu à peu à ne pouvoir plus se passer de tout ce qui le flatte ; vous fortifiez toutes les inclinations corrompues de votre âme ; vous mettez en vous de nouveaux obstacles à l'accomplissement de tous les préceptes ; vous vous rendez la loi de Dieu plus pénible, non-seulement parce qu'il faut l'accomplir et porter le joug sans cette onction qui l'adoucit et qui n'est la récompense que de la fidélité ; mais encore parce que vous avez laissé croître tous les penchants qui s'opposent en vous à la loi de Dieu ; de sorte qu'accomplir le précepte dans la circonstance où la loi vous y oblige, est pour vous une montagne qu'il faut franchir ; une eau rapide qu'il faut remonter malgré la pente qui vous rentraîne ; un lion furieux qu'il faut apprivoiser tout à coup lorsque sa proie est présente ; en un mot, une entreprise à laquelle toutes vos inclinations se refusent et opposent de nouvelles difficultés. Ainsi tout ce que vous vous êtes permis de malignités enveloppées, de traits mordants, de censures, de railleries, de legers mépris, de fiers refroidissements contre votre frère, par les suites d'une antipathie naturelle que vous n'avez jamais pris soin de réprimer, s'il vient à vous faire un affront éclatant, vous rendront la loi du pardon impossible. Ainsi cette vivacité sur votre gloire, ces empressements à être distingué du côté de l'estime, ces soins à ménager là-dessus les jugements des hommes, l'emporteront sur la vérité et sur la justice dans une occasion où vous ne pourrez plus sauver votre réputation sans noircir celle de votre prochain. Ainsi cet usage de mensonge et de duplicité, dans les points indifférents, dès que vous serez intéressé à n'être pas sincère, ne vous laissera pas presque la liberté de vous déclarer pour la vérité, et de lui sacrifier même vos intérêts. Ainsi ces complaisances douteuses que vous avez pour cette personne, ces commencements de passion que vous négligez, vous mettront hors d'état de résister lorsqu'il s'agira d'aller plus loin. La corruption, fortifiée par toute la suite de vos démarches passées, l'emportera sur vos réflexions ; vous n'en serez plus maître ; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à

[1] Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. *Rom.*, VIII, 26.

[2] Non est in illo EST et NON. *II Cor.*, I, 18.

vous-même. Car, mes Frères, on n'est pas longtemps fidèle, dès qu'il en coûte tant pour l'être[1].

Au lieu que celui qui travaille sans cesse à affaiblir les mouvements de la cupidité, souffre moins quand il faut la soumettre à la loi ; il trouve un cœur docile et une volonté déjà préparée par un long exercice de violence. Tant de victoires légères dans des combats où il ne s'agissait que de la gloire, lui facilitent celles qu'il remporte lorsqu'il s'agit du salut; tous ces petits peuples, qu'il avait domptés sur son chemin, l'avaient si fort accoutumé à vaincre, qu'à sa seule approche, Jéricho tombe sans qu'il lui en coûte ni peine, ni danger ; et pour le dire sans figure, une longue pratique d'abnégation dans les plus légères occasions l'a si saintement familiarisé avec la violence chrétienne que, dans la circonstance du précepte, ah ! il lui en coûterait presque plus pour être infidèle ; il faudrait plus prendre sur lui-même, que pour accomplir la loi.

Quatrièmement, non-seulement le précepte devient plus difficile à l'âme tiède et infidèle ; mais encore le crime s'aplanit, et elle n'y trouve pas plus de difficulté qu'à une simple infidélité : nouvelle raison qui prouve toujours que cet état ne tarde pas de conduire au péché qui tue l'âme. En effet, le cœur par ces offenses légères multipliées arrivant enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie et la mort, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir. Comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin, pour ainsi dire, d'un nouvel effort, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois. Il avait mis au dedans de lui des dispositions si voisines du crime, qu'il enfante le péché sans douleur, sans peine, sans aucun mouvement marqué, sans connaître lui-même le fruit de mort qu'il produit. Et voilà ce qui rend, mes Frères, l'état dont je parle, encore plus terrible, c'est que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans le savoir ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme un ami et un enfant ; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu cette foi qui les rend utiles ; on se lave sans cesse dans le bain de la pénitence, et on s'y salit de plus en plus ; on se présente encore à la table du Père céleste ; on use encore de tous les privilèges des justes, et on n'est plus qu'un téméraire profanateur, et il nous a depuis longtemps rejetés de sa bouche, comme une boisson tiède et dégoûtante. Grand Dieu ! aussi, que de faux justes seront surpris, lorsque vous viendrez manifester les secrets des cœurs et les conseils des consciences ! Que de brebis étrangères qui vivaient en sûreté dans votre bercail, et qui se nourrissaient de vos pâturages, seront rangées parmi les boucs ! Et que les ténèbres qui nous cachent ici-bas l'état de notre âme, devraient bien alarmer notre foi et ranimer notre vigilance ! Que nous devons craindre de n'être semblables à l'infortuné Aman, lequel, n'étant point informé de sa disgrâce, vint hardiment se présenter à la table du prince, et voulut user de tous les droits d'un favori, lui dont le supplice était déjà conclu !

En cinquième lieu, mes Frères, pour achever de vous convaincre que cet état, où l'on ne se propose que de ne pas transgresser mortellement les préceptes, conduit infailliblement au crime, remarquez, s'il vous plaît, que la nature du cœur humain est telle qu'il reste toujours au-dessous de ce qu'il se propose ; parce que l'esprit qui promet est prompt, et que la chair qui exécute est faible. Le juste prend son essor pour arriver à la plus haute perfection, et il demeure dans un degré inférieur. Nous-mêmes mille fois dans des moments de zèle et de ferveur nous avons pris des résolutions vives de retraite, de détachement, de pénitence ; et l'exécution a toujours diminué beaucoup l'ardeur des projets. Il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu ; se promettre à soi-même de grandes choses pour en venir aux médiocres, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, vous ne vous proposez que d'éviter les crimes ; vous visez précisément à ce point au-dessous duquel est la mort et la prévarication ; vous resterez au-dessous ; vous ne viendrez jamais à bout d'observer les commandements; il fallait vous proposer quelque chose de plus élevé pour en venir là. L'expérience là-dessus est décisive, et la raison n'en est pas difficile ; c'est que nos résolutions, dans la préparation du cœur et dans la pratique, ne se ressemblent pas. Tandis qu'elles sont encore dans la préparation du cœur, qui se les propose, rien ne les contredit, rien ne les arrête ; elles ne trouvent point d'obstacles à

[1] Voir la 1re réflexion de la 2e partie du 2e sermon sur la *Tiédeur* ; page 88 de ce volume.

combattre, point de difficultés à surmonter; et là, elles ne perdent rien de leur ferveur et de leur perfection ; mais dès qu'il s'agit d'exécuter, et qu'elles paraissent au dehors, ah ! les inclinations de la chair les ralentissent; les ennemis de notre salut les traversent; les hommes ou les ébranlent par leur séduction, ou les font échouer par leur malice; en un mot, elles perdent toujours sur le chemin la moitié de leur force, et on est heureux quand il en échappe encore quelque chose, et qu'à travers tous ces périls on peut du moins sauver quelques débris du naufrage.

Or, concluez de là, mon cher auditeur, ce que vous devez vous promettre, vous qui ne vous proposez que de ne pas transgresser ouvertement les préceptes et qui ne voulez pas monter plus haut ; vous n'arriverez jamais à ce point; vous succomberez dans toutes les occasions; vous vous trouverez toujours fort au-dessous de vos projets. Aspirez à la fidélité, à la ferveur, à la vigilance, à la perfection de votre état ; Jésus-Christ ne vous a point laissé d'autres moyens pour accomplir les commandements; et vouloir les observer sans cela, c'est entreprendre d'aller à la fin, sans passer par la voie qui seule peut y conduire.

Mais à quoi bon tant de raisons? Qu'opposerez-vous à l'expérience de tous les siècles, à la vôtre même, mon cher auditeur? Faut-il tant de preuves, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit ? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à cet évêque de l'Apocalypse : *Memor esto... unde excideris*[1] ; remontez à la première origine de vos désordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères; un sentiment de plaisir négligemment rejeté : une occasion de péril trop fréquentée; une liberté douteuse trop souvent prise; des pratiques de piété omises. La source en est presque imperceptible; le fleuve, qui en est sorti, a inondé toute la terre de votre cœur. Ce fut d'abord ce petit nuage que vit Elie, et qui depuis a couvert tout le ciel de votre âme. Ce fut cette pierre légère que Daniel vit descendre de la montagne, et qui, devenue ensuite une masse énorme, a renversé et brisé l'image de Dieu en vous. C'était un petit grain de sénevé, qui depuis a crû comme un grand arbre, et poussé tant de fruits de mort. Ce fut un peu de levain, qui depuis a aigri toute la pâte : *Memor esto... unde excideris.*

Vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes ; vous regardiez tout ce qu'on disait là-dessus, dans la chaire chrétienne, comme des prédictions qui ne devaient pas tomber sur vous ; vous auriez répondu de vous-même pour de certaines actions sur lesquelles aujourd'hui vous ne sentez presque plus de remords : *Memor esto... unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé ; levez la tête et considérez la profondeur de cet abîme. Ce sont des infidélités légères qui vous y ont conduit comme par degrés, des démarches insensibles qui vous ont mené si loin ; souvenez-vous d'où vous êtes tombé, encore une fois ; et n'appelez plus léger ce qui a pu vous conduire au fond du précipice.

C'est l'artifice du démon, mon cher auditeur; il ne propose jamais le crime du premier coup. Voyez comme il s'y prend quand il veut tenter le Sauveur du monde; il commence par lui proposer de changer les pierres en pain, c'est-à-dire de relâcher un peu de l'austérité de son jeûne; de se jeter du haut du temple, c'est-à-dire de s'exposer témérairement au péril sur une fausse confiance en la protection du Seigneur ; avant que d'oser lui proposer de se prosterner devant lui et de l'adorer. Ce serait effaroucher sa proie ; il connaît trop les routes par où il peut entrer dans le cœur humain; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur de l'iniquité et ne proposer d'abord que des fins honnêtes et certaines bornes dans le plaisir ; il n'attaque pas d'abord en lion ; c'est un serpent, il ne vous mène pas droit au vice, il vous y conduit par des détours.

Grand Dieu ! vous qui vîtes dans leur naissance les déréglements des pécheurs qui m'écoutent, et qui depuis en avez remarqué tous les progrès, vous savez que la honte de cette fille chrétienne n'a commencé que par de légères complaisances et de vains projets d'une honnête amitié; que les infidélités de cette personne engagée dans un lien honorable n'étaient d'abord que de petits empressements pour plaire et une secrète joie d'y avoir réussi ; vous savez qu'une vaine démangeaison de tout savoir et de décider sur tout, des lectures pernicieuses à la foi, pas assez redoutées, et une secrète envie de se distinguer du côté de l'esprit ont conduit peu à peu cet incrédule au

[1] Apoc., II, 5.

libertinage et à l'irréligion ; vous savez que cet homme n'est dans le fond de la débauche et de l'endurcissement que pour avoir étouffé d'abord mille remords sur certaines actions douteuses, et s'être fait de fausses maximes pour se calmer ; vous savez enfin que cette âme infidèle, après une conversion d'éclat, n'a rendu sa première foi vaine, et n'est revenue à son vomissement, que pour avoir mêlé quelques adoucissements à sa ferveur, manqué aux précautions qu'elle s'était prescrites et moins craint des occasions dont votre esprit l'avait tout à coup éloignée.

Non, mon cher auditeur, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux avant que d'être adultère. Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté, avant que de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères. Judas aima l'argent avant que de mettre à prix son maître. Pierre présuma avant que de le renoncer. Madeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la pécheresse de Jérusalem. Et, pour ne pas sortir de notre Evangile, Lazare fut languissant avant que d'exhaler l'infection et la puanteur dans le tombeau. Le vice a ses progrès comme la vertu ; comme le jour instruit le jour, ainsi, dit le prophète, la nuit donne de funestes leçons à la nuit [1] ; et il n'y a pas loin entre les infidélités qui suspendent la grâce, qui fortifient les passions, qui nous rendent inutiles tous les secours de la piété, et celles qui nous la font tout à fait perdre. Or, encore une fois, tout ce qui peut conduire au péché et à la mort ; que dis-je ! tout ce qui y mène infailliblement, peut-il passer pour léger dans l'esprit d'un chrétien encore touché du soin de son salut ?

Mais après tout, mon cher auditeur, quand même on vous accorderait que ces infidélités sont légères ; qu'auriez-vous avancé pour votre justification ? ah ! c'est pour cela même que vous êtes moins pardonnable, lorsque vous vous les permettez de propos délibéré ; plus elles sont légères, moins il doit vous en coûter pour les éviter. Ah ! si l'on vous demandait des actions héroïques, il faudrait prendre sur vous-même, et vaincre ou périr ; que pouvez-vous donc alléguer ici pour vous défendre de la fidélité à vos plus légères obligations ? Ne vous condamnez pas vous-même par votre propre bouche ? Lorsque Naaman, indigné de ce que le prophète ne lui ordonnait pour guérir de sa lèpre, que de s'aller baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être le fruit d'un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son courroux, en lui disant : « Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous avait ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir ; et pourquoi refuseriez-vous de vous soumettre à ses ordres, parce qu'il n'exige de vous pour votre guérison qu'une démarche aussi aisée que celle de vous aller baigner dans les eaux du Jourdain ? *Etsi rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis qui nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis* [1]. Vous avez abandonné votre patrie, vos dieux, vos enfants ; vous vous êtes exposé aux périls d'un long voyage ; vous en avez soutenu toutes les incommodités pour retrouver la santé que vous avez perdue ; et pourquoi après tant de démarches pénibles refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose le prophète ? »

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je vous dis en finissant ce discours. Vous avez abandonné le monde et les idoles que vous adoriez autrefois ; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu et dans le goût de la piété ; vous avez rompu tous les engagements des passions les plus criminelles ; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les travaux, les violences d'une conversion d'éclat ; il ne vous reste plus qu'un pas à faire ; on ne vous demande plus qu'une légère attention sur vous-même ; si les premiers sacrifices de vos passions criminelles n'étaient pas encore faits, et qu'on les exigeât de vous, vous ne balanceriez point, vous les feriez quoi qu'il dût vous en coûter : *Etsi rem grandem tibi dixisset propheta, certe facere debueras*. Et maintenant qu'on ne vous demande que des sacrifices légers, que de simples purifications, qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de foi, plus de vigilance ; êtes-vous excusable de vous en dispenser ? *Quanto magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis*. Pourquoi rendriez-vous

[1] Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. *Ps.* XVIII, 3.

[1] IV Rois, V, 13.

tous vos premiers efforts inutiles par ces légères infidélités? Pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en sortant des voies de l'iniquité? Et ne seriez-vous pas à plaindre, après avoir sacrifié à Dieu le principal, de vous perdre pour lui disputer encore mille petits sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature : *Quanto magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Achevez, Seigneur, en nous, ce que votre grâce y a commencé; triomphez de notre langueur et de nos faiblesses, après avoir triomphé de nos crimes; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez ôté un cœur criminel et dissolu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté rebelle qui fait les grands pécheurs; ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et rendez-nous dignes de la récompense et de la vie immortelle qui n'est promise qu'à ceux qui auront été fidèles dans les petites choses comme dans les grandes. Ainsi soit-il[1].

[1] C'est à peu près la même péroraison que celle du premier sermon pour le jeudi de la troisième semaine de Carême, page 79 de ce volume. Pour les pages précédentes, il faut se reporter à la fin du second discours pour ce même jour. — Page 92.

SEMAINE DE LA PASSION.

NOTICE HISTORIQUE.

Le 13 mars 1701, le Roi, accompagné de la duchesse de Bourgogne, entendit de la tribune le sermon de Massillon. Tels sont les renseignements donnés par Dangeau et par la *Gazette*.

Le dimanche 9 mars 1704, au rapport de ces mêmes autorités, Louis XIV assista à la prédication de Massillon.

Le lendemain de la Passion en 1701, et le dimanche même de la Passion en 1704, le Roi partit pour Marly où il passa toute la semaine, de sorte qu'il ne put entendre Massillon ni le mercredi ni le vendredi.

Madame d'Huxelles, dans sa lettre du 5 mars 1704, nous donne la raison de ce départ de Versailles. « Le Roi, écrit-elle, ira à Marly dimanche, après le sermon du P. Massillon, et en reviendra le samedi suivant. Il n'y a que Mme de Bourgogne de ce voyage, Sa Majesté n'y voulant personne, pas même les princesses, pour éviter l'abus du gras ».

Massillon, cependant, dans cette semaine de la Passion en 1701 et en 1704, continua à prêcher le mercredi et le vendredi devant la Cour, qui était restée à Versailles.

Nous trouvons très-exactement les six sermons de cette semaine : en 1701, le dimanche, *sur l'évidence de la Loi de Dieu ;* le mercredi, *sur les Dégoûts qui accompagnent la Piété en cette vie,* et le vendredi *sur la Pécheresse de l'Evangile.* En 1704 le dimanche, *sur l'Immutabilité de la Loi de Dieu ;* le mercredi, *sur l'Emploi du Temps,* et le vendredi *sur le Salut.*

Le beau sermon *sur la Pécheresse de l'Evangile* ou *la Madeleine*, avait déjà été prêché à l'Oratoire le 22 juillet 1700. Mme de Coulanges l'entendit.

Le discours sur *l'Emploi du Temps* avait déjà été prononcé le lundi de la Passion à Saint-Cyr, en 1702, au moment du Jubilé, qui se fit, dit le *Mercure* d'avril 1702, avec beaucoup d'ardeur et de piété.

Cette semaine est pleine de chefs-d'œuvre.

CINQUANTE-SIXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

ANALYSE.

DIVISION. — *Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise, ou parce que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'ils sont dans la bonne foi, ou bien à cause de l'obscurité de l'Evangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or, la loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. 1° Elle est évidente dans la conscience du pécheur ; et par là elle jugera la fausse sécurité ou la prétendue bonne foi des âmes mondaines ; 2° Elle est évidente dans la simplicité de ses règles ; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La loi de Dieu évidente dans la conscience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la loi de

Dieu ; sa conscience rend un double témoignage à cette loi divine : premièrement, un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes ; secondement, un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

1° Un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes. La loi d'un Dieu sage et bon doit avoir un caractère d'équité qui règle tous les devoirs, et un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur à la pratiquer ; et c'est en effet ce que nous sentons au fond de nos cœurs par rapport à la loi de Dieu. Nous sentons que ses règles sont justes et raisonnables ; qu'elle n'ordonne aucune vertu qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que les passions qu'elle interdit sont la seule source de tous nos troubles ; et que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur : voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les passions peuvent nous faire secouer le joug des règles saintes ; mais elles ne peuvent réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions ; et nous avons beau faire, nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières, de manière que la loi nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles. Et d'où vient cela, sinon de ce que tous les préceptes de la loi de Dieu ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme ; qu'ils sont les remèdes de nos maux les plus secrets, et les secours de nos penchants les plus justes, comme les païens eux-mêmes l'ont reconnu ?

Mais, dit-on, c'est la nature qui est notre première loi ; et des penchants de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes. C'est là une impiété qui n'est que dans le discours ; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret : et la preuve, c'est que ces pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisaient une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu, après être revenus de leurs égarements, ont avoué qu'ils n'avaient jamais pu réussir à effacer la règle et la vérité du fond de leur âme, et que leur incrédulité apparente cachait les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte partout, dit l'Esprit-Saint, un témoignage de condamnation contre lui-même ; et par l'ennui et la tristesse qui l'accompagnent, il vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous était destiné sur la terre.

2° La conscience rend un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoignage à nous-mêmes, et nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses ; que partout nous nous retrouvons faibles et toujours opposés à l'ordre et au devoir. Donc, nous sentons que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants ; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, et nos penchants et nos plaisirs, de ses règles et de ses devoirs ; et lorsque dans les actions douteuses, nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu toujours plus sévère que nous-mêmes. Aussi êtes-vous jamais calmes, quoi que vous en disiez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation.....; et dans ces moments où, touchés plus vivement de la grâce, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas, dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal ? Ne blâmez-vous pas et ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie ? Vous sentez donc que l'Evangile exige de vous et de ces personnes quelque chose de plus que ce que vous faites, et vous rendez malgré vous témoignage à sa sévérité. Mais de plus, si au lieu des maximes saintes que nous vous annonçons dans ces chaires chrétiennes, nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie, que Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage ; que penseriez-vous de nous ? Ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre ministère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque sévères qu'elles soient, et votre conscience leur rend témoignage.

Deuxième partie. — *La loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses règles ; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs.* L'Evangile nous a été donné pour régler nos mœurs et nos devoirs. Jésus-Christ aurait-il voulu y laisser des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il était venu combattre ? D'ailleurs, c'est Jésus-Christ qui est l'auteur de l'Evangile ; il a prévu par sa lumière tous les doutes que l'esprit humain pouvait opposer à sa loi : ainsi, il l'a concerté d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants comme les plus habiles ne peuvent y méconnaître ses volontés. Si les mystères y sont obscurs, les règles des mœurs y sont formelles et précises. Ce n'est pas qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations; mais, — et ceci mérite une grande attention, — Je dis :

1° Que si sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; que l'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile ; que les règles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières ; et qu'enfin, si la loi peut nous paraître quelquefois équivoque, l'intention du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Je dis 2° Que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs : et la preuve, c'est que les âmes mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs ; tandis que les âmes fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil ; mais elle a beau luire et briller, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Père ; ôtez-en le bandeau fatal des passions, alors vous verrez clair dans vos devoirs. Aussi voyons-nous tous les jours qu'à mesure que les passions diminuent dans une âme, ses lumières croissent, et elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si longtemps sur des devoirs qui lui paraissent alors si évidents et si incontestables. Est-ce la loi de Dieu qui devient plus évidente ? non, c'est l'âme qui se dégage, et sort de ses ténèbres. Et ce qui prouve encore que ce sont les passions toutes seules qui obscurcissent la loi de Dieu à nos yeux, et forment nos doutes, c'est que sur les points de la loi, sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants.

Je dis 3° Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui est incontestable dans l'Evangile, et vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis 4° Que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles : on passe toute la vie à acquérir des connaissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité ; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut.

Je dis 5° Que quand même il se trouverait encore quelque chose d'obscur dans la loi de Dieu, elle trouve toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère Jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, parce que jamais siècle ne fut plus éclairé que celui-ci ; et quoiqu'on ne puisse nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?
Jean, VIII, 46.

Jusques ici Jésus-Christ avait confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres et par ses prodiges ; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience et à l'évidence de la vérité, laquelle, malgré eux, rendait témoignage à sa doctrine et à son ministère. Cependant, comme ils s'aveuglaient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons, ils s'aveuglaient aussi sur l'évidence de sa doctrine et de sa mission si clairement prédite dans les Ecritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendaient encore douteuse et suspecte.

Car, mes Frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire la loi de Dieu, soit dans notre cœur, où elle est écrite en caractères éclatants et ineffaçables, soit dans les règles que Jésus-Christ nous a laissées, nous voulons toujours ou que notre conscience n'y voie que ce que nos passions y veulent voir; ou que ces règles ne soient pas si claires qu'on n'y puisse trouver des adoucissements et des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état ; que la conscience n'y reproche rien ; et que si l'on était persuadé qu'il y eût du mal, on en sortirait à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu : la bonne foi et la tranquillité de la conscience.

On nous oppose en second lieu que l'Evangile n'est pas si clair et si précis sur certains points que nous le disons, que chacun l'interprète à sa manière et lui fait dire ce qu'il veut, et que ce qui paraît si positif à nous, ne paraît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité et l'incertitude des règles.

Or, je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes, et condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

Premièrement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité et la prétendue bonne foi des âmes mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses règles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes

Loquor vobis, et non creditis ; opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me.

Je vous le dis et vous ne me croyez pas; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Jean, X, 25.

Comme l'esprit de l'homme est toujours ingénieux à se séduire, mes Frères, et que les vérités les plus terribles de la foi ne manquent jamais de trouver dans l'amour-propre de frivoles adoucissements qui nous les familiarisent, Jésus-Christ, pour répondre aux Juifs qui osent encore douter s'il est le Christ, et voulant prévenir toutes les illusions dont l'esprit humain a coutume de se remplir pour diminuer autant qu'il est possible la terreur du grand avènement dont il est menacé, nous avertit que le monde, ses maximes, ses usages, ses biens, ses plaisirs finiront; que les mœurs, les coutumes, les règles du siècle finiront; mais que les œuvres qu'il fait au nom de son Père rendront à jamais témoignage de lui. *Opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me.* C'est comme s'il disait aux Juifs : « En vain doutez-vous de ma mission, peuple rebelle et incrédule, en vain rejetez-vous l'évidence de ma loi pour suivre les ténèbres de votre amour-propre, en vain faites-vous toute votre excuse de l'obscurité des points qui vous condamnent ; cette loi s'élèvera un jour contre vous ; lorsque tout l'univers, soumis à mes ordres, ne sera plus qu'un vide affreux, ma loi seule paraîtra écrite au milieu des airs pour être votre juge et votre témoin, pour être votre accusateur ou votre défenseur. pour vous condamner ou vous absoudre. *opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me* ».

En effet, mes Frères, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes très-injustes et très-mal fondés à l'évidence des vérités les plus essentielles de la foi. Premièrement, pour se calmer dans une vie toute mondaine, on nous dit qu'on se croit en sûreté du côté du salut ; que la conscience ne reproche rien là-dessus ; et que si on était persuadé qu'il y eût du mal, on en sortirait à l'instant. Premier prétexte : celui de la prétendue bonne foi du pécheur.

Secondement on nous dit que l'Evangile n'est point si clair que nous le disons, que chacun l'interprète à sa manière, et qu'il faut bien que ce qui nous paraît si formel et si décisif, ne le soit pas, puisque tous les particuliers ne peuvent en convenir. Second prétexte, c'est l'incertitude prétendue du pécheur et ses doutes.

Or je dis que la loi de Dieu renferme deux caractères admirables qui condamneront et confondront à la fin des siècles ces injustes prétextes des pécheurs.

Premièrement, la loi de Dieu est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi, qui confond la prétendue bonne foi et la fausse sécurité des âmes mondaines. L'évidence de cette loi dans la simplicité de ses règles : second caractère de cette loi qui condamnera les doutes et l'incertitude affectée des pécheurs : c'est tout mon dessein. C'est ainsi, ô mon Dieu, que votre loi jugera au jour redoutable des vengeances toutes les vaines excuses des hommes et par la sincérité de leur propre conscience et par la clarté de ses lumières célestes. Implorons l'assistance de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave.*

affectées, et les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que votre loi sainte jugera le monde, et que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre tribunal et par les lumières de son propre cœur et par la clarté de vos célestes maximes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est assez surprenant que la plupart des âmes mondaines nous allèguent la bonne foi et la tranquillité de leur conscience pour justifier les abus du monde et le danger de ses maximes. Outre que la paix et la sécurité dans des voies fausses et injustes en est plutôt la punition que l'excuse; et que quand il serait vrai que la conscience ne reprocherait rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugements du monde, cet état ne serait que pire et plus désespéré pour le salut; il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une âme infidèle devrait le moins en appeler, et que rien n'est moins favorable aux égarements du pécheur que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des âmes endurcies, à qui nul rayon de grâce et de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux; qui vivent sans remords et sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux; en qui toute conscience paraît éteinte, et qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipsa gloriantium.* Mais ce sont là de ces exemples rares et terribles de la justice de Dieu sur les hommes; et s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon et la puissance de sa colère.

Oui, mes Frères, soit que nous affections de nous révolter tout haut et à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies et les libertins; soit que nous tâchions de l'adoucir et de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des âmes mondaines et des pécheurs ordinaires, notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine, un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes, et un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis, premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes Frères, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre; et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères : un caractère d'équité et un caractère de bonté; un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs que ces règles sont justes et raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, et toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions interdites par la loi sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est assez surprenant, Messieurs, que la plupart des âmes mondaines nous allèguent si souvent la prétendue bonne foi et la tranquillité de leur conscience pour justifier les passions de leur cœur et les égarements de leur esprit. Outre que cette paix et cette sécurité dans des voies fausses et injustes en serait plutôt la punition que l'excuse, il semble que la propre conscience est le juste tribunal auquel une âme en devrait appeler, et qu'il n'est rien de plus favorable au pécheur que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des âmes mondaines qui vivent dans la corruption et le libertinage, en qui toute la lumière est éteinte, et qui poussent l'insolence jusqu'au point de se faire honneur de leur aveuglement, dit saint Augustin, *De cæcitate ipsa gloriantium.* Mais ce sont là de ces états funestes où l'on reconnaît le plus terrible châtiment de Dieu, et qui marquent clairement son abandon.

En effet, soit que nous nous révoltions tout à fait contre la loi de Dieu, comme plusieurs pécheurs déclarés, soit que nous ne tâchions que de l'accorder avec nos passions, comme la plupart des âmes mondaines, la conscience rend toujours un double témoignage à cette loi divine : elle rend un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes; elle rend un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis, en premier lieu, que la conscience du pécheur rend un témoignage de vérité à la sainteté des maximes de la loi. Car la conscience, n'étant qu'un témoignage intérieur qui nous porte à vouloir notre bien, elle fait ce qu'elle peut pour empêcher que la loi de Dieu ne trouve dans nous de l'imperfection et des désordres; un témoignage qui, nous représentant l'injustice du péché, nous fait aimer l'innocence.

Aussi sentons-nous au dedans de nous-mêmes, malgré toute la révolte de nos passions, que ces maximes de la loi sont justes et raisonnables; que cette loi ne nous ordonne rien que de conforme à nos propres intérêts, que de très-judicieux;

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain, emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes ; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres ; nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes ; nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu ; nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières. La loi de Dieu, née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme ; elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité ; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle ; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance ; nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme, que c'est se punir soi-même que de haïr, et en revenant à nous-mêmes après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchants ; et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur, et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disait Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quam ego* [1]. La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachait cet aveu, et désavouait en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance [2].

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir. Nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujétit et nous tyrannise, renverse l'ordre de notre première institution ; et que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père* [3], disait le Prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance ; et je traîne ici dans l'ennui et dans

[1] I Rois, XXIV, 18. — [2] Tout ce beau passage est bien contraire aux sentiments jansénistes. Bossuet disait de même que Dieu, en formant les entrailles de l'homme, y mit premièrement la bonté, et que la bonté devait faire comme le fonds de notre cœur. — [3] Luc, XV, 17.

que rien ne convient mieux à une créature raisonnable que d'être douce, humble, patiente, tempérante, prudente, sincère, juste, et ainsi de toutes les vertus qui nous sont recommandées dans l'Evangile ; nous sentons que ces passions, que ces usages, que ces licences mondaines que la loi nous interdit, sont les seules sources de la perte et du malheur de l'homme; qu'à mesure que nous nous éloignons des sentiments de religion et de vertu, nous perdons la paix et la véritable tranquillité, et que le Seigneur, en nous défendant les spectacles, les joies, les plaisirs du monde, n'a pas prétendu nous interdire tout contentement, mais seulement nous empêcher de nous livrer à nos déréglements et à la fureur de nos passions.

Voilà le témoignage que la conscience rend à la vérité de la loi de Dieu. En vain, pécheurs, emportés par la violence de vos injustes desseins, vous efforcez-vous de secouer le joug de cette conscience ; jamais vous ne pourrez en étouffer tous les ressentiments ; elle vous suit jusqu'au milieu de vos désordres ; elle devient contre vous l'apologiste des règles de l'Evangile. Née dans votre propre cœur, elle y dispute toujours sa place contre toutes vos passions. Si vous regardez la loi de Dieu comme étrangère à l'homme, à laquelle il n'est pas toujours obligé d'obéir, elle vous fait bien sentir le besoin que vous en avez ; elle vous représente que si sa vérité ne vous plaît pas, son autorité vous doit faire trembler ; que si elle ne peut vous servir de panégyriste pour l'avoir observée, elle vous servira de cruel censeur pour l'abus et le violement que vous en aurez fait. Elle vous presse partout ; elle vous attend de tous côtés, et vous rend malheureux, si elle ne peut vous rendre fidèles. Enfin nous sentons bien au-dedans de nous que ces plaisirs criminels que la loi nous défend, ne sont point faits pour l'homme ; qu'ils sont contraires à notre propre bonheur ; et, rentrant en nous-mêmes après la fougue de nos passions qui nous avait aveuglés, nous trouvons un fonds de connaissance qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient notre premier penchant, et que la loi de Dieu en nous interdisant ces plaisirs et ces débordements de nos passions, n'a fait que consulter notre propre cœur. Vous êtes plus juste que moi, disait Saül à David : *justior tu es quam ego.* La conscience lui arrachait malgré lui un témoignage de la première douceur qu'il avait étouffée, et qui se réveillait.

En vain nous plaignons-nous de la loi qui nous interdit la volupté brutale. Nous trouvons bientôt dans notre propre cœur un certain témoignage secret qui nous dit que le plaisir est trop gênant et coûte trop à acquérir et à conserver, pour être conforme à notre raison et à notre nature ; nous entendons une voix secrète qui nous crie que tout ce qui nous gêne, nous captive et nous tyrannise, ne peut être juste et raisonnable, et que l'Evangile, en interdisant la passion des sens, n'a fait qu'agir conformément à notre penchant naturel. Combien de serviteurs dans la maison de mon Père vivent à leur aise, boivent et mangent quand ils veulent, disait le Prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux ; et je traîne ici une vie languissante et je meurs de faim, *quanti mercenarii in domo Patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !* C'était encore un fonds de raison et de la loi naturelle qui dans son cœur lui faisait tenir ce langage. Enfin, parcourez tous les exemples, tous les Livres saints et profanes, et vous trouverez partout que tout ce que la loi nous ordonne, sont des

l'opprobre l'indignité de ma passion. C'était un reste de raison et de noblesse qui se faisait encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous; qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchants les plus justes; et qu'il n'y avait que celui seul qui connaît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à la morale des chrétiens; ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles. Ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce, et ne pouvaient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire après cela que la nature est notre première loi, et que des penchants de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes. Je l'ai dit souvent : c'est une impiété qui n'est que dans le discours; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret. Augustin dans ses égarements n'avait rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappelait encore à la vérité; il avait cherché avidement dans les sentiments les plus impies et dans les erreurs les plus monstrueuses de quoi se rassurer contre ses crimes. Son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivait, errait d'impiété en impiété et d'égarement en égarement. Cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité, toujours victorieuse au fond de son âme, s'y faisait entendre malgré lui; il ne pouvait réussir à se séduire, et à se calmer dans ses désordres. « Je portais, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisaient sans cesse : *Portabam conscissam et cruentam animam meam* [1]; j'étais à charge à moi-même; je ne pouvais plus soutenir mon propre cœur; je me tournais de tous les côtés, et il ne se trouvait bien nulle part; et je ne savais où le placer, pour m'en décharger et soulager mon inquiétude : *Impatientem portari a me, et ubi eam ponerem non inveniebam* [2] ».

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoutait à la vivacité des passions l'impiété des sentiments et l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles : le nôtre lui-même a vu des pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisaient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu, et qu'on regardait comme des héros dans l'impiété et le libertinage; on les a vus touchés enfin de repentir comme Augustin, et revenus de leurs égarements; on les a vus, dis-je, avouer qu'ils n'avaient pu réussir à effacer les règles et la vérité du fond de leur âme; qu'au milieu de

[1] S. Aug. in Conf.
[2] *Ibid.*

règles fondées sur ce qui se passe, sur ce que nous sentons dans nous-mêmes; vous trouverez qu'elle ne renferme que le sens de nos penchants les plus justes. Les païens, à qui la raison seule servait de règle, ne pouvaient autrefois s'empêcher, malgré toute l'horreur qu'ils avaient de la religion de Jésus-Christ, de rendre cette justice au mérite des chrétiens; ils les louaient et leur applaudissaient sans doute de toutes ces belles règles du christianisme sur lesquelles ils se conduisaient. Surpris de trouver dans la religion de Jésus-Christ plus de raison et de sagesse que dans les écoles de la Grèce, ils ne pouvaient concevoir que le Fils de Marie eût mieux raisonné dans l'établissement de ses lois que Platon et Socrate dans les préceptes de leur philosophie.

Ne venez donc plus nous dire, Messieurs, que des penchants nés avec nous ne sauraient être des crimes, c'est une imposture de libertinage qui part d'un fond corrompu. Augustin pendant ses désordres n'avait rien omis pour effacer de son cœur ce reste de raison; il avait cherché dans les erreurs les plus monstrueuses de quoi se rassurer dans sa corruption. Errant d'impiété en impiété, d'égarement en égarement, il cherchait tout ce qui pouvait l'aveugler et étouffer toute la lumière naturelle de son âme; et cependant, malgré tout cela, la vérité, toujours victorieuse dans son âme, s'y faisait entendre, et de temps en temps lui reprochait ses infidélités. Il ne pouvait réussir à écarter le souvenir et la vue de ses propres désordres. « Je portais, ô mon Dieu, dit-il, une conscience toute déchirée et tout ensanglantée; je me représentais à tous moments et le poids et le nombre de mes iniquités; je me tournais de tous côtés, impatient de me décharger d'un si lourd fardeau, et je ne pouvais trouver où les mettre; *impatiens portare, ubi ponerem non inveniebam* ».

Voilà le témoignage et le fidèle aveu d'un pécheur qui a porté l'abus de la lumière naturelle aussi loin qu'on puisse jamais le porter, et dont l'exemple est de tous les siècles. Le nôtre a vu encore de ces libertins déclarés qui se faisaient gloire de leur corruption, et voulaient passer pour des héros dans le libertinage pendant leur vie, cependant, à l'heure de la mort, avouer qu'ils avaient été des imposteurs publics, déclarer qu'ils sentaient au dedans d'eux-mêmes le contraire de ce qu'ils faisaient paraître, et que, malgré toute l'impiété de leur vie et

leurs impiétés et de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentait tout bas leurs dérisions et leurs blasphèmes; qu'ils se faisaient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnait en secret; que cette incrédulité apparente cachait les remords les plus cruels et les frayeurs les plus tristes; et qu'ils n'avaient jamais été fermes et tranquilles dans le crime.

Oui, mes Frères, le crime, toujours timide, porte partout, dit l'Esprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis*[1]. Partout vous rendez hommage par vos troubles et par vos remords secrets à la sainteté de la loi que vous violez ; partout un fonds d'ennui et de tristesse, inséparable du crime, vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous était destiné sur la terre ; vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia*[2]. Des terreurs cruelles marchent partout devant vous; la solitude vous trouble, les ténèbres vous alarment; vous croyez voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrètes de votre âme ; des songes funestes vous remplissent d'images noires et sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia ;* et le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, et s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, et vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeler à vous ; et que la beauté et la justice de votre loi trouve une puissante protection au fond de notre être ! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles. Car une seconde illusion pour la plupart des âmes mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise ; c'est de vouloir se persuader que l'Evangile n'en demande pas davantage, et nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi, et ne prend point le change ; et que malgré tous les adoucissements qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de sévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes Frères, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi ; tous nos penchants corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage ; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses ; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches ; et que partout nous nous retrouvons faibles,

[1] Sag., XVII, 10.
[2] *Ibid.*

de leurs discours, ils avaient toujours au fond de l'âme connu Dieu, que jamais ils n'avaient pu réussir à effacer de leur esprit l'image de leurs devoirs, et qu'au milieu des excès les plus affreux auxquels ils s'abandonnaient, leur cœur en secret démentait leurs actions et leurs paroles publiques; qu'ils se faisaient gloire devant les hommes d'une apparente force d'espirt au milieu de leurs remords; et que dans le fond jamais ils ne s'étaient sentis un seul moment tranquilles.

Oui, partout la conscience porte un témoignage de condamnation contre le pécheur, *dat testimonium condemnationis.* Partout vous rendez un témoignage secret à la loi de Dieu, que vous vous faites honneur en public de mépriser; partout les remords de votre conscience troublée vous forcent d'avouer que l'état du pécheur est un état malheureux, et que la vertu est le seul bonheur qui est destiné à l'homme sur la terre. La lumière du jour vous laisse voir quelques bons exemples qui vous causent des remords; les ténèbres de la nuit, qui viennent dans des songes funestes vous représenter des spectres affreux, ne vous causent pas moins de douleur et de trouble. Vous vous éveillez en sursaut après un inquiet sommeil, et vous pouvez dire alors que votre cœur veille sans cesse pour vous tourmenter, pendant que votre corps est dans un sommeil profond. *Ego dormio et cor meum vigilat.* Mon Dieu, voilà de quelle manière la conscience du pécheur rend un premier témoignage à votre loi; c'est un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes; mais elle lui en rend encore un second, c'est un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la loi de Dieu; car toutes nos passions, déréglées d'elles-mêmes, demandent qu'on y apporte quelque règle; tous nos penchants qui d'ordinaire portent au mal, ont besoin de règles qui les rectifient : c'est un témoignage que nous trouvons écrit au fond de notre cœur. Ainsi l'usage qui nous corrompt, la coutume qui nous séduit, ne peuvent être notre règle ; l'amour-propre qui infecte les plus petites comme les plus grandes fautes, ne saurait être encore notre règle. Nous sentons au fond de notre cœur que cette règle sur laquelle nous devons nous conduire, ne doit jamais être favorable à nos passions, parce qu'elle y doit être partout opposée; que jamais elle ne doit être d'accord avec nos mauvaises inclinations ; que tout ce qui favorise nos désirs déréglés, n'en saurait être le frein; en un mot, que la loi qui doit nous régler, ne cesse jamais de combattre

et toujours opposés à l'ordre et au devoir. Nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants ; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne saurait être le remède destiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos désirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer ; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre, n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi ; nos penchants de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs ; et dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes Frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, et à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Etes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité ; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence ? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mène au salut ? Ne sentez-vous pas que l'Evangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites ? Voudriez-vous aller paraître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusements que vous appelez innocents, et qui composent presque tout le fonds de votre vie ? Je vous le demande. Dans ces moments, où, touchés quelquefois plus vivement de la grâce, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas, dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal ? Ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs ; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion ? Or, que vous dites-vous par-là à vous-mêmes, sinon que, tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété, vous ne pensez pas sérieusement au salut, vous ne devez rien y prétendre, vous êtes dans la voie de mort et de perdition.

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien, rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements, dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde ? Ne traitez-vous pas leur piété de chimère et de grimace ? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie

nos penchants criminels. Ainsi nous nous voulons toujours soustraire à cette loi ; nous cherchons à l'éluder ; et, après bien des inconstances et des perplexités, nous nous déclarons en faveur de nos penchants, quoiqu'au fond nous sentions bien que nous agissons contre la loi de Dieu.

Cependant, une seconde illusion pour des gens qui à la vérité sont exempts des crimes grossiers, mais qui mènent une vie molle, lâche et indolente, est de se persuader que la religion n'en demande point davantage, que lorsqu'on s'abstient du mal, c'en est assez, et que la conscience ne reproche rien là-dessus. Or c'est ici qu'on s'abuse et que, malgré tous les prétextes dont on se justifie au dehors, la conscience rend toujours un témoignage de sévérité à la loi de Dieu ; et, pour vous en convaincre, souffrez que je vous en prenne vous-mêmes à témoins. Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que cette vie molle, tiède, lâche et mondaine, soit la voie étroite à laquelle Jésus Christ attache le ciel ? Avez-vous toujours cru que l'Evangile ne vous en demande pas plus que vous en faites ? Voudriez-vous de bonne foi vous présenter devant Dieu avec ces amusements, ces inutilités qui partagent votre vie, ou qui peut-être l'occupent tout entière ? Il ne s'agit point ici de force d'esprit, de subtilités, de grands raisonnements pour l'excuser ; c'est toujours être bien faible que d'avoir à paraître les mains vides devant Dieu. Si, dis-je, vous étiez près de paraître au jugement de Dieu, ne marcheriez-vous pas dans le plan d'une nouvelle vie ? Ne commenceriez-vous pas par vous dire à vous-même, que, désormais uniquement occupé de votre salut, vous ne songeriez plus à autre chose ; qu'alors vous renonceriez aux amusements du siècle, aux folles vanités de la fortune, aux douceurs apparentes du plaisir, et que vous passeriez le reste de votre vie dans la pénitence et les bonnes œuvres ? Or que signifie ce que vous diriez pour lors, sinon que, tandis que vous ne renoncez pas à ces amusements, que vous ne préférez pas l'affaire importante du salut aux inutilités du siècle, et que vous ne travaillez pas tout de bon à vous sauver, vous êtes encore dans la voie de perdition.

Ne murmurez-vous pas en secret, toutes les fois que vous pensez à ces personnes, qui, avec le nom de dévots [1], dont ils se glorifient, goûtent encore les plaisirs, les richesses, les honneurs ; qui veulent passer pour vertueux, et qui ne veulent rien souffrir, rien pardonner ? Ne traitez-vous pas de vaines et de

[1] Ce mot, au XVII[e] siècle, se prend quelquefois dans un mauvais sens. Ainsi l'emploie souvent La Bruyère.

chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde ou continuer à vivre comme le monde vit; et que toutes ces vertus ambiguës ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds : Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu[1]; et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces âmes abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer; et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous; que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perde dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous donc avec vous-même; et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même, puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi, vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons la faiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudrait se retirer dans des déserts ou être des anges plutôt que des hommes. Cependant rendez gloire à la force de la vérité. Si un ministre de l'Evangile venait vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venait vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venait vous prêcher, dans ce lieu de la vérité, que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles[1], que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang; et qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, et dont nous voulons vous faire un scrupule; s'il venait, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? Que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? Quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile? Le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie; vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il ferait de son ministère.

Eh quoi, mes Frères! ces maximes annoncées à la face des autels vous paraîtraient des blasphèmes ou des extravagances; et, débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des règles de raison et de sagesse. Dans la bouche d'un ministre de l'Evangile, vous les regarderiez comme les discours d'un

[1] En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi. — RACINE.

[1] Comme ce religieux si éloquemment réfuté par Bossuet.

chimériques des dévotions pareilles; et ne dites-vous pas que quand on veut prendre un parti, c'est tout de bon qu'il faut s'y dévouer? Vous êtes les censeurs d'une vie qui est tout ensemble et chrétienne et mondaine; la conscience vous dit que ce n'est point être à Dieu que de ne s'y donner qu'à demi; vous condamnez les âmes qui se partagent entre le vice et la vertu; vous ne pouvez souffrir que les autres se rassurent sur des règles si douteuses; et vous voulez bien vous rassurer sur des maximes qui ne viennent que du monde et de ses usages. Cessez donc de nous faire l'apologie du monde, ou renoncez à la qualité de chrétien; mais c'est ainsi que le pécheur se condamne lui-même par sa propre bouche.

Enfin vous dites que vous désespérez de pouvoir vivre aussi régulièrement que nous vous le recommandons, et que pour accomplir tout ce que la loi demande, il faudrait quitter le monde, se retirer dans des cloîtres, et être plutôt des anges que des hommes. Mais rendez justice à la vérité de votre religion. S'il venait à notre place un ministre relâché vous prêcher dans cette chaire que les plaisirs, les spectacles, les jeux et les mouvements de l'amour-propre sont de ces choses d'elles-mêmes indifférentes, qui ne sont mauvaises que par l'usage qu'on en fait, et qu'au fond quand on est dans le monde, il faut vivre comme le monde; s'il venait dis-je, vous prêcher une morale si contraire à celle de Jésus-Christ, que diriez-vous de sa doctrine? Quelle idée vous formeriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel ou envoyé par le démon? Le prendriez-vous pour être mieux instruit que nous du monde ou de sa religion? Vous ririez en secret de sa doctrine; vous auriez peut-être même horreur de ses profanations publiques.

Eh quoi donc! Ces maximes annoncées dans les chaires vous paraîtraient des blasphèmes; et, débitées dans les conversations, elles vous paraissent d'aimables règles. Vous les regardez dans la bouche d'un ministre de Jésus-Christ comme dans la bouche d'un insensé, qui chercherait à élever l'empire du monde sur les ruines de la religion, et dans la vôtre comme des lois plus sûres et plus raisonnables. Vous ririez d'un ministre qui viendrait vous les annoncer, et vous êtes très-sérieux lors-

insensé ; et dans votre bouche elles vous paraîtraient plus solides et plus sérieuses. Vous ririez ou plutôt vous auriez horreur d'un prédicateur qui vous les annoncerait ; et vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, et que vous êtes d'accord avec vous-même, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance.

Ah ! mes Frères, que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu ; et qu'il sera terrible, lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte ! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrète que le monde et ses abus sont une voie de perdition. Nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret ; nous sommes les hypocrites du monde et de ses plaisirs ; et par une destinée bien déplorable notre vie se passe à nous contrefaire et à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance et tout notre aveuglement pour nous-mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déjà en secret, attendons-nous plus d'indulgence du Juge souverain et terrible des cœurs que de notre cœur même ? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum ; major est Deus corde nostro, et novit omnia*[1].

Ainsi, mes Frères, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, et vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions ; consultez les lumières de votre cœur, et vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes ; écoutez la voix de la vérité qui s'élève au dedans de vous, et vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclaircir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles ; ne cherchez point hors de vous des éclaircissements et des réponses ; ne sortez pas de vous-même pour savoir ce que vous avez à faire ; écoutez les décisions de votre cœur ; suivez le premier mouvement de votre conscience ; et vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la la loi de Dieu. La première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle contre l'adoucissement de l'amour-propre ; votre conscience ira toujours plus loin, et sera toujours plus sévère que nous-mêmes ; et si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence : *Noli foras ire ; in te ipsum redi : in interiore homine habitat veritas.*

Voilà, mes Frères, la première manière dont la loi de Dieu nous jugera un jour : cette loi, manifestée dans la conscience du pécheur, et comme née avec lui, s'élèvera contre lui. Notre cœur marqué du sceau de la vérité sera le témoin qui déposera pour notre condamnation. On opposera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos discours à nos pensées, nos sentiments secrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainsi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur ; le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres et les mémoires qui instruiront la décision de notre réprobation éternelle ; et l'âme devant le tribunal de Dieu, dit Tertullien, sera en même temps et le criminel condamné et le témoin qui déposera contre ses crimes : *Merito igitur omnis anima stabit ante aulas Dei et rea et testis ; in tantum et rea erroris, in quantum et testis veritatis.* Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connaissiez la vérité, lui dira-t-on, et vous la reteniez dans l'injustice ; vous conveniez du bonheur des âmes qui ne cherchent plus que Dieu, et vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas, et non requirebas.* Vous faisiez des peintures affreuses

[1] I Ep. Jean, III, 20.

que vous venez nous les débiter d'une manière assurée. Ah ! reconnaissez donc que nous sommes de bonne foi, en vous prêchant la sévérité de la loi de votre Dieu ; et lorsqu'il viendra nous juger tous, vous n'en serez peut être que trop convaincus.

Ainsi méditez la loi de Dieu souvent, et vous verrez qu'elle est plus favorable que vous ne pensez à votre raison et à votre bonheur. Méditez bien le sentiment qui s'élève du fond de votre âme, et vous trouverez qu'il s'accorde parfaitement avec les maximes de la loi de Dieu Il n'est pas besoin, dit saint Augustin, de consulter l'intérêt temporel qui en revient : des hommes de bien ne cherchent point ici-bas de récompenses temporelles. Ecoutez seulement le premier mouvement de votre cœur ; le premier instinct de votre conscience vous fera toujours pencher du côté de la sévérité ; le premier sentiment qui s'offre est toujours contre l'adoucissement de la règle évangélique ; et si une âme juste a quelquefois besoin de nos décisions, c'est plutôt pour tempérer la sévérité secrète de son cœur que pour en autoriser l'indulgence.

Voilà comme la loi de Dieu nous jugera un jour : cette loi s'élèvera contre nos penchants lâches et criminels. Alors on comparera nos lumières avec nos ténèbres, nos sentiments secrets avec nos démarches publiques, nous-mêmes avec nous-

du monde, de ses ennuis, de ses perfidies et de ses injustices ; et vous en étiez toujours l'esclave et l'adorateur insensé : *Dæmonia abominabaris, et illa adorabas.* Vous respectiez au fond la religion de vos pères, et vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété ; vous craigniez en secret les jugements de Dieu, et vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien, vous vous proposiez de leur ressembler un jour, et vous les déchiriez, et vous les persécutiez par vos dérisions et par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, et Christianum persequebaris.* En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu, et vos actions pour le monde.

O mon Dieu, jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude et la folie ! Vous avez mis en nous des lumières inséparables de notre être, qui, en troublant la fausse paix de nos passions et de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre et à la vérité ; et par une imposture de vanité nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égarements ; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore ; et, loin de publier les richesses de votre grâce sur notre âme, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement et d'un aveuglement, qui tôt ou tard deviendra réel, et sera enfin la juste peine d'une ingratitude et d'une feinte si injurieuse à votre grâce. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu : elle est évidente dans la conscience du pécheur ; mais elle l'est encore dans la simplicité de ses règles.

DEUXIÈME PARTIE.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur ; et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire sans lui prescrire ce qu'il devait à son Créateur, aux autres hommes, et ce qu'il se devait à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui réglait tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, et l'abondance de l'iniquité qui avait prévalu sur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes, mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes et de la consulter, et ne paraissant plus même se maintenir encore en eux que pour les rendre plus inexcusables ; Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette loi que la nature, c'est-à-dire que lui-même avait gravée dans nos cœurs[1] ; il mit devant nos yeux la loi que nous portions au dedans de nous, afin qu'elle nous rappelât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéraient la pureté ; Jésus-Christ, la sagesse et la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté, la purger des altérations de la Synagogue, dissiper les ténèbres qu'une fausse science et des traditions humaines y avaient répandues, en développer toute la sublimité, en appliquer les règles à tous nos besoins, et en nous laissant son Évangile, ne laisser plus d'excuse, ni à l'ignorance, ni à la

[1] C'est le mot de saint Augustin : *Insculpta in cordibus nostris.*

mêmes. Ainsi le Seigneur ne prendra point hors de nous les titres et les mémoires qui serviront à notre condamnation ou à notre justification éternelle ; et l'âme du pécheur ne sera condamnée au jour du jugement qu'autant qu'on trouvera en elle d'erreur et de mauvaise foi. Vous connaissiez la vérité, lui dira Jésus-Christ, et vous l'enveloppiez sous l'injustice ; vous publiiez partout le pouvoir de Dieu, et vous ne le priiez jamais. *Deum prædicabas et non requirebas.* Vous méprisiez en secret le mensonge, et vous abandonniez en public la vérité ; vous détestiez en particulier la dure servitude du démon, et toujours dévoué à son service, vous en demeuriez le malheureux esclave : *Dæmonia abominabaris et illa adorabas.* Vous craigniez encore en secret les redoutables jugements de votre Dieu, et vous les craigniez moins en public que les jugements d'un homme : *Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous souhaitiez au fond d'être chrétien, et vous blâmiez, vous méprisiez, vous persécutiez ceux qui en faisaient une glorieuse profession : *Christiani nomen sapiebas, et Christianum persequebaris.*

Ah ! jusqu'où ne poussiez-vous pas l'hypocrisie et la mauvaise foi ! Jésus-Christ a mis dans nous une loi naturelle qui nous fait tout connaître et qui nous révolte contre le mal, et par une imposture de vanité nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égarements ; nous nous vantons d'être marqués du caractère horrible des réprouvés ; nous le savons sûrement, disons-nous ; et, loin de profiter des lumières que nous donne là-dessus la miséricorde du Seigneur, nous nous faisons une gloire affreuse de nos endurcissements, qui tôt ou tard nous feront payer chèrement la peine de nos feintes. Voilà le premier caractère d'évidence de la loi de Dieu, évidence dans la conscience des hommes, qui confondra la prétendue bonne foi et la fausse sécurité des âmes mondaines ; mais cette évidence paraît encore dans la simplicité de ses règles, et ce se-

malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguité de ses règles. On nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des répliques à tout; on répand des ténèbres sur tout; et on obscurcit tellement la loi que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or, je dis qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses règles; et qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes, seront confondus un jour et par le témoignage de leur propre cœur et par l'évidence des règles saintes.

Oui, mes Frères, la loi de Dieu est lumineuse, dit le Prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudraient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos*[1]. En effet, Jésus-Christ, en venant nous donner lui-même une loi de vie et de vérité, pour régler nos mœurs et nos devoirs, et où l'évidence ne pouvait être trop grande, n'aurait pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il était venu combattre. Les lois humaines peuvent être sujettes à ces inconvénients. Comme l'esprit de l'homme qui les a inventées n'a pu tout prévoir, il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvaient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions et sur la nature même de ses règles. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes proposées dans l'Evangile, a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvait opposer à sa loi; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvait répandre sur la nature de ses règles; aussi il les a concertées d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnaître ses volontés et les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la foi; mais les règles des mœurs y sont formelles et précises; les devoirs y sont évidents; et rien de plus clair et de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes il fallait bien qu'ils fussent clairs et intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers et aux bourgades de la Judée; et que le sermon de la montagne, où toutes les règles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime et si céleste, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obscure qui avait suivi Jésus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la règle qu'elle n'échappe

[1] Ps. XVIII, 9.

cond caractère condamnera les doutes et l'incertitude affectée des pécheurs; c'est ce qui me reste à vous montrer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Le second prétexte qu'on oppose d'ordinaire dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, c'est la prétendue ambiguité et l'incertitude de ses règles. On nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; là-dessus on se croit en droit de répliquer à tout ce que nous proposons, de répandre des ténèbres sur tout et de couvrir toutes les vérités évangéliques d'un voile spécieux qui les défigure; en un mot, on obscurcit tellement et on interprète si diversement l'Evangile que le monde veut l'avoir de son côté.

Or je dis qu'outre l'évidence de la loi dans notre propre conscience, cette loi sainte est encore évidente dans ses règles et ses maximes; qu'ainsi les pécheurs qui voudraient s'excuser au jour du jugement sur son obscurité, seraient confondus, non-seulement par le sentiment naturel de leur propre cœur, mais par l'évidence des règles saintes qui leur auront été données.

En effet, mes Frères, la loi de Dieu est un flambeau qui éclaire les yeux des plus aveugles; *præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* Car le Sauveur, nous étant venu apporter une loi de vie et un guide fidèle pour nous conduire, il n'aurait pas voulu y laisser des doutes capables de nous faire prendre le change. Les lois humaines sont sujettes à ces inconvénients. Comme l'esprit de l'homme n'a pu prévenir toutes les difficultés qu'on pourrait opposer aux lois qu'il établit, il n'en a point aussi donné d'assez évidentes pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes, a tout su prévenir en les établissant; il a vu dans le cœur de tous les hommes l'aversion qui pourrait y naître à l'observance de ses règles; ainsi il les a concertées d'une manière si simple et si évidente que les plus ignorants y peuvent reconnaître la véritable voie de la vie éternelle.

Il est vrai que des ténèbres mystérieuses cachent ce qu'il y a de plus auguste et de plus sublime dans la Divinité, parce que l'homme doit se contenter de l'adorer sans vouloir l'approfondir; mais les règles qui doivent nous conduire sont si évidentes que tout le monde les voit et les connaît. Il n'est rien de plus clair que les préceptes de Jésus-Christ, et il fallait bien en effet qu'ils fussent clairs et intelligibles ces divins préceptes, puisqu'il fallait les faire entendre à des hommes grossiers tels qu'étaient les Apôtres, et que le sermon de la montagne sainte, quelque magnifique qu'il fût, n'eut pourtant pour auditeurs que quelques disciples de dure conception et une populace grossière.

Ce n'est pas cependant que je prétende que rien ne puisse survenir, qui obscurcisse la règle de la loi, qu'il ne puisse

quelquefois même aux plus habiles ; et que sur les devoirs infinis des états et des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Evangile qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis (et je vous prie de suivre ces réflexions qui me paraissent d'une extrême conséquence, et renfermer toutes les règles des mœurs), je dis premièrement que, si sur le détail des devoirs la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; qu'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile, et où nous conduit l'analogie et l'esprit dominant de ses maximes ; je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'elles tendent toutes au même but ; que ce sont comme autant de lumières qui, se réunissant toutes au même point forment un si grand éclat qu'on ne peut plus les méconnaître ; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières, et qu'enfin, si la loi peut nous paraître quelquefois équivoque, l'intention du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui vivez à la cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang ; vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs et les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vouloir avancer sans cesse, et de rapporter à ce seul désir toutes ses vues, toutes ses démarches, tous ses soins, tout le fond de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire dans le désir et dans l'espérance des biens éternels ; et que le chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusements, les spectacles, et tant d'autres plaisirs si innocents aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent, et que malheur à ceux qui rient, et qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette règle, et voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez si, ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde ; si nous voudrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous ; et si pour servir Dieu il est nécessaire d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes et d'être serviteur de Jésus-Christ ; et que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si, ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens et de votre crédit ; et s'il n'est pas plus juste de réserver vos grâces et vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire ; dites du bien de ceux qui vous calomnient ; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte, et dites-nous s'il ne répand pas une lumière sur votre doute, qui l'éclaircit à l'instant et le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la lettre n'en dit rien, car la lettre tue, dit l'Apôtre ; c'est-à-dire s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arrêter à ces bornes grossières, et n'entrer pas plus avant dans le fond et dans l'esprit qui vivifie, c'est être juif et vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorsque

échapper quelques doutes sur certains points de la morale, et que tout soit tellement clair et évident dans l'Evangile qu'on ne puisse quelquefois s'y méprendre.

Mais je dis en premier lieu que si la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit de la loi ne l'est jamais ; qu'on voit toujours bien, malgré toute l'obscurité du texte, où nous conduit l'Evangile ; que les vérités de la morale s'éclaircissent toutes les unes les autres ; que ce sont comme plusieurs lignes qui se réunissent toutes dans le même point. Je dis qu'il est des règles générales, des principes généraux, qui servent à éclaircir les règles particulières, et que si la lettre qui tue est quelquefois ambiguë et obscure, l'Esprit qui vivifie ne l'est jamais.

Ainsi lorsque vous nous demandez par exemple si le plaisir, les jeux, les honnêtes divertissements sont défendus dans l'Evangile ; on vous répond que Jésus-Christ appelle heureux ceux qui pleurent, qui sont dans la tristesse, qui souffrent, qui sont affligés et persécutés, parce qu'ils seront consolés dans le ciel. Suivez cette règle, et vous aurez bientôt décidé sur la difficulté que vous nous proposez.

Vous nous demandez si nous voudrions condamner tous les hommes qui suivent l'usage et les coutumes du monde. Nous vous répondons que Jésus-Christ a mis toute sa gloire à le fuir, qu'il l'a condamné partout, et que, selon l'Evangile, être du monde est assez pour être réprouvé. Là-dessus vous pouvez décider.

Vous nous demandez si des fautes légères, et que le monde ne compte presque pour rien, sont si grandes, et si elles seront si rigoureusement punies que nous le disons. On vous répond à cela que ce qui est petit devant les hommes, est abominable devant Dieu.

nous condamnons tant d'abus que vous vous permettez sans scrupule : « Mais l'Evangile n'en dit rien ». Ah ! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre ; l'Evangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu ; l'Evangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'instruire ; et il va même d'autant plus loin et en dit d'autant plus que, sans s'arrêter à régler un certain détail, il règle les passions mêmes ; que, sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchants qui en sont les sources ; et que, sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui passe, et toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis en second lieu que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les âmes mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs ; que rien ne paraît clair à ceux qui voudraient que rien ne le fût ; que tout paraît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit. Je dis, avec saint Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connaît bien les règles et les devoirs, que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité ; et que le désir sincère du salut est le grand dénouement de toutes les difficultés. Je dis que les âmes fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu ; et que leurs doutes sont plutôt des alarmes pieuses sur des actions saintes que des prétextes et des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas ! tout était presque décidé pour les premiers fidèles. Nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux les premiers pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs. Ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies[1], n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs. A mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer. Il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formait, des difficultés déjà toutes résolues dans l'Evangile, et sur lesquelles les premiers âges de la foi auraient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles, en-

[1] Allusion aux dictionnaires de cas de conscience.

Décidez là-dessus : il ne vous restera plus de difficultés ; c'est-à-dire qu'il faudra vous en tenir non à ces bornes grossières de la lettre qui tue, mais à l'esprit de la loi. Car ne point vouloir passer plus avant qu'à l'écorce, c'est être Juif. En effet, la loi de Moïse, donnée à un peuple grossier, entrait dans un détail surprenant ; il fallait tout dire pour se faire entendre à des hommes terrestres et charnels, qui n'écoutaient que ce qui était sensible, et qui ne pratiquaient la vertu que parce que les coupables étaient menacés de châtiments corporels. Il fallait ne pas laisser le moindre sujet de douter à des esclaves qui auraient été bien aises de se dispenser de la loi sur la moindre apparence de ténèbres et d'obscurité. Mais l'Evangile ayant été donné à des hommes plus spirituels que charnels, à des chrétiens qui se conduisent par la foi autant que par la raison, et qui pour entendre une chose n'ont pas besoin qu'on leur en circonstancie jusqu'au dernier détail, il suffisait de leur donner des principes et des maximes générales qu'ils entendissent ; aussi Jésus-Christ se contente de nous dire : « Aimez Dieu sur toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes ; voilà toute ma loi ». Il savait en donnant ces préceptes généraux que c'en était assez pour des cœurs soumis et tournés au bien ; que quand même il aurait ajouté plusieurs circonstances particulières pour servir d'éclaircissement à ces points sur qui l'on trouve tant de difficultés, ces âmes mondaines et portées au mal y auraient trouvé tout de même des excuses pour s'en dispenser, et qu'il n'est point d'évidence ni de clarté assez grande pour faire pratiquer l'amour de Dieu à des âmes insensibles qui n'en aiment ni la beauté ni les perfections infinies. Ne nous dites donc plus, pour autoriser ces désordres, que l'usage du monde approuve et que nous vous défendons : « l'Evangile n'en dit rien ; la loi de Dieu ne décide rien là-dessus ». Ah ! mes Frères, l'Evangile ne paraît rien omettre d'important à quiconque le médite comme il faut ; et la loi de Dieu semble toujours décider sur les moindres dangers à quiconque en aime la pratique ; tout va à régler les passions, à réprimer le mauvais penchant ; et dans toute l'étendue de ses maximes elle ne nous propose presque autre chose que la vie souffrante et crucifiée.

Je dis en second lieu que l'évidence de la loi est encore justifiée par la simplicité de ses règles contre l'incertitude affectée des pécheurs ; que ce n'est point de cette simplicité des règles de la loi que vient la prétendue obscurité qu'on y trouve, mais de la mauvaise disposition que jettent les passions dans le cœur des hommes ; que rien n'est clair pour ceux qui ont intérêt que tout soit obscur. Je dis qu'on ne connaît les règles que quand on les aime, et que le désir sincère de se sauver est la grande résolution de toutes ces difficultés qu'on se fait. Je dis que les âmes pieuses ne doutent point des vérités qu'on leur explique, et que les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs que lorsqu'ils ont voulu les allier avec les maximes du monde.

Hélas ! que les premiers Fidèles étaient éloignés de toutes ces prétendues incertitudes ! Nous ne voyons point que les premiers ministres de l'Evangile fussent occupés à éclaircir les règles et les préceptes qui y sont contenus ; ces doutes affectés n'ont paru qu'avec la corruption des hommes. A mesure qu'ils ont voulu satisfaire plus de passions, ils se sont formés plus de difficultés. Il a fallu pour confondre l'obstination des pécheurs de ce temps en venir à de trop claires expositions sur des matières évidentes d'elles-mêmes, sur des maximes

core plus dissolus que ceux qui nous avaient précédés, ont vu encore croître et multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions; toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissements; tout y a été agité, contesté, mis en doute; on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu, et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel; et, quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions, il eût été à désirer que l'Eglise se fût passée de ce secours; et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs, et de l'affaiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé. Or, tout pécheur est cet aveugle; la lumière est près de lui, l'environne, le pénètre, entre de toutes parts dans son âme; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cæco præsens est*. Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions; alors vous verrez clair dans vos devoirs, et tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates; sanetur quod saucium est; levetur pondus ab oculo; præceptum Domini lucidum*. Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grâce, une âme commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'était jusque-là dissimulées à elle-même; à mesure que ses passions diminuent, ses lumières croissent; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si longtemps sur des devoirs qui lui paraissent alors si évidents et si incontestables; et, loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester et de soutenir contre elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette âme touchée toute l'étendue et les terreurs des vérités saintes; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, et tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté et la surprise de ses lumières. Ce ne sont donc pas les règles qui alors s'éclaircissent; c'est l'âme qui se dégage et sort de ses ténèbres. Ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente; ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté. En un mot, ce n'est point l'Evangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Frères, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants. Un avare, qui se cache à lui-même les règles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la faiblesse de ses penchants, ne fait point de grâce aux inclinations basses et aux attachements sordides de l'avarice. Un homme entêté de

établies par Jésus-Christ, et que les premiers âges de la loi auraient eu honte de faire; il a fallu que notre siècle ait traité comme douteuses des vérités que les siècles qui nous précèdent ont toujours regardé comme incontestables; les règles les plus sûres y sont devenues des problèmes Tout y a été agité, contesté, mis en doute sur le fait de la religion. On y a vu l'esprit grossier du monde mesurer sur ses propres forces l'esprit invariable de Dieu; et quoique les interprètes aient été très-utiles à l'Eglise, il eût été, ce semble, à souhaiter que l'Eglise eût pu se passer de ces secours.

Les doutes sur les devoirs ne naissent donc pas de l'obscurité des règles de la loi, mais de la corruption du cœur humain. La lumière des règles de la loi à l'égard du pécheur, ressemble à celle du soleil à l'égard d'un aveugle. Le soleil lui est présent; mais il a beau luire, l'aveugle n'en voit pas plus clair; la lumière le pénètre, l'échauffe et le touche de près; mais il n'en voit pas davantage. C'est ainsi que la lumière de la loi luit au cœur, le pénètre et se montre, pour ainsi dire à lui, malgré sa résistance; cependant il n'en devient pas meilleur. Ainsi voyons-nous que lorsqu'une âme se sent touchée de nouveau de l'onction de la grâce, elle prend aussitôt des mesures sur un salut et sur une éternité, que jusqu'alors elle n'avait point prises, elle voit ce qu'elle n'avait jamais vu, elle rougit d'avoir longtemps douté, contesté, disputé sur ses devoirs, et, loin qu'un guide zélé ait alors besoin de la faire souvenir de son aveuglement, il faut même que sa prudence le lui cache et que par de sages ménagements il s'efforce de calmer les frayeurs terribles où la jettent ses nouvelles lumières. Ce n'est donc pas alors la loi de Dieu qui devient plus évidente, c'est le cœur humain qui devient plus docile et plus juste. Ce n'est point l'Evangile qui change, c'est le pécheur qui se convertit.

Et une preuve de cela, c'est que dans les choses où nous ne prenons nul intérêt, nous sommes très-clairvoyants. Un avare, qui veut pallier les traits odieux de son avarice, condamne les plaisirs et les dépenses dans un homme sensuel Un voluptueux, qui veut justifier la faiblesse de son penchant à l'égard des divertissements défendus, ne feint point de condamner les sor-

l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvements éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement et de plaisirs, et comprend clairement qu'un homme né avec un nom se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par l'indolence. Une femme, saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit, et ne voit dans la honte de ses engagements qu'une faiblesse innocente, et des penchants involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connaît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres faiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au-delà même de la règle. Les pharisiens, si éclairés et si sévères sur le crime de la femme adultère et sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyaient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable et leur envie secrète contre Jésus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur; et nous ne commençons à douter de nos devoirs que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Evangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît. Ecoutez-le donc lui-même, mes Frères; nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne saurait s'y méprendre et les méconnaître; on ne vous en demande pas davantage, et nous vous quittons de tout le reste. Ecoutez-le donc : « *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et qui ne me suit pas, ne saurait être mon disciple*[1]. *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, et ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre à mes promesses*[2]. *Le royaume des Cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour*[3]. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*[4]. *Il n'est pas possible de servir Dieu et le monde*[5]. *Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abondance; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas*[6]! *Celui qui aime son père, sa femme, ses enfants, ses biens, son corps, son âme plus que moi, n'est pas digne de moi*[7]. *Le monde se réjouira, mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, et dans les larmes de la pénitence*[8] ».

Est-ce moi qui parle ici, mes Frères? Viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Evangile, et vous porter mes propres pensées? Faible comme je suis, j'ai

[1] Luc, XIV, 27. — [2] *Ibid.*, 33. — [3] Matth., XI, 12. — [4] Luc, XIII, 5. — [5] Matth., VI, 24. — [6] Luc, VI, 21, 25. — [7] *Ibid.*, XIV, 26. — [8] Jean, XVI, 20.

[9] Ici, et dans tout ce qui suit, l'orateur semble répondre à ceux qui l'accusaient de trop s'étendre sur la morale et de donner des règles d'une austérité outrée.

dides épargnes de l'avare. Un homme ambitieux, qui regarde la vaine gloire comme une vertu de son rang et de sa qualité, n'a nulle indulgence pour un homme charnel qui dégrade son corps par le péché d'impureté. Une femme, qui veut justifier un jeu outré qui ruine toute sa famille, est impitoyable sur certains vices dont d'autres femmes sont coupables. Un homme au contraire entraîné par d'autres faibles qui le dominent, regarde le jeu comme la plus cruelle des passions, et dont on trouve la condamnation dans son propre cœur aussi bien que dans la loi de Dieu.

Enfin parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'on appelle innocent dans soi-même ce que dans les autres on regarde comme très-criminel. On va jusqu'à la rigueur sur autrui, pendant qu'on est indulgent sur soi-même. Les Juifs et les Pharisiens qui sont très-éclairés sur le crime d'une femme adultère qu'ils veulent lapider, ne voient pas tous les crimes et toutes les abominations qu'ils commettent eux-mêmes envers Jésus-Christ leur Sauveur. On manque de lumière pour connaître les règles de la loi, et on n'a que trop de lumières pour connaître les maximes pernicieuses qui les combattent.

Si vous croyez n'être pas obligés d'observer les règles qui vous paraissent obscures dans l'Evangile, observez donc du moins celles qui y sont si claires que personne ne les peut révoquer en doute : « Faites pénitence de votre vie passée; pleurez vos crimes; aimez Dieu sur toutes choses, votre prochain comme vous-même; aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous font du mal; priez pour ceux qui vous persécutent; ne vous attachez ni au monde, ni à ses faux biens; veillez sans

moi-même besoin d'indulgence ; et si je prenais dans la faiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas ! je ne vous parlerais que le langage de l'homme ; je vous dirais que Dieu est trop bon pour punir des penchants qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même ; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrais — car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang. — Mais, me croiriez-vous, mes Frères, je vous l'ai déjà demandé, respecteriez-vous mon ministère, me regarderiez-vous comme un ange du ciel qui viendrait vous annoncer un nouvel Evangile?

Celui de Jésus-Christ vient de vous tenir un autre langage ; je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs et précis. On consent que vous borniez là toute votre piété, et que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs et plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces règles saintes et incontestables; nous n'exigeons rien de plus ; bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent, et vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; et que les maximes les plus communes et les plus familières de l'Evangile vont infiniment plus loin que tous nos discours. Troisième réflexion.

Aussi je vous dis, en quatrième lieu, que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne ; c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles ; c'est que par un abus déplorable on passe toute la vie à acquérir des connaissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité ; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de notre exil, et le secours de notre pèlerinage ; c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine ; et que le livre où les règles de la profession du chrétien sont renfermées, cette profession, qui survivra à toutes les autres, seule nécessaire, et la seule qui nous suivra dans l'éternité ; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, et n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années ; c'est enfin que des histoires fabuleuses et lascives amusent puérilement notre loisir, et que l'histoire des merveilles de Dieu et de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événements si grands, si sérieux, si intéressants, qui devrait faire toute l'occupation et toute la consolation de notre vie, ne nous paraît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Evangile contre les abus et les préjugés du monde ; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annonçions la croyance et les mystères de ces peuples sauvages et éloignés, dont les terres et les mœurs nous sont à peine connues ; et si la doctrine de Jésus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits qu'elle trouva à la naissance de la foi ; c'est qu'il est des chrétiens à qui le livre de l'Evangile est presque aussi inconnu qu'il l'était alors aux païens ; qui savent à peine si

cesse, de peur que votre juge ne vous surprenne pendant la nuit; tout ce que vous faites, faites-le pour la gloire de Dieu ; vivez dans le monde, comme si vous n'y étiez pas; usez de ses biens comme si vous n'en usiez pas; rachetez le temps pendant que vous en avez le moyen. » Voilà qui est clair dans l'Evangile; et vous ne pouvez y trouver d'obscurité. Puisque vous êtes si délicat sur le choix des vérités évangéliques, tenez-vous-en à celles qui sont claires comme celles-ci. On consent que vous borniez là toute votre piété ; si vous pratiquiez seulement ces évidentes vérités, vous avoueriez bientôt que les saints en ont bien fait davantage, et que les maximes de l'Evangile vont bien plus loin que nous n'allons nous-mêmes en vous les annonçant ainsi. Si vous vous plaignez que nous nous étendons trop sur la morale de Jésus-Christ; c'est que l'Evangile est un livre fermé pour vous, que vous n'y connaissez rien, que vous ne voulez jamais en prendre connaissance, que vous vous arrêtez à des biens frivoles, à des plaisirs dangereux, à des amusements inutiles, à un point de vaine gloire qui vous corrompt; c'est que vous ne le lisez point cet Evangile, qui est le titre de vos espérances, le gage de l'immortalité, le contenu des promesses du Sauveur, et le secours de votre pèlerinage sur la terre.

Après cela peut-on être surpris, si pour la plupart des mondains les vérités de l'Evangile sont des paradoxes; si l'on nous écoute avec la même surprise, lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de l'Evangile, que si nous annoncions les mœurs extraordinaires des idolâtres qui nous sont tout à fait inconnues; ah! c'est que le livre de l'Evangile est aussi inconnu parmi nous que l'alcoran des barbares et le livre du paganisme. C'est en un mot que les chrétiens de nos jours ne peuvent soutenir un seul moment la lecture de ces livres saints si excellents, si raisonnables, et dont les païens mêmes admiraient la sagesse

Jésus-Christ est venu porter des lois aux hommes ; et qui ne peuvent soutenir un seul moment sans ennui la lecture de ce livre divin, dont les règles sont si sublimes, les promesses si consolantes, et dont les païens eux-mêmes qui embrassaient la foi, admiraient si fort la beauté et la divine philosophie. Ainsi, mes Frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit de foi, de soumission, de dépendance, que l'Eglise exige ; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs et sur les règles des mœurs que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent : *Super omnes docentes me intellexi; quia testimonia tua meditatio mea est*[1].

Et certes, mes Frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers fidèles poussèrent si loin la pureté des mœurs et la sainteté du christianisme ? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons ? Leur prêchait-on un autre Evangile plus clair et plus précis que celui que nous vous prêchons? C'étaient cependant des nations idolâtres et dissolues, qui avaient porté aux vérités de la foi les préjugés des superstitions et des plus infâmes voluptés autorisées par le culte même. Si l'Evangile renfermait les moindres obscurités favorables aux passions, c'étaient sans doute ces premiers disciples de la foi, qui devaient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne proposaient pas aux apôtres et à leurs successeurs les mêmes difficultés que vous nous opposez sans cesse pour soutenir les abus du monde et les intérêts des passions? D'où vient qu'avec plus de penchants et plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Evangile, il fallait se les interdire ?

Ah ! c'est qu'ils avaient nuit et jour le livre de la loi entre les mains ; c'est que la patience et la consolation des Ecritures était la plus douce occupation de leur foi ; c'est que les lettres des saints apôtres, et le récit de la vie et des maximes de Jésus-Christ était le seul lien et l'entretien journalier de ces Eglises naissantes ; c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Evangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé. Quatrième réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouverait encore quelque chose d'obscur, la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère ? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes; les pasteurs les prêchent sur les toits; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille ; des hommes pleins de zèle et de lumière les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Eglise[1]. Jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé et ne connut mieux l'esprit de la foi et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance, où les règles ne subsistaient que dans les abus qui les avaient altérées, où le ministère était souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passait pour éclairé dès qu'il était plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu, que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connaissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent; à mesure

[1] Ps. CXVIII, 99.

[1] Bossuet.

et les oracles divins. Ainsi méditez cette loi sainte, lisez cet excellent Evangile, et vous en saurez autant que les maîtres : *Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est.*

Et certes d'où vint autrefois ce progrès si prompt et si universel du christianisme? Prêchait-on aux premiers chrétiens des vérités plus claires que nous ne vous en prêchons? C'étaient pourtant des peuples grossiers, païens, idolâtres, pleins de superstitions, à qui l'on prêchait ces vérités, et qui s'y rendirent aussitôt. Si l'Evangile portait avec soi quelque obscurité et quelques ténèbres, c'était sans doute pour ces premiers disciples; et c'étaient eux plus que tout autre qui pouvaient y prendre le change. Cependant ils ne s'y trompèrent point; ils comprirent d'abord ce que Jésus-Christ demandait d'eux. D'où vient donc qu'avec plus de préjugés pour le monde, avec plus d'engagement pour le plaisir que vous n'en avez maintenant, ces heureux disciples comprirent-ils qu'il fallait pourtant se les interdire?

C'est qu'ils avaient médité cette loi nuit et jour, qu'ils avaient lu avec attention les livres sacrés ; c'est qu'ils avaient cru avec humilité les vérités qui y sont contenues; c'est que le récit de la vie de Jésus-Christ était le lien de leur conversation et la plus aimable occupation de ces Eglises naissantes; c'est que quiconque aime l'Evangile de Jésus-Christ, ne trouve plus rien d'obscur ni de douteux dans ses maximes.

Quand même il y aurait quelque chose d'obscur, ne trouve-t-on pas assez de moyens de s'en éclaircir? Les chaires chrétiennes retentissent chaque jour de la voix des prédicateurs qui expliquent ces saintes vérités; les pasteurs les prêchent sur les toits; des hommes pleins de science et de lumière les expliquent ; et de zélés ministres dont le meilleur ouvrage est l'explication des livres saints, ne cessent de les mettre dans tout leur

que la foi s'affaiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie ; semblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles et des prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire. Ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent ; c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux. Ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laisser ; et nous sommes déjà tout résolus de périr dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et l'imprudence du choix que l'on fait; plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère ; on en fait même souvent le sujet de ses dérisions; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée ; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des faiblesses humaines; et par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son âme et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement : semblable à ces Israélites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or, et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage, et le réduisirent en cendres [1].

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affaiblissement des ministres pourrait être une occasion d'erreur, les exemples des saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux; vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente ; vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes ; vous voyez que les siècles, si différents entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes; que les saints des premiers temps étaient faits comme ceux des derniers ; que les pays même les plus dissemblables pour l'humeur et pour les manières ont produit des saints qui se sont tous ressemblés; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différents du nôtre ressemblaient à ceux de notre nation; que dans toute langue et dans toute tribu ils ont tous été les mêmes ; qu'enfin leurs situations ont été différentes; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance; les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude;

[1] Voilà de ces traits qui durent cruellement blesser. Quoique ces phrases se retrouvent et dans l'édition de 1705 et dans le texte définitif, on se demande si ce n'est pas là une trahison des éditeurs jansénistes, soit de Trévoux, soit de Paris. Ce qui est évident, c'est qu'ils étaient heureux de pouvoir, sous le manteau de l'oratorien, percer la compagnie dont ils avaient juré la perte.

jour. Jamais siècle ne fut plus éclairé, jamais fidèle ne fut mieux instruit; jamais l'Evangile ne trouva plus de ministres prêts à l'annoncer au peuple.

Il semble qu'à mesure que la corruption répand des ténèbres et sème des doutes, vous suscitez, ô mon Dieu, des occasions de les dissiper et de les éclaircir; et qu'à mesure que la foi tombe, elle éclaire davantage ; semblable à ces feux, qui, sur le point de s'éteindre tout à fait, jettent une plus brillante lumière que dans le temps de leur plus grande vigueur.

Je ne dis pas pour cela que tous les ministres soient exempts d'erreur, et qu'il n'y ait encore dans l'Eglise des guides aveugles qui trompent les autres en se trompant eux-mêmes. Mais je prétends aussi qu'il s'en trouve beaucoup d'assez éclairés pour ne se tromper jamais sur les vérités de la foi. On ne choisit des guides aveugles que quand on croit qu'ils seront plus favorables aux passions. Quand de bonne foi on veut aller à Dieu, on sait bientôt trouver la main charitable qui y conduit; et les ministres avec qui l'on s'égare, ne sont pas tant les causes de notre perte qu'ils en sont les approbateurs. En effet on sent bien dans soi-même l'injustice du choix que l'on fait. Plus l'oracle qu'on consulte est complaisant et lâche, moins on a de respect pour son ministère; on tourne en ridicule les décisions qu'il a rendues; on se vante d'avoir trouvé un confesseur commode, et par un aveuglement trop digne de nos larmes, on confie son salut à un homme qu'on ne croit pas même digne d'être écouté : semblable à ces Israélites, qui, après avoir adoré le veau d'or, en faisaient des chansons, on se raille du ministre, après l'avoir consulté.

Mais, pour finir ce discours, ajoutons un dernier motif de suivre les règles de la loi de Dieu. Quand même l'on ne serait pas autant instruit qu'on l'est sur la loi par les écrits et les prédications de tant d'hommes savants, les exemples des saints n'en sont-ils pas un motif pressant? Vous voyez que tous ont fait pénitence, qu'ils ont méprisé le monde, détesté ses maximes, oublié jusqu'à leurs parents, leur patrie et leur héritage, pour ne se souvenir que de Jésus-Christ pauvre et humilié. Vous voyez que les siècles si différents n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes, ni aux maximes qu'ils ont suivies; que les

en un mot les uns sur le fumier, les autres sur le trône ; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés, dans tous les siècles et dans tous les pays, les princes religieux, les saints conquérants, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitents, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maîtres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au ciel par d'autres routes, et vous flatter que dans cette foule de serviteurs illustres du Dieu vivant, vous serez seul privilégié ? Mon Dieu ! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable ! Sa conscience la lui montre ; votre loi sainte la lui conserve ; la voix de l'Eglise la fait retentir à ses oreilles ; l'exemple de vos saints la lui met sans cesse devant les yeux ; tout s'arme contre ses crimes ; tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix ; de toutes parts sortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son âme ; nul lieu, nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein, qui le poursuivent partout, et qui en l'éclairant, le déchirent. La vérité qui devrait le délivrer, le rend malheureux ; et, ne voulant pas en aimer la lumière, il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur ? Pourquoi changez-vous en une source intarissable de remords cruels des lumières qui devraient être au dedans de vous toute la consolation de vos peines ? Puisque par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre âme, vous ne pouvez réussir, comme tant d'impies et d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure qui vous rappelle sans cesse à l'ordre et au devoir, pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée ? Pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même ; tant de diversions et de fuites pour vous éviter ? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conscience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu. Voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme. C'est se tromper, de la regarder comme un joug ; elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude. La loi de Dieu toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions, de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, et ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur. Ainsi soit-il.

saints des derniers temps ressemblent à ceux qui étaient des premiers ; que ceux des climats les plus éloignés suivaient les mêmes règles que ceux de ce pays ; que, quoiqu'ils parussent de divers tempérament et presque de diverse nature, ils ont cependant pratiqué les mêmes maximes et gardé le même Evangile.

Mon Dieu ! de quels secours ne devraient pas être ces exemples que vos saints ont mis sans cesse devant les yeux des âmes obstinées et rebelles ! Tout prêche contre la fausse sécurité d'un pécheur, qui s'appuie sur de vains prétextes d'obscurité de la loi, pour s'en dispenser. Biens, licence, plaisirs, honneurs, passions, mauvaises habitudes, rien ne peut le mettre à couvert de cette étincelle que produit en son cœur la lumière de la foi et le flambeau de l'Evangile. Les vérités mêmes qui devraient l'aveugler, parce qu'il y ferme les yeux, ne servent qu'à l'éclairer et qu'à lui montrer ses devoirs.

A quoi tient-il donc que la vérité ne triomphe dans vos cœurs, sinon à votre corruption ? Pourquoi changez-vous en désespoir ce qui devrait être tout consolant pour vous, si vous y faisiez attention ? Pourquoi jusqu'ici n'avez-vous pu encore malgré tous vos efforts réussir à étouffer cette voix intérieure de la loi qui vous reproche vos désordres et votre incrédulité ? Pourquoi vous roidissez-vous contre une si heureuse destinée qui vous fournit tant de lumières et tant de moyens de salut ? Comparez vos lumières avec les ténèbres que vous supposez dans la loi de Dieu ; vous trouverez qu'elles l'emportent beaucoup sur ces ténèbres. Voilà le véritable secret de trouver le remède où vous croyez ne voir que le mal. Tout ce qui nous est imposé comme une loi ou comme un précepte de la part des hommes, aggrave nos maux, nous jette dans le trouble et l'affliction ; mais la loi de Dieu toute seule nous calme dans nos inconstances, finit nos troubles, nous met en liberté au milieu de notre esclavage, nous affranchit de l'empire du monde, et nous rend enfants de Dieu. Telle est la destinée de l'homme de ne pouvoir trouver le repos que par la violence, le plaisir que par la mortification, la gloire que par les humiliations, et qu'enfin il faille se déclarer à soi-même une guerre continuelle, pour obtenir cette paix éternelle promise à ceux qui auront aimé et pratiqué la loi du Seigneur.

CINQUANTE-SEPTIÈME SERMON.

SECOND SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

ANALYSE.

Division. — *Le monde oppose trois prétextes à l'immutabilité de la loi de Dieu : le prétexte des mœurs et des usages, le prétexte du rang et de la naissance, le prétexte des situations et des inconvénients. Or,* 1° *La loi de Dieu est immuable dans sa durée : donc, les mœurs et les usages ne sauraient la changer ;* 2° *La loi de Dieu est immuable dans son étendue : donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même ;* 3° *La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations : donc, les inconvénients, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression.*

Première partie. — *L'Evangile, la loi de Jésus-Christ, est immuable dans sa durée.* Elle ne change point, parce que les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Telle les premiers fidèles la reçurent à la naissance de la foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour, telle enfin les bienheureux dans le ciel l'adoreront et l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes n'ajoute ou ne diminue rien à son indulgence ou à sa sévérité. Cependant, lorsque les ministres nous représentent quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, pour nous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous sommes loin du royaume de Dieu ; non-seulement nous ne sommes point effrayés de nous trouver si dissemblables à eux, qu'on croirait à peine que nous fussions disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi ; mais nous leur reprochons de rappeler sans cesse ces premiers temps et l'Eglise primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs qui sont désormais impraticables ; nous prétendons que les temps sont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et que ce serait les désespérer que de vouloir les ramener à la vie des premiers siècles.

Mais, 1° Les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-ils altéré celle de l'Evangile ? Jésus-Christ prédit que dans les derniers temps il ne se trouvera presque plus de foi sur la terre ; mais ajoute-t-il qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcherait quelque chose de la sévérité de son Evangile ; ou plutôt, n'ajoute-t-il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer, pour se mettre à couvert de la corruption générale ?

2° Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'aient été faits que pour le premier âge de la foi, où les hommes étaient chastes, innocents, charitables, fervents ; et que Jésus-Christ ait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence ? Où serait l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne ?

3° Nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères, et sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux ; ils ne sont pas même communs à tous les peuples. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle, ni la changer ; autrement, il faudrait un Evangile pour chaque siècle et pour chaque peuple, au lieu que la règle est de tous les temps et de tous les lieux. Donc, de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile ; il faut donc juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles, et non pas des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages.

Ne disons donc plus que les temps ne sont plus les mêmes ; mais la loi de Dieu n'a pas changé. Ne disons plus que les chrétiens des premiers temps avaient ou plus de force ou plus de grâce que nous. Hélas ! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde. Du reste nous avons les mêmes sources de grâce qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime. S'il y a quelque différence entre les premiers chrétiens et nous, c'est que dans les premiers temps, ce n'étaient pas de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avait à craindre, c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer. Cependant l'Evangile qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle.

Deuxième partie. — *La loi de Dieu est immuable dans son étendue.* La loi de Moïse était pour un peuple seul ; mais Jésus-Christ est un législateur universel, il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps, animé par le même esprit et gouverné par les mêmes lois. Cependant, une autre illusion ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle s'adoucit en faveur du rang et de la naissance ; et que les mœurs, attachées à la grandeur par l'usage, en rendant l'observance presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente.

Mais si l'Evangile est la loi de tous les hommes, les grands ont promis sur les fonts sacrés de l'observer, tout comme le peuple ;

et l'Eglise, en les recevant au nombre de ses enfants, ne leur a pas proposé d'autres vœux à faire et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils se réduisent à deux points : les uns sont proposés pour combattre et affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant ; les autres, pour perfectionner cette première grâce du chrétien que nous avons reçue dans le baptême. La violence, le renoncement, la mortification, sont de la première espèce de devoirs ; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le désir des biens invisibles, sont de la seconde : voilà tout l'Evangile. Or, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang et la naissance puissent dispenser les grands ? Au contraire, plus ils sont élevés, plus leur élévation leur fournit de raisons de pratiquer ces devoirs, tant à cause des périls auxquels leur état les expose, que parce qu'ils doivent des réparations plus rigoureuses à la justice de Dieu, à cause des crimes et des excès presque inséparables de la grandeur. Aussi nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Evangile, propose aux princes du peuple et aux grands de Jérusalem d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent ; et ses ennemis eux-mêmes lui rendent cette justice qu'il enseignait la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avait égard ni au rang ni aux personnes. D'où vient qu'après sa mort, l'Evangile parut une doctrine descendue du ciel, sinon, parce qu'annonçant aux grands et aux puissants des maximes tristes et crucifiantes, incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas d'embrasser une loi, qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettait pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres et au simple peuple ? Mais il n'y aurait eu rien de surprenant et de divin dans la conversion des riches, si la doctrine qu'ils auraient embrassée les distinguait du peuple par une plus grande indulgence, et si ce qui est voie de perdition pour les pauvres, était pour eux seuls la voie du salut.

D'ailleurs, si l'Evangile avait des distinctions à faire, et des complaisances à accorder, serait-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance ? Quoi ! il conserverait toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux, et il n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par les plaisirs ?

Troisième partie. — *La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie : donc, les inconvénients, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression.* Cependant tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu serait injuste, et exigerait trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usait d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds, 1° Que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même, mis en parallèle avec notre âme, ne doit être compté pour rien.

2° Que comme la loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

3° Que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles et commodes ; mais au contraire, nous montrer une voie rude et malaisée à tenir ; ainsi, ce que nous appelons inconvénients et extrémités inouïes, ne sont au fond que l'esprit de la loi, et la fin que Jésus-Christ s'était proposée en nous la donnant. D'ailleurs, il est certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique ; et la vertu ressemblerait au vice, si elle ne trouvait au dehors et au dedans de nous que des facilités et des convenances. Jamais les justes n'ont été paisibles observateurs des règles saintes.

Enfin, convenons que ce sont nos passions seules qui forment les inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments et à nos devoirs, et à la loi de Dieu. Ainsi, mourons au monde et à nous-mêmes ; alors tout nous paraîtra possible, les difficultés s'aplaniront en un instant ; et ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Jean, VIII, 46.

Ce n'est pas assez d'avoir défendu l'évidence de la loi de Dieu contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir son immutabilité contre tous les prétextes qui semblent autoriser le monde à se dispenser de ses règles saintes.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux pharisiens que la vérité qu'ils connaissent les jugera un jour ; qu'ils avaient beau se la dissimuler à eux-mêmes, et que le crime de la vérité connue et méprisée demeurerait à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience ; il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité ; de substituer des usages et des traditions humaines à la perpétuité de ses règles ; de les accommoder aux temps, aux circonstances, aux intérêts ; et leur déclare que jusqu'à la fin des siècles, un seul iota ne sera pas changé à sa loi, que le ciel et la terre passeront, mais que sa loi et sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes Frères, les abus qui règnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que, malgré les doutes et les obscurités que nos cupidités répandaient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipait malgré nous ces ténèbres, et que nous n'étions jamais de bonne foi dans les transgressions que nous

tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi ; nous donnons encore atteinte comme eux à son immutabilité ; et, comme si la loi de Dieu pouvait changer avec les mœurs des siècles, les différences des conditions, la nécessité des situations, nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, et y trouver des prétextes ou pour en adoucir la sévérité ou pour en violer tout à fait les préceptes.

En effet, premièrement, le cœur des hommes est changeant ; chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages ; les temps et les coutumes décident toujours de nos mœurs. Or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée ; toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux ; et par ce premier caractère d'immutabilité, elle seule doit être la règle constante et perpétuelle de nos mœurs : première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain ; tout ce qui nous égale avec le reste des hommes blesse notre orgueil ; nous aimons les distinctions et les préférences ; nous croyons trouver dans l'élévation du rang et de la naissance des priviléges contre la loi. Or, la loi de Dieu est immuable dans son étendue ; elle égale tous les états et toutes les conditions ; elle est la même pour les grands et pour le peuple, pour le prince et pour les sujets ; et, par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états et de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs et des règles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même ; il se persuade que ses intérêts doivent l'emporter sur la loi et sur les intérêts de Dieu même ; les plus légers inconvénients lui paraissent des raisons contre la règle. Or, la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie ; et par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes : dernière réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus ; le prétexte des mœurs et des usages, le prétexte du rang et de la naissance, le prétexte des situations et des inconvénients. La loi de Dieu est immuable dans sa durée ; donc, les mœurs et les usages ne sauraient la changer. La loi de Dieu est immuable dans son étendue ; donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même. La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations ; donc, les inconvénients, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des reproches les plus pressants et les plus ordinaires que les premiers apologistes de la religion faisaient autrefois aux païens, c'était l'instabilité de leur morale et les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvait pas dans leur vaine philosophie, et qu'ils ne puisaient pas leurs lumières, disait Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits, et qui est le docteur immuable de la vérité, mais dans la corruption de leur cœur et dans la vanité de leurs pensées ; ils qualifiaient le bien et le mal selon leurs caprices, et les vices et les vertus étaient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur* [1]. Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours le même[2] ; le bien et le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent ; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seules règles éternelles de nos mœurs ; et il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, et ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas, non mutare sententiam, nec variare judicium; non potest aliud esse quod vere quidem bonum est seu malum; omnia penes Dei veritatem fixa sunt* [3].

Or, il n'était pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes, livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain ; c'était la vanité, et non pas la vérité, qui faisait les philosophes ; les règles changeaient avec les siècles ; de nouveaux temps amenaient de nouvelles lois ; en un mot, la doctrine ne changeait pas les mœurs ; c'était le changement des mœurs qui entraînait toujours celui de la doctrine.

[1] Tertull. — [2] *Ibid.*
[3] *Le même*, 1745 et 1764. — *La même*, Renouard.

Mais ce qui étonne, c'est que les chrétiens qui ont reçu du ciel la loi éternelle et immuable qui règle les mœurs, la croient aussi changeante que la morale des philosophes; qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile prescrivait d'abord aux premiers âges de l'Eglise, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs, et ne sont plus faits pour l'affaiblissement et la corruption de nos siècles.

En effet, mes Frères, l'Evangile, la loi de Jésus-Christ est immuable dans sa durée. Voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point. Les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Tout change sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité de son origine; les empires et les états ont leurs progrès et leur décadence; les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles; les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats. Du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle; les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin; nous détruisons ce que nos pères avaient cru digne d'une durée éternelle; et pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais, au milieu des changements des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point; telles que les premiers fidèles les reçurent à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendants les recevront un jour, telles enfin les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères ni plus accommodantes; la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles; et elles forment cet Evangile éternel, que l'ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement, du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum angelum volantem per medium cælum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super* (*omnem*) *terram*[1].

Cependant, mes Frères, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur désir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ; en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les disciples de la foi; lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu; loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point qu'on croirait à peine que vous fussiez disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtemps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies; vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'il serait à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise; mais que tout se relâche et s'affaiblit avec le temps; et que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre[2].

Mais je vous demande, premièrement, mes Frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-elles altéré celle de l'Evangile? Les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux; et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? Lorsqu'il a prédit dans l'Evangile que dans les derniers temps, c'est-à-dire

[1] Apoc., XIV, 6. — [2] Evidemment, Massillon répond ici aux critiques qu'on dirigeait contre sa prédication.

dans les siècles où nous avons le malheur de vivre[1], il ne se trouverait presque plus de foi sur la terre, que son nom y serait à peine connu, que ses maximes y seraient anéanties ; que les devoirs seraient incompatibles avec les usages, et que les justes eux-mêmes se laisseraient presque souiller par la contagion universelle, et entraîner au torrent des exemples ; a-t-il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcherait quelque chose de la sévérité de son Evangile ; qu'il consentirait que les usages, établis par l'ignorance et le déréglement des siècles, succédassent aux règles et aux devoirs de sa doctrine ; qu'il exigerait alors de ses disciples infiniment moins qu'il n'exigeait à la naissance de la foi ; et que son royaume, qui n'était d'abord promis qu'à la violence, serait alors accordé à l'indolence et à l'oisiveté ? L'a-t-il ajouté, je vous le demande ? Au contraire, il avertit ses disciples qu'alors, que dans ces derniers temps, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes pour se mettre à couvert de la corruption générale ; il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde ; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes ; et il finit par les exhorter encore une fois de veiller et de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt*[2].

Et en effet, mes Frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente et attentive ; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos pères ; et, loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers temps, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'exemple commun, aurait peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes Frères, je vous demande en second lieu : croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi ? Croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocents, charitables, fervents, qui vivaient dans ces temps heureux de l'Eglise ; ces hommes qui s'interdisaient eux-mêmes tous les plaisirs ; ces premiers héros de la religion, qui conservaient presque tous jusqu'à la fin la grâce de la régénération qui les avait faits chrétiens ? Quoi, mes Frères ! Jésus-Christ n'aurait récompensé leur zèle et leur fidélité qu'en aggravant leur joug, et il aurait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence ? Quoi, mes Frères, Jésus-Christ n'aurait fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçaient à tout pour lui plaire ; qui ne se partageaient qu'entre le Seigneur et leur époux ; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevaient leurs enfants dans la foi et dans la piété, les Électre, les Eunice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi ? Et il exigerait moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, et qui corrompent les cœurs par la liberté de leurs mœurs, et les piéges qu'elles tendent à l'innocence ? Et où serait ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne ? On exigerait donc plus de celui qui doit moins ? Les transgressions de la loi dispenseraient donc de sa sévérité ceux qui la violent ? Il suffirait d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire ? La voie du ciel s'aplanirait pour les pécheurs, et conserverait toute son âpreté pour les justes ? Et plus les hommes auraient de vices, moins ils auraient besoin de vertu[1] ?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes Frères, si le changement des mœurs pouvait changer les règles, si les usages pou-

[1] Les moralistes, en méditant sur les misères de l'humanité, sont sujets à se croire à la fin des temps. Déjà saint Cyprien, à la fleur même et dans la première jeunesse du christianisme, trouvait que le monde vieilli était en décadence et voisin de sa destruction.

[2] Luc, XXI, 36.

[1] Quoi, cet esprit de renoncement, d'abnégation de soi-même, de violence ; cette mortification de la chair toujours domptée, ces sens toujours soumis à la raison ; ces préceptes si contraires à nos penchants et cependant si fort recommandés, n'auraient été que pour les premiers âges de la foi ? Jésus-Christ aurait réservé ces rigueurs, ces austérités, pour des hommes innocents, chastes, désintéressés, charitables, qui d'eux-mêmes s'interdisaient toute joie, tout plaisir, à cause des péchés de leurs frères, pour ces premiers héros de la religion, toujours en garde contre leurs passions ; il aurait voulu charger de tout le poids

vaient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderait donc à l'inconstance des temps et au goût bizarre des hommes? Il faudrait donc un Evangile pour chaque siècle et pour chaque nation; car nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères; sans doute il ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux; ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre règle, ni la changer; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux; donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puisqu'il faudrait dire anathème à un ange même qui viendrait nous en annoncer un nouveau, et que l'Evangile ne serait plus qu'une loi humaine et point sûre pour les hommes, si elle pouvait changer avec les hommes; donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages, mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles; donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non pas la variation des temps, devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Frères, que les temps ne sont plus les mêmes. Mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas? Que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies. Mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers; changez-vous vous-même; sauvez votre âme dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on exige de vous. Qu'enfin les chrétiens des premiers temps avaient ou plus de force ou plus de grâce que nous. Ah! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde : voilà tout ce qui les distinguait de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de grâce qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise? n'avons-nous pas encore au milieu de nous des âmes pures et saintes, qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs et des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu, que les temps qui nous ont précédés avaient des avantages sur le nôtre : *Ne dicas... quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt; stulta enim est hujuscemodi interrogatio*[1]. Il en a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ; il a fallu dans tous les temps porter sa croix, ne pas se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre; les saints ont eu, dans tous les temps, les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter; et, s'il y a ici quelque différence, c'est que dans les premiers temps, ce n'étaient pas de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avait à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ; c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer; c'était la puissance des Césars et la fureur des tyrans qu'il fallait mépriser; c'étaient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire et par le consentement de presque tous les peuples, dont il fallait se dispenser; c'était, en un mot, l'univers entier qu'il fallait armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux était plus forte que les supplices, que les tyrans, que les Césars, que le monde entier; et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages ou la puérilité d'une dérision; et l'Evangile, qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée, toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux; mais elle est encore immuable dans son étendue, et la même pour tous les états et toutes les conditions; c'est ma seconde réflexion.

de son joug, les Thérèse (*a*), les Agathe, les Catherine, les Claire, ces femmes d'un mérite si connu, d'une innocence si entière, d'une vie si exemplaire, et il en déchargerait aujourd'hui des femmes injustes, voluptueuses, mondaines, infidèles? L'Eglise se relâcherait en leur faveur, leur permettrait l'amour du monde? Pour tous ces plaisirs, tous ces divertissements qu'elles se sont permis pendant tant d'années, Jésus-Christ ne leur demanderait ni tristesse, ni larmes? et pour expier une vie presque entière de désordres, il leur suffirait de mener une vie molle et mondaine, qui ne tend qu'à flatter les sens, et qui aurait fait autrefois le plus grand crime des femmes chrétiennes? Quoi, mon Dieu! toute la sévérité de votre loi serait pour les justes de votre Eglise, et les plus coupables jouiraient seuls du privilége que vous refusez aux plus saints? — *Ed. de* 1708.

(*a*) On a voulu dans ces dernières années réformer l'orthographe du mot de Thérèse. Un savant jésuite, se servant très-mal à propos de l'orthographe espagnole et italienne, a retranché l'*h* au mot Thérèse, qu'il écrit Térèse. Mais le P. Bouix avait oublié l'éthymologie grecque. De là est née une spirituelle et charmante discussion. L'abbé Postel a très-finement répondu au P. Bouix, qui, je ne sais pourquoi, a prétendu faire de sa petite querelle une question d'orthodoxie.

[1] Eccles., VII, 11.

DEUXIÈME PARTIE.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ est de réunir sous les mêmes règles le Juif et le gentil, le grec et le barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets; en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'était donnée qu'à un peuple seul; mais Jésus-Christ est un législateur universel; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps. C'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent. On peut y exercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisaient autrefois les hommes, sont anéanties par l'Evangile. Cette loi sainte ne connaît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni esclave; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous; elle ne les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus; et les plus grands à ses yeux sont ceux qui sont les plus saints[1].

Cependant, une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance; que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; et que les obstacles que les grandes places et les mœurs attachées à la grandeur mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Evangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Eglise violées; les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, et réservés au nom seul et à la naissance. De là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse et les justifie[1].

Mais, mes Frères, je l'ai déjà dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes. Grands, peuple, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer; l'Eglise, en vous recevant au nombre de ses enfants, n'a pas proposé aux grands d'autres vœux à faire et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple; vous y avez tous fait les mêmes promesses; tous juré, à la face des autels, d'observer le même Evangile. L'Eglise ne vous a pas demandé alors, si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle et vous engager à suivre sa loi. Sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile saint sur votre tête, pour marquer que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes Frères, tous les devoirs de l'Evangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre et affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant; les autres pour perfectionner cette première grâce du chrétien que nous avons reçue dans le baptême; c'est-à-dire les uns pour détruire en nous le vieil Adam; les autres pour y faire croître Jésus-Christ. La violence, le re-

[1] Le caractère le plus essentiel de la loi, dit saint Paul, est de réunir le Juif et le gentil, le riche et le pauvre, le grand et le petit, le souverain et le peuple sous un même joug et dans un même rang. La loi de Moïse, du moins en ce qu'elle avait de précis, n'était donnée qu'à un peuple. Toutes les autres nations n'avaient qu'une loi écrite dans leur conscience; mais la loi de Dieu est la loi de toutes les nations, de tous les peuples; elle ne fait plus de différence du Juif et du gentil, du fidele et de l'infidèle. Sitôt qu'ils y sont soumis, ils sont égaux. Par elle tout est réuni, tout est confondu; c'est le même esprit qui les conduit, la même foi qui les anime, la même charité qui les perfectionne, les mêmes maximes qui les règlent. Vous pouvez y occuper des places différentes, vous pouvez y être ou plus bas ou plus haut, ou plus grand ou plus petit; mais en quelque situation que vous y soyez, c'est partout le même motif qui vous conduit; vous pouvez y changer de situation, et passer d'un poste à un autre, d'un état à un autre, mais l'esprit qui y domine, qui y règne, est partout le même. — *Ed. de* 1708.

[1] Cependant, un écueil, trop ordinaire parmi les chrétiens, contre l'immutabilité de la loi de Dieu, est de s'imaginer qu'elle change et qu'elle se relâche de sa sévérité en faveur du rang et de la condition; qu'elle est plus douce pour des personnes nées dans la grandeur et dans l'opulence; que l'abondance et l'élévation sont des obstacles légitimes à une vie pénitente; que la qualité est un prétexte raisonnable qui dispense des rigueurs de la loi, et qui en rend même souvent la transgression innocente. De là ces belles vertus, la prière, le jeûne et la retraite, si essentielles à la religion, ne passent plus chez les grands que pour d'indifférentes pratiques, réservées au peuple et aux petits; de là on se persuade follement qu'il y a une autre voie de mérite et de salut pour les uns que pour les autres. — *Ibid.*

noncement, la mortification, regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le désir des biens invisibles, sont renfermés dans le second : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs, dont le rang et la naissance puissent vous dispenser[1]?

Devez-vous moins prier que les autres fidèles? Avez-vous moins de grâces à demander qu'eux, moins d'obstacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de désirs à combattre? Hélas! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occasions de chute naissent sous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons désirs. Est-ce dans une situation si terrible pour le salut que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux et plus commode? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire; parce que plus les plaisirs corrompent votre cœur, plus la vigilance est indispensable, parce que les périls sont plus fréquents; plus la foi doit être vive, parce que tout ce qui vous environne l'affaiblit et l'éteint; plus la prière doit être continuelle, parce que les grâces pour vous soutenir doivent être plus abondantes; la pauvreté de cœur plus héroïque, parce que les attachements aux choses d'ici-bas sont plus inévitables; enfin, plus vous êtes élevé, plus le salut vous devient difficile; voilà le seul privilége que vous pouvez attendre de votre élévation. Aussi, grand Dieu, vous nous avertissez souvent que votre royaume n'est que pour les pauvres et les petits; vous ne parlez de la difficulté du salut pour les grands et les puissants qu'en des termes qui sembleraient leur ôter tout espoir d'y prétendre, si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes, et que votre grâce est encore plus puissante pour nous sanctifier que la prospérité pour nous corrompre[2].

Et certes, mes Frères, si la grandeur et l'élévation rendaient notre condition plus heureuse et plus favorable par rapport au salut, en vain la doctrine de Jésus-Christ nous apprendrait à craindre les grandeurs et les prospérités humaines; en vain on nous dirait que bienheureux ceux qui pleurent et qui sont affligés ici-bas; que malheur à ceux qui se réjouissent et qui sont dans l'abondance; et qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde, par les biens et les honneurs passagers qu'on y reçoit, c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire, la grandeur et la prospérité deviendrait un état digne d'envie, même selon les règles de la foi; il faudrait appeler heureux, contre la maxime de Jésus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs et dans l'opulence, puisque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveraient encore une voie de salut plus douce et plus aisée que dans un état plus obscur; ceux qui souffrent et qui sont affligés ici-bas, seraient donc les plus malheureux de tous les hommes, puisqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudrait encore ajouter celles d'un Evangile plus rigoureux et plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudrait-il vous annoncer, mes Frères, si c'étaient là les règles de la morale de Jésus-Christ?

[1] Mais l'Evangile ne renferme que deux sortes de devoirs : les uns pour corriger et combattre ce fonds de corruption que nous avons hérité de notre premier père; les autres qui nous sont nécessaires pour perfectionner cette foi, cette grâce qui doit nous conduire à la ressemblance de notre divin modèle, je veux dire Jésus-Christ. Or que trouvez-vous dans votre rang, dans votre condition, qui doive vous dispenser d'aucun de ces devoirs? — *Ed. de* 1705.

[2] Premièrement. Pour être plus grand, plus élevé que les autres, en êtes-vous moins corrompu, moins faible, moins porté vers le mal? Pour être grand avez-vous moins de désirs à régler, de passions à combattre, de penchants à vaincre, de misères secrètes à pleurer? Vous le savez; et plût à Dieu qu'une malheureuse expérience vous en eût moins instruit! Séparez donc de votre nature tout ce qui vous distingue des autres; c'est-à-dire dépouillez-vous de vos biens, de vos titres, de vos charges, de vos emplois, pour vous représenter à vous-même tel que vous paraîtrez devant Dieu; examinez encore l'usage que vous avez fait jusqu'ici, et que vous faites encore tous les jours, de ce cœur, de cette raison, de ce corps que le Seigneur vous a donné avec la vie. On sait assez ce que vous êtes devant les hommes; mais dites-nous qu'êtes-vous devant Dieu; et qu'avez-vous qui vous distingue devant lui du reste des hommes, sinon peut-être un plus grand fonds de corruption, un cœur lié par la passion dont vous n'êtes plus le maître, une raison orgueilleuse qui a changé mille fois de situation pour faire changer son Dieu; un corps prostitué mille fois dans les excès et les débauches, et qui s'est rendu indigne de devenir jamais le temple du Saint-Esprit? Mesurez-vous là-dessus, et, repassant sur les premiers devoirs que vous impose la loi, dites-nous si vous trouvez dans votre rang, dans votre condition des prétextes légitimes qui vous en puissent dispenser. Grand Dieu! vous le savez : où le salut est-il plus désespéré que parmi les grands; le penchant plus violent, les passions mieux nourries, les médisances plus cruelles, l'injustice plus ordinaire, l'ambition plus démesurée, le libertinage plus monstrueux? C'est là que par une précaution tout injuste, on s'étudie à chercher des artifices pour pallier ses crimes. Quelle dispense frivole pouvez-vous donc vous promettre du côté de la condition sur le violement de la loi? Si le simple peuple n'en est point dispensé, croyez-vous en être plus exempt, vous qui n'avez plus que lui que vos crimes et votre ambition? — *Ed. de* 1708.

Mais je n'en dis pas assez. Quand la prospérité n'exigerait pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle exigerait du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes et les excès qui en sont inséparables. Hélas ! mes Frères, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connaissent plus de bornes; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses ? N'est-ce pas parmi les grands que la débauche plus affreuse raffine même sur les crimes communs; que les dissolutions deviennent un art; et que pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime des ressources contre le crime même ? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la religion ? Si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seraient-ils déchargés ? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, et non sur votre rang ; jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, et non pas par les vains hommages que les hommes vous rendent ; comptez les jours et les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, et non pas les années et les siècles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur les cendres de vos tombeaux ; examinez ce que vous devez à Dieu, et non pas ce que les hommes vous doivent. Si le monde devait vous juger, vous pourriez vous promettre des distinctions et des préférences ; mais le monde sera lui-même jugé; et celui qui le jugera et vous aussi, ne distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les noms ; il ne demandera que les œuvres ; mesurez là-dessus les distinctions que vous devez attendre [1].

Aussi, mes Frères, nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Evangile, proposât aux princes du peuple et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple. Il parle dans la capitale de la Judée, et devant ce que la Palestine avait de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivait. Ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs ; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée ; à ce jeune homme qui possédait de si grands biens, comme aux enfants de Zébédée, qui n'avaient que leurs filets pour héritage ; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obscure. Ses ennemis eux-mêmes avouaient que c'était là son caractère propre, et étaient forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignait la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avait égard ni au rang ni aux personnes. *Scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces... : non enim respicis personam hominum* [1].

[1] D'ailleurs l'élévation du rang donne-t-elle tant de privilége aux grands, que de suppléer à la juste précaution que demande la foi si nécessaire au reste des fidèles ? Laisse-t-elle moins de périls à éviter, moins d'obstacles à surmonter, moins d'occasions à fuir ? Que trouvez-vous donc dans ce grand nom, dans cette haute naissance, qui puisse adoucir les voies pénibles de l'Evangile, vous frayer un chemin large et commode, au salut ? Plus vous êtes élevé, et plus les occasions de chute naissent sous vos pas. Vous le savez, plus vous êtes riche et plus vous avez d'écueils à éviter ; plus vous êtes grand, opulent, et plus vous avez de quoi rendre votre vie aisée, douce, commode, voluptueuse; donc plus vous êtes élevé, plus votre rang vous rend la pénitence nécessaire ; plus vous êtes élevé, plus votre foi doit être vive, parce que tout ce qui vous environne vous séduit, vous flatte, et vous corrompt ; plus vous êtes élevé, plus la prière et la retraite vous sont nécessaires, parce que les chutes sont plus fréquentes, et que vous avez plus de besoin des secours du Ciel; plus vous êtes élevé, plus vous devez veiller, parce que le monde vous est plus périlleux qu'à d'autres, que les dangers se multiplient, et que le salut devient plus difficile. Voilà l'avantage qui vous revient de votre prospérité, de votre élévation; vous avez plus d'efforts à faire, plus de combats à soutenir que les autres, et avec toute votre grandeur, et tous vos biens vous périrez avec des vertus communes qui auraient peut-être suffi pour vous sauver dans une fortune médiocre. Mon Dieu ! vous nous avertissez que votre royaume n'est que pour les petits; que les larmes sont le prix auquel vous l'accorderez. Vous ne parlez de la difficulté du salut pour les riches et les grands du monde qu'en des termes qui font trembler. Votre Evangile les menace partout et ne leur est favorable nulle part ; les promesses consolantes que vous faites ne regardent que les pauvres, que ceux qui sont dans la tristesse ; et après cela les riches et les grands prétendraient user d'adoucissement dans des devoirs essentiels, proposés sans adoucissement au reste des hommes ! C'est ainsi que votre élévation devient un jouet qui vous amuse, grands du monde, et votre prospérité apparente, le motif insensé de votre confiance. — *Ed. de* 1708.

[1] Matth. XXII, 16. — Avons-nous jamais vu dans l'Evangile que Jésus-Christ proposât aux grands de Jérusalem d'autres lois qu'à ses disciples, et aux riches citoyens des grandes villes des maximes plus douces qu'aux pauvres habitants des bourgades de la Judée ? Il parle du même ton aux grands de la Palestine qu'à cette populace qui le suivait dans le désert. La victoire sur ses passions, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, le dépouillement de ses biens, voilà ce qu'il prêche à la florissante Jérusalem, comme à l'obscure Nazareth ; voilà ce

Que dis-je? après sa mort même, l'Evangile ne parut une doctrine descendue du ciel que parce que, annonçant aux grands et aux puissants des maximes tristes et crucifiantes, si incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas de se soumettre au joug de Jésus-Christ, et d'embrasser une loi, qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettait pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres et au simple peuple. Et en effet, mes Frères, pourquoi les premiers défenseurs de la foi auraient-ils regardé la conversion des Césars et des puissants du siècle, comme une preuve de la vérité et de la divinité de l'Evangile? Qu'y aurait-il de si surprenant que les riches et les puissants eussent embrassé une doctrine qui les distinguerait du peuple, par une plus grande indulgence; qui, tandis qu'elle prescrirait aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, se relâcherait en faveur des grands, et consentirait que les profusions, les plaisirs, les sensualités, les jeux, les spectacles si rigoureusement interdits au commun des fidèles, devinssent une occupation innocente pour eux; et que ce qui est une voie de perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie de salut? Ce serait donc la sagesse du siècle qui aurait établi l'Evangile, et non pas la folie de la croix; ce seraient les artifices et les égards humains, et non pas le bras du Tout-Puissant; ce serait la chair et le sang, et non pas la vertu de Dieu; et la conversion de l'univers n'aurait rien de plus merveilleux que l'établissement des superstitions et des sectes.

Et au fond, mes Frères, de bonne foi, si l'Evangile avait des distinctions à faire, et des complaisances à accorder, si la loi de Dieu pouvait relâcher quelque chose de sa sévérité, serait-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance [1]? Quoi! elle conserverait toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux? Elle condamnerait aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance et d'amertume, et qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état, que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front? Et elle déchargerait de ces devoirs rigoureux les grands de la terre? Et elle n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs? Et elle réserverait toute son indulgence pour ces âmes molles et voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre que pour y jouir d'une injuste félicité, et qui ne connaissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes [1].

Grand Dieu! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines! Après avoir corrompu le cœur, elles éteignent

qu'il commande à ce jeune homme qui possédait tant de bien, comme aux enfants de Zébédée qui n'avaient que des filets; aux illustres sœurs de Lazare, comme aux femmes de la lie du peuple. Cependant, quoique Jésus-Christ annonçât aux riches et aux grands du monde des maximes si austères, ils ne laissaient pas de l'écouter; ils embrassaient comme les plus petits et les plus pauvres une doctrine, qui, au milieu de leur abondance, ne leur laissait pas plus de bien qu'au reste des hommes. — *Ed. de* 1708.

[1] Massillon revient très-souvent sur cette idée, d'ailleurs si parfaitement juste, et si bien placée à la cour de Louis XIV.

Et certes si les grands pouvaient se promettre plus de plaisirs, de commodités, de sensualités que le reste du monde, qu'y aurait-il de si surprenant qu'ils eussent cru volontiers en Jésus-Christ, et embrassé sa sainte religion? Pourquoi apporterions-nous leur conversion et la sainte vie que tant de puissants et de riches ont menée sur la terre, comme une des plus fortes preuves de la foi des chrétiens? Y aurait-il tant de lieu de s'étonner qu'ils se fussent si facilement soumis à des lois adoucies en leur faveur? Quoi! serait-il juste de faire porter aux petits et aux pauvres toute la sévérité de la loi, tandis qu'elle se relâcherait en faveur des grands; que les spectacles, les jeux, les divertissements, interdits à tout le reste des hommes, fussent permis à ceux-ci, et que toute la folie du siècle devînt pour eux la sagesse du salut? Ce serait donc la chair et le sang, et non la vertu et l'esprit de Dieu, qui aurait inspiré et établi ces lois. Rien n'est plus contraire à l'établissement de la foi; rien de plus injurieux à la morale de Jésus-Christ et à l'immutabilité de ses saintes maximes. — *Ed. de* 1708.

[1] Après tout, si l'Eglise avait quelque privilége à accorder, si elle avait quelqu'un à dispenser de porter sa croix, et de faire pénitence en ce monde, seraient-ce ceux qui sont dans l'abondance et l'élévation? Quoi! elle souffrirait dans la joie et le plaisir des hommes à qui rien ne manque, pendant qu'elle condamnerait aux larmes et aux mortifications des infortunés, dont la vie n'est presque qu'une suite continuelle de misères et de travaux? Quoi! elle interdirait toute sorte de contentement, et défendrait les jeux et les spectacles à des malheureux, qui n'ont point d'autre soin que de se mettre à couvert de la faim et de la soif, du froid et du chaud, et qui peuvent à peine trouver le temps de manger en repos un pain gagné à la sueur de leur front, pendant qu'elle n'exigerait point cette privation, des riches et des grands du monde, dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs, qui ne refusent rien à leurs sens, et qui se permettent tout ce qui peut flatter leurs désirs! (*a*) Elle ne serait facile et indulgente, sur l'article de la prière et du jeûne, qu'à ces hommes qui ne connaissent point d'autre Dieu que leur ventre, d'autres maîtres qu'eux-mêmes, qui ne songent qu'à éloigner tout ce qui peut les contraindre, les gêner, les contrister, et qu'à oublier, par libertinage, qu'ils vivent sous un Evangile qui les condamne! — *Ed. de* 1708.

(*a*) Voilà un noble et généreux langage, une parole saintement libre; digne du cœur d'un Fénelon et d'un Massillon. Ces grandes âmes ne craignent pas de présenter à cette fastueuse cour de Louis XIV, à ces grands alors si flattés, les austères et utiles vérités du pur christianisme.

encore toutes les lumières de la foi. Il est rare que les grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune et de la gloire, sur les ressorts secrets qui font mouvoir les cours et les empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du salut. Le monde les a si fort accoutumés aux préférences qu'ils se persuadent devoir en trouver aussi dans la religion. Parce que les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croient, ô mon Dieu, que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme, et qu'en remplissant quelques faibles devoirs de piété, qu'en faisant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au-delà de ce qu'ils vous doivent; comme si leurs moindres œuvres de religion trouvaient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi et la charité qui les anime [1].

C'est ainsi, mes Frères, que la loi de Dieu, immuable dans son étendue, est la même pour tous les états, pour les grands et pour le peuple. Mais elle est encore immuable dans toutes les situations de la vie; et il n'est ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, et même l'adoucir, devienne un tempérament légitime et nécessaire [2]. Ce devait être ici ma dernière réflexion; mais j'abrége et je poursuis [3].

Oui, mes Frères, tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu serait injuste et exigerait trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usait d'indulgence à notre égard.

Ainsi, la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, et de ne pas permettre que des créanciers malheureux souffrent de nos profusions insensées. Cependant, on se persuade que dans une grande place il faut soutenir l'éclat d'une dignité publique, que l'honneur du maître demande qu'on ne laisse pas avilir par des dehors obscurs et rampants le poste élevé qu'il nous a confié, qu'on est redevable au prince, à l'état, à soi-même, avant que de l'être aux particuliers, et que la bienséance publique l'emporte alors sur la règle particulière [1].

Ainsi, la loi de Dieu nous enjoint d'arracher

[1] Grand Dieu, que vous êtes terrible, lorsque vous maudissez les prospérités temporelles ! que les heureux du monde sur qui vous les versez à pleines mains, sont à plaindre ! que votre conduite est redoutable, lorsque, par une malédiction visible, attachée à l'abondance, vous permettez que les ténèbres augmentent au même temps que la prospérité, qu'on perde la connaissance et le goût des choses du ciel, à mesure qu'on acquiert les choses de la terre ! — 1708.

[2] La loi de Dieu est donc la même pour tous les états, et pour toutes les conditions ; elle ne fait acception de personne, point de distinction entre le Juif et le gentil converti. Elle réduit tous les hommes, pauvres et riches, grands et petits, rois et sujets, d'une condition obscure et élevée, sous un même joug, et nous oblige tous également de servir et d'aimer notre Dieu de la même manière, de suivre la même voie pour arriver au salut. — *Ibid.*

[3] Cette dernière réflexion forme en effet la troisième partie de l'édition de 1708. Elle commence par quelques réflexions très-élevées que nous donnons ici :

« Une illusion très-ordinaire parmi les hommes, c'est d'attribuer presque toujours à Dieu des perfections humaines, et de supposer qu'il juge ici-bas de tout ce qui s'y passe comme ils en jugent eux-mêmes. Ainsi la diverse situation du rang, le changement de fortune, d'emploi, et plusieurs autres conjonctures, où notre honneur, nos biens, notre réputation courent quelque risque, nous paraissent des événements assez considérables pour être l'objet du soin et de l'inquiétude de Dieu même. Mais supposons, si vous voulez, que Dieu entre dans ces basses révolutions, et que, touché de la même raison qui nous intéresse si fort, il ait pour nous les mêmes égards que nous aurions pour nous-mêmes, cependant, la loi de Dieu subsiste toujours dans son immutabilité. C'est une règle immobile pour nous, qui ne sait ce que c'est que s'accommoder aux intérêts particuliers. Tout doit s'accommoder à elle, et nulle conjoncture ne devient une raison légitime, qui puisse nous en dispenser. Cependant, ô aveuglement déplorable ! les embarras, les conjonctures, les perplexités, tout nous sert de prétexte pour la violer librement ; nos devoirs nous paraissent toujours incompatibles avec la situation où nous sommes, et ce que la raison, le respect humain, favorable à l'amour-propre, nous suggère, l'emporte toujours sur ce que la religion et la loi exigent de nous ».

[1] Ainsi la loi de Dieu nous ordonne de rendre à un chacun ce qui lui appartient, de ne point frustrer un créancier des justes dettes qui peut-être sont cause de sa ruine, de ne point retenir à de misérables domestiques un salaire qu'ils ont si bien mérité, de payer des dettes que nous avons accumulées par nos excès, nos dépenses, notre faste, notre jeu... Cependant, dans le rang où l'on est élevé, l'honneur demande qu'on soutienne sa noblesse, sa grandeur, sa naissance, qu'on se réserve de quoi faire figure ; l'on croit qu'on n'est obligé de rendre que ce que l'on peut honnêtement se dérober à soi-même ; et parce qu'on est personne publique, personne élevée, personne noble, on s'imagine pouvoir être personne injuste envers son prochain. — *Ed. de* 1708.

Toutes ces sages réflexions sur la bonne économie domestique et sur le paiement régulier des dettes étaient très-justement appliquées à ce siècle de Louis XIV, où ce devoir important était parfois si étrangement violé. Ce qui suit sur la fureur des haines à la cour et parmi les grands était encore parfaitement placé, les seuls mémoires de Saint-Simon suffisent pour le prouver. Au reste toute cette morale est générale, universelle, tristement immuable ; et nous sentons tous dans quelque coin du cœur les symptômes de ces terribles maladies du cœur que combat l'éloquence chrétienne de Massillon.

l'œil qui scandalise, et le jeter bien loin de nous ; de nous séparer d'un objet qui a été de tout temps l'écueil de notre innocence, et auprès duquel nous ne saurions être en sûreté. Cependant, l'éclat que ferait une rupture, les soupçons qu'elle pourrait réveiller dans l'esprit du public, les liens de société, de parenté, d'amitié, qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat, nous persuadent qu'elle n'est pas alors ordonnée, et qu'un péril devenu comme nécessaire devient pour nous une sûreté [1].

Ainsi, la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice ; c'est-à-dire de ne pas la dissimuler par des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer. Cependant, on se persuade que des vérités qui seraient inutiles, doivent être supprimées ; et qu'une liberté dont tout le fruit serait d'exposer notre fortune et de nous rendre odieux sans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, serait plutôt une indiscrétion qu'une loi de charité et de justice.

Ainsi, la loi de Dieu nous prescrit de ne chercher dans les soins publics que l'utilité des peuples, pour qui seuls l'autorité nous est confiée ; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice, les asiles de l'oppression et de la misère. Cependant, on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, soutenir des abus que l'on connaît insoutenables, sacrifier sa conscience et son devoir à la nécessité des temps, et violer sans scrupule les règles les plus claires, parce que les inconvénients qui naîtraient de leur observance, semblent en rendre la transgression nécessaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvénients humains font toujours pencher la balance de leur côté ; et le devoir et la loi de Dieu cède toujours à la nécessité des temps et des conjonctures.

Or, mes Frères, je ne vous dis pas premièrement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même, mis en parallèle avec notre âme, ne doit être compté pour rien ; et que, quand le ciel et la terre changeraient de face, que le monde entier devrait périr, et tous les maux fondre sur notre tête, ces inconvénients seraient toujours infiniment moindres que la transgression de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, — parce que l'obligation de la loi est claire et précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception, est toujours douteuse ; — et qu'ainsi préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile, ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune ou à notre gloire ou à notre repos, et nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédients qui l'adoucissent, et qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour-propre. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles, commodes, et qui ne prissent rien sur nos passions. Il est venu porter le glaive et la séparation dans les cœurs, séparer l'homme de ses proches, de ses amis, de lui-même, nous montrer une voie rude et malaisée à tenir. Ainsi, ce que nous appelons inconvénients et extrémités inouïes, ne sont au fond que l'esprit de la loi, les conséquences les plus naturelles des règles et la fin que Jésus-Christ s'était proposée en nous les prescrivant.

Ce jeune homme de l'Evangile regardait comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son père, et recueillir sa succession, s'il suivait Jésus-Christ; et c'est précisément ce sacrifice que Jésus-Christ exigeait de lui. Ces hommes appelés au festin regardaient comme un inconvénient, l'un d'abandonner sa maison des champs, l'autre son commerce, le dernier enfin de suspendre la solennité de ses noces ; et c'était pour rompre tous ces liens qui les attachaient encore trop à la terre, que le père de famille

[1] Tout cela est bien obscur dans l'édition de 1708 : « Ainsi Jésus-Christ nous ordonne de nous arracher l'œil s'il scandalise notre frère, de ne point non-seulement haïr nos ennemis, mais même d'empêcher les soupçons violents qu'une rupture, qu'un refroidissement jetterait dans les esprits; avec tout cela on ne laisse pas de se persuader qu'on peut être innocent en exposant au danger son prochain; et que ce n'est point être scandaleux que de leur montrer nos faiblesses ».

les invite de venir s'asseoir au festin. Esther [1] regardait d'abord comme un inconvénient d'aller paraître devant Assuérus contre la loi de l'empire, et de se déclarer fille d'Abraham et protectrice des enfants d'Israël [2] ; et cependant, comme lui représenta le sage Mardochée, le Seigneur ne l'avait élevée à ce point de gloire et de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paraît une raison contre la loi ; et nous prenons pour des inconvénients les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Frères, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique ; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ est de soulever contre elle toutes les raisons de la chair et du sang ; et que la vertu ressemblerait au vice, si elle ne trouvait au dehors et au dedans de nous que des facilités et des convenances ? Les justes, mes Frères, n'ont jamais été paisibles observateurs des règles saintes. Abel trouva des inconvénients dans la jalousie de son propre frère ; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens ; Abraham, dans les disputes de ses serviteurs ; Joseph, dans les périls où l'exposait l'amour de la pudeur et la fureur d'une femme infidèle ; Daniel, dans les usages d'une cour profane ; le pieux Esdras, dans les mœurs de son siècle ; le généreux Eléazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux. Enfin, suivez l'histoire des justes, et vous verrez que dans tous les siècles tous ceux qui ont marché dans les préceptes et dans les ordonnances de la loi, ont trouvé des inconvénients, où la justice elle-même semblait autoriser la transgression des règles, ont rencontré en leur chemin des obstacles, où les lumières d'une raison humaine semblaient décider en faveur du prétexte contre la loi ; en un mot, où la vertu semblait condamner la vertu même ; et qu'ainsi il n'est pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obstables, mais qu'il est nouveau de prétendre trouver dans ces obstacles des excuses légitimes, qui nous dispensent de la loi de Dieu.

Et la raison décisive qui confirme cette vérité, c'est que nos passions seules forment des

[1] Massillon fait dans ses sermons plusieurs allusions au livre Esther, alors si remis en lumière par le génie du grand Racine.

MARDOCHÉE.

[2] Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise ;
Et, sans le prévenir, il faut pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.
RACINE, *Esther*, I, 3.

Dans les saints Livres, nous voyons Mardochée faire dire à Esther de se présenter devant le roi, et de le prier en faveur d'Israël : *Ut intraret ad regem, et deprecaretur eum pro populo suo.* Elle lui fait répondre en ces termes : « Omnes servi regis, et cunctæ quæ sub ditione ejus sunt, norunt provinciæ, quod sive vir, sive mulier, non vocatus interius atrium regis intraverit absque ulla cunctatione statim interficiatur ; nisi forte rex auream virgam ad eum tetenderit pro signo clementiæ, atque ita possit vivere. Ego igitur quo modo ad regem intrare potero, quæ triginta jam diebus non sum vocata ad eum » ? — *Esther*, IV, 8-12.

MARDOCHÉE.

Quoi, lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? Votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains ;
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers.
Et vous qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être et toute votre race.
Esther, I, 3.

Voici maintenant dans l'Ecriture les paroles de Mardochée : « Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis Judæis ; si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi ; et tu et domus patris tui peribitis. Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris ut in tali tempore parareris? » — *Esther*, IV, 13-14.

inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments à nos devoirs et à la loi de Dieu ; et que des vues de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les justifient à nos yeux, malgré l'évidence des règles qui les condamnent, que parce que nous aimons plus notre gloire et notre fortune que les règles mêmes.

Mourons au monde et à nous, mes Frères ; rendons à notre cœur les sentiments d'amour et de préférence qu'il doit à son Seigneur ; alors tout nous paraîtra possible ; les difficultés s'aplaniront en un instant ; et ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu et non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime ! Les raisons ne manquent jamais aux passions ; l'amour-propre est habile à mettre toujours du moins les apparences de son côté ; il change toujours nos faiblesses en devoirs, et nos penchants deviennent bientôt des titres légitimes[1]. Et ce qu'il y a de plus déplorable, dit saint Augustin, c'est que nous appelons la religion même au secours de nos passions, que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les règles de la piété même, et que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena religionem suffragari debere christianam.*

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes ; que nous n'employons les lumières de notre raison qu'à obscurcir celles de la foi ; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre, qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyons pouvoir vous désobéir impunément : c'est-à-dire que tous nos soins, toutes nos réflexions, toute la supériorité de nos vues, de nos lumières, de nos talents, toute la sagesse de nos mesures et de nos conseils, se borne à nous perdre et à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle[1].

Evitons ce malheur, mes Frères ; ne comptons de voie sûre pour nous que celle des règles et de la loi ; et souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi, que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la règle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

[1] Ah ! mes Frères, qu'il est aisé de trouver des prétextes pour se dispenser des commandements pénibles, quand la cupidité est la seule qu'on écoute ! L'amour-propre est habile à mettre toujours la vraisemblance de son côté ; la faiblesse sert bientôt d'excuse à quiconque ne consulte que sa délicatesse ; et dès qu'on se met en tête qu'une chose est trop dure à supporter, on se persuade bien aisément qu'il faut la laisser. *Ed. de* 1708.

[1] Mon Dieu, c'est ainsi que nous nous abusons : nous ne sommes infracteurs de votre sainte loi, que parce que nous nous cachons à nous-mêmes nos propres devoirs, comme si notre aveuglement volontaire justifiait notre cupidité, comme s'il en était une excuse légitime, loin d'en être la plus terrible peine. — *Ibid.*

CINQUANTE-HUITIÈME SERMON.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA PASSION.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

NOTICE HISTORIQUE.

Ce remarquable sermon fut prononcé à Saint-Cyr le lundi de la Passion. Il offre un beau contraste entre la vie du monde et la vie sincèrement chrétienne. Madame de Maintenon en fut très-satisfaite. On peut voir ce que nous avons dit sur ce sermon, page 263 du tome 1er de cette édition.

ANALYSE.

DIVISION. — *Nous perdons le temps sans regret, ou nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas.* 1° *Connaissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas, parce qu'il est court;* 2° *Connaissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Connaissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisièmement, enfin, il est irréparable; et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1° Le temps est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier père, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avons reçue; bien plus, autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle aurait dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation et de notre mort n'est suspendu que parce que Jésus-Christ est mort à notre place. Outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidents, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés jusqu'ici? La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour: donc, passer ce temps et ces moments en inutilités, n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisserait inutile un trésor immense dont il serait héritier, sans l'employer, ou pour établir sa fortune, ou pour s'élever aux honneurs: quelle folie donc à nous de ne faire aucun usage du temps, qui est un trésor tout autrement estimable, dont nous avons hérité; puisqu'il peut nous servir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ, dans cette société immortelle de bienheureux qui seront tous rois, et cela, pendant toute l'éternité? Cependant, ce temps dont il n'est point d'heure et de moment qui, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel, dont la moindre perte devrait nous causer les regrets les plus vifs et les plus cuisants; ce temps nous est à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

2° Le temps est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siècles, du moins les jours et les moments perdus ne formeraient qu'un point imperceptible dans un si grand espace, et nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; mais nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps et aux bienséances; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et nous ne savons quel usage faire de ce peu qui nous reste; et nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié! Car ne devrions-nous pas penser que, dans ce peu de temps que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? Dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie; comment donc peut-il nous rester du temps pour des plaisirs et des inutilités dans une vie aussi courte et aussi criminelle? Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour

unique nous est à charge, et nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; nous cherchons comment l'abréger; et nous arrivons au soir, sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé, que de nous être rendus encore plus criminels? Et que savons-nous si même l'abus que nous en faisons n'obligera pas la justice divine à l'abréger? les morts soudaines et imprévues étaient autrefois des accidents rares; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours. Venez nous dire après ce a qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser, et passer le temps à quelque chose? Quoi! le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? On est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment et passer le temps à quelque chose? Eh! le chrétien, l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser! Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassements innocents dans la vie; mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel; ou si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes.

3° Le temps est irréparable. Premièrement, parce que, sans doute, Dieu a attaché à chacun des moments de notre vie des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification : or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devrait nous avancer vers le ciel : or les jours et les moments perdus nous laissent en arrière; ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisièmement, parce qu'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence et de satisfaction. On a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité; or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

Deuxième partie. — *Connaissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments, c'est de les remplir dans l'ordre, et selon la volonté du Seigneur qui nous les donne. Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste :

1° A nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment, et à ne pas chercher les places et les situations qui multiplient nos embarras L'inquiétude nous forme des occupations; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parce qu'en rentrant au dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, des réflexions tristes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations et dans les distractions éternelles; mais nous nous trompons. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et ce n'est que pour les âmes justes que le temps ne pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage. Or, outre que l'inquiétude, par ses agitations et son inconstance, ne saurait nous faire trouver cette paix et cette joie qui ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, elle ne sanctifie pas non plus l'usage de notre temps, puisqu'une vie de dérangement est entièrement opposée à cette vie d'ordre et de règle que Dieu exige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même; on croit bien employer son temps; mais on prend encore le change en cela, parce qu'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi, sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée, que Dieu ne demandait pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque Dieu nous les ménage.

2° L'ordre qui doit régler et sanctifier l'usage de notre temps, consiste à regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées de nos occupations celles que nous devons à notre salut; c'est l'unique moyen de réparer en quelque manière la dissipation de cette partie de notre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent toute entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : toutes nos autres occupations nous paraissent essentielles, nous n'oserions y toucher; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce que l'on retranche, ce sont les soins du salut. On ne trouve jamais de temps pour cela; et si l'on donne quelques moments à Dieu, ce sont ceux dont le monde ne veut plus, et dont nous sommes peut-être embarrassés. Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers; ils ne sont pas dignes de nous. Les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée; car nous nous devons à Dieu avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches. Dieu a les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison; c'est donc pour Dieu premièrement que nous devons en faire usage, et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

On dira qu'on croit, en remplissant les devoirs pénibles et infinis de son état, servir Dieu et travailler à son salut. Il est vrai; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi et dans un esprit de religion et de piété, car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui. Cela étant, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes; mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, c'est devant Dieu une vie perdue. En effet, serait-il juste qu'il nous tînt compte, au jour terrible, de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever sur la terre, et qu'il mît au nombre de nos œuvres de salut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil ou l'intérêt pour principe? Tout ce qui n'est pas fait pour le ciel : temps perdu pour l'éternité!

Adhuc modicum tempus vobiscum sum.

Je suis encore avec vous un peu de temps. Jean, VII, 33.

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes; les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre

que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout à mesure qu'ils le fuient; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer; toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue; nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; et nous craignons, presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée. C'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps dont nous paraissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous donne, parce qu'il est court; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire connaissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas; connaissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par là, nous éviterons et les périls de la vie oiseuse et les inconvénients de la vie occupée : c'est le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes : les grands avantages qui peuvent nous en revenir, le peu que nous avons à les posséder, et enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes Frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin, il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité. Oui, mes Frères, l'homme, condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devrait recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoique enfants d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le Rédempteur est mort à notre place; la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie; nos jours, nos moments sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix; et le temps que nous perdons si vainement, est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort et le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfants d'Adam, nous ne méritons plus de vivre; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoutés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort. Autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre. Tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère; et toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidents, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine; le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de grâces, qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie; chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu; et passer ce temps et ces moments en une inutilité dé-

plorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà, mes Frères, le premier crime attaché à la perte du temps : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit, qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel, et que nous dissipons comme la chose la plus vile, et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde un homme lequel, héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes Frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles et à des grandeurs humaines. Hélas ! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité. C'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité ! Oui, mes Frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée; et cependant, ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; et, malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps. Nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes; notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes; on nous fait même plaisir de nous en décharger; c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité, mais de plus il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes Frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; du moins, les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais hélas ! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible; la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles; le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours et des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de

votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société, que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? Et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes Frères, le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans! Hélas! dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie; le temps serait encore trop court; et il faudrait que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffirait pas tout entier pour expier un seul de mes crimes?

Ah! mes Frères, y pensons-nous? Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? Se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé? En serait-il embarrassé? Chercherait-il des amusements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? Ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? Ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu'on lui aurait accordé? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; nos crimes rendent notre condamnation certaine; on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie; nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide. Nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes Frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie? Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! Que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisait de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étaient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours; soit que nos crimes nous attirent ce châtiment; soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu le loisir de connaître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Église, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie [1].

Venez nous dire après cela qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée? mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux; les jours du juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? Mon Dieu! que de saints solitaires se plaignaient que les jours passaient trop rapidement! Ils reprenaient sur la nuit ce que la brièveté du jour avait ôté à leurs travaux et à

[1] V. t. I, p. 286 de cette édition.

leur zèle ; ils trouvaient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques ; il ne leur restait pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles ; et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins ; et nous, au milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments ; et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs ; nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paraît trop long pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom.

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose. Mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence ? mais votre temps vous appartient-il pour en disposer à votre gré ? mais le temps passe lui-même si rapidement ; et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite ? mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme ; et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie ? Il y en a, j'en conviens ; mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel ; mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine ; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes ; c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile, au sortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard ! Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours? La passion du jeu n'est presque jamais seule, et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres. Voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah ! mes Frères, combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire ; et si leur demande pouvait être exaucée, quel usage ne feraient-ils pas d'un moment si précieux ? Que de larmes de componction et de pénitence ! Que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance ! Cependant, on leur refuse ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux ; et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes Frères ; et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir ; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours ; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes Frères, c'est que, non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable ; et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable ; car, premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer ; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure. Mais ces temps, perdus et passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus,

et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avait préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devaient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées le sont aussi; les moments de Dieu sont finis, et ne reviennent plus. Le cours de ses miséricordes est réglé; nous avons cru ne perdre que des moments inutiles; et avec eux nous avons perdu des grâces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avait destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment, devait nous avancer d'un degré vers le ciel. Or, les jours et les moments perdus, nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au-delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grâce, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, et consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin, par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car, après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible, qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes; c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité; vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avait laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle; ce temps, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous. Il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort. On ne meurt qu'une fois; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première. Ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment; on ne saurait donc plus revenir sur ses pas, et réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche; ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité; ce moment perdu ne changera plus; éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes Frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité!

Grand Dieu, vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments, vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années, de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments, dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le temps de faire pénitence; des moments que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé; des moments que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles; des moments enfin dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière? Grand Dieu! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue; il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un

seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité. Toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin de mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs et des efforts que je fais pour l'éviter? La dernière heure me surprendra t-elle chargé du vide de toutes mes années? Et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu, pour une âme destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité! Quelle vie, qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent!

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse; il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

DEUXIÈME PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes Frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont sans doute opposé en secret que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie, et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes Frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments; c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne. La vie de la foi est une vie de règle et de sagesse; l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le dérèglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant, la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile; une vie toujours laborieuse et toujours vide: leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà et là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles; et en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste premièrement à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient; et ne pas compter parmi nos devoirs les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps, celles que l'inquiétude ou les passions toutes seules nous forment.

L'inquiétude: oui, mes Frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes; rien n'est plus triste pour la plupart des hommes que de se retrouver avec eux seuls et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent, que des attachements criminels nous souillent, que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles l'oubli de nous-mêmes; nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes [1].

[1] Comme cette belle et vivante peinture d'une vie distraite, mal employée, cette éloquente description d'un monde qui

Mais hélas! nous nous trompons; l'ennui ne se trouve que dans le dérangement et dans une vie d'agitation où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère; jamais embarrassées du temps présent que des devoirs marqués occupent; jamais en peine sur le temps à venir pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués; jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres; les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place; le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage; et elles trouvent, dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle[1].

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés a l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne règle point, sont des moments perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs, si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paraisse occupé du frivole et des plaisirs; des soins plus sérieux et des occupations plus solides succèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'Etat, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes; la religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres nous y appelle; et que par son propre choix on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut ou la condamnation éternelle qui nous attend est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devraient être pour nous tristes et onéreux; et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devrait nous paraître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter

cherche dans l'ivresse des occupations extérieures une ressource contre l'ennui, devait plaire à madame de Maintenon et frapper par sa ressemblance même l'illustre auditoire de Versailles et de Saint-Cyr!

[1] C'est là l'esquisse de la vie de Saint-Cyr. Nous nous sommes étendu sur ce remarquable passage dans l'Introduction du *Grand-Carême*, t. I, p. 263 de cette édition.

une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même, ni souvent même nos talents. Nous ne consultons que nos passions, que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères ; nous voulons paraître sur la scène et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain et qui ne nous laissera de réel que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paraissent dignes de nos recherches; nous voudrions être de tout. Le loisir si cher à une âme fidèle nous paraît honteux; tout ce qui nous partage entre nous et le public; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traîne après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandait pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé, et redire qu'il serait temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours. Ils paraissent gémir sous le poids des affaires; mais ils porteraient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois; et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité. Ils voudraient paraître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandait pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connaîtrons le prix que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes Frères, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous répareriez, du moins en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable ; nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel. Ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage ; tout cela paraît essentiel et indispensable ; on n'oserait y toucher, y retrancher ; on le prolonge même au-delà des bornes de la raison et de la nécessité: et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devrait donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes Frères, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques faibles restes qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs, quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous, tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion ces moments de rebut, que la lassitude ou le défaut de plaisirs nous laisse. Ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu ; un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetterait la vie du monde et

des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au-delà de laquelle se trouve l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps. Toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut; tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre; et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel ; tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux. Les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un Maître et à un Seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent. Les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers; ils ne sont pas dignes de nous; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits ; nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et qui nous lient aux autres hommes; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés ; ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles; les soins du salut tout seuls les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore ? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent, mais les devoirs que nous vous rendons, nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment, nous consolent et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu, avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches; c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale, c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage ; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes Frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice et travailler à votre salut; j'en conviens. Mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui ; il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujétissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire et non pas à la nôtre ; et nos jours ne sont pleins à ses yeux que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusements puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes Frères, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants et exercés avec gloire ; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité ; voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes ; devant Dieu c'est une vie perdue. En vain les histoires parleront de nous ; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles.

En vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir ; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *Et in scriptura domus Israel non scribentur*[1]. En vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles ; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été. En vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre ; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux ; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même. En vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avait admirée.

Car, de bonne foi, mes Frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre ; qu'il regardât comme un temps bien employé le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes ; qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus ?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir ? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires ; j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie ; je me suis fait un grand nom parmi les hommes ? Hélas ! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même ; vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois ; vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité ! Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles ; j'ai conclu des traités importants ; j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes ; je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois ? Hélas ! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu ; vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut ; vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour l'éternité ! Lui direz-vous : toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle ? Hélas ! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme : temps perdu pour l'éternité ! Lui direz-vous : j'ai établi mes enfants ; j'ai élevé mes proches ; j'ai été utile à mes amis ; j'ai augmenté le patrimoine de mes pères ? Hélas ! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété ; vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité ! Lui direz-vous : j'ai fait des études profondes ; j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux ; j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes ; j'ai fait valoir mes grands talents et les ai rendus utiles aux hommes ? Hélas ! le grand talent qu'on vous avait confié était celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage ; vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité ! Lui direz-vous enfin : j'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état ; j'ai fait des amis ; j'ai su plaire à mes maîtres ? Hélas ! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel ; vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité[1] !

[1] Ezech., XIII, 9.

[1] Ce mouvement respire la mélancolie chrétienne, la sainte tristesse de l'Évangile. Que cette énumération des divers emplois de la cour et du monde, cette revue des affaires et des soins que les hommes regardent comme si vastes, si graves et si glorieux, ce dénombrement des plus grandes occupations de la terre, inévitablement terminé par ce cri lugubre « temps « perdu pour l'éternité », est d'une forte et déchirante éloquence ! C'est comme une lourde chaîne de fer dont on remuerait successivement chaque anneau aux oreilles effrayées du forçat qui y est rivé. Puis se présente, par un de ces consolants contrastes dont le cœur de Massillon possède le divin se-

Non [1], mes Frères, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avaient gouverné les Etats et les empires; qui semblaient faire mouvoir l'univers entier; qui en avaient rempli les premières places; qui faisaient tout le sujet des entretiens, des craintes, des désirs, des espérances des hommes; qui occupaient presque seuls les attentions de toute la terre; qui portaient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques; quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort; tandis que les jours d'une âme sainte et retirée, qu'on regardait comme des jours obscurs et oiseux, paraîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels!

cret, le touchant tableau des pures joies répandues sur les âmes simples, retirées, obscures, mais dont les jours mortels sont déja pleins de Dieu.

[1] *Non*, 1745 et 1764. — *Ah!* Renouard.

Méditez ces vérités saintes, mes Frères : le temps est court, il est irréparable, il est le prix de votre éternelle félicité; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes. Mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes Frères, dit l'Apôtre, le temps est court[1]; usons donc du monde comme si nous n'en usions pas; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe; et ne comptons de réel dans toute notre vie, que les moments que nous aurons employés pour le ciel. Ainsi soit-il.

[1] Tempus breve est, reliquum est ut... et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. *I Cor.*, VII, 29.

CINQUANTE-NEUVIÈME SERMON.

SERMON POUR LE MARDI DE LA PASSION.

SUR LE SALUT.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Il faut travailler au salut avec vivacité, pour ne pas se rebuter*; 2° *Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous; rien donc ne devrait nous intéresser davantage en cette vie; cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime, sans goût, sans préférence; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1° Sans estime. Le monde, par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas; les actions de la foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses et obscures, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes : voilà la première raison pour quoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise. Or, faut-il combattre une illusion si indigne même de la raison? Car si ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'est la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du juste toutes seules seront immortelles et survivront à la ruine entière de l'univers; si c'est la récompense qu'on nous propose, c'est Dieu même qui sera sa récompense; si c'est la dignité des occupations auxquelles on nous engage, dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité. Cependant, si nous avons des concurrents dans le monde plus heureux et plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens

honteux des passions, hélas! ou nous censurons leur conduite, ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes, sans jamais porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut?

2° Nous travaillons au salut avec indolence, parce que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. Dans nos journées tout a son temps et ses moments marqués, non-seulement les devoirs, mais les bienséances, les inutilités, les plaisirs même : mais où plaçons-nous l'affaire du salut? quel rang lui donnons-nous? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple? les moments sont pour Dieu; la vie tout entière est pour le monde et pour nous-mêmes. Vous le sentez bien, et vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupant presque tout entier, il vous reste peu de temps pour penser au salut; mais pour vous calmer, vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire. Et voilà ce qui vous abuse, de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé; au contraire, vous pouvez en faire des moyens de sanctification, et y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joseph et de cet officier de la reine d'Ethiopie, qui étaient chargés de toutes les affaires d'un grand royaume, et de tant d'autres qui, dans la même situation où vous êtes, dans une vie aussi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure et chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur. Aussi lorsque l'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres; vous sortiriez de l'ordre de Dieu; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'est premièrement une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence; secondement, c'est faire outrage à la religion de Jésus-Christ, et justifier les reproches que les païens faisaient contre elle, comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille. Désabusez-vous donc; ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants qui sont pour vous des écueils. Or, quand vous serez libre d'embarras, votre cœur sera-t-il libre de passions? au contraire, elles n'en seront que plus vives et plus indomptables, parce que ne trouvant plus de quoi s'occuper au dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3° Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parce que nous accomplissons les devoirs de religion sans plaisir, sans goût et comme à regret; tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît. Mais, premièrement, vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption : ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est déréglé; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux; voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'est pour vous dur et accablant que parce que vous le portez trop rarement; vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids : il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits. Troisièmement, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parce que vous ne les accomplissez qu'à demi; il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; et d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore; or un cœur divisé, et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jésus-Christ, qu'un lieu de trouble et de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur et sans réserve, et vous le servirez avec allégresse.

DEUXIÈME PARTIE. — *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.* C'est une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection et de prudence? Mais à quoi doit nous porter cette prudence? à deux choses qui ne sont que les règles communes que les enfants du siècle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1° C'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre, lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du salut, cette règle est négligée; nul n'examine si les voies sont sûres, et on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point; en un mot, on ne fait pas même usage de sa raison.

2° C'est lorsqu'on se détermine, de ne laisser rien à l'incertitude des événements, et de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde; mais s'agit-il des affaires de l'éternité? dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour soi, a toujours aussi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guère de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche; cependant partout nous résistons à nos propres lumières, partout nous préférons le péril à la sûreté; dans toutes nos actions nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; tous nos doutes se bornent à nous demander si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense, et notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage que dans une telle occasion nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avait point de péril.

Tempus meum nondum advenit; tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon temps n'est pas encore venu; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. Jean, VII, 6.

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parents selon la chair, qui le pressaient de se manifester au monde, et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talents, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satis-

faire leurs passions ; c'est là le temps de l'homme : *Tempus vestrum semper est paratum.* Mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire le temps de travailler au salut n'est jamais prêt ; ils le renvoient, ils le diffèrent ; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, et leur font tout entreprendre ; car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite et tout se méprend [1] ?

Certes, mes Frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patients dans leurs poursuites, on dirait qu'ils travaillent pour des années éternelles, et pour des biens qui doivent assurer leur félicité. On ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée ; et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle [2].

Cependant, une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires ; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons ; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme. Les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux ; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient faibles et languissantes ; le salut tout seul est pour nous un amusement ; nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels ; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour des biens frivoles.

Oui, mes Frères, les soins de la terre sont toujours vifs ; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute. Les soins de la terre sont toujours prudents ; dangers, piéges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère : rien de plus languissant et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre ; rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter ; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien sans doute ne devrait nous intéresser davantage en cette vie, que le soin de notre salut éternel. Outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre ; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut [1].

[1] En effet, mes Frères, qu'est-ce que ce monde dont on poursuit avec tant de chaleur les biens trompeurs, et dans les voies duquel l'on marche avec tant de précipitation ? Une agitation continuelle, où rien n'est capable de contenter, où la pauvreté est odieuse, les richesses gênantes ; où tout est plein de périls, où tout annonce la mort ; où le repos est funeste, les plaisirs incommodes, la bonne chère ennuyeuse, les inquiétudes continuelles, les chaînes indissolubles ; où ceux qui demeurent tranquilles s'estiment malheureux ; où le tumulte et la peine sont les plus doux moments de la vie ; où tout est, dit le Sage, travail et affliction d'esprit ; où tout s'égare, s'agite, se trouble et se confond. — *Ed. de Trévoux.*

[2] Certes, à voir les hommes si vifs, si entreprenants, si occupés de ces choses passagères, on dirait qu'ils ne travaillent que pour des biens éternels ; et on ne peut pas aisément comprendre que tant de soins, tant de peines, tant d'agitations soient pour des biens qui en valent si peu la peine ; qu'on se tourmente si longtemps pour des choses qui durent si peu, et qu'une vie dont la récompense doit être une éternité tout entière, se passe toute à poursuivre avec tant de feu et de vivacité des biens frivoles qui, outre qu'ils ne rendent point heureux, doivent finir à la mort. — *Ibid.*

[1] Rien sans doute ne devrait vous intéresser davantage en cette vie que l'affaire de votre salut. Car, outre que dans cette grande affaire il s'agit de tout pour vous, nous n'en avons proprement point d'autre sur la terre ; et les occupations inséparables et nécessairement attachées à votre rang, à vos emplois, à vos conditions, ne doivent être que des manières différentes de travailler à l'affaire du salut. Cependant ce soin singulier auquel tout ce que nous faisons dans le monde doit se rapporter, est pour nous le plus négligé, et est devenu à nos yeux le plus méprisable. Ce soin principal qui toujours devrait être à la tête de nos mouvements, de nos pensées et de nos actions, cède à toutes les autres dans le cours de nos occupations et de nos entreprises ; ce soin si aimable et auquel le prix de la foi et la consommation de la grâce attache tant de douceurs et de consolations, est devenu le plus dégoûtant et le plus triste de tous

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes se rapporte, est pour nous le plus méprisable. Ce soin principal, et qui devrait être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions. Ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grâce attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste. Et voilà, mes Frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes Frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire ; les intrigues et les mouvements qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse ; les projets et les négociations qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul, l'infortune publique, passent pour étendue de génie et pour supériorité de talents; l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires et la bonne conduite domestique ; enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas. Les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des âmes faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes Frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité [1].

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ? Ah ! tous les monuments de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés ; tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle ; les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser ; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage ? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand ; on n'aime que l'auteur de son être ; on n'adore que le Souverain de l'univers ; on ne sert qu'un Maître tout-puissant ; on ne désire que des biens éternels ; on ne fait des projets que pour le ciel ; on ne travaille que pour une couronne immortelle [1].

les soins : et voilà d'où vient le défaut de vivacité dont on manque pour l'affaire du salut : on y travaille sans estime, sans préférence, sans plaisir. Développons ces importantes vérités pour en faire la preuve de cette première partie. — *Trévoux.*

[1] La science des lois ou l'art militaire sont regardés comme des entreprises de réputation et de gloire, que tout le monde révère et approuve; les mouvements qu'on y fait, sont comptés parmi les sages du siècle pour les louables efforts d'une belle âme, pour des démarches glorieuses et honorables , pour d'ingénieuses intrigues ; tout ce qu'on fait pour s'élever, s'enrichir, s'avancer, s'instruire dans le siècle est compté parmi les hommes pour une profonde sagesse, pour une grande pénétration d'esprit ; tout ce qu'on emploie pour arriver à un poste éclatant, au travers même de mille injustices, est regardé comme l'effet d'une rare prudence ; et ce qu'on fait pour monter du sein de la poussière à une fortune monstrueuse, est appelé la science des affaires et l'entreprise d'un homme d'esprit. La science du salut toute seule est mise au nombre des occupations obscures et oiseuses; et il semble qu'elle n'ait rien que de méprisable et de rebutant aux yeux des hommes. Première cause du défaut de vivacité dans l'affaire du salut : on y travaille sans estime. — *Ibid.*

[1] Or je ne crois pas qu'il soit à propos de m'arrêter à confondre une erreur si grossière que celle-là. Car souffrez que je vous demande, mes Frères, qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui le travaille ? Est-ce sa durée? Eh! tous les monuments pompeux de l'orgueil, les édifices superbes de la vanité de l'homme ne font que passer ici-bas comme l'ombre, et périront un jour avec le nom qui les a élevés. Tout ce que nous faisons pour nous rendre recommandables à la mémoire des hommes, ces trésors amassés, ces superbes palais élevés, ces victoires remportées, ces conquêtes tant vantées, les entreprises les plus hardies et les plus glorieuses, rien de cela ne descendra avec vous dans le tombeau ; et toute l'histoire des pécheurs qui auront embelli la terre de présents, se réduira à dire qu'ils ne sont plus, et que rien de leurs ouvrages ne subsiste. Les actions seules du juste, écrites dans le livre de vie, tiendront lieu de mérite devant Dieu et survivront à tous les plus riches mo-

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité ? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes ; les emplois éclatants, un esclavage illustre ; la réputation est souvent une erreur publique ; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations ; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin ; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut ; la vertu toute seule est estimable pour elle-même [1].

Cependant, si nos concurrents sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie ; et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances ; mais, lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et portés sur les ailes de la grâce, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés ; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; et, loin que leur destinée nous fasse envie, et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde ; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion. Que dirai-je? Nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu ; nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grâce les motifs secrets de leur changement ; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines ; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes ! D'où vient cela? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence [1].

En second lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes Frères, nous voulons tous nous sauver ; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance ; nous voulons même que, parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au

numents de l'univers. Est-ce la récompense qui y est proposée? Ah! quelques moments de plaisir ou de gloire, qui sont toute la récompense du monde et de ses ouvrages, sont-ils à comparer avec une éternité de bonheur, de délices et de gloire, ou plutôt avec Dieu lui-même qui se propose pour récompense à l'âme qui le sert, et qui travaille pour lui. Est-ce les occupations auxquelles on les emploie? Mais les ouvrages des mondains servent-ils à des usages si glorieux et si recommandables? Là on n'a de vues que pour la terre, on ne parle que le langage du mensonge, on ne se tourmente que pour de vains applaudissements qui s'évanouissent, de frivoles biens qui passent en d'autres mains, de fades honneurs qui périssent ; et au contraire, ici, dans l'entreprise du salut, on n'envisage que son Dieu, on n'adore qu'un Etre tout-puissant, on ne suit que la vérité, on ne forme des vœux que pour le ciel, on ne travaille que pour des couronnes immortelles. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Quoi donc sur la terre de plus glorieux que le soin qu'il apporte à l'ouvrage de son salut? La prospérité a ses chagrins comme ses plaisirs; les emplois distinguent, mais ils font d'illustres esclaves; la réputation charme, mais souvent on en devient la victime. Les titres et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la vertu ; et les places honorables, les premiers rangs où l'on est élevé, ne servent tout au plus qu'à orner vos tombeaux, enrichir vos histoires, et faire honorer vos cendres après la mort. Les grands talents sont de vains ornements qui font le plus souvent méconnaître ceux qui en sont pourvus, si la charité n'en corrige les défauts. La vertu seule est estimable par elle-même ; tout le reste ne mérite d'estime qu'autant qu'il conduit au salut. — *Ibid.*

[1] Cependant quel est notre aveuglement! Lorsque nous voyons quelqu'un plus riche, plus élevé, plus honoré que nous dans le monde, nous le regardons avec envie, nous souhaiterions lui ressembler ; et notre état humilié ranime notre estime pour celui que nous voyons placé au-dessus de nous. Mais voyons-nous quelqu'un de nos compagnons, quelqu'un de nos supérieurs rompre généreusement ses chaînes, quitter ses mauvaises habitudes, renoncer au crime qui l'enchantait, et entrer dans les routes du salut après avoir quitté celles du monde. Ah ! loin de le regarder avec une sainte envie, nous le blâmons, nous ne voulons plus de commerce avec lui, et tandis que, tranquille dans la voie du ciel, il nous laisse derrière lui errer tristement dans les routes égarées du siècle, nous le plaignons, et ne voulons jamais le suivre. Nous voyons le changement de cet ami pieux ; nous jetons de loin quelque regard sur sa nouvelle conversion ; et, au lieu de former en le voyant, quelque idée de salut et de changement, nous n'y considérons que la peine et les difficultés que cette entreprise lui coûte. Si nous voyons quelques personnes qui se détachent du monde, que les biens et les honneurs de la terre ne touchent plus, nous ne pensons qu'à profiter de leur changement nouveau ; nous tâchons de nous élever sur leur humilité, et de faire de leur désintéressement un nouvel aiguillon à notre cupidité ; peut-être même que, devenant les censeurs de leur conduite, nous insultons à leur vertu. Alarmés de la pénitence que nous leur voyons pratiquer, nous leur disputons même le nom de pénitents. Nous cherchons dans des causes honteuses, comme dans le dégoût, dans la mauvaise fortune, dans le chagrin, la source de leur changement. O Dieu, c'est ainsi que vous faites servir à notre perte les malheureuses ardeurs de notre cupidité ! Première cause de notre lâcheté pour le salut : nous manquons d'estime pour une si sainte entreprise. — *Ibid.*

salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne ; mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes Frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? Quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins ; en faisons-nous une affaire seulement? Et, pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes ; mais qu'est-ce si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions et à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière ; mais le monde au sortir de là ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints ; mais, sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère ; vous souffrez peut-être une injure ; vous prenez sur vous pour une obligation de piété ; mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite ; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui. Le salut n'a que vos intervalles ; le monde a, pour ainsi dire, l'état et le fonds. Les moments sont pour Dieu ; la vie tout entière est pour nous-mêmes [1].

Je sais, mes Frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entier, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut. Mais vous dites pour vous calmer que, lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, que des affaires d'une certaine nature seront terminées, que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité, que certains embarras seront finis, en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? Ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes : la pénitence, si ces occupations sont pénibles ; la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes [1] ; la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente ; le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence ; la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des âmes de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes,

[1] Et certes les bienséances du rang et de la naissance, l'inutilité des conversations, les visites qu'on rend et qu'on reçoit, le soin de remplir ses charges et ses emplois, le temps du boire et du manger, les occupations domestiques, toutes ces choses, renfermant l'étendue de la journée, où placerions-nous le soin du salut? Quel rang donnerons-nous à cet important ouvrage? Lorsque vous poursuivez une affaire, n'y donnez-vous pas tous vos soins? Vous occupez-vous d'autre chose, et trouvez-vous seulement quelques moments dans la journée pour penser à celle-ci? Que faites-vous pour Dieu que vous ne fassiez pour le monde au centuple? Vous élevez peut-être au Seigneur votre esprit au commencement de la journée ; mais au sortir de là le monde ne prend-il pas la place ; et tout le reste du jour n'est-il pas pour lui et pour les affaires temporelles? Vous sacrifiez peut-être quelque légère partie de vos biens au soulagement des pauvres ou au service des autels ; mais ne donnez-vous pas tout le reste au luxe, à la bonne chère, au jeu ; et n'en sacrifiez-vous pas mille fois davantage à contenter vos passions? Vous assistez peut-être chaque jour à la célébration des mystères saints, mais sans dévotion, sans présence d'esprit et dans des postures toutes mondaines. Vous vous faites quelques violences passagères en certains lieux et en certains moments ; mais vous prenez vos plaisirs et vos divertissements à tous les autres temps et partout où vous vous trouvez. Vous souffrirez une injure avec patience ; mais un moment de prière vous rebute. Ce sont là de ces pieux moments qu'on emploie quelquefois à l'ouvrage du salut, mais qui n'ont jamais de suite. Vous ne pourrez produire une seule action agréable devant Dieu, que l'ennemi commun de votre salut n'en compte mille pour lui ; si vous donnez à Dieu votre extérieur, le monde a lui-même le fond ; et lorsque vous servez le Seigneur de corps, votre cœur est tout à fait loin de lui. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Si elles vous établissent les juges, les maîtres, les pères du peuple, la justice, la clémence, la miséricorde vous sanctifieront. — *Ibid.*

mènent une vie pure et chrétienne ? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout ; car dans ces moments heureux où vous avez été touché quelquefois de la grâce, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes ; que le monde vous dégoûtait du monde même ; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes ou des occasions salutaires de mérite ? Que ne cultivez-vous ces impressions de grâce et de salut ? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre faiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume ; lui seul soutenait tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avait rompu ses liens et justifié son innocence ; ou attendit-il, pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avait ôté ? Il sut faire servir à la consolation de ses frères et à l'avantage du peuple de Dieu une prospérité qu'il ne reconnaissait tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Éthiopie, dont il est parlé aux Actes des apôtres, était établi sur les richesses immenses de cette princesse ; le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics était confiée à sa fidélité. Or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissait-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendait et les paroles de la vie éternelle ? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés ; la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître ; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété ; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur [1].

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres ; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut ; que la piété sanctifie vos occupations ; que la foi les règle ; que la religion les anime ; que la crainte du Seigneur les modère ; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence ; c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisaient autrefois contre elle ; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille ; vous semblez croire comme eux que l'Evangile ne propose que des maximes funestes à la république ; et que s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si l'on était seul sur la terre ; au lieu que c'est l'Evangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut ; au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés, des sujets fidèles, et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires [1].

[1] Joseph était chargé de toutes les affaires d'un vaste royaume ; lui seul soutenait tout le poids du gouvernement de l'Egypte en des temps et en des conjonctures les plus fâcheuses ; cependant oubliait-il jamais le Seigneur qui l'y avait engagé ; ou attendit-il qu'un successeur lui rendît le repos que son emploi lui avait enlevé ? Ah ! il sait trouver place au service qu'il doit à Dieu parmi les soins fatigants qu'il rend à ses frères ; convaincu même que c'était à la main toute-puissante du Seigneur qu'il devait son élévation, tout ce qu'il faisait était pour lui et par rapport à lui. Cet officier du roi, étant établi le ministre de ses Etats et le dépositaire de ses biens, trouva le moyen d'allier la distribution des tributs et des subsides, toujours onéreux au peuple, avec les devoirs charitables confiés à sa fidélité. Or, cet abîme d'embarras et d'occupations, qui ne devaient pas, ce semble, lui laisser un seul moment, pour songer à son salut, lui servit au contraire d'occasion pour l'opérer, et plus sûrement, et plus glorieusement. Placez-vous dans la condition la plus dangereuse pour le salut ; vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés. Aussi quand nous disons que le salut est notre unique affaire, nous ne prétendons pas que chacun doive quitter sa condition, son emploi, abandonner toutes ses affaires temporelles, ne penser à rien dans le monde qu'à son salut ; je dis seulement qu'on doit rapporter toutes les autres choses à celle-là ; que nos pensées, nos désirs, nos démarches, nos entreprises soient réglées par la crainte du Seigneur et l'amour de sa gloire ; en un mot que l'affaire du salut soit le centre et le terme où toutes nos autres affaires viennent se rendre. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Car de prétendre que travailler uniquement au salut, c'est quitter ses emplois et renoncer à tout ce qu'on possède, c'est

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libre d'embarras et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut; votre cœur sera-t-il libre de passions? Les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? Serez-vous rendu à vous-même, plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent, c'est le dérèglement du dedans, c'est le tumulte et la vivacité des passions. Ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événements et des affaires, dit saint Chrysostome, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'âme; un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris*[1]. Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants, qui sont pour vous des écueils. Or ces penchants vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fonds de faiblesse qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années; vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair[1]. Ce n'est donc pas en renonçant à vos soins qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même qu'il faut sanctifier vos soins. *Tout est pur à ceux qui sont purs.* Autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude; semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre des Rois, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avait frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà, mes Frères, la dernière raison pour quoi nous faisons paraître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paraissent dures; tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît; la prière captive trop nos esprits; la retraite nous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention; le commerce des gens de bien est languissant, et n'a rien qui fasse plaisir; la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paie toujours de mauvaise grâce, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais, premièrement, mes Frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui

faire outrage à la religion de Jésus-Christ; puisqu'il semble que regarder l'affaire du salut comme incompatible avec les états que le Seigneur nous prescrit, c'est croire que l'Evangile est funeste à la république, et que si l'on voulait se sauver, il faudrait renoncer à cette aimable société si sagement établie entre les hommes, rompre tous les liens de dépendance, d'autorité, de devoir, qui nous unissent les uns avec les autres, et que la Providence a formés pour le bien et l'avantage des hommes; au lieu que c'est l'Evangile qui nous fait accomplir ce saint et salutaire commerce; il faudrait que ces beaux noms de prince religieux, de sage magistrat, de maître respectable, de citoyen recommandable, d'époux fidèle, de juge irréprochable, et tout le bel ordre de l'univers établi de Dieu et maintenu depuis longtemps dans une si juste harmonie, qui est le soutien des peuples et la gloire des empires, fussent anéantis et regardés comme chimériques parmi tous les hommes. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Hom. LXI, ad pop. Ant.

[1] Cette forte image se retrouve en ces termes dans le recueil de Trévoux : « Cette lèpre qui infecte votre âme, n'est point attachée aux soins de votre état, aux occupations de vos charges. Elle a gagné votre propre conscience; *c'est de votre intérieur qu'elle tire sa source* ».

est dépravé. Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchants, et le joug vous paraîtra léger. Rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux. Haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable ; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-lez ; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse. Ils vous répondront que vous leur paraissez dignes de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tout souffrir pour un monde ou qui vous méprise ou qui vous ennuie ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez ; ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent, les œuvres de la piété répandent dans leur âme une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs ; tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable[1].

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant ? C'est que vous le portez trop rarement ; vous ne donnez au soin du salut que quelques moments rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt, vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts ; vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites.

[1] C'est bien le cœur de Massillon qui s'épanche en ces pieuses paroles. Voici le texte primitif :

« Voyez si les âmes justes trouvent dans la voie du salut le même dégoût que vous y trouvez ; interrogez-les pour savoir laquelle de leur condition ou de la vôtre est la plus digne d'envie ; et ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leurs souffrances pour toutes les joies du monde, leur pauvreté pour toutes les richesses, leurs humiliations pour toute la fausse gloire du siècle ; ils vous répondront que les jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur, qu'ils sentent mille douceurs dans la vertu et dans la retraite, tandis que vous vous la figurez comme un joug insupportable ; qu'ils goûtent mille consolations au service de Jésus-Christ, tandis que vous n'y découvrez qu'abattement et tristesse ».

Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figure des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Ecriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes*[1] ; au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs des cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer ; il n'est que l'âme mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes*. Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour ; l'onction est attachée à l'accoutumance ; les armes de Saül n'étaient pesantes pour David que parce qu'il n'en avait point l'usage : *Non usum habeo*[2]. Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits ; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel ; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géants et des monstres qui dévorent ses habitants. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface ; ils n'ont d'agréables que les premiers moments. Si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume ; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable. La vertu au contraire est une manne cachée ; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir ; mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent, plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accablaient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi, tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes, et comme vous n'aurez pas la fidélité du juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations[3].

[1] I Rois, VI, 12.

[2] *Ibid.*, XVII, 39.

[3] Vous le trouvez pesant ce joug si aimable, parce que vous ne le portez que par intervalle, parce que vous n'y avez jamais donné que quelques moments rapides qui ne vous ont pas laissé

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur qui seule y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jésus-Christ n'est pas divisé; ce Simon le Cyrénéen, qui ne portait qu'une partie de la croix en était accablé, et il fallait que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus*[1]. Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît, vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissements. D'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore; or un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints? Rébecca sur le point d'enfanter Jacob et Esaü souffrait des douleurs mortelles, dit l'Ecriture; les deux enfants se faisaient déjà la guerre dans son sein : *Sed collidebantur in utero ejus parvuli*[1]; et, comme lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance. « Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo*[2] ». Voilà votre histoire, mon cher auditeur; vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur; ah! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo;* voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible, mais vous y nourrissez encore des passions injustes; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachements criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* et de là vient que vos sacrifices, étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse; donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions; obser-

le temps d'en goûter les charmes; parce que vous y avez eu d'autres motifs que ceux de votre salut et de la gloire de votre Dieu; et, comme vous n'y avez jamais cherché que de l'agrément et du plaisir, le Seigneur a permis que vous n'y trouviez que de la tristesse et du désagrément. C'est enfin que vous prenez les mouvements charnels de votre cœur pour les saintes effusions de la grâce. Les animaux sur qui les Philistins avaient chargé l'arche du Seigneur, peu accoutumés à porter un si saint dépôt, gémissaient sous le poids de cette arche; au lieu que les enfants de Lévi, accoutumés à la porter, faisaient retentir les chants d'allégresse, en la portant au travers même des sables brûlants du désert; il en est de même du pécheur et du juste dans la voie du salut. La loi paraît douce et consolante pour l'âme juste, elle en porte le poids avec une sainte allégresse, elle en remplit toutes les rigueurs avec joie, au lieu que l'âme mondaine peu accoutumée à l'accomplir, cette sainte loi, gémit sans cesse sous un poids si aimable. Lorsque Jésus-Christ nous assure que son joug est doux et son poids léger, il nous avertit de le porter chaque jour; si nous cessons de le porter, il aura pour nous quelque chose de gênant. Les armes de Saül n'étaient pesantes que pour David, qui n'en connaissait pas le poids ni la vertu. Il faut marcher au milieu des ours et des lions pour arriver à cette heureuse terre où l'on doit goûter de si chastes délices; il faut percer au travers des montagnes pour y trouver le miel et le lait; ce n'est que par les souffrances qu'on arrive à la gloire. Les plaisirs de la terre n'ont d'aimable que les premières impressions; si l'on pousse plus avant, l'on n'y goûte que le fiel et l'amertume. Mais la vertu n'est pas de cette nature; c'est une manne cachée; il faut l'approfondir pour en goûter les saintes et aimables douceurs. Ainsi plus vous avancez dans cette voie pénible en apparence, plus les consolations et les délices naissent sous vos pas; mais, tandis que vous ne faites que passer du monde à la retraite, du crime à la vertu, vous ne demeurez pas fidèle dans la voie de la justice, vous ne goûtez plus les consolations qui y sont attachées et que le juste y goûte. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Matth., XXVII, 32. *Et angariaverunt*... 1745.

[1] Gen., XXV, 22. Et collidebantur... 1745.

[2] *Ibid.*, 23. Duæ gentes sunt in utero tuo et duo populi ex ventre tuo dividentur.

vez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le Prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda* [1]. Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères ; le deuil n'est qu'au dehors ; elles ont mille dédommagements secrets lorsqu'elles sont sincères. Le juste ressemble au buisson sacré ; vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans ; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit ; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'âme, ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses grâces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature [2].

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher auditeur ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve ; c'est ici qu'il aime à être tenté. Venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes ; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondants que nos promesses. Vous avez longtemps essayé du monde ; vous ne lui avez point trouvé de fidélité. Il vous avait tout fait espérer, des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires ; il vous a trompé ; vous y êtes malheureux ; vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits ; venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle ; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarre ; si son joug est une cruelle servitude ou une douce liberté ; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves ou la consolation de ses enfants, et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle et plus digne d'être servi que ce monde misérable [1] !

Mais pour le servir comme il veut l'être, mes Frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service ; préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection ; car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter ; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence, et de s'y méprendre.

DEUXIÈME PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable ; et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles ; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il serait inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute. Ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence, qui doit

[1] Ps. XVIII, 9.

[2] Ainsi servez le Seigneur seul et vous ressentirez toutes les consolations que les justes trouvent à son service. Observez toutes les pratiques de la loi, et elle répandra dans votre cœur de saints plaisirs, *justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères ; le juste qui souffre et qui se fait violence, trouve toujours mille dédommagements secrets dans l'amour de son Dieu ; son deuil se change en joie, ses chagrins en plaisirs. Vous ne voyez au dehors que des ronces et des épines dans le juste, mais vous ne voyez pas la gloire de Dieu qui le comble de douceurs au dedans ; vous voyez les rigueurs qu'il exerce sur son corps, les combats qu'il livre à ses sens, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui le fortifie et qui l'encourage au dedans ; vous ne voyez que violence, que contrainte, qu'amertume dans la fuite du monde et de ses plaisirs, mais vous ne voyez pas les consolations secrètes qui rendent au juste le commerce des hommes insupportable, dès qu'il a goûté le saint plaisir qu'on trouve avec son Dieu. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Venez donc vous-mêmes, pécheurs, en faire une heureuse expérience ; venez goûter tous les charmes qu'on trouve à être fidèle à Dieu. Ah ! c'est ici que vous rendrez un témoignage à sa miséricorde, et que vous serez heureusement convaincus que ses dons, que ses récompenses sont bien plus abondantes que les peines et les violences qu'on endure pour lui. Vous avez servi le monde, et il vous a trompé ; vous n'en avez reçu que des infidélités ; venez maintenant servir le Seigneur, et vous verrez combien il fait pour ceux qui le servent, combien il les dédommage de ce qu'il leur en a coûté à son service. — *Ibid.*

nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle[1].

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent; les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple. La seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événements, et préférer toujours la sûreté au péril[2].

Telles sont les règles communes de prudence que les enfants du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles; le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ses voies sont sûres, et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité, ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme sensé et prudent, qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légèrement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure, et qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchait dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis : *Sapiens timet, et declinat a malo ; stultus transilit, et confidit*[1].

Or, voilà, mes Frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs prudents, attentifs, défiants, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs; c'est dans le salut tout seul que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui, mes Frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne; et dès là que c'est une vie de réprobation et d'infidélité. C'est la doctrine de la religion où vous êtes né, et depuis votre enfance on vous a nourri de ces vérités saintes. Le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener; que ne vouloir pas s'y conformer, ce serait un air sauvage, où il entrerait plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux qui du monde ou de nous a raison, et que ce grand différend ne soit pas encore vidé; néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderait qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute; or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus, avez-vous commencé par examiner s'il avait raison, et si c'était nous qui avions tort et qui étions les séducteurs?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvements, ni bassesses, ni artifices, pour s'en rendre digne. Vous suivez ces usages; mais avez-vous examiné si l'Evangile ne les contredit point? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables; et en matière de dépense rien n'est excessif selon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires. Vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne

[1] Il est des entreprises si délicates que tout y est à craindre et rien à négliger; où les méprises sont redoutables, où ne pas avancer, c'est reculer, et où le succès doit décider de vos espérances éternelles. Une entreprise de ce caractère demande sans doute, mes Frères, une attention non commune; et dans les démarches qu'on y doit faire, l'on n'eut jamais tant besoin de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, personne n'en doute; et il serait inutile de m'arrêter ici à vous le faire connaître. Ce qu'il importe de bien établir, ce sont les règles de prudence et de circonspection qu'on doit garder dans la conduite d'une affaire si périlleuse et si essentielle. — *Ed. de* 1708.

[2] La seconde règle est de ne rien laisser à l'incertitude des événements, et de préférer la sûreté aux périls, la vérité aux doutes. — *Ibid.*

[1] Prov., XIV, 16.

tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles; et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence. Avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met point d'autres bornes à la cupidité que celles des lois, qui punissent les violences et les injustices manifestes. Nous pourriez-vous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près, et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connaît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des grâces, et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal. Vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Eglise ne traitent pas ici toute démarche d'intrusion, et le simple désir, de crime? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, était une vie innocente; et que la vertu n'était pas si austère que nous la faisions.[1] Avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel, souscrivait à la nouveauté et au danger de ses maximes[2]?

[1] *Faisions*, 1745 ; *faisons*, 1764 et Renouard.

[2] Le monde veut qu'on suive tout selon son propre sentiment, qu'on prenne ce qui paraît le plus doux, et qu'on marche dans la voie qui flatte plus la lâcheté du pécheur. Mais avez-vous bien considéré si c'est là la règle de l'Evangile, si cette voie douce et large s'accorde avec la voie pénible et étroite que le Seigneur vous recommande? Le monde se fait une loi de la délicatesse de ses repas, de l'excès de son luxe; et en matière de dépense rien n'est de trop pour lui. Mais avez-vous examiné si Dieu ne demande point que vous fassiez un usage plus saint de vos biens, que vous observiez la tempérance dans vos tables et la modestie dans vos vêtements? Le monde met son bonheur dans les grandes fortunes, et fait, pour ainsi dire, son Dieu de ses richesses. Mais avez-vous pris garde que Jésus-Christ dans son Evangile promet son royaume aux pauvres, et qu'il condamne les richesses comme un état dangereux au salut? Le monde appelle grandeur d'âme le désir de se venger, et l'Evangile n'en connaît point d'autre que le pardon des injures. Sans avoir examiné ces deux partis, êtes-vous bien sûr que celui du monde que vous embrassez est le meilleur? Et si vous examinez plus à fond, ne trouverez-vous pas qu'étant chrétien, vous ne devez suivre que les maximes du christianisme? Le monde cherche des honneurs, des dignités, et se persuade même qu'il est permis de monter en rampant jusque sur le trône sacerdotal; mais vous êtes-vous éclairci de cet oracle de l'Evangile que celui qui s'élèvera, sera abaissé, et que pour arriver à la gloire il faut passer par les humiliations? Le monde vous enseigne que des usages reçus, que des maximes communément pratiquées peuvent bien être innocentes, et que ceux qui les suivent ne sont pas si coupables que nous le disons; mais avez-vous examiné si c'est là le langage de l'Evangile, et si Jésus-Christ a souscrit à ces maximes que le monde canonise? — *Ed. de* 1708.

Quoi, mes Frères! dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis? Vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent? Vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point? Il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? Vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? Vous ne doutez pas; vous ne vous informez pas; vous ne vous défiez pas; tout vous est bon? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? Vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser au peuple et aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi, mes Frères! quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives; vous paraissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre; et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous, et aux règles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? Nous avons de la raison pour la vanité; nous som-

mes des enfants pour la vérité, nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde; dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés[1].

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent; que si nous en étions crus il faudrait se chicaner sur tout; et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais je vous demande : faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la loi de Dieu? N'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Evangile et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir. Les raffinements ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même et pour allier les passions avec les règles saintes. C'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé; il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devait faire; la loi de Dieu le lui apprenait assez. Ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue. Une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une âme simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire. Je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les âmes livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui d'un côté voudrait ne point toucher à ses passions injustes, et de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas, il y a encore des prophètes dans Israël. Consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi et de la saine doctrine, et qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité; ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissements, qui déterminent toujours la décision en votre faveur. Ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci; ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés; ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises et par différents organes; la voie du ciel est uniforme, parce que la vérité dont elle est l'interprète, n'est qu'une; si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avait déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre[1].

N'imitez pas Loth, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Ecriture, avant que d'opter; vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitait; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses[2], et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avait de la sûreté pour

[1] Quoi! dans l'affaire de votre salut toute seule, adopterez-vous des préjugés, qui vous cachent la vérité; et les embrasserez-vous sans attention, parce qu'ils sont communs? Quoi! vous suivrez aveuglément ce que vous dit le monde sans examiner où conduit le sentier qu'il vous montre, et toute la raison que vous nous apportez pour vous justifier, c'est que vous vivez comme vivent les autres; mais n'est-ce pas cela seul, si vous étiez sages, qui devrait vous faire déplorer le malheur de votre destinée? Que nous direz-vous encore? Vous nous dites qu'en suivant la route commune vous n'avez rien à risquer, que vous ne devez pas vous comporter autrement que tant d'autres plus sages que vous; mais, mon cher auditeur, est-ce là ce qui doit vous rassurer? Eh quoi! ignorez-vous donc que le parti de la multitude est le plus pernicieux, et que, vivant comme les autres, vous ne serez point de ce petit nombre à qui le Seigneur a promis son royaume? Cette destinée vous plaît-elle donc beaucoup? C'est donc à dire que vous ne voulez point être de ces prédestinés qui condamnent le monde et ses maximes? C'est-à-dire que vous êtes perdu, et que vous cédez la part de votre héritage céleste à ceux qui marchent dans la voie étroite. Est-ce là cette destinée dont vous vous applaudissez tant? Insensés que vous êtes! Refusez-vous de regarder vos devoirs et d'apprendre la juste voie de votre salut dans les livres saints, unique source de votre confiance? — *Ed. de 1708.*

[1] Cette expression vive et pittoresque se trouve aussi dans l'édition de 1708 : « Si le témoignage que les hommes vous rendent convient à votre faiblesse et à vos désirs, défiez-vous-en; car vous devez tout craindre d'un *sentiment qui rit à la vue*, et qui, avant de consulter, a déjà flatté votre amour-propre ».

[2] Celle qui lui parut la moins délicieuse. 1708.

lui : *Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur... sicut paradisus Domini..., et habitavit in Sodomis*[1]. En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise ; peu de temps après, les rois des nations l'emmènent captif ; et délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle : *Loth amœnam elegit ; infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam a prudentiore deflexerat*[2]. Il est rare que les décisions de nos penchants se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant, c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut ; et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connaissons les sentiers par où Jésus-Christ et les saints ont passé ; on nous les montre encore tous les jours ; on nous convie par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces ; c'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédés, vainquirent le monde, et obtinrent l'effet des promesses ; nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer, et que dans la voie où nous marchons, tout est à craindre ; devrions-nous balancer dans cette alternative?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières ; partout nous préférons le péril à la sûreté ; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes ; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence ; tous vos doutes se bornent à nous demander si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense ; vous êtes toujours entre ces deux destinées ; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avait aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisirs, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité. Nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple ; des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseraient rien de semblable à craindre, vous le savez ; cependant vous aimez mieux un doute accommodant qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grâce a des moments qui ne reviennent plus ; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse ; que le salut différé est presque toujours manqué ; et que commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez ; cependant, vous préférez l'espérance incertaine d'une grâce à venir au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions ; qu'il est plutôt le confident de vos faiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire ou de fermeté pour vous corriger ; vous le savez, et si vivement que vous-même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance. Un nouveau choix serait nécessaire ; mais vos passions craignent ce changement ; et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice[1]. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation, comme sans mérite ; vous le savez ; mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connaissez encore plus indignes que vous ; la vraisemblance vous rassure et l'évidence du devoir ne vous touche plus.

[1] Gen., XIII, 10, 12.
[2] S. Ambr.

[1] Vous savez que le prêtre, confident de vos faiblesses, ne vous ordonne pas sans raison de changer de vie ; vous convenez que tandis que vous demeurerez dans vos désordres, vous n'aurez jamais de part aux grâces du sacrement de pénitence ; vous le savez, et que si vous continuez à vivre comme vous avez fait jusqu'ici, vous sortirez toujours de ses pieds dévoré de remords et pécheur comme vous étiez ; mais vos passions que vous aimez, craignent trop ce changement, et le plaisir de les contenter l'emporte sur la vue de vos plus essentiels devoirs. — *Ed. de* 1708.

Cette phrase, qui dans le texte de 1745, présente un sens si différent du sens des éditions de Trévoux, et qui offre cette expression barbare : *Un aveugle accoutumé est toute la raison, etc.*, paraît avoir été modifiée et comme *jansénisée* par l'appelant et réappelant P. Joseph.

Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice ; que ces manières détournées de multiplier son bien[1] ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne ; vous le savez. Mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme ; et, en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paraît pas un inconvénient à craindre[2].

Or, mes Frères, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance serait égale, c'est-à-dire quand il serait également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez ; s'il vous restait un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles ; il devrait vous paraître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes ; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté, pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable ; et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre de vos intérêts temporels ; et dans des mœurs, qui jusques ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous ; vous êtes tranquille dans cette voie ? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre ; vous dites tous les jours qu'ils sont louables ; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point ; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux ; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter ! Insensé ! s'écrie l'Apôtre, quel est donc le prestige qui vous abuse, et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connaissez ?

Ah ! mes Frères, dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence ? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux, et laisse-t-on celles où tout paraît nous répondre du succès ? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire une entreprise sans mesures, sans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événements, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins et de nous-mêmes[1].

Enfin, dernière réflexion. Souffrez que je vous demande, mes Frères, pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez ? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolus de vous perdre. Voulez-vous vous sauver ? Choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez ; laissez là les voies douteuses, et qui jusques ici n'y ont conduit personne ; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée, et qui seule peut vous y conduire ; ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-mêmes les dangers de votre état, et à les envisager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre ; grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit. On ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter : et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauraient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivaient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguaient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là. Dès que la grâce a opéré dans leur cœur des désirs sincères de salut, ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inalliables avec leur dessein ; ils ont cherché des routes plus sûres et plus solides ; ils ont fait succéder

[1] Le prêt à intérêt, alors très-condamné dans plusieurs cas, et toujours repoussé par les jansénistes avec une impitoyable rigueur.

[2] Vous savez que ces manières subtiles de multiplier son bien aux dépens de celui à qui vous faites quelque plaisir, sont ouvertement condamnées dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, vous vous vantez d'en avoir quelqu'un de votre côté, tous les autres vous condamnent ; vous le savez. Mais le parti le plus favorable à votre passion et le plus nombreux vous persuade que l'usure n'est peut-être pas pour vous une chose tant à craindre. — *Ed. de* 1708.

[1] Et c'est de l'affaire du salut toute seule dont on fait une espèce d'aventure, et qu'on abandonne à l'incertitude. — *Ed. de* 1708.

la sainte sûreté de la retraite à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces, l'usage de la prière à la dissipation des jeux et des amusements, la garde des sens à l'indécence des parures et au péril des spectacles, la mortification chrétienne à la mollesse d'une vie douce et sensuelle, la modestie et les largesses saintes aux profusions de la vanité, l'Evangile au monde. Ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce serait une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent [1].

Mais, si vous êtes résolus de périr, eh ! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? Pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ ? Pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi [2]. Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices [3]. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout [4]. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu; franchissez le pas , et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celles de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur ; c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas ! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité ; ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes : c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur. Prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir; il n'est permis d'espérer, que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé; estimez un soin si nécessaire ; préférez-le à tous les autres ; ne trouvez de plaisirs qu'en vous y appliquant ; examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir ; et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus [1].

Telle est la prudence de l'Evangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ; hors de là tout est vanité et méprise. Vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talents rares et éclatants ; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute

[1] Voyez si les saintes âmes qui vous ont précédés s'en sont tenues aux doutes. Dès que la grâce s'est montrée à elles, et qu'elle les a éclairées ; ah ! elles ont commencé de regarder la voie du monde toute pleine de périls, dans laquelle elles marchaient, comme incompatible avec la voie de l'Evangile ; dès lors elles ont fait succéder la sainteté de la retraite à la dissipation des compagnies, la garde de leurs sens au péril des spectacles, la croix de Jésus-Christ à la mollesse du siècle, les trésors de la sainte pauvreté aux richesses de la terre, la modération chrétienne aux profusions de la vanité. Elles ne se sont plus mises en peine de justifier la conduite qu'elles tenaient dans le monde; elles ont aussitôt couru au plus sûr, et ont éprouvé que ce serait une folie de vouloir se sauver par une voie où toutes les autres se damnent. — *Ed. de* 1708.

[2] Pourquoi tâchez-vous de sauver les apparences avec Jésus-Christ ? Pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi ? — *Ibid.*

[3] Eh ! secouez donc le reste du joug qui vous attache au christianisme, et qui, en diminuant ici-bas vos plaisirs, ne diminue pas pour cela votre péché. — *Ibid.*

[4] Il semble qu'on sent encore ici la main du P. Joseph. Voici le texte de 1708 : « Pourquoi vous damnez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce cercle de confessions qui vous gênent, ne serait-il pas plus doux pour vous de vivre à votre liberté, loin des sacrements et de la pénitence, qui ne vous rendent pas meilleurs ? On voit qu'il n'est pas question dans ce texte de *confesseur indulgent qui damne.*

[1] Ce touchant retour de l'orateur vers les intérêts spirituels, ce mouvement plein de zèle et d'onction, se retrouve plus intense et peut-être plus puissant dans le recueil de Trévoux. « Mais non, mes Frères, nous ne vous donnerons pas ces sentiments de désespoir ; c'est un artifice de notre zèle qui ne peut consentir à votre aveugle conduite, de peur que vous n'y consentiez vous-mêmes. Ah ! suivez plutôt ces faibles lueurs que la grâce vous envoie pour changer votre cœur ».

la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité. Il n'est pas dans toute la vie que ce seul point de sérieux : tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent ; ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauraient être vos garants ; ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événements : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité; et d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle ; souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paraissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; et que tous les réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Evangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem* [1] ? parce qu'ils s'attendaient tous au partage des justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu selon les règles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il [1].

[1] Matth. xxv, 37.

[1] Toute la plus grande sagesse du monde n'est qu'erreur, dès qu'on se méprend dans le salut. Il n'est que ce seul article où il importe de ne se point tromper : tout le reste doit être compté pour rien. Soyez tant qu'il vous plaira, sages, prudents dans le choix de vos plaisirs, de vos biens, de vos amis ; trouvez des ressources à tous vos maux, tout cela n'est rien, si vous vous méprenez dans la voie du salut. L'erreur dans les autres affaires doit être comptée pour rien ; on en peut revenir, et il y a des moyens de s'en relever ; mais celle-ci toute seule est irréparable. Ne prenez donc plus pour guides de vos doutes, des hommes qui puissent vous laisser dans l'erreur ; ne donnez rien à l'incertitude, et ne jugez jamais selon la multitude, ni selon l'apparence ; puisque c'est de tous les égarements le moins pardonnable, et que tant soit peu risquer dans cette affaire, c'est tout perdre. Ne prenez plus d'autres assurances que celles de la loi ; ne suivez jamais celles que le monde vous donnera, puisqu'il ne tend qu'à vous tromper, et qu'il n'a pour règle que l'exemple de la multitude des hommes que Jésus-Christ condamne. Souvenez-vous que vous cherchez à justifier des voies que l'Evangile condamne, et qui conduisent à la perdition ; craignez d'être du nombre de ceux qui, après avoir méprisé ici-bas le partage des justes, éprouvent enfin le sort malheureux des pécheurs. En un mot prenez toutes les précautions nécessaires au salut, afin qu'après y avoir travaillé comme il faut, vous receviez la récompense qui y est attachée. — *Ed. de* 1708.

SOIXANTIÈME SERMON.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

ANALYSE.

DIVISION. — *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie ne doivent point être un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connaître : 1° parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie ; 2° parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure ; 3° parce qu'ils le sont moins que ceux du monde ; 4° parce que, quand ils le seraient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.*

PREMIÈRE RÉFLEXION. — *Les dégoûts sont inévitables en cette vie.* Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui, dégoûté de toute le reste, s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous

aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet ; vous verrez que nul n'est heureux ici-bas, que chacun se plaint, et que la terre est la patrie des mécontents. Ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs, Dieu en laissant ici-bas les âmes les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent et désagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie misérable, et nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles, elle deviendrait une récompense temporelle ; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre.

Les justes vivent de la foi ; or la foi espère et ne possède pas encore ; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage ; le présent n'est point pour eux : c'est ici le temps des tribulations et des amertumes ; c'est ici un exil et une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls : or n'est-il pas injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu ? Attendons patiemment les jours de paix et de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne serions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de supplice.

DEUXIÈME RÉFLEXION. — *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu, on en convient ; mais, 1° du moins on y est à couvert des dégoûts du monde et des passions ; et quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde, la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie, quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2° Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions ou les justes peines de nos crimes.

3° Ces répugnances et ces dégoûts qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage. Ainsi les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage ; ce ne sont pas des dégoûts du monde, dont il ne reste jamais que l'amertume.

4° Je pourrais ajouter que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que si notre cœur n'avait pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence, parce que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité ; que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes sur tout le détail de la vie chrétienne, parce qu'étant nés avec des passions plus vives, un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, et nous y étant livrés pendant longtemps, le sérieux de la piété nous paraît triste et insoutenable. Ce qui montre combien c'est un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté, et que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parce que plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais après tout, est-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service ? Si nos serviteurs osaient nous dire qu'ils s'ennuient en nous servant ; quelque bien fondés qu'ils fussent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des insensés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices ; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Or Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent ? ne les comble-t-il pas de bienfaits ; et ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'ils s'ennuient à son service ?

TROISIÈME RÉFLEXION. — *Les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde.* Je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage. Qu'est-ce que la vie du monde, qu'un ennui continuel, qu'un vide éternel, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'inutilités ; qu'un flux et reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances ?... Quelle comparaison entre les fureurs des passions et les peines légères de la vertu ; entre les remords affreux de la conscience et la tristesse aimable de la pénitence, qui opère le salut ? Aussi on entend tous les jours des amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils servent ; mais trouvez, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes, qui fassent des invectives contre la vertu, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes qui envient la destinée du monde ? On a vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir et par dégoût du monde des partis extrêmes ; mais a-t-on jamais vu des justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles ? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité ; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions. Ils sentent ce que le monde appelle la pesanteur du joug de Jésus-Christ ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, premièrement, les violences de la vertu sont volontaires, et en cela infiniment plus douces ; mais les dégoûts du monde sont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne sont amères qu'aux sens ; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les passions, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume. Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches, parce que plus on réprime les passions, plus elles deviennent dociles ; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes passions, nous laissent toujours les mêmes amertumes. Quatrièmement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement et notre paresse ; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

QUATRIÈME RÉFLEXION. — *Les dégoûts de la vertu ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, et il ne fournit point de remèdes ; mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation. Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues. Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos penchants. Quatrièmement, les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre. Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse. Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, et nous découvre le néant de tout ce qui se passe. Que de ressources pour un cœur fidèle ; et par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime !

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; et les premiers fidèles qui sacrifiaient pour Jésus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignaient pas de l'amertume de son service, et ne croyaient pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses : ne devrions-nous pas en rougir ?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu ; servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre faiblesse ; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs et nos hommages.

Sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent Jesum.

Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider Jésus.

Jean, x, 31.

Voilà donc les marques de gratitude que Jésus-Christ reçoit des hommes ; voilà les consolations que le ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain et de possédé du démon : ici on prend des pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapides, ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le temps de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, et rebelles aux vérités qu'il leur annonçait, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Frères, nous ses membres et ses disciples, hélas ! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse ; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible ; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, et de retourner au monde, comme à un maître plus doux et plus commode ; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu que des douceurs et des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès que le royaume des cieux ne se donne qu'à titre de conquête, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent ? Et ces paroles que signifient-elles, sinon qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer ; qu'au contraire, il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances, qui exerceront notre patience, et qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grâce qui le rend léger, parce que la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts et nos premiers penchants, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, et qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre ; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant et léger, si difficile à fixer, qui, à propos de rien et sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé ? Voilà, mes Frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu ; c'est ici le temps des combats et des épreuves ; la paix et la félicité ne sont que pour le ciel. Mais, malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre, dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connaître. En voici les raisons : premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie ; secondement, parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure ; troisièmement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde ; quatrièmement, parce que quand ils le seraient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'ai dit, premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas, mon Dieu ! nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte ; mais telle est la condition de

cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne saurait être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement ; les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, et qui ne peut la trouver sur la terre ; qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu ; mais qui ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, et n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vide et les mêmes dégoûts qu'il avait trouvés dans le crime ; parce que, à quelque degré de grâce qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice et d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos désirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, et que nous ne saurions jamais trouver que dans le ciel [1].

S'il était possible d'être heureux sur la terre, on le serait sans doute en servant Dieu, parce que la grâce calme nos passions, modère nos désirs, console nos peines, et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, et dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité ; mais comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet et en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu. Nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs ; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls ; qu'il les rebute, loin de les attirer ; et que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant et plus fidèle. Mais parcourez tous les états ; interrogez tous les pécheurs ; consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire ; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif ; nul n'est heureux ici-bas ; chacun se plaint ; nul n'est à sa place ; chaque condition a ses dégoûts ; à chaque état sont attachées des amertumes ; la terre est la patrie des mécontents [1], et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les âmes les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent et désagréable à la nature ; il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable ; nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disait l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime et que je voudrais faire ; et je fais le mal que je hais, et que je souhaiterais d'éviter. Mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte ; et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis ! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus* [2] ? Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes ; le mépris de la vie présente ; le désir des biens éternels ; l'empressement d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles ; si elle formait toujours ici-bas pour l'homme un état heureux et tranquille, elle deviendrait une récompense temporelle ; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre ; on se chercherait soi-même en faisant semblant de chercher Dieu ; on pourrait ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettrait le cœur,

[1] Massillon a vraiment l'art d'élever et de féconder les sujets qui sembleraient, au premier abord, les plus stériles ou les moins nobles. Ce sermon, comme on le verra, est admirable et par la justesse des observations morales, et par la mélancolie des réflexions, et par la vérité des sentiments, et surtout par la générosité des idées qu'il communique au lecteur ou à l'auditeur. « S'il était possible d'être heureux sur la terre, on le serait sans doute en servant Dieu ». Et cependant, même la vie juste et chrétienne laisse l'homme « encore inquiet et en un sens misérable ». Voilà comme ce grand orateur sait être sincère et profond.

[1] Cette réflexion est aussi juste qu'heureusement exprimée.
[2] Rom., VII, 24.

en le délivrant de ces passions violentes et inquiètes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des règles et des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'aurait plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, qui viendraient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix[1]; des ouvriers qui se présenteraient, non pas tant pour travailler à la vigne et porter le poids du jour et de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits, des serviteurs, qui, loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneraient à leur propre utilité, et n'en feraient usage que pour eux-mêmes.

Les justes vivent de la foi; or, la foi espère et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur royaume; le présent n'est point pour eux. C'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil et une terre étrangère, où les larmes et les soupirs deviennent la seule consolation du fidèle. Il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle, où, livrés à nous-mêmes, et sans le secours du ciel, nous ne faisons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grâce nous fait faire. Il est, dis-je, injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil et de notre tristesse; les jours de paix et de joie viendront ensuite. Si, en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance semblerait du moins avoir une excuse. Mais, je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu; en changeant de maître, nous ne faisons que changer de supplice; en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus riants que la vertu, je l'avoue; mais partout le fond n'est que travail et affliction d'esprit; et, puisque les peines sont inévitables en cette vie, et qu'il faut essuyer des dégoûts ou du côté du monde ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer? Ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite que souffrir en vain, et ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Première vérité : les dégoûts sont inévitables en cette vie.

[1] *Croix?*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, mes Frères, quoique nous convenions que le royaume de Dieu souffre violence, que Jésus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations et des reretranchements qui coûtent à la nature, que le temps de la vie présente est le temps de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines et de douleurs, et que pour nous réconcilier avec Dieu il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes; il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une âme qui sert le Seigneur, soit fort à plaindre, et que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contre elle que les préjugés des sens et des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil; et ses amertumes ne vont pas si loin qu'on doive la fuir comme une condition insoutenable et malheureuse.

Car, premièrement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde et des passions; et, quand la vertu n'aurait que cet avantage de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événements, de ses agitations et de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain en courant après des fantômes qui nous échappent sans cesse; hélas! la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seraient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; et il vaudrait toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu que participer aux joies fades et puériles des enfants du siècle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas des afflictions, et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit ; elle soumet notre cœur à Dieu ; elle nous fait baiser la main qui nous frappe ; elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos passions ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'aurait encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachements ; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour ; de préparer notre âme aux afflictions en la tenant sans cesse soumise à Dieu ; quand la vertu n'aurait que cette consolation, hélas ! devrait-on se plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent ? Et qu'y a-t-il de plus à désirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions et des contre-temps ; où tout nous échappe ; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous moments enlevés, et tombent sans cesse à nos côtés ; où notre fortune ne tient à rien, et change tous les jours de face : hélas ! qu'y a-t-il de plus à désirer qu'une situation qui nous console dans ces événements ; qui nous soutienne dans ces orages ; qui nous calme dans ces agitations ; et qui, dans les changements éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes ?

Troisièmement, ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux, à la vérité ; mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage. C'est une contrainte qui nous gêne ; mais qui, en nous gênant, nous délivre d'une servitude qui nous accablait. C'est une amertume qui mortifie les passions ; mais qui, en les mortifiant, les affaiblit et les calme. C'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif ; mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture ; de sorte que dans la douleur même de la plaie nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède. Ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations ; mais qui, en les révoltant, les rapprochent de l'ordre et de la règle. Ainsi les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage. En nous dégoûtant, elles nous purifient ; en nous piquant, elles nous guérissent ; en nous troublant, elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde dont il ne nous reste jamais que l'amertume, de ces gênes, de ces contraintes que nos passions nous imposent, et qui n'ont pour tout fruit que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes. Ce ne sont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutissent jamais à rien, qui ne nous valent rien, qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire, qui éloignent de nous les grâces et les faveurs que nous voulons mériter par elles, qui nous laissent toujours nos haines, nos désirs, nos inquiétudes et nos peines. Ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification, qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché, qui nous perfectionnent, qui nous embellissent, qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre âme, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons désirs, et qui portent avec elles le fruit qui nous paie et qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même ; que si notre cœur n'avait point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence ; que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité ; que ce devrait être là notre premier goût, comme c'est notre première destinée ; et que si nous trouvons en nous des penchants opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu ; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrais ajouter encore que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne ; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, et un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, la vertu nous paraît plus triste et plus insoutenable ; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur, accoutumé aux plaisirs vifs et piquants, ne saurait plus

s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse; l'agitation des parties et des plaisirs, la retraite plus dégoûtante; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible; les maximes frivoles dont nous nous sommes toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides et plus étrangères; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne saurait plus goûter rien de solide; que n'ayant jamais mêlé rien de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, et que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde et sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avait pas encore gâté! Quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, et des restes de sa première innocence! Quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connaître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes et si désespérées; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, et nous font de la vertu comme une inclination naturelle! Quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur; et qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, et qui font aussi toute l'amertume de nos vertus! Que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on! que de facilités et de consolations se prépare-t-on! que de douceurs répandues sur le reste de la vie; et quelle différence pour le repos même et la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, et ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, et s'est répandue sur tout le reste de la carrière! C'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable; et nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, et d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage [1].

Mais quand ces réflexions seraient moins solides; quand il serait vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu; du moins serait-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût, qui nous éloigne de lui, invincible; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes et ennuyeux, ils nous paraîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde et dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvait adoucir ce que la vertu a d'amer et de pénible; si en tenant plus longtemps contre la grâce, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, et gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes et d'agréments, et à des conditions plus douces et plus flatteuses, hélas! quelque risque que l'on coure en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourrait, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardements. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes; plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu; ce n'est plus qu'un vase souillé, dit le Prophète, et à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût et une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie. Aussi, mes Frères, lorsqu'après un long cours de crimes et de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans soi-même! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, et qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophète, n'opposent-ils pas à la grâce! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu! Ils peuvent la trouver juste; mais ils ne sauraient plus, disent-ils, la trouver aimable. Ils peuvent revenir à Dieu; mais ils ne le goûtent plus. Ils peuvent se nourrir de la vérité; mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribu-

[1] Ce délicieux tableau d'une âme innocente, pure et pieuse depuis les prémices de la vie jusqu'aux jours les plus avancés, cette peinture ravissante des joies des cœurs vertueux, a quelque chose de la poésie des Fénelon et des Racine.

lation et d'amertume. Ils peuvent chercher le royaume de Dieu et le trésor de l'Evangile ; mais c'est comme des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses. Ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob ; mais ils n'en ont jamais que le travail, ils n'en ont pas les douceurs et les consolations, qui portent la paix et le rafraîchissement dans l'âme. Ils voudraient aller à Dieu, et tout les en éloigne. Ils voudraient fuir le monde, et ils le portent partout dans leur cœur. Ils cherchent les gens de bien, et ils n'y trouvent qu'un ennui et une tristesse qui les dégoûte de la piété même. Ils tentent de vaquer à la prière ; et leur cœur, fermé à la vérité, ne s'y repaît que de fantômes et de chimères. Ils s'appliquent aux œuvres saintes ; hélas ! et ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient. Il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre, si peu la vertu leur convient, si fort ce caractère les contraint et les gêne ; et quoiqu'ils cherchent de bonne foi le salut, il y paraît je ne sais quoi de si contraint et de si étranger qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant, et que ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu, puisqu'à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violents et plus insupportables. Mais après tout, mes Frères, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service ? Ah ! si nos esclaves et nos domestiques nous faisaient le même reproche ; s'ils se plaignaient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant ; ils le pourraient, et ils auraient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles dont ils souffrent tant ; nos bizarreries et nos caprices auxquels il faut qu'ils s'accommodent ; nos heures et nos moments auxquels il faut qu'ils s'assujétissent ; nos plaisirs et nos goûts auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté ; notre indolence toute seule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, passer des moments si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir ; sans doute ils auraient droit de se plaindre. Cependant, s'ils osaient le dire, qu'ils s'ennuient en nous servant ; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir ; qu'ils n'ont aucun goût pour nous ; et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paraît insoutenable ; hélas ! nous les regarderions comme des insensés ; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices ; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous ; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah, mes Frères ! et Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service ; et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts et nos répugnances qui les rendent tièdes et languissants ? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères ? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables, pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances ? ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie dans son service ; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle ? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent ? Injustes que nous sommes ! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on se les figure.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais quand ils le seraient, j'ai dit en troisième lieu qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde ; et c'est ici, mes Frères, où je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage, et où la propre expérience des âmes mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde et des passions, qu'est-ce que votre vie toute entière, qu'un ennui continuel, où en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts et vos inquiétudes ? qu'est-ce

que votre vie qu'un vide éternel, où vous êtes à charge à vous-mêmes? qu'est-ce que votre vie qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'amusements, d'inutilités, qui revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des moments qui vous pèsent, et dont vous ne savez que faire? qu'est-ce que votre vie qu'un flux et reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, qui empoisonnent tous vos plaisirs, et qui font qu'au milieu de tout ce qui devrait vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contents de vous-mêmes?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office, et les peines légères de la vertu? quelle comparaison entre les assujétissements de l'ambition, les gênes et les travaux des prétentions et des espérances, les peines pour parvenir, les violences et les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever, et les violences légères qui nous assurent le royaume de Dieu, et les dégoûts presque insensibles de la vertu? quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs, et les amertumes consolantes du service de Dieu? quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine et qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, et que nous portons partout avec nous, et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde? votre joug peut-il paraître triste, au sortir du joug des passions; et les épines de votre croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde et de l'iniquité sont semées?

Aussi nous entendons tous les jours, mes Frères, les amateurs du monde eux-mêmes décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui; se savoir mauvais gré de leur destinée; faire des invectives piquantes contre ses injustices et ses abus; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable : mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu; qui la condamnent, qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarqué dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, et convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une âme vraiment juste qui envie la destinée du monde; qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux; qui fasse l'éloge de leur sort et de leur sagesse; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse et la plus insensée. Que dirai-je? nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre, par désespoir et par dégoût du monde, des partis extrêmes; perdre le repos, la santé, la raison, la vie; s'abattre, se détruire, se désoler, tomber dans des états de noirceur et de mélancolie, et ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourments. Mais où sont les justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? ils se plaignent quelquefois de leurs peines, il est vrai; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions : la vertu leur paraît quelquefois triste et dégoûtante, je l'avoue; mais avec toute sa tristesse, elle leur plaît encore davantage que le crime : ils voudraient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu; mais ils détestent celles du monde : ils souffrent; mais la même main qui les éprouve les soutient, et ils ne sont pas tentés au-delà de leurs forces : ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi si longtemps, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, mes Frères, premièrement, les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces que celles qui nous viennent du dehors, et qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires; ce sont des croix que nous choisissons par raison, et que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir : il s'y trouve des amertumes; mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées, qui nous viennent sans nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous.

Nous ne le voulons pas ; nous ne l'aimons pas ; nous le détestons, et cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons que parce que nous voulons bien souffrir ; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, et que tous nos penchants se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse et à l'indolence ; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens. Mais les dégoûts du monde, ah! ils coupent dans le vif, ils mortifient toutes les passions, ils humilient l'orgueil, ils abaissent la vanité, ils allument l'envie, ils écrasent la fierté, ils désolent l'ambition, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume.

Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches ; ce sont les premiers efforts qui coûtent, la suite les adoucit ; les passions, qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles ; les violences calment peu à peu le cœur, et nous laissent bien moins à souffrir pour les suites. Mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux ; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions, ils nous laissent toujours les mêmes amertumes ; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot les dégoûts du monde allument nos passions, et par là augmentent nos peines ; ceux de la vertu ne font que les réprimer, et par là établissent peu à peu la paix et la tranquillité dans notre âme.

Quatrièmement enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité. Il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti, et plus zélés pour ses abus et pour ses espérances. Au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagréments et d'amertumes ; parce qu'ils sentent plus vivement ses oublis et ses injustices : leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu nous ne devons craindre que notre tiédeur ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes que notre relâchement et notre paresse. Plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent ; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affaiblissent ; plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits et de consolations dans son service. C'est en nous relâchant, que nous rendons les devoirs désagréables ; c'est en rabattant de notre ferveur, que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug ; et si malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves et non pas des punitions ; ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse, c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage ; ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre ; ce n'est pas un Maître mécontent qui suspend ses grâces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour ; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient ; on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourrait encore mêler l'homme avec Dieu, nous-mêmes avec la grâce, les appuis humains avec les dons du ciel, et les richesses de la foi avec les consolations de l'amour-propre. Et voilà, mes Frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde ; mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je dis des ressources. Hélas ! mes Frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur ; mais il ne fournit point de remèdes : le monde a ses chagrins ; mais il n'a rien qui les console : le monde est plein de dégoûts et d'amertumes ; mais on n'y trouve point de ressources.

Mais dans la vertu, il n'est point de peine qui n'ait sa consolation ; et s'il s'y trouve des répugnances et des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même ; de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivait partout ; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnaient toute la douceur de notre vie ; d'être enfin délivré du poids de l'iniquité ! Les sens peu-

vent encore souffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur est tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues, que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux sacrifices, nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi; que si la vertu nous coûtait moins, elle aurait aussi moins de prix aux yeux de Dieu; et qu'il ne nous rend la voie si difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante et plus glorieuse.

Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu; dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité; qui consulte plus nos intérêts que nos penchants; et qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parce qu'elle devait être pour nous la plus sûre.

Quatrièmement, les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même temps que nos sens en sont dégoûtés; qui font que notre esprit est prompt et fervent, quoique la chair soit faible et languissante; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble, plus triste et plus pénible.

Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse: les mystères saints, où Jésus-Christ lui-même, le consolateur des âmes fidèles, vient consoler notre cœur; les vérités des divines Ecritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir; et que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive et plus assurée; enfin, la lecture de l'histoire des saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts et par les mêmes épreuves; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des âmes bien plus fidèles que nous ont eu le même sort; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs; et que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mène par la voie de ses saints, et qu'il nous traite ici-bas comme il a presque traité tous les justes.

Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs, qui ont succédé aux fureurs des passions et au tumulte de la vie mondaine; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux et plus paisibles que ceux que nous avions passés au milieu du plaisir, et qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille et plus supportable.

Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui passe, qui nous fait voir que dans un clin-d'œil tout sera fini, que nous touchons au terme heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, et qu'ainsi nos violences ne sauraient durer longtemps; mais que ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle! Quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime! C'est pour nous en faire sentir la différence, mes Frères, que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain temps, que nous nous livrions durant les premières années de l'âge aux égarements des passions, afin que, nous rappelant ensuite à lui, nous connaissions, par notre propre expérience, combien son joug est plus doux que celui du monde. « Je permettrai, dit-il dans l'Ecriture, que mon peuple serve quelque temps les nations; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, et qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service et du service des rois de la terre, et qu'il sente combien mon joug est plus doux et plus supportable que la servitude des hommes: *Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum* [1] ».

Heureuses les âmes qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, et à qui il n'a rien coûté pour connaître la vanité du monde, et la triste destinée des plaisirs et des passions injustes! Hélas! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner,

[1] II Paral., XII, 8.

s'en désabuser; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissés dans notre cœur pour le bien : pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets? Pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? Pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, et qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais hélas! les premiers fidèles qui sacrifiaient aux maximes de l'Evangile leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie; qui couraient sur les échafauds confesser Jésus-Christ; qui passaient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres et dans les souffrances, et à qui il en coûtait tant pour servir Jésus-Christ, se plaignaient-ils des amertumes de son service? Lui reprochaient-ils qu'il rendait malheureux ceux qui le servaient? Ah! ils se glorifiaient dans leurs tribulations; ils préféraient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Egypte; ils ne comptaient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance; ils chantaient des hymnes et des cantiques au milieu des tourments, et regardaient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! Ils s'estimaient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyaient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes Frères, au milieu de trop de commodités de la vie; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudissements du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfants, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ; nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux et tous les supplices des martyrs, les austérités des anachorètes, les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitents : ah! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jésus-Christ; qui[1] n'avons rien souffert pour lui; à qui son royaume n'a rien coûté, et qui portant devant son tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes; servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre faiblesse; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres et nos hommages. Recevons de sa main également les consolations et les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui; sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jésus-Christ : l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes Frères, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu; il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe et d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs et des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? Quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble et l'amertume du crime? Non encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui

[1] *Nous qui,* Renouard; *qui*, 1745 et 1764.

sache charmer nos ennuis, adoucir nos moments de tristesse, et nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes : *Et erit allocutio cogitationis et tœdii mei*[1]; c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde et de ses amusements : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa*[2]; c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les moments, et qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de temps et d'ennui que la vie

[1] Sag., VIII, 9.
[2] *Ibid.*, 16.

mondaine : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tœdium convictus illius*[1].

Grand Dieu! que le monde fait d'honneur à votre service! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des justes! que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire et votre louange de vos ennemis mêmes; et que vous laissez peu d'excuses aux âmes qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes, et que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles! Ainsi soit-il.

[1] Sag., VIII, 16.

SOIXANTE-UNIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

NOTICE.

Les spirituelles amies de madame de Sévigné s'entretinrent de cet excellent sermon, qui doit compter parmi les plus belles œuvres du grand orateur. La première partie est pleine des austérités et des sacrifices dont doit être accompagnée la vraie conversion; la seconde partie ne respire que la douceur, la consolation, la paix qui comble l'âme sincèrement pénitente. Cet admirable discours, qui convenait si bien aux illustres et saintes pénitentes du faubourg Saint-Jacques, et où se trouvent discrètement voilées de touchantes allusions, ne se trouve pas dans les éditions de Trévoux. Voici ce qu'écrit madame de Coulanges à madame de Grignan, le 30 juillet 1700 : « Je donnai à dîner à madame de Simiane en plein réfectoire, le jour de la Madeleine (22 juillet); nous avions la comtesse de Grammont à notre dîner, et ensuite il fut question (c'est-à-dire on alla l'entendre) d'un sermon tout neuf du P. Massillon. — Il y a bien, parmi les panégyriques de l'édition posthume, un autre sermon, également noble et attendrissant, sur la Pécheresse de l'Evangile et qui porte même pour titre : « *Sermon pour la fête de sainte Madeleine* ». Mais l'esquisse de ce discours se trouve dans le recueil de Trévoux, au jeudi de la semaine de la Passion; et, de plus, on y lit ces mots significatifs : « Le mystère de la Passion dont nous développerons dans quelques jours la triste représentation.... » Ce qui semble prouver que le sermon, rangé en 1745, entre les panégyriques, est bien le discours prêché à la cour, le jeudi de la Passion de 1704, et que le sermon qui suit, quoique le nom de la Madeleine n'y soit pas prononcé, est celui qu'entendit madame de Coulanges, le 22 juillet 1700. Au reste, suivant son usage, Massillon a dû donner plusieurs fois ce discours : ce qui expliquerait quelques difficultés.

ANALYSE.

DIVISION. — *Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, et ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur et sans consolations; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés. 1° Sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. 2° Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La pénitence de la pécheresse non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare tous;* et c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1° Elle avait fait un injuste usage de son cœur ; il n'avait jamais été occupé que des créatures ; et née pour n'aimer que Dieu seul, il était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitents. Eh quoi ! votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu ? vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge ?

2° Elle avait fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Car ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour ; ce sont les sacrifices. Or ces sacrifices, elle les pousse non-seulement jusqu'à renoncer aux choses visiblement criminelles ; elle en retranche même celles qui auraient pu passer pour innocentes ; parce qu'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle aurait pu avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures perd le droit qu'il avait sur elles ; tout ce qui est permis à une âme innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. En vain paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions ; si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent.

3° Elle avait fait servir jusque-là, par un assujétissement indigne, tous ses sens à la volupté et à l'ignominie ; elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût des ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant : troisième réparation de sa pénitence. En effet, il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent ; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Autrement, en vous épargnant, vous deviendrez malheureux ; car dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices, et tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4° Le dernier désordre enfin qui avait accompagné son péché, était un scandale public dans le déréglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des païens répandus dans la Palestine ; parce que témoins des égarements de notre pécheresse, ils en prenaient occasion de blasphémer le nom du Seigneur et de mépriser la sainteté de sa loi : scandale du lieu, car ses égarements avaient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événements se répandait bientôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence. Le scandale de la loi : ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, et d'une manière pharisaïque, mais venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement ; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans devenir pénitents, et nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence ; et elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avaient été de ses crimes ; elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal ; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu ; et les yeux du public qui ne paraissaient pas redoutables dans nos égarements, le deviennent dans notre pénitence.

DEUXIÈME PARTIE. — *Les consolations et les nouveaux plaisirs que la pécheresse trouve dans sa pénitence.* Elle est heureuse avec Jésus-Christ, par les mêmes endroits qui avaient fait ses malheurs dans le crime.

1° Un amour injuste avait fait son premier crime, et la première source de ses malheurs. La première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau d'avec cet amour profane qui jusque-là avait occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'était attachée dans son déréglement à des hommes corrompus, inconstants, perfides, etc. ; sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de sa passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; et cela pour des hommes en qui elle ne trouvait d'ordinaire que de l'ingratitude ; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. Troisièmement enfin, différence dans la certitude de la correspondance : l'amour de notre pécheresse pour les créatures avait toujours été suivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2° La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jésus-Christ tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs ; elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre pécheresse, en sacrifiant ses passions, et tout ce qui les suit, met aux pieds de Jésus-Christ ses liens, ses troubles, ses servitudes, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'aurait point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures ....? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse, *allez en paix.* Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3° Enfin son péché l'avait avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur ; il la loue par les endroits même les plus glorieux selon le monde : la bonté de cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour ; il l'élève au-dessus du pharisien..... Tel est le pouvoir admirable de la vertu ; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes ; elle rétablit une réputation perdue ; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles ; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte et notre inquiétude avec nos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous alarment ? mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ? puisque nous avons pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignons plus celles de la vertu ; d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les peines de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod (Jesus) accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti; et stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

En même temps une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant su que Jésus était à table chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, et se tenant derrière lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait, et y répandait ce parfum. Luc, VII, 37.

A des larmes si abondantes, à une confusion si sincère, à des ministères si touchants, à une démarche si humiliante et si nouvelle, on comprend aisément et ce que les passions avaient pu sur le cœur de cette pécheresse et ce que la grâce vient d'opérer en elle. La Palestine la regardait depuis longtemps comme la honte et le scandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix;* la maison du pharisien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grâce et un modèle de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Quel changement, et quel spectacle!

Cette âme liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuses et les plus indissolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête; et sans hésiter elle court chercher aux pieds de Jésus-Christ son salut et sa délivrance. Cette âme jusqu'ici toute plongée dans les sens, et ne vivant plus que pour la volupté, en sacrifie en un instant les attraits les plus vifs et les attachements les plus chers. Cette âme enfin, jusque-là impatiente de tout joug, et dont le cœur n'avait jamais connu d'autre règle que le déréglement de ses penchants, commence sa pénitence par les démarches les plus humiliantes et les assujétissements les plus tristes. Que les œuvres de votre grâce sont admirables, ô mon Dieu! que la misère la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies; et que les voies par où vous menez vos élus, sont rapides et abrégées!

Mais d'où vient, mes Frères, que de si grands exemples font sur nous de si faibles impressions? De deux préjugés très-opposés en apparence, et qui cependant partent du même principe et conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, et que la bienséance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge ou de nouvelles situations ou des penchants même que le temps tout seul a changés, nous ont menés là; nous n'allons pas plus loin; nous croyons que tout est fait, et nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès : nous nous représentons la pénitence chrétienne, comme un état affreux et le désespoir de la faiblesse humaine; un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement nous trouvent peu sensibles, parce qu'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. Premièrement, sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. Secondement, sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jésus-Christ dans sa pénitence tout ce qu'elle lui avait ravi dans ses égarements; en voilà les réparations. Mais la paix et les douceurs qu'elle n'avait jamais éprouvées dans ses égarements, elle les trouve avec Jésus-Christ dans sa pénitence; en voilà les consolations. Les réparations et les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion et le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre partout où le péché a porté le déréglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les désirs et de tous les mouvements qui s'élèvent dans nos cœurs. Il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avait troublée; et tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelque endroit, et où tout est encore dans la confusion et dans le désordre.

Or, voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse pécheresse, dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché renfermait plusieurs désordres : premièrement, un injuste usage de son cœur, qui n'avait

jamais été occupé que des créatures; secondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions; troisièmement, un assujétissement indigne de ses sens, qu'elle avait toujours fait servir à la volupté et à l'ignominie; enfin, un scandale universel dans l'éclat de ses égarements. Sa pénitence répare tous ces désordres; aussi tout est pardonné, parce que rien n'est omis dans le repentir.

Je dis, premièrement, un injuste usage de son cœur. Oui, mes Frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature, dégrade notre cœur. C'est un désordre d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos; car aimer c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir; c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages, c'est un désordre et un avilissement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour. Quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts et des faiblesses qui les en rendent indignes. Nous les trouvons bientôt injustes, bizarres, fausses, vaines, inconstantes. Plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé, et que ce n'est pas là ce qu'il cherchait; notre raison rougit tout bas de la faiblesse de nos penchants; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine; notre passion devient notre ennui et notre supplice; mais punis de notre erreur, sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remède de notre méprise; nous errons d'objet en objet; et s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contents de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Notre pécheresse avait suivi l'égarement de ces voies. D'injustes amours avaient fait tous ses malheurs et tous ses crimes; et née pour n'aimer que Dieu seul, il était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Evangile, *ut cognovit*, que, rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur. Tout lui paraît vide, faux, dégoûtant dans les créatures. Loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont son cœur avait eu tant de peine à se défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger et la vanité. Le Seigneur tout seul lui paraît bon, véritable, fidèle, constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagements, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère, seul assez grand pour remplir toute l'immensité de notre cœur, seul assez puissant pour en satisfaire tous les désirs, seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines, seul immortel, et qu'on aimera toujours, enfin, le seul qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop tard : *Dilexit multum.* Première réparation de sa pénitence, son amour.

C'est donc l'amour, mes Frères, qui fait les véritables pénitents; car la pénitence n'est que le changement du cœur; et le cœur ne change qu'en changeant d'amour. La pénitence n'est que le rétablissement de l'ordre dans l'homme; et l'homme n'est dans l'ordre que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait. La pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu; et votre réconciliation est une feinte, si vous ne lui rendez pas votre cœur. En un mot, la pénitence obtient la rémission des péchés, et les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorsque nous vous proposons ces grands exemples, pour vous animer à les suivre, que vous ne vous sentez point nés pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi! mon cher auditeur, votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu? Votre cœur ne serait pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? Votre cœur serait donc autre chose lui-même qu'une inclination naturelle vers l'Auteur de son être? Quoi! vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge? Vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, et que rien ici-bas ne peut satisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent, des créatures qui vous trompent, des honneurs qui vous importunent, un monde qui vous ennuie ou qui vous

déplaît? Dieu seul pour qui vous êtes fait, et qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouverait rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuste envers votre cœur; vous ne vous connaissez pas; et vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? Pour qui êtes-vous donc né? Quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords et les sombres inquiétudes? L'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux? Vous n'avez donc un cœur que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, et vous être à charge à vous-même?

O homme, ouvrez ici les yeux; approfondissez la destinée de votre cœur; et vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances à la vertu, vous sont étrangères; que ce n'est point là la situation naturelle de votre cœur; que l'Auteur de la nature et de la grâce vous avait fait une destinée plus heureuse; que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice et pour l'innocence; que vous avez abusé d'un naturel heureux en le tournant à des passions injustes; et que si vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, et vous devenez incompréhensible à vous-même.

Mais d'ailleurs vous vous trompez de regarder comme des inclinations inalliables avec la piété ces penchants de vivacité pour le plaisir nés avec vous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grâce les aura sanctifiées; plus vous êtes vif pour le monde et pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur et pour les biens véritables; plus les créatures vous ont trouvé tendre et sensible, plus la grâce trouvera d'accès et de sensibilité dans votre cœur; plus vous êtes né fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse; plus vous paraissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos attachements criminels, et de revenir à votre Dieu; enfin, vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avait été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut; vous verrez qu'avoir reçu un cœur tendre, fidèle, généreux, c'est être né pour la piété; et qu'un cœur que les créatures ont pu toucher, offre de grandes dispositions à la grâce [1].

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des justes; et vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étaient nés avec tous les talents propres au monde, et toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir et les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grâce a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la pécheresse de notre Evangile, les Augustin, les Pélagie, les Fabiole, ces âmes mondaines et dissipées, si vives dans leurs égarements, si peu nées, ce semble, pour la piété; quel progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu? Et qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchants que les attraits, pour ainsi dire, de leur pénitence? Le même fonds qui fait les grandes passions, quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus [2]. Mon Dieu! vous nous avez tous faits pour vous; et nos faiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre providence et de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avait fait de son cœur.

Mais en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ, ne fut pas une de ces sensibilités vaines et oisives, qui sont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grâce, et qui ne mènent jamais à rien, qu'à nous rendre contents de nous-mêmes, et nous persuader que notre cœur est changé; ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour, ce sont les sacrifices.

Aussi, comme le second désordre de son péché avait été l'abus criminel et presque universel de toutes les créatures, la seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps et de la nature, avaient été les instruments de ses plaisirs; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en sait faire; c'est par là qu'elle commence sa pénitence. Les parfums sont

[1] C'est là un de ces mots fins, délicats, pénétrants, dont devaient sentir la portée les illustres auditeurs de Massillon, et Louis XIV le premier.

[2] Très-juste et très-noble maxime, qui semble écraser la triste morale de La Rochefoucault.

abandonnés, et consacrés même à un saint ministère : *Et unguento ungebat ;* les cheveux sont négligés, et ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son libérateur : *Et capillis capitis sui tergebat ;* les soins du corps et de la beauté sont oubliés, et ses yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels sont les premiers sacrifices de son amour ; elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels, elle en retranche même qui auraient pu passer pour innocents, et croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle aurait pu avoir d'en user encore [1].

En effet, le pécheur, en abusant des créatures, perd le droit qu'il avait sur elles ; tout ce qui est permis à une âme innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer ; le péché nous rend comme anathème à toutes les créatures qui nous environnent et que le Seigneur avait destinées à notre usage. Ainsi il est des règles pour une âme infidèle, qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes ; elle n'est plus, pour ainsi dire, dans le droit commun, et ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales, mais par les exceptions personnelles qui la regardent.

Or, sur ce principe, vous nous demandez éternellement si user d'un tel artifice de parure est un crime ; si tels plaisirs publics sont défendus ? Je ne veux point ici décider pour les autres ; mais je vous demande à vous, qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé ? N'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes ? Ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs ou à nourrir la corruption du vôtre ? Quoi ! toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions et de misères ; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, et en avez fait les instruments de vos désirs déréglés ; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur ; vos intentions ont toujours été plus loin même que vos malheurs ; votre œil n'a jamais été simple et innocent, et vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard ; tous vos soins sur votre personne ont été des crimes ; et quand il s'agit de retourner à votre Dieu et de réparer une vie entière de corruption et d'abandonnement, vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage ? Vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus qui vous seraient interdits, quand ils seraient permis au reste des hommes ? Vous entrez en contestation lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde ; vous à qui les plus innocentes, s'il en est, sont désormais défendues, et qui ne devriez avoir pour ornement que la cendre et le cilice ? Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins, qui sont votre confusion secrète, et qui vous ont tant de fois fait rougir au pied du tribunal sacré ? Et faudrait-il tant de discours et de contestations, où votre honte devrait suffire ?

D'ailleurs, la sainte tristesse de la pénitence ne regarde plus qu'avec horreur ce qui a été pour nous une occasion de chute. L'âme touchée n'examine pas si l'on peut se le permettre avec innocence ; il lui suffit de savoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la sienne. Tout ce qui l'a conduite à ses malheurs lui devient aussi odieux que ses malheurs mêmes ; tout ce qui a aidé ses passions, elle le déteste comme ses passions mêmes ; tout ce qui a favorisé ses crimes, devient pour elle criminel. Quand on voudrait même le tolérer encore à sa faiblesse, ah ! son zèle, sa componction prendrait les intérêts de la justice de Dieu contre l'indulgence des hommes ; elle ne pourrait se résoudre à se permettre encore des abus, qui lui rappelleraient le souvenir de ses désordres passés ; elle craindrait toujours que les mêmes démarches ne rappelassent les premières dispositions, et que son cœur ne se retrouvât le même dans les mêmes soins. La seule image de ses infidélités passées la trouble et l'alarme ; et, loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudrait pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, et s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laisse encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes ? Et à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr ?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille sacrifices invisibles. Comme le propre de la cupidité est de

[1] Pour bien sentir Massillon, il faut ne jamais oublier son siècle. Ces parfums abandonnés, ces cheveux sacrifiés, ces yeux qui s'éteignent à force de larmes, tous ces austères retours se trouvaient aux Carmélites avec d'illustres pénitentes.

prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles. Tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour-propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices; et partout, comme un glaive tranchant et douloureux, elle fait des divisions et des séparations qui coûtent au cœur, et coupe jusqu'au vif tout ce qui tenait encore un peu trop à la corruption de nos penchants. La grâce de la componction mène d'abord là une âme touchée; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même, et fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes; que les devoirs, les bienséances, les honneurs, les prospérités, les chagrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite; et que ses plaisirs mêmes, par la foi et la circonspection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence; comme elle fait ici-bas envers l'âme criminelle, dit Tertullien, la fonction de la justice de Dieu, et que la justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé; la pénitence prévient ce terrible jugement; elle s'impose partout à elle-même des privations rigoureuses; et si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes, c'est bien moins pour flatter ses sens, que pour les punir, par l'usage sobre et austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. En vain paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions; s'il vous faut toujours le même faste pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une vaine magnificence, les mêmes profusions pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour-propre des superfluités accoutumées, les mêmes agréments du côté du monde pour ne pouvoir vous passer de lui, les mêmes avantages du côté de la fortune pour vouloir toujours l'emporter sur les autres; en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien; quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent; vos mœurs semblent différentes, tous vos penchants sont encore les mêmes; vous paraissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes Frères! Que de conversions superficielles et vaines; et que d'âmes, changées aux yeux du monde, se trouveront un jour les mêmes devant Dieu!

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchements qui éloignent les attraits du crime; il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisième lieu, la pécheresse de l'Evangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums et ses cheveux à Jésus-Christ, elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrent de larmes, elle les essuie, elle les baise; et, comme le troisième désordre de son péché avait été un assujétissement honteux de ses sens, elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût de ces tristes ministères.

Nouvelle instruction: il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent, il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement et les rapprochent du devoir et de la règle. Vous aimez les jeux, les plaisirs, les amusements et tout ce qui compose la vie mondaine; c'est peu de retrancher de ces plaisirs tout ce qui peut encore conduire au crime. Si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succèdent à ces mœurs dissipées; et ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir et combattre le monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens et de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie; il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affaiblissent ces penchants devenus désormais indomptables par un long usage de volupté; et non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux; les anciens attachements que vous aurez rompus, sans les avoir affaiblis et comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse; vos passions plus violentes et plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées et suspendues, sans les affaiblir et sans les combattre, vous feront éprouver des agitations et des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans

le crime ; vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage ; vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie ; vous vous trouverez plus faible, plus combattu, plus vif pour le plaisir, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre ; tout vous deviendra un écueil ; vous vous serez à vous-même une tentation continuelle ; vous serez surpris de trouver en vous-même plus d'opposition aux devoirs ; et, comme il est difficile de se soutenir longtemps seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bientôt d'une vertu qui vous coûtera si cher ; et pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille et mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix, et par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices ; et tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avait accompagné le péché de la femme de notre Evangile, était un scandale public dans le dérèglement de sa conduite ; le scandale de la loi, qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des Romains et de tant d'autres gentils assemblés et répandus dans la Palestine, et qui, témoins des égarements de notre pécheresse, en prenaient sans doute occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de mépriser la sainteté de sa loi, de se confirmer dans leurs impies superstitions, et de regarder l'espérance d'Israël et les merveilles de Dieu rapportées dans les livres saints, comme des fictions inventées pour amuser un peuple crédule.

Scandale du lieu : ses égarements avaient éclaté dans la cité, c'est-à-dire la ville principale, d'où le bruit de tels événements se répandait bientôt dans le reste de la Judée.

Or, voilà les scandales qu'elle répare dans sa pénitence. Le scandale de la loi, en renonçant aux traditions superstitieuses des pharisiens qui en avaient altéré les préceptes, et venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement. Car souvent, après avoir déshonoré la religion dans l'esprit des impies par nos excès et par nos scandales, nous la déshonorons encore par notre piété ; nous nous faisons une manière de vertu toute mondaine, superficielle, pharisaïque ; nous devenons superstitieux sans devenir pénitents ; nous remplaçons les abus du monde par les abus de la dévotion ; nous ne réparons le scandale de nos désordres que par celui d'une piété sensuelle ; et nous faisons plus de tort à la vertu par les faiblesses et les illusions que nous y mêlons, que nous ne lui en faisons par des excès ouverts et déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre et plus éloignés de la conversion par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avaient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés sa douleur et ses larmes ; elle ne vient point trouver Jésus-Christ, à la faveur des ténèbres de la nuit, comme Nicodème, ou dans des bourgades éloignées de la cité, pour dérober aux yeux du public les premières démarches de sa conversion. A la vue de cette grande ville, qu'elle avait scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du pharisien, et ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence ceux qui l'avaient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu ; les yeux du public ne paraissaient pas redoutables dans nos égarements ; ils le deviennent dans notre pénitence ; nos vices se montraient sans ménagement, notre vertu se cache et se ménage ; nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jésus-Christ ; nous avons honte de paraître si différents de nous-mêmes ; nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, et nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse pécheresse n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal ; elle soutient même avec une sainte insensibilité les reproches du pharisien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce pharisien, se fait un plaisir insensé de rappeler les anciens égarements des personnes que la grâce a touchées ; loin de s'édifier de leur régularité présente, on revient sans cesse à leur conduite passée ; on tâche d'affaiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvelant le souvenir de ce qu'elles ont fait ; il semble que les égarements qu'elles pleu-

rent, autorisent ceux que nous aimons, et dans lesquels nous vivons encore, et qu'il nous est plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitents sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi, ô mon Dieu, que tout coopère à notre perte, et qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde, lorsque vous retirez des voies de la perdition des âmes mondaines et dissolues, et de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, si disposée à recevoir le pécheur qui revient; insensibles à sa pénitence, nous ne sommes occupés qu'à rappeler ses égarements, comme pour nous dire à nous-mêmes que nous n'avons rien à craindre dans le désordre, qu'un jour enfin nous en reviendrons, et que cette âme touchée, ayant été encore plus engagée que nous dans les passions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle. O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement dans les exemples mêmes de pénitence!

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie, comme la simple cessation des premières mœurs, sans y ajouter les expiations qui les réparent; c'en est une autre non moins dangereuse, de regarder ces expiations comme un état triste, malheureux, désespérant. Ainsi, après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence, il faut vous en exposer les consolations.

DEUXIÈME PARTIE.

Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité; venez éprouver les douceurs et les consolations de mon joug; et vous y trouverez la paix et le repos que vos âmes, tyrannisées sous la servitude des passions, cherchent en vain depuis tant d'années : *Et invenietis requiem animabus vestris* [1].

Cette promesse adressée à toutes les âmes criminelles, toujours malheureuses dans le désordre, trouve aujourd'hui son accomplissement dans la pécheresse de notre Evangile. En effet, tout ce qui avait été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égarements, devient une source féconde de consolation dans sa pénitence; et elle est heureuse avec Jésus-Christ par les mêmes endroits qui avaient fait tous ses malheurs dans le crime.

Oui, mes Frères, un amour injuste avait fait son premier crime et la première source de tous ses malheurs; la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau d'avec l'amour profane, qui jusque-là avait occupé son cœur. Je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet. Le déréglement de son cœur l'avait attachée à des hommes corrompus, inconstants, perfides, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse qu'à satisfaire leurs passions désordonnées; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris; à des Amnon [1] à qui l'objet infortuné de leur amour devient vil et odieux, dès qu'ils ont obtenu tout ce qu'ils désirent; à des hommes dont elle connaissait les faiblesses, les artifices, les emportements, les défauts, qu'elle sentait bien en secret n'être pas dignes de son cœur, et auxquels elle ne tenait que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix libre de la raison; enfin, à des hommes qui n'avaient pu encore fixer la légèreté et les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières; — plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur et de sainteté; plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé; — à Jésus-Christ, l'ami fidèle, immortel, désintéressé de son âme, qui n'est touché que de ses intérêts éternels; qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse; qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda, par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguait le plus elle-même par l'excès de ses misères; qui n'attend rien d'elle, et qui veut lui donner plus qu'elle n'en saurait attendre elle-même; enfin, à Jésus-Christ qui a calmé son cœur en le purifiant; qui a fixé l'inconstance et la multiplicité de ses désirs; qui a rempli toute l'étendue de son amour; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avaient jamais pu lui donner.

[1] Matth., XI, 29.

[1] *Amnon*, 1764. Quelques éditions, dont celle de 1745, lisent à tort *Adonias*. — *V.* II Rois, XIII.

O mon âme, jusques à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes et vos peines? Vous en coûterait-il plus de rompre vos liens qu'il ne vous en coûte de les porter? La vertu et l'innocence vous seraient-elles plus pénibles que les passions honteuses qui vous asservissent et vous déchirent? Ah! tout vous sera plus supportable que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès de la passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté; à des complaisances honteuses; à des assujétissements désagréables; à des sacrifices éclatants, et dont souvent, pour toute reconnaissance, ils ne prenaient que le droit d'en exiger de nouveaux. Car telle est l'ingratitude des hommes : plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans; l'excès de votre attachement pour eux en diminue toujours dans leur esprit le mérite; et ils vous punissent de la vivacité et de la honte de votre emportement, en prenant occasion de là même, de laisser affaiblir jusqu'à leur reconnaissance.

Voilà les ingratitudes que notre pécheresse avait éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté : les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. En vain le pharisien tâche d'en diminuer le mérite — car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du juste, — le Sauveur en prend la défense : « Voyez-vous cette femme, lui dit-il, *Vides hanc mulierem?* » Comme s'il voulait lui dire : « Connaissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, et jusqu'où va la force et l'excès de son amour? *Elle n'a cessé d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux, de les parfumer, de les baiser* ». Il compte tout, il remarque tout, un soupir, une larme, un simple mouvement du cœur; rien n'est perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui; rien n'échappe à la fidélité de ses regards et à la tendresse de son cœur; on est bien assuré qu'on ne sert pas un ingrat; il fait valoir même les plus légers sacrifices : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudrait, ce semble, que tous les hommes la regardassent des mêmes yeux que lui; que tous les hommes fussent des estimateurs aussi équitables que lui de son amour et de ses larmes : *Vides hanc mulierem?* Il ne voit plus ses égarements; il oublie une vie entière de dissolution et de crime; il ne voit que son repentir et ses larmes.

Or, quelle consolation pour une âme qui revient à Dieu, de pouvoir se dire à elle-même : « Je n'avais vécu jusques ici que pour le mensonge et pour la vanité; mes jours, mes années, mes soins, mes inquiétudes, mes peines, tout jusqu'ici est perdu; et ne subsiste plus même dans le souvenir des hommes, pour lesquels seuls j'ai vécu, pour lesquels seuls j'ai tout sacrifié; ma bonne foi, mes empressements, mes attentions n'ont jamais été payées que d'ingratitude; mais désormais, tout ce que je vais faire pour Jésus-Christ sera compté; mes peines, mes violences, les plus légers sacrifices de mon cœur; mes soupirs, mes larmes, que j'avais versées tant de fois en vain pour les créatures; tout cela sera écrit en caractères immortels dans le livre de vie; tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidèle que je sers; tout cela, quelques défauts que ma faiblesse et ma corruption y mêlent, sera excusé, purifié même par la grâce de mon libérateur; et il couronnera ses dons, en récompensant mes faibles mérites; je ne vis plus que pour l'éternité; je ne travaille plus en vain; mes jours son reels et ma vie n'est plus un songe ». Oh! mes Frères, que la piété est un grand gain! Et qu'une âme qui revient à Jésus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie!

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre pécheresse pour les créatures avait toujours été suivi des plus cruelles incertitudes; on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime; on est ingénieux à se rendre malheureux, et à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies; plus on est de bonne foi, plus on souffre; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez; et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour! A peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ qu'elle est sûre

d'en être aimée ; elle entend sortir de sa bouche divine la sentence favorable, qui, en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté et de l'amour de celui qui les remet : *Remittuntur ei peccata multa;* non-seulement on oublie ses égarements, mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés; on va au devant de toutes ses alarmes; on ne laisse plus de lieu aux défiances et aux incertitudes; et elle ne peut plus douter de l'amour de Jésus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance et de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une âme brisée de douleur, au sortir du tribunal où Jésus-Christ, par le ministère du prêtre, vient de lui remettre des désordres qu'elle a effacés par son amour et par ses larmes. Malgré l'incertitude si elle est digne d'amour ou de haine, inséparable de l'état présent de cette vie, une paix secrète lui rend témoignage au fond de son cœur que Jésus-Christ s'est rendu à elle; elle sent une douceur et une joie au fond de la conscience, qui ne peut être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions et des alarmes, et qu'en certains moments frappée plus vivement de l'horreur de ses égarements et de la sévérité des jugements de Dieu, tout ne lui paraisse désespéré; mais Jésus-Christ qui excite lui-même ces orages au fond de son cœur, les a bientôt calmés; sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un apôtre alarmé sur les ondes : « Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous? *Modicæ fidei, quare dubitasti*[1] ? Ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection et de ma bienveillance? Rappelez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement. Je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas; je ne les ramène pas de si loin, pour les laisser périr sous mes yeux; ne vous défiez donc plus de ma bonté; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance ». Première consolation de sa pénitence, la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jésus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes; et ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur et que l'expérience dément. Quel supplice pour une âme mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours! Quelles attentions! Quelle gêne! Il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence. Quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné! Quelle tyrannie que celle des usages! Il faut pourtant s'y assujétir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter bien cher les retardements et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujétissements, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillants à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oserait se plaindre! A tout cela ajoutez ces moments cruels, où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes et de sentir toute l'indignité de notre état; ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane, si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorises-en tes adorateurs, et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'aurait point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dé-

[1] Matth., XIV, 31.

pendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures, de s'être rendu supérieur aux événements, de trouver dans son propre cœur tout ce qu'il faut pour être heureux, et de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? Que perd-on en sacrifiant des soucis sombres et cruels, pour trouver la paix et la joie? Et n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ? « Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse; allez en paix : *Vade in pace* ». Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense et la consolation des larmes et du repentir, la paix du cœur qu'elle n'avait pu encore trouver, et que le monde n'a jamais donnée. « Insensés, dit un prophète, malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, et qui vous perdez par la voie même des peines, des assujétissements et des contraintes! *Vœ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum* [1] *?* »

Enfin, son péché l'avait avilie aux yeux des hommes; on ne regardait plus qu'avec mépris l'indignité et l'opprobre de sa conduite; elle vivait dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation et une vie exempte de blâme; et le pharisien est surpris que Jésus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur; et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs avec la corruption du cœur; il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites; il veut qu'on s'étudie à plaire, et il vous méprise dès que vous y avez réussi. Ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane; et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné. Il loue les grâces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paraissez embrasé. Or, qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue ou mal assurée, et de réveiller partout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes!

Telles avaient été les amertumes et les opprobres qui avaient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse; mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse, si méprisée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur; cette pécheresse, dont on ne parlait qu'en rougissant, est louée par les endroits même les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour; cette pécheresse qu'on n'osait comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avait point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque; enfin, cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes [1], est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grâce, l'honneur de l'Evangile. O admirable pouvoir de la vertu!

Oui, mes Frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes; elle rétablit une réputation perdue; elle nous fait rentrer ici-bas même dans des droits et dans des honneurs dont nous étions déchus; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles; elle nous réunit aux serviteurs de Jésus-Christ et à la société des justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes; elle fait même apercevoir en nous mille qualités louables que le dérangement des passions avait comme étouffées; enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris. Tandis que Jonas est infidèle, il est l'anathème du ciel et de la terre; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société et de le rejeter comme un enfant de honte et de malédiction, et il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'asile et cacher sa confusion et son opprobre. Mais, à peine touché de repentir, a-t-il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses pères, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive, que

[1] *Is.*, v, 18.

[1] Ce trait ne saurait appartenir au sermon prononcé le jour de la Madeleine.

les grands et le peuple lui rendent des honneurs jusque-là inouïs, et que le prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, et se couvre de cendre et de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue et inspire, nous en avaient attiré le mépris ; la vertu que le monde censure et combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que vous ne finissiez votre honte et vos inquiétudes avec vos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous alarment? mais plus vous différez, plus elles grossissent, plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre faiblesse. Ah ! si les réparations vous découragent aujourd'hui, que sera-ce un jour, où vos crimes, multipliés à l'infini, ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier? Elles vous jetteront alors dans le désespoir, vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug et de ne plus compter sur votre salut, vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage, vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paraîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience sont venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource ; on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce qu'elles nous prescrivent; on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi ; et on a bientôt conclu que tout est incertain, dès que le chaos est devenu comme inexplicable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste et de si rigoureux des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite ?

Ame infidèle, vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ; et vous avez pu soutenir jusqu'ici la tristesse secrète du crime ! La vertu vous paraît d'un ennui difficile à porter; et il y a si longtemps que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, et que nul plaisir ne saurait égayer ! Ah ! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu. Vous avez fait dans les peines et les violences inséparables du crime l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété ; et d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les violences de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu ! j'aurais pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies tristes et pénibles, sous la tyrannie du monde et des passions ; et je ne pourrais pas vivre avec vous sous la tendresse de vos regards, sous les ailes de votre miséricorde, sous la protection de votre bras? Seriez-vous donc un maître si cruel ? Le monde qui ne vous connaît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui vous servent; mais pour nous, Seigneur, nous savons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs, et que vous prévenez par mille consolations secrètes, dont vous favorisez ici-bas vos serviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée. Ainsi soit-il.

SEMAINE SAINTE ET FÊTES DE PAQUES.

NOTICE HISTORIQUE.

L'usage était que le prédicateur de la cour prêchât seulement trois fois durant la semaine sainte et les solennités paschales. Il parlait le dimanche des Rameaux, le vendredi-saint et le jour de Pâques. Il n'y avait pas de sermon le mercredi-saint, à cause des ténèbres ; il y avait bien un discours à la cérémonie de l'absoute, mais il n'était pas donné par l'orateur de la station quadragésimale ; au contraire, la Passion était toujours prêchée par le prédicateur du carême.

La *Gazette* des années 1701 et 1704, et le journal de Dangeau, nous montrent que Massillon suivit la règle ordinaire.

ANNÉE 1701.

« Le 20 (mars), dimanche des Rameaux, le roi, accompagné de madame la duchesse de Bourgogne et de Monsieur, entendit, dans la chapelle du château, la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire ». Ainsi s'exprime la *Gazette*. Le marquis de Dangeau nous apprend que la duchesse de Bourgogne suivit le roi l'après-dîner au sermon, malgré sa fatigue ; Monseigneur avait eu la nuit précédente une de ces sortes de coups de sang auxquelles il était sujet.

« Le 25 avril, rapporte la *Gazette*, le roi, Mgr le Dauphin et la duchesse de Bourgogne, entendirent le sermon de la Passion, par le P. Massillon ».

Enfin, le dimanche 27, jour de Pâques, Dangeau nous apprend que Louis XIV, accompagné de la duchesse de Bourgogne, assistait à toutes les dévotions de la journée, et que le Dauphin entendit le sermon et les vêpres de la loge de la tribune.

ANNÉE 1704.

Pour le carême de 1704, les témoignages de la *Gazette* et de Dangeau, se confirmant et se complétant mutuellement, nous font connaître que le 18 avril, jour des Rameaux, le roi et sa maison étaient présents à toutes les dévotions de la solennité ; que le vendredi-saint, 21 mars, Louis XIV, le Dauphin, le duc de Bourgogne, le duc de Berry et toute la maison royale, entendirent la Passion du P. Massillon ; et enfin que le 23, fête de Pâques, le roi et sa cour assistèrent à la prédication de Massillon.

Or nous avons à peu près ces six sermons.

Pour le *dimanche des Rameaux*, l'édition de 1745 nous donne un sermon sur la Communion, et un fragment de discours sur l'énormité des Communions indignes. Le recueil de Trévoux a, au jour des Rameaux, un sermon sur les Communions indignes, où se trouvent plusieurs traits et du sermon et du fragment de l'édition de 1745. Nous en avons mis en regard du texte définitif, et pour fournir matière à une intéressante comparaison, les passages les plus remarquables. Le fragment ne me paraît pas cependant appartenir aux carêmes prêchés à la cour ; il semble de la jeunesse de Massillon. D'abord la doctrine en est effrayante, et ensuite le style n'a ni la pureté ni l'onction des belles années de l'orateur. Au reste, au moment où le roi et la cour se disposaient à la communion paschale, on conçoit l'opportunité du sujet.

Pour le *Vendredi-Saint*, il est certain que Massillon a prêché deux Passions. Or, nous les avons toutes deux. Seulement, l'une des deux a été rejetée parmi les Mystères ; nous la rétablissons à sa place. A laquelle de ces deux Passions le grand orateur, perdant un moment le fil de ses pensées, fut-il obligé de s'arrêter quelques minutes, et fournit-il à Louis XIV cette spirituelle et encourageante repartie : « Mon père, laissez-nous le temps de goûter toutes les belles choses que vous nous dites »?

Enfin, quant à la fête de Pâques, l'éditeur de 1745 a publié un sermon dans le Grand-Carême et un autre aux Mystères. Nous les rétablissons ici tous les deux en y ajoutant au bas de la page le texte de Trévoux.

SOIXANTE-DEUXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA COMMUNION.

AVIS DU PREMIER ÉDITEUR.

On ne trouvera point ici de sermon pour le vendredi de cette semaine. Le P. Massillon, dans son manuscrit, met pour ce jour-là un sermon sur le *Mystère de l'Incarnation :* nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce sermon au volume des Mystères.

Après le sermon que l'on va lire [1], on trouvera un point de sermon qui traite de l'*Enormité des Communions indignes*. Massillon en avait fait d'abord son premier point ; mais ensuite le second point où il s'agissait des dispositions nécessaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un sermon entier, et laissa ce qu'il avait écrit sur l'*Enormité des Communions indignes*. Le public, après avoir lu ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort si nous l'avions supprimé ; mais il serait à propos de le lire avant le sermon qui suit.

ANALYSE.

DIVISION. — *Trois sortes d'épreuves sont nécessaires, pour s'approcher dignement de Jésus-Christ : 1° Une épreuve de changement; 2° Une épreuve de pénitence ; 3° Une épreuve de ferveur. Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Une épreuve de changement.* Ainsi, si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grâce de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jésus-Christ vous est interdite. Comme c'est un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent et changé ? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un prêtre : je pourrais vous demander si vous choisirez le plus habile et le plus éclairé ; si dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes Mais je vous demande, si venant mettre vos péchés aux pieds d'un prêtre, vous venez y laisser vos passions ; si vous portez au tribunal ce désir sincère de réparer le passé ; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer, pour vous retirer sans délai des occasions ; si vous arrangez déjà par avance, dans votre esprit, vos devoirs, vos liaisons , en un mot tout le détail de vos mœurs, etc. Car voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une âme touchée, sur le point d'une sincère conversion ; et ce n'est que par là que vous pouvez connaître si vous êtes revenu de bonne foi de vos égarements, et si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres et votre confession, que l'intervalle d'un léger examen ; si au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout doit aller encore le même train ; si on ne doit pas voir plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; en vous approchant de l'autel, vous venez manger et boire votre condamnation. Peut-on croire, en effet, que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, ait été précisément le moment de votre justification? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe et permanent, que vous ne puissiez plus en déchoir : qui ne sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre ? Mais on voudrait au moins qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée. « Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi et je demeure en lui ». Il ne dit pas, il s'unit

[1] Massillon, en effet, ne prêcha pas à la cour le jour de la fête de l'Incarnation. En 1701 et en 1704, la célébration de cette solennité fut remise au lundi de la Quasimodo : en 1701, parce qu'elle tombait le vendredi-saint, et en 1704, parce qu'elle tombait le mardi de Pâques.

à moi; mais, il y demeure, et je demeure en lui. Donc, dit saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, a mangé et bu sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si dans ces jours solennels vos communions sont des profanations ou des grâces? voyez quel en est le fruit, et quel changement elles opèrent en vous. Si, au sortir de l'autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Deuxième partie. — *Une épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeler ici l'ancienne pratique de l'Eglise, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliez d'abord recevoir Jésus-Christ? ne devez-vous pas au moins, avant de vous consoler avec les justes, répandre quelque temps des larmes avec les pénitents? au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait-elle lieu de pénitence, elle qui doit en être la récompense et la consolation, comme disent les saints? Un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières. Mais parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous ne devez pas supposer qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis : l'usage n'a rien changé à la loi. L'Eglise s'est relâchée sur les épreuves publiques; mais elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières; parce que le corps de Jésus-Christ n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale, afin d'apprendre aux fidèles qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres et la table du Seigneur.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que les lois de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion pour un grand pécheur doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu au délai et aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne foi que l'Eglise regarde une communion indigne comme l'accomplissement du devoir pascal, et qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles? En communiant même indignement, vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paraît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du ciel qui juge des profanations secrètes. Eh! l'Eglise aurait-elle prétendu, en faisant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriser la témérité et les profanations des pécheurs? Elle vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels; mais elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable : et elle vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état; elle consent que ses ministres vous marquent un autre temps que le sien, pour satisfaire au devoir pascal. Votre pâque véritable sera le jour où vous communierez dignement; l'Eglise n'en connaît point d'autre; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Troisième partie. — *Une épreuve de ferveur.* C'est cette ferveur si nécessaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, et qui fait craindre qu'ils ne viennent manger et boire leur condamnation. Car quel est le motif qui les conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de leur faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à les fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous leurs plaisirs; et ce n'est enfin que la crainte des foudres et des anathèmes de l'Eglise, qui les traîne malgré eux au festin du père de famille. Ils ne sentent pas que la privation du Corps de Jésus-Christ est la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles; puisque la divine Eucharistie est la seule consolation de notre exil, le remède journalier de nos faiblesses, et la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, disent-ils, des dispositions si parfaites pour en approcher : il est vrai; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déjà ébauchées; et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons; plus la tiédeur augmente; plus les passions croissent; plus Jésus-Christ diminue dans notre cœur; plus l'homme de péché augmente et se fortifie. Aussi les communions au temps pascal ne sont inutiles, ou plutôt pernicieuses, qu'à ces âmes mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, et qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre.

Nos pères autrefois s'éloignaient de leur patrie et de leurs enfants, nos rois s'arrachaient aux délices de leur cour et traversaient les mers, pour aller dans cette terre consacrée par les mystères du Sauveur adorer les traces de ses pieds. En la voyant, ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, et les prodiges d'un si bon maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple : venez à l'autel, ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est lui-même; tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devrait enflammer nos désirs, et nous attirer avec empressement à la table sacrée. Cependant nous regardons le devoir pascal comme une servitude pénible; nous en faisons un devoir de pure bienséance; nous n'y venons que comme des esclaves; et la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Eglise nous laissait libres. Faut-il s'étonner après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs et de Judas que de véritables disciples? Aussi, si l'Apôtre, dans un siècle où la divine Eucharistie faisait des martyrs, ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes la source des calamités publiques; quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner la chair adorable de Jésus-Christ? Et ne les éprouvons-nous pas ces marques de la colère divine?

Mais les afflictions temporelles ne sont pas les suites les plus terribles des communions indignes. *Celui qui mange et boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation.* C'est-à-dire que le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, et qui devient sa propre substance; c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour, parce que l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre, mérita la grâce de la pénitence; mais le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et un désespéré. Et si le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est plus secret, il n'en est en cela même que plus terrible; il les frappe d'un anathème invisible, et les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs qui, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints à la table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confession précipitée, tombent après la solennité dans des égarements encore plus déplorables que les passés; parce que la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur leur cœur. Les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, et le pain du ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde et de la terre.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. Matth., XXI, 5.

Les oracles des prophètes, les manifestations du Seigneur aux patriarches, les sacrifices et les oblations de la loi, ses signes et ses figures, annonçaient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem, que son libérateur et son roi ne tarderait pas de la visiter, et de paraître au milieu d'elle. Le précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Malachie, avait enfin paru sur les bords du Jourdain, pour préparer les voies au roi de gloire, et dire à son peuple : Le voici; et Jérusalem n'avait plus d'excuse, si elle venait à le méconnaître, et à le recevoir indignement dans son propre royaume.

Cependant, cet avènement si heureux, que tant de justes avaient demandé, que tant de siècles avaient attendu, que tant de préparatifs avaient annoncé, et qui annonçait lui-même des biens si magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, et de lui rappeler ses anciens jours de gloire et de magnificence, la jette dans un trouble universel et dans des alarmes publiques : *Commota est universa civitas* [1]. Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le fils de David. Les prêtres, les pharisiens, témoins des acclamations et des chants d'allégresse d'une populace obscure, et de quelques Juifs spirituels et fidèles, se trouvent agités de mille mouvemenls divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse. Une terreur universelle se répand parmi eux ; il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi et le carnage, et emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence et la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'âmes simples et innocentes, qui vont au devant de lui hors des portes de la ville, et qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, et des branches d'arbres dont elles couvrent et ornent sa route.

Voilà, mes Frères, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchait, et qu'il venait se donner à nous pour être notre pâque. Ses prières, ses purifications, ses cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont avertis de sa venue ; ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avait établis que pour nous préparer à le recevoir par la communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos désirs et notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, et sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle

[1] Matth., XXI, 10.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. Matth., XXI, 5.

Les désirs des justes, les oracles des prophètes, la manifestation du Sauveur aux patriarches, les oblations, les sacrifices des boucs et des taureaux ; tant de signes et de figures annonçaient depuis longtemps à l'infortunée Jérusalem, que son libérateur et son roi ne tarderait pas de la visiter, et de paraître au milieu d'elle. Le précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Isaïe, avait enfin paru sur les bords du Jourdain pour préparer la voie à ce roi de gloire, et dire à son peuple : le voici, cet Agneau de Dieu qui vient pour ôter les péchés du monde; et Jérusalem n'aurait plus d'excuse, si elle refusait de le reconnaître et de le recevoir favorablement.

Cependant, cette arrivée si auguste, que tant de soupirs avaient demandée, que tant de patriarches avaient attendue comme le jour heureux de leur délivrance, et qui promettait d'elle-même des biens si magnifiques aux hommes, est méconnue et rejetée. La venue de ce Roi de gloire, loin de faire régner aujourd'hui la joie et l'allégresse, n'excite que la tristesse et la consternation au milieu de cette ville ingrate; et ce jour heureux qui rappelle à cette infortunée cité ses anciens jours de splendeur et de magnificence, la jette dans le trouble et dans l'agitation. Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer le Fils de David. *Et cum intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas.* Les prêtres comme le peuple, les vieillards comme les jeunes, les grands comme les petits, tous se sentent agités de mille mouvements différents, de crainte et de jalousie, de superbe et d'envie, de tristesse et d'abattement. Une terreur universelle se répand en tous lieux, et fait demander à un chacun qui est celui-là qui arrive. *Commota est universa civitas, dicens : quis est hic?* Elle croit, cette ville aveuglée, que c'est un tyran qui vient porter dans ses murs l'épouvante et l'effroi ; que c'est un ennemi qui vient pour combattre contre elle et emmener ses citoyens; elle se le représente plutôt comme un usurpateur qui vient s'emparer de ses biens, et la réduire sous une cruelle servitude, que comme un roi qui vient lui apporter la paix, et un Sauveur qui vient la purifier aux dépens de son sang et de sa vie. Il ne s'en trouve qu'un petit nombre qui sortent de la ville, qui viennent au-devant de lui, et lui font un innocent triomphe de leurs acclamations, de leurs allégresses, et des branches d'arbres dont ils couvrent la route par où il doit passer.

Voilà précisément ce qui se passe encore parmi vous, mes Frères, en ces jours solennels. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de vous avertir que le Roi de gloire approche, et qu'il vient à vous. Les prières qu'elle redouble, les cérémonies saintes qu'elle expose à vos yeux, les instructions sacrées qu'elle multiplie chaque jour, toutes ces choses ont été comme autant de voix pour vous an-

impression fait sur vous, mes Frères, cette heureuse nouvelle ? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal. Chacun retombe sur sa propre conscience, et n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies et honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le roi de gloire. On dirait qu'il vient à nous armé de terreur et d'indignation, pour nous juger et pour nous perdre ; et non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver et pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. Il n'est qu'un petit nombre d'âmes fidèles qui vont au devant de lui par leurs désirs, et qui le voient arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, malgré cette frayeur, cette tristesse, ces alarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jésus-Christ pour le recevoir, et qui ne croient avoir satisfait à la loi de l'Eglise, après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jésus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger et boire sa propre condamnation !

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable ; de peur que Jésus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation et pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal ? je vais en marquer trois principales, et ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces âmes noires, qui de sang-froid et le sachant, viennent, par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, et peuvent se familiariser avec le sacrilége ; je n'ai pas voulu parler de ces monstres, qui, portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent aux pieds de l'autel cacher, sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une âme impure, et aiment encore mieux être impies, que passer pour moins religieux. Ah ! il faudrait des foudres, et non pas des discours à des âmes de ce caractère ; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu, et c'est vous qui me la donnez, que, parmi les fidèles que la parole de votre Evangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfants de

noncer que le triomphe de Jésus-Christ doit bientôt se faire chez vous ; ces jours mêmes de pénitence n'ont été établis que pour vous préparer à la sainte communion du jour solennel. Aujourd'hui encore, pour réveiller votre attention, elle vous dit qu'enfin ce Roi de gloire est proche de vous, qu'il vient à vous plein de douceur. Or quelle impression fait sur vos cœurs cette instruction nouvelle, cet avertissement pressant? une impression de trouble et de tristesse ; *Commota est universa civitas ;* on est tout inquiet, on est tout agité en sentant les jours du devoir pascal. L'âme du pécheur retombe sur sa propre conscience et n'y trouve que des horreurs secrètes ; elle frémit dans la seule pensée qu'il faut se disposer par une sincère conversion à recevoir ce Roi de gloire qui vient à elle : *Commota est universa civitas ;* et à voir la consternation de quelques-uns, il semble que Jésus-Christ vient à nous, armé d'indignation et de colère pour nous perdre, plutôt qu'accompagné de sa douceur et de sa bonté pour nous servir de nourriture et nous sanctifier : *Rex tuus venit tibi mansuetus*. Il n'est qu'un petit nombre d'âmes fidèles qui vont au-devant de lui célébrer son triomphe par la sincérité de leur cœur, par la pureté de leurs désirs, par la vivacité de leur amour, et qui le reçoivent avec une sainte allégresse et une joie digne de l'avantage qu'il leur procure.

Il est donc aujourd'hui nécessaire de vous apprendre les dispositions qu'exige de vous cette action sainte, de peur qu'il ne vienne vous visiter en vain comme l'infidèle Jérusalem, c'est-à-dire pour votre perte. Or la manière qui m'a paru la plus propre à vous y préparer, c'est de vous exposer d'abord l'énormité du crime de ceux qui communient indignement, et de peur que vous ne regardiez ces traits comme étrangers, et que vous ne vous connaissiez pas à la peinture que je ferai de ce crime, je vous montrerai ensuite que le nombre de ceux qui le reçoivent indignement, est plus grand encore qu'on ne le pense. Ainsi, vous faisant sentir dans la première partie toute l'horreur des communions indignes, dans la seconde les sources funestes qui conduisent à ce malheur, je vous apprendrai à recevoir saintement le corps adorable de Jésus-Christ dans la sainte communion, et à vous préparer à la joie, au bonheur et à la gloire de sa résurrection. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque j'entreprends de faire sentir aux pécheurs qui viennent se rendre coupables, en ces jours solennels, du corps et du sang de Jésus-Christ, toute l'énormité d'une profanation si étrange, je ne prétends pas parler ici de ces âmes impies et endurcies dans le crime, qui de sang-froid et le sachant, viennent fouler aux pieds le sang de la nouvelle alliance, et se familiariser insolemment avec leur jugement et leur condamnation. Je ne parle point de ces gens qui, portant le mystère de la foi dans une conscience souillée d'abominations et de

malédiction; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Je ne parle donc que de ces âmes mondaines, lesquelles, après une année entière de plaisirs et de dissolution, se présenteront au tribunal avant de venir à l'autel; à qui la conscience ne reprochera ni dissimulation, ni feinte, et qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur; parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions déréglées, et une conscience que le bain de la pénitence aura achevé de souiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connaître donc, mes Frères, si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une communion sainte; et chacun en s'appliquant ces règles, que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, et décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte, sont renfermées dans cet avis de l'apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de manger de ce pain de vie : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat*[1]. Je sais que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; et que s'éprouver soi-même, n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs, et achever de se méconnaître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire; et la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir, premièrement, si vous êtes sincèrement changé; secondement, si vos anciennes passions non-seulement ne subsistent plus dans vos penchants déréglés, mais si vous avez commencé du moins à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence; enfin, si vous ajoutez à ces précautions un désir sincère et ardent de vous unir à Jésus-Christ : c'est-à-dire qu'on exige de vous, et de tous ceux qui vous ressemblent et qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, et une épreuve de ferveur : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Je dis, premièrement, une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grâce de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes; si vous êtes encore dans la mort et dans le péché, la table de Jésus-Christ vous est interdite : car c'est ici un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir; c'est la table des enfants, les ennemis en sont indignes; c'est la pierre précieuse de l'Evangile, on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or, porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent et changé; et votre conversion sera-t-elle sincère? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre. Je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir. Je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministère de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit[1]; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur; un de ces hommes, des mains desquels[2] une âme échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu; un de ces hommes enfin qui en viendrait aux

[1] I Cor., XI, 28.

[1] Trait qui semble dirigé contre les jansénistes. — [2] *Duquel*, 1745 et 1764.

crimes, viennent aux pieds des autels profaner la plus sainte de toutes les actions, et qui, par une hypocrisie détestable, aiment mieux être sacriléges et impies devant Dieu, que de ne point passer pour religieux devant les hommes. Contre ces monstres du Christianisme, il faudrait des foudres et non pas des instructions; des malheurs et non pas des menaces. J'ai cette confiance, ô mon Dieu, et c'est vous qui me la donnez, que, parmi ceux que la parole divine assemble en ce saint lieu, il n'est point d'âmes de ce caractère; et je présume qu'il ne se trouve plus, comme un autre Achan, de sacrilége parmi le peuple d'Israël.

Je ne parle que de ces âmes mondaines, qui, après avoir passé une année entière dans la mollesse, sans jamais combattre leurs passions, viennent sans préparation s'approcher à Pâques de la sainte Table; de ces âmes qui se portent à toutes sortes de déréglements avant de venir communier; de ces pécheurs à qui la conscience ne reproche rien, parce qu'ils ne s'examinent pas assez, et qui se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ qu'ils reçoivent, parce qu'ils y portent des cœurs tout déréglés et une conscience toute souillée, faute de soin et d'attention sur eux-mêmes. — *Ed. de* 1705.

remèdes, aux expédients, au détail de vos mœurs et de vos besoins; qui ne laisserait plus rien de douteux dans votre conduite; et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions, et qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée, et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi. Je n'examine pas encore si, dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même; si vous ne vous ferez pas grâce sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu; si les lumières de la foi, ou les préjugés du monde et de vos passions, seront les règles consultées dans votre examen et dans vos recherches; et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience, répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons là ces abus plus sensibles et plus marqués, et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du prêtre, mais venez-vous y laisser vos passions? Vous sortez du tribunal absous, mais en sortez-vous justifié? Y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce désir sincère de réparer le passé, ces vues, ces projets, ces résolutions réelles et effectives d'une nouvelle vie? prenez-vous tout de bon des mesures pour commencer? cherchez-vous des expédients pour rompre vos engagements profanes, pour vous retirer sans délai des occasions? arrangez-vous déjà par avance dans votre esprit vos devoirs, vos occupations, vos liaisons, vos dépenses, tout le détail de vos mœurs, jusques ici si dérangées et si pleines ou de passions ou d'inutilités? Voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une âme touchée, sur le point d'une sincère conversion; c'est par là que vous connaîtrez si vous êtes revenu de bonne foi de cet attachement depuis si longtemps fatal à votre innocence, si souvent confessé, jamais corrigé; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre; de cette fureur de jeu qui vous tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, et à laquelle mille événements malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer : en un mot, si vous êtes une nouvelle créature; si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet; et si Jésus-Christ, entrant par la communion dans la maison de votre âme, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison : *Hodie salus domui huic facta est*[1].

Quoi! mon cher auditeur, vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence; à peine avez-vous mis entre vos désordres et votre confession l'intervalle d'un léger examen. Au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout ira encore même train; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés; les commerces recommenceront; les liaisons se renoueront; les passions se réveilleront; vous vous retrouverez encore le même. Ce n'est pas ici une prédiction en l'air; c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solennité de Pâques; et vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, a été précisément le moment de votre justification, et que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'âme nécessaire pour manger la chair de l'Agneau?

Ah! vous vous trompez, mon cher auditeur, qui que vous soyez; vous venez manger et boire votre condamnation. Ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement; ce cours de passions et de crimes qui n'est interrompu que par l'instant de la solennité et de la participation à la table du Seigneur; ce mélange monstrueux de saint et de profane; grand Dieu! quel état pour approcher des mystères saints! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice; un tel état est le privilége, non de la terre, mais du ciel, où, Dieu, se découvrant à l'âme comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Eglise par des chutes éclatantes, et que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber? Mais on voudrait du moins qu'après le remède vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la par-

[1] Luc, XIX, 9.

faite guérison que par un reste de faiblesse; on voudrait que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus exactes; on voudrait, dit saint Chrysostome, qu'au sortir de l'autel, vous offrissiez aux séductions des sens, plus de force; aux périls, plus de vigilance; aux objets qui ont séduit votre cœur, plus d'éloignement; plus d'amour pour le devoir et pour la vertu; on voudrait, continue ce Père, que le sang de Jésus-Christ auquel vous venez de participer, transmît avec lui, dans votre cœur, les sentiments et les inclinations de Jésus-Christ; et que, comme le sang des rois et des Césars, en coulant dans les veines de leurs augustes enfants, y fait passer avec lui le courage et la magnanimité de leurs ancêtres [1], et des sentiments dignes de leur naissance, on voudrait que le sang de Jésus-Christ, en coulant dans vos veines aux pieds de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jésus-Christ, et vous inspirât des sentiments dignes d'une si haute origine; on voudrait, en un mot, qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair et qui boit mon sang,* dit Jésus-Christ, *demeure en moi, et je demeure en lui* [2]. Jésus-Christ ne dit pas : Il s'unit à moi; mais, *Il y demeure* : *In me manet*; il ne dit pas : Je m'unis à lui; mais, *Je demeure en lui;* j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable; je fais avec lui une alliance ferme et constante : *In me manet, et ego in illo.* Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, et qui ne demeure pas en lui, et qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement, il a mangé et bu sa condamnation.

Oui, mes Frères, désabusons-nous : une communion sainte remplit l'âme de tant de grâces, l'unit à Jésus-Christ d'une manière si intime et si ineffable, lui donne tant de force et de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette âme marche longtemps, comme le prophète, dans la force et dans le secours de cette viande sainte : *Ambulavit in fortitudine cibi illius* [3]*;* et qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion aux faiblesses les plus indignes d'une âme chrétienne.

[1] Compliment aux princes.
[2] Jean, VI, 57.
[3] III Rois, XIX, 8.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos communions, en ces jours solennels, sont des profanations ou des grâces? voyez quel en est le fruit; quel changement elles opèrent en vous; quelle vie vous menez au sortir des mystères redoutables : la règle est sûre. Des communions saintes et utiles ne sauraient subsister avec des mœurs toujours également mondaines et profanes; et, tandis que vous vivrez dans les mêmes passions et les mêmes engagements, et qu'au sortir de l'autel saint vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes Frères, vous que ce discours regarde, et qui vivez dans des habitudes de crime que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Eglise exige. Le ministre qui vous absout téméraire-ment, ne vous délie pas devant le Seigneur, parce qu'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel; la sentence qu'il prononce est pour vous une sentence de mort. Il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai; mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il aurait dû être votre remède, et vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devait-il pas demander du temps pour examiner si vos habitudes sont enfin éteintes; si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles; si vos promesses seront plus sincères; si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies; et si vous ne vous présentez pas au tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que l'Église vous prescrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande? Ne devait-il pas exiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations avant d'exposer la grâce du sacrement : l'éloignement des occasions; un divorce entier et sans retour avec les objets de vos passions; une cessation du crime; et enfin un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au tribunal?

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Et c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler

l'ancienne pratique de l'Eglise et la discipline de ces siècles fervents, où l'on faisait précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Eglise avait alors ses raisons en établissant cette règle ; elle en a eu aussi en cessant de l'observer ; et c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages, et non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher auditeur, quand on ne ferait attention qu'à vos mœurs passées et à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au tribunal, et qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les justes à la table sainte? Quoi? de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience vous iriez d'abord recevoir Jésus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les anges, et vous nourrir de leur pain? Quoi? au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompense et la consolation, disent les saints? vous iriez de plain-pied du crime à l'autel ; et, loin de répandre quelque temps des larmes avec les pénitents, vous viendriez d'abord vous consoler avec les justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Eglise du ciel il n'y aura que les vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau ; de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que les âmes innocentes et pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses mystères [1] ?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières ; il se purifiait longtemps dans les exercices publics d'une discipline pénible ; il y devenait un homme nouveau ; l'on ne voyait plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venaient de les expier ; et l'on peut dire que la divine Eucharistie était alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeait plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis ; et que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur et l'infection de ses plaies? Ah ! l'usage, mes Frères, n'a rien changé à la loi. Ll'Eglise a pu se relâcher sur les épreuves publiques ; elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières. Les siècles ont pu dégénérer de leur première ferveur ; le corps de Jésus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent [1].

Voilà pourquoi, mes Frères, l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale. Elle nous instruit par là que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification, pour pleurer leurs crimes, pour se puri-

[1] Quoi ! de la même bouche dont vous venez de réciter des abominations et des impuretés, vous iriez recevoir le corps de Jésus-Christ? Quoi ! souillés de mille passions encore fumantes, et dont vous avez l'imagination toute noircie, vous iriez vous mêler témérairement parmi les anges, et vous nourrir de leur aliment? Quoi ! vous iriez de plain-pied du tribunal où vous venez de laisser vos souillures, à l'autel où repose le Dieu de toute pureté? Et, loin de vous tenir au bout du temple prosterné avec les pénitents, vous iriez tout d'un coup dans le sanctuaire vous nourrir de la viande des saints? Non, mes Frères : il n'est rien de plus injurieux à Dieu, et de plus pernicieux pour vous-mêmes qu'une telle témérité ; et comme il n'y a que les vierges pures et lavées dans le sang de l'Agneau qui ont droit d'environner l'Epoux, de même aussi il n'y a que les âmes, ou innocentes, ou purifiées par des larmes de sang, et qui aient passé par les épreuves de la pénitence, qui aient droit de venir à l'autel se nourrir du corps du Sauveur. — *Ed. de* 1705.

[1] Et certes un pécheur invétéré n'était autrefois admis aux saints mystères qu'après des années entières de jeûnes, de haires, de cilices, de prières, d'humiliations ; il se justifiait dans la longue et dure discipline de l'Eglise ; il n'y devenait un homme tout nouveau qu'à la faveur de ses macérations et de ses austérités, et l'on peut dire que l'absolution qu'on lui donnait était le prix des rigueurs et de l'austère pénitence qu'il avait pratiquée. Et vous demandez qu'on vous fasse passer tout d'un coup de la confession de vos péchés à la sainte communion? Toute la disposition que vous y apportez, c'est d'avoir de la honte et de la confusion de vos fautes. Non, mes Frères : l'Eglise s'est relâchée sur les pénitences publiques ; mais jamais sur les pénitences particulières. La confession, dans un pécheur invétéré, doit être le fruit et le prix, et non pas la première démarche de la pénitence ; elle doit mettre le dernier sceau à la conversion, et non pas en commencer l'ouvrage. C'est la pratique de toute l'Eglise ; ce sont les lois de nos pères ; et c'est ce que saint Paul demande, lorsqu'il veut qu'on s'éprouve soi-même, avant de manger le pain de vie, *probet autem seipsum homo. — Ibid.*

fier par le jeûne et par la prière, et se disposer ainsi à la participation des mystères saints; elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la table du Seigneur; et que les faire passer du crime à l'autel, ce serait, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des grâces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer et conduire la règle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le temps des épreuves, et se hâter de consoler sa douleur, par l'usage de cette nourriture céleste; et qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitents, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au père de famille : *J'ai péché contre le ciel et devant vous*[1]; qu'on peut les faire asseoir comme lui à la table sainte, et les rétablir dans tous les droits dont ils étaient déchus par leurs crimes.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent des âmes sincèrement touchées, et toutes résolues de renoncer à leurs passions, et de servir Dieu; mais avec cela si faibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer, pour ainsi dire, leur légèreté par la grâce des saints mystères; si vous les laissez trop longtemps à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence, elles s'affaibliront par le dégoût; et la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se ralentira par leur propre inconstance. Je sais que les lois de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit; qu'il faut souvent relâcher de ses règles, pour mieux entrer dans ses intentions, et savoir être faible avec les faibles, pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence; qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes, et non pas succéder à ses crimes. Et qui peut en douter, s'il croit encore que nos mystères sont saints et terribles? C'est la règle de l'Eglise; c'est la pratique de tous les siècles; c'est la doctrine des saints; et c'est ce que l'Apôtre voulait dire en recommandant aux fidèles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu, dites-vous, au délai et aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne foi, mes Frères, que l'Eglise regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal? Croyez-vous qu'on satisfasse à ses lois saintes par des sacriléges? Croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles; et que fouler aux pieds les mystères terribles, soit lui donner une grande marque de respect et d'obéissance? Vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paraît; qu'elle ne punit que les désobéissances ouvertes, et le mépris déclaré de ses lois : mais évitez-vous les anathèmes du ciel, qui juge les profanations secrètes? Eh! qu'aurait-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur? Vous présenter un remède ou un poison, un pain de vie ou une nourriture de mort, le gage de votre immortalité ou le sceau de votre réprobation; autoriser la témérité et les profanations des pécheurs, ou récompenser les larmes des pénitents, et soutenir l'innocence des fidèles[1]?

L'Eglise vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels, parce qu'elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure et des dispositions dignes de ce sacrement adorable; et n'a-t-elle pas raison de le supposer? Hélas! les premiers fidèles en approchaient tous les jours; ils venaient tous participer aux choses saintes avec

[1] Luc, XV, 18.

[1] Mais la loi de l'Eglise presse en ces jours solennels de communier, dit-on, et ne laisse pas le loisir de faire la longue épreuve que vous demandez. Eh! quoi donc? croyez-vous que l'Eglise veuille rendre vos communions indignes, en vous faisant cette loi? Vous éviterez ses censures en communiant précisément dans le temps qu'elle vous prescrit, parce qu'elle ne peut vous juger que sur les apparences; mais éviterez-vous les anathèmes dont elle frappe les sacriléges et les profanateurs? Quoi! aurait-elle prétendu, en vous imposant une nécessité de communier à Pâques, vous offrir un poison ou un remède, un pain de mort ou un pain de vie, jeter le saint aux chiens ou en rassasier des âmes fidèles, faire de la communion l'abomination des pécheurs ou la consolation des pénitents et la récompense des justes? — *Ed. de* 1705.

le prêtre qui les offrait ; ils ne formaient avec lui qu'un même prêtre, pour ainsi dire, comme ils ne formaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme. Aussi chaque jour voyait croître leur foi, et fortifier leur charité et leur courage. Et comment voulez-vous que l'Eglise, ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter? Elle qui a vu la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfants ; faire toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes, pourrait-elle croire qu'une année entière de préparation ne suffirait pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste? Et quelle différence mettrait-elle donc entre ses enfants et les infidèles, qui n'ont point de part à ses promesses, et qu'elle ne nourrit pas de sa foi, de ses sacrements et de ses mystères? C'est déjà une nécessité bien triste pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un temps, pour nous nourrir de Jésus-Christ. Hélas ! notre foi, notre piété, notre utilité toute seule aurait dû nous tenir lieu là-dessus de loi et de précepte.

Mais d'ailleurs, l'Eglise, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état; elle veut que ses ministres remettent pour vous la grâce de la résurrection ; elle consent qu'ils vous marquent un autre temps que le sien, et qu'ils prolongent le devoir pascal au-delà des bornes qu'elle avait prescrites aux autres fidèles. Ah ! votre pâque véritable, mon cher auditeur, sera le jour où vous communierez dignement ; le jour heureux où Jésus-Christ entrera dans votre cœur comme un libérateur, et non pas comme un juge ; pour achever de le purifier, et non pas pour y être souillé lui-même ; votre pâque véritable sera ce grand jour, ce jour désirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azyme pur ; votre pâque véritable sera le jour fortuné où vous ressusciterez avec Jésus-Christ, et où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grâce. L'Eglise n'en connaît point d'autre ; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours et aux temps, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au livre des Nombres que certains Juifs, ayant touché un corps mort au temps de la pâque, et par conséquent contracté une souillure qui demandait le remède des purifications, et qui par ordonnance de la loi leur interdisait la manducation de l'Agneau pascal, *Quidam immundi super animâ hominis, qui non poterant facere phase in die illo* [1], vinrent se plaindre à Moïse et à Aaron de la dureté de cette ordonnance, qui les empêchait de célébrer la pâque avec leurs frères. « Pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la pâque? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel* [2] ? » — « Attendez, leur répondit Moïse, et je consulterai le Seigneur : *State ut consulam Dominum* [3] ». — « Dites aux enfants d'Israël, répondit le Seigneur : Tout homme qui se trouvera immonde au temps de la pâque, ne pourra la célébrer que le second mois : *Loquere filiis Israel : Homo qui fuerit immundus,... faciat phase Domino in mense secundo* ». Voilà la réponse du Seigneur, mon cher auditeur ; voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solennité des souillures anciennes, dont la loi de Dieu vous ordonnait de vous purifier durant ces jours de salut par les larmes d'une véritable pénitence ; éprouvez-vous, purifiez-vous, et attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le second mois pour célébrer la pâque : *Homo qui fuerit immundus,... faciat phase Domino in mense secundo.* Vous n'aurez pas, il est vrai, la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour solenniser avec eux le jour du Seigneur, et vous nourrir de l'Agneau sans tache. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine et la confusion due à votre persévérance honteuse dans le crime ; et que vous soyez privé d'une consolation, qui est le prix des larmes ou de l'innocence ? *Homo qui fuerit immundus,... faciat phase Domino in mense secundo* [4].

[1] Num., IX, 6.

[2] Num., IX, 7.

[3] *Ibid.*, 10, 11.

[4] En effet, il est rapporté au Livre des Nombres que certains Juifs, ayant touché à des corps morts et par conséquent devenus immondes en vertu de la loi qui les excluait de manger l'Agneau pascal avec les autres dans le temps marqué pour cela, vinrent se plaindre à Moïse. « Pourquoi, lui dirent-ils, sommes-nous privés de la pâque ? Pourquoi ne nous permet-on pas d'offrir avec les enfants d'Israël une victime au Seigneur dans son temps ? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel?* » — « Attendez, leur dit Moïse, que je consulte le Seigneur,

Ah ! il aurait fallu pendant cette sainte carrière commencer une vie plus chrétienne ; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes et à la célébration de la pâque ; entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction et de pénitence ; ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît ; et non pas, ou vous en dispenser tout à fait, ou y mêler des adoucissements qui en ont anéanti tout le fruit, et vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avait été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solennité de la pâque par ces jours de douleur et de pénitence. On vous en avait averti à l'entrée de la carrière ; et vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des règles saintes vous rejette aujourd'hui et vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement ; et qui n'y portez pour toute disposition que vos crimes, et la témérité d'oser en approcher [1].

TROISIÈME RÉFLEXION.

Encore, mon cher auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, et un désir ardent et sincère de vous nourrir de Jésus-Christ, vous conduisait à l'autel, la vivacité de l'amour pourrait peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude ; mais c'est ici la dernière épreuve, et le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle, viennent manger et boire leur condamnation : une épreuve de ferveur. Car, je vous prie, mes Frères, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels ? Est-ce un profond sentiment de votre faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ ? Hélas ! la plupart voient approcher, avec un chagrin secret, la solennité sainte. Les mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Eglise, ces jours de joie et d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres et des jours de deuil et de malheur ; vous êtes tristes et inquiets à l'approche de la pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jésus-Christ avait ordonné de renoncer à tout et de le suivre ; cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs ; on voit ces âmes infidèles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue, balancer longtemps entre le devoir et les passions, reculer, différer, et enfin, après bien des agitations et des remises, adoucir, par le choix d'un confesseur indulgent et peu habile, l'amertume de cette démarche. Encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Eglise tonne, foudroie ; et l'on n'est entré dans la salle du festin, que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques, c'est-à-dire des plaisirs et des passions du monde, et les traîner malgré eux au festin du père de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des chrétiens des foudres et des anathèmes pour les conduire à vos autels ! que la corruption de nos siècles, et l'affaiblissement de la foi, ait contraint votre Eglise de leur ordonner, sous peine de mort, la participation à votre corps et à votre sang ! La ferveur des premiers temps aurait-elle pu comprendre que l'Eglise eût dû faire un jour cet usage de son autorité ; et ses menaces étaient-elles destinées à mener par force ses enfants à l'autel, ou à séparer de ses mystères ses ennemis et les indignes ?

Mais dites-moi, mes Frères, la privation du corps de Jésus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles ? La vie serait-elle supportable à un chrétien sans la divine Eucharistie ? Faudrait-

pour savoir sa volonté là-dessus : *stute ut consulam quid præcipiat Dominus de vobis* ». Et que répondit le Seigneur à Moïse ? « Dites aux enfants d'Israël que s'il se trouve quelqu'un parmi eux qui se soit souillé, il ne fera la pâque que le second mois, *faciat pascha Domino in mense secundo* » Voilà la réponse du Seigneur à Moïse, et votre règle, vous, qui souillé de crimes et après des péchés invétérés, voulez passer aussitôt à la sainte table ; différez votre pâque ; attendez au second mois à la faire : *faciat pascha in mense secundo* ; vous ne célébrerez point avec vos frères cette pâque solennelle ; vous ne participerez point encore à la joie et au bonheur de la résurrection du Sauveur. Mais ne faut-il pas que vous portiez la peine de vos crimes, et que pour avoir attendu si tard à faire pénitence de vos fautes, vous soyez privé d'une consolation qui doit être le prix, ou de la pénitence ou de l'innocence ? *Homo qui fuerit immundus... faciat pascha in mense secundo. — Ed. de* 1705.

[1] Il aurait fallu dès le commencement de ce carême entrer dans les sentiments d'une sincère conversion, dans un juste repentir de vos fautes, ajouter de nouvelles austérités à la loi de l'Eglise, comme étant trop douce pour un pécheur aussi déplorable que vous, et non pas y mêler des adoucissements injustes, ou vous en dispenser tout à fait. On vous avait averti de la disposition de l'Eglise à l'égard des pécheurs dès le commencement de cette carrière, et si vous n'êtes pas digne de participer à la pâque avec les autres, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, qui avez la témérité de vouloir vous en approcher encore tout souillé. — *Ibid.*

il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce sacrement adorable ? Eh ! qu'a la religion de plus consolant, et la vertu de plus désirable et de plus utile ? C'est le plus tendre adoucissement de nos peines ; c'est la seule consolation de notre exil ; c'est le remède journalier de nos faiblesses ; c'est la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites pour en approcher. Il est vrai, mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui, les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur ; c'est en vous nourrissant de Jésus-Christ, que vous apprendrez, comme il nous en assure lui-même, à ne vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me*[1] ; à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui. C'est en approchant souvent de la table sainte, que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne ; c'est au pied de l'autel, et dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes. En un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement, et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente, plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans votre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie. Aussi les communions au temps pascal sont-elles inutiles à ces âmes mondaines, qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre ; et plût à Dieu que, n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation !

Hélas ! nos pères s'éloignaient autrefois de leur patrie et de leurs enfants ; nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachaient aux délices de leur cour ; et poussés par la simplicité d'un saint zèle, et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversaient les mers ; ils allaient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de trente-huit ans ; ici, il ressuscitait Lazare ; ici, il marchait sur les ondes, et commandait aux vents et à la mer ; ici, il reçut le baptême des mains du Précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain ; ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte ; ici, il réconcilia la pécheresse de la cité ; ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion ; et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! mes Frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple ; vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez, vous le touchez ; au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connaître, et dont nos pères allaient chercher si loin les précieux restes et adorer les sacrés vestiges. Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence ; c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, et l'a fait asseoir à sa table ; ici, il a guéri l'infirmité d'une hémorrhoïsse, que toute la science humaine et toutes les ressources du monde n'avaient pu tirer de sa langueur ; ici, il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son âme ; ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ces prodiges[1].

Et tous ces avantages n'enflammeraient pas vos désirs, mon cher auditeur ? et vous ne lui diriez pas dans ce moment avec saint Augustin : « Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon âme pour en prendre possession ; pour y régner seul ; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes faiblesses ; pour y établir une paix solide ? Car jusques ici le monde et les créatures l'ont essayé en vain. Ah ! peut-être, Seigneur, la

[1] Jean, VI, 58.

[1] C'est ainsi que l'art ou plutôt le cœur de Massillon sait attendrir les sujets les plus sévères, et mêler les larmes de la tendresse chrétienne à la sainte indignation du zèle et de la foi.

maison de mon âme n'est pas assez parée pour vous recevoir ; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement. Peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets et invisibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ? Votre seule présence les dissipera ; et tout sera en paix, quand une fois vous en aurez pris possession. Peut-être a-t-elle encore des taches et des rides qui l'enlaidissent à vos yeux, car les anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous et dignes de soutenir votre présence ? Mais votre sang adorable les effacera ; et vous renouvellerez sa jeunesse et sa beauté, comme celle de l'aigle. Venez seulement, Seigneur, et ne tardez pas ; on a tout, quand on vous possède ; et au milieu même des plaisirs et des prospérités humaines, on est vide et on n'a rien, quand on ne vous a pas [1] ».

Mais sont-ce là, mes Frères, les saints empressements qui vous conduisent la plupart à la table du Seigneur ? C'est ici une faveur dont il faut être touché ; et vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible. C'est un festin de tendresse et de familiarité ; et vous en faites un devoir de pure bienséance. C'est la table des enfants ; et vous y venez comme un esclave. Ah ! si la loi de l'Eglise vous laissait libre ; si elle se contentait de vous exhorter seulement par le motif de la solennité et de vos propres besoins à la participation des saints mystères, la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints, et nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce sont des esclaves qui craignent et qui obéissent ; et j'ai eu raison de dire que la fête de Pâques ne fait presque point de conversions ; et que ces jours heureux voient plus de profanateurs et de Judas que de véritables disciples qui fassent leur pâque avec Jésus-Christ : *Cum discipulis meis facio pascha* [1].

Aussi, mes Frères, si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événements malheureux, n'étaient qu'une punition des communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi* [2] ; s'il s'en plaignait dans un siècle où la divine Eucharistie faisait des martyrs, et non pas des sacriléges ; s'il s'en plaignait à l'Eglise de Corinthe, toute composée presque de prophètes, de docteurs, de fidèles, qui avaient reçu les dons miraculeux, et qui abondaient en grâce et en vertu de l'Esprit-Saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, la source des calamités publiques qui affligeaient cette Eglise florissante : grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs ou téméraires ou hypocrites ; tant de ministres peut-être ou mondains ou corrompus, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner votre chair adorable ? Ah ! vous nous frappez aussi depuis longtemps, grand Dieu ! vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur et de votre colère ; nous voyons les rois armés contre les rois, et les peuples contre les peuples ; toute l'Europe inondée de sang et de carnage ; la stérilité désoler nos campagnes ; la mort cruelle moissonner à nos yeux nos citoyens, et changer nos villes en déserts ; nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtes ; tant de morts imprévues ; tant d'accidents fu-

[1] Hélas ! les premiers chrétiens, pour aller visiter les lieux saints par où Jésus-Christ avait passé, quittaient biens et familles, s'éloignaient de leur patrie, traversaient les mers pour adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérit un paralytique de trente-huit ans ; là il rendit la vue à un aveugle-né ; ici la pécheresse de Jérusalem trouva grâce auprès de lui ; là il ne voulut pas condamner la femme adultère : et toutefois cette terre sainte où l'on rappelait le souvenir d'un si bon maître, n'avait plus le bonheur de le posséder. Ah ! si ces premiers fidèles se sentaient animés d'une si grande ferveur, en voyant seulement les traces par où Jésus-Christ avait passé, qu'auraient-ils fait, s'ils eussent pu se nourrir de sa propre chair ? Pour vous, mes Frères, vous avez bien plus d'avantages qu'eux : vous n'avez pas besoin de traverser les mers, d'abandonner vos biens et votre patrie pour aller chercher Jésus-Christ ; venez aux pieds de l'autel et vous l'y trouverez prêt à se donner à vous. Ce n'est plus en des lieux consacrés par ses pas, qu'on vous dit de courir, c'est à la sainte table dont vous devez approcher avec amour C'est ici, vous dit-on, où il a converti des Paul et des Madeleine ; c'est ici qu'il a attendu avec patience des Samaritaine ; c'est ici qu'il a fait tant de fois asseoir à sa table des enfants prodigues ; ici il réconcilie tous les jours des pécheurs, il y reçoit des femmes voluptueuses et mondaines, des publicains, des injustes, des adultères ; ici il nourrit une multitude affamée de peuples qui le suivent. En un mot tous ces lieux qui environnent ses autels, sont marqués de quelque prodige particulier.

Et vous ne voudriez pas après cela vous en approcher avec amour ? Ah ! dites comme Augustin : « C'est ici, Seigneur, que je veux venir, puisque vous m'y attendez pour fortifier mes faiblesses, pour m'y procurer une paix constante, que le monde ne peut donner ». Venez donc, chrétiens, et n'attendez pas à participer à cet auguste mystère, quand vous ne le pourrez plus. Devrait-on refuser le plus grand bonheur qu'on puisse avoir sur la terre ? — *Ed. de* 1705.

[1] Apud te facio pascha cum discipulis meis ; Matth., XXVI, 18. — [2] I Cor., XI, 30.

nestes; tant de scandales qui affligent votre Eglise [1]. Eh ! d'où pourraient partir, grand Dieu ! ces fléaux si longs et si cruels ? Où auraient pu se former ces nuées de fureur et de vengeance, qui depuis si longtemps éclatent sur nos têtes, si ce n'est peut-être sur vos autels mêmes, oui, sur ces autels, d'où ne devaient couler que des sources de grâce sur les fidèles ? Vous n'êtes peut-être armé que pour venger les sacriléges, et la profanation des mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là, mes Frères, les suites les plus terribles des communions indignes. Comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange et qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation* [2]. On ne nous dit pas, il est condamné; mais, *il mange et boit sa propre condamnation ;* c'est-à-dire le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance, de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathème qui est devenu comme le fonds de son être, et une partie de lui-même; c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour : c'est ce fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guère; l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. L'Eglise de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des fidèles qui ne discernaient plus le corps du Seigneur; les autres Eglises virent bientôt de ces ministres, dont parle un apôtre, qui suivaient les routes de Balaam, qui corrompaient toutes leurs voies, qui déshonoraient l'Evangile par le scandale d'une vie dissolue et d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan et à celle du Seigneur; l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, et où leur impiété se consomma. Les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés; il n'est plus rien de si noir, qu'on ne doive attendre d'une âme familiarisée avec les sacriléges. Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi [1]; voilà pourquoi les plaies du sanctuaire sont toujours les plus désespérées ; voilà pourquoi le sacerdoce dans une âme souillée est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu ! suscitez donc à votre Eglise des ministres fidèles; secondez le zèle des pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint ministère; faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement et de discipline, que vous avez ressuscité dans notre siècle; et sauvez votre peuple, en lui donnant des ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, mes Frères, il y a une malédiction attachée au crime de la communion indigne, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme criminelle : c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette âme pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera. Elle sortira peut-être des déréglements grossiers ; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches, où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime ; mais c'est qu'elles sont rarement accordées : ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre; mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre, mérita la grâce de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré; ce disciple perfide se reconnaît, et il ne se repent pas; il crie : J'ai péché; et son péché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé. Satan entre dans son corps en même temps que la viande sainte; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum Satanas* [2]; et sa mort est la plus affreuse et la plus déplorable dont il soit parlé dans les livres saints.

[1] On croirait volontiers avec le cardinal Maury que tous ces passages où l'orateur répand de si profonds gémissements appartiennent uniquement au carême de 1709. Mais il n'en est pas ainsi ; voici ce qu'on lit dans l'édition de 1705 : « Ah ! le Seigneur nous frappe depuis longtemps de divers fléaux. Il verse encore sur nos provinces la coupe empoisonnée. Nous voyons les rois armés contre les rois, les peuples se déchirer les uns les autres, l'indigence ravager les villes et les villages ». — V. ci-dessous, p. 329. — [2] I Cor., XI, 29.

[1] On connaît l'axiome : *Corruptio pessimi optima.*
[2] Jean, XIII, 27.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime, est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret. Il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'âme sacrilége; mais il la frappe d'un anathème invisible et la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces âmes mondaines dont je parle, lesquelles après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur, qu'une confession précipitée, tombent, après la solennité, dans des égarements encore plus déplorables que les passés; leur dernier état devient pire que le premier; elles sentent leurs passions croître, et prévaloir avec encore plus d'empire et de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime; moins de pudeur dans leur confusion. Il restait encore auparavant quelques désirs de conversion et de pénitence, réveillés et excités par l'approche et la sainte terreur de la solennité; mais le devoir pascal infidèlement accompli, mais la viande sainte reçue indignement, et leurs jours solennels finis, tout est assoupi; la conscience se calme; les inquiétudes cessent; les remords sont apaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce temps saint. On pensait à changer de vie aux approches de la pâque; les sacrements une fois reçus, on n'y pense plus. La communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur; le pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde et de la terre; les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi; c'est-à-dire que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : « *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solennités de Juda;* elles me sont insupportables. Voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours solennels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes saintes ? Vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom; que je me plais au milieu de leurs encensements et de leurs sacrifices; et que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités. Vous vous trompez; ah! que les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissement et de souillures : *Omnes... mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque* [1]; ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur et le saint : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam* [2]; et loin d'être glorifié, je suis souillé et déshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum* [3]; les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies, y paraissent avec confiance dans le lieu saint; les mains que vous voyez levées vers moi, sont encore pleines de sang et d'abomination; et leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum* ».

Evitez ce malheur, mes Frères; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel; portez-y les sentiments de componction et d'amour qu'exige de vous le pain de vie; devenez-y des hommes nouveaux; que Jésus-Christ n'entre pas en vain dans votre âme; conservez ce trésor, et défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir; rendez-vous dignes de devenir les temples et la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous; et ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des grâces et le gage de votre immortalité. Ainsi soit-il.

[1] Is., XXVIII, 8.
[2] Ezéch., XXII, 26.
[3] *Ibid.*

SOIXANTE-TROISIÈME SERMON.

FRAGMENT DE SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR L'ÉNORMITÉ DES COMMUNIONS INDIGNES.

La plus terrible idée que l'apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini* [1]. Comme le sacrifice de la croix se renouvelle tous les jours de la part de Jésus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement. Il est vrai à la lettre qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, et dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

Car premièrement, si les Juifs eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié. Leurs outrages ne s'adressaient qu'au fils de Marie et de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardaient comme un séducteur et comme un ennemi de Moïse et de la loi. Leur méprise n'avait point d'excuse, il est vrai ; les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jésus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne, auraient dû leur ouvrir les yeux, et leur faire connaître le salut qui leur était envoyé; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent pas des faux messies qui avaient peu de temps auparavant troublé la Palestine, et excité des séditions dans Jérusalem ; et en le punissant d'un supplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu et venger les intérêts de sa loi et de son culte. Mais vous, mon Frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connaissez; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi; vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-Haut, la splendeur de son Père, le roi immortel des siècles, le libérateur des hommes. le chef et l'époux de l'Eglise; vous reconnaissez en lui toutes ces augustes qualités; et c'est avec ces lumières que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme sur une croix bien plus douloureuse et plus infâme pour lui sans comparaison que la première. Les coups que vous portez s'adressent à un Dieu ; et vous n'avez plus d'excuse que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avait encore une chair sujette à nos infirmités; il pouvait souffrir, il pouvait mourir; il était encore revêtu de la ressemblance du péché; la mort était comme une destinée naturelle pour lui; elle était la suite du choix libre qu'il avait fait d'une nature condamnée à cette triste loi. Mais aujourd'hui, mon cher auditeur, vous l'arrachez du sein de la gloire; vous le faites descendre de la droite de son Père, pour l'exposer à de nouvelles indignités. Il nous avait avertis qu'il ne mourrait qu'une fois, et que sa résurrection terminerait la carrière pénible de ses souffrances; et vous l'obligez à y rentrer ; vous le dépouillez de ce vêtement de gloire et d'immortalité dont le Père l'avait revêtu au sortir

[1] I Cor., XI, 27.

du tombeau, pour le revêtir encore d'une robe de pourpre et d'ignominie; vous attachez à la croix une chair glorieuse qui ne devait plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flattiez en expirant sur la croix que tout était consommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines et de vos souffrances, et que tout ce que la malice de vos ennemis avait pu inventer contre vous était accompli; cependant de nouveaux outrages vous attendaient dans votre gloire même; un calvaire plus ignominieux vous était préparé sur nos autels, et votre croix n'était, pour ainsi dire, que le commencement de vos douleurs et de vos peines: *Initium dolorum hæc*[1].

Troisièmement, du moins ses bourreaux en le crucifiant, accomplissaient les ordres de son Père, exécutaient, sans le savoir, l'arrêt de mort qu'il avait prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur: *Morte morieris*[2]; ils servaient même au dessein que Jésus-Christ avait eu dès le premier instant de s'offrir à son Père. Il semble que ces meurtriers ne faisaient que se joindre à la justice de Dieu, qui le frappait, et à son propre amour qui l'immolait; c'était alors le temps où toutes les mains devaient être tournées contre lui. Mais ici, mes Frères, vous le déshonorez dans le temps que le Père le glorifie. Il ne vous le livre plus comme il l'avait livré autrefois; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie. Personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort; le Fils lui-même ne se livre plus parce qu'il l'a voulu, comme autrefois; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice, le seul qui le voulez, le seul qui l'exécutez; le ciel et la terre en ont horreur, et toute l'énormité du sang répandu retombe sur vous seul.

En quatrième lieu, le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes; ils répandirent un sang dont l'effusion lava nos souillures; ils immolèrent un agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu; ils mirent à mort un juste dont le tombeau fut glorieux, et où la mort elle-même fut vaincue; ils ouvrirent un côté d'où l'Eglise des nations sortit, et d'où sortirent tous les justes des siècles à venir; ils percèrent des mains d'où mille grâces découlèrent sur l'univers; ils couronnèrent un chef sacré qui, par là, devint le roi des hommes et des anges; ils élevèrent une croix qui triompha ensuite du monde entier: en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, et les desseins éternels de Dieu sur son Eglise accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, et vous y rendre coupable de son corps et de son sang, en y participant indignement; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilége? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage? voulez-vous le savoir? des maux publics et des calamités nouvelles, les malheurs de l'Eglise. Ah! si lA'pôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidents funestes n'étaient qu'une suite de communions indignes: *Ideo inter vos... dormiunt multi*[1]; et s'il s'en plaignait dans un siècle où chacun répandait son propre sang pour Jésus-Christ, au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisait des martyrs plutôt que des sacriléges; s'il s'en plaignait à l'Eglise de Corinthe toute composée presque de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de docteurs, de fidèles, qui avaient reçu le don des langues, des miracles, et l'effusion visible de l'Esprit-Saint; si dans ces siècles de foi et de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, les calamités qui affligeaient l'Eglise de Corinthe: grand Dieu! quels fléaux ne doivent pas attirer sur nous tant de ministres indignes, tant d'âmes ou téméraires ou hypocrites, qui, dans un siècle aussi corrompu, viennent se présenter à vos autels? N'en doutons pas, mes Frères, si le Seigneur nous frappe depuis si longtemps; s'il verse sur nos villes et sur nos provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chutes terribles, l'Eglise déshonorée par ceux mêmes qui devaient en être l'appui et l'ornement: d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs et si cruels, si ce n'est du sanctuaire? où auraient pu se former ces orages et ces tempêtes, qui depuis si longtemps éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu? Vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes et la profanation de vos mystères saints. Voilà,

[1] Marc, XIII, 8.
[2] Gen., II, 17.

[1] I Cor., XI, 30.

mes Frères, la source des malheurs publics : car si sur le Calvaire, le ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jésus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fût attaché; si toute la nature retomba, pour ainsi dire, dans son premier chaos; si tout fut confondu; si le voile du temple fut déchiré; si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu : quelles peuvent être les suites du même attentat renouvelé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles et les schismes qui déchirent l'Eglise; en un mot, la face du christianisme entièrement bouleversée [1]?

En cinquième lieu, les motifs de ceux qui le crucifièrent pouvaient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premièrement, les prêtres et les pharisiens cherchaient la mort d'un homme qui les avait décriés, qui avait découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avait appelés sépulcres blanchis; et il était de leur intérêt que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur : son supplice devait faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Frères, vous le livrez dans le temps qu'il vous épargne; qu'il dissimule vos fautes; qu'il a une langue, et qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner; qu'il a des yeux, et qu'il ne veut pas encore voir les secrets déréglements dont vous êtes coupables; dans un temps où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser, il ne vous foudroie pas; il ne vous dit pas en se dévoilant, comme à ces sacriléges soldats : Voici le Jésus que vous cherchez; dans un temps où il pourrait découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux pieds de ses autels, et auquel cependant il se tait; il vous ménage; il veut ignorer ce que vous êtes, et ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères; c'est le temps que vous choisissez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages. Secondement, il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort, fussent du nombre de ces aveugles qu'il avait éclairés, ou de ces boiteux qu'il avait redressés, ou de ces lépreux qu'il avait guéris, ou de ces morts qu'il avait ressuscités. S'ils ne le défendirent pas contre la violence et l'autorité de ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux; du moins ne les entendit-on pas crier : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants : et si la reconnaissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom; ah! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or, ici, mes Frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement : c'est un aveugle que Jésus-Christ a éclairé; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri; c'est un mort que sa bonté a ressuscité : il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnaissance toute seule devrait l'attacher à son libérateur;

[1] Le crime de ceux qui l'attachèrent à la croix fut du moins utile aux hommes : ils crucifièrent un Dieu dont la mort fut le gage de notre rédemption ; ils immolèrent un Agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec son Père ; ils mirent à mort un juste, et la mort fut elle-même vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où sortit le salut de toutes les nations ; ils percèrent des mains et des pieds, d'où mille grâces s'écoulèrent sur les hommes. La croix en un mot qui fut ignominieuse pour un temps, devint honorable dans un autre, et s'est trouvée glorieusement révérée dans tous les royaumes du monde. Leur péché fut une de ces fautes heureuses dont la suite a fait douter s'il n'a pas mieux valu qu'elle soit arrivée, qu'elle ne le soit point. Mais lorsque le communiant indigne crucifie Jésus-Christ, quel bien en peut-il revenir? Qu'arrive-t-il de cet attentat cruel? Voulez-vous le savoir, mes Frères? la désolation des familles, les fléaux des peuples, le scandale de l'Eglise, les calamités publiques, la décadence des Etats, la guerre entre les princes, les séditions domestiques ; il n'en peut rien venir que de funeste. Si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies, les morts soudaines, l'assoupissement et la faiblesse n'étaient plus parmi le peuple de Corinthe, que l'effet des communions indignes : *Ideò inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi ;* s'il s'en plaignait dans un siècle où la charité faisait encore des martyrs, loin de faire des sacriléges; s'il s'en plaignait dans une Eglise toute composée de peuples religieux, de peuples fidèles, et s'il ne cherchait point d'autre source de tous ces malheurs et de ces calamités que les indignes communions : grand Dieu ! quelle aurait été sa surprise de voir tant de chrétiens indignes ne donner pas la moindre attention au sacrement adorable qu'ils vont recevoir, et n'y pas apporter la moindre précaution ! Quelle aurait été son indignation contre tant de ministres, qui peut-être chaque jour ont le front de célébrer un sacrifice d'innocence, pendant qu'ils ont encore le cœur tout fumant de crimes et de désordres, contre tant d'âmes hypocrites, qui dans ces jours viennent participer au festin de l'époux, sans avoir la robe nuptiale, je veux dire sans s'y être préparées comme il faut. Ah ! le Seigneur nous frappe depuis longtemps de divers fléaux. Il verse encore sur nos provinces la coupe empoisonnée : nous voyons les rois armés contre les rois, les peuples se déchirer les uns les autres, l'indigence ravager les villes et les villages. La tristesse s'empare à tous moments de nos cœurs pendant que nous sommes les témoins malheureux de tant de morts soudaines, de tant d'accidents déplorables dont nos Pères n'avaient pas même entendu parler, et sous lesquels nous gémissons. Alors qu'aurait dit ce grand apôtre, s'il eût vu tout cela ; et d'où auraient pu provenir des malheurs si visibles et si éclatants, sinon de dessus ces autels, que tant de fois l'indigne communion a profanés? Oui, mon Dieu, de dessus ces autels ; et votre bras ne s'est armé contre nous que pour venger l'outrage qu'on vous fait en vous recevant avec indignité.— *Ed. de* 1705. — *V.* p. 325, note 1 de ce vol.

il ne devrait paraître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de son amour et de ses actions de grâces [1]. Que l'infidèle que Jésus-Christ a négligé; que le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition et de l'impiété, viennent le déshonorer sur ses autels, nous n'en serions point surpris. Il les traite à la rigueur; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devaient entendre sa voix; il ne les a fait naître, ce semble, que pour les faire servir d'exemple à sa justice. Mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un disciple de son Evangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses; mais un chrétien, devenu la chair de sa chair, et les os de ses os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans son baptême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par tout son sang? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous ses bienfaits? Ah! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son prophète « Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connaît pas, et qui n'a presque rien reçu de moi, m'avait chargé d'outrages, je l'aurais souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* [2]; mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps et qu'une âme avec moi; vous qui étiez au nombre de mes disciples et de mes amis : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus* [3]; vous que j'avais principalement en vue dans la carrière pénible de mes souffrances; vous que j'ai encore distingué sur mes autres disciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus* ». Aussi sur la croix il priait pour ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur*, disait Jésus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font* [1]; mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs.

Sixièmement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avait pas encore racheté les hommes; le sang qu'ils répandaient n'avait pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous, qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures; vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les grâces que vous avez reçues; une chair qui a été la médiatrice de votre réconciliation; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort et sur l'enfer; une chair qui devait être au dedans de vous le germe et le gage de l'immortalité de la vôtre; une chair qui vous a ouvert le chemin du ciel, et dans laquelle seule vous avez droit d'y entrer; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu et vaincu que pour vous. Ah! il est rapporté dans l'histoire qu'un empereur religieux baisait avec respect les plaies glorieuses que de saints évêques avaient reçues pour la confession de la foi de Jésus-Christ, et qu'ils portaient encore sur leurs corps. Cependant, ce n'était pas pour lui qu'ils avaient souffert ces tourments; ce n'était pas au milieu de ses armées, et pour la défense de sa gloire et de son empire, qu'ils avaient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon cher auditeur, qui voyez la chair de Jésus-Christ sur l'autel, partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour vous, encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis; ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnaissance; et, au lieu de leur donner un baiser de paix et d'amour, ah! vous déchirez vous-même cette chair sacrée, et vous y faites des plaies plus profondes et plus ignominieuses que les pre-

[1] Vous remarquerez, mes Frères, que ceux qui eurent part à la mort de Jésus-Christ, qui le maltraitèrent et le firent souffrir, n'étaient point de ceux en faveur desquels il avait opéré des miracles; ce ne furent point ceux sur qui il avait exercé sa charité et sa miséricorde qui le crucifièrent; ce ne fut point de ces aveugles qu'il avait éclairés, de ces sourds à qui il avait rendu l'ouïe, de ces muets qu'il avait fait parler, de ces boiteux qu'il avait redressés, de ces malades qu'il avait guéris, de ces morts qu'il avait ressuscités, qui travaillaient à sa perte, et s'ils ne le défendirent point contre ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses accusateurs et ses bourreaux.

Mais le pécheur qui le reçoit indignement lui a toutes sortes d'obligations; c'est un mort qu'il a ressuscité; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri et qui, portant sur lui mille marques précieuses de son amour et de sa libéralité, ne devrait penser qu'à lui en rendre grâces pendant toute sa vie. — *Ed. de* 1705.

[2] Ps. LIV, 13.

[3] *Ibid.*, 14.

[1] Luc, XXIII, 34.

mières ? N'êtes-vous pas le plus dénaturé et le plus ingrat de tous les pécheurs?

Septièmement, le crime des Juifs n'eut point d'autres suites que la perte de la vie naturelle du Sauveur, et la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux et la terre ne pouvaient contenir. Mais ici c'est non-seulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il est en vous; c'est encore le fruit de sa mort; c'est la vie de la grâce, qu'il venait porter dans votre âme; vous le faites mourir dans tous ses dons, dans sa charité, dans sa foi, dans son espérance; vous lui donnez une mort universelle. Ce n'est plus dans un tombeau de pierre, où personne encore n'avait été mis, que vous le faites descendre; c'est dans votre cœur, dans un sépulcre plein d'ossements et d'infection, dans votre cœur où il trouve les esprits impurs qui en sont maîtres. Il n'y descend pas, comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuses de sa victoire, pour délivrer les captifs et rompre les chaînes de ceux qui attendaient son arrivée; il y descend dans un appareil triste et lugubre, pour y être captif lui-même; pour s'y voir encore le jouet de ses ennemis; pour y essuyer leurs dérisions et leurs insultes; pour les voir assis sur le trône de votre âme; tandis que lui-même, qui l'a rachetée à si grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de sortes de droits sur elle, qui devrait y être souverain, n'y est plus qu'un vil esclave, et n'y trouve pas où reposer sa tête.

Huitièmement, sur le Calvaire, mille circonstances glorieuses accompagnèrent sa mort; et dans un mystère si humiliant, sa puissance et sa divinité ne laissèrent pas d'éclater; toute la nature le reconnut pour son auteur; le centenier confessa qu'il était le Fils de Dieu; les morts ressuscitèrent; lui-même ressuscita le troisième jour, et répara, par l'éclat de ce mystère, tout ce que l'opprobre de sa mort avait pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilége, est un mystère tout d'ignominie pour lui : rien n'y relève sa grandeur et sa majesté; rien ne l'y console de ses outrages; rien n'y adoucit le fiel et l'absinthe de son calice. La nature le laisse souffrir sans s'y intéresser; les assistants le voient mourir entre vos mains sans le plaindre, pour ainsi dire; les morts qui reposent sous l'autel, et qui sont en dépôt dans ce saint édifice, n'interrompent pas leur sommeil; les pierres du temple ne se brisent pas, et ne crient point à leur manière; le voile qui couvre les mystères saints est immobile; tout est dans un profond silence; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille. Loin qu'il se trouve des centeniers qui confessent qu'il est le Fils de Dieu, des mondains qui voient approcher de l'autel l'âme pécheresse, et qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur; de décrier la vertu et ceux qui la pratiquent, et de dire comme le pharisien : « Si ce Jésus était prophète, il connaîtrait sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher et pour le recevoir. » Enfin, Jésus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter, mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y sceller d'un sceau éternel la mort et la réprobation de cette âme [1].

En effet, mes Frères, comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est pas aussi dont la punition soit plus terrible. Celui qui mange et boit indignement, dit l'Apôtre, mange et boit sa propre condamnation. Il ne dit pas : Il est condamné, mais : Il boit et mange sa propre condamnation; c'est-à-dire la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore avec lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition et destinée au feu; c'est-à-dire la sentence de mort qu'on prononce contre lui, se mêle avec sa

[1] Sur le Calvaire mille signes accompagnèrent sa mort : le soleil s'éclipsa, la lune pâlit, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, le voile du temple se déchira ; toute la nature fut déconcertée à la mort de son Auteur ; les morts ressuscitèrent ; Jésus-Christ même ressuscita trois jours après : ce prodige seul sembla réparer tout ce qu'il avait reçu d'ignominie dans sa mort ; mais celui qui le reçoit indignement dans la communion, renouvelle entièrement le mystère d'ignominie, puisque rien n'y venge la mort, ni la passion de Jésus-Christ. Rien n'y adoucit le fiel et l'absinthe de sa Passion. Toute la nature voit cet attentat sans s'y intéresser ; les astres le voient mourir dans le cœur du pécheur sans retirer leur lumière ; les morts le souffrent sans que leurs ossements se remuent pour venger cet affront ; leurs cendres insensibles ne se raniment point ; le voile du temple ne se déchire point ; tout est calme, et toutes les créatures voient d'un œil tranquille cet indigne sacrilége. Lorsqu'il sortit du tombeau il ne le fit que pour ne plus mourir ; mais il ne descend dans le cœur du pécheur que pour ne plus vivre. Il ne descend plus dans ces âmes criminelles, comme autrefois dans le sein d'Abraham, pour y délivrer les captifs et y rompre les chaînes de ceux qui attendaient sa venue ; il y descend dans une posture humiliante, pour y servir de jouet aux esprits impurs qui sont encore ses bourreaux. — *Ed. de* 1705.

propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui; de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler et de séparer l'anathème qui est devenu comme son être; c'est-à-dire que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'âme, en défigurent seulement quelques puissances; au lieu que celui-ci est un poison qui se mêle avec elle-même, qui n'y laisse rien de sain, et qui va en corrompre les sources et les principes; c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour. C'est le fond de l'abîme dont on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, les monstres qu'on n'oserait nommer, en sont les tristes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme sacrilége. Elle pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera. Elle sortira peut-être des déréglements grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra. Elle sortira peut-être du siècle, et choisira le parti de la retraite; mais elle se déclarera pour un état saint et relevé, peu convenable aux déréglements de sa vie passée, et le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, et qui seront les suites des premières. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées; ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guère de pécheurs qui s'en repentent.

Aussi, mes Frères, le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un misérable et comme un désespéré. Il se reconnaît, et il ne s'en repent pas; il pleure, et il n'expie pas sa faute; il crie : J'ai péché, et son péché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé; son âme veut sortir de douleur, et ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur, s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle et le délivrer de la corruption[1]. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardait Jésus-Christ que comme un homme juste; en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour; et lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie, il ne se plaint pas d'avoir trahi et profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent; et cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux et du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les livres saints. Les bourreaux se convertirent; parmi ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre, mérita la grâce de la pénitence. Mais Judas qui le crucifia dans la cène, est réprouvé comme un anathème; son apostolat, les prodiges qu'il avait opérés, le temps qu'il avait passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de sa réprobation, et on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes Frères, Jésus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, et n'a point eu d'indulgence pour les autres; il se contentait pour lui-même d'une demeure pauvre et négligée; il n'avait pas quelquefois où reposer sa tête; il avait pu même habiter en naissant parmi de vils animaux; mais quand il veut célébrer sa cène, ah! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, orné : *Cœnaculum grande stratum*[1]. Il prévient; il veut que tout soit en état; que tout réponde à la magnificence et à la sainteté de ce sacrement. Jugez donc, mes Frères, de l'attentat des communions indignes; le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jésus-Christ que celles du Calvaire. Ah! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le Lévitique, devenait une eau maudite pour l'âme adultère; si elle ne pouvait rester dans son sein sans déchirer ses entrailles, et sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses; grand Dieu! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la malédiction, et sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilége? Si l'arche, mes Frères, ne put rester autrefois un moment

[1] Voilà une triste image, peu digne du grand orateur. Dans ce fragment, où la doctrine est si sombre, on ne retrouve pas toujours la délicatesse de goût et la tendre onction habituelles à Massillon, quoiqu'il y ait souvent cette noble indignation qui fait la grande éloquence.

[1] Marc, XIV, 15.

à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièces ; la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ, peut-il demeurer au dedans d'une idole abominable, d'une âme corrompue, sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui le renferme ? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venaient offrir de l'encens avec un feu étranger ; ne devrait-il pas sortir de l'autel où réside le Roi de gloire, des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu ? Si l'on ne pouvait autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnait la loi, sans être foudroyé ; Jésus-Christ sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise, devrait sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos : mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de faibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices où il ne s'éteindra plus ; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible. Ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'âme sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé, et à toute la corruption de son cœur. Ces malheurs ne vous alarment pas sans doute, mes Frères, parce que vous croyez qu'ils ne vous regardent pas ; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger et boire leur condamnation aux jours solennels qui approchent ; vous vous proposez de ne paraître à l'autel qu'après avoir purifié votre conscience dans le bain de la pénitence. Voyons donc si cette précaution suffit pour éviter une communion indigne, et si le nombre des pécheurs qui se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ dans cette auguste solennité, n'est pas plus grand que l'on ne pense. Pour le connaître, il n'y a qu'à expliquer quelles sont les conditions essentielles d'une communion sainte et utile ; et chacun s'appliquant les règles que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, et voir s'il n'a rien à craindre en venant se présenter à l'autel.

SOIXANTE-QUATRIEME SERMON.

PREMIER SERMON POUR LE VENDREDI-SAINT.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

ANALYSE.

DIVISION. — *La mort de Jésus-Christ renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de la croix. 1° Une consommation de justice du côté de son père ; 2° Une consommation de malice de la part des hommes ; 3° Une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Une consommation de justice du côté du Père.* Dieu doit à toutes ses perfections la punition du péché ; mais sa justice en punissant le pécheur ne trouve rien en lui qui puisse la dédommager et la satisfaire ; car l'homme a pu offenser Dieu, mais l'homme n'a pu réparer l'offense. Il fallait donc qu'une victime seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avait outragé par sa révolte, fût substituée à la place du pécheur, afin que la

justice de Dieu pût être satisfaite. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes : il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or le péché renferme trois désordres. Premièrement, un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue. Secondement, un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu Troisièmement, un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auraient dû suivre. Le Sauveur dans son agonie expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées.

1° La justice divine s'applique à contrister l'esprit de Jésus-Christ, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; et c'est ainsi qu'est expié le désordre que le péché cause dans l'esprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'est premièrement un défaut de lumière, parce que notre âme, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles. Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière, voit le péché dans toute son horreur, elle en voit le désordre, l'injustice, et toutes les suites déplorables. Depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre ; elle parcourt l'histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse ; elle rappelle même en particulier l'histoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Secondement, le défaut de zèle est encore une cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Mais l'âme sainte de Jésus-Christ qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense et plus ardent que celui de tous les chérubins ; ah ! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. Troisièmement, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, c'est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime ; et il nous paraît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'âme sainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime ; et avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous les vices des pécheurs. En vain voudrait-elle détourner l'innocence de ses regards de cet objet affreux, la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle.

2° Pour réparer le second désordre du péché, qui est le désordre du cœur, la justice du Père couvre le Fils de toute la honte du péché. Premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement ; son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort. Secondement, il est humilié dans le secours qu'il reçoit d'un ange ; et par là il est abaissé en quelque sorte au-dessous de ces esprits bienheureux qui ne s'approchaient de lui auparavant que pour le servir et l'adorer. Troisièmement, il est humilié par le sommeil et par la fuite de ses disciples, que le spectacle de son agonie ne touche pas Voilà les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie.

3° Pour expier le troisième désordre du péché qui est le plaisir injuste, la douleur violente de son âme, à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. La justice du Père présente distinctement et en même temps à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix ; la nuit du prétoire ; les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal. Ces images affreuses la crucifient par avance ; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit des pénibles efforts qu'il fait pour porter le poids de ses maux. Voilà jusqu'où ce Dieu que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

DEUXIÈME PARTIE. — *Consommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes est portée aujourd'hui dans son plus haut point.

1° Dans la faiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2° Dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent et qui le condamnent, sans que le repentir de Judas les touche, quoique jamais témoignage ne fût moins suspect que le sien ; sans que le silence surnaturel de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, leur fasse la moindre impression.

3° Dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Et jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté ; et combien de crimes ne commet-il pas en un seul ? Premièrement, une injustice monstrueuse, préférant Barabbas, un insigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle : un magistrat païen n'ose passer outre à la condamnation de Jésus-Christ, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité. Troisièmement, une noire ingratitude : autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avaient voulu l'établir roi sur eux ; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et ils rejettent le fils de David.

4° Dans la faiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent. On voit dans la conduite de ce magistrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premièrement, il reconnaît qu'il n'a ni la connaissance nécessaire pour juger Jésus-Christ, puisqu'il ignore la loi sur laquelle roulent les accusations ; ni l'autorité, puisque le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine : cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger Jésus-Christ. Secondement, ce n'est pas la crainte de commettre une injustice, c'est la crainte de perdre les bonnes grâces de César, qui le touche. Troisièmement, c'est des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel est son crime. Quatrièmement, il interroge Jésus-Christ ; il est touché et frappé de sa réponse ; il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel : cependant, il ne le délivre pas. Cinquièmement, enfin, effrayé des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode ; sous prétexte que Jésus-Christ étant Galiléen, c'était à ce prince à juger de sa cause, quoiqu'il dût bien voir que ce n'était pas là que Jésus-Christ trouverait des défenseurs.

5° Dans la barbarie des soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, et qui ajoutent les insultes et les outrages les plus sanglants aux traitements les plus cruels.

TROISIÈME PARTIE. — *Consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.* En effet, ce n'est que dans son cœur que nous devons chercher les raisons et les motifs de son supplice ; ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la faiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'est son amour ; cet amour divin qui brûle son cœur est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret de s'immoler sans cesse, même après sa mort.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul, et demande qu'on épargne ses disciples ; qu'il est plus touché des maux qui menacent l'infidèle Jérusalem, et en général des malheurs prêts à fondre sur nous et sur tous ceux auxquels leurs iniquités rendront l'effusion de son sang inutile, que du supplice affreux qu'on lui prépare.

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient ; il recueille ce que leur barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père.

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer, il se forme encore un disciple.

Amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé à sa mère.

Enfin ce divin Sauveur, n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre, expire, déclarant que tout est consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour.

Consummatum est.

Tout est accompli. Jean, XIX, 30.

Telles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur, expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice ; tels les derniers soupirs que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueille de sa bouche mourante ; telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples également consternés et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole, tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par là ; et à combien de tristes pensées leur esprit timide et abattu ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment? Peut-être le soleil qui s'éclipse ; la terre qui s'ébranle, et se couvre de deuil ; les sépulcres qui s'ouvrent ; les morts qui ressuscitent ; toute la nature qui semble se bouleverser et se confondre, leur persuade que Jésus-Christ vient de leur annoncer que tout va finir avec lui ; que le monde ne saurait survivre à la mort de son Auteur ; que l'attentat commis contre sa personne ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers ; et tout ce qu'ils lui avaient ouï dire, durant sa vie mortelle, sur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée ; ils croient peut-être que tout va finir : *Consummatum est.*

Pour nous, mes Frères, nous savons que lorsque la dernière consommation arrivera, ah! le Fils de l'Homme ne paraîtra pas humilié et chargé d'opprobres sur une croix tel que nous le voyons aujourd'hui, mais assis sur une nuée de gloire, environné de ses anges, et précédé de puissance, de terreur et de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole ; elle renferme de grandes instructions et toute la doctrine de la croix.

En premier lieu, le Seigneur avait souvent déclaré dans ses prophètes, que les sacrifices des boucs et des taureaux ne lui plaisaient pas ; il rejetait l'imperfection de ces hosties ; et il ne les eût même jamais souffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés et figuratifs de l'immolation de son Fils. C'étaient des préludes grossiers, qui suspendaient sa justice, mais qui ne pouvaient la satisfaire. La mort de Jésus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avaient de défectueux ; et la justice de son Père n'a plus rien à exiger de l'homme. Première consommation.

En second lieu, les sujets du père de famille ne s'en étaient pris jusqu'ici qu'à ses serviteurs : Jérusalem n'avait fait mourir que les prophètes qui lui avaient été envoyés ; et la mesure de ses crimes n'était pas encore comblée ; il fallait donc que le sang du Fils, et de l'héritier lui-même, fût répandu, et que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée. Seconde consommation.

Telles sont les dernières paroles, avec lesquelles le Sauveur, expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice ; tels sont les derniers soupirs, que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueillent aujourd'hui de sa bouche mourante ; telles sont les dernières instructions, que les apôtres reçoivent aujourd'hui de leur divin Maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples, également consternés, au pied de sa croix, et de la douleur de sa perte et du mystère profond de ses dernières paroles, tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par là, et à combien de tristes pensées leur esprit agité ne s'abandonne-t-il point dans ces tristes moments? Peut-être que le soleil qui s'éclipse, que la terre qui tremble, que les tombeaux qui s'ouvrent, que les morts qui ressuscitent, que le voile du temple qui se déchire, que toute la nature qui se confond, leur persuade que le monde va finir avec Celui qui meurt ; que la nature ne peut survivre à la mort de son Auteur ; que l'attentat commis contre sa personne ne peut être exécuté que dans la ruine entière de l'univers ; et tout ce qu'ils avaient ouï dire tant de fois au Sauveur lui-même, sur la proximité du dernier jour et de la dernière heure, ne contribuait pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée, que produisaient en eux ces dernières paroles, tout est accompli : *Consummatum est.*

Pour nous, mes Frères, nous avons appris dans les saintes Ecritures, que lorsque le dernier jour arrivera, Jésus-Christ ne paraîtra plus étendu sur une infâme croix ; mais qu'il viendra assis sur une nuée, revêtu de puissance et de majesté, précédé de ses anges, accompagné de terreur et d'effroi, pour juger la terre. Appliquons-nous donc à l'éclaircissement de ces dernières paroles de Jésus expirant : Tout est accompli : *Consummatum est.* Elles renferment des instructions admirables, et contiennent tout le mystère de la croix du Sauveur.

Car, premièrement, le Seigneur avait dit mille fois que le sacrifice des boucs et des taureaux ne lui plaisait point ; il avait rejeté l'offrande de ces hosties charnelles de l'ancienne loi, et jamais il n'eût souffert qu'on lui en eût présenté de semblables, s'il n'eût découvert de loin, dans ces sacrifices grossiers, les traits figurés de l'immolation de son Fils, qui devait un jour lui être présentée. La mort de Jésus-Christ accomplit donc aujourd'hui ce que les anciens sacrifices avaient de figuratif, et la justice de Dieu n'a plus rien à exiger de l'homme, après cette oblation précieuse de son Fils. Première consommation de la justice.

Secondement, le père de famille n'avait encore envoyé que ses serviteurs pour faire rendre compte à ses vignerons : Jérusalem n'avait fait mourir encore que ses prophètes, et cette infidèle n'avait pas comblé la mesure de ses crimes, en osant

Enfin, les justes de l'ancien temps, qui avaient auparavant rendu gloire à Dieu, en mourant pour la vérité, n'avaient offert qu'une vie triste et malheureuse, exposée aux tentations des sens et de la chair, et un corps soumis à la malédiction de la mort. Mais Jésus-Christ renonce à la plus heureuse de toutes les vies, et qu'aucun péché ne pouvait jamais souiller; il offre une âme que personne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer; et en goûtant volontairement la mort, dont il était exempt par la condition de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour qu'aucun juste lui eût encore donnée. Troisième consommation.

C'est-à-dire que la mort du Sauveur renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père; une consommation de malice de la part des hommes; une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu. Nous y trouverons des instructions solides, et des vérités que le monde ne connaît pas, parce que le monde ne connaît pas Jésus-Christ; et nous verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste; vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Evangile; tout est attaché à votre bois sacré; vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu; vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Eglise : *O crux, ave, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne serait ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvait demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriserait par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

attenter sur la vie du propre Fils du Père de famille; il fallait donc que le Fils de Dieu, seul héritier de sa vigne, c'est-à-dire de son royaume tout entier, fût mis à mort par ses citoyens [1], et qu'il fût immolé par la fureur de ce peuple; ainsi s'est consommée la malice des hommes. Seconde consommation : *Consummatum est.*

Enfin l'homme, qui jusque-là avait rendu gloire à Dieu en donnant sa vie pour la défense de la vérité, n'avait sacrifié qu'une triste vie, sujette aux souffrances, au péché, et n'avait offert qu'un corps mortel. Mais Jésus-Christ en se livrant à la mort, sacrifie au Père éternel la plus heureuse, la plus pure, la plus parfaite de toutes les vies, et en soumettant son corps à la mort, dont il était exempt de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour envers les hommes, ainsi se consomme l'amour. Troisième consommation : *Consummatum est.*

De sorte que la mort de Jésus-Christ renferme trois consommations qui vont comprendre tout ce qu'il y a de plus saint et de plus touchant dans l'Evangile : consommation de justice du côté du Père éternel; consommation de malice du côté des hommes; consommation d'amour du côté de Jésus-Christ même. Trois importantes instructions, qui vont rappeler à vos yeux toutes les circonstances principales de l'histoire de la passion du Sauveur, et que je ne proposerai à votre piété, que dans l'esprit de l'Evangile. J'y ajouterai peu : car ce n'est point proprement à nous à parler aujourd'hui; nous ne devons faire qu'un récit simple tel qu'il est rapporté dans l'Evangile, sans aucun ornement, de peur de détourner l'application des fidèles de dessus la passion du Sauveur, que l'Eglise leur propose aujourd'hui. Nous verrons par là que la croix de Jésus-Christ est la condamnation du pécheur, et la consommation de toutes ses ingratitudes.

Vous êtes pourtant aujourd'hui, croix adorable de mon Sauveur, la seule ressource, le seul asile qui nous reste; vous portez entre vos bras notre loi, notre Evangile, notre chef, notre rédempteur, nos espérances, notre salut, notre réconciliation, notre unique trésor; tout notre bonheur est attaché sur vous; vous nous gardez le gage de la paix et de la rédemption des hommes; vous contenez une source inépuisable de miséricorde, dont le plus indigne qui s'en approche avec confiance, obtient la délivrance de ses maux. C'est donc à vos pieds que nous nous prosternons, pour obtenir le secours qui nous est nécessaire. *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne serait pas juste, dit saint Augustin, si le pécheur pouvait demeurer impuni. Il doit à sa gloire de punir l'outrage que l'homme rebelle lui fait par sa raison; il doit à sa sagesse, de retracer l'ordre que le pécheur a troublé par sa transgression; il doit à sa bonté, de punir le crime que le pécheur autorise par ses exemples; il doit à sa sainteté, de ne plus se communiquer à un cœur souillé; il doit enfin à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais le pécheur qui n'est que cendre et poussière, n'a plus rien en lui capable de réparer l'outrage fait à ses divins attributs, et la justice du Seigneur n'y trouve plus rien qui soit digne d'elle. Il a pu l'offenser; mais il n'a pu lui en faire la réparation. Il fallait qu'un Dieu fût substitué en la place d'un homme; la terre ne pouvant produire que des pécheurs impuissants, il fallait que les cieux s'attendrissent sur ses misères,

[1] *Citoyen*, civis, employés au XVII[e] siècle pour *concitoyen*.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire ; cette victime n'est pas digne de lui. L'homme a pu l'offenser ; mais l'homme n'a pu réparer l'offense ; car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu ? Il fallait donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme, que la terre ne pouvant rien fournir qui pût apaiser son Dieu et le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un juste qui devînt le réconciliateur de la terre ; et qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avait outragé par sa révolte, vînt se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avait préparés contre nous. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu, dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes Frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue ; un désordre dans le cœur, qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu ; un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auraient dû suivre. Or, le Sauveur dans son agonie expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; secondement, à humilier son âme, en la couvrant de toute la honte du péché ; enfin, à jeter son corps dans la dernière défaillance, en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché. L'exposition simple de l'histoire nous fournira les preuves de ces vérités ; le sujet lui-même intéresse assez votre attention, sans qu'il soit besoin que je vous la demande, mes Frères.

L'heure étant venue où Jésus-Christ devait passer de ce monde à son Père ; après avoir donné aux siens les dernières marques de son amour, par l'institution de la nouvelle pâque, et les avoir fortifiés contre le scandale de sa passion, par la grâce de cette nourriture céleste, et par tout ce que les dernières instructions d'un père et d'un bon maître ont de plus touchant ; n'ignorant pas tout ce qui lui devait arriver ; il sort accompagné de ses disciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers traiter pour la dernière fois avec son Père, du grand mystère de la rédemption des hommes. Comme ses disciples étaient encore faibles, il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances et de son agonie ; il se sépare d'eux ; il se prosterne le visage contre terre ; et acceptant, en la présence de son Père, toute l'amertume de son calice : « Père juste, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire et de mes opprobres ; les victimes et les holocaustes de la loi n'étaient pas dignes de vous ; mais vous m'avez formé un corps, dont le sacrifice et les tourments vont apaiser votre justice ; je ne suis venu dans le monde que pour y faire votre volonté sainte ; et la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le désir le plus ardent de mon cœur ».

A peine l'âme sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre ré-

pour lui enfanter un juste qui devînt le réconciliateur des hommes, et qu'une victime, capable de porter tout le poids de la colère de Dieu, vînt se mettre entre le Juge et les criminels, entre le Créateur et la créature.

Souffrez donc, mes Frères, que, pour bien vous faire comprendre cette vérité, je vous fasse remarquer que le péché a produit dans l'homme trois grands désordres : un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue ; un désordre dans le cœur, qui se révolte contre son Dieu ; un désordre dans les sens, qui ne veulent plus se soumettre à l'arrêt divin qui les condamne aux mortifications. Or, Jésus-Christ expie dans sa passion ces trois désordres du péché, par trois peines proportionnées. Car, premièrement, la justice de son Père a contristé son esprit, en y retraçant la plus vive horreur du péché. Secondement, elle lui a fait expier le désordre que le péché avait mis dans le cœur des pécheurs, en humiliant son propre cœur, et le chargeant de confusion et de honte. Troisièmement, elle lui a fait réparer le désordre des sens, en lui faisant sentir toutes les douleurs les plus vives dont un corps puisse être capable. L'exposition simple de l'histoire évangélique va vous fournir les preuves de toutes ces vérités ; le sujet doit par lui-même vous exciter à la plus sérieuse attention.

L'heure était venue où Jésus-Christ devait passer du monde à son Père. Après avoir donné à la terre des marques de son amour par l'établissement du sacrement adorable de son corps, et avoir fortifié ses disciples par cette nourriture céleste ; après les avoir instruits de toutes les contradictions et des peines qu'ils auraient à souffrir ; après leur avoir prédit ce qui devait lui arriver à lui-même ; il sort enfin de ce monde corrompu ; et avec ses disciples il court comme un agneau dans le lieu où il devait être immolé. Il va dans le jardin des Oliviers, où doit commencer le grand sacrifice de sa passion et de sa mort. Comme ses disciples encore faibles n'auraient pu participer à ses souffrances, il se sépare d'eux, et là il se prosterne ; il se courbe le visage contre terre, et se soumet à la volonté de son Père, et humilié devant lui, accepte de bon cœur toutes les circonstances rigoureuses de son sacrifice : « Père juste, lui dit-

conciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avait mis toute sa complaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette âme pure et innocente; c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son âme sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que, sur le Calvaire, elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'âme de Jésus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes Frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premièrement un défaut de lumières. Hélas! notre âme, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'âme et qui la sépare éternellement de Dieu; on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus; on trouve, au contraire, que la peine excède l'offense; et que Dieu est trop sévère, en punissant des infidélités passagères par des tourments éternels. Ainsi on regarde le péché qui efface de notre âme le sceau de notre salut, le caractère et les traits d'enfants de Dieu, et qui nous rend ses ennemis; on le regarde comme une faiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi de tempérament; et comme l'on ne connaît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connaît pas.

Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière, ah! elle voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradi-

il, l'homme pécheur n'est pas digne de vous; il vous faut une autre victime pour désarmer votre colère : me voici; je viens m'offrir à vous pour lui; vous m'avez formé un corps dans ce monde; ce n'est que pour exécuter les ordres de votre sainte volonté, et souffrir l'arrêt de mort, que vous avez prononcé contre moi de toute éternité, et qui a toujours été le désir le plus ardent de mon âme ».

A peine la grande soumission de Jésus-Christ lui a-t-elle fait accepter le jugement de mort, que le Père éternel ne voit plus en lui qu'un homme de péché. Dès lors il ne voit plus dans ce Fils, qu'autrefois il appelait bien-aimé et l'objet de ses complaisances, qu'une hostie de malédiction, chargée de tous les crimes des hommes. Et c'est ici où tout le poids de sa justice va commencer à tomber sur cette innocente victime; c'est ici où cet innocent Isaac va hâter la cruauté de son sacrifice, par les affreuses images qu'il s'en retrace; c'est ici où va se consommer tout le sacrifice intérieur de Jésus-Christ; mais d'une manière d'autant plus terrible, qu'il va expirer sans mourir, et souffrir dans la partie de soi-même qui ne peut être exposée à la fureur des hommes.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu s'applique à contrister cette âme innocente, en lui retraçant toutes les horreurs du péché, dont il va se charger. Et pour les réunir ici toutes, remarquez que ce qui diminue l'horreur du péché, c'est le défaut de lumière et les ténèbres qui la couvrent. Hélas! nous ne connaissons ni la bassesse de l'homme, qui outrage son Dieu, ni la grandeur infinie de ce même Dieu que le péché déshonore; les effets du péché ne nous sont pas moins inconnus; le bonheur dont il nous fait déchoir, les promesses éternelles dont il nous rend indignes, les malheurs qu'il attire sur nous, cette tache qu'il fait à notre âme, et combien il nous rend affreux aux yeux de Dieu; c'est-à-dire que nous ne connaissons le péché, ni dans son objet, ni dans ses principes, ni dans ses effets.

Mais l'âme sainte, telle qu'est celle de Jésus, le voit dans son objet, parce qu'elle voit face à face la sainteté de Dieu qu'il outrage; dans son principe, parce qu'elle voit la corruption de l'homme, qui fait de la créature une préférence honteuse à son Dieu, elle voit jusqu'à quel point une âme se souille et se corrompt par cette injuste préférence; enfin dans ses effets et ses suites, parce qu'elle voit l'orgueil, la malignité, l'ignorance, la volupté, le blasphème, le mensonge, l'impiété qui ont corrompu toute chair, qui ont souillé toute voie. Dans ce moment de lumière, toute la durée des siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation du péché, elle voit une succession non interrompue de crimes et de désordres : elle voit les plus affreux suppôts de l'iniquité, tous les hommes livrés à l'égarement, et ensevelis dans les excès; elle les voit ériger en folles divinités les crimes les plus honteux; les homicides, les larcins, les incestes, les abominations, avoir leurs tabernacles et leurs autels; elle voit la superstition et l'intempérance devenir le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle tourne ses vues du côté de l'avenir, elle y voit les schismes, les divisions, les hérésies, qui doivent

tion non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse ; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connaissance de son Père effacée, les crimes infâmes érigés en divinités; les adultères, les incestes, les abominations, avoir leurs temples et leurs autels; l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Eglise ; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devaient déchirer le mystère précieux de son unité, les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacrements, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples. Voilà ce qui s'offre à cette âme sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur ; depuis ce moment fatal, qui vit souiller votre âme, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges, et qui a infecté tout le cours de votre vie ; elle voit ses grâces toujours inutiles dans votre cœur ; ses lumières toujours rejetées ; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talents, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus, par le déréglement de votre cœur, la source et l'occasion de tous vos crimes ; elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut ; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir et de vaines frayeurs ; elle voit votre âme, telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, et cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes ; fatiguée du crime, et cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, et cependant ne pouvant se passer de lui ; malheureuse dans son infidélité, et cependant toujours infidèle ; que dirai-je ? frappée de la solennité de ces jours saints, et cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères et des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes, et à une pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu ; point d'impudicité monstrueuse, depuis que les enfants de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes ; point d'impiété exécrable, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages ; point de blasphème, depuis que les enfants de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel ; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche ; en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui, dans ce moment affreux, ne se découvrent à cette âme innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré ; tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres ; elle porte un monde d'iniquités ; mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par la force de sa parole ; car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Ecriture ; au lieu qu'ici, elle se plaint dans le prophète que les pécheurs ont aggravé son joug, qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui

déchirer le sein de l'Eglise, et disperser ses enfants ; elle y voit la profanation de ses sacrements, le mépris de ses mystères, les railleries de ses cérémonies, tant d'horribles sacriléges, et le prix du sang d'un Dieu devenir presque inutile à ceux pour qui il va être répandu ; elle rappelle autant de péchés qu'il s'en est commis et qu'il s'en commettra pendant la durée de tous les siècles ; rien ne lui échappe.

Oui, mes Frères, elle voit le fond de cette conscience corrompue, que vous craignez tant d'approfondir, le secret de ce cœur mondain, à qui vous ne voulez point toucher, ces passions favorites que vous ne voulez point vaincre ; elle voit votre âme combattre avec la religion, sur un changement de vie, où la grâce vous rappelle depuis si longtemps ; elle voit ce désir de changer ; mais désir dont une longue résistance empêche l'effet, et qui n'aura point de suite pour votre conversion.

Voilà toutes les horreurs du péché dont cette âme innocente se voit chargée. Il n'est point de barbarie noire, depuis celle de Caïn ; point d'impudicité honteuse, depuis celle de David ; point d'impiété criante, depuis celle d'Achab ; point de profanation criminelle, depuis que les hommes eurent consacré leur culte aux idoles ; point de blasphème affreux, depuis que nos pères eurent élevé un édifice contre le ciel ; point de raillerie piquante, depuis que Cham eut insulté à la sainte ivresse de Noé ; point de crime énorme qui ne se présente à cette âme sainte. C'est sur ce spectacle qu'elle est obligée de baisser

diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu; car l'amour est la mesure de la douleur; nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune; parce que nous n'aimons que nous-mêmes, et c'est le vice des grands surtout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel, ni de vif dans notre cœur : aussi, pourvu que les personnes qui dépendent de nous, soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire; qu'elles vivent d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu; tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'âme sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense, et plus ardent que celui de tous les chérubins; ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David sur les prévarications de la terre; l'amertume et le zèle d'Élie sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël; la tristesse et les larmes de Jérémie sur les infidélités de Jérusalem, n'étaient que de faibles images de la tristesse de l'âme du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes. Plus elle aime, plus elle souffre; et comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour, rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Hélas! nous voudrions savoir quelquefois si nous sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grâce. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; mais si l'on pouvait s'en assurer en cette vie, ce serait en nous demandant à nous-mêmes si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins nous affligent et nous percent de douleur; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Eglise, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des mœurs, remplissent notre cœur d'amertume. Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent; si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire; et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime; nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire; et il nous paraît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'âme sainte du Sauveur dans son agonie, ah! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; cette âme plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines et de leurs fureurs; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à tomber dans la

les yeux, en voyant que tous les crimes des hommes deviennent les siens. Elle porte un poids d'iniquité d'autant plus difficile à soutenir, que partout ailleurs elle se joue de l'univers et des desseins des hommes; au lieu qu'ici elle se plaint par son prophète que les pécheurs ont aggravé leurs iniquités sur son dos, et qu'elle n'a pu les soutenir.

En effet, une circonstance qui achève de l'accabler de tristesse, en voyant toutes ces horreurs, c'est sa sainteté. Dès que nous regardons le péché avec des yeux criminels, il nous paraît moins hideux, parce que nous n'en sommes jamais effrayés. Accoutumés avec lui, nous l'envisageons sans peine.

Mais l'âme sainte de Jésus-Christ, cette âme plus pure que les anges, se voit tout d'un coup souillée et couverte de crimes; de sorte qu'avec des yeux d'une pureté divine, elle voit l'infamie de l'impudicité; avec des yeux de clémence et de charité, elle voit la barbarie des vengeances; avec des yeux de piété et de religion, elle voit les blasphèmes et les profanations; avec des yeux de simplicité, d'humilité et d'équité, elle se voit coupable de la perfidie, de l'orgueil et des injustices de tous les autres hommes; en un mot, avec des yeux d'innocence, elle se voit souillée et impure.

Ah! c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à entrer dans une agonie de mort, *cœpit contristari et mœstus esse.* Elle voudrait bien détourner pour quelque temps ses regards de dessus ces effroyables objets; mais la justice de son Père l'y applique pour toujours,

défaillance et dans une tristesse de mort : *Cœpit contristari et mœstus esse*[1]. Ah ! elle voudrait bien détourner du moins l'innocence de ses regards de cet objet affreux ; mais la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle. C'est une lumière rigoureuse qui la suit, et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte ; et sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves, si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourments plus longs et à un sacrifice plus éclatant.

O vous, qui m'écoutez, voyez-vous l'âme sainte de Jésus expirant presque de douleur et de défaillance ; et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché, lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu ? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal, où vous viendrez, en ces jours de salut, apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus, dans son agonie, est le modèle des pénitents ; et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille ; plus sensible à la honte d'un aveu qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer. Cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie, comme on raconte des faits indifférents ; et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie, pour vous arracher quelques faibles sentiments de componction ; et il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes ; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, et vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on vous apaise ? Sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence ? Et quand votre grâce fait sur une âme touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion, les anges de l'Eglise, les ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère, comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur ; et, loin de réveiller sa tiédeur ou d'abattre son orgueil et sa révolte, lui adoucir l'amertume de son calice et la honte de son humiliation ?

Et voilà, mes Frères, la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur, la honte dont son Père le couvre : anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à dire pour en réparer le second désordre.

Car, premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort ; lui, qui les avait si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples ; il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse ; il

[1] Matth., XXVI, 37.

et ne lui permet pas un seul moment de relâche. La tristesse et le chagrin ne la quittent point, et sans doute que cette âme sainte eût expiré sous la rigueur de ses tourments, si la justice divine ne l'eût voulu réserver à des supplices encore plus cruels.

O vous, qui péchez sans cesse, voyez votre Sauveur expirer presque sous le poids de la douleur et de la tristesse, dont la vue de vos péchés l'a chargé ! La voyez-vous, cette âme innocente, frappée de toute l'horreur qu'inspire le crime ? Voilà l'image de la douleur, de la tristesse et du brisement de cœur, que vous devez porter au tribunal de la pénitence, où vous allez confesser et repasser vos crimes Jésus-Christ, dans son agonie, est le modèle de la pénitence que vous devez faire, et cependant vous appelez expier vos péchés, et apaiser la colère de Dieu, lorsque, les yeux secs, sans componction et sans douleur, plus sensibles peut-être à la honte d'un aveu qu'à l'énormité de vos crimes, vous nous les venez réciter froidement, comme des faits indifférents qui ne vous regardent point ; vous croyez en être quittes, quand, pour vous arracher quelques sentiments de componction et de douleur, il faudra disputer avec vous, ménager votre délicatesse, et nous relâcher peut-être de la sévérité de l'Evangile, pour vous obliger à prendre le remède que l'Eglise vous présente. Sont-ce là les leçons que nous donnent les saintes douleurs de Jésus-Christ, et l'impression que devrait faire sur nous la vue de sa triste agonie ? Les anges de nos Eglises devraient-ils avoir d'autre occupation dans les tribunaux sacrés, dont les pécheurs s'approchent, que de soutenir, comme autrefois les anges consolateurs à l'égard du Sauveur, que de soutenir, dis-je, le pécheur dans son accablement, que de le consoler dans sa tristesse, que d'adoucir l'amertume de son calice, loin de réveiller son indifférence et d'exciter son calme et sa tranquillité ?

Une autre circonstance de la passion de Jésus-Christ est l'humiliation dont son Père le couvre ; et sa justice emploie son second remède, pour expier les maux que le péché avait faits, c'est-à-dire pour réparer le second désordre.

Premièrement, Jésus-Christ dans son agonie est humilié en présence de ses disciples. Quel spectacle pouvait-il leur donner en cet état si triste ? Lui qui tant de fois les avait encouragés à souffrir, lui qui avait fait paraître tant d'ardeur pour

implore même leur secours, et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine : *Sustinete hic et vigilate mecum* [1].

Ah, mes Frères ! Pierre peut-il encore reconnaître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant ? Ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession ; et ne commence-t-il pas ici, par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître ? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter. Il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte ; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes : nous nous ménageons, jusque dans les démarches de notre repentir, les suffrages publics ; tout ce qui pourrait nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle ; nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve ; nous avions cherché l'estime des hommes dans nos égarements, nous la cherchons encore dans notre pénitence ; et souvent la même vanité qui nous avait rendus pécheurs, nous fait devenir pénitents.

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son âme des impressions si sensibles, ou, pour mieux dire, la main de son Père s'appesantit sur lui avant tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit... illi angelus de cœlo, confortans eum* [2]. Anges du ciel ! ce n'était point là autrefois votre ministère ; vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer ; aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous. Lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même ; il est entre vos mains, faible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que, dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paraissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous ; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des âmes qui souffrent ; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissements que ceux et de la foi de la religion ; que le silence fait tout le mérite d'une âme affligée ; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas ; ils voient avec des yeux indifférents leur bon maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement ; il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : « Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi ? leur dit-il : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum* [1] ? » Il souffre tout seul ; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas ! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis ; le moindre refroidissement nous blesse ; le plus léger défaut d'attention nous aigrit ; nous nous plaignons

[1] Matth., XXVI, 38.
[2] Luc, XXII, 43.

[1] Matth., XXVI, 40.

être baptisé dans le baptême du sang, lui qui tant de fois avait paru inébranlable devant les hommes, et par sa doctrine, et par ses exemples, il paraissait à leurs yeux le plus faible de tous les hommes ; il leur fait même un aveu de son abattement et de sa tristesse ; mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort ; il voudrait que ce calice passât loin de lui ; il les conjure de ne point l'abandonner, et de le soutenir dans son accablement, de veiller sur lui : *Sustinete hic et vigilate mecum.*

Pierre peut-il reconnaître encore à ces traits celui qu'il venait d'appeler le Christ, le Fils du Dieu vivant ? Ne rétracte-t-il pas en secret la gloire de sa confession ; et ne commence-t-il pas déjà, dans le fond de son âme, à nier son divin Maître, en le voyant ainsi changé ? Voilà la confusion que Jésus-Christ veut porter. Lui qui est Dieu et le Roi de tous les hommes, il ne veut passer que pour un homme du commun, plus faible même que tous les autres ; et nous au contraire nous empruntons les dehors de certains hommes, dont le fond nous manque, pour paraître plus que nous ne sommes. Quoique la vérité démente notre air séduisant, nous voulons entraîner le public, afin qu'il nous soit toujours favorable sur ce qui nous regarde. Pour vous humilier dans l'esprit des hommes, prenez pour votre modèle Jésus-Christ humilié dans l'esprit de ses disciples.

Mais il fallait encore expier un troisième désordre du péché que les sens avaient causé. Aussi la vue des supplices que Jésus-Christ doit endurer, est le troisième remède qu'il emploie pour réparer ce désordre. Vous savez que l'attente d'un

tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables, entrent dans des intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures, et à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affaiblir leur reconnaissance ; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié aux offices qu'ils reçoivent de nous ; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jésus-Christ, en choisissant ses disciples, n'avait consulté que son amour pour eux ; et leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui, que sa tendresse pour eux avait été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie ; mais il fallait encore expier le plaisir injuste, troisième désordre du péché. Aussi la douleur violente de son âme à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment, qu'on voit présent et inévitable, est toujours plus cruelle que le tourment même ; et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or, la justice du Père présente distinctement à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix : la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal ; ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion, ses tourments se succéderont les uns aux autres ; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié. Ici, tout se passe en même temps ; toutes ses douleurs se réunissent ; et son âme tout entière est plongée dans une mer de tribulation et d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui ; ses ennemis même le reconnaîtront pour Fils de Dieu. Ici il souffre dans les ténèbres et dans le silence ; et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette âme sainte, ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine ; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir ; hors d'état et de finir ses peines, et de les soutenir, semble combattre par la défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie ; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* [1]. Père juste ! fallait-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ? N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis ; et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre ?

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, et à ne vivre que pour expier les égarements de nos premières mœurs ! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence ; nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque laissé

[1] Luc, XXII, 44.

tourment qu'on regarde comme présent, quoiqu'il soit encore éloigné, fait des impressions plus sensibles que le tourment même, et qu'on meurt plus cruellement par la crainte que par la douleur. Aussi la justice du Père Eternel s'applique à faire réparer à son Fils le désordre des sens par l'impression de cette crainte ; la vue du prétoire, où il doit être moqué ; le baiser d'un perfide disciple, le reniement du premier de ses apôtres, les sanglantes railleries d'un peuple insensé, son visage couvert de crachats, sa chair meurtrie de coups, les épines qui doivent couronner sa tête, les soufflets, les fouets, les clous, la croix, le fiel, le vinaigre, toutes ces images affreuses le crucifient, et le font expirer par avance. Il n'est point d'épine à la couronne qu'on lui prépare, qui ne lui perce le cœur ; point de coup de fouet qui ne le fasse frémir ; point de soufflet qui ne le couvre de honte. Dans le temps de la passion, ils se succéderont les uns aux autres, et il n'en souffrira qu'un à la fois sur son corps ; mais ici ils ne succèdent point ; il les ressent tous ensemble dans son âme. Au temps de sa passion, il ne sera point trahi, flagellé, couronné d'épines, crucifié tout à la fois, et en un même moment ; mais ici il est moqué, fouetté, crucifié, dans le même instant ; et il n'est aucune circonstance du supplice qu'il doit endurer, qui ne fasse sur son âme la plus terrible impression. Dans le temps de sa passion, toute la nature semble prendre part à la mort de son Auteur ; mais ici il souffre dans le silence et rien ne prend part à ses douleurs. Enfin au temps de sa passion, il ne sera abandonné que des hommes ; mais ici il est aux prises avec Dieu même.

Aussi ces impressions sont si violentes et font tant d'effet sur son âme, qu'on voit déjà couler de ses membres tremblants une sueur de sang qui commence le prix de notre réconciliation : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* [1]. Il semble que cette âme ne pouvait plus soutenir le poids de sa douleur ; elle voudrait rompre ses liens, se détacher de son corps et se frayer un nouveau passage pour retourner au ciel, d'où elle est descendue. Grand Dieu ! fallait-il donc mêler du sang à ce sacrifice intérieur ; et n'était-ce point assez que votre justice en vît couler jusqu'à la dernière goutte sur le Calvaire ?

Oui, mes Frères, il fallait que cette agonie cruelle précédât la mort du Sauveur ; et voilà jusqu'où le Père Eternel pousse sa vengeance contre son Fils, qui s'est voulu charger de nos

[1] Luc, XXII, 44.

plus rien à faire ; et qu'il ne nous reviendrait pas un grand avantage de ses souffrances, s'il fallait encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleur, que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels ? vos souffrances seraient donc le désaveu de votre doctrine ? votre croix, la dispense de vos préceptes crucifiants ; et votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Evangile ?

Quoi, mes Frères ! le prix que son sang a donné à nos souffrances, les rendrait lui-même inutiles ? Jésus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai ; c'est-à-dire nous étions tous condamnés à souffrir, mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa propre vie, disposé la justice de Dieu à accepter le faible sacrifice de notre pénitence. Le mérite de son sang, en unissant nos larmes et nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu ; depuis que Jésus-Christ est mort pour l'homme et à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu, l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jésus-Christ ; et il est insensé de prétendre que sa croix nous ait dispensés de souffrir, puisque c'est elle seule qui nous a rendu nos souffrances utiles.

Cependant, après avoir sacrifié au monde et aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous alarme. Après avoir tout souffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jésus-Christ ; nous trouvons son joug accablant. Nos passions avaient été difficiles et pénibles ; notre vertu devient commode et tranquille ; et sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenaient plus, nous croyons que tout est fait, et que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connaissons peu la justice de Dieu, mes Frères ! *Il n'est point de rémission*, dit l'apôtre, *sans effusion de sang* [1]. La pénitence est un sacrifice sanglant ; c'est-à-dire que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle ; et que Dieu ne s'apaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonie de tristesse, et que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie, comme le modèle des pénitents. Voilà ce qui doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avais donc raison de dire que l'agonie de Jésus-Christ était une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, et toutes les douleurs dues au péché ; mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

DEUXIÈME PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières, par la mort de Jésus-Christ. Elle s'y consomme, premièrement,

[1] Sine sanguinis effusione non fit remissio. — Hebr., IX, 22.

iniquités. Il lui retrace toute la laideur du péché, et nous, après plusieurs années de désordres, nous ne voulons nous représenter notre péché que par certains côtés qui nous flattent ; nous éloignons toutes les idées affligeantes de nos crimes ; nous prenons soin d'écarter de notre esprit tout ce qui peut lui faire de l'horreur, et jusque dans l'aveu de nos faiblesses, nous voulons trouver des ressources à notre vanité, et de quoi nous satisfaire nous-mêmes, jusque dans la satisfaction que nous devons à Dieu. Jésus-Christ, pour réparer le péché d'orgueil et de révolte dont il est innocent, en souffre toutes les humiliations ; et nous voulons que notre pénitence nous fasse honneur dans le monde ; nous cherchons à nous glorifier jusque dans nos œuvres humiliantes, nous sollicitons, jusque dans notre repentir, les suffrages des hommes, et jusque dans des actes de religion, des ressources à une réputation mal assurée. Le Sauveur répare le désordre que le péché a causé par nos sens, par une infinité de réflexions douloureuses, et dans la triste vue des supplices qu'il doit bientôt endurer ; et nous, après avoir sacrifié au repos, au plaisir, à la mollesse, la plus belle partie de notre vie, nous ne voulons pas en sacrifier quelques jours à la pénitence et aux mortifications ; après avoir gémi longtemps pour le monde, nous rougissons de souffrir la moindre peine pour Jésus-Christ, et nous croyons que, pour avoir senti quelques bons mouvements passagers, Dieu nous pardonnera tout. Ah ! que nous connaissons mal la nature et le plan de la pénitence ! La pénitence de Jésus-Christ est un sacrifice sanglant ; c'est-à-dire que le sacrifice que nous faisons à Dieu pour nos péchés, doit passer jusqu'au fond de notre âme ; qu'il doit la jeter dans une agonie de tristesse, de douleur, et que notre tourment doit ressembler à celui que Jésus-Christ a souffert dans le Jardin des Oliviers. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie ; mais nous voulons vous imiter. Voilà ce qui nous en doit coûter pour expier nos péchés, lorsque nous allons les confesser au tribunal de la pénitence. J'ai donc eu raison de vous dire que le sacrifice de Jésus-Christ est une consommation de justice du côté du Père Eternel, puisqu'il lui a fait souffrir toutes les douleurs, toute l'horreur, et toutes les humiliations honteuses du péché ; mais ce n'est pas tout, c'est encore une consommation de malice du côté des hommes : c'est le sujet de ma seconde partie.

parce qu'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes ; secondement, elle s'y consomme, parce qu'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'ange prédisait à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ ; la prévarication y sera consommée, lui disait-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consumetur prævaricatio* [1] ; et le péché y sera effacé, et y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas* [2]. Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que, par le péché, Jésus-Christ a condamné le péché, et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point, soit que vous la considériez dans la faiblesse ou la perfidie des disciples qui renoncent le Sauveur, dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent, dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort, dans la lâcheté de Pilate qui le condamne, et enfin, dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ses douleurs, et remarquez, s'il vous plaît, avec moi, toutes ces circonstances.

[1] Dan., IX, 24.
[2] *Ibid.*

Premièrement, dans la faiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Evangile, Jésus-Christ, au sortir de cette triste agonie, achevait de parler à ses disciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, qui viennent, de la part des princes des prêtres et des vieillards, arrêter le Sauveur* [1]. Qui l'eût cru, mes Frères, qu'un disciple élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté et de ses prodiges, jusque-là honoré de sa familiarité, depuis peu nourri de sa chair et de son sang, parût à la tête de ses bourreaux, et conduisît lui-même tout le projet de sa mort ? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ, de voir un ami, un apôtre destiné à le faire connaître et adorer de tous les hommes, et à mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir le principal auteur de sa perte ! Ah ! mes Frères, quand une fois on s'est attaché à Jésus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce disciple, qu'on a connu l'abus du monde et les grandes vérités de la foi, et qu'on redevient, comme lui, infidèle, l'infidélité n'a plus de bornes ; on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grâce qui nous avait retirés du désordre ; le degré de vertu où l'on était élevé, devient la

[1] Matth., XXVI, 47.

DEUXIÈME PARTIE.

La malice des hommes se consomme en deux manières, dans la mort de Jésus-Christ. Premièrement, elle s'y consomme parce qu'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs mettent le comble à la plus grande des peines par le plus grand de tous les crimes. Secondement, parce que ce péché et cette malice des hommes y trouve son expiation et son remède, et c'est cette double consommation de malice, qui se trouve prédite par Daniel, lorsqu'il dit que le Seigneur a raccourci le temps afin de mettre le comble à la malice de son peuple, *ut consummetur prævaricatio* ; et le péché y trouvera sa mort, *et finem accipiat peccatum* [1]. Cette doctrine n'a plus rien que de consolant, depuis que l'Apôtre nous a appris que Dieu s'est servi du péché pour faire éclater sa grâce, et pour exercer ses plus grandes miséricordes.

Or je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui au plus haut point, soit qu'on la considère dans la perfidie des disciples qui trahissent, qui renient, et qui abandonnent leur Maître, soit dans la mauvaise foi des prêtres, qui jugent Jésus-Christ, soit dans la fureur du peuple, qui demande sa mort, soit dans l'injustice de Pilate, qui n'ose l'absoudre, ni le condamner à mort, soit enfin dans la cruauté des bourreaux qui le crucifient, et lui ôtent la vie. Suivons l'histoire de sa passion, et nous y trouverons la preuve de toutes ces circonstances.

[1] Dan., IX, 24.

Premièrement, la malice des hommes est portée à son comble dans la perfidie des disciples qui le trahissent, qui le renient, qui l'abandonnent. En effet, à peine Jésus-Christ avait cessé de parler à ses disciples, que voici le perfide Judas à la tête d'une troupe de brigands armés d'épées et de bâtons, qui vient arrêter son adorable Sauveur, et se saisir de lui. Qui l'eût cru, mes Frères, qu'un disciple appelé par Jésus à la gloire de l'Apostolat, qui était le confident de ses secrets, le dépositaire de ses faveurs, le témoin de son innocence, de sa douceur, de sa bonté, de ses prodiges, que cet apôtre vivant et conversant depuis trois ans avec lui, jusque-là honoré de sa familiarité, de son amitié, de sa compagnie, et depuis peu communié de ses mains, eût trahi son Maître ; qu'il eût conduit ses bourreaux au lieu où il était, et dressé lui-même tout le projet de sa mort ? Quel triste spectacle pour Jésus-Christ de voir un apôtre destiné à porter son saint nom, et le faire révérer par toutes les nations, devenir lui-même le principal auteur de sa perte ! Ah ! quand on se serait converti d'une conversion sincère et véritable, toutes les chutes sont à craindre ; la perfection à laquelle on avait cru s'être élevé, est la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant ; et il n'est point d'excès auxquels ne s'abandonne une âme, qui, après s'être donnée à Dieu, retourne au siècle auquel elle avait renoncé.

Voyez jusqu'où ce disciple infidèle pousse la perfidie : il ne veut point se saisir de lui à force ouverte, ni faire éclater sa trahison, en lui portant le premier coup ; pour mettre le

mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant ; et il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui, après avoir marché quelque temps dans la voie de Dieu, retournent au siècle, et se déclarent encore contre Jésus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie : il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître ; il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il donne un baiser sacrilége à Jésus-Christ ; un baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuse que la lance du soldat ne le percera sur le Calvaire ; il fait du plus doux signe de la paix, le signal du plus infâme de tous les attentats ; il ose approcher ses lèvres impies, qui viennent de dire aux prêtres : *Que voulez-vous me donner ? et je vous le livrerai*[1] ; des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche ; et, malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence ; on le traite encore d'ami : *Amice ;* on veut ignorer son dessein : *Ad quid venisti*[2]*?* comme pour lui faire entendre qu'il est encore à temps de s'en repentir, et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle ! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur, et réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître ? Pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur, et sans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie ?

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité ! que de perfides, qui ne s'approcheront de Jésus-Christ aux pieds de l'autel, qu'avec un cœur tout résolu à le trahir ; qui ne lui donneront un baiser de paix, dans la participation du sacrement adorable, que pour sauver les apparences ; que parce que leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir ; que par pure bienséance, et pour ne pas donner lieu aux discours et aux réflexions publiques ! que d'indignes chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher de l'autel saint : Infidèles ! vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser ! vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour, pour me charger de nouveaux outrages ! *Osculo Filium hominis tradis*[1] *!*

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et d'une troupe de furieux. Ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit, on le garrotte, on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre ; et le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Eglise, sont des armes spirituelles ; que la patience, la prière, la sainteté, sont les plus sûres défenses de ses ministres ; que pouvant employer lui-même des légions d'anges, pour combattre ses ennemis, il s'était contenté de prier pour eux ; que sa doctrine ne devait s'étendre et se soutenir, que par les maximes de charité,

[1] Matth., XXVI, 15.
[2] *Ibid.*, 50.

[1] Luc, XXII, 48.

comble à sa malice, il le trahit par un baiser, qui est le gage de l'amitié la plus sincère ; mais baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son Maître mille fois plus cruellement que la lance qui perça son sacré côté sur le Calvaire ; il ose approcher ses lèvres impures, qui viennent de dire aux prêtres et au pontife : *Que me donnerez-vous ? je vous le livrerai*, de la bouche sacrée de celui qui peut d'une seule parole foudroyer les villes, renverser les montagnes et confondre les puissances de l'univers. Cependant Jésus l'embrasse, il ne le traite que de son ami : *Amice ad quid venisti ?* Il ne le reçoit favorablement, que pour lui faire ressentir, dit saint Augustin, qu'il est encore temps de se repentir, et ne lui donne cette glorieuse qualité d'ami, que pour lui faire connaître qu'il peut encore, s'il veut, obtenir la rémission de son barbare attentat. Ah ! disciple infortuné ! ne sentez-vous point révolter votre cœur contre un si exécrable dessein ? Pouvez-vous voir sans être touché, la tendresse des reproches de cet aimable Maître ? L'affabilité de son visage, cet air doux et prévenant, ne vous devraient-ils point faire tomber à ses pieds, et lui faire dire par un torrent de larmes, qui couleraient de vos yeux, qu'il vous pardonne et qu'il oublie votre perfidie ?

Judas s'était préparé à cet attentat par une communion indigne, et le malheur où entraîne ce sacrement profané, est un abîme où l'on tombe presque sans espérance de retour.

Voici donc Jésus-Christ entre les mains d'une troupe de furieux. Ici commence l'histoire tragique de la passion de mon Sauveur. On le lie, et on le traîne au tribunal ; et Pierre, qui ne peut le souffrir, tire le glaive sur un serviteur du pontife ; le Sauveur, en lui ordonnant de le remettre dans le fourreau, nous apprend que ce n'est point par le glaive qu'il faut prendre la défense de ses intérêts et de sa gloire, que la vérité n'a besoin ni de fer, ni de feu, et que la douceur, l'humilité et le zèle sont les seules armes, par lesquelles les ministres de Jésus-Christ doivent chercher à publier sa doctrine. Mais Pierre, quelque courageux qu'il paraisse, ne se soutient pas longtemps, et l'occasion va dans peu découvrir l'illusion de son amour ; il se sépare de son divin Maître et ne le suit que de loin, et voilà aussitôt la tiédeur qui le saisit : *Petrus autem sequebatur eum*

de douceur et d'humilité qu'elle enseigne; et qu'enfin, le glaive qu'il nous mettait à la main, n'était destiné qu'à détruire les passions et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret et où l'humeur domine, ne se soutient pas, et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la faiblesse ; déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître, que cette troupe insolente traîne devant le pontife ; et voilà l'ostentation du zèle et du courage qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas longtemps Jésus-Christ, quand on ne le suit plus que de loin, et comme en se traînant ; rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle ; on croit défendre Jésus-Christ, et l'on cherche à se satisfaire soi-même ; et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales et par leurs chutes, que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déjà ce faible disciple protester hautement dans la maison de Caïphe qu'il ne connaît pas Jésus-Christ. Une femme l'ébranle ; une simple interrogation le rend apostat et parjure ; il assure jusqu'à trois fois qu'il n'est pas disciple de Jésus ; et cela sous les yeux de son bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié ; il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu ! quel chute ! le premier des pasteurs, la colonne des églises, l'apôtre de la circoncision, le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même, et à qui le Père céleste avait révélé le mystère du Christ !

Pierre à la tête du troupeau, et parlant au nom de tous les autres disciples, confesse généreusement Jésus-Christ ; dès qu'il est seul et éloigné des fidèles qu'il aurait dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les pasteurs ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis ; ils en sont gardés comme ils les gardent eux-mêmes. Dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux ; c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions ; parce que là il les regarde comme ses ministres, et qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère ; ailleurs, il ne les connaît plus, ce ne sont plus que des hommes faibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité ; et comme ils y sont inutiles à son Eglise, ils lui deviennent bientôt indifférents à lui-même. Les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté et toute leur force [1].

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle ; il le trouve encore digne de ses regards. A travers les calomnies des prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort, il démêle, avec une attention pleine de douceur et de bonté, ce faible apôtre ; il fixe ses yeux divins sur lui ; et avec un langage muet, que ses ignominies rendaient encore plus touchant : « Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée ? Si j'ai pu vous soutenir sur les flots, faible disciple, et vous garantir de toute la violence des vents et des orages, avez-vous

[1] Massillon enseigne ici par ses paroles ce qu'il devait si admirablement prêcher à Clermont par ses exemples, la résidence des pasteurs.— Un peu plus haut, le passage où il montre que les armes de l'Église sont toutes spirituelles, est fort remarquable.

a longe. Quand on ne suit Jésus-Christ que de loin, mes Frères, on est bien près de le perdre de vue, et quand on commence à le perdre de vue, on ne va pas loin sans tomber.

En effet, j'entends déjà qu'il chancèle à la première occasion. Une simple servante qui lui parle, l'ébranle; elle l'épouvante, elle le rend infidèle; une seule demande le rend parjure; elle lui dit qu'il suivait Jésus, et aussitôt il jure par trois fois qu'il ne le connaît pas; et cela sous les yeux mêmes de son divin Maître lié, outragé et souffrant toutes les insultes des barbares qui le traînaient. Grand Dieu! quelle chute! le disciple, le premier et le chef de tous, cet apôtre qui venait de se montrer intrépide et indifférent à la mort ou à la vie, cet homme baptisé des mains de Jésus-Christ, confirmé par ses instructions et ses exemples, à qui le Seigneur avait révélé les mystères du Messie, cependant devient infidèle jusqu'à renier et désavouer son Maître.

Il n'est point de grâce qui puisse vous mettre à couvert contre les périls négligés. Pierre s'expose témérairement à suivre son Maître; il promet de le suivre partout, et de souffrir plutôt la mort que de jamais l'abandonner; il sentait son bon cœur; mais il n'en connaissait pas toutes les faiblesses ; il donne trop à sa présomption et compte trop sur ses forces. Mais quand on veut se soutenir, il ne faut jamais s'en tenir à son propre sentiment, il faut se souvenir qu'un danger passé sert d'ordinaire d'un faible poids contre les dangers à venir.

Cependant, Jésus-Christ le connaît encore, ce disciple infidèle ; il aime celui qui déclare ne le plus connaître. Il l'aperçoit au travers des blasphèmes, des railleries, des cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort ; il le démêle avec une attention amoureuse ; il porte sur lui ses regards d'un œil miséricordieux, et, avec une langue muette, il lui dit secrètement : « Est-ce donc là cette fidélité que vous m'aviez tant promise, mon cher disciple, lorsque vous me disiez, il n'y a pas longtemps, que quand vous devriez mourir avec moi, vous ne me renieriez jamais ; *etiam si oportuerit me mori tecum, non te negabo ?* Faible disciple, avez-vous cru que je

craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes? Votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé. Vous venez de jurer que vous ne me connaissez pas, ingrat! mais je vous connais encore moi-même; je trouve encore en vous le chef de mon Eglise et le pasteur de mes brebis; je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes; et les larmes que je vois couler de vos yeux, sont en même temps et le fruit de mon amour pour vous et l'expiation de votre faute ».

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jésus-Christ a jeté sur nous, comme sur cet apôtre infidèle, un regard de miséricorde; a excité dans notre cœur des remords vifs et cuisants; nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes! Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment, une tristesse où il entrait plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché. On s'afflige par la suite, d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens; on voudrait être heureux et tranquille dans le crime, et on est triste de ne l'être pas; on se sait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe et inébranlable dans l'iniquité; on se dégoûte de ses inquiétudes, et non pas de ses désordres; on est touché du vide, et non pas de l'horreur et de l'injustice des voluptés criminelles; et ce n'est pas parce qu'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît, c'est parce qu'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais, en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui le condamnent. Car, premièrement, le repentir de Judas ne les touche point; il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage, qu'il a péché en livrant le sang innocent. Jamais témoignage ne fut moins suspect : c'est l'ennemi de Jésus-Christ qui dépose en faveur de son innocence; c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison, et qui vient en restituer le prix funeste; c'est un infortuné, qui alors n'attend plus rien de son maître, et qui le voyant humilié, outragé, sur le point d'être condamné, n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnaître un jour ce retour. La force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favorable que son désaveu? Cependant, ces juges d'iniquité, qui s'étaient servis de sa faiblesse, ferment les yeux à son repentir. C'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris;* ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent; ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du juste, et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous endurcissez les cœurs!

Ces principaux d'entre les Juifs, mes Frères, avaient jusque-là résisté aux miracles et aux enseignements de Jésus-Christ : le paralytique guéri, la pécheresse convertie, l'aveugle-né éclairé, Lazare ressuscité, avaient été pour eux des instructions inutiles; aujourd'hui, Judas même, mourant désespéré, ne les touche et ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel des grâces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis longtemps, que ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solennités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes, ne vous toucheront plus; et peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer

ne pourrais vous soutenir et vous défendre, parce que je me laisse insulter moi-même? Sachez que votre chute m'a plus outragé que tous les mauvais traitements de ces barbares, qui vont me crucifier. Vous avez juré que vous ne me connaissiez pas; mais je vous reconnais encore pour mon disciple; je vous reconnais encore pour le chef de mes apôtres, pour le pasteur de mon Eglise; je vous aime encore, et les larmes que je vois couler de vos yeux, sont en même temps et le fruit de mon amour et la juste expiation de votre crime ».

Mais je vois déjà [1] la fausse accusation que les prêtres font contre mon Sauveur, et que l'envie a formée dans leur cœur, qui est la seconde consommation de la malice des hommes. Pour la conviction de l'imposture supposée, ils se servent de la désertion d'un disciple, qui par son silence montre clairement qu'il a eu tort de trahir son Maître, puisqu'en se déclarant contre lui, il n'aurait p s manqué d'en publier tout le mal qu'il aurait su, si en effet il en eût su, et pour colorer sa perfidie, n'aurait laissé échapper aucune occasion de faire connaître l'imposture de celui qu'il trahissait. En effet, il n'importait pas peu au pontife qu'on sût que c'était avec raison que cet apôtre avait commis un si noir attentat; mais il le fait payer de sa perfidie, ce qui montre que c'est un traître qui vend son Maître par avarice, et non point un disciple qui l'abandonne par justice. Jamais témoignage ne fut plus suspect que celui de Judas : c'est un traître qui n'a point encore joui du fruit de sa trahison, et qui, en reconnaissant sa faute, vient

[1] Eloquente transition.

vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières, et de résister à la vérité, dont une heureuse éducation et un bon naturel avaient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes. Rien ne vous réveille plus de votre assoupissement; ni les vérités que nous annonçons, ni les mystères que nous célébrons. Le libertinage, qui n'était autrefois en vous qu'un emportement de l'âge et du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie. Le crime vous touche presque aussi peu que la vertu. Les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid et aussi philosophe que les saints attraits de la grâce; vous offrez à Dieu et au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut que les emportements mêmes du désordre. Que vous êtes loin du royaume de Dieu, et que vous seriez heureux, si vous pouviez seulement le comprendre!

En second lieu, le prince des prêtres, étonné du silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain: « Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu?» Mais si c'est un désir sincère de connaître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son ministère? Interrogez Jean-Baptiste, que vous avez regardé comme un prophète, et qui a confessé que c'était là le Christ. Interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avait faites, et qui rendent témoignage que c'est le Père qui l'a envoyé. Interrogez les témoins de sa vie, et vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence et de sainteté. Interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la science, et voyez si Moïse et les prophètes ne lui ont pas rendu témoignage. Interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées, et ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes. Interrogez le ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête, pour vous avertir que c'était là le Fils bien-aimé; et si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'enfer lui-même, et vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le saint de Dieu. Mais ce n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piége qu'on tend à l'innocence; et comme il arrive souvent, aux grands surtout, prévenus de leurs passions, on consulte et on ne veut point être détrompé; on fait

aussitôt en restituer le prix funeste; c'est un perfide qui, après avoir été témoin de tant de prodiges éclatants, n'a garde de se flatter de voir réussir son barbare dessein, et encore moins d'attendre, après sa rétractation, récompense de celui qu'il a livré. C'est la force de la vérité qui lui arrache une rétractation authentique; mais son cœur se ferme à la pénitence. Il déclare honteusement qu'il a péché en livrant le sang du juste; mais les prêtres aveuglés lui répondent, que cela ne les regarde point; c'est votre affaire, lui disent-ils: *Tu videris*. Ah! ce n'est donc pas la vôtre, pontife injuste, d'acheter et de répandre le sang du juste.

Les prêtres avaient résolu de faire mourir Jésus, et rien ne pouvait les en détourner. La vérité qui se montrait à eux aurait dû les faire rentrer en eux-mêmes, ils auraient dû avouer comme Judas, qu'ils avaient péché; mais leur cœur est endurci; tout devient pour eux des instructions inutiles, dès que la rétractation de Judas ne les touche point. Vous en viendrez là, pécheurs endurcis, qui êtes insensibles à la vérité qu'on vous prêche, et aux exemples qui se montrent à vous. A force de vous obstiner, les coups du Ciel ne vous toucheront plus; peut-être êtes-vous déjà arrivés à ce dernier degré d'endurcissement.

Pendant que Jésus-Christ était dans la maison du grand prêtre où on l'avait conduit, ce pontife reconnaissant dans la majesté de ses regards quelque chose plus qu'humain, lui dit: « Je vous conjure de nous dire si vous êtes le Fils du Dieu vivant. — Vous le dites, répondit Jésus »; et aussitôt tous les prêtres de l'assemblée s'écrièrent qu'ils n'avaient plus besoin de preuve contre lui; qu'il était digne de mort, parce qu'il se disait Fils de Dieu. Mais si c'est un crime à Jésus de rendre un témoignage de lui-même, pourquoi l'interrogez-vous? Eh! que n'interrogez-vous, juge impie, ceux qui l'ont écouté, et qui ont toujours été en sa compagnie? Interrogez Jean-Baptiste, et vous verrez qu'il vous dira que c'est l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Jugez-en par tous les prodiges qui ont accompagné sa mission, et vous verrez qu'ils ne peuvent venir que de la part d'un Dieu. Interrogez les saintes Ecritures, et vous verrez si les plus grands hommes ont approché de sa puissance. Interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les boiteux qu'il a redressés, les sourds qu'il a fait entendre, les morts qu'il a ressuscités, les peuples qu'il a rassasiés, et ils vous diront que jamais homme ne peut faire ce qu'il a fait. Interrogez le ciel qui déclare que c'est ici le Fils de Dieu, le Fils du Très-Haut. Interrogez toute la terre, qu'il a étonnée, la nature qu'il a renversée, les éléments qu'il a changés; et si tous ces témoignages ne suffisent pas encore, interrogez l'enfer qu'il a désarmé, et les démons qu'il a fait sortir des corps des possédés, et ils vous diront qu'il est le Fils du Dieu vivant.

Ce n'est point ici un aveu sincère et un éclaircissement véritable que l'on veut tirer de sa bouche; mais un piége qu'on tend à son innocence; et Jésus-Christ le permet ainsi, pour nous apprendre qu'il faut rendre justice à la vérité, malgré la crainte et les menaces des hommes, quelque mauvais jugement que puissent porter contre nous-mêmes ceux qui nous écoutent, et quelque injustice que nous puissions en attendre contre notre ministère. Quand Jésus-Christ leur répondit qu'il était le Fils de Dieu, c'était leur dire: « Vous ne voulez pas me reconnaître dans ma bassesse; mais vous me reconnaîtrez un jour, quand, revêtu de ma puissance et de ma gloire, je vous jugerai

semblant de vouloir s'instruire, et on serait fâché d'être éclairci.

Cependant, le Sauveur, pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier); que nous la devons à ceux mêmes qui en veulent faire usage contre nous; et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'était leur dire : « Vous ne voulez pas me reconnaître dans ma bassesse; vous me reconnaîtrez un jour lorsque je paraîtrai sur une nuée de gloire, environné de puissance, de terreur et de majesté. Je parais ici comme un criminel; je serai alors votre juge, et celui des nations assemblées ». Il parle en Dieu, tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres; mais il nous fait aussi entendre que dans le siècle à venir tout changera de face; que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire; que ces hommes justes, qu'on foule aux pieds, et dont on méprise tant ici-bas la faiblesse d'esprit et la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, et jugeront l'univers avec Jésus-Christ; tandis que les grands et les puissants, ceux qui jugent la terre, qui paraissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires, ces héros que le monde avait tant vantés, et qui ne brillaient que d'une gloire tout humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, et ne paraîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, et si capable de ralentir la fureur de ces juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtements sacerdotaux, et prophétise, sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce, dont Jésus-Christ, nouveau pontife, va prendre possession à la droite de son Père, dans le sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé, s'écrie-t-il; nous n'avons plus besoin de témoins. Ce juge corrompu devient l'accusateur; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages; il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui, par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence; (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice !) et sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'élève du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort : *Reus est mortis* [1].

O mon Sauveur, dans cette sentence sacrilége, vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous. C'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis.* Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'oracle céleste. Aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice; vous vous taisez, comme l'Agneau qu'on va immoler; et vous respectez, dans l'injustice de son arrêt, les ordres justes et adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes Frères, à ne pas nous en prendre aux hommes des traitements injustes que nous recevons d'eux. Regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu et dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs passions

[1] Matth., XXVI, 66.

à mon tour. Je parais ici devant vous en criminel; mais je paraîtrai un jour en souverain Maître des nations ». Il parle en Dieu, quoique tout couvert de confusion; mais c'est devant des cœurs endurcis, qui n'en deviennent que plus furieux contre lui.

Le pontife impie après cette réponse se lève de son siége, déchire ses habits sacerdotaux, et il les déchire, dit saint Augustin, sans savoir qu'il est déchu pour toujours et dégradé de son sacerdoce, que le vrai prêtre éternel vient abolir par son sacrifice; les habits qu'il va reprendre ne seront plus propres pour le sanctuaire. Toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend point que les princes des prêtres donnent leurs suffrages; il sort aussitôt de cette assemblée, et s'écrie que Jésus est digne de mort : *Reus est mortis.*

Mon Sauveur, vous voyez dans cette occasion l'arrêt de votre Père Eternel exécuté contre vous. C'est lui qui du haut du Ciel prononce par la bouche de ce pontife, que vous êtes digne de mort : *Reus est mortis;* et Caïphe ne fait que lui prêter sa voix. Aussi ne vous plaignez-vous pas de ce jugement, et vous ne l'attribuez qu'à la justice de votre père.

Voilà notre modèle, mes Frères : quand il nous arrive quelque disgrâce, quelque infortune; quand quelque ennemi nous

nous portent, la sagesse et la main invisible du Souverain qui les conduit; et souvenons-nous que, dès là que les hommes sont devenus nos persécuteurs, ils sont devenus plus respectables pour nous, parce que dès lors ils sont les ministres de la justice de Dieu à notre égard, et ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur, ne seront plus que de nouvelles ignominies. Aussi, en troisième lieu, la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe, où Jésus-Christ venait de passer une nuit si ignominieuse et si amère ; livré à l'insolence et à la brutalité des ministres et des serviteurs du pontife; exposé tout seul, et pendant toute la nuit, à des opprobres, dont le seul souvenir fait frémir notre foi, et arrache des larmes à la piété ; abandonné de tous ses disciples; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem; il est conduit au prétoire à travers les rues de cette ville ingrate et inconstante; suivi, comme un scélérat, d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement! nous l'avions vu entrer, il n'y a pas longtemps, dans Jérusalem, au bruit des acclamations publiques, et comme un roi triomphant, qui venait prendre possession de son empire ; aujourd'hui quel nouvel appareil! chargé de confusion, de tous les anathèmes de ce même peuple ému, et qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu, que vos serviteurs apprissent, dans cet exemple, à ne point compter sur la gloire du monde et sur l'estime des hommes si inconstante et si peu solide; encore plus à ne pas sacrifier le devoir et la conscience à leurs vains jugements, et à s'attacher à vous seul, qui nous voyez toujours tels que nous sommes, et dont les jugements seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté et de son aveuglement; et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avaient rendu digne de mort. Quel parallèle! le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide! C'est Barrabas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics; par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude; devant le tribunal d'un juge infidèle; à la face de toute la Judée, et dans l'événement le plus éclatant dont Jérusalem eût jamais ouï parler.

Hélas! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie ; notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment; pour peu qu'on nous oublie, qu'on élève nos concurrents et nos égaux, nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres; nous rabaissons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugements des hommes ne décident de rien de réel pour nous; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans

traverse, ne nous en prenons jamais aux hommes; mais recevons tout de la part de Dieu ; regardons nos ennemis comme les instruments de la justice souveraine sur nous, et souvenons-nous que dès là que les hommes nous sont contraires, ils doivent nous en être plus respectables, puisqu'ils nous tiennent lieu de ministres à la place de Dieu.

Mais avançons, et montrons comme la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans la fureur du peuple qui demande sa mort. Jésus-Christ passe la nuit entre les mains de ses ennemis, livré à leur brutalité, exposé à des outrages dont le seul souvenir fait frémir, et arrache des soupirs des cœurs les plus durs, il est conduit derechef à la maison du pontife, traîné dans les rues comme le dernier des scélérats, suivi d'une foule séditieuse qui l'insulte, qui le raille, qui lui crache au visage. Quelle différence, mes Frères ! Nous l'avons vu il y a peu de jours attendu, recherché, conduit en triomphe, accompagné de tous les habitants de Jérusalem, reçu avec les acclamations, les cris de joie et les cantiques d'allégresse ; et aujourd'hui l'Evangile nous apprend qu'il est déshonoré, décrié, couvert d'opprobres, chargé de honte et d'ignominie, par le même peuple qui l'avait demandé pour son roi, et qui venait de le couronner. Vous avez voulu nous apprendre, ô mon Dieu, que vos serviteurs ne doivent point compter sur les honneurs frivoles que le monde leur rend, et qu'ils ne doivent s'attacher qu'à vous seul qui pouvez les rendre heureux.

La malice des hommes est consommée dans l'injustice de Pilate, qui n'ose ni condamner, ni absoudre Jésus-Christ; et ici souffrez, mes Frères, que, dans ce juge corrompu, je vous fasse voir les démarches de ceux qui sacrifient tous leurs devoirs à l'ambition et à la fortune. Ce juge reconnaît que ce n'est point à lui à prononcer sur toutes les accusations qu'on forme contre Jésus, et qu'il ne peut entrer dans une affaire qui regarde la religion des Juifs. Cependant, pour ne point déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger, sans connaissance, puisqu'il n'était point instruit de la loi; sans autorité, puisqu'il n'appartient point à un magistrat séculier de juger des faits de la religion, et qu'il doit en laisser le jugement à ceux que l'Eglise a préposés pour cela.

Il s'adresse aux ennemis de Jésus-Christ, pour savoir d'eux le sujet de leur accusation. Quel est donc, leur demande-t-il, le crime dont il est coupable? Peuple insensé, tu pouvais lui répondre qu'il avait éclairé les aveugles, redressé les boiteux, ressuscité les morts, chassé les démons, et fait du bien partout où il avait passé. Mais on lui répond, au contraire,

récompense; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même; et que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des grâces qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ; il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce juste; et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité; il consent; il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendants : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros* [1]; et l'événement répond à ses souhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés, sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

C'est ainsi que les jugements injustes deviennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les tribunaux, et trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre; on voit ces maisons, frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence; et jusqu'à la fin, les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs pères.

Troisièmement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avaient voulu l'établir roi sur eux; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César; ils rejettent le fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus regem, nisi Cœsarem* [2].

N'est-ce pas là, mes Frères, vous surtout qui habitez les palais des rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes : « Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous; il n'est pas temps encore de vous servir, de renoncer au monde et à nos égarements; il faut attendre un âge plus avancé; c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dues; nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César, que la cour, que notre fortune? » Voilà, en effet, votre unique divinité, mes Frères. Un prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui; il met à ses pieds son sceptre, sa couronne, son empire; tous ses hommages sont pour Dieu seul; et tout votre culte se rapporte à lui-même. Apprenez du moins à mériter ses grâces en imitant ses exemples [1].

En quatrième lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la faiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune. Premièrement, il reconnaît que ce n'est pas à lui à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jésus-Christ; que, n'étant pas instruit dans la loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paraît regarder uniquement la religion des Juifs, et dont le jugement semble réservé au seul pontife. Cependant, pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il se met en état de juger sans autorité et sans connaissance : sans connaissance, parce qu'il ignore la loi; et sans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine. Leur tribunal est l'asile et le soutien de l'Eglise; mais il n'en est pas la règle et la loi. C'est à eux à lui prêter leur autorité, et non pas leurs décisions et leurs suffrages; et ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la foi, le soin de le conserver, et de combattre les erreurs qui peuvent

[1] Matth., XXVII, 25. — [2] Luc, XIX, 14; Jean, XIX, 15.

[1] Malgré le compliment, ces paroles, prononcées devant la cour de Louis XIV, renferment une sévère et libre leçon. — Un peu plus loin, l'orateur s'adresse aux parlements qui s'immisçaient si avant dans les choses de la doctrine et de la discipline de l'Eglise.

que c'est celui qu'on a pris comme un séditieux qui cherchait à soulever le peuple, et qu'il a refusé de payer le tribut à César. Mais comment peut-on prendre pour un séditieux le fils de Marie, cet homme pauvre, sans secours, sans appui, sans force, sans rang parmi le monde; cet homme qui n'a avec lui qu'un glaive, qu'il commande à son apôtre de remettre dans le fourreau presque aussitôt qu'il l'a tiré; cet homme simple qui n'a pour exécuter sa conjuration que douze disciples, sans biens, sans protection, sans armes, douze pauvres pêcheurs qu'il a tirés de leurs barques, pour les mettre en sa compagnie?

Aussi Pilate voit bien que cette accusation n'est l'effet que d'une émotion populaire : mais il voit aussi qu'il a des intérêts à ménager dans le monde; et là-dessus il trouve un expédient, et dit qu'il faut qu'un homme meure de peur que toute la nation ne périsse. Ah! qu'on est à plaindre, mes Frères, quand

lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jésus absous, vous serez injuste; vous ferez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle ; mais vous ne serez pas ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris*[1]*;* on ne le fait pas craindre pour la justice, dont il est peu touché; mais pour sa fortune, qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public, que des vues marquées d'ambition et de fortune : dès lors il n'est plus le protecteur des lois, il n'est que le ministre des passions humaines ; et on a bientôt disposé de son autorité et de ses suffrages, dès qu'on a connu sa faiblesse.

Troisièmement, Pilate s'informe des Juifs, c'est-à-dire des ennemis déclarés du Sauveur. Quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé, tu pouvais répondre qu'il avait éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfants d'Israël, et passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, et entrepris de se faire roi ; car un innocent qu'on veut perdre, est toujours ennemi de l'Etat, parce qu'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés! mais où sont les armes et les richesses du Fils de Marie pour conduire une si hardie entreprise; de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête, et qui ne saurait même éteindre un tison fumant*[2] *?* Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses; mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent, et prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, allait se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune et sa conscience ! Il est rare que, dans ces conjonctures délicates, on ne s'affaiblisse. L'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes. On aime la réputation d'intégrité; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre faiblesse ; pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage; et la justice a des droits bien faibles sur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatrièmement, Jésus-Christ est interrogé par ce magistrat infidèle : Etes-vous roi ? lui demande-t-il : *Rex es tu?* Et le Sauveur lui répond que *son royaume n'est pas de ce monde*[1]. Il était cependant descendu des rois de Juda, et légitime héritier du trône de David ; mais il voulait instruire les rois et les grands de la terre, et leur apprendre que leur puissance, et leur grandeur réelle et véritable, n'est pas d'ici-bas ; que leur couronne est dans le ciel; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte et rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son tribunal la justice et la piété, qui seules peuvent les faire régner éternellement ; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux ; et qu'alors devant le juge redoutable, où ils paraîtront comme des criminels, et dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jésus-Christ : *Rex es tu?* Etes-vous roi ? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre ; si vous avez rempli de grandes places sur la terre ; si vous avez commandé des armées, ou régné sur des provinces et sur des empires : tout cela n'est plus; ce n'était qu'une décoration vide et une scène passagère, et ne paraissait grand et brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisaient illusion, qui confondaient le temps avec l'éternité, et qui ne jugeaient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux et à ceux de mes élus? *Rex es tu?* Que portez-vous ici qui vous distingue des autres hom-

[1] Jean, XIX, 12. — [2] Non habet ubi caput reclinet. *Matth.*, VIII, 20 ; Linum fumigans non extinguet. *Is.* XLII, 3.

[1] Regnum meum non est de hoc mundo. *Jean,* XVIII, 36.

on est à deux maîtres ! Les intérêts de l'Etat s'accordent rarement avec ceux de la religion ; et la conscience est presque toujours incompatible avec la politique.

Ensuite ce magistrat, qui n'avait pas le droit de juger cette affaire, lui demande : *Etes-vous le roi des Juifs* ? Et à cela Jésus-Christ répond que *son royaume n'est point de ce monde.* Cependant, il était fils des rois de Juda, descendu d'une famille royale, et rassemblait en lui le sang des plus nobles patriarches ; et par là il voulait nous faire comprendre que les rois de ce monde les plus puissants et les plus honorés ne doivent être regardés que comme des rois de théâtre, s'ils ne font servir leur grandeur temporelle à se rendre grands devant Dieu, et qu'ils ne seront jamais couronnés dans l'éternité s'ils ne foulent aux pieds les couronnes de la terre.

mes [1]? avez-vous régné sur vos passions injustes? vous êtes-vous vaincu vous-même? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, et par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang? vos passions, toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation elles n'avaient jamais eu d'autre frein que vos désirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace? à quelles marques peut-on ici vous reconnaître, qu'à des distinctions de crime et d'ignominie? *Rex es tu?* Ah! c'est alors que la plupart des grands confondus avoueront que leur grandeur et leur royaume n'était que de ce monde; qu'ils nont été grands dans le temps, que pour être plus humiliés et plus malheureux dans l'éternité; que tout a péri pour eux avec le monde; et que de tout ce qu'ils étaient, il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate, et ne le changent pas. Le Sauveur venait de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent sa voix; que les amateurs de la vanité et du mensonge ne comprennent rien à sa doctrine; que pour entendre la sainteté et la sublimité de ses maximes, il faut les aimer; et que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité, lui repart ce magistrat infidèle : *Quid est veritas* [2]*?* Et n'attendant pas même la réponse de Jésus-Christ, il nous fait comprendre que la connaissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des grands; que les discours qu'ils tiennent là-dessus sont plutôt des discours oiseux. que des désirs de s'instruire; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connaître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux; parce que personne ne les aime assez pour oser leur déplaire; et que, par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ est pour Pilate un langage nouveau qui le touche et qui le frappe. Il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel; mais il ne délivre pas l'innocent; il se contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le dispense de le condamner : toujours flottant entre le devoir et la fortune; toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéraments en matière de devoir sont à craindre : vouloir tout concilier, c'est tout perdre; inventer des adoucissements, quand la loi est claire et précise, ce n'est pas sauver la règle, mais nos passions. Tout accord entre le mensonge et la vérité se fait toujours aux dépens de la vérité même; et l'Evangile surtout est une doctrine qui propose des règles et non pas des expédients.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode, sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'était à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au milieu de sa cour; mais ce n'était point là que Jésus-Christ devait s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jésus-Christ se tait; il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne; et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue; ils regardent comme un mépris la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges; et s'ils paraissent quelquefois aimer et protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien que les faiblesses de leur vertu; c'est-à-dire leurs adulations et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges; et dans cette attente, il le voit arriver avec joie. Ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est

[1] Voilà d'admirables et évangéliques paroles adressées à un roi comme Louis XIV.

[2] Jean, XVIII, 38.

Tant de constance et d'humilité dans cet homme qu'on lui avait livré comme un séditieux et un rebelle, étonne Pilate, qui, touché de son innocence, voudrait le sauver; mais il se contente de demander qu'on le délivre un jour de solennité, et le met en parallèle avec le scélérat Barrabas. Toujours flottant entre la crainte et la vérité, il ne décide rien. Mais ignore-t-il, ce juge injuste, que ne se déclarer qu'à demi pour la vérité, c'est la trahir; que vouloir tout concilier, c'est tout perdre, et que l'Evangile contient des commandements et non des expédients?

Pour se débarrasser de Jésus, où il ne trouvait point de sujet de mort, il s'avise de le renvoyer à Hérode, parce qu'il était de sa juridiction. On le traîne donc encore chez Hérode, où il paraît au milieu de toute sa cour; ce n'était point là que Jésus devait s'attendre à trouver des partisans et un jugement favorable; et d'ailleurs le meurtrier de Jean-Baptiste ne pou-

pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau ; car les princes et les grands se font tout au plus de la religion un spectacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse qui les occupe [1]. Mais, n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche; et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est ramené chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connaître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ : on y donne un air de dérision à ses maximes. En vain un grand exemple les autorise; le vice y garde plus de mesure; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire; et voyons en dernier lieu la malice des hommes consommée dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate, toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avait trouvé en lui aucun sujet de mort, mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves. Il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats; et c'est ici, mes Frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours. Il servirait de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant le modèle de vos mœurs et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré; on le dépouille; celui qui était revêtu de la lumière comme d'un vêtement, n'est plus ici couvert que de sa confusion; et par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups; ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre; la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit-Saint; et la force manque plutôt à ces sacriléges que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme; on le revêt d'une robe de pourpre; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau; on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines; on jette sur son visage un voile ignominieux; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir ; détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge; des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux, que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avaient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il fallait glorifier votre Fils, comme sur le

vait être le protecteur du Fils de Marie. Hérode reçoit Jésus avec plaisir, parce qu'ayant entendu parler de lui avec avantage, il espérait qu'il ferait devant lui quelques miracles ; car telle est la conduite des grands ; ils se font de la religion un spectacle qui les amuse, et jamais un devoir qu'ils remplissent [1]. Il interroge Jésus-Christ et, ne pouvant en tirer aucune parole, par où il le puisse condamner, il le méprise et le raille ; il le fait revêtir d'une robe blanche comme un insensé ; et avec cet habit de dérision, le fait conduire dans le prétoire, pour y paraître une seconde fois devant Pilate. La vertu prévaut difficilement sur l'esprit des puissants, et la religion n'y passe presque jamais que pour folie.

Repassons avec Jésus-Christ dans le prétoire; et voyons la malice des hommes consommée dans l'inhumanité des bourreaux qui vont le faire mourir. Pilate, qui l'interroge de rechef, et qui déclare à tout le peuple qu'il n'a point trouvé de cause de mort en lui, ordonne contre cet innocent la peine destinée aux seuls esclaves. Il espère conserver par là la vie à un juste et ménager en même temps les Juifs. Il est donc livré à la fureur du peuple ; et ici, mes Frères, il faut que vos larmes suppléent à mon discours. Il serait inutile de parler, si vous n'étiez pas touchés ; il vaut mieux qu'une profonde méditation de ces terribles objets attendrisse votre cœur, que de vous en effrayer par un récit passager. Les bourreaux, comme autant de bêtes farouches, se jettent sur Jésus-Christ ; ils le dépouillent de ses habits ; ils exposent aux yeux de tout le peuple sa nudité, ils lui crachent au visage, ils lui donnent mille soufflets, ils déchargent sur sa chair adorable une grêle de coups ; son corps est tout déchiré ; son sang coule de toutes parts ; la cruauté des bourreaux se lasse, et la force manque plutôt à ces barbares, que la patience à cet Agneau divin ; en sorte qu'ils le mettent dans un état où l'on ne le reconnaissait plus. Abaissez-vous, Cieux, pour couvrir la honte de votre Créateur ; Chérubins, étendez vos ailes pour cacher la nudité de votre Roi. Quoi ! on dépouille celui qui couvre l'univers entier. On revêt d'un habit d'insensé celui dont la sagesse n'a point de bornes. On se prosterne par raillerie et par insulte devant celui en présence de qui frémissent les démons, et tout genou fléchit sur la terre, au ciel et aux enfers. On met un roseau dans ces mains accoutumées à lancer des foudres. On déshonore ce visage que tant de prophètes, que tant de patriarches avaient désiré voir, et qui fait encore dans le ciel le bonheur et la joie des bienheureux ; on défigure à force de coups ces traits divins, qui le rendaient le plus beau des enfants des hommes. L'on crache sur cette bouche qui pouvait foudroyer des armées entières ; et ce corps qui fera dans toute l'éternité la félicité des anges, n'est aujourd'hui que l'horreur des hommes. Père juste ! c'est ici que vous deviez l'environ-

[1] Cette réflexion sort des bornes de l'équité ; je préfère de beaucoup les nobles et sages observations morales qui précèdent, et où il y a mesure, vérité et instruction. Tout à l'heure l'orateur lui-même parlera de Louis XIV comme d'*un grand exemple* à la cour.

Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de si indignes outrages; mais vous ne le connaissez plus; et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant, la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste; le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste. Ces traits divins, qui le rendaient le plus beau des enfants des hommes, sont effacés; ces regards puissants et terribles, qui pouvaient convertir, il n'y a qu'un moment, des disciples infidèles, ou renverser des sacriléges au jardin des Oliviers, sont éteints; cette face, qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblés autour de son palais. Jésus-Christ dans ce déplorable état paraît hors du prétoire. Voilà l'homme, leur dit-il, *ecce homo* [1]. Saints rois sortis du sang de David, prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre, est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir? Voilà donc l'homme, *ecce homo;* voilà donc enfin le libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles; voilà le grand prophète que la Judée devait donner à la terre; voilà le désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos justes, la consolation de la synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples, *ecce homo*, voilà l'homme. Le reconnaissez-vous à ces marques honteuses?

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grâce que son sang soit sur eux et sur leurs enfants. Laissons-les accomplir, en rejetant le Libérateur, tout ce qui avait été prédit; et justifier son ministère, en refusant de croire en lui. Souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs; c'est à vous-mêmes, mes Frères : *ecce homo*, voilà l'homme; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer? jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et meurtri pour vous : voilà l'homme, *ecce homo.* Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, et dégradé de vos honneurs et de vos titres; voyez le successeur de tant de rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves; et ne conservant de tous ses titres glorieux et immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, et dont les plaies et le sang qui le couvrent, lui ont fait presque perdre la figure; qu'avez-vous à dire? voilà l'homme, *ecce homo.* Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre? voilà l'homme, *ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre faiblesse; si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions, voilà votre réponse; voyez si vous avez résisté jusqu'au sang; étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs ; c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est homme que pour vous : *ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage et la consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur; voilà l'acte barbare que vous renouvelez toutes les fois que vous consentez au

[1] Jean, XIX, 5.

ner d'une nuée de gloire pour le mettre à couvert de l'insulte de ses cruels ennemis; mais vous ne le connaissez plus, ce Fils bien-aimé, en qui vous mettiez autrefois toutes vos complaisances; et ces outrages mêmes vous glorifient.

Dans cet état Jésus-Christ est conduit hors du prétoire. *Voilà l'homme,* dit Pilate. Prophètes qui l'annonçâtes aux nations, justes de l'ancienne loi, qui l'attendîtes avec tant d'empressement, est-ce donc là celui que vous avez tant souhaité de voir? Abraham, voilà celui au jour duquel vous vous êtes réjoui; le voilà donc ce libérateur depuis si longtemps promis à la terre; le voilà donc ce grand prophète, qui devait donner à toutes les figures la réalité, et à toutes les promesses l'accomplissement; le voilà celui qui devait faire l'objet de votre culte, l'honneur de votre race, la gloire de Jérusalem, la confusion de la synagogue. Le reconnaissez-vous en cet état? *Ecce homo.*

Mais écartons-nous pour un moment de cet horrible spectacle. Laissons ce peuple furieux déclarer qu'il ne reconnaît point d'autre roi que César, et qu'il rejette le règne de Jésus-Christ; laissons-le demander que le sang de l'innocent soit sur eux et sur leurs descendants. Jésus-Christ souffrant est votre confusion, pécheurs; mais il est votre consolation, justes, qui m'écoutez. Si vous êtes dans les disgrâces et dans les afflictions, si l'on vous persécute, si l'on vous méprise, tournez-vous du côté de Jésus outragé, voilà l'homme, *ecce homo.* Si l'injustice vous a dépouillés de vos biens, ou dégradés de vos emplois, jetez les yeux sur ce roi si pauvre et si humble d'esprit, le voilà, *ecce homo.* Voyez ce successeur de tant de rois, de tant de patriarches, devenu aux yeux du monde un roi de carte et de théâtre. Voyez ce souverain du ciel et de la terre, qui est traité comme le dernier des malheureux, chargé de toutes les faiblesses humaines et à qui les plaies dont il est tout couvert, font même perdre la figure d'homme; si l'on vous noircit, si l'on vous calomnie, si l'on médit de vous, oserez-vous vous en plaindre? Regardez Jésus-Christ, le voilà, *ecce homo.* Est-il calomnie dont on ne le noircisse, injure qu'on ne lui fasse? Si vous nous dites que la vertu ne doit pas être accompagnée de tant d'austérités, que vos péchés ne

crime; voilà le corps que vous déshonorez, quand vous souillez le vôtre; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses; voilà les dérisions que vous réitérez, quand vous donnez du ridicule à la piété des justes; voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'homme, *ecce homo*. Ce spectacle peut-il vous laisser insensible? faut-il qu'il monte encore sur le Calvaire? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, et demander encore qu'on le crucifie? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, est aujourd'hui consommée? vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités; si vous méprisez dans sa gloire celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui était ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei* [1].

TROISIÈME PARTIE.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances; et après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire; que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains mêmes de son amour, et vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite!

Oui, mes Frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la faiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre, et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert. En vain, les peuples et les rois de la terre auraient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux, leurs conseils auraient été confondus, et tous leurs efforts inutiles.

Mais Jésus-Christ ayant aimé les siens, dit l'Evangéliste, il les aima jusqu'à la fin, comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfants redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie. Il consomme donc son amour en mourant; et cet amour divin, qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse; qu'il célèbre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devançant au milieu des siens; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance; qu'il dédommage ses disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable; que, ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeure en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles, pour ne pas les laisser orphelins, et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul; qu'il demande qu'on épargne ses

[1] S. Aug. Enarr. in Psal. VII.

méritent pas un si rude châtiment, regardez Jésus-Christ. Voilà votre modèle : c'est un homme comme vous à qui l'on fait tout souffrir, pour les péchés dont il s'est volontairement chargé, *ecce homo*. Cherchez, inventez des excuses tant qu'il vous plaira, pour vous dispenser de souffrir et de vous humilier; il n'est point de prétexte qui ne trouve ici sa condamnation; point de douleur, point de pénitence qui ne trouve sa nécessité; comme il n'est point de mal qui ne trouve son remède, point de remords, point d'afflictions qui ne trouvent leur consolation; point de péché qui ne trouve sa confusion et sa honte. Voilà l'homme : regardez-le bien; *ecce homo*.

TROISIÈME PARTIE.

Que ne puis-je, mes Frères, vous représenter en détail tous les traits que vous devez imiter dans ce divin modèle; et après vous l'avoir fait voir livré à la justice de son Père et à la malice des hommes, vous conduire encore sur le Calvaire, et vous montrer que son amour est une parfaite consommation de son sacrifice.

Non, ce n'est ni dans la perfidie de ses disciples, ni dans l'envie des prêtres, ni dans la fureur du peuple, ni dans l'injustice de Pilate, ni dans la cruauté des bourreaux, qu'il la faut chercher cette consommation; ce n'est que dans son amour.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret de le faire souffrir, avant que ses ennemis puissent avoir sur lui la moindre atteinte, qu'il trouve le secret de répandre son sang, pour en appliquer par avance le prix à ses disciples; il ne demande qu'une grâce à ses ennemis, c'est que, si l'on touche à la source, l'on épargne au moins les ruisseaux; et il est plus touché des maux qu'il prépare à l'infortunée Jérusalem, que de ceux que cette ville ingrate lui fait souffrir.

Ce véritable Isaac monte sur la montagne en portant le bois de son sacrifice; et les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle; mais il ne veut pas qu'elles pleurent sur lui : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez point

disciples : *Sinite hos abire*[1]*;* qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourments ; et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour et son obéissance vont l'immoler ; et comme, touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi*, *pleurez plutôt sur vous-mêmes ; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté*[2]. Son amour lui cache l'objet affreux de la croix sur laquelle on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs ; ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent. « *Ne pleurez pas sur moi,* vous dit-il aujourd'hui chargé de sa croix, et allant consommer son sacrifice ; *pleurez plutôt sur vous-mêmes.* Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances ; attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre âme et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me*, *sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si longtemps la mort à votre âme, qui trouble votre repos, qui vous laisse

[1] Jean, XVIII, 8.
[2] Luc, XXIII, 28, 29.

souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle invincible? *Nolite flere super me*, *sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien sortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir ; mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond, où vous êtes enseveli depuis tant d'années? ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paraissent vous relever dans l'intervalle de la solennité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte et de faiblesse? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Ah ! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me voyez lié, et d'enchaîner avec elles tout l'univers aux pieds de ma croix ; mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur ; ces liens, que l'âge et les penchants ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours saints porter aux pieds de mes autels, et dont la grâce de mes sacrements ne fera que resserrer les nœuds funestes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec un cœur impénitent? Ne pleurez donc pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes : *Nolite flere super me*, *sed super vos ipsas flete.* »

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient ; il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père ; il lève sa voix mourante : *Mon Père*, *pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*[1] *:* il offre tout son sang pour laver leur crime ; et la croix même où

[1] Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt ; *Luc*, XXIII, 34.

sur moi, mais sur vous-mêmes. *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me*, *sed super vos ipsas flete.* Des jours viendront que vous serez entourées d'ennemis, que les misères vous presseront de toutes parts, et qu'il ne demeurera pierre sur pierre de vos murs». L'amour qu'il a pour les hommes, lui cache le tragique spectacle qui va lui causer tant de maux, et ne lui découvre que les malheurs d'une ville infidèle, qu'il est obligé de punir. Jésus-Christ vous tient à tous le même langage, mes Frères ; moins sensible aux maux que vos péchés lui font souffrir, qu'aux châtiments que sa justice vous prépare, il vous dit, tout chargé qu'il est du bois de son sacrifice :« *Ne pleurez point sur moi*, mais sur vous et sur les maux qui vous menacent ; ne vous attendrissez point sur les peines que vous me voyez souffrir ; mais sur l'état déplorable où vous réduit le péché, et sur les supplices terribles que ma justice vous prépare : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort ; mais vous, triompherez-vous de ces péchés invétérés dans votre âme, de ces habitudes cruelles qui vous font depuis si longtemps souhaiter votre conversion, et ne vous la laissent jamais opérer ; qui vous font gémir depuis si longtemps sous l'empire du démon, et qui mettent toujours de nouveaux obstacles au changement de votre vie ? *Nolite flere super me.* Pour moi je saurai bien sortir du tombeau, dans lequel la fureur de mes ennemis m'aura enseveli, et en sortir pour ne jamais plus mourir ; mais vous, ne vous en tiendrez-vous pas toujours à ces efforts inutiles, à ces frivoles projets de pénitence, à ces chimériques résolutions, à ces vaines promesses que vous violez un moment après les avoir faites, à ces fausses confessions qui ne vous font sortir pendant ces saints jours de vos désordres, que pour y retourner ensuite, avec plus d'empressement et de fureur que jamais? *Nolite flere super me.* Il ne me sera pas difficile de rompre les chaînes dont on m'aura garotté ; mais vous, romprez-vous si aisément ces funestes liens du péché, que l'âge et la passion ont depuis si longtemps fortifiés ? Briserez-vous si facilement ces chaînes criminelles, dont vous resserrez chaque jour les nœuds, en vous rendant coupables de nouveaux crimes. Ah ! ne pleurez donc point sur moi, mais sur vous-mêmes : *Nolite flere super me* ».

Cet amour de Jésus-Christ est encore si fort qu'il convertit un disciple infidèle, d'un seul de ses regards, qu'il touche un

ils l'ont attaché, est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis, et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères !

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer il se forme encore un disciple. Sa parole n'est point liée avec lui ; il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde ; ses yeux mourants, et déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs ; ce roi honteusement dégradé promet encore des royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang ; et qui, sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience ! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent ! Attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous ; ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère ; *Mulier, ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* [1]. Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur ; il la voit aux pieds de sa croix, plongée dans une mer de tribulation et d'amertume ; ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie et son Fils qui expire ! quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation ! quel glaive de douleur perce alors l'âme de cette mère affligée ! que de sacrifices invisibles ! que de douleurs inexplicables dans ce moment ! et qu'il en devait coûter à Marie pour être la mère de son Dieu ! Mais, dans son accablement, elle adore la main qui la frappe ; elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Père ; elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avaient besoin de ce grand sacrifice ; et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et que les vues de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les âmes affligées.

Enfin, Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre : tout étant consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour ; le grand sacrifice offert, et toutes les figures anciennes accomplies ; Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères ; tous les oracles des prophètes développés ; le véritable culte établi ; la gloire de son Père vengée ; le cours de son ministère fini ; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum est*. Il baisse la tête ; il pousse vers le ciel une forte clameur ; il expire, et rend à son Père l'âme et l'esprit qu'il

[1] Jean, XIX, 26 27.

scélérat attaché à ses côtés, et lui fait obtenir la grâce qu'il demande ; ses yeux, tout mourants qu'ils sont, triomphent des cœurs de ses ennemis, qui ne peuvent envisager cette face divine, qu'ils ne sentent l'effet de ses miséricordes. Heureux coupable qui recueillez ici les prémices de son sang, et qui, sans avoir été témoin de ses miracles, recevez les fruits de sa miséricorde, en attendant les récompenses de sa gloire, quelle consolation ne donnez-vous pas à tous ceux qui ont recours à Jésus-Christ ! Et ne vous montrez-vous pas que les grâces extraordinaires sont pour les grands pécheurs comme vous ?

Amour si immense, qu'il voudrait pouvoir sauver tous les hommes sans qu'aucun se perdît, en donnant son sang qui suffit pour les sauver tous. Il n'a point encore été satisfait de sa charité ; il a voulu nous laisser un gage perpétuel de son amour, en renouvelant sans cesse le sacrifice de son corps sur nos autels ; et la victime ne s'est point refermée dans l'enceinte du temple et de la ville de Jérusalem ; mais elle s'est étendue par tout le monde.

Enfin amour si respectueux, qu'il laisse à sa mère désolée son disciple bien-aimé, à son disciple affligé sa mère pour le consoler ; *Dixit matri suæ : mulier, ecce filius tuus ; deindè discipulo : Ecce mater tua*. Il la voit cette tendre mère plongée dans toute la tristesse et dans toute l'amertume que lui pouvait causer la cruelle mort d'un Fils qu'elle aimait uniquement, ses yeux presque éteints se vont fermer pour elle, et il ne veut pas la quitter sans lui donner quelque consolation en la personne d'un autre lui-même.

Passons rapidement, mes Frères, sur ce dernier soupir. Quels rapports entre l'affliction de Jésus et celle de Marie ; de Jésus qui expire et de Marie qui le voit expirer ! Quels mouvements de tendresse ! Quels sentiments de douleur ! et qu'il en devait coûter à Marie pour être mère de son Sauveur !

Enfin Jésus-Christ n'épargne rien pour rendre parfait son sacrifice : il le consomme, et du côté de la justice de son Père et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour. Tous les oracles des prophètes étant accomplis, toutes les figures de la loi développées, la sentence de condamnation attachée à la croix, la gloire de son Père vengée, les péchés des hommes expiés, leur salut assuré, la force de son amour épuisée, il baisse la tête, il expire ; le soleil s'éclipse, la terre tremble, les éléments sont changés, le voile du temple se déchire, les pierres se brisent, les tombeaux s'ouvrent, ses ennemis sont confondus, et toute la nature est déconcertée à la mort de son Auteur. Je ne veux point ici vous étonner, mes Frères ; je ne cherche qu'à vous toucher et à vous instruire. Jésus-Christ en croix est un prodige qui me paraît bien plus surprenant que tous ceux qui s'opèrent à sa mort. Regardez-le donc ce Dieu crucifié, et comme l'auteur de votre rédemption, et comme le modèle de vos souffrances. Il meurt comme votre libérateur, comme votre sauveur ; il meurt parce qu'il vous aime tendrement, et que vous ne l'aimez pas ; il demande grâce pour vous, ingrats, qui ne craignez point encore de l'offenser ; il donne jusqu'à la dernière goutte

avait reçus de lui *. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténèbres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnaître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles ; Jésus-Christ, que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix, et ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur ; il meurt à votre place ; il meurt dans le temps, afin que vous ne mourriez pas pour l'éternité ; il meurt, parce qu'il vous aime ; il meurt, parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnaissance, peuvent-elles ici se prescrire des bornes ? et n'êtes-vous pas un anathème, si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la croix, et nous croirons en vous* [1]. Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'est parce que vous êtes monté sur la croix, ô mon sauveur ! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi ; et que vous préférez à la droite de votre Père ce trône d'ignominie, pour y être notre hostie et notre pontife ; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous adorer comme notre médiateur, et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple ; attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paraissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous pourraient-elles nous être utiles ? auriez-vous racheté nos âmes d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr ? et seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si en participant à votre croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité ? Ainsi soit-il.

[1] Matth., XXVII, 42.

de son sang, pour vous laver de toutes vos souillures, et pour vous obtenir la grâce d'une sincère pénitence. Ah ! toute votre vie, tous les mouvements de votre âme, peuvent-ils suffire à votre reconnaissance, à votre repentir, à votre douleur ? et n'êtes-vous pas un anathème, si vous ne vous conformez à Jésus-Christ crucifié pour vos crimes ?

Les princes des prêtres en se raillant, lui disaient, s'il est roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui, *si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei* Ah ! mes Frères, que nous devons lui tenir un langage différent de celui de ces malheureux ! Vous êtes monté sur la croix, mon Sauveur, pour nous y servir de modèle dans nos afflictions, dans nos souffrances ; vous y êtes monté pour être notre asile, notre refuge, notre ressource universelle dans tous nos besoins, pour y être notre appui, notre consolation, notre remède, et c'est pour cela que nous voulons préférer les souffrances et les peines à tous les plaisirs et les délices de la terre, que nous voulons sans cesse recourir à vous, et vous consacrer le reste de notre vie. Divin Jésus, ne descendez pas de cette croix, puisque vous nous avez promis que vous nous y attirerez après vous. Vous triomphez de tout l'univers armé contre vous. Eh ! ne pouvez-vous donc triompher de la dureté de notre cœur, par ce touchant spectacle que vous nous présentez ? Ah ! c'est pour cela que nous voulons crucifier nos passions, mortifier notre chair, aimer et chérir les souffrances, ne jamais rougir des injures et des ignominies que le monde nous fait ; c'est pour cela que nous venons l'adorer, cette sainte et salutaire croix, et nous y attacher nous-mêmes, dès cette vie, afin d'avoir part à votre résurrection dans la gloire. Je vous la souhaite.

* Dans ce sermon, si admirable de composition et de style, si plein de foi et de sentiment, l'éloquence déborde de toutes parts. Cette énumération qui précède et qui annonce la mort de Jésus-Christ atteint le sublime de Bossuet. Le passage où s'épanche la piété de l'orateur envers la Mère de douleur, ne peut être comparé qu'à certains morceaux du sermon de Bossuet sur la Compassion. — Le plan de cette passion est tiré des méditations du P. Bourgoing, troisième général de l'oratoire ; mais le génie de Massillon, en s'emparant de cette matière, a créé un chef-d'œuvre.

SOIXANTE-CINQUIÈME SERMON.

SECOND SERMON SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

NOTICE HISTORIQUE.

Cette seconde Passion, quoique reléguée par l'éditeur de 1745 parmi les Mystères, fut évidemment prêchée à Versailles devant Louis XIV. Il y est trop question des grands de la cour et même du Roi, pour qu'il y ait le moindre doute à ce sujet. Au surplus, nous savons que Massillon prononça deux fois la Passion devant Louis XIV. — Mais il faut reconnaître que l'orateur est moins religieux et moins brûlant dans ce sermon que dans le précédent. Cette œuvre paraît appartenir par le fonds à la jeunesse de Massillon. Il y a quelques expressions surannées. Massillon l'aura retouchée pour la prêcher à la cour. — Cependant, ce sermon est d'une noble et sévère beauté Quelle magnifique idée de présenter Jésus-Christ en croix comme *le grand témoin* de la vérité et de montrer le monde crucifiant le Messie par haine de la vérité ! Le plan est très-soigneusement travaillé ; dans chaque partie il y a cinq subdivisions, exactement pondérées et se correspondant entre elles avec une rigoureuse précision.

ANALYSE.

DIVISION. — *L'opposition à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde ; mais la mort de Jésus-Christ est la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et en même temps le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La mort de Jésus-Christ est la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité*, c'est-à-dire pour la vérité de sa doctrine, des Ecritures, de ses miracles, de son innocence et de sa royauté.

1° Opposition à la vérité de sa doctrine : et c'est le respect humain qui la forme cette opposition, même dans ses disciples. Qu'était-ce que sa doctrine, sinon une préparation aux croix et aux souffrances ? Cependant, dès que le monde se déclare contre lui, ses disciples chancèlent et sont découragés ; et voici jusqu'où le respect humain et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine. Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit son divin Maître, et qui se joint à ses ennemis pour le perdre. Le même respect humain est cause de la défection des autres disciples; et Pierre lui-même qui, loin des dangers, se promettait tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation : il n'ose s'avouer le disciple du Sauveur, et affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître : *Non novi hominem.*

2° Opposition à la vérité des Ecritures : et c'est ce que produit la jalousie dans les prêtres et dans les docteurs. Jésus-Christ les avait souvent renvoyés aux Ecritures, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère. Ce témoignage était clair ; puisque les prédictions des prophètes étaient accomplies ; mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire ; et voici tous les caractères de cette injuste passion : Premièrement, la mauvaise foi : ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses prodiges ; et au lieu de le reconnaître pour le Messie, ils se demandent à eux-mêmes : Que ferons-nous ? *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit ?* Secondement, la bassesse : ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ. Troisièmement, la dureté : ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres. Quatrièmement, enfin le sacrifice des intérêts de la patrie : eux qui détestaient le joug des incirconcis, qui se vantaient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne, protestent qu'ils n'ont point d'autre roi que César.

3° Opposition à la vérité des miracles du Sauveur : et c'est l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur, qui la met dans le peuple. Témoins de tant de prodiges qu'il avait opérés à leurs yeux, ils paraissaient en foule à sa suite avec ses disciples ; ils avaient voulu l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasiait d'une nourriture miraculeuse ; et ce même peuple en furie se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate.

4° Opposition à la vérité de son innocence : et c'est ce que produit dans Pilate une ambition aveugle. Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle ; tout prouve à Pilate son innocence ; il la reconnaît lui-même ; mais on le menace de la disgrâce de César ; et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il ne peut se cacher à lui-même : Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi : au lieu de renvoyer absolument Jésus-Christ, il propose des expédients pour le sauver, et fait entendre contre sa conscience, qu'il a besoin de grâce. Secondement, un obstacle de haine contre la vérité, qui fait qu'elle lui est à charge : embarrassé de la préférence que les Juifs donnent à Barabbas, il demande ce qu'il fera donc de ce Jésus qu'on appelle le Christ. Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition : il renvoie Jésus à Hérode, non pour conserver la vie à un innocent, mais pour recouvrer l'amitié de ce prince, qu'il avait perdue. Quatrièmement, un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher : Pilate voyant que les tempéraments ne servent qu'à allumer

de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance ; mais en même temps il lave ses mains ; il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce juste.

5° Opposition à la vérité de sa royauté ; et c'est ce que produit dans Hérode son impiété : d'abord par un mouvement de curiosité, il souhaite de voir cet homme dont la renommée publiait des choses si merveilleuses ; il se promet d'en être lui-même le témoin ; il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles ; mais ensuite, ne voyant aucun miracle, et n'en pouvant même tirer une seule parole, il le méprise, et toute sa cour suit son exemple.

Deuxième partie. — *La mort de Jésus-Christ est le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

1° La mort de Jésus-Christ rend témoignage à la vérité des Ecritures. C'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé ; car, sans le dénouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles ; mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour. A la faveur de ce mystère, on voit clair dans toutes les figures, on découvre l'esprit de toutes les cérémonies, on entre dans le sens de toutes les prophéties, on sent la vérité et la divinité de nos livres saints.

2° Elle rend témoignage à la vérité de sa doctrine en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Toute la doctrine du Sauveur semblait se réduire à humilier l'esprit et à mortifier les sens : or, comme nul philosophe jusqu'à lui n'avait annoncé aux hommes qu'il fallait aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances, il fallait que l'exemple du Sauveur confirmât la nouveauté de ses préceptes ; et c'est ce qu'il a fait par les humiliations et les douleurs de sa mort. Aussi notre impénitence n'a-t-elle rien à opposer au grand exemple qu'il nous donne aujourd'hui.

3° Jésus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Et ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, etc., c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés ; c'est en changeant le cœur du centenier même qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité ; c'est en touchant les spectateurs de sa mort. Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ : la conversion des grands pécheurs.

4° Jésus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, et de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre : or voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à son innocence ; il meurt pour ceux qui le crucifient, et il meurt en demandant grâce à son Père pour ses ennemis : *Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.*

5° Jésus-Christ rend témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par sa croix. Le monde lui avait disputé l'éclat et la réalité de sa royauté ; il ne l'avait traité de roi que par dérision ; toutes les marques de sa royauté avaient été de nouveaux opprobres ; mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Mais au lieu que la puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux, le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort ; et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. En effet, depuis qu'il est mort, tout reconnaît sa souveraineté : sa croix triomphe du ciel et de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant.

Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.

C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Jean, XVIII, 37.

L'opposition à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde, et la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avait gravée pour l'éclairer et pour le conduire ; et qu'il eut substitué à cette lumière divine, née avec lui, ses passions et ses ténèbres ; il se forma entre lui et la vérité une opposition invincible, qui allait toujours croissant à mesure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignait de la pureté de sa source, et que la malice des hommes se multipliait sur la terre.

Il est vrai, mes Frères, qu'au milieu des ténèbres qui couvraient la face de l'univers, Dieu faisait luire encore de temps en temps sa vérité et sa lumière. De siècle en siècle paraissaient des hommes justes suscités d'en-haut, pour rendre témoignage à la vérité, et empêcher les erreurs et les passions de prescrire contre elle. Depuis le sang d'Abel jusqu'à Jean-Baptiste, le ciel avait fourni à la terre une tradition non interrompue de prophètes, de martyrs et de témoins de la vérité. Les uns avaient rendu témoignage à la vérité par leur sang comme Abel ; les autres par leur religion, comme Enos ; quelques-uns par leur innocence, comme Noé ; d'autres par la foi, comme Abraham ; Isaac par son obéissance ; Job par sa patience ; Moïse par ses prodiges ; enfin, pour rendre le monde inexcusable, la vérité eut dans tous les siècles des témoins et des défenseurs, qui s'élevèrent contre le monde, et qui conservèrent parmi les hommes le dépôt de la doctrine et de la vérité, que le monde, malgré ses précautions, n'avait jamais pu éteindre tout à fait sur la terre.

Cependant cette nuée de témoins [1], comme

[1] Tantam habentes impositam nubem testium. *Hébr.*, XII, 1.

parle l'Apôtre, qui de siècle en siècle avaient rendu témoignage à la vérité, avaient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité; mais ils n'avaient pas délivré le monde par elle. La vérité avait donc besoin d'un plus grand témoignage : il fallait que celui qui est la sagesse et la lumière du Père, vînt lui-même nous rendre témoignage, de ce qu'il avait vu ; qu'il confirmât sa doctrine par son sang; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs qui jusqu'alors l'avaient inondée ; et que Jésus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siècles le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde et l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs et des ignominies du Sauveur nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différents : d'un côté le monde si aveugle, et si opposé à la vérité, qu'après avoir rejeté, dans tous les siècles le témoignage des justes et des prophètes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jésus-Christ lui-même ; d'un autre côté, Jésus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde : c'est-à-dire la mort de Jésus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur, jusques ici nous avons offert, comme le monde, un cœur rebelle à la vérité de votre doctrine; nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence et de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur, où vous ne parlez plus que par vos douleurs et par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang; aujourd'hui où, attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle et si touchante nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre, au pied de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions et d'attachements injustes ; mais laissez couler sur nous une seule goutte de ce sang, que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Père, et nous serons purifiés ; jetez sur nous, comme sur ce pécheur heureux, qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, et nous serons sauvés ; délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, et nous passerons de la servitude du monde et du péché à la sainte liberté des enfants de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés au pied de votre croix : *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde n'a jamais aimé la vérité, parce que la vérité a toujours condamné le monde. Les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs et de leurs crimes ; et, comme cette fausse tranquillité ne peut durer qu'aussi longtemps qu'ils peuvent réussir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre leurs yeux à la vérité les blesse et les révolte.

De là les justes et les prophètes, que le Seigneur, dans sa miséricorde, suscita de siècle en siècle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, et réprouvés d'un monde dont ils venaient condamner les maximes. Isaïe, malgré le sang des rois dont il était issu, vit tout Jérusalem conspirer sa perte, et vouloir éteindre dans son sang la vérité qui ne meurt pas avec les justes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de son peuple ; et les chaînes et les prisons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les persécutions des méchants sont toujours ici-bas la récompense. Elie ne trouva dans Israël que des cœurs rebelles à la vérité, et les montagnes les plus inaccessibles purent à peine lui servir d'asile contre les embûches des impies. Enfin, le monde, toujours opposé à la vérité, s'est toujours élevé contre ceux qui venaient le troubler dans la possession paisible où il était de ses erreurs et de ses maximes.

Cependant, il est vrai que c'est par la condamnation et la mort de Jésus-Christ que le monde donne aujourd'hui la plus grande et la plus éclatante preuve de son opposition pour la vérité ; c'est-à-dire pour la vérité de sa doctrine, des écritures, de ses miracles, de son innocence et de sa royauté ; suivons toutes ces circonstances.

Je dis, premièrement, une opposition à la vérité de sa doctrine ; et c'est le respect humain qui la forme, cette opposition, même dans ses disciples. En vain le Sauveur les avait préparés au scandale de sa croix, en leur annonçant souvent qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ;

qu'ils ne devaient se promettre de part à son royaume, qu'autant qu'ils en auraient à l'amertume de son calice; et que bienheureux ceux qui souffrent et qui sont persécutés. En vain toute sa doctrine n'était qu'une préparation aux croix et aux souffrances. Dès que le monde se déclare contre lui; que les prêtres s'assemblent; que les docteurs conspirent; que le peuple murmure; que tout Jérusalem le rejette; ils chancellent, ils sont découragés, et voici jusqu'où le respect humain et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine.

Dans Judas, elle forme un perfide, qui trahit son divin maître, et qui se joint à ses ennemis pour le perdre. Ce disciple infortuné, intimidé par le déchaînement des principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner; il s'adresse aux princes des prêtres, il devient le principal ministre de leur jalousie et de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai*[1]*?* Mais que peut vous donner le monde, disciple infidèle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre et ce que vous aviez reçu de Jésus-Christ? Quoi! la gloire et l'estime des hommes? Mais votre nom était écrit dans le ciel; et il va devenir à jamais l'opprobre et l'horreur de toute la terre; le monde autorise le vice, mais au fond, il n'estime que la vertu. Quoi! des titres et des honneurs? Mais Jésus-Christ vous avait établi pasteur de son troupeau, colonne de son Eglise, prince d'un nouveau peuple; et pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader jusqu'aux ministères les plus vils et les plus infâmes : qu'on est grand quand on est à Jésus-Christ; et qu'on est méprisable et dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas et de plus lâche, quand on est esclave du monde! Quoi! des biens et des richesses? Mais Jésus-Christ vous avait confié les trésors du ciel; il vous avait donné toute la terre pour votre partage; tout était à vous; et le monde ne vous paie en échange que d'un vil prix qu'il vous fait attendre longtemps, et dont le premier instant de possession vous dégoûte : le monde promet beaucoup, et ne donne rien; Jésus-Christ donne toujours au-delà de ce que nous attendons, et ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore! des plaisirs réels et une félicité durable? Mais Jésus-Christ vous aurait laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses disciples, et la seule source des vrais plaisirs; et le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir, et tout le poids de votre crime : le monde mène par les plaisirs aux amertumes des passions; Jésus-Christ mène par les croix à la paix du cœur et aux plaisirs tranquilles et solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde? Comme on n'en peut rien espérer, on n'en devrait aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avait été la première source de la perfidie de Judas, devient celle de la défection des autres disciples. Le pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avaient suivi généreusement tandis qu'ils l'avaient vu maître de la mort et de la vie, et attirer après lui les grands et le peuple par l'éclat de ses prodiges. Il leur paraissait beau alors d'être de ce petit nombre de disciples qu'il avait choisis; ils ne rougissaient pas de lui appartenir, et ils s'en faisaient même une gloire devant les hommes. Mais, dès qu'il est saisi, lié, méprisé, ils se cachent, ils ne le connaissent plus; sa faiblesse les scandalise; ses opprobres tant de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs; la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre, lui-même, qui, loin des dangers, se promettait tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation. On lui demande s'il n'est pas disciple de cet homme : *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius*[1]*?* c'est-à-dire s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Père céleste avait révélé le mystère du Christ; c'est-à-dire s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance, auxquels il a confié les clefs du ciel et de l'enfer, le pouvoir de marcher sur les serpents et de disposer à leur gré de toute la nature; c'est-à-dire s'il n'est pas de ces fondateurs de son Evangile, qui vont planter la foi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la science

[1] Quid vultis mihi dare, et... vobis eum tradam. *Matth.*, XXVI, 15.

[1] Jean, XVIII, 17.

des philosophes, soumettre les Césars, porter le salut à toute la terre, et qui doivent à la fin paraître au milieu des airs sur douze trônes de lumière, pour juger les douze tribus d'Israël; c'est-à-dire enfin s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son sacerdoce, qui vont être les premiers pasteurs de son Eglise, les pontifes des biens véritables, les Melchisédech d'un peuple saint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds desquels les princes et les rois de la terre viendront courber leurs têtes superbes, et mettre leurs sceptres et leurs couronnes: *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Est-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire et de magnificence, que vous rougissez, faible disciple: *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Quelle folie de se faire une honte devant les hommes du titre de disciple de Jésus-Christ! Le monde, avec toute sa gloire, a-t-il rien de si grand, de si haut, de si estimable, de si digne de la raison, que la vertu véritable?

Cependant, Pierre n'ose s'avouer disciple du Sauveur; une lâche timidité l'aveugle; il déclare qu'il ne connaît point cet homme : *Non novi hominem*[1]; il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin maître. Lâche disciple! Mais c'est là ce Jésus, qui de pêcheur de poissons vous avait fait devenir pêcheur d'hommes, et qui, pour votre barque et vos filets, vous avait établi le chef et le principal ministre de son Eglise : *Non novi hominem;* il ne le connaît plus. Mais c'est là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confessé si généreusement, et pour qui vous aviez tant de fois protesté que vous étiez prêt de mourir : *Non novi hominem;* il ne veut plus le connaître. Mais c'est là ce bon maître qui vous avait honoré de sa plus tendre familiarité, qui vous avait admis à ses plus secrètes faveurs, et toujours préféré à tous les autres disciples; il affecte d'en ignorer jusqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'est là ce Seigneur qui vous soutenait sur les flots, à qui les vents et la mer obéissaient, et que vous aviez vu sur le Thabor environné de tant de gloire et d'immortalité; il ne le connaît plus: *Non novi hominem.* Mais enfin c'est là le Christ, à qui tous les prophètes ont rendu témoignage, cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiste vous a montré, que tous les sacrifices avaient figuré, que tous vos pères avaient demandé, que les hommes appelaient, il n'y a qu'un moment, les uns Elie, et les autres Jean-Baptiste, ou quelqu'un d'entre les prophètes, et que vous aviez reconnu vous-même pour le Fils et l'envoyé de Dieu, qui seul avait les paroles de la vie éternelle; il ne le connaît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ses bienfaits, ses miracles, sa doctrine. Jusqu'où le respect humain n'aveugle-t-il pas un cœur faible et timide; et quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de soi-même à Jésus-Christ?

Quelle faiblesse, mes Frères! craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu! se glorifier de servir les rois de la terre, et avoir honte de servir celui que les rois eux-mêmes servent, et par qui seul ils ont droit de régner! avoir eu la force de vieillir dans le service d'un monde misérable; d'en soutenir les amertumes, les caprices, les assujétissements, les dégoûts; et n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jésus-Christ les restes d'une vie mondaine, et de remplir, à la vue des hommes, la grandeur des devoirs qu'il nous impose, et la noblesse de ses maximes! Quelle faiblesse! s'être fait honneur de sacrifier au monde, et souvent à des maîtres injustes et bizarres, son repos, sa santé, sa conscience, et n'oser pas même sacrifier du monde à Jésus-Christ ses discours frivoles et ses vaines censures! O mon Dieu, le monde aura-t-il toujours des partisans déclarés de ses illusions puériles; et la sublime sagesse de votre doctrine ne trouvera-t-elle jamais que des disciples tremblants et timides? Faiblesse et timidité dans les disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jésus-Christ.

En second lieu, jalousie dans les prêtres et les docteurs, qui les aveugle sur la vérité des Ecritures. C'est là que Jésus-Christ les avait souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère : *Lisez les Ecritures*, leur disait-il souvent; *ce sont elles qui rendent témoignage de moi*[1]. Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettait plus de douter que les temps marqués ne fussent arrivés; et que celui qui devait être envoyé, ne dût enfin

[1] Matth., XXVI, 72.

[1] Scrutamini scripturas... et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me. *Jean,* V, 39.

paraître : les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les pauvres évangélisés, et mille autres traits de son ministère, leur disaient assez que c'était de lui dont Isaïe et les autres prophètes avaient parlé, lorsqu'ils avaient annoncé le Christ. Mais l'envie qui les aveugle l'emporte sur la vérité qui les éclaire; la grande réputation de Jésus-Christ, et son zèle contre leur hypocrisie, forme en eux un aveuglement de jalousie, qui ferme leurs yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la sainteté de Jésus-Christ éclate, plus leur injuste passion s'aigrit et s'allume; et en voici toutes les démarches et tous les caractères.

Premièrement, la mauvaise foi : *Que ferons-nous*, disent-ils, *car cet homme fait plusieurs prodiges, et tout le peuple court après lui?* Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses miracles : *Quia hic homo multa signa facit*[1] *:* ils en conviennent ensemble; mais c'est cela même qui les aigrit et les aveugle; ils se sentent diminuer dans l'estime du peuple, à mesure que la réputation de Jésus-Christ s'établit et s'augmente : que ferons-nous, disent-ils? *Quid facimus?* Aveugles et conducteurs d'aveugles! ce que vous ferez? c'est de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a visité Israël, et qu'un grand prophète a été suscité parmi vous*[2]*;* c'est de lui dire avec le Scribe instruit dans le royaume des cieux : *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu; car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui*[3]. *Quid facimus?* ce que vous ferez? c'est de dire avec l'aveugle-né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu*[4]*;* avec un femme Tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous*[5]*;* avec le juste Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vu le salut de Dieu*[6]*;* avec les disciples : *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle*[7]*?* enfin du moins avec les démons : *Nous savons qui vous êtes, ô saint de Dieu*[1] *! Quid facimus?* ce que vous ferez? Ah! Tyr et Sidon, où il n'a jamais opéré des prodiges, pourraient dire : Que ferons-nous; et qui nous montrera le salut promis à la terre? Les nations qui le désiraient depuis tant de siècles auraient eu le droit de dire : Que ferons-nous? nous avons attendu la lumière, et nous voici encore dans les ténèbres. Les rois et les prophètes, qui avaient tant souhaité de le voir, auraient pu s'écrier : Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir; et qui nous apprendra le jour de son arrivée? Mais vous, à qui la grâce de Dieu, notre Sauveur, a apparu; vous dont les yeux ont été assez heureux, pour voir ce que tant de prophètes avaient prédit, ce que tant de justes avaient désiré, ce que tant de nations avaient attendu, ce que le ciel avait promis depuis tant de siècles à la terre; vous à qui le Père céleste a montré son Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter, et recevoir le salut depuis longtemps promis à vos pères?

Et voilà le premier caractère d'une injuste jalousie, la mauvaise foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talents et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret; on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, et nous le fait mépriser; on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience mieux instruite les justifie. Ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne saurait réussir à se tromper soi-même.

Secondement, la bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ, et ils n'en sauraient trouver : *Et... quærebant falsum testimonium contra Jesum... et non invenerunt*[2]. S'ils en eussent cherché de véritable, ah! tout eût répondu en faveur de l'innocent; le peuple se fût écrié : *Que Dieu n'avait jamais donné une telle puissance aux hommes*[3]. Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris auraient protesté *qu'il est*

[1] Jean, XI, 47.

[2] Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam. *Luc*, VII, 16.

[3] Rabbi, scimus quia a Deo venisti magister; nemo enim potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo. *Jean*, III, 2.

[4] Credo, Domine. *Jean*, IX, 38.

[5] Miserere mei, Domine, fili David. *Matth.*, XV, 22.

[6] Nunc dimittis servum tuum, Domine... quia viderunt oculi mei salutare tuum. *Luc*, II, 29, 30.

[7] Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. *Jean*, VI, 69.

[1] Scio qui sis, sanctus Dei. *Marc*, I, 24.

[2] Matth., XXVI, 59, 60.

[3] Videntes autem turbæ timuerunt et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus. *Matth.*, IX, 9.

la résurrection et la vie [1]. Tant de pécheresses converties auraient publié qu'on ne peut résister *aux paroles de grâce et de salut qui sortent de sa bouche* [2]. Les pierres elles-mêmes du temple auraient crié à leur manière *que le zèle de la maison de son Père le dévore* [3]. Que de lumière s'ils avaient voulu voir ! Et sur combien de vérités faut-il s'aveugler, et à combien de bassesses est-on réduit à se livrer, quand on s'est une fois livré à cette passion injuste !

Et c'en est le second caractère. Les voies que prend la jalousie pour nuire, sont toujours secrètes, parce qu'elles sont toujours basses et rampantes. On se glorifie des autres passions : un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances ; un vindicatif met sa gloire à faire éclater son ressentiment ; un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches. Mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même : c'est la passion des âmes lâches ; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité ; c'est un aveuglement, qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

Troisièmement, la dureté. Ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres ; et la jalousie, toujours cruelle, leur fait voir avec un plaisir inhumain les opprobres et les crachats dont on le couvre. Le sanctuaire même de la justice, et la majesté du tribunal sur lequel ils sont assis, ne peut servir d'asile à un innocent, contre les indignités et les outrages. Ah ! l'arche d'Israël fut en sûreté dans le temple même de Dagon ; et l'idole elle-même respecta, en tombant à ses pieds, la majesté et la gloire de celui qui résidait en elle : et Jésus-Christ, l'arche du Nouveau Testament, est aujourd'hui outragé au milieu même de son sanctuaire et de ses ministres ; et si l'on tombe à ses pieds, en se prosternant devant lui, ce sont des hommages de dérision qui insultent à ses douleurs et à ses ignominies.

Qu'il reste peu de sentiment d'humanité dans un cœur, lequel, après avoir regardé d'un œil d'envie et de tristesse la prospérité de son frère, voit ses malheurs d'un œil d'allégresse et de complaisance ! Troisième caractère de cette injuste passion : la dureté. Elle endurcit le cœur, et le ferme à tout sentiment de pitié [1] et de tendresse ; on voit avec une joie secrète les malheurs et la décadence de ses frères ; on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation et de réjouissance était répandu dans la maison d'Aman, au seul spectacle des malheurs et du supplice de Mardochée. C'est la passion d'un mauvais cœur ; et c'est pourtant ce qui se passe tous les jours à nos yeux, et la passion dominante des cours ; cette passion cruelle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paraître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait toujours le triomphe et la victoire des autres. Quel aveuglement pour des chrétiens, qui doivent se regarder comme frères et comme héritiers des mêmes biens et des mêmes promesses !

Quatrièmement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre roi que César, s'écrient-ils : *Nos regem non habemus nisi Cæsarem* [2]. Eux qui se vantaient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam* [3] ; qui détestaient le joug des incirconcis ; qui avaient l'avantage d'être le peuple de Dieu, et de n'avoir que le Seigneur pour roi et pour père ; eux qui regardaient le sceptre des nations comme une tyrannie, et qui croyaient que tous les rois et tous les peuples deviendraient tributaires de Jérusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguaient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui, avec la réputation duquel une secrète jalousie les rendait irréconciliables : *Nos regem non habemus, nisi Cæsarem ;* ils renoncent à la gloire d'être le royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël, et aux promesses faites à leurs pères, pourvu que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme ; et faut-il que la ruine du peuple et de la patrie vous touche moins que le plaisir affreux de vous satisfaire ?

[1] Ego sum resurrectio et vita. *Jean*, XI, 25.

[2] Et mirabantur in verbis gratiæ, quæ procedebant de ore ipsius. *Luc*, IV, 22.

[3] Zelus domus tuæ comedit me. *Jean*, II, 17 et *Ps.* LXVIII, 10.

[1] *Piété*, 1745. — [2] Non habemus regem, nisi Cæsarem. *Jean*, XIX, 15 — [3] *Ibid.*, VIII, 33.

Oui, mes Frères, c'est ici son dernier caractère. On sacrifie tout, la religion, l'Etat, les intérêts publics, la gloire de la patrie, à la bassesse de son ressentiment. Tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux. S'ils proposent des avis utiles aux peuples et à l'Etat, nous les rejetons ; s'ils en rejettent d'injustes et de pernicieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes ; divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devraient réunir. On cherche à se détruire aux dépens des affaires et des nécessités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières. On oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des prêtres met dans leur cœur aux promesses et à la vérité des Ecritures.

En troisième lieu, l'ingratitude, poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avait opérés à leurs yeux, ils paraissaient en foule à sa suite avec ses disciples ; ils l'avaient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations et de louanges, et couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au roi pacifique, qui venait porter la paix et le salut dans Sion. Cependant, ce même peuple en furie se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ ; le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous* [1]. Quelle ingratitude ! ils voulaient l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasiait d'une nourriture miraculeuse ; et au milieu de Jérusalem, ils ne le connaissent plus, et regardent son joug comme une indigne servitude.

C'est l'ingratitude, mes Frères, qui forme toutes nos inconstances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grâce et des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événements heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur ; nous l'avons suivi quelque temps ; nous avons été touchés de reconnaissance sur les attentions de préférence et de bonté qu'il avait eues pour nous. Mais le monde, mais notre faiblesse, mais des occasions pas assez évitées, ont bientôt effacé ces sentiments de notre cœur ; nous avons oublié ses bienfaits et nos promesses ; et comme l'ingratitude et l'abus des grâces en va toujours tarir la source dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur ; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui ; nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre ; et, pour étouffer les restes de nos anciens sentiments de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes Frères, l'inconstance dans les voies du salut est le plus grand obstacle que la grâce trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes ; tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde, tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition ; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête, rien ne le fixe ; notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu ; et le premier objet le saisit et l'entraîne. Nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment, et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu ; c'est que la vertu demande une vie uniforme, et sacrifie constamment à l'ordre et au devoir les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons beau nous lasser de notre propre inconstance ; nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu. Une vie toujours la même ; toujours assujétie aux mêmes lois ; toujours soumise aux mêmes règles ; toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. Ah ! s'il ne fallait pour être saint que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en coûterait moins à la démarche

[1] Nolumus hunc regnare super nos. *Luc*, XIX, 14.

des hommes. On trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment : toutes les forces de l'âme semblent se réunir alors; et la courte durée du combat en adoucit et en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire; c'est qu'une passion vaincue renaît aussitôt, et qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui assez de générosité pour tirer le glaive, et défendre son maître contre les sacriléges qui l'insultent ; mais dès que la tentation recommence, il se décourage et succombe : il est aisé d'être en certains moments héroïque et généreux; ce qui coûte, c'est d'être partout constant et fidèle. Aveuglement d'ingratitude et d'inconstance dans le peuple, qui résiste à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatrième lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui résiste à la vérité de son innocence.

Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle : tout prouve à Pilate son innocence ; il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort; mais on le menace de César : *Non es amicus Cæsaris* [1]. Et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il connaît, et qu'il ne peut se cacher à lui-même :

Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi. Ne pouvant s'aveugler sur l'innocence du Sauveur à laquelle son silence, ses réponses, les accusations des Juifs, les songes mêmes de sa propre femme, tout enfin rendait témoignage ; mais d'un autre côté ne voulant pas se mettre en danger d'exciter une sédition dans Jérusalem, qui aurait pu déplaire à César et lui attirer sa disgrâce ; il propose des expédients pour sauver Jésus-Christ ; il veut se servir de la circonstance de la pâque, où c'était la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel ; et par là il leur fait entendre, contre les lumières de sa conscience, que Jésus de Nazareth a besoin de grâce ; et qu'il est digne de mort, si les suffrages du peuple ne font tomber sur lui l'indulgence toujours accordée au temps de la pâque.

Premier obstacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la justice et de la vérité. On craint toujours de déplaire ; on veut toujours tout concilier, tout accommoder ; on n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse, qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles, les magistrats illustres, les héros chrétiens ; on met en parallèle Jésus et Barabbas, toujours prêt à sacrifier l'un ou l'autre, selon que le temps et les occasions peuvent le demander. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand ; sans principe, sans maxime, sans sentiments, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, il dit sans cesse, comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti* [1] *?* Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde ? prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

Secondement, un obstacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous est à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas sur Jésus-Christ, embarrasse Pilate : *Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle le Christ* [2], leur disait-il ? Le Sauveur est pour lui un embarras : son innocence lui pèse ; il voudrait bien que les Juifs en fissent tout seuls leur affaire : *Tollite eum vos, et secundùm legem vestram judicate* [3] *;* la cause de l'innocent lui est odieuse.

Second obstacle que l'ambition met dans un cœur : elle nous rend la justice et la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit ; on voudrait que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort ; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause ; on cherche les moyens de s'en débarrasser, et, loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devrait fuir l'infamie d'une bassesse.

Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie,

[1] Jean, XIX, 12.

[1] Matth., XXVII, 21.

[2] Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus. *Matth.*, XXVII, 22. — [3] Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate eum ; *Jean*, XVIII, 31.

qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition. Pilate, ayant appris que Jésus était Galiléen, le renvoie à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce prince, c'était à lui à juger de la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas le désir de conserver la vie à un innocent, qui détermine Pilate à cette démarche; c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avait perdue. Il fait servir Jésus-Christ à ses fins, et le met à profit pour sa propre utilité.

Troisième obstacle : un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer et de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus, et sous ce règne surtout, où la vertu est devenue la route sûre des faveurs et des grâces on se sert, comme Pilate, de Jésus-Christ pour gagner la bienveillance du prince [1]. Après avoir tenté toutes les autres voies, c'est la dernière ressource que l'ambition inspire; elle emploie tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, les apparences du zèle et de la vertu. Quel malheur, quand on est assez corrompu pour tourner Jésus-Christ même à sa propre perte; pour faire de la vertu la voie des passions et l'attrait du vice ; pour employer la religion à favoriser les désirs du siècle qu'elle condamne ; pour changer les ressources mêmes de la piété en des motifs de cupidité; et les armes mêmes de la vérité en des instruments de duplicité et de mensonge! Qu'il reste peu d'espérance de salut à une âme qui peut abuser du don de Dieu, et ne faire point d'autre usage de Jésus-Christ, le juge et l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs et à la bienveillance du monde même!

Enfin dernier obstacle, un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher. Pilate, voyant que ses délais et ses tempéraments ne servent qu'à aigrir et allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance; *Tradidit voluntati eorum* [2]; mais en même temps il lave ses mains; il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce juste : *Innocens ego sum à sanguine justi hujus* [3].

[1] Grande leçon à la cour présentée sous le manteau d'un compliment à Louis XIV.
[2] Luc, XXIII, 25.
[3] Matth., XXVII, 24.

Dernier obstacle que l'ambition oppose à la vérité : on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir et à la règle; on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'état, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions comme inévitables, les rendent en même temps innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience et son devoir sont toujours nécessaires, dès là qu'elles nous sont utiles; elles ont toujours certains côtés, par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse et de la prudence; enfin, tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition ce vice qui forme tant de haines, de jalousies, de bassesses, d'injustices; ce vice qui se glisse jusque dans nos vertus, et dont les plus justes sont à peine exempts; ce vice qui infecte toutes les cours, et qui en est comme l'âme, et le grand ressort qui donne le mouvement à tout : ce vice, dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords, et qu'on ne s'avise jamais de porter aux pieds du tribunal de la pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies; et il suffit d'avoir été heureux pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit, en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la royauté de Jésus-Christ. Il ne peut se dissimuler à lui-même qu'il ne soit usurpateur du trône de David, et étranger dans l'héritage de Sion. Les frayeurs de son prédécesseur, sur la naissance du nouveau roi des Juifs, que les mages venaient adorer, n'étaient ni si anciennes, ni si oubliées, et avaient été même marquées par des traits trop publics et trop sanglants, pour qu'elles ne fussent pas venues jusqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de superstition et de crédulité; et voici ce qu'elle produit en Hérode :

D'abord, un mouvement de curiosité : il souhaitait de voir cet homme, dont la renommée publiait des choses si merveilleuses; il se promettait d'en être lui-même le témoin, et de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avait opérés dans la Judée : *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri* [1]; il ne cherche pas des instructions; il ne veut qu'un spectacle.

[1] Luc, XXIII, 8.

Il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles sur sa doctrine et sur son ministère : *Interrogabat autem eum multis sermonibus*[1]*;* mais ce n'est pas pour connaître la vérité, c'est pour en faire des dérisions, et se confirmer dans son incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété ! On voudrait des miracles pour croire ; on ne se rend point à la voix de tous les siècles, et de tous les peuples qui publient les prodiges éclatants, auxquels l'Eglise doit sa naissance et son progrès ; on ne veut pas voir que l'Evangile reçu et subsistant dans l'univers est le plus grand miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre ; on veut être chrétien par les sens ; et on ne peut l'être que par la foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célèbres par la singularité de leurs lumières et par une réputation publique de zèle et de vertu : mais ce n'est pas pour s'instruire ; c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin et des questions vaines et frivoles : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune ; on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas la vérité ; on parle toujours de religion, et on n'en a point : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeaient Jésus-Christ pour s'instruire, se contentaient de lui demander : *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle*[2] *?* Ils en venaient d'abord aux devoirs, ils couraient au remède de leurs maux les plus pressés ; ils voulaient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la loi, et à trouver la voie qui conduit à la vie : *Quid faciendo, vitam æternam possidebo ?* Ils voulaient aller à la vérité par les devoirs, et non pas douter de la vérité, pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci, au contraire, ne se proposent, dans leurs questions et dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes qu'au fond tout est incertain ; qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre[3] ; et avoir l'audace de douter de la vérité, est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que votre justice punit l'orgueil d'une faible raison, en la livrant à ses propres ténèbres.

[1] Luc, XXIII, 9.
[2] *Ibid.*, X, 25.
[3] Sans parler de la jeune Champrond, Massillon avait rencontré quelques-uns de ces esprits avides du doute et de l'incertitude, et désirant ignorer, comme d'autres veulent savoir.

A la curiosité Hérode mêle la dérision ; n'ayant pu même tirer de Jésus-Christ une seule parole, il le méprise, et toute sa cour suit son exemple : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo*[1]. Le silence du Sauveur, sa modestie, sa patience dans les humiliations dont il est couvert, son humilité qui lui fait cacher ses talents divins et ses œuvres admirables devant Hérode ; tout cela qui aurait dû être auprès de ce prince autant de preuves éclatantes de la sainteté de Jésus-Christ, ne sert qu'à le faire passer pour un homme d'un esprit faible et d'une raison égarée : on le revêt d'une robe blanche, comme un insensé, et on le renvoie à Pilate : *Et illusit indutum veste alba*[2].

Et voilà, mes Frères, comme Jésus-Christ, dans ses serviteurs, est tous les jours traité dans le monde, et surtout à la cour des rois. Si les gens de bien s'y dispensent de certains plaisirs ; s'ils se taisent à certains discours ; s'ils ne se conforment pas à certains usages ; s'ils se font un scrupule de certains abus que l'exemple commun autorise ; loin d'admirer en eux la force de la grâce et la grandeur de la foi, qui peut résister au torrent des plaisirs et des exemples, on traite leur piété et la magnanimité de leur vertu de petitesse d'esprit. On les regarde comme des hommes oiseux et bornés, qui manquent d'élévation et de courage, et incapables de suivre des routes plus brillantes. On croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talents, n'ont rien de mieux à faire ; on s'applaudit de ne pas leur ressembler ; on s'estime trop soi-même pour se croire propre à remplir les devoirs sublimes de la religion ; on se croit né pour de plus grandes choses que pour servir Dieu, que pour sauver son âme, que pour mériter un royaume immortel, que pour être reçu dans cette cité éternelle, où tous les citoyens seront rois, et où, toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité et de la gloire.

Monde profane ! vous mépriserez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous condamnera toujours ; sa croix vous paraîtra toujours une folie, parce qu'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé ! vous rejetterez toujours Jésus-Christ, parce

[1] Luc, XXIII, 11.
[2] *Ibid.*

que Jésus-Christ vous a rejeté lui-même de son héritage ; vous traiterez toujours ses disciples d'insensés, parce que leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable ! vous livrerez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous incommode et vous embarrasse ; vous sacrifierez toujours la conscience et le devoir à des intérêts vils et rampants, parce que vous ne connaissez pas Dieu, et que vous n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup, et qui ne peut jamais réussir à remplir vos désirs et votre attente. Monde injuste ! vous persécuterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire ; vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parce qu'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte, et que les plus gens de bien vous ressemblent. Monde insensé ! vous rougirez toujours de Jésus-Christ, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une faiblesse, parce que vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parce que vous la retiendrez toujours dans l'injustice ; et Jésus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain qui résistera à la vérité de sa doctrine ; un aveuglement de jalousie, qui résistera à la vérité des Ecritures ; un aveuglement de légèreté et d'ingratitude, qui résistera à la vérité de ses miracles ; un aveuglement d'ambition, qui résistera à la vérité de son innocence ; enfin, un aveuglement d'impiété, qui résistera à la vérité de sa royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité, en condamnant Jésus-Christ ; il faut voir comment Jésus-Christ sur la croix devient aujourd'hui le grand témoin de la vérité, pour condamner le monde par elle.

DEUXIÈME PARTIE.

La mort de Jésus-Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs et les préjugés des passions humaines ; et c'est aujourd'hui proprement que le Père a établi son Fils, comme il est dit dans Isaïe, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette : *Ecce testem populis dedi eum* [1].

Or, nous avons vu que le monde, en rejetant aujourd'hui Jésus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Ecritures, qui rendaient témoignage de lui ; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avait tant de fois annoncée ; sur la vérité de ses miracles, dont il avait été témoin ; sur la vérité de son innocence, dont il était convaincu ; et enfin, sur la vérité de sa royauté, qu'il avait auparavant reconnue. Jésus-Christ sur la croix condamne aujourd'hui le monde, rendant [2] un grand témoignage à toutes ces vérités ; à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort ; à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances ; à la vérité de ses miracles, en les renouvelant sur le Calvaire ; à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux ; enfin, à la vérité de sa royauté, en établissant sa puissance et conquérant le monde par la croix. Et c'est ainsi qu'il n'était venu dans le monde que rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni,... ut testimonium perhibeam veritati* [3].

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes Frères, la mort de Jésus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures. C'est elle seule qui en justifie les prophéties ; qui en développe les prédictions ; qui en éclaircit les obscurités ; qui en explique les figures. C'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles ; les ténèbres des prophéties deviennent impénétrables ; le détail du culte et des cérémonies de la loi paraît puéril ; une nuit épaisse est répandue sur ce livre divin. Mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour ; à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siècles, on voit clair dans toutes ses figures ; on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies ; on entre dans le sens de toutes ses prophéties ; on sent la vérité et la divinité de nos livres saints. C'est ici cet Agneau occis [4] depuis l'origine du monde ;

[1] Isaïe, LV, 4. — [2] *Rendant*, 1764 ; *En rendant*, 1745.
[3] Jean, XVIII, 37.
[4] *Occis* ; on est étonné de trouver cette expression vieillie dans Massillon. Au reste, ce sermon porte ainsi plusieurs marques qui me font penser que c'est une des premières compositions de l'orateur, retouchées sans doute et remaniées plus tard, surtout pour la cour, mais où se voient encore les traces de la jeunesse et comme du provincialisme, d'ailleurs si vite disparu de l'enfant d'Hyères et du prédicateur de Montpellier.

cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie ; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort, et prêt à être immolé sur la montagne sainte ; ce Joseph, livré par ses propres frères, et devenu le sauveur de l'Egypte ; ce Job, l'homme de douleur, et méritant, par sa patience et par ses afflictions, de rentrer en possession de ses biens et de sa gloire ; ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte et d'ignominie, accompagné des anathèmes et des dérisions de son peuple qui l'outrage et qui l'insulte ; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme, et ressuscité pour sauver Ninive. Enfin, depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant, et en tracer de loin dans les livres saints les symboles et les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçait que le sang de Jésus-Christ ratifierait l'alliance nouvelle que le Seigneur devait contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figurait la corruption des nations purifiée par le bois sacré de la croix. Le serpent d'airain, élevé et devenu le remède des plaies du peuple, n'était que le symbole de Jésus-Christ élevé en croix, et devenu le remède de nos plaies et de nos souillures. Enfin, on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jésus-Christ, tout est prédit dans les livres saints et dès le commencement annoncé aux hommes : le fiel dont il devait être abreuvé ; les crachats dont on le couvre ; les clous qui percent ses mains et ses pieds sacrés ; le sort, qui partage ses vêtements ; la perfidie du disciple qui le livre et qui déchoit de son apostolat ; les deux malfaiteurs au milieu desquels il expire ; la lance qui ouvre son côté ; ses os qui ne sont pas brisés ; la forte clameur qu'il pousse vers son Père ; de sorte que les prophéties ne paraissent plus qu'une histoire claire et anticipée des douleurs et des opprobres de la croix.

C'est ainsi que la mort de Jésus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce mystère, qui révolte si fort la raison, et qui est la folie du gentil, et le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre foi, la certitude de nos livres saints, et la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît et mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies ; que les peuples, témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité ; que ce livre divin se répandît dans toutes les nations, et qu'il fût jusqu'à la fin des siècles, le garant de notre foi, le fondement de nos espérances, la règle immuable de notre culte, le rocher mystérieux, où tous les efforts de l'orgueil humain, et toute la violence des superstitions et des sectes, viennent se briser; et enfin le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos mystères ! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, et vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse et la sublimité de vos voies, sous des apparences viles et insensées, en nous conduisant à la vérité par l'humilité, et révoltant les faibles lumières d'une vaine raison, pour en éclaircir les ténèbres. Premier témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend, en second lieu, un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Il nous avait appris que bienheureux ceux qui souffrent, et que la violence qu'on se fait à soi-même était l'unique ressource du salut : toute sa doctrine semblait se réduire à humilier l'esprit et à mortifier les sens. Or, nul philosophe jusqu'à lui n'avait annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances : c'était là ce secret du royaume des Cieux, jusque-là inconnu aux enfants du siècle. Il fallait donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes; qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avaient précédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissaient avec plaisir de tout, et que les humiliations et les douleurs de sa mort devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort; et quelles douleurs ! le fiel et l'absinthe, dont on l'abreuve, l'infection des crachats [1], dont on couvre son visage adorable; les coups de fouet, qui déchirent son corps sacré ; les soufflets

[1] Dans sa première passion, d'une si touchante éloquence, Massillon avait dit : « Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir. Détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge, des

barbares, qui le meurtrissent; la couronne d'épines, qui le perce; la pesanteur de la croix, qui l'accable; les clous, qui l'y attachent; les efforts inhumains, qui le crucifient. Quelles douleurs! son esprit affligé par l'horreur de nos crimes, son cœur contristé par l'inutilité de ses souffrances; son amour accablé par l'ingratitude de son peuple, et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui, du haut de la montagne sainte, et la réponse décisive à tous nos vains prétextes.

Car, mes Frères, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple? Quoi! notre innocence? une vie régulière, exempte de certains excès, et qui semble nous dispenser de cette vie de larmes et de mortification, qui ne paraît destinée qu'à punir les grands crimes? Mais Jésus-Christ, saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son ministère que par les souffrances; n'opère notre salut que par la croix; ne devient homme que pour devenir l'homme de douleur: ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces?

Mais d'ailleurs, votre innocence? Grand Dieu! vous nous connaissez; vous avez compté nos pas dès le sein de nos mères; vous avez suivi les routes les plus secrètes de nos passions; vous avez prévu nos chutes, avant même que nous fussions tombés; nos premières mœurs et nos dernières voies, tout est également présent à vos yeux: *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua* [1]; et vous savez, grand Dieu, quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré, et que ce fantôme de vertu qui nous abuse, tombera et s'évanouira devant la lumière et l'éclat terrible de vos jugements et de votre justice.

Quoi encore? notre rang et l'élévation où la Providence nous a fait naître? Mais Jésus-Christ, le successeur de tant de rois, le roi immortel des siècles, a-t-il cherché, dans la grandeur de ses titres, des raisons qui le dispensassent de la croix et de la violence? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur, son sceptre, sa pourpre, sa couronne; comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux grands qu'au peuple, parce qu'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier [1]; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources et les instruments de leurs souffrances; et que le privilège de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des fidèles.

Quoi encore? la faiblesse de la santé, et la délicatesse du tempérament? Mais le corps de Jésus-Christ, formé par l'Esprit-Saint, et le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri et brisé pour nous. Mais d'ailleurs quelle est cette faiblesse de tempérament, qui a tant de force pour soutenir la fatigue des passions et pour courir dans les voies de l'iniquité, et qui n'est faible et sans courage que lorsqu'il faut aller à Dieu, et faire un seul pas dans les voies de la justice?

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'est pas un maître si cruel, et qui nous aime trop pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? Mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé son Fils unique, et dans lequel seul nous sommes dignes de son amour? Et cependant, quel calice lui a-t-il ordonné de boire? par quelles tribulations l'a-t-il fait passer? Si le Juste est traité avec tant de rigueur, réservera-t-il toute son indulgence pour les coupables?

Quoi enfin? les rigueurs et les difficultés de la pénitence? Mais, mes Frères, comparons la violence que la religion nous impose, aux souffrances de Jésus-Christ; et soutenons, si nous pouvons, ce parallèle. Hélas! nos violences consistent plutôt à nous priver de quelque plaisir qu'à souffrir quelque peine, à retrancher quelques superfluités qu'à nous imposer des privations douloureuses, à ne pas tout accorder aux sens qu'à les mortifier: et encore ces privations légères, par combien d'endroits sont-elles adoucies? la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous suit, l'é-

crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avaient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il fallait glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire pour le dérober à de si indignes outrages».

[1] Ps. CXXXVIII, 5.

[1] N'oublions jamais quel est l'auditoire de Massillon, Louis XIV et sa cour; et rappelons-nous que si le ministre de l'Evangile a le droit de parler avec liberté aux grands, c'est surtout le vendredi-saint, en prêchant la passion de Jésus-Christ.

lévation qui nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes Frères ; et si nous ne souffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ? Second témoignage que Jésus-Christ sur la croix rend à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations et par ses souffrances.

Il rend en troisième lieu, sur la croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, et couvrant toute la terre de ténèbres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance, et qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles ; c'est en convertissant un scélérat, qui expire à ses côtés ; c'est en changeant le cœur du centenier même, qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité ; c'est en touchant les spectateurs de sa mort, et les obligeant de s'en retourner, en frappant leur poitrine, et répandant des larmes de componction et de pénitence : *Et revertebantur percutientes pectora sua* [1]. Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ ; la conversion des grands pécheurs ; et remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la croix, la grandeur de sa puissance dans sa faiblesse.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusque-là avait vécu sans Dieu dans ce monde, et n'avait point apporté d'autre disposition à la mort que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant, cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée, où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint qu'aux crimes qu'on déteste, où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé ; dans ce dernier moment où Dieu, jusque-là méprisé, méprise à son tour et se retire ; où la mesure est comblée, où les grâces de repentir sont d'ordinaire refusées [2] ; dans ce dernier moment où le pécheur est déjà jugé, et où la surprise de sa mort est d'ordinaire la juste punition de l'impénitence et du désordre de toute sa vie ; dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grâce et le salut. La première aspersion du sang de Jésus-Christ, qui coule de la croix, purifie en un instant toutes les souillures de sa vie ; il reconnaît la gloire et la divinité de son Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit ; après une vie toute de crimes, il reçoit en mourant, de la bouche même de Jésus-Christ, l'assurance du pardon ; et le dernier moment où il expire, devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes Frères, le grand miracle de la mort de Jésus-Christ, la conversion d'un pécheur mourant ; et cependant il n'est point de pécheur qui ne se promette le même prodige en ce dernier moment. On croirait être insensé d'attendre que le soleil s'éclipsât encore ; qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du temple se déchirer ; que tous les miracles qui s'opérèrent alors, se renouvelassent encore. Quelle folie donc de se promettre le miracle de la conversion opéré sur un pécheur mourant ; prodige plus grand et plus merveilleux que tous les autres miracles qui se passent sur le Calvaire ! Il fallait que ce grand sacrifice, prédit dans tous les siècles et si nécessaire au genre humain, fût marqué par des circonstances uniques, et jusque-là inouïes ; que tout y fût singulier ; que tout y rendît témoignage par sa nouveauté à la gloire et à la divinité du Fils de l'Homme. Mais Jésus-Christ mort une fois, il ne meurt plus [1], dit l'Apôtre ; les rochers ne se brisent plus, les morts ne ressuscitent plus, toute la terre ne se couvre plus de ténèbres, le voile du temple ne se déchire plus, les pécheurs mourants ne se convertissent plus ; et les conversions au lit de la mort n'ont que cet exemple et ce prodige pour elle.

Le second pécheur, dont Jésus-Christ sur la croix opère la conversion, est un pécheur incrédule, un centenier gentil, qui jusque-là n'avait regardé Jésus-Christ qu'avec dérision, et sa doctrine comme une imposture. Cependant, l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les grâces, qui rend inutiles tous les secours de la religion, et change en poison les remèdes mêmes, l'incrédulité devient aujour-

[1] Et... percutientes pectora sua revertebantur. *Luc*, XXIII, 48.

[2] Quelle désespérante doctrine ! Massillon, afin de mieux persuader à ses auditeurs qu'il ne faut pas compter sur la dernière heure pour se convertir, outre l'enseignement c' rétien et méconnait la miséricorde divine.

[1] Christus, resurgens ex mortuis, jam non moritur. Rom., VI, 9.

d'hui le triomphe de Jésus-Christ mourant. Ce centenier est frappé des merveilles de sa mort. Ce n'est pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des spectateurs, qu'il arrive à la connaissance de la vérité, c'est en considérant Jésus-Christ, sa puissance dans ses opprobres, sa douceur envers ses ennemis, sa patience et sa majesté dans les tourments, son amour pour les hommes, l'innocence de ses mœurs, la sainteté et la divinité de ses maximes : voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'imposture n'aurait pas eu recours à un moyen si triste et si rebutant, pour séduire les hommes; qu'elle aurait flatté ou leurs passions ou leur orgueil; qu'elle leur aurait proposé, comme les autres philosophes, une doctrine agréable aux sens, ou flatteuse à l'esprit et à la curiosité : mais qu'il n'y avait que le Fils de Dieu qui pût se faire des disciples par la croix; attirer les hommes, en ne leur proposant que des persécutions et des souffrances; en leur interdisant tous les plaisirs, et ne leur promettant ici-bas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine, que les larmes, les croix et les violences : mais qu'il n'y avait que le maître des cœurs qui pût prétendre d'attirer tous les hommes par une loi sévère et humiliante, qui les allait tous révolter, et venir établir un nouveau culte, par les voies les plus propres à le renverser et à l'éteindre : *Vere Filius Dei erat iste* [1].

Enfin, la troisième sorte de pécheurs, que Jésus-Christ convertit sur la croix, est une troupe inutile de spectateurs que la seule curiosité avait attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animaient les scribes et les pharisiens, et n'opposant point d'autre obstacle à la grâce qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter que les passions les plus criminelles; touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, et des grâces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé et brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua* [2].

L'oserai-je dire, mes Frères ? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit et au spectacle des souffrances du Sauveur? Des pécheurs scandaleux, et chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jésus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le calvaire, et à ce saint spectacle renouvelé dans nos temples, que comme à un supplice, qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Eglise consacre aux mystères douloureux de Jésus-Christ, et où la liberté des plaisirs publics est suspendue, comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impose, qui en murmurent et en comptent tous les moments, comme s'ils étaient sur la croix eux-mêmes; des pécheurs incrédules, et qui n'assistent, comme le centenier, à ce spectacle de religion, que pour satisfaire aux devoirs d'une charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à tout ce que le monde lui-même exige d'eux, mais qui en secret regardent la croix comme une folie, et insultent peut-être aux souffrances de Jésus-Christ, et à la piété et au deuil public des fidèles; enfin, des pécheurs mondains et oiseux, que la seule curiosité attire au récit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni désir d'une vie plus sainte, qui suivent la multitude et ne viennent sur le Calvaire que comme spectateurs, que parce que la foule y court, et que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvelez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur, les miracles du Calvaire; le moment où vous expirez est le moment des grâces et des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert des sources de bénédictions capables de purifier les âmes les plus souillées et les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs au pied de votre croix : vos mains étendues pour les recevoir; votre cœur ouvert et prêt à leur pardonner; la soif extrême que vous avez de leur salut; la forte clameur que vous poussez pour eux vers le trône de votre Père. C'est aujourd'hui, ô mon Dieu, le jour de vos miséricordes. Du haut de ce bois sacré, jetez encore quelques-uns de ces regards puissants sur les pécheurs qui vous environnent; et consacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces conversions éclatantes, qui fassent sentir la vertu de votre sang et la perpétuité de votre sacrifice. Troisième témoignage que Jésus-Christ sur la croix rend à la vérité de ses miracles, en les renouvelant.

[1] Matth., XXVII, 54.
[2] Et... percutientes pectora sua revertebantur. *Luc*, XXIII, 48.

Il rend, en quatrième lieu, témoignage à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, mes Frères, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre, et de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions et d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient ; il meurt en demandant grâce à son Père pour ses ennemis. Il ne méprise pas leur fureur et leurs outrages : c'eût été souffrir en philosophe ; il ne leur reproche pas ses bienfaits et leur ingratitude : c'eût été souffrir en homme faible ; il ne les menace pas de sa puissance : c'eût été souffrir en homme vain ; il ne se console pas par l'espérance de leur punition : c'eût été souffrir en homme piqué et sensible ; il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie : c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux ; il n'est occupé que de leur salut ; il semble oublier dans ce dernier moment ses disciples les plus fidèles ; il ne demande rien pour eux à son Père ; il ne pense qu'à ses ennemis ; il ne prie, il ne parle que pour eux ; il ne demande que pour eux des grâces à son Père ; et c'est souffrir en Homme-Dieu. Ils le maudissent, et il les bénit ; ils demandent sa mort, et il demande leur grâce ; ils veulent prendre sur eux et sur leurs enfants le crime de son sang répandu, et il ne veut pas qu'on le leur impute.

Père, pardonnez-leur, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* [1]. Souvenez-vous, ô mon Père, que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfants ; que par le prix du sacrifice que je vous offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers et mes frères ; que vous n'êtes plus un juge armé pour les perdre, mais un père toujours prêt à les sauver ; et qu'en m'attachant à la croix, ils se sont élevé un asile qui doit les mettre à couvert de vos foudres et de vos vengeances : *Pater, dimitte illis.* Ne regardez pas les mains qui m'ont percé ; ne regardez que le sang qui coule de mes plaies, pour apaiser votre justice, et effacer le crime de ceux qui m'immolent : *Pater, dimitte illis.* Ils ignorent encore que c'est vous qui m'avez envoyé ; pardonnez à des aveugles, qui croient rendre gloire à votre nom, en me mettant à mort. Ils ne savent pas que ce sang qu'ils répandent, va sanctifier tout l'univers ; que cette victime qu'ils immolent, est le prix du salut de tous les hommes ; que cette croix, où ils m'ont attaché, va devenir la vie et la résurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le remède des maux du genre humain ; qu'elle va répandre dans toute la terre la connaissance de votre nom, et vous former parmi tous les peuples des adorateurs en esprit et en vérité. Père saint ! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma croix, ne leur imputez pas une faute si heureuse ; et pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens inestimables qui vont en revenir à la terre : *Non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas qu'en me faisant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité ; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivants, ils vont l'élever au-dessus des principautés et des puissances ; qu'en me rejetant, ils vont me faire connaître de tous les peuples ; qu'en refusant de me faire reconnaître pour roi, ils vont m'établir prince du siècle à venir, juge de toutes les tribus, seigneur de toutes choses, et m'assurer toute puissance dans le ciel et sur la terre. Père saint ! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promise, à mes opprobres et à mes souffrances, pardonnez à des aveugles qui servent, sans le savoir, à l'exaltation de mon nom et à l'agrandissement de mon royaume : *Non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas que le crime de ma mort va combler la mesure de leurs pères ; que vont venir des jours sur eux, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté ; où Jérusalem va devenir une affreuse solitude ; où son autel sera détruit, son temple abandonné, et devenu une triste masure ; ses citoyens, errants et fugitifs ; et votre héritage qu'ils ont souillé du sang innocent, livré à une malédiction éternelle. Père juste ! mais vous, qui leur préparez ces jours de visite et de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger ; sauvez les restes d'Israël ; épargnez les branches d'une racine sainte ; sauvez un peuple que vous avez choisi ; ne perdez pas pour toujours mes frères selon le sang, les os

[1] Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt. *Luc*, XXIII, 34.

de mes os, et la chair de ma chair ; ne retirez pas votre salut de Juda, d'où le salut est sorti; épargnez les enfants des saints ; rassemblez enfin un jour les dispersions d'Israël ; réunissez-les dans les derniers temps au tronc dont ils se sont séparés ; rappelez-les dans l'enceinte de la véritable Jérusalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, et qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des boucs et des taureaux, mais le renouvellement et les signes mystiques du grand sacrifice, que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatrième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de son innocence, en priant pour ses ennemis.

Enfin, il rend, en dernier lieu, témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par la croix. Le monde lui avait disputé la réalité et l'éclat de sa royauté ; il ne l'avait traité de roi que par dérision ; toutes les marques de sa royauté avaient été de nouveaux opprobres ; le sceptre, un vil roseau ; la pourpre, une robe d'ignominie ; la couronne, une couronne de douleur ; le trône, un bois infâme, et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce faible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géants de la terre, et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des Césars plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes les plus superbes ; et un roi du premier trône du monde, et du sang le plus auguste de l'univers, ira exposer sa vie et sa liberté, pour en rapporter en triomphe les débris précieux dans sa patrie ; plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor, que s'il avait conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, au pied duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes ; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre ; un trône de grâce et de miséricorde, au pied duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut ; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle ; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance. La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux ; le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint ! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore ; la malice de ses frères, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance ; il est sorti du puits fatal où l'envie l'avait enseveli ; et tous les peuples de l'Egypte, et l'univers entier, reconnaît sa domination et son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit*, *et ipse dominatur in omni terrâ Ægypti* [1].

Mais, mes Frères, tout reconnaît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ ; sa croix triomphe du ciel et de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs et de l'incrédulité des gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnaissent ; et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos* [2] ? Les morts entendent aujourd'hui sa voix, et sortent de leurs tombeaux ; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa croix : « Levez-vous, ô vous qui dormez d'un sommeil de mort ; sortez de la profondeur de vos crimes et de vos ténèbres, et ce Jésus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdue : *Surge, qui dormis; et exurge à mortuis, et illuminabit te Christus* [3] ». Les rochers se brisent, et nos cœurs plus insensibles ne sauraient s'amollir ? Le voile du temple se déchire ; et le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si longtemps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'ouvrir et se déchirer ; et nous tenons encore cachés au dedans de nous ces

[1] Gen., XLV, 26.
[2] Luc, XIX, 14.
[3] Ephes., V, 14.

mystères d'abomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits immondes, et un théâtre affreux de remords, de confusion et de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce royaume de ténèbres, où nous vivons, pour entrer dans un royaume de lumière? Ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici des esclaves misérables d'un monde, qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? Et refuserons-nous de prendre Jésus-Christ qui vient de mourir pour nous, pour notre roi et notre seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction et leur reconnaissance; et s'ils s'obstinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang, pour arriver à la vie éternelle? Ainsi soit-il.

SOIXANTE-SIXIÈME SERMON.

PREMIER SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES (1704).

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

ANALYSE.

Division. — *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; d'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, dont celle de Jésus-Christ est le modèle, est si peu constante et si peu durable? J'en trouve trois causes: 1° Les précautions négligées après la conversion; 2° Les résolutions violées; 3° Les réparations omises.*

Première partie. — *Les précautions négligées.* Première cause des rechutes, les précautions de nécessités et les précautions de pure sûreté que l'on néglige.

1° Les précautions de nécessité. J'appelle ainsi la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas et on retombe, parce qu'on se promet désormais à soi-même plus d'attention et plus de fidélité lorsqu'on s'y trouvera. On se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre. On se fait à soi-même mille raisons spécieuses, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jésus-Christ, après sa résurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour sa vie glorieuse, ne l'expose pourtant point à la fureur des Juifs. Or, je dis premièrement qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour vous. Troisièmement, que votre propre expérience vous devrait ici tenir lieu de preuve, puisque, mille fois dégoûté de votre passion, la même occasion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le péril deviendra moindre; et je vous dis de la part de Dieu que toute disposition qui nous conduit au péril, est profane et criminelle, parce que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre faiblesse.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce serait un éclat qui donnerait lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez su vous défendre; et je vous dis de la part de Dieu que vous seul ignorez ce que le public pense; que les soupçons naissent plus de votre assiduité qu'ils ne naîtront de votre éloignement; qu'après tout il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir; que les rompre, ce serait ruiner sans ressource votre fortune; et je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tou pour sauver son âme.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; et je vous dis de sa part qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, et qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire.

Vous dites que vous voudriez inspirer les nouveaux sentiments que Dieu vous donne aux personnes qui vous ont séduit ; et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère ; vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres ? Commencez par pleurer vos passions propres avant de corriger les passions d'autrui : les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière.

2° On néglige encore plus les précautions de pure sûreté, et cette négligence devient un principe certain de rechute. Une âme qui revient à Dieu après le péché, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances, dans le cœur, dans l'esprit, dans l'imagination, etc. La grâce qui a guéri ses plaies lui en a encore laissé les impressions et les faiblesses : dans ce nouvel état de justice cette grâce ne peut donc se conserver que par des précautions infinies. Cependant, vous voulez vivre au sortir des sacrements et dans cet état de faiblesse, comme des justes solidement établis, et qui n'auraient plus rien à craindre. Vous fuyez les occasions qui vous ont séduit, et vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire. Le crime vous alarme ; le danger ne vous touche pas. Vous ne changez rien au fond de votre vie, vous n'en voulez retrancher que le désordre : vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber ; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier et un changement universel de conduite.

Mais remarquez que Jésus-Christ, après sa résurrection, ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle ; tout est nouveau et changé en lui ; ce n'est plus cet homme de douleur chargé de nos infirmités et de nos misères, c'est un roi glorieux ; en un mot sa résurrection est une vie toute nouvelle ; tel est le modèle d'une vie ressuscitée. En effet, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grâce.

Car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule et la corruption de notre cœur, hélas ! pourrons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes ?

Secondement, le passé devrait ici nous tenir lieu de preuve ; la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux ? vous évitiez cependant les grands écueils qui venaient de vous voir périr ; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé ? c'est que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvait vous y conduire. Quand même vos résolutions seraient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, et votre cœur plus touché, les suites seront encore les mêmes ; parce que ce qui fait persévérer dans la grâce, ce n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient. Il ne faut donc pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle ; les premières impressions de la grâce, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes ; mais la vie chrétienne n'est pas dans les sentiments passagers ; elle est dans une fidélité constante et durable.

Vous répondrez peut-être que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables, et que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela je réponds, premièrement, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard ; que Pierre sur les flots était plus en sûreté que Jonas dans le navire ; mais que si nous sommes de bonne foi, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent. Secondement, que si vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez presque plus d'occasions de vertu que de chute.

Les gens du monde se rassurent peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels ils vivent, ne font aucune impression marquée sur leur cœur ; pourquoi donc les leur interdirait-on ?

A cela je pourrais répondre, premièrement, que les impressions du mal sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins sensibles. Secondement, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus ; enfin, qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne foi, lorsque vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur, c'est que, lorsque vous revenez enfin de vos égarements, vous nous alléguez sans cesse votre faiblesse, et le malheur d'un tempérament fragile, pour les excuser.

Deuxième partie. — *Résolutions violées après la conversion.* Seconde cause des rechutes. Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Pour nous, nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré ; mais les accomplissons-nous après être ressuscités ? Hélas ! ces résolutions si essentielles à notre salut n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées ; bientôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus subsisté, même dans le souvenir. Voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte.

1° Parce que nos résolutions renfermaient les moyens uniques de notre persévérance, et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée.

2° Dieu, vous ayant inspiré ces résolutions, à vous dans les premiers moments de votre conversion, il vous avait fait connaître que c'étaient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grâce reçue ; vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grâce voulait vous mener.

3° C'est que la conscience, accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes.

4° C'est que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu, qui avait opéré en vous ces mouvements de salut; il semble que les grâces de Dieu vous fatiguent. Or une âme que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes : il la vomit, il la rejette et l'abandonne à elle-même.

Troisième Partie. — *Réparations omises après la conversion.* Dernière cause de nos rechutes. Tout est réparé par la résurrection de Jésus-Christ. Pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne. Nous omettons :

1° Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance. On veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parce que la conscience crie ; mais on ne se propose dans la vertu que l'exemption du crime même ; on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ.

2° Les réparations de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on se contente de renoncer à certains vices criants qui étaient à charge ; mais d'en venir à certaines discussions qui auraient des suites, et qui nous engageraient en des démarches désagréables, on n'y pense pas ; et de là tant de murmures contre la piété.

3° Les réparations de scandale. Je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage outré et continuel de

la médisance : on ne répare pas ce scandale; ou si on le répare, c'est en ne faisant plus à la vérité le public confident de ses discours empoisonnés, mais en les confiant à un petit nombre de personnes devant lesquelles on se donne d'autant plus de licence, qu'on se contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu ? ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre faiblesse ; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur.

Jésus-Christ, étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort n'aura plus d'empire sur lui. Rom., VI, 9.

La victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort et sur le péché, lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Eglise, la fidélité de ses disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la croix, et le salut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité qu'il laisse dans le tombeau, et dont il ne s'était chargé que pour en délivrer à jamais ce corps mystique, qui doit monter avec lui dans le ciel, pour y glorifier éternellement la sainteté de son Père. Tout ce qu'il avait encore de mortel et de terrestre, a été attaché à la croix ; mort une fois, il ne mourra plus désormais. La puissance que le Père lui donne aujourd'hui ne lui sera plus ôtée ; son nouveau règne ne finira plus ; et sa vie glorieuse et ressuscitée n'aura plus d'autres bornes que celles des siècles éternels, et de la gloire de Dieu même : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Frères, le grand caractère de la résurrection de Jésus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avaient été ressuscités par son ministère, ou par celui des prophètes, que pour mourir encore ; et l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle : *Jésus-Christ*, *ressuscité d'entre les morts*, *ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante et si peu durable ? D'où vient que la grâce du temps pascal ne fait que des conversions passagères ; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant ; et que nos anciennes passions attendent à peine la fin de la solennité, pour reprendre leur premier empire ?

Cherchons, mes Frères, les raisons d'un malheur si commun et si déplorable ; avoir connu les sources du mal, c'est en avoir déjà trouvé le remède. Vous ne persévérez pas dans la vie nouvelle et ressuscitée, où la grâce des sacrements vient de vous établir : premièrement, parce que vous n'évitez pas avec assez de soin tout ce qui peut ou l'affaiblir en vous, ou vous la faire perdre ; secondement, parce que vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conserver ; troisièmement enfin, parce que vous manquez de réparer tout ce qui devait l'être, et sans quoi votre nouvelle vie ne pouvait être durable.

Et voilà, mes Frères, les trois causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité : les précautions négligées, première cause ; les résolutions violées, seconde cause ; les réparations omises, dernière cause. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie, en chantant avec l'Eglise : *Regina cœli.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas, mes Frères, qu'une des causes les plus ordinaires des rechutes, après la solennité sainte, c'est que la pénitence n'avait pas été sincère et véritable. On ne se corrige point, parce qu'on ne s'était pas converti ; il n'y a aucun changement dans les mœurs, parce qu'il n'y en avait point eu dans la volonté, et les sacrements nous laissent toutes nos passions, parce que nous les avions toutes portées aux pieds du tribunal sacré, sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune, parce que nous en avons déjà parlé ailleurs, et que de plus, elle ne regarde que les pécheurs que la grâce du temps pascal n'a pas ressuscités, qui ont trouvé une nouvelle

mort dans les sacrements, loin d'y trouver une vie nouvelle; et que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc, mes Frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent, ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette solennité sainte; qu'un cœur brisé et humilié les a préparés à la grâce des sacrements; et qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle et ressuscitée, promise à ceux qui étaient déjà morts avec Jésus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence; je suppose que les vérités saintes entendues durant ces jours de salut; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs; que des sentiments de grâce formés par l'Esprit-Saint; que la lassitude des passions, que les dégoûts du monde, que le vide des plaisirs, que la chimère des espérances, que la tristesse secrète du crime, que tout cela ensemble a formé au dedans de vous une résolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop longtemps portées; et de chercher dans le service de Dieu, et dans des mœurs plus pures, une paix et des consolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or, je dis que la première cause de vos rechutes, après des démarches de pénitence, qui semblaient promettre une vie toute nouvelle, est dans les précautions négligées; je dis, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de nécessité la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable; la présence et l'assiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des passions injustes; les plaisirs et les sociétés où l'on ne se propose que le crime, les familiarités et les libertés où la perte de la grâce est sûre; en un mot, certaines situations incompatibles avec le salut.

Et voilà, mes Frères, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amendement et de conversion. On se promet à soi-même plus d'attention et plus de fidélité dans ces occasions dont nous venons de parler; on se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséance; ce seraient des discours publics, si l'on venait à rompre tout d'un coup, et on ne veut pas s'y exposer; des raisons de devoir : ce sont des liens et des engagements indispensables, et on ne saurait les rompre; des raisons de prudence : ce serait un éclat, et on veut l'éviter; des raisons de fortune : ce serait ruiner sans ressource ses affaires, et on ne peut pas tout abandonner; des raisons d'impossibilité prétendue : on n'en est pas le maître, et Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; enfin, des raisons même de religion : on ramènera peut-être à Dieu ceux qui nous en ont éloignés autrefois, et l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes Frères, le mystère de Jésus-Christ ressuscité va nous fournir, pour confondre ces vains prétextes, de grandes règles et des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre, après sa résurrection et dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem; il n'apparaît qu'à ses disciples; il ne se montre que dans des lieux solitaires et écartés; et comme si la nouvelle vie qu'il a reçue au sortir du tombeau était encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu, et qu'exposer la grâce à des périls certains, c'est l'avoir déjà perdue.

Et certes, mes Frères, je ne vous dis pas premièrement qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que sa protection deviendra le prix de votre témérité; et que ses grâces seront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour nous; un crime, parce qu'aimer le péril, c'est aimer tout ce qui conduit à la chute; un crime, parce que ne pas craindre de retomber, c'est ne faire aucun cas de la grâce qui nous a relevés; un crime, parce que ne vouloir pas s'éloigner des occasions, c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence; un crime, parce que revoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs, c'est n'être pas fâché d'avoir été coupable; un crime, parce que ne pouvoir perdre de vue tout ce qui réveille les passions, c'est les porter encore toutes dans le cœur; un crime enfin, parce que chercher soi-même à combattre, c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas en dernier lieu que votre propre expérience vous devrait ici tenir lieu de preuve; que mille fois dégoûté de votre passion, et de l'objet infortuné qui l'avait allumée dans votre cœur; rebuté de ses caprices et de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes; sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts et vos projets; un instant de péril a renoué vos chaînes; toutes vos résolutions ont échoué contre cet écueil fatal; et que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu que toute disposition qui nous conduit au péril est profane et criminelle; que plus la grâce a opéré dans notre cœur des désirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'exposer son opération, et les miséricordes du Seigneur sur notre âme; que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre faiblesse; et qu'enfin, ce qui fait le crime dans les périls, n'est pas l'intention d'y succomber; c'est l'imprudence et la témérité qui les cherche.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce serait un éclat qui réveillerait l'attention du public, et qui donnerait lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis de la part de Dieu que vous seul ignorez ce que le public pense, et que ces soupçons que vous voulez éviter, naissent plus de vos assiduités qu'ils ne naîtront de votre éloignement et de votre fuite; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, et par là, plus vous rendez la rupture difficile et l'éclat inévitable; et qu'enfin un homme qui est au milieu des flammes, n'examine pas tant pour se sauver; que la promptitude de sa fuite prévient toutes ses réflexions; et qu'il suffit de sentir qu'on va périr pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir et de sauver votre âme; que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point; que nul n'est obligé malgré lui de périr; et qu'enfin on peut se faire une bienséance de la règle et de la vertu, mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre et du vice même.

Vous dites que ce serait ruiner sans ressource votre fortune et vos affaires, et que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son âme; que la plus grande fortune d'un chrétien est de faire son salut; qu'on a tout quand on a la grâce; que c'est avoir perdu la foi, d'aimer mieux risquer son salut éternel qu'une fortune de boue; et qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne saurait plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de sa part qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous; qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire; que l'impossibilité prétendue de nos devoirs est toujours dans les prétextes de nos passions, et jamais dans nos devoirs mêmes; et qu'enfin, les obstacles prouvent seulement qu'il est difficile de se sauver, mais non pas qu'il est permis de se perdre.

Vous dites enfin que, dans les nouveaux sentiments que Dieu vous donne, vous voudriez pouvoir les inspirer aux personnes qui vous ont séduit; et que la part qu'elles ont eue à vos déréglements, les rendra plus sensibles à vos discours et à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? Vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres? A peine êtes-vous néophyte dans la foi, et vous voulez déjà en devenir l'apôtre? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'exposer votre salut, sous prétexte d'empêcher que votre frère ne périsse? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les passions d'autrui, ou par pleurer vos passions? Un lépreux qui veut remédier à la lèpre de son frère, ne le purifie pas, mais achève de se souiller lui-même. Un zèle qui cherche les périls, n'est pas un zèle du salut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour son salut propre. Et qui êtes-vous, pour vouloir être déjà un instrument des miséricordes du Seigneur sur les âmes? Les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière. Atten-

dez que Dieu vous envoie pour entreprendre son œuvre ; préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours ; édifiez longtemps vos frères, avant que d'oser les exhorter ; achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger ; et souvenez-vous que les complices de nos passions ne sauraient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, et toutes les occasions certaines de crime ; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde que des périls ; qu'elles font peu d'impression sur votre cœur ; que le long usage leur a ôté par rapport à vous tout ce qu'elles pourraient avoir de venin pour les autres ; qu'au fond, à moins de se condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde d'une certaine façon, et d'entrer dans certains plaisirs ; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré ; et que si quelquefois vous vous laissez aller, c'est plutôt une faiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose même : seconde illusion qui devient un principe certain de rechute ; et seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence, les précautions de pure sûreté.

Or, mes Frères, une âme qui revient à Dieu, après les égarements du monde et des passions, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles ; l'esprit rempli de préjugés et de ténèbres ; l'imagination souillée de mille images impures ; la volonté affaiblie par une longue servitude ; les sens déréglés par un long usage de plaisirs ; la chair rebelle et indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout est encore malade, faible, languissant, dans une âme depuis longtemps esclave du péché, et depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice ; et la grâce qui a guéri ses plaies, lui en a encore laissé les impressions et les faiblesses, c'est-à-dire les cicatrices prêtes à se rouvrir à la première occasion.

Je dis donc que, dans ce nouvel état de justice, la grâce ne peut se conserver que par des précautions infinies ; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer ; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser et de vous abattre.

Cependant, vous voulez vivre au sortir des sacrements où la grâce vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des justes solidement établis, et qui n'auraient plus rien à craindre. Vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit ; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire. Le crime vous alarme ; le danger ne vous touche pas. Vous vous faites à vous-même un plan de conduite d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés ; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes : les jeux, les spectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des discours, la sensualité des tables, les soins de l'ambition, l'amertume des jalousies et des concurrences. Vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le désordre ; les sources, les attraits, les routes qui y mènent, vous les laissez ; vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle ; vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber ; que vivre dans la grâce, c'est ne plus vivre dans le péché ; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier et un changement universel de conduite.

Or, Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle ; tout est nouveau et changé en lui ; ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire et des marques d'immortalité. Ce n'est plus cet homme de douleur chargé de nos infirmités et de nos misères ; c'est un roi glorieux, qui mène en triomphe les principautés et les puissances. En un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle, un ministère nouveau, une rédemption et une justification nouvelle : tel est le modèle d'une vie ressuscitée.

En effet, mes Frères, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grâce. Car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur ; si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle ; si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous pos-

sèdent, les inégalités qui nous entraînent; en un mot, si tout ce qui est en nous est péché ou source de péché; hélas! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes? Un malade qui porte déjà un poison lent dans le sein, n'a-t-il rien à craindre d'un air contagieux et funeste à la santé la mieux établie; et pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocents pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes?

En second lieu, le passé devrait ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir. La résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances. La révolution de chaque année vous a presque toujours trouvé, en ce saint temps, touché de vos crimes et résolu de vivre plus chrétiennement. D'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever? D'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux; et qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidèle? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venaient de vous voir périr; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chute n'aurait pas été douteuse pour vous; d'où vient donc que, malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé? N'est-ce pas que, comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvait y conduire, et que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avait conduit à le perdre?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché; et que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres : en vain les dispositions paraissent différentes; les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grâce, n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient; ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions de la grâce, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes; le premier goût de Dieu, nous trouvant lassés et dégoûtés du monde, nous saisit et nous transporte; plus même les passions avaient eu d'empire sur nous, plus la grâce d'abord nous attendrit et nous touche; le cœur, accoutumé aux sentiments les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême; et les premières larmes, dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives et plus abondantes que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle. La vie chrétienne n'est pas dans des sentiments passagers; elle est dans une fidélité constante et durable. Ce n'est pas une saillie d'un cœur facile à s'attendrir : c'est une disposition stable de foi et de componction; ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt : c'est une lampe ardente et luisante, que les vents des tentations éteignent difficilement, et qui nous montre longtemps la vérité et les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables; que, destiné par votre naissance ou par votre rang à vivre au milieu du monde et de la cour, vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part; qu'il faut suivre les usages établis; ne pas reculer à certaines propositions, de peur de paraître extraordinaire; et qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous serait aisé de vous faire un plan de vie tel que nous pourrions le souhaiter; mais qu'étant redevable à tous ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter et remplir les devoirs et les bienséances attachées à votre état.

A cela je vous réponds moi-même qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots, où Jésus-Christ lui avait ordonné de marcher, était plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avait conduit; que Daniel au milieu des lions dévorants avait moins à craindre que ce prophète infidèle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours; que ce qui fait la sûreté n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût et nos penchants y cherchent; et que si nous voulons être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore qu'il y a presque plus d'occasions de vertu que de chute attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics; et que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujétissements, en supporter les contre-temps, en étudier les révolutions et les vicissitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts et les contraintes, vous trouveriez, dans la vie du monde et de la cour, plus de leçons et de moyens de salut, que dans celle des cloîtres et des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs que les périls que vous aimez et qui n'en sont pas; et vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics, au milieu desquels vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur; et qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrais vous répondre, premièrement, que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus insensibles; qu'on se défie des sentiments marqués et profonds, et qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même; mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affaiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentiments vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines et frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées et lascives; et que souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse et plus universelle.

Je pourrais vous répondre encore que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, et qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible; le long usage des plaisirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre; ils nous souillent et nous infectent sans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piqûre que lui a faite le serpent, reçoit la seconde sans en sentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur. L'insensibilité qui nous rassure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de corruption, qu'une force qui naisse de la vertu : c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrais vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur; et que les périls contre lesquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours insensible : mais d'où vient donc que lorsque vous venez enfin nous ouvrir votre conscience au tribunal sacré, et avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confusion, vous nous alléguez si fort votre faiblesse, pour excuser vos égarements? D'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte et vous échappe; d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, et dont vous n'êtes presque plus le maître? D'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous; que ce qui serait innocent pour les autres, devient, par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard; que vous n'avez jamais su résister; que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse; qu'il faudrait vous retirer dans un désert pour être en sûreté; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin que jusqu'au premier péril qui les a attaquées; et que vous pouvez bien répondre de la sincérité et de la bonne foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même? Vous exagérez votre faiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés; et vous voulez qu'on vous croie fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu! mes propres malheurs ne devraient-ils pas suffire ici pour m'instruire? En vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidèle; j'ai toujours éprouvé qu'on le voulait en vain, tandis qu'on voulait encore s'exposer au milieu des flots et des écueils; et tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me* [1]. O mon

[1] Ps. LXVIII, 3.

Dieu, vous seul savez que, le plus faible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissais de ma confusion et de ma faiblesse : *Deus, tu scis insipientiam meam... et confusionem meam*[1]. Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets, où à peine relevé de ma chute, vous m'avez vu retomber à l'instant ; tirez-moi de cette boue où je ne saurais marcher, sans enfoncer tous les jours davantage : *Eripe me de luto, ut non infigar*[2]. Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légèreté et de mon inconstance ; je sens que, malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidèle ; fixez enfin les incertitudes de mon âme ; délivrez-la de sa propre instabilité : *Intende animæ meæ, et libera eam*[3]. Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore. Je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête ; que mes soupirs et mes promesses tant de fois violées ne soient à vos yeux comme des dérisions et des outrages ; et que les flots qui m'agitent depuis si longtemps, ne me creusent enfin eux-mêmes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum*[4]. Et voilà la seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avait promis à son Père de le glorifier s'il le délivrait de la mort ; de faire connaître son nom à toute la terre, et de lui former partout des adorateurs en esprit et en vérité ; il avait promis à ses disciples de les revêtir de la vertu du Très-Haut ; de leur donner une force et une sagesse, à laquelle le monde entier ne pourrait résister ; de les établir les maîtres de la mort et de la vie ; il leur avait promis la conquête de l'univers, les clefs du ciel et de l'enfer, la conversion des peuples et des Césars, le triomphe de la croix, le renversement des idoles, l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étaient magnifiques ; mais à peine est-il ressuscité, qu'elles commencent à s'accomplir ; et, si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses, on peut dire que l'accomplissement de ses promesses est la preuve la plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or voilà, mes Frères, la seconde instruction que nous fournit ce mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie ; les accomplissons-nous après être ressuscités ? Et peut-on dire de nous, comme de Jésus-Christ, que le miracle de notre résurrection et de notre nouvelle vie prouve la sincérité de nos promesses passées ; et que l'accomplissement de nos promesses est le témoignage le plus certain du miracle et de la vérité de notre vie nouvelle. Seconde cause de nos rechutes, les promesses et les résolutions violées.

Oui, mes Frères, lorsque, touchés du désir d'une vie plus chrétienne, lassés du monde et de nos passions, nous sommes venus les détester en ces jours de salut aux pieds de Jésus-Christ ; nous nous sommes prescrit à nous-mêmes mille moyens de conserver la grâce, sans lesquels il ne nous paraissait pas possible de persévérer dans la voie de Dieu ; nous avons fait mille projets sur toute la conduite de notre vie ; nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux, la fuite à certains périls, la fermeté à certaines complaisances, la retraite à certaines dissipations, la modestie à certaines indécences, le silence et la circonspection à certains discours, la charité à certaines antipathies, le retranchement et la règle à certaines superfluités, l'usage de la prière et les pratiques de la piété à certaine inutilité de vie, la fréquentation plus exacte des sacrements à notre paresse ; enfin, éclairés alors sur tous nos besoins, sentant vivement toutes nos plaies qui saignaient encore, nous leur avons préparé à chacune son remède ; et pénétrés des miséricordes de Dieu sur nous, qui voulait bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés ; de sa patience, que la durée de nos crimes n'avait pu rebuter ; de sa sagesse, qui avait fait servir à notre salut nos passions mêmes ; nous avons fait mille résolutions de fidélité

[1] Ps. LXVIII, 6 et 20.
[2] *Ibid.*, 15.
[3] *Ibid.*, 19.
[4] *Ibid.*, 16.

que nous avons scellées de nos soupirs et de nos larmes.

Cependant, ces résolutions, si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux, qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, et dont on n'aime jamais que l'idée. La nouveauté seule nous en a plu ; nous avons cru qu'il n'en coûterait plus rien de les accomplir, parce que nous avions trouvé une sorte de plaisir à les former ; et que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le songe et la chimère ; peut-être même y avons-nous été fidèles un certain temps. Un reste de honte de violer nos promesses, un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous a soutenus les premiers jours. Mais notre fidélité n'a pas été loin : nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étaient des scrupules ; que c'était un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes ; qu'il y a de la faiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres ; qu'au fond, on peut se sauver sans s'assujétir à ces sortes de pratiques ; que le zèle qui nous les inspira, était bon ; mais que nous ne nous connaissions pas nous-mêmes, en supposant qu'il durerait toujours ; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu ; que le salut ne gît point en des minuties ; et qu'il arrive toujours que, pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient ; les promesses s'évanouissent ; le plan qu'on s'était formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus, même dans le souvenir ; et l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses, comme l'affranchissement d'un joug qui commençait à peser, et le retour d'une liberté dont on s'était mal à propos privé soi-même.

Or, voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte. Premièrement, parce que nos résolutions renfermaient les moyens uniques de notre persévérance ; et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévèrera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains temps de prière, parce que vous sentiez que votre cœur, privé de ce secours, retombait sur lui-même, se ranimait pour le monde, se refroidissait pour la piété, et ne trouvait plus en lui dans les périls, que sa propre faiblesse. Vous vous étiez imposé certaines mortifications, parce que votre propre expérience vous avait appris qu'en ne refusant rien à vos sens, cette vie de paresse et de sensualité mettait en vous des dispositions inévitables au crime. Vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité, parce que vous aviez éprouvé que, pour peu que vous vous prêtassiez à ces penchants, vous n'étiez plus à temps d'y mettre des bornes, et que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens ; ces temps de prière, si nécessaires à votre faiblesse, vous les abandonnez ; ces sacrifices si utiles à votre foi, vous vous en dispensez : et comment voulez-vous que la vie de la grâce ne s'éteigne pas en vous, si tout l'affaiblit et si rien ne la nourrit et ne la préserve ?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse, et toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de tout fidèle ; mais que Dieu, vous les ayant inspirées à vous dans les premiers moments de votre conversion, vous avait fait connaître que c'étaient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grâce reçue, les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux, et les moyens personnels par où il voulait vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grâce voulait vous mener ; vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut ; vous dérangez l'ouvrage de votre justification ; vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'Esprit de Dieu vous avait d'abord proposé, ne peut être qu'un édifice de l'amour-propre fondé sur un sable mouvant, et qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoutumant à violer vos résolutions, vous vous faites une coutume dangereuse d'agir contre vos propres lumières ; de résister à la voix de votre cœur ; de vous rassurer contre vous-même ; vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu ; vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, et qui nous sert de frein

contre le crime ; vous vous accoutumez à vous soutenir contre les jugements de votre propre cœur : et par là, ou votre conscience devient tranquille, ou, malgré ses agitations, vous êtes tranquille vous-même ; c'est-à-dire ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords et vos troubles. Ainsi, la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes ; car nous ne sommes pas longtemps fidèles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoute pas enfin que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avait opéré en vous ces mouvements de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs ; vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode et plus tranquille ; vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous-même, et que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes ; vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords, sont de vains scrupules ; vous regardez la lumière que la main miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur, comme une lumière importune, ennemie du repos et du bonheur de votre vie ; vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point ; vous reprochez à Dieu ses propres bienfaits ; ses grâces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grâce cherche les bons cœurs ; une âme que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes ; il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge ; d'un cœur ingrat, qui se reproche d'y avoir été trop sensible ; d'un cœur corrompu, qui voudrait pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit et rejette, ces cœurs légers et infidèles, si vifs dans leurs promesses, si tranquilles, un moment après, dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappelez ici vos moments heureux, où, touché de la grâce, vous êtes venu vous humilier aux pieds du tribunal sacré, et former le dessein d'une vie nouvelle : que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard ? Combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence était le plus heureux de votre vie ; et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime ? Infidèle ! et après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promesses que vos larmes toutes seules et vos soupirs auraient dû rendre sacrées, quand le respect dû au Seigneur à qui vous les faisiez, n'aurait pas suffi pour vous empêcher de les violer ? Ah ! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures, mon cher auditeur ; la foi, donnée dans un engagement profane et criminel, est souvent l'unique raison, qui, malgré vos remords et vos dégoûts, vous défend de le rompre ; la gloire chimérique de passer pour constant et fidèle, dans des passions où la fidélité n'est qu'une faiblesse honteuse, vous retient et vous touche ; vous vous faites un honneur insensé d'une constance et d'une bonté de cœur, qui n'en est qu'une corruption plus profonde et plus désespérée ; et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide ; et la bonne foi, en traitant avec votre Seigneur et votre Père, ne vous paraît pas une vertu si estimable ; et le bon cœur pour lui n'est plus une gloire qui vous intéresse et qui vous pique ? Ah ! il se plaignait autrefois dans son prophète que le pécheur ne le distinguait pas de l'homme ; mais c'est tout ce que je vous demanderais aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures ; faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion ce que vous avez peut-être été dans des passions profanes et insensées, sincère, solide, généreux, fidèle, incapable de trahir votre foi et la religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand Maître ? N'y a-t-il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée ; et ne serait-ce point une gloire et une vertu, de se piquer de constance et de grandeur envers celui envers qui seul il est grand d'avoir su être fidèle ?

Hélas ! mes Frères, nous regardons comme des fautes légères de violer les résolutions saintes que la grâce nous a inspirées ; les personnes mêmes qui sont depuis longtemps

dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule ; c'est là cependant la source de tous nos malheurs ; c'est par là que la foi s'éteint, que la grâce se retire, que Dieu se dégoûte, et que sa justice nous abandonne ; c'est par là que nous contristons l'Esprit-Saint, que nous rejetons sa vérité et sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, que nous nous jouons de Dieu, et que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes ; c'est par là que nous devenons de faibles roseaux qui se laissent aller à tout vent, et des nuées légères et sans eau, qui sans cesse changent de route ; c'est par là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance ; de sentir mille bons désirs, et de les étouffer ; de commencer mille entreprises, et de les abandonner ; d'avoir mille envies de mieux faire, et d'être toujours les mêmes ; de nous imposer mille précautions, et de nous en lasser ; c'est par là que toute notre vie n'est plus qu'une vicissitude de crime et de repentir, de relâchement et de zèle, de dissipation et de retraite ; c'est par là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes ; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu ; incapables de soutenir, ni la licence du désordre, ni les contraintes de la piété ; flottant toujours au gré de notre légèreté ; nous lassant bientôt de la même situation ; et nous promettant toujours de trouver, dans celle où nous ne sommes pas, le repos et la tranquillité qui nous manque. Ainsi la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive et nous surprend encore dans ces tristes alternatives. Nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti ; notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés ; nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre ; nous cessons d'être, avant d'avoir décidé à qui nous sommes; et tous ces sentiments de regret et de repentir, qui accompagnent notre mort, ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu ! notre propre faiblesse doit vous parler ici pour nous. Ce fonds d'inconstance, dont nous sommes pétris, et qui est la source de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miséricordes. Vous connaissez, ô mon Dieu, la fragilité de notre boue, puisque c'est vous qui nous avez formés ; et vous n'avez pas oublié que nous ne sommes qu'une poussière frivole, qu'un souffle agité, et qui ne saurait presque trouver ici-bas de consistance : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum ; recordatus est quoniam pulvis sumus* [1]. Vous savez, Seigneur, que votre Esprit, qui forme en nous les saintes pensées et les mouvements du salut, ne saurait presque se fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'est pour nous qu'un esprit rapide et passager ; et qu'à peine a-t-il opéré en nous de bons désirs, que de nouveaux objets effacent à l'instant ces impressions saintes, de sorte qu'il n'en reste pas même de faibles traces. *Quoniam spiritus pertransibit in illo, et non subsistet ; et non cognoscet amplius locum suum* [2]. Mais que votre miséricorde, grand Dieu, soit plus abondante que notre faiblesse ! Un père est touché de la légèreté de ses enfants ; mais sa tendresse croît avec les dangers où les expose l'instabilité de leur âge : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se* [3]. Ne rejetez pas des cœurs plus faibles que coupables ; plus légers que corrompus ; plus incapables de solidité et de vertu que de noirceur et de crime ; et qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens et des passions, sans un désir secret de revenir encore à vous, et de réparer, par une nouvelle fidélité, ces moments de faiblesse et de complaisance. Dernière source de nos rechutes, les réparations omises ; mais je n'en dis qu'un mot.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Oui, mes Frères, on ne persévère pas dans le service de Dieu, après la sainte solennité, parce que notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la résurrection de Jésus-Christ répare tout : la gloire de son Père, par la destruction des idoles ; le scandale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même ; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie ; les doutes et la timidité de ses disciples, par l'effusion de l'Esprit-Saint qui les change en de nouveaux hommes ; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples ;

[1] Ps. CII, 14.
[2] *Ibid.*, 16.
[3] *Ibid.*, 12.

n'approfondit point ce qu'on doit au prochain; enfin, l'obscurité des Ecritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jésus-Christ; tout est rétabli à sa place; tout rentre dans l'ordre: *Per ipsum instaurare omnia* [1]. Aussi, mort une fois, il ne meurt plus. Pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne; et voilà la dernière source de nos rechutes, les réparations omises.

Je dis les réparations, premièrement, de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne se punit point; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance; on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est un joug qu'on ne peut plus porter, parce que c'est un ver dévorant dont on est rongé; on veut bien sortir du crime, parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parce qu'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus, parce que le frivole des passions ne nous sied plus; on veut bien sortir du crime, parce que la conscience crie, la vérité presse, l'éternité étonne, la mort paraît à la porte, Dieu se fait entendre; on veut, dis-je, sortir du crime; mais on ne se propose dans la vertu que le plaisir de l'exemption du crime même, que le bonheur d'être quitte enfin de ses remords et de ses inquiétudes, que la douceur de vivre en paix avec soi-même. On ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avait de triste et de pénible dans le crime, comme une vie douce et tranquille que les passions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affaiblissent plus, que les plaisirs ne dérangent plus. On se cherche soi-même en revenant à Dieu; on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ; on bannit les amertumes des passions, mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence; on se dépouille de l'ignominie du vieil homme, mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau; on sort de l'oppression de l'Egypte, mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert; en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur et le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations, secondement, de justice. On on se contente de renoncer à certains vices criants qui étaient à charge; mais d'en venir à certaines discussions qui auraient des suites et qui nous engageraient en des démarches désagréables, on n'y pense pas. Ainsi, vous êtes dans une place où votre nom sert de prétexte à mille abus; où des subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection, aux dépens de l'équité; où ils vendent les grâces, où ils font même acheter la justice, où ils exigent ce qui n'est pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher; vous entrevoyez ces mystères d'iniquité; mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près; vous craignez l'embarras d'une discussion, et d'en venir à éloigner des personnes nécessaires; peut-être même le fruit de leurs injustices coule-t-il jusque dans vos mains. Or, une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis longtemps; le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne; le public ne se ressent point de votre prétendue vertu; vous devenez meilleur pour vous; vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires, où des vexations et des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher; où la licence du soldat a été une suite de votre inattention ou de votre indulgence: vous revenez à Dieu; mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion, les soulagez-vous? Mais tant de dommages dont vous avez été le protecteur ou la cause, les réparez-vous? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la consolation et la paix? mais tant de larmes répandues, les essuyez-vous? Vous ne portez pas si loin les vues de la vertu; vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place, pour faire passer des affaires onéreuses au peuple; vous avez fait un trafic honteux de votre nom et de votre faveur; vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères; vos mains ont touché le prix du sang et de l'infortune de mille malheureux; vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaisirs, de cet argent d'iniquité; tout l'anathème des malheurs publics tombe sur vous seul. Cependant, en participant aux sacrements, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie; des maux que vos larmes et vos biens pourraient à peine réparer, vous les

[1] Instaurare omnia in Christo. *Ephes.*, I, 10.

rangez tout au plus parmi vos scrupules et vos doutes ; et, loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au-delà de ce que vous devez, en vous en faisant seulement une peine légère. Ainsi enfin vos dépenses et vos profusions ne connaissent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance, comme si la source de vos revenus était intarissable, ou que le monde entier vous appartînt ; cependant, mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions et de vos magnificences ; l'ouvrier et le marchand portent tout seuls le poids et l'incommodité de votre faste ; eux seuls se ressentent du mauvais état secret de vos affaires ; vous leur refusez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au-delà du vôtre ; vous leur retranchez leur pain et leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des superfluités et de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point ; une nouvelle vie ne retranche point de dépense ; la dévotion n'incommode personne ; on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'ouvrier et le marchand murmurent ; on jouit avec complaisance de la réputation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité et de la justice ; on vient avec confiance manger le pain du ciel à la table sainte, tandis que nos profusions outrées ôtent la nourriture à nos frères ; on s'applaudit soi-même, tandis que mille malheureux nous maudissent ; et l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'est qu'elle est chargée de la haine et des imprécations qui n'étaient dues qu'à nous-mêmes. Oui, mes Frères, de là tant de murmures contre la piété ; de là ces discours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphase, et peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui se disent justes : que la véritable dévotion est de ne faire tort à personne, est de rendre à chacun ce qui lui appartient, est de payer ses dettes, et de ne vouloir avoir que ce qui est à soi ; qu'on se fait des scrupules sur des riens, et qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudrait pas manquer à un salut, et qu'on ne compte pour rien de manquer aux choses les plus essentielles ; en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien peu sérieux pour la chaire chrétienne ; mais ce qui me touche, mes Frères, c'est que nous accoutumions les pécheurs à le tenir, et que nous fournissions au monde des dérisions contre la vertu, qui paraissent avoir la justice et la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de scandale ; je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage si outré et si continuel de médisance, que le monde lui-même, si indulgent pour ce vice, nous avait fait de l'excès où nous l'avions poussé, une espèce de flétrissure publique, et une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets rendus publics [1], tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de soupçons confiés ; et tout cela, que les larmes, qu'un silence éternel pourrait à peine réparer, on ne le répare, il est vrai, qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés ; mais en les confiant à un petit nombre de personnes, en choisissant ses auditeurs, en ne se contraignant devant le monde que pour se donner plus de licence en secret ; enfin en confirmant ce préjugé, si répandu dans le monde et si injurieux à la vertu, qu'en se retranchant sur tout le reste, les gens de bien se réservent le droit de médire, et qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà, mes Frères, d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voie de Dieu, c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, et Dieu ne vous les remet pas ; vous ne devez point attendre de grâce de lui, tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice ; la pénitence n'est sincère qu'autant que les réparations sont réelles ; en un mot, une conversion qui n'est pas entière, n'est point du tout ; et vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bientôt pécheur, puisque vous n'aviez été jamais qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre faiblesse ; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes. Hélas ! mes

[1] *Tant de désordres secrets publics*, 1745 et 1764, *rendus publics*, Renouard.

Frères, c'est un si grand bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de séparation, qui depuis tant d'années nous éloignait de lui; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si longtemps loin de lui, dans les voies tristes du monde et les égarements des passions; d'avoir enfin rétabli la paix et la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble et la tristesse du crime!

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits; de servir enfin un maître fidèle et bienfaisant, après avoir porté si longtemps le joug d'un monde ingrat et injuste; d'aimer enfin le seul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconstance; de travailler enfin pour quelque chose de réel et de solide, après avoir perdu tant de soins et de peines à poursuivre des songes et des chimères!

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si longtemps pour la vanité; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus, en essayant de tout, qu'on ne pouvait être heureux en celle-ci; et de sauver enfin notre âme, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point; c'est un si grand bonheur que quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers, si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien, et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout, puisque vous avez la paix de la vie présente, et l'espérance de la future!

Grand Dieu! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire et de vos triomphes; jetez sur ce royaume, où la foi est montée sur le trône en même temps que nos rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les grands et les puissants, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu et les exemples des peuples. Que votre parole, ô mon Dieu, ne retourne pas à vous vide! que l'indignité du ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, et n'affaiblisse pas son onction et sa force! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de ce lieu auguste, sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés et les puissances! Grand Dieu! consolez mon ministère; récompensez mes peines; je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom et vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données; sanctifiez-les maintenant dans la vérité; consommez en eux votre ouvrage, et faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu, sauvez le roi[1]; faites régner dans le ciel, un prince qui vous fait régner sur la terre, un si bon maître, un cœur si religieux, une âme si grande devant les hommes, si humble et si simple devant vous: un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, et à vos pieds un adorateur si anéanti et si sincère; le monde ne parle que de sa gloire; mais je ne vous parle ici que pour son salut; et vous savez, ô mon Dieu, que toute sa gloire l'occupe et le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu, sauvez Monseigneur[2]; formez de ce prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur; sanctifiez ses augustes enfants[3]; que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres; que le sang de saint Louis soit toujours fécond en saints, comme il l'est en héros; que leurs noms soient écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatants et plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre princesse[4], qui porte dans son sein l'espérance de l'Etat, et qui en fait elle-même l'amour et les plus chères délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la race royale; faites-la croître et multiplier de génération en génération; donnez aux peuples des maîtres d'un sang si généreux et si chrétien; étendez les bornes de la foi, en étendant celles de leur domination et de leur empire; et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être écoutés, recevez, grand Dieu, ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y découvrez, n'ôtent rien devant vous à la vertu et au mérite de ma prière[5]. Ainsi soit-il.

[1] Louis XIV. — [2] Louis, dauphin, fils unique de Louis XIV. — [3] Les ducs de Bourgogne, d'Anjou, depuis roi d'Espagne, et de Berry. — [4] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.— *Notes de l'édition de* 1745. — [5] Ces touchantes paroles, et quelques autres qui précèdent, prouvent que ce sermon fut bien prononcé à la fin d'un carême prêché par Massillon à la cour. Il n'y a même aucun doute que ce ne fût à la clôture de la station de 1704, car Adélaïde eut son premier enfant le 25 juin 1704. C'était le duc de Bretagne, mort à neuf ou dix mois.

SOIXANTE-SEPTIÈME SERMON.

SECOND SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR.

NOTICE.

Ce second sermon, qui appartient à la station de 1701, avait été inséré par les premiers éditeurs dans le volume des Mystères. Mais il est placé au jour de Pâques dans le Recueil de 1705. — Nous donnons au bas de la page le texte de cette édition.

ANALYSE.

DIVISION. — *Jésus-Christ, mort pour nos péchés, ressuscite pour notre justification. Comment? 1° Parce que la résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grâce reçue*; 2° *Parce qu'elle nous apprend à y persévérer. — La résurrection de Jésus-Christ est donc le motif et le modèle de notre persévérance.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grâce reçue.* En effet, les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu sont ou dans l'affaiblissement de la foi ou dans la tiédeur de l'espérance. Or, la piété chrétienne trouve, dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très-puissants pour persévérer dans la grâce.

1° La piété trouve, dans la résurrection de Jésus-Christ, des préservatifs contre l'affaiblissement de la foi et cette sorte d'incrédulité qui devance presque toujours le crime. Car ce mystère est le grand témoignage de la foi chrétienne : c'est en lui que tous les autres mystères trouvent leur vérité et leur certitude; puisque, si Jésus-Christ est ressuscité, notre foi est certaine; la doctrine de l'Evangile est divine; ses promesses sont infaillibles. En effet, si Jésus-Christ est ressuscité, il était donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut : car Dieu véritable et fidèle n'aurait pas voulu autoriser l'imposture en la revêtant du caractère de la vérité; donc tout ce qu'il nous a annoncé est véritable. Or, Jésus-Christ est ressuscité : nous prouvons ce grand miracle aux incrédules, premièrement, par les précautions mêmes que ses ennemis prirent d'abord après sa mort; secondement, par la déposition des soldats; troisièmement, par les apparitions du Sauveur; quatrièmement, par le doute des apôtres, avant de croire ce miracle, et par tout ce qu'ils ont souffert ensuite pour rendre témoignage à la vérité. Et voilà ce qui soutient la foi de l'homme juste : il voit, dans le mystère de la résurrection, toute la religion assurée; les châtiments dont elle menace, certains; ses promesses infaillibles, et ses préceptes nécessaires... Or, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités? Aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus, et persévèrent jusqu'à la fin dans la prière et dans le ministère de la parole sainte.

Mais nous sommes les enfants des saints qui virent Jésus-Christ ressuscité, et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée; nous avons vu de leurs yeux, et touché de leurs mains. Pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? Si ce mystère rend notre foi certaine et inébranlable, pourquoi laisserait-il encore des inconstances à notre cœur? S'il serait monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire, l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyait pas?

2° La piété trouve dans la résurrection de Jésus-Christ des préservatifs contre la tiédeur de l'espérance : car ce mystère, premièrement, rassure notre espérance; secondement, il la console; troisièmement, il la corrige.

Premièrement, la résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance, parce que nous savons, comme dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef; que sa résurrection serait inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui. Nous savons que nos frères qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix, n'ont pas péri sans ressource, quoiqu'ils aient disparu à nos yeux. Or, dans le souvenir de ces vérités, que de puissants motifs pour affermir une âme dans la grâce et dans le service de Dieu! Puisque nous ressusciterons pour ne plus mourir, nous ne devons donc rien nous permettre qui ne soit digne de l'éternité bienheureuse.

Secondement, elle console notre espérance. Si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes, puisque la vertu ne se conserve que par des combats et des sacrifices continuels ; et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu. Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'âme fidèle, comme l'espérance de la résurrection. Ce corps de péché qui l'appesantit, elle sent qu'il sera bientôt conforme à celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité. Dans les afflictions qui lui arrivent du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. C'est par cette espérance que Job sur son fumier voyait tranquillement son corps tomber en pièces ; c'est par cette espérance que les apôtres et les premiers fidèles se réjouissaient dans leurs tribulations : ils croyaient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs ; aussi, au milieu des tourments, ils défiaient avec une sainte fierté la barbarie des tyrans. Tel était l'esprit de ces siècles heureux ; une vaine spiritualité n'avait pas encore interdit ces divines consolations à la vertu. En effet, le juste serait bien à plaindre, s'il n'y avait pour lui d'espérance qu'en cette vie. L'Evangile, en un sens, ne fait que des malheureux selon le monde ; et, s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Aussi point de règle plus sûre que celle-ci, pour connaître si l'on est véritablement disciple de Jésus-Christ ou enfant du siècle : Seriez-vous à plaindre, s'il n'y avait point de résurrection à espérer, si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie ; vous faites-vous assez de violence en celle-ci, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes ?* Quand la religion ne serait qu'un songe, seriez-vous fort trompé dans vos mesures ? Les premiers fidèles avaient droit de dire que si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, tout était perdu pour eux ; eux qui sacrifiaient tout à cette espérance ; eux qui n'avaient aucune autre consolation sur la terre. Mais vous qui ne sacrifiez aux promesses de la foi, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités ; que Jésus-Christ soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, en êtes-vous plus ou moins à plaindre ? Dès là cependant vous n'êtes plus chrétien.

Troisièmement, elle corrige notre espérance, parce qu'elle nous propose les moyens qui seuls nous donnent droit d'espérer, en nous apprenant qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-Christ. Mais de plus, comme une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grâce est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse. Car, puisque le bienfait de la résurrection n'a été en Jésus-Christ que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre, nous devons en conclure que, si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence ; et même la grâce d'une seconde pénitence nous sera-t-elle accordée, cette grâce qui est rare ? Conservons donc précieusement un trésor si difficile à recouvrer.

Deuxième partie. — *La résurrection de Jésus-Christ nous apprend à persévérer ; elle est le modèle de notre persévérance. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,* dit l'Apôtre ; *la mort n'a plus d'empire sur lui ;* parce que sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait ; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau ; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire.* Voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulons-nous ne plus retomber ? il faut que tout ce qui était en nous de terrestre et de mortel soit détruit, et que nous soyons des hommes tout renouvelés et tout célestes. Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement et de repos ; mais c'est tout le contraire. Si vous voulez conserver la grâce de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur. En voici tes raisons :

1° Si vous croyez pouvoir vous permettre des mœurs plus douces, et un usage plus libre des plaisirs dans le temps pascal, parce que l'Eglise paraît dans l'allégresse en ce saint temps ; faites réflexion que l'allégresse de l'Eglise n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ, et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché ; qu'ainsi, si vous êtes encore sous l'empire du péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son Époux. D'ailleurs le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : elle gémit sans cesse ; elle soupire sans cesse après sa délivrance ; et ses chants de joie ne sauraient être que des désirs d'éternité, et de vifs empressements d'être réunie à l'Eglise du Ciel. Voyez si vous entrez dans l'esprit de l'Eglise, en faisant consister le privilége de la résurrection dans un usage plus libre des plaisirs, et dans la rareté des prières et des autres devoirs de la religion ?

2° Si, après une vie criminelle, vous avez été assez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grâce des sacrements, vous êtes donc de nouveaux enfants de la grâce ; or, dans cet état d'enfance et de faiblesse, plus faciles à séduire, ne vous faut-il pas plus de secours et de précautions pour vous soutenir ? D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il est vrai ; mais ce ne sont pas là les seuls fruits de pénitence. Vous n'avez donc pas encore commencé à expier vos crimes, et vous voulez vous permettre des adoucissements. Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière ? Il peut arriver quelquefois qu'à la fin de la course, on se relâche ; mais les commencements doivent être fervents : c'est là le caractère de la première grâce. Si donc vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit ? De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie ; parce que le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. Les tentations étant donc alors plus vives, et la piété plus faible, n'est-il pas évident que la fidélité et la vigilance ne furent jamais plus nécessaires que dans ces commencements ?

3° Puisque l'Eglise, en ce saint temps, fournit moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention ; car pour vous qui êtes encore faible dans la foi, cette privation de secours sensibles a ses dangers. Il est à craindre que, ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul ; et que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de chute et de libertinage. D'ailleurs entrez dans l'esprit de l'Eglise ; depuis la naissance du Sauveur jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, elle vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantait, et qu'elle voulait former à Jésus-Christ. Mais désormais, ces mystères étant accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous ; et vous regardant comme des hommes tout célestes, elle se retire dans le secret de son sanctuaire, et ne propose à votre piété que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la trinité des personnes, qui fait toute l'occupation et tout le culte des bienheureux ; parce qu'elle croit que vous mènerez désormais une vie toute céleste. Jugez si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

4° Mais supposons qu'une vie molle et moins attentive ne fût pas dangereuse pour la piété après la solennité sainte, elle serait du moins injuste pour la plupart des fidèles. Le juste, arrivé au bout de cette sainte quarantaine, a droit d'essuyer ses larmes, et de goûter avec l'Eglise les consolations sensibles de ce saint temps ; lui, qui loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais ceux qui, au lieu d'avoir été pénitents pendant le carême, ont été prévaricateurs de la loi commune même de la pénitence ; qui ont porté au mystère de la résurrection des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étaient avant ces jours de macération et d'abstinence ; ah ! ceux-là, loin de se permettre aujourd'hui des délasse-

ments, doivent se mettre en état de réparer leur lâcheté passée, et changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse.

Au reste, la grâce ne peut se conserver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée. Vous avez employé, pour la recouvrer, les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, l'éloignement des occasions, une conviction sincère de votre faiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, la fuite du monde et de ses plaisirs, etc. : voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance ; et vous persévérerez. Vous relâcher, ce serait tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. Rom., IV, 25.

C'est avec raison, mes Frères, que l'Eglise a célébré dès le commencement le grand mystère que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours, et sa solennité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait et qu'il a fait plus glorieux pour lui et pour son Eglise, que tous les autres jours. Oui, mes Frères, c'est en ce jour que le scandale est ôté ; que tous les mystères ignominieux de Jésus-Christ se développent ; que le secret de ses souffrances est éclairci ; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, et le sens des Ecritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, et tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelants se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la religion sont confondus, que la foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée ; les tribulations de la chair adoucies ; les souffrances de notre exil consolées ; et une vie toute spirituelle proposée aux chrétiens.

Oui, mes Frères, Jésus-Christ était mort pour crucifier le vieil homme ; il ressuscite pour former le nouveau : il était mort pour délivrer des esclaves ; il ressuscite pour apprendre aux enfants à user saintement de leur liberté : il était mort pour payer nos dettes ; il ressuscite pour nous combler de ses grâces : il était mort pour sauver des coupables ; il ressuscite pour instruire et perfectionner des justes : il était mort pour fermer les portes de l'enfer ; il ressuscite pour nous ouvrir celles du ciel : en un mot, il était mort pour nos péchés ; il ressuscite pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

Pourquoi cela, mes Frères ? pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Premièrement, il ressuscite pour notre justification ; parce que sa résurrection renferme les motifs les plus pressants que la religion puisse nous fournir, pour persévérer dans la

C'est avec raison, mes Frères, que l'Eglise a dès le commencement regardé ce jour comme le plus heureux de ses jours, et célébré sa solennité par excellence. C'est aujourd'hui en effet que la gloire de la croix est reconnue, que tous les mystères d'ignominie et de honte de Jésus-Christ sont terminés, que la fin de ses souffrances est venue, que l'obscurité de sa mort est relevée, que la vérité de ses oracles est manifestée. C'est aujourd'hui que ses maximes sont autorisées, son ministère reconnu, sa puissance respectée, ses prodiges confirmés, sa mission accomplie, sa doctrine justifiée, et tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que ses disciples chancelants se rassurent, que leur incrédulité est forcée de se rendre, que leurs soupçons s'évanouissent, que leurs doutes s'éclaircissent, que les ténèbres de leur esprit sont dissipées, et l'inconstance de leur cœur fixée. C'est aujourd'hui que les Juifs sont détrompés, que l'erreur, l'impiété et l'hérésie sont confondues, que la vérité de la religion de Jésus-Christ est prouvée, que l'Eglise sort glorieuse du tombeau avec son libérateur, que la foi triomphe de ceux qui avaient osé la combattre, que la docilité l'emporte sur la vaine philosophie, et que tous les esprits opiniâtres et rebelles sont honteusement convaincus d'imposture et d'erreur. Enfin c'est aujourd'hui que la résurrection des corps est établie, que l'immortalité de l'âme est assurée, que la délivrance de notre exil nous est promise, et une vie toute spirituelle proposée aux chrétiens.

Or Jésus-Christ était mort pour détruire le vieil homme, et il ressuscite pour faire régner le nouveau ; il était mort pour délivrer des esclaves que le démon tenait captifs, et il ressuscite pour apprendre à des enfants à user de leur liberté ; il était mort pour payer nos dettes, et il ressuscite pour nous combler de ses grâces ; il était mort pour racheter des coupables, et il ressuscite pour consoler des justes ; il était mort pour nous fermer les portes de l'enfer, et il ressuscite pour nous ouvrir celles du ciel ; enfin il était mort pour nos péchés. et il ressuscite pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

grâce de la justification, que nous venons de recevoir dans les sacrements ; c'est mon premier point : en second lieu, parce que sa résurrection nous propose les moyens les plus sûrs d'y persévérer ; c'est le second. La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grâce reçue ; nous apprend à y persévérer : elle est le motif et le modèle de notre persévérance. Voilà le sens des paroles de mon texte : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram :* c'est là tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu sont ou dans un affaiblissement de la foi, qui commence à s'éteindre, et à jeter une espèce de nuage sur les vérités de la doctrine sainte ; ou dans la tiédeur de l'espérance, qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, et ne réveille plus en eux le désir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve, dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très-puissants pour persévérer dans la grâce, où la participation aux saints mystères a dû vous établir en ces jours solennels.

En effet, en premier lieu, si l'affaiblissement de la foi est d'ordinaire la première source de nos rechutes ; s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui devance le crime ; s'il faut que l'esprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne, et que la religion s'affaiblisse dans une âme où la piété s'éteint ; qui peut douter que la résurrection de Jésus-Christ ne soit le grand témoignage de la foi chrétienne, et que tous les autres mystères ne trouvent en celui-ci leur vérité et leur certitude ? En effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, notre prédication est inutile, votre foi est vaine, et nous sommes nous-mêmes des imposteurs [1]. Mais par une raison contraire, si Jésus-Christ est ressuscité, notre ministère vient donc du ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes Frères, si la vertu du Père a délivré Jésus-Christ d'entre les morts, Jésus-Christ était donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut. Le Dieu véritable et fidèle n'aurait pas voulu autoriser l'imposture, en la revêtant du caractère de la

[1] Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra ; invenimur autem et falsi testes Dei. *I Cor.*, XV, 14 et 15.

Arrêtons-nous au sens de ces dernières paroles de l'Apôtre, et puisque nous avons vu, il y a trois jours, que ce sont nos péchés qui ont livré Jésus-Christ à la mort, voyons aujourd'hui que c'est pour notre justification qu'il reprend une nouvelle vie. Jésus-Christ ressuscite pour notre justification, puisque sa résurrection renferme le motif le plus pressant dont la religion puisse se servir pour nous porter à persévérer dans la grâce que nous avons reçue dans les sacrements : première proposition. Jésus-Christ ressuscite pour notre justification, puisque sa résurrection nous propose le moyen le plus sûr de persévérer dans cette grâce : seconde proposition. En un mot, la résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grâce que nous avons reçue, c'est mon premier point ; elle nous apprend à y persévérer, c'est le sujet de mon second ; c'est-à-dire qu'elle est le motif et le modèle de la persévérance dans la grâce. Voilà tout mon dessein, et ce que saint Paul a voulu nous faire entendre par ces paroles : *Il est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification.* Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de l'inconstance d'une âme dans les voies de Dieu sont ou dans un affaiblissement de foi qui commence à s'éteindre, et à lui découvrir moins vite les voies du salut qu'elle doit suivre, ou dans une tiédeur d'espérance qui ne rappelle plus à ses yeux l'excellence de la gloire qui lui est promise et qui ne ranime plus ses désirs pour les biens éternels. Or la piété chrétienne trouve, dans la résurrection du Sauveur, des remèdes efficaces contre ces deux écueils du salut, et des motifs très-pressants pour nous aider à persévérer dans la grâce.

En effet, si l'affaiblissement de la foi dans une âme est d'ordinaire la première source de vos rechutes ; s'il se trouve toujours un fond d'incrédulité dans l'esprit qui devance la corruption du cœur ; s'il faut que l'esprit doute au moins pour un temps des vérités que le cœur abandonne ; qui peut douter que la résurrection ne soit un grand gage de notre foi, qu'elle ne l'appuie et ne la fortifie, et que tous les autres mystères ne trouvent leur certitude dans celui-ci ? Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, dit saint Paul, notre prédication est vaine, notre foi est une chimère, et nous sommes nous-mêmes des imposteurs. Mais si au contraire Jésus-Christ est ressuscité, notre ministère vient du ciel, notre foi est certaine, ses promesses sont infaillibles, et les vérités que nous annonçons sont indubitables.

Car si Jésus-Christ n'était point ressuscité, les apôtres des premiers temps, distingués entre tous les autres serviteurs de Dieu et choisis de Jésus-Christ pour apprendre aux hommes les voies du ciel, eussent donc prêché aux peuples des impostures, et ce Dieu qui ne trompe jamais, aurait donc voulu autoriser de tels séducteurs en leur permettant d'annoncer publiquement ce qui n'était point arrivé, et de publier partout une résurrection impossible, que Jésus-Christ lui-même avait prédite à ses disciples, et qu'il leur avait enseignée par avance comme la marque la plus décisive de sa mission. Or ce n'est pas avoir une juste idée de Dieu, ni de Jésus-Christ, ni de ses apôtres, que de les croire capables d'une telle imposture : et par conséquent la résurrection de Jésus-Christ est certaine. Cette résurrection une fois établie, tous les autres mystères ne peuvent être révoqués en doute, et la foi des chrétiens n'avait besoin que de ce fondement, pour que rien ne lui manquât, disait saint Augustin, *Resurrexit Christus, absoluta res est.*

vérité, et l'honorant d'une grâce dont jusqu'à Jésus-Christ aucun homme mortel n'avait été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir : prodige que Jésus-Christ lui-même avait promis à ses disciples et à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de la vérité de son ministère. Donc, sa résurrection une fois établie, tous ses mystères sont prouvés, dit saint Augustin, et la foi des chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage : *Resurrexit Christus, absoluta res est*[1].

Or, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier et non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. Premièrement, les précautions mêmes de ses ennemis : ils avaient scellé le tombeau ; ils l'avaient environné de soldats; ils n'avaient rien oublié pour éviter une surprise. Ils se souvenaient que ce Jésus qu'ils ont crucifié, avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour ; ils ne paraissaient attentifs qu'à empêcher les disciples d'enlever le corps de leur divin maître : des ennemis si puissants, si vigilants, si intéressés à n'être point surpris, n'avaient garde de se laisser surprendre. Secondement, la déposition des soldats : ils leur font publier que, pendant qu'ils dormaient, les disciples sont venus enlever le corps de leur maître. Mais un si profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites, destinés à veiller sur le sépulcre et à le garder, peuvent-ils tous de concert, et en même temps, s'être livrés au sommeil, et à un sommeil si profond et si durable qu'étant presque assis sur la pierre qui fermait le tombeau, ils aient donné le temps aux disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable sans bruit et sans agitation, n'ait éveillé quelqu'un des soldats et déconcerté une entreprise si téméraire et si insensée ? De plus, ces disciples doutent eux-mêmes ; ils n'espèrent plus l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes femmes : des esprits si grossiers et si incrédules sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Troisièmement, les apparitions du Sauveur : ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses disciples ; on eût pu se défier de l'illusion ; c'est fort souvent. Ce n'est pas en passant : l'imagination frappée peut pour un peu de temps suppléer à la vérité par ses images, et transporter au dehors ses propres songes ; c'est pendant quarante jours. Ce n'est point de loin, et au milieu des airs, où le prestige eût été probable ; c'est au milieu d'eux, mangeant, buvant avec eux, se laissant voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, et les instruisant, et leur parlant du royaume de Dieu. Ce n'est pas à un seul : il est des esprits plus crédules que les autres ; c'est à tous en commun, et à plusieurs en particulier. Ce n'est pas sous une figure nouvelle : le changement eût été suspect ; c'est avec ses plaies, et tous les traits auxquels on pouvait encore le reconnaître. Enfin, le martyre des apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avaient été témoins : *Cujus omnes nos testes*

[1] S. Aug.

Comme j'ai affaire ici à des fidèles soumis aux vérités de notre sainte religion, je ne m'arrêterai pas tant à vous donner des preuves qui sont si solidement établies, qu'à vous en faire tirer des instructions pour l'édification de vos mœurs. Je pourrais apporter, premièrement, pour fondement de la vérité que j'avance, les précautions des ennemis de Jésus-Christ pour observer s'il ressusciterait véritablement comme il l'avait prédit. Se ressouvenant qu'il leur avait dit plusieurs fois qu'après l'avoir fait mourir il ressusciterait le troisième jour, ils avaient pris toutes sortes de mesures pour s'en convaincre par eux-mêmes : ils scellèrent d'abord le tombeau d'une pierre très-pesante ; ils mirent autour de ce tombeau des soldats pour veiller nuit et jour, et qui, attentifs à ce qui se passerait, pussent empêcher que les disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps par surprise. Des ennemis aussi malins que l'étaient les Juifs, et aussi intéressés à n'être point trompés, n'avaient garde de se laisser surprendre, et malgré tout cela au commencement du troisième jour le corps de Jésus ne se trouve plus dans le tombeau : quelle plus forte preuve contre ceux qui oseraient en douter ? Secondement, les diverses apparitions de Jésus après sa mort pourraient servir d'une nouvelle preuve à sa résurrection ; car ce ne fut point en passant qu'il éblouit les yeux : il arrive quelquefois que l'imagination peut suppléer à des choses qui ne sont point, et que des objets nous paraissent présents, quoiqu'ils ne le soient pas en effet ; mais on ne peut pas en dire autant de la résurrection de Jésus-Christ dans ses apparitions. Ce ne fut point au milieu des airs où les prestiges eussent été probables, que Jésus-Christ se fit voir après sa résurrection ; ce fut sur la terre, dans la même maison, conversant avec ses disciples, mangeant à la même table, leur donnant à toucher son corps et ses sacrées plaies, et les instruisant du mystère de sa passion et de sa résurrection à la gloire. Ce n'est point à un seul de ses disciples qu'il se fait voir et connaître, il est des personnes plus crédules que les autres, c'est à plusieurs ensemble qu'on ne peut soupçonner de trop de crédulité ou de vaines illusions. Ce n'est point sous une forme étrangère, revêtu d'un fantôme qui leur fascine les yeux ; c'est sous la même chair, avec les mêmes plaies, que les épines, la lance et les clous avaient faites à son adorable corps : c'étaient là sans doute des marques auxquelles on pou-

sumus[1]. Quel intérêt ont-ils de le publier, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité ? Quoi ! ils vont s'exposer aux plus cruels tourments pour établir une doctrine qu'ils croient eux-mêmes fausse ! ils vont tromper le genre humain, sans attendre d'autre prix de leur imposture que les feux, les roues et les gibets ! Une fausse persuasion, en matière de religion surtout, peut pousser des esprits simples et crédules à des excès et à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs grossiers, que des hommes sans lettres, et de la lie du peuple, entreprennent, de sang-froid, d'aller séduire l'univers, et de braver tous les genres de mort les plus affreux, pour publier que leur maître est ressuscité, et qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas ; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, et qui deviendrait un plus grand prodige que tous ceux mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des chrétiens.

D'ailleurs, ces disciples ont abandonné Jésus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardaient encore comme le libérateur promis à leurs pères, et le Christ, Fils du Dieu vivant ; et ils le confesseront généreusement sur les échafauds après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse ? Ils verseront tout leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité ? Ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croient fabuleux ? Et parmi tous ces hommes faibles et timides, aucun d'eux ne se démentira, et ne confessera, au milieu des tourments, sa fureur ni son extravagance ? Mais je sens que j'insiste trop longtemps sur une vérité si éclatante, et que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or, voilà, mes Frères, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste : il voit dans ce mystère toute la religion assurée, les châtiments dont elle menace, certains, ses promesses infaillibles, ses préceptes nécessaires, ses conseils importants, ses observances respectables, le plus simple détail de son culte digne de nos hommages. Dès là que Jésus-Christ est ressuscité, ah ! dès lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu ; rien de plus à craindre que le vice ; rien de plus insensé que de négliger le soin de son âme ; rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès là les dérisions des impies sur la sainteté de nos mystères sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, et des blasphèmes dont j'ai horreur ; les réflexions des sages du monde sur les saintes obscurités de la foi, des discours d'enfant. Dès là l'Evangile me paraît ma seule règle ; les exemples de Jésus-Christ, mon modèle ; les terreurs de la piété, des dons de Dieu ; la sécurité des

[1] Act. II, 32.

vait bien le connaître, et qui par conséquent peuvent bien servir de preuves à sa résurrection. Troisièmement, le témoignage authentique qu'en rendent à toute la terre ses disciples : car quel intérêt, quel avantage peuvent-ils avoir de publier une chose de si grande importance si elle n'était pas arrivée ? Ils savent que personne n'est prêt à les écouter sur la mission de leur maître ; que si Jésus-Christ n'est point ressuscité, comme ils le disent, ils passeront pour des imposteurs qu'on persécutera ; et que si les Juifs qui avaient apporté toutes sortes de précautions pour observer si ce prodige s'accomplirait, reconnaissent qu'ils ne disent point la vérité, ils vont s'exposer aux plus indignes traitements ; ils savent qu'il n'est point de supplice si affreux auquel on ne les livre s'ils osent annoncer un mensonge ; que les feux, les roues, les gibets paraîtront encore à leurs ennemis des tourments trop légers pour eux, si on les convainc de fausseté. Cependant ils n'appréhendent pas ; ils vont partout l'annoncer cette résurrection de Jésus-Christ. Quoi ! ces disciples autrefois effrayés et près de renier Jésus-Christ à la parole d'une simple servante, auraient le courage d'aller publier une imposture à la face des tyrans qui leur préparent des supplices !

Eux, qui ont abandonné Jésus-Christ, lorsqu'ils le croyaient leur libérateur et leur sauveur, iraient prêcher son nom par toutes les nations et le confesser généreusement après sa mort, jusque sur les échafauds, lorsqu'ils ne le connaîtront que comme un séducteur, qui a voulu tromper le peuple par une artificieuse résurrection, et abuser de leur crédulité. Ils se répandront comme des désespérés et comme des furieux dans tout le monde, pour prêcher une doctrine qu'ils sauront être fausse, sans que jamais leurs actions démentent leurs paroles, et qu'ils doivent en espérer le moindre avantage ? Et comment Dieu pourrait-il ainsi soutenir le parti du mensonge ? Mais je sens que j'insiste trop sur une vérité si constante ; je sais que votre religion attend aujourd'hui de moi des instructions et non pas des preuves.

Voici donc comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme : instruit des avantages qu'elle lui procure, il voit sous ce mystère auguste les motifs les plus pressants qui l'animent à persévérer dans la grâce qu'il a reçue. Ah ! dès qu'un chrétien envisage et reconnaît la résurrection du Sauveur, toute la religion lui devient aimable, ses plus grandes rigueurs, douces et supportables, ses obscurités, respectables, son culte, digne de nos hommages, et toutes ses pratiques, dignes de notre application et de notre amour. Dès que nous croyons Jésus-Christ ressuscité, rien ne nous paraît plus aimable que la vertu ; toute autre chose nous devient méprisable ; rien ne nous semble à craindre que le vice et à souhaiter que la grâce. L'on ne s'imagine point de plus grande richesse que dans la pauvreté, de plus grande joie que dans les souffrances ; on fait consister sa générosité à tout sacrifier pour le ciel, à vaincre le monde et ses maximes, toute sa force à se renoncer soi-même ; on n'estime rien de solide et de réel sur la terre que l'innocence et la vertu ; rien de consolant que le service de Dieu et son amour. Dès qu'on se représente que Jésus-Christ est ressuscité,

libertins, une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux grâces reçues, et les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, et le caractère des réprouvés.

Or, mes Frères, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités? Ah! aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus; ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière et dans le ministère de la parole sainte; il ne se trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet apôtre ne retombe plus, et confirme même ses frères. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies, qu'il adore son Seigneur et son Dieu, et demeure à jamais fidèle. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plutôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres disciples. Ah, mes Frères! ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jésus-Christ? Ne sommes-nous pas les enfants des saints qui le virent et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée? Nous avons vu de leurs yeux, et touché de leurs mains; nous avons même senti, en ces jours heureux, Jésus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grâce des sacrements. Eh! pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? Pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce mystère rend notre foi inébranlable, pourquoi laisserait-il encore des inconstances à notre cœur? S'il serait monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire; l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyait pas? Un fidèle, persuadé qu'il ressuscitera, pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles, peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paraît sur la terre; et si des biens fugitifs qui n'ont rien de réel, et que nous ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin et sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne saurait-elle nous détromper, et dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, et un temps qui se précipite et qui va finir demain, pour l'éternité?

Second motif que je prends dans ce mystère, pour nous animer à conserver la grâce reçue en ces jours saints. Non-seulement ce mystère affermit notre foi; mais encore, premièrement, il rassure notre espérance; secondement, il la console; troisièmement, il la

ah! dès lors l'on ne peut plus rien souffrir qui blesse la religion. Les dérisions des libertins sur nos saints mystères deviennent des blasphèmes, les railleries des mondains, des impiétés, la liberté de douter et de raisonner à sa mode sur les points de notre religion, des infidélités et des indiscrétions. Si Jésus-Christ est ressuscité, dès lors la piété est solide, le salut, assuré, la religion, certaine, les préceptes, nécessaires, les conseils, importants. Dès lors l'Evangile est notre règle, ses maximes, nos lois, et ses exemples, nos modèles; dès lors la fausse sécurité des pécheurs est un endurcissement, leur folle confiance, un désespoir, le délai de la conversion, un mépris du ciel, et la rechute dans le péché, le caractère des réprouvés.

Or, quoi de plus propre à fixer l'inconstance du cœur, et à y établir la persévérance dans la grâce reçue, que ces grandes vérités? Aussi les disciples du Fils de Dieu, avant sa résurrection si lâches et si inconstants, ayant été témoins de cette résurrection et convaincus de sa vérité, ne tombèrent plus. Quelque chancelant qu'eût paru jusques alors saint Pierre, dès que Jésus-Christ ressuscité se fut apparu à lui, il s'affermit et se rassure; quelque piége qu'on tende à sa faiblesse, il n'y succombe plus; il ne tombe plus; il confirme même ses frères dans une foi qu'il avait violée. A peine Jésus-Christ s'est-il montré à Thomas, ce disciple autrefois incrédule, qu'il adore son Dieu, qu'il s'écrie : ah! mon Seigneur et mon Dieu; et que jamais il ne forme plus le moindre doute sur les articles de la foi. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plutôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils se sentent embrasés d'amour pour lui, qu'ils ne doutent plus de ce qu'on leur avait dit à Jérusalem et qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans la foi de ce Dieu ressuscité. Pourquoi donc cette sainte résurrection, une fois établie, ne nous serait-elle pas un motif pour nous animer à persévérer dans la grâce reçue? Ne sommes-nous pas tous témoins de ce que les livres saints nous en disent, de ce que les apôtres nous en racontent? Ne sommes-nous pas les successeurs et les frères de ces heureux disciples qui eurent le bonheur de le toucher et de mettre leurs doigts dans ses plaies adorables? Ne sommes-nous pas les enfants des saints qui l'adoraient autrefois sur la montagne, et dont la plupart ont répandu leur sang pour soutenir la vérité de sa sainte religion? Nous l'avons vu ce Jésus-Christ ressuscité, et nous l'avons même senti dans nos cœurs par le sacrement adorable qui nous le fait posséder. Ah! si cette résurrection sainte nous est un motif de persévérance, pourquoi rentrons-nous dans cette première voie d'iniquité, d'où nous étions sortis par les sacrements? Si ce mystère a rendu si certains tant de disciples faibles et chancelants, pourquoi nous laisse-t-il inconstants et incertains? Pourquoi conservons-nous encore nos mêmes habitudes, nos mêmes désirs? Pourquoi reprenons-nous nos mêmes commerces, nos mêmes liaisons, nos mêmes attachements au péché? Si Jésus-Christ monte aujourd'hui au ciel pour aller nous assurer une place, pourrions-nous encore errer de passion en passion, d'objet en objet, et ne plus envisager le ciel que comme une terre étrangère pour la possession de laquelle on ne veut rien faire?

Voici un second motif pour persévérer dans la grâce que nous avons reçue : c'est que non-seulement la résurrection de Jésus-Christ affermit notre foi, mais qu'elle soutient notre espérance; je dis qu'elle la soutient en trois manières différentes : elle la rassure, elle la console, elle la corrige. Premièrement, la résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance. Nous

corrige. La résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance. Nous savons, dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef; nous savons qu'étant le premier né d'entre ses frères, il ne doit être que les prémices heureuses de ceux qui dorment pour ressusciter, et qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort et de la corruption, que pour servir de gage à l'espérance de la nature entière; nous savons que sa résurrection serait inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui; qu'il serait dans le ciel, sans Eglise, sans sacerdoce, sans sacrifice; et qu'il n'y serait pas notre pontife éternel, s'il n'offrait pas éternellement son corps mystique à son Père. Ainsi nous savons que nos frères, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix et de l'unité, n'ont pas péri sans ressource; qu'ils ont disparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuse espérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en poussière, la pâture des oiseaux du ciel ou des animaux de la terre; mais que celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, rassemblera des quatre vents les portions dispersées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ses élus; reprendra leurs restes précieux que la révolution des temps et la vicissitude des choses a confondus, et qui sont connus de lui seul, et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce souvenir, mes Frères, que de puissants motifs pour affermir une âme dans la grâce et dans le service de Dieu! Je ressusciterai avec cette chair que je vais déshonorer je la porterai aux yeux de Jésus-Christ et de ses anges, encore marquée des taches honteuses de mes iniquités. Hélas! si tout devait mourir avec moi, je pourrais tout permettre à mes désirs corrompus; mais l'impie ressuscitera comme le juste; la trompette fatale éveillera, sans égard, tous ceux qui reposeront sous l'empire de la mort; il faudra reparaître sur la scène à la face de tout l'univers; et voir revivre des œuvres de ténèbres, que je croyais ensevelies dans un éternel oubli. Quoi! pendant toute l'éternité, la honte de l'action que je vais commettre me sera reprochée? Ni les siècles, ni les années, ni les tourments, n'effaceront jamais cette circonstance honteuse de ma vie? Un plaisir si rapide, qui n'est déjà plus lorsque je le goûte, et dont je me dispute moi-même, en le goûtant, la fausse douceur, par des remords et des agitations secrètes; ce moment si fugitif sera écrit dans le livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels; sera scellé dans les trésors de la colère divine, et durera autant que la justice de Dieu même? Grand Dieu! puisque mes actions, mes paroles, mes pensées, mes désirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, soutenez ma faiblesse, et faites entendre à mon cœur qu'un chrétien ne doit plus rien se permettre qui ne soit digne de l'éternité!

En second lieu, la résurrection de Jésus-Christ console notre espérance. Car, mes Frères, si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes; et les combats éternels, ou qu'il faut se livrer à soi-même, ou qu'il

savons, et il nous le dit lui-même, qu'un jour nous serons semblables à lui dans sa gloire, et qu'étant le premier-né de ses frères, il ne doit être que le premier de ceux qu'il vient racheter par sa mort et immortaliser par sa résurrection, et que, comme il est une portion de notre nature, il n'a été ressuscité que pour servir de gage à l'immortalité de tout le reste de cette même nature; nous savons que sa résurrection même lui serait inutile, si nous ne devions point ressusciter avec lui, qu'il serait dans le ciel sans cette auguste qualité de pontife, sans sacerdoce, sans royauté, et qu'il n'y serait point le juge souverain et le prêtre éternel. Ainsi nous savons que nos frères qui sont morts n'ont point péri sans ressource; que leurs corps à la vérité ont été renfermés dans un triste sépulcre; que quelques-uns ont été flagellés, d'autres traînés par les rues, ceux-ci passés au fil de l'épée, ceux-là réduits en cendre et en poussière; que d'autres sont devenus la pâture des oiseaux du ciel; mais nous savons aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont point comme celles qui sont, ranimera ces os secs et arides, qu'il rapprochera chaque partie de leur chair pour les réunir ensemble, et qu'il démêlera leurs restes précieux pour en composer le même corps qui avait disparu.

Dans la considération de cette vérité, quel motif pressant de confiance et d'espérance n'y trouvent pas des chrétiens! Quand on vient à penser ce qu'on deviendra et à se dire à soi-même: oui, je ressusciterai avec cette chair que je déshonore tous les jours par mes impuretés, je la présenterai à Jésus-Christ, quand il dira: Levez-vous, morts; mais marquée des taches honteuses de mes iniquités, et souillée de tous les crimes que je commets. Ah! si tout devait périr avec moi et que l'âme retournât dans le néant d'où elle a été tirée, je n'aurais rien, ni à espérer, ni à craindre, et le plus heureux de tous les hommes serait celui qui trouverait plus de repos et de plaisir dans ses péchés sur la terre; mais il n'en est pas ainsi. L'impie ressuscitera comme le juste, et en ce jour auquel la trompette fatale doit nous rappeler de nos tombeaux, il faudra reparaître sur la scène à la face de tout l'univers assemblé, et y voir revivre, pour ma confusion, des crimes que je croyais ensevelis dans un éternel oubli. Quoi! dans toute l'éternité mon âme me reprochera des fautes que je croyais anéanties? Quoi! ni les années, ni les siècles, ni les pleurs, ni les gémissements, ni les feux, ni les tourments les plus horribles n'effaceront jamais les crimes de ma vie? Quoi! une parole indiscrète qui m'est échappée sans attention, un désir de la chair qui m'est venu surprendre, un frivole plaisir que j'ai pris avec les autres, un

faut soutenir du côté de presque tous les objets qui nous environnent, en sont les épines et les violences. La vertu ne se conserve que par des sacrifices continuels ; et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu ; les passions renaissent, ce semble, de leur propre défaite. Vous croyez avoir résisté jusqu'au sang, et remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on se lasse d'être toujours aux prises avec soi-même, de porter toujours un royaume divisé au dedans de soi ; on penche naturellement à vivre d'intelligence avec son propre cœur, et à jouir tranquillement de soi-même ; et voilà la source la plus commune de nos rechutes.

Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'âme fidèle, comme l'espérance de la résurrection. Elle sait que ce corps de péché, qui l'appesantit, sera bientôt conforme à la ressemblance de celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité. Ainsi, loin de s'abattre sous le poids de sa chair, elle sent que sa délivrance s'approche. Plus l'ange de Satan la presse, plus le désir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente ; plus l'aiguillon du péché se fait sentir, plus elle souhaite sa dissolution et sa réunion avec Jésus-Christ. Elle trouve dans sa faiblesse une nouvelle force ; ses tentations portent avec elles leur remède ; et tous les mouvements qui l'avertissent du fond de sa corruption, la consolent par l'espérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ces misères.

Dans les tribulations qui arrivent au juste, du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. Job, sur son fumier, voit tranquillement son corps tomber en pièces : *Je sais*, dit-il, *que mon Rédempteur est vivant ; que je ressusciterai de la terre au dernier jour ; que je verrai mon Dieu et mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers et la pourriture ont déjà fait un cadavre* [1]. *Cette douce espérance est cachée dans mon sein* [2]. Et il ne faut que cela, mes Frères, pour consoler toute la rigueur de ses peines : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* « Nous nous réjouissons dans les tribulations, disaient les premiers fidèles, parce que nous attendons Jésus-Christ du haut du ciel, qui réformera

[1] Job, XIX, 25, 26.
[2] *Ibid.*, 27.

vain éloge qu'on m'a donné et que j'ai écouté avec joie, cette légère satisfaction que je me suis permise en goûtant les fausses délices de la terre ; quoi ! tout cela sera révélé devant toutes les créatures, et le mal que je n'ai fait qu'en passant et qui m'a plus coûté qu'il ne m'a plu, sera gravé avec un burin de fer dans le livre de la colère du Seigneur ? Comment oserais-je donc paraître impur à ce redoutable jugement ; et avec quel front pourrais-je commettre ici-bas des péchés qui me privent de tant de biens et qui me causeront tant de maux ? Grand Dieu ! puisque toutes mes pensées, mes paroles, mes désirs, mes actions, puisque mes plus légères fautes, comme mes plus grandes vertus, que tout enfin doit revivre éternellement à vos yeux, soutenez ma faiblesse, relevez mon espérance, et me faites connaître qu'étant chrétien comme j'ai l'honneur d'être, je ne dois jamais rien me permettre qui ne soit digne de vous être présenté et d'attirer vos saintes bénédictions.

En second lieu, la résurrection de Jésus-Christ console notre espérance, en adoucissant nos peines. Car si la piété a ses amertumes, elle a aussi ses douceurs et ses consolations. Elle a ses amertumes : car lorsqu'il faut persévérer dans la grâce, conserver la justice, vaincre les obstacles qui s'opposent au salut, se défendre du côté des créatures, où tout est plein de piéges et d'écueils, où tout charme, où tout séduit du côté de soi-même, où les passions sont violentes, il faut veiller et combattre sans cesse ; puisque l'on ne peut se soutenir que par la vigilance et les combats continuels ; si on se relâche un seul moment, on tombe dans le piége ; si on cesse d'aimer la vertu on tombe dans le crime ; l'esprit s'égare, le cœur se corrompt, et la mort en est toujours la triste destinée. Vous croyez ne faire que vous délasser, et vous vous engagez dans l'abîme ; vous croyez être en sûreté, et mille ennemis au dedans et au dehors viennent vous attaquer, et dès que vous cessez de combattre, votre défaite est certaine. Or, on se lasse de porter toujours dans soi-même un royaume divisé ; on ne peut pas toujours se faire une guerre si cruelle ; on se rebute ; on se dégoûte dans une voie pénible ; on se permet certains relâchements ; on prend certains jours, certains moments de délassement, de joie, de conversation, de plaisir ; et voilà la source la plus ordinaire des rechutes, un découragement dans la vertu, un attachement, un amour de repos.

Rien ne soutient davantage l'espérance du fidèle dans la pénible pratique de la vertu, rien ne la console davantage dans les rudes combats de cette vie présente, que la vue de la résurrection. Une âme pleine de cette douce espérance se réjouit quand elle voit que ce corps de péché qui l'appesantit, et qui lui cause tant de peines, ressuscitera bientôt glorieux et conforme à celui de Jésus-Christ. Plus l'ange de Satan la sollicite, la presse, la poursuit, l'afflige, la tourmente, plus elle aime son Dieu, plus elle s'attache à lui, plus elle le reconnaît pour l'unique maître qu'elle veut servir, pour l'unique souverain à qui elle veut obéir ; plus l'aiguillon de la chair se fait sentir et se révolte contre son esprit, plus elle se plaît à le mortifier, à le combattre, à le vaincre. Elle trouve dans sa faiblesse même une nouvelle force qui la fait triompher de ses passions et de toutes les créatures ; ses tentations portent avec elles leur remède, et tous les mouvements secrets qui l'agitent, qui la tourmentent, et qui lui font souffrir au dehors de grandes violences, la consolent au dedans par l'espérance de l'immortalité, qui la dédommagera de toutes ses tribulations et de toutes ses amertumes.

Il n'en est aucune que l'espérance de la résurrection n'adoucisse. Job voit tranquillement sur son fumier son corps tomber en pièces, par cette vue de la résurrection : *Je sais*, dit-il, *que mon rédempteur est ressuscité, qu'il est plein de vie et que je sortirai un jour du tombeau ; que je me trouverai revêtu de ma propre chair, et que je verrai mon Sauveur et mon Dieu de mes propres yeux ; et cette douce espérance est cachée dans mon sein.* Voilà aussi ce que nous devons dire, et cela seul suffit pour que nous nous réjouissions dans les plus grandes afflictions, et que nous aimions les tribulations les plus

la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire et à la clarté du sien, et parce que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, et nous bénissons; on nous charge de chaînes, et nous sommes libres; on nous foule aux pieds, et nous ne sommes point abattus, et nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche ». Ainsi parlaient autrefois, par la bouche de l'Apôtre, des fidèles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons et sur les échafauds; il n'était plus de tourments si affreux qui ne leur parussent doux, dans la vue de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes Frères, ils croyaient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs; ils croyaient que chaque jour allait être le jour tant désiré de son avènement : c'était une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on désire avec ardeur; et les apôtres avaient besoin de toute leur autorité, pour calmer là-dessus la vive impatience de ces saints disciples. Jésus-Christ lui-même avait cru devoir prévenir les piéges qu'on pouvait tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressements et à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendraient leur annoncer qu'il allait paraître : *Nolite credere* [1]. De là, au milieu des tourments, ils défiaient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : « Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disaient-ils; le spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux et plus éclatants : les plaies cruelles, dont vous défigurez nos membres, se changeront en des rayons de lumière; et votre inhumanité augmentera notre gloire ». Tel était l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité [1] n'avait pas encore interdit ces divines consolations à la vertu; on n'avait pas encore fermé le sein de la gloire aux fidèles, pour les en rendre plus dignes; on n'avait pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la foi, pour y arriver plus sûrement; on aurait eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même; et la bienheureuse espérance était alors toute la piété et toute la perfection des fidèles.

En effet, le juste serait à plaindre s'il n'y avait pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, disait autrefois l'Apôtre, et que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus* [2]; telle est la destinée du chrétien. L'Evangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde; ses maximes sont tristes, et ne promettent rien de trop agréable ici-bas; et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Or, sur cette

[1] Matth., XXIV, 23.

[1] Le Quiétisme.
[2] I Cor., XV, 19.

amères. C'était aussi ce que se disaient à eux-mêmes les premiers fidèles, et cette espérance seule les soutenait dans les persécutions auxquelles ils étaient sans cesse exposés. « Nous nous réjouissons, disaient-ils, dans les maux que nous souffrons, parce que Jésus-Christ est ressuscité, et que nous ressusciterons avec lui. On nous maudit, et nous n'en sommes point découragés; on nous foule aux pieds, et nous n'en sommes point abattus; les lions peuvent déchirer nos corps, mais le Seigneur prendra soin de les faire revivre glorieux; et c'est pour cela que nous bénissons ceux qui nous maudissent, que nous prions pour ceux qui nous persécutent, que nous voulons du bien à ceux qui nous font du mal ». Ainsi parlaient des fidèles méprisés, persécutés, proscrits, traînés dans des prisons, conduits sur des échafauds, et près de perdre la vie par les plus affreux de tous les supplices; et cela dans la seule vue qu'ils ressusciteraient comme Jésus-Christ.

Ils croyaient voir sans cesse Jésus-Christ arriver du haut du ciel pour les attirer à lui et les glorifier; chaque jour ils s'attendaient à être délivrés de ce corps mortel, et cette erreur était une erreur d'amour. On ne croit jamais assez proche ce qu'on désire avec avidité. De là cette joie et cette patience au milieu des tourments; ils se consolaient dans les plus grandes afflictions. « Vous pouvez bien nous livrer à la mort; mais nous mourons pour un Dieu qui va nous rendre impassibles; vos coups se changeront en un poids de gloire pour nous, et les obscurités de nos cachots en rayons de lumière qui nous éclaireront pendant toute l'éternité ».

Tel était l'esprit de ces premiers fidèles en ces temps heureux, où une téméraire philosophie n'avait point encore interdit l'amour des souffrances, et où l'espérance du bonheur éternel était le plus précieux trésor des fidèles.

Ah! si nous n'espérions en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes, disait saint Paul : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus;* car telle est la destinée des chrétiens : si Jésus-Christ n'est point ressuscité, et si nous ne ressuscitons point avec lui, nous sommes entièrement à plaindre. L'Evangile ne fait que des malheureux selon le monde, et s'il ne nous reste plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune des disciples de Jésus-Christ. Pour mieux comprendre cette vérité, vous n'avez qu'à vous examiner vous-même; et pour connaître si vous êtes un véritable disciple de Jésus-Christ, vous n'avez qu'à voir si vous pouvez dire comme l'Apôtre : Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, je suis le plus misérable de tous les hommes. Si vous n'avez point de résurrection à espérer, serez-vous fort à plaindre

vérité incontestable, vous n'avez, mon cher auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connaître si vous êtes disciple de Jésus-Christ, ou enfant du siècle, et par conséquent enfant de mort et de perdition : la règle est sûre. S'il n'y avait point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assez sur vous-même, mortifiez-vous assez tous vos désirs, crucifiez-vous assez votre chair, souffrez-vous assez les mépris et les injures, fuyez-vous assez les plaisirs, vivez-vous assez séparé du monde, veillez-vous assez sur vos sens, êtes-vous assez détaché de la gloire, des biens périssables, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes?* Quand la religion serait un songe, qu'y perdriez-vous? quand tout ce qu'on nous dit de la résurrection à venir, et des promesses de la foi, seraient des fables, seriez-vous fort trompé dans vos mesures? quand tout mourrait avec nous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort, sur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie présente; sur les plaisirs dont vous vous y êtes abstenu; sur les sacrifices, les violences, les austérités, les privations que vous avez souffertes pour une éternité et un avenir chimérique? Si l'on venait vous déclarer que la foi des chrétiens est une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite? Ah! les premiers fidèles avaient droit de dire que, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, tout était perdu pour eux. Des infortunés qui sacrifiaient tout à cette espérance, qui souffraient la faim, la soif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens et de la vie, pour lui plaire, et dans la seule espérance d'aller jouir de lui : *Tantum ut Christo fruar* [1]; des hommes qui n'avaient aucune consolation sur la terre; qui se disputaient les plus légers plaisirs; qui regardaient la vie présente comme un exil, comme une vallée de larmes; ces hommes pouvaient assurer hardiment que, s'il ne devait point y avoir de résurrection, rien n'égalait leur malheur sur la terre. Mais vous à qui la foi en Jésus-Christ ne coûte rien; vous qui ne sacrifiez à ses promesses, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités, ni penchants; vous qui sous l'Évangile vivez aussi doucement, aussi agréablement, aussi mollement, que sais-je? aussi licencieusement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles où son nom n'est point connu; qu'il soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, vous n'en êtes ni plus ni moins à plaindre; la fausseté ou la vérité de ses promesses, ne change rien à votre destinée : et dès là vous n'êtes plus chrétien, vous n'appartenez plus à Jésus-Christ, vous n'avez plus de droit à son espérance.

Et voilà, en dernier lieu, comme la résurrection de Jésus-Christ non-seulement assure et console, mais encore corrige notre espérance, en nous proposant les moyens qui seuls nous donnent droit d'espérer; en nous faisant entendre qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-

[1] S. Ignace, mart.

à la mort? Si vous ne devez attendre qu'un anéantissement parfait après la mort, serez-vous malheureux? Si cette vie que vous menez n'est pas suivie d'une récompense éternelle, êtes-vous les plus misérables de tous les hommes? Votre foi vous fait-elle trouver assez de consolation dans les biens futurs, pour dire : Si Jésus-Christ n'est point ressuscité et si nous ne ressuscitons point, notre sort est déplorable? Quand la religion ne serait qu'un songe, les promesses de Jésus-Christ que des illusions, les saintes Écritures qu'une fable, qu'y perdriez-vous? Quand tout mourrait avec vous, que toutes vos œuvres demeureraient ensevelies dans un éternel oubli, quel dommage en souffririez-vous? Aurez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort pour des plaisirs que vous aurez sacrifiés, des honneurs que vous aurez méprisés, des biens que vous aurez quittés? Trouverez-vous beaucoup à compter pour l'éternité dans vos charges, dans vos affaires, dans vos emplois, dans vos mariages, dans votre ministère? Si l'espérance des biens futurs n'est que rêverie, pourrez-vous avoir regret à la mort de n'avoir pas contenté vos passions, de ne vous être pas abandonné aux maximes et aux usages du siècle? Ah! les premiers fidèles avaient raison de dire que si Jésus-Christ n'était point ressuscité, tout était désespéré pour eux, et qu'ils étaient les plus misérables de tous les hommes. C'étaient des hommes justes qui se dépouillaient de tous leurs biens, se renonçaient eux-mêmes et quittaient tout pour suivre Jésus-Christ; des hommes qui vivaient dans le monde comme s'ils n'en étaient pas, qui détestaient ses maximes, qui fuyaient ses joies et ses plaisirs; des hommes qui se mortifiaient, qui se chargeaient de haires et de cilices, qui s'interdisaient jusqu'aux moindres délassements; des hommes toujours en guerre contre eux-mêmes; des hommes crucifiés pour le monde et pour qui le monde était crucifié, toujours en garde contre les biens présents, et qui ne soupiraient qu'après les biens futurs. Mais vous à qui la foi et la profession du christianisme ne coûte rien; vous qui ne sacrifiez pour le salut de votre âme ni honneurs, ni plaisirs, ni richesses; vous qui, sous l'empire de Jésus-Christ et à l'ombre d'un Dieu crucifié pour vous, vivez aussi délicieusement, aussi commodément, aussi avide de joie et de plaisirs que ces malheureux qui vivent dans des îles éloignées où le vrai Dieu n'est point connu et où l'on s'imagine que tout périt à la mort; que Jésus-Christ soit

Christ; et que le fidèle qui ne souffre rien ici-bas, ne saurait aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jésus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes, après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grâce est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance. Or, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse; car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, et il n'a mérité sa délivrance du tombeau qu'en devenant l'homme de douleur. Or la résurrection de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre; c'est-à-dire que, si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence. « Si je retombe, ô Dieu! que ce plaisir rapide et frivole va me coûter cher! quel calice à boire, pour recouvrer la vie et l'innocence que je vais perdre! Je ne sais déjà que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, quand on a eu le malheur de s'éloigner de, lui et ce que les commencements d'une conversion ont de terrible pour le cœur. Est-ce qu'après une rechute, cette entreprise aurait moins de difficultés? Mais mes mauvais penchants seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes faibles désirs de salut refroidis, les yeux du public même plus redoutables par les inégalités de ma conduite; tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant et plus pénible. Or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout semblait faciliter, comment pourrais-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de nouveaux obstacles? » Ainsi s'affermit dans la persévérance une âme fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grâce d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée? Seconde raison que nous fournit ce mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grâce de la conversion; cette grâce qui nous fait passer de la mort du péché à la vie et à la résurrection de la justice? Ecoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre: « La même vertu suréminente de Dieu, dit-il, qui a opéré sur Jésus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur nous, pour nous retirer des voies de la mort et de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grâce ». C'est-à-dire qu'il est vrai que la résurrection spirituelle du pécheur est un ouvrage aussi grand pour Dieu que la résurrection corporelle de Jésus-Christ; que le miracle est ici égal; qu'il a besoin d'une vertu aussi éclatante pour l'un que pour l'autre; et que s'il y a quelque différence

ressuscité ou non, vous n'en êtes ni plus ni moins attaché au siècle; vous ne pouvez pas dire que s'il ne ressuscite point, vous êtes le plus misérable de tous les hommes. Sa résurrection, dont vous êtes convaincu, ne change point votre destinée, et dès là vous n'êtes point du nombre des disciples de Jésus-Christ; dès là vous n'avez point de part à ses promesses ni à son héritage.

Enfin la résurrection de Jésus-Christ corrige notre espérance.

En effet, une des principales et des plus ordinaires sources de nos rechutes dans le crime, c'est de nous figurer le retour d'une grâce favorable, de nous flatter d'une vaine confiance, et d'espérer contre toute espérance. Or, la résurrection de Jésus-Christ corrige cet abus. Le mystère de la résurrection nous apprend que, pour arriver à la possession des biens éternels, il a renoncé lui-même à la possession des biens sensibles; il a bu le calice de fiel et de vinaigre avant de goûter les délices du ciel; il a souffert de la part des hommes, avant d'aller prendre place à la droite de son Père, et il n'a mérité de sortir du tombeau qu'après s'être fait appeler l'homme de douleur. La résurrection du pécheur n'est autre chose qu'un passage de la mort du péché à la vie de la grâce, c'est-à-dire que si nous tombons après une grâce reçue, il faudra pour la recouvrer que nous passions par des épreuves bien violentes, par des peines bien rudes; car la rechute est le péché le plus difficile à guérir. Et comme il est peu de pécheurs qui puissent supporter toutes les rigueurs de la pénitence par où il faut passer, il en est aussi peu qui se relèvent après être retombés. Quel fruit doit donc produire cette vérité dans vos cœurs, mes Frères? C'est de vous représenter souvent combien doit vous coûter votre conversion après une rechute. « O Dieu! devez-vous vous dire en vous-mêmes, si je retombe, quel calice amer seraije obligé de boire pour recouvrer l'innocence que je vais perdre! Ah! je ne sais que trop ce qu'il en coûte pour retourner à Dieu après m'en être séparé; je ne connais que trop quels obstacles j'aurai à surmonter, quelles tentations j'aurai à vaincre, quelle violence il me faudra faire, quels combats j'aurai à essuyer. Est-ce qu'après avoir déjà obtenu le pardon de mes péchés, j'aurais moins de peine à obtenir le pardon de ceux que je commettrais de nouveau? Est-ce que j'aurais moins de peine à guérir une plaie rouverte, après avoir été fermée, que d'ôter une première cicatrice? Ah! mon penchant plus violent, mon habitude plus enracinée, les yeux du public plus attachés sur ma mauvaise conduite, tout cela rend ma conversion plus difficile après ma rechute qu'au commencement de mes infidélités. Or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche de pénitence, après mes premières chutes, que ne dois-je pas craindre pour une voie plus pénible? Si j'ai eu tant de peine à fléchir la divine justice sur mes premiers désordres, puis-je compter que je la fléchirai si aisément sur mes rechutes? »

Ainsi devez-vous vous affermir dans la grâce de votre première démarche; car si vous retombez, pouvez-vous vous promettre que la grâce d'une seconde pénitence, aussi efficace que la première, vous sera accordée? Savez-vous bien ce que doit coûter à Dieu cette grâce de votre conversion? La même puissance qui a opéré en Jésus-Christ le prodige de sa résurrection pour le faire passer à la vie de la nature, doit opérer encore en vous un prodige pour vous faire passer à la vie de la grâce. C'est-à-dire que la résurrection à la grâce est pour le

à faire, c'est qu'en ressuscitant son Fils, il commande à la mort, et il est obéi, et la mort qui entend sa voix ne résiste point à ses ordres; au lieu qu'en ressuscitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, et ce cœur se défend; et ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, résiste à ses ordres, et repousse la main qui vient le retirer du tombeau et des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une seconde fois une faveur aussi signalée? Pouvez-vous vous flatter qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de son Fils? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups si miraculeux de la puissance divine? De toutes les grâces, celle de la conversion est la plus rare; et vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours! Que savez-vous si le Seigneur, après avoir fait une fois éclater sur vous les merveilles de sa miséricorde, en rompant les chaînes de la mort et du péché qui liaient votre âme, et en vous faisant revivre avec Jésus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de sa justice, en vous livrant pour toujours aux désirs de vos passions insensées? Nous lisons bien dans les livres saints que Lazare, que la fille de Jaïre, que le jeune homme de Naïm furent ressuscités; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la dernière, et dans cette image, on veut nous faire comprendre que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordé au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes Frères, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jésus-Christ dans la participation des saints mystères. Ah! si vous connaissiez, mes Frères, ce que vous perdez en perdant la grâce sanctifiante; si vous saviez que la perte de l'univers entier n'est rien à son égal; si vous pensiez que c'est le prix du sang de Jésus-Christ, et le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoin; si vous faisiez réflexion que c'est la drachme précieuse dont on achète l'éternité; si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand, tout ce que les créatures, et le monde entier ne saurait vous remplacer; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui seul que vous offensez peut vous rendre; que vous perdez ce que tant de réprouvés souhaiteront pendant toute l'éternité, ce qui sera la félicité de tant de justes dans le ciel, ce qui est refusé à tant de pécheurs sur la terre; si vous le pouviez comprendre, sans doute ce souvenir vous animerait à persévérer dans le service de Dieu, où la grâce des sacrements vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la résurrection de Jésus-Christ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère.

DEUXIÈME PARTIE.

Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, dit l'Apôtre; *la mort n'a plus d'em-*

Seigneur un ouvrage aussi grand que la résurrection de son Fils, et qu'il a besoin d'une aussi grande vertu pour l'une que pour l'autre. Pourriez-vous vous promettre que votre Dieu opérera plusieurs fois en votre faveur ce qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de son Fils; et qu'il vous accordera, sans peine et sans violence, ce qu'il lui a fait acheter par tant de douleurs et de souffrances, par une vie de pénitence, de mortification, d'anéantissement? D'ailleurs que savez-vous, s'il ne va point vous laisser dans le tombeau après vous y être replongé une seconde fois? Que savez-vous si cette rechute ne sera point pour vous un sépulcre éternel, comme dit un prophète, *in circuitu ejus, sepulcrum illius.* Que savez-vous si le Seigneur ne manifestera point sa justice et sa gloire en vous abandonnant seul à votre malheureux sort, si vous lui êtes encore infidèle après vous avoir pardonné? Nous lisons bien que Lazare, la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm furent ressuscités une fois par le Fils de Dieu, et qu'il leur rendit une nouvelle vie après leur première mort; mais nous ne lisons nulle part qu'une seconde résurrection leur ait été accordée Il ne les ressuscita point une seconde fois, leur seconde mort fut leur dernière; et par là il veut nous faire comprendre que rien n'est plus rare ni plus difficile qu'une seconde résurrection, puisque jamais elle n'a été accordée à personne.

Profitons donc de cette instruction, mes Frères, et conservons précieusement une vie de la grâce si difficile à réparer; persévérons dans cette grâce que nous avons reçue; songeons que des pénitences et des conversions négligées ne se réparent presque plus; et si vous êtes assez malheureux que de la perdre, souvenez-vous que la perte de tout l'univers entier n'est rien à son égard; souvenez-vous que cette grâce que vous avez reçue, est le prix du sang de Jésus-Christ votre Sauveur, et le mérite de sa passion et de ses souffrances; souvenez-vous que la perte du trésor que vous exposez, comprend toutes les pertes qui peuvent vous arriver; et que toutes les créatures ensemble et l'univers entier ne sauraient remplacer ce que vous ne pouvez recouvrer de vous-mêmes; sans doute cette considération vous portera à veiller, à combattre et à persévérer, de peur de perdre un don si précieux. Vous venez de voir le motif de cette persévérance a la grâce dans la résurrection du Sauveur : il faut maintenant vous en faire voir le modèle; c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus, dit l'Apôtre; *la mort n'a plus d'empire sur lui,* parce que

pire sur lui[1], parce que sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire*[2]. Or voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes Frères? il faut que tout ce qui était en vous de terrestre et de mortel soit détruit, pour ainsi dire, et que vous soyez un homme tout renouvelé et tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres; une seule plaie flattée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître; et comme Jésus-Christ n'a compté ses travaux finis, et sa victoire assurée, que lorsque la mort a été entièrement absorbée en lui, et qu'elle n'a plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre; tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des désirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, et avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement, de repos, de liberté et de plaisir. Mais, je le répète, si vous voulez conserver la grâce de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur. En voici les raisons; elles me paraissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des fidèles croient avoir droit de se délasser, et de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence; qu'ils ne font consister le privilége de la résurrection que dans des mœurs plus douces; dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles; et dans la rareté des prières publiques et des autres devoirs de la religion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire, et injurieuse à la sainteté de ce temps, il suffirait de vous dire que l'allégresse de l'Eglise, en ces jours heureux, n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ et tous les fidèles avec lui remportent aujourd'hui sur le péché; que votre retour à la grâce fait tout le sujet de ses cantiques de joie; et que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son Epoux; qu'ainsi, elle ne paraît en ce jour triomphante et environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grâce sur vos cœurs; et qu'elle vous regarde comme autant de captifs, qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort et de la puissance des ténèbres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie ou de sa tristesse. Car, d'ailleurs, le temps de la[1] vie présente n'est pas le temps de sa joie : étrangère, éloignée de son Epoux, déchirée par les schismes et les contentions, déshonorée par les scandales, affligée par les

[1] Rom., VI, 9. — [2] I Cor., XV, 54.

[1] *La*, 1745; *Sa*, 1764 et Renouard.

sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait, et qu'il n'a plus rien de la terre, parce qu'une fois sorti du tombeau, il n'en conserve aucune trace. Voilà votre modèle, chrétiens, qui avez reçu la grâce en sortant de vos désordres. Pour ressusciter véritablement, il faut ne plus rien conserver de ce qui vient du monde et de la terre; il faut que votre vie nouvelle s'occupe de choses toutes célestes, et que vous deveniez tout spirituels. Une seule passion épargnée et chérie fomente toutes les autres et les fait bientôt revivre, comme une seule plaie flattée et entretenue attire toutes les humeurs du corps; c'est-à-dire que votre vigilance doit redoubler après votre grâce recouvrée, et que comme Jésus-Christ ne compte sa victoire complète que quand il a entièrement vaincu la mort, de même aussi le chrétien ne doit compter sur sa conversion que quand il a vaincu tous les ennemis qui en veulent à la grâce qu'il a reçue. En effet, mes Frères, tandis que vous avez encore des vertus à aimer et des vices à fuir ou à expier, votre conversion est imparfaite.

Et cependant l'erreur trop commune fait regarder au chrétien le temps pascal comme un temps de relâchement et de tiédeur. Mais je vous dis aujourd'hui que si vous voulez persévérer dans la grâce que vous avez reçue, il faut que le temps de votre résurrection soit pour vous un temps de renouvellement, de fidélité et de ferveur. Voici toutes les raisons qui autorisent cette erreur des lâches chrétiens :

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des fidèles, arrivés au bout de cette sainte carrière de la pénitence que l'Eglise leur impose, croient avoir droit de se relâcher, et qu'ils ne font consister le bonheur du temps pascal que dans un usage plus libre et plus permis des plaisirs, de la bonne chère, des jeux, des spectacles, dans la rareté des prières publiques, des prédications, et dans la dispense de plusieurs autres devoirs de religion. Pour vous faire sentir toute l'illusion d'une erreur si injurieuse à la dévotion de ce temps, il suffirait de vous dire qu'elle confond la piété des plus augustes solennités de notre sainte religion, avec ces jeux impies et sacriléges que le paganisme consacrait à l'honneur de ses faux dieux; il suffirait de vous montrer que la joie que fait maintenant paraître l'Eglise dans ses chants, dans ses ornements, dans ses cérémonies, n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ vient de remporter sur la mort, et sur celle que tous les pécheurs vont remporter avec lui sur le péché; que si vous êtes encore les malheureux esclaves du crime et de vos passions, l'Eglise est encore revêtue de deuil pour vous, qu'elle gémit encore sur vos désordres, et qu'ainsi elle ne semble se réjouir à la résurrection de son Epoux que par rapport à votre conversion, et parce que votre retour lui cause de la joie, comme celui des captifs qui sortent de leurs chaînes; en un mot, que la destinée d'un chrétien est de courir toujours dans la voie du salut et de ne jamais se relâ-

chutes de ses enfants, elle gémit sans cesse; elle soupire après sa délivrance; et ses chants de joie ne sauraient être que des désirs d'éternité, et de vifs empressements d'être réunie à l'Eglise du ciel, dont son Epoux est le pontife visible. Mais laissons là les raisons qui la regardent elle seule; et arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, et une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grâce des sacrements, et vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfants de la grâce; vous ne faites que de naître dans la justice et dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance et de faiblesse, comme vous êtes plus aisés à séduire et à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions et plus de secours pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il est vrai; vous vous y êtes déclaré pécheur; vous y avez porté des sentiments vifs de componction et une détestation sincère de vos crimes; nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs, et consolé votre douleur, qui nous remplissait nous-mêmes de consolation; mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence? Une vie entière de plaisirs et de dissipation serait-elle effacée par quelques larmes passagères; et le péché serait-il expié dès qu'il est remis? Or, si vous êtes un nouveau pénitent, eh! où sont ces transports de zèle, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrances, qui sont toujours les prémices de l'Esprit de Dieu dans un cœur touché? Vous n'avez pas encore commencé; et vous voulez vous permettre des adoucissements, que les plus justes, après de longues années de pénitence, n'oseraient encore s'accorder? Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière? Il peut arriver quelquefois que sur la fin de la course on se relâche, et que la ferveur se ralentisse après plusieurs années d'austérité; mais du moins les commencements ont été fervents. Le roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtements, afflige sa chair par le jeûne et par le cilice : c'est le caractère de la première grâce; les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques; et c'est alors que le pécheur nouvellement touché a besoin de frein, et qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modère les saillies et arrête l'impétuosité du zèle et de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher auditeur, si vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit? Si vos premières démarches commencent par être tièdes et languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites et de la durée?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus

cher; et d'ailleurs un temps d'exil et de bannissement tel qu'est celui de cette vie, peut-il être un temps de plaisirs et de réjouissance? Quoique l'Eglise semble se réjouir dans ce saint temps, elle ne laisse donc pas de s'affliger pour les chutes de ses enfants; quelques chants d'allégresse qu'elle entonne en public, elle soupire en secret, et ses soupirs ne viennent que des saints empressements qu'elle a de voir ses enfants ressuscités et réunis en un seul et même corps, dont son Epoux est le chef.

En second lieu, je ne veux m'en rapporter qu'à votre propre disposition, et vous allez convenir que l'erreur qui vous fait regarder le temps pascal comme un temps de relâchement et de joie, est bien opposée à la sainteté d'un chrétien. En effet, si après vos chutes vous avez été assez heureux pour vous en relever en ce saint temps de Pâques, vous êtes donc un nouveau pénitent; vous ne faites donc que commencer l'ouvrage de votre salut; vous ne faites qu'entrer dans les voies de la justice; vous vous disposez donc seulement à réparer vos offenses, et vous êtes résolu de satisfaire pour vos crimes passés par une sincère pénitence. Vous avez gémi, soupiré et peut-être pleuré au tribunal de la pénitence; il est vrai. Nous y avons reçu vos soupirs, vos protestations d'amendement, et vos promesses de satisfaire à Dieu pour vos péchés; nous y avons essuyé vos larmes, rassuré vos frayeurs, adouci vos amertumes et consolé vos tristesses; mais sont-ce là toutes les preuves que vous voulez donner de votre persévérance dans la grâce reçue? Croyez-vous que quelques larmes, quelques soupirs, quelques protestations passagères suffisent pour expier tant de crimes? et pensez-vous qu'après quelques moments de douleur vous soyez en droit de retourner à vos plaisirs et de goûter toutes les douceurs du monde que vous aviez promis de quitter pour toujours? David se contenta-t-il de dire dans l'amertume de son cœur, et avec un torrent de larmes, qu'il avait péché? Voyez dans ses cantiques quelle a été la rigueur et la durée de sa pénitence; vous avez péché plus que ce saint roi, et vous osez cependant vous contenter de déclarer vos péchés avec quelques sentiments de regret! Est-ce assez de quelques moments de pénitence pour des années entières de péchés? Est-il temps de se reposer au commencement de la carrière? Vous avez peut-être observé quelques jeûnes; vous vous êtes abstenu de quelques plaisirs; mais votre pénitence ne doit-elle pas être continuelle? Si vous perdez déjà haleine, comment pousserez-vous jusqu'au terme? Le grand apôtre n'en usait pas ainsi; après des travaux incroyables dont vous n'entendez le récit qu'avec étonnement, oubliant le passé, il ne comptait pour rien tout ce qui était derrière lui, et ne songeait qu'à redoubler ses efforts pour arriver à son but et se rendre digne de sa vocation, *quæ quidem retro sunt obliviscens.* Ah! est-il temps de s'arrêter dès le premier pas qu'on fait dans une voie nécessaire? Quand on a beaucoup marché, il peut arriver que la longueur du chemin décourage, rebute et porte le voyageur à se délasser et à prendre quelque rafraîchissement; mais du moins les commencements ont été fervents; les premières larmes de la péni-

violentes que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. C'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les passions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts et des amertumes sur toutes nos démarches, qu'il rassemble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés; en un mot, qu'il épuise tous ses artifices, pour rentrer dans la maison de notre âme avec sept esprits impurs encore plus méchants que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété, de l'autre, est alors plus faible. C'est une étincelle à peine allumée, et qu'il faut entretenir à force de soins et de ménagements; c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre; la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quel temps donc la fidélité et la vigilance furent jamais plus nécessaires? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer et de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer? N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde et des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints sont plus que jamais de saison; et qu'aller exposer un trésor, que vous portez dans un cœur si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise en ce saint temps, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi et la piété étaient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos temples; la parole de l'Evangile plus souvent et en plus de lieux annoncée; les prières de l'Eglise plus longues et plus solennelles; tout cet appareil de deuil et de tristesse dont elle était couverte; le souvenir des mystères douloureux qu'elle nous rappelait; la loi des jeûnes et des abstinences; les plaisirs publics suspendus; la liberté des tables modérée; le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager; le devoir pascal, auquel, si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés et absolument

tence n'ont point connu de ménagement; elles ont coulé en abondance des yeux de ceux qui ont voulu véritablement se convertir. A la prédication du prophète Jonas, le roi de Ninive se met sous le sac et sous la cendre; il se revêt de haire et de cilice; non-seulement il jeûne et se mortifie; mais il veut que tous les habitants de cette ville criminelle jeûnent et se mortifient avec lui. C'est là la première démarche d'un pécheur qui veut se convertir, et l'effet le plus ordinaire de la première grâce qu'il a reçue; c'est alors que le pénitent a besoin qu'un sage directeur mette un frein à son zèle pour arrêter le saint empressement qui l'anime.

Mais pour vous qui vous rebutez d'abord, où prétendez-vous aller? Si vos premières démarches sont si languissantes, comment espérez-vous voir la fin de votre carrière? Comment prétendez-vous arriver jusqu'au bout, si vous vous reposez dès l'entrée de la voie? Quand vous auriez gémi, pleuré, jeûné comme je le suppose avant ce saint temps, si vous ne sentez en vous une grâce plus touchante, une componction plus vive, un zèle plus ardent, concluez que votre conversion n'ira pas loin, puisque le commencement seul de cette conversion demande de vous et plus de vigilance et plus de ferveur.

En troisième lieu, votre expérience propre va vous convaincre que, comme les tentations ne sont jamais plus violentes que dans les commencements, jamais aussi vous ne devez plus apporter de précautions pour vous maintenir dans cette nouvelle grâce. C'est alors que le démon, furieux d'avoir perdu sa proie, redouble ses efforts pour vous ramener à lui. Maintenant que la grâce a triomphé de votre cœur dont il était le maître, il emploie tous ses artifices pour reprendre la place qu'il a perdue; il vous tend les mêmes piéges; il vous présente les mêmes charmes; il vous rappelle les mêmes plaisirs; ils vous insinue les mêmes maximes; il vous offre les mêmes occasions par où il vous avait gagné à lui avant votre conversion. C'est alors que cet esprit impur, accompagné de sept autres plus méchants que lui, assiége votre âme par toutes les avenues, qu'il vous suit et vous environne partout, pour rentrer dans ce cœur d'où il est sorti. En un mot, la grâce que vous avez reçue est encore faible, et par conséquent facile à perdre; c'est une étincelle mal allumée, il faut l'entretenir avec ménagement; c'est une jeune plante que le moindre vent peut abattre, il faut lui donner du soutien et de l'appui; c'est un pur froment que la moindre zizanie est capable d'étouffer, il faut y apporter du soin et de la vigilance; vous êtes encore des enfants nouveau-nés à la grâce, *sicut modo geniti infantes*. Vous avez besoin de tous vos efforts pour vous défendre contre tant d'ennemis. Ainsi vous voyez que David, tombé d'abord dans un péché de pure complaisance, devient bientôt adultère et homicide. A peine Salomon voit-il les femmes étrangères qu'il se résout enfin d'offrir de l'encens à leurs idoles. La vertu dans les commencements n'a besoin que de légères tentations pour tomber et se perdre; et de là jugez, mes Frères, si vous devez vous relâcher dans un temps où vous êtes nouvellement relevés, et où tout concourt à vous attaquer; jugez si la saison des périls a jamais été plus féconde, et si par conséquent vous avez raison de vous moins tenir sur vos gardes; jugez quel danger il y a pour vous de reprendre déjà les maximes du monde, qui vous avaient perdus, et si vous êtes sages d'aller exposer une grâce si fragile, à tant d'ennemis qui veulent vous la faire perdre.

En quatrième lieu, ajoutez encore à toutes ces raisons, que l'Eglise dans ce temps fournissant moins de secours extérieurs et sensibles à la piété des fidèles que pendant le carême, vous devez y suppléer par un redoublement de ferveur et de pénitence. Comme vous n'êtes point si bien défendus au dehors pendant ce temps de Pâques que vous l'étiez auparavant, vous devez y suppléer par un recueillement intérieur beaucoup plus parfait. En effet dans ces jours de mortification et de pénitence dont vous venez de sortir, il semble que la vertu était assez soutenue au dehors. Les assemblées fréquentes qui se faisaient

abandonnés de Dieu, tout le reste se mettait en état de satisfaire; tout cela pouvait servir de soutien à une piété naissante. Mais dans le temps où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la religion, qui l'aide, qui la réveille, qui la défende. Toute la beauté de la fille du roi est, pour ainsi dire, au dedans. L'Eglise, supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels et célestes par la résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles. Les jeûnes cessent, les prières publiques diminuent, les chaires chrétiennes se taisent, les cérémonies du culte sont plus unies et plus simples, les solennités finissent, la révolution des mystères s'accomplit, l'Eglise de la terre ressuscitée est une image de celle du ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de grâces et le silence tiennent lieu d'hymnes et de cantiques, et forment toute sa religion et tout son culte.

Or, pour vous, qui êtes encore faible dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure et parfaite a ses dangers. Il est à craindre que, ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul; il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance et de volupté; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraie le chemin au crime; que la rareté des prières publiques ne vous désaccoutume d'élever votre cœur à Dieu; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut; en un mot, que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de rechute et de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité, (car on ne saurait trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre et sur la fin de ses solennités et de ses mystères, puisque c'est là toute la piété de cet exil et de notre pèlerinage), remarquez, je vous prie, mes Frères, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit-Saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantait, et qu'elle voulait former à Jésus-Christ; elle vous a fait croître successivement par la grâce de chaque mystère; elle ne vous a point perdus de vue, et vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la résurrection et de l'effusion de l'Esprit-Saint accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; elle suppose que vous êtes des hommes célestes, remplis de tous les dons d'en-haut, parvenus à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ glorifié, et qui n'avez plus besoin des secours dont elle avait jusque-là soutenu votre enfance. Elle vous

aux temples; les prières publiques qui se récitaient plus souvent; les aumônes qu'on redoublait; la loi du jeûne et des abstinences imposée à tous les chrétiens; la longueur et la sainteté de l'office divin; les plaisirs publics suspendus; le vice même obligé de céder ou de se cacher; les exercices saints, les exhortations, les instructions plusieurs fois réitérées, la prédication de la parole, à laquelle, si vous en exceptez un petit nombre de pécheurs endurcis et rebelles, tout le reste du peuple assistait et où chacun trouvait un frein à ses passions; tout cela était capable de donner du poids et de la force à une vertu naissante. Mais, dans le temps où nous allons entrer, elle ne trouve plus rien au dehors qui la défende, qui la fortifie, qui la soutienne. Toute la beauté de cette fille du roi est au dedans. L'Eglise, supposant que ses enfants sont nouvellement ressuscités, et que, par cette grâce qu'ils viennent de recevoir, ils sont devenus tout spirituels, ne leur donne plus ces secours extérieurs qui les affermissaient avant leur changement. Les jeûnes cessent, les prières publiques diminuent, les assemblées des fidèles sont plus rares, les chaires chrétiennes se taisent, les offices sont plus courts, les cérémonies de la religion sont plus simples, parce que l'Eglise vous suppose forts, et qu'elle croit que vous n'avez plus besoin du lait des enfants.

Pour vous qui êtes encore faible, dont la conversion n'est pas encore assez affermie, qui avez encore besoin de force et d'appui, cette vie intérieure et parfaite a ses dangers pour vous; et il est bien à craindre que, dès que vous ne veillerez pas au dehors par tous les actes extérieurs que l'Eglise vous prescrivait, vous ne puissiez plus vous soutenir dans la grâce que vous avez reçue; il est bien à craindre que, cessant de pratiquer le jeûne et les abstinences, vous ne réveilliez votre mollesse et votre sensualité; il est bien à craindre que la rareté des prières publiques ne vous jette dans le dégoût des choses du ciel, que l'interruption de la pénitence et de la mortification ne vous fasse reprendre vos plaisirs et vos débauches, que le silence de la chaire chrétienne ne vous endorme dans vos crimes, dans votre lâcheté; que la cessation de vos exercices de piété et de ferveur qui vous soutenaient, ne soit pour vous une occasion de chute et de relâchement, et qu'enfin si vous abandonnez tous ces secours antérieurs, vous ne fassiez bientôt un triste naufrage.

Or, pour vous faire ici remarquer la conduite de l'Eglise à votre égard, (car il est bon de vous faire entrer dans l'intention qu'elle a sur ce mystère, puisque c'est là où se réduit toute la piété chrétienne), souvenez-vous que l'Eglise, depuis qu'elle vous a pris dans son sein et associés au nombre de ses enfants, vous a fait croître en vertu par la grâce de chaque mystère qu'elle vous a représenté; elle ne vous a point encore jusqu'ici perdus de vue. Mais maintenant le mystère de la résurrection étant accompli, elle vous laisse à vous-mêmes; elle suppose que vous êtes en état de vous comporter selon la religion que vous professez, que votre jeûne vous a fortifiés, que vos forces sont assez grandes, et que vous êtes en état de voler comme l'aigle. Or, je vous demande de bonne foi, dans un temps où l'ouvrage de votre salut ne roule presque plus que sur vous-mêmes, et où l'Eglise vous laisse en état de vous défendre comme des soldats aguerris dans la milice de Jésus-Christ, pouvez-vous négliger votre salut, et vous relâcher de toutes les pratiques que la religion vous ordonne? Ah! c'est ici

laisse à vous-mêmes; elle se retire dans le secret de son sanctuaire; elle ne propose plus à votre piété que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la trinité des personnes, qui fait la seule occupation, tout le culte, toute la religion des esprits célestes et des bienheureux dans le ciel; elle croit que, menant désormais sur la terre une vie toute céleste, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Eglise du ciel offre à ses élus, et qu'elle n'a plus qu'à vous ouvrir le sein de la gloire et le mystère ineffable de la Trinité, loin de vous suivre encore et de vous secourir, comme elle a fait jusqu'ici, au milieu des périls et des écueils qui sont sur la terre. Jugez si ces jours de perfection, de gloire, de vie céleste, de plénitude de l'Esprit-Saint, pour des chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement et de licence, et si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions et de toutes les violences de la piété, ne serait pas dangereuse après la sainte solennité, elle serait du moins injuste pour la plupart de vous, mes Frères, qui m'écoutez. Et certes, mes Frères, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? Qu'avez-vous souffert durant ce temps consacré par l'Eglise à la mortification et aux souffrances de Jésus-Christ? En quoi l'avez-vous distingué des autres temps de l'année? Avez-vous paru dans nos temples sous la cendre et sous le cilice? Avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? A-t-on vu plus de prières, plus de retraite, plus d'austérité, ou du moins plus de régularité dans vos mœurs? Avez-vous seulement satisfait aux lois de l'Eglise, et fait gémir sous le devoir austère du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier? Ah! le juste, arrivé au bout de cette carrière, a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtements de gloire et d'allégresse, de prendre part à la joie publique de l'Eglise, et de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint temps, lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence; vous qui portez au mystère de la résurrection une chair aussi rebelle, des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étaient avant ces jours de macération et d'abstinence; ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délassements que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté passée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse, et de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et si vous souhaitez d'apprendre, avant que je finisse, en quoi consiste ce renouvellement qu'on vous demande, et quels sont en détail les moyens de conserver la grâce de la résurrection, — ce qui doit être le fruit de tout ce discours; — je vous réponds que la grâce ne peut se conserver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée; que les sentiments d'amour, de

que la plus petite négligence serait inexcusable, que la moindre chute serait la faute la plus grosse, que la moindre infidélité serait le crime le moins pardonnable. Tout est essentiel dans une première démarche, et il n'y a rien de léger dans le commencement de la conversion.

Mais quand votre relâchement ne serait pas de conséquence, et que le repos que semble autoriser l'Eglise après ce temps de pénitence, ne serait point dangereux pour tant d'autres justes, je dis qu'il l'est pour vous en particulier. Car les rigueurs et la pénitence de ce temps d'où vous êtes sortis, ont-elles assez expié tous vos crimes pour cesser si tôt de les pratiquer? Hélas! comment avez-vous accompli les préceptes du jeûne pendant le carême? N'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus? Vous êtes-vous si fort mortifiés; avez-vous tant travaillé, tant combattu; avez-vous tellement atténué votre chair, que vous croyiez être en droit de vous délasser de vos fatigues? En quoi l'avez-vous distingué ce saint temps d'avec le reste de l'année? Vous a-t-on vus gémir sous le sac et le cilice; vous coucher sur la cendre; déchirer votre corps; réduire vos sens en servitude; mêler vos larmes avec votre breuvage, comme tant d'illustres pénitents? Avez-vous seulement satisfait aux lois de l'Eglise dans toute leur étendue? Ah! les justes, au sortir de cette carrière, ont besoin de laver leur visage, de se revêtir d'habits de gloire, et de partager avec l'Eglise les consolations sensibles de ce saint temps, eux qui, aux obligations de la loi, ont ajouté des œuvres et des austérités de surcroît. Mais vous qui, bien loin d'avoir observé les conseils, avez violé les préceptes; vous qui, loin d'enchérir sur les mortifications commandées, avez été des transgresseurs de la pénitence; vous qui, loin de vous retrancher les plaisirs, avez porté vos passions aussi vives et aussi furieuses que dans un autre temps, au lieu d'aspirer au délassement d'une vie pénible que vous n'avez point menée, vous devez vous mettre en état de réparer, par le recueillement et un redoublement de ferveur, ce qui a manqué à votre pénitence.

Que si vous voulez apprendre en quoi consiste ce renouvellement de ferveur, ce recueillement intérieur, nécessaire pour conserver la grâce que vous avez reçue dans les sacrements,

componction, qui l'ont attirée dans votre âme, seuls peuvent l'y entretenir; et qu'il en est de l'homme spirituel comme de l'homme terrestre, c'est-à-dire que sa conversation n'a rien qui ne ressemble à sa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris, en ces jours solennels, pour recouvrer la grâce de la sanctification, s'il est vrai que vous l'ayez recouvrée? Quelles sont les voies par où vous êtes arrivé à cet état heureux? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avaient séduit, une conviction sincère de votre faiblesse et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, un dégoût véritable du monde et de ses plaisirs, un goût de Dieu et de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien, mon cher auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grâce de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez faits pour la recouvrer; et qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes Frères, les motifs et les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la résurrection de Jésus-Christ. Souffrez donc, mes Frères, que je finisse ce discours, cette carrière sainte, et l'ouvrage de mon ministère [1], en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressait autrefois aux fidèles nouvellement convertis à la foi. Mes Frères, leur disait-il, demeurez donc fermes et ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grâce de Jésus-Christ vient de vous délivrer : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri* [2]. Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre faiblesse, ces déchirements du cœur; tout cela, l'auriez-vous souffert en vain : *Tanta passi estis sine causa* [3] *?* N'allez donc plus reprendre des chaînes dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pesanteur; ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer; ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité, que vous avez trouvées vous-même si tristes et si difficiles : *State, et no-*

[1] Ces mots montrent qu'évidemment ce sermon fut prononcé à la fin d'une station quadragésimale.
[2] Galat., v, 1. — [3] *Ibid.*, III, 4.

je n'ai qu'à vous dire qu'on ne peut la conserver, cette grâce reçue, que par les mêmes moyens qu'on a employés pour la recevoir, et qu'il en est de l'homme spirituel comme de l'homme terrestre; c'est-à-dire que sa conservation n'a rien que de semblable à sa première formation. Or je vous demande : Comment vous êtes-vous pris à la recouvrer cette grâce perdue? Les larmes ont coulé en abondance de vos yeux; le regret a saisi votre cœur; une conviction réelle de vos faiblesses, un éloignement infini de toutes les occasions qui vous avaient perdu, un vrai dégoût du monde et de ses plaisirs, un renoncement entier à vous-même et à vos biens temporels, une crainte effective de mourir dans vos péchés, un repentir cuisant d'avoir offensé votre Dieu, une douleur sincère de vous être séparé de lui, un attachement ferme à son service : voilà aussi le plan que vous devez suivre pour la conserver. Ne vous lassez jamais de marcher dans ces mêmes voies; suivez toujours ces routes heureuses qui ont pu vous conduire à un terme si heureux. Souvenez-vous que votre conversion est attachée à une fidélité constante; n'oubliez pas que vous avez besoin d'autant de ferveur et de bonnes œuvres pour conserver cette grâce, que pour la recouvrer, quand vous l'avez perdue; et que c'est risquer de la perdre, que de l'exposer au milieu de tant de périls. Enfin je n'aurais qu'à vous dire qu'il ne faut pas plus de ferveur, de précautions, de soins, de vigilance, de recueillement pour vous préserver du péché, qu'il en faut pour vous soutenir dans la grâce; que laisser les plaies de votre cœur à demi fermées, c'est vous exposer à périr, et que compter sur une confession, sur une grâce reçue dans les sacrements, sans travailler à persévérer dans cette grâce, c'est ne point vouloir effectivement se convertir.

Voilà, mes Frères, les motifs et le modèle de votre persévérance dans la grâce, renfermés dans la résurrection de Jésus-Christ. Souffrez donc maintenant que je finisse en vous adressant ces belles paroles que l'Apôtre adressait autrefois à des peuples nouvellement convertis : Mes Frères, demeurez fermes dans la grâce que vous avez reçue, et ne vous engagez plus sous la dure servitude du démon, sous laquelle vous avez si longtemps gémi : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Éloignez de votre cœur tout ce qui peut vous attacher à la terre; réprimez les abus de votre conscience pour y enfanter les saintes maximes de Jésus-Christ; renoncez à tous ces amours profanes, à toutes ces injustices; rompez tous ces commerces; quittez toutes ces compagnies; méprisez tous ces amusements, ces plaisirs, ces honneurs, ces faux biens que le monde vous offre. Les larmes que vous avez répandues aux pieds du tribunal, les mortifications, les jeûnes, les violences que vous avez essuyées, tout cela a coûté à votre faiblesse; auriez-vous tant souffert, et vous seriez-vous fait tant de violence en vain : *Tanta passi estis sine causa.* Ne vous trouvez-vous plus à certaines parties de jeu et de bonne chère, ne courez-vous plus à ces spectacles, à ces divertissements qui ne peuvent jamais vous satisfaire : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri?* Comparez l'état heureux et tranquille où vous a mis la grâce des sacrements, avec celui où vous étiez avant votre conversion. Comparez cette paix présente de votre cœur qui vous dit que Jésus-Christ y habite, avec les troubles et les inquiétudes passées de votre conscience déchirée par la vue de vos crimes. Dites-nous, âmes justes, vos passions ne sont-elles pas apaisées, vos troubles ne sont-ils pas calmés? Ne revoyez-vous pas avec un saint plaisir ces autels, où s'immole pour vous chaque jour l'Agneau sans tache?

lite iterum jugo servitutis contineri. Comparez l'état où la grâce des sacrements vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de la conscience, une douceur, une paix, que le monde et les passions ne vous avaient jamais donnée? Vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords, apaisés? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Eglise étale aujourd'hui à vos yeux? N'entendez-vous pas ses chants d'allégresse, et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle était auparavant pour vous un glaive perçant, qui portait l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre âme? Rappelez vos jours de dissolutions et de ténèbres: ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait; et en avez-vous jamais vu dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer; et ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfants de lumière; soutenez cet heureux titre. Vous venez d'être faits héritiers du ciel; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance. Vous voilà devenus la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort et le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes Frères? Les anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la foi; les saints protecteurs de cette monarchie, qui ont annoncé Jésus-Christ à nos pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste; ils célèbrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grâce, et votre réunion avec eux et avec toute l'Eglise du ciel; ils chantent aux pieds du trône le cantique de louange et d'action de grâce. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre des liens si heureux et si désirables pour vous? Demeurez donc fermes; et ne passez plus de la sainte liberté des enfants de Dieu à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin? Vous avez même réjoui les anges de la terre, les ministres de l'Eglise, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence; ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'Agneau, et le remède de vos souillures; ils vous ont réconciliés avec l'autel, et avec le Dieu qu'on y adore; ils vous ont donné le baiser de paix; ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus-Christ, comme des enfants de la foi qu'ils viennent d'enfanter et de former pour le ciel par leurs prières, par leurs gémissements, et par les douleurs les plus vives du zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie; les obliger

N'êtes-vous pas charmés de ces cérémonies augustes, que l'Eglise vous offre dans ses solennités? N'entonnez-vous pas volontiers ses chants d'allégresse comme des cantiques de Sion? N'écoutez-vous pas maintenant avec joie cette divine parole, au lieu qu'avant votre conversion vous la regardiez comme un glaive tranchant qui vous allait percer le cœur au milieu de vos plus grandes délices? Repassez tout le temps de vos crimes dans l'amertume de votre cœur, et dites-nous si vous y goûtiez rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui dans l'état de la grâce, et si ce jour n'est point le jour heureux que le Seigneur a fait pour nous et auquel nous devons nous réjouir avec toute l'Eglise. Ne vous lassez donc point de travailler à conserver cette faveur; soutenez-vous, et ne vous laissez pas séduire par les objets enchanteurs qui vous environnent : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus les héritiers du ciel par cette résurrection; méprisez donc tout ce qui pourrait vous retenir à la terre et vous faire déchoir de cette espérance. Vous êtes devenus les enfants de Jésus-Christ; soutenez donc par votre attachement à ses ordres cette glorieuse qualité. Vous êtes ceux pour qui il a voulu triompher de la mort; ne rendez donc pas inutile l'honneur de son triomphe, en vous livrant à la mort, sitôt qu'il vous en a délivrés : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que vous dirai-je encore, mes Frères? Vous avez réjoui par votre conversion les anges du ciel; consolez encore les anges de la terre; consolez les ministres qui ont été les témoins de votre douleur, les dépositaires du secret de vos confessions; ils ont reçu vos soupirs, essuyé vos larmes; ils vous ont aplani les voies de la pénitence; ils vous ont lavés de vos souillures, et purifiés de vos péchés; ils vous ont donné le baiser de paix; ils vous ont remis en grâce avec votre Dieu et réconciliés avec le juge irrité contre vous; ils vous regardent comme des enfants de Sion; ils vous conduisent par leurs sages conseils; ils intercèdent pour vous par leurs larmes; ils offrent en votre faveur de continuels sacrifices; ils tâchent d'affermir votre conversion

de gémir encore entre le vestibule et l'autel, de demander à Dieu contre vous la vengeance de son sang profané ; et au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur[1] ? Ne rendez donc pas, mes Frères, les soins de leur zèle et les travaux de votre pénitence, inutiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

commencée, par les prières les plus vives[1]. Ah ! voudriez-vous détruire par vos relâchements ce qu'ils s'efforcent d'établir par leur zèle ? Auriez-vous assez de dureté, et pour vous et pour eux, pour rendre leurs efforts inutiles, et les obliger, après avoir demandé miséricorde pour vous, à demander à Jésus-Christ vengeance de son sang foulé aux pieds, de ses mérites méprisés, de ses sacrements profanés, de ses grâces rejetées ? Ils vous assurent des promesses que votre Dieu vous faites, d'accorder à votre fidélité un bonheur éternel. Que ne vous rendez-vous dignes de ces heureuses promesses par une fidèle persévérance dans la grâce de votre résurrection, puisque c'est l'unique moyen d'obtenir la couronne que le Seigneur a promise à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin ? Je vous la souhaite.

[1] Touchante allusion de l'orateur à son pieux ministère de zèle et de conversion durant le Carême.

SOIXANTE-HUITIÈME SERMON.

SERMON POUR LE LUNDI DE PAQUES.

SUR LA FAUSSE CONFIANCE.

NOTICE.

Ce sermon se trouve au lundi de la Passion dans le recueil de Trévoux. Mais l'exorde n'est pas le même ; il est approprié au jour. Nous donnons cette pièce presque entièrement. Sans doute, ce discours a été prêché en plus d'une circonstance. — Ce qui est certain, c'est qu'au moins une fois il fut prononcé à la fin d'un Carême. « Je ne pouvais mieux finir mon ministère, dit l'orateur avant d'entrer en matière, qu'en établissant dans vos cœurs les sentiments salutaires de défiance qui mènent aux précautions et aux remèdes ». Les émouvants adieux qui terminent ce sermon, paraissent même être comme les dernières paroles de Massillon achevant sa carrière oratoire et mettant fin à tous ces discours.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger ; ou la folie de la fausse confiance ;* 2° *Point de disposition plus injurieuse à Dieu ; ou l'attentat de la fausse confiance.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La folie de la fausse confiance.* Tout pécheur est dans l'incertitude de son salut, non dans cette incertitude commune à tous les fidèles, mais dans une incertitude bien plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas un état douteux de justice dans le pécheur, mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre. Or je dis que présumer dans cet état, sans travailler à se corriger, c'est le comble de la folie. Car le pécheur ne saurait nier qu'il ne soit douteux du moins s'il se relèvera, ou s'il demeurera jusqu'à la fin dans son péché ; et il ne doit pas se rassurer sur ce qu'il est plein de bons désirs ; car qui ne sait que les plus grands pécheurs sont ceux qui désirent quelquefois le plus leur conversion ? Quand donc le doute ne serait ici qu'égal, est-il raisonnable d'être tranquille ? mais le pécheur n'en est pas là ; il s'en faut bien que les choses ne soient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut se former : Mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point ? le premier parti est infiniment plus certain. Car, premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue ; il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un secours singulier, rare, refusé à presque tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants.

Mais de plus, le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paraît conclure contre lui ; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend

qu'il est de sa perte. Car, premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse ; mais comment l'attendez-vous? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grâce. Secondement, la grâce n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs ; or priez-vous, sollicitez-vous, imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile, travaillez-vous à l'attirer cette grâce par l'aumône et d'autres bonnes œuvres? Troisièmement, la grâce de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez ; cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, par le caractère de vos désordres, par l'abus que vous avez fait des grâces de Dieu, etc ; vous le savez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge mûrira les passions ; les occasions qui entraînent, les attachements qui arrêtent, les circonstances ne seront pas toujours les mêmes, et il se flatte qu'alors il se convertira. Quelle illusion ! Car, dites-moi, lorsque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premièrement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables ? Secondement, les grâces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses? Troisièmement, ajoutons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes ; or, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent plus votre pénitence sera difficile. Quatrièmement, écoutez une dernière raison qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grâce et de salut, et que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurcissement du péché ; mais si le Seigneur vous visitait dans sa miséricorde, il vous inspirerait des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience, parce que c'est par là que commencent toutes les opérations de sa grâce : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu exerce sur vous le plus terrible de ses châtiments, je veux dire son abandon et le refus de ses grâces ; vous vous rassurez donc sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, c'est qu'au lieu que la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles soudains qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, et crée en un instant l'homme nouveau.

DEUXIÈME PARTIE. — *La fausse confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui sans vouloir sortir des désordres se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui peut en un instant changer sa volonté. Secondement, sa justice, qui ayant pétri l'homme faible, doit avoir égard à notre faiblesse. Troisièmement, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il est aisé de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1° Dans sa puissance. Car lorsque vous concevez un Dieu puissant et maître des cœurs, vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse : or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle. Car sa divine sagesse serait-elle assez justifiée devant les hommes, si la grâce de la conversion était enfin accordée à la fausse confiance : il s'ensuivrait donc de là que, pour mériter la plus grande de toutes les grâces, il suffirait de l'avoir mille fois rejetée. Ainsi le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'aurait rien au-dessus du pécheur, qui se l'est toujours promis sans s'être jamais mis en peine de le mériter. Ajoutez à cela que si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvait servir de ressource à un pécheur présomptueux, sur ce fondement il faudrait se promettre la conversion de tous les hommes, des infidèles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-dessus que votre destinée courût le même risque que celle d'un sauvage ?

2° La fausse confiance outrage Dieu dans sa justice. Le pécheur se persuade qu'étant né avec des penchants violents pour le plaisir, ses égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère.

Mais, premièrement, on pourrait vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du créateur ; qu'étant l'ouvrage de l'homme, et la peine de son péché, Dieu doit la punir lorsque vous y succombez. Secondement, que quelle que soit la faiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses désirs. Troisièmement, que si vous êtes né faible, la bonté de Dieu a environné votre âme de mille secours : des sacrements, de l'instruction, des inspirations continuelles de la grâce, peut-être même du secours particulier d'une éducation sainte et chrétienne.

Mais, sans s'arrêter à ces raisons, dites-moi, cette faiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous espérez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos dérèglements particuliers ? Comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, sera capable de l'apaiser? La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre faiblesse, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres.

3° La fausse confiance outrage Dieu dans sa miséricorde. Si l'on a tout à craindre de la justice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miséricordes de Dieu sont infinies ; quand sa bonté ne trouverait rien en nous de propre à la toucher, n'en trouverait-elle pas des motifs assez pressants en elle-même ? Mais je vous demande : quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ; qu'il serait obligé de damner tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai. Rien de plus frivole que tout cela ; et penser de la sorte n'est-ce pas outrager sa miséricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié ; et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous au Seigneur ; quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.

Nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël.
Luc, XXIV, 21.

En vain Jésus-Christ pendant sa vie mortelle avait mille fois averti ses disciples que c'était se flatter que de compter sur une récompense que les croix et les travaux n'avaient pas méritée. Cette vérité, si peu favorable à la nature, n'avait pu trouver leurs esprits dociles ; et toutes les fois que le Sauveur avait entrepris de les détromper sur l'erreur opposée, ils n'entendaient pas cette parole, dit l'Evangile, et elle était cachée à leurs yeux.

Telle est encore aujourd'hui la disposition des deux disciples auxquels Jésus-Christ daigne apparaître sur le chemin d'Emmaüs : ils attendaient que leur Maître délivrerait Israël du joug des nations, et qu'il les ferait asseoir eux-mêmes sur douze trônes terrestres, sans qu'il leur en coûtât ni soins ni peines pour y monter; sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisait regarder Jésus-Christ comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paraît pas moins dangereuse en eux, mais qui est aujourd'hui plus commune parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que, sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, et en laissant conduire à Jésus-Christ tout seul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avait tant de fois réitérées en conversant avec eux sur la terre : *Sperabamus.* Or, mes Frères, cette fausse confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grâce seule sans aucune coopération de leur part, et espérer la récompense des saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter; cette fausse confiance, qui compte toujours sur la bonté du Dieu qu'elle offense; qui sans combattre se promet d'être couronnée, et qui espère toujours contre l'espérance; cette fausse confiance, qui ne veut pas acheter le ciel et qui l'attend; c'est l'erreur la plus universelle et la plus établie parmi les chrétiens; et lorsque Jésus-Christ paraîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des disciples infidèles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, nous espérions.

C'est ce qui m'oblige, mes Frères, à vous entretenir aujourd'hui sur une matière si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs; que ceux qui craignent de périr, ne périssent jamais; et que je ne pouvais mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentiments salutaires de défiance qui mènent aux précautions et aux remèdes, et qui, en troublant la paix du péché, laissent à la place la paix de Jésus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi, pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions : il n'est point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger, c'est la première; il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes Frères, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, et que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les vérités qui peuvent l'adoucir; et si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière, c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui serait capable d'alarmer les consciences, qu'en taisant une partie de ce qui pourrait les consoler.

Il est vrai, mes Frères, que les livres saints nous donnent partout de la bonté de Dieu des idées magnifiques et consolantes. Tantôt c'est un maître doux et patient qui attend le pécheur à pénitence; qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir; qui se tait, qui se repose, qui ne se presse point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être désarmé : tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de heurter à la porte du cœur; qui nous flatte, qui nous presse, qui nous sollicite, qui nous supplie; et qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'aurait jamais tout dit, c'est

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne crains point de convenir que les miséricordes de Dieu sont toujours plus abondantes que la malice du pécheur, et que sa bonte peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que Jésus-Christ doit vous enseigner ici, est assez terrible sans y ajouter de nouvelles terreurs, en ne montrant qu'à demi les consolations qui pourraient l'adoucir; et si j'avais besoin de ménagement, ce serait en n'exposant pas tant ce qui pourrait étonner les consciences, que ce qui pourrait les consoler.

Aussi l'Ecriture nous représente-t-elle partout le Seigneur sous des idées consolantes : tantôt comme un Maître doux et patient qui attend, qui dissimule les fautes qui se font, qui préfère les intérêts de son serviteur aux siens propres, qui souffre tout sans se plaindre, qui ne se prévaut point de son pouvoir absolu, qui menace pour être désarmé; tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de parler au cœur pour le toucher,

un pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées; qui, les ayant trouvées, les met sur ses épaules, et en est si transporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleste célèbre leur heureux retour. Certes, mes Frères, il faut l'avouer, on ne peut rien ajouter à la douceur et à la consolation de ces images; et tout pécheur qui désespère après cela, ou même qui se décourage, est le plus insensé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là que le pécheur qui présume soit moins insensé, et que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui désirent sans cesse leur conversion, et qui, sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous en convaincre avant que d'entrer dans le fond de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir; aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr; aucun qui ne se flatte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde. L'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, et cependant nul ne se repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature. Suivez, je vous prie, mes raisons; elles paraissent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurais à faire sentir la folie de la fausse confiance que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grâce sanctifiante, il ne faudrait pas d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et lorsque je parle de l'incertitude de son salut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les fidèles, qui fait que nul ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine; s'il persévérera jusqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus se relever : terrible sujet de frayeur, même pour les plus justes! Je parle d'une incertitude plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas, dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de justice, et des frayeurs chrétiennes sur des chutes à venir; mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre.

Or, je dis que présumer en cet état est le comble de la folie. Car convenez-en, mon cher auditeur, pécheur invétéré comme vous êtes, croupissant, comme vous faites, tranquillement dans des passions injustes, au milieu même des solennités de la religion et de toutes les terreurs de la parole sainte, sur cet espoir insensé qu'un jour enfin vous sortirez de cet état déplorable; vous ne sauriez nier qu'il est douteux du moins si vous vous relèverez, ou si vous demeurerez jusqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous soyez plein de bons désirs; vous n'ignorez pas que les désirs ne convertissent personne, et que les plus grands pécheurs sont quelquefois ceux qui désirent plus leur conversion. Or,

qui nous presse, qui nous sollicite, et qui emploie mille tours ingénieux pour ramener un cœur rebelle dans la voie du salut; tantôt c'est un pasteur infatigable qui, ayant égaré une de ses brebis, va de toutes parts la chercher; qui, l'ayant trouvée, la met par bonté sur ses épaules pour la rapporter au troupeau, et qui veut que toute la cour des anges célèbre cet heureux retour, avec tous les charmes de l'harmonie céleste. Certes une âme pécheresse doit bien être animée à la vue de ces consolantes images de la miséricorde de son Dieu, et l'on a bien raison de dire que le pécheur qui après cela se désespère, est le plus insensé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là que le pécheur qui remet toujours à l'avenir sa conversion, par une téméraire confiance, soit moins insensé, et que la miséricorde de Dieu soit un sujet de confiance pour ceux qui ne font rien de leur côté. Remarquez que parmi cette foule de pécheurs qui ont cette fausse confiance, il n'en est pas un qui n'espère de se sauver au temps même que le Seigneur les regarde comme des enfants de perdition, qui ne se sauveront jamais à moins qu'il ne jette quelque regard de miséricorde sur eux. L'envieux, l'impudique, le vindicatif, l'ambitieux, nul ne désespère de son salut, et nul ne travaille à ce grand ouvrage. Or je vais vous montrer que de toutes les illusions c'est la plus insensée.

Quand je n'aurais à vous faire sentir la folie de la fausse confiance que par l'incertitude où est le pécheur qui a perdu la grâce sanctifiante, je ne voudrais point d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et quand je parle de l'incertitude du salut, j'entends cette incertitude commune à tous les fidèles qui ne savent s'ils sont justes ou pécheurs devant Dieu, dignes d'amour ou de haine, s'ils tomberont ou s'ils se relèveront après être tombés : motif pressant de terreur pour tous, et même les plus justes ! Il s'agit ici d'une incertitude bien plus terrible encore, parce que, comme l'autre, ce n'est point sur une chute à venir, mais sur une chute présente qu'elle est fondée.

Or, je dis que présumer de son salut dans cet état, c'est le comble de la folie. Car, dites moi, pécheur invétéré, croupissant dans le crime au milieu des vérités de la religion, et insensible aux saintes terreurs qu'elle vous expose, sur quoi pouvez-vous vous flatter que vous sortirez de cet état funeste? Pour moi, je dis qu'il est bien douteux si vous vous convertirez à la mort, ou si vous mourrez dans votre péché ; car vous devez savoir que les désirs ne convertissent personne ; mais quand votre doute serait ici raisonnable, que vous douteriez en quel état vous mourrez, quoique vous viviez pécheur, serait-il raisonnable de demeurer sur ce doute dans un

quand le doute ne serait ici qu'égal, seriez-vous raisonnable d'être tranquille? Quoi! dans l'incertitude affreuse si vous mourrez dans votre désordre, ou si Dieu vous en retirera; flottant, pour ainsi dire, entre le ciel et l'enfer; balancé entre ces deux destinées, vous seriez tranquille sur la décision? L'espérance est le parti le plus doux et le plus flatteur; et cela suffirait pour vous faire pencher de son côté? Ah! mon cher auditeur, quand il n'y aurait pas plus de raison de craindre que d'espérer, vous ne seriez pas sage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas là; il s'en faut bien que les choses ne soient égales; dans ce doute affreux que peut se former à soi-même tout pécheur: « Mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement et depuis si longtemps? n'y mourrai-je point? » le premier parti est infiniment plus certain. Car, premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue: il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre; au lieu que vous n'avez besoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché; vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puisse ressusciter la grâce perdue, nulle semence de salut, nul principe de vie spirituelle; et vous portez au milieu de votre cœur une source funeste de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort: il est donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'est que vous vous convertirez. Secondement, non-seulement il faut un secours étranger et divin, mais encore il faut un secours singulier, rare, refusé presqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir; car la conversion du pécheur est un des plus grands prodiges de la grâce, et vous savez vous-même que les exemples en sont très-rares dans le monde: quelque âme heureuse de temps en temps que Dieu retire du déréglement; mais ce sont des coups qui se font remarquer, et qui sortent de l'ordre commun, au lieu qu'il n'y a qu'à laisser aller les choses leur cours naturel, et vous mourrez tel que vous êtes; Dieu n'a qu'à suivre ses lois ordinaires, et votre perte est certaine: la possibilité de votre salut n'est fondée que sur un coup singulier de sa puissance et de sa miséricorde; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les règles. En un mot, que vous périssiez, c'est le destin ordinaire des pécheurs qui vous ressemblent; que vous vous convertissiez, c'est une singularité qui a peu d'exemples. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants, vous prêter à vous-même, vous laisser entraîner mollement au courant; vous n'avez besoin pour cela ni d'effort ni de violence. Mais pour revenir, ah! il faut rompre des inclinations que le temps a fortifiées, vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande, en matière d'avenir et d'événements incertains, au-

état malheureux d'où vous ne pourrez jamais sortir de vous-même, si une grâce toute extraordinaire ne vous en retire? Toujours balançant entre l'espérance et la crainte, flottant entre deux partis, attendant une décision sur votre destinée, pouvez-vous quitter le parti le plus sûr, qui est de sortir de l'état où vous ne voudriez pas mourir? Quand il n'y aurait pas pour vous plus de sujet de craindre que d'espérer, seriez-vous sage de demeurer dans le calme?

Mais il s'en faut bien que les choses ne soient égales pour vous; vous avez infiniment à craindre et très-peu à espérer; tout ce qui peut vous faire souvenir de ces deux propositions si contraires: « Mourrai-je dans le péché; n'y mourrai-je pas? » doit vous troubler et vous faire prendre le parti le plus sûr. Ah! ce premier parti est bien plus certain pour un homme qui vit dans le péché; car vous le savez, mes Frères, que vos propres forces ne suffisent point pour vous faire sortir du péché: il vous faut un secours divin extraordinaire dont personne ne peut se flatter; au lieu que vous n'avez besoin que de vous-mêmes pour demeurer dans votre péché; il n'est personne qui puisse espérer, sans une grâce spéciale du ciel, de recevoir une semence d'immortalité au milieu d'une source de corruption que le pécheur porte tous les jours avec soi. Non-seulement pour sortir du péché où l'on croupit depuis longtemps, il faut un secours divin et extraordinaire; mais un remède prodigieux, ou plutôt un miracle de miséricorde; car la conversion du pécheur endurci est un des plus grands miracles de la grâce. Vous savez bien qu'il en est quelques-uns qui trouvent grâce après avoir beaucoup péché, et qui font une véritable conversion; mais ce sont là des coups éclatants qui se font remarquer par leur singularité, au lieu que Dieu n'a qu'à laisser aller les choses comme elles sont, pour que vous mouriez dans vos désordres. En un mot, que vous périssiez après une vie criminelle, c'est la destinée commune de tous les pécheurs qui vous ressemblent; mais que vous vous sauviez après tant de délais et de remises, c'est un miracle tout divin dont on n'a presque point d'exemple. D'ailleurs, pour demeurer et mourir dans votre péché, vous n'avez qu'à suivre votre seul penchant; vous n'avez qu'à vous laisser emporter au cours de votre nature, au torrent des passions qui vous entraînent; vous n'avez besoin ni de combats, ni de violences pour vous perdre. Mais pour vous convertir, il faut changer de vie, combattre sans cesse contre vous-mêmes, vaincre vos passions qui vous veulent maîtriser, vous arracher aux plaisirs les plus permis, mourir aux objets les plus chers, faire dans la vertu les efforts les plus héroïques pour vous soutenir quand vous y êtes entrés. Voici une vérité que je

gure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter, et plus de difficultés à combattre? Le plus aisé ne paraît-il pas toujours le plus assuré? Adoucissez, tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre esprit; envisagez-la dans les jours les plus favorables; cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne : « Il est sans comparaison plus certain que je ne me convertirai jamais et que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera et me fera enfin miséricorde ». Voilà où vous en êtes; et si dans cette situation vous pouvez être tranquille et vous flatter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher auditeur.

Mais je vais plus loin, et je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paraît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves : premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grâce, en resserrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occasions de salut que ses solennités, ses mystères, les terreurs mêmes de sa parole vous offrent; en demeurant toujours dans les mêmes périls; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grâce vous délivrera. Eh quoi! les vierges folles sont rejetées seulement parce qu'elles ont attendu l'Époux sans ferveur, sans vigilance, sans empressement; et vous, âme infidèle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flatter que vous serez traitée plus favorablement?

Secondement, la grâce n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs; elle veut être longtemps demandée. Or, priez-vous; du moins sollicitez-vous? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile? Travaillez-vous à l'attirer cette grâce, par l'aumône et par des œuvres déjà chrétiennes, comme Corneille le gentil? Dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophète : « Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours [1] ». Ah! vous lui dites : « Seigneur, vous me convertirez; j'ai beau me défendre contre vous; vous briserez enfin mes chaînes; vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en puisse être la corruption ». Insensé! quoi de plus propre à éloigner un bienfait, que la témérité qui l'exige, et qui fait qu'on ose y prétendre dans le temps même qu'on s'en rend le plus indigne! Nouvelle raison encore contre vous; la grâce est réservée aux humbles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas; c'est sur ces âmes que l'Esprit de Dieu se repose et se plaît à opérer de grandes choses, au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux, et qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longe cognoscit* [2].

Troisièmement, la grâce de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le

[1] Ps. LVIII, 15

[2] Ps. CXXXVII, 6.

vous prie de bien envisager dans son jour le plus favorable, afin qu'elle fasse sur votre cœur tout l'effet qu'on peut espérer; la voici : « Si je désire ma conversion à la mort, il est infiniment plus certain que je mourrai dans mon péché, que si je commence dès à présent à y travailler; au lieu que si je travaille à l'opérer, il est plus certain que je mourrai dans la grâce, parce qu'il me faut bien moins de secours qu'il ne m'en faudrait, si je diffère davantage ».

Mais je vais encore plus loin. Non-seulement le pécheur qui présume de sa conversion, en la différant toujours, tombe dans une incertitude affreuse, où tout est contre lui; mais dans une certitude manifeste, où la foi même nous apprend qu'il est assuré de sa perte. Car vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous? en multipliant vos crimes, en négligeant tous les moyens de salut que ses mystères, ses sacrements et sa parole vous offrent, en ne changeant rien à la corruption de votre vie, au déréglement de vos mœurs; comment donc vous abuser ainsi sur vos désordres, en attendant que la grâce seule vous en délivre sans y apporter aucun soin de votre part? Ah! les vierges folles furent trouvées indignes de demeurer dans la salle du festin pour avoir attendu l'Epoux sans vigilance, sans attention, sans huile dans leurs lampes; et vous osez témérairement espérer que vous serez traité plus favorablement, ayant moins de vigilance qu'elles?

La grâce que vous attendez au milieu de vos désordres est le fruit des larmes, des soupirs et des violences qu'on se fait; elle veut être longtemps demandée, désirée, recherchée. Or la demandez-vous sans cesse? Sollicitez-vous le Seigneur de vous l'accorder? Faites-vous votre possible pour l'attirer sur vous? Imitez-vous la persévérance de cette veuve de l'Evangile qui ne se rebute point, et qui continue toujours à demander jusqu'à ce qu'elle ait obtenu l'effet de sa demande? Dites-vous avec le Prophète : « Ah! Seigneur, brisez mes chaînes dans lesquelles je gémis depuis si longtemps; tirez-moi de la boue du péché, afin que je n'y demeure pas enfoncé; sauvez mon âme des mains de ses ennemis, fortifiez-la contre ces objets, ces passions, qui la combattent sans cesse, *eripe me de luto ut non infigar*, *libera me ab iis qui oderunt me, et de profundis aquarum* »? Vous lui dites

plus grand de tous les dons, vous le savez. Cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connaissez la honte et l'énormité ; indigne par les lumières et les inspirations dont vous avez cent fois abusé ; indigne par les grâces des mystères et des vérités que vous avez toujours négligées ; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le ciel en naissant vous avait formées si heureuses et si dociles à la vertu, et dont vous avez fait de si tristes ressources de vice ; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces désirs impies et injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables ; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité : si un seul pécheur devait être exclu de la grâce de conversion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, et que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathème de tous ses frères. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh ! mon cher auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même ; et qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché ? Si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voie par où tous les autres périssent ? Je sais qu'il ne faut jamais désespérer ; mais l'humble confiance n'est pas la présomption. L'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien ; et vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris. L'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le supplément des défauts de sa pénitence ; et vous en faites l'asile de vos crimes. L'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi ; et vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je sais, encore une fois, qu'il ne faut jamais désespérer ; mais s'il y avait une circonstance où le désespoir fût légitime, ah ! ce serait lorsqu'on espère témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur ; les occasions qui entraînent ne seront pas toujours les mêmes ; le temps amènera des circonstances plus favorables au salut ; et ce qu'on ne pourrait pas tout à l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu ! ainsi s'abuse l'âme infortunée, et c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes, les

plutôt avec une téméraire confiance : « Seigneur, j'espère que vous me convertirez, qu'un jour viendra que vous romprez mes funestes liens, que vous me défendrez contre les ennemis de mon salut, et que vous me retirerez de l'abîme où je suis, par vos grandes miséricordes ». Insensé que vous êtes ! est-ce là demander à Dieu votre conversion ; et ignorez-vous qu'il n'y a rien de plus propre à éloigner de vous les bienfaits et les grâces du Seigneur, que la témérité avec laquelle on les attend ?

Savez-vous encore que la grâce de conversion que vous attendez à la mort, est la plus extraordinaire des grâces ? Et cependant vous voulez avoir droit de l'attendre, vous qui vous en êtes rendu le plus indigne : indigne par ce caractère d'endurcissement dont vous seul connaissez toute l'énormité ; indigne par les lumières et les inspirations du ciel dont vous avez mille fois abusé ; indigne par le fruit de la sainte parole, des mystères et des instructions que vous avez négligé ; indigne par les inclinations heureuses que le ciel vous avait données, dont vous avez toujours fait un si mauvais usage ; indigne par la fausse sécurité que vous vous êtes faite, et qui est le pire de tous vos crimes. Je vous demande s'il y avait un seul pécheur qui dût attendre de Dieu la grâce de sa conversion, serait-ce un pécheur de votre caractère ; et s'il y avait à craindre pour un seul pécheur, ne devriez-vous pas appréhender que la malédiction du ciel ne tombât sur vous, et que vous ne fussiez rejeté comme un anathème et un criminel qui ne mérite point de pardon ? Pécheur, qu'avez-vous donc en l'état où vous êtes, qui vous distingue de vos frères, qu'une surabondance de péchés ? Si l'espérance de celui qui présume, doit périr avec lui, quelle doit être votre ressource ? Croyez-vous que vous vous sauverez par les mêmes voies par où tous les autres périssent. Je sais qu'il ne faut pas désespérer de son salut, quelque grand pécheur qu'on soit ; mais l'humble confiance ne compte sur rien, et fait tout ce qu'elle peut. Vous, au contraire, vous comptez sur tout sans jamais rien entreprendre. L'humble confiance est la ressource des pécheurs ; et vous en faites l'excès de vos crimes. L'humble confiance attend en tremblant et dans l'amertume de son cœur le pardon de ses fautes ; et vous l'attendez froidement dans un inutile repentir, que vous ne ferez peut-être jamais, ou que vous ferez trop tard. Je sais que le repentir n'a jamais déplu à Dieu ; mais s'il est un temps où nous devions le croire inutile et même désagréable, c'est lorsque nous espérons lâchement.

Le temps, dit-on, amènera des circonstances plus favorables au salut ; on attend des conjonctures plus heureuses ; et peut-être qu'après quelques années écoulées, les occasions de pécher, où l'on est maintenant, seront changées. Grand Dieu ! c'est là cette fatale erreur où vivent maintenant la plupart des pécheurs ; et c'est une illusion trompeuse, dont le démon se sert le plus, pour combattre les sentiments de salut dans une âme ; le prêtre comme le peuple, les grands comme les petits, tous en sont aveugles. Quoi donc ! lorsque vous vous promettez que dans un autre temps Dieu vous fera miséricorde, vous croyez qu'il changera votre cœur. Mais pourquoi comptez-vous plus sur l'avenir que sur le présent ? Votre cœur sera-t-il plus disposé à la pénitence ? Et quel sujet avez-vous de croire que les occasions vous seront plus favorables ? Trouverez-vous dans ce cœur plus de disposition à rompre des chaînes que le temps

plus sages comme les plus insensés, les plus éclairés comme les plus crédules, les grands comme le peuple! Car, dites-moi, mon cher auditeur, lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur; or, ce changement si nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui? Premièrement, vos dispositions à la pénitence serontelles alors plus favorables? Trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ses chaînes? Quoi! des inclinations à qui les temps et les années auront fait jeter de profondes racines, seront plus aisées à arracher? Un torrent qui se sera déjà creusé une pente plus profonde, sera plus facile à détourner? Etes-vous raisonnable de le prétendre? Ah! il vous paraît si difficile de réprimer maintenant vos passions désordonnées, lesquelles pourtant encore dans leur naissance doivent être plus dociles et plus aisées à discipliner; vous ne différez votre conversion que parce qu'il vous en coûterait trop pour vous vaincre sur certains points; eh quoi! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite; que cette plante fatale, déjà devenue un arbre, pliera plus facilement; que cette plaie, plus envieillie et plus corrompue, sera plus près de sa guérison, et demandera des remèdes moins douloureux? Vous attendez du temps des ressources et des facilités de pénitence; et c'est le temps, mes Frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui.

Secondement, les grâces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses? Mais quand cela serait, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les grâces qui aujourd'hui triompheraient de votre cœur, et vous changeraient en un parfait pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement, et réveiller en vous de faibles et inutiles désirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flatter de cet espoir. Plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous. Chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs et à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidèle, souvenez-vous-en, il ne se passait pas de jour qu'il n'opérât au dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des désirs de pénitence. Aujourd'hui, si vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares; c'est en certaines occasions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du temps pascal; et encore ce sont des agitations qui finissent avec la solennité; vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah! mon cher auditeur, la suite ne fera qu'ajouter de nouveaux degrés à votre insensibilité, vous le voyez bien; Dieu se retirera de plus en plus de vous, et vous livrera à un sens réprouvé, et à cette tranquillité funeste qui est la consommation et la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un temps où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grâce, et moins de facilité du côté de votre cœur?

Je pourrais encore ajouter, que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichissez le trésor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent,

passé et le temps à venir auront fortifiées? Des liens, formés par la suite de l'habitude, ne seront-ils pas plus difficiles à briser? Pourrez-vous résister plus facilement à un torrent qui sera enflé par une quantité d'eaux amassées pendant longtemps? Pourrez-vous plus aisément tenir contre une pente que la longueur des années aura faite, et qu'on ne pourra plus redresser? Etes-vous responsable de ces circonstances que vous prétendez devoir être plus favorables avec le temps? Vous ne différez votre conversion que parce qu'il vous en coûterait trop de la faire à présent; mais vous en coûtera-t-il moins à l'avenir, que vous serez plus endurci dans le crime? Vous croyez que plus cette plante grossira, plus vous aurez de facilité à la plier; que plus cette plaie sera envenimée, plus vous aurez de facilité à la guérir: est-il rien de plus insensé? Vous attendez des temps de pénitence plus favorables, et vous ne voyez pas que c'est le temps même qui vous ôtera toute la facilité de la faire.

Mais les grâces seront-elles plus fréquentes et plus victorieuses dans un autre temps qu'en celui-ci? Quand cela serait, votre corruption ne sera-t-elle pas alors plus invétérée et plus difficile à chasser? Une grâce qui maintenant triompherait aisément de vos faiblesses, ne fera alors que réveiller en vous quelques désirs de salut; mais il s'en faut bien que vous n'ayez lieu de vous flatter de cette attente. Plus vous vous éloignez de Dieu, plus il s'éloigne de vous. Chaque jour a ses grâces marquées. Lorsque vous commençâtes à lui être infidèle, il n'y avait point de jour où vous ne formassiez quelques désirs de piété. Aujourd'hui que vous persévérez dans vos désordres, vous en éloignez jusqu'au moindre sentiment. Si au temps pascal et aux grandes fêtes de l'année ce cœur assoupi se sent touché, ah! ce sont des désirs inutiles, et des sentiments impuissants qui finissent avec la solennité. Vous voyez bien par là que si les grâces ne font aucun effet sur votre cœur, la suite de ce temps sur lequel vous comptez si fort, ne fera qu'ajouter de nouveaux traits à votre insensibilité. N'êtes-vous donc pas insensé de remettre votre conversion à un temps où vous n'aurez jamais moins de ressources, et du côté de la grâce, et du côté de la nature?

plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités, quelques retranchements, des largesses chrétiennes, suffiraient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, et apaiser sa justice. Mais dans la suite que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête, et que les temps et les années auront confondu dans votre souvenir la multitude et l'horreur de vos iniquités; ah! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible, plus de jeûne assez austère, plus d'humiliation assez profonde, plus de plaisir, quelque innocent qu'il puisse être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel. Il faudra de saints excès de pénitence pour compenser la durée et l'énormité de vos crimes; tout quitter, vous arracher à tout, sacrifier fortune, intérêt, bienséance; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par là. Or, si de légères rigueurs dont on se contenterait aujourd'hui, vous paraissent si insupportables, et vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attraits pour vous, lorsqu'elle vous offrira plus de travaux et des démarches mille fois plus amères? Mon Dieu! ce n'est que sur l'affaire du salut que les hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh! que servent, mes Frères, les grandes lumières, l'étendue de génie, la pénétration profonde, le jugement solide, pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines, et qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfants dans l'ouvrage de l'éternité?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon discours par une dernière raison qui achèvera de vous convaincre? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir, comme un sentiment de grâce et de salut, et comme une marque que le Seigneur vous visite, et qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon cher auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience; — c'est par là que commencent toutes les opérations de la grâce: — donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtiments, je veux dire son abandon et le refus de ses grâces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, et que sa grâce, qui opère toujours dans l'âme criminelle le trouble et l'inquiétude, la crainte et la défiance, est entièrement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon cher auditeur, vous vous rassurez sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs; les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance; la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, et vous en faites un préjugé de salut et de pénitence. Tremblez, s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage. Vous êtes marqué du caractère des réprouvés; ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, qu'elle vous permet d'espérer et de compter sur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes

Je pourrais ajouter encore que plus vous différez votre conversion, plus vous la rendez difficile, parce que plus vous aurez contracté de dettes, plus votre satisfaction devra être rigoureuse. Des largesses et quelques aumônes envers vos frères suffiraient peut-être aujourd'hui pour apaiser la colère de Dieu, et laver vos péchés. Mais lorsque la suite des années aura augmenté l'horreur de vos iniquités, il n'y aura point alors de satisfaction si rigoureuse et si austère que vous ne deviez embrasser; point de plaisirs, même les plus permis, qu'il ne faille vous interdire. Il faudra de saints excès de pénitence pour expier l'énormité de vos crimes; il faudra tout sacrifier, biens, parents, fortune, établissement, charges, emplois, honneurs, plaisirs, rang, distinctions, que sais-je? vous condamner peut-être à une retraite éternelle : car les grands pécheurs ne recouvrent la justice perdue que par la grande pénitence. Or, si dans ce temps-ci la moindre violence vous fait peur, quel sujet avez-vous de croire que, dans l'avenir, la pénitence telle que je viens de vous la dépeindre avec toutes ses austérités et ses dégoûts, aura pour vous des charmes? Croyez-vous que la conversion vous coûtera si peu, lorsque tout vous coûtera tant? Mon Dieu! est-il possible que nous soyons plus prudents pour des biens frivoles qui se dissipent, pour des honneurs passagers qui s'évanouissent, pour de vaines créatures qui se passent, pour de folles entreprises qui donnent tant de peines, et ne durent qu'un moment, pour des affaires temporelles, et des plaisirs chimériques qui périront avec nous, que pour l'affaire du salut qui nous rendrait à jamais heureux, et pour des biens qui dureront toujours!

Voulez-vous que je finisse cette première partie par une dernière raison, qui achèvera de confondre les pécheurs qui diffèrent leur conversion? C'est que nous regardons les sentiments de la nature comme des sentiments de la grâce, qu'à chaque bien qui nous arrive, nous croyons que c'est la grâce qui nous visite, et qu'à chaque occasion favorable, c'est Dieu qui nous protége et qui ne nous a point abandonnés. Mais ne vous y trompez pas, mes Frères, la grâce ne commencera à vous visiter, que quand vous sentirez dans votre âme des troubles, des inquiétudes, des agitations; — c'est par là que commencent toutes les opérations de la grâce: — d'où il faut conclure que c'est sur ceux qui demeurent tranquilles, et qui sentent

Frères, c'est qu'on s'imagine que la grâce de la conversion est un de ces miracles soudains, qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, et crée en un instant l'homme nouveau comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher auditeur! La conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs et des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible et l'avènement du Fils de l'Homme, seront des jours de trouble et de frayeur, dit Jésus-Christ : les peuples s'élèveront contre les peuples, et les rois contre les rois; des signes horribles paraîtront dans les airs longtemps avant que le Roi de gloire y paraisse lui-même ; toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine, et l'arrivée de son Dieu. Ah! voilà l'image, mon cher auditeur, du changement de votre cœur, de la destruction de ce monde de passions qui est en vous, de l'avènement du Fils de l'Homme dans votre âme. Longtemps avant ce grand événement, vous verrez précéder, au dedans de vous, des guerres intérieures; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres; des signes heureux de salut paraîtront sur votre personne; tout s'ébranlera, tout se déconcertera; tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre âme, un ciel nouveau et une nouvelle terre. Ah ! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, et dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra* [1]. Alors confiez-vous ; adorez les préparatifs terribles, mais consolants, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au dedans de vous; qu'il ne paraîtra dans votre âme aucun signe de changement; que vous ne sécherez pas de frayeur, et que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs : ah! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paraître; que vous allez le trouver dans le sanctuaire, je veux dire dans la participation des sacrements aux jours solennels; dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés; qui vous promettront toujours qu'enfin il vous visitera; ne les croyez point : ce sont de faux prophètes, dit Jésus-Christ, *nolite credere* [2]; il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée ; vous avez beau attendre et présumer ; ce n'est point

[1] Luc, XXI, 28.
[2] Matth., XXIV, 23.

un calme et une fausse paix dans leur âme criminelle, que le Seigneur exerce le plus souvent son abandon et le refus de ses grâces. Oui, la tranquillité, où vous vivez dans vos désordres, est une marque presque assurée que la grâce n'est plus dans votre cœur. Or, n'êtes vous pas insensés de vous calmer sur ce qui devrait vous faire le plus de frayeur, et de ce qui devrait vous jeter dans la crainte continuelle, d'en faire le fondement de votre espérance ? Sachez que la confiance que vous osez avoir en la miséricorde de Dieu, en vivant toujours dans le péché, est le plus terrible châtiment dont le Seigneur punisse le pécheur ; et cependant vous en faites un préjugé de salut. Quand vous commencerez à sentir dans votre conscience des remords et des troubles, consolez-vous, je vous le permets, vous n'êtes pas bien loin de la voie du ciel; mais tandis que vous serez calmes, tranquilles au milieu de vos désordres, ah ! tremblez. Vous êtes déjà au nombre des réprouvés, et ne comptez pas beaucoup sur une miséricorde que vous ne trouverez plus favorable après l'avoir si longtemps méprisée.

Il est écrit qu'aux approches du dernier avènement il se fera des combats et des séditions, que des peuples s'élèveront contre des peuples, des royaumes contre des royaumes, et qu'avant que le Roi de gloire paraisse sur son trône pour juger les vivants et les morts, toute la nature annoncera par sa destruction la puissance et la majesté de son Dieu. Or, voilà l'image du trouble qui doit s'élever au changement de votre cœur par la grâce. Avant cette grande conversion, vous sentirez en vous-mêmes une peine continuelle ; vous verrez vos passions, vos désirs, vos pensées, vos affections se soulever les unes contre les autres ; cent combats différents qui se feront dans votre âme, seront les marques assurées de votre conversion et du renouvellement de votre cœur. Vous deviendrez alors un ciel nouveau et une terre nouvelle ; et, quand ces mêmes signes commenceront à paraître, que vous vous sentirez saisis de frayeur et chargés de confusion, levez vos têtes, élevez vos cœurs à Dieu, et dites que l'heure de votre conversion, que le moment où doit s'opérer votre salut est proche : *Respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* Mais tandis que votre conscience ne se troublera point, que votre fausse sécurité ne s'ébranlera point, et que vos passions ne seront en guerre que par les obstacles qui retardent le plaisir criminel : ah ! ne croyez point être en état d'espérer en la miséricorde du Seigneur ; vous n'avez aucun signe de conversion. Ne croyez point à ces faux prophètes qui vous disent que Jésus-Christ est proche, qu'il va paraître, que vous le trouverez avant la mort, que dans la vieillesse il vous sera plus favorable que maintenant ; ne les croyez pas : *Si... dixerint vobis,... ecce in penetralibus, nolite credere.* Ce sont des trompeurs qui vous abusent et qui n'ont aucun signe de son arrivée. Les tonnerres, les éclairs, les foudres et les tempêtes le précéderont et marcheront devant lui, dit l'Evangile ; l'âme qui n'en sera point touchée et qui ne s'y préparera point, n'aura jamais de part à ses miséricordes.

Heureux le serviteur que ce juge redoutable trouvera à son arrivée dans ces dispositions que je viens de dépeindre ! *Beatus ille servus quem cum venerit Dominus ejus, invenerit sic*

ainsi qu'il viendra; le trouble et la terreur marchent devant lui; et l'âme qui est tranquille, et qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme, mes Frères, qui craint toujours! *Beatus homo qui semper est pavidus*[1]! Heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout à fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances! Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons, me dira quelqu'un? Une idée digne de lui, mes Frères; et je vais vous prouver, dans ma seconde partie, que la fausse confiance lui est injurieuse, et se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant, mes Frères, que la fausse confiance prétende trouver, dans la religion même, des motifs qui l'autorisent, et qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions pour un sentiment de salut et un fruit de la foi et de la grâce. En effet, le pécheur, qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui dans un instant peut changer la volonté, et à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond; secondement, sa justice qui, ayant pétri l'homme de boue, c'est-à-dire faible, et avec des penchants presque invincibles pour le plaisir, doit avoir quelques égards à sa faiblesse, et lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables; enfin, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes Frères, il est aisé d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la piété, et de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expose les raisons, et continuez à m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorsque vous concevez un Dieu puissant, maître des cœurs, et changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'est-il pas vrai que vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse, c'est-à-dire qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi? Or, le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle, qui agit sans discernement. Car, quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut, néanmoins, comme il est infiniment sage, il y a un ordre dans ses volontés; il ne veut pas au hasard, et tout ce qu'il fait a ses raisons éternelles dans les secrets de sa divine sagesse. Or, il est clair que cette divine sagesse ne serait pas assez justifiée devant les hommes, si la grâce de la conversion était enfin accordée à la fausse confiance. Car, dites-moi, pour mériter

[1] Prov., XXVIII, 14.

facientem! Heureux celui que sa vertu même ne rassure pas sur sa destinée; et qui croit non-seulement que les grands péchés, mais même les plus légères imperfections en corrompent le mérite devant Dieu, et qu'il n'y aura que les parfaits qui seront dignes de ses récompenses! Mais quelle idée nous donnez-vous de Dieu, diront ces pécheurs? C'est une idée digne de lui; et après vous avoir montré que l'idée que le pécheur se forme de la miséricorde de Dieu dans le délai téméraire de sa conversion, est tout à fait insensée, je vais vous faire voir qu'elle est tout à fait injurieuse à Dieu. C'est ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant que la fausse confiance prétende trouver dans la religion même des motifs qui l'autorisent, et qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions pour un sentiment et un attrait de salut. En effet, le pécheur qui se promet une conversion à venir sans y vouloir travailler à présent, attaque premièrement la puissance de Dieu qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui peut toucher quand il lui plaît leur volonté, et à qui il n'est pas plus difficile de les convertir dans plusieurs années de péché que maintenant. Secondement, il attaque sa justice qui, ayant pétri l'homme tout de boue, c'est-à-dire faible et fragile et avec des penchants naturels pour le plaisir, doit se laisser toucher en tout temps, et pardonner des crimes qui lui ont été inévitables; enfin il attaque sa miséricorde qui ne rejette jamais le pécheur qui revient à lui de bonne foi, et qui l'attend toujours à pénitence. Or il n'est pas difficile, mes Frères, d'ôter à la fausse confiance ces vains prétextes, et de vous montrer qu'elle outrage le Seigneur; en voici la preuve.

Lorsque vous connaissez un Dieu puissant, maître absolu des cœurs, changeant à son gré les volontés rebelles des hommes, n'est-il pas vrai que vous connaissez une puissance réglée, une puissance sage? Or, le pécheur qui ne trouve point de danger à compter sur l'avenir pour sa conversion, lui attribue une puissance capricieuse, une puissance aveugle, qui agit sans ordre, sans discernement, sans poids et sans mesure. Mais en quelque temps que Dieu veuille déployer sa puissance, il y a toujours de l'ordre dans ses volontés, et tout ce qu'il fait est marqué dans sa divine sagesse. Or, il est certain que l'ordre

la plus grande de toutes les grâces, il suffirait donc de l'avoir mille fois rejetée? Le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'aurait donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis, sans s'être jamais mis en état de le mériter? Il serait donc égal de servir le Seigneur et de marcher devant lui dans la droiture, ou de suivre les voies égarées des passions, puisqu'à la fin le sort des uns et des autres serait le même? Bien plus, ce serait donc un malheur, une folie, une peine perdue, de porter le joug dès sa jeunesse, puisqu'on ne risquerait rien en différant? Les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la première saison de la vie, et sur le repentir renvoyé aux années de caducité et de défaillance, seraient donc des règles de prudence et de religion? Les prodiges de la grâce ne serviraient donc plus qu'à tenter la fidélité des justes, qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des sacrements, et augmenter les maux de l'Eglise? Est-ce là le Dieu que nous adorons; et serait-il si admirable dans ses dons, selon l'expression du Prophète, s'il les dispensait avec si peu d'ordre et de sagesse?

En effet, mes chers auditeurs, si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvait servir de ressource à un pécheur présomptueux; sur ce fondement, il faudrait se promettre la conversion de tous les hommes; de ces infidèles qui ne connaissent point le Seigneur, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ses mains? Qui a jamais résisté à sa volonté? Ne peut-il pas faire luire sa lumière dans les ténèbres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, et faire de ses ennemis les confesseurs les plus intrépides de son nom? Le cœur d'un Indien et d'un sauvage est-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur présomptueux? Tout ne lui est-il pas également aisé? Il n'a qu'à dire, et tout est fait. Et cependant, voudriez-vous là-dessus que votre destinée éternelle courût les mêmes risques que celle d'un sauvage, qui, au fond de ses forêts inaccessibles presque à la prédication de l'Evangile, adore des divinités monstrueuses? Dieu peut susciter en sa faveur des ministres évangéliques qui lui porteront, avec les lumières de la foi, la grâce et le salut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la toute-puissance pour vaincre toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion de cet infortuné impossible, au lieu que vous, environné du secours des sacrements, des lumières de la doctrine et de l'instruction, vous vous trouvez dans des circonstances plus favorables au salut, et qu'ainsi vous avez infini-

de cette divine sagesse ne peut être justifié, si le pécheur est en droit de compter toujours sur la miséricorde de son Dieu; et si cette miséricorde s'accommodait en tout temps à la fausse confiance du pécheur, il suffirait d'avoir un désir de conversion pour être en droit de vouloir l'obtenir à la mort. Le juste qui crucifie sa chair, qui mortifie ses sens pour obtenir le don de la persévérance finale, n'aurait donc rien au-dessus du pécheur endurci qui ne fait rien pour le mériter? Il serait donc indifférent à tous les hommes de marcher dans les voies de l'innocence, ou de courir sans cesse dans les voies égarées jusqu'à la fin de la vie; le sort des uns et des autres serait égal? Ce serait donc une folie de porter le joug du Seigneur dès sa tendre jeunesse, puisqu'on ne différerait en rien de ceux qui attendraient grâce à la mort? Le repentir renvoyé à la fin de la vie serait donc une sage conduite de la meilleure politique, et l'Eglise, en ordonnant des pratiques de pénitence, des exercices de piété; en proposant des sacrements, des mystères, ne ferait qu'amuser la faiblesse du peuple? Est-ce là une puissance digne du Dieu que nous adorons; et serait-il sage dans la distribution des grâces, s'il les dispensait ainsi? Aussi vous avertit-il lui-même dans les saintes Ecritures que les insensés seront confondus dans les jours mauvais. Est-il des termes qui laissent moins de fondement à l'illusion des pécheurs endurcis que ceux-là?

Dieu est le maître des cœurs, dites-vous. Il en fait ce qu'il veut, je l'avoue, mes Frères; mais pour cela les conversions sont-elles bien fréquentes dans le monde? Ces coups d'éclats sont-ils des prodiges familiers? Ces grands efforts de la grâce arrivent-ils tous les jours? Dieu est le maître des cœurs; mais que se passe-t-il donc dans le monde qui fasse tant éclater son empire et son règne sur les cœurs des hommes? La vertu y est-elle bien commune? Les gens de bien se trouvent-ils en grand nombre? Ah! est-ce donc ainsi que Dieu use de sa puissance, en permettant que tout périsse sans y apporter remède? Si le pécheur était en droit sur ce fondement, de différer sa conversion, sur ce même point il faudrait se promettre la conversion de tous les infidèles. Là-dessus l'on pourrait présumer que Dieu maître des cœurs convertira peut-être des barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui; ne tient-il pas leurs cœurs entre ses mains comme ceux des fidèles? Lui, qui peut changer en agneaux les lions les plus furieux, ne peut-il pas aussi changer à son gré le cœur de l'Indien et du sauvage? Ne lui est-il pas également aisé de changer le fidèle et l'infidèle? Il n'a qu'à dire, et tout est fait. Cependant, voudriez-vous que ce sauvage qui, au milieu des forêts et des bêtes sauvages, adore des divinités monstrueuses, eût droit d'espérer sa conversion, parce que Dieu est le maître des cœurs? Vous nous dites qu'il faut un coup singulier de la grâce pour rompre les chaînes de cet infortuné, pour dissiper ses ténèbres, au lieu que vous, qui êtes fidèle, vous pouvez être converti par le moyen des sacrements et des instructions qui sont des grâces communes, et par là que vous avez plus de raison de vous le promettre que ces barbares. Vous vous trompez, mon frère; et je dis que votre conversion est plus difficile que celle de cet infidèle que vous croyez désespérée. Car il n'a jamais abusé des grâces du Seigneur, au lieu que vous en avez

ment plus de lieu de vous le promettre. Ah! vous vous trompez, mon cher auditeur, et je vous réponds que le salut de cet infidèle me paraît moins désespéré que le vôtre. Il n'a jamais abusé des grâces qu'il n'a pas reçues; et jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles qu'on vous a offertes. Il n'a jamais résisté à la vérité qu'il n'a pas connue; et vous la retenez dans l'injustice. Un premier mouvement de salut triomphera de son cœur; et les plus fortes impressions de la grâce viennent échouer contre la dureté du vôtre. Un seul rayon de lumière lui montrera des erreurs et des vérités jusque-là inconnues; et toutes les lumières de la foi ne sauraient troubler la tranquillité de vos passions. Il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher; et vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées et des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes, à travers les mers, des hommes apostoliques; ses anges, quand il lui plaît, savent transporter ses prophètes, de la terre où on l'adore, jusque dans Babylone, pour visiter un juste exposé à la fureur des lions; mais si quelque chose lui était difficile, ce serait de vaincre un cœur rebelle, de ramener une âme née dans un royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentiments de la grâce, aidée de tous les exemples de la piété, et toujours constante dans ses égarements. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité. Dieu pourrait opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grâce; c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchants violents pour le plaisir, nos égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère, et que notre faiblesse toute seule sollicite ses grâces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais, en premier lieu, on pourrait vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'elle est l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché; que le Seigneur avait créé l'homme droit, et qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez, est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez; comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse? C'est par là que vous êtes un enfant de colère et un vase de rebut; comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même, et défier sa justice? C'est par là enfin que vous êtes indigne de toutes les grâces; comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger?

On pourrait vous répondre, en second lieu, que quelle que soit la faiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses

toujours abusé; il n'a jamais refusé d'adorer et de croire un Dieu, une religion qu'il n'a jamais connue, et vous en avez mille fois profané les mystères et les sacrements. Un seul mot sorti de la bouche de Dieu triomphera de toutes ses ténèbres; et des attraits continuels de la grâce vous laissent toujours tranquille au milieu de vos désordres. Il n'est redevable de son malheur et de son infidélité qu'à sa naissance; et c'est à la malice et à l'endurcissement volontaire de votre cœur que vous devez le vôtre. Il ne porte vers ce Dieu inconnu que des instincts, que des mouvements naturels, plutôt que des offenses; et vous lui offrez des injustices, des iniquités, des ingratitudes. Il n'est pas difficile au Seigneur d'attirer vers lui un cœur qui ne s'en est jamais retiré, qui ne s'est jamais dégoûté de sa loi et de ses maximes; il lui est aisé d'enflammer le zèle des hommes apostoliques, pour aller convertir les nations infidèles, d'envoyer son ange jusque dans Babylone, pour secourir un juste exposé à la fureur des lions; mais lui est-il facile d'opérer ici ses conversions, dans un royaume aidé de tout secours, éclairé de toutes sortes de lumières, favorisé de tous les bons exemples de salut, où, malgré tout cela, l'iniquité est toujours dominante, et où le pécheur est toujours constant dans ses égarements? C'est donc une folie d'espérer trouver dans la puissance de Dieu un motif de sécurité.

La seconde illusion qui autorise la fausse confiance du pécheur, est tirée de l'idée injurieuse qu'on se forme de la justice de Dieu. On se persuade que l'homme étant né faible, nos égarements sont plutôt dignes de la miséricorde que de la justice de Dieu, et que notre corruption et nos propres faiblesses sollicitent ses grâces, loin d'attirer sur nous son indignation et ses foudres.

On pourrait vous répondre que votre corruption n'est point l'ouvrage de Dieu; qu'il ne l'a point mise en vous, et qu'elle est l'ouvrage de votre propre cœur; que Dieu avait fait l'homme droit en le créant, et que cette pente au mal est un effet de votre liberté qu'il doit punir; que par là vous êtes devenus des enfants de colère, des vases de rebut; comment donc prétendriez-vous justifier, devant votre Dieu, d'une chose même qui vous rend peut-être indignes de toute grâce? Comment, après avoir ainsi méprisé les premières faveurs, en pourriez-vous exiger de nouvelles?

On pourrait vous répondre que l'homme a été laissé entre les mains de son conseil, avec une pleine liberté; que les passions n'ont d'empire sur vous qu'autant que vous leur en donnez; que le Seigneur a mis devant vous l'eau et le feu pour prendre ce qui vous accommoderait le mieux. Je pourrais vous demander si toutes les fois que vous avez abandonné le

désirs ; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil ; que ses passions n'ont d'empire sur lui qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même ; et qu'on a mis devant nous l'eau et le feu, pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah ! je pourrais même là-dessus attester votre conscience, et vous demander à vous surtout, mon cher auditeur, si, malgré votre faiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenait qu'à vous d'être fidèle ; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression ; si de secrets remords ne vous en ont point détourné ; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir et le devoir ; si, après mille délibérations intérieures et ces vicissitudes secrètes, où tantôt la grâce, tantôt la cupidité l'emportait, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, et ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même. Je pourrais même aller plus loin, et vous demander si, eu égard aux inclinations heureuses de pudeur et de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avait favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice ; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidèle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste ; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles. Eh ! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui ne lui fournisse contre vous de nouveaux sujets de sévérité et de colère ?

On pourrait enfin ajouter que, si vous êtes né faible, la bonté de Dieu a environné votre âme de mille secours ; que c'est cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ses plus tendres soins, qu'il a entourée d'un vaste fossé, fortifiée d'une tour inaccessible ; je veux dire que votre âme a été comme défendue, dès sa naissance, par le secours des sacrements, par les lumières de la doctrine, par la force des exemples, par les inspirations continuelles de la grâce, et peut-être encore par les secours particuliers d'une éducation sainte et chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, et qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat ! en quoi pourriez-vous justifier vos faiblesses devant le Seigneur, et intéresser sa justice même à user envers vous d'indulgence ? Eh ! que lui offrent vos transgressions, que l'abus de ses grâces et des moyens de salut changés par le déréglement de votre volonté en des occasions de péché ?

Mais laissons là toutes ces raisons ; et dites-moi : Cette faiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous prétendez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglements particuliers ? Rappelez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avait pas encore fait naufrage ; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos passions ? La pudeur, la tempérance, la fidélité, la justice, vous paraissaient-elles alors des vertus impraticables ? Vous était-il impossible de résister aux occasions ; et vos penchants de plaisirs étaient-ils si violents que vous n'en fussiez alors le maître ? Eh ! d'où vient donc qu'ils tyrannisent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire ? N'est-ce pas

parti de la vertu, et violé la loi de Dieu, une secrète répugnance, une horreur naturelle ne vous a pas découvert que ce péché venait de vous ; si des remords ou des scrupules bien fondés ne vous ont pas quelquefois détourné du mal que vous aviez dessein de commettre ; si ces vicissitudes seules, où tantôt la piété et tantôt la corruption l'ont emporté, ne font pas connaître que vous pouviez vous défendre du péché ; si, en commettant quelque crime honteux, vous ne vous êtes pas senti troublé, agité, jusqu'à ne pouvoir presque vous rassurer. Je pourrais vous demander si, avec ces inclinations heureuses que Dieu avait mises en vous, l'innocence ne vous eût pas été plus facile à conserver que le crime à commettre ; s'il ne vous en aurait pas moins coûté à vivre dans la justice qu'il ne vous en coûte à suivre vos déréglements. Je pourrais vous demander s'il ne faut pas essuyer plus de chagrins, plus de dégoûts, plus de remords, plus d'amertumes dans les voies de l'iniquité, que dans les voies du salut. Eh ! que faut-il donc davantage pour fournir au Seigneur de justes sujets d'indignation et de sévérité contre vous?

Je pourrais ajouter que, quelques faiblesses que Dieu ait mises en vous, il avait tellement environné votre âme de ses grâces, que le péché n'y est entré que parce que vous lui en avez facilité le moyen ; que c'est cette vigne qu'il avait entourée d'un vaste fossé, d'une haie d'épines ; que c'est cette ville qu'il avait fortifiée d'un rempart contre les attaques du démon : c'est-à-dire que votre âme avait été défendue par les secours de la grâce, par la force des bons exemples, et peut-être par les soins d'une éducation chrétienne ; mais que par votre négligence tous ces secours ont manqué, et que vous les avez tous rendus inutiles. Que pourriez-vous donc encore apporter pour intéresser la miséricorde de Dieu, vous arracher des mains de sa justice, après avoir fait un si mauvais usage de mille qualités heureuses qu'il vous avait données, et qui pouvaient vous être mille moyens de salut?

Mais laissons là toutes ces raisons, quoique fortes. Cette faiblesse dont vous vous plaignez n'est-elle pas le fruit de vos déréglements? Rappelez ici ces jours heureux où votre innocence n'avait pas encore fait naufrage ; était-il alors difficile de vaincre ces obstacles ? La fidélité, la tempérance, la virginité, l'humilité, étaient-elles pour vous des vertus impraticables ;

depuis que, les ayant laissés prévaloir par une funeste négligence, vous les avez mis désormais presque hors d'état d'être vaincus? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains? Jetez les yeux sur tant d'âmes justes qui portent le joug depuis leur jeunesse, et voyez si elles sont seulement tentées dans des occasions où vous êtes toujours sûr de périr. Eh! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une faiblesse que vous vous êtes donnée? Pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, sera capable de l'apaiser? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos penchants? il voit le fruit de vos crimes, les suites d'une vie de licence et de plaisir. Est-ce là-dessus que vous osez en appeler à la justice même, à cette justice devant laquelle les saints demandent de n'être point jugés? Mon Dieu! sur quoi le pécheur ne se flattera-t-il pas, puisqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raisons de confiance?

La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre faiblesse, et de ces penchants pour le monde et pour les plaisirs, qui vous entraînent malgré toutes vos résolutions, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres; c'est que vous devez éviter avec plus de soin les périls et les attraits des sens et de la chair. Mais c'est alors que vous vous croyez invincible; lorsque nous vous exhortons à fuir les conversations profanes, les commerces suspects, les plaisirs douteux, les spectacles lubriques, les assemblées de péché; ah! vous vous en défendez alors sur ce que votre innocence n'y est point blessée; vous renvoyez à des âmes faibles les précautions de fuite et de circonspection; vous nous dites que chacun doit se sentir et se connaître; et que ceux qui sont assez faibles pour y être blessés, doivent s'en éloigner; et comment voulez-vous que Dieu ait égard à une faiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même? vous êtes faible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-dessus des mesures pénibles pour lui être fidèle.

Mais, du moins, me direz-vous, si l'on a tout à craindre sa justice, ses miséricordes sont infinies. Quand sa bonté ne trouverait rien en nous de propre à la toucher, n'en trouverait-elle pas des motifs assez pressants en elle-même? Ce serait ici la troisième illusion de la fausse confiance que je devrais combattre; mais outre que j'en ai assez parlé ailleurs, il est presque temps de finir. Je ne veux donc, mon cher auditeur, que vous faire une seule demande: Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire? Qu'il ne punit jamais le crime? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur? les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux comme les justes? vous savez que rien de souillé n'en-

et votre penchant pour le plaisir, était-il alors si violent que vous ne puissiez en être le maître? D'où vient qu'aujourd'hui vous envisagez la pratique du bien avec tant d'horreur; que vous trouvez tant de peine, qu'il faut vous faire tant de violence, pour écarter ces ennemis qui s'opposent à votre salut, si ce n'est parce que vous avez laissé prévaloir l'iniquité dans votre cœur, et que vous vous êtes laissé aller sans résistance aux premiers efforts de vos passions? Ne vous êtes-vous pas formé les chaînes dont vous vous plaignez, de vos propres mains? Jetez les yeux sur tant d'autres qui servent fidèlement le Seigneur, depuis que vous l'avez abandonné, et voyez si ce n'est pas votre faute de vous être engagé si avant dans la corruption Pourquoi donc vous excusez-vous sur une faiblesse qui est votre propre ouvrage; et pourquoi l'attribuer à Dieu, cette faiblesse, puisqu'elle est la suite d'un vie entière de crimes et de plaisirs? Est-ce là que vous devez en appeler devant un juste juge?

La seule conséquence légitime qu'il vous est permis de tirer de cette faiblesse et de cette corruption que vous sentez en vous, c'est que vous avez besoin de prier souvent, de gémir, de vous recueillir de temps en temps en vous-même, de fuir les occasions, d'éviter avec plus de soin les attraits séduisants des sens et de la chair. Mais ce langage ne vous plaît pas, et lorsque nous vous exhortons à fuir les compagnies mondaines, les jeux, les spectacles, les objets et les discours lascifs: ah! vous vous excusez sur ce que vous n'y faites point de mal; que votre innocence n'en est point blessée; vous renvoyez à un autre temps à vous interdire ces plaisirs. Hé! comment voulez-vous que Dieu ait égard à vos faiblesses, puisque vous n'en avez pas vous-même?

Mais, dites-vous, si tout est à craindre pour nous du côté de la justice de Dieu, ses miséricordes qui sont infinies nous laissent tout espérer. Quand sa bonté ne trouverait pas en nous de quoi le toucher, ne trouve-t-elle pas assez en elle-même? Ce devrait être ici la troisième excuse de la fausse confiance que je vous ai promis de confondre; mais comme j'en ai déjà suffisamment montré la folie, je ne m'y arrêterai pas beaucoup. Dites-vous que le Seigneur bon et miséricordieux comme il est, n'abandonne jamais le pécheur? mais l'autorité des saintes Ecritures vous dit le contraire, et les livres saints vous en fournissent mille exemples. Qu'il est mort pour tous et qu'il est venu pour sauver les pecheurs comme les justes? mais ils vous disent que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Qu'il ne veut point la mort du pécheur, et qu'il ne cherche que son salut et son bien? mais vous savez qu'il a déjà creusé l'enfer sous vos pieds, et qu'il est près de vous y precipiter comme les anges rebelles. Que la plupart des hommes seraient damnés, si ce que nous débitons est véritable? mais l'Evangile vous dit qu'il y en aura peu de sauvés. Qu'il faut peu de choses pour flechir sa colère? mais il vous dit qu'il faut que vous changiez de vie et de mœurs; et ce changement du cœur, après une si longue habitude du péché,

trera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux? mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds? Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté? mais c'est ce qui devrait confondre votre ingratitude sur le passé, et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il serait obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai? mais l'Evangile vous déclare en termes formels, que peu seront sauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité? mais chaque grâce refusée peut être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa gloire à ménager? Qu'il faut peu de chose pour le désarmer? mais il faut être changé, et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne saurait venir que de lui? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne saurait venir de lui. Que voulez-vous donc dire? Qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes; il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints désirs; la grâce qu'il fait en inspirant les sentiments d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celle qu'il prépare; ne vous défiez jamais de sa miséricorde; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande; ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées; tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné; renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser : ils seront comme s'ils n'avaient jamais été; vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le servir; mille ans ne sont plus qu'un jour à ses yeux, dès qu'un changement sincère a fini les crimes. Il est le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le père des enfants prodigues, le pasteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécheresses; en un mot, toutes les consolations de la foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours qu'enfin le temps viendra que vous penserez au salut sans y penser encore; ah! souvenez-vous, mon cher auditeur, que c'est par là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici, et que c'est la grande voie qui mène à la mort dans le péché ; souvenez-vous que le pécheur qui désire souvent en vain, ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvements stériles de salut, plus aussi comptez que votre mesure se remplit, et que chaque grâce méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement; ne vous rassurez pas sur des désirs qui avancent votre perte, et qui ont été de tout temps le partage des réprouvés; et dites souvent au Seigneur avec le Prophète : « Jusques à quand, ô mon Dieu, amuserai-je les inquiétudes secrètes de mon âme par de vains projets de pénitence? *Quamdiu ponam consilia in anima mea*[1]? Jusques à quand verrai-je couler les jours rapides de ma vie, en promettant à mon cœur pour le calmer dans ses désordres, une douleur et un repentir qui s'éloigne toujours plus de moi? *Dolorem in corde meo per diem*[2]? Jusques à quand l'ennemi, se prévalant de ma faiblesse, se servira-t-il d'une erreur si gros-

[1] Ps. XII, 2.
[2] *Ibid.*

est le plus grand miracle de la grâce. Que vous reviendrez enfin et que vous vous repentirez à la fin? mais vous n'ignorez pas que ce repentir est une grâce qui ne dépend pas de vous. Que voulez-vous encore nous dire pour votre excuse? Qu'il ne méprise pas un cœur brisé de douleur et humilié? Voilà justement ce que je vous ai prêché; vous avez raison de parler de la sorte; il est tout prêt à vous recevoir, pourvu que vous retourniez à lui avec une véritable componction et dans la sincérité de votre cœur. La grâce, en inspirant des sentiments de pénitence, est toujours un heureux préjugé pour ceux qui se proposent une parfaite conversion. Ne vous en défiez jamais, quand vous avez dans le cœur un sincère repentir de vos fautes; ou si vous vous en défiez, que ce ne soit que pour la rendre plus parfaite. Ne vous découragez jamais de la multitude, ni de l'horreur de vos iniquités : tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné. Rachetez tous ces jours mauvais que vous avez passés dans le crime, et ils seront devant Dieu comme s'ils n'avaient jamais été. Vous commencerez à naître devant lui; mille années de péchés ne sont plus qu'un jour, lorsque le repentir sincère en a effacé l'iniquité. Il est le pasteur des brebis égarées, le père des enfants perdus, l'ami des Samaritaines, le protecteur des femmes adultères, le

sière pour me séduire? *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me* [1]*?* Ah! dissipez, Seigneur, ce vain prestige qui m'abuse; regardez ces faibles désirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous; acceptez ces timides commencements de pénitence; exaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu, où il me semble que votre grâce les rend plus vifs et plus sincères: *Respice, et exaudi me, Domine Deus meus* [2]*;* et achevez par votre opération secrète ce qui manque encore à la plénitude et à la sincérité de cette offre; et perfectionnez mes désirs en les recevant, afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim et à la soif de la justice ».

Ecoutez, dit le Seigneur dans son Prophète à l'âme infidèle, vous qui vivez dans la mollesse et dans les plaisirs, et qui ne laissez pas d'espérer en moi: *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter* [3]*;* ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous, la stérilité et le veuvage: *Venient tibi duo hæc,... sterilitas et viduitas* [4]*;* la stérilité, c'est-à-dire que vous ne serez plus propre à porter des fruits de pénitence; qu'on aura beau cultiver, arroser; la force de ma parole, la vertu de mes sacrements, la grâce de mes mystères, tous les soins vous seront inutiles, et vous ne serez plus qu'un arbre stérile et destiné au feu; le veuvage, c'est-à-dire je me retirerai pour toujours de vous; je vous laisserai seule; je vous livrerai à vos penchants, à la fausse paix de vos passions; je ne serai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux; je vous abandonnerai jusques à la fin: *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter:... venient tibi duo hæc,... sterilitas et viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes Frères, par les paroles dont se servit autrefois Jésus-Christ en finissant sa mission vers un peuple ingrat? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disait-il peu de jours avant sa mort, vous avez fermé les yeux à la lumière, vous avez eu des oreilles et vous n'avez pas entendu; je m'en vas, et vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles et que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché serait plus excusable; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avais apprises de mon Père, et voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse; votre endurcissement est consommé; vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous, et le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu! serait-ce donc là le prix de mes peines et tout le fruit de mon ministère? L'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en aurait-elle anéanti la vertu, et mis un obstacle fatal au progrès de l'Evangile? Non, mes chers Frères, la vertu de la parole de la croix n'est pas attachée à celle du ministre qui l'annonce. La boue, entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles; et les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes Frères, qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disait autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe, que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme faible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile et indigne d'un si grand ministère, mais

[1] Ps. XII, 3.
[2] *Ibid.*, 4.
[3] Is., XLVII, 8.
[4] *Ibid*, 9.

reconciliateur des femmes pécheresses: il est tout prêt à pardonner quand on revient sincèrement.

Mais aussi ne pensez pas qu'il vous reçoive sans ce repentir sincère, sans ce changement entier que cause la pénitence. Souvenez-vous que c'est par là que tous les pécheurs ont péri; que c'est la fausse confiance qui en a fait tomber dans le précipice un si grand nombre, et que le repentir seul est la grande voie par où l'on peut arriver à la miséricorde; plus vous vous sentirez ému, plus vous aurez lieu de vous confier; mais sans cela défiez-vous toujours; comptez que chaque grâce méprisée vous reproche vos désordres, et ne vous rassurez jamais sur des signes qui ont été les caractères de votre réprobation; dites plutôt avec le Prophète: « Jusqu'à quand, Seigneur, détournerez-vous votre face de dessus moi, et livrerez-vous mon âme à des pensées déréglées, comme vous y livrez tous les pécheurs qui vous ont abandonné? *Usquequo, Domine, oblivisceris me in finem? Usquequo avertis faciem tuam a me?* Jusqu'à quand laisserez-vous mon âme inquiète, flottante, irrésolue, et formant tous les jours de nouveaux projets de pénitence sans les exécuter jamais? *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem?* Jusqu'à quand permettrez-vous que je passe le cours de ma vie à vous promettre un repentir sincère sans jamais tenir ma promesse; un changement véritable, qui s'éloigne toujours de mon cœur? *Dolorem in corde meo per diem?* Dissipez ce vain fantôme, ces frivoles projets auxquels je borne ma conversion; ne permettez pas que je suive la malheureuse pente de ce cœur que vous ne m'avez donné que pour vous et que j'ai injustement tourné du côté des créatures; prévenez les malheurs qui me menacent, et qui tombent sur les pécheurs qui portent leur endurcissement et leur vaine confiance jusqu'à la mort; éclairez mon esprit de peur que je ne périsse dans

comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous, et qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense et votre justification, et vous ma gloire et ma couronne. C'est ce que je vous souhaite[1]. Ainsi soit-il.

[1] Ces dernières paroles, pleines d'une émotion chrétienne, représentent bien les craintes et les désirs du grand orateur. Son humilité n'est rassurée que par sa confiance dans le Seigneur. Ces vœux, ces touchants sentiments de retour de Massillon sur son ministère apostolique, qui ne se trouvent pas dans les recueils de Trévoux, ont sans doute été formés et exprimés seulement lorsqu'il allait descendre pour toujours des chaires de la cour et de Paris.

mes honteuses ténèbres : *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte ;* regardez mes faibles désirs, non comme de vains projets de pénitence, mais comme les premiers cris d'une conscience touchée qui ne peut être heureuse sans vous ; exaucez-les, ces désirs que je forme ; fortifiez-les et me regardez en pitié : *Respice et exaudi me.*

FIN DU GRAND-CARÊME.

MYSTÈRES.

AVIS AU LECTEUR, DU PREMIER ÉDITEUR.

Nous n'avons rien de particulier à dire sur les sermons qui composent ce volume. L'on y retrouvera le P. Massillon toujours semblable à lui-même, malgré la différence des sujets qu'il entreprend de traiter ; l'on y admirera surtout cette fécondité de génie qui ne s'épuise jamais, et qui, paraissant avoir tout dit sur une matière, sait la représenter sous une forme nouvelle, toujours également intéressante. L'instruction *sur les Œuvres de miséricorde*, et le petit discours *sur le renouvellement de la Ferveur des premiers Chrétiens*, n'ont été placés à la suite des Mystères que parce que nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner. D'ailleurs nous étions bien aises de grossir un peu ce volume, qui, réduit aux huit discours *sur les Mystères*, n'eût point eu assez de proportion avec les autres.

NOTICE.

Les *Mystères* comprennent les sermons prêchés aux fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, excepté cependant les fêtes qui tombent durant les stations du Carême et de l'Avent. Le volume des *Mystères* donné par le P. Joseph, premier éditeur de son oncle, comprend dix sermons. Mais nous avons dû reporter au commencement du Grand-Carême les deux discours pour le jour de la Purification (Voir tom. Ier, pag. 272, les raisons de ce changement). Il nous a fallu également remettre à leur place dans le Grand-Carême le sermon sur la Passion et celui sur la Résurrection (Voir pag. 333 et p. 394 de ce volume). En outre, le P. Joseph Massillon avait joint au volume deux petits discours, l'un *sur les Œuvres de miséricorde*, et l'autre *sur la Ferveur des premiers Chrétiens*, de sorte qu'il ne reste que quatre sermons qui méritent d'entrer dans la série proprement dite des Mystères.

SOIXANTE-NEUVIÈME SERMON.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INCARNATION.

NOTICE.

Ce sermon n'appartient pas aux deux stations quadragésimales prêchées par Massillon devant le roi Louis XIV. Car ni en 1701 ni en 1704 la fête de l'*Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et de l'*Annonciation de la Sainte Vierge*, qui tombe le 25 mars, ne fut célébrée durant le Carême. Les recueils de Trévoux ne contiennent pas ce discours. Il semble même, par la troisième partie, où l'orateur se plaint avec quelque détail des progrès de la philosophie incrédule, et où il déplore les attaques contre les Livres Saints, qu'il appartient à la Régence ou plutôt peut-être au règne de Louis XV.

ANALYSE.

Division. — *Le monde ne connaît de véritable grandeur que celle qui frappe les sens; de vrai bonheur que celui de vivre dans les plaisirs; de raison que la sienne. Ce sont là les trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine, et que confond la sagesse de Dieu cachée dans le mystère de l'Incarnation.* 1° *Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables;* 2° *Un Dieu chargé de nos douleurs rend les souffrances aimables;* 3° *Un Dieu uni à l'homme fait taire la raison et rend la foi même raisonnable.*

Première partie. — *Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables.* Pour le comprendre, remarquons quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain; voyons ensuite l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

1° Le premier caractère de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes, et que, pour nous étourdir sur le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, les biens, les titres, la naissance... une gloire dont la source ne devrait être que dans nous-mêmes. Or les circonstances extérieures de l'Incarnation du Verbe corrigent les hommes de cette première erreur. De tous les mystères, celui de l'Incarnation avait été annoncé de la manière la plus éclatante et la plus pompeuse; cependant, rien de plus obscur aux yeux des sens que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. C'est un seul ange qui est envoyé, et encore sous la simplicité de la figure humaine; il est envoyé à une fille qui n'a rien qui la distingue dans sa tribu que sa pudeur et son innocence; Nazareth, où ce mystère s'accomplit, est la ville de Juda la plus méprisable; personne, Joseph lui-même, l'époux de Marie, n'est informé de l'ambassade céleste. Dans tous les autres mystères, les abaissements du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur; ici tout est obscur; rien ne parle au sens; parce qu'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine. En effet, dans ce mystère nous apprenons que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme; que tout le mérite de l'âme fidèle est caché dans son cœur; en un mot, que la grandeur qui n'est que hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue; et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint. Mais plût à Dieu que ce ne fût pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle!

2° Le second caractère de l'orgueil humain est cette faiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre; comme si les hommes ne pouvaient être grands ou méprisables que dans l'idée des autres hommes. Or, l'anéantissement du Verbe dans ce mystère confond cette vaine attention aux jugements humains. Le Fils de Dieu ne descendant sur la terre que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avaient ravis, ce dessein demandait, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire. Cependant, ce n'est pas par l'éclat et la majesté qu'il veut triompher de nos cœurs; c'est par les humiliations et les opprobres; il cache tout ce qu'il est; en un mot, il paraît anéanti dans tous ses titres. D'où vient une conduite si surprenante? Laissons les autres raisons de l'obscurité de son ministère; celles qui nous regardent, sont, premièrement, qu'il voulait apprendre aux ministres, chargés de la dispensation de l'Evangile, à ne rien changer à l'ordre de Dieu dans les fonctions de leur ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole les suffrages des hommes, et à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui leur revient à eux-mêmes. Secondement, il voulait apprendre aux fidèles que les jugements des hommes ne doivent jamais décider de leurs devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le service de Dieu à ce que le monde approuve; mais à ce que Dieu demande de nous; que l'obscurité est le plus sûr asile de la vertu. Cependant, prenons-y garde, les gens de bien mêmes comptent les honneurs pour beaucoup; ce qu'ils sont à leurs yeux et aux yeux de Dieu, les intéresse peu; ils ne paraissent touchés que de ce qu'ils sont aux yeux des hommes; et ils sont souvent, hélas! plus flattés des fausses vertus qu'on leur attribue, qu'ils ne sont humiliés par la vérité qui leur fait sentir leurs défauts et leurs misères réelles.

3° Le dernier caractère de l'orgueil est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes : car il n'est presque point d'humilité réelle ; et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité. Or, voilà l'écueil que les anéantissements du Verbe dans ce mystère nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte ; il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime ; il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur ; enfin il se cache, lorsqu'on veut le reconnaître pour roi ; mais c'est pour mourir comme un esclave. Pour nous, hélas ! les œuvres humiliantes ne nous plaisent presque jamais que parce que nous espérons qu'elles tourneront à notre gloire ; cependant, depuis l'anéantissement d'un Dieu, est-il rien de plus injuste pour l'homme, que de vouloir s'élever de quelque manière que ce soit ?

DEUXIÈME PARTIE. — *Un Dieu chargé de nos douleurs doit nous rendre les souffrances aimables.* L'homme innocent devait mener une vie heureuse et tranquille ; mais l'homme pécheur est né pour souffrir. Cependant, le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel et condamné à souffrir ; il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il fallait donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui était devenu nécessaire, et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu. Aussi le ministère du Verbe incarné est un ministère de croix et de souffrance ; il n'annonce que des croix et des tribulations ; il n'appelle heureux que ceux qui souffrent ; et de peur qu'on ne donnât un jour à ses maximes des interprétations favorables à l'amour-propre, il a voulu expirer entre les bras de la douleur, et sa doctrine n'est que le récit de ses exemples. Puis donc que le Verbe qui ne s'est incarné que pour nous montrer la voie du ciel et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante, le chrétien ne peut plus se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées ; car l'Homme-Dieu étant le chef des chrétiens, nous ne pouvons prétendre au salut que comme ses membres : et qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ ? c'est suivre la destinée du chef et lui être conforme. Or, languir toute sa vie dans des mœurs indolentes et sensuelles, et se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime, est-ce être conforme à Jésus-Christ et vivre comme il a vécu ; est-ce être animé de son esprit ? Ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent. L'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, et à retrancher à ses sens tous les adoucissements inutiles. Voilà le fond du christianisme, et l'esprit de Jésus-Christ. Si vous n'avez pas cet esprit, en vain seriez-vous exempt des crimes grossiers, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, et vous n'aurez point de part à son royaume.

Mais ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que Jésus-Christ en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas était pour nous un sort inévitable ; mais sans Jésus-Christ l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite. Il est donc venu adoucir et sanctifier nos souffrances. Premièrement, son exemple leur ôte tout ce qu'elles avaient d'abject et d'humiliant : il est beau de souffrir après lui ; il est glorieux de marcher sur ses traces. Secondement, l'onction de sa grâce adoucit ce que la violence et le renoncement avaient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même ; que ne point aimer le faste, la magnificence, la joie, les plaisirs, et se réduire à une modestie simple et chrétienne, et renfermer tous ces penchants dans le silence, dans la prière et dans la retraite, est quelque chose de très-pénible ; mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens, elle est dans le cœur. Or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède et la douceur de sa grâce. Tandis qu'au dehors tout paraît triste, rebutant, douloureux pour une âme fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Troisièmement, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avaient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffrait pour la gloire, pour la patrie, mais l'orgueil était un faible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux ; mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, a un avenir éternel pour lui ; quand même ses peines seraient ici-bas sans consolation, l'espérance seule qui est cachée dans son sein, les adoucirait. Un Dieu manifesté en chair est le garant de sa confiance ; en Jésus-Christ ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu ; en faut-il davantage pour nous les rendre aimables ?

TROISIÈME PARTIE. — *Un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable.* Tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes et de fidèles juges de la foi. On adoucit tout ; on donne un air de raison à tout ; on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes ; on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos livres saints... Mais depuis que nous adorons un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison ; il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable. Or, renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre. Après le mystère de l'Homme-Dieu la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé et de plus inaccessible à la raison humaine. Méditons donc ce mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu ; il éclaircira notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons Marie qui, dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur qui puisse la rassurer par la ressemblance, au lieu de douter comme Zacharie, ne veut point d'autre garant de sa foi que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam... nemo principum hujus sæculi cognovit.

Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans son mystère, que nul des princes de ce monde n'a connue. I Cor., II, 7, 8.

Si les voies de Dieu sont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme ; et si dans ses desseins la sagesse éternelle se plaît toujours à confondre les vains préjugés de la sagesse humaine, c'est principalement dans le mystère que l'Eglise honore en ce jour. Oui, mes Frères, un Dieu qui descend de sa gloire, pour nous y élever ; qui se charge de nos infirmités et de nos souffrances, pour nous en soulager ; qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu, a été dans tous les temps un

scandale ou une folie à la prudence de la chair; et encore aujourd'hui la sagesse de Dieu dans ce mystère est tout à fait inconnue au siècle : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam... nemo principum hujus sæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connaît de véritable grandeur que celle qui frappe les sens; le monde ne compte de vrai bonheur que celui de vivre dans les plaisirs et dans l'abondance; le monde croit avoir seul la raison en partage, et rappelle toujours au jugement de ses propres lumières les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que roulait toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde[1]. Les Juifs ne soupiraient qu'après la gloire et la grandeur temporelle d'un Messie charnel, qui devait subjuguer tous les empires, et rendre toutes les nations tributaires de Jérusalem; les philosophes n'attendaient le remède de leurs maux que des vains efforts d'une raison malade; les princes, les puissants et le peuple cherchaient dans les plaisirs des sens ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis, et la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand mystère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce mystère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine. Premièrement, le Verbe s'y anéantit; et cet anéantissement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation sans injustice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs et de nos souffrances; et ce ministère nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaisirs sans crime. Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair; et en nous proposant cette union incompréhensible, comme l'objet de notre culte et la seule ressource de nos maux, il nous laisse comprendre que l'homme ne peut compter sur sa raison sans témérité. Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables; un Dieu chargé de nos douleurs rend les souffrances aimables; un Dieu uni à l'homme fait taire la raison et rend la foi même raisonnable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand mystère de piété. *Ave, Maria.*

[1] Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos. *Luc*, I, 78.

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine; trouvant sans cesse dans son cœur je ne sais quels sentiments secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchants si doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; et ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une âme, laquelle n'avait été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut. De là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, et l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avait vu naître, et qui étaient venus tant de siècles après lui.

Cependant, l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave; tout ce qui l'élève le tire de la situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence, et que l'abjection doit être le partage du vice; et s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa première grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les sectes, par les préjugés de toutes les nations, et par les sentiments les plus vifs du cœur humain? Les justes, dans ces temps reculés, qui précédèrent l'avènement du Libérateur, en avaient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! s'écriait un saint roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui et le visiter [1]? Avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison [2], et que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

Mais ce n'étaient là que des instructions, et il fallait à l'homme des remèdes; ces modèles étaient insuffisants. Car, outre que les hommes

[1] Quid est homo, quod memor es ejus, aut filius hominis, quoniam visitas eum? *Ps.* VIII, 5; *V. Hébr.*, II, 6.

[2] Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps.* XLVIII, 13, 21.

ne pouvaient pas inspirer l'amour d'une vertu dont ils étaient eux-mêmes touchés, un coupable qui s'humilie peut à la vérité faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations; donc l'orgueil humain avait besoin d'un exemple, qui fût en même temps son remède, et il fallait l'instruire et le guérir tout à la fois[1]. Et voilà, mes Frères, le grand mystère que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siècles, les vœux de tant de justes, les oracles de tant de prophètes, opère aujourd'hui à Nazareth, dans le sein de Marie.

Or, souffrez que, pour tirer de ce mystère adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain, et l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

Le premier caractère de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes, et que, pour nous étourdir sur le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, dans les biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance, une gloire dont la source ne devrait être que dans nous-mêmes.

Or, mes Frères, les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe corrigent les hommes de cette première erreur. En effet, ne semblait-il pas qu'un mystère, dont les figures mêmes avaient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes, aurait dû s'accomplir dans la plénitude des temps, avec encore plus d'éclat qu'il n'avait été promis; et que, puisque des signes si illustres avaient annoncé depuis tant de siècles aux hommes que le Très-Haut devait les visiter, sa venue aurait dû être accompagnée de tant de gloire et de majesté qu'on n'eût pu le méconnaître?

Cependant, rien de plus obscur aux yeux des sens que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte Fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, et dans le sein de qui s'opère le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa tribu que sa pudeur et son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David est obscurci par la bassesse de sa fortune; son obscurité a presque fait oublier son origine. Les cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre; les anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avènement au bruit des éclairs et des trompettes; les montagnes ne retentissent pas; des nuées de gloire ne s'abaissent pas pour enfanter le juste; la maison même de Marie ne s'ébranle pas jusqu'aux fondements, comme un autre cénacle, pour marquer la sainte horreur dont elle est saisie à la présence du Dieu qu'elle reçoit. Un seul envoyé du ciel, invisible à tous les hommes, apparaît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant sa gloire, l'anéantissement du Dieu dont il est le ministre. Nazareth, la plus méprisable ville de Juda, et d'où l'opinion publique était qu'il ne pouvait rien sortir qui fît honneur à la Judée[1]; Nazareth, dis-je, où ce mystère se consomme, n'en est pas plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'ambassade céleste; et le réduit, où Marie est cachée, est le seul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres mystères, les abaissements du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur: ici tout est obscur, rien ne parle aux sens, parce qu'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine.

En effet, mes Frères, jusque-là les hommes avaient cru que les prospérités temporelles étaient des faveurs du ciel; que la réputation était un bien solide; que les grands talents étaient d'heureux regards d'un Dieu favorable; que les distinctions du rang et de la naissance avaient un éclat véritable, et n'étaient pas indignes des soins et de l'estime des hommes. Mais dans ce mystère la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses: elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel, de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle; et, réformant nos jugements, elle nous apprend que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme; que tout le mérite de l'âme fidèle est caché dans son cœur; qu'un seul degré de charité

[1] *Tout à la fois,* 1745 et 1764; *à la fois,* Renouard.

[1] A Nazareth potest aliquid boni esse? *Jean,* I, 46.

élève plus haut le chrétien que l'empire du monde entier ; que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus grands talents d'un disciple de Jésus-Christ; que se vaincre soi-même, sous les yeux de Dieu seul, est une gloire plus solide et plus immortelle que la conquête des provinces et des royaumes; et qu'enfin, la grandeur qui est hors de nous n'est qu'un prestige qui nous joue, et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes Frères, n'est-ce pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle? *Dei sapientiam... quam nemo principum hujus sæculi cognovit* [1]. Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, et qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grâce et le mérite de la sainteté? Qui s'attire plutôt nos hommages, ou un ambitieux qui, à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires et remplit l'univers du bruit de son nom et de sa vanité, ou un juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment, qui sait combattre et vaincre pour le ciel? Par où cherchons-nous à nous distinguer nous-mêmes de nos frères? Est-ce par une charité plus vive, par une foi plus abondante, par une conscience plus pure, par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs? Hélas! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenait, et qu'elle ne devînt pas un opprobre et une roture pour nous, dès que nous portons un nom vide de leurs vertus. Nous comptons nos titres et nos exploits militaires, comme des distinctions glorieuses qui nous élèvent au-dessus des autres hommes ; et nous ne voyons pas que le hasard, la faveur, la témérité, les conjonctures, ont eu plus de part à ces honneurs que le devoir et la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple; et nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, et qu'elles multiplient nos devoirs sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières et de nos talents ; et nous ignorons que les connaissances les plus vastes de l'esprit humain sont des lumières puériles, si elles se bornent aux choses présentes, et nous font perdre de vue les éternelles. Oui, mes Frères, les grandeurs et les distinctions de la grâce et de la foi ne touchent personne : ce qui est éternel, nous le regardons comme s'il n'était pas. Mais qu'importe au chrétien d'être obscur ou de briller aux yeux des hommes, puisqu'il n'est réellement que ce qu'il est devant Dieu, et que la foi nous dépouille de tout ce qui est hors de nous, et ne voit de nous que nous-mêmes?

Cependant, le second caractère de l'orgueil humain est cette faiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre; comme si le vice et la vertu n'étaient que des opinions, et que l'homme ne pût être grand ou méprisable que dans l'idée des autres hommes.

Or, l'anéantissement du Verbe dans ce mystère confond cette vaine attention aux jugements humains. Et certes le Fils de Dieu ne descendait sur la terre que pour glorifier son Père, et reprendre, dans le cœur des hommes, les hommages que les créatures lui avaient ravis. Ce dessein demandait, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire, resplendissant comme sur le Thabor, et qu'il leur parût aussi glorieux et aussi digne de leurs hommages, qu'il se laissa voir alors aux disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui; et que Jérusalem incrédule n'eût pas vu ses citoyens se partager sur la vérité de ses prodiges, et sur la sainteté de sa doctrine et de son ministère.

Néanmoins, ce n'est pas par l'éclat et la majesté qu'il veut triompher de nos cœurs ; c'est par les humiliations et les opprobres. Il cache tout ce qu'il est ; il ne donne pas sa gloire à un autre; mais il la dérobe, pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avait de grand dans le sein de son Père, ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie ; sa puissance se change en faiblesse; sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante et enveloppée ; son immensité paraît renfermée dans les bornes d'un corps mortel; l'image de la substance du Père est cachée sous la vile forme d'esclave ; son éternelle origine commence à compter des temps et des moments; enfin, il paraît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paraîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité

[1] I Cor., II, 7, 8.

de son sacerdoce : *Quel est celui-ci,* dira-t-on, *qui vient remettre les péchés* [1] *?* La crainte des puissances de la terre refusera de le reconnaître pour roi; et on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie; et ses proches eux-mêmes le regarderont comme un insensé : *Quoniam in furorem versus est* [2]. L'envie le dégradera de sa naissance divine ; et ses citoyens vont publier qu'il n'est que le Fils de Marie et de Joseph. Enfin, un faux zèle lui ravira l'éternité de sa durée; et il sera presque lapidé, pour avoir osé dire seulement qu'il était avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obscurité apparente de son ministère. Il se manifestera assez, à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels et fidèles ; ses œuvres, sa doctrine, Moïse, les prophètes, les divines Ecritures rendront témoignage de lui ; et à qui aimera la vérité, il ne sera pas possible de le méconnaître. Mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels : l'éclat de son ministère sera sensible à un cœur humble et innocent; l'obscurité de son ministère révoltera l'orgueil et l'incrédulité : il y mêlera assez de ténèbres pour récompenser la foi de ceux qui croiront, et assez de lumières pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes Frères, une conduite si surprenante? Après s'être caché durant tant de siècles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux? Que ne venait-il dans toute sa gloire, s'il voulait nous sauver en se découvrant à nous? Laissons là les autres raisons de l'obscurité de son ministère, qui ne sont pas de notre sujet ; mais celles qui nous regardent ici, c'est premièrement qu'il voulait nous apprendre à nous, qui sommes chargés de la dispensation de son Evangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole les suffrages des hommes ; à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes ; à ne pas intéresser le Seigneur, pour ainsi dire, dans notre propre cause, et nous persuader qu'il a attaché le succès de son Evangile aux applaudissements qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le ministre, font souvent toute la gloire et tout le succès de son ministère [1]. Annonçons les vérités que l'Eglise nous a confiées; n'y mêlons ni nos opinions, ni nos propres pensées. Plantons, arrosons, et laissons au Seigneur l'accroissement : sa parole ne retournera pas à lui vide, et elle sera toujours ou la condamnation de l'incrédule ou la consolation du fidèle.

Secondement, il voulait vous apprendre à vous, mes Frères, que les jugements des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs ; qu'il ne faut pas s'en tenir, dans le service de Dieu, à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous ; que les censures et les dérisions sont toujours la récompense de la piété véritable ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ; que le zèle qui voudrait concilier les suffrages publics à la vertu, n'est qu'un orgueil déguisé, qui cherche à se les concilier à soi-même; que l'injustice du monde envers les gens de bien fait ici-bas toute leur sûreté ; que l'obscurité est le plus sûr asile de leur vertu ; que ce n'est pas ici le temps de leur manifestation; et qu'ils n'auront droit de paraître à découvert que lorsqu'ils paraîtront avec Jésus-Christ dans sa gloire [2].

Cependant, si nous y prenons garde, quelque justes que nous soyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup ; nous ne vivons presque que pour les autres; ce que nous sommes à nos yeux et aux yeux de Dieu nous intéresse peu; nous ne paraissons touchés, occupés que de ce que nous sommes aux yeux des hommes; et, moins sensibles au soin de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons : ainsi, toute notre vie est imaginaire et fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil; nous nous laissons toucher par des louanges

[1] Quis est hic qui etiam peccata dimittit? *Luc*, VII, 49.
[2] Marc, III, 21.

[1] Massillon ne fait-il pas ici allusion aux contradictions qu'il eut à supporter de la part des fougueux jansénistes ? Nous avons déjà plus d'une fois remarqué ces plaintes d'autant plus touchantes qu'elles sont plus voilées et plus délicates.

[2] Conf. le sermon pour le mercredi de la quatrième semaine de Carême, *sur l'Injustice du monde envers les gens de bien.*

que notre cœur désavoue ; nous nous faisons honneur de la méprise publique ; et nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fausses vertus que nous ne sommes humiliés par la vérité, qui nous fait sentir nos défauts et nos misères véritables.

Aussi le dernier caractère de l'orgueil est cette imposture de vanité, qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes ; et qui ne paraît s'avilir aux yeux des hommes qu'afin que leurs applaudissements aillent la placer encore plus haut que n'était le lieu d'où elle était descendue. Et certes, mes Frères, il n'est presque point d'humilité sincère : on ne se cache que pour être découvert ; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous suive ; on ne renonce aux honneurs que pour être honoré ; on ne souffre le mépris que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles à nous-mêmes ; et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantissements du Verbe dans ce mystère nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte ; il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime ; il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur ; enfin, il se cache lorsqu'on veut le reconnaître pour roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompense de ses anéantissements ; les hommes le méconnaîtront jusqu'à la fin ; et il mourra avec tout le mérite de son humilité.

Pour nous, mes Frères, si la calomnie nous trouve patients, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons ; nous aimons les opprobres passagers et où notre vanité voit des ressources promptes ; et aux âmes les plus fidèles il faut quelque autre attrait qui leur adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne ; mais en faisant sentir qu'on est l'offensé[1], et qu'on se relâche de son droit. On fait une avance de réconciliation ; mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient ; mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il est difficile de ne pas se chercher soi-même, et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

Rougissons de notre faiblesse, mes Frères ; jetons souvent les yeux sur notre modèle ; adorons les premières dispositions de l'âme sainte du Verbe incarné dans ses nouveaux anéantissements ; pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime ; et que si nous pouvions une fois nous oublier tout à fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrètes, que nous ne connaissons pas, et qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance monstrueuse de nos misères avec nos vanités ; cette source de corruption que nous sentons en nous, avec ces désirs de gloire qui entrent dans toutes nos œuvres ; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces sentiments d'élévation qui nous enflent ; en un mot, ce que nous sommes, avec ce que nous voudrions paraître. Et après être convenus que, depuis l'anéantissement d'un Dieu, rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever, écoutez comment, depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs et de nos infirmités, rien n'est plus honteux à l'homme que de chercher une vie douce et heureuse sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme innocent devait mener une vie heureuse et tranquille. La terre n'avait reçu la fécondité que pour fournir à ses chastes délices ; ses sens n'étaient destinés qu'à le porter à la conservation de son être par des impressions douces et agréables. Toutes les créatures devaient servir à sa félicité, puisque, dans le dessein de leur auteur, elles avaient été toutes rapportées à son usage ; et sous un Dieu juste, rien ne pouvait le rendre malheureux, ni troubler ses plaisirs, tandis que rien ne donnerait atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir ; tout plaisir dans la vie est interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre ; la douleur est l'état naturel du désordre ; et c'est une injustice que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, et qui

[1] *L'offensé*, 1745 ; *offensé*, 1764 et Renouard.

s'est révolté contre le souverain à qui elles appartiennent.

Cependant, le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel ; malgré sa transgression il veut vivre heureux ; et la faute qui lui en a fait perdre le droit et l'espérance n'a pu lui en faire passer le désir ; les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour ; et condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il fallait donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui était devenu nécessaire, et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu.

Aussi, le ministère du Verbe incarné est un ministère de croix et de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvait jouir, dit l'Apôtre, et embrasse la croix que la justice de son Père lui présente ; dès lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colère divine, et sent les premiers coups de la sévérité due à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière qu'on en verra déjà couler des larmes précieuses ; ses travaux croîtront avec ses années ; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime, deviendront l'exercice de son amour ; il n'annoncera que des croix et des tribulations ; il ne promettra son royaume qu'à la violence ; il maudira les plaisirs ; il n'appellera heureux que ceux qui souffrent ; et, de peur que, dans la suite des temps, les hommes, toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour-propre, il expirera entre les bras de la douleur, et sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or, je dis que, depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du ciel et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante, le chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens, et se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées. En effet, depuis que par ce mystère Jésus-Christ est devenu nouveau chef d'un peuple saint et source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire comme faisant une portion de ce corps mystique et divin qu'il est venu former sur la terre ; car ce corps mystique tout seul pénétrera les cieux, dit l'Apôtre, et entrera avec son chef et son pontife dans le véritable sanctuaire [1]. Or, mes Frères, qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ ? c'est être animé de son esprit, c'est vivre de sa vie, c'est n'agir que par ses impressions, c'est ne former au dedans de soi que ses désirs et ses sentiments : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [2]. C'est, en un mot, suivre la destinée du chef et lui être conforme ; mourir à tout avec lui ; être crucifié avec lui ; ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes Frères, languir toute la vie dans des mœurs indolentes et sensuelles ; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime ; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine, par la variété des plaisirs et des spectacles agréables aux sens, et couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même et de l'abondance, est-ce être membre de Jésus-Christ, et animé de son esprit ? Eh ! qu'a de commun l'esprit de Jésus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même la mollesse des mœurs, qu'à condamner l'obligation des souffrances, comme une invention humaine et une loi injuste ; qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie ni ravisseur, ni fornicateur, ni adultère ; qui confond la nature avec la grâce, et regarde la croix de Jésus-Christ comme un objet étranger à la foi et à la piété ?

Ah ! ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent, mes Frères : *Non ita didicistis Christum* [3]. L'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances ; une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, à rompre sa volonté, à réprimer ses désirs, à retrancher à ses sens tous les adoucissements inutiles : voilà le fonds du christianisme et l'âme de la piété.

[1] L'orateur résume ici toute la belle doctrine de saint Paul qui répète souvent « que nous sommes les membres de Jésus-Christ, les membres de son corps, que l'Eglise est le corps dont Jésus est le chef, et qu'en lui nous avons un pontife qui a pénétré dans les cieux ».

[2] Philip., II, 5.

[3] Ephés., IV, 20.

Si vous n'avez pas cet esprit, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, dit l'Apôtre. En vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques et de ces sacriléges, qui n'auront point de part à son royaume; vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui; vos sentiments ne sont pas les siens; vous vivez encore sous la nature; vous n'appartenez pas à la grâce du Sauveur : vous périrez donc, puisque c'est en lui seul, dit l'Apôtre, que le Père a mis le salut de nous tous [1].

On se plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante et impraticable, en interdisant mille plaisirs que le monde autorise. Mais, mes Frères, que vous disons-nous? Permettez-vous tous les plaisirs que Jésus-Christ lui-même se fût permis; la foi ne vous en permet point d'autre. Mêlez à la piété tous les adoucissements que Jésus-Christ lui-même y eût pu mêler; l'Evangile ne pousse pas plus loin la condescendance. Suivez tous les usages que Jésus-Christ lui-même eût pu suivre; la religion n'a point d'autre règle. Tout ce qui n'est pas expression des mœurs de Jésus-Christ, tout ce qui n'est pas impression de l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort; mais ne saurait être aussi une œuvre de vie, et est du moins toujours une démarche étrangère à ses membres, de laquelle il leur fera rendre compte.

Voilà, mes Frères, le fondement de toute piété, l'Evangile du courtisan comme du solitaire, du prince comme du peuple; voilà la source principale des règles des mœurs, et où il faudrait remonter pour trouver le point fixe, qui résout toutes les difficultés que vous nous proposez sans cesse pour autoriser tous les abus de la vie mondaine. C'est par votre conformité avec Jésus-Christ qu'il faut décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel; toute autre règle est fausse pour vous, puisque Jésus-Christ seul est votre voie; les usages, les changements des mœurs et des siècles, les opinions des hommes ne changent rien à cette règle, puisque Jésus-Christ était hier, est aujourd'hui et sera toujours le même [2]. Mon Dieu! que les décisions du monde sur les devoirs seront un jour étrangement renversées; et qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'âmes abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jésus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance, et qu'on les jugera sur ce modèle!

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes Frères, c'est que Jésus-Christ, en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas était pour nous un sort inévitable; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite; il vient donc adoucir et sanctifier nos souffrances; et, loin de nous inspirer [1] un nouveau joug, il vient rendre doux et léger celui sous lequel nos pères gémissaient depuis tant de siècles.

Premièrement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avaient d'abject et d'humiliant; il est beau de souffrir après lui; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jésus-Christ a pleuré : les larmes sont donc honorables à ses disciples; Jésus-Christ a souffert la faim et la soif : les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle; Jésus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé : les saintes humiliations des disciples de la croix sont donc devenues des titres d'honneur; et il est des ignominies souffertes pour la justice, plus glorieuses même devant le monde que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de sa grâce adoucit ce que la violence et le renoncement avaient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même, se disputer tout ce qui flatte, régler par la loi rigoureuse de l'esprit les désirs les plus innocents de la chair, être né vain, magnifique, fastueux, et se réduire à une modestie simple et chrétienne, aimer la joie, les plaisirs, les amusements de la société et des commerces, et renfermer la vivacité de ces penchants dans le silence, dans la prière et dans la retraite, avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, excessivement amoureux de soi-même, et asservir une chair qui se refuse au joug, aux devoirs les plus gênants et les plus tristes; je conviens, dis-je, que cette situation est pénible, et que cet état de violence, s'il n'était mêlé d'aucun adoucissement, lasserait bientôt la faiblesse de l'homme.

[1] V. Ephés., I et II. — [2] Jesus Christus heri et hodie; ipse et in sæcula. *Hébr.*, XIII, 8.

[1] *Imposer?*

Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens; elle est dans le cœur. Or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède et la douceur de sa grâce. Tandis qu'au dehors tout paraît triste, rebutant, douloureux pour l'âme fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, et lui dit sans cesse au fond du cœur, comme autrefois le père de Samuel disait à son épouse affligée : « Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparents? Retenez vos soupirs, et essuyez vos larmes. Ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque; et ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez? *Anna, cur fles?... Numquid non ego melior tibi sum quàm decem filii*[1]? » En un mot, les plaisirs des sens la laissaient toujours triste, vide, inquiète; les rigueurs de la croix la rendent heureuse; les pointes de la pénitence qui percent sa chair, portent avec elles leur remède; et, semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paraît offrir aux yeux des hommes que des ronces et des épines, la gloire du Seigneur est cachée au dedans, et avec lui il n'est plus rien qu'elle ne possède. Saintes douceurs des larmes et de la tristesse de la pénitence! Divin secret de la grâce, que n'êtes-vous plus connu de l'homme pécheur!

Troisièmement enfin, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avaient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffrait pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié; mais l'orgueil était un faible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux. Les applaudissements publics pouvaient charmer la douleur dans ces premiers moments, où l'ivresse et la nouveauté de la gloire et d'un vain héroïsme surprend l'âme et la tire comme d'elle-même; mais l'ivresse passée, l'homme sentait bien son malheur et sa folie. Loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retombaient sur eux-mêmes, et cherchaient d'autres adoucissements à leurs maux que ceux de la réputation et de la gloire. Ainsi l'homme souffrait alors sans ressource parce qu'il ne souffrait que pour les hommes.

Mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, qui mortifie ses sens et réprime ses désirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ses peines seraient ici-bas sans consolation, l'espérance seule, qui est cachée dans son sein, les adoucirait; un coup d'œil sur les années éternelles rend à l'instant la joie et la sérénité à son âme affligée; un Dieu manifesté en chair est le garant de sa confiance; en Jésus-Christ, ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu; par Jésus-Christ, elles sont présentées comme un sacrifice de bonne odeur au Père céleste; avec Jésus-Christ, elles ont déjà reçu en sa personne la gloire et l'immortalité qu'il leur a promises.

Que ces vérités consolantes vous soutiennent, vous, mes Frères, qui êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la justice et du salut. Ne laissez point ralentir votre foi sous la pesanteur de la croix que vous avez embrassée; ne vous découragez pas des rigueurs et de la durée du chemin; ne vous lassez pas dans ces routes saintes. Ah! les jours de votre pèlerinage vont bientôt finir; vous touchez déjà à la couronne immortelle; ces moments rapides de tribulation passeront comme un éclair; attendez encore un peu; le Seigneur ne tardera pas, et il va paraître; vous le voyez aujourd'hui descendre dans notre infirmité; ah! vous le verrez bientôt venir dans sa gloire. Qu'est-ce que le court espace de quelques jours de larmes et de deuil, qui vont aussitôt se perdre et s'anéantir dans l'abîme de l'éternité? Mais que dis-je, se perdre? Se changer en une vie nouvelle, en un jour serein et éternel, où les larmes seront essuyées et le deuil consolé? Rien ne périt pour le juste; vivez donc de la foi; attendez l'invisible comme si vous le voyiez déjà; pensez que toutes vos violences les plus secrètes sont remarquées par le témoin fidèle que vous avez dans le ciel; que toutes vos œuvres les plus légères sont comptées; que toutes vos peines sont mises en dépôt dans les tabernacles éternels, et que vos soupirs fervents sont conservés parmi ces parfums précieux que les vieillards présentent autour de l'autel. Ainsi, plus vous avancez vers le terme, plus vous sentez votre ardeur croître et vos forces se renouveler. Quel bonheur de voir dans peu, et comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité disparaître, et le jour de l'éternité commencer!

[1] I Rois, I, 8.

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes Frères, qui vivez encore selon la chair. Il serait inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goûtez pas, que vous ne connaissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il aurait donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la foi, et finir, en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu, dans ce mystère, confond la raison humaine, et rend la foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

En effet, mes Frères, ce n'était pas assez que la sagesse de Dieu dans ce mystère eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations et l'abaissement, qu'elle eût mis un frein aux désirs déréglés de sa chair, en ne lui laissant pour partage que les croix et les souffrances : il fallait encore, pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison, (qui depuis tant de siècles l'avait fait si tristement égarer dans ses pensées), en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science et de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair; c'est-à-dire Jésus-Christ la folie de la raison humaine, et de toutes les contradictions la plus incompréhensible et la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces désirs insatiables et inutiles de tout savoir et de tout comprendre, qui jusque-là avaient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine; cette vaine confiance qui promettait la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit; cette licence effrénée qui tous les jours enfantait de nouveaux monstres, en croyant trouver de nouvelles vérités; le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter, était la folie de l'Evangile; je veux dire le Verbe fait chair, et la sagesse de Dieu inconnue aux puissants et aux sages du siècle dans ce mystère.

Par là, vous comprenez d'abord, ô homme! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la foi; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvements du cœur; que la vérité qui doit vous délivrer, ne vous est ici-bas montrée qu'en énigme, et qu'il faut croire pour comprendre : *Credite et intelligetis.* Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison : elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que de l'autre elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connaître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir. La religion a assez de preuves pour ne pas laisser une âme fidèle sans assurance et sans consolation; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi la religion par son côté lumineux console la raison; et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

Cependant tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes et de fidèles juges de la foi. On adoucit tout, on donne un air de raison à tout, en retenant le fonds de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ. On croit se faire une religion plus saine, en se la faisant plus claire et plus intelligible; tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie; on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique et à l'impie; on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes; et par des idées toutes humaines de sa bonté réformer ce qu'ils ont ou d'effrayant ou d'incompréhensible; on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos pères, et si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché; on demande sans cesse pourquoi des penchants de plaisir, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes; on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos livres saints; on s'érige en censeur de ces faits éclatants et merveilleux, que des hommes inspirés nous y ont conservés, et que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple; on cherche comment il a pu créer un monde qui n'était pas; exterminer toute chair dans les eaux du deluge; sauver la race des hommes et des animaux dans un seul asile; ouvrir et fermer la mer, pour faciliter la fuite à son peuple; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux; le conduire dans une nuée écla-

tante; et ordonner même au soleil de prolonger sa course, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom : que dirai-je? on veut trouver dans les forces de la nature la possibilité de ces prodiges éclatants, où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu; et l'on change l'histoire de la religion et des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événements presque tout naturels, et des monuments trop vantés d'une prudence toute humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur, et qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire et de son espérance.

Mais, mes Frères, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable; ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre; ou blasphémez avec l'impie qu'il n'est plus que le fils de Marie et de Joseph, ou, si vous confessez avec la piété qu'il est le Christ Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres mystères de la foi. Un chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de notre foi : *Auctoren fidei et consummatorem Jesum*[1]; il en est l'auteur, parce qu'il nous l'inspire; il en est le consommateur, parce qu'il en est, pour ainsi dire, la perfection et le plus haut point, et qu'après lui, la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé et de plus inaccessible à la raison humaine.

Méditons donc sans cesse, mes Frères, le mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu. En lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés, parce qu'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable; il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la Mère du Verbe incarné. L'envoyé du ciel lui annonce qu'elle sera vierge et féconde; que ce qui naîtra en elle, sera le Fils du Très-Haut et l'ouvrage unique de l'Esprit-Saint : quoi de plus propre à révolter la raison tout entière? Cependant, sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant d'un mystère si incroyable, elle croit et adore la puissance et les desseins de Dieu sur elle. Zacharie avait trouvé dans l'âge et dans la stérilité d'Elisabeth des raisons spécieuses pour douter de la promesse divine; et, malgré les exemples célèbres de Sara et de la mère de Samuel, il hésite et se défie. Marie, au contraire, dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur, qui puisse la rassurer par la ressemblance, ne veut point d'autre garant de sa foi que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige. Une vierge simple et innocente, croit sans hésiter; un prêtre, instruit dans la loi, doute et se défie de la promesse divine. Les grandes connaissances ôtent toujours quelque chose à la simplicité de la foi; et, par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil, la soumission qui nous rend fidèles semble perdre, d'un côté, ce que les lumières qui nous rendent habiles gagnent de l'autre; comme si plus on était éclairé, plus on ne devait pas voir clair dans la faiblesse de la raison et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières.

Et certes, mes Frères, que servent les vaines réflexions sur la doctrine sainte? Si le salut était le fruit de la raison, vous auriez sujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre; mais la justice vient de la foi et se perfectionne par la foi; pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie et votre remède?

Vivez donc de la foi, mes Frères; commencez par purifier votre cœur; l'innocence est la source des véritables lumières; rappelez Jésus-Christ au dedans de vous; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine et de la sagesse; établissez-vous dans la charité; c'est le seul moyen de trouver la vérité : on ne connaît Dieu que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un cœur corrompu ne saurait avoir une raison saine et épurée; que plus vous approcherez de Dieu par la grâce, plus vous participerez à ses lumières; plus vous avancerez dans la voie de ses commandements, plus

[1] Hébr., XII, 2.

vous croîtrez de clarté en clarté[1]; plus enfin, vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenues semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous. Ainsi soit-il.

[1] Transformamur a claritate in claritatem. *II Cor.*, III, 18.

SOIXANTE-DIXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

SUR LES CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'ESPRIT DU MONDE.

AVIS DU PREMIER ÉDITEUR.

Le discours suivant est une instruction familière, faite dans quelque assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des sermons; mais il n'est ni moins solide ni moins touchant, et peut-être que l'air de simplicité qui y règne ne le déprisera point aux yeux des connaisseurs.

NOTICE.

Ce sermon ne se trouve pas dans les recueils de Trévoux. Simple, mais excellemment raisonné et plein d'une forte philosophie chrétienne, il offre comme une nouvelle face du talent de Massillon. On ignore l'année et le lieu où il fut prêché Sans doute l'assemblée de charité dont parle le P. Joseph dans l'avis qui précède, eut lieu dans quelque communauté religieuse de Paris.

ANALYSE.

PREMIER CARACTÈRE. — Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière et au ministère saint de la parole, eux qui auparavant étaient si charnels et si dissipés, et ignoraient même comment il fallait s'y prendre pour prier. Voilà le premier changement que l'Esprit de Dieu opère dans une âme : au lieu du plaisir qu'elle trouvait auparavant à se répandre sur les objets extérieurs, la plus douce occupation d'une âme que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même; parce que c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu; aussi n'en sort-elle qu'à regret; et au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, elle se fait une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle l'homme chrétien l'homme spirituel et intérieur, et l'homme mondain et pécheur l'homme extérieur, pour nous apprendre que, dès qu'une âme a reçu l'Esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; ses actions les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie; l'Esprit-Saint règle ses désirs, réforme ses jugements, renouvelle ses affections, spiritualise ses vues; tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi; le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire; mais ce ne sont là que des surprises et des absences d'un moment. Avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle rentre aussitôt en elle-même, d'où le monde l'avait comme tirée. Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu. Aussi les justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi; qui, étrangers et voyageurs sur la terre, et citoyens du siècle à venir, rapportent tout à cette patrie éternelle, vers laquelle ils marchent sans cesse, et ne comptent pour rien tout ce qui se passe.

C'est à nous maintenant à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu?

Examinons ce qui domine dans nos jugements, dans nos désirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies et dans nos chagrins. Hélas! notre vie est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, par conséquent loin de Dieu. C'est l'esprit du monde qui forme nos désirs, qui conduit nos affections, qui règle nos jugements, qui produit nos vues, qui anime toutes nos démarches. S'il arrive qu'en certaines occasions nous ayons quelques sentiments chrétiens et des vues conformes à celles de la foi; ce ne sont là que des étincelles, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grâce, qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines; et ce qui domine dans la conduite, ce qui fait le corps de toute notre vie, ce qui est le principe de tous nos sentiments, c'est l'esprit du monde. Or, l'Esprit de Dieu ne règne point où règne l'esprit du monde; nous appartenons donc encore au monde et à son esprit; et sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est encore mondain.

Deuxième caractère. — Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence; et ce caractère est une suite nécessaire du renoncement et de la vie intérieure dont nous venons de parler. En effet, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, il nous découvre bientôt que notre cœur, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, en un mot, que tout est déréglé en nous, et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice. Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement universel, il n'opère en nous deux dispositions : la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragé.

Première disposition : rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous. Car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles; il fait aimer les vérités qu'il enseigne. Ainsi une âme que l'Esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice, et s'anime d'un saint zèle pour rapprocher ses affections et ses penchants de l'ordre et de la règle. Il est aisé de juger là-dessus si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde; car, au lieu que l'âme que l'Esprit de Dieu possède, met toute son attention à rétablir dans son cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avaient troublé, et qu'elle ne se pardonne rien; l'esprit du monde au contraire est un esprit de paresse et d'immortification, un esprit d'indulgence pour tous nos penchants déréglés, d'attention à les satisfaire, d'habilcté à les justifier, d'amour-propre qui les règle, et les retient sur les transgressions essentielles pour s'en épargner les remords, mais qui sur tout le reste s'y livre, et s'y laisse entraîner. Si donc nous ne faisons aucune violence à nos penchants, s'il ne nous en coûte rien pour nous combattre et pour nous vaincre, si nous ne souffrons rien pour être à Dieu, si la régularité de notre vie est peut-être simplement la suite de notre tempérament, ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose... nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

Deuxième disposition : venger la justice de Dieu que le désordre de nos passions a outragée; et c'est là le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une âme renouvelée. Il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même; il la pénètre de la crainte de ses jugements; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. Pour connaître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissements, que les violences ne sauraient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu? Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice divine ne regarde plus que d'un œil d'indignation et de colère. Loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même; c'est donc un esprit de chair et de sang qui nous possède, et l'Esprit de Dieu n'habite point en nous.

Troisième caractère. — Le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un esprit qui a vaincu le monde, et qui est plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi, dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur les apôtres auparavant faibles et timides, ils annoncent avec une sainte fierté, devant les prêtres et les docteurs, ce Jésus dont ils n'osaient auparavant se déclarer les disciples; ils se répandent dans tout l'univers; et le monde entier révolté contre eux ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance. Et telle est une âme pleine de l'Esprit de Dieu : cet esprit l'élève au-dessus d'elle-même; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance; il lui fait regarder les grandeurs et les puissances de la terre comme un vain atome, indigne même de ses attentions. Aussi rien n'approche de l'élévation, de la fermeté, de la noblesse d'une âme que l'Esprit de Dieu possède. Comme elle ne tient plus au monde, elle ne le craint plus; ses jugements et ses dérisions lui sont indifférents; elle ne défère qu'à la vérité; elle n'a point de ces timides complaisances, dont la piété souffre si fort. L'esprit du monde au contraire est un esprit de souplesse et de ménagement : comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se fait honneur de la vertu que dans les lieux où la vertu l'honore. Si donc l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne, est un esprit de timidité et de complaisance; si nous craignons d'être à Dieu, si dans toutes les occasions, où il s'agit de se déclarer pour lui, nous mollissons, nous nous ménageons, si dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, nous croyons la transgression légitime, si la première chose que nous examinons dans les démarches que Dieu exige de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage, si nous paraissons encore mondains, pour ne pas perdre l'estime du monde, si nous parlons son langage, si nous applaudissons à ses maximes, si nous nous assujétissons à ses usages, en vain nous nous flattons de conserver dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, en vain nous paraissons ne nous livrer au monde qu'à regret; détrompons-nous : ce n'est pas l'Esprit de Dieu, c'est l'esprit du monde qui nous conduit et qui nous possède.

Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est.

Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu. I Cor., II, 12.

L'esprit de Dieu et l'esprit du monde, dit saint Augustin, forment ici-bas deux cités, Babylone et Jérusalem, qui ont chacune leurs lois, leurs maximes, leurs citoyens, et qui, s'élevant depuis le commencement du monde sur la terre, ont toujours séparé invisiblement et aux yeux de Dieu les enfants du ciel des enfants du siècle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers,

les villes, les empires, les familles; ils sont répandus sur tous les Etats, les grands et le peuple; dans tous les lieux, le monde et la retraite, la cour et les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits : vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités, c'est-à-dire que vous appartenez ou à Babylone ou à Jérusalem ; vous êtes animé ou de l'Esprit de Jésus-Christ ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même temps à tous les deux, dit Jésus-Christ ; il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre ; on ne peut ni se partager, ni ne pas se donner; et comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître, à l'amour du monde ou à l'amour de Jésus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes ; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs; par des devoirs extérieurs que nous remplissons tous également; par les nécessités corporelles auxquelles nous sommes tous encore assujétis : mais un esprit invisible nous sépare et nous distingue; nous portons au dedans un homme intérieur bien différent; le principe qui nous pousse et qui nous anime, n'est pas le même; et Dieu, qui ne juge de nous que par ce que nous sommes au dedans, sait bien démêler, dans cette confusion où nous vivons, ceux qui ne sont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes; de nous demander à qui nous appartenons; de quel côté est notre cœur; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos désirs, sur nos pensées; en un mot, si nous vivons de l'esprit du monde ou de l'Esprit de Jésus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même, et de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement de certains excès, sur la participation même des saints mystères, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu, que nous ne saurions trop réveiller là-dessus nos craintes et notre défiance.

Or, mes Frères, pour nous juger nous-mêmes, selon les règles de la foi, et éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'Esprit de Jésus-Christ, et ce que c'est que l'esprit du monde; et en remarquant les caractères différents que les livres saints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons, et si nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre : « Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu ».

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière et au ministère saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvaient soutenir une heure entière de recueillement avec Jésus-Christ; qui ignoraient même comment il fallait s'y prendre pour prier; qui méritaient même que Jésus-Christ leur reprochât que jusque-là ils n'avaient rien demandé en son nom ; ces hommes, dès que l'Esprit de Jésus-Christ est descendu sur eux, et qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévèrent, dit saint Luc, dans la prière avec les fidèles [1] ; ils se rendent assidûment au temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au ciel. Si la synagogue les persécute, ils trouvent dans la prière la consolation la plus solide de leurs peines; si l'on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces ; si Pierre, dans les liens et enlevé au troupeau, leur fait craindre que, le pasteur frappé, les brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière; et ce sont, dit saint Luc, leurs supplications ferventes et continuelles qui obtiennent de Dieu la délivrance de cet apôtre [2]. Enfin, ces hommes, si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement et de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le ciel; et qui sont au milieu de Jérusalem, aussi occupés de Jésus-Christ, aussi pleins de ses merveilles et de ses bienfaits, que s'ils étaient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes Frères, le premier changement

[1] Erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.*, I, 14.

[2] Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. *Act.*, XII, 5.

que l'Esprit de Dieu opère dans une âme. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur; qu'il change ses désirs, ses vues, ses inclinations, ses pensées; qu'il lui rend ou indifférents ou odieux tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvait tant de plaisir à se répandre; et qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix et de consolation, qui jusque-là en avait été banni; il lui fait trouver tout son bonheur et tout son plaisir en elle-même. La plus douce occupation de cette âme que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire; elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations et des devoirs extérieurs que la bienséance rend inévitables, et qui devraient, ce semble, l'en distraire; elle se fait, au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur qui y fait sa demeure; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations et des bienséances mondaines; où elle lui fait réparation, par des retours continuels d'amour et de zèle, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin; où elle en appelle à sa loi et à sa vérité de toutes les fausses maximes qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes; où enfin elle vit et réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi saint Paul appelle l'homme chrétien l'homme spirituel et intérieur, et l'homme mondain et pécheur l'homme extérieur [1]. C'est-à-dire que dès qu'une âme a reçu l'Esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; tout ce qu'elle fait part de ce principe divin et invisible qui la remplit. Les actions mêmes les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie : qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misère, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve, dans tous ces états, des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi. Les événements et les vicissitudes du monde, les révolutions des Etats et des empires, la décadence ou l'élévation des familles, l'abondance ou le malheur des siècles, la licence ou le renouvellement des mœurs, les chutes des justes ou la conversion des pécheurs, l'affaiblissement ou le règne de la vérité parmi les hommes, la dissension ou la paix des pasteurs et des églises, les disgrâces ou la faveur des particuliers, enfin toutes ces révolutions éternelles, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, et qui ne réveillent dans les âmes mondaines que les passions du monde et des pensées de chair et de sang, sont des instructions secrètes et continuelles à une âme remplie et animée de l'Esprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la foi; tout lui montre, dans un nouveau jour, le néant des choses humaines et la grandeur des biens éternels; le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire; qu'elle ne se laisse en certains moments emporter au torrent; que sa foi moins attentive ne cède quelquefois à l'impression des préjugés et des maximes humaines; et que les dissipations du monde ne l'emportent souvent hors d'elle-même, et ne lui fassent perdre de vue la présence du Dieu qu'elle porte dans son cœur. Mais ce ne sont là que des surprises et des absences d'un moment, pour ainsi dire. Avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille aussitôt son cœur égaré; elle rentre dans son âme, d'où le monde l'avait comme tirée; elle revient dans ce sanctuaire domestique y faire réparation à son Dieu de ce moment d'absence et de dissipation, par des gémissements secrets et par des aveux touchants et sincères que plus elle se répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'est qu'un grand vide, et qu'un cœur où Dieu habite est la source des vrais plaisirs.

Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu, et qu'il habite en nous; voilà cette vie intérieure et spirituelle qui distingue les justes des mondains, et qui est le caractère le plus essentiel de la piété chrétienne.

[1] Animalis... homo... spiritualis autem... *I Cor.*, II, 14, 15. — Interiorem hominem. *Rom.*, VII, 22; *Eph.*, III, 16.

Aussi les justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi [1]; dont la conversation est dans le ciel [2]; qui n'ont de goût que pour les choses d'en-haut [3]; qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas [4]; qui le regardent comme une figure qui passe [5]; qui n'arrêtent pas leurs yeux sur les choses visibles, mais qui attendent les invisibles comme s'ils les voyaient déjà [6]; qui ne jugent pas de tout ce que les hommes estiment sur ce qui paraît, mais sur la vérité qui ne paraît pas; qui sont étrangers et voyageurs sur la terre [7]; qui sont citoyens du siècle à venir [8]; qui rapportent tout à cette patrie éternelle vers laquelle ils marchent sans cesse, et ne comptent pour rien tout ce qui passe et ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Esprit de Dieu est devenu l'esprit dominant qui nous conduit et qui nous anime, il doit régler nos désirs, réformer nos jugements, renouveler nos affections, spiritualiser nos vues, nous rendre à nous-mêmes; nous ne devons plus voir que par les yeux de l'esprit, agir que par l'impression de cet esprit, ne plus désirer que les biens spirituels; enfin, toute notre vie doit être spirituelle, et comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre, animé par un esprit étranger, n'a de mouvement que par lui; point d'impressions que les siennes; point de pensées que celles que l'esprit qui l'habite forme en lui; il n'est plus à lui, pour ainsi dire; il est à l'esprit qui le remplit et qui le possède.

C'est à nous maintenant, mes Frères, à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugements, dans nos désirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies et dans nos chagrins, enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas! où est l'âme fidèle, qui, au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions et par ses artifices? Mais je demande si c'est l'Esprit de Dieu ou l'esprit du monde qui nous possède et qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore, ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-même; car d'ailleurs, les règles de la foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles même qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, et par conséquent vide de l'esprit de Dieu, indigne du salut et des promesses éternelles.

Premièrement, parce que c'est une vie tout extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, et par conséquent loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauraient fixer la dissipation de notre âme; notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux; notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques, notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut; enfin, dans des mœurs réglées au dehors et louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes; nous nous fuyons nous-mêmes; nous cherchons les amusements qui nous dissipent; nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes; marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitait en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes; nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation [1]; nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme, en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes, c'est-à-dire un cœur vide de vrais plaisirs et des biens solides,

[1] Justus autem in fide sua vivet. *Hab.*, II, 4. — Justus... ex fide vivit. *Rom.*, I, 17; *Galat.*, III, 11; *Hébr.*, X, 38.

[2] Nostra autem conversatio in cœlis est. *Phil.*, III, 20.

[3] Quæ sursum sunt sapite. *Col.*, III, 2.

[4] Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. *I Cor.*, VII, 31.

[5] Præterit enim figura hujus mundi. *I Cor.*, VII, 31.

[6] Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. *II Cor.*, IV, 18.

[7] Peregrini et hospites sunt super terram. *Hébr.*, XI, 13.

[8] Cives sanctorum. *Eph.*, II, 19.

[1] Deus totius consolationis. *II Cor.*, I, 3.

plein de passions, de désirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier ; nous soutenons qu'ils sont innocents, parce que nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime ; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde et vide de l'Esprit de Dieu, non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événements qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux ; ceux qui échouent nous paraissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs ; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux ; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujétit. Les talents que le monde admire, nous les admirons dans les autres ; nous nous les souhaitons à nous-mêmes. La valeur, la réputation, la naissance, les agréments du corps et de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent ; nous nous en applaudissons, si nous les avons ; enfin, nos vues, nos jugements, nos maximes, nos désirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris ; mais, dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugements, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentiments chrétiens, qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi, que sur certains événements nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles ; mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent ; que des intervalles de grâce qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement, en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentiments intérieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde ; nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or, l'Esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde ; il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints désirs, il réveille notre peu de foi, mais il ne règne pas dans notre cœur ; il heurte à la porte, mais nous ne l'avons pas encore reçu ; il laisse tomber sur notre âme quelques étincelles de son feu divin, mais il n'y est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde et à son esprit. Sous des dehors religieux et réglés notre cœur est donc encore mondain ; avec des apparences de vie nous demeurons donc encore dans la mort et dans le péché ; et voilà sur quoi on ne s'examine guère. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de religion auxquelles le monde attache le nom et la réputation de la piété ; mais on ne s'avise guère de se demander à soi-même : « Est-ce l'esprit du monde ou l'Esprit de Jésus-Christ qui me conduit et qui m'anime ? Ressemblé-je encore au monde par mes désirs, par mes vues, par mes jugements, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil, enfin par toutes les dispositions de mon cœur ? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jésus-Christ ; le monde est donc encore l'esprit invisible qui m'anime et qui me possède. Si mon cœur ne change et ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde, puisqu'il est déjà jugé, que le salut n'est pas pour lui, et que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit et un même tout avec lui ». Première réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence ; et ce caractère est une suite nécessaire

du recueillement et de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes Frères, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, et qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées; il nous fait apercevoir en nous mille passions et mille misères, que la dissipation et l'aveuglement de la vie mondaine nous avaient cachées; il nous développe toute la corruption de nos penchants, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien et à la justice, toutes les plaies que le monde et les passions ont faites à notre âme; il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel par rapport aux biens véritables; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, que tout est déréglé en nous et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice: *Arguet mundum de peccato*[1], dit Jésus-Christ.

Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret et universel de toutes les facultés de notre âme, il n'opère en nous deux dispositions: la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragée.

Je dis premièrement de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles, ce sont des lumières vives et efficaces; il opère partout où il est; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parce qu'il change le cœur qu'il éclaire. Les âmes mondaines peuvent, à la vérité, connaître le déréglement de leur cœur et la corruption de leurs penchants; mais elles ne la connaissent que par rapport à leur repos qui en souffre, et non pas à l'ordre qui en est troublé; et comme ces lumières ne sont que des reproches secrets de leur amour-propre, elles leur font bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une âme que l'Esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice. Les lumières nouvelles qui lui montrent presque sur chaque action le déréglement de ses affections et de ses penchants, l'animent d'un saint zèle pour les rapprocher de l'ordre et de la règle.

Ainsi, à mesure qu'elle sent dans le détail de sa conduite que son cœur, encore corrompu par l'orgueil, se révolte contre la plus légère humiliation, elle les cherche et lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies et à des animosités secrètes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance et de charité auxquelles elle se condamne; qu'il a un goût violent pour les dissipations et pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement et par la retraite; qu'il conserve encore des attachements vils et frivoles pour la parure et pour la vanité, elle le réduit par la simplicité et par la modestie; que les désirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle en fuit les occasions ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile et rebelle, elle y ajoute même des œuvres de surcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller même au delà, elle lui rende la règle plus supportable.

Enfin, toute son attention est de rétablir dans son cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avaient troublé: elle ne se pardonne rien; ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste; elle a recours aux gémissements, quand les soins et les efforts sont inutiles; et elle souffre plus des misères qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grâce la purifie.

Voilà la première disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, que l'Esprit de Dieu opère en nous; et de là, il est aisé de juger si nous l'avons reçu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde.

Car l'esprit du monde est un esprit de paresse et d'immortification, un esprit d'indulgence pour tous nos penchants déréglés, d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les règle et les retient sur les transgressions essentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui, sur tout le reste, s'y livre et s'y laisse entraîner. Car il ne faut pas croire que l'esprit du monde nous porte toujours aux désordres grossiers et déclarés; c'est un esprit artificieux qui, comme l'Esprit de Dieu, sait prendre différentes formes: *Multiformis spiritus*. Ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur et de le dérégler; pourvu qu'il y réussisse, il lui est

[1] Jean, XVI, 8.

égal que ce soit par des passions grossières, ou par une multitude de penchants mondains qui, quoique séparément peut-être et considérés chacun en soi, ne soient pas criminels, tous ensemble néanmoins, et subsistant habituellement dans le cœur, en font un cœur mondain, et y forment un état de mort et de péché qui nous sépare de Dieu et nous prive de son Esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain et vide de l'Esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, et qui sur tout ce qui regarde ses désirs ou indifférents ou légèrement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire, et ne saurait rien prendre sur lui-même ; un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu, et qui encore sur les devoirs essentiels pousse la paresse et l'indulgence pour ses passions jusqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime et de la transgression, si même elles ne forment pas la transgression aux yeux de Dieu ; un cœur qui se livre à ses animosités et à ses antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amère et furieuse ; à ses impatiences et à son humeur, pourvu qu'il ne les porte pas jusqu'à l'éclat et au scandale ; aux dissipations et aux plaisirs, pourvu qu'on en bannisse les excès et le crime ; aux désirs de plaire, pourvu qu'ils n'aient pas de suite marquée et criminelle ; à l'amour de l'élévation et de la fortune, pourvu qu'on n'y emploie pas des mesures ou odieuses ou injustes ; à la recherche des aises et des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables ; à la vanité et à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en soit pas blessé, et qu'on y ajoute quelques largesses saintes ; enfin, à tous les adoucissements possibles sur les devoirs, pourvu qu'on paraisse sauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, et où l'Esprit de Dieu n'habite pas, parce que tous les penchants du monde y subsistent ; au lieu que l'Esprit de Dieu fait en nous, dit l'Apôtre, des divisions et des séparations douloureuses ; retranche, coupe jusqu'au vif, va jusque dans les plus secrets penchants de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvements de la foi, l'artifice des passions des opérations de la grâce : *Vivus... et efficax,... pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus* [1].

Or, est-ce là l'esprit que nous avons reçu ? Notre vie est présentement exempte de grands crimes ; mais quelle violence faisons-nous à tous nos penchants ? Que nous en coûte-t-il pour nous combattre à tous moments et pour nous vaincre ; que refusons-nous à notre cœur et à nos désirs ; qu'avançons-nous, par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines et déréglées ; où plaçons-nous les sacrifices et les violences dans le détail de notre vie ? Le monde nous en ménage ; la situation de notre fortune nous en fait naître ; la malice des hommes nous en fournit des occasions. Où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes ; où sont celles que la foi nous rend nécessaires, et où l'Esprit de Dieu nous pousse ? Que souffrons-nous pour être à Dieu ; qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse ? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose ; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là. Ainsi, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification et de paresse ; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines ; et par conséquent nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, qui est le caractère de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée ; c'est-à-dire que ce qui nous rend la violence indispensable, n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler et de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées, mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une âme renouvelée ; il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même ; il la pénètre de la crainte de ses jugements ; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. « L'Esprit que je vous pro-

[1] Hébr., IV, 12.

mets, disait Jésus-Christ à ses disciples, convaincra le monde touchant la justice et touchant le jugement : *Arguet mundum... de justitia et... judicio* [1] ; c'est-à-dire il fera connaître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égarements ; ce qu'ils doivent [2] souffrir pour la satisfaire ; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, et jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même, pour expier ses crimes, et pour prévenir la sévérité des jugements du Seigneur qui ne peut les laisser impunis : *Arguet mundum... de justitia et... judicio* ».

Pour connaître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence que les larmes, que les gémissements, que les violences ne sauraient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu ? Faisons-nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifice et de souffrance ? Nous plaignons-nous devant Dieu de la faiblesse de notre chair, et de ne pouvoir en faire, par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes ? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté et sa faiblesse ne nous permettent pas d'aller au delà ? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, et qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle, c'est-à-dire en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses désirs et à toutes les créatures ?

Hélas ! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur, et d'un œil d'indignation et de colère ; nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification et notre mollesse ; nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire et si essentielle, comme une obligation indifférente et de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne et le mortifie ; loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre faiblesse ; nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions ; nous adoucissons la rigueur de ses maximes ; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour-propre ; nous diminuons ses droits pour augmenter ceux de notre cupidité ; enfin, notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu qui demande sa punition ; et l'esprit qui nous anime n'est pas un esprit de zèle et de pénitence inséparable de l'Esprit de Dieu ; c'est un esprit de chair et de sang, qui ne possèdera jamais le royaume promis à la croix et à la violence.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un Esprit de force et de courage. Comme c'est un Esprit qui a vaincu le monde, qui en a renversé les idoles, anéanti les superstitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs et les sectes, combattu les passions ; en un mot, comme c'est un Esprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi les apôtres, auparavant faibles et timides ; eux que la voix d'une femme avait intimidés ; eux que la mort de Jésus-Christ avait dispersés, et qui, cachés dans Jérusalem, n'osaient s'exposer à la fureur des Juifs et rendre témoignage à l'innocence de leur maître et à la vérité de sa doctrine, dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur eux, ils ne connaissent plus ces timides ménagements, ils paraissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem, ils annoncent devant les prêtres et les docteurs ce Jésus dont ils n'osaient auparavant se déclarer les disciples. Non-seulement ils ne craignent plus les discours publics ; mais ils méprisent les menaces, ils bravent les supplices, ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes, et comme si la Judée n'avait pas offert assez de périls et assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers ; et la férocité des peuples les plus barbares, et l'horreur des tourments, et la cruauté des tyrans, et l'attente de la mort la plus affreuse, et le monde entier révolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance.

[1] Jean, XVI, 8. — [2] *Doivent*, 1745 ; *devaient*, 1764 et Renouard.

Telle est une âme pleine de l'Esprit de Dieu. Cet Esprit qui humilie ou qui élève à son gré les personnes; qui se joue des grands et des puissants; qui renverse ou qui affermit les noms et les fortunes; qui forme ou qui détruit les royaumes et les empires; cet Esprit, source de toute grandeur dans le ciel et sur la terre, et devant lequel tout est néant, élève une âme qu'il remplit, au-dessus d'elle-même; il la fait participer à sa grandeur et à sa souveraineté; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance; il va la placer jusque dans le sein de Dieu, d'où cette âme jetant les yeux sur cet univers, les grandeurs et les puissances de la terre ne lui paraissent plus qu'un vain atome incapable de l'intimider, et indigne même de ses regards et de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une âme que l'Esprit de Dieu possède. L'élévation et la fermeté que le monde donne, est toujours mêlée de ménagement et de bassesse; parce qu'elle est toujours soumise au monde, et par quelque endroit dépendante de lui; autant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une âme juste ne le craint plus, parce qu'elle n'y tient plus; ses jugements lui sont indifférents; ses discours et ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante; elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la méprisent; elle ne défère qu'à la vérité; elle ne ménage que la charité; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre, et qui, loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les disciples; on traite leur zèle d'ivresse, et leur zèle ne fait que s'enflammer; on les prend pour des insensés, et l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans leur sainte folie; on les regarde comme des séducteurs, et ils ne font rien, pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contre eux, c'est-à-dire le condamner, l'édifier et le reprendre.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété qu'autant que la piété trouve des partisans favorables; il ne se fait honneur de la vertu que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne, un esprit de timidité et de complaisance : on craint d'être à Dieu; et dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit et on se ménage; et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule, et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence; et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paraît encore mondain, on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujétit à ses usages; et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi, pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances, que la loi de Dieu réprouve. Partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connaissons la vérité, et cependant nous la retenons dans l'injustice. Nous applaudissons aux maximes qui la combattent; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent; nous donnons tous les jours à la flatterie et au désir de ne pas déplaire mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité; nous vivons pour les autres et pour la vanité; nous voulons plaire; nous ne pouvons nous passer du monde; nous tenons à lui par des vues de gloire, de fortune, d'établissement, de crédit, de réputation, d'amusement, même d'amitié et de société; et de là vient que, dès que la vérité est en concurrence avec quelqu'une de ces passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons, nous nous faisons de fausses maximes pour justifier nos tempéraments injustes; nous nous persuadons que la vie du monde, où nous sommes engagés, nous les rend inévitables. Ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à

leurs passions, à suivre leurs exemples, à consentir à leurs maximes. Nulle fermeté, nulle résistance, nul courage; tout nous ébranle, tout nous entraîne; la complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, et n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, et nous ne pratiquons aucune vertu [1].

Cependant, comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égarements, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces âmes mondaines qui en sont enivrées; mais nous nous trompons; il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu; que ce n'est pas lui qui nous conduit et qui nous possède. Car cet Esprit divin est un esprit de force, de fermeté, de courage; il ne craint pas le monde, parce qu'il méprise le monde; il ne veut pas plaire au monde, parce qu'il est crucifié au monde; il ne recherche pas les suffrages du monde, parce qu'il juge les jugements du monde; il ne ménage pas l'amitié du monde, parce qu'il est ennemi du monde; il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parce qu'il a vaincu le monde. Le caractère le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de lâcheté et de complaisance; et la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, et qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, et qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu, répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple Esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui, répandu autrefois sur vos disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde et les témoins de la vérité; anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance et de lâcheté, qui ferme depuis si longtemps dans nos cœurs l'entrée à votre esprit divin; renouvelez en ce jour nos désirs, nos affections, nos sentiments, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît, et auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire; et après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité. Ainsi soit-il. [1]

[1] *Non enim spiritum hujus mundi accepimus.* Je ne croirai pas me tromper si je dis que l'esprit du monde, dont l'Apôtre parle en ce lieu, c'est la complaisance mondaine qui corrompt les meilleures âmes, qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toutes sortes d'opprobres, les rend si tendres et si délicats que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. — BOSSUET. 2e sermon pour la *Pentecôte.* 1re p.

[1] Ceux qui ont étudié Malebranche, en lisant ces belles réflexions sur l'amour de la vérité et de la justice, sur le goût de l'ordre, opposé aux affections déréglées de l'homme déchu, reconnaissent aisément que le grand orateur avait recueilli dans la fréquentation du grand métaphysicien plusieurs de ses nobles et saintes pensées, de ses purs et généreux sentiments.

SOIXANTE-ONZIÈME SERMON.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES CONSOLATIONS ET LA GLOIRE DE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE

NOTICE.

Ce sermon fut prononcé vers 1701, à la Visitation de Chaillot, en présence de Josèphe-Marie d'Est, reine d'Angleterre, veuve de Jacques II. Le couvent de la Visitation de Chaillot avait été fondé par l'infortunée Henriette, fille de Henri IV et femme de Charles Ier Son cœur fut déposé dans l'église de ce monastère ainsi que le cœur de son fils Jacques II. C'était dans cette église que Bossuet, en 1669, avait fait entendre sa grande voix pour célébrer « la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants et souveraine de trois royaumes ».

Le recueil de Trévoux présente une intéressante version de ce discours. Nous la donnons au bas des pages. Les allusions politiques y sont très-discrètes et très-voilées. Si le cardinal Maury eut connu ce texte important, peut-être eut-il pensé que ce fut seulement en revoyant ses sermons dans sa solitude de Beauregard que Massillon a étendu les noires couleurs avec lesquelles il peint le prince d'Orange. Mais alors Guillaume III était mort, et il n'y avait pas à parler de détraction, de diffamation, comme le fait l'abbé Maury. Il est d'autant plus probable que ce fut seulement dans sa retraite que l'orateur composa ce portrait de Guillaume, que je ne puis trouver l'année où il aurait pu le donner en chaire. Dans le texte de 1745, au moment où parlerait Massillon, Jacques II serait mort, tandis que Guillaume vivrait encore. Or le 15 août 1701 les deux rois existaient encore, et le 15 août 1702 ils étaient tous deux morts.

Il est intéressant de lire ce que le même abbé Maury dit de ce magnifique sermon sur la sainte Vierge. On y trouvera de justes réflexions sur les panégyriques de la Mère de Dieu. Mais assurément Maury n'avait pas la candeur, la simplicité nécessaires pour atteindre l'idéal qu'il propose ; et dans ses meilleurs écrits apparaît toujours son esprit ambitieux et raffiné.

« Ou l'imagination s'éblouit étrangement dans une trompeuse théorie, ou il doit être aisé de prouver aux candidats de la chaire, que si un véritable orateur, animé par son talent à lutter contre les difficultés qui en doublent toujours la force, veut en faire l'essai sur ce même sujet signalé comme un écueil au milieu des naufrages, il parviendra, sans recourir aux détails languissants de morale qui ne sont jamais que des lieux communs, à réunir très-heureusement toutes les grandeurs de la sainte Vierge dans un riche panégyrique, sans la perdre jamais de vue, depuis le commencement de son histoire jusqu'au triomphe de son assomption. Il me paraît indubitable, qu'avec un plan possible à imaginer et à remplir, mais surtout avec du génie et du travail, on lui décernerait infailliblement un éloge neuf, vrai, solide, intéressant, varié, digne enfin d'être placé parmi les beaux monuments de notre éloquence sacrée. Les innombrables allusions et les comparaisons si oratoires de l'Ancien Testament, plus riche que le Nouveau en héroïnes de vertu, montreraient par d'heureux emblèmes la première Ève réhabilitée, et la seconde mère du genre humain resplendissante de lumière et de gloire, sous les touchantes figures de Sara, de Rachel, d'Anne la prophétesse, de Débora, de la mère de Tobie, de Judith, d'Esther, de la mère des Machabées, enfin de toutes les femmes illustres du peuple de Dieu. Une mine si féconde de la plus magnifique poésie de style embellirait d'un bout à l'autre, par la pompe des images et l'accord des analogies, dans l'harmonie des deux lois, l'éloge de cette même Vierge, dont la vie se trouve déjà résumée avec beaucoup d'exactitude dans les Litanies historiques composées pour leur nouveau bréviaire, par les célèbres bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Ces allégories et cette correspondance de l'Ecriture, si favorables aux couleurs et même aux mouvements de l'éloquence, ne fourniraient-elles donc pas les ornements et les tableaux d'un panégyrique à jamais mémorable, si un plan bien conçu y développait, par une gradation vraiment oratoire, le *pouvoir des faits mis à leur place*, en les dirigeant tous vers un but d'une haute importance, auquel l'orateur rallierait toutes ses pensées, pour donner de l'unité, de l'intérêt et de la grandeur à son discours ?

« C'est par des rapprochements si féconds qu'une composition de ce genre doit faire ressortir les grandes idées de la religion, et le concert admirable des conseils éternels. A Dieu ne plaise que les jeunes orateurs, plus jaloux de l'effet que de la vérité, se livrent, dans l'exercice de leur ministère, à des illusions chimériques ! Les livres sacrés doivent être leurs seuls guides et leurs principaux appuis dans la route de l'éloquence. Voici donc le véritable point de vue sous lequel l'Ecriture me semble offrir au talent oratoire la Vierge prédestinée pour donner le jour à celui qui, selon les principes de la religion, en sa qualité d'homme, a une mère dans ce monde sans y avoir eu de père, et qui, dans sa génération éternelle, comme Dieu, a un père et n'a pu avoir de mère dans le ciel.

« En élevant cette heureuse fille de Juda, par la prérogative de la maternité divine, au-dessus de tous les êtres créés, sans

aucune exception, le Tout-Puissant avait nécessairement la chute des anges rebelles devant l'immensité de ses regards. Pour lui, il ne peut exister en effet ni passé ni avenir, puisque tout est sans cesse présent à l'éternité de ses pensées. Un pareil spectacle lui retraçait donc toujours les dangers de l'orgueil, qui est le plus grand et en quelque sorte le seul vice des créatures; car il engendre tous les autres. Mais il a paru en craindre surtout la puissance et les suggestions pour une vierge si favorisée, dont il allait soumettre l'humilité à une épreuve incomparablement plus redoutable que la prééminence des esprits célestes, en la destinant à devenir la *mère du Créateur* [1]. Jamais alliance de mots ne fut si étonnante dans la bouche des hommes; et cependant jamais aucune expression ne fut plus exacte et plus propre selon les principes de la foi. Le ciel voulut donc dans sa miséricorde préserver Marie des dangers de l'orgueil qu'allait affronter la faiblesse d'une créature élevée à une si éminente prérogative. Voilà le but de l'Eternel en fixant les destinées de Marie; voici ses moyens. Le flambeau de la religion est ici notre seule lumière.

« Par une disposition spéciale de la Providence, et certes bien digne d'émaner de la suprême sagesse, il y a eu dans le ciel, à côté de ce décret de prédilection et de magnificence en faveur d'une telle mère, un autre décret de précautions et d'épreuves, dont l'objet a dû être d'opposer, comme parle saint Paul, *à ce poids éternel de gloire que Dieu opère en nous* [2], un égal contre-poids d'humiliations, pour abaisser durant tout le cours de sa vie mortelle, et principalement sous tous les rapports de sa maternité, cette même Vierge, cette même mère placée, à un si beau titre, par la divinité de son Fils, sur la première marche du trône de l'Eternel.

« Or, si ce projet est démontré par les événements, comme il va l'être, le secret du conseil d'en haut ne se trouvera-t-il pas dévoilé et constaté dans les fastes sacrés de la religion? On peut indiquer un si beau dessein du ciel avec confiance et admiration aux orateurs chrétiens, sans rien ajouter à la vérité. Mais si cet aperçu est rigoureusement vrai, il en résulte encore que cette même maternité divine, qui élève Marie, ici-bas et dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, renferme aussi un nouveau mystère de protection et d'amour, si elle ne lui attire jamais que des abaissements sur la terre. Ainsi, par une disposition adorable de miséricorde, sa vie aura été dévouée aux humiliations, et l'éternité sera réservée à son triomphe. Je demande si l'éloquence chrétienne peut suivre un plus éclatant sillon de lumière dans le plan d'un tel panégyrique.

« Un éloge oratoire, qui n'est point une vaine déclamation, a sans doute pour but principal d'inspirer beaucoup d'intérêt; mais cependant cette même émotion de l'âme, qui attache l'auditeur quand elle excite la crainte ou la pitié, le révolterait bientôt, si elle le mettait, pour ainsi dire, à la torture, par de cruels et continuels déchirements. Aussi n'est-ce point ce sentiment de tristesse, et peut-être de dégoût, que j'invite les orateurs à nous faire éprouver dans le panégyrique de la sainte Vierge. La première partie doit, il est vrai, développer les humiliations, et la seconde les souffrances que la maternité divine coûte à l'héroïne de ce discours, dont l'intérêt bien gradué peut aller toujours en croissant jusqu'à la péroraison. Mais, pour profiter des heureux contrastes du pathétique et du merveilleux que l'histoire offre ici à l'éloquence, il faut qu'une marche parallèle explique et contre-balance les décrets du ciel, en opposant tour à tour des prodiges de gloire aux épreuves d'humiliations ou d'abaissement, et des trésors de mérites, comme autant de titres de félicité, à chaque période d'angoisse ou de douleur. Cette perspective, que l'orateur ne devrait jamais laisser perdre de vue, développerait sans épisodes, sans écarts, sans exagération et sans remplissage, le double décret de la Providence, qui formerait le plan du discours par l'explication et la correspondance d'un dessein si sublime. La démonstration continue d'une vérité frappante et lumineuse, la surprise, l'admiration, l'attendrissement, ne laisseraient pas languir, ce me semble, un seul instant, l'intérêt d'un tel panégyrique dont on s'est trop effrayé, et qui manque encore aux triomphes de la chaire.

« Mais une pareille matière exige de l'orateur beaucoup d'esprit et de goût pour animer, varier et faire contraster ces peintures; beaucoup d'éloquence pour entraîner l'auditoire par tous les ressorts combinés de l'admiration et de la pitié; beaucoup de dignité pour faire respecter dans une si haute destinée les merveilles qui sortent de l'ordre commun, en respectant soi-même jusqu'au scrupule toutes les bienséances oratoires; surtout beaucoup de tact et de prudence, pour n'exposer jamais un sujet si délicat au moindre sourire de l'irréligion ou de la malignité, par aucune idée, par aucune expression, par aucune image qui manque de mesure ou de convenance.

« Ce n'est point un discours que je prétends esquisser ici; c'est une simple marche que je me contente d'indiquer au talent. Je n'ai pas besoin d'avertir un véritable orateur des sentiments attendrissants que lui suggérera la présence de la sainte Vierge au supplice et à la mort de son fils sur le Calvaire. Le tableau en est déjà crayonné dans le récit énergique et touchant de l'Evangile, qui l'a peint d'un seul mot, dont il faudrait simplement découvrir la profondeur : STABAT *juxta crucem Jesu mater ejus.* (Jean, XIX, 25.) La maternité divine, qui semblait ne devoir l'exposer qu'aux éblouissements de l'orgueil, ne sollicite plus pour elle au pied de la croix, dans cet abîme de douleurs où elle est plongée, que la commisération et les larmes du genre humain.

« De pareilles conceptions oratoires, dont la religion seule fournit la grandeur, ne méritent-elles pas d'exciter la verve et le saint enthousiasme de l'éloquence chrétienne? La vérité et la fécondité de ce plan doivent nous inspirer d'autant plus de confiance, que la sainte Vierge explique ainsi elle-même l'origine de sa gloire, en révélant expressément le mystère de son élévation dans son divin cantique. Dieu, y dit-elle, a daigné considérer l'humilité de sa servante; et c'est pour cela même que désormais toutes les générations futures vont célébrer à l'envi mon bonheur. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (Luc, I, 48.)

« On doit être étonné que l'auguste héroïne de ce discours ayant si formellement indiqué la cause de son triomphe, et que son éloge se trouvant renfermé et consacré dans le simple commentaire d'un verset si lumineux, ses panégyristes, qui n'ont cessé de se plaindre de la stérilité du sujet, n'aient jamais creusé cette mine que l'Evangile ouvrait à leur ministère.

« Après avoir combiné ce mode heureux de composer le panégyrique de la sainte Vierge, j'ai voulu me convaincre et je me suis assuré que ce plan n'avait encore été saisi par aucun de nos orateurs, pas même par Massillon, qui l'aborda de très-près dans son sermon sur la fête de l'Assomption. Ce discours se trouve dans le volume de ses mystères. En voici la division : « Les « consolations de la mort de Marie compensent les amertumes antérieures dont son âme avait toujours été affligée durant sa « vie : premier point. La gloire de sa mort répare les humiliations qui l'avaient toujours accompagnée sur la terre : second « point ».

« Quelle perte pour le ministère sacré, qu'en se fixant uniquement auprès du lit de mort de Marie pour célébrer son entrée triomphante dans le ciel, Massillon ait fermé les yeux devant le vaste et magnifique horizon qui allait s'offrir à sa vue! Il n'avait plus qu'un pas à faire pour se trouver environné de toutes les richesses oratoires de son sujet; et il s'arrête, en se jetant aussitôt dans un désert aride où son beau talent est réduit, après avoir ainsi répudié la véritable éloquence des faits, à masquer des lieux communs par la seule magie de son style enchanteur.

[1] C'est le langage littéral de l'Eglise, *mater Creatoris.*

[2] « Æternum gloriæ pondus operatur in nobis ». *II Cor.*, IV, 17.

« Quand un orateur du premier ordre, et dont le talent doit découvrir et répandre partout la lumière, traite un sujet si digne de l'inspirer, il est bien difficile qu'il ne saisisse ou du moins qu'il n'entrevoie pas ses rapports les plus oratoires. Aussi, quoiqu'en général l'éloquent Massillon ait rarement montré de la profondeur et de la création dans ses plans, qui sont la partie la moins travaillée et la plus uniforme de ses compositions, un coup d'œil prolongé et souvent renouvelé sur l'histoire de la sainte Vierge, dut néanmoins suffire à la perspicacité d'un esprit aussi supérieur que le sien, pour démêler l'éclat qu'elle avait reçu de ses abaissements. C'est une idée très-neuve et très-belle qu'il a ingénieusement aperçue : je ne puis dire heureusement, puisqu'il aurait pu en tirer un meilleur parti ; et je me plais à lui en décerner avec cette mesure un juste tribut d'admiration. Mais ce cours d'humiliations ne commence ici pour lui qu'au moment où elle trouve son fils, âgé de dix ans, assis dans le temple, expliquant la loi aux docteurs de la synagogue. Massillon relève d'abord avec onction dans son discours les rigueurs ou du moins l'indifférence apparente de Jésus, qui ne répond aux inquiétudes si touchantes de sa mère et de son père, dont la tendresse le cherchait inutilement depuis trois jours, qu'en blâmant cet empressement déplacé, et en les désavouant en quelque sorte pour parents, par son affectation à ne parler devant eux que du Père céleste, dont il défend les droits. L'éloquence de l'orateur rapproche ensuite avec art trois autres dépositions de l'Evangile qui tendent au même but. Ainsi, quand aux noces de Cana, où, pour la première fois, il exerce par un prodige son empire sur la nature, d'après une simple observation de Marie, qui a paru le désirer, l'Homme-Dieu semble craindre qu'une si prompte déférence n'appelle sur elle de trop glorieuses interprétations qu'il désavoue, et il prend soin de déclarer aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa mère et ce miracle. Lorsque le peuple, transporté d'admiration pour lui, bénit aussi par l'éloge le plus solennel les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri, il détourne lui-même de ce cœur maternel, qui s'en serait épanoui d'amour et de joie, de si douces bénédictions, pour leur assigner un autre objet, en les répandant sur tous les Israélites qui écoutent la parole de Dieu et y conforment leur conduite. Enfin il proteste devant tout le peuple, en présence de Marie et de Joseph, dont il est l'espérance et la gloire, qu'il ne reconnaît pour père, pour mère, pour frères, que les seuls hommes dociles à la voix de Dieu et qui accomplissent sa volonté.

« Tels sont les aperçus historiques auxquels Massillon se borne dans cette partie si riche de son sujet, sans remonter jamais à la cause secrète de tant de dégoûts et d'abaissements, sans expliquer l'esprit d'une si étonnante destinée, sans chercher et sans soupçonner les vues miséricordieuses du ciel, qui humilie toujours cette mère ainsi éprouvée, dans le titre même le plus propre à exalter son orgueil.

« Rien n'est pourtant mieux présenté et plus noblement écrit que ce récit de Massillon, à la fois ingénieux, vrai, touchant et neuf dans sa simplicité.

« Mais par quelle fatalité, après une si riche conception, ce même orateur, qui se place à un tel point de vue, se borne-t-il à ces premiers aperçus, lui à qui l'Evangile en indiquait tant d'autres analogues, dont il avait enrichi bien moins à propos, et toujours partiellement, quelques-uns de ses discours sur la sainte Vierge ? Faut-il lui en adresser ici le reproche ou l'hommage ? Par quelle étrange distraction, ajouterai-je encore, un écrivain si fécond en ressources, n'a-t-il donc pas mis en œuvre toutes celles qui, après s'être déjà offertes ailleurs à sa plume, auraient dû se présenter alors ensemble à son sujet avec tant de propriété et de magnificence ? Ah ! si leur développement eût été l'idée dominante de son plan et de son esprit, il aurait vu s'ouvrir auparavant, et se terminer fort au-delà, ce cours instructif d'abaissements qui remontent en effet plus haut et s'étendent plus loin dans l'Evangile, aux yeux d'un orateur qui veut approfondir, selon le génie de la religion, les mesures concertées par la Providence pour rendre la mère d'un Dieu toujours humble au milieu de sa gloire.

« Voici les preuves que nous en fournissent les livres sacrés. Massillon, je le répète encore, en a recueilli plusieurs que je vais extraire de ses autres sermons sur les solennités de Marie ; et je ne doute nullement qu'il ne les eût toutes réunies, si cette idée ne se fût pas retracée incidemment à son esprit dans la composition du discours pour la fête de l'Assomption, où il se trouvait trop resserré par son plan pour découvrir tant d'objets d'éloges dans toute leur étendue.

« Cette même Vierge, prédestinée à une si étonnante élévation dans l'histoire du genre humain, est issue du sang de David ; mais elle se voit reléguée par son indigence dans les conditions les plus obscures, et elle ne paraîtra dans la Judée que l'épouse d'un simple artisan. Il entre dans l'économie de sa vocation que cette maternité surnaturelle soit mise aux yeux des hommes sous la protection d'un mariage solennel, qui lui en ôtera toute la gloire dans l'opinion de sa tribu. Au moment où elle est initiée au mystère des conseils suprêmes dont elle doit être l'instrument, ses épreuves commencent avec son ministère maternel. Obligée de se confier, dans un âge si tendre, à une révélation solitaire très-glorieuse et très-frappante sans doute, mais après laquelle son imagination éblouie eût été peut-être excusable dans le premier moment de redouter quelque illusion, elle est soumise aussitôt à l'épreuve de livrer sa destinée à la foi de ce prodige instantané, sans en avoir aucun témoin pour garant. A peine les premiers signes de sa fécondité se manifestent, qu'elle se voit dévouée aux soupçons les plus humiliants, et menacée de la répudiation la plus ignominieuse. Au moment de devenir mère, un voyage long et pénible, dans une situation si critique et dans une si rigoureuse saison, l'éloigne de son humble foyer et la transporte au loin, pour exécuter les prophéties, en croyant ne se soumettre qu'à la loi du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste. Arrivée enfin après tant de fatigues à Bethléem, elle n'y peut trouver pour asile la plus misérable des hôtelleries ; et elle donne le jour au Rédempteur du monde dans le réceptacle des plus vils animaux, qui composent toute la cour terrestre de cette nouvelle reine du ciel.

« Cette Vierge mère, cette Vierge pure comme la lumière, n'a pu recevoir sans doute aucune souillure par un enfantement divin, la plus auguste des consécrations ; et cependant le seul respect, dû par toutes les mères israélites aux rites sacrés de Moïse, la soumet aussitôt à la loi commune de la purification maternelle, c'est-à-dire à une cérémonie d'abaissement que la pauvreté de son offrande va rendre encore plus humiliante ; à une cérémonie honteuse qui la dégrade publiquement des prérogatives de sa maternité divine, en la confondant avec toutes les autres mères du peuple juif. Et quand même elle ne serait pas touchée de cette abjection pour l'intérêt de sa propre gloire, pourrait-elle être insensible à celle de son Fils, qui semble entièrement éclipsée par cette expiation légale ? Le Rédempteur y paraît racheté lui-même sous la forme d'une victime vulgaire. C'est peu : il y paraît comme un pécheur, comme un enfant de colère, comme un esclave assujéti à la rançon commune ; et sa malheureuse mère non-seulement en est témoin, mais encore elle est appelée à le présenter au sacrifice qui devient pour elle une image anticipée du Calvaire, où elle achèvera l'oblation de son Fils unique à la justice inexorable du ciel. C'est là, c'est à Jérusalem, c'est entre les bras de Marie et sur le sein maternel, que cet agneau sans tache, réservé à s'offrir lui-même en holocauste, commence le cours de ses expiations propitiatoires, et prend sur lui toute la honte du péché. Sa mère ne l'avait conduit dans le temple que pour se purifier elle-même, en le soumettant aux observances de la loi. Mais que va-t-elle y éprouver ? Elle y entend les soudaines et sinistres prédictions d'un saint vieillard qui ouvre devant elle le livre de l'avenir pour lui montrer sa triste destinée et celle de son Fils plus affreuse encore. Inspiré par un esprit prophétique, Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles, et lui prédit d'avance le sort cruel de ce même Enfant dont elle pleure déjà le supplice et la mort sur son berceau.

« Marie, ainsi accablée de tout le poids du présent et de tous les désastres que lui prépare l'avenir, est bientôt condamnée à

fuir au loin en Egypte, pour soustraire le Fils du Tout-Puissant à la jalousie d'Hérode. Après l'horrible massacre auquel sa tendresse vient de le soustraire, il faut qu'elle revienne cacher son dépôt sacré dans sa misérable demeure de Nazareth, sous la tutelle de ses pauvres parents. C'est là que sa foi, mise sans cesse à de nouvelles épreuves, doit reconnaître son Créateur et son Dieu sous la forme d'un enfant qui a voulu partager toutes les infirmités et toutes les misères de notre nature, excepté le péché. C'est là, c'est jusqu'à la trentième année de Jésus, que la prévoyance de l'Eternel exerce en silence l'humilité d'une mère qui semblait n'avoir à craindre que l'ivresse de l'orgueil. Elle est la mère d'un Dieu, il est vrai; mais précisément parce que ce sentiment d'exaltation paraît l'apanage inévitable d'une si sublime prérogative, elle a pour fils un Dieu qui jamais ne la glorifie, jamais ne la consulte, jamais ne la console, et qui épure au contraire cette auguste victime, dont la gloire ne doit commencer que dans le ciel, par toutes les rigueurs accumulées dans son histoire.

« Cette histoire de Marie nous expliquera bientôt en effet des précautions si sévères Dieu sortira de son secret, et alors toutes ces duretés apparentes ne seront plus que des mesures tutélaires. Un décret terrible, et dont la nature frémit, mettra le comble aux épreuves que doivent subir la foi et le courage de cette mère de douleurs. Il faut qu'elle voie son Fils non-seulement méconnu par une ingrate et aveugle nation, mais encore haï, calomnié, persécuté, mourant sur une croix. En est-ce assez pour acquitter les expiations que lui coûte la maternité divine? Non! non! la rédemption du monde sera consommée par le sacrifice du Calvaire; mais les tribulations de la Vierge, qui en est témoin, ne seront pas épuisées par l'horreur d'un tel spectacle. Au moment où toutes les rigueurs du ciel et de la terre semblent finir pour elle par la mort de ce Fils chéri, le plus cruel de tous les tourments pour son cœur commence; car après l'avoir vu rendre le dernier soupir, elle est condamnée à lui survivre. Ainsi le veut la justice divine pour la rendre encore plus digne de son triomphe. Son divin fils Jésus, rentré en possession de sa gloire, semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes; et il faut que la vie, devenue plus cruelle pour elle que la mort, lui laisse mériter encore, pendant vingt-cinq années d'exil et de séparation, le trône si élevé qui l'attend dans le ciel. Voilà son histoire; voilà ce que lui vaut sur la terre le décret qui l'a choisie entre toutes les filles d'Adam pour mère de l'Homme-Dieu.

« Quel orateur sacré osera se plaindre qu'un sujet ainsi présenté dans la chaire, susceptible avec tant de richesse et de variété de tout le sublime intérêt qu'inspirent la vertu, et la grandeur, et la maternité, et le courage luttant contre l'infortune portée à son comble, ne fournit pas assez de matière pour composer un panégyrique? » — V. la *Notice* au t. I, p. 272.

—

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Les consolations de la mort de Marie compensent les amertumes dont son âme sainte avait toujours été affligée;* 2° *La gloire de la mort de Marie répare les humiliations qui l'avaient toujours accompagnée sur la terre.*

PREMIÈRE PARTIE. — A trois sortes d'amertumes qu'avaient éprouvées Marie répondent trois sortes de consolations: à une amertume de délaissement, une consolation de force et de courage; à une amertume de zèle, une consolation de paix et de joie; à une amertume de désir, une consolation de possession et de jouissance.

1° Jésus-Christ avait semblé indifférent envers Marie. Au temple il paraît blâmer son inquiétude et oublier qu'il a une mère sur la terre; à Cana il lui déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'on appelle heureuses les entrailles qui l'ont porté, il annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui entendent la parole de Dieu et la pratiquent; qu'on lui dise que sa mère et ses frères l'attendent, il répond qu'il ne reconnaît pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté de Dieu. Nous voyons partout Marie éprouvée par des délaissements; elle devait nous apprendre que cette voie si pénible à la nature est la voie ordinaire des âmes pures et parfaites, et que plus Dieu veut se les unir par une foi vive et fervente, plus il les prive des consolations humaines. Mais il était juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de Marie à sa mort; et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à elle, qu'il avait paru presque toujours se refuser à ses empressements.

2° Le zèle de Marie lui causait une seconde sorte d'amertume. Elle voyait avec douleur l'inutilité des instructions et des miracles de Jésus-Christ, les piéges que lui tendaient ses ennemis, la defection de ses disciples mêmes, l'endurcissement des Juifs, leur réprobation et leur perte; il fallait qu'elle apprît aux âmes justes à s'occuper au pied des autels des maux et des besoins de l'Eglise, et à solliciter les grâces du ciel pour leurs frères pécheurs et impénitents: mais ce zèle de douleur qui avait rempli le cours de la vie de Marie, devait se changer à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. Elle voit à découvert les raisons de la sagesse divine sur les événements qui avaient contristé sa tendresse, l'utilité des opprobres de son Fils, les avantages de la haine même des Juifs envers lui, les gentils appelés, les rois convertis, les philosophes désabusés, la religion triomphante. C'est ainsi qu'au lit de la mort une âme juste voit que tout avait son utilité dans les voies par où Dieu l'a conduite; que les disgrâces, les afflictions, les contradictions, les perfidies, etc., tout était pour elle entre les mains du Seigneur des moyens de sanctification. Alors au contraire ceux qui n'ont travaillé que pour le monde, reconnaissent que leur vie n'a été qu'une enfance continuelle, et se repentent, mais trop tard, d'avoir si mal placé leurs soins et leurs peines.

3° La dernière amertume de Marie avait été une amertume de désir. Séparée de Jésus-Christ, l'unique objet de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel: sans cesse elle se plaignait de la durée de son pèlerinage, elle mourait tous les jours d'amour et de tristesse. Nous ne sentons pas jusqu'où allait l'excès de ses peines, nous que mille liens attachent encore à la terre; nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions, des recherches de nous-mêmes, un dépit de ne pouvoir trouver dans le monde aucun objet capable de satisfaire notre cœur. Parmi les âmes mêmes consacrées à Dieu, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil. On sent la durée de sa croix et la tristesse de la vertu; les grandes sources des larmes des saints n'entrent pour rien dans notre piété. Mais l'âme pure de Marie sentait toute la désolation qu'inspire un amour violent, lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse; son cœur va se réunir à l'objet de son amour; elle va voir dans sa chair son Sauveur, qui en était le chaste fruit. Qui pourrait exprimer les transports du cœur de Marie à la vue de son fils glorieux! ce sont des secrets que le langage des hommes ne peut faire comprendre. Ce qui nous regarde, c'est que la mort ne sépare le juste que de ce qu'il n'avait jamais aimé; et que dès lors il meurt, pour ainsi dire, bien moins que le pécheur, qui mourant à mille objets auxquels il était attaché, souffre mille morts dans une seule.

DEUXIÈME PARTIE. — A trois sortes d'abaissements remarquables dans la vie de Marie succède aujourd'hui une triple gloire: à un abaissement de privation, une gloire d'élévation et d'excellence; à un abaissement de dépendance, une gloire de puissance et d'autorité; à un abaissement de confusion et de mépris, une gloire de vénération et d'hommage.

1° On voit dans la vie de Marie une suite non interrompue de privations triste et humiliantes. Elle était née du sang de David;

le privilége de sa grâce avait prévenu celui de sa naissance; elle était vierge dans sa fécondité ; enfin elle était Mère de Dieu. Aucun de ses titres n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu sur la terre; ils ont tous été ou obscurcis, ou ignorés, ou même démentis en apparence : elle porte avec joie ce dépouillement ; et il ne lui échappe rien qui puisse trahir le secret de son humilité. Tout son soin avait été de se confondre avec les autres mères d'Israël ; aujourd'hui toute l'attention de Dieu est de la distinguer par un privilége singulier. Sa chair n'éprouve point la corruption ; elle monte au ciel triomphante et glorieuse, pour s'y asseoir à côté de son Fils au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances : voilà le juste prix que Dieu réservait aux privations humiliantes de la vie de Marie. Hélas ! nous n'imitons point son humilité persévérante : nous nous montrons par tous les endroits propres à nous distinguer. Lors même que, revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve le souvenir de nos talents et de nos avantages; nous sommes flattés qu'il fasse valoir par là notre sacrifice, et nous aimons à voir louer en nous, avec les merveilles de la grâce, les talents de la vanité. Jusque dans les cloîtres, on reprend d'une main un vain étalage qu'on avait semblé sacrifier de l'autre ; et on veut retrouver dans le séjour de l'humilité les distinctions qu'on avait méprisées dans le monde.

2° Marie pendant sa vie mortelle avait toujours chéri la dépendance : soumise aux volontés de Joseph, attachée aux ordres et à la destinée de son Fils, confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme l'arbitre de sa conduite, paraissant à la suite des disciples après la mort de Jésus-Christ comme une autre des femmes fidèles, n'affectant aucune prééminence, aucune autorité, se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en était la protectrice et la mère. Aujourd'hui elle reprend dans le ciel la puissance qu'elle n'avait pas voulu exercer sur la terre; elle est établie sous Jésus-Christ la médiatrice des fidèles, la distributrice des grâces ; il veut que nous nous adressions à elle pour tout obtenir de lui. Ce n'est pas qu'il suffise de lui rendre quelques hommages pour assurer son salut : le salut est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Marie regarde comme ennemis de son Fils ceux qui aiment le monde, qui se livrent aux désirs de la chair, qui transgressent ses volontés saintes, qui n'ont point gravé dans le cœur l'amour de ce divin Fils et de sa vérité. Marie ne peut être contraire à Jésus-Christ ; sa puissance ne peut renverser l'œuvre de l'Evangile : elle est la ressource de nos nécessités; mais elle n'est pas la protectrice de nos passions ; elle n'aime dans ses serviteurs que les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu.

3° Le dernier abaissement de Marie avait été un abaissement de mépris et de confusion. Elle avait porté dans le silence la honte du soupçon de Joseph ; elle s'était soumise comme Jésus-Christ à porter quelque temps la ressemblance du péché, et à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine. Voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage. Les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux ; son culte s'établit à mesure que la foi se répandit sur la terre. En vain l'erreur lui disputa l'auguste qualité de Mère de Dieu; des conciles s'assemblèrent pour laisser à la postérité dans leurs décisions les titres de leur respect envers Marie. Les villes et les empires se mirent sous sa protection ; nos provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise le glaive qui les châtiait ; et un de nos rois fit, pour immortaliser ce bienfait, un hommage public de tout son royaume à cette Reine des cieux qui venait de le conserver. Que la mort du pécheur est différente de celle de Marie ! Elle lui ravit tout ; elle le dépouille de tout : seul aux prises avec elle, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent ; tout ce qu'il avait cru réel et solide, s'évanouit ; tout ce qu'il avait cru frivole et chimérique, se montre et se réalise ; son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas un nouveau cœur ; il meurt détrompé, sans mourir changé.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie.

O vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels. Cant. I, 6.

Tel est le langage de l'âme fidèle sur la terre. Eloignée de son Epoux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore ; ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de cet éloignement que l'espérance de le voir bientôt finir; soupirant sans cesse après cet heureux moment qui doit lui ouvrir les cieux, et lui montrer l'Epoux immortel qu'elle aime; et faisant de la durée et des amertumes de son exil l'exercice de son amour et tout le mérite de sa foi et de sa patience ; *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels!*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des âmes les plus pures mille attachements inévitables, qui partagent ici-bas leur amour, qui ralentissent en elles le désir des biens éternels, et qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudraient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri* [1] ; on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie et de toutes les créa-

[1] II Cor., V, 4.

Tel est le langage de l'âme fidèle sur la terre. Séparée de son Epoux, que l'éloignement lui découvre encore plus aimable, elle ne peut rien trouver ici-bas qui puisse la consoler de son absence, que l'espérance de le voir bientôt; elle soupire sans cesse après ce moment heureux qui doit lui ouvrir les yeux, et lui montrer cet Epoux qu'elle aime; elle s'empresse de le trouver en se dégageant des faux biens qui pourraient l'attacher à la terre, et en faisant de la longueur de son exil tout le mérite de sa patience.

Mais comme l'illusion des sens mêle toujours à ces heureux désirs mille attachements injustes, qui lient cette âme fidèle aux créatures, par des chaines imperceptibles, qui font, selon l'Apôtre, qu'elle voudrait bien être revêtue de l'immortalité glorieuse, mais sans être dépouillée de la mortalité qu'elle

tures; cette tristesse sur la longueur de cet exil; cette joie et ce tressaillement à la vue de la mort et de l'heureuse délivrance, n'a été parfaite que dans Marie; et qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre et à son exaltation dans le ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour : *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.*

En effet, les amertumes et les abaissements de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui, dans sa mort et dans son heureuse assomption, leur consolation et leur gloire. A l'exemple de son cher Fils, la terre avait été pour elle un lieu d'opprobres et de souffrances. Fille de douleur, dégradée de tous ses titres, inconnue dans tous ses dons, confondue avec les autres mères de Juda, il était juste enfin que la gloire de son Fils fût réparée en sa personne, et que, toujours semblable à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations et la gloire de la mort de Marie que nous allons développer aujourd'hui, et qui renferment tout le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Les consolations de sa mort, qui compensent les amertumes intérieures dont son âme sainte avait toujours été affligée durant sa vie; la gloire de sa mort, qui répare les humiliations qui l'avaient toujours accompagnée sur la terre : voilà tout le sujet de ce discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que Marie avait éprouvé trois sortes d'amertume durant le cours de sa vie mortelle; et que ç'avaient été là comme les trois traits qui avaient percé son cœur et consommé le sacrifice de ses douleurs et de ses peines : une amertume de délaissement, une amertume de zèle et une amertume de désir. Or, à ces trois amertumes répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la première circonstance de ce mystère : une consolation de force et de courage, une consolation de paix et de joie, une consolation de possession et de jouissance. Entrons dans le détail, et m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avait éprouvée, l'indifférence et les rigueurs apparentes dont Jésus-Christ avait toujours semblé payer sa tendresse et ses plus saints empressements. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards et les tendres attentions que semblait demander l'autorité qu'elle avait sur lui et l'amour qu'il avait pour elle. Caché dans le temple à l'âge de douze ans, il paraît blâmer l'inquiétude où l'avait jetée la crainte de l'avoir perdu; et, loin d'être touché des alarmes et des empressements de son amour, il ne lui parle que du Père qu'il a dans le ciel, comme

aime encore, on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie présente, de tristesse à la vue de la longueur de son exil, de joie à la vue de la mort prochaine, et de consolation à la vue de son heureuse délivrance, n'a été véritablement parfaite que dans la seule Marie, et c'est ce qui l'oblige en ce jour auguste, où nous célébrons avec pompe la fête de son exaltation dans le ciel, à tenir ce langage : *O vous qui êtes l'objet de mon amour, montrez-moi où est le lieu de votre repos, et de vos pâturages éternels, afin que je m'y trouve avec vous; indica mihi quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie.*

En effet, mes Frères, les amertumes et les abaissements de la vie mortelle de Marie trouvent dans sa mort leur fin et leur consommation. A l'exemple de Jésus-Christ, la terre lui parut toujours un lieu d'exil et d'opprobres. Fille de douleur, dégradée de tous ses biens, de tous ses titres, elle voulut être confondue avec toutes les autres mères d'Israël, jusqu'à ce que la gloire de sa mort eût corrigé l'obscurité de sa vie.

C'est donc les consolations et la gloire de la mort de Marie que je veux vous exposer aujourd'hui. Je dis, premièrement, les consolations de sa mort, qui réparent toutes les amertumes dont son âme avait été atteinte pendant sa vie; je dis, secondement, la gloire de sa mort qui répare toutes ses humiliations extérieures, auxquelles elle a été exposée pendant le temps de son exil : c'est tout ce qui compose son triomphe, et qui va partager ce discours. Pour y réussir, nous avons besoin de sa protection, implorons-la par ces paroles d'un ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que Marie avait senti trois sortes d'amertumes durant sa vie mortelle, qui sont comme les trois traits qui percent son cœur, et consomment le sacrifice de son amour : une amertume de délaissement, une amertume de zèle et une amertume de désir. Or, à ces trois sortes d'amertumes répondent trois sortes de consolations à sa mort, qui vous vont découvrir le grand privilége de Marie : une consolation de force et de courage, une consolation de paix et de joie, une consolation de possession et de délivrance. Entrons dans le détail de toutes ces choses si opposées, et nous rendons attentifs à cette première partie.

J'appelle en premier lieu amertume de délaissement, l'indifférence et les rigueurs apparentes dont Jésus-Christ avait toujours payé la tendresse et les saints empressements de cette divine mère. On ne voit point qu'il la distingue en rien des autres femmes pendant sa vie; on ne remarque point que ce cher Fils donne à cette mère tendre l'attention que semblait demander l'autorité qu'elle avait sur lui. Quand il entre dans le temple pour y faire éclater la gloire de son Père, il ne ménage ni la douleur, ni les inquiétudes de Marie qui le cherche dans toute l'amertume de son cœur; et, loin, quand elle l'eut trouvé, d'écouter favorablement le récit des alarmes de

s'il avait oublié qu'il eût une mère sur la terre. Aux noces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il allait opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, et que c'est à son Père seul à lui marquer les temps et les moments où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer. Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'ange lui-même lui avait donnée, et leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre que ceux qui observent la loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mère et ses frères l'attendent avec impatience, il répond qu'il ne reconnaît pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté de son Père qui est dans le ciel. Enfin partout elle paraît oubliée ; et toutes les fois que les évangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jésus-Christ envers elle.

Telle avait été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissements et par des rigueurs de la part de Jésus-Christ, toujours conduite par des voies dures et rigoureuses, elle devait servir de modèle et de consolation aux âmes que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandements, et qu'il livre à tous les dégoûts et à toutes les sécheresses d'une vertu triste et amère. Elle devait leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens et de la nature, a son mérite et ses avantages aux yeux de la foi ; que c'est d'ordinaire la voie des âmes pures et parfaites ; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la faiblesse plutôt que les fruits de la vertu ; que la foi seule des promesses doit soutenir l'âme fidèle ; que suivre Jésus-Christ, par le seul attrait des consolations attachées à son joug, c'est courir après soi-même ; que le caractère de la foi est d'attendre, de soupirer et de souffrir ; que le temps de la vie présente est le temps des privations, et non des consolations ; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché ; et que plus il veut s'unir une âme par une foi vive et fervente, plus il la prive de ces consolations humaines, pour lui rendre cet exil encore plus insupportable, pour rallumer chaque jour en elle le désir de cette patrie immortelle, où, pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien inestimable ; et où la vérité, vue à découvert, paraîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est.

Et en effet, l'état de la foi où nous vivons ne consiste pas seulement dans la soumission de l'esprit à des vérités qui ne nous sont pas encore montrées par des lumières claires et évidentes, mais encore par l'adhérence du cœur à des biens invisibles et éternels, dont la beauté ne se fait pas encore sentir à nous par des goûts et des plaisirs sensibles. La foi renferme donc deux privations essentielles, une privation de lumière et une privation de plaisir : il faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, et aimer, pour ainsi dire, ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité, et de sentir toujours

son amour, il ne l'entretient que des peines qu'il doit souffrir dans sa passion. Aux noces de Cana, de peur que Marie, qui y était présente, ne partage avec lui la gloire du prodige qu'il y opère, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Si les femmes de Jérusalem, charmées du bonheur qu'elle possède, appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il rejette ces louanges, et leur annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui font la volonté de son Père. Enfin partout on la voit rebutée ; et toutes les fois que l'Evangile nous rapporte quelques traits de sa vie, c'est pour nous rappeler le souvenir des rigueurs de Jésus-Christ envers sa mère.

Telle avait été la vie de Marie sur la terre. Toujours éprouvée par des rigueurs et des délaissements de la part de Jésus-Christ, toujours privée des consolations dues à sa piété, et toujours conduite par des voies dures et épineuses, elle devrait servir de modèle à ces âmes justes et pieuses, que le Seigneur éprouve par des contradictions, qu'il livre à toutes les rigueurs d'une vertu triste et amère. Elle devrait leur apprendre que si la chair se révolte contre ces amertumes, l'esprit doit se soumettre ; que le dégoût de la nature est avantageux au goût de la foi[1] ; que les douceurs que le monde joint à la vertu sont plutôt des ménagements de l'amour-propre que des fruits de la vertu ; que suivre Jésus-Christ tout seul, est le moyen de goûter un jour les consolations attachées à son joug ; que souvent l'on ne cherche dans la piété qu'à dédommager son amour-propre ; que l'on confond souvent les effets de celui-ci avec ceux de la grâce ; que le temps présent est un temps de privation et non de consolation ; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché, et que plus il voit une âme attachée à son service, plus il la prive de ces consolations sensibles que le monde donne, pour lui rendre cet exil plus insupportable, et par là la faire mériter davantage. Heureux le temps où finira cet exil, et où la vérité qu'alors nous verrons à découvert, nous paraîtra toujours aimable, parce que nous la verrons telle qu'elle est ! Car ne vous y trompez pas, l'état d'ici-bas ne console que dans l'espérance de l'autre ; la gloire qui n'est point encore

[1] On voit comment Massillon, vieillissant, s'était débarrassé des moindres traces de mauvais goût, restes de sa jeunesse, qu'on retrouve encore dans les recueils de Trévoux.

qu'elle est aimable; mais il faut mériter cet état heureux, en sacrifiant sans cesse nos propres lumières aux lumières et aux vérités que nous ne voyons pas, et les plaisirs sensibles qui nous environnent, aux plaisirs invisibles et seuls dignes du cœur, que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des âmes justes et privilégiées ces dons ineffables qui leur sont préparés dans le ciel. Il én est qu'il favorise de lumières extraordinaires, et auxquelles il révèle, comme à Paul, des secrets et des mystères qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets et indicibles que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés, et qui, ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligées de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons ou qu'il les modère. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la foi; l'illusion même y est à craindre; notre siècle [1] et les siècles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénèrent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu; souvent ces lumières extraordinaires qu'on croit venir du ciel, sont des lueurs trompeuses qu'une imagination échauffée et séduite produit, et qu'une vanité secrète consacre; et les Priscille nous ont instruits à nous défier d'une voie qui, sous prétexte de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice. Souvent ces goûts sensibles et abondants, qu'on croit être le fruit de la grâce, sont des sentiments humains, qu'une tendresse naturelle excite, et qui flattent la cupidité sans corriger la vertu; et tandis qu'on se croit plein de Dieu, on n'est rempli que de soi-même. La voie des privations est toujours la plus sûre, parce qu'elle est la plus conforme à l'état ordinaire de la foi. Ainsi, loin de se décourager des dégoûts qu'on éprouve dans les voies de Dieu, et de se persuader que nos hommages ne lui plaisent pas, parce que nous n'y trouvons aucun plaisir nous-mêmes, il y a bien plus lieu de présumer que plus les devoirs que nous lui rendons nous coûtent, plus ils ont de mérite à ses yeux, et que les mêmes dégoûts qui font la peine et la tristesse de notre vertu, en font en même temps la sûreté et l'excellence.

Voilà les délaissements que Marie avait éprouvés sur la terre. Il était donc juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de sa mort; qu'il fût le spectateur de ce dernier combat; qu'il vînt la soutenir dans cette dernière heure; qu'elle fît entre ses bras le sacrifice de sa vie; qu'il fût lui-même son ange consolateur; et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à cette âme impatiente d'être réunie à lui, qu'il avait paru presque toujours se refuser et se cacher, pour ainsi dire, à elle sur la terre.

La seconde amertume que je remarque dans la vie de la sainte Vierge est une amertume de zèle. Avec quelle douleur voyait-elle l'inutilité des prodiges, des instructions et de tout le ministère de Jésus-Christ dans la Judée; les piéges que les scribes et les pharisiens dressaient à son innocence; la défection même de ses disciples; sa mort cruelle et ignominieuse; l'ingratitude et l'endurcissement d'un peuple qui le rejettait; toutes les promesses faites à leurs pères, tous les soins que le Seigneur avait

[1] Madame Guyon.

montrée est douteuse, et on ne la connaîtra qu'en la voyant à découvert.

La foi renferme donc deux privations, une privation de lumière et une privation de plaisir; il faut croire ce qu'on ne voit pas, et aimer ce que l'on ne sent pas. C'est le privilége des bienheureux de voir ce qu'on croit, et de sentir combien ce qu'on désirait est aimable; mais ici-bas il faut croire sans voir et aimer sans sentir; il faut que les plaisirs sensibles du corps cèdent aux plaisirs invisibles de l'esprit.

Ce n'est pas que le Seigneur ne fasse quelquefois sentir du plaisir aux âmes qui le servent; mais ce plaisir sort du caractère de la vertu qui ne fait goûter que des rigueurs et de l'amertume. On doit croire les démarches de la grâce sans démonstrations humaines; la voie de l'incertitude est toujours la plus sûre, parce qu'elle est la plus propre à se dédommager des ténèbres de la foi. Loin de nous ces téméraires chrétiens qui voudraient tout approfondir avant de rien aimer! Il est bien plus avantageux et plus raisonnable de penser que plus nous coûte ce que nous faisons pour Dieu, plus notre mérite est grand devant lui, et que cette obscurité qui fait le dégoût de la foi, en fait aussi l'excellence.

Voilà les délaissements que Marie éprouva d'abord dans sa vie. Il était donc juste qu'elle reçût à sa mort une consolation de force et de courage; il était juste que Jésus-Christ qui avait été le spectateur de ce premier combat, vînt la soutenir dans le dernier, et que cette mort, si affreuse pour les autres, devînt douce pour elle; il était juste que ces peines et cette amertume qu'il lui avait voulu faire sentir pendant sa vie, fussent changées à sa mort en consolations, et que l'amour de ce cher Fils, qui avait toujours été caché sous des rigueurs apparentes, se fît sentir à la mort de Marie par des douceurs ineffables.

La deuxième amertume que je découvre dans la vie de Marie fut une amertume de zèle. En effet, l'amour tendre qu'elle por-

pris autrefois de Jérusalem, terminés par sa réprobation et par sa perte ! Le malheur de ses frères selon la chair faisait son occupation la plus triste et la plus ordinaire ; elle offrait sans cesse pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abraham, des David, des prophètes, pour apaiser la colère de Dieu, et adoucir par la mémoire de ces hommes fidèles les crimes de leurs descendants. Aussi dans l'Evangile on nous la représente partout, recueillie, occupée des malheurs de Jérusalem et des desseins de colère que le Seigneur allait faire éclater sur cette ville infidèle.

Il fallait qu'elle apprît aux âmes justes, et à celles surtout qu'un saint asile met à couvert des périls du monde, à s'occuper souvent aux pieds des autels des maux et des besoins de l'Eglise ; à gémir sur les scandales qui la déshonorent ; à solliciter les grâces du ciel pour leurs frères selon la chair, que le torrent des plaisirs et des tentations humaines emportent, et qui vivent dans un oubli entier des choses du ciel.

Ce fut un des principaux motifs qui détermina le saint fondateur [1] des vierges ferventes qui m'écoutent [2], à élever ces pieux asiles où elles répandent aujourd'hui avec tant d'édification sur toute l'Eglise la bonne odeur de Jésus-Christ. Il voulut assembler, sous les mêmes lois de la charité et du dépouillement religieux, des âmes innocentes qui, cachées dans le secret du sanctuaire, pussent gémir, comme la colombe, sur les maux qui affligent l'Eglise, demander tous les jours au Seigneur, des pasteurs vigilants pour la conduire, des docteurs éclairés pour la défendre, des prêtres irrépréhensibles et zélés pour l'édifier, des princes religieux pour la protéger et pour l'étendre ; demander l'extinction des schismes et des erreurs, le triomphe de la vérité, la cessation des contentions et des troubles, l'établissement de la paix et de la charité ; demander des lumières et des secours puissants pour les ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu, et qui travaillent à rappeler les pécheurs de leurs voies égarées ; enfin être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des fidèles, les ressources des maux de l'Eglise, les victimes des péchés d'autrui ; et dans les larmes et les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs frères. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, du progrès de la foi et de la piété, ce désir de la conversion des pécheurs et de l'accroissement du règne de Jésus-Christ sur la terre, qui est comme l'âme et le caractère particulier de ce saint institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs et aux macérations continuelles de la pénitence ; ici on se consacre aux gémissements de la prière et aux saintes amertumes du zèle et de la charité.

Et voilà cette amertume de zèle et de douleur, qui avait toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptait pour rien sa propre gloire, son élévation de grâce, de lumière et de dignité, tandis qu'elle voyait le nom de son Fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejeté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses disciples persécutés, et Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est par-

[1] Saint François de Sales, fondateur de l'ordre de la Visitation.

[2] Les religieuses de la Visitation de Chaillot, où était la reine d'Angleterre. — Note du premier éditeur.

tait à Jésus, fut la cause de ses plus grandes douleurs. Avec quelle alarme vit-elle les piéges que les Scribes et les Pharisiens tendaient à l'innocence de son Fils ! La fuite de ses disciples qui l'abandonnaient ; la perfidie d'un de ses apôtres ; l'infidélité de l'autre ; la mort ignominieuse qu'on lui préparait ; l'injustice du peuple rebelle qui le rejetait ; l'envie cruelle d'un prince qui cherchait à se rassasier de son sang ; le malheur de ses frères selon la chair : tout cela faisait la plus vive de ses amertumes. Elle offrait sans cesse à Dieu, pour apaiser sa colère, les vertus de ses ancêtres, le mérite des Abraham, des David, des Ezéchias, et tâchait de réparer, par la bonne odeur de leurs œuvres pieuses, les crimes de leurs descendants.

De même que le Sauveur avait toujours fait éclater son zèle pour l'établissement de son Eglise, il fallait aussi qu'elle apprît à toutes les âmes justes dispersées dans le monde, et surtout à celles qu'un saint asile a mis à couvert des désordres communs, à prendre part aux biens et aux maux de cette Eglise sainte, à solliciter les grâces du ciel pour leurs frères, que le torrent des plaisirs, des coutumes et des usages emporte.

Oui, elle a voulu rassembler cette petite troupe de vierges fidèles, d'âmes justes, qui, cachées dans le fond d'un cloître, puissent sans cesse gémir, comme la colombe, pour faire descendre de nouvelles grâces sur l'Eglise de Jésus-Christ, qui s'appliquent à demander sans cesse des docteurs intrépides pour la défendre, des prédicateurs zélés pour l'éclairer, des prêtres saints pour l'édifier, des princes religieux pour l'étendre ; à demander la destruction des schismes et des hérésies, le renversement du libertinage, des vanités, des spectacles, des modes et du luxe ; à demander des ministres prudents et laborieux qui, réunis sous un saint chef, travaillent sans cesse, soit pour être les restaurateurs de la première ferveur de l'Eglise, soit pour en maintenir la pureté par leur saine doctrine, soit pour venger sur leur chair innocente les intérêts de Dieu et réparer les fautes de leurs frères.

Ce fut le désir de ces grands avantages qui remplit de tristesse le cœur de Marie, et qui fut pendant sa vie la plus grande de toutes les amertumes ; et voilà pourquoi cette amertume de zèle s'est changée à sa mort en une consolation de joie et d'allégresse.

fait, est moins touché de ses propres intérêts que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnaissez à ces traits, vierges saintes, la foi et le zèle ardent de la pieuse princesse [1] qui vous anime ici par ses exemples; l'égarement et l'incrédulité de ses peuples la touche plus que leur révolte et leur défection ; et elle gémit bien plus sur la perte de leur foi que sur celle de sa couronne.

Il fallait donc que ce zèle d'amertume et de douleur, qui avait rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déjà dissipés, et son âme sainte entrant déjà dans la lumière inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes et adorables de la sagesse divine sur les événements de sa vie, qui avaient tant contristé son zèle et sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devait revenir aux hommes des opprobres de son Fils et de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Eglise allait retirer de leur haine envers Jésus-Christ; ce nombre infini de martyrs qui rendront gloire à Dieu par leurs tourments et par leur patience; cette multitude de fidèles, qui remplacera abondamment la Jérusalem incrédule, et qui croîtra du sang même des martyrs; les tyrans désarmés par la faiblesse de l'Evangile; les Césars convertis par l'opprobre de Jésus-Christ; les philosophes ramenés par la folie de la croix; la pompe et la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ces tristes commencements; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même, et son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des fidèles.

C'est ainsi qu'une âme juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes les raisons de la sagesse divine dans les divers événements de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgrâces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avait presque toujours vécu, avaient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avait ses raisons et ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avait conduite; que tout à son insu coopérait à son salut; que les contradictions mêmes qu'on suscitait à sa piété, étaient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice et la perfidie qu'elle avait éprouvée de la part de ceux mêmes qui lui devaient une inviolable fidélité, n'était qu'un moyen dont Dieu se servait pour purifier sa foi; que ces événements si tristes, et qui en renversant sa fortune paraissaient en même temps si funestes à la religion, n'étaient que des voies sûres et secrètes, par où Dieu voulait la sanctifier; et que la justice de Dieu sacrifiait des peuples et des royaumes entiers qu'il livrait à un esprit d'erreur et de révolte, qu'elle les sacrifiait, dis-je, à sa sûreté et à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme et de l'erreur, qui avait si fort contristé son zèle et sa piété, servait à fortifier dans la foi un petit nombre d'âmes justes, qui vivaient au milieu de la contagion, sans en être infectées; que les maux de l'Eglise, dont elle gémissait, contribuaient à sa gloire et à son triomphe; et qu'enfin, en n'exauçant pas les désirs de son cœur, le Seigneur les accomplissait d'une manière plus glorieuse à la foi et plus utile à son salut [1].

Hélas! mes Frères, on regarde présente-

[1] La reine d'Angleterre. — Note du premier éditeur.

[1] Tout ce morceau est une allusion à la vie de la reine d'Angleterre, allusion moins marquée, mais bien touchante aussi, dans le texte de Trévoux.

Son âme sainte, entrant dans les vues de Dieu sur elle, voit à découvert en mourant les raisons profondes, qui avaient tant contristé son zèle pendant sa vie. Elle pénètre dans les desseins de Dieu, et plaignant l'endurcissement des Juifs, elle aperçoit les grands avantages que l'Eglise allait en tirer, la gloire que les bourreaux mêmes rendraient à la vérité de celui qu'ils avaient mis à mort; les tyrans désarmés par les plus faibles défenseurs de l'Eglise; les Césars vaincus par la simplicité de l'Evangile; les pécheurs insignes convertis par la grâce de Jésus-Christ; la pompe et la magnificence de l'Eglise qui succéderait à la faible obscurité de son commencement; la religion de Jésus-Christ élevée sur les ruines de la synagogue; et son culte devenu un des points les plus scrupuleusement observés parmi ceux qui le méprisaient.

C'est ainsi que l'âme juste à la mort découvrira les vues de Jésus-Christ dans tous les divers événements de la vie; qu'elle verra que son affliction, qui avait tant coûté à la sensibilité de son cœur, lui procure le plus grand de tous les biens; c'est alors que les secrets de Dieu sur elle lui seront par avance manisfestés, lui découvriront que tout ce qu'elle a enduré de peines, coopérera à son salut; que les contradictions qu'on lui suscitait, étaient des coups favorables de la miséricorde de Dieu; que la malice des hommes n'était qu'un instrument dont Dieu se servait pour l'éprouver, et que, quoique ce Dieu lui parût rude et cruel, tout ce qu'il faisait à son égard, il le faisait en faveur de son salut. Quelle consolation, pour une âme telle que celle de Marie, de voir que rien de ce qu'elle a fait et souffert, ne périsse pour elle, que tout ce qu'elle a reçu de mépris et de contradictions, lui ait mérité les caresses et les chastes délices de son Dieu; que ces jours, consacrés à la re-

ment l'obscurité où vivent les âmes justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses prétentions, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines; on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse; on regarde les œuvres de miséricorde et les saintes agitations, dont elles se font des affaires sérieuses, comme de pieuses inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zèle consacre. Mais, dans ce dernier moment, tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde nous paraîtra insensé et puéril; ces actions célèbres que les hommes avaient si fort admirées; ces entreprises conduites avec tant de secret et de sagesse; ces victoires, ces succès, ces talents éminents qui nous feront jouer un si grand rôle dans nos histoires, tout cela nous ne le regarderons plus alors que comme des scènes puériles et des amusements d'enfant. Toute notre vie nous paraîtra une enfance continuelle; tout ce que nous avons souffert pour le monde; ces soins pour acquérir une vaine réputation; ces efforts pour parvenir; ces complaisances et ces assujétissements qui avaient tant coûté à notre fierté; ces attentions pour des maîtres qui en avaient si peu pour nous; de toutes ces peines il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos désirs et tous nos soins n'avaient pour objet que des fantômes; que nous courions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit; et que l'accomplissement même de nos désirs aurait été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes : « Fallait-il tant s'agiter pour ne rien faire? Hélas! fallait-il mener une vie si laborieuse, pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompés, et ressembler à ceux qui se sont fatigués en suivant une fausse route, et qui ne se ravisent enfin que lorsque les forces leur manquent, et qu'il n'est plus temps d'en chercher une nouvelle? Que ne placions-nous mieux nos soins et nos peines! Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles; les faveurs du ciel, les biens éternels, il suffisait de les désirer pour les obtenir ».

Aussi la dernière amertume de la vie de Marie sur la terre, avait été une amertume de désir. Depuis surtout que son cher Fils eut quitté la terre, tous les désirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité; elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil; séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel. Ainsi étrangère sur la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle disait sans cesse comme l'épouse : *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.* Sans cesse, comme le Prophète, elle se plaignait de la durée de son pèlerinage; sans cesse elle disait comme lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle? quand paraîtrai-je devant la face de mon Seigneur* [1]? Morte à toutes les créatures; plus unie à son Fils par les efforts vifs et continuels d'un cœur qui s'élevait sans cesse vers le ciel, qu'atta-

[1] Ps. XLI, 3.

traite et à la pénitence, soient mis au nombre de ses plus heureux moments; que ces jours qui n'ont été aperçus que de Dieu seul, soient récompensés au centuple; et que ces heures, ensevelies dans les ténèbres de la solitude, méritent d'être comptées parmi ces actions éclatantes qui vont l'accompagner dans l'éternité; et que ce sont là les seules richesses qui deviennent immortelles!

On regarde maintenant la vie des gens du monde, leurs plaisirs, leurs intrigues, leurs espérances, leurs possessions, comme quelque chose de doux et d'agréable. Mais dans ce dernier moment tout ce qu'il y a de plus éclatant paraîtra ténébreux et horrible aux yeux de l'âme chrétienne. Ces grandes entreprises passeront pour des inutilités, ces vastes projets d'honneur ou de fortune, ces songes agréables, ces agitations continuelles pour paraître grand sur la terre, ces empressements pour une vaine créature, ces attachements si fatigants pour des objets qui en valent si peu la peine, tout cela ne passera que pour des fantômes qui ne sont plus. Toute la vie ne paraîtra alors qu'un grand vide, où l'on ne verra rien qui doive subsister, et où nous ne sentirons rien de plus réel de nos peines, que le triste regret de les avoir perdues. Hélas! c'est alors qu'à la vue de nos chagrins et de nos amertumes, nous dirons : « Quoi! fallait-il donc tant se fatiguer pour ne rien faire? Ah! que ne placions-nous mieux nos soins et nos peines! Que ne nous choisissions-nous un ami puissant et fidèle, auquel nous missions notre confiance! Nous serions du moins assurés de trouver en lui un protecteur charitable, un ami magnanime dans le sein duquel nous eussions consommé nos travaux et trouvé notre tranquillité ».

Enfin la dernière amertume de la vie de Marie fut une amertume de désir. Depuis que Jésus-Christ eut quitté la terre pour aller prendre place à la droite de son Père, tous les désirs du cœur de Marie l'accompagnèrent jusque dans le sein de l'éternité; dès ce moment elle ne regarda plus la terre que comme un exil; tous ses regards, ses pensées, ses désirs, ses affections suivirent Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi cachée sur la terre, inconnue au monde, et connue de Dieu seul, elle ne vivait plus que dans le silence, dans l'oraison et dans les transports de la plus haute contemplation. Sans cesse elle disait à son cher Fils : *Quand paraîtrai-je devant la face de mon Seigneur?* Détachée de tout le reste pour s'aller unir à l'objet qu'elle aimait, elle mourait tous les jours de douleur et de tristesse; et l'ardeur de ses tendres désirs faisait la plus vive force de son amertume.

chée à la terre par les faibles liens qui l'y retenaient encore; déchirée, pour ainsi dire, et par le mouvement rapide qui portait sans cesse son âme vers son Seigneur, et par le poids d'un corps terrestre qui l'arrêtait encore ici-bas, elle mourait tous les jours d'amour et de tristesse; et la véhémence de ses désirs, qui faisait la plus parfaite de ses vertus, faisait aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent encore à la terre; nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce que souffre une âme, qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, et qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes et de tentations, sans cesse exposée à le perdre, et jamais sûre de le posséder. Nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions, sont des inquiétudes secrètes de nos crimes, sont des mécontentements d'un monde qui nous a trompés, sont un rassasiement de toutes les créatures dont nous avons abusé, sont des recherches de nous-mêmes. Nous sommes fâchés de ne rien trouver ici-bas qui puisse nous rendre heureux, et nous voudrions, parmi les objets sensibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût se reposer, et qui fût capable de le fixer et de le satisfaire.

Parmi les âmes mêmes consacrées au Seigneur, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil et l'éloignement où nous y vivons de Dieu. On sent la durée de la croix qu'il faut porter pour être disciple de Jésus-Christ; on sent la tristesse et les amertumes de la vertu : mais on ne sent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment; on ne sent pas les ténèbres d'une raison déchue de sa dignité, tout enveloppée dans les sens, et qui ne voit plus que confusément les lumières éternelles de la vérité, en quoi consistait toute sa félicité et toute son excellence ; on ne sent pas la faiblesse et l'impuissance d'une volonté née pour jouir de Dieu, et qui a besoin de se faire une violence continuelle pour se défendre de l'amour injuste des créatures et pour aimer l'Etre suprême ; on ne sent pas, en un mot, cette contrariété de désirs entre la loi des membres et la loi de l'Esprit qui rend la servitude du corps si humiliante et si insupportable à l'âme fidèle. Ces grandes sources des larmes et de la tristesse des saints sur la terre, et qui forment proprement l'état et la vie de la foi, n'entrent pour rien dans notre piété; et la raison en est qu'avec le nom et les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangères nous occupent encore; mille attachements frivoles partagent, affaiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu; mille erreurs, qui naissent de la faiblesse de notre foi, nous font perdre de vue les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injustes, le désir des biens éternels absolument éteint, parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent et qui nous attachent, nous perdons la grâce à notre insu. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivants, et sans que nous sachions par quel endroit la mort est entrée dans notre âme.

Nous ne sentons point jusqu'où peut aller l'excès de cette perte, nous qui sommes encore attachés à la terre, qui tenons encore à tout ce qui nous environne, qui sommes encore liés au monde, à nos amis, à nos biens, à notre réputation, à notre fortune, à notre corps, à nos passions, à nos vices, à nous-mêmes. Nous ne sentons point les transports d'une âme qui ne vit plus que pour son Dieu, nous qui voulons toujours vivre dans cet exil, séjour malheureux de toutes sortes de tentations; toujours exposés à perdre ce Dieu qui doit être l'unique objet de nos désirs, et jamais assurés de le posséder. Nous nous dégoûtons, il est vrai, de nos plaisirs ; nous sommes mécontents des manières que le monde exerce à notre égard; nous nous rassasions des folles créatures dont nous avons abusé si longtemps; nous nous lassons dans les voies d'iniquité; et parmi tous ces ennuis et ces dégoûts nous portons notre cœur avec peine, nous en sommes embarrassés, et nous voudrions presque sacrifier les objets qui nous rebutent de la sorte; mais quelque dégoûtés et lassés que nous soyons de ce monde, nous n'en sommes point tout à fait détachés.

A envisager la tristesse de cet exil auquel il faut se condamner, on sent le poids du joug qu'il faut porter, on connaît l'amertume des vertus qu'il faut pratiquer, on rappelle l'agrément de ce monde qu'il faut mépriser, on considère l'austérité de cette pénitence qu'il faut embrasser. Voilà la source funeste des dégoûts humains qui rebute si souvent les âmes chrétiennes; mais on n'y sent point la privation de ces biens ineffables que le Seigneur prépare à ses élus ; on n'y pèse point la perte qu'on fait d'une éternité de délices ; on n'y goûte point le bonheur attaché à la vie des justes; on n'y envisage point le terme qui nous attend; on ne fait point d'attention qu'en s'attachant à ce monde qui passe, on est déchu de sa dignité qui nous porte vers le ciel, on ne trouve que de la confusion dans ses sens, du trouble dans son imagination, et on ignore en quoi consiste l'excellence de son état; on ne sent point ces nobles transports d'une âme née pour aimer et posséder son Dieu ; on n'envisage point cette contrariété éternelle qui est entre le corps et l'esprit, et qui rend sa condition si triste et si humiliante. Nous sentons nos peines et nous ne considérons pas nos misères.

Mais l'âme sainte, toute renfermée dans la charité, et dont

Mais l'âme sainte de Marie ne trouvait plus rien en elle qui ne vînt de la grâce : plus de désir que pour le ciel, plus de mouvement que pour son Dieu, plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette âme pure, dont le cœur n'était pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains et injustes, et toute recueillie dans la charité, sentait toute la désolation qu'inspire un amour violent, lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse, le but de tous ses désirs. Elle retrouve ce qu'elle avait comme perdu : elle va rejoindre ce cher Fils, que la malice des hommes ou plutôt les ordres rigoureux de son Père avaient séparé d'elle. Mais ce n'est pas seulement son cœur qui va se réunir à ce qu'elle aime; son amour n'a plus rien à désirer; on rend sa félicité entière et accomplie. On ne laisse pas attendre à son corps la rédemption parfaite sous l'empire de la mort; on lui avance ce moment heureux de délivrance, qui n'est marqué pour les élus qu'au jour de la révélation; et elle va voir dans sa chair son Sauveur qui en était le chaste fruit. Quelles furent alors les consolations ineffables de cette union si longtemps désirée! Et qui pourrait exprimer ici les transports du cœur de Marie à la vue de son Fils glorieux et immortel, adoré des anges et des saints, et lui découvrant les richesses incompréhensibles de sa divinité et de sa gloire [1]? Mais ce sont là des secrets que l'œil n'a jamais vus, et que le langage de l'homme ne saurait faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes Frères, c'est que la mort n'a rien que de consolant pour une âme juste. Elle ne la sépare que de ce qu'elle n'avait jamais aimé : d'un monde qu'elle avait trouvé plein d'ennuis et de piéges; d'une terre où elle avait toujours vécu comme étrangère; d'un corps qu'elle avait toujours haï, combattu, crucifié, et qui avait été la matière de toutes ses tentations et la source de toutes ses peines; de toutes les créatures qui, en soulageant ses besoins, les multipliaient et aggravaient sa servitude. Elle s'applaudit d'avoir méprisé des biens qui vont lui échapper; de n'avoir pas mis sa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr; et de n'avoir pris des mesures que pour une autre vie, où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin à ce moment heureux, qui va la rendre à son Seigneur, en qui seul elle avait toujours mis toute sa confiance; à ce moment, qui va finir une vie triste, mortifiée, périlleuse, lugubre, et commencer le jour serein de l'éternité.

Oui, mes Frères, le véritable secret de trouver la mort douce et consolante, c'est de se détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlèvera; c'est de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachements si chers qu'elle rompra; c'est de s'accoutumer à vivre seul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent; puisque la mort n'est que la solitude éternelle de l'âme avec Dieu [1]. Le pécheur meurt bien plus, pour ainsi dire, que le juste : il meurt à tout ce qui l'environne, parce qu'il tenait à tout. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure : il meurt à son corps qu'il avait toujours idolâtré; il meurt à ses biens et à ses places, qui avaient

[1] Quel pur et touchant sentiment de piété respire dans cette magnifique exclamation!

[1] Comment, même dans cet admirable chef-d'œuvre d'éloquence et de foi, ne pas s'arrêter devant cette sublime définition de la mort?

le cœur n'est point répandu comme le nôtre vers les objets bas et terrestres, ah! cette âme sainte sent tout ce que l'amour le plus violent lui fait sentir. Ainsi la mort, loin d'être la fin de ses délices, n'est que le commencement des consolations de sa tendresse; elle se réjouit en songeant, comme Marie, qu'elle va rejoindre le cher objet que cette terre d'exil avait séparé d'elle. Mais ce n'est point seulement son cœur qui goûte ces consolations; Jésus-Christ, qui veut rendre sa félicité entière et accomplie, ne laisse pas attendre à son corps ce dernier jour où tous les autres doivent être revêtus de l'immortalité; elle va jouir dans le ciel des consolations qui lui sont préparése. Ah! qui pourrait dire quelles furent alors les douceurs ineffables de cette réunion si longtemps désirée, et à la vue de son fils tout brillant de gloire, l'admiration des anges et le bonheur des saints? Mais ce sont là des secrets de la divine Majesté que l'œil n'a jamais vus, l'oreille jamais entendus, et que l'esprit de l'homme n'a jamais compris.

Ce qui nous regarde ici, au sujet de la fête de Marie, c'est que la mort l'ayant séparée d'un monde trompeur et passager, qui n'est plein que de ces hommes avec qui l'on ne trouve jamais ni sincérité, ni droiture, ni solidité, ni bonne foi, ni justice, ni charité; que l'ayant fait sortir d'une terre où l'on doit toujours se regarder comme chargé d'un corps qu'on devrait sans cesse crucifier comme la matière de ses tentations, elle s'applaudit de n'avoir point mis sa confiance dans les hommes, de n'avoir point fait consister son bonheur, sa joie, son plaisir, dans un monde qui va périr; de ne s'être point sacrifiée pour un monde où toutes les conditions sont malheureuses et un esclavage perpétuel; elle touche enfin à ce moment souhaité qu'elle va être réunie à ce cher Fils qu'elle désire depuis si longtemps, à ce moment heureux qui va commencer le bonheur de l'éternité, à ce moment fortuné qui va la délivrer de ce corps de mort, de ces tentations de la chair, et qui va la dérober au caprice et à la bizarrerie des hommes pour l'attacher à Dieu seul et la rendre participante de sa gloire.

Oui, mes Frères, le véritable secret pour trouver la mort

fait l'unique objet de ses soins et de ses désirs ; il meurt à ses plaisirs, dont il était l'esclave; à ses espérances, sur lesquelles il s'appuyait; à ses édifices superbes, au milieu desquels il croyait s'être fait une demeure éternelle; à toutes les créatures presque, qui servaient toutes à ses passions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes qui l'attachent encore à la terre! Il souffre mille morts dans une seule : toutes ces séparations portent chacune leur mort particulière dans son âme; et le Prophète a raison de dire que la mort du pécheur est la plus douloureuse et la plus amère de toutes.

Heureuse donc l'âme qui, comme Marie, morte à tout depuis longtemps, n'éprouve alors de nouveau que le plaisir de n'avoir plus rien à sacrifier à l'Époux céleste ; et qui, habitant déjà par le cœur dans le ciel, ne laisse sur la terre que les exemples d'une vie sainte et le souvenir d'une mort précieuse! Mais si la mort de Marie fut toute remplie de consolations qui la dédommagèrent des amertumes qu'elle avait éprouvées durant sa vie, elle fut aussi accompagnée d'une gloire qui répara les abaissements qu'elle avait soufferts sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE.

Plus le Seigneur veut élever une âme à un degré sublime de grâce, de lumière et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux yeux des hommes; et comme s'il était jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable, qui est le fruit tout seul de la justice et de la sainteté.

Les abaissements de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparaient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre, les voies par où elle y est conduite, sont des voies d'humiliation et d'obscurité. Or, je remarque trois sortes d'abaissements dans la vie de la sainte Vierge : un abaissement de privation, un abaissement de dépendance, et un abaissement de confusion et de mépris ; et je dis que son assomption dans le ciel lui rend aujourd'hui une triple gloire, proportionnée aux abaissements de sa vie mortelle : une gloire d'élévation et d'excellence, une gloire de puissance et d'autorité, une gloire de vénération et d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considère la vie de la sainte Vierge sur la terre, plus on y découvre une suite non interrompue de privations tristes et humi-

pleine de consolations, c'est de se détacher de tout ce qui nous environne sur la terre, de renoncer à ces attachements si chers; c'est de nous accoutumer à vivre seuls avec Dieu, et de nous éloigner de toutes les créatures qui peuvent nous séduire et nous attirer à elles. Le pécheur meurt à bien plus de choses que le juste : il meurt à tout ce qu'il a le plus aimé; tout ce qui l'environne forme autant de liens qu'il faut qu'il rompe : il meurt à sa chair qu'il avait toujours idolâtrée, à ses biens dont il était enchanté, à sa science dont il était enflé, à ses plaisirs dans lesquels il était engagé, à ses espérances dont il était flatté, à son luxe par lequel il se distinguait, à ses édifices superbes dans lesquels il se croyait immortel; enfin il meurt à toutes les créatures qu'il avait fait servir à ses passions; que de liens ne faut-il donc pas qu'il rompe! Il se tourmente à la mort, il s'agite comme pour se dérober à sa triste destinée, et le Prophète a raison de dire que la mort des pécheurs est la plus affreuse de toutes les morts

Heureuse donc l'âme qui, comme Marie, se voit libre de tout à la mort, qui comme elle n'a plus de passions à vaincre, plus de tentations à combattre, plus de péchés à expier, plus de monde, de plaisirs, de biens à quitter, plus de regrets à pousser, et qui ne laisse après elle sur la terre que le souvenir heureux d'une mort précieuse! Mais non-seulement le cœur de Marie fut rempli à sa mort de consolations qui réparèrent toutes les amertumes dont il avait été atteint pendant sa vie; il fut encore rempli d'une gloire ineffable qui répare toutes les humiliations extérieures auxquelles elle a été exposée pendant sa vie : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Plus le Seigneur veut élever une âme à un degré sublime de gloire dans l'éternité, plus il s'attache à l'humilier dans le temps; et comme s'il était jaloux de tout autre éclat que du sien, il faut que les saints descendent de la grandeur que le monde donne, pour mériter d'être élevés à celle que le Seigneur prépare.

Les abaissements de Marie sur la terre sont une belle preuve de cette vérité. Comme les desseins adorables de Dieu lui préparaient la plus haute élévation dans la gloire, les voies par où il veut l'y conduire, sont des voies d'obscurité et d'humiliation. Or, trois sortes d'abaissements ont paru dans la vie de Marie : un abaissement de privation, un abaissement de dépendance et un abaissement de mépris; et je dis qu'on lui rend à la mort une triple gloire pour ces trois abaissements; on lui rend une gloire de lumière et de clarté, une gloire de puissance et d'autorité, une gloire de vénération et d'hommage. J'espère que vous serez attentifs à une matière si digne d'attention.

Je dis que le premier abaissement de Marie était un abaissement de privation. En effet, plus on considère sa vie de près, plus on y découvre de priviléges, plus on la voit triste et humiliée. Nulle créature n'avait reçu de plus grandes faveurs sur la terre. Sortie de la race de David, elle devait jouir des priviléges de son rang; prévenue dès sa naissance des plus grandes grâces du Seigneur, choisie pour être la mère de Dieu, tous ces dons et cette auguste qualité rehaussaient encore infiniment celles qu'elle avait reçues de la nature; cependant aucun de ces titres n'a paru en elle sur la terre. L'éclat de sa naissance fut toujours terni par l'obscurité de sa fortune; l'abondance de ses grâces fut obscurcie par les ténèbres de la nature; et, seule des filles de Nazareth qui eut reçu de si grandes marques de distinction, elle fut cependant celle qu'on

liantes : première sorte d'abaissement. Aucune créature n'avait jusque-là reçu du ciel des titres plus augustes et plus sublimes que cette sainte fille de Juda. Elle était née du sang de David ; le privilége de sa grâce avait prévenu même celui de sa naissance ; elle était vierge dans sa fécondité ; enfin l'auguste qualité de Mère de Dieu rehaussait en elle tous les autres titres qu'elle tenait de la naissance et de la grâce ; et cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle, tandis qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune ; l'excellence de sa grâce fut toujours cachée sous une vie simple et commune ; l'élévation de sa dignité et le titre auguste de Mère de Dieu fut comme démenti par la ressemblance de l'homme que son Fils avait prise ; la Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth ; rien ne la distingue des autres mères de Juda. Elle laisse les hommes dans l'ignorance des grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle ; elle ne s'empresse pas de les détromper et de découvrir les merveilles de Dieu ; elle souffre la privation de tout ce qu'elle est de grand ; c'est-à-dire de la plus grande gloire qui puisse être communiquée à une pure créature ; elle porte ce dépouillement avec joie ; il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité ; et ravie de vivre dans cette privation, elle souhaite seulement que la gloire de son Fils soit connue et son royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que par des privations continuelles la sagesse de Dieu préparait cette âme céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avait été de se cacher aux yeux des hommes, et de se confondre avec les autres mères d'Israël ; et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, et de la distinguer par un privilége singulier, et qui devait rendre témoignage dans tous les siècles à son auguste qualité de Mère de Dieu. Son corps pur et sacré, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption ; la vertu du Père la délivre d'entre les morts. Les cieux s'ouvrent pour la recevoir. Comme Jésus-Christ, triomphante et glorieuse, elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils, avec la même chair qu'elle lui avait fournie pour ouvrir le ciel à tous les hommes. Elle est placée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances. C'est cette arche d'Israël, dit le saint évêque de Genève [1], qui, après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, c'est-à-dire dans un état obscur et peu digne d'elle, est enfin introduite avec pompe et avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jésus-Christ n'aurait pas ressuscité tout entier, et qu'une partie de sa chair adorable aurait été assujétie en sa sainte mère à la corruption, si Marie n'eût participé au privilége de sa résurrection glorieuse. Etait-il convenable qu'on laissât sous l'empire de la mort la mère de celui qui était la résurrection et la vie ? Etait-il juste qu'une chair, de laquelle avait été formée la victime qui venait d'ouvrir le ciel aux hommes, n'y fût pas d'abord elle-même introduite ; qu'un corps qu'elle avait préservé par une grâce singulière des souillures inévitables aux enfants d'Adam, participât à leur malédiction, et devînt la proie des vers et de la pourriture ; qu'un corps, qui avait été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel [2] ? Et c'est pour honorer cette mort et cette résurrection miraculeuse, et satisfaire à la piété des fidèles, que l'Eglise a depuis long-

[1] Saint François de Sales, fondateur de la Visitation.

[2] Bossuet raisonne de même à propos de l'Immaculée Conception, mais avec cette incomparable éloquence devant laquelle toute parole pâlit, même celle d'un Massillon, d'un Bourdaloue ou d'un Fénelon.

vit la plus humiliée ; enfin jamais on ne lui vit rendre d'honneurs conformes à la haute qualité où elle était élevée. Elle laissait au Seigneur toute la gloire des grandes choses qu'il avait opérées en elle ; elle fait voir partout la privation de tout ce qu'il y a en elle de grandeur ; rien ne lui échappe ; elle ne dit pas un mot ; elle ne fait pas une démarche qui puisse trahir le serment de son humilité ; et ravie de demeurer dans son humiliation, elle souhaite seulement que la gloire de son Fils soit connue de toutes les nations.

Comme tous ses soins avaient été de se cacher aux yeux des hommes, il semble que le dessein toujours juste du Seigneur fut de l'élever par un privilége spécial à la glorieuse maternité de son Fils. Son corps étant demeuré pur, et son âme n'ayant point vu la corruption, les cieux s'ouvrirent à sa mort pour la recevoir. Comme Jésus-Christ, elle sort triomphante de son tombeau pour aller prendre possession de la gloire, avec la même chair qu'elle avait tant humiliée sur la terre. Placée au-dessus de toutes les puissances et des dominations, elle reçoit plus d'honneurs que tous ces esprits célestes. C'est elle qui, après s'être longtemps ensevelie dans le désert du monde, est enfin élevée dans le temple auguste du céleste Salomon, pour y participer à sa gloire.

Il semble qu'il n'y eût eu qu'une partie de la chair adorable de Jésus-Christ qui fût ressuscitée, si la chair de Marie n'eût

temps institué la fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservait aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes aient ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grâce avait opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilége qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Eglise, et que la piété de nos pères a fait passer jusqu'à nous, comme le gage immortel de leur zèle et de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes Frères, loin de souffrir avec joie les privations qui nous humilient, et qui laissent ignorer aux hommes ce que nous sommes; hélas! tout notre soin est de nous montrer; toute notre vie est une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que, touchés de Dieu et revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talents malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là tous les jours notre sacrifice; qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu; comme si plus nous paraissions nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avait pas fallu que la grâce, qui nous en a dégoûtés, fût forte et abondante; comme si les miséricordes du Seigneur sur nous pouvaient devenir le titre de notre ingratitude, et nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs, devient souvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable; ce qui devrait nous rendre plus méprisables à nos yeux, ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour nos frères. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à la gloire de la vertu; nous voulons qu'on loue en nous et les merveilles de la grâce et les talents de la vanité; et loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes Frères, rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure, nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talents, nos vertus, notre rang et notre naissance. Et jusque dans ces asiles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage qu'on avait semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde et de la naissance; on remonte encore sur une vaine boue qu'on avait foulée aux pieds; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité

participé au privilége de sa résurrection glorieuse; il n'était point juste qu'on comprît sous l'empire de la mort la mère de l'auteur de la vie; il n'était point juste qu'une fois préservée de la tache d'Adam, elle devînt la matière honteuse de la pourriture et la pâture des vers, qu'un corps qui avait servi de sanctuaire au Verbe fait chair, ne fût pas placé lui-même dans le Sanctuaire éternel; et c'est pour répondre à ces justes desseins de la Providence sur Marie, que l'Eglise toujours sage a institué la fête qui nous assemble. Voilà ce que Jésus-Christ réservait à ce premier abaissement de Marie. Comme elle avait toujours caché ce que Dieu avait mis en elle de plus grand, il a voulu la revêtir d'une gloire de lumière et de clarté, et en faire célébrer une fête auguste que l'Eglise honore chaque année, et que la piété de nos pères a fait passer jusqu'à nous.

Pour vous, mes Frères, loin de renvoyer au Seigneur tous les honneurs qu'il pourrait vous attribuer, et de cacher aux yeux des hommes ce que vous avez de grandeur et ce que vous êtes par la noblesse du sang ou par le privilége de la grâce, toute votre vie n'est qu'un artifice de vanité, qu'un désir de plaire et d'être estimé. Loin de vous dépouiller volontairement d'une gloire légitime que vous auriez droit d'attendre des hommes, vous voulez même qu'ils honorent en vous des vertus qui vous manquent, qu'ils respectent un mérite que vous n'avez pas; vous voulez qu'ils croient ce que vous sentez bien que vous n'êtes point. En effet, et malgré le témoignage de nos consciences, nous sacrifions sans scrupule la vérité qui nous humilie à la vanité qui nous flatte. On veut, quand on s'est consacré à Dieu, que le monde nous conserve encore son souvenir, on est encore bien aise de pouvoir faire valoir par là son sacrifice; et quand nous avons donné à Dieu les tristes restes d'une vie déjà plus d'à moitié passée, nous croyons en avoir trop fait, comme si nos péchés pouvaient être expiés à si juste prix, et comme si les miséricordes de Dieu pouvaient devenir des titres qui nous fissent oublier nos misères.

Oui, mes Frères, il n'est rien de plus rare que de voir des gens comblés de quelques grâces et ornés de quelques qualités naturelles, qui cherchent à les cacher et qui se plaisent à être oubliés. Loin de le souhaiter, nous regardons cet oubli comme injurieux; nous voudrions que tous les hommes lussent sur notre front nos vertus, nos talents, notre naissance, notre qualité, pour les honorer et les respecter. Et jusque dans ces asiles saints, où le mépris du monde est la première vertu qu'on est obligé de pratiquer, on aime encore son estime, ses applaudissements; jusque sous l'obscurité du voile, on veut encore faire paraître le fantôme de l'orgueil, et jusque dans le sanctuaire même de Jésus-Christ, l'âme religieuse se fait souvent valoir par d'autres titres que par celui de son épouse.

Le second abaissement de Marie fut un abaissement de dépendance. Elle avait toujours respecté les ordres du Seigneur, en quelque état de la vie qu'elle se fût trouvée, et toujours eu une dépendance entière de la personne de Jésus-Christ,

les distinctions qu'on avait méprisées dans le monde; et dans le sanctuaire même de l'Époux, on se fait valoir par d'autres titres que par le titre sublime de son épouse.

Mais s'il est rare de porter avec foi cet abaissement de privation, dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dépendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre, et dans tous les états de sa vie mortelle, elle avait toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grâce voulait la conduire : tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph ; tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son Fils ; tantôt confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme le maître de ses actions et l'arbitre de sa conduite; tantôt enfin paraissant à la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles ; ne paraissant entrer en rien ; ne s'attribuant rien ; ne voulant pas partager avec les apôtres le gouvernement de l'Eglise naissante; se soumettant à leurs lois et à leur autorité ; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle; sans qu'elle affectât aucune autorité; et se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en était la protectrice et la mère. Oui, Marie comblée de tous les dons et de toutes les lumières; revêtue de la dignité la plus éminente[1] à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre; le plus ferme appui sur la terre, depuis la mort de son Fils, de l'Eglise naissante, en laisse tout le soin aux apôtres, et ne se réserve que la gloire de se soumettre la première à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil et l'inquiétude des fidèles, qui, sans participer à l'éminence de ses dons et de ses lumières, ne peuvent imiter sa soumission et sa dépendance !

Pour nous, mes Frères, ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte ; cette soumission ne blesse, ni notre orgueil, ni nos penchants, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous, c'est de porter le poids d'une autorité qui paraît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons ; nous nous vengeons de leur élévation par nos censures ; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant; leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Aussi le second caractère de gloire, à laquelle Marie est aujourd'hui élevée, opposé à ce caractère de dépendance qu'elle avait tant aimé, est une gloire d'autorité et d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de son Fils, cette puissance qu'elle n'avait pas voulu exercer sur la terre ; elle rentre dans tous ses droits ; elle est établie sous Jésus-Christ la médiatrice des fidèles, le canal des grâces, l'espérance et le soutien de l'Eglise, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples et des empires, la reine du ciel et de la terre. Oui, mes Frères, la puissance de Marie n'a point d'autres bornes que celles de l'amour de son Fils pour elle. Il partage, pour ainsi dire, avec elle son autorité ; il la rend la distributrice de ses grâces; il veut que nous nous adressions à elle, si nous voulons tout obtenir de lui ; et rien n'est plus éloigné de l'esprit de la foi que de croire honorer la puissance de Jésus-Christ, en diminuant celle de sa sainte Mère. C'est lui que nous honorons en elle; ce sont ses dons que nous exaltons, en exaltant les dons ineffables de Marie; c'est sa puissance que nous réclamons, en réclamant celle de sa sainte Mère; et elle et nous, nous ne sommes ce que nous sommes, que par lui; et notre

[1] *La plus éminente,* Renouard ; *dignité éminente,* 1745 et 1764.

tantôt sous la conduite de Joseph, tantôt dans la destinée de son Fils, tantôt en le regardant comme l'arbitre de ses actions, tantôt comme le maître de son sort. Après la mort de Jésus-Christ elle ne lui montra pas moins de dépendance, s'estimant indigne de rien faire pour affermir le grand ouvrage qu'il avait commencé, ne voulant rien partager avec les apôtres de la gloire du gouvernement de l'Eglise naissante; tout s'y passait comme si elle n'y eût pris aucune part, elle qui, depuis la mort de Jésus-Christ, était devenue la mère des fidèles, la protectrice de l'Eglise, l'oracle de l'univers, l'espérance de l'Evangile.

Aussi c'est pour relever ce second abaissement que Marie va recevoir un second degré de gloire ; car si elle s'est toujours abaissée jusqu'à la dépendance, elle va reprendre dans le ciel la puissance et l'autorité qu'elle n'a point voulu exercer sur la terre; elle va y être établie le canal des grâces, l'avocate des pécheurs, le soutien de l'Eglise, la ressource des villes et des empires, la reine du ciel et de la terre. Oui, mes Frères, la puissance de Marie n'a point d'autres bornes que celles que l'amour de Jésus-Christ a pour elle. Il veut que nous nous adressions à elle pour obtenir de lui les grâces dont nous avons besoin, et rien n'est plus éloigné de l'esprit de la foi

confiance en elle ne prend sa source que dans les merveilles que Jésus-Christ veut bien opérer par elle [1].

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il suffise de se mettre sous la protection de Marie, et de lui rendre quelques hommages, pour assurer son salut : le salut éternel est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque se livre aux désirs de la chair, quiconque ne rompt point ses passions criminelles, il a beau se déclarer serviteur de Marie, elle ne le connaît pas; elle le regarde comme l'ennemi de son Fils; elle déteste la confiance qu'il met en elle, comme injurieuse à la religion et surtout à la gloire de Jésus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurségarements; mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise une sécurité et une raison pour y persévérer.

Et certes, mes Frères, si Jésus-Christ lui-même ne reconnaît pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté du Père céleste; Marie reconnaîtrait-elle pour ses enfants les transgresseurs de cette sainte volonté et les ennemis de la doctrine et de la croix de son Fils? Si Jésus-Christ, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie, et en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jésus-Christ et de sa vérité gravé dans notre cœur? Marie ne serait donc plus que la protectrice des passions que son Fils condamne? Sa puissance renverserait donc l'œuvre de l'Evangile, et ouvrirait aux hommes une autre voie de salut que celle que Jésus-Christ lui-même leur a frayée? Quelle illusion, mes Frères, de prendre dans le respect que l'Eglise nous inspire envers Marie, le motif de notre sécurité dans le crime; et de se persuader qu'il suffit de se confier en sa protection, pour obtenir, après une vie toute de crimes et de passions, la grâce du repentir et du pardon à la mort! Eh quoi! mes Frères, notre confiance en Jésus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie et du salut, serait vaine; si nous ne vivions pas comme ses disciples; et notre confiance en Marie serait plus puissante, quoique nous marchions dans les voies du monde et des passions? Tous ceux qui diront à Jésus-Christ lui-même : « Seigneur, Seigneur », n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; et tous ceux qui diraient à Marie, « notre Reine, notre refuge, notre espérance », seraient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa loi sainte? Tous ceux même qui ont publié la gloire de Jésus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine et agrandi son royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fidèles qu'il couronne de la couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère; et nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat et la magnificence, et chargé peut-être ses autels de dons et d'offrandes, seraient comptés parmi ces serviteurs vigilants, à qui la récompense des justes est promise, si l'innocence de leur vie et la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages! Non, mes Frères, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre faiblesse, et non comme l'asile de nos passions; comme la

[1] Voilà un pieux et touchant passage qui montre que Massillon ne partageait pas les sentiments de l'école janséniste sur le culte de la Mère de Dieu. Mais ce qui suit fait voir en même temps qu'il blâmait les abus qui sur cette terre découlent, hélas! des meilleures et des plus saintes choses.

que de vouloir honorer le Fils, sans s'approcher de la Mère pour en obtenir les grâces qu'on lui demande.

Quiconque aime le monde, vit selon les sens et ne travaille point à vaincre ses passions. Il a beau se déclarer serviteur de Marie, elle ne le connait point, elle rejette ses hommages, comme indignes d'elle, et, loin de demander des grâces pour lui, elle sollicite au contraire sa punition et sa perte.

Et certes, mes Frères, si Jésus-Christ ne reconnait pour ses frères que ceux qui font la volonté de son Père céleste, Marie peut-elle reconnaître pour ses enfants ceux qui ne se conforment pas à cette sainte volonté? Si Jésus-Christ ne fait pas même consister le bonheur d'une créature à l'avoir porté dans son sein, et allaité de ses mamelles, mais à écouter et à garder sa parole, Marie ne peut pas approuver et protéger ceux qui ne la gardent point. Elle ne saurait donc, sans être l'approbatrice du crime, la protectrice des passions, reconnaître pour ses enfants ceux qui offensent son Fils, et qui se sont frayé une autre voie que celle que Jésus-Christ nous a tracée. Hé quoi! tous ceux qui diront : « Seigneur, Seigneur, » n'entreront pas dans son royaume, et tous ceux qui diront : « Marie, Mère de Dieu, notre avocate, notre protectrice, notre refuge », seraient admis à la gloire du ciel? Que dis-je? Tous ceux qui ont annoncé le nom du Seigneur, prêché sa sainte loi aux nations infidèles, agrandi son royaume, ne seront point comptés

ressource de nos nécessités, et non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ; elle ne regarde, dans les hommages qu'on lui rend, que la pureté et la fidélité du cœur qui les lui offre ; et n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité, et toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance et son autorité dans le ciel couronne aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avait toujours vécu sur la terre.

Enfin, le dernier abaissement de Marie pendant sa vie mortelle avait été un abaissement de mépris et de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avait porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant et si triste. Elle adorait en secret les ordres du Seigneur sur elle ; et sans découvrir à Joseph le mystère ineffable qui venait de s'opérer dans son sein, elle laissait à la sagesse du Très-Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissait cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençait à éprouver dans ses chastes entrailles ; elle se soumettait, comme lui, à porter quelque temps la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine, et à se réjouir même par avance de l'utilité que Dieu saurait bien retirer, pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de son humiliation et de son opprobre.

Telle était la disposition de Marie ; et voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage : dernier caractère. Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle : partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine eut-elle disparu de la terre que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux ; ces siècles heureux et si honorables à la foi furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie. Et il fallait bien que l'Eglise, encore naissante, rendît déjà des honneurs solennels à cette Reine du ciel, puisqu'il s'éleva dès lors, parmi les fidèles, des hommes ignorants et superstitieux, qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, changèrent la piété en superstition et en idolâtrie, lui offrirent des sacrifices, et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Eternel. Ainsi à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre ; à mesure que l'Eglise, favorisée par les Césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté de ses mystères, les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes, qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de Mère de Dieu. Leurs blasphèmes ne servirent qu'à réveiller la piété des fidèles ; de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques, consacrés sous sa protection et sous son nom à la gloire de son Fils ; la religion des peuples opposa des mo-

parmi ces ouvriers fidèles, s'ils n'ont pas saintement conservé la pureté de leurs mœurs ; et tous ceux qui rendent des hommages et des honneurs à Marie seraient déclarés ses fidèles serviteurs, si la pureté de leurs mœurs et l'innocence de leur vie n'a sanctifié leur confiance et leurs éloges ? Non ; nos pères ne regardaient Marie que comme la ressource de leurs nécessités, et non comme la protectrice de leurs crimes. Jésus-Christ ne regarde lui-même, dans la prière que lui fait sa mère, que l'innocence du cœur qui s'adresse à lui par son canal ; comme il ne regarda en elle que ses vertus, que son humilité, la retraite, la fuite du monde, et tout ce qui la distinguait des autres filles d'Israël.

Enfin, le dernier abaissement de Marie était un abaissement de mépris et de confusion. Exposée à la censure des Juifs, et aux soupçons mêmes de Joseph, elle en porte généreusement toute la honte. Loin de murmurer contre la Providence qui semble ne la pas protéger contre ceux qui voudraient donner atteinte à sa pureté, elle adore au contraire les desseins de Dieu sur elle. Laissant à la sagesse du Très-Haut à venger sa cause, elle unissait son humiliation à celle de Jésus-Christ, voulant bien pour quelque temps porter comme lui la ressemblance du pécheur, et se réjouir par avance d'une humilité que son Fils doit porter au souverain degré et recommander à tous les chrétiens.

Voilà pourquoi sa mort est aujourd'hui honorée d'une gloire de vénération et de respect. Son tombeau, comme celui de Jésus-Christ, est glorieux ; tous les peuples ont entendu parler de son triomphe ; et partout où celui de Jésus-Christ a trouvé des adorations, celui de Marie a trouvé des honneurs. Et en effet il fallait bien que l'Eglise naissante rendit de grands honneurs à cette mère des fidèles, puisqu'il se trouva des impies qui changèrent ces hommages en superstition, et rendirent à cette créature des adorations qui n'étaient dues qu'au Dieu immortel. Ainsi à mesure que l'Eglise, favorisée par la protection des Césars convertis, vit solenniser parmi ses enfants les mystères de Jésus-Christ son chef, les mystères de Marie devinrent plus pompeux. En vain quelques hérétiques voulurent lui disputer sa maternité bienheureuse ; on vit bientôt, malgré tous ces obstacles, des autels et des temples élevés en son nom ; des conciles s'assemblèrent pour lui confirmer ses titres augustes ; et l'erreur ne servit qu'à faire éclater avec plus d'empire son autorité et sa puissance.

Que dis-je ? les empires dès lors la prirent pour leur protectrice ; les fléaux publics cessaient par son intercession ; les villes et les provinces virent tomber plus d'une fois les bénédictions du ciel sur leurs habitants et sur leurs terres par sa médiation ; et un de nos rois dont la mémoire sera toujours précieuse à la postérité, parce que son règne fut toujours juste,

numents publics, élevés à l'honneur de Marie, aux secrètes entreprises de ses ennemis; des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, et laisser à la postérité dans leurs décisions les titres vénérables de leur respect et de celui de leurs pères envers Marie; et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes Frères? les villes et les empires se mirent sous sa protection puissante; de saintes sociétés, assemblées à son nom et dévouées à son culte, s'élevèrent de toutes parts; les fléaux publics cessèrent par les vœux et les hommages qu'on lui adressa; nos villes et nos provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise le glaive qui les châtiait; et un de nos rois, dont la mémoire nous sera toujours chère, parce qu'il fut un roi juste et clément[1], fit, pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette Reine des cieux de tout son royaume qu'elle venait de conserver et de délivrer de la plaie qui semblait annoncer sa désolation et sa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un schisme infortuné en eût fait un royaume de trouble et d'erreur, se distingua par sa piété envers Marie. Ses rois la regardèrent comme la protectrice de leurs Etats; ses plus saints évêques furent les défenseurs les plus zélés de son culte; c'est un dépôt sacré qu'ils avaient reçu de ces hommes apostoliques, qui, sous les ordres du grand pontife saint Grégoire, vinrent établir dans cette île célèbre la foi de Jésus-Christ sur les ruines de l'idolâtrie. La science qui distingua bientôt cette Eglise florissante, loin de refroidir son zèle envers Marie, le rendit plus fervent et plus solennel; sa piété augmenta avec ses lumières : l'orgueil et les passions seules ont détruit ce qu'une foi humble et éclairée avait d'abord édifié. Le Seigneur a retiré son Esprit du milieu de cette Eglise infidèle; il l'a livrée à un esprit de mensonge et de révolte; mais ses châtiments ne sont jamais sans miséricorde. Il a voulu la punir; il ne veut pas l'abandonner et la perdre; il s'est encore réservé au milieu d'elle un petit nombre d'Israélites fidèles, que la contagion générale n'a pas infectés, et qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Cette sainte semence, que la bonté de Dieu laisse encore au milieu de ces villes rebelles, fructifiera en son temps, et les empêchera d'éprouver le même sort que Sodome et que Gomorrhe. Et encore tous les jours une grande Reine, plus illustre par les couronnes qu'elle a sacrifiées à la constance de sa foi, que par la naissance et les grandes qualités qui les avaient mises sur sa tête, trouve ici aux pieds de Marie la plus douce consolation de ses peines; lui offre sans cesse un royaume que l'hérésie a infecté, des sujets que l'esprit de rébellion, toujours inséparable de l'hérésie, a fascinés; avance aux pieds des autels les moments de la miséricorde, et contribue plus à la conversion de ses peuples et au rétablissement de la royauté indignement violée, par les soupirs fervents qu'elle ne cesse de répandre dans le secret du sanctuaire, que toutes les puissances de la terre ne sauraient y contribuer par la sagesse de leurs conseils et par la force de leurs armes.

Voilà, mes Frères, le comble de gloire où les humiliations passagères ont conduit Marie; et telle est presque toujours la destinée des justes, qui ont éprouvé des revers et des humiliations sur la terre. Chaque siècle en fournit des exemples; et encore sous nos yeux un roi détrôné[1], exposé pendant sa vie à la censure des insensés; lui qui avait vu sa foi taxée de faiblesse, son zèle d'imprudence, et ses malheurs imputés à lui seul, reprend après sa mort le droit qu'il avait sur l'estime et sur la vénération publique, et s'attire des hommages mille fois plus éclatants que ceux qui avaient environné son trône.

[1] Louis XIII.

[1] Jacques II, roi d'Angleterre. — Note du premier éditeur.

la prit pour protectrice de tout un grand royaume, qu'elle venait de délivrer d'une calamité que la force et la puissance n'étaient point capables d'arrêter.

L'Angleterre avant le schisme s'était mise sous sa protection; et encore aujourd'hui une grande reine, plus respectable par ses vertus et par sa piété que par l'éclat de ses couronnes, lui offre des sujets qu'un esprit de révolte a livrés à l'erreur; et l'ingratitude et la perfidie qui l'ont fait éloigner de ses sujets rebelles, ne l'empêche point de leur servir de protectrice, par les prières et les soupirs secrets qu'elle vient si souvent pousser aux pieds du sanctuaire.

Voilà le comble de puissance et de gloire où tous les abaissements de Marie l'ont élevée; et c'est la destinée des justes qui imitent ses humiliations. Méprisés ici-bas par les pécheurs et confondus avec les hypocrites, on ne les connaît presque point en cette vie; c'est après leur mort qu'ils trouvent la gloire qu'on leur a refusée pendant leur vie, et qu'ils possèdent une immortalité que rien ne pourra jamais altérer.

Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent, et chassé l'héritier légitime pour se mettre à sa place, et se revêtir de sa dépouille; hélas! sa gloire sera ensevelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposaient aux discours publics ses succès et sa puissance, étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avait été contraint de donner à sa personne; c'est alors que tous les grands motifs de crainte et d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvrait les circonstances les plus honteuses de sa vie; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses que l'adulation avait tant exaltées, et on en exposera l'indignité et la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques, que l'on ne connaissait que sur la bonne foi des éloges publics; et on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature et de la société foulés aux pieds; on le dépouillera alors de cette gloire barbare et injuste dont il avait joui; on lui rendra l'infamie et la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avait bien voulu se cacher à soi-même. Loin de l'égaler aux héros, on l'appellera un fils dénaturé, un de ces hommes dont parle saint Paul, sans culte, sans affection et sans principe; sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant; et son opprobre ne finira qu'avec les siècles; la dernière postérité ne le connaîtra que par ses crimes; que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des rois et des nations, qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation; enfin, par l'attentat qui lui a fait détrôner un père et un roi juste, pour se mettre à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte; et le rang où il s'est élevé aux dépens des lois de l'honneur et de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition et son ignominie sur la terre [1].

Quelle instruction pourrais-je vous laisser à vous, mes Frères, en finissant cet éloge de la mort et de l'exaltation de Marie, sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur? Oui, mes Frères, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie; elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il était de grand aux yeux des hommes, elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyait immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son

[1] Il est très-curieux de lire ce que pensait de ce portrait du prince d'Orange l'ingénieux et politique abbé Maury. Selon son habitude, Maury est sévère jusqu'à l'injustice pour l'évêque de Clermont; mais il admire avec raison cet incomparable Bossuet qu'on ne saurait jamais trop admirer :

« Lorsque Massillon prêcha son sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge aux religieuses de Chaillot, devant la reine d'Angleterre, il crut devoir placer, de courtoisie, dans ce discours, le portrait du prince d'Orange, comme un moyen adroit et convenable de plaire à l'épouse du roi détrôné par lui, Jacques II, en présence de laquelle il parlait. Son talent le servit fort mal dans cette occasion. Il parut oublier, en ajoutant aux prétéritions de la plus injuste partialité les pléonasmes d'une élocution déclamatoire, et surtout en déguisant mal la flatterie sous le voile de la détraction, qu'il serait jugé lui-même un jour sur cette même diatribe à laquelle il abaissait son ministère. Massillon ne nous présente qu'une seule pensée pour peindre Guillaume III, et après l'avoir exprimée dès sa première phrase, sans approfondir le caractère du stathouder, sans grouper et même sans saisir les plus mémorables résultats de son histoire.....

« Cette amplification ou plutôt cette diffamation inexcusable dans la bouche d'un orateur chrétien qui ne doit offenser personne, était beaucoup plus propre à consoler la reine d'Angleterre qu'à faire connaître le prince d'Orange; elle peut servir d'exemple pour prouver que Massillon s'étendait trop sur la même idée, et abusait étrangement de sa facilité, en se livrant quelquefois à des répétitions fastidieuses; mais écartons pour le moment cette discussion critique, à laquelle nous ne serons que trop obligé de revenir.

« Voulez-vous voir maintenant comment Bossuet a peint le protecteur Cromwell bien autrement odieux que le prince d'Orange? Comparez à cette stérile abondance de l'évêque de

Pour les pécheurs, leur gloire ne descendra point avec eux dans le tombeau; leur mort ne fait que découvrir la honte de leur vie; leur autorité et leur puissance viennent s'anéantir aux portes du tombeau; on se venge alors des éloges qu'on a été contraint de donner à leurs personnes; on examine le principe de ces actions éclatantes, et on en découvre toute la bassesse; on regarde les motifs de ces vertus publiques, qu'ils pratiquaient pendant leur vie, et on trouve qu'elles dégénèrent en des vices rampants et populaires. Au lieu de les égaler à des héros, à peine juge-t-on à propos de les placer parmi les hommes; leur infamie ne finira qu'avec leurs supplices; et les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, confondront leurs titres avec le néant de leur autorité, et leur grand nom ne servira qu'à rendre leur confusion plus grande sur la terre [1].

Oui, la mort anéantit le pécheur dans tous ses titres, dans toute son autorité et sa grandeur; elle le dépouille de tout ce qui le distinguait sur la terre, et le laisse avec toutes ses œuvres entre les mains du Dieu vengeur. Ces grands biens, ces grands talents, ces grands honneurs, ce nombre d'amis, de courtisans, de flatteurs, au milieu desquels il se croyait immortel, sont

[1] Dans ce texte de 1705, il faut remarquer comme les allusions au prince d'Orange sont voilées et rapides. *Magis offendit nimum quam parum.*

malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paraît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller et disparaître ; l'avenir est un abîme immense, où il ne voit ni fin ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours, incertain de sa destinée. Le monde qu'il croyait éternel n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe ; l'éter-

Clermont, l'énergique impétuosité de l'évêque de Meaux ; rien ne marque mieux la différence de leur génie. « Un homme s'est « rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné « autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de « tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans « la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pou- « vait lui ôter par conseil ou par prévoyance ; mais, au reste, si « vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions « qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et « audacieux qui semblent être nés pour changer le monde ».

« Massillon effleure les choses et épuise les mots. Bossuet, comme on vient de voir, fait précisément le contraire, et il n'est pas possible de prononcer un jugement plus digne de fixer l'opinion de la postérité. C'était elle seule, et non pas les cours de France ou d'Angleterre, que ce grand homme se représentait devant la justice de ses pensées, quand il en sut anticiper ainsi l'arrêt. On a loué cent fois, et avec toute raison, le bon goût, le mouvement rapide, la verve, la vérité, la concision, la profondeur et l'énergie de ce portrait oratoire, où l'on ne trouve ni antithèses ni exagération. Mais quel est le rhéteur, plus éclairé et plus hautement équitable, qui, élevant son admiration pour l'orateur vers un autre genre de mérite beaucoup plus frappant dans ce tableau, en ait fait jusqu'à présent honneur à sa mémoire?

« L'oraison funèbre de Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne, eût été, pour un panégyriste vulgaire, une belle occasion d'environner le nom de Cromwell du souvenir de ses crimes et de ses vices. Bossuet, au contraire, n'en relève aucun autre que son hypocrisie, qui fut le mode trop habituel de son caractère pour qu'on pût l'oublier, et dont il ne montre même que le *raffinement*, comme une espèce d'habileté politique ; il ne lui fait point d'autre reproche ; il s'interdit envers lui, non-seulement l'outrage, mais la censure ; il ne veut montrer enfin dans le *protecteur* qu'un génie extraordinaire, et l'un de ces *esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le monde*.

« La modération de Bossuet est très-remarquable dans l'éloge funèbre de la veuve de Charles Ier, prononcé en 1669, onze années après la mort de Cromwel, et dix ans après le rétablissement de Charles II sur le trône ; c'est-à-dire quand, depuis deux lustres révolus, la mémoire de Cromwell était livrée au jugement de l'histoire, et que son cadavre avait été exhumé, traîné sur la claie dans les rues de Londres, pendu et enterré au pied du gibet.

« Ce morceau, qui vient de nous fournir une si frappante leçon de justice et de circonspection oratoire, est tellement connu, que je ne l'aurais point cité, si ce rapprochement n'eût formé un contraste instructif entre Bossuet et Massillon. Mais je dois ici rendre hommage à l'illustre évêque de Clermont. Nous avons de lui un second portrait du prince d'Orange, absolument différent du premier que j'ai déjà mis sous les yeux du lecteur. « Du « fond de la Hollande, dit-il dans l'oraison funèbre du dauphin, « en ne parlant plus cette fois devant la reine d'Angleterre ; du « fond de la Hollande sort (*a*) un prince profond dans ses vues, « habile à former des ligues et à réunir les esprits, plus heu- « reux à exciter les guerres qu'à combattre, plus à craindre « encore dans le secret du cabinet qu'à la tête des armées, un « ennemi que la haine du nom français avait rendu capable « d'imaginer de grandes choses et de les exécuter, un de ces « génies qui semblent nés pour mouvoir à leur gré les peuples « et les souverains, un grand homme enfin, s'il n'avait jamais « voulu être roi ».

« Ce second portrait du prince d'Orange, dont la fin paraît imitée de celui de Cromwell, peut en quelque sorte servir d'*errata* au premier, et plus il mérite d'éloge, plus aussi il vient à l'appui de mes observations. Si je n'avais voulu qu'indiquer un superbe modèle aux orateurs, j'aurais préféré de beaucoup au portrait de Cromwell celui du cardinal de Retz, par Bossuet, dans l'oraison funèbre de Le Tellier : je ne connais rien de plus parfait en ce genre, parmi les anciens et parmi les modernes. « Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de « nos malheurs ? cet homme si fidèle aux particuliers, si redou- « table à l'Etat, d'un caratère si haut qu'on ne pouvait ni l'es- « timer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi, ferme « génie que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une « dignité qu'à la fin il voulut quitter, comme trop chèrement « achetée... tant il connut son erreur et le vide des grandeurs « humaines ! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait « un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants « ressorts ; et après que tous les partis furent abattus, il sem- « bla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori « victorieux de ses tristes et intrépides regards ».

« Ce dernier trait eût été envié de Tacite. On ne pouvait peindre avec plus d'énergie et de vérité la haine implacable que le cardinal de Retz, trop fier pour se réconcilier avec son ennemi premier ministre, manifesta toujours contre Mazarin tout-puissant sur les marches du trône. C'est ainsi qu'ayant à montrer un factieux sans objet, doué d'un génie remuant et d'un grand caractère, Bossuet le juge en peu de mots, mais pleins de vigueur et d'énergie, avec la sagacité d'un moraliste, la verve d'un orateur, la profondeur d'un publiciste, et l'impartialité d'un historien.

« On ne saurait admirer le crayon sublime de Bossuet, dans les portraits oratoires qu'il nous a tracés de ses contemporains, sans désirer de savoir comment il fut peint lui-même, quelques années après sa mort, dans la chaire chrétienne, qu'il avait tant illustrée par son génie. Heureusement le peintre n'était pas indigne du modèle. Voici donc l'aspect imposant sous lequel Massillon sut le présenter à l'admiration publique, dans la première partie de l'oraison funèbre du dauphin, dont l'évêque de Meaux avait été le précepteur :

« Quel soin, dit-il, que celui de former la jeunesse des sou- « verains ! Quel ouvrage ! Mais aussi quel homme la sagesse du roi « ne choisit-elle pas pour élever son fils unique !... Un homme « d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise « toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre ; « l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera « honneur dans tous les siècles ; un évêque au milieu de la « cour ; l'homme de tous les talents et de toutes les scien- « ces ; le docteur de toutes les Eglises ; la terreur de toutes « les sectes ; le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a « manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir « été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, avoir « dicté les canons et présidé à Nicée et à Ephèse ».

(*a*) Pour mieux assurer le succès de sa cause, Maury oublie ici ces lignes : « Un nouveau vase de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples ».

anéantis avec lui : semblable à un homme exposé au milieu des flots qu'on voit périr sans pouvoir lui donner de secours, le pécheur mourant ne trouve aucune ressource ; il tend la main à toutes les créatures qui lui échappent, et en qui il ne voit plus que des fantômes qui disparaissent à ses yeux. Le monde ne lui paraît plus qu'un grand vide où il voudrait et où il ne peut demeurer. Ces plaisirs, ces honneurs, qu'il avait crus éternels, ne sont plus pour lui qu'un nuage obscur qui se dissipe. Ces biens, en qui il mettait sa confiance, ne lui paraissent plus qu'une affreuse chimère. Ainsi, tout ce qui lui avait paru

nité qu'il regardait comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux, et qu'il touche déjà de ses mains. Tout ce qu'il avait cru réel et solide, s'évanouit; tout ce qui lui avait paru frivole et chimérique, se montre et se réalise; et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchants et un nouveau cœur : il meurt détrompé sans mourir changé ; il meurt désespéré, et ne meurt pas pénitent.

Mais l'âme juste, ah! elle voit alors le monde et l'éternité des mêmes yeux qu'elle les avait toujours vus; rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment que ses humiliations et ses souffrances. Ainsi libre de tous les attachements du monde et de la vanité, pleine de bonnes œuvres, soutenue de la foi des promesses, mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans regret à tous les vains objets qu'elle n'avait jamais vus qu'avec peine ; elle s'envole dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie et où elle avait toujours habité par ses désirs, et rentre avec paix et avec confiance dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

frivole se montre à lui comme solide, au lieu que ce qu'il avait regardé comme solide et durable ne lui semble plus qu'une fumée et une ombre.

Mais il n'en est pas de même à la mort de l'âme juste; elle voit tout en mourant des mêmes yeux dont elle l'avait toujours vu, seulement ces objets la frappent plus vivement; mais rien ne la surprend, rien ne l'agite, rien ne l'occupe que la douce consolation d'avoir toujours connu la vérité; elle ne voit dans le passé que l'agréable souvenir d'avoir profité des miséricordes du Seigneur; elle n'a point d'inquiétude pour l'avenir, elle qui, délivrée de ses peines, va paraître devant Dieu, pleine de bonnes œuvres et de vertus; uniquement appuyée sur les promesses de Jésus-Christ, dégoûtée de la terre et mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans peine à la vanité qu'elle n'a jamais aperçue sans douleur; elle s'envole enfin dans le ciel près de son bien-aimé, où l'avait déjà tant de fois emportée le transport amoureux de son cœur, et prend possession de la gloire qui lui était préparée dans la bienheureuse éternité. Je vous la souhaite.

SOIXANTE-DOUZIÈME SERMON.

SERMON POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

NOTICE.

Ce sermon, assez court, et qui fut composé pour une pieuse communauté de femmes, est plein d'une simplicité, d'une onction, d'une mélancolie chrétienne qui ravissent. — Voir la notice du sermon précédent, et aussi la notice du sermon XXIII, t. 1, p. 272.

ANALYSE.

Division. — Notre amour-propre oppose presque toujours trois obstacles à la grâce : premièrement, une fausse bienséance, secondement, la difficulté de la vertu; ou bien troisièmement, une fausse persuasion que nous pouvons user d'adoucissements dans la voie du salut. Or, Marie entreprenant ce voyage toute seule nous confond, premièrement, sur ces raisons infinies de bienséance qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel. Marie, malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elisabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne, secondement, notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice. Enfin Marie, se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend, troisièmement, à ne pas adoucir par nos lenteurs et nos ménagements la rigueur de la voie évangélique.

PREMIÈRE PARTIE. — Premier obstacle que nous opposons à la grâce, une fausse bienséance. Il est des crimes dont le monde lui-même rougit, et qu'il condamne hautement; mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, et que le siècle place honorablement parmi les vertus. Or, c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ : on n'ose ne pas se conformer à des usages qui ont prévalu ; on ne veut point condamner le monde par des singularités affectées. La conduite de Marie a de quoi confondre le monde sur un point aussi important : elle quitte Nazareth pour aller rendre visite à Elisabeth ; combien de raisons une fausse bienséance et la crainte des discours du monde lui eut-elle suggérées pour se dispenser de ce voyage? Premièrement, elle n'est instruite de la grossesse d'Elisabeth que par un ange ; or, croira-t-on sur sa parole qu'elle ait reçu cette ambassade céleste? Secondement, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu devenue Mère de Dieu, n'est-il pas contre la bienséance qu'elle aille s'abaisser envers une femme si fort au-dessous d'elle? Troisièmement, les lois de la pudeur ne s'opposent-elles pas à un voyage si long et si périlleux? Mais ces raisons n'arrêtent pas Marie. Pour nous, hélas! nous n'en cherchons pas même de si plausibles pour nous étourdir; et les plus mauvais prétextes suffisent à notre amour-propre. La crainte de nous donner du ridicule dans l'esprit du monde est toujours pour nous une raison suffisante de nous dispenser des lois de l'Evangile : mais quel est notre aveuglement! nous ne voulons pas d'une piété qui se fasse remarquer et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire. Mais si la contagion est universelle, pouvons-nous nous en sauver, sans être singuliers? Détrompons-nous : les saints ont toujours passé pour gens singuliers, parce que la vie commune ne saurait être une vie chrétienne; et c'est une illusion grossière de s'imaginer que l'on a toujours des raisons d'offenser Dieu, et qu'on n'en a jamais de revenir à lui et de le servir : de là il arrive que tous les moments de la grâce nous échappent. Mille fois Dieu nous a avertis, sollicités, importunés; nous n'avons eu que la crainte des vains discours du monde à lui opposer : craignons qu'il ne se lasse enfin de ses poursuites et de nos rebuts. Notre conversion ne dépend pas de nous, mais de Dieu; et nous ne sommes pas assurés de ravoir à notre gré les grâces offertes que nous aurons refusées. Mais de plus, nous qui sommes si éclairés sur les bienséances, lorsque par nos dissolutions nous étions le scandale de notre ville, la bienséance était-elle un frein assez puissant pour nous arrêter? Ce n'est donc qu'avec Dieu que nous sommes timides et circonspects; et nous n'excédons en précautions que lorsqu'il s'agit de le servir. Sentons là-dessus toute l'injustice de notre conduite.

DEUXIÈME PARTIE. — Difficulté de la vertu : second obstacle que l'amour-propre oppose à la grâce. Il est des gens qui, vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, ne vieillissent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grâce du Sauveur, comme si quelque chose lui était impossible. Or, la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette illusion. Sans trop réfléchir sur sa propre faiblesse, elle va à travers les montagnes les plus inaccessibles : *Abiit in montana.*

Je sens toute ma faiblesse, dites-vous ; je sais que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence, qu'il faut porter sa croix et se renoncer soi-même pour être disciple de Jésus-Christ ; je le sais, et c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien, parce que je sens que, quoique j'aie horreur du crime, je ne saurais jamais me gagner là-dessus. Mais, ô homme, quel est ici ton égarement! tu sens ta faiblesse et ton impuissance ; mais entends ces paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes faibles et fatigués, et je vous soulagerai;* voilà où tu dois chercher la force qui te manque.

C'est la difficulté de l'entreprise, dites-vous, qui nous arrête. Ah! s'il fallait comme autrefois vous exposer à la fureur des tyrans pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre faiblesse, quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Mais qu'exige-t-on de vous à présent? le seul sacrifice de vos passions : et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur à votre mollesse et à votre lâcheté; bien différent en cela des fidèles des premiers temps, que les plus cruels supplices ne pouvaient séparer de l'amour de Jésus-Christ; et maintenant on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien, quand il en coûte un seul plaisir, comme si le Dieu que nous adorons était devenu moins digne de nos empressements.

Et d'ailleurs vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais soyez de bonne foi ; exposez-nous naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du siècle ; que ne diriez-vous pas, et que ne dit-on pas en effet là-dessus tous les jours dans le monde? A combien de chagrins affreux la vie du siècle n'expose-t-elle pas? Et quand on parviendrait à les éviter, le pécheur peut-il s'éviter lui-même? il a beau s'étourdir; il porte partout un fonds d'inquiétude qui le réveille même au milieu des joies et des amusements. C'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime; on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; et on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit.

Mais pour confondre l'iniquité par l'iniquité elle-même, dites-moi, je vous prie, un homme livré à l'ambition ou à la volupté se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Ah! craignons que l'ambitieux et le voluptueux ne nous confondent devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre faiblesse dès qu'il s'agit du salut.

TROISIÈME PARTIE. — Une autre erreur qui règne dans le monde sur la difficulté du salut, c'est de se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Des personnes, nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre; et, tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presqu'à moins de frais que l'on ne se damne. Illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie confond pareillement, puisque, sans examiner si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatigants, elle choisit sans différer la voie la plus pénible. Par là elle nous apprend qu'il faut qu'il en coûte pour se sauver, et que le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées contre nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion, que l'austérité des cloîtres est sainte, mais que tout le monde n'y est pas appelé; que puisqu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclu de toutes les autres; enfin, que l'Evangile ne défend pas les joies honnêtes : et là-dessus, pourvu qu'on ne donne pas dans les excès les plus criants, on se croit dans le bon chemin, parce qu'on n'est pas encore au fond du précipice.

Mais sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change? Car enfin on ne peut rien ajouter aux précautions que la sagesse divine a prises, pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que non-seulement le siècle, mais ceux mêmes qui font profession de piété, se créent des illusions là-dessus, et chacun se fait un Evangile à part où il trouve le secret de faire entrer ses faiblesses, parce que l'esprit de la religion est peu connu par ceux mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes.

Exurgens autem Maria in diebus illi abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, et s'en alla dans les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda.

Luc, I, 39.

Quel est ce nouveau prodige, mes Frères? une fille timide, faible, jusque-là élevée, dit un Père [1], dans le calme et dans la pudeur de la retraite, elle, qui naguères ne pouvait soutenir sans trouble et sans embarras la présence même d'un ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vue des hommes, et ne compte même pour rien les alarmes et les périls d'un long et pénible voyage.

Incrédule, veut-elle avoir pour garant de sa maternité le miracle de la fécondité d'Elisabeth? incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire? fière de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle [2] par un de ces secrets empressements qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa cousine?

Ah! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi et l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-Puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Sara et des Anne n'avait été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux; et rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, Mère du Libérateur de Sion, que tant de siècles avaient promis, que tant de justes avaient annoncé, que tant de rois et de prophètes avaient souhaité, elle va rendre à Elisabeth les mêmes devoirs que son Fils doit un jour rendre à Jean-Baptiste; et comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice: *Sic enim decet nos implere omnem justitiam* [3].

Ni la bienséance, continue ce Père, sur laquelle son sexe est si délicat, et qui si souvent lui tient lieu de vertu; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'alarment pas sa délicatesse. Peu attentive à tous les obstacles que l'amour-propre grossit et multiplie toujours avec tant d'art et de succès, elle se livre au divin penchant qui l'entraîne, et suit sans balancer les impressions du Dieu qu'elle porte dans son sein: *Non à publico virginitatis pudor, non à studio asperitas montium, non ab officio prolixitas itineris retardavit* [1].

Souffrez, mes Frères, que je m'arrête à ces trois réflexions. Si je n'approfondis pas le mystère, c'est que nous avons encore plus besoin d'être touchés que d'être instruits. Ces faits miraculeux sur quoi la religion est fondée, consolent à la vérité la raison, et la mettent presque d'intelligence avec la foi; mais d'ordinaire ils laissent au cœur toute sa tranquillité. Ce sont des lueurs qui nous réjouissent pour un moment, selon l'expression de l'Evangile, mais qui ne nous embrasent presque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonstances de ce mystère [2].

Quels sont les obstacles que notre amour-propre oppose presque toujours à la grâce? c'est premièrement une fausse bienséance qui nous fait ménager le siècle, et nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jésus-Christ; c'est en second lieu la difficulté de la vertu qui nous alarme; enfin, c'est la durée du chemin qui ralentit notre zèle, et nous persuade qu'on peut user d'adoucissements, et chercher des sentiers détournés et commodes, pour aider notre faiblesse. Or, Marie entreprenant ce voyage toute seule nous confond sur ces raisons infinies de bienséance, qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel: c'est ma première réflexion. Marie, malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elisabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice: c'est ma seconde réflexion. Enfin, Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage nous apprend à ne pas user de détours, ni adoucir par nos lenteurs et nos ménagements les rigueurs de la voie évangélique: c'est ma dernière réflexion. Voilà tout le dessein de ce discours. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de cette Vierge sainte. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins

[1] S. Ambr. — [2] *Se hâta-t-elle*, Renouard; *se hâte-t-elle*, 1745 et 1764. — [3] Matth., III, 15.

[1] S. Ambr.

[2] C'est bien en effet cette idée qui inspire Massillon dans toutes ses œuvres; il cherche principalement à toucher, et il veut avant tout l'édification des mœurs.

contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice, et de la honte à la vertu. Je le sais, mes Frères, et je ne veux pas ici prêter au siècle des désordres imaginaires ; l'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique; on ne voit guère de ces âmes désespérées, qui se fassent honneur de leur confusion, comme dit l'Apôtre, et qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après soi certaine bassesse, dont on est bien aise de dérober le spectacle au public ; et je ne sais par quels restes de droiture le siècle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Mais il est des vices moins odieux , des désordres plus heureux, des crimes polis, si je l'ose dire, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, que le siècle place honorablement parmi les vertus, et qui tout à coup n'offrant rien de trop noir retiennent toute la malignité du vice, sans en retenir la honte et les horreurs.

Or, je dis que c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui sont, hélas! des vices trop réels, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ ; je dis que de là vient que nous faisons tant d'actions, malgré le cri secret de la conscience; que nous en omettons tant d'autres dont nous sentons au dedans de nous la nécessité; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas se conformer, dit-on, à des usages qui ont prévalu? Comment s'élever au-dessus de la multitude qui ne s'en fait point de scrupule? Il est clair que le monde ne blâme point telle chose : est-il aussi clair que l'Evangile la réprouve? Faut-il que je condamne tout le monde par mes singularités? De là il arrive que la piété craintive et timide cherche les ténèbres ; ou bien elle est obligée de s'ajuster aux manières des mondains, et de se contrefaire comme David dans la cour du roi Achis ; elle n'ose presque jamais paraître tout ce qu'elle est, tandis que le vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de se montrer. Eh! n'était-ce pas assez que la faiblesse et la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible et dégoûtante? fallait-il que le déréglement de l'esprit y attachât encore de la honte et du mépris?

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le siècle sur un point aussi important. Quel est le motif qui l'éloigne de Nazareth? Un ange vient de lui annoncer qu'Elisabeth, malgré son âge et sa stérilité, était devenue féconde ; qu'elle-même avait été remplie de la vertu du Très-Haut, et que l'Emmanuel promis depuis tant de siècles, descendu dans son sein, allait enfin être la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais cette ambassade si auguste, si extraordinaire, est un secret pour le public. Peut-elle compter d'en être crue sur sa parole? Ne doit-elle pas s'attendre aux discours des insensés et aux railleries des esprits qui se piquent de raison?

D'ailleurs, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu illustrée par la qualité de Mère de Dieu, ne paraît-il pas contre la bienséance, et n'est-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que de s'aller abaisser jusqu'aux offices les plus vils envers une femme qui était si fort au-dessous d'elle?

Enfin, les lois d'une austère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hasards et les contre-temps assez inévitables dans un long voyage?

Ainsi s'abuse, ô mon Dieu! une raison malade ; ainsi, trop ingénieuses à se tromper, se flattent tous les jours ces âmes faibles, qui ont assez de foi pour souhaiter d'atteindre à ces montagnes saintes de la tribu de Juda, mais qui n'en ont pas assez pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire.

Que de raisons ne se dit-on pas à soi-même pour s'étourdir! Dans combien de mauvais prétextes l'amour-propre ne se retranche-t-il pas!

Un grand gémit du tumulte qui l'environne; et livré aux soins de sa fortune, aux devoirs de sa charge, aux bienséances de son état, il oppose ces faibles raisons à la voix du ciel qui l'appelle, veut mettre Dieu même dans les intérêts de sa faiblesse, et croit que l'assujétissement à des lois que le caprice ou la vanité des hommes ont inventées, est une bonne raison aux yeux de Dieu, pour le dispenser des lois divines de l'Evangile.

Je ne saurais me donner des airs de singularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme chrétienne; je voudrais bien que l'usage autorisât une vie plus obscure et plus retirée dans les personnes de mon rang, et que le monde ne nous fît pas

une loi de certain tracas, dont je me passerais sans beaucoup de peine; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manières singulières, et que par piété j'aille devenir extraordinaire?

Mais dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugerez-vous pas les grands et le peuple sur le même Evangile, ô mon Dieu? Une fausse bienséance qui étouffe dans tant de cœurs les semences de grâce que vous y jetez, cette loi du siècle, cet Evangile des mondains, fera-t-il une exception dans les maximes générales de l'Evangile de Jésus-Christ? Eh! si votre justice pouvait souffrir des adoucissements dans une loi dont vous avez prédit l'accomplissement jusqu'au point le plus léger, serait-ce en faveur des puissants du siècle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont disputé la plus mince mortification, et qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu se retrancher sur un seul plaisir; ou en faveur de ces infortunés, qui, par les ménagements secrets de votre Providence, en proie ici-bas à la faim, à la soif et à tant d'autres calamités, accablés sous la pesanteur du joug, n'ont pu toujours posséder leurs âmes dans leur patience [1]?

Quel est ici, mes Frères, notre aveuglement! on ne veut pas d'une piété qui se fasse remarquer, et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire. Mais si la contagion est universelle, pouvez-vous vous en sauver sans être singulier; mais si la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous suivre le sentier évangélique, et n'être pas remarqué? Eh quoi! parce que l'inondation allait être générale, Noé ne devait donc pas bâtir une arche, et se sauver avec sa seule famille? Il fallait donc que Loth, pour éviter la singularité, attendît tranquillement l'incendie de Sodome? Détrompez-vous, mes chers auditeurs; les saints ont toujours passé pour gens singuliers; nous sommes devenus, disait autrefois saint Paul, un spectacle aux anges et aux hommes [2]. La vie commune ne saurait être une vie chrétienne; et l'on se damne à coup sûr, quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude, parce que la multitude ne connaît et ne fréquente que cette voie large et spacieuse, qui mène à la perdition. Et ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes Frères, si vous êtes de bonne foi là-dessus, l'illusion de la créature? Quoi! il y aura toujours des raisons pour elle d'offenser son Dieu, et de vivre pour le monde que nous devons haïr et détester comme notre plus cruel ennemi; et il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre pour nous, si bienfaisant, et de le servir; tandis que tout nous crie que n'étant faits que pour Dieu, ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre? Chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Evangile. Une grande jeunesse servira de prétexte à celui-ci; une vieillesse infirme et languissante à un autre. Si tout nous rit, on s'excusera sur le tumulte et sur les embarras de la fortune. Si la main du Seigneur s'appesantit sur nous, plus occupés de nos malheurs que des crimes qui nous les ont attirés, on remettra sa conversion à des temps plus calmes et plus tranquilles. Jouit-on d'une santé parfaite, il faut fournir à mille soins, se prêter aux bienséances et aux dissipations de son rang et de son état. Est-on frappé d'une infirmité qui nous arrache au commerce du monde, ce ne sont que soucis et mesures pour la santé. L'affaire de l'éternité demande trop d'attention; on n'est capable de rien, dit-on; on a sur la conscience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, et qui demandent du loisir et de la liberté d'esprit; enfin, on craint de n'aigrir [1] ses maux par les réflexions mêmes qui seules devraient les soulager.

Ainsi nous échappent tous les moments de la grâce; ainsi repoussons-nous la main salutaire qui frappe à la porte de notre cœur. Et l'on est si ingénieux dans le siècle à ne pas laisser échapper ces conjonctures favorables qui nous offrent des espérances de fortune et d'établissement! Les grands ont leurs moments, dit-on; et le point, c'est de savoir les prendre; mais la clémence divine n'a-t-elle pas les siens aussi? Eh quoi! mes Frères, croyons-nous que notre Dieu soit un Dieu de toutes les heures; qu'il distribue ses grâces selon nos caprices; et que mille fois rebuté, lorsqu'il s'est offert à nous, il ne se lassera pas enfin de nos délais et de nos mépris? Ah! disons-le à notre honte, les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière; rien n'échappe aux premiers, parce que leur

[1] Massillon, comme Fénelon, se montre souvent ainsi ému des maux des petits, des misères des pauvres; et, parlant aux grands, il les rappelle à la vie sévère et chrétienne par la considération des calamités de l'indigence.

[2] Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus. *I Cor.*, IV, 9.

[1] *D'aigrir*, Renouard; *de n'aigrir*, 1745 et 1764.

cupidité est vive et agissante ; et nous, nous laissons perdre les occasions les plus favorables, parce que notre charité est faible et languissante.

Car, ô mon Dieu ! combien de fois m'avez-vous averti, sollicité, importuné, d'entrer dans vos voies ! Combien de fois, au sortir même du crime, loin de lancer sur moi les foudres de votre justice, m'avez-vous tendu une main favorable, et profité du moment où la passion satisfaite et plus calme laissait à la raison la liberté des réflexions, pour m'exposer les suites terribles d'une vie criminelle ! Ah ! l'homme le plus barbare se laisserait attendrir, si, dans le temps même qu'il nous enfonce le poignard dans le sein, nous prenions des mesures pour sa sûreté ; et mon âme toujours rebelle et toujours aimée a pu tenir jusques ici contre tous les efforts de votre tendresse ?

Mais ne vous lasserez-vous pas enfin de vos poursuites et de mes rebuts ? Serez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en solliciter l'entrée ? Ma conversion dépend-elle de vous ou de moi ? Et ces grâces offertes que je refuse, pourrai-je les ravoir à mon gré ? Ne m'avertissez-vous pas qu'un temps viendra où je vous chercherai et où je ne vous trouverai plus, et qu'une mort funeste, en finissant mes crimes, commencera enfin mon éternel supplice ?

Mais encore, dites-moi, ô homme si éclairé sur les bienséances, lorsque par vos dissolutions et votre vie licencieuse vous étiez le scandale de votre ville, la bienséance était-elle un frein assez puissant pour vous arrêter ? Lorsqu'oubliant votre caractère, ministre du Seigneur, vous descendiez de l'autel sacré pour vous donner en spectacle au public, et violer vous-même des lois dont vous étiez le dépositaire et le protecteur, les discours publics vous ont-ils jamais coûté un seul plaisir ? Lorsque des engagements d'éclat et une conduite peu régulière rendaient cette femme la fable de son quartier et la honte de sa famille, que les amis et les proches lui en faisaient des ouvertures si touchantes, qu'un mari justement irrité en frémissait, qu'un ménage en tombait à vue d'œil en décadence, réglait-elle ses emportements sur ces lois gênantes et trop austères de la bienséance ? Ah ! la passion alors la plus forte la rendait insensible à tout. Ce n'est qu'avec vous, ô mon Dieu, que l'on est timide et circonspect ; on n'excède en précautions que lorsqu'il s'agit de vous servir ; on pèse alors sur tout ; on est sensible à tout ; on épaissit même de vaines ombres, et l'on tremble à l'aspect des fantômes que l'on s'est formés.

Ah ! je sens là-dessus toute l'injustice de ma conduite. Quand il a été question de vous offenser, on m'a vu, la tête levée, me faire honneur de mes désordres et être pécheur de bonne foi. Tranquille alors sur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conscience, de l'amitié, je sacrifiais sans scrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon salut. Faut-il revenir à vous ; faut-il de cette région de ténèbres passer à une région de lumière ? Ah ! toute ma force m'abandonne ; je sens expirer au premier obstacle tous mes projets de conversion ; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main. Ah ! c'est que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominait alors la passion. Lorsqu'il a établi son empire dans un cœur, cet amour sacré, il n'est plus de difficulté qui rebute ; les peines même sont délicieuses ; et saintement séduit par le divin attrait de la grâce, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher [1]. Tel est l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie ; les vaines raisons de la chair et du sang ne l'arrêtent pas : *Exurgens abiit*. La difficulté même des chemins, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa foi ; seconde instruction pour ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique : c'est ma seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Il règne dans le siècle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut ; et c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices et les fausses vertus des chrétiens.

La première erreur, et celle que je combats maintenant, est de ceux qui, vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croient la route inaccessible ; et, sans se souvenir que ce qui est

[1] Que cette doctrine si vraie et si chrétienne est parfaitement exprimée ! Massillon semble ici comme inspiré de sainte Thérèse.

impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grâce du Sauveur.

Or, la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette première illusion. Inspirée d'en haut sur la route qu'elle doit tenir, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa faiblesse : *Abiit in montana.* Eh! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvait-elle choisir ? la grâce approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve notre trésor : *Quò enim jam Deo plena, nisi ad superiora, conscenderet?* Voilà l'instruction qui s'adresse à ceux qui, comptant trop peu sur la grâce, désespèrent de pouvoir jamais atteindre à cette sainte cité située sur la montagne.

Je sens toute ma faiblesse, me dites-vous; j'ai de l'horreur pour le crime; et je ne voudrais pas avoir fait tort à mon prochain; mais il y a mille choses que le prédicateur foudroie tous les jours en chaire, et sur quoi je ne saurais me gagner. Je conviens qu'à vivre sur le pied de l'Evangile, il faudrait s'y prendre d'une toute autre manière; je sais que Jésus-Christ menace d'une éternité de peines ceux qui n'en souffrent point ici-bas; que ceux qui cherchent trop à ménager leur âme, la perdent; qu'il faut porter sa croix, et se renoncer soi-même, pour être son disciple; que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence; et que, comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu sans être incorporé en Jésus-Christ, on ne peut être incorporé en Jésus-Christ sans être crucifié avec lui; je le sais, et c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien. Aussi je suis de bonne foi; je ne m'abuse point là-dessus. Je connais toute l'étendue de mes obligations; et si j'embrassais le parti de la vertu, je ne l'embrasserais pas à demi; je n'imiterais pas tant d'autres qui veulent allier Dieu et le monde, l'Evangile et les plaisirs; et qui pour vouloir être et au siècle et à Jésus-Christ, ne sont au goût ni de l'un ni de l'autre.

Mais, ô homme, quel est ici ton égarement! Tu sens ta faiblesse et ton impuissance; mais ignores-tu que la grâce est le remède de ta faiblesse? N'entends-tu pas ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes faibles et fatigués, et je vous soulagerai*[1]*?* Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire; mais n'est-ce pas nous assurer en même temps qu'avec lui il n'est rien que nous ne puissions, et qu'il n'est point d'obstacle que sa grâce ne surmonte, et point de faiblesse qu'elle ne guérisse? Voilà, ô homme, où tu dois chercher la force qui te manque. Que penserait-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur dangereuse, ne voudrait plus prendre de mesures pour sa santé, seulement parce qu'il se serait aperçu qu'il est malade? Eh! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art et aux remèdes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon Frère? Ah! s'il fallait, comme autrefois, vous exposer à la fureur des tyrans, souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie, pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre faiblesse, quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie*[2]*;* mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches et de vos amis, ne craignant ni pour votre fortune, ni pour votre vie, que vous demande-t-on? le seul sacrifice de vos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde et de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques, un peu plus d'habitude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos sacrements, un usage plus chrétien de votre temps, plus d'attention sur vous-même, moins d'horreur pour la croix de Jésus-Christ; et rebuté, alarmé, découragé, vous n'osez tenter cette entreprise; et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur à votre mollesse et à votre lâcheté.

Généreux fidèles des premiers temps, hélas! les plus cruels supplices ne pouvaient vous séparer de la charité de Jésus-Christ; vous auriez tremblé pour votre vertu, et vous auriez douté de votre amour pour lui, si cet amour ne vous eût coûté tout votre sang; on vous regardait comme ce qu'il y a de plus infâme sur la terre; et votre plus douce consolation était de n'en avoir point ici-bas, et d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers temps on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien, quand

[1] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos. *Matth.*, XI, 28.

[2] Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip.*, IV, 13.

il en coûte un seul plaisir; le ciel, à ce prix-là, paraît trop cher. Sommes-nous les successeurs de votre foi? Avons-nous une espérance différente de la vôtre; et le Dieu que nous adorons, est-il devenu moins digne de nos empressements ?

Et d'ailleurs, chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu; mais, sans parler des divines consolations que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps et un avant-goût et le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux âmes fidèles; sans vous dire avec l'Apôtre que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend, si vous étiez de bonne foi, et que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du siècle; que ne diriez-vous pas, et que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siècle même? « *Beata quæ credidisti*[1], s'écrie-t-on, comme autrefois Elisabeth, quand on voit une âme désabusée du monde! Qu'un tel est heureux! il sait se passer de ce que la religion nous oblige de haïr; il est sage; il pense à une autre vie; il choisit la meilleure part; que n'avons-nous le courage de faire comme lui! C'est bien là ce qu'il y a de plus solide; tout le reste n'est qu'amusement; et on n'y trouve point de plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins. »

En effet, quelles sont les fureurs d'un mariage mal assorti, d'une passion méprisée, d'un jeu malheureux, d'un établissement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une saison cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous déshonore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enlève une personne ou chère, ou nécessaire, d'une famille mal élevée, d'une disgrâce encourue, d'une préférence injuste!

Avez-vous évité tous ces contre-temps? ah! vous ne sauriez vous éviter vous-mêmes. Car enfin, ô mon Dieu, le pécheur a beau s'étourdir : un reste d'éducation chrétienne plaide longtemps pour vous dans le fond de son cœur et empoisonne ses plus douces joies; on sent le vide du plaisir; il est des moments de réflexion qui vous tuent; le cœur, fait pour une félicité plus solide, s'amuse, mais ne saurait se satisfaire; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer; il porte partout un fonds d'inquiétude et d'ennui, qui le réveille même au milieu des joies et des amusements; enfin, on trouve son remède dans le mal même, le dégoût dans la jouissance; et l'on ne sent de vivacité pour le plaisir, que dans le moment qui le précède.

C'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime; on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage; et on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit. Eh! que ne puis-je à mon tour vous exposer ici le cœur d'un juste, et vous y faire remarquer cette chaste volupté, cette paisible félicité qui suit l'innocence! Quelles secrètes délices ne trouve-t-il pas à vivre de la foi, à se regarder comme étranger sur la terre, à soupirer sans cesse après sa patrie! Quels transports durant le cours de ces prières ferventes, où les vues de la foi plus vives lui rapprochent l'éternité, et ne lui laissent plus voir qu'en éloignement le siècle et sa figure! Quel dégoût au sortir de là pour les vaines joies des mondains! Il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables destinés au supplice, et qui, sans le savoir, se réjouissent tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, vierges saintes[1] qui m'écoutez! Instruites sur ces chastes délices qui accompagnent l'innocence et la piété, que de merveilles de la grâce nous découvririez-vous! Eh! que pourrait opposer le siècle à un exemple si consolant? L'âge, le sexe, la naissance, prétextes si frivoles et si souvent allégués, seraient ici confondus, puisqu'on y voit l'âge le plus tendre, le sexe le plus délicat, la naissance la plus distinguée, ajouter même aux rigueurs de l'Evangile des rigueurs de surcroît, et trouver dans la sainte pratique des vertus religieuses plus de véritables douceurs que le siècle tout entier n'en peut offrir à ses plus déclarés partisans.

[1] Luc, I, 45.

[1] Peut-être les religieuses de la Visitation de Chaillot, où nous savons que Massillon prêcha plusieurs fois.

Et c'est ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel et l'assujétit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit d'un air timide et soumis essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis ou à l'avarice d'un esclave. Vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des moments qui lui promettaient ailleurs mille agréments. Ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir. Enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane? vous le savez, ah ! on ne connaît plus d'obstacles : rien ne coûte, quand il sagit de satisfaire une passion ; les difficultés même ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est faible, et où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah ! mes Frères, le voluptueux, l'ambitieux s'élèveront contre nous au jour du Seigneur ; et par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire leur cupidité, ils nous confondront devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre faiblesse.

Eh ! disons-nous donc à nous-mêmes dès à présent ce que cette voix du ciel disait autrefois à saint Augustin effrayé, comme nous, de la difficulté du salut : *Tu non poteris quod isti et istæ?* Et pourquoi ne pourrais-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, et font encore tous les jours? Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siècle, et que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux tel et telle échappent au naufrage et marchent heureusement vers le port? N'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur? Mon âme n'est-elle pas sortie de vos mains, et lavée dans le sang de votre Fils? N'ai-je pas la même espérance ; ne suis-je pas appelé au même héritage? Ah ! il n'est que ma lâcheté qui m'empêche de suivre ; mille fois votre grâce m'a fait faire le premier pas ; mais rebuté par les plus petits obstacles, je suis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous ; mais ordonnez-le-moi de cette voix forte et puissante à laquelle un cœur dur ne résiste pas ; et, comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtements qui m'embarrassent et m'arrêtent, libre et dégagé, j'irai vous joindre, même à travers les flots de la mer ; oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du siècle, où les écueils sont si glissants, les naufrages si ordinaires et le salut si difficile.

TROISIÈME PARTIE.

Le monde est sujet à une autre erreur sur la difficulté du salut, bien différente de celle que je viens de combattre ; et cette erreur, quoique moins spécieuse, est cependant plus universelle, et moins aisée à corriger. Or, voici en quoi elle consiste. S'il est des gens que la sévérité des maximes évangéliques rebute, et empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, comme nous venons de le voir ; il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes, nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre. Elles se font un plan de vertu, où entrent sous des noms déguisés l'ambition, le luxe, la mollesse, la vanité, et d'autres passions encore plus délicates. Leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal que dans la pratique du bien ; et, tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presque à moins de frais que l'on ne se damne. Illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie va pareillement confondre !

En effet, elle n'examine pas si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatigants ; elle choisit, sans différer, la voie la plus pénible ; et c'est dans la difficulté qu'elle trouve sa sûreté. Telle est l'instruction que Marie donne par son exemple à ceux qui voudraient arriver à la céleste Jérusalem par des voies commodes et aplanies, et sans franchir les montagnes saintes sur lesquelles elle est fondée. En effet, détrompons-nous, mes Frères ; il faut qu'il en coûte pour

se sauver; et le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées sur nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion. L'austérité des cloîtres est sainte, dit-on; mais il ne serait pas raisonnable d'en faire une obligation à ceux que le ciel n'y appelle pas; il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, et, pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclu de toutes les autres; enfin il est des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là-dessus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale, qu'elle ne soutienne pas un jeu outré, qu'elle évite certains excès dont le monde poli même ne s'accommode pas, que dans ses discours elle ne sorte jamais de cette bienséance de si bon goût dans son sexe, qu'elle paraisse dans nos temples aux jours solennels pour y participer à la chair sacrée de l'Agneau, qu'elle se soit réglée à certaines libéralités pour le soulagement des membres de Jésus-Christ, la voilà calme sur l'affaire du salut, un confesseur n'a plus rien à faire, et, tout revêtu qu'il est de l'autorité de Jésus-Christ, il ne serait pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle est sur son rang d'une délicatesse à ne rien passer, mais elle aime le faste et l'éclat, mais elle cultive des amitiés tendres, elle fournit à des conversations vives, elle sourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure, et en faveur de l'esprit, elle fait grâce à la corruption du cœur. Mais elle a sur sa beauté des délicatesses ridicules, pour sa parure des soins que vous paieriez, ô mon Dieu, d'une éternité de bonheur, s'ils étaient employés à parer l'âme des vertus célestes. Mais l'abnégation de soi-même est un nom qu'elle ne connaît même pas; et il ne lui est peut-être jamais arrivé de se gagner pour Jésus-Christ sur un seul désir; et enfin toute sa religion se réduit aux intérêts de son honneur et aux soins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile est une loi outrée, ou cette personne n'est pas chrétienne. Car quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conséquent avec le christianisme, que cette mollesse, cette fierté, cet amour-propre, cette délicatesse dont elle ne se fait aucun scrupule? N'importe; l'usage veut qu'elle se rassure et qu'elle se croie dans le bon chemin, parce qu'elle n'est pas encore au fond du précipice.

Tel est aujourd'hui l'entêtement du siècle, de s'y faire des plans de religion; d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jésus-Christ avec Bélial; qui ente sur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganisme; qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, la mollesse, l'ambition; et de l'Evangile une foi morte et inutile, c'est-à-dire qui d'une part retranche les crimes et de l'autre les vertus.

Et c'est là-dessus qu'on vit tranquillement dans le siècle, et qu'on attend sans frayeur, ô mon Dieu, votre jugement redoutable, tandis que le juste, au fond d'un réduit obscur, le visage pâle et défait, le corps affaibli et exténué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraisons ferventes, vous conjure avec le Prophète de n'entrer pas en jugement avec lui; repasse dans l'amertume de son cœur quelques fautes légères que sa piété lui grossit, et que la seule surprise a arrachées de sa faiblesse, et ne peut se rassurer ni sur le trésor infini de vos miséricordes, ni sur le pénible amas de tant d'œuvres saintes en qui sa foi découvre des taches. *Quid ista cæcitate tenebrosius?* s'écrie saint Chrysostome. Le crime conduit quelquefois au repentir, mais cette vie mondaine aboutit toujours à une triste et funeste impénitence.

Sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change! Que pouvait-on ajouter, ô mon Dieu, aux précautions que votre sagesse avait prises pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère, et qu'il est aussi peu possible d'être un vrai chrétien sans souffrir qu'il est possible d'être chrétien sans être baptisé? A quoi se réduit l'Evangile tout entier qu'à cette vérité? Combien de fois y est-elle répétée? Sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée?

Et après cela la religion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez, mon frère, toutes les austérités qu'elle ordonne, et on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie [1]? Puisque sans la pénitence et la mortification il n'y a point de salut, cet œil

[1] Il (le juste) *grimpe* plutôt qu'il ne marche. — BOSSUET, *O. f. de H.* de France.

qui vous scandalise, l'arrachez-vous; cette croix qui vous accable, la portez-vous; cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous; cette chair qui vous est si chère, la châtiez-vous; ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jésus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siècle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris; tout y roule sur l'erreur et le mensonge, et de tout temps il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux même qui font profession de piété; et l'on peut dire ici que les élus tomberaient presque dans cette erreur, s'il était possible.

Tel, depuis une conversion d'éclat, vit de bonne foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colère, vain, attaché, n'a pour toute vertu qu'un train de vie mêlé de faiblesses et de bonnes œuvres, de tiédeur et de dévotion, de grâce et d'amour-propre, de sacrements et de rechutes.

Telle croit avoir renoncé au monde et à ses pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte et à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat; mais elle en assortit tous les jours de moins tumultueuses et de plus délicates. Elle n'est plus livrée au public et exposée à tous les importuns d'une ville; mais au milieu d'un monde choisi elle goûte tout le plaisir de la conversation, sans en goûter les désagréments. Elle a banni un jeu outré; mais elle n'a pas banni l'inutilité et la perte du temps. Elle n'a plus des empressements profanes pour se faire aimer; mais elle n'est pas fâchée de plaire. Enfin le seul nom de passion alarme sa vertu, mais peut-être n'est-ce que du nom dont elle s'alarme.

Une autre croit avoir déjà le ciel en engagement, qui parmi ses vertus ne saurait guère compter qu'un directeur de parade, quelques confessions réglées, et son nom écrit dans toutes les assemblées pieuses d'une ville.

Enfin celle-ci se figure avancer à pas de géant dans la voie de la justice, qui n'y marche que par caprice. Elle se hâte à certaines reprises; tantôt c'est une aumône, puis une austérité, une autre fois une retraite. Dieu a ses intervalles, si je l'ose dire; et le monde a le fonds. Il semble que votre loi, ô mon Dieu, plus durable que le ciel et la terre, soit une loi souple et variable. On y retranche, on y ajoute à son gré; on l'ajuste à l'humeur, à l'âge, à l'état; en un mot, chacun se fait un Evangile à part, où il trouve le secret de faire entrer ses faiblesses.

Oui, mes Frères, l'esprit de la religion est peu connu de ceux même qui passent pour en pratiquer les maximes; et le reproche que Jésus-Christ faisait autrefois à ses apôtres, on peut le faire encore aujourd'hui à la plupart de ceux qui font profession de le suivre: *Nescitis cujus spiritus estis*[1]; Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés.

Ah! que l'exemple de Marie les instruise! Que sa fidélité nous apprenne que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre temps, quelques accès de ferveur que Dieu demande de nous; mais tout notre cœur, mais tous nos désirs, mais toutes nos actions, en un mot une entière conformité avec l'Evangile, qui doit être notre règle en ce monde, puisqu'il sera notre juge dans l'autre. Oui, mes Frères, soyons fidèles à Dieu; après cela espérons tout de sa miséricorde. Voyez de combien de bénédictions la fidélité de Marie est suivie: le Verbe commence son ministère et sanctifie Jean-Baptiste; le précurseur tressaille avant que de naître; Elisabeth prophétise; Marie elle-même, jusque-là si retenue sur les merveilles que Dieu avait opérées en elle, les découvre par un saint transport et exalte la puissance et la miséricorde du Seigneur.

Quand sera-ce donc, ô mon Dieu, qu'ayant franchi à son exemple ces montagnes fatales qui me séparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grâce? Honteux de ma tiédeur et de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous; mais, hélas! à peine me suis-je gagné sur une faiblesse qu'affaibli par la victoire même, je retombe sous mon propre poids, et me laisse rentraîner par une autre. Lassé d'être toujours aux prises avec moi-même, je compose enfin avec mon amour-propre; et pour être tranquille sur mes passions, je ne leur refuse que le crime, et leur abandonne tout le reste.

Et encore, Seigneur, cette aversion qui me reste pour le crime vient-elle de votre grâce? Ah! si le souvenir d'un plaisir profane pouvait périr avec le plaisir même; si je pouvais

[1] Luc, IX, 55.

me vaincre sur ces retours cruels que traîne après soi l'offense mortelle, et devenir tranquillement pécheur ; que sais-je ce qu'une occasion n'arracherait pas de ma faiblesse ; que sais-je si tous mes projets de vertu n'y viendraient pas tristement échouer ? Non, ce n'est pas le crime que je hais ; c'est ma tranquillité que j'aime. Ah ! si votre grâce était le principe sacré de ma haine, je haïrais tout ce qui vous déplaît ; on ne me verrait pas de propos délibéré tomber tous les jours en tant d'infidélités, qui donnent des atteintes si sensibles à votre amour ; on ne m'entendrait pas m'informer si souvent s'il y a de l'offense mortelle à me permettre un tel plaisir ; il me suffirait de savoir qu'il vous déplaît. Non, encore une fois, ce n'est pas l'innocence que je cherche ; c'est l'inquiétude que je fuis ; heureux si de cette paix fausse et périlleuse je ne passe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos saints ! Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SOIXANTE-TREIZIÈME SERMON.

DISCOURS SUR LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE

PRONONCÉ DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

DANS QUEL ESPRIT IL FAUT LES PRATIQUER.

NOTICE.

Cette exhortation, pleine de conseils instructifs et de sentiments touchants, fut prêchée dans une réunion nombreuse de femmes pieuses et charitables. On y voit comment ces dames de la cour de Louis XIV, habituées au faste et au commandement, étaient cependant assez chrétiennes pour visiter les pauvres, secourir les indigents, soigner de leurs mains les plaies des malades et consoler la douleur par des paroles de foi. Telles étaient, vers le temps de ce discours, la duchesse de Chevreuse, la comtesse d'Auvergne, la duchesse de Beauvilliers, Anne de Lorraine, comtesse de Lillebonne, la duchesse de Ventadour, et tant d'autres grandes dames.

ANALYSE.

Pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde il y a trois règles à observer.

PREMIÈRE RÈGLE. — *C'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.* En effet, c'est une méprise assez ordinaire, parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous distingue ; au lieu que les œuvres surajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. Cependant il s'en faut bien que la foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères au rang des œuvres surajoutées ; elle ne connaît pas de devoirs plus sacrés et plus inviolables. En effet, premièrement, le précepte de l'amour du prochain, si essentiel à la foi, ne se borne pas à nous défendre seulement de nuire à nos frères : ce n'est rien pour la loi de la charité de ne point haïr ; il faut qu'elle aime ; c'est-à-dire que dans la religion de Jésus-Christ vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant ; vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas lorsque vous le pouvez. Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir ; c'est une loi commune imposée à tout fidèle, qui, par les liaisons intimes et sacrées que nous avons contractées au baptême avec tous les chrétiens, ne lui permet plus d'en regarder aucun comme étranger à son égard, mais l'oblige de les regarder tous comme ses frères, comme les membres d'un même corps, dont aucun ne peut souffrir sans qu'il souffre avec lui. Secondement, plus vous êtes élevé dans le siècle, plus votre obligation est ici rigoureuse. La prospérité et l'abondance des biens de la terre ne vous dispense ni de la frugalité, ni de

la simplicité, ni de la violence évangélique : cette vérité supposée, quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre ? Serait-ce de vous fournir les moyens de satisfaire toutes vos passions ? Non, sans doute : vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent ; votre abondance n'est donc que la portion de vos frères affligés ; et Dieu vous aurait réprouvés, en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage que pour le soulagement des malheureux. Troisièmement, pour vous en particulier qui m'écoutez, indépendamment de l'obligation que vous impose là-dessus la religion et le rang que vous tenez, les saintes occupations de miséricorde n'en soit pas moins des devoirs indispensables. En premier lieu, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir et de mollesse ? Eh ! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale ? En second lieu, lorsque vous ne connaissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'avez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes ? n'avez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde comme des indiscrétions de zèle, ou comme des empressements de vanité, loin de respecter les personnes qui s'y consacraient? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avaient ôté, et que vous pratiquiez vous-même ce que vous avez si justement blâmé dans les autres fidèles. En troisième lieu, vous faisiez servir autrefois vos richesses, qui sont des dons de Dieu, à l'iniquité ; comment voulez-vous réparer cette injustice que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes ? Enfin, dans cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, la félicité de vos sens était alors votre unique affaire ; il faut donc aujourd'hui vous appliquer à les crucifier; aller dans ces lieux secrets, dans ces maisons désolées, où l'indigence cache tant de misères ; vous approcher des Lazares puants et couverts de plaies ; et malgré les frémissements secrets de la nature, ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes.

La deuxième règle *à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos faiblesses de tous les jours.*

En effet, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur. Cela étant, soulager nos frères, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du chrétien ; ce n'est pas le chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde, et que chaque œuvre sainte serve à affaiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire que pour entrer dans l'esprit de la foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, examiner sous les yeux de Dieu quels sont encore nos penchants déréglés, et choisir les œuvres de miséricorde les plus propres à les déraciner de notre cœur ; en un mot, faire de ces œuvres les exercices des vertus qui nous manquent. Car les œuvres de la piété ne sont saintes qu'autant qu'elles nous sanctifient ; et elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent.

Or, on viole cette règle de la piété en deux manières : premièrement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchants. Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchants heureux, qui inclinent notre âme à la miséricorde ; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance : au contraire, la foi sait faire servir la nature à la grâce. Mais il faut prendre garde de ne pas borner tous nos efforts à suivre ces penchants; car la piété va bien plus loin que la nature. Secondement, la seconde manière de violer cette règle, est encore plus coupable : non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle ; et les œuvres de miséricorde que l'on choisit, sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, et qui ne nous corrigent jamais de nos faiblesses; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir. En effet, combien de ces âmes abusées, qui, dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde et sur l'abondance de leurs largesses. Ah ! le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent ; mais elle ne justifie pas ceux que l'on aime.

La troisième règle *consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes, cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.*

Je vous dis avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu; interrogez votre cœur ; sondez-en les vues les plus secrètes, et voyez quels ont été jusqu'ici les motifs les plus réels de toutes ces actions extérieures. Voyez si les œuvres secrètes réveillent aussi vivement votre zèle que celles qui sont publiques. Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie et qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient. Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu indifférent ; en un mot, si c'est vous-même, la gloire des hommes, ou votre salut que vous y cherchez. On ne saurait croire, continue saint Augustin, combien d'œuvres saintes, sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ; combien de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paraître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance.

Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous par l'Esprit.
Gal., v, 25.

Ce n'est pas seulement pour vous exhorter à la miséricorde, et vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Mesdames. Il me paraît peu utile de borner tout le fruit de ce discours à établir un devoir que vous accomplissez déjà, et annoncer la loi de la charité à des personnes que la charité elle-même assemble.

Lorsque nous parlons au commun des fidèles, nous pouvons leur montrer dans les livres saints ces maximes décisives qui nous ordonnent de secourir nos frères affligés, parce que la plupart d'entre eux les ignorent; nous pouvons leur redire ces anathèmes terribles que

l'Esprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un asile et une ressource aux malheureux, parce qu'il s'y trouve des âmes dures et impitoyables qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes; nous pouvons leur ouvrir le sein de la gloire, et en leur faisant voir un royaume éternel devenu la récompense d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miséricorde, parce que parmi ceux qui nous écoutent, il en est toujours dont la charité tiède et indolente a besoin d'être ranimée.

Mais ici, Mesdames, où la miséricorde est une vertu commune, il serait inutile d'entreprendre de l'inspirer; ici, où l'on porte des cœurs sensibles aux calamités de nos frères, ces maximes effrayantes des livres saints contre l'inhumanité envers les pauvres, seraient mal placées; ici enfin où la charité se soutient par une société de zèle, et s'anime par de saints exemples, on peut se dispenser de l'encourager; il n'est presque plus besoin que de l'instruire.

Mon dessein donc aujourd'hui, Mesdames, est de vous entretenir sur l'esprit de la foi dans la pratique des œuvres de miséricorde, persuadé que ces œuvres, dans la plupart des âmes, ne sont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opère jamais en vain; que les mécomptes de l'amour-propre détruisent souvent à notre insu ce que la piété édifie; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne sais quoi d'humain et de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite; et qu'il n'arrive que trop souvent, hélas! que nos faiblesses ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois règles principales tout l'esprit de la piété chrétienne sur les offices de la miséricorde; et en opposant ces règles évangéliques aux abus que la cupidité ne cesse d'y mêler, faire le discernement de l'or d'avec la paille; séparer ce que l'homme y met du sien, d'avec ce que la charité toute seule opère; et établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

PREMIÈRE RÈGLE.

La première règle sur l'esprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miséricorde, c'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mesdames, une méprise assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, est de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir; et de les envisager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embrasse, que comme des obligations réelles qu'une loi indispensable nous impose. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous distingue; au lieu que les œuvres surajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. On aime à se dire en secret que le juste ne borne pas sa fidélité aux seuls préceptes de la loi; que son zèle doit aller au delà, et que ces bornes imparfaites n'ont été mises, comme dit l'Apôtre, que pour la faiblesse de l'homme encore charnel; ainsi l'on se persuade qu'on est arrivé à la perfection des conseils, et l'on s'applaudit presque tout bas comme si l'on en faisait de reste.

Cependant, Mesdames, il s'en faut bien que la foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laisse au choix des fidèles; et parmi tous les devoirs de votre état, la doctrine de Jésus-Christ n'en connaît presque pas de plus sacrés et de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premièrement, que tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé, et que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le secourir; puisqu'on n'aime pas, tandis qu'on peut être insensible aux malheurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solennel dans l'Evangile, si essentiel à la foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser une réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les païens et les peuples les plus barbares ont eu des lois qui les obligeaient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels : ce sont là des devoirs qui suivent la nature; et jusque-là vous n'êtes pas encore chrétien.

La loi de la charité, particulière à la religion de Jésus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime; ce n'est pas assez de ne

pas nuire, il faut qu'elle aide; c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. C'est-à-dire que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'asile; en un mot, que vous usurpez ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir, c'est une loi commune, imposée à toute âme fidèle. Car, Mesdames, par la grâce qui dans le baptême nous associa à l'assemblée des saints, nous devînmes tous les membres d'un même corps et les enfants d'un même père. Dès lors nous contractâmes des liaisons intimes et sacrées avec le reste des fidèles; dès lors nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, et ils ne le furent plus au nôtre; dès lors ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigents [1]; ils furent nos frères; dès lors leurs calamités devinrent les nôtres, et leurs besoins nos besoins; dès lors l'auguste qualité de chrétien, qui nous unissait à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation, et ces différences vaines de rang, de titres, de naissance, que la nature ou les lois du siècle avaient mises entre eux et nous: tout ce qui arriva dans le corps sacré des fidèles devint notre affaire propre; dès lors qu'un membre souffrit nous dûmes souffrir aussi; et sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jésus-Christ notre chef, et qui est le seul fondement de notre espérance et de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs nos soins, notre attention et notre ministère. Aussi les premiers fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parce que depuis leur vocation à l'Evangile n'étant plus qu'un cœur et qu'une âme ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens, qui étaient devenus les biens de leurs frères et dont la nécessité toute seule devait régler l'usage.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que plus vous êtes élevés dans le siècle, plus votre obligation est ici rigoureuse; et, sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité et l'abondance des biens de la terre ne nous dispensent ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons-nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos frères, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi: *Qui multum, non abundavit* [1]. Autrement Jésus-Christ n'aurait défendu la mollesse, le luxe et les plaisirs qu'aux pauvres et aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assez inutile.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si, selon la règle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens, et de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre; et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes [2]? Serait-ce de fournir à des passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Serait-ce d'amasser pour vos neveux? mais vous ne devez plus thésauriser que pour le ciel. Serait-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité et d'indolence? mais si vous ne pleurez pas, si vous ne souffrez, si vous ne combattez pas, vous êtes perdus. Serait-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'orner plus superbement vos palais? mais cette vaine magnificence est réprouvée dans le riche de l'Evangile. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu; et si vous ne faites pénitence, vous périrez. Serait-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde? mais cette élévation, selon les vues de la foi, n'est que le haut d'un précipice. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du

[1] V. page 249 de ce volume.

[1] II Cor., VIII, 15. — [2] Ces interrogations répétées et comme accumulées, auxquelles le prédicateur répond par un *mais* terrible et irréfutable, forment une magnifique tournure oratoire, souvent employée par Massillon.

monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer, selon le monde, de votre prospérité; ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous-mêmes que vous êtes nés grands; ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther[1], que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne : c'est pour vos frères; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit, utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris*[2]*?* Si vous ne répondez pas aux desseins de Dieu sur vous, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il transportera cette gloire et cette couronne qui vous était destinée. Ah ! il saura bien pourvoir par quelque autre voie à la délivrance de son peuple; car il ne permet pas que les siens périssent : mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui, peribitis*[3]. Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent; vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés, que sa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin; votre abondance n'est donc que la portion de vos frères; votre élévation dans l'ordre de la sagesse éternelle n'est donc destinée qu'à leur servir d'asile; votre autorité qu'à les protéger; vos dignités qu'à venger leurs intérêts; l'éclat de votre nom qu'à les consoler par vos offices; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition et le malheur de leur destinée, en vous abaissant jusqu'à leur rendre les plus vils ministères; vos exemples qu'à les affermir dans la foi et dans la soumission au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu, et il vous aurait réprouvés en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage[4].

[1] V. page 255 de ce volume. — [2] Esther., IV, 14. — [3] *Ibid.*
[4] V. t. I, p. 468 de cette édition.

Et certes, Mesdames, lorsque des infortunés voient une âme fidèle, malgré la naissance, les biens, le crédit, les dignités qui la distinguent, renoncer aux plaisirs qui rendent la prospérité si digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, se dérober aux honneurs qui l'environnent, percer jusque dans leurs plus sombres retraites, et là faire de leur lèpre même un spectacle agréable à ses yeux, abaisser ses mains charitables jusqu'à leurs plus dégoûtantes misères, verser de l'huile sur leurs plaies, respecter leur chair hideuse comme le temple de l'Esprit-Saint, soulager leur douleur par des paroles de consolation, calmer leur impatience par des maximes de la foi, prévenir leur honte et leurs besoins par de saints artifices, les tirer de l'occasion et du péril par de sages ménagements, et enfin tout souffrir ou pour adoucir leurs peines ou pour assurer leur salut; ah ! c'est alors qu'ils lèvent les yeux au ciel; qu'ils reconnaissent un Dieu sage, dispensateur des choses d'ici-bas, et père commun du pauvre comme du riche; c'est alors qu'ils publient les merveilles de sa providence[1]. Que vous êtes riche en miséricorde, Seigneur ! lui disent-ils; vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous; votre œil, attentif aux besoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles souffrent au-delà de leurs forces. C'est alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens; et qu'ils commencent à comprendre combien Dieu est grand et digne d'être servi, puisqu'il peut se former, au milieu même de la corruption du grand monde et des périls de la prospérité, des serviteurs si fidèles. Voilà, Mesdames, à quoi la naissance et les biens doivent servir; vous n'êtes puissants sur la terre que pour faire bénir, par ceux qui souffrent, la bonté de Dieu et les richesses de sa miséricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais je laisse ces grandes maximes, si souvent sans doute ici répétées; et je dis, en troisième lieu, que quand même on n'aurait

[1] On cherche souvent dans les moralistes et dans les sermonaires les portraits des mœurs de leur siècle. Mais on voit trop exclusivement chez eux les aspects tristes et pénibles, parce que leur but est de corriger; ici nous avons le touchant tableau de la charité de ces grandes dames qui, laissant leurs opulents châteaux ou leurs somptueux hôtels, allaient soigner de leurs mains les pauvres, les malades et les infirmes. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier quand on parle du XVII[e] siècle.

aucun égard aux obligations communes qu'impose là-dessus la religion, et le rang que vous tenez dans le monde; pour vous en particulier qui m'écoutez, les saintes occupations de la miséricorde, et l'attention particulière à l'œuvre qui nous assemble, ne seraient pas moins des devoirs indispensables. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, premièrement, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, et qui détrompés des erreurs du monde et des passions, ne connaissez plus rien de solide que la crainte du Seigneur et la gloire de le servir; vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? Vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir et de mollesse? En repassant sur vos jours de ténèbres, et sur ces premières années où vous ne connaissiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher sur les soins d'une vaine beauté, sur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, sur des indécences de parure dont la piété des âmes justes gémissait alors, sur des licences que le monde autorise, et où vos frères ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence? que sais-je? sur des faiblesses qui font aujourd'hui devant Dieu le sujet de vos soupirs et la matière de votre pénitence? Vos citoyens, vos proches, vos amis, vos domestiques n'ont-ils pas mille fois péri sous vos yeux? votre rang ne donnait-il pas du crédit à vos passions et à vos exemples? Combien d'âmes, lorsque vous suiviez des routes injustes, avez-vous entraînées, à votre insu, avec vous dans le précipice!

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? ne faut-il pas que vous soyez une odeur de vie pour vos frères, comme vous avez été une odeur de mort? Ne faut-il pas que vous leviez, pour ainsi dire, sans rien craindre, l'étendard de la piété, comme vous aviez levé autrefois celui du monde et des plaisirs? Une vertu obscure et privée peut-elle remplacer des maux publics; et quand les offices d'une charité publique ne seraient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-ils pas pour vous des devoirs indispensables?

Secondement, autrefois, lorsque vous ne connaissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes? N'aviez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des indiscrétions de zèle ou des empressements de vanité? Loin de respecter les personnes qui s'y consacraient, n'affectiez-vous pas d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos censures? Ne disiez-vous pas d'elles, comme autrefois Pharaon des Israélites qui voulaient aller sacrifier dans le désert, que c'était l'oisiveté toute seule, et une vie inutile, qui leur faisait chercher ces sortes d'occupations et ces pieux amusements: *Vacatis otio, et idcirco dicitis: Eamus, et sacrificemus Domino* [1] ? Ne disiez-vous pas comme ces gouverneurs des provinces voisines de Jérusalem, lorsqu'ils voyaient Néhémias et les principaux du peuple de Dieu occupés à rebâtir le temple: « A quoi s'amusent les faibles Juifs? *Quid Judœi faciunt imbecilles* [2] ? Prétendent-ils donc que le monde les laisse faire, et qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre et si singulière? *Num dimittent eos gentes* [3] ? Veulent-ils donc tout faire à la fois, et gagner le ciel en un seul jour? *Num sacrificabunt, et complebunt in una die* [4] ? Veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout d'un coup en bâtiments superbes, et passer en un instant d'une extrémité à l'autre? *Numquid œdificare poterunt lapides de acervis pulveris qui combusti sunt* [5] ?» Car tels sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu, les discours insensés du monde contre la vertu. N'étaient-ce pas là autrefois les vôtres? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avaient ôté; il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres fidèles; il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde, et réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle.

Troisièmement, quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses? Vos biens immenses pouvaient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions? vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité: or, tout ce que vous employiez à des usages injustes, vous l'usur-

[1] Exod., v, 17.
[2] Esdr., iv, 2.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*

piez sur le pauvre et sur l'affligé. Eh ! comment voulez-vous réparer cette injustice que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes ?

Quatrièmement enfin, cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs et dans une molle indolence. La félicité de vos sens était alors votre unique affaire ; vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût et la satiété inséparables de tout ce qui plaît hors de Dieu ; vous ne viviez que pour votre corps.

Ah ! une vertu oiseuse, douce, aisée ne serait donc plus pour vous qu'une illusion dangereuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvait les flatter ; il faut donc vous appliquer à les crucifier, aller dans ces lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'âmes saintes, vous approcher des Lazares puants et couverts de plaies, ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes, et, malgré les frémissements secrets de la nature, accoutumer votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmonter, par votre foi et par l'ardeur de votre amour, la faiblesse d'une chair qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyiez, en vous consacrant à des exercices charitables, aller au-delà de vos devoirs ; et vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, et qu'il s'en faut bien que la compensation ne soit égale.

Ce qui vous abuse ici, Mesdames, vous que la miséricorde de Jésus-Christ a détrompées du monde et appelées à son service, et qui fait que vous comptez si fort sur le mérite de vos œuvres saintes ; c'est premièrement qu'une erreur secrète et délicate de vanité vous persuade que les titres qui vous distinguent donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de religion ; que leur prix croît à proportion de votre rang ; que les démarches les plus légères de piété sont illustrées, pour ainsi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On se repose sur cette vaine complaisance que d'injustes adulations nourrissent ; on fait entrer, dans l'idée que l'on a de ses œuvres, celle qu'on a de soi-même ; et on se persuade que ceux qui sont nés dans la foule, en faisant mille fois plus que nous, méritent encore moins. Comme si la charité toute seule ne discernait pas nos mérites ; comme si en Dieu il y avait acception de personnes ; comme si ceux qui ont plus reçu, n'étaient pas ceux dont on demande davantage ! Secondement, c'est que vous ne jetez d'ordinaire les yeux sur vous-mêmes qu'en vous opposant à ces personnes mondaines de votre état et de votre rang, livrées aux plaisirs, aux passions insensées, à leurs propres égarements, et qui négligent tout à fait le soin de leur salut. Alors ce parallèle grossit à vos yeux votre propre mérite : vos œuvres, comparées à leurs inutilités et à leurs plaisirs, vous paraissent des abondances de justice ; tout ce que vous faites pour le salut au-dessus d'elles, vous croyez le faire au-delà de vos devoirs ; et la tiédeur où vous vivez, opposée à leur déréglement, se change à vos yeux en vertu héroïque. Semblables à cet évêque de l'Apocalypse, qui, malgré la tiédeur et l'indolence de ses mœurs, se croyait riche en bonnes œuvres, parce qu'il jugeait sans doute de sa vertu par la chute et les excès des faux docteurs qui enseignaient la doctrine de Balaam, et en suivaient les voies honteuses ; lui qui était aux yeux de celui qui est un témoin fidèle et véritable, pauvre, misérable, nu, et sur le point d'être rejeté de sa bouche.

Cette règle est donc dangereuse. Ce n'est pas par ces parallèles trompeurs qu'il faut mesurer ce que nous sommes devant Dieu ; c'est par la sainteté de la loi ; c'est par la sublimité de nos devoirs ; c'est par l'excellence de notre vocation ; c'est par la grandeur du Maître que nous servons ; c'est par la multitude des iniquités que nous avons à expier ; c'est par les faiblesses journalières que notre tiédeur voit multiplier à l'infini sans aucun changement ; en un mot, ce n'est pas en nous comparant aux pécheurs qu'il faut faire honneur à nos faibles vertus ; c'est en nous opposant aux saints qui nous ont précédés, aux âmes justes qui marchent à nos yeux, et qui nous laissent si loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur et notre impénitence. Si la Pécheresse de Jérusalem eût jugé de la profusion de ses parfums et de l'abondance de ses larmes, par l'insensibilité des autres femmes mondaines de la Palestine, ah ! sans doute elle n'eût pas eu tant de honte de se présenter devant le Sauveur, et n'eût pas choisi ses pieds comme pour dérober à ses yeux les saints ministères de sa charité, qui lui paraissaient si disproportionnés aux

désordres de sa vie; si la femme Chananéenne eût opposé sa démarche si pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, sans doute elle ne se fût jamais comparée à un vil animal; si David lui-même n'eût jugé de sa pénitence, de ses jeûnes, de ses larmes et de ses macérations, que par la mollesse des autres cours et l'exemple des rois ses voisins, plutôt que par ses crimes, ah! sans doute, il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les dérèglements de nos frères n'ajoutent donc rien au mérite de nos œuvres; et nous pouvons être plus justes que le monde, sans l'être encore assez pour Jésus-Christ.

DEUXIÈME RÈGLE.

La seconde règle à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos faiblesses de tous les jours.

Je m'explique. Vous le savez, Mesdames, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur; car le royaume de Dieu est au dedans de nous; et tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au règlement du cœur et à l'entière mortification des vices et des désirs, qui mettent encore obstacle en nous à la grâce de notre parfaite délivrance. Or, sur cette maxime de la foi, soulager nos frères, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du chrétien; ce n'est pas le chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde; que nos imperfections y trouvent leur remède; et que chaque œuvre sainte serve à affaiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire, Mesdames, que pour entrer dans l'esprit de la foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, mettre notre âme sur nos mains, l'envisager aux pieds de Jésus-Christ; et dans la lumière de sa grâce, examiner sous ses yeux quels sont encore nos penchants déréglés, et choisir les offices de miséricorde qui leur sont le plus opposés, et qui paraissent les plus propres à les déraciner de notre cœur.

Ainsi vous aimez encore le monde, les plaisirs, les dissipations des jeux et des commerces; préférez les œuvres qui vous en séparent le plus, et qui vous renferment plus souvent dans la prière, dans le silence et dans la retraite. Vous êtes nées avec des dispositions de mollesse et d'indolence que vous ne sauriez presque surmonter; vous ne prenez jamais rien sur vous-mêmes; votre vertu n'est presque qu'un éloignement naturel du tumulte et des agitations du monde que vous n'aimez pas, et une vie plus douce et plus oiseuse qu'on ne la mène d'ordinaire dans le siècle; ah! les œuvres les plus dures, les plus pénibles de la miséricorde, les soins les plus dégoûtants, les misères les plus hideuses, c'est là votre partage. Vous aimez dans la vertu même tout ce qui éclate, tout ce qui distingue, tout ce qui attire les regards publics; entrez dans les œuvres les plus obscures, qui vous confondent le plus avec le peuple, les plus exposées aux dérisions des insensés; laissez aux autres le premier rang et tout l'honneur des entreprises de piété, et réservez-en pour vous les soins et les fatigues. Vous retombez sans cesse dans les mêmes vivacités; tout vous blesse; tout vous allume; et vous décriez dans l'esprit de ceux qui vous approchent, la vertu par des faiblesses qui vous sont propres; choisissez les œuvres où il faut plus de douceur, plus de patience, être redevable aux sages et aux fous, et supporter même les plaintes, les chagrins, les humeurs, les outrages quelquefois de ceux qu'on veut soulager. Vous sentez des éloignements injustes, et des antipathies secrètes sur lesquelles vous traitez votre cœur avec trop d'indulgence; vous bornez presque toute votre vertu à fuir ce que vous ne pouvez aimer; recherchez les œuvres qui vous rapprochent, qui vous donnent de nouvelles liaisons avec les personnes que leur piété toute seule devrait vous rendre chères; et accoutumez ainsi votre cœur à voir avec plaisir ce qu'il doit aimer sans feinte. Enfin, faites de vos œuvres de miséricorde les exercices des vertus qui vous manquent.

Zachée, après avoir réparé ses injustices, fit des largesses abondantes, et sa maison même devint l'asile de son libérateur; mais c'est qu'il voulait par ces profusions achever d'éteindre dans son cœur cette soif insatiable des richesses, qui jusque-là l'avait tyrannisé et

qui ne s'éteint pas d'un seul coup. Madeleine répandit des parfums, et essuya de ses cheveux les pieds sacrés de son maître ; mais c'est qu'elle sentait encore sans doute un reste d'attachement pour les instruments déplorables de ses vanités et de ses plaisirs, et que son amour se hâtait d'en achever le sacrifice. Les femmes des Israélites offrirent pour la construction du tabernacle ce qu'elles avaient de plus précieux ; mais c'est que ces dépouilles de Pharaon, dont le Seigneur les avait revêtues, étaient un écueil pour leur faiblesse, et leur faisait regretter encore tous les jours la pompe et les trésors de l'Egypte.

Les œuvres extérieures de la piété ne sont saintes, Mesdames, qu'autant qu'elles nous sanctifient ; et elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent. Car si Jésus-Christ est la fin de la loi, tous les devoirs qu'elle nous impose ne tendent donc qu'à former Jésus-Christ en nous ; l'accomplissement de chaque précepte doit donc ajouter comme un nouveau trait à cet homme spirituel. Nos œuvres ne sont comptées que par le progrès de cet ouvrage divin. S'il n'avance pas, en vain nous couvrons [1], nous visitons, nous consolons nos frères, nous ne faisons rien aux yeux de Dieu, parce qu'il ne voit de nous que notre ressemblance avec son Fils, et que c'est en Jésus-Christ seulement que nous sommes dignes de ses regards ; tout ce qui ne perfectionne pas cette ressemblance, n'ajoute rien à notre mérite. Or, Jésus-Christ ne croît en nous que sur les ruines du vieil Adam : il faut que l'un diminue afin que l'autre croisse ; il n'est que ce qui mortifie les inclinations de la chair, qui augmente la vie de l'esprit ; il n'est que ce qui contredit la nature corrompue, qui conduise à sa perfection l'être chrétien ; il n'est que ce qui affaiblit ces penchants infinis qui s'opposent encore en nous à la loi de Dieu, qui donne de nouvelles forces aux inclinations de la grâce. Tout est presque sacrifice dans la vie du chrétien, Mesdames : car il vit de la foi, et tout ce qui part de la foi coûte, parce qu'il contredit toujours la vie des sens. Ainsi les œuvres de miséricorde doivent être comme les sacrifices journaliers de l'âme fidèle. L'Apôtre lui-même ne leur donne pas d'autre nom : c'est par de telles hosties, dit-il, en exhortant les fidèles aux pieux offices de la charité envers leurs frères, qu'on se rend Dieu favorable : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* [1].

Or, on viole cette règle de la piété en deux manières. Premièrement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchants. On est vif, actif, entreprenant, ennemi du repos, du recueillement et de la retraite ; on entre dans toutes les entreprises de piété ; on veut avoir part à tout ; on a des soins de toutes les sortes ; on ne vit pas un moment pour soi ; et cependant, on aurait besoin de recueillir plus souvent son âme aux pieds de Jésus-Christ, pour y réparer les dommages inséparables des ministères tumultueux, et renouveler les forces que les dissipations les plus saintes ne laissent pas d'affaiblir.

On a apporté en naissant un cœur tendre et miséricordieux ; on aime à soulager ceux qui souffrent, par une compassion tout humaine. On est né chagrin, austère, impérieux ; on embrasse des ministères qui nous établissent sur les autres, et qui, nous rendant arbitres de leur conduite, fournissent à l'amour-propre l'occasion de satisfaire ce penchant naturel qu'on a de corriger et de reprendre. On a plus de goûts pour une œuvre ou pour un établissement ; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détail, si l'on s'examine de près, on verra que nos penchants déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices religieux ; que jusque dans la piété on évite tout ce qui gêne et qui déplaît ; que l'on ne fait que se prêter à soi-même, lorsqu'on s'imagine opérer des œuvres de salut ; et qu'on n'est encore qu'homme, tandis qu'on doit être chrétien.

Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchants heureux qui inclinent notre âme à la miséricorde ; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance. Non, Mesdames, la foi sait faire servir la nature à la grâce ; et ces dispositions favorables que nous portons en naissant pour la vertu, sont des dons du Créateur, lesquels, dans ses desseins de miséricorde sur nous, doivent être comme les prémices de notre sanctification. Mais il faut prendre garde de ne pas borner là tous nos efforts ; la piété va plus loin que la nature. On peut suivre ce que nos

[1] *Courons*, 1745 et 1764.

[1] Hébr., XIII, 16.

penchants nous inspirent de louable; mais si vous en demeurez là, vous n'avez encore rien fait; vous n'êtes qu'au commencement de la voie, car elle est rude et difficile; et quelque heureux que soient vos penchants, vous n'y entrerez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux et les suivre. Cependant, le tempérament seul fait presque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profession. La règle donc, c'est que les offices extérieurs de piété, qui nous laissent toujours aussi sensuels, aussi immortifiés, aussi imparfaits que nous sommes, n'en ont que l'apparence, et n'en peuvent avoir la force et la vertu.

La seconde manière dont on viole cette règle est encore plus coupable. Non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle, et les œuvres de miséricorde que l'on choisit sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, et qui ne nous corrigent jamais de nos faiblesses; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir.

En effet, combien de ces âmes abusées, qui dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, et sur l'abondance de leurs largesses! Ce sont de ces filles de Tyr dont parle le Prophète, qui, vivant dans l'infidélité, croient apaiser la justice du grand roi, en mêlant à leurs plaisirs quelques pieux offices de charité et le mérite de quelques libéralités et de quelques offrandes: *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur*[1]. On se persuade que la miséricorde supplée à tout; que la prière, la retraite, le renoncement à soi-même, la haine du monde, la fuite des plaisirs, la garde des sens et toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne, sont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainsi dire, à prix d'argent; que la foi connaît ces sortes de compensations, et qu'une indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu et de la justice. Mais, ô mon Dieu! que votre croix serait douce! que votre doctrine serait favorable aux sens! que la voie qui conduit à la vie serait aisée; et que la couronne de l'immortalité serait un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtait pour l'obtenir que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité, ne souffrent rien!

[1] Ps. XLIV, 13.

Non, Mesdames, le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime. Elle est le secours de la pénitence, je le sais; mais elle n'est pas l'excuse de la volupté. Elle supplée aux faibles efforts du pécheur qui revient à Dieu; la foi nous l'apprend; mais elle ne met pas en sûreté l'âme mondaine qui refuse de se convertir à lui. En un mot, elle est le fruit de la vertu, et non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paraîtraient dangereuses, si elles n'étaient accompagnées de quelques offices de piété, perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de douteux, dès que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grâce plus forte trouble cette fausse paix et jette des terreurs dans la conscience; ah! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misère consolée, l'innocence protégée, s'offrent à l'instant et calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes: c'est cet arc trompeur dont parle le Prophète, *arcus dolosus*[1], lequel, au milieu des nuages et des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençait à exciter dans le cœur, vient nous promettre une fausse sérénité, et divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort sur ces tristes débris de religion, pour ainsi dire, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage; et des œuvres chrétiennes qui devraient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle[2].

Ah! Seigneur, éclairez ces âmes abusées. Si, parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvait quelqu'une de ce caractère, ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition et de scandale. Défendez vous-même des illusions de la cupidité une vertu que vos livres saints nous ont rendue si chère; et en nous donnant ce cœur miséricordieux et sensible aux misères de nos frères, donnez-nous en même temps ce cœur chrétien, qui ne sait ni dissimuler, ni se pardonner ses misères propres.

Je ne dis rien de la troisième règle qui con-

[1] Osée, VII, 16. — [2] On retrouve cet éloquent passage au milieu du second point du sermon sur *le véritable culte*, t. II, p. 64.

siste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu; interrogez votre cœur : *Ante Deum es ; interroga cor tuum ;* ne vous en tenez pas à la surface de vos désirs qui vous trompent, en ne vous offrant rien que de louable ; allez à la source, sondez-en les vues les plus secrètes : *Intus vide ;* et là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, et quels en ont été les motifs les plus réels et les plus enveloppés dans le cœur : *Vide quid fecisti et quid appetisti.* Voyez si les œuvres obscures, et qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle que celles qui sont publiques et exposées aux regards et aux louanges des hommes : *Vide...* Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient ; et si votre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs : *Vide...* Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférente ; et si les œuvres privées de l'approbation des hommes ne vous en sont pas un peu moins chères : *Vide...* Voyez si le succès qui les suit vous blesse, et si vous êtes ingénieuse à en rejeter toute la gloire sur les autres : *Vide...* Voyez enfin si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu ; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étaient pas ; si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres que par votre réputation ; si c'est vous-même, une vaine gloire ou votre salut que vous cherchez : *Vide quid fecisti, et quid appetisti, salutem tuam an laudem humanam.*

Bon Dieu ! s'écrie ce Père, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ! que de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paraître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance ! et qu'il nous restera peu de chose, lorsque le juge de nos actions, ne nous laissant pour notre partage éternel que les œuvres qui auront été les fruits et les dons de sa grâce, nous aura dépouillés de toutes celles qui paraissaient lui appartenir, mais qui n'appartenaient qu'à nous-mêmes ! Et ne croyez pas, Mesdames, que les règles de la foi sur les offices de la charité, telles que je viens de les exposer, qui semblent demander des précautions si pénibles, soient capables de dégoûter les âmes fidèles de ces pieuses pratiques. Ah ! rien au contraire n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zèle, à consoler la piété et la miséricorde. Car que vous disons-nous ? que ces pratiques saintes sont des devoirs ; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, et que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance. Mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable ? Le commandement de Jésus-Christ lui ôterait-il quelque chose de ses charmes ; et serait-elle moins chère à ses disciples, pour l'avoir été davantage à leur Maître ?

Que vous disons-nous ? que les œuvres de miséricorde doivent être les remèdes journaliers de vos faiblesses de tous les jours. Mais que peut-on dire de plus consolant que de vous découvrir dans ces offices religieux une nouvelle source de mérite et des trésors cachés, que la plupart des fidèles n'y cherchent point ? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous, que de vous apprendre qu'ils peuvent servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent ; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remèdes ; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la prière et de la retraite, si vous voulez, naîtront de la miséricorde, et que dans un seul devoir de piété vous recueillerez le mérite de tous les autres ?

Que vous disons-nous enfin ? qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul, et ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes. Mais que sont devant Dieu tous les hommes ensemble, qui puisse mériter que l'âme fidèle fasse des attentions sur eux ? L'estime du monde qu'elle méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paraîtrait-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle ? Est-ce ralentir sa charité de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle ; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser ; et que, pour les mettre en sûreté,

il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais? Ah! l'esprit de la loi n'est point opposé à la loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croît dans la charité; plus on connaît la loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorsque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mélange, sans retour et sans inconstance. Ainsi soit-il.

SOIXANTE-QUATORZIÈME SERMON.

DISCOURS PRONONCÉ DANS LA CÉRÉMONIE DE L'ABSOUTE

POUR RAPPELER LE SOUVENIR DE LA FERVEUR DES PREMIERS CHRÉTIENS.

NOTICE.

La liturgie du jeudi-saint comporte, dans les anciens usages de la plupart des Eglises de France, la touchante cérémonie de l'Absoute, vivant souvenir de la discipline primitive. Comme l'office était très-long, on ne faisait qu'une courte exhortation aux fidèles. Le discours suivant fut donc prononcé un jeudi-saint, mais on ignore absolument en quelle année et dans quelle église; cependant quelques allusions aux maux de la France peuvent faire penser que ce fut vers 1709.

ANALYSE.

Rapide comparaison entre la vie fervente, pure, austère, et cependant rigoureusement pénitente des premiers chrétiens, avec la vie molle, facile, coupable, et pourtant peu pénitente des fidèles de nos jours.

Rememoramini autem pristinos dies.

Rappelez en votre mémoire les premiers temps. Hébr., x, 32.

Il n'en est pas de la naissance de l'Eglise, mes Frères, comme de celle des superstitions et des sectes. Leur origine a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en furent les premières sources, il faut tirer le voile sur ces premiers temps, qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres; leur donner la forme, l'accroissement et le progrès; et semblables à ces enfants infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion que les rappeler à leur origine.

Mais pour nous, mes Frères, nous pouvons vous dire avec confiance: *Rappelez les anciens jours: Rememoramini autem pristinos dies.* Les premiers âges de l'Eglise sont les âges de sa ferveur et de sa gloire.

Souvenez-vous de ces temps heureux, où la foi encore naissante formait tant de martyrs généreux, tant de pénitents austères, tant de

vierges pures, tant de pasteurs fidèles, tant de ministres irrépréhensibles : *Rememoramini, etc.*

Rappelez ces siècles d'or, où l'Eglise, encore animée des prémices de l'Esprit qui venait de la former, paraissait sans tache et sans ride, sous des dehors tristes et obscurs, brillait d'un éclat céleste et divin, empruntait toute sa majesté de ses opprobres et de ses souffrances, et foulée aux pieds de ses persécuteurs, devenait pourtant un spectacle digne des anges et des hommes : *Rememoramini, etc.*

Souvenez-vous de ces jours glorieux, où le christianisme ne comptait que des saints au nombre de ses enfants ; où ses vases les plus fragiles étaient plus forts que toute la force d'un siècle profane; et où la foi formait parmi les simples et les ignorants ces sages et ces héros, que la philosophie n'avait fait jusque-là ou qu'imaginer ou que promettre : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs était, j'ose le dire, le crime auquel on reconnaissait les chrétiens ; où ils ne devenaient suspects aux tyrans qu'en paraissant peu conformes au monde corrompu ; et où la fuite des plaisirs publics était le seul indice dont on se servait pour dénoncer les fidèles : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette rigueur de discipline, où les chutes publiques ne s'expiaient que par des châtiments publics ; où le spectacle de la pénitence effaçait le scandale du crime ; où la longueur et la sévérité des expiations paraissaient encore une indulgence dans la rémission des fautes ; où les pécheurs regardaient la pénitence la plus rigoureuse comme une grâce ; où ils sollicitaient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes et de les pleurer ; et où, prosternés aux portes de nos temples, couverts de cendre et de cilice, séparés de l'autel saint, après avoir longtemps gémi dans cet état d'humiliation et de peine, ils recevaient le bienfait de la paix et de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité et de la clémence de l'Eglise : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Au souvenir de ces jours heureux ; à la vue de ces faibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace ; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous, leur innocence et nos déréglements, entre leur ferveur et notre léthargie, leurs austérités et nos mœurs sensuelles, les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre, dans quelles dispositions de terreur et de confusion ne devons-nous pas entrer ? C'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, et la seule à laquelle je m'arrête.

L'Eglise n'exige plus, il est vrai, ces épreuves longues et publiques par où il fallait passer pour obtenir le pardon de ses fautes. Nous ne voyons plus ces différents degrés de pénitents séparés du reste des fidèles, et admis successivement et publiquement à la paix et à la réconciliation, selon la mesure de leur ferveur ou la durée de leur pénitence. La discipline extérieure a changé ; le nombre des pécheurs croissant avec celui des fidèles, il n'a plus été possible de les séparer tous et de les soumettre aux peines canoniques. Hélas ! mes Frères, que resterait-il dans l'assemblée sainte, si l'on en séparait encore aujourd'hui comme autrefois les immondes, les fornicateurs, les adultères, les ravisseurs, et tous les pécheurs soumis alors à la pénitence publique?

Mais, mes Frères, les changements arrivés à la police de l'Eglise n'ont rien changé à son esprit. La ferveur des fidèles a pu se relâcher ; la multitude des coupables a pu rendre impossible la durée et la publicité des peines ; la nécessité des temps a pu suspendre des lois que la nécessité avait d'abord établies ; en un mot, la prudence a pu changer au dehors ce que le premier zèle avait d'abord ordonné : mais il y a une loi supérieure, fixe et invisible, qui ne change point ; une obligation de pénitence inséparable de l'Evangile, qui est comme lui de tous les temps et de tous les lieux, et que le relâchement des mœurs, loin d'affaiblir, rend encore plus indispensable.

Tout chrétien doit crucifier sa chair avec ses désirs ; tout pécheur doit être puni ; soit que vous regardiez ce que vous devez à la sainteté de la foi par votre baptême, ou à la justice de Dieu par vos crimes, la pénitence est pour vous l'unique voie du salut. Si vous ne vous renoncez pas sans cesse vous-même, vous n'êtes pas disciple de Jésus-Christ ; si vous ne lavez pas dans le sang de la pénitence le vêtement de justice que vous avez souillé, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu : deux vérités immuables. En un mot, sans la pénitence vous périrez tous; c'est un arrêt qui

n'excepte personne, et dont il n'est permis à personne d'appeler. Or, quelle est cette pénitence?

Si vous la mesurez par l'Evangile, renoncez-vous sans cesse vous-même; portez votre croix chaque jour; appelez heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; ne cherchez point votre consolation en ce monde; perdez votre âme pour la sauver; arrachez l'œil qui vous scandalise; ne comptez pour rien votre corps; n'attendez le royaume de Dieu que de la violence; regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre salut; aimez ceux qui vous haïssent; souvenez-vous que les abjections et les opprobres sont le caractère des enfants de Dieu; mettez la cognée à la racine de vos passions, et coupez jusqu'au vif tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur; faites cela et vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impose le titre seul de chrétien. A ce titre, vous avez ajouté celui de pécheur. Il ne s'agit plus de combattre et de se faire violence pour éviter de perdre la grâce; c'est le devoir de toute âme fidèle, c'est la pénitence des innocents. Il s'agit d'expier vos crimes passés; il s'agit de pleurer des chutes innombrables et de déraciner des passions invétérées : nouveau genre de pénitence qui vous regarde, la pénitence des pécheurs. Voilà des règles que le changement des temps n'a point changées.

Or, montrez-nous dans vos mœurs la pénitence même des innocents. Je suppose que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier : vous êtes disciple de Jésus-Christ; cela suffit. Or, vivez-vous conformément à son Evangile?

Renoncez-vous à tout ce qui flatte les sens? vous disputez-vous une parole même oiseuse? regardez-vous les afflictions comme des grâces? êtes-vous doux et humble de cœur? aimez-vous ceux qui vous calomnient? portez-vous la mortification de Jésus-Christ sur votre chair? haïssez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? veillez-vous et priez-vous sans cesse? choisissez-vous la dernière place? et ce qui est élevé aux yeux des hommes, est-il méprisable à vos yeux?

Telle est la pénitence des innocents. Sans elle, sans cette conformité avec l'Evangile, vous seriez plus chaste que Suzanne, plus irrépréhensible que Judith, plus charitable que Corneille; vous êtes perdu.

Et cependant, mes Frères, vous n'avez été ni chastes, ni tempérants, ni irréprochables; vous êtes pécheurs, vous le savez. La pénitence des innocents ne suffit plus pour vous; vous devez à la justice de Dieu des réparations infinies. Que de plaisirs injustes et honteux à expier! que de scandales à réparer! que d'horreurs[1] à effacer! quelle conscience monstrueuse à purifier! Il vous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence?

Ah! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté et la majesté de celui que vous avez outragé; regardez la terreur de ses jugements, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes; regardez l'univers entier inondé par le déluge, des villes coupables livrées à un feu vengeur, des murmurateurs engloutis, un simple violement du sabbat frappé de mort, une légère défiance de Moïse punie par l'exclusion de la terre promise; regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, et quels châtiments sa justice a exigés de celui en qui il avait mis toute sa complaisance; regardez, et faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les règles que l'Eglise observait envers les pécheurs qu'elle soumettait à la pénitence publique; paraissez ici, illustres pénitents qui gémissiez autrefois les années entières à la porte du temple, sous la cendre et sous le cilice; et par tout ce que l'Eglise exigeait alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigerait encore aujourd'hui si la sainteté de son esprit décidait de la sévérité de ses règles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une police publique; mais la justice de Dieu, qui est immuable, vous dispense-t-elle de la pénitence secrète? L'Eglise elle-même, qui ne s'est relâchée qu'à regret de la discipline extérieure, en conserve toujours l'esprit; elle vous charge encore de vous imposer en secret des peines proportionnées à vos fautes, et d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes Frères, de bonne foi, pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, sur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des fidèles des premiers temps?

Est-ce que la justice de Dieu a changé ses

[1] *Que d'horreurs*, 1745; *d'horreurs*, 1764, et Renouard.

règles? Mais vous savez qu'en Dieu il n'y a ni mutation, ni vicissitude; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que vos crimes sont moins énormes que ceux de ces premiers fidèles? Hélas! ils ne connaissaient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une seule chute en faisait quelquefois des pénitents publics; et après une vie entière de souillure et d'iniquité, vous voudriez être plus déchargés qu'eux de l'expiation et de la pénitence.

Est-ce que dans ces premiers temps les crimes étaient moins excusables, et méritaient par là des peines plus rigoureuses? Mais l'idolâtrie d'où sortaient ces premiers disciples; les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avaient été élevés; les excès autorisés par la religion même qu'ils avaient sucée avec le lait; tout cela semblait rendre après leur conversion leurs chutes plus dignes d'indulgence et de grâce; au lieu que vous, nourris des paroles de la foi, blanchis par la grâce de la régénération au sortir du sein de vos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la religion et par les exemples des justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude et de corruption, qui les rend plus criminelles et dignes d'un châtiment plus long et plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs sont devenus plus pardonnables? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avaient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, et engloutis sous les eaux, que l'infortuné Achan, qui, chargé contre l'ordre du ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathème au milieu d'Israël; et d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine; et c'est une folie de prétendre qu'à mesure que Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent et plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendait les fidèles plus propres à soutenir les rigueurs de la pénitence publique; au lieu que nous, nés dans des siècles plus relâchés, nous ne sommes plus en état de les porter, ni l'Eglise en droit de les exiger de notre faiblesse?

Quoi! mes Frères, la ferveur des premiers fidèles aurait armé l'Eglise à leur égard de rigueur et de sévérité; et l'Eglise aurait réservé, pour notre mollesse et pour nos déréglements, son indulgence et ses grâces? Les premiers temps l'auraient donc vue une mère rigoureuse envers des enfants zélés et fidèles; et elle deviendrait en nos jours, pour des enfants rebelles et corrompus, une mère complaisante et facile? Ses châtiments étaient donc réservés à des siècles où l'on se repentait encore si vivement de ses fautes; et pour les pénitents tièdes de nos jours, elle n'aurait plus que des faveurs et des récompenses? C'était donc un malheur pour ces premiers disciples de la foi, que l'abondance de leur componction, puisqu'elle leur attirait une abondance de peines? Leur ferveur qui faisait tout leur mérite, faisait donc aussi toute leur infortune; et notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle fasse tout notre crime? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, et le vice un privilége favorable?

Non, mes Frères, comparez-vous de bonne foi à ces premiers disciples; vos crimes à leurs crimes, et leur pénitence à la vôtre. La religion ne change point; l'esprit de l'Eglise est encore le même; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux; sa justice exige toujours les mêmes réparations; l'Evangile nous propose encore les mêmes maximes; le changement des temps ne change point les règles et les devoirs. Sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quitte devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers fidèles? S'il y avait des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneraient contre vous.

Et cependant comparez votre pénitence à la leur : vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes; que faites-vous pour les expier? Croyez-vous que quelques légères prières, imposées par un ministre peu éclairé ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce chaos d'iniquités, où votre âme a presque toujours été abîmée? Croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du prêtre, ce soit les punir; et que des fautes qui ne s'expiaient autrefois que par des années entières de gémissements et de macérations, seront expiées aujourd'hui, dès qu'on s'en sera déclaré coupable? Croyez-vous qu'une vie en-

tière de volupté sera purifiée par la simple absolution du prêtre trop facilement accordée, tandis qu'une seule chute demandait autrefois une vie entière de larmes et de pénitence? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les fidèles des premiers temps, et qu'elle soit devenue spacieuse et commode pour vous; que le royaume du ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, et qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs et de la paresse; que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'au dernier obole, et qu'il vous remette à vous toute la dette; en un mot, que leurs crimes rares et peu fréquents, expiés sous la cendre et sous le cilice, pleurés avec une foi vive et une componction abondante, aient irrité la justice de Dieu; et que les vôtres plus innombrables et plus honteux, sans être punis et expiés, vous attireront sa miséricorde et vous seront les garants de sa bonté et de sa clémence?

Et cependant où sont vos larmes, vos macérations, vos jeûnes, vos privations, et la persévérance de vos prières? Où est cet esprit de componction et d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence? Que souffrez-vous? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui vous reste pour prétendre au salut?

Mais que dis-je, mes Frères? loin d'être pénitents, êtes-vous chrétiens? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, sans avoir de crimes à expier, n'auriez-vous rien à craindre de la justice de Dieu? Quelle vie que votre vie! quelles mœurs que les nôtres! Quel siècle a jamais poussé plus loin le faste, les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse et la bizarrerie des excès et des usages? quels temps ont jamais été plus malheureux, et cependant plus outrés sur tout ce qui fait la félicité des sens et les joies des enfants du siècle? Choisissez les plus hommes de bien d'entre vous; ces hommes vertueux que le monde canonise; ces femmes régulières que la multitude approuve; ces élus du siècle, comme parle saint Augustin, dont la conduite au dehors est irréprochable; et voyez si vous trouverez dans leurs mœurs des vestiges mêmes de la première sainteté des chrétiens; voyez si vous y retrouverez un seul de ces traits de la vie évangélique, qui tous ensemble font seuls le caractère des enfants de Dieu; voyez si leur vie soutiendra un seul des engagements de leur baptême; si vous y reconnaîtrez des disciples de Jésus-Christ, des enfants de la foi, des citoyens du ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers sur la terre; et si de tout ce petit nombre d'hommes même ensemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un seul chrétien.

Ainsi nos devoirs sont encore les mêmes qu'autrefois; et les mœurs seules ont changé. Ainsi la religion subsiste encore pour nous juger; et la foi, qui devait nous sauver, s'est éteinte. Ainsi l'Evangile a passé de nos pères à nous, et ne nous sert plus que de condamnation, après leur avoir servi de règle. Ainsi le corps du christianisme se soutient, et l'esprit qui vivifie est éteint dans nos cœurs; et tout l'avantage que nous avons sur les infidèles, c'est que, sortis d'une racine sainte, nous sommes devenus des rameaux sauvages qui ont dégénéré, et que nous avons enté sur l'olivier franc le germe de l'infidélité et les mœurs corrompues du païen et de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes Frères, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure; c'est le fruit de cette instruction. Rappelez-vous sans cesse aux règles et aux devoirs; ne vous croyez pas en sûreté, parce que vous êtes la multitude; comme si votre conformité avec le monde, qui fait le caractère des réprouvés, pouvait devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes Frères, qui, revenus des passions insensées, êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la componction et du salut, rapprochez les faibles efforts de votre pénitence, du zèle et de la sainte austérité de ces premiers pénitents. Loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui dans un siècle aussi corrompu paraissent des singularités et des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs et les mœurs du reste des hommes, tous pervers et corrompus, une différence infinie; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire pour approcher de la pénitence et de la ferveur des premiers temps; et pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers fidèles qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent et que les

justes se raniment ; que les uns sortent de leur léthargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur; que les premiers aient horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance ; en un mot que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne rassurent pas sur leurs vertus , afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du Ciel, et y jouir de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

FIN DES MYSTÈRES.

PANÉGYRIQUES.

AVIS AU LECTEUR, DU PREMIER ÉDITEUR.

Ce volume contient dix sermons pour la fête d'autant de saints. Nous ne craindrons point de le dire : la plupart serviront de modèle aux prédicateurs, qui jugeront avec raison que l'instruction des auditeurs ne doit jamais être séparée de l'éloge du Saint ; au lieu que d'ordinaire, dans les panégyriques, l'orateur, uniquement occupé à étaler des pensées brillantes et ingénieuses, en bannit entièrement la morale, qui doit cependant faire le fonds de tout discours chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces discours ne sont pas de la même force. Quelques-uns annoncent sans doute un grand talent, mais ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Fallait-il les supprimer ? Nous en avons été tentés. Mais l'exemple de tous ceux qui mettent au jour les ouvrages des grands hommes, nous autorise à conserver au public ces premières productions de la jeunesse du P. Massillon. N'est-il pas utile en effet de faire connaître aux jeunes gens que ce n'est jamais tout à coup, mais par degrés, à force de réfléchir et de travailler, que les plus grands génies mêmes arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des auteurs, et assure l'immortalité à leurs ouvrages ?

NOTICE.

Massillon n'annonce pas les discours qu'il consacre aux saints comme des éloges ou des panégyriques. Il les intitule tout simplement sermons. Comme Bourdaloue, il cherche, avant tout, la leçon morale, l'utilité pratique, le fruit spirituel qu'on peut tirer des circonstances les plus imposantes de la vie du saint dont on célèbre la mémoire. En louant un héros chrétien, il ne prétend point tracer son histoire et faire un brillant portrait qui puisse charmer les esprits délicats. Son dessein est plus apostolique et plus vraiment digne de la chaire sacrée. « Ce n'est pas, dit-il au commencement de son sermon pour la solennité de saint Benoît, ce n'est pas un récit embelli et exact de ses actions que vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple et chrétienne sur les principales circonstances de sa vie ». Avant de parler de saint Paul, Bourdaloue avait dit à peu près de même : « Ne considérez pas ce discours comme un simple éloge qui se termine à vous donner une haute idée de saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de religion ; c'est une règle pour former vos mœurs ; c'est un exemple que Dieu nous propose et que nous devons nous appliquer ». Ainsi, en prêchant sur les modèles de la sainteté, le pieux oratorien n'a point en vue ces panégyriques dont parle Quintilien et où l'on cherche principalement l'art de plaire à l'auditeur [1]. Et Maury n'a pas, je crois, suffisamment compris Bourdaloue et Massillon, quand il oppose à la solidité morale de Bourdaloue l'éclat et le brillant que demandait Quintilien [2]. Cependant, en offrant les héros de la vie désintéressée plutôt à notre imitation qu'à notre admiration, Massillon conserve les grâces naturelles de sa pure imagination et de sa merveilleuse élocution ; surtout il donne aux saints les seules parures qui leur conviennent, les divins ornements des lettres sacrées. Ainsi a-t-il à louer l'admirable douceur que saint Thomas d'Aquin répandit dans toutes ses décisions théologiques et dans toutes ses controverses scholastiques, il applique à l'instant d'une manière ravissante un exemple tiré de la Bible. « Oui, dans des ouvrages immenses et sur des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur et de la dispute ; et *s'il a bâti un temple à la Vérité, ç'a été, si je l'ose dire, comme Salomon, sans employer le fer ni donner un coup de marteau* ». Au reste, c'est un des traits dominants de presque tous les éloges de ce pieux orateur, de célébrer hautement l'esprit de paix et de juste tempérament. Evidemment dans l'idéal qu'il se fait d'un saint entre toujours une souveraine sérénité, une douce sagesse, une exquise et imperturbable modération. C'est que ce fut là le fonds de son caractère et de sa vertu, et qu'on met toujours un peu de soi dans ceux qu'on admire et qu'on aime.

Les panégyriques de Massillon sont au nombre de dix, et même de onze, si on y joint le magnifique sermon sur la Madeleine qui fut prêché le 22 juillet 1700 et qui se trouve au jeudi de la passion (p. 298 de ce volume). C'est une des plus belles œuvres de l'orateur.

Quoique prétende Maury, parmi ces panégyriques, quelques-uns sont remplis de la plus parfaite éloquence. Le sermon pour le jour de Saint François de Paule, prêché devant le cardinal de Noailles vers 1700, l'éloge de saint Baptiste prononcé à Sceaux devant le duc et la duchesse du Maine, le sermon sur la Madeleine probablement donné à la cour dans la station du carême de

[1] *Inst.* II, X.

[2] *Essai sur l'éloquence de la chaire*, XXVIII.

1704, et le discours plus simple, mais fort solide sur saint Etienne, débité dans la cathédrale de Meaux, le 2 août 1706, sont assurément dignes d'être placés à côté des meilleurs et des plus remarquables chefs-d'œuvre de Massillon. Son art incomparable de moraliser s'y développe dans sa perfection, et il y montre merveilleusement cette troisième qualité de l'orateur, dont parle Cicéron, « tertia illa laus quæ permovet atque incitat animos ».

Mais dans les éloges où il s'est plus appliqué à l'histoire, comme dans les panégyriques de saint Bernard, de saint Louis et de saint Thomas d'Aquin, Massillon me paraît moins heureux. Il n'a pas assez approfondi par l'étude les sources historiques pour en tirer des idées grandes, neuves, dominantes, à la manière de Bossuet, quoiqu'on y retrouve de temps en temps des traits excellents et que le discours se soutienne toujours par l'harmonie du style.

Comme nous en avertit le P. Joseph Massillon, plusieurs des panégyriques sont de la jeunesse de Massillon ; tels sont sûrement ceux de sainte Agnès et de saint Benoît. Je ne parle pas de la rapide exhortation pour la fête d'un martyr. Dans ces œuvres inférieures, quoiqu'on devine et qu'on retrouve parfois les grandes qualités oratoires de Massillon, les couleurs sont pâles, le dessein mou et peu arrêté ; et il y a quelques traces de mauvais goût. Ainsi, dans le discours sur sainte Agnès, on lit ces antithèses : « Vous n'avez craint que de trop craindre ; les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait, et vous avez trouvé dans les périls qui devaient vous dégoûter une sorte d'assaisonnement pour revivre ». On peut aussi y remarquer de singulières répétitions d'une tournure vieillie. Dans une même page : « Les passions pas encore modérées, le cœur pas encore souillé, le cœur pas encore corrompu... » Dans ce même sermon on trouve une très-curieuse allusion à l'Agnès de l'école des femmes de Molière.

Nous laissons ces sermons dans l'ordre où les a rangés le premier éditeur, c'est-à-dire à peu près suivant le calendrier.

SOIXANTE-QUINZIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

NOTICE.

Les répétitions, les tournures vieillies, les jeux de mots mêmes, la moralité assez vague et flottante, tout montre que ce sermon ne relève pas de l'âge où se répandaient la force et la plénitude de l'éloquence de Massillon.

ANALYSE.

DIVISION. — *Deux préjugés dans le monde. 1° Un préjugé de faiblesse et de fragilité, détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnès ; 2° Un préjugé d'impénitence, confondu par le courage de son martyre.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Préjugé de faiblesse et de fragilité qu'Agnès confond par sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendait Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles. La grâce et la nature avaient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors : aussi s'attira-t-elle d'abord les regards publics ; et ce que Rome avait de plus grand la rechercha. Quel écueil pour une vertu vulgaire ! car refuse-t-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre, et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle ? Mais Agnès ne balance pas à préférer le trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Quelle instruction pour nous, qui regardons le déréglement comme une destinée de l'âge, et qui pardonnons le vice aux premières mœurs ! Agnès, à la fleur de l'âge, ne connaît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence ; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut passer quelque chose à l'âge. Et moi, je dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, parce que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie ; et d'ailleurs nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Mais au moins le tempérament, ajoute-t-on, doit rendre nos faiblesses plus pardonnables. C'est-à-dire donc que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui, et qu'il ne s'est réservé que les âmes dures et barbares. Agnès avait le cœur tendre ; mais c'est pour Dieu seul qu'elle fait usage d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Périsse mon corps, dit-elle, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens ! Et d'ailleurs, où serait le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent ? et serait-il besoin de nous interdire le vice, si un goût

malheureux ne vous le rendait aimable? Mais, continue-t-on, ce n'est ni par goût, ni par tempérament, qu'on se laisse aller au désordre; ce sont des occasions qui entraînent, auxquelles on ne peut résister. Mais, premièrement, puisque vous étiez né sans goût et sans tempérament pour le vice, plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avait environné. Secondement, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit? sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté, dont la nature vous avait pourvu? Voyez quel usage en fit Agnès; c'est cela même qui, à son exemple, aurait dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui? D'ailleurs, n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins et des artifices qui sont déjà un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos frères? Vous dressez vous-même le piége, l'occasion qui vous fait périr, et vous vous en prenez à elle de votre perte. Troisièmement, je vous demande encore, qu'appelez-vous occasions? sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? Mais les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu d'Agnès : pour vous, vous avez été au-devant du crime par la facilité de vos mœurs qui a été comme un signal de déréglement. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuses et de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de la loi de Dieu.

DEUXIÈME PARTIE. — *Le préjugé d'impénitence, confondu par le courage du martyre d'Agnès.* 1° On se retranche sur l'âge, sur le sexe, sur la faiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile.

Premièrement, sur l'âge : parce qu'il faut, dit-on, pour l'observance rigoureuse des devoirs du chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paraît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, et où les passions ne sont pas encore modérées par les réflexions. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans; et l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Le sérieux? mais l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. La violence? mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir. Les réflexions dont on n'est pas capable dans la jeunesse? mais la grâce ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence; et nos incertitudes croissent d'ordinaire avec nos réflexions. La fermeté et la persévérance? mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : aussi nous reprochons-nous souvent, et avec vérité, qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, et dans l'amour désordonné des créatures. L'Évangile est donc la loi de tous les âges.

Secondement, on se retranche sur le sexe. Mais quel prétexte peut alléguer le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'âme dont les héros profanes n'ont jamais approché? Qui ne sait de quoi est capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède? Et pourquoi ne serait-on capable de rien pour Dieu? Ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourrait-on pas pour le salut?

Troisièmement, on se retranche sur la délicatesse du tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler? Et d'ailleurs, vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? Dieu ne demande pas la force du corps; il demande la pureté et l'innocence de l'âme, et les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous; c'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnaissance, c'est le sacrifice intérieur des passions : or, ce sont là les vertus des faibles comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujétissements que le monde et l'ambition vous imposent; et cependant la faiblesse de votre complexion peut y suffire. Mais pour remplir les devoirs de la religion il ne faut qu'un bon cœur; et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la faiblesse de vos forces, comme si Dieu demandait de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2° On oppose l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit, et dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paraître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Elle savait que la voie des justes est une voie peu battue, et que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que suivent presque tous les hommes.

Et d'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Il n'est incompatible ni avec l'amitié, ni avec les sentiments de la reconnaissance, ni avec la joie des conversations et des commerces, ni avec les liens du mariage, ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la république. L'Evangile n'est opposé qu'aux vices qui déshonorent la société, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, etc. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fonds, la paix, les devoirs, les bienséances. Aussi vivez selon l'Evangile, et vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.

Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie ou par ma mort. Philip., I, 20.

Jésus-Christ n'a jamais paru plus grand que dans ses saints; et ces siècles heureux, où l'Eglise teinte du sang des martyrs gémissait dans l'oppression, furent les siècles de sa magnificence et de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle sans cesse aux premiers âges de l'Evangile : elle nous présente ces héros de la foi, qui firent tant d'honneur à la religion, ces grands modèles, la gloire de leur siècle et la confusion du nôtre.

Mais, parmi ces âmes illustres, qui rendirent témoignage à Jésus-Christ, et qui le glorifièrent dans leur corps, l'Eglise a toujours donné un rang d'honneur et de distinction à la sainte martyre dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance, victorieuse du monde et des tyrans, des plaisirs et des supplices, c'est le grand spectacle que l'Eglise présente à notre foi, et l'instruction en même temps qu'elle donne aux fidèles.

Nous excusons nos faiblesses sur l'âge, sur le tempérament, sur les occasions; la chasteté éminente de notre illustre vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse et notre impénitence sur la faiblesse de l'homme, et sur l'incompatibilité de l'Evangile avec nos mœurs et nos usages; le courage de notre sainte martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de faiblesse et de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sang des martyrs était encore la semence des fidèles, et les chrétiens persécutés accomplissaient encore dans leur corps ce qui manquait à la passion de leur Maître, quand Rome vit paraître l'illustre vierge que nous honorons.

Cette capitale de l'univers qui avait trouvé le secret, dit saint Augustin, de réunir toute la sagesse de la philosophie et de la politique humaine avec toutes les extravagances du culte; qui avait adopté tous les dieux les plus bizarres et toutes les superstitions des nations qu'elle avait vaincues; et qui de toutes les folies de l'univers, avait, pour ainsi dire, formé la majesté de sa religion et de ses cérémonies, ne parut inexorable qu'à la sainte folie de la croix. Le démon en possession de cette maîtresse du monde la disputa longtemps à Jésus-Christ; il en coûta à l'Eglise ses plus illustres victimes; et il fallut encore que cette ville célèbre; pour devenir une cité sainte et nouvelle, fût fondée sur le sang de ses apôtres, comme elle le fut autrefois sur le sang même de ses deux premiers fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendait Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles.

La grâce et la nature avaient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors; une jeunesse tendre et florissante, une beauté dont Dieu semblait relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, arrêtèrent d'abord sur elle les regards publics. Ce que Rome avait de plus grand la rechercha; des époux terrestres se présentèrent; et ne doutant pas que leur naissance et leurs grands biens ne devinssent un attrait invincible pour la médiocrité de sa fortune, ils comptaient déjà pour épouse celle qui ne devait avoir que Jésus-Christ pour époux. Quel écueil en effet pour une vertu vulgaire! Se refuse-t-on à cet âge à une fortune brillante qui s'offre; et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Il est vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devait alarmer la foi de notre jeune vierge. Mais la femme fidèle ne pouvait-elle pas sanctifier le mari infidèle? D'ailleurs, y regarde-t-on de si près, quand il s'agit d'un établissement qui va nous assurer un grand rang et une fortune immense? Les mœurs, la religion, la piété, décident-elles de nos choix dans ce sacrement honorable? L'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré? Les biens et les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier; les vertus y sont-elles comptées? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes; on ne se met point en peine d'assortir les cœurs; pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte et indissoluble n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractère, qui va bientôt la troubler et peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt désunis. L'ouvrage des passions ne saurait être durable; on unit souvent, et on unit en vain ce que Dieu avait séparé. Tant de divorces scandaleux sont de faibles leçons, et ne rendent pas les mariages plus saints et plus prudents; et l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr et s'éteindre par le sacrement même destiné à les soutenir et à les perpétuer.

Mais ce n'est pas la seule instruction que nous donne la préférence que fait Agnès du trésor de la virginité à toutes les pompes du

siècle. Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions; et que la régularité et la pudeur ne deviennent une vertu que lorsqu'un âge plus avancé nous en a fait une nécessité ou du moins une bienséance. Agnès à la fleur de l'âge ne connaît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence; ornée de tous les talents qui conduisent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de soin à sa conservation. Tous les temps lui paraissent appartenir également à celui qui est le Maître des temps et le Seigneur de l'éternité; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge; et moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre? Les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume? Faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu; que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Hélas! mes Frères, vous le savez, les premiers déréglements ne laissent-ils pas un fonds de faiblesse qui semble se fortifier avec les années; et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? Ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits? Ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls? Que dirai-je? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne saurait plus mériter? Des choix honteux ne deviennent-ils pas la source de son indigne faiblesse; et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère? Vous voulez nous apprendre, ô mon Dieu, qu'on ne revient pas aisément à vous, quand une fois on vous a abandonné jusqu'à un certain point; et qu'un cœur, livré depuis longtemps au monde et aux plaisirs, n'offre presque plus de ressource à la grâce!

Mais du moins, direz-vous, si l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos faiblesses plus pardonnables; c'est un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on se faire un cœur à son gré; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une âme tendre et sensible; et ne trouvons-nous pas en nous des penchants auxquels on peut à la vérité se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée? C'est-à-dire, mes Frères, que lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les âmes dures et barbares; il n'y a donc que les cœurs d'airain sur lesquels il puisse avoir quelque droit, et qui soient nés pour l'aimer; et dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, et une excuse qui semble nous autoriser à l'oublier et à lui déplaire? Quel blasphème, et quel outrage fait au souverain modérateur de la nature et de la grâce, et à l'auteur de tout don excellent! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui; et la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition et une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme mise en nous, et dont nous abusons par une ingratitude criminelle, pour prostituer nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? « J'aime Jésus-Christ, disait-elle, et en l'aimant, je deviens plus chaste; en m'unissant à lui, je me trouve plus pure; en le recevant au dedans de moi, je mets le sceau à ma virginité. C'est faire outrage à cet époux céleste, de croire que je puisse être touchée de quelqu'autre que de lui [1]. Périsse mon corps, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens : *Pereat corpus, quod placere potest ocu-*

[1] Amo Christum in cujus thalamum introibo..... quem cum amavero casta sum, cum tetigero munda sum, cum accepero, virgo sum. *Brev. rom.* 21 *Jan.*

lis quibus nolo ». Elle fait usage pour Dieu seul d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Mais de plus, où serait le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent; où placerions-nous la violence qui ravit le royaume de Dieu, s'il ne fallait pour l'obtenir que renoncer à des plaisirs où nul goût ne nous entraîne? Vous alléguez le tempérament? mais quel est le pécheur qui ne devienne par là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables des penchants qui les y portent? le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui? serait-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendait aimable? L'adultère de David fut-il moins odieux et moins puni du ciel, parce que ce prince était né avec un cœur trop faible et trop tendre? Les justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer; vainquent-ils sans combattre; n'ont-ils pas à résister à la chair et au sang; sont-ils pétris d'une autre boue que vous; et, s'ils se livrent moins aux passions, est-ce parce qu'ils sont moins tentés, ou parce qu'ils sont plus fidèles? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament, qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes? c'est un long usage de déréglement qui vous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions, et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister; c'est une volonté livrée au crime, et qui, à force de secouer le joug des devoirs, ne connaît plus même celui des bienséances.

Et quel siècle a jamais vu plus de ces tristes exemples que le nôtre? Le crime se cachait du moins autrefois; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle; c'était autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres; il affecte aujourd'hui la lumière, et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur les âmes faibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avait mis jusqu'ici sur le déréglement; et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédents en avaient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air; l'indécence poussée à un point qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire; et le nom de la pudeur, consacré à celui de la vierge illustre que nous honorons, devenu un nom de mépris et de risée [1]. Alléguez-nous après cela le tempérament, comme s'il suffisait de ne plus mettre de bornes au vice, pour le rendre plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété : c'est le tempérament seul qui fait les vertus et les vices. On ôte à l'homme tout usage de sa raison et de sa liberté; et pour le rendre également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur instinct comme la bête.

Enfin, vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût, ni le tempérament qui vous porte au désordre; que vous étiez né avec d'heureuses inclinations; et que les occasions seules ont fait jusqu'ici et font encore tous les jours tous vos malheurs.

Mais, plus vous étiez né heureusement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même semblait avoir opposée à votre faiblesse; plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avait environné. C'est-à-dire plus vous trouviez en vous de penchants qui vous inclinaient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuses à vos vices; et les mêmes occasions qui sont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitudes et des crimes.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit? Sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté dont la nature vous avait pourvu? mais, quel usage en fit notre sainte vierge? Mais c'est cela même qui aurait dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lui? N'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu? Mais de plus, n'ajoutez-vous pas aux grâces de la nature un air dangereux qui les rend funestes aux autres et à vous-même? N'avez-vous pas assuré le succès

[1] Allusion à l'Agnès de l'Ecole des femmes.

de vos déplorables appas par des soins qui étaient déjà un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos frères? n'avez-vous pas même peut-être fait suppléer aux talents que la nature vous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs que toutes les grâces d'une beauté chaste et pudique; et n'avez-vous pas arraché, par des avances honteuses, des désirs criminels, où à peine auriez-vous trouvé de simples regards? Vous dressez vous-même le piége et l'occasion qui vous fait périr; et vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin, sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? Les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu de notre sainte. Les sollicitations; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressements profanes; on met tout en œuvre pour toucher son cœur; et les efforts des hommes l'unissent plus vivement à Jésus-Christ; et les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle, viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son Époux céleste. Hélas! et vous avez été vous-même au-devant du crime; et la facilité de vos mœurs a été comme un signal de de déréglement; et vous avez cherché les regards qui vous fuyaient; et vous n'avez trouvé de goût que dans les lieux où l'innocence était en danger; et les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui et de tristesse; et vous n'avez pu trouver de plaisir, où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jésus-Christ? et vos excuses ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes? Alléguerez-vous des séductions d'espérance et de fortune, qui vous ont fait succomber? Mais les plus illustres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur et de leur opulence; le monde vient mettre à ses pieds toute sa gloire et toute sa magnificence, et elle la foule comme de la boue; et la couronne de la sainte virginité lui paraît préférable à l'empire de l'univers. Hélas! faut-il le dire ici? Et c'est peut-être cette funeste passion qui a éloigné tous vos établissements, et mis un obstacle honteux à votre fortune; et vous avez peut-être sacrifié toutes vos espérances à votre goût; et vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaisir; et vous n'avez connu d'autre gloire et d'autre fortune que la triste liberté de vous satisfaire. Enfin, vous nous alléguerez peut-être les terreurs et les menaces qu'on a employées pour vous séduire. Mais on présente à la faiblesse de notre jeune vierge l'horreur des tourments; on alarme sa pudeur en la traînant dans un lieu de prostitution et de honte; on change en punition un vice dont on n'a pu lui faire un attrait; et l'image honteuse du déréglement ne sert qu'à redoubler son amour pour la chasteté et pour l'innocence. Hélas! et loin d'avoir eu à soutenir des terreurs et des menaces pour le devoir; vous aviez tout à craindre en l'abandonnant, les fureurs d'un époux déshonoré, la censure publique, l'indiscrétion des complices de vos plaisirs, un éclat honteux qui allait laisser sur votre front la tache éternelle du vice; et malgré toutes ces terreurs si capables de vous retenir dans les bornes du devoir et de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme et impudent dans la voie des passions. Vous n'avez craint que de trop craindre : les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait, et vous avez trouvé, dans les périls qui devaient vous dégoûter, une sorte d'assaisonnement pour le vice [1]. O mon Dieu! tout se tournera contre l'âme criminelle devant votre tribunal redoutable. Les exemples de vos saints confondront ce vain langage d'excuses et de préjugés, que le monde oppose sans cesse aux préceptes de votre loi sainte; le pécheur n'y paraîtra plus couvert que de ses crimes et de sa confusion. La chasteté d'Agnès, mise à des épreuves si dangereuses, et toujours triomphante de toutes les séductions et de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les désordres de notre siècle. L'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, joint à celui de sa vertu, apprendra à celles de son sexe que l'âge et les talents de la nature donnent à la vérité un nouveau lustre à la piété, mais ne peuvent jamais servir d'excuse au crime. En un mot, si tous les préjugés du déréglement sont confondus par le triomphe de sa chasteté, tous les prétextes dont l'impénitence se couvre le sont encore plus par le courage de son martyre.

DEUXIÈME PARTIE.

Les passions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de

[1] Ces assonances, ces antithèses prouvent que ce panégyrique appartient à la jeunesse de l'orateur.

tout temps à la vertu ses difficultés et ses peines. C'est un ancien langage du monde de prétendre que l'Evangile, pratiqué à la lettre, est une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il semble que Jésus-Christ, comme autrefois ces philosophes vains et frivoles, ne soit venu qu'étaler une morale sublime pour se faire des admirateurs, et non pas plutôt pour former des disciples ; et que sa loi sainte, qui est la loi du cœur et des actions, ne soit plus qu'un jeu d'esprit et un ouvrage de spéculation et de paresse. On ne croit pas l'austérité de l'Evangile compatible avec la faiblesse de l'homme, et avec les mœurs autorisées par l'usage ; et l'on s'endort sur ces deux préjugés, comme si la loi pouvait cesser d'être loi, parce que nous la regardons comme si elle ne l'était pas pour nous-mêmes.

Mais, mes Frères, quand la parole seule de Jésus-Christ ne suffirait pas pour confondre nos vaines excuses, Agnès, tressaillant de joie au milieu des tourments, et hâtant elle-même, par une sainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre immortification et notre paresse, et justifiera plus la sévérité de notre condamnation que l'Evangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge, sur le sexe, sur la faiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile. Sur l'âge : il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du chrétien une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paraît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire ; et où toutes les passions, pas encore modérées par les réflexions et par l'expérience, semblent sortir en foule du cœur, avec une impétuosité à laquelle il serait inutile d'opposer une digue ; il faut laisser calmer ces premiers bouillons, et attendre que la raison plus rassise soit capable de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans ; l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage; pas encore accoutumée à souffrir, elle paraît transportée d'allégresse au milieu des tourments les plus cruels ; et la délicatesse de son corps, à peine propre à recevoir des plaies, est déjà capable de les mépriser, dit saint Ambroise, et de remporter la victoire : *Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ* [1].

Et en effet, mes Frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Quoi! le sérieux ? Mais la piété est dans la joie de l'Esprit-Saint ; l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse ; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. Quoi! la violence? Mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir ; que le cœur pas encore souillé reçoit avec moins de répugnance les impressions de la vertu ; et que ses penchants n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore? les réflexions, dont on n'est pas capable dans une grande jeunesse? Mais il faut devenir enfant pour être disciple de Jésus-Christ : la grâce ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence. Nos incertitudes croissent avec nos réflexions; plus nous raisonnons, plus nous nous embarrassons, plus nous enfonçons dans nos propres ténèbres. On sait tout quand on a la foi; et pour être plus éclairé il suffit d'être plus docile. Quoi enfin, la fermeté et la persévérance? Mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances ; les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur source que dans la diversité des objets, qui tour à tour les dominent ; et un cœur pur et innocent est toujours égal et tranquille.

Hélas! mes Frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais usage que nous avons fait de cette première saison de notre vie? Ne nous redisons-nous pas sans cesse qu'il eût été aisé alors de prendre sur nous ; que nous avions porté en naissant un cœur vertueux, que le crime alarmait, et qui semblait tendre les mains à la grâce ; que tout nous aplanissait les voies de la vertu ; que les sacrifices alors eussent été bien légers; que le monde et les passions ne nous avaient pas encore liés de mille chaînes indissolubles, qui nous laissent à peine la liberté de désirer notre délivrance ; que notre cœur, pas encore corrompu par un long usage

[1] S. Ambr.

des plaisirs[1], ne trouvait pas la piété si dégoûtante et si affreuse; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous sommes éloignés de la voie de la vérité et de la vie; et qu'enfin en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, et dans l'amour désordonné des créatures? L'Evangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes : car quel prétexte pourrait alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'âme dont les héros profanes n'ont jamais approché? Hélas! mes Frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive? Quel courage! quelle force! quels sacrifices! Les difficultés la raniment; le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion. On voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme, et qui, en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce me semble, oublié la timidité et la faiblesse. Et pourquoi ne serait-on capable de rien pour Dieu? Ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourrait-on pas pour le salut? la passion a su nous donner des forces et nous élever au-dessus de notre faiblesse, et la grâce n'aurait pas le même privilége! Le salut éternel, mes Frères, ne demande ni des sacrifices si éclatants, ni des assujétissements si pénibles que le monde, et nous n'osons en essayer. Jésus-Christ est un maître bien plus aisé à servir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatissant, plus fidèle; et nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le servent. O mon Dieu, que l'homme est à plaindre de vous connaître si peu, et de se connaître si peu lui-même!

Qu'alléguerez-vous donc encore? la délicatesse du tempérament? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler? Mais vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? S'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux ou à la torture des supplices? Dieu ne demande pas la force du corps : il demande la pureté et l'innocence de l'âme; et alors celui qui est infirme peut dire : *Je suis fort et puissant*[1]. Les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnaissance, c'est le sacrifice intérieur des passions : ce sont-là les vertus des faibles comme des forts. Plus même ce corps de boue se refuse au travail et à la peine, et nous rend incapables de la soutenir; plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour et de ses désirs à la faiblesse du corps terrestre. Hélas! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujétissements que le monde et l'ambition vous imposent; et cependant la faiblesse de votre complexion y peut suffire; et cependant la santé est une faible raison contre le goût; et cependant, malgré le dépérissement d'un corps qui se refuse à vos dérangements, vous êtes de tout, et la vivacité de vos passions supplée à la faiblesse de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur; je l'ai déjà dit : une volonté pure et sincère supplée à tout; et Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir, comme celles que nous avons faites. Et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la faiblesse de vos forces; vous justifiez une vie toute dans les sens et dans les plaisirs sur la délicatesse d'une complexion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications et des violences, comme si Dieu demandait de nous ce qui ne dépend pas de nous, comme si avec une chair infirme on ne pouvait pas avoir un esprit prompt et fervent, comme si la religion consistait dans la force du corps, et non dans les dispositions du cœur, comme enfin s'il en était de nous, ainsi que de ces victimes figuratives de la loi, qu'on ne pouvait offrir à Dieu que lorsqu'elles jouissaient d'une santé parfaite, et que leur corps robuste et entier n'offrait aux yeux ni tache, ni défaut, ni faiblesse. Donnez-lui sincèrement votre cœur : c'est là, dit Jésus-Christ, *toute la loi et les prophètes*[2].

[1] « Les passions pas encore modérées... Pas encore accoutumées à souffrir... Le cœur pas encore souillé... Le cœur pas encore corrompu... » Que de répétitions d'une tournure vieillie et à si peu de distance!

[1] Cum enim infirmor, tunc potens sum. *II Cor.*, XII, 10.
[2] Hæc est enim lex et prophetæ. *Matth.*, VII, 12.

Enfin vous nous opposerez, en dernier lieu, l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit et dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paraître extraordinaire aux Romains? Examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Quoi de plus singulier, selon le monde, que de renoncer à son âge à des établissements pompeux, et préférer l'opprobre public et la rigueur des tourments à des alliances éclatantes qu'elle pouvait se flatter de concilier avec sa foi et son innocence? Mais elle savait que la voie des justes est une voie solitaire et peu battue; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté; et que, pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié? mais c'est la religion toute seule, qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles. Avec les sentiments de la reconnaissance? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs. Avec la joie des conversations et des commerces? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs. Avec le lien du mariage? mais c'est la foi toute seule qui, rendant cette union sainte, la rend sûre et inviolable. Avec les bienséances et les devoirs de la vie civile? mais c'est l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes. Avec les fonctions de la république? mais, si les maximes de l'Evangile gouvernaient les empires et les royaumes, on ne verrait ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des faibles, ni la mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent, ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe, ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies, ni enfin les passions troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposé à la société? Aux vices qui la déshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion et la misère, aux jeux qui en font ou une fureur ou un trafic éternel de ruse et d'artifice. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fonds, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu, et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, magistrat équitable, maître modéré, épouse fidèle, juste, désintéressée, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde, du monde pervers et corrompu, il est vrai, du monde qui ne connaît pas Dieu, du monde qui est ennemi de toute vérité et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irréligieux, pour vivre dans le monde? Sont-ce donc les vices tout seuls qui doivent lier les hommes les uns aux autres? N'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? S'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion que nous en sommes redevables?

Grand Dieu! je sens bien moi-même l'injustice des prétextes que j'oppose à mes devoirs; votre loi sainte n'est incompatible qu'avec mes passions; j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conscience s'élève contre moi-même, et me force de convenir en secret que si j'étais à vous, et que mes passions honteuses fussent éteintes, je serais meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué et plus intègre, citoyen plus utile à mes frères. La piété seule met tout à sa place; mes passions seules font que j'abuse de mes talents, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Evangile assure et sanctifie. C'est mon cœur tout seul qui se révolte contre vous; ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur; tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu, les chaînes seules qui me lient à mes déréglements s'y opposent. Grand Dieu! rendez-moi les exemples de vos saints utiles; faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma faiblesse; que ma raison ne soit pas toujours le jouet de mes passions. Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon esprit; faites

que cette lumière divine m'enflamme, brûle les liens honteux qui m'arrêtent, et me délivre dans le temps, pour m'assurer l'éternelle liberté de vos enfants. Ainsi soit-il.

SOIXANTE-SEIZIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

NOTICE.

Dès le début on s'aperçoit qu'on entre dans le courant de la grande éloquence. Ce beau discours où la morale domine toujours, suivant l'usage de l'orateur, fut prêché devant le cardinal de Noailles, au commencement de son épiscopat, comme on peut s'en convaincre par l'éloge du prélat qui termine la première partie, c'est-à-dire par conséquent au début même de Massillon dans les chaires de Paris. Il est fort possible que ce discours ait été prononcé dans l'église très-fréquentée des Minimes de la place Royale. Bossuet, en 1660, y avait prêché le panégyrique de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes.

ANALYSE.

Division. 1° *Jamais saint ne parut plus faible aux yeux de la chair que François de Paule* ; 2° *Jamais saint ne fut si puissant aux yeux de la foi.*

Première partie. — *Jamais saint ne parut plus faible aux yeux de la chair que François de Paule.* Ce qui nous paraît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain, sont l'éclat de la naissance, la distinction qui vient des sciences et de l'esprit, la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens, et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Or, François de Paule n'eut rien de tout cela.

1° L'éclat de la naissance. La noblesse du sang et la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que l'origine, comme la conversation du chrétien, étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, et non pas dans le sein de la gloire. Peut-être, hélas ! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui et à l'agrandissement de son héritage; car une naissance illustre n'est souvent qu'un préjugé de réprobation et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une âme.

2° La distinction qui vient des sciences et de l'esprit. Voilà encore ce que notre saint n'eut point : son éducation répondit à sa naissance. Il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grâce ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi et à force de veilles et de recherches. Au lieu de paraître dans les plus fameuses universités, et d'y faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, il vint puiser, dans la pénitence et dans la solitude d'un désert, cette haute réputation de sainteté qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès ; et à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes. Elevons-nous après cela, faibles que nous sommes, de quelques légères connaissances qui nous démêlent un peu de la multitude. Un seul moment de la grâce développe souvent plus de vérités que de longues années de travail.

3° La mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens. Loin de s'y livrer, François de Paule se retire dans l'ancienne solitude du Mont-Cassin : cette demeure, consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations de François de Paule. Tant de saintes victimes qui avaient autrefois consommé leur sacrifice sur cette montagne, y avaient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Mais il n'en fut pas de sa pénitence comme de elle

de tant de chrétiens qui, dans un commencement de conversion, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle et ralentir leur vitesse. L'amour que notre saint eut pour la croix, fut violent, mais il fut durable. Cependant le corps qu'il châtiait avec tant de rigueur n'avait pas été un corps de péché, et les membres qu'il faisait servir à la justice, n'avaient pas servi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère, et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avait reçu dans le sacrement qui nous régénère.

4° Le faste qui accompagne les grandeurs et les dignités. François de Paule fut bien éloigné de ce vice; son caractère propre fut cette humilité profonde, qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Devenu le spectacle des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous et l'anathème du monde. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés; mais sa chère vertu ne lui paraît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Le nom seul de l'ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, annonce d'abord l'humilité de son saint patriarche. Il n'en trouvait pas à son gré d'assez rampant à se donner; tandis que nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, et que nos ancêtres n'ont jamais eus : et quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre! L'humilité de François de Paule l'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien; et ce cœur, disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur; tandis que des cœurs, mille fois profanés, et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint.

DEUXIÈME PARTIE. — *Jamais saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi que François de Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans sa faiblesse. Cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine était-il établi dans sa chère solitude, qu'une odeur de vie se répand malgré lui dans les environs; et bientôt la France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui, et du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom. Ce fut une grande gloire pour la foi, de voir un solitaire simple et sans lettre s'élever tout à coup.

1° Il fut le conducteur des aveugles. Rome même, où le Seigneur rend ses oracles, et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources, et Sixte IV eut recours à lui dans ses doutes, et le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat.

2° Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu sur les âmes. Les sentiments des hommes, qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en eux, n'échappèrent jamais au discernement du sien. Il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences; et comme la douceur était jointe à la lumière, le cœur des princes et des peuples fut pour ainsi dire entre ses mains. On ne résista jamais à la grâce et à l'esprit qui parlait en lui. Ferdinand, roi de Naples, l'entendit au milieu de sa cour lui reprocher ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi; et touché, comme David, des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même.

3° Le même père des lumières qui lui découvrait le secret des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir; et les fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise qu'un grand prophète avait paru parmi eux, et que le Seigneur avait visité son peuple. Comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devait enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple de la ville sainte.

4° On vit François de Paule souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau, et en rappelant à son gré, commandant aux vents et à la mer, éteignant l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre.

5° Son humilité fut récompensée et investie d'hommage et de gloire. On le vit assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce, et la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant à Jérusalem. Les cours des princes mêmes, si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guère qu'à la sagesse du siècle; et la folie mystérieuse de ce nouveau David n'empêcha pas les rois mêmes des Philistins de le retenir à leur cour, avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

Cum... infirmor, tunc potens sum.

Je ne suis jamais plus puissant que lorsque je parais plus faible.
II Cor., XII, 10.

Plus on est attentif aux voies de la Providence dans l'établissement de l'Eglise, plus on y entrevoit je ne sais quels caractères divins, qui démêlent d'abord la religion de Jésus-Christ des opinions et des sectes, et ôtent à ses premiers progrès toute l'apparence des entreprises humaines. En effet, choisir des moyens assortis aux fins qu'on se propose, mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour persuader, la grandeur pour éblouir, les plaisirs pour corrompre, c'est là comme le premier plan de la sagesse des hommes, et je n'y vois rien qui tienne tant soit peu du prodige. Mais que la faiblesse de Dieu ait été plus puissante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes; que toute la politesse du siècle d'Auguste, toute la volupté de l'Asie, la force des Romains, la sagesse des Grecs, la férocité des Barbares, l'orgueil des philosophes, les préjugés et la superstition des peuples; enfin, que toute hauteur soit venue se briser contre la grossièreté, la faiblesse, l'ignorance et les travaux de douze pêcheurs; que Daniel ait été l'arbitre des vieillards; Goliath, le jouet d'un enfant; Holopherne, ce conquérant impie, la proie et la conquête d'une femme; que

Gédéon, que Barac, que Débora, personnes faibles et viles, soient devenues la terreur des ennemis d'Israël ; que Moïse même, malgré sa timidité et l'invincible embarras de sa langue, ait confondu les sages des Egyptiens, arraché à toute la puissance d'un grand roi une nation entière, et rendu ce peuple inquiet et intraitable docile à des préceptes pénibles et infinis : ce sont là, ô mon Dieu, les routes ordinaires de votre sagesse, toujours indépendante des moyens, toujours maîtresse des événements, et toujours marquant ses voies par des traits sensibles qui les distinguent si fort de celles de l'homme.

Je sais que dans ces siècles avancés la foi n'a plus besoin de ces événements singuliers pour s'établir dans l'esprit des peuples, et que la sagesse de Dieu se cache, pour ainsi dire, présentement sous les dehors communs de sa providence. Cependant, comme il se trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des signes, chaque siècle fournit à la religion quelqu'un de ces grands spectacles, de peur que la foi, qui n'est presque plus qu'une lampe fumante, ne s'éteigne tout à fait, et afin que le Fils de l'homme revenant puisse en retrouver sur la terre.

Tel a été, du temps de nos pères, François de Paule, cet homme si faible selon la chair et si puissant selon l'esprit; cet instrument vil et méprisable aux sens, cette pierre mal polie dont parle Daniel, et détachée sans art de la montagne, mais qui, conduite par une main invisible, sut humilier les colosses orgueilleux, briser la dureté des cœurs, et devenir elle-même une de ces saintes montagnes sur qui la céleste Sion est fondée, et enfin cette autre verge mystérieuse, sèche et fragile en apparence, mais qui, entre les mains du Dieu de Pharaon, commanda aux vents et à la mer, eut les clefs de la mort et de l'abîme, changea la face du ciel et de la terre, s'attira le respect même des rois qu'elle avait frappés, et qui, placée depuis dans le sanctuaire, poussa des branches saintes, et couvrit toute l'arche de ses feuilles. Mais c'est pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ses prodiges ; c'est pour réformer les fausses idées que le monde nous donne de la gloire et de la grandeur ; et vous convaincre, hélas ! que les distinctions les plus brillantes, une naissance illustre, une supériorité de génie, un amas pénible des plus rares connaissances, une fortune riante, des dignités où le mérite seul peut conduire, des talents éclatants, l'art des intrigues et des négociations, les emplois de la paix et de la guerre, tout cela, si la grâce n'en fait des moyens de salut, n'est aux yeux de la foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui, après avoir servi quelque temps d'amusement à sa folie, devient l'instrument assuré de sa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du siècle réprouvée, la force confondue par la faiblesse, la science qui enfle céder à la simplicité qui édifie ; et vous avouerez que jamais saint ne parut plus faible aux yeux de la chair, et que jamais saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi : je réduis tout ce discours à ces deux réflexions. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduit, mes Frères, ce qui nous paraît ici-bas digne d'envie ; et dans cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfants d'Adam ; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvements, nos désirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue ; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne ; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout ; et qu'enfin l'origine, comme la conver-

sation du chrétien, étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire. Il ne recueillit de ses pères qu'une succession d'innocence et de candeur; il n'hérita, comme les patriarches, que de la foi des promesses, et ne posséda rien dans une terre où il devait être toujours étranger. Ce fut un autre Saül destiné par sa naissance à des emplois obscurs et le dernier de la tribu la plus méprisée, mais qui devait être à la tête des princes d'Israël, et devenir le chef et le législateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accomplissement de vos desseins et à l'agrandissement de votre héritage. Car qu'est-elle, mes Frères, cette naissance illustre? C'est une destination aux erreurs du siècle et à ses usages; c'est un engagement anticipé de crime et d'impénitence; c'est un titre pour se calmer sur les transgressions de la loi; c'est un nouveau péché d'origine, si j'ose le dire, ajouté à celui que nous apportons tous en naissant, et qui nous rend le salut encore plus difficile; en un mot, c'est souvent un préjugé de réprobation et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une âme.

L'éducation de notre Saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas, comme Moïse, instruit dans les sciences et la sagesse des Egyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, et en exposa les préceptes et les ordonnances au peuple. On ne le vit pas, comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la variété des opinions et des doctrines; mais, comme cet apôtre, sa foi l'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grâce qui l'instruisit, et non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devaient cesser, que les prophéties devaient finir, que la science serait détruite, et que l'amour seul ne périrait pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grâce ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi, et à force de veilles et de recherches. On ne le vit pas, dans les plus fameuses universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, et ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vues d'ambition à une famille. L'Esprit de Dieu le conduisit dans le désert avant presque qu'il eût conversé avec les hommes. Une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance; et sur les traces du précurseur, il alla puiser dans la pénitence et dans la solitude cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes même leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert; et à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes.

C'est donc ainsi, Seigneur, que des pierres mêmes, vous suscitez des enfants d'Abraham; c'est ainsi que d'une matière vile et abjecte vous en formez un serpent d'airain élevé dans le désert pour le salut de votre peuple; c'est ainsi que d'un vase de terre cassé, d'un anachorète faible et infirme, vous en faites sortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Israël, et rend la paix et la tranquillité à l'Eglise; c'est ainsi que la boue devient entre vos mains un remède pour guérir les aveugles; c'est ainsi, en un mot, que dans un poisson pris, ce semble, au hasard au milieu d'une mer orageuse, je veux dire dans un homme ignorant et muet, choisi parmi la foule, vous mettez un trésor capable de satisfaire les Césars, et rendre la liberté à vos disciples.

Elevons-nous après cela, faibles que nous sommes, de quelques légères connaissances qui nous démêlent un peu de la multitude; réjouissons-nous à l'aspect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, et ne nous font, ce semble, entrevoir les secrets de la grâce et ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein les bornes et la petitesse de l'esprit humain [1]; creusons avec obstination

[1] Voilà vraiment l'orateur chrétien opposant victorieusement aux misères de la nature les richesses de la grâce.

dans ces profondeurs sacrées, et cherchons-y des vérités qui, semblables à ce feu sacré que les Juifs avaient enseveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au sortir de la captivité. Affliction d'esprit et aveu de notre ignorance! un seul moment de grâce développe souvent plus de vérités que de longues années de travail; quelquefois une âme sainte qui ignore jusqu'aux noms des doctrines et des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les docteurs les plus consommés; et dans tous les siècles il se trouve des disciples grossiers qui comprennent la parole de la croix et la naissance éternelle du Verbe, tandis que des maîtres en Israël ignorent les mystères familiers de la renaissance de l'homme[1].

Mais que prétends-je ici, mes Frères? briser l'orgueil de l'esprit, et non pas autoriser une coupable ignorance. Je sais que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science; que nous avons l'honneur d'être des nuées saintes placées sur la tête des fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du ciel; que l'Ecriture nous compare à des aigles qui devons aller envisager fixement le soleil de justice, et de là nous rabattre sur la terre; je sais que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament sont le symbole des pasteurs de l'Eglise, et que l'esprit de notre ministère ne saurait descendre sur nous qu'en forme de langue mystérieuse. Mais je voudrais que la prière et l'innocence fussent les sources sacrées de nos lumières; que le cœur d'un prêtre fût le dépositaire de la piété; que ces nuées ne fussent jamais des nuées sans eau; que ces aigles sussent s'assembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces; que ces grandes lumières ne présidassent jamais à la nuit, et que ces langues célestes fussent toujours des langues de feu.

L'ancienne solitude du Mont-Cassin, si fameuse par les saints qui l'avaient habitée; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de prophètes consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations et des rigueurs de François de Paule. Ecoutez-le, mes Frères: et dans un siècle où la charité est refroidie, l'esprit de pénitence éteint, et où un long usage de relâchement vous fait regarder les austérités de la loi comme des devoirs surannés, apprenez que l'Evangile est de tous les siècles; et que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse et devient toujours plus infirme, la grâce ne baisse point, et fait même paraître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avaient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avaient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles et du miel sauvage, du pain et de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux. Persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jésus-Christ, il ne s'accorda qu'avec mesure les plus insipides; et semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau qui avait été le prix du sang et le péril des âmes. Marchant toujours pieds nuds, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin Maître les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoine et les Hilarion[1], l'assoupissement et la pesanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair et se châtiant le matin comme le Prophète, chargé de cette armure de Dieu dont parle saint Paul, portant sur toutes les parties de son corps les instruments de justice, et dans un âge aussi tendre que celui de David, ayant déjà l'usage de ces armes pesantes destinées à combattre Goliath et à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de chrétiens, qui dans un commencement de conversion se prêtent avec plaisir au joug de Jésus-Christ, ne sentent pas presque le poids de la croix, n'ont jamais assez à leur gré châtié leur corps, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, et ont besoin d'un frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qui les pousse; mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, ralentir leur vitesse; reviennent de temps en temps à eux-mêmes; se permettent aujourd'hui un plaisir et demain une faute; et ne retenant de leurs anciennes pratiques que cer-

[1] Et quid curæ nobis de generibus et speciebus? Cui æternum verbum loquitur a multis opinionibus expeditur. *Imit. Christi*, lib. II, c. 3.

[1] *Les Antoine, les Hilarion*, Renouard.

tain régime de pénitence, ne donnent plus, pour ainsi dire, à l'amour de la croix que des empressements de bienséance.

L'amour que notre saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les fatigues des voyages, les soins et les embarras de sa charge, les faiblesses même et la défaillance de l'âge, rien ne put jamais le faire relâcher de sa première ferveur. Oui, mes Frères, arrivé à une extrême vieillesse, et dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber, chargé de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfants, il redouble ses austérités; et comme un autre Samson, c'est après mille souffrances et dans une caducité où il ne paraît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais pour la destruction de cette maison terrestre qui tient son âme captive, et l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avait si souvent vaincus.

Mais oserai-je vous le demander ici, grand saint? Ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de péché? Faites-vous servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité? Armez-vous votre bras contre une chair qui se soit révoltée contre l'esprit; et, comme un autre David, en immortalisant votre pénitence, immortaliserez-vous aussi vos faiblesses?

Hélas! Messieurs, le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère. Ce temple de l'Esprit-Saint ne fut jamais profané; et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avait reçu du ciel dans le sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs se présenter aux mystères saints sans aucun sacrifice d'expiation, et sans pouvoir vous offrir que des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer? De quel œil nous voyez-vous ménager à nos sens mille nouvelles félicités; forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté; suppléer par la variété des plaisirs ce qui manque à leur solidité; assaisonner le dégoût qui les suit, de mille caprices sensuels; et nous rassurer après cela au lit de la mort sur le secours des sacrements, sur les trésors de votre miséricorde, et sur quelques sentiments de douleurs que le péril présent excite plutôt que les désordres passés? Illusion, mes Frères! Mais il est écrit que le monde sera dans l'erreur jusqu'à la fin, et il faut que les Ecritures s'accomplissent.

La pénitence de notre saint fut toujours suivie de cette humilité profonde, qui domine si fort dans son caractère, et qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Qu'il en est en effet de ces âmes pénitentes qui, en affaiblissant leur chair, fortifient leur orgueil; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne, une espèce de trophée secret à leur vanité; qui dans les traces sacrées que les rigueurs de la croix laissent empreintes sur leur corps, lisent tous les jours leur propre mérite; et qui, après avoir essuyé comme Jonas tout le poids du jour et de la chaleur, s'endorment peu à peu sur mille criminelles complaisances, et laissent enfin piquer par un ver invisible la racine de cet arbre chargé de tant de fruits de pénitence, qui sèche en un instant, et les laisse exposées à toute l'ardeur des passions!

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre. Devenu un spectacle digne des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous et l'anathème du monde; il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse; point d'action si humiliante qui lui échappe; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui; les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés; mais, comme le Prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paraît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déjà établies dans Israël, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint patriarche. Il n'en trouvait pas à son gré, mes Frères, d'assez rampant à se donner; et nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes pour les enter sur un nom obscur, et à peine échappé de parmi

le peuple ! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre ? Hélas ! nos pères ne voulaient être que ce qu'ils avaient été en naissant. Contents chacun de ce que la nature les avait faits, ils ne rougissaient pas de leurs ancêtres ; et en héritant de leurs biens, ils n'avaient garde de désavouer leur nom. On n'y voyait pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance ; être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Evangile et selon le siècle ; étudier avec soin ce qui leur est dû ; faire des parallèles éternels ; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas ; et ne paraître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

Ajouterai-je ici que notre saint s'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien ? Renouvelant dans ces derniers siècles ces grands exemples que les premiers âges de la foi ont laissés à la religion, il n'osa jamais entrer dans le sanctuaire ; et se contentant d'en être la victime, il se crut toujours indigne d'en être le prêtre. Quoi ! mes Frères, un cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur ; une bouche si souvent purifiée par le feu du ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleste, l'instrument sacré de la conversion de tant de pécheurs, et qui tant de fois avait fait descendre Jésus-Christ dans les âmes, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes et le font descendre sur les autels ; des mains pures, qui, levées vers le ciel, avaient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie ; et des cœurs, mille fois profanés et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint ; et des bouches, semblables à des sépulcres ouverts, s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie ; et des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du sanctuaire, et ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, et occupées à offrir des dons purs et des sacrifices sans tâche ? Sainte discipline des premiers temps, pieux excès de nos pères sur le choix des ministres de l'autel, ancienne beauté du temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines[1] ?

Il est vrai, mes Frères, que depuis longtemps des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité ; il est vrai que le nouvel Esdras[2], que le ciel nous a suscité depuis peu, va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même, le livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israël, et exposer ses préceptes et ses ordonnances aux prêtres et aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre sur les contrées de sa dépendance des esprits de foi et de religion, et comme l'arche d'Israël, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui se trouveront sur sa course. Nous l'allons voir enfin comme un pontife innocent, séparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons et des sacrifices, répandant son âme devant le Très-Haut, devenant la réconciliation des hommes dans les temps de colère, prenant sur lui les péchés de son peuple et les expiant par ses austérités, descendant jusqu'aux fonctions les plus communes du ministère ; et en un mot, tel qu'un pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même[3], mais qui a su attendre que celui qui avait appelé Aaron, le fît asseoir dans le lieu d'honneur, et l'établît pontife des biens véritables et du tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait ; et que nous reste-t-il à vous demander pour votre Eglise, que des pontifes qui lui ressemblent ? Passons à notre dernière partie ; et après avoir montré qu'il ne fut jamais de saint plus faible selon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu est admirable dans ses saints ; et la

[1] Le souverain pontife lui parle de le faire prêtre ; François de Paule est effrayé du seul nom de prêtre. — Ah ! faire prêtre un pêcheur comme moi ! — Cette proposition le fait trembler jusqu'au fond de l'âme. O confusion de notre siècle ! Des hommes tout sensuels comme nous se présentent audacieusement à ce redoutable ministère, dont le seul nom épouvante cet ange terrestre ! — BOSSUET. 1er panégyrique de saint François de Paule.

[2] Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris. — Note du premier éditeur.

[3] Christus non semetipsum *clarificavit* ut pontifex fieret. *Hébr.*, v, 5. — On retrouve ce mot *clarifier* dans les conférences de Saint-Magloire.

variété de ses voies sur les élus, est un de ces trésors cachés sur lesquels, selon l'expression du Prophète, sa sagesse répand des abîmes : *Ponens in thesauris abyssos* [1].

En effet, dans l'histoire de la religion, tantôt nous trouvons de grands hommes qui, sortis d'un sang illustre, élevés dans la connaissance des sciences et des arts, nés pour commander aux autres hommes, et destinés à l'éclat et à la grandeur, se sont ensevelis tout vivants dans des retraites sombres ; et là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus presque à la terre, ne voulant plus savoir que Jésus-Christ, environnés de misère et d'infirmité, et l'objet du mépris et des railleries des insensés.

Et d'autre part, la grâce nous offre quelquefois des spectacles bien différents. Ce sont des hommes faibles, nés dans l'obscurité, nourris dans l'ignorance, soumis par leur destinée à toutes les créatures, et s'abaissant encore par un motif de foi au-dessous même de leur bassesse ; et cependant devenus tout à coup l'admiration de leur siècle ; décidant sur les points de la loi ; exerçant un empire divin sur toutes les créatures ; élevés au plus haut point de la gloire et de la réputation ; et enfin remarquables par les mêmes endroits qui auraient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siècle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa faiblesse ; cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle et au lieu le plus apparent de l'édifice ; cette nuée obscure, et sortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le tabernacle, devint une colonne de feu, et servit de flambeau à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude, et commençant seulement à goûter combien il est doux d'être oublié des hommes, et de vivre sous les yeux de Dieu seul ; une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté et de pénitence viennent réveiller les villes voisines, et se glissent même jusque dans les cours des princes. De toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le Voyant ; et les souverains eux-mêmes, sous des habits empruntés, comme autrefois une reine d'Israël, paraissent dans sa retraite, et veulent apprendre les desseins du ciel sur eux de la bouche de cet autre prophète. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui. Du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom ; et comme son divin Maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple, et que là il devient un spectacle aux yeux de l'univers.

Les saints, mes Frères, n'ont jamais éclaté que par là. C'étaient des enfants de lumière, qui, pour être moins prudents dans leurs voies que les enfants du siècle, n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connaissaient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit et dans l'estime des peuples. Cette vertu fastueuse, qui ne retient guère de la piété que la contenance et le style, n'était pas le vice de leur temps. On ne les voyait pas ménager avec adresse à leur zèle des occasions éclatantes de fatigue et de miséricorde ; ils ne faisaient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires, et ne ressemblaient point à ces faux prophètes d'Israël, qui, pour séduire plus sûrement la crédulité des peuples, et les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectaient des figures bizarres, des inspirations soudaines, et des airs bien plus singuliers que les prophètes du Seigneur [1].

Confondez, ô mon Dieu, l'espérance des hypocrites ; ne souffrez plus que votre saint nom serve à l'iniquité ; maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement ; qui regardent la piété comme un gain, et la simplicité de vos voies comme le chemin de l'honneur et de la gloire. Discernez vous-même les sentiers du juste de ceux du pécheur ; empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable ; et que vos serviteurs, qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision et leur honte !

Si, malgré l'obscurité de sa retraite et de son nom, notre saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples ; on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, tira en lui la lumière des ténèbres, et la science de ses voies les plus sublimes de la simplicité et de l'ignorance.

[1] Ps. XXXII 7.

[1] Allusion aux Camisards.

Quelle gloire pour la foi, mes Frères! un solitaire simple et sans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des simples et des enfants, et ayant la règle de la science et de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes et des anges; il est élevé à la dignité de prophète; il pénètre tous les mystères; il a toute science, et cette foi capable de transporter les montagnes. C'est le Samuel de son temps, l'interprète des volontés du Seigneur sur le peuple, le restaurateur de la doctrine et de la vérité, et l'arbitre de la religion et du culte des princes.

Rome même, le séjour du tabernacle d'Israël, où le Seigneur rend ses oracles et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources. Les princes des prêtres députèrent vers lui, et le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des prophètes. Sixte IV le consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat; et l'on vit pour la seconde fois le Moïse du peuple choisi, le législateur des tribus, s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi et élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les âmes! Les sentiments de l'homme qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui, n'échappèrent jamais au discernement du sien : il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences; et, comme l'agneau de l'Apocalypse, simple et sans art, il ouvrit les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards aurait échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement qu'on cherche dans les juges des consciences; trop de lumières en eux nous gêne et nous embarrasse; nous ne voulons pas qu'ils voient plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, et n'y laissent rien à examiner; on s'accommode mieux de celles dont la faible lueur n'éclaire que la superficie des passions, et laisse toujours dessous des mystères d'iniquités sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui aient des yeux et qui ne voient pas; de ces aveugles à demi-clairvoyants qui ne voient les hommes que comme des arbres; je veux dire qui n'en voient que les feuilles sans en découvrir la racine; et l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le ministre de la réconciliation, comme si sa faiblesse pouvait rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblable, si j'osais le dire, aux Babyloniens, on aime ces prêtres trompeurs, qui, dévorant tout seuls nos sacrifices et nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorés lui-même; et on n'a guère recours aux Daniels inspirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes secrètes, détrompent notre crédulité, et nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes et l'abus de notre culte.

L'Esprit de Dieu qui parlait dans notre saint, n'était pas toujours ce souffle véhément et impétueux qui ébranla le cénacle et consterna les disciples. Ce fut le plus souvent ce souffle doux et insinuant dont il est parlé dans l'histoire de l'homme innocent, destiné à tempérer l'ardeur du jour, et à annoncer à nos premiers pères la visite et l'approche du Créateur. Aussi le cœur des princes et des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains; on ne résista jamais à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui. Mille pécheurs virent expirer à ses pieds leurs passions criminelles; autant de justes y sentirent ressusciter la grâce de leur vocation; et sa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité et une odeur de vie pour la justice. Ferdinand, roi de Naples, entendit ce nouveau Jean-Baptiste lui reprocher au milieu de sa cour ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi; il admira l'innocence et la simplicité de ce solitaire miraculeux; écouta des remontrances que la douceur et l'humilité rendaient presque toujours victorieuses; et touché comme David des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même. Je sais quelle est la délicatesse des grands et les foudres qui partent de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les rois entendraient, et ceux qui jugent la terre pourraient s'instruire, s'il se trouvait des prophètes en Israël qui osassent porter votre parole devant eux; et les princes ne seraient pas si loin du royaume de Jésus-Christ, si ses disciples en savaient mépriser les premières places.

Le même Père des lumières qui lui découvrit les secrets des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir. Les fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise qu'un grand prophète avait paru parmi eux, et que le Seigneur avait visité son peuple. Il prévit les malheurs d'Israël et la captivité dont Jérusalem était menacée; et comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devait enchaîner l'oint du Seigneur et brûler le temple et la ville sainte. Mais qu'on est peu disposé, mes Frères, à écouter les prophètes d'Israël, lorsqu'ils n'annoncent que des choses désagréables! On traita ses prédictions de songe et de faiblesse; et Mahomet, entré dans l'Italie et déjà maître d'Otrante, était sur le point de ravager l'héritage du Seigneur, venir placer l'abomination dans le lieu saint, et mettre sous un tribut infâme la reine des nations et la maîtresse des provinces, que François de Paule levait encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction et d'incrédulité.

Mais vos miséricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères; vous vous laissâtes toucher aux larmes et aux prières de votre serviteur; et il obtint de vous un ange invisible qui frappa Sennachérib de frayeur, dissipa les nations assemblées, rendit et la paix et l'allégresse à votre Eglise. Eh! ne susciterez-vous point en nos jours quelque nouveau prophète qui puisse à son tour obtenir de vous la fin de nos troubles et de nos calamités? N'enverrez-vous plus d'Ange exterminateur pour dissiper les nations qui veulent la guerre? Avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage? vos tribus ont-elles juré de se détruire elles-mêmes, et de servir aux desseins de vos ennemis; et souffrirez-vous qu'un autre Jéroboam, pour se maintenir dans son usurpation, les divise, altère publiquement votre culte, et jette des semences éternelles de dissension entre Israël et Juda? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai; mais si les malheurs de nos familles, le sang de nos proches, les cris des peuples et la désolation des provinces ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe; ah! que tant de profanations toujours inséparables des guerres vous désarment, et ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre.

Qui pourrait ici vous représenter, mes Frères, notre saint, cet homme pénitent, mortifié, et qui se permettait à peine l'usage des viandes les plus viles; qui pourrait vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures; conduisant au tombeau et en rappelant à son gré; commandant aux vents et à la mer; éteignant l'impétuosité du feu; fermant la bouche des lions; vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre? L'Eglise ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante; l'histoire de ses prodiges ne finit point; et c'est ici le seul lieu où l'on peut user de l'hyperbole de l'évangéliste, et dire que le monde entier n'en pourrait presque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers disciples, sur les serpents sans en être blessé; ôta des breuvages mortels tout ce qu'ils avaient de nuisible; imprima à son ombre même une force toute puissante; exhala une vertu qui opérait des prodiges tout à l'entour; affermit par sa foi les eaux de la mer, et sans être soutenu, comme Pierre, de la présence de Jésus-Christ, il la traversa avec plus de constance et de sécurité que cet apôtre. Que vous dirai-je, mes Frères? il mit sa bouche dans les nuées, selon l'expression du Prophète, et fit passer sa langue sur la terre; il ouvrit les cataractes du ciel, et changea ou rétablit l'ordre des saisons. Il fut la résurrection et la vie; fit voir les aveugles, parler les muets, ouïr les sourds, marcher les boiteux; et bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés en lui[1]!

Car, mes Frères, quelle est aujourd'hui la fausse délicatesse du siècle sur les événements qui tiennent du prodige! On laisse, hélas! au peuple la simplicité et la candeur; la religion de ceux qui se piquent de raison est une religion de raffinements et de doutes; et l'on se fait un mérite d'être difficile, comme si le royaume de Dieu venait avec observation[2]. Ce n'est pas que je veuille ici donner

[1] Presque toutes les créatures ont senti cette puissance si peu limitée que Dieu lui donnait sur ses biens; et je vous raconterais avec joie les miracles presque infinis que Dieu faisait par son ministère, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut dire, sans nécessité, n'était que ce détail serait ennuyeux et apporterait peu de fruit. — BOSSUET. 2e panégyrique de saint François de Paule, 3e partie.

[2] Mais comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors des grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire des incrédules, il faut qu'à l'occasion du grand saint François, je tâche aujourd'hui de leur apprendre par une doctrine solide à parler plus révéremment des œuvres de Dieu. — *Ibid.*

du crédit aux superstitions, ni autoriser tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des siècles passés a laissé glisser de faux dans l'histoire de nos saints; mais je suis touché que, sous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'esprit; et qu'en s'accoutumant à douter des faits indifférents, on doute tôt ou tard des nécessaires. La simplicité, Messieurs, est inséparable de la foi chrétienne; il est beau même de se tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux et plus docile; les plus grands hommes de la religion ont été des enfants sur les matières du salut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui contre toutes les règles de la droite raison, croyez imprudemment que Dieu vous sauvera dans une vie molle et mondaine, ce qu'il ne saurait faire, vous refusez votre créance à des prodiges qui lui sont très-possibles? Ah! pourquoi êtes-vous si crédule lorsqu'il y a tout à risquer, et pourquoi faites-vous gloire de l'être si peu lorsqu'il n'y a rien à perdre?

Il faudrait ici, pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obscurité de notre saint suivie d'une réputation éclatante, sa candeur et sa simplicité relevée par le don de science et d'intelligence, sa pénitence et son infirmité devenue toute puissante, vous montrer aussi son humilité récompensée, et investie d'hommage et de gloire. Vous l'auriez vu assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce et la conduite du peuple de Dieu; vous l'auriez vu entrer dans l'assemblée des vieillards d'Israël, et, comme Daniel, régler leurs jugements et présider à leurs ordonnances. Vous auriez vu les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le Fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem, vous l'auriez vu trouver partout les mêmes acclamations et une pompe aussi solennelle. Les cours des princes mêmes, si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guère qu'à la sagesse du siècle; et la folie mystérieuse de ce nouveau David n'empêcha pas les rois mêmes des Philistins de le retenir à leur cour avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

Car il faut le dire ici, ministres du Seigneur, les véritables saints peuvent bien être incommodes au siècle; mais dans le fond ils n'y sont guère méprisés. La piété qui est selon Jésus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sais quoi de noble et de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connaître le monde que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos misères et de nos faiblesses. Tout corrompu qu'on le croit, il est encore assez équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, et faire de la vertu même une bienséance à notre état; et le plus sûr moyen d'éviter son mépris, c'est de ne suivre pas ses maximes.

Aussi lorsque Louis XI se sentit frappé de la main de Dieu, ce ne fut point dans sa cour qu'il chercha un prophète. Les vertus de François de Paule, la puissance que Dieu lui communiquait pour honorer sa sainteté, éclataient dans tout l'univers. C'est lui que le prince demande, il le fait venir des extrémités de l'Italie; et ce fut alors que notre saint paraissant à la cour trompa l'attente du souverain, et lui dit hardiment comme un autre Elie : « Prince, vous mourrez, et vous ne sortirez plus du lit où vous êtes monté que pour descendre dans le tombeau ».

Quel coup de foudre pour un prince qui aimait la vie! il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas! qu'il est rare que les inquiétudes et les soupirs des mourants ne soient plutôt les agitations d'une âme qui se défend contre la mort, que des regrets sincères sur la vie passée! Si l'on lève alors les yeux au ciel, hélas! ce n'est que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours; et toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, et qui consolent tant les amis et les proches, sont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt et la mesure funeste de nos crimes.

C'est à ce voyage que le royaume doit l'établissement d'un ordre dont l'Eglise a depuis été si honorée et le public si édifié. La candeur et l'austérité du saint et de ses compagnons toucha les peuples. Nos villes à l'envi s'empressèrent d'enfermer dans leurs murs ces anges de la terre; de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices destinés à leur servir d'asile; les richesses de l'Egypte furent employées avec profusion à construire ces tabernacles d'Israël; et la France ne pouvant disputer à l'Italie la naissance de ce saint ins-

titut, lui en disputa du moins l'amour et le zèle de son accroissement.

Nous avons, je le sais, succédé là-dessus au goût de nos pères. François de Paule et ses enfants sont encore chers à nos peuples; et c'est là comme la dévotion dominante des Français. Mais d'où vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce saint, nous sommes toujours si éloignés de le devenir nous-mêmes? Ah! c'est qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte tout extérieur et à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos passions, nous n'avons recours à lui comme ce roi mourant que lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui nous alarme, d'une infirmité qui nous accable, d'un chagrin qui nous mine et nous dessèche; et sur les besoins de l'âme nous sommes muets. On ne s'avise guère de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme surtout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile et glissant qui nous rend le salut si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu, le crédit de vos saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis; c'est l'incrédulité des fidèles qui augmente. Vous êtes toujours le Père des miséricordes, et toujours prêt à exaucer nos vœux, lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste; mais il faut que ces vœux soient dignes de vous, et assez purs pour monter en odeur de suavité jusqu'aux pieds de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières et mes supplications! J'ai invoqué vos saints dans mon affliction, il est vrai; mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la régularité d'une saison, la vie d'une personne chère, la bienveillance d'un grand, l'élévation d'une famille. Du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels, pour obtenir la fin ou l'adoucissement de mes peines; et ç'a toujours été là le motif de mes dons et de mes offrandes. Souvent même, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu, souvent j'ai voulu les faire servir à mes iniquités, les intéresser dans mes faiblesses, les rendre protecteurs d'un désir qui vous déplaît, d'une espérance qui vous déshonore, d'un attachement qui vous blesse; et au lieu d'en faire des intercesseurs de mon pardon, j'en ai fait des confidents de mes fautes. Les saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels, et la meilleure manière de les honorer, c'est de suivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la justice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT BENOIT.

NOTICE.

Rien n'indique où ce panégyrique fut prononcé. Il est seulement certain qu'il remonte du moins aux premières années du séjour de l'orateur à Paris; il se trouve dans le recueil de Trévoux. Nous donnons en note cette ancienne version.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Benoît condamna le monde, je veux dire, les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger;* 2° *Il condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.*

Première partie. — *Benoît condamna les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger.* C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, qui dérobent presqu'à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité : la première est une erreur d'espérance, qui ouvre à l'imagination, si capable de séduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir ; la seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, et la corrompre sans ressource ; la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages et des voies sûres, et nous fait marcher, sans rien craindre, dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui encore aujourd'hui condamnent le monde ou qui les ignore ou qui les méprise.

1° Contre l'erreur d'espérance, il comprit que tout ce qui se passe et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge assez tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvait fournir à l'éducation un séjour si célèbre, la foi qui nourrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux âmes que le monde a séduites ; et dès l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, et s'en éloigna en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde. Car voilà l'illusion universelle dont le monde s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Dieu répand sans cesse des dégoûts et des amertumes sur nos passions injustes pour nous rappeler à lui; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours. C'est là l'état de presque toutes les âmes que le monde et les passions entraînent. Loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même; et c'est à ces vaines promesses que nous sacrifions notre bonheur éternel.

2° La foi préserva Benoît dès sa jeunesse de cette erreur de surprise que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions et le torrent des exemples et des usages, rendent comme inévitable à ce premier âge. Il sentit que tout ce qui n'est pas Dieu, peut surprendre le cœur de l'homme, mais ne saurait le satisfaire. Ce n'est là d'ordinaire que le fruit des réflexions et de l'âge; et heureux ceux qui, après avoir été séduits, trouvent dans la séduction même de quoi se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées! Mais Benoît parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner, et il chercha la solitude, comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes. Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de Jésus-Christ : mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire; c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel. Or, il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage.

Delà il s'ensuit que ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parents même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde, avant de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Car, outre qu'il est rare de vouloir connaître le monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu; quand cela n'arriverait pas, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite; et souvent il touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchait par les plaisirs qu'il nous offrait autrefois. Aussi Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne saurait l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avaient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes; nous n'osons rompre des liens qui nous accablent, et que nous portons à regret. Dieu est-il donc un maître si cruel et si dur à ceux qui le servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grâce?

3° La dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées des grandes chutes dans le monde, de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périssent, et d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, plutôt comme un langage de piété que comme des avis nécessaires pour la conserver. Cette fausse idée les établit dans une sécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde d'autant plus incurables, que n'y étant pas sensibles, elles ne leur cherchent point de remèdes. C'est là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se retira donc de Rome pour aller se cacher dans la solitude; et la nouveauté de son dessein, en un siècle où ces exemples étaient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'Esprit qui le conduisit au désert, et la retraite qu'il avait choisie aux environs de Rome ne le cachant pas assez à son gré au monde, il en chercha une plus austère, craignant de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attirait déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avait voulu fuir en sortant du monde.

Il ne s'ensuit pas de là que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls sont presque des chutes, et qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé, il est évident que Dieu a gravé dans la faiblesse même de vos penchants, l'arrêt qui vous sépare du monde; et les exemples de ceux qui se sauvent dans le siècle, ne concluent rien pour vous, à moins que vous ne puissiez vous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Deuxième partie. — *Benoît condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.* Lorsque Dieu convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un festin, au lieu de l'empressement qu'on devrait montrer, on oppose d'ordinaire, comme l'Evangile nous l'apprend, trois sortes d'excuses à la voix du ciel. La première excuse est une excuse de mollesse : *uxorem duxi;* la seconde, est une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures : *juga bovum emi, eo probare illa;* la troisième est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre : *villam emi.* Or, les démarches de la foi de Benoît confondent le monde sur ces trois vaines excuses.

1° L'excuse de mollesse. Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, passant les nuits ou à chanter de saints cantiques ou à méditer les années éternelles, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair et la réduire en servitude. Devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité, que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avaient admirés; et sa règle, si estimée depuis, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte

des mœurs du saint législateur. C'est ainsi que Benoît confond la mollesse du monde. En effet, quand on nous propose ces grands modèles, nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hommes extraordinaires : mais nous n'allons pas plus loin; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire. Mais quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant, dans tous les siècles, de ces pénitents fameux qui ont édifié l'Eglise ? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre faiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable ? De plus, je vous demande pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paraissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état. Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés des nôtres? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Est-ce parce que les saints ont été des hommes extraordinaires ? mais les saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parce que la corruption est devenue universelle. Est-ce parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques saints ? mais lisez les histoires; tous ont fait pénitence; tous ont crucifié leur chair avec leurs désirs ; et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents. Nous avons donc beau nous rassurer sur l'exemple commun ; si les saints l'avaient suivi, ils ne mériteraient pas aujourd'hui nos hommages. L'Evangile est fait pour nous comme pour eux ; et comme il n'a rien qui nous ressemble, il n'a rien non plus qui doive nous rassurer.

2° Seconde excuse : la fausse prudence, qui trouve toujours des difficultés insurmontables que Benoît confond pareillement. Quoiqu'il y ait déjà eu dans nos Gaules de saintes assemblées de moines, on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu, et rempli de tous les dons de la nature et de la grâce, pour être en Occident non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite? il est obligé de quitter le premier monastère dont on l'avait chargé, parce qu'il n'y trouva que des enfants pervers et corrompus; il n'est pas plus tranquille dans la nouvelle solitude qu'il s'est choisie. Enfin il aborde au Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident; il n'y trouve que des idolâtres, il en bannit l'idolâtrie, et y élève un autel au Dieu vivant; il y donne sa loi céleste à ses disciples, et devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté. Mais il importe plus de nous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, condamne notre découragement dans les obstacles qui traversent les démarches de conversion que Dieu demande de nous : ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une âme dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout était tranquille, ce grand calme devrait lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seraient si favorables : les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu.

3° Troisième excuse : l'attachement aux choses de la terre, à la fortune ou à la réputation ; elle est condamnée par la gloire et le succès qui accompagna Benoît dans son entreprise Benoît, sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre ; l'institut célèbre dont il jeta les fondements, semblable au grain de sénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ, et en fit le plus bel ornement. Les enfants de Benoît gouvernèrent longtemps toute l'Eglise ; et comme Jacob, il fut le père des patriarches. Ce fut dans ces pieux asiles que la science et la vérité se sauvèrent de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés qui suivirent le siècle de Benoît. Telle fut la gloire, tels furent les succès de notre saint ; et voilà ce qui nous confond, nous en qui la fausse prudence, et les inconvénients de fortune et de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouvements de la grâce qui nous y convient. Oui, les personnes mêmes qui se sont déjà déclarées pour Jésus-Christ dans le détail de leurs devoirs, sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels ; mais c'est sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, et que nous sentons nous être nécessaires. Cependant le monde nous arrête; la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous; et après l'avoir abandonné, nous voulons encore le ménager; et nous ne pensons pas que si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

Fide Noe, responso accepto de iis [quæ] adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.

C'est par la foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devait arriver, et appréhendant ce qu'il ne voyait pas encore, bâtit l'arche pour mettre le salut des siens à couvert; et c'est par là qu'il condamna le monde. Hébr., XI, 7.

Dès que la voix du ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparait de prononcer contre les hommes, quoique le temps de la vengeance fût encore éloigné, ce saint patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé ; et le même jour où il connut que tout allait bientôt finir, fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur et vanité parmi les hommes ; toujours occupé de ce jour de colère, qui devait exterminer toute chair, les plaisirs et les dissolutions auxquelles les hommes se livraient alors avec tant d'excès, lui parurent comme les ris de ces fanatiques, qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés, et qui ne sont dignes que de notre compassion et de nos larmes. Dès lors, sans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne pensa plus qu'à prendre des mesures, de peur d'être enveloppé dans la

Dès que la voix du ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se proposait de prononcer contre tous les hommes, quoique le temps de l'exécution ne fût encore que très-éloigné, ce saint patriarche le compta déjà comme près d'arriver, et ce même jour où il comprit que le monde devait bientôt périr fut aussi la fin de tous ses attachements. Dès ce moment, tout lui parut méprisable dans le monde ; rien ne fut plus capable de séduire son esprit ou de partager son cœur ; uniquement occupé de ce jour qui devait inonder toute la terre, il ne pense plus qu'à le prévenir par sa fidélité; et ces jours de

malédiction commune ; et peu content de travailler à sa sûreté, il éleva un asile où le salut des siens pût encore être à couvert. Par là, dit saint Paul, il vit les choses à venir comme si elles étaient présentes, il devint l'héritier de la foi et de la justice des patriarches qui l'avaient précédé, et il condamna le monde, auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile : *Metuens, aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint patriarche dont nous honorons la mémoire, et ce qui m'a déterminé à la choisir, c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge. Car ce n'est pas un récit embelli et exact des actions de saint Benoît que vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple et chrétienne sur les principales circonstances de sa vie.

A peine la voix du ciel eût fait entendre à cet homme plein de foi l'arrêt de malédiction que Jésus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déjà condamné; et ce qui devait périr, il l'envisagea comme s'il n'était plus. Dès lors il vit la fin de toutes choses ; les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il méprisa ce qu'il ne pouvait toujours posséder : les fausses joies, les désirs insensés, les vaines espérances des hommes ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel qui dort dans sa prison la veille de son supplice, et qui à son réveil doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie et danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son âme de l'anathème général; et touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet asile, si fameux depuis dans tous les siècles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir, et les sauver de ce déluge d'iniquité qui devait faire périr toute chair : *Metuens, aptavit arcam in salutem domus suæ*[1].

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoine, des Hilarion, et de tous les hommes de Dieu qui avaient peuplé les déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ces grands exemples ne purent corriger. Car la foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étaient présentes, et les présentes comme si elles n'étaient plus : *Fide... responso accepto de iis quæ... non videbantur*[2]. Effrayé des malheurs qui menaçaient le monde, la foi le détermina à préparer un asile où son salut et celui des siens fût à couvert : *Metuens, aptavit arcam in salutem domus suæ ;* et dans ces deux circonstances principales de sa vie Benoît condamna le monde : *Per quam damnavit mundum*[3]. Je veux dire les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger ; le découragement et les irrésolutions du

[1] Hébr., XI, 7. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

plaisir et de joie auxquels les hommes se livraient alors avec tant de fureur, il les regarde comme des jours plus dignes de son aversion que de ses empressements, et comme des amusements qui ne sont dignes que de compassion et de larmes ; de sorte que dès lors il ne songe plus qu'à prendre des mesures pour n'être point enveloppé dans le malheur commun ; et dans l'arche qu'il se propose d'élever, il cherche un prompt asile pour en être à couvert. Par là il vit les choses à venir comme si elles eussent été présentes ; il devint l'héritier de la foi et condamna le monde, auquel l'exemple de ses sages précautions devint une excellente instruction.

C'est sous cette idée que j'ai dessein de vous représenter le saint patriarche dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire ; et ce qui m'a déterminé à la choisir entre une foule d'autres, c'est qu'elle m'a paru plus propre pour votre édification que pour son éloge. Car ce n'est pas tant un récit historique embelli de tout ce que l'éloquence a de plus recherché que vous devez attendre ici, que quelques réflexions simples sur les principales circonstances de sa vie.

A peine le ciel eut-il fait entendre à Benoît, comme autrefois à Noé, cet arrêt de malédiction qu'il avait prononcé contre le monde, que, pour s'empêcher de périr avec lui, il ne songea plus qu'à s'en séparer ; et le même jour il commença de percer dans l'avenir pour y découvrir ce qui devait s'exécuter ; il ne pensa plus qu'à mettre à couvert le salut de ses frères et le sien. Le même jour qui fut pour tant d'autres une occasion de désordre et de déréglements, fut pour lui la fin de tous ses crimes ; dès cet instant, il se détache de toutes choses pour s'aller cacher dans une affreuse retraite ; tout devint pour lui un ciel nouveau, une terre nouvelle. Les terreurs de l'éternité le troublèrent, tout fut pour lui un sujet de crainte et de ferveur. Quand il pensait que tout passera, les fausses espérances des hommes ne lui paraissaient plus que comme des songes agréables d'un criminel qui dort dans la prison et qui, à son réveil, doit entendre prononcer sa terrible sentence. Tout lui parut digne d'effroi, et, au milieu de ces troubles, il ne songea plus qu'à sauver son âme du déluge qui menaçait toute la terre. Ce fut alors que touché du malheur de ses frères, il éleva le premier cet asile, depuis si fameux dans tous les siècles, pour les mettre à couvert de la corruption qui inondait toute la terre.

Ainsi recueillant des Antoine et des Hilarion cet esprit de solitude qui avait peuplé les déserts de l'Orient, il condamna le monde que la ferveur des premiers n'avait pu corriger. Car, premièrement, la foi lui découvrit les choses à venir comme si elles eussent été présentes, et les présentes comme si elles n'eussent plus été : *Fide... responso accepto de iis quæ... non videbantur.* Secondement, effrayé du danger qui menaçait le monde, il s'appliqua à préparer un asile où le salut de ses frères et le sien fût à couvert : *Metuens aptavit arcam in salutem domus suæ ;* et dans ces deux propositions vous verrez que la foi de Benoît condamna le monde : *Per quam damnavit*

monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

PREMIÈRE PARTIE.

La source déplorable de nos désordres est presque toujours dans nos erreurs; et nous ne faisons point de chute, où quelque faux jugement ne nous ait conduits. Aussi la grande différence que met l'Apôtre entre le juste et le pécheur, est que le juste est un enfant de lumière, qui juge de tout par des vues hautes et sublimes, et qui, à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle partout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous environnent, et ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet : au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres, qui ne juge que par des vues fausses et confuses; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface et l'écorce; et qui, loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures et les événements au milieu desquels il vit.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, et qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité. La première est une erreur d'espérance, qui, formée par la vivacité du premier âge et par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir, et l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde et l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner, et profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant et la corrompre sans ressource. Enfin, la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages; ses précipices comme des voies droites et sûres; les précautions de la foi comme les faiblesses ou les excès d'une piété mal entendue, et nous fait marcher sans rien craindre dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui encore aujourd'hui condamnent le monde ou qui les ignore ou qui les méprise.

Il comprit, premièrement, que tout ce qui passe, et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Il sentit, en second lieu, que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisirs au cœur de l'homme, n'est qu'un peu d'eau jetée

mundum. C'est-à-dire que les lumières de la foi de Benoît condamnent les fausses maximes du monde; les démarches de la foi de Benoît condamnent les vaines excuses et les prétextes du monde. Voilà tout mon dessein, et le sujet de son éloge, ou pour mieux dire le sujet de votre instruction. Adressons-nous à Marie, en la saluant pleine de grâces. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos passions est d'ordinaire dans notre esprit, et nous ne faisons point de chutes, où quelques faux jugements ne nous conduisent. Aussi toute la différence que met le grand Apôtre entre le juste et le pécheur, c'est que le juste est un enfant de lumière qui juge de tout sainement, et qui, à la faveur de la lumière qui le guide, perce tous ces voiles trompeurs répandus sur les objets qui l'environnent, en découvre toute l'illusion, et ne voit sous ces fausses apparences que ce qui s'y trouve en effet; au lieu que le pécheur ne juge des choses que par la surface, qu'il s'arrête à l'écorce et aux trompeuses apparences, et que loin de répandre des lumières sur ces objets obscurs et couverts de ténèbres, il répand au contraire ses propres ténèbres sur les lueurs dont il devrait être éclairé.

Trois erreurs principales se forment dans l'esprit du pécheur, et lui dérobent la saine connaissance de toutes choses. La première est une erreur d'espérance, qui, formée par la vivacité de l'âge et par un défaut d'expérience, ouvre à l'imagination, si facile à séduire alors, mille fausses lueurs de gloire mondaine, de félicité temporelle, et l'attache ainsi à ce monde réprouvé par les charmes trompeurs qu'il laisse entrevoir et par le faux brillant des biens qu'il lui fait espérer. La seconde est une erreur de surprise qui, répandant sur l'esprit de l'homme des ténèbres, le séduit, l'aveugle, l'entraîne par la nouveauté des impressions que fait sur l'âme le monde qu'on n'a point encore bien approfondi pour en connaître tous les artifices. Enfin, la dernière est une erreur de sécurité qui aveugle l'esprit sur tous les événements de la vie, qui nous représente le monde comme un maître digne de notre amour, ses maximes comme des oracles infaillibles, ses usages comme des lois inviolables, ses piéges comme des voies droites, ses faiblesses comme des vertus, ses mépris comme une justice qu'il nous rend, et nous fait marcher sans crainte par des routes où presque tous les pas qu'on fait sont des chutes. Or, les lumières de la foi de Benoît lui découvrirent toutes ces erreurs; et par là il vint à condamner le monde.

Il éprouva, premièrement, que tout ce qui passe n'est pas digne d'un chrétien né pour l'éternité. Secondement, il sentit que tout ce que les créatures ensemble pouvaient ménager de

dans la fournaise, qui l'allume loin de l'éteindre; que ce n'est qu'un amas de remords et de vers dévorants, qui rongent le cœur loin de le rassasier; et que tout ce qui n'est pas Dieu peut le surprendre, mais ne saurait le satisfaire. Enfin il découvrit que le monde était le lieu des tentations et des naufrages, et que la piété ne pouvait y rencontrer ou que des piéges dressés partout pour la séduire, ou que des scandales établis pour l'affliger, ou que des obstacles propres à la décourager et à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années, par tous les secours que pouvait fournir à l'éducation un séjour si célèbre, il suivit la route ordinaire à ceux de sa naissance et de son rang; il répondit aux desseins de ses proches, qui par les vues inséparables de la chair et du sang rapportaient les soins de son éducation, non à le former pour le ciel, mais à l'élever dans le siècle. Il se fit instruire, comme Moïse, dans la sagesse et dans la science des Egyptiens; il cultiva quelque temps par les secours humains les grands talents qui parurent depuis en lui. Les études, qui frayent le chemin aux honneurs et à la fortune, furent les premières occupations de sa jeunesse; mais la grâce s'était réservé le droit de les sanctifier, et de se servir de toute cette vaine science de l'Egypte, pour en former, comme autrefois dans Moïse, le législateur d'un peuple saint, et le chef qui devait conduire au désert une nouvelle armée d'Israélites, pour s'y offrir eux-mêmes en sacrifice au Seigneur.

C'est à l'entrée de cette carrière, dit saint Augustin, que se forment dans l'âme, peu instruite encore sur les caprices de la fortune, sur l'instabilité et l'injustice du monde, que s'y forment, dis-je, des vues d'élévation, des espérances flatteuses, d'agréables songes. C'est dans ce premier âge qu'on se donne, pour ainsi dire, à soi-même tout ce qu'on ose souhaiter; qu'on croit déjà voir à ses pieds, comme le jeune Joseph, les astres mêmes du firmament qui nous adorent; et que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, rassemble tout ce qui se trouve partagé dans les autres de grâces, de talents, de bonheur, pour s'en former à soi-même une destinée à son gré et un avenir chimérique.

Mais la foi, dit saint Grégoire dans la vie de notre saint, la foi, qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux âmes que le monde a séduites. A l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, c'est-à-dire comme un songe, qui, après avoir quelque temps réjoui notre imagination, se dissipe enfin tout d'un coup, et ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si longtemps pour quelque chose de vrai et de solide. Il retira le pied, ajoute saint Grégoire, qu'il avait comme avancé dans les voies périlleuses du siècle; il interrompit des études que l'usage commence, et que l'ambition soutient et achève; il renonça à de vaines connaissances, qui ne devaient pas le conduire à la seule *vérité qui nous délivre;* il regarda tous les moyens de parvenir comme des sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont

plaisir au cœur de l'homme, n'est qu'un peu d'eau jetée dans la fournaise, qui ne fait qu'allumer davantage la cupidité, qu'un amas de vers dévorants qui le ronge, et que tout ce qui n'est point Dieu peut bien l'amuser, mais ne peut jamais le satisfaire. Enfin elle lui découvrit que le monde est le lieu du naufrage où l'homme ne rencontre que des malheurs pour l'affliger, ou que des piéges pour surprendre son innocence, ou que des amusements pour éteindre sa foi.

Benoît, envoyé à Rome dans un âge encore tendre, pour y cultiver par l'étude des lettres la belle éducation qu'il avait reçue de ses parents, suivit d'abord les routes ordinaires de ceux de sa naissance et de son rang; mais il répondit mal aux intentions de ses proches, qui, prenant soin de son éducation, ne songeaient qu'à le dresser pour le monde. Il pensa dès lors à se faire un établissement non sur la terre, mais dans le ciel; comme Moïse il se fit instruire de voies, non qui conduisent à la fortune, mais au souverain bonheur; il cultiva pour la gloire de son Dieu ces grands talents qui parurent depuis avec tant d'éclat, et les études qui frayent d'ordinaire le chemin aux honneurs et à la fortune, furent les premiers pas qui le conduisirent à Dieu dès sa jeunesse.

C'est à l'entrée de cette carrière que s'offrent à l'imagination qui n'est pas encore occupée, mille différents objets capables de la séduire, et qui répandent dans l'âme, encore trop peu éclairée sur les perfidies des hommes, une foule de songes agréables. C'est alors qu'on se donne à soi-même mille secrets applaudissements, et que, rempli de ses chimériques idées, on croit presque voir à ses pieds les astres du firmament qui viennent nous adorer, comme il arriva autrefois au jeune Joseph, et qu'on ramasse en idée tout ce qu'on croit avoir de talents, de de fortune et d'autres dons, soit du côté de la naissance, soit du côté de la nature, pour s'en former un mérite chimérique.

Mais les lumières de la foi de Benoît lui apprirent de bonne heure ce que les lumières seules des sciences humaines apprennent toujours trop tard; il apprit à éloigner de son esprit tout ce qui aurait pu le corrompre, à mépriser des espérances dont il pouvait légitimement se flatter, à songer à mourir dès l'entrée presque de la vie, à regarder le monde avec tous ses faux biens, tel que le pécheur le voit en mourant, c'est-à-dire comme un fantôme qui se dissipe, comme un songe qui nous a amusé, et qui, après nous avoir pendant un temps réjoui l'imagination, nous laisse pour toujours le triste regret de nous

ceux qui, par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand ; et s'éloigna du monde en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle est l'illusion la plus universelle, dont le démon s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée ; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent, et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons; nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique ; et par une allusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de presque toutes les âmes que le monde et les passions entraînent. Le Seigneur, prévoyant que les biens invisibles n'exciteraient que faiblement notre foi, et que les impressions des sens, plus vives et plus présentes nous entraîneraient toujours de leur côté, avait répandu sur tous les objets sensibles des dégoûts et des amertumes capables de refroidir le penchant violent qui nous y porte, et de nous rappeler aux biens éternels. C'est par là qu'il avait voulu soutenir la faiblesse de notre foi, et nous faire trouver le remède dans le mal même. Aussi, par une suite de cette sagesse miséricordieuse, il a dispensé avec un ordre si admirable et si divin nos destinées, que quelque heureuse qu'en paraisse la condition, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais, loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs. Nous ne jouissons jamais ; nous espérons toujours. C'est-à-dire ce n'est pas le monde présent que nous aimons ; nous n'y sommes pas assez heureux ; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes. Ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu (car il n'y en a point hors de lui) ; c'est une vaine image, après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre ; c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, et qui s'évanouit et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir[1]. O

[1] La science morale et la pure éloquence se réunissent admirablement dans ce beau passage.

y être arrêtés. Il retira promptement le pied qu'il avait déjà engagé hors la voie étroite du ciel ; il interrompit des études que la vanité fait commencer, et que l'intérêt soutient. Il renonça à de vaines sciences qui ne conduisent point à Jésus-Christ crucifié ; il regarda comme inutiles et même pernicieux, tous les moyens destinés pour parvenir aux honneurs et aux grandes fortunes, et s'éloigna du monde à un âge où il est plus dangereux et plus séduisant par les faveurs chimériques qu'il promet, que par celles qu'il accorde.

Mais au moment où les autres respectent et recherchent le monde, Benoît le condamna par ces erreurs qui le suivent. En effet, nul n'est content de sa destinée dans le monde : les plaisirs fatiguent, les honneurs tourmentent, les biens inquiètent, les compagnies gênent, les spectacles troublent, et, sans parler des remords cuisants dont la conscience est sans cesse agitée, si l'espérance d'une suite plus heureuse n'adoucissait les peines et les chagrins de notre état, il ne faudrait, pour nous détromper des erreurs du monde, que les amertumes qu'il entraîne après soi Nous sommes ingénieux à adoucir les peines de notre condition présente par la fausse espérance des plaisirs futurs ; nous nous flattons qu'il sera plus facile de servir le monde dans un autre temps, et que la miséricorde de Dieu répandra des douceurs et des agréments sur les tristes objets qui nous environnent.

Ainsi ce ne sont point les choses de la terre qui nous charment. Ah ! nous en voyons assez le vide et le néant. Ce ne sont point les douceurs de la vie qui nous séduisent. Ah ! nous sentons trop chaque jour que notre vie n'est qu'une agitation continuelle, un mouvement, un trouble, des inquiétudes éternelles ; c'est un repos imaginaire que nous nous promettons ; ce n'est point le monde avec qui nous vivons, mais un monde chimérique, qui forme et soutient nos espérances. Grand Dieu ! c'est à ce songe, à ce néant, à ces chimères que nous sacrifions éternellement nos désirs. Le monde tout seul tel qu'il est, serait trop triste, trop gênant, trop impuissant pour fixer nos désirs ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes ; et ainsi, lorsque par le secours de la grâce nous sacrifions à Dieu ce monde, ces biens, ces plaisirs, le mérite de ce sacrifice n'est point de renoncer à toutes les choses de la terre qui nous ont déjà mille fois lassés, rebutés, ennuyés, dégoûtés ; c'est lorsque nous sacrifions avec tout cela nos propres désirs, nos songes et nos flatteuses espérances. Ainsi la foi fit découvrir à Benoît ce qu'elle laisse ignorer à tant d'autres.

Mais non-seulement les lumières de la foi de Benoît le garantirent de cette erreur d'espérance, elles le préservèrent encore de cette erreur de surprise que la nouveauté du plaisir et le torrent des impressions produisent dans un jeune homme de son âge ; car qu'il est difficile d'apposer aux surprises d'un

mon Dieu! et c'est à ces songes que nous sacrifions notre bonheur éternel! Le monde tout seul est trop triste et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire, il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. Ainsi, ce monde misérable et réprouvé que nous aimons, n'existe nulle part. C'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes; c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul; ce sont nos désirs et nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, et qui forment nos seuls plaisirs et nos passions les plus violentes. Première illusion dont la foi détrompa Benoît : l'âge des espérances et des erreurs fut pour lui l'âge des sacrifices et de la vérité.

Mais non-seulement la foi l'éclaira sur cette erreur d'espérance, si dangereuse quand on commence à entrer dans le monde; elle le préserva encore de cette erreur de surprise, que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions et le torrent des exemples et des usages rend comme inévitable à ce premier âge. Car, mes Frères, qu'il est difficile d'offrir d'abord aux illusions du monde, pas encore approfondies, un esprit en garde, pour ainsi dire, et une âme qui se défie de ses embûches! C'est alors que l'on ouvre indiscrètement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher et pour le corrompre; que la raison reçoit sans attention toutes les fausses maximes répandues dans le monde; que tout ce qui plaît paraît avoir droit de plaire; que tout ce que l'exemple commun autorise semble juste; que les éloges qu'on donne à nos talents nous persuadent que nous n'en devons user que pour nous-mêmes, et qu'on ne se défie, ni de l'artifice des hommes, ni de l'amertume des plaisirs, ni des tristes suites des passions. Ces grandes leçons sont d'ordinaire le fruit des réflexions et de l'âge; et les plus heureux sont ceux à qui il a été nécessaire qu'ils fussent séduits pour se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées.

Mais Benoît, dit saint Grégoire, parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables que la longueur des passions traîne toujours après elles. Il ne sortit pas du monde comme un homme qui fait naufrage sort du milieu des flots à peine à demi essuyé, et bien résolu de ne plus se fier à leur inconstance. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner, et il chercha la solitude, comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes.

Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de Jésus-Christ. Il est beau de s'arracher enfin au monde, auquel on tenait depuis longtemps par mille liens injustes; de rendre enfin à Dieu un cœur que les passions insensées lui avaient ravi; et en le portant enfin aux pieds de l'autel, dans le secret d'un saint asile, s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction et par les saints exercices de la vie religieuse. Mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire; c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel; c'est un sacrifice, pour ainsi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'est parée que de deuil et de tristesse. Il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ, parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage; il semble qu'il habite en elles avec plus de plaisir; qu'il y règne plus en souverain, et qu'il les voit avec plus de complaisance autour de son autel parer le festin de l'Époux de leur robe de candeur et d'innocence.

Aussi ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parents même

monde qu'on n'a point encore approfondi, un esprit toujours en garde et toujours attentif aux piéges qu'on lui tend! C'est alors que la raison peu instruite reçoit sans attention toutes les fausses maximes qu'on lui débite, qu'elle approuve ce qu'elle voit faire aux autres, et que tout ce qui lui plait, lui paraît avoir droit de plaire; c'est alors qu'on avale le poison sans le connaître, que les faux éloges qu'on donne à nos talents et à nos qualités naturelles, les font regarder comme véritables. On ne se défie point encore de ces artifices cachés, que découvre dans la suite la force de l'expérience et de l'âge; et il semble qu'il faut avoir été trompé pour être éclairé à la faveur de ses erreurs passées.

Mais Benoît, dit le grand saint Grégoire, découvrit tous ces piéges, sans qu'il lui en eût coûté la perte de son innocence pour les connaître. La retraite qu'il embrassa ne fut point le fruit des dégoûts que l'amour du monde et de ses plaisirs traîne toujours après soi. Il n'est point comme un homme qui sort du naufrage à demi essuyé, pour s'échapper promptement dans le port, et qui ne craint l'inconstance des flots qu'après en avoir éprouvé la fureur. Le premier désir que la foi lui fit former, fut celui

pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde avant de se[1] consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connaître, ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu, et que cette expérience est toujours trop cher achetée, quand même on en sortirait sans y avoir reçu de plaies mortelles, quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grâce de la vocation n'échouerait pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, et qui sont plus capables de la corrompre et de l'éteindre que de l'éprouver, quand cela serait, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, se représentent sans cesse à l'âme retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourrait jamais assez oublier, sont nourries même et comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour en faire diversion, et deviennent ou l'écueil ou le trouble ou la tentation continuelle de sa retraite. Il faut qu'elle se défende et contre les dégoûts présents de son état, et contre le souvenir de ses plaisirs passés ; qu'elle surmonte et les répugnances d'un cœur que le joug de Jésus-Christ révolte, et les égarements d'une imagination qui s'emporte et s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner et la contraindre ; de sorte que le même monde souvent, au milieu duquel on avait vécu sans l'aimer, quand une fois on a mis ses dépouilles aux pieds de l'autel, et qu'on ne le voit plus que de loin, paraît dans ce point de vue plus aimable qu'auparavant ; touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchait par les plaisirs qu'il nous offrait autrefois ; et par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire[2].

[1] *De les*, Renouard. — [2] Quelle profonde et curieuse étude du cœur humain ! On croirait qu'il y a là comme une impression et une expérience personnelles.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes le détrompe enfin et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il n'attend pas que les cris d'un cœur, toujours inquiet au milieu de la jouissance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel, qui seul peut calmer nos désirs, parce que seul il peut remplir tous nos besoins ; il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne saurait l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience ; nous, intruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avaient pu nous le rendre aimable ; nous qui, comme le reprochait autrefois Tertullien aux païens, portons encore une âme chrétienne au milieu de toutes les passions qui la souillent ; et qui, dans le temps même que nous offrons de l'encens et que nous prostituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire et à tant d'autres divinités injustes, reconnaissons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu suprême et éternel, qui mérite tout seul notre amour et notre culte ; lui adressons même en secret des soupirs et des regrets que la tristesse du crime nous arrache ; sentons vivement que le monde, auquel nous sacrifions notre salut éternel, n'est rien, c'est-à-dire qu'il n'est au fond que l'ouvrage de nos passions et de nos erreurs ; nous qui éprouvons tous les jours combien il est triste d'être livré à soi-même et de porter le poids et les inquiétudes d'un cœur criminel ; nous qui, après avoir essayé si longtemps de tout ce qui peut flatter notre cœur, n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur et sa tristesse ; nous, sans consolation du côté de Dieu que nous ne servons pas ; sans douceur du côté des plaisirs qui ne nous touchent plus ; sans repos du côté du cœur, qui est devenu le théâtre de nos remords et de nos inquiétudes ; nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre les liens qui nous accablent et que

d'abandonner le monde ; et s'il chercha la solitude, ce fut comme un asile à l'innocence qu'il voulait conserver, et non pas comme un lieu de pénitence destiné à pleurer ses péchés. Et c'est par cette seconde démarche que Benoît condamne la seconde erreur du monde. Il prend Dieu seul pour son partage, pour sa consolation, pour le centre de son repos et de sa tranquillité, avant même d'avoir su que le monde ne saurait l'être.

Ne vous instruirez-vous pas ici, vous qui ne voulez vous donner à Dieu qu'après avoir essayé de tout ce qui peut flatter votre cœur dans le monde ; qui ne quittez le monde que lorsque vous vous y trouvez sans douceur du côté des plaisirs qui vous fatiguent, et sans consolation du côté de Dieu qui n'habite plus en vous ; qui n'embrassez le parti de la dévotion que lorsque, ne dépendant plus de vous-même, vous voudriez, et ne le pouvez plus, rompre des liens que vous n'aimez plus, et rejeter loin de vous un breuvage dont vous ne buvez plus que la lie amère ? Nous flottons entre le dégoût des choses du ciel et le goût des passions ; entre l'ennui de la justice et l'abondance de l'ini-

nous portons à regret; nous balançons de rejeter loin de nous un breuvage dont nous ne buvons plus qu'une lie amère; nous flottons, dit saint Augustin, entre le dégoût du monde et le dégoût de Dieu ; entre la lassitude des passions et le peu d'amour pour la justice; entre l'ennui des plaisirs et de la vertu : *Fastidio justitiæ, et sagina iniquitatis*[1]. Nous nous défendons, et contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, et contre les attraits que la grâce nous montre de loin. Eh ! jusques à quand suivrons-nous donc, malgré nous-mêmes, des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail et de tristesse? Pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de son vide et de son néant, et fuir la vérité qui nous rappelle, et qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue? O mon Dieu ! quel est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ses désirs, ses remords et ses lumières? Et êtes-vous donc un maître si cruel et si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grâce?

Enfin, la dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire en effet aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées de la corruption au milieu du monde, et qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où presque tous les autres périssent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses maximes, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver; et de ne voir point de mal où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour-propre, d'attachements mondains, de désirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du ciel; cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille et paresseux, nous rassure, nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde et de ses périls fades et inintelligibles; nous fait regarder la retraite et les circonspections rigoureuses des âmes fidèles comme des voies outrées et singulières; et nous établit dans un état de sécurité, où les dissipations du monde, ne touchant point à cette probité tout humaine qui contente notre amour-propre, corrompent pourtant notre cœur, et y font des plaies d'autant plus incurables, que n'étant pas sensibles, elles nous intéressent moins à leur chercher des remèdes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se défia d'un ennemi qui parais-

[1] S. Aug.

quilé : *Fastidium justitiæ et sagina iniquitatis.* Nous tenons contre les attaques secrètes de la grâce qui nous presse, pour céder au faible reste de quelques passions usées. Nous nous défendons contre toutes les créatures qui nous crient : « Apprenez à ne point chercher parmi nous la fidélité et la douceur que vous y cherchez, et que nul n'y a trouvée ». Nous luttons contre Dieu même qui veut nous attirer à lui ; nous nous soulevons contre ces salutaires remords de la conscience qui nous crie sans cesse : « Essayez du joug de Jésus-Christ ; voyez s'il n'est pas plus doux que l'esclavage du monde, et si votre cœur n'est point plutôt fait pour aimer le juste rémunérateur de vos peines, que pour aimer des plaisirs qui le tyrannisent ». Nous disputons contre nous-mêmes, et nous nous faisons ce reproche secret : « Jusques à quand suivrai-je des voies égarées qui me coûtent tant de chagrins; jusques à quand m'obstinerai-je à aimer un vide qui m'accable de tristesse, et à fuir mon Créateur et mon Sauveur, seul capable de me rendre la tranquillité que j'ai perdue au service des vaines créatures ? » O Dieu ! quelle est donc la triste destinée du monde périssable ! pourquoi s'attacher à lui malgré les peines et les maux qui le suivent ! Etes-vous donc si peu aimable, pour qu'on doive préférer de faux biens passagers au bonheur de vous posséder pour jamais?

Enfin la troisième erreur sur qui les lumières de la foi de Benoît condamnent le monde, c'est cette erreur de sécurité d'autant plus dangereuse qu'il s'agit du bonheur ou du malheur éternel. En effet, rien n'est plus commun dans le monde que cette vaine confiance qui fait qu'on se repose sur de fausses vertus. On ne craint point les dangers, où sans cesse l'on est exposé; on compte pour rien un certain fonds de paresse, d'indolence, de jalousie, d'envie, d'attachement aux biens de la terre, d'insensibilité pour les choses du ciel. Cette erreur, si criminelle devant Dieu, nous rend la pratique des vertus fade et inintelligible ; elle nous fait regarder la piété comme une faiblesse et une pratique méprisables; et c'est cet état de sécurité où le monde ne touche point, et qui cependant ne nous intéresse plus à chercher une autre manière de vivre qui soit plus convenable à la religion que nous professons.

Voilà l'écueil que Benoît nous apprend à éviter. Les caresses et les bons traitements qu'il trouve dans le monde, ne lui paraissent pas moins redoutables à l'innocence que ses rigueurs et ses malignes censures. Il envisage partout en lui un ennemi qui lui paraît également dangereux. Il le vainc ce monde, mais il ne laisse pas de le craindre. Il écrase la tête du serpent ; mais il n'a pas la hardiesse de lutter avec lui.

Afin de prévenir ce danger, il sortit de Rome. Ce séjour agréable, dont les merveilles attirent de toutes parts les étrangers, ne fut plus pour lui qu'une vallée de larmes. Cette ville qui renferme le prix le plus glorieux des espérances humaines, et où l'on va chercher les rôles les plus brillants, ne lui parut plus que comme un éclair d'un instant. La nouveauté même de

sait l'épargner, et qui compte nous avoir vaincus, dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'était plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu, dit saint Grégoire, dont les merveilles et la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes. Cette ville si superbe, le théâtre des grandeurs et des espérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une scène puérile, où les rôles les plus brillants ne sont que des personnages d'un instant. Ce séjour, si fameux par ses délices, ne lui offrit plus que des serpents cachés sous des fleurs, sur lesquelles, malgré l'attention la plus rigoureuse, on ne pouvait marcher longtemps sans recevoir quelque piqûre mortelle. La nouveauté de son dessein en un siècle où ces exemples étaient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisait au désert. Car qu'importe à une âme à qui Dieu lui-même montre une voie, que les hommes la trouvent singulière; et que sert d'avoir des exemples, quand on a la grâce elle-même pour guide?

L'Esprit de Dieu conduit donc Benoît au désert. La retraite même qu'il avait d'abord choisie aux environs de Rome, ne le cachant pas assez à son gré au monde, il en cherche une plus austère. Il craint de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attirait déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avait voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissements naissants comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avait renoncé. Il trembla que les dons de Dieu ne s'affaiblissent en lui par des complaisances humaines; et ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, et non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvait revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques-uns de ses disciples, instruits de son dessein, s'efforcent de l'en dissuader, ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude. Il se dérobe à ce nouveau peuple, qu'il avait attiré au désert. Il se retire seul comme Moïse sur la montagne pour y mourir au monde et à lui-même, et pour y cacher son tombeau au reste des hommes; et là, dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, et connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables que la grâce ne manque jamais de verser abondamment dans une âme qui s'est dépouillée de tout et d'elle-même, pour être tout entière à Jésus-Christ.

Ce n'est pas, mes Frères, que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Jésus-Christ, qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout et de le suivre, ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père, et d'annoncer les merveilles que le Seigneur avait opérées en lui. Mais je dis que vous, mon cher auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chutes; vous qui, malgré mille bons désirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes faiblesses; vous qu'un fonds de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions et les exemples; vous enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé : je dis que Dieu a gravé, dans la faiblesse même de vos penchants, l'arrêt qui vous sépare du monde; que l'exemple des âmes fidèles qui conservent au milieu du monde l'innocence et la piété, ne doit pas vous rassurer, ni vous servir de modèle; que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours; que tous vos sentiments de piété n'y seront jamais à l'épreuve de la

son dessein en un siècle où l'Occident n'avait point encore eu de ces exemples, n'arrêta pas un seul instant le mouvement de l'Esprit-Saint qui agissait en lui. Qu'importe, disait-il, que d'autres n'aient point encore suivi cette route avant moi; et que puis-je craindre d'y entrer, quand j'ai la grâce pour guide?

Le désert où d'abord il s'était retiré, ne le cachait point assez au monde à son gré. Il ne le croit point assez sûr. Il en cherche un plus austère et plus rigide. Il craint de retrouver les mêmes écueils qu'il avait voulu éviter. Il croit le danger des applaudissements plus à craindre que celui des biens auxquels il a renoncé; et ne voulant sortir du monde que pour en être oublié et non pas recherché, il appréhende le poison d'un monde envenimé. Quelque difficile que soit son atteinte sur lui, il tâche de se retirer hors la portée de ses traits et se dérobe à ce nouveau peuple comme Moïse, pour monter tout seul sur la montagne sainte. Là, inconnu des hommes et connu de Dieu seul, il meurt au monde et à lui-même. O Dieu saint! si l'on pouvait découvrir ici ce qui se passe dans cette austère retraite, quels prodiges de sainteté ne verrions-nous pas dans la vie de Benoît! Mais cette vie cachée au siècle est un secret de votre Providence; il n'est point permis aux hommes de vouloir approfondir les secrets de Dieu.

En effet, mes Frères, pour passer sous silence toutes les autres circonstances qui seraient ici très-propres à mon sujet, arrêtons-nous un moment sur cet empressement de Benoît à condamner le monde, où tant d'autres se croient en sûreté. Car qui peut trouver une âme fidèle qu'il n'afflige, qu'il n'inquiète, qu'il ne séduise, qu'il ne trompe? Que peut-elle y trouver que des plaisirs qui la fatiguent, que des vanités qui la tourmentent, que des biens qui la captivent? Non, une âme mondaine ne trouve dans le monde qu'un esclavage continuel, que des agitations et des peines que les mondains qui y sont

première occasion ; que votre vie ne sera plus qu'une révolution éternelle de chutes et de repentirs ; et que le seul avantage que vous aurez sur les âmes endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que le monde ne puisse être un désert pour une âme chrétienne. Judith, au milieu de Béthulie, vivait dans le secret de sa maison ; et ni le rang qu'elle tenait parmi son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs et les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi ou une bienséance même pour une fille d'Abraham. Mais pour suivre son exemple, il faut avoir la force et la fermeté de sa vertu ; il faut que les exemples mêmes de déréglement, qui s'offrent sans cesse à nous, raniment notre foi, et deviennent pour nous un nouveau motif de persévérer dans la piété ; il faut que les penchants qui nous portent au plaisir soient moins violents que les faibles désirs qui nous inclinent à la justice ; il faut que l'épreuve, mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls, nous serve de garant contre ceux que nous avons à craindre ; il faut que nos résolutions aient toujours été victorieuses des occasions, et que les nouvelles séductions que le monde n'a cessé de nous offrir, soient devenues pour nous de nouveaux sujets de mérite. Si vous vous reconnaissez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu desquelles vous vous trouvez ne vous nuiront pas, comme aux trois enfants dans la fournaise ; et le monde a pour vous toute la sûreté et tous les avantages de la plus austère solitude. Ce n'est pas la situation, ce sont nos penchants qui décident de nos périls ; et les exemples de ceux qui se sauvent dans le monde ne concluent pour nous qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous désabuse et nous condamne. Poursuivons, et montrons que si les lumières de sa foi confondent nos erreurs, les démarches éclatantes et le succès dont Dieu récompensa sa foi ne condamnent pas moins notre découragement et nos vaines excuses.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsque Dieu, dans la parabole du Père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin, ils opposent tous quelque excuse à la voix du ciel qui les appelle ; et au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auraient dû presser et solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser, quand la bonté du Père de famille le leur offre.

Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi* [1] ; et cette excuse, disent les saints, est une excuse de mollesse. L'autre, sur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga bovum emi ;* et c'est ici une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures, et qui, à force de tout éprouver avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa.* Enfin, le dernier prend pour prétexte une

[1] Luc, XIV, 18 et suiv.

accoutumés ne sentent peut-être pas toujours ; mais qui font gémir l'âme chrétienne, parce qu'ils l'empêchent de goûter à loisir combien le Seigneur est doux ; elle n'y trouve que des feintes, des détours, des fourberies, dont le pécheur se fait une gloire ; mais qui contristent l'âme chrétienne, parce qu'elles l'éloignent des vérités qu'elle aime, qu'elles combattent une certaine sincérité que la grâce lui inspire ; parce qu'elles l'obligent de se conformer à des usages qu'elle déteste, à des maximes qu'elle combat ; qu'elles la contraignent d'affecter les sentiments des insensés, d'exposer au dehors une fausse piété, et de cacher au dedans le venin et la malice ; parce qu'enfin elle n'y trouve que des piéges qui l'attendent, que des embarras qui la lassent, que des obstacles qui la traversent ; et dès là le monde lui paraît insupportable. Grand Dieu ! que pourrais-je trouver loin de vous, qui pût me satisfaire ? Quel avantage pourrais-je retirer de ce monde, où chaque objet fait qu'on se détache de vous et qu'on vous perd, ou qu'on ne goûte point le bonheur de vos promesses ? Quel vide affreux ne trouve-t-on point dans ces créatures, où j'étais allé chercher du repos et de la consolation ? Quelle distraction dans l'esprit, quel découragement dans la volonté, quelle peine de recueillir mon cœur et mes sens en votre présence ! Or, des pertes si douloureuses à une âme qui vous perd, ô mon Sauveur, peuvent-elles être réparées par l'attachement à de viles créatures ?

Voilà les trois erreurs pernicieuses sur lesquelles Benoît condamne le monde. Ses démarches en condamnent encore les usages et les vains prétextes : c'est ce qui me reste à vous montrer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les excuses les plus ordinaires qu'on oppose aux devoirs que Dieu demande de nous, sont tirées ou de notre propre faiblesse, ou des difficultés insurmontables que la fausse prudence nous y fait envisager, ou des vains ménagements qu'on veut encore conserver avec le monde. Or, les démarches de Benoît condamnent ces frivoles excuses. 1° Toutes les circonstances de son choix austère confondent le faux prétexte de sa propre faiblesse. 2° Les obstacles qu'il rencontre dans son nouvel établissement et les contradictions que le monde et

maison des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi;* et cette excuse, dit saint Grégoire, est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre, qui regarde le parti de la vertu comme opposé à la fortune et aux prétentions temporelles; comme si sauver son âme ne valait pas mieux que le gain du monde entier. Or, les démarches de la foi de Benoît vont confondre le monde sur ces trois vaines excuses.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à sacrifier sa chair et la réduire en servitude [1]. Là, rien ne le console que de pouvoir souffrir pour ce qu'il aime. Là, comme les Antoine et les Hilarion, passant les nuits ou à chanter de saints cantiques ou à méditer les années éternelles, il se plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le silence et la douceur de ces chastes délices. Là, son corps aride et exténué de mortifications et de souffrances ne paraît plus se soutenir que par la grandeur de sa foi; et son sacrifice eût été bientôt consommé, si le Seigneur, attentif à prolonger des jours qui devaient être si utiles et si glorieux à l'Eglise, n'eût découvert à un saint solitaire, comme autrefois au prophète Habacuc, le lieu profond où ce nouvel homme de désirs s'était caché, l'extrémité où il était réduit, et ne se fût servi de son ministère, pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante [1].

Devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avaient admirés; et la règle divine qu'il laissa à ses disciples, et que tous les siècles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse et de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères, et presque jamais interrompus, ce silence éternel, ce travail des mains si dur et si sévèrement recommandé, cette retraite si profonde et si perpétuelle, ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles et les prières, cette mortification universelle de tous les sens, et une vie qui semblerait presque n'être plus à la portée de la faiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvelée dans un saint désert [2]. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modèles, disait autrefois saint Chrysostome, en parlant des solitaires de son temps, nous les admirons; nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hommes extraordinaires; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption et de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore

[1] J'aurais besoin d'emprunter ici les couleurs de la poésie pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effroyable dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'était interrompu que par les cris des bêtes sauvages; et comme si ce désir épouvantable n'eut pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit encore un trou profond dont les bêtes mêmes n'auraient pu qu'à peine faire leur tanière. — BOSSUET, *pan. de S. Benoît.*

[1] Ce tableau de la vie de Benoît dans sa pieuse solitude, quoique rapidement tracé, mérite d'être admiré. Mais, comme Bourdaloue, Massillon se hâte de courir à l'instruction. Il ne veut pas être historien, mais prédicateur. — [2] La Trappe de Rancé.

l'enfer lui suscitent, confondent l'excuse tirée des difficultés insurmontables que la fausse prudence fait envisager dans les devoirs que Dieu exige de nous. 3° La gloire et les heureux succès qui accompagnèrent l'entreprise de Benoît, malgré tous les obstacles, confondent la lâcheté des chrétiens, qui n'osent suivre l'attrait de la grâce à cause des vains ménagements qu'ils veulent encore conserver avec le monde.

Caché d'abord dans un antre obscur, oublié des hommes, connu de Dieu seul, Benoît ne trouve plus de joie qu'à mortifier son corps, de volupté qu'à crucifier sa chair. Lorsqu'il veut jeter quelque regard de pitié sur ce monde corrompu qu'il vient de quitter, rien ne peut le consoler dans son affliction que de pouvoir prier pour ceux qu'il y a laissés et qu'il aimait. Là, sans cesse appliqué à chanter des saints cantiques, il se plaint, comme les Antoine et les Hilarion, que l'aurore vient trop tôt troubler le cours de ses nobles exercices; et sans doute qu'il vît bientôt consommé son pieux sacrifice, si le Seigneur, attentif à prolonger des jours qui ne devaient tendre qu'à sa gloire, ne l'eût conservé comme autrefois le prophète Habacuc, et ne se fût servi de son serviteur dans un besoin si pressant, en lui découvrant qu'il deviendrait père d'un grand peuple.

Il renouvelle donc alors ce prodige que les déserts de la Thébaïde avaient autrefois admiré, et que tous les siècles à venir auront en vénération; et cette règle, ce modèle de sagesse et de pénitence que nous admirons encore dans tout un grand Ordre, n'est qu'une exacte peinture de la vie de son législateur. Je ne rappelle point ici à vos yeux ces jeûnes continuels, ce silence si scrupuleusement observé, ce travail des mains si pénible, ces nuits, destinées à réparer les forces du corps, employées à le châtier, cette nourriture amère et insipide, cette retraite si austère, cette mortification non interrompue, et la croix de Jésus-Christ, imprimée sur tous ses membres; mais j'abrége tout cela, et je viens à la réflexion

Quand on nous propose ces grands modèles de pénitence, nous les admirons, mais nous n'allons pas plus loin. Nous voyons avec étonnement les règles pénibles qu'ils nous montrent, et nous ne pensons pas à les suivre; et parce qu'ils nous ont laissé de trop grands exemples, nous nous dispensons de les imiter.

de ces grands exemples à son Eglise. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande, premièrement, mes Frères, quel a pu être le dessein de Dieu, en suscitant, dans tous les siècles et dans tous les pays, de ces pénitents fameux, qui ont édifié l'Eglise, et dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la religion? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre faiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable; que l'Evangile, observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible; et que si à nos yeux, des hommes pleins de foi ajoutent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvénients à pratiquer ses violences les plus communes?

Je vous demande encore pourquoi ces grands exemples de pénitence que les saints nous ont laissés, nous paraissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état. Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés du nôtre? Mais outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges, et rien ne change dans les règles de la foi que les mœurs des fidèles. Est-ce parce que les saints ont été des hommes extraordinaires, et que leurs actions sont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à suivre? Mais les saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires que parce que la corruption y est devenue universelle. Dans les premiers temps de l'Eglise, les saints ressemblaient au commun des fidèles, parce que tous les fidèles étaient saints. Il n'y avait d'hommes extraordinaires et singuliers parmi eux que les pécheurs : un Ananie et une Saphire dans l'Eglise de Jérusalem; un incestueux dans celle de Corinthe. La voie des saints était alors la voie commune de tous les fidèles; et elle n'est devenue singulière, que parce que tous les fidèles presque s'en sont écartés. Est-ce enfin parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques saints, et que des dons singuliers ne sauraient établir une règle générale? Mais lisez l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que les saintes austérités de la pénitence ont été la seule vertu commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles; et le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée. Tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité; et le disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses disciples. Tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages; et François d'Assise n'a laissé à ses enfants que la simplicité de sa foi et l'éclat de ses exemples. Tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage; et Abraham mérita d'être le père des croyants, en sanctifiant les périls de cet état. Tous ne se sont pas cachés dans des déserts; et un saint Louis à la tête des armées, et au milieu des soins et des dangers de la royauté, devint un prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence; tous ont crucifié leur chair avec ses désirs; tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur propre corps; tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs; et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents.

Mais souffrez que je vous demande pourquoi vous croyez les exemples de ces grands hommes si éloignés de votre état. Est-ce parce que les saints ont vécu dans des siècles si reculés du nôtre? Mais ne savez-vous pas que le Seigneur en suscite encore de nos jours, et qu'il en fait naître dans tous les temps pour servir d'exemple au reste des fidèles? On a encore maintenant les mêmes moyens qu'on avait autrefois de se sanctifier, et rien n'a changé dans l'Eglise que les mœurs des hommes. Est-ce parce que vous regardez les saints comme des hommes extraordinaires? Mais ils ne sont devenus des hommes extraordinaires que depuis que la corruption est devenue presque universelle. Dans les premiers temps, les grands exemples n'étaient pas rares, parce que tous étaient saints. Les confesseurs discrets, les disciples pieux, les saintes femmes, les époux fidèles, les vierges prudentes et retenues, formaient tout le corps de cette sainte assemblée. La voie des saints et de la sainteté n'est donc devenue singulière que depuis que les chrétiens s'en sont écartés et qu'ils ont suivi les routes criminelles. Est-ce parce que ce qui ne se pratique que par quelques particuliers ne saurait former une règle générale? Mais lisez les histoires sacrées, et vous verrez que la sainte austérité est la voie qui convient à tous et que tous doivent suivre cette voie pour opérer leur salut. Tous les saints n'ont point été prophètes, docteurs, apôtres, martyrs, confesseurs, vierges, personnes mariées; tous n'ont point reçu de Dieu le don des miracles; tous n'ont point été chargés d'annoncer l'Evangile aux nations; tous ne sont point morts pour la défense de la vérité, et le disciple de la vérité mourut lui-même par les mains de l'amour; tous n'ont pas été comblés d'honneurs et de richesses, et les François d'Assise et de Paule

Non, mes Frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les saints l'avaient suivi, ils ne mériteraient pas aujourd'hui nos hommages. L'Evangile est fait pour nous comme pour eux ; et l'Evangile n'a rien qui nous ressemble, ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jésus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Eglise par le spectacle d'une vie dure et mortifiée, et qui jouissent déjà dans le ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoît, aux Hilarion, aux Antoine, aux Thérèse ! Que ce parallèle nous fera paraître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jésus-Christ ! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces âmes généreuses ; si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, et qui ne nous a coûté à nous que la présomption d'y prétendre. Telles sont les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, et tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu, au milieu de tous les obstacles et des contradictions infinies qui traversèrent son entreprise, ne confond pas moins cette fausse prudence qui n'ose suivre la voix du ciel, parce qu'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés insurmontables; et qu'elle veut tout peser, tout examiner [1], tout éprouver, avant que de se rendre : *Eo probare illa.* Seconde excuse que nous avons appelée avec saint Grégoire une excuse de fausse prudence.

En effet, l'Occident jusqu'à Benoît n'avait pas été, pour ainsi dire, la terre des prophètes. Ces anges du désert n'avaient encore habité que des climats éloignés du nôtre. C'était au milieu de l'Egypte, et dans les îles qui sont au-delà des mers, comme il avait été prédit, que le Seigneur s'était formé ce nouveau peuple. Ce n'est pas qu'avant le siècle de Benoît, il ne se fût élevé de temps en temps dans nos Gaules de saintes assemblées de moines. Mais c'étaient des troupes dispersées qu'une même loi ne réunissait pas, qu'un même esprit n'animait pas, et qui ne combattaient pas sous la même discipline. Ainsi on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu pour être en Occident, non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Il est vrai qu'il avait reçu du ciel, comme dit saint Grégoire, tous les talents propres à une si haute entreprise : le sel de la sagesse, le discernement des esprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui assurent le succès ; et que les dons de la grâce surpassaient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite ?

[1] *Tout peser et tout examiner.* — Renouard.

n'ont laissé pour héritage à leurs enfants que la pauvreté et l'humilité ; tous n'ont point renoncé aux sacrés liens du mariage, et Abraham mérita par son obéissance de devenir le père des croyants ; tous ne se sont pas sanctifiés sur le trône, et un saint Louis, presque seul, conserve son innocence à la tête de ses armées. Mais tous ont été pénitents, tous ont réduit leur corps en servitude; partout où l'on a vu des saints, partout on a reconnu des pénitents. Est-ce parce que le Seigneur doit exiger une pénitence plus austère des saints que de vous? Ah ! c'est ici où je devrais me taire, si je craignais de vous confondre. Un seul de vos jours, lâche pécheur, offense plus la majesté divine que la vie entière de tous ces saints pénitents. Un Benoît qui conserve son cœur pur et fidèle, regarde pourtant comme un relâchement indigne le commencement de sa conversation avec le monde, et nous, après des années entières de crimes, nous ne nous croyons pas en danger pour notre salut ; nous nous croyons fervents et pénitents, dès que nous avons cessé d'être pécheurs scandaleux ; dès que nous ne sentons plus nos misères présentes, nous oublions nos misères passées ; nous craignons d'offrir à nos sens quelque image de mortification, nous qui leur avons offert tant de plaisirs et de criminelles voluptés. Nous vivons dans l'usage de toutes les créatures, dans les conversations dangereuses, et au milieu même de la corruption du siècle, nous qui devons réformer tant de pratiques mondaines, nous abstenir de tant d'entretiens dangereux, et réparer la dissipation d'une vie que nous avons toute donnée au monde. Nous passons nos jours dans une lâche paresse, nous qui ne pouvons réparer que par la vigilance et le travail continuel tant d'années perdues pour l'éternité ; et s'il nous arrive de mêler à tant de crimes quelque pratique de pénitence, nous les regardons comme des œuvres de surérogation et comme un effet de notre zèle pour le salut de notre âme. En un mot, nous croyons pousser la vertu bien au delà de ce que nous sommes obligés dans un temps où nous acquittons à peine la moindre de nos dettes. O Dieu ! que nous paraîtrons surpris, lorsqu'un jour le Seigneur nous comparera aux Antoine, aux Hilarion, aux Paul, aux Marcelle, aux Thérèse ! Ah ! que ce parallèle nous fera paraître lâches, immortifiés, vides de pénitence ! Alors on nous demandera pour nous confondre davantage si nous osons aspirer à une gloire, où, pour toute disposition, nous n'aurons apporté que la téméraire présomption d'y prétendre.

La seconde excuse qu'on apporte dans les devoirs que Dieu demande de nous, est tirée des difficultés infinies que la fausse prudence y fait envisager. Or, le courage et la fermeté de Benoît dans toutes les contradictions et les obstacles qui s'opposent à son dessein, condamne cette vaine excuse, tirée de la fausse prudence.

En effet l'Occident, vous le savez, n'avait point encore été l'asile des vertus du désert, et Benoît seul au milieu de l'Egypte se sauve de la corruption de ses habitants, et s'engage dans des routes pleines de monstres, au-delà de celle qu'avait frayée les Antoine et les Hilarion. Ce n'est point qu'il n'y eut dans nos Gaules des solitaires avant Benoît. Mais ce n'était que des troupes dispersées qu'un même esprit n'animait pas, et que la même loi ne rassemblait pas sous un même chef. Ainsi on peut dire que Dieu suscita Benoît dans l'Occident, pour être le réparateur de la vie cénobitique. Il est vrai qu'il avait reçu le sel de la sagesse, la force qui donne le succès, et qu'il surpassait les dons ordinaires de la nature. Mais aussi quelle entreprise fut jamais plus contredite que la sienne ?

Chargé d'abord de la conduite d'un monastère voisin de sa solitude, il ne trouva, parmi ceux qui l'avaient choisi, que des enfants pervers et corrompus, cachant, sous un habit de piété et de pénitence, tous les déréglements d'un cœur livré à l'iniquité. Dans ce saint asile les lois sages des anciens n'étaient plus gravées que sur des tables de pierre. Les remèdes sont rares pour les plaies du sanctuaire; et il est vrai que les personnes consacrées à Dieu ne tombent presque jamais pour se relever. Benoît secoue donc la poussière de ses pieds, et sort d'un lieu, où l'esprit de discorde, d'immortification, de murmure et d'indépendance avait pris la place de l'Esprit de Jésus-Christ. Etabli dans une nouvelle solitude, il y voyait déjà croître, avec des disciples plus fervents, l'espérance de ses soins, quand un autre Balaam vient dresser des piéges à la pudeur et à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoît est donc encore contraint de céder; et comme les patriarches, lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeait à changer de demeure, il va à la tête de son innocente famille habiter une nouvelle terre. Le Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident, et la demeure des prophètes, était alors la retraite des démons et un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyait que des peuples sauvages qui vivaient sans lois, sans police, et dont tout le culte se bornait à honorer des divinités encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est là que l'homme de Dieu arrivé, il commence d'abord à élever un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle; il y invoque le premier le nom du Seigneur; et à travers mille périls et mille contradictions, que la grossièreté et la superstition de ces hommes barbares opposent à son zèle, il renverse leurs idoles que la durée des temps avait rendues respectables; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avaient jamais entendu parler de lui; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là se forment sous ses yeux et sous la sagesse et la sévérité de sa discipline les Maur, les Placide. Là, devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté. Là enfin, comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des rois barbares, *et laisse des prophètes successeurs après lui*[1].

Mais, mes Frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes, aux démarches de conversion et de pénitence que Dieu demande de nous? Plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner et de penser au salut, plus nous devrions présumer que cette résolution vient du ciel, et que Dieu lui-même qui nous appelle, saura bien nous soutenir. Si elle n'était pas sincère, et que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle ou de quelque dégoût humain ; ah ! le monde et l'enfer verraient nos projets et nos nouveaux désirs de pénitence d'un œil tranquille ; rien ne s'opposerait à des résolutions qui devraient à l'instant tomber d'elles-mêmes. Le démon, voyant dans le principe de ces désirs et de

[1] Eccli., XLVIII, 8.

Chargé d'abord dans la solitude du soin de son monastère, il ne trouva que des enfants de Bélial, qui n'avaient de loi que celle qui était gravée sur la pierre, et entre lesquels chacun était à soi-même sa loi et son juge. Mais il est écrit que les vrais serviteurs de Dieu ne tomberont jamais pour se relever. Benoît secoua donc la poussière de ses pieds, pour aller se reposer ailleurs avec quelques disciples; et il voyait déjà croître le nombre de ses enfants, quand un autre Balaam, voyant ces nouveaux prophètes si bien rangés sous la discipline de leur saint patriarche, eut recours aux filles de Madian pour les séduire et leur tendre des piéges, et crut que c'était là le seul moyen de rompre leurs mesures et leur faire abandonner leurs desseins. Benoît est donc encore une fois contraint de quitter, et va dès lors à la tête de sa pieuse famille habiter une terre nouvelle. Il se retire sur le Mont-Cassin, cette sainte montagne, ce Carmel de l'Occident, qui était l'asile des démons, et où l'on ne voyait que des monstres et des bêtes féroces. Il commence d'abord à y dresser un autel au vrai Dieu, et au travers de mille superstitions qui grossissaient la foule des troupes infidèles, il renversa des idoles que la durée des siècles avait rendues respectables ; il donna sur cette montagne, comme sur un autre Sinaï, sa loi, ses règles, et y communiqua la pureté de ses mœurs. Là, comme un autre Elie, il porta les rois à la pénitence, et laissa des prophètes pour succéder après lui, *qui ungis reges ad pœnitentiam, et prophetas facis successores post te.*

Mais il importe plus de vous instruire que de le louer. Je dis que son courage confond votre découragement, que sa fermeté confond votre lâcheté. Car nous trouvons toujours de trop grandes difficultés dans les justes devoirs que Dieu demande de nous; et ce sont ces vaines terreurs qui nous abattent, qui nous découragent, qui nous rebutent et nous empêchent de suivre la voie de nos devoirs. Or, pour les confondre toutes ces vaines et molles appréhensions, souffrez que je me borne à une

ces agitations infructueuses de pénitence qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur, que la volonté n'est point changée, et que ce sont là plutôt des dégoûts du crime que des désirs sincères de la vertu ; le démon, dis-je, ne daignerait pas traverser et refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées : il les laisserait s'éteindre et s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres, qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grâce presse ; que l'horreur des crimes passés, jusque-là endormie, se réveille tout de bon ; que les plaisirs et les espérances du monde, jusque-là si chères, ne touchent plus, et n'offrent même plus que des dégoûts et des amertumes ; que les passions les plus violentes changent et s'éteignent ; en un mot, que tout annonce un changement véritable : ah ! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures que le Seigneur semble avoir livrées à sa puissance ; qu'il dérange l'ordre extérieur de la société ; qu'il suscite toutes les contradictions ; qu'il renverse le monde entier pour décourager une âme touchée. Ainsi ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une âme dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout était tranquille, ce grand calme devrait lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seraient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu ; et la grâce n'inspire rien qui ne trouve dans le monde ou dans notre cœur des obstacles. Mais ces obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles grâces que le ciel nous ménage. Loin de nous abattre, ils font que le cœur s'embrase et s'allume davantage envers l'objet qu'on lui dispute : ils irritent l'amour, loin de l'affaiblir. Tel est le caractère du cœur humain : le secret de ranimer ses penchants et ses résolutions, lorsqu'elles sont sincères, c'est de les traverser et de les contraindre. Aussi, dès que les contradictions et les persécutions cessèrent dans l'Eglise, la ferveur et la vivacité du zèle semblèrent cesser aussi ; dès qu'il n'y eut plus de tyrans, les saints devinrent plus rares. La foi, plus libre et plus tranquille, fut aussi plus languissante ; et ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle, ni de ces troubles qui l'avaient agitée, elle s'endormit dans le sein même du calme et de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés et des contradictions que la foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin, la gloire et le succès éclatant qui l'accompagna, condamne la troisième excuse qui craint le parti de la vertu comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez, mes Frères ; Benoît sur le Mont-Cassin fut l'oracle de toute la terre : les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du serviteur de Dieu, et vinrent entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle ; c'était la lampe allumée sur la montagne, qui répandait un vif éclat sur toute l'Eglise. L'institut célèbre dont il jeta [1] les fondements, semblable au grain de sénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ, qui en fit le plus bel ornement et servit même d'asile aux oiseaux du ciel, je veux dire aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Eglise. Vous savez que tout ce qu'il y avait de plus élevé dans le siècle, que les princes et les princesses elles-mêmes y vinrent soumettre leur tête sa-

[1] *Jeta.* — Renouard.

seule réflexion. Plus le monde semble nous susciter d'obstacles et s'opposer à l'ouvrage de notre salut, plus nous devons supposer que cette résistance vient du ciel, que ces difficultés sont suscitées par Dieu même, pour éprouver notre fidélité. Car si notre conversion était la suite de quelque dégoût humain, le monde et l'enfer n'emploieraient pas leurs efforts pour la détruire, parce qu'ils verraient bien qu'elle tomberait assez d'elle-même. Le démon, qui verrait que nos démarches sont plutôt des mouvements naturels que des vertus, ne se mettrait pas en peine de les traverser. Mais quand il voit que les désirs et les espérances du monde ne peuvent nous conduire jusque-là, que les biens ne nous charment plus, et que c'est le désir du salut tout seul qui opère en nous ces œuvres de piété et de ferveur; quand il voit que les plaisirs qui nous cherchent, n'offrent plus à notre âme que des amertumes et du dégoût ; que cette vie mondaine qui nous étale tant de douceurs, ne nous paraît plus cependant que comme le principe d'une infinité de désordres ; enfin que c'est tout de bon que nous sommes touchés, et que notre changement est véritable, ah ! c'est alors qu'il met tout en usage, qu'il arme tout l'enfer, qu'il bouleverse le monde entier pour décourager l'âme touchée et presque convertie. Les contradictions ont été de tout temps le partage des justes, et le moyen dont Dieu s'est servi pour affermir ses élus. Si tout était calme, le Ciel ne coûterait rien ; et le paradis est une conquête qui ne s'emporte que par violence.

Enfin la gloire et les heureux succès qui accompagnèrent l'entreprise de Benoît, condamne encore la lâcheté des chrétiens qui n'osent suivre l'attrait de la grâce par la crainte des discours humains, et les ménagements qu'ils veulent conserver avec le monde.

Je ne vous dirai point ici que Benoît sur le Mont-Cassin fut l'oracle du siècle qu'on venait consulter de toutes parts ; tant que ces serviteurs de Dieu vivront, on entendra toujours sortir de leurs bouches les vérités éternelles ; qu'il fut cette lampe placée sur la montagne, qui éclaira toute la terre ; que sem-

crée au joug de Jésus-Christ; que les enfants de Benoît gouvernèrent longtemps toute l'Eglise; que de ces saintes solitudes sortirent les papes les plus saints et les évêques les plus célèbres par leur doctrine et par leur piété; que comme Jacob il fut le père des patriarches; que la science et la vérité se sauvèrent, dans ce pieux asile, de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés, où l'irruption et le mélange de tant de peuples féroces avaient éteint dans l'Occident le goût des lettres et fort altéré la pureté de la foi; et que comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du siècle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avait élevée, de peur que tout ne fût effacé sur la terre, et la mémoire des siècles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleri possit diluvio omnis caro* [1]. Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes; et mon dessein, en les touchant si rapidement, n'est pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'instruction, où je me hâte de conduire mon sujet.

Oui, mes Frères, la fausse prudence, les inconvénients de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouvements de la grâce qui nous y convient. Je ne parle pas ici seulement de ces âmes mondaines, qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudraient se déclarer pour elle; mais qui n'osent, parce que la crainte des dérisions et des censures humaines les arrête; c'est une terreur puérile que nous avons souvent confondue. Je parle de celles qui se sont déjà déclarées pour Jésus-Christ, et qui font une profession publique de le servir; et je dis que, dans le détail de leurs devoirs, elles sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels, et qui conduisent à la perte visible et déclarée de la grâce; mais sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous; sur mille moyens de salut que la voix du ciel nous montre en secret, que nous sentons nous-mêmes nécessaires à notre faiblesse, nécessaires pour nous soutenir dans la vertu, nécessaires pour y avancer, nécessaires par rapport aux desseins de Dieu sur nous, nécessaires enfin au caractère de nos penchants et à l'expiation de nos mœurs passées. Le monde nous arrête; l'impression que notre nouvelle conduite fera sur les esprits, nous agite et nous ébranle; la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous. Ainsi, après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager; après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire, nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu; et après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence, nous vivons encore pour lui, quoique nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée et foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes,

[1] Eccli., XLIV, 19.

blable d'abord à un grain de sénevé, caché dans la terre, il devint ensuite un grand arbre, dont les branches s'élevèrent si haut qu'il servit de retraite aux oiseaux du ciel, je veux dire aux plus grands hommes de l'Eglise; que les enfants de Benoît gouvernèrent longtemps l'Eglise à la grande édification de tout le peuple; que de son ordre sortirent les prélats les plus saints, les docteurs les plus éclairés; que comme Jacob il fut père des patriarches et des prophètes; que dans les siècles infortunés, où nos Gaules avaient été dégoûtées des lettres, il les y fit refleurir, et que la vraie doctrine fut mise en dépôt entre ses mains, pour la transmettre à tous les siècles à venir; je laisse toutes ces circonstances glorieuses; et passant ici rapidement sur une infinité de merveilles que le temps ne me permet pas d'exposer à vos yeux, je veux tâcher de vous édifier. Car mon dessein n'est pas de m'arrêter à des éloges, mais à de salutaires réflexions, où je me hâte de passer pour finir cette instruction.

En effet, mes Frères, tout est à craindre pour la piété de ceux qui comptent encore le monde pour quelque chose. Je ne parle point ici de ces âmes mondaines qui voudraient pratiquer des vertus, vivre comme les gens de bien, et que les craintes humaines, les jugements du monde arrêtent encore; je parle de ceux qui font une gloire de suivre les routes de la vertu, qui passent pour dévots et pieux; et je dis que ceux-là mêmes gardent presque toujours des ménagements avec le monde. Ce n'est point d'ordinaire sur des points essentiels qui conduisent à la mort, mais sur une infinité de choses qui paraissent légères que le monde nous arrête. Le monde presque tout seul est écouté, suivi, et décide si nous ferons une bonne action ou si nous ne la ferons pas. Ainsi, après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire nous-mêmes, et après l'avoir eu pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour panégyriste de notre pénitence. Quoique nous semblions rejeter ce qu'il nous offre de plus cher et de plus engageant, nous ne voulons pas le perdre tout à fait. C'est une idole que nous avons brisée aux yeux du monde, mais à qui nous offrons encore mille sacrifices invisibles. On se dit à soi-même qu'il ne faut point s'exposer aux censures des hommes, qu'il ne faut point s'attirer la malignité de leurs jugements. On ne prend pas garde que suivre la voie du monde et ménager ses faveurs, c'est la voie la plus sûre pour résister à la grâce divine, et perdre toutes les faveurs que Dieu nous aurait accor-

nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret, pour se justifier ses infidélités, que sur des choses indifférentes il ne faut pas s'exposer mal à propos aux censures humaines ; et on ne prend pas garde que ce que la grâce demande de nous, ne saurait être indifférent pour nous ; que sacrifier les mouvements de l'Esprit-Saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jésus-Christ ; et que plus les démarches que la grâce nous inspire, sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car au fond, mes Frères, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire ? Si nous sommes persuadés que ses jugements sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la faiblesse ou de les respecter ou de les craindre ?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre saint, bâtissait l'arche, dit saint Chrysostome, le monde se moquait de son entreprise ; on regardait comme une faiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidèle. Tous les autres hommes se réjouissaient, dit l'Ecriture ; les noces et les festins étaient leur occupation de tous les jours ; ils se plongeaient tous dans les voluptés criminelles ; toute chair avait corrompu sa voie ; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée. Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle ; Noé tout seul vivant à part s'occupait à bâtir l'arche sainte, qui devait lui servir d'asile et le préserver dans le temps de la colère. On se moquait de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite et de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre ; que la colère du Seigneur éclata, et que les hommes, surpris dans leur aveuglement et dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissements inutiles ; Noé alors se moqua à son tour de leur folie ; ou, pour mieux dire, il fut pénétré de douleur et de compassion de la perte de ses frères, et jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsqu'occupé à construire l'arche sainte au dedans de vous, c'est-à-dire à édifier un temple à l'Eternel dans votre âme, vous entendez les discours des insensés, et vous devenez le sujet de leurs dérisions et de leurs censures, n'interrompez pas ce saint ouvrage, imitez la constance et la sagesse de Noé, laissez parler un monde fasciné des choses présentes, et qui ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singulier et extraordinaire, plus il condamne votre entreprise ; plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection, et de vous préparer un asile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront, et seront ensevelis avec eux dans la destruction générale qui approche, et que la colère de Dieu leur prépare ; mais l'ouvrage de la foi, que vous avez entrepris, ne passera jamais. Le langage

dées ; que c'est donner tout sujet au Seigneur de nous abandonner, que c'est préférer le monde à notre Dieu. On ne fait pas attention que par là on établit les hommes les juges et les vengeurs ou les rémunérateurs de nos actions, que nos démarches, nos œuvres et nos pensées mêmes sont infectées de ce venin, et qu'ainsi nous croyons servir Dieu, lorsque nous ne servons que le monde. Et au fond, mes Frères, qu'importe que dise le monde et que font les jugements des hommes à une âme qui a su mettre Dieu dans ses intérêts ?

Lorsque Noé (je finis par ce trait de l'Ecriture qui regarde encore la foi de notre saint patriarche) lorsque Noé bâtissait l'arche, les insensés se moquaient de lui et de son entreprise. Les mondains ne songeaient qu'à se réjouir : ce n'était parmi eux que plaisirs, que débauches ; ils faisaient des noces et des festins, se plongeant dans toutes sortes de désordres ; jamais la vertu ne fut plus méprisée. Noé fut forcé de se distinguer parmi ces hommes sensuels et imprudents. Noé tout seul, se séparant des mœurs communes et de la masse corrompue, songe à se préparer un asile qui le mette à couvert dans les jours mauvais. Tous les hommes se moquent de lui ; mais quand une fois ces eaux du déluge eurent inondé toute la terre, et que tous les hommes n'eurent plus de ressource à leur malheur présent que dans des gémissements inutiles, alors le sage Noé tout seul préservé de ce déluge universel, où tous les autres étaient enveloppés, se moque d'eux à son tour, ou plutôt il a pitié de ces malheureux insensés. Ainsi quand vous entendez ces discours des pécheurs, justes qui voulez vous sauver, n'y faites point attention ; laissez parler le monde corrompu qui ne connaît point l'avantage de votre état ; moquez-vous de ses censures et de ses jugements ; laissez-le se divertir, et pendant qu'il s'amasse un trésor d'iniquité pour le jour de colère, préparez-vous un asile pour vous mettre à couvert des carreaux qui tomberont sur leurs têtes criminelles. Les discours des mondains passeront, mais les jugements de la foi ne passeront jamais. Les discours du monde ont leur poids parmi les mondains; mais ceux de la foi ont le leur parmi les chrétiens. Ah ! dans tous les siècles ç'a été le trouble, les traverses plutôt que la fausse paix des mondains, que les saints ont recherchées. L'estime des hommes ne nous sert ici-bas que pour punir l'orgueil secret qui nous la fait souhaiter ; tout est à craindre quand on est applaudi, et les contradictions ont été de tout temps la voie la plus sûre de se sanctifier. Voilà les grands exemples que nous offrent les démarches de la foi de Benoît, et qui condamnent les vaines excuses et les faux prétextes du monde. Il connut le monde et en méprisa les dangers ; il découvrit ses charmes et n'en fut point attendri ; il ne craignit point ses censures, ni ses jugements, et il mérita son estime en le méprisant. Par tous ces grands exemples il condamne le monde ; mais il est écrit que le monde ne se convertira jamais, et il faut que les Ecritures s'accomplissent. Séparez-nous donc, ô mon Dieu, de ce monde corrompu ; répandez sur nous ces amertumes salutaires qui rappellent notre âme aux consolations

du monde va périr avec lui ; mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, et vous établira sur les montagnes éternelles, où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur, et où, à l'abri de tous les périls et de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

de la grâce et à l'amour de la justice ; rendez-nous désagréable tout ce que vous nous ordonnez de haïr ; soutenez-nous de votre divine grâce ; que les chagrins, les perfidies, les inconstances, les bizarreries, les infidélités du monde nous en inspirent de l'horreur ; et à mesure que l'aversion de ses faux biens, de ses plaisirs, de ses vanités, se fortifiera dans notre cœur, inspirez-nous l'amour de la justice et l'estime des biens éternels. Je vous les souhaite.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

NOTICE.

Ce sermon, prêché à Seaux devant le duc et la duchesse du Maine, au milieu de « la pompe et de la joie d'une auguste solennité », appartient au règne de Louis XIV. Plus d'un trait le montre. Mais il suffit de citer celui où l'orateur attaque ceux « qui débitent sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition, et que sous un règne surtout où les grâces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche et la voie secrète des grâces ». Ce discours, remarquable par de sages et profondes observations morales, est de la meilleure époque de l'éloquence de Massillon.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Jean-Baptiste condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité.* — 2° *Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Jean-Baptiste condamnant le monde par son témoignage.* Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien d'excès et de singularité, leur humilité de pusillanimité et de faiblesse, leur zèle de bizarrerie et d'aigreur. Or, c'est sur ces trois préjugés si injustes que Jean-Baptiste condamne le monde.

1° Sur la pénitence que le monde taxe d'excès et de singularité. Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un juste en qui la grâce avait prévenu la nature, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes ? Suivez-le dans les déserts, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode, la différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs ; il est partout le même. Cependant le monde n'en est point touché, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paraît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs. Jean-Baptiste ne se contente pas de prêcher la pénitence par ses exemples, il la prêche dans ses discours, comme le seul moyen de se mettre à couvert de la colère à venir ; mais c'est un langage bien nouveau que celui de la pénitence pour un monde qui ne la connaît pas. Aussi le monde l'écoute, le monde l'admire ; mais le monde ne le croit pas, et il demeure toujours tranquille dans son aveuglement. Cependant, sur quoi le monde se croit-il dispensé de faire pénitence ? Serait-ce sur l'innocence de la vie ? Hélas ! n'a-t-il pas assez de crimes à expier ? Serait-ce la faiblesse de la santé qui arrête ? Mais quel usage n'en fait-on pas pour les plaisirs, pour la gloire, pour la fortune ? Serait-ce sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent ? Il est vrai, Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui ; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-mêmes, et que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ?

2° Les abaissements de Jean-Baptiste sont encore un nouveau sujet de condamnation pour le monde qui traite l'humilité de pusillanimité et de faiblesse. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste confondent notre orgueil. Premièrement, il rend gloire à la vérité et à la justice, en se reconnaissant inférieur à Jésus-Christ ; et nous, malgré

tout ce qui nous humilie au dedans de nous, nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes. Secondement, il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse, et met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres; et nous, non-seulement nous voulons nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres ce qu'ils ont, comme si leur réputation nous humiliait, et qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troisièmement, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ; et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, hélas! nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même.

3° Le zèle de Jean-Baptiste condamne le monde qui a coutume de le traiter de bizarrerie et d'aigreur. Son zèle est éclairé: il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état; mais il n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies; partout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, et ne connaît pas ces timides ménagements qui font grâce au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle est accompagnée de prudence et de charité; de cette prudence qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; de cette charité qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal, qui prend toutes les formes, qui mêle la douceur et la sévérité. Or, qu'il est rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé, c'est-à-dire nous sommes clairvoyant sur les défauts de nos frères, rien ne nous échappe de leurs faiblesses. Notre zèle est intrépide, mais c'est envers ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui nous sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentiments. Aussi notre zèle est prudent, mais ce n'est que d'une prudence intéressée et charnelle. Enfin notre zèle, au lieu d'être charitable, est plus aigri et rebuté que touché des chutes et des faiblesses de nos frères; il leur fait paraître plus de rigueur, plus d'indignation et d'horreur de leurs fautes, que d'affection, de désir et d'amour de leur salut. Il rend la vertu plus redoutable par ses censures qu'aimable par ses ménagements. Or, en violant ces règles du véritable zèle, nous fournissons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

DEUXIÈME PARTIE. — *Le monde condamnant Jean-Baptiste sur les mêmes choses sur lesquelles Jean-Baptiste l'a condamné.*

1° Sur la pénitence. Sa vie si austère, sa retraite si profonde, son détachement si universel, qui ne doivent former dans les cœurs que des sentiments d'admiration et de respect, ne trouvent parmi les juifs que des dérisions et des censures. Loin d'animer leur faiblesse par son exemple, loin de bénir Dieu de ce qu'il veut bien donner de temps en temps à la terre ces grands exemples de pénitence, si propres à confondre les pécheurs et les libertins, ils regardent les saints excès de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit, et comme une frénésie: *Venit Joannes, non manducans, neque bibens; et dicunt: Dæmonium habet.* Telle a été de tout temps la destinée du monde: il tourne à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avait préparés pour son salut. En effet, lorsque des âmes, poussées par l'Esprit-Saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse, en êtes-vous touchés, en êtes-vous seulement édifiés? non; leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de faiblesse, leur retraite de bizarrerie et d'humeur, leurs larmes de pusillanimité et de faiblesse.

« C'est une affectation, une ardeur de tempérament, une raison blessée »; et ce ne sont pas seulement les libertins qui parlent de la sorte; ce sont les plus sages d'entre les mondains, qui trouvent des inconvénients infinis aux saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des justes. Ils voudraient une vertu modérée, qui ne désespère pas ceux qui en sont témoins, au lieu de les encourager; ils redisent sans cesse qu'on ne va pas loin quand on s'y prend si vivement.

Mais d'un autre côté une vertu plus adoucie et plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien, dès que ceux-ci paraissent dans des mœurs plus communes, et que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne, ah! c'est alors que le monde insulte à cette vertu commode et aisée; c'est alors qu'il met bien haut les obligations de l'Evangile, et qu'il devient un docteur rigide et outré; et c'est là le reproche que Jésus-Christ fait aux juifs de notre Evangile.

2° Le monde condamne Jean-Baptiste sur les abaissements. Oui, le monde qui accuse si facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins, d'être si sensibles aux honneurs et aux préférences, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du précurseur. L'aveu qu'il fait aux juifs de son néant, de sa bassesse et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paraissent plus en foule à sa suite: et telle est encore notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places, qui leur faisons souvent un crime des grâces même et des honneurs qu'ils fuyent, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes; nous-mêmes, si un juste, animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle, pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur et les années éternelles, de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite? Nous y trouvons de la pusillanimité et de la faiblesse; nous appelons une vie oiseuse et obscure une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints; nous taxons de paresse et de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroïques et les sentiments les plus nobles de la foi; et tandis que nous admirons le désintéressement, la fausse sagesse et le mépris orgueilleux que les philosophes avaient pour les dignités et pour les richesses, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu. Tel est l'aveuglement du monde, d'admirer tout ce qui l'avilit, et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

3° Le monde condamne Jean Baptiste sur son zèle. L'impiété d'Hérodias et la faiblesse d'Hérode font au précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère. Il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée jusque dans le palais des rois et aux pieds du trône! Plus heureux encore de mourir pour elle, et d'avoir eu assez de zèle pour mériter d'être condamné par le monde! Tel est le caractère du monde: il ne saurait pardonner à la vérité, parce que la vérité ne peut lui rien pardonner. Cependant, dans quelle bouche la vérité pouvait-elle être plus respectable que dans celle du précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, sa réputation, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui paraît revivre en lui, le rendaient l'instrument le plus propre à rendre gloire à la vérité, et à confondre la volupté, si la volupté pouvait rougir. Mais ce vice n'est pas comme les autres, qui laissent encore un reste de goût, au moins de respect pour la vérité; pour la volupté, elle en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle: tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien, dès qu'ils deviennent nécessaires; et malgré les noms doux et aimables que les théâtres impurs donnent à cette infâme passion, c'est dans la vérité une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien et qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode et qu'on la traverse. Hérodias n'est touchée ni de la sainteté et des autres qualités de Jean-Baptiste, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni même de la circonstance du festin; Jean-Baptiste la reprend; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine; il faut que son sang expie le crime de cette liberté. Voilà où mène cette affreuse passion.

Mais sans pousser les choses si loin, arrêtons-nous à la faiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits : il n'a pas la force de refuser la tête du précurseur ; il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice ; il se rappelle toute la sainteté de ce prophète ; c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent ; mais c'est la volupté qui le demande, et est-il possible de rien refuser à la volupté, quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même ont beau se révolter contre ce qu'elle exige ; ce sont de faibles moniteurs, rien n'est écouté. Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste ; telle est la destinée de la vérité, toujours odieuse au monde, parce qu'elle ne lui est jamais favorable.

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière. Jean, I, 7.

Les saints ne sont suscités de Dieu que pour condamner le monde et le rendre inexcusable ; et le monde ne paraît subsister que pour abuser des exemples des saints ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accomplissent, que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent, et que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui ressemble pas.

En vain la bonté de Dieu, pour aller au-devant de toutes les vaines excuses des pécheurs, diversifie sa grâce dans ses saints, et propose au monde, dans la diversité de leurs dons, des modèles différents de vertu. Quelque différentes que soient leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde, et d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité que celui de Jean-Baptiste dont nous honorons en ce jour la mémoire, et dont la solennité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes [1] qui l'honorent de leur présence? C'était le plus grand des enfants des hommes ; c'était l'ange du désert prédit dans Isaïe, qui devait préparer les voies au Seigneur : c'était un enfant de miracle, sanctifié dans le sein de sa mère ; le précurseur du Messie, le prophète du Très-Haut, la terreur des pharisiens, le censeur des rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvait opposer le monde à un témoignage si éclatant et si propre à réconcilier le monde avec la vérité, si le monde pouvait aimer ce qui le condamne?

[1] Sermon prêché à Seaux devant M. le duc et Mme la duchesse du Maine. — *Note de la première édition.*

Cependant le monde rejette Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions, ses exemples des censures, sa pénitence des dérisions, son zèle des persécutions ; et le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat et de la sainteté de sa vie.

Telle est la destinée du monde et de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité si importante et d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les saints n'est pas d'exalter leurs vertus ; c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du ciel à chanter les louanges de la grâce et les merveilles de Dieu sur eux ; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égarements de la nôtre. Il serait inutile de célébrer la gloire de leurs actions tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les ; de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et c'est pour cela que je me contente de vous proposer Jean-Baptiste aujourd'hui condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité ; et Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien d'excès et de singularité, leur humilité de pusillanimité et de faiblesse, leur zèle de bizarrerie et d'aigreur. Telle est l'injustice qu'éprouva Jean-Baptiste dans la Judée. C'est sur ces trois préjugés que sa mission rendit autrefois les Juifs plus inexcusables ; et c'est encore par là qu'elle nous condamne nous-mêmes.

Sanctifié dès le sein de sa mère, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes ! Ce n'était pas ici un pécheur, qui,

livré d'abord aux passions insensées, presque inséparables des premières mœurs, vînt expier dans les déserts les égarements d'une vie licencieuse. Ce n'était pas un mondain, qui sur le déclin de l'âge, lassé des dissipations du monde et peu propre désormais à ses plaisirs, cherchât dans sa retraite plutôt un repos honorable à sa vieillesse qu'un lieu d'expiation à ses crimes. Ce n'était pas un ambitieux, qui, rebuté des injustices du monde, de l'oubli et de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitements du monde que pour en fuir la corruption et les périls. C'était un juste en qui la grâce avait prévenu, pour ainsi dire, la nature; et qui porte dans les déserts, non pas ces chutes dont Dieu se sert souvent pour former des pénitents, mais ces vertus pures dont il prévient ses élus, quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode. Quel spectacle de pénitence et de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée! La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs : partout revêtu de poil de chameau; soutenant à peine par un peu de miel sauvage la faiblesse de la nature; animé de l'esprit et de la vertu d'Elie, il paraît au monde comme un prodige nouveau, qui tantôt excite son admiration, tantôt réveille sa censure; mais qui ne lui est d'aucun usage, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paraît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie et le ministère du précurseur? Il leur déclare que la cognée est déjà au pied de l'arbre; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la synagogue; et que sans la pénitence ils périront tous; il leur montre l'Agneau de Dieu seul capable d'effacer leurs souillures et celles de leurs pères; cet Agneau promis depuis la naissance du monde, et que la Judée attendait comme la seule ressource que le Seigneur lui préparait pour en faire un peuple saint et nouveau. Ce n'est pas aux prêtres et aux docteurs seulement qu'il fait cette menace; c'est aux grands de Jérusalem; c'est aux sadducéens qui se piquaient de raison et de force d'esprit, et qui regardaient les menaces de la foi comme des terreurs vaines et populaires; c'est aux soldats et à leurs chefs; c'est à la cour d'Hérode et à tout ce que la Palestine avait de plus grand et de plus auguste : c'est le seul moyen qu'il leur propose pour se mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde est frappé de la sainteté de sa doctrine; et le monde ne le croit pas; et le monde demeure toujours tranquille dans son aveuglement et dans son impénitence; et les pharisiens sont toujours hypocrites et orgueilleux; et les sadducéens ne rabattent rien de leurs voluptés et de leurs blasphèmes; et le peuple ne change rien à ses mœurs; et la cour d'Hérode est toujours le trône de la volupté et l'asile des adultères et des incestes. Et comment pourrions-nous donc nous flatter que des vérités, qui, dans la bouche du plus grand des enfants des hommes ne furent qu'un airain sonnant, seraient dans nos bouches plus efficaces et plus heureuses?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence pour un monde qui ne la connaît pas, pour des âmes qui ne croient être nées que pour les sens, et à qui tous les plaisirs ensemble peuvent à peine suffire! Quelle foule d'obstacles, de prétextes, d'inconvénients, le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir? Je ne les ignore pas; et la chaire chrétienne les a si souvent confondus, qu'il serait inutile ici de les confondre encore. Et en effet, sur quoi vous croyez-vous dispensé de ce devoir, vous, mon cher auditeur, qui m'écoutez? Est-ce que votre vie n'a pas été assez criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence? Mais, quand cela serait, Jean-Baptiste, sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie? Nous rendrions grâces avec vous au Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui vous aurait préservé de la corruption générale; et nous laisserions à la grâce qui vous aurait prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir et de perfectionner son ouvrage; nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs; l'Esprit de Dieu, qui résiderait en vous, vous apprendrait toute vérité. Votre vie, hélas! oseriez-vous vous-même la rappeler? une vie, où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes; une vie, dont vous n'osez sonder vous-même les

abîmes, et dont le chaos d'iniquités et de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si longtemps du tribunal de la réconciliation et de la pénitence ; une vie dont vous ne pensez qu'en frémissant à éclaircir les embarras et les ténèbres ; une vie, où Dieu, l'auteur de votre être et de vos talents, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui, et où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté que pour l'insulter par vos dérisions et par vos blasphèmes ; une vie, de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : « Que le jour qui m'a vu naître périsse ; et qu'on efface du livre des vivants le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable et si souillée : *Pereat dies in quâ natus sum*[1] ». Que dirai-je enfin ? une vie, dont vous avez été peut-être le premier modèle ; et qui, par les horreurs secrètes dont elle est noircie, n'a point eu, parmi les personnes de votre état, d'exemple dans les siècles qui nous ont précédés, et n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre.

Vous alléguerez peut-être la faiblesse de votre santé qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs ? Que de violence ne donnez-vous pas au monde, à vos passions, à vous-même et à vos caprices ! Quel héros n'êtes-vous point, quand il faut vous contraindre pour la gloire, pour l'amitié, pour la fortune, pour vos maîtres ? Quel courage, pour ne pas dire quelle fureur, quand le monde vous appelle, que l'ambition vous anime, que l'envie de plaire vous met en mouvement, qu'une vaine distinction vous attire ! Ecoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles, un corps qui s'écroule, pour ainsi dire, sous le poids de vos plaisirs et de vos erreurs ? Et de plus on vous l'a dit si souvent : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*[2]. Dieu ne demande pas la force du corps, mais le changement de votre âme, mais la cessation de vos crimes, et, dans un corps usé, les gémissements du moins d'un cœur brisé et humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs ; il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs ; il insulte même à leur obstination et à leur folie, lorsque, déjà sur le retour, ils s'attachent encore à le suivre et à lui plaire. Mais le Seigneur, toujours clément et miséricordieux, veut bien encore recevoir dans son sein ceux que le monde rejette ; il nous trouve toujours habiles à son service, toujours propres à l'aimer, à pleurer nos crimes, à implorer ses miséricordes éternelles. C'est le père de famille tendre et compatissant, toujours transporté de joie du retour d'un enfant égaré, quoiqu'il ne reconnaisse presque plus en lui aucun trait de sa noblesse et de sa première origine. O mon Dieu ! se peut-il que vous soyez si facile à recevoir le pécheur, et que le pécheur soit si lent et si tardif à revenir à vous ?

Enfin, c'est peut-être là-dessus, et sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence ; et que vous vous promettez que la suite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il est vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même, et que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions ? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ; et qu'à force de l'irriter, en différant votre conversion et continuant vos égarements, vous vous le rendrez plus propice ? Qui vous a répondu que vos passions, alors plus invétérées, seront plus aisées à déraciner de votre cœur ; et que le remède de vos plaies sera la vieillesse même qui les rend toujours plus incurables ? Depuis longtemps vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion ; avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes ? Avez-vous fait une seule démarche pour vous rapprocher de Dieu ; et qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes ? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne désire de changer de vie ? En est-il un seul qui soit dans la volonté affreuse de mourir dans son péché ; et qu'est-ce que l'impénitence qu'un désir inutile de conversion, qui calme nos remords et qui ne délie jamais nos chaînes ?

O mon Dieu ! si comme l'impie j'avais renoncé à la foi et à l'espérance de vos promesses, ma tranquillité serait affreuse ; mais elle serait moins étonnante. Mais, Seigneur,

[1] Job, III, 3.
[2] Ecce enim regnum Dei intra vos est. *Luc*, XVII, 21.

moi dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentiments de religion que mes crimes n'ont pu effacer ; qu'est-ce qui peut encore me calmer dans mes égarements ? Je connais que je vous outrage ; je désire de sortir d'un état si triste et si criminel ; je me dis mille fois à moi-même que je ne suis fait que pour vous ; et les dégoûts du monde et des passions ne me font que trop éprouver tous les jours que vous seul, ô mon Dieu, êtes la paix et le seul bonheur de votre créature. Quel est donc, Seigneur, le charme qui me retient et qui m'enchante ? M'avez-vous donc rejeté pour toujours ? Ne mettez-vous donc dans mon cœur des désirs de salut que pour me rendre plus criminel par les oppositions que j'y mets ; et vos grâces seraient-elles, non les préjugés heureux de mon salut, mais des armes que se prépare contre moi la terreur de votre justice ?

C'est ainsi que la pénitence de Jean-Baptiste condamne le monde. Mais ses abaissements sont encore pour le monde un nouveau sujet de condamnation ; et ici remarquez-en, je vous prie, tous les caractères. Il reconnaît que Jésus-Christ est plus grand que lui ; c'est un aveu qu'il devait à la vérité et à la justice. Mais il déclare qu'il n'est pas digne même d'être son ministre ; et cela, dans un temps que le peuple, accouru en foule sur les bords du Jourdain, le regarde comme le Christ, et est prêt à lui rendre les honneurs destinés au Messie, dans un temps où Jésus-Christ lui-même confondu dans la foule vient recevoir le baptême de ses mains, et semble par cette démarche se soumettre comme un de ses disciples à sa doctrine et à son ministère. Rien de plus grand et de plus digne d'admiration que de s'abaisser au milieu des applaudissements qui nous élèvent, et non-seulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère, mais de se reconnaître indigne même de ceux qui nous sont dus. Enfin, il ne se contente pas d'assurer qu'il n'est pas le Christ ; il n'ose même se nommer prophète, lui qui est plus que prophète ; il lui suffit de s'appeler la voix qui crie dans le désert ; il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse, et ne fait servir sa gloire et ses talents qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à la terre. Il est rare, dans les fonctions même les plus saintes et dans les dons éclatants que nous avons reçus de Dieu, de lui en rapporter toute la gloire, et de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet, revenons sur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste, et nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués et confondus.

Premièrement, il rend gloire à la vérité et à la justice en se reconnaissant inférieur à Jésus-Christ ; et nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, malgré ces faiblesses qui nous font rougir en secret, ce vide et ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge et que nous portons partout avec nous l'ennui, le dégoût et l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes ; et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, et les louanges que nous ne méritons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugements, et nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos faiblesses. Telle est l'injustice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiste veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse. Il met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres ; il n'est occupé qu'à publier la gloire du Messie qu'il vient annoncer. La solide humilité est grande et magnanime ; et l'orgueil, toujours bas et rampant. Aussi c'est peu de vouloir nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres ; nous trouvons des taches où le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jésus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître et nous élever, sans que les autres diminuent. Le mérite nous blesse et nous éblouit ; et ne voulant pas nous défaire de nos

vices, vous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ. Il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même ; il refuse le titre de prophète : « Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert, qu'un organe et qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler et qui m'anime ». La reconnaissance est le caractère inséparable de l'humilité ; elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas ! et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même. Les talents du ministère : à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des grands et des puissants, à nous acquérir du crédit et de la considération dans le monde, attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu, et agrandir notre réputation, loin d'agrandir le royaume de Jésus-Christ. Le talent de la science et de la doctrine : à taxer d'ignorance tous ceux qui ne pensent pas comme nous, à croire que nous seuls avons la science et la sagesse en partage, à ne vouloir pas suivre les routes communes et battues, à chercher souvent à nous distinguer par des singularités toujours dangereuses dans la doctrine, à exciter des disputes qui scandalisent plus les fidèles qu'elles n'éclaircissent les mystères de la foi, enfin à troubler l'Eglise, loin de la soutenir et de la défendre [1]. Telle est l'injustice, la bassesse et l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en sont inséparables, et qui sont condamnés par les caractères de l'humilité du précurseur.

Mais son zèle ne nous fournit pas moins de sujets de condamnation contre le monde. Je dis son zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus ; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son Etat : aux prêtres, la charité et le désintéressement ; aux pharisiens, l'humilité, la droiture du cœur, et l'horreur de l'hypocrisie ; aux gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines et des violences ; à Hérode, la sainteté du lit nuptial, et l'horreur du scandale et des suites de l'incontinence ; à tous, la pénitence et le renoncement. Il borne là son ministère ; il ne cherche qu'à rendre son zèle utile ; il ne veut pas qu'on l'admire, il veut qu'on se repente ; il ne fait pas parade, comme les pharisiens, d'une sévérité outrée, et d'imposer aux autres un joug accablant, il se contente de le porter lui-même, et de proposer aux autres les règles communes de la loi.

Cependant, ce zèle si humble et si éclairé n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies, ni les pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté, ni les anciens de Jérusalem, si redoutables par leur autorité; ni Hérode lui-même, si élevé par la majesté de son rang et l'éclat de sa couronne ; il porte courageusement la vérité jusqu'au pied du trône, dont elle n'approche presque jamais. Les caresses et les faveurs dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zèle ; il croit être encore plus redevable de la vérité à un prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa cour pour aspirer à sa faveur et à ses grâces, mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du ciel [1]. On ne craint rien, quand on ne souhaite rien ; on ne cache rien, on ne dissimule rien, quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet ;* il ne vous est pas permis. Le trône vous met à couvert de la sévérité des lois humaines ; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu. Votre puissance vous rend tout possible ; mais elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne ; il devient même d'autant plus criminel pour vous, que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public, et que votre rang ajoute au crime de la chute le crime inévitable du scandale : *Non licet.* En un mot, partout où Jean-Baptiste trouve le vice, il l'attaque, il le confond. Il ne connaît pas ces timides ménagements qui font grâce au crime en faveur du pécheur, et mesurent leur zèle, non sur la nature des déréglements, mais sur le rang et la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son

[1] Dans ces lignes apparaît ce goût de la paix qui distingua toujours Massillon, soit dans sa carrière oratoire, soit dans sa vie épiscopale.

[1] Massillon s'est peint lui-même dans ce portrait qu'il trace de saint Jean : Humble, mais éclairé, il ne craignit pas de porter courageusement la vérité chez les grands et jusqu'aux pieds de Louis XIV ; et la bienveillance du roi ne fit qu'animer son zèle évangélique.

zèle ne fût accompagnée de charité et de prudence ; car c'est la prudence et la charité toute seule qui assurent le succès du zèle. Je dis la prudence, non cette prudence de la chair, qui n'est qu'une coupable timidité, et qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes qu'à ce qu'elle doit à la vérité; mais cette prudence de l'Esprit-Saint, qui condamne le vice sans aigrir le pécheur ; qui pense plus à le gagner qu'à le confondre ; et qui sans ménager le crime, sait ménager la faiblesse du coupable. Je dis la charité, non cette complaisance molle et humaine qui excuse tout ; qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée, où il faudrait mettre le fer et le feu ; et qui, en laissant le malade content du médecin, le laisse encore plus content de son état et de lui-même ; mais cette charité ardente et compatissante, qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal ; qui ne flatte pas les plaies, mais qui fait aimer les remèdes ; qui étudie les temps et les moments ; qui prend toutes les formes ; qui mêle la douceur à la sévérité ; qui joint la prière à l'instruction ; et qui, s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour se rendre utile à ses frères.

Or, qu'il est rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété ! Notre zèle est éclairé. C'est-à-dire nous sommes clairvoyants sur les défauts de nos frères ; rien ne nous échappe de leurs faiblesses. Nous devinons celles qu'ils cachent ; nous exagérons celles qui paraissent ; nous prédisons même celles qui ne sont pas encore ; notre vanité se repaît, pour ainsi dire, de leurs imperfections. Sous prétexte que notre vie paraît consacrée à la piété, nous nous faisons un mérite de condamner tout ce qui ne nous ressemble pas. Nos yeux sont perçants pour voir ce que la charité devrait nous cacher ; et nous ne les tournons jamais sur nous-mêmes ; et nos faiblesses qui déshonorent la piété, nous ne les voyons pas ; et nos humeurs et nos bizarreries et nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent souffrent, nous les ignorons. Nous sommes lumière pour les autres, et nous ne sommes que ténèbres pour nous-mêmes.

Notre zèle est intrépide. Mais tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentiments ; nous nous adoucissons envers ceux ou qui peuvent nous être utiles ou qui pensent comme nous ; nous excusons tout ; nous donnons même à leurs vices les noms et les éloges de la vertu ; nos seuls intérêts décident de notre zèle ; et, au lieu que leurs erreurs auraient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations et nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zèle est prudent, mais d'une prudence intéressée et charnelle. Car d'ailleurs le zèle prudent n'étend pas ses censures et ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité ; il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas ; il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique sur ses frères ; il n'entreprend pas d'instruire et de corriger ceux qu'il devrait se contenter d'édifier ; il ne publie pas sur les toits ce qui ne devrait pas même être confié à l'oreille ; et ne scandalise pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le scandalisent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zèle doit être charitable, dernier caractère. Mais pour cela il faut être plus touché des chutes de nos frères qu'aigri et rebuté de leurs faiblesses ; leur laisser paraître plus de compassion que de zèle ; plus d'affection que de rigueur ; plus de désir et d'amour de leur salut que d'indignation et d'horreur de leurs fautes. Charitable qui ne mêle pas le poison de la malignité avec les saints offices de la charité ; qui ne confonde pas le zèle avec la satire, l'humeur avec la correction ; qui sache se faire aimer, lors même qu'il ne peut se dispenser de reprendre ; qui rende la vertu plus aimable par ses ménagements, que redoutable par ses censures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les faiblesses, et mette, pour ainsi dire, par sa douceur, les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin, charitable qui tolère pour reprendre avec plus de succès[1], et ne cherche pas dans ses répréhensions l'ostentation de son zèle, mais l'utilité et le salut de son frère.

Car de ces règles violées, vous, mes Frères, qui faites profession de piété, quelles

[1] Telle est donc l'idée que se faisait Massillon de la charité chrétienne, et c'est sur ce bel idéal qu'il régla sa conduite.

censures ne fournissez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même! Je vous l'ai dit souvent; et on ne saurait trop le redire, puisque c'est le prétexte le plus universel et le plus plausible, dont le monde se sert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins sûre pour le salut que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuse, en la rendant mordante et incommode; vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs; vous faites penser au monde que la piété, ce don de Dieu, cette sagesse d'en haut, cette règle de tous les devoirs, ce doux lien de la société, n'est qu'une humeur chagrine et dangereuse, une enflure du cœur, un travers et une petitesse de l'esprit, le poison des sociétés et des commerces; en un mot, un zèle amer pour les autres, et une indulgence aveugle et excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu par nos attentions ce qu'elle perd par nos faiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai, mais du moins nous le forcerons de la respecter; nous ne la mettrons jamais entièrement à couvert des dérisions et des censures, mais du moins les seuls contempteurs de la religion le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, et non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déjà préparé les voies à nos instructions; nous aurons tout dit en vivant bien; et le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien, et qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaissements, que le zèle du précurseur condamnent le monde; il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

DEUXIÈME PARTIE.

Si la vie des justes est une manière de jugement anticipé, qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'élève ici-bas un tribunal, où les justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre des anathèmes et des arrêts de mort; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts et les jugements de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zèle du précurseur qui condamnent le monde; nous l'avons vu : et c'est de sa pénitence même, de son humilité et de son zèle, que le monde prend occasion de le condamner; nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels sentiments de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du précurseur ne devait-elle pas former dans l'esprit des Juifs? Quel prophète jusque-là avait paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté et son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flatter les sentiments les plus innocents de la nature? Cependant, cette vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement si universel et si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses saints, trouve parmi les Juifs des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grâce et le don de Dieu, qui peut élever la faible créature si fort au-dessus de sa propre faiblesse; loin de conclure de ses grands exemples d'austérité que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que les difficultés chimériques que nous trouvons tous les jours dans la sévérité de la loi, sont plutôt les vaines excuses de nos transgressions que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance; loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de temps en temps, et dans les siècles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, et montrer ces grands spectacles à la terre, pour animer les faibles, confondre les pécheurs, et fournir à la religion de nouvelles preuves contre l'impiété et le libertinage; ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur, qui le séduit et qui l'anime; comme une frénésie, qui s'est emparée de ses sens et de sa raison; comme une vapeur noire qui le trouble, et ne lui fait oublier ce qu'il doit à son corps que parce qu'il n'est plus en état de se sentir et de se connaître lui-même; enfin, comme un esprit blessé de l'amour de la singularité, et qui sacrifie au démon de la vanité et à une complaisance insensée les sentiments les plus vifs et les penchants les plus innocents de la nature : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; et dicunt : Dæmonium habet*[1].

Et telle a été dans tous les temps, mes

[1] Matth., XI, 18.

Frères, la destinée du monde, de tourner à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avait préparés pour son salut. Car, mes Frères, ne craignons pas de le dire ici, et puisque je ne viens que pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous instruire : quelle impression font sur nous les dons de la grâce dans les serviteurs de Dieu, lorsqu'elle les conduit par ces voies rigoureuses et singulières ? Que pensez-vous, que dites-vous tous les jours des âmes qui, poussées par l'Esprit-Saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse ? Quels sentiments réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuses singularités, ces preuves éclatantes de la puissance du Seigneur et de sa miséricorde sur les hommes ? En êtes-vous touchés ? en êtes-vous seulement édifiés ? enviez-vous leur destinée? Non, mes Frères, leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de faiblesse ; leur retraite, de bizarrerie et d'humeur ; leurs larmes, de pusillanimité et de faiblesse. Tantôt, c'est une affectation et un vain désir de se distinguer, qui les pousse et qui les anime ; tantôt, c'est une ardeur de tempérament, qui croyant se livrer aux mouvements de la grâce, ne fait que suivre l'impétuosité de la nature ; tantôt c'est une raison blessée, qui ne voit plus rien au naturel, et à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ; et dicunt : Dæmonium habet.*

Que dirai-je ? que de censures ! que de réflexions, qui paraissent même avoir un air de modération et de sagesse ! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies et les libertins font tous les jours de la vertu ; — et comment respecteraient-ils les hommes, eux qui ne craignent plus de Dieu ; et de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'auteur de tous les dons et de la vertu même ? — Je parle des plus sages d'entre les mondains ; de ces hommes prudents selon le siècle, qui ne blasphèment pas contre l'Esprit-Saint, comme l'impie ; mais qui veulent juger des dons de Dieu et de la folie de la croix sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvénients ne trouvent-ils pas aux saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des justes ? On voudrait une vertu plus modérée, et qui se fît moins remarquer ; on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins qu'elle ne les encourage ; on redit sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut, mais de soutenir ce qu'on entreprend ; et que la vanité toute seule nous mène souvent à des singularités dont on fait honneur à la grâce : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens....* Vaine sagesse des enfants des hommes, est-ce à toi à t'élever contre la sagesse de Dieu, et contre les voies admirables de sa grâce et de sa miséricorde, dans la sanctification des justes ?

Et ne croyez pas, mes Frères, qu'une vertu plus adoucie et plus commune trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde, qui prêche tant la modération aux gens de bien, qui censure si fort les excès de leur piété, et qui condamne si hautement leurs singularités prétendues ; le même monde, dès que les gens de bien paraissent dans des mœurs plus communes, que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne, qu'ils se permettent certains plaisirs innocents, où la bienséance, plutôt que le goût, les conduit ; et qu'ils affectent en tout ce que la loi de Dieu ne condamne pas, de ressembler au monde, de peur de révolter le monde ; ah ! c'est alors que le monde triomphe des adoucissements de leur piété ; c'est alors qu'on insulte à cette vertu commode et aisée ; c'est alors qu'on s'applaudit en secret de trouver dans les gens de bien des penchants et des faiblesses prétendues, qui justifient les nôtres ; et qu'on se rassure dans les égarements du vice, en les opposant aux imperfections de la vertu ; c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Evangile ; que le monde devient un docteur rigide et outré ; et que, tandis qu'il se permet sans scrupule les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassements les plus innocents des justes ; c'est alors que ces dérisions si vulgaires contre l'amour-propre et la vie commode des gens de bien ne sont pas épargnées ; que la piété devient la fable et la risée des pécheurs ; et que renoncer au monde n'est plus, selon eux, que chercher avec plus de précaution et de raffinement les aises et les commodités du monde même[1].

[1] Massillon revient plusieurs fois sur cette observation qu'à la cour et parmi les grands on blâmait peu chrétiennement les

Et voilà ce que Jésus-Christ reproche aux juifs de notre Evangile, — car le monde a toujours pensé et parlé de même dans tous les temps : — « Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne buvant, et montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée et la plus austère ; et vous avez dit que c'était un esprit d'illusion et de fureur, qui le portait à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ; et dicunt : Dœmonium habet.* Le Fils de l'Homme a paru mangeant et buvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus praticable et plus commune, et se mettant à portée de tous pour les sauver tous ; et vous avez dit que c'était un homme de bonne chère ; l'ami des pécheurs et des publicains ; et qui, dans une vie commune et sensuelle, voulait jouir de la réputation de la vertu et de la sainteté, sans en souffrir les privations et les peines : *Venit Filius hominis manducans, et bibens ; et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus*[1]. Et c'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, que la sagesse de Dieu, dans la diversité des voies par où elle conduit ses serviteurs, est justifiée par les contradictions insensées du monde, et que les jugements des enfants des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fournissent tous les jours à sa justice de nouvelles armes pour les condamner et pour les confondre : *Et justificata est sapientia a filiis suis*[2] ».

Mais si la pénitence de Jean-Baptiste est condamnée du monde, ses abaissements ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes Frères, le monde qui condamne si fort l'ambition dans les gens de bien, qui les accuse si facilement d'aller toujours à leurs fins, d'être plus vifs sur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus sensibles aux honneurs et aux préférences, et de se servir même de la vertu pour y parvenir ; le monde qui est ravi d'avoir ce reproche à leur faire ; ce monde lui-même, toujours plein de contradiction, condamne l'humilité du précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paraissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, et ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jésus-Christ ; — car souvent c'est la vanité toute seule qui nous attache à la réputation de nos conducteurs ; ce n'est pas le désir qu'ils nous soient plus utiles ; — ils viennent lui représenter que ce Jésus, à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de baptiser, et que le peuple en foule court après lui : *Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptizat, et omnes veniunt ad eum*[1]. Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jésus-Christ, et semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jésus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil et méprisable.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places ; nous qui sommes si éloquents sur les voies secrètes et détournées que les gens de bien savent prendre pour parvenir ; nous qui leur faisons souvent un crime des grâces mêmes et des honneurs qu'ils fuient, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes ; nous qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition, et que sous un règne surtout où les grâces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche et la voie secrète des grâces ; nous-mêmes, mes Frères, si un juste, animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle ; s'il fait à la grandeur de la foi, et à la vérité de ses promesses, un sacrifice de sa naissance, de son nom, de ses places, de ses talents, pour méditer dans le silence et dans la retraite les merveilles du Seigneur et les années éternelles ; s'il préfère la sûreté du repos et les douceurs d'une vie sainte et privée aux dissipations de l'autorité et aux périls des prétentions et des espérances ; de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite ? En faisons-nous honneur à la religion et à la puissance de la grâce ? Hélas ! nous y trouvons de la pusillanimité et de la faiblesse ; nous appelons une vie oiseuse et obscure une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints ; nous taxons de paresse et de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroï-

esprits qui se donnaient complétement à Dieu et qui, après une vie dissipée ou mondaine, prenaient l'austère partie d'une piété sincère et sans mélange.

[1] Matth., XI, 19.

[2] *Ibid.*

[1] Jean, III, 26.

ques et les sentiments les plus nobles de la foi ; nous donnons à cette sagesse sublime d'en-haut, qui fait regarder au juste tout ce qui passe comme de la boue, les noms rampants de timidité et de petitesse d'esprit ; nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde, ces hommes dont le monde n'est pas digne ; et nous qui admirons tant la simplicité de vie, le désintéressement, la fausse sagesse d'un Socrate, et le mépris orgueilleux que les philosophes avaient pour les dignités et pour les richesses ; nous qui ne voyons pas la bassesse et la folie de ces prétendus sages de chercher pareillement la gloire et la réputation, par une ostentation de vertu, plus méprisable que le vice même ; nous-mêmes, mes Frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des sages de l'Evangile, la sainte magnanimité de leur foi ; et nous donnons à l'extravagance et à la puérilité de l'orgueil les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Evangile et à la sagesse sublime de la grâce [1]. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, et quel est son aveuglement, d'admirer tout ce qui l'avilit, et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable !

Enfin, non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde, mais son zèle même, ce zèle si sage, si éclairé, fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias et la faiblesse d'Hérode font au précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère : il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée ; plus heureux encore de mourir pour elle ! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des rois, et jusqu'au pied du trône, où elle fait rarement entendre sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent ; plus heureux encore d'avoir ajouté, par son sang, un nouvel éclat à la vérité ! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle ; plus heureux encore d'avoir par son zèle saint et généreux fourni au monde un sujet de condamnation contre lui !

Oui, mes Frères, le monde ne saurait pardonner à la vérité, parce que la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvait-elle être plus respectable, que dans celle du précurseur ? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, l'éclat de sa réputation, la grandeur de son ministère, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui paraît revivre en lui ; quel instrument pouvait choisir la sagesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité et à confondre la volupté, si la volupté pouvait rougir, et si elle ne mettait pas sa gloire dans sa confusion même et dans son ignominie ?

En effet, il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût ou du moins de respect pour la vérité. Mais la volupté en a été de tous temps la plus inexorable persécutrice ; il n'est rien de sacré pour elle ; tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse et barbare ; le sang, la nature, la religion, l'amitié, il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de lien qu'elle respecte ; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires : et tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté naturelle, de fidélité constante, de sentiments nobles et généreux ; c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode, ou qu'on la traverse.

Hérodias n'est touchée, ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée, qui le regarde comme un prophète, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'était avisée de mêler les horreurs du sang et de la mort aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend ; il condamne le scandale de sa passion et de son inceste ; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang et sa naissance, et il faut que son sang expie le crime de cette liberté, et qu'elle immole à la fureur de sa passion cette noble et sainte victime.

Oui, mes Frères, s'il était permis de mêler à la joie et à la pompe de cette auguste solennité le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur ont été dans tous les temps le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la

[1] Voir pag. 556, 2e colonne, note 1.

faiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer et le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses désirs infâmes, par des horreurs secrètes indignes de l'humanité; et trouvant, dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain le cœur le plus barbare et le plus féroce. Voilà où mène cette affreuse passion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux et si aimables.

Mais n'allons pas si loin; arrêtons-nous à la faiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits et les plus capables de vérité, d'humanité et de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du précurseur. Il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté et toute la réputation de ce prophète. Il est triste, dit l'Evangile; et c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent. Mais c'est la volupté qui le demande; et que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de faibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple et dommageable à l'Etat: en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous: en vain le public va se récrier contre cette injustice: dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à un autre Hérodias: en vain ses talents, ses services, sa probité parlent pour lui; en vain l'Etat souffrira de son éloignement; c'est la volupté qui le demande; il faut qu'il soit sacrifié; et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'Etat, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talents, que l'honneur même d'une nation rougirait de voir en place, et dont l'incapacité blesserait la bienséance publique; il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, et ne craindra point d'augmenter, par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O passion injuste et cruelle! que faudrait-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire?

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste; telle est la destinée de la vérité; toujours odieuse, parce qu'elle ne nous est jamais favorable. Les grands surtout font comme une profession publique de la haïr; parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence et de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité. Trop heureux dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connaître que pour la mépriser; et de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent[1]!

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne; n'aimons dans les hommes que la vérité, parce qu'elle seule les rend aimables. L'adulation et la duplicité sont le caractère des âmes basses et mal nées. Quiconque est capable de louer le vice, est incapable de vertu. Méprisons ceux qui nous flattent, parce qu'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprisables; ne comptons pour nos amis que les amis de la vérité; laissons-lui un libre accès auprès de nous; allons même au-devant d'elle, et cherchons-la, lors même qu'elle nous fuit et se cache. Plus nous sommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, et plus aussi nous devons lui tendre la

[1] Tout ce passage, qui contredit étrangement ce qui précède, a bien l'air d'avoir été composé dans la vieillesse de Massillon. C'est comme un épanchement secret où le cœur de l'évêque confiait au papier ce qu'il ne pouvait pas trop dire publiquement.

main, afin qu'elle se rapproche; elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, et nous l'aurons bientôt connue. Il est si grand d'aimer à se connaître soi-même! Et après l'avoir cherchée sur la terre, elle fera notre joie et notre éternelle félicité dans le ciel. Ainsi soit-il.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINTE MADELEINE.

NOTICE.

Ce sermon se trouve dans l'édition de Trévoux, au jeudi de la Passion. Nous le donnons ici en note. — Il est plein de sentiments tendres et touchants, de profondes observations morales; et le langage en est pur, noble et exquis. Il faut, au surplus, se reporter à la notice de la page 298 de ce volume. Ce discours a dû être prononcé durant le carême de 1704.

ANALYSE.

Division. — *Madeleine avait aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité, qui adoucissait tout ce qu'elle trouvait de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde. Elle aime Jésus-Christ : I. d'un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui; II. d'un amour fort et généreux, qui ne connaît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.*

Première partie. — *Madeleine aime Jésus-Christ d'un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.* La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche; et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence. Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine.

1° Le monde avait trouvé en elle un de ces cœurs tendres et faciles, que les premières impressions blessent; un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presque un écueil : et voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut. Excitée par la curiosité, elle vient entendre les paroles de grâce qui sortaient de la bouche du Sauveur, e qui portaient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur, si facile pour le monde, ne se défendit pas longtemps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son âme : les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes la surprennent et la lui rendent déjà aimable; les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice l'alarment, et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Voilà la première impression de Jésus-Christ sur cette âme; les mêmes facilités que les attraits des passions avaient trouvées en elle pour le monde, la grâce les trouve pour le salut.

2° Le monde avait trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Or, cette malheureuse prudence qui l'avait conduite dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Elle choisit les circonstances les plus favorables pour toucher Jésus-Christ, et obtenir de lui le pardon de ses fautes. Elle choisit, premièrement, la salle du festin, c'est-à-dire un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié. Secondement, le temps du repas, où les grâces s'accordent plus facilement. Troisièmement, la présence des Pharisiens, parce que Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisait à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées. Quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire, sans chercher de vaines excuses pour adoucir, du moins aux yeux de son Sauveur, l'excès de ses égarements, et se contente de se tenir à ses pieds. Cinquièmement, elle emploie pour le fléchir une humilité profonde : elle répand des parfums précieux; mais elle ne les répand que sur ses pieds, ne voulant presque pas que le Seigneur s'en aperçoive; elle ne veut attirer les regards de son libérateur que sur les misères de son âme, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine; elle avait été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien; au lieu que souvent, habiles dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de leurs passions, les femmes du monde ne savent plus par où s'y prendre, quand il faut se déclarer pour Jésus-Christ.

3° Le monde avait trouvé dans Madeleine un cœur ardent, où les passions ne savaient pas même garder de mesures ; vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ. Premièrement, la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur était entré dans la maison du pharisien, elle y court ; elle profite de la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter à ses pieds. C'est qu'en effet la promptitude est essentielle à la conversion : la grâce a des moments heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Secondement, la vivacité. Le monde avait trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi. C'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ : tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent ; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur ; et partout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente. Instruction importante ; car, si l'on n'y prend garde, les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement ; et d'un pénitent zélé on devient un tiède chrétien. Troisièmement, l'aveuglement de son amour, si j'ose ainsi m'exprimer. Car, quoique la grâce soit une lumière céleste, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion. Aussi Madeleine ne raisonne point sur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans son changement. En effet, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, ne sont jamais heureuses. La grâce, dans ses premiers mouvements surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Ce n'est pas que pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence. La raison est donnée à l'homme pour le conduire ; c'est tenter Dieu, et sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais il est certain que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce ; et que dans les premières démarches de la grâce surtout, il faut laisser quelque chose à faire à l'esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison.

Deuxième partie. — *Madeleine aime Jésus-Christ d'un amour fort et généreux qui ne connaît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.* Madeleine avait aimé le monde d'un amour de préférence ; elle lui avait sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui.

1° Sa réputation. Elle l'avait d'abord sacrifiée au monde : d'abord arrêtée sans doute par la pudeur naturelle à son sexe et par sa naissance, ensuite rassurée contre elle-même par ces maximes insensées que le monde inspire, elle ouvrit son cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain sa gloire et sa raison rougissent en secret de ses faiblesses, l'ascendant de son caractère avait pris le dessus, et tous les nouveaux objets étaient pour elle de nouvelles passions. Elle a les motifs les plus puissants de retenue, sa naissance, la tache immortelle que ses égarements allaient faire à son sang, l'exemple d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, etc. ; mais elle aime le monde, et il n'est plus rien de si cher qu'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime Jésus-Christ ; et voyez comment elle fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher Jésus-Christ dans une maison étrangère où elle n'est ni connue ni priée, et s'avoue pécheresse par cette démarche, sans écouter toutes les réflexions qui pouvaient naître dans son esprit sur son âge, sur son sexe, etc. Elle ne risquait rien, ce semble, d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples, où elle lui eût exposé en secret le triste état de son âme ; mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même ; elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où elle y avait paru ; elle entre dans la salle du festin avec une sainte impudence ; sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Chacun cherche dans sa malignité des raisons de son changement ; et dans ce déchaînement universel, elle n'est touchée que de ses crimes, et n'est occupée que de son amour. Les discours publics ne l'avaient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. Et en effet, pourquoi les passions n'ayant point craint la censure publique, la pénitence serait-elle plus timide ? Le monde est-il donc un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce que sur celles du péché ? On n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes.

2° Son repos. Madeleine avait sacrifié au monde le repos de son cœur, cette paix si chère à l'âme, et la plus sûre source de nos plaisirs. Car, s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, ô mon Dieu, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute âme qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Il n'est point d'iniquité tranquille ; et le crime est toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ : elle lui sacrifie, non la paix véritable, mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement, en renonçant à ses vices, parce que la grâce fait toujours au fond du cœur des séparations douloureuses. Premièrement, elle se fit une grande violence pour éteindre des passions, dont le caractère de son cœur la rendait si capable. Secondement, elle ne se proposa pas une conversion douce et commode, comme tant d'âmes à demi-converties. Or, à son âge, il faut bien prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre. Madeleine, attachée à la personne du Sauveur, le suit dans ses courses, et partage avec lui tous les travaux de sa vie pénitente. Ajoutez à cela les alarmes qui suivirent son tendre amour pour Jésus-Christ, et tout ce qu'elle craignait de la fureur et de la jalousie des pharisiens contre son divin Maître ; ajoutez à cela le spectacle du Calvaire ; de quel glaive de douleur son âme n'y fût-elle point percée ? C'est ainsi que, renonçant au monde, Madeleine fit un sacrifice de son corps à Jésus-Christ ; et souvent, en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille ; et on ne sort des voies difficiles du siècle que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut.

3° Ses biens. Madeleine avait sacrifié ses biens au monde ; car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine ? La passion n'est jamais avare, et tout ce qui peut aider à la satisfaire n'est jamais trop acheté. Ses biens servent aujourd'hui à sa pénitence ; elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur ; elle lui ouvre sa maison au retour de ses voyages ; elle le suit dans ses courses pour fournir à ses besoins ; et voilà le modèle de la pénitence des pécheurs. Ils ont semé pour l'iniquité ; il faut qu'ils sèment pour la justice. Cependant, souvent après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne ; et il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on a perdu pour le monde.

4° Les qualités naturelles. Madeleine avait sacrifié au monde tous les dons qu'elle avait reçus de la nature ; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ. Sa douleur n'excepte rien, et sa compensation est universelle ; son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments de justice. Elle punit le péché par le péché même, et n'imite point ces personnes qui, dans leur pénitence, veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions. Or, il doit y avoir une compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité ; et puisque l'on n'a pas été un demi-pécheur, on ne doit pas être un demi-pénitent.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Luc, VII, 47.

L'amour est le principe et le mérite de la pénitence ; et quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit-Saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint, ou l'amour-propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le déréglement de l'amour ; la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avait renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudrait pas aimer, et tous nos vices ne sont que des amours injustes. Nous ne saurions donc être de sincères pénitents qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avions injustement ravi ; autrement la pénitence ne serait ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide de tout l'homme : nous sommes justes, s'il est réglé ; s'il est déréglé, nous sommes pécheurs : et lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, si la pénitence de Madeleine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour, et si Jésus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette pécheresse, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup pleuré, parce qu'elle a répandu avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parce qu'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes Frères ? C'est que les larmes, les saintes largesses, la participation même au corps du Seigneur figurée par le baiser de ses pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne sont que comme le corps de la pénitence, c'est l'amour qui en est l'âme. Et vous pleurez en vain, si ce n'est pas l'amour lui-même qui pleure ; vous répandez en vain vos richesses, si ce n'est pas l'amour qui les répand ; vous donnez en vain le baiser de paix au Sauveur, si ce n'est pas l'amour qui le donne ; en un mot, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-mêmes, si vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes Frères, lorsque vous vous prosternez aux pieds des ministres de l'Eglise, entendre sortir de la bouche du Sauveur cette sentence favorable : *Vos péchés vous sont remis ?* aimez, dit un Père : *Absolvi vis ? ama.* Je ne vous dis pas : Changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes comme David ; frappez votre poitrine comme le publicain ; déchirez vos vêtements, et couvrez-vous de cendre et de cilice, comme le roi de Ninive ; rendez quatre fois autant que vous avez pris, et partagez avec les pauvres ce qui vous reste, comme Zachée ; renoncez à une profession funeste à votre innocence, et quittez la banque, comme Lévi. Mais je vous dis : Aimez ; l'amour vous apprendra l'art sacré de la pénitence : il ne faut plus de leçons à un cœur que l'amour instruit ; et comme il ef-

L'amour est le principe et la matière de la pénitence, et la douleur qui n'aime point du tout, est presque toujours un empressement qui rebute, ou un amour-propre qui soulève le pécheur, dit saint Augustin, lui qui doit sa conversion à la force de son amour. Il faut donc que la pénitence en soit toujours accompagnée, puisque son office propre est de relever dans l'ordre naturel ce que le péché a renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu que lorsque nous aimons ce que nous ne devons pas aimer, et notre péché ne vient que des désirs injustes que nous formons vers d'autres objets que vers notre Dieu. Nous ne saurions donc être de sincères pénitents qu'en lui rendant l'amour que nous lui avions injustement ravi par notre péché ; sans cela nous ne pouvons ni expier l'injustice du péché, ni obtenir la réconciliation du pécheur. En un mot nous sommes justes, si notre amour est bien réglé, et nous sommes pécheurs s'il est déréglé ; et c'est sur cet amour que nous devons mesurer nos vices comme nos vertus.

Ne soyons donc point surpris, mes Frères, si Madeleine, après tant d'égarements, ne revient à la pénitence que par son amour. l'Evangile ne nous fait point remarquer d'autre cause de rémission de ses fautes, et Jésus-Christ ne donne point d'autre éloge à cette femme pénitente, sinon qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.* Il ne dit pas que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup pleuré, parce qu'elle a répandu avec profusion des parfums précieux sur ses pieds dans la salle du festin, qu'elle les essuyait de ses cheveux, et qu'elle ne cessait de les baiser. Pourquoi cela ? C'est que les larmes et toutes les autres circonstances de la conversion de cette femme ne sont que des pratiques extérieures de la pénitence, c'est l'amour qui en est l'âme. Vous répandez en vain des larmes sur les pieds de Jésus-Christ, si ce n'est l'amour qui vous les fait répandre ; en vain lui offrez-vous vos biens et vos largesses, si ce n'est l'amour qui vous les fait distribuer ; en vain donnez-vous sans cesse le baiser à Jésus-Christ dans la sainte communion, si l'amour n'en est le guide et le principe ; en vain mortifiez-vous vos sens, captivez-vous votre esprit, crucifiez-vous votre chair, si vous n'avez cet amour qui seul met le prix à toutes vos actions.

Voulez-vous donc, dans ces saints jours de pénitence, prosternés aux pieds des ministres des autels, entendre sortir de la bouche du Sauveur : *Vos péchés sont remis ?* Je ne vous dis point : Baignez vos yeux de larmes comme David ; frappez votre poitrine comme le publicain ; déchirez vos vêtements, et vous couvrez de cendre et de cilice comme le roi de Ninive ; donnez quatre fois autant que vous avez pris comme Zachée ; renoncez à votre commerce et quittez la banque comme Lévi. Non, ce

face tous les vices, il apprend aussi toutes les vertus.

Voilà les instructions que nous donne l'illustre pénitente, dont l'Eglise rappelle aujourd'hui la conversion. Comme elle avait beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jésus-Christ; et l'excès de ses passions devient le modèle de sa pénitence. Or, elle avait aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité, qui adoucissait tout ce qu'elle trouvait de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ. C'est un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui : c'est ma première réflexion ; un amour fort et généreux qui ne connaît plus rien qu'elle ne lui sacrifie : c'est ma seconde réflexion. Voilà, mes Frères, toute l'histoire de sa conversion et tout le sujet de cette instruction. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche : elle ramène l'âme pécheresse à Jésus-Christ par les mêmes voies qu'elle s'en était égarée ; et sans détruire ses penchants, elle les sacrifie, et fait servir à la justice ce qui avait jusque-là servi au péché. La fureur de Saul contre les ennemis prétendus de la religion de ses pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la foi de Jésus-Christ. Un zèle aveugle en avait fait un persécuteur ; un zèle saint et ardent en fait un apôtre. La nature fournit, pour ainsi dire, le fonds à la grâce ; et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine. C'était une femme pécheresse dans la ville de Jérusalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* [1]; car souffrez, mes Frères, que je suive ici le langage le plus commun de l'Eglise, et que, sans entrer dans des discussions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde, avec la tradition des siècles, ce que la critique de ce siècle a cru devoir distinguer. C'était donc une femme pécheresse, c'est-à-dire une personne mondaine, plus occupée de ses amours que de ses misères, plus attentive à plaire qu'à édifier, plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des saints ont borné là tous ses crimes, et n'ont pas cru qu'il y eût eu du déréglement grossier dans sa conduite. Voilà néanmoins ce que l'évangéliste appelle une femme pécheresse ; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage, et il n'est pas surprenant que ce qui paraît presque inno-

[1] Luc, VII, 37.

n'est point là ce que je vous dis de faire pour obtenir la rémission de vos fautes. Mais je vous dis : Aimez comme Madeleine. L'amour, quand une fois il est dans un cœur, l'instruit plus en un moment que ne pourraient faire tous nos faibles discours ; c'est cet amour qui commence et qui achève la pénitence, et comme il a la force d'effacer tous les vices, il a aussi le pouvoir de former et de perfectionner toutes les vertus.

Voilà l'instruction que vous donne l'Evangile de la femme pénitente ; et l'excès de son amour pour les créatures devient la mesure de son amour pour son Sauveur. Elle avait aimé le monde d'un amour doux et tendre qui allégeait ses chaînes; elle l'avait aimé d'un amour de préférence jusqu'à lui sacrifier tout ce qu'elle avait : et c'est ces deux sortes d'amour qu'elle tourne vers Jésus-Christ par sa pénitence; elle a pour lui un amour tendre et ardent qui adoucit les plus grandes rigueurs de sa pénitence ; un amour fort et généreux qui le fait préférer à tout, et par lequel cette pénitente lui sacrifie tout ce qu'elle avait sacrifié pour le monde. Deux vérités importantes qui vont partager ce discours. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire la corruption de ceux qu'elle touche : elle ramène l'âme pécheresse à Jésus-Christ par les mêmes voies qui l'en avaient éloignée ; et sans détruire les pécheurs, elle les sanctifie; elle fait servir à la justice ce qui avait servi au péché. La fureur de Saul pour la religion de ses pères devient un attrait pour la religion de Jésus-Christ. Un faux zèle en avait fait un persécuteur de l'Eglise de Jésus-Christ; un zèle saint en fait un apôtre. La nature fournit le fonds à la grâce, et la main de Dieu prend de nos passions mêmes la matière de notre sanctification.

Or voilà ce qui est arrivé dans la conversion de Madeleine ; car souffrez que suivant ici le langage public sans entrer dans une discussion inutile aux mœurs, je confonde les idées communes avec ce que la critique de notre siècle a voulu distinguer dans la femme de notre Evangile. C'était une femme pécheresse dans la ville : *Mulier... in civitate peccatrix;* c'est-à-dire une femme plus occupée de ses passions que de son salut, de ses amusements que de ses misères, plus appliquée à plaire qu'à édifier, plus touchée des plaisirs que de la pénitence. La plupart des Pères ont borné là toute l'idée qu'ils nous ont donnée de Madeleine; et voilà ce que saint Luc appelle femme pécheres-e. Et ne soyez pas surpris que je paraisse suivre aujourd'hui un maître si éclairé et si savant dans le langage de Dieu.

Le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs tendres, susceptibles de toutes ses impressions, un de ces cœurs habiles dans l'art de plaire, et propres à réussir dans celui de se faire aimer, un de ces cœurs vifs, ardents et aveugles, où la passion ne saurait garder de mesure; et c'est dans la corruption de ce même cœur que la grâce trouve aussi les heureuses ressources à sa pénitence. Entrons dans le détail de ces trois circonstances de l'amour tendre de Madeleine.

En premier lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs tendres que tout entraîne, que les plaisirs gagnent, que les objets séduisent, que les conversations charment, où il se ren-

cent au siècle, soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu : *Mulier... in civitate peccatrix.*

Or, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs tendres et faciles que les premières impressions blessent ; un de ces cœurs habiles et ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire ; un de ces cœurs ardents et généreux, où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grâce trouve dans les mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa pénitence. Entrons dans le détail, et accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs faciles que les premières impressions blessent ; un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presque un écueil ; que la complaisance gagne ; que l'exemple séduit ; que les occasions changent, et à qui une circonstance de plaisir fait oublier mille désirs de pénitence. Or voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges et la nouvelle doctrine de Jésus-Christ faisaient dans Jérusalem, avait sans doute excité la curiosité de cette pécheresse ; elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui se vantait d'avoir les paroles de vie et de salut. Elle vit ce nouveau prophète ; ces traits de majesté répandus sur son visage ; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches ; cet air de pudeur et de sainteté devant qui la conscience criminelle ne pouvait soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret ; ce zèle ardent et désintéressé qui ne paraissait touché que du salut du pécheur ; cette autorité nouvelle qui instruisait avec poids et qui parlait avec dignité ; cette liberté prophétique qui ne faisait acception de personne, et qui enseignait la voie de Dieu dans la vérité : elle entendit les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, et qui portaient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas longtemps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son âme ; les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes, la surprennent et la lui rendent déjà aimable ; les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'alarment ; et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Inquiète, combattue, déjà à demi-pénitente : « Quel est cet homme, se dit-elle sans doute en secret, et quelle est cette nouvelle doctrine ? Ne serait-ce point un prophète qui connaît le secret des cœurs ? Ses regards tendres et divins m'ont mille fois démêlée dans la foule ; et comme s'il eût vu les misères secrètes de mon cœur, ou les mouvements inexplicables que ses paroles y opéraient, il a eu sur moi des attentions particulières ; il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule. Quand il conviait avec des charmes si saints les âmes qui sont lassées dans la voie de l'iniquité, et qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui ; ah ! sans doute il m'adressait le discours, et avait en vue la triste situation où je me trouve. Lorsqu'il enseignait que l'esprit impur ne peut être chassé que par le jeûne et par la prière ; je sentais qu'il voulait prescrire des remèdes à mes maux. Quand il déclarait que les pécheresses précéderaient les pharisiens dans le royaume de Dieu ; je voyais bien

contre mille désirs de péché, lorsqu'il n'y en a pas un seul de pénitence. Or voilà les moyens mêmes que la grâce emploie pour son salut.

Le bruit de la nouvelle doctrine que Jésus-Christ était venu prêcher dans Jérusalem, avait excité dans Madeleine, comme dans plusieurs autres, le désir de le venir entendre. Elle voulait voir ce nouveau maître dont les discours avaient tant de force sur les esprits et sur les cœurs. Elle ne l'eut pas plutôt vu, qu'elle y trouva ces traits de majesté qui le faisaient respecter; cette douceur qui le faisait aimer ; cet air de pudeur et de sainteté devant qui le libertinage et la corruption ne sauraient cacher leur honte ; cette bonté qui n'est touchée que de la conversion des pécheurs; cette autorité prophétique qui, sans acception de personnes, parle à tous, aux grands comme aux petits. Déjà prévenue de tant d'attraits que Jésus-Christ lui faisait entrevoir, elle entendit cette parole de salut et de force, qui portait la vie de la grâce jusque dans le fond des âmes. Alors ce cœur si propre pour le monde, si susceptible de ses impressions, ne se défendit pas longtemps contre les charmes qu'il trouvait en Jésus-Christ. Les nouvelles idées que ce prophète lui donne d'abord, le lui rendent déjà aimable ; plus elle le voit, plus elle conçoit d'estime et d'admiration pour lui ; plus elle l'entend, plus elle se propose de s'attacher à sa personne. Troublée, inquiète, combattue, à demi-pénitente, elle se dit à elle-même : « Quel est donc cet homme qui nous prêche une nouvelle doctrine avec tant de charme et de vertu ? Ne serait-ce point ici un prophète qui connaît le secret des cœurs ? Il n'a parlé que pour moi, ce me semble, dans le discours qu'il a fait, comme s'il avait connu le trouble et les impressions que ses paroles faisaient dans mon cœur ; il a eu sur moi une application particulière, et, lorsqu'il parlait de venir chercher la brebis égarée pour la ramener au bercail, il se tournait vers moi, et à mesure qu'il continuait, je sentais un nouveau feu qui m'embrasait ; lorsqu'il disait qu'il est venu donner à la terre une paix et un repos que le monde ne peut donner, sans doute qu'il voulait me faire quitter le monde pour aller à lui ; sans doute qu'il m'avait en vue lorsqu'il disait que le démon impur ne pouvait être chassé que par la prière et la pénitence;

que son dessein secret était d'encourager ma faiblesse par l'espérance du pardon. Il n'a parlé de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le salut que le Seigneur me présente, et d'écouter celui qui est plus grand que Salomon même. Toutes ses instructions avaient quelque rapport secret à mes besoins et à mes erreurs : ah! sans doute, c'est un prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées [1] ».

Voilà les premières impressions de Jésus-Christ sur cette âme : les mêmes facilités que les attraits des passions avaient trouvées en elle pour le monde, la grâce les trouve pour le salut. Ce devrait être, il est vrai, une heureuse disposition pour le ciel, que d'être né avec un cœur tendre et facile à émouvoir; et le Seigneur en vous faisant naître telle, vous qui m'écoutez, avait voulu sans doute mettre en vous une âme plus à portée de sa grâce, si j'ose le dire. Cependant c'est par là que vous périrez. Tout vous touche; rien ne vous corrige. Susceptible de sentiments de salut, susceptible d'impressions mondaines, vous vous attendrissez à un discours évangélique, et vous allez vous attendrir à un spectacle profane; vous n'êtes pas insensible aux inspirations du ciel comme tant de pécheurs endurcis; mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impressions les effacent; vous gémissez quelquefois sous le poids de vos chaînes, et vous en suivez toujours la triste destinée. Loin des plaisirs, vous voulez tout quitter; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même. Au milieu du monde et de ses amusements, vous poussez quelquefois en secret des soupirs vers le ciel, que la tristesse secrète du péché, que le dégoût lui-même vous arrache; et au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Egypte, et vous regrettez des joies dont vous venez seulement de vous séparer. Caractère dangereux pour le salut! Les âmes endurcies une fois touchées peuvent se convertir, mais vous, vous pouvez être touchée, et ne sauriez être convertie. Imitez Madeleine, et faites servir vos faiblesses mêmes à votre sanctification.

En effet, le monde, en second lieu, avait trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Car, mes chers auditeurs, jusqu'où ne va pas la fatale habileté de la passion? David a bientôt trouvé le secret de rappeler Urie, et de couvrir par cet artifice la honte de sa faiblesse. Que d'expédients ne fournit-elle pas pour sortir des embarras les plus épineux! le fils du roi de Sichem invente d'abord des moyens pour vaincre les obstacles que la différence du culte et de la religion mettait à son amour pour Dina. Que de ressources dans les occasions les plus difficiles! la perfide Dalila concilie sans peine ses égards pour Samson avec ses complaisances secrètes pour les Phi-

[1] Quel touchant langage Massillon fait tenir à Madeleine! Quel doux et tendre portrait il trace du divin pasteur! Voilà de ces beautés pleines de délicatesse, de grâce, de divine onction, propres à ce pieux orateur.

il n'a rapporté l'exemple de la reine de Saba, qui venait des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, que pour m'apprendre à venir entendre celui qui est plus grand que Salomon. Ah! sans doute c'est ici un prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées, et me faire marcher dans celles du salut ».

Voilà le commencement de la conversion de Madeleine; il fait sur son cœur les mêmes impressions que le monde y avait faites; et la même disposition que le monde avait trouvé dans ce cœur pour le péché, la grâce la trouve pour le salut. Ce devrait être là l'impression que Jésus-Christ et sa grâce devraient faire aussi sur le vôtre, pécheurs qui m'écoutez; c'est une disposition favorable pour le salut, d'être né avec un cœur tendre, et le ciel ne vous a fait naître avec une si bonne disposition qu'afin que vous soyez plus à portée des moyens qu'il vous donne de salut. Cependant, au lieu de vous en servir pour votre conversion, c'est par là même que vous périssez; tout vous paraît aimable de la part du monde, et rien ne vous touche de la part de Dieu. Susceptibles de toutes les impressions mondaines, vous vous attendrissez à un compliment; vous êtes touchés d'un spectacle; vous vous rendez à une légère protestation; vous êtes charmés de l'attrait d'une conversation; les objets vous y enchantent; tout vous y plaît. Si quelquefois vous détestez le monde par caprice, un moment après vous l'aimez par tendresse; vous gémissez sous le poids de vos chaînes; mais vous savez bien un moment après reprendre le dessus; l'amertume des plaisirs vous dégoûte; mais à peine rappellent-ils à vos sens quelque ombre de douceur, qu'ils vous retrouvent toujours les mêmes; vous poussez des soupirs que la tristesse et l'ennui de votre exil vous arrachent; mais l'idée des oignons d'Egypte ne se présentent pas plutôt à votre souvenir, que vous rentrez promptement dans ce pays malheureux. Si vous formez une résolution de vous donner à Dieu, à un moment de là le monde vous rentraîne. Ainsi vous ne pouvez presque répondre de votre cœur pour la justice, au lieu que vous en êtes sûrs pour le crime. Tout vous décourage dans la voie du salut, et rien ne vous rebute dans l'embarras du monde. Etes-vous une fois entrés dans le chemin de la vertu? vous le trouvez aimable, pendant quelques moments; mais à peine êtes-vous réveillés par quelque idée du monde, que rien ne vous paraît plus amer. Ainsi, donnant le même empire au monde qu'à Jésus-Christ, vous rendez inutiles les impressions de la grâce sur votre cœur [1]. Si donc vous voulez être changés, imitez Madeleine, et faites que cette tendresse, qui a servi à vous perdre, serve à vous ramener.

[1] Ce tableau assez étendu des âmes mondaines et à demi-chrétiennes mérite d'être remarqué dans ce texte ancien.

listins. On trompe les yeux les plus attentifs ; et Jacob trouve des idoles dans sa maison malgré toute sa vigilance. On cache sous des apparences pénibles les voies de la passion ; et le fils de David se résout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la cour la plaie véritable et honteuse qu'il porte dans l'âme. On y fait servir ceux même qui auraient intérêt de la détruire ; et l'infidèle épouse de Putiphar réussit à faire de son propre époux le vengeur de son indigne faiblesse. On la couvre sous le voile de la piété et de la religion ; et les femmes d'Israël, au temps d'Héli, sous prétexte de venir sacrifier au Seigneur, venaient participer aux déréglements sacriléges des enfants de ce pontife. Que dirai-je encore ? on va à ses fins par des routes qui semblaient mener à des fins tout opposées. En un mot, la passion est toujours ingénieuse, et des personnes, nées d'ailleurs avec un esprit borné et des talents médiocres, sont ici habiles et éclairées, dit saint Ambroise : *Ad inquirenda delectationum genera astuti sunt qui appetentes sunt voluptatum* [1].

Or, cette malheureuse prudence qui avait conduit Madeleine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Quels saints artifices n'emploie-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, et pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds ! Premièrement, elle choisit la salle d'un festin, c'est-à-dire un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié sur les outrages auxquels elle a bien voulu s'exposer pour venir à lui ; secondement, une circonstance où les grâces s'accordent plus facilement, et où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnaître sa faute ; troisièmement, des témoins tous pharisiens, c'est-à-dire durs envers les pécheurs, et devant qui Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisait à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées ; quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire ; elle n'ose se présenter à lui ; elle s'arrête derrière, dit l'Evangile : *Stans retro ;* elle se laisse tomber à ses pieds de douleur et d'accablement ; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance ; elle ne fait plus que rougir de ses égarements ; déjà elle voudrait se cacher aux yeux de tous les hommes, et ne montrer plus à Jérusalem une pécheresse qui en avait été le scandale et comme le péché public, dit un Père. Elle ne parlait point ; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout parle pour elle : *Stans retro secus pedes Jesu* [1].

Elle aurait pu trouver sans doute de vaines excuses pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égarements. Son

[1] S. Ambr. de parad. c. XII.

[1] Luc, VII, 38.

En second lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs les plus propres à plaire et à se faire aimer ; et c'est ce qui avait servi à ses égarements ; car jusqu'où ne va pas la passion fatale de l'amour profane ? Quels funestes expédients n'invente-t-elle pas pour se satisfaire ! David charmé de Bethsabée trouva bientôt le secret de rappeler Urie, et de se défaire de lui pour favoriser ses faiblesses. Le fils du roi de Sichem trouva bientôt le moyen de faire réussir son amour pour Dina. La perfide Dalila, sous le voile de sa complaisance pour Samson, lui ôte toute sa force et le livre entre les mains des Philistins ses ennemis. Rachel emporte les idoles de son père, les cache en sa présence et contente sa passion. La femme de Putiphar, irritée d'un trop sage refus, vient à bout de se venger de celui qui s'était moqué de sa passion. On est subtil et ingénieux dès qu'on désire goûter quelques plaisirs. *Astuti sunt qui appetentes sunt voluptatum*, dit un Père de l'Eglise.

Or, ce désir empressé de plaire, qui avait conduit Madeleine si avant dans l'amour du monde, devient une sainte sagesse qui la conduit dans la voie de sa pénitence. Quels sont les artifices dont elle se sert pour toucher Jésus-Christ, et obtenir le pardon de ses fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds ? Elle choisit la salle du pharisien où était Jésus-Christ, pour commencer sa conversion, c'est-à-dire qu'elle choisit la maison d'un homme où elle va se trouver exposée à la censure et à la risée publique de tous ceux qui s'y rencontrent. Elle choisit un temps où les grâces s'accordent rarement, et où les gens du monde ne veulent pas même qu'on leur en parle. Elle fait cette démarche devant des témoins tous pharisiens, c'est-à-dire devant des hommes durs pour les autres, envieux, critiques, jaloux, et devant qui, pour les confondre, Jésus-Christ est obligé de dire qu'il est venu pour donner des marques de sa bonté envers les brebis égarées. Elle entre dans cette maison du pharisien avec une confusion salutaire ; elle garde une posture humiliante, n'osant même paraître devant Jésus-Christ : *Stans retrò ;* elle se laisse tomber à ses pieds de douleur et d'accablement ; elle se tient derrière et n'ose lever les yeux vers celui en qui elle a mis toute sa confiance ; déjà elle voudrait cacher au monde une vie dont elle a honte de se souvenir, et ne montre plus à Jérusalem une pécheresse qui en a été le scandale. Elle ne parle point ; ses larmes, sa posture, son silence, ses soupirs, ses habits, sa modestie, tout parle assez pour elle.

Quel prétexte n'aurait-elle pas trouvé pour adoucir sa pénitence et ménager sa conversion avec l'estime du monde, si elle l'eût voulu ? Son rang, son âge, la délicatesse de son sexe, la licence de son siècle, le déréglement des autres femmes de la Palestine, auraient été autant de prétextes pour elle de ne pas embrasser une pénitence si rigoureuse. Cependant, elle ne s'excuse sur rien : elle laisse au Seigneur à juger

âge, sa naissance, des penchants de faiblesse nés avec elle, ses talents malheureux, le dérèglement de Jérusalem, la licence des mœurs de son siècle, l'exemple des autres femmes de la Palestine, l'ignorance où elle était de la doctrine de Jésus-Christ, autant de prétextes spécieux à une âme moins touchée. Notre sainte pécheresse laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fautes. Elle pleure, elle se tait; et voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. — Prosternée à ses pieds, ne parlant plus que par ses larmes : « Il me connaît, dit-elle en secret; il voit mes besoins et mes désirs; ma faiblesse, mes efforts impuissants, et les gémissements de mon cœur ne lui sont point inconnus : que pourrais je lui dire, qu'il ne lise lui-même au fond de mon âme, et qui puisse égaler ce que je sens? » Agitée de mille mouvements divers, elle espère, elle tremble, elle rougit, elle se rassure, elle aime, elle s'afflige; mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres; ah! ses larmes les publient assez : c'est un artifice de son amour. Un silence de confusion lui paraît plus propre à toucher son libérateur, que l'aveu le plus éloquent de ses faiblesses [1].

Enfin, elle emploie une humilité profonde; elle répand des parfums précieux, et ne veut pas presque que le Sauveur s'en aperçoive; elle ne les répand que sur ses pieds comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion; elle ne veut attirer les regards de son libérateur que sur les misères de son âme, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Sauveur comme son partage; trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir. Elle laisse à ses disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans son chaste sein, ou de répandre des parfums sur sa tête. Elle sait, dit saint Bernard, qu'il faut gémir longtemps à ses pieds, avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'Eucharistie; que la précipitation est ici périlleuse; et que comme dans l'Eglise du ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; ah! de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine; elle avait été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien : au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de conversion vous jette dans des embarras étranges. Vous ne savez plus par où vous y prendre, quand il faut se déclarer pour Jésus-Christ; c'est ici où toute votre habileté et toutes vos ressources vous abandonnent; tout vous arrête, tout vous alarme; tout est pour vous perplexité; votre esprit n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire consentir un époux à vos résolutions de pénitence; et vous avez su le faire consentir à des démarches qu'il était peut-être si fort inté-

[1] Que tous ces tableaux de l'amour et de la pénitence de Madeleine sont admirables de vérité et de sentiment! Le cœur de Massillon, par où il est vraiment incomparable parmi les plus grands prédicateurs, s'y révèle tout entier. On conçoit qu'un directeur si pénétré, qu'un orateur si profondément ému, devait attirer les âmes à lui et ravir les consciences.

lui seul de la nature de ses fautes; elle ne les grossit, ni ne les diminue. Elle pleure; elle se tait. Prosternée à ses pieds, elle se dit à elle-même : « Me voici devant mon Sauveur et mon Juge; il connaît mes faiblesses et mes sentiments; mes désirs et mes gémissements ne peuvent lui être inconnus : que pourrais-je lui dire qu'il ignore? Ne voit-il pas ce que je sens dans le fond de mon cœur, et mes désordres ne lui sont-ils pas présents aussi bien que mes bonnes résolutions? » En cette disposition agitée de mille pensées de frayeur et d'amour, elle tremble, elle rougit, elle s'afflige; mais elle se tait. Elle ne représente point ses faiblesses; ses larmes les publient assez : elle en répand une assez grande abondance pour laver ses désordres et arroser les pieds de son Sauveur.

Voilà les artifices de l'amour tendre de Madeleine. Comme elle avait été prudente pour le mal, elle est prudente pour le bien; au lieu que vous, femmes du monde, qui avez tant fait dans la recherche de vos plaisirs, ne voulez rien faire pour la recherche de la grâce. Vous osiez tout pour ce qui pouvait contenter vos passions, et une seule démarche pour votre conversion vous jette dans l'abattement! Hardies dans l'état du péché, vous vous mettiez au-dessus de tout ce qu'on en pouvait dire; timides et lâches pour votre conversion, vous n'osez en faire le moindre pas sans rougir. C'est ici où votre habileté devrait paraître, et vous y paraissez toutes stupides [1]. Votre esprit, si habile à tromper les hommes sur vos désordres, semble tout ignorer dans l'ouvrage de votre pénitence. Votre cœur, ce guide si savant qui vous conduisait dans tout ce qui convenait à votre vie mondaine, ne vous conduit plus dans l'amour de la

[1] Il est évident qu'ici l'éditeur de Trévoux avait une mauvaise copie. Massillon n'a pas dû parler ainsi aux grandes dames qui l'écoutaient. Certainement il a dû dire, comme dans le texte de 1745 : « *Votre esprit* n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout ».

ressé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amusements innocents qui vous soutiennent ; et vous en inventiez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui et vos dégoûts. Vous hésitez comment vous pourrez éloigner de vous certaines personnes si funestes à vos nouveaux desseins de vertu ; et vous étiez si habile autrefois à vous défaire de celles que la sagesse et la piété rendaient importunes à vos plaisirs. En un mot, vos passions étaient fécondes en ressources ; votre pénitence succombe aux plus légers obstacles. D'où vient cela ? ah ! c'est le cœur qui fournit les expédients, et le vôtre n'est pas bien touché ; c'est l'amour qui rend habile, et vous n'aimez pas. La grâce est toujours moins ingénieuse en vous que la passion, parce que votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égarement, et que, différentes de Madeleine, vous n'aimez pas Jésus-Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi, en troisième lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un cœur ardent où les passions ne savaient pas même garder de mesures ; c'est-à-dire prompt et pour qui un plaisir différé était un supplice, extrême dans ses joies, comme dans ses chagrins, aveugle qui ne connaissait ni périls ni obstacles, et qui croyait facile tout ce qui pouvait servir à sa passion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ ? A peine eut-elle appris, dit l'Evangile, que le Sauveur était entré dans la maison du pharisien : *Ut cognovit* [1] (elle vint le trouver [2]). Remarquez ici, premièrement, la promptitude de son amour : la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter aux pieds du Sauveur, elle en profite ; elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grâce et la passion ; elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre temps cette première démarche : sa jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux et moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah ! bien loin de vouloir reculer encore, et de renvoyer au soir de sa vie, elle voudrait pouvoir renaître pour recommencer à aimer son Seigneur en commençant à vivre. Sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard ; ce qui lui reste de vie, ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensés. Elle sent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, et elle veut regagner les jours d'indifférence par un saint empressement de tendresse : *Ut cognovit*.

En effet, mes chers auditeurs, la promptitude est essentielle à la conversion. La grâce a des moments heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances, ne ramènent plus. Ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, voulut aller en-

[1] Luc, VII, 37.

[2] Il faut certainement ajouter ici les mots : *elle vint le trouver*, du texte de Trévoux, mots oubliés par tous les autres éditeurs.

vertu. Vous êtes en peine comment réduire votre esprit à toutes les pratiques de la pénitence, et vous aviez si bien trouvé le secret de le faire condescendre à tout ce qu'il y avait de plus dégoûtant dans le crime. Vous ne savez comment rompre ces liaisons criminelles, écarter ces objets qui ont séduit votre innocence, bannir de votre cœur et même éloigner de vos yeux tout ce qui peut nuire à votre conversion, et vous étiez cependant si adroites pour éloigner toutes les occasions, toutes les personnes, toutes les liaisons qui étaient nuisibles à vos plaisirs ? D'où vient cela, mesdames ? Ah ! c'est le crime qui vous fournissait tous ces expédients ; et si vous n'en trouvez plus au commencement de votre conversion, c'est que vous ne suivez point les mouvements de la charité, toujours plus ingénieuse que la cupidité, et que différentes de Madeleine, vous n'aimez point Jésus-Christ dans votre conversion, comme vous aimiez le monde dans le temps de vos désordres.

En troisième lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs ardents, où la passion ne saurait garder de mesures ; c'est-à-dire un cœur vif, toujours extrême dans la joie comme dans le chagrin, entreprenant et aveugle, à qui tout ce qui sert à favoriser les passions, paraissait facile.

Or, voulez-vous voir les mêmes traits de ce cœur dans son amour pour Jésus-Christ ? Apprenez comment elle l'aime. Il est dit dans l'Evangile que dès qu'elle connut qu'il était dans la maison du pharisien, elle vint le trouver : *Ut cognovit*. Remarquez ici la promptitude de son amour : à la première occasion qu'elle trouve de quitter le monde et d'aller à son Sauveur, elle ne la manque pas ; elle y court sans aucun délai, elle ne balance point. Dès qu'elle apprend où il est, elle va se jeter à ses pieds ; elle n'est point ingénieuse, comme tant de femmes du monde, à trouver des prétextes pour différer encore sa conversion ; elle ne s'en repose point sur sa jeunesse, et ne remet point sa pénitence à un âge plus avancé. On n'aime pas comme il faut quand on diffère de donner des marques de son amour. Elle voudrait avoir connu son Sauveur et s'être attachée à lui, en commençant à vivre. Toute sa douleur est de l'avoir connu trop tard ; elle croit que ce qui lui reste de vie n'est pas capable de la dédommager du temps qu'elle a passé sans l'aimer. Elle sent qu'on ne saurait trop tôt aimer ce qu'on doit aimer toujours, parce qu'il est toujours aimable.

En effet, la grâce a des moments heureux que ni le temps, ni les mêmes circonstances ne rappellent jamais, quand une fois on les a laissés passer. Ce jeune homme de l'Evangile, qui contre l'inspiration du Seigneur alla ensevelir son père, ne revint plus à Jésus-Christ qu'il avait quitté, et se rendit indigne d'être admis au nombre de ses disciples comme auparavant. L'Es-

sevelir son père avant que de le suivre, manqua son moment; et nous ne lisons pas qu'il revint ensuite se mette au nombre de ses disciples. L'Esprit de Dieu est cet Esprit dont parle le prophète, qui va et qui ne revient plus; et tout dépend de savoir entendre sa voix, et de l'arrêter dans notre cœur lorsqu'il y passe et qu'il nous visite. Un désir de pénitence renvoyé est presque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Madeleine.

Remarquez-en, secondement, la vivacité. Le monde avait trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ. Tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur; le dernier jour de sa pénitence ressemblera à la première démarche de sa conversion. Partout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente. Tantôt nous la verrons prosternée aux pieds du Sauveur, s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe, plutôt que de perdre un instant de vue le libérateur qu'elle aime. Tantôt transportée d'amour pour lui, elle courra à son tombeau avant tous les disciples, et les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du pharisien. Tantôt en le rencontrant sous une forme étrangère : « Si vous l'avez enlevé, lui dira-t-elle, dites-le moi et je l'emporterai »; on ne sait quel est celui qu'elle redemande; elle ne pense pas même à le nommer; son cœur en est si plein, qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu sustulisti eum, dicito mihi* [1]*;* elle ajoute qu'elle l'emportera; une fille faible, accablée de tristesse, seule, elle se persuade qu'elle aura assez de force pour emporter le corps mort de son Sauveur : *Et ego eum tollam* [2]; son amour croit tout possible. Tantôt enfin, l'ayant reconnu elle ne sera plus maîtresse de son cœur; elle courra à lui avec un saint transport; elle voudra encore embrasser ses pieds sacrés si heureux pour elle, et qui furent les premiers confidents de sa douleur et les premiers asiles de sa pénitence. Partout elle soutiendra ce caractère de ferveur et de vivacité qui commence sa conversion, et la durée de sa carrière ne la verra jamais ni ralentie ni moins fidèle.

Instruction importante, mes chers auditeurs! Les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement. On se repose après les premières démarches, comme si l'on était déjà arrivé au bout de sa course; on se relâche sur mille pratiques saintes que la vivacité de la douleur avait d'abord inspirées. D'un pénitent zélé on devient un tiède chrétien; nos péchés une fois pleurés ne nous paraissent plus dignes de nos larmes; et l'on trouve souvent, dans la tiédeur de la pénitence, l'écueil qu'on avait

[1] Jean, XX, 15.
[2] *Ibid.*

prit de Dieu souffle où il veut, et quand il veut, et tout dépend de se rendre attentif à entendre sa voix, et à y répondre quand on l'a entendue. Lorsqu'il vous visite, vous devez le recevoir favorablement; une grâce de conversion rejetée, un mouvement de pénitence repoussé, est peut-être la seule cause que vous ne vous repentirez plus, que jamais vous ne vous convertirez. Voilà le premier caractère de l'amour ardent de Madeleine, la promptitude avec laquelle elle embrasse sa conversion.

Le second est sa vivacité. Le monde avait trouvé en elle un de ces cœurs vifs qui ne gardent point de mesure dans leurs démarches, et c'est aussi cette vivacité d'amour que Jésus-Christ trouve en elle. Tout ce qu'on peut sacrifier pour un objet aimé, elle le sacrifie; elle ressent tout ce que la douleur de l'avoir offensé a de plus profond et de plus rigoureux. Comme une amante vive et forte, elle entreprend tout, elle souffre tout, elle s'expose à tout pour plaire à son divin Sauveur. Mille fois prosternée à ses pieds, elle lui proteste qu'elle aimerait mieux mourir que de passer un seul moment de sa vie sans l'aimer. Cet amour franchit les bornes de la mort même, elle court à son tombeau avant les disciples, et les larmes qu'elle y répand, sont si abondantes qu'elle tombe en défaillance. Lui parlant à lui-même sous une forme étrangère, elle lui dit : « Où avez-vous donc mis mon Sauveur? Si vous l'avez enlevé, dites-le-moi, et je l'emporterai ». Elle ne pense pas à ce qu'elle dit, tant elle est transportée d'amour pour celui qu'elle cherche. Une fille seule, accablée de douleur, faible de sa nature, et plus encore par la rigueur de sa pénitence, dit qu'elle emportera le corps de Jésus-Christ; y pense-t-elle? Ah! tout paraît facile à un cœur qui aime véritablement. Enfin elle court à Jérusalem porter la nouvelle de la résurrection de son Maître, et voudrait enchérir sur les soins et la vigilance des autres disciples de Jésus-Christ, qui furent les premiers témoins de ses crimes et les premiers confidents de sa pénitence [1].

Ce n'est pas tout. Son amour fut encore constant, et le siècle qui l'avait vue si attachée à ses plaisirs, ne l'a jamais trouvée ni moins convertie, ni moins fidèle. Les conversions deviennent presque toujours inutiles ou du moins très-altérées par le relâchement. On est fervent pendant quelque temps, et quand on se croit arrivé au bout de la course, on se relâche d'ordinaire. De pénitent zélé on devient chrétien tiède. Des péchés une fois pleurés ne vous paraissent plus dignes de vos

[1] Cette belle et touchante description de l'amour de Madeleine n'est pas moins admirable dans cette rapide et première esquisse que dans la gravure définitive si soigneusement retouchée.

cru éviter en sortant du déréglement du vice.

Enfin, à la vivacité constante de notre heureuse pécheresse ajoutez-y encore l'aveuglement de son amour, pour ainsi dire. Car quoique la grâce soit une lumière céleste qui éclaire l'esprit en même temps qu'elle échauffe la volonté, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion, et qu'ainsi la charité a ses saintes erreurs comme la cupidité a les siennes.

En effet, mes Frères, que de difficultés Madeleine n'aurait-elle pas pu prévoir dans son changement! Tant de liaisons à rompre, tant d'occasions à éviter, tant de commerces à fuir; difficultés du côté de l'âge, du côté des penchants, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle allait embrasser; que de réflexions devaient naître dans son esprit, si son cœur lui eût permis d'en faire! Mais le saint amour ne raisonne pas. Que ne pouvait-elle pas se dire à elle-même? « Que vais-je faire? Je m'expose sans savoir si je serai écoutée. A la vérité ce prophète assure qu'il n'est venu que pour les pécheurs; mais une pécheresse, telle que je suis, peut-elle se promettre un accueil favorable? Ne pourra-t-on pas croire que ma douleur n'est pas sincère, et que c'est ici quelque secret dépit qui n'aura point de suites? Est-ce bien prendre son temps que d'aller troubler par des larmes la joie d'un festin? D'ailleurs, suis-je bien sûre même si mon changement ne sera pas une douleur passagère, une vivacité d'un instant; et si après avoir fait une démarche d'éclat j'en pourrai soutenir les suites? »

Que ne dites-vous pas tous les jours à vous-même, âme infidèle, dans des circonstances bien plus favorables au salut que ne l'est celle où se trouve aujourd'hui Madeleine? Elle pouvait du moins se faire un prétexte de son âge; et vous, déjà sur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut se passer du monde. Les empressements qu'on y avait pour elle auraient pu l'arrêter; et mille désagréments ne sauraient en détacher votre cœur. La singularité de sa démarche dans Jérusalem, où peut-être seule et la première elle s'allait déclarer pour Jésus-Christ, aurait pu former encore un nouvel obstacle; et vous, environnée de saints exemples et de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du salut, vous n'oseriez vous déclarer pour la piété; tout vous paraît des obstacles; vous voulez tout peser, tout examiner avant que de faire le premier pas, et vous n'avez jamais pris assez de mesures.

Ah! mes chers auditeurs, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi-touché, elles ne sont jamais heureuses. La grâce dans ses premiers mouvements surtout a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par là

larmes; et quand on a fait quelques démarches de pénitence, on croit en avoir assez fait.

Enfin, à la vivacité et à la constance de son amour, Madeleine ajoute encore l'aveuglement de ce même amour. En effet, pour que l'amour soit parfait, il faut qu'il soit aveugle; car, quoique la grâce soit une lumière qui éclaire le pécheur qu'elle veut convertir, on peut dire cependant que le raisonnement est opposé aux premières démarches de la conversion; qu'ainsi la charité a ses erreurs, comme la cupidité a les siennes. Cette femme pécheresse ne pouvait-elle pas prévoir, dans son nouveau changement de vie, tant d'occasions de dégoût et de découragement, tant de difficultés dans sa pénitence, difficultés du côté de l'âge qui semblait lui permettre la joie et le plaisir, du côté du penchant qui l'entraînait vers les créatures, du côté des maximes qu'elle allait embrasser? Quelles réflexions n'aurait-elle pas pu faire sur tous ces obstacles; et quel effet auraient pu produire ces sortes de réflexions? « Que sais-je, pouvait-elle dire en elle-même, si je pourrai soutenir le parti que j'embrasse? Que sais-je même, si en me présentant à Jésus-Christ, je serai contente de ma démarche? A la vérité, ce prophète nouveau dit qu'il n'est venu que pour chercher les brebis égarées, et recevoir celles qui viennent à lui; mais dans les circonstances où je vais le trouver, ne croira-t-il pas que mon retour n'est point sincère? Est-ce là un temps d'aller troubler la fête du festin? D'ailleurs, suis-je bien sûre que je tiendrai ce que je vais lui promettre? Et après une démarche d'éclat comme celle que je vais faire, puis-je répondre que je ne retournerai pas à mes premiers désordres? »

Mais son amour aveugle ne raisonne point. Que ne vous dites-vous pas à vous-mêmes, âmes infidèles, après quelques bonnes résolutions, quelques salutaires pensées de conversion? Quelles réflexions ne faites-vous pas sur les difficultés qui vous attendent? Son âge pouvait lui fournir un vain prétexte pour ne pas embrasser sitôt toutes ces austérités; cependant elle n'y pense seulement pas; et vous, qui êtes sur le retour, vous ne pouvez comprendre, dites-vous tous les jours, comment à votre âge on peut se passer du monde. Elle n'y avait que des agréments; tout lui riait, tout lui applaudissait; et vous, que mille disgrâces, que mille peines, que mille chagrins devraient en détacher, vous ne sauriez vous résoudre à le quitter. La seule démarche qu'elle soit obligée de faire dans cette salle du festin, où elle alla se présenter à Jésus-Christ, aurait dû former un obstacle à sa conversion, et l'obliger de la remettre à un autre temps; cependant elle ne s'en rebute point; et vous, après tant d'occasions favorables, où les trésors de la grâce se présentent à vous, vous ne sauriez vous résoudre à faire le moindre effort. Vous voulez tout peser, tout examiner; vous n'avez jamais assez pris de mesures quand il faut en venir là.

Je ne veux pourtant pas dire par là qu'on doive tellement s'abandonner au premier mouvement de la grâce, qu'il ne faille pas garder un peu de prudence pour opposer à cette

que pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence, et négliger tous les moyens humains nécessaires pour aplanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sais que la raison est donnée à l'homme pour le conduire ; et que c'est tenter Dieu et sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce ; je veux dire que dans les premières démarches de la pénitence surtout, ah! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressources, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison ; je veux dire que lorsqu'on laisse à l'amour-propre le loisir des réflexions, la grâce y perd toujours quelque chose, et quelquefois on perd la grâce soi-même. Matthieu au premier ordre qu'il reçoit de Jésus-Christ quitte son bureau, et ne pense pas même à rendre compte de son administration, ni à justifier devant ses maîtres une retraite si prompte et si suspecte dans les personnes de son emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit, ne semblât lui promettre que des soins inutiles de ce nouvel effort; il n'a que la parole du Sauveur pour garant de son entreprise, et le succès répond à sa confiance : *In verbo tuo laxabo rete* [1]. Au contraire, il enfonce sous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il se trouve, et Jésus-Christ l'abandonne dès qu'il commence à raisonner et à se défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même? Pourquoi vous inquiétez-vous tant sur les suites de votre pénitence, comme sur des voies amères et tristes, qui vont d'abord vous lasser? Pourquoi n'osez-vous vous déclarer pour Jésus-Christ par la crainte toute seule de ne pouvoir soutenir une démarche d'éclat? Le Seigneur, qui a déjà commencé son ouvrage en vous, ne sera-t-il pas assez puissant pour le continuer? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne saura-t-il vous soutenir, quand vous serez devenu juste? S'il a su vous tirer du bourbier, refusera-t-il de vous donner la main lorsque vous commencerez à marcher dans la voie du salut? S'il vous a cherché lorsque vous étiez si loin de lui, et que comme une brebis égarée vous erriez dans les pâturages étrangers; ah! ne saura-t-il pas vous retenir quand vous serez retrouvée, et qu'il vous aura ramenée au bercail? Vous êtes faible, dites-vous ; mais ne vous connaît-il pas; et vos mœurs passées ne l'ont-elles pas mieux instruit que tout autre de votre faiblesse? Reposez-vous-en sur ses soins et sur la connaissance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant, et vous craignez tout de votre inconstance ; ah ! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuste amour que vous avez eu si longtemps pour elles; et vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit sur votre cœur? Vos inconstances passées ne venaient que de la fausseté et de l'insuffisance des biens que vous aimiez; ne pouvant vous satisfaire, ils ne pouvaient vous fixer ; mais Dieu seul remplira tous vos besoins, et vous ne souhaiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il est doux d'être à lui.

Oui, mes Frères, la foi d'une âme véritablement touchée est une foi généreuse. Les montagnes mêmes ne l'arrêtent pas; elle se promet de les transporter comme des grains de

[1] Luc, v, 5.

fausse confiance du pécheur, qui s'imagine que c'est à Dieu seul à faire tout l'ouvrage de sa conversion. Je sais que c'est faire tort à Dieu de ne pas consulter les ministres qu'il a mis lui-même ici-bas en sa place pour aider les pécheurs à se convertir; mais ce que je sais aussi, c'est que trop de circonspection arrête toujours la conversion. C'est qu'il faut condescendre à l'Esprit-Saint qui vous pousse, ne point vous en rapporter à vous-même, vous en remettre à Jésus-Christ, et avoir plus de confiance que de raison lorsqu'on commence à se convertir, persuadé que quand on réfléchit, qu'on délibère, la grâce y perd toujours quelque chose. Dès que Jésus-Christ parle à Matthieu, il quitte son bureau et ne pense ni à la difficulté qu'il y aurait de le suivre, ni aux douceurs de l'emploi qu'il avait à quitter ; et Pierre jette ses filets et abandonne sa barque, dès que le Sauveur l'appelle, au lieu qu'il enfonce sous les eaux, dès qu'il commence à raisonner.

Il en est de même de vous, mes Frères, dès que vous raisonnez sur votre conversion, vous êtes près de faire naufrage. Eh! quoi donc? Craignez-vous que celui qui vous appelle, ne puisse vous soutenir lorsque vous serez fidèles à sa vocation? S'il a pu vous retirer de l'ordure lorsque vous y étiez enfoncés par vos crimes, refusera-t-il de vous conduire lorsque vous serez dans les voies pures du salut? S'il a pu vous aller chercher et vous apporter sur ses épaules lorsque vous paissiez dans des pâturages étrangers, ne veillera-t-il pas à votre garde lorsque vous serez renfermés dans le bercail? Mais vous crai-

sable; et quand on aime vivement, ou l'on ne voit plus d'obstacles, ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de salut. Ainsi, Madeleine eut pour Jésus-Christ la même vivacité qu'elle avait eue pour le monde. Mais l'amour de préférence fut encore égal; et tout ce qu'elle avait sacrifié au monde dans ses déréglements, elle le sacrifie à Jésus-Christ dans sa pénitence.

DEUXIÈME PARTIE.

J'appelle, avec saint Augustin, amour de préférence, ce poids dominant de notre âme, qui rappelle à lui tous nos moindres penchants; cet amour qui prévaut sur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui règle nos jugements, qui devient le principe de toutes nos actions; cet amour, comme dit saint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril alarmer, nulle espérance corrompre, à l'épreuve de la faim et de la nudité, plus fort que la mort même; en un mot, l'amour de préférence est celui sur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, et auquel on est toujours près de tout sacrifier. Ce n'est pas tant ici une affaire de goût et de sentiment, qu'un état de l'âme qui se manifeste dans les occasions, et qui sans balancer se déclare toujours pour l'objet auquel son amour a donné la préférence. Or, mes Frères, c'est ainsi que Madeleine avait aimé le monde; elle lui avait sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles; c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui. Suivons l'histoire de sa pénitence; et renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.

En premier lieu, Madeleine avait sacrifié au monde sa réputation. Son sexe et sa naissance la défendirent sans doute d'abord contre la honte des passions; et l'on peut croire qu'elle opposa la barrière de la pudeur et de la fierté aux premiers orages qu'elle sentit s'élever dans son cœur. Mais lorsqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du serpent, qu'elle se fut rassurée contre elle-même, qu'elle eut pu justifier sa propre faiblesse et se dire en secret ces maximes insensées que le monde inspire: que ce n'était pas un crime d'être touchée du mérite, que ces rapports secrets qui forment les passions ne sont pas libres, et que nous en trouvons la destinée dans nos cœurs, qu'il est des liens si purs et si innocents que la plus austère pudeur ne saurait en rougir, et qu'après tout il est un âge où l'on peut être aimée: ah! dès lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver; tous les

gnez tant de vous tromper, dites-vous, et qu'étant d'un caractère changeant comme vous êtes, vous ne retourniez dans vos premières voies après vous être convertis. Quoi donc! si la créature avait bien eu la force de fixer votre cœur pour elle, votre Dieu ne pourra-t-il l'avoir de le fixer dans ses voies? Ah! l'inconstance de votre cœur ne venait que de la vanité des biens de la terre qui ne pouvaient vous contenter ni vous rendre heureux; mais quand une fois vous posséderez votre Dieu, après lequel il ne reste plus rien à souhaiter, votre cœur se fixera, et vous ne désirerez plus rien des choses du monde, quand vous aurez goûté combien il est doux.

C'est ainsi que Madeleine aima son Sauveur d'un amour tendre qui adoucit les plus grandes rigueurs de sa pénitence. Mais elle l'aima encore d'un amour de préférence par lequel tout ce qu'elle avait sacrifié au monde par ses égarements, elle le sacrifia à Jésus-Christ dans sa pénitence. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

J'appelle, avec saint Augustin, amour de préférence, ce poids dominant de notre âme qui rapporte à lui tous nos moindres penchants, cet amour qui prévaut sur tous nos autres amours, qui est la règle de nos jugements, le principe de toutes nos actions, cet amour que nulle tristesse ne peut affaiblir, que nulle affliction ne peut éteindre, que nul péril ne peut ébranler, cet amour à l'épreuve de la faim et de la nudité, qui défie toutes les créatures, plus fort que la mort même, cet amour enfin qui l'emporte sur l'enfer et toutes ses puissances. Ce n'est pas ici, mes Frères, un état de pur sentiment dont je vous parle, c'est un état de pénitence et de larmes qui se déclare sans balancer pour le parti auquel son cœur donne la préférence. Or, c'est de cet amour que Madeleine aimait le monde, et qu'elle aime Jésus-Christ dans sa conversion; elle avait sacrifié au monde sa réputation, le repos de son cœur, ses biens et ses qualités naturelles; et sitôt qu'elle aime Jésus-Christ, elle lui sacrifie toutes ces choses, réputation, repos, biens de la fortune et avantages de la nature. Suivons ces circonstances toutes marquées dans l'Evangile de ce jour.

En premier lieu, Madeleine avait sacrifié sa réputation au monde. Sa pudeur et sa naissance la défendirent d'abord contre les premiers mouvements de sa passion, et il est à croire qu'aux premiers traits qui la frappèrent, elle opposa la barrière de sa pudeur et de sa fierté. Mais lorsqu'elle eut prêté l'oreille au serpent, et consulté sa propre sagesse, lorsqu'elle se fut dit à elle-même en secret ce que tant d'autres personnes se disent encore tous les jours: que ce n'est point un crime de se faire une honnête société dans le monde, qu'on peut être sage, sans être sauvage, qu'on a là-dessus l'usage des personnes de son sexe, qu'il est des liens si innocents que la plus délicate pudeur n'en reçoit pas la moindre atteinte, et qu'un commerce d'amitié n'est pas défendu. Ah! sitôt qu'elle se fut dit à elle-même ces raisons, dès lors son cœur fut ouvert à tous les traits de la passion. En vain sa pudeur rougissait de sa faiblesse, l'ascendant de son cœur avait déjà pris le dessus, et tout ce qui pouvait plaire pouvait la toucher.

Que pouvait-elle s'attendre qu'on dirait de sa conduite? Née avec de bonnes qualités, et sortie d'une maison qui la distinguait dans le monde, ne devait-elle pas, plus qu'une autre, penser à conserver sa gloire et sa réputation? La honte que ses égarements allaient répandre sur toute sa famille, le mépris et les railleries qu'on ferait d'elle, les mauvais exemples

nouveaux objets furent pour elle de nouvelles passions; sa gloire et sa raison rougissaient en vain en secret de ses faiblesses; l'ascendant de son caractère avait déjà pris le dessus; son cœur ne savait plus vaincre, et tout ce qui pouvait plaire pouvait l'engager.

Que n'aurait-elle pas dû se dire à elle-même sur le scandale de sa conduite, si la passion écoutait la raison! Née avec un nom et sortie d'une maison qui la distinguait dans son peuple, n'était-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire? La tâche immortelle que ses égarements allaient faire à son sang, la honte qui en retomberait sur ses proches, les exemples et les avis sages d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, et le long repentir qu'elle se préparait dans une vieillesse triste et déshonorée; enfin, l'éclat que ses passions allaient faire dans Jérusalem, le séjour du roi Hérode, d'un préfet romain, des plus illustres maisons de la Palestine, et d'où le bruit de ses emportements ne manquerait pas de se répandre dans tout le reste de la Judée; que de motifs puissants de retenue! et que de réflexions à faire, si la passion en faisait quelquefois! Mais Madeleine aimait le monde, et il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu, s'était effacée; cette fierté qui vient de la naissance, s'était changée en faiblesse; cette pudeur attachée au sexe, avait dégénéré en effronterie. Ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris même de ses amants insensés à qui elle avait pu plaire, mais dont elle n'avait pu réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable; tout cela ne la touchait plus. Elle paraissait avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'était connue que par ses misères; et, comme cette femme de l'Apocalypse, elle portait écrit sur son front le nom de *mystère;* c'est-à-dire elle ne faisait plus un secret de ses passions, et ne prenait plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus. Il n'est que les commencements qui soient timides, et plus la nature avait formé votre âme modeste et chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or, voyons comme dans sa pénitence Madeleine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jésus-Christ. Sur le point d'éclater, et de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère, que de réflexions pouvaient encore ici naître dans son esprit! Une personne de son âge et de son sexe aller comme une insensée dans un lieu où elle n'est ni connue ni priée; s'aller avouer pécheresse devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche allait paraître avoir d'extraordinaire! Au fond, que risquait-elle d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples; et là, en secret et à la faveur des ténèbres de la nuit, comme Nicodème, lui exposer le triste état de son âme, et écouter les paroles du salut qui sortiraient de sa bouche? Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Ah! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même; elle ne prend pas de mesures pour adoucir aux yeux du public la surprise de son changement, et le préparer peu à peu, et comme par des essais de conversion, à l'éclat d'une retraite. Blessée d'amour, comme l'Epouse, elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où jusque-là elle y avait paru.

qu'elle donnerait, les chutes mêmes fâcheuses dont les personnes de son sexe ressentent souvent toute la confusion et l'amertume, et dont elles ont tout le temps de se repentir dans une vieillesse triste et déshonorée; enfin le bruit et le scandale qu'elle allait faire dans toute la Palestine, que de puissants motifs de retenue! Mais Madeleine n'y fait point d'attention, elle aimait le monde, et dès là il n'est plus rien qu'elle ne sacrifie à cet amour; ni cette fierté qui vient de la naissance, ni cette pudeur qui fait l'ornement du sexe, ne sont épargnées dans ce sacrifice. Rien ne peut la retenir, ni les railleries des mondains, ni les infidélités de ses amants insensés à qui elle veut plaire; mais de qui elle ne peut jamais se faire estimer; car il n'y a que la vertu qui soit estimable; rien ne peut lui faire honte; et comme cette femme prostituée de l'Apocalypse, elle portait sur son front le nom de *mystère*, c'est-à-dire qu'elle avait levé le voile, et qu'on ne la connaissait plus qu'au caractère de sa folle passion. Quand la passion est arrivée à un certain point, elle ne rougit plus de rien, et plus la nature avait pris soin de former une créature modeste, retenue, plus vous la voyez déréglée, portée pour le luxe, les parures et les ornements mondains, dès qu'elle a secoué le joug de la pudeur.

Voilà ce que Madeleine avait sacrifié au monde, sa réputation, et c'est aussi ce qu'elle sacrifie d'abord à Jésus-Christ. Car aller chercher, dans la salle d'un festin et dans le temps d'un repas, ce nouveau prophète qu'elle pouvait voir en plusieurs autres endroits; une personne de son âge, de son sexe, de son rang, entrer hardiment dans une compagnie où elle n'était ni invitée, ni priée; paraître tout à coup devant tant de conviés qui la connaissaient pour une femme de mauvaise

Triste, éplorée, fondant en larmes; elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau spectacle assemble autour d'elle ; elle n'est occupée qu'à chercher son bien-aimé, et n'a plus d'yeux pour le reste du monde ; elle entre dans la salle du festin ; elle s'avance avec une sainte impudence. Sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Déjà toute la Palestine ne s'entretient plus que de son changement ; on en cherche les raisons dans quelque secret dépit, dans une passion méprisée, dans une inconstance et une légèreté de naturel, dans des vues peut-être encore plus cachées et moins sincères. Chacun trouve des conjectures pour justifier la malignité de ses jugements ; car c'est ainsi que le monde, ô mon Dieu ! juge toujours humainement de vos œuvres. Les prêtres et les docteurs eux-mêmes jaloux et de son attachement pour le Sauveur, et de ce que ce n'était pas par leur ministère qu'elle avait renoncé au monde, traitent sa conversion d'hypocrisie ; et au lieu de louer sa piété, ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Madeleine, dans un déchaînement si universel, n'est touchée que de ses crimes, n'est occupée que de son amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu, ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avaient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grâce ! ô héroïque magnanimité de l'âme juste ! Et pourquoi, mes chers auditeurs, vous que la crainte des jugements humains retient encore dans la souillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jésus-Christ, comme Madeleine, ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde ? Vos passions n'ont point craint la censure publique ; et votre pénitence serait plus timide ? Vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut ? Vous regardiez comme des esprits faibles ceux qui se scandalisaient de vos désordres ; et vous redouteriez comme des hommes sages et sensés ceux qui parleraient avec dérision de votre vertu ? Vous disiez tant autrefois au milieu de vos joies insensées, qu'il faut laisser parler le monde ; et cela lorsque vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez les maximes ; quoi ! ses discours seraient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu d'y renoncer ; ou le regarderiez-vous comm un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce que sur celles du péché ? Eh ! qu'importe à une âme qui commence à goûter son Dieu ce que les insensés pensent d'elle ? Depuis qu'elle a méprisé les maximes insensées du monde corrompu, elle méprise ses vains jugements ; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne saurait plus le craindre. Elle y a vu si souvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée. Ravie même de le voir soulevé contre elle, elle sent par là qu'elle commence d'être à Jésus-Christ. Elle se défierait des démarches

vie, n'est-ce pas là sacrifier sa réputation ? Au fond qu'eût-elle risqué d'attendre que le Sauveur sortît du festin, qu'il quittât l'assemblée ; et à la faveur de la nuit de lui venir, comme le pieux Nicodème, exposer sa misère et le dessein qu'elle avait d'en sortir ? Mais ce saint amour ne permet point tous ces ménagements à une âme qu'il embrase. Un cœur où il se trouve, ne cherche point à se faire approuver des hommes dans une démarche où il vient se condamner lui-même. Cette généreuse amante, blessée de son amour, comme l'Epouse des Cantiques, va partout où son cœur la porte ; elle n'aperçoit plus le concours de citoyens qui parlent mal d'elle ; elle ne se met plus en peine des regards du monde ; elle entre dans la salle avec une sainte impudence, se rappelant à elle-même dans la personne des conviés les anciennes douceurs de ses égarements, pour les déplorer en secret. Elle voit bien dans Jérusalem tout le peuple s'entretenir d'elle, censurer sa conduite jusque dans les recoins les plus cachés de la ville ; car le monde, injuste estimateur de la vertu, ne laisse pas de juger quelquefois justement des œuvres des pécheurs. Le Pharisien tâche même de rendre sa pénitence suspecte devant le Sauveur, à qui elle vient la déclarer ; mais dans le temps qu'on la critique, et qu'on juge mal d'elle, elle n'est touchée que de ses crimes ; elle n'est occupée que de son amour pour Jésus-Christ ; elle ne songe au monde, que pour le mépriser et l'oublier. L'on a beau dire du mal de sa démarche, l'on a beau trouver à redire à cette action qu'elle vient faire devant toute une assemblée, on a beau blâmer ce commencement de conversion, on ne lui fera rien rabattre de son premier dessein. O héroïque magnanimité de l'amour pénitent ! ô sainte hardiesse de la grâce ! vous aurez le dessus dans le cœur de Madeleine. Mais vous, pécheurs, qui voulez comme elle vous convertir, pourquoi craignez-vous de sacrifier à Jésus-Christ dans votre pénitence, ce que vous n'avez pas craint de sacrifier tant de fois au monde dans votre péché ? Vous n'avez rien ménagé pour vos plaisirs dans le monde ; eh ! pourquoi donc ménageriez-vous quelque chose pour le salut ? Vous regardiez comme des hommes faibles ceux qui dans vos scandales disaient du mal de vous ; et pourquoi regarderiez-vous comme des hommes fort à craindre, ceux qui osent censurer l'état de vertu que vous embrassez ? Vous disiez tant alors qu'il faut laisser parler le monde, qu'il faut peu se mettre en peine de ce qu'il dira ; ses jugements sont-ils donc devenus plus terribles et d'un plus grand poids contre le bien que vous embrassez que contre le mal que vous faisiez ; et le regardez-vous plus éclairé sur les démarches du salut que sur celles du crime ? Si lorsqu'il blâmait vos égarements vous le traitiez d'aveugle, devez-vous plus l'appréhender lorsqu'il censure votre pénitence ?

de sa pénitence, si elles avaient eu le malheur de plaire au monde; et le mépris des hommes est la consolation de sa vertu, comme il en est la plus sûre marque.

Et en effet, qu'est-ce que paraît le monde à une âme qui connaît Dieu? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris, c'est la fierté et la complaisance : il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût; et plus on l'a connu, plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures que lorsque vous voudrez le ménager et allier Jésus-Christ avec lui ; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il vous estime? convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi toutes les précautions et les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion, sont des infidélités à la grâce, des restes secrets de notre attachement pour le monde, et un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes. On n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première instruction tirée du sacrifice que Madeleine fait à Jésus-Christ de sa réputation.

En second lieu, elle avait sacrifié au monde le repos de son cœur; car, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute âme qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Si l'on y goûte certains moments de félicité, c'est une ivresse qui ne dure pas; le ver de la conscience n'est pas mort, il n'est qu'assoupi ; la raison aliénée revient bientôt, et avec elle reviennent les troubles amers, les pensées noires, et les cruelles inquiétudes : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus* [1].

Mais, outre ces troubles qui naissent du fond d'une conscience coupable, que d'épines Madeleine n'avait-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité? Car je veux qu'elle offrît aux discours publics un front tranquille; ces semences de gloire et de vertu qu'une heureuse éducation laisse dans l'âme, peuvent-elles se démentir et s'effacer tout à fait; et les retours n'en sont-ils point désespérants? D'ailleurs, à une réputation mal établie mille désagréments sont attachés dans le monde : des discours enveloppés faits en présence, qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en apercevoir; des distinctions d'oubli et de mépris dans des occasions publiques dont on n'oserait se plaindre; je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préferences, des fureurs inséparables de la passion : il n'est point d'iniquité tranquille, et le crime est toujours plus pénible que la vertu : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Or, voilà ce que Madeleine avait sacrifié au monde, cette paix si chère au cœur, et la plus pure source de tous nos plaisirs. Son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ. Ce n'est pas, mes Frères, que Jésus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, et qu'on puisse la perdre en lui devenant

[1] S. Aug.

Oh! que l'exemple de Madeleine vous condamne! Depuis qu'elle a su mépriser les plaisirs et les maximes du monde, elle a méprisé aussi ses jugements et ses censures; dès qu'elle a su le haïr, elle ne l'a plus appréhendé ; elle se met au dessus des critiques ; elle a vu si souvent le vice applaudi, qu'elle ne s'étonne plus de voir la vertu déshonorée. Et au fond qu'est-ce que peut faire le jugement du monde à une âme que son Dieu connaît, et qui l'aime uniquement? Il est même consolant de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût, pendant qu'on a le plus juste et le plus éclairé de tous les juges. Ainsi la crainte que vous avez encore des respects humains qui ne tendent qu'à vous détourner de votre conversion, est un reste secret de l'amour que vous aviez autrefois pour le monde, et que vous rendez encore maintenant à la vanité de ses maximes. On ne touche qu'à demi à l'ouvrage de sa conversion, tandis qu'on prend garde à ce que diront les hommes. Voilà le premier sacrifice de Madeleine par lequel elle sacrifie à Jésus-Christ sa réputation qu'elle avait sacrifiée au monde.

En second lieu, elle avait encore sacrifié au monde le repos de son cœur ; car, dit saint Augustin, vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu, par un secret de vos justes jugements, qu'une âme déréglée soit elle-même son supplice. Si elle sent quelques moments de calme et de repos, ce n'est point que le ver de sa conscience soit étouffé ; il n'est qu'assoupi, et après quelques instants d'un plaisir passager, viennent en foule les inquiétudes, les dégoûts, les amertumes : *Jussisti sic, Domine, ut inordinatus animus sit sibimetipsi pœna et supplicium.*

Mais, outre que nous naissons tous avec une conscience coupable, et par conséquent sujette aux troubles et aux agitations, nous trouvons encore dans le monde où nous entrons de quoi troubler le repos de notre âme ; et c'est ce qui parut bien dans Madeleine. Je veux qu'elle fût née avec de bonnes inclinations, avec des sentiments de douceur, comment peut-elle tenir contre tant d'ennemis qui l'attaquent? Il faut qu'il lui en coûte d'abord bien des combats, qu'elle ressente dans elle-même bien des violences. Mille agréments dont la nature et la fortune l'avaient enrichie, faisaient qu'elle avait beaucoup plus de tentations à rejeter et de séducteurs à craindre que les autres personnes de son sexe. Pouvait-elle s'opposer à ces protestations d'estime, de tendresse, d'amour que le monde lui faisait chaque jour, sans d'étranges violences; et d'un autre côté, pouvait-elle aussi tout d'un coup oublier et mépriser une vertu et un Dieu qu'on lui avait recommandés dès le berceau? Ce ne sont point ici des infidélités légères, ce sont des fureurs.

fidèle; mais il est toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices. La grâce fait au fond du cœur des séparations douloureuses; et Jésus-Christ, qui est venu annoncer la paix à nos âmes, nous avertit assez qu'il y est venu porter aussi le glaive et la douleur.

Car, premièrement, quelle violence ne se fit pas Madeleine pour haïr ce qu'elle avait aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendait si capable, pour rompre des liens qu'un long usage d'aimer avait rendus presque indissolubles? Qu'il en coûte à des âmes d'un certain caractère pour en venir à ces séparations!

Secondement, elle ne se proposait pas une conversion douce et commode comme tant d'âmes à demi converties. Elle avait appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un sel divin, devait guérir et préserver désormais de la corruption toute âme qui avait été la victime infortunée du monde et du péché : *Omnis victima igne salietur* [1]; que la violence était la voie des âmes criminelles, et la croix le partage et la seule consolation du pécheur. Or, à son âge et avec un corps nourri si mollement, on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs. Eh! qu'il faut prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre! Cependant Madeleine, attachée à la personne du Sauveur, le suit dans ses courses; elle partage avec lui tous les travaux de sa vie pénible, et ne trouve plus de consolation après sa mort que dans les larmes et les macérations de la retraite et de la pénitence.

Je ne parle point ici de toutes les alarmes qui suivirent son tendre attachement pour Jésus-Christ. Elle n'entendait sans doute qu'en frémissant les calomnies des pharisiens; elle craignait tout de leur fureur et de leur jalousie contre son divin Maître. Tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le surprendre, tant d'artifices employés pour le décrier; quelles étaient là-dessus les alarmes de son amour? Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur sur le mystère de sa croix et de sa mort, dont il avait sans doute entretenu souvent son amante, lorsqu'elle était à ses pieds, comme il en entretenait ses disciples; et enfin, le spectacle lui-même du Calvaire; et d'autant mieux que plus forte que les disciples, elle fut spectatrice de ces tristes mystères, et ne voulut pas même pour adoucir sa peine en dérober l'objet à ses yeux : de quel glaive de douleur son âme ne fut-elle point percée? C'est ainsi que renonçant au monde elle fit un sacrifice de son repos

[1] Marc, IX, 48.

Ce n'est point une paix; c'est un trouble et une agitation continuelle. Ce n'est point un repos; c'est une guerre toujours inséparable de la passion à laquelle on se livre malgré sa religion. Non, il n'est point de cœur tranquille dans le crime : *Jussisti ut omnis inordinatus animus sit sibimet pœna et supplicium.*

C'est là ce que Madeleine avait sacrifié au monde, et c'est ce qu'elle sacrifie à Jésus-Christ dans sa conversion; elle avait sacrifié au monde le repos de son cœur dans son péché, et elle le sacrifie à Jésus-Christ dans sa pénitence. Car si Jésus-Christ est venu apporter la paix dans les cœurs, il y est aussi venu porter la guerre et la douleur. Comme il le dit lui-même, il est venu mettre le glaive dans la main du pécheur pour combattre toute sa vie : et c'est cette guerre que Madeleine entreprend dans sa conversion.

Premièrement, de quelle force, de quelle constance n'a-t-elle pas besoin pour rompre des liens criminels qu'un long usage avait fortifiés, pour déraciner de son cœur une habitude favorite qui la tenait depuis si longtemps enchaînée? Qu'il en coûte de combats et de peines à des âmes de ce caractère pour en venir à quitter ce qu'on aimait le plus, pour s'attacher à un nouvel objet!

Secondement, que ne lui coûtait pas cette pénitence si austère qu'elle pratiquait? Elle avait appris que la pénitence est comme un sel divin qui doit préserver une nouvelle victime de la corruption du monde et du péché : *Omnis victima sale salietur*; que la douleur est le partage des âmes pénitentes; qu'en quittant le monde pour embrasser la vertu, on n'entre point dans un chemin couvert de fleurs, mais d'épines; et qu'on ne parvient à la gloire que par les souffrances. Avec de si beaux sentiments, Madeleine ne trouve guère de repos dans son cœur. Attachée uniquement à son divin Maître, elle le suit partout où il va; elle l'accompagne dans tous ses voyages, dans toutes ses courses, et il ne lui restera plus de consolation après sa mort que dans ses larmes et dans les pratiques de la plus austère pénitence.

Je ne vous parle point ici de toutes ces inquiétudes, de toutes ces alarmes qui accompagnèrent son amour pour Jésus-Christ; elle n'entendait qu'avec frémissement l'exécrable attentat qui se formait contre lui. Les fureurs des Juifs contre son nom et contre sa doctrine, leur aversion pour tout ce qui lui appartenait, tant de complots que les prêtres de la loi faisaient pour se défaire de lui, tant de gens ligués ensemble pour le perdre, tant d'artifices employés pour le surprendre, quelles étaient alors ses alarmes? Le mystère même de la Passion, dont nous développerons dans quelques jours la triste représentation [1] et dont Jésus-Christ entretenait son amante comme ses chers disciples; ses souffrances dont il leur parlait tant de fois, enfin ce grand et cruel spectacle qui se passa sur le Calvaire, quelle impression tout cela ne fit-il pas sur l'âme de Madeleine? Quel fut alors son abattement, sa douleur, son trouble, ses agitations? Ce fut ainsi que cette pénitente renonça à la paix et au repos de son cœur, dans l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ. Mais est-ce ainsi qu'en usent les pénitents

[1] Voir la notice page 298 de ce présent volume.

à Jésus-Christ. Mon Dieu ! et souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille ; on ne sort des voies difficiles du siècle que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut ! La vie chrétienne pour certaines personnes n'est précisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde et de la gêne des bienséances ; une vie qui les rappelle à des mœurs plus calmes et plus de leur goût ; et tout le fruit de leur conversion, c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes. Leurs déréglements avaient été pénibles ; leur pénitence est douce et tranquille. Je sais que les gens de bien ont des consolations intérieures qu'aucun plaisir profane n'égale, et que la paix est le fruit de la bonne conscience. Mais cette paix est le fruit des souffrances ; c'est une paix très-amère, comme dit l'Esprit-Saint. Ce n'est qu'en rompant toutes ses inclinations, et en crucifiant sans cesse sa chair, que l'on a droit de goûter cette joie secrète qui rend témoignage au juste que l'Esprit-Saint habite au dedans de lui. Hors de là, votre paix est une paix d'amour-propre et une paresse de cœur. La règle pour en juger, c'est de voir ce qu'elle vous a coûté ; et toute piété qui n'est pas pénitente et crucifiée avec Jésus-Christ, est une illusion et une vertu de tempérament.

En troisième lieu, Madeleine avait sacrifié ses biens au monde ; car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine et telle que notre pécheresse l'avait menée ? Les soins de la parure et des ornements connaissent-ils quelques bornes ? Tout ce qui peut aider à plaire est-il jamais trop acheté ; tout ce qui peut seulement satisfaire la vanité, passe-t-il jamais les règles ou de la condition ou du revenu ? Vos intentions sont innocentes ? mais si vous ne cherchez point à être vue, à quoi servent ces soins et ces attentions ; et d'ailleurs les règles de modestie et de simplicité que l'Evangile prescrit, peut-on les violer avec innocence ? Une femme chrétienne devrait-elle chercher des ornements ailleurs que dans la pudeur et dans une exacte bienséance ? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions : les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidents qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda, fils de Jacob, donne jusques à l'anneau qu'il porte à son doigt ; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, et ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs ; l'enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui était revenu ; Hérode promet la moitié de son royaume. La passion n'est jamais avare ; les temps ne sont jamais malheureux pour elle ; jamais les saisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Madeleine avait suivi l'égarement de ces voies. Ses richesses avaient servi à ses passions ; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence. Elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *Et unguento ungebat*[1]. Vous la verrez bientôt renouveler cette sainte profusion, et mériter même un jour que Jésus-Christ la justifie contre le reproche de ses disciples qui la blâment ; sa

[1] Luc, VII, 38.

de nos jours ? Ah ! quand on se résout de quitter enfin ses désordres pour se donner à la piété, c'est qu'on espère y trouver une vie plus tranquille ; c'est pour se délasser, pour ainsi dire, des fatigues de la passion dans une pieuse oisiveté. La vie chrétienne et même pénitente pour certaines personnes n'est regardée que comme une vie qui les tire du tumulte et des ennuyeuses vicissitudes du monde, qui les rappelle à ce repos de leur âme par des vertus plus calmes ; et tout le fruit qu'elles tirent de leur conversion, c'est le plaisir de jouir plus tranquillement d'elles-mêmes. Je sais que la tranquillité et la paix sont l'innocente récompense de la vertu ; mais cette paix et cette tranquillité renferment toujours de l'amertume. Ce n'est qu'en crucifiant votre chair, en mortifiant vos sens, en faisant la guerre à vos passions, que vous rendrez à votre âme la paix que procure la pénitence ; et la véritable règle pour connaître si cette paix est véritable, c'est de voir ce qu'elle vous a coûté à acquérir ; car la vertu qui ne coûte point de violence et de difficultés, n'est qu'une vertu de tempérament qui n'a point de mérite.

Troisièmement, elle avait sacrifié ses biens au monde dans son état de péché ; car quel usage en fait-on quand on est occupé de cette maudite passion ? On n'épargne rien pour tout ce qui peut la satisfaire ; tout ce qui peut contribuer à plaire, tout ce qui nourrit le plaisir, tout ce qui flatte les sens, tout ce qui entretient la vanité, ne passe-t-il pour nécessaire ? Et ne sacrifie-t-on pas tous ses biens pour se contenter là-dessus ? Je ne parle pas ici de ces dépenses extraordinaires qu'on est obligé de faire : ces confidents qu'il faut payer ; ces intrigues qu'il faut entretenir ; ces personnes qu'il faut engager dans ses intérêts, ces concurrents qu'il faut éloigner ; ces parents qu'il faut gagner ; tout cela ne se fait qu'à grands frais, et on n'y épargne rien. Salomon fait bâtir un temple à l'idole des femmes étrangères qu'il aimait, et ses immenses richesses peuvent à peine lui suffire. Il en eût coûté à Hérode la moitié de son royaume, si la tête de Jean Baptiste n'eût été trouvée digne de la fureur de la créature qui avait su lui plaire ; l'enfant prodigue y consume la portion de son héritage, et se réduit au plus misérable de tous les états pour fournir aux objets de sa passion. Enfin les misères ont beau se faire sentir, jamais les temps ne sont fâcheux, ni les charges trop incommodes, quand il s'agit de fournir aux dépenses de la volupté.

Madeleine avait donc fait servir à sa passion ses richesses. Mais vous allez voir comme elle les consacre à sa pénitence. Vous l'avez vue faire ses profusions de luxe et de vanité pendant ses

maison même désormais va être ouverte à son Libérateur. Là, il trouvera un saint délassement au retour de ses voyages ; là, il pourra venir célébrer la pâque avec ses disciples, et honorer souvent la maison de Béthanie et la table des deux sœurs de sa présence. Madeleine le suivra même dans ses courses pour fournir à ses besoins, et lui rendre des bénédictions temporelles pour les spirituelles qu'elle avait reçues de lui. C'est ainsi qu'elle répare l'usage criminel qu'elle avait fait de ses biens.

Et voilà, mes chers auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité ; semez pour la justice. Vos plaisirs ont été prodigues ; que vos vertus le soient aussi ; et faites-vous une noble passion du soulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici, souvent après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne. Il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on avait perdu pour le monde ; on met, pour ainsi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain solide de l'éternité ; et l'on n'expie les folles dépenses des passions que par une exactitude d'avarice, pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on se repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de secourir les membres de Jésus-Christ. Souvenez-vous seulement que Madeleine choisit les pieds pour répandre ses largesses comme les moins exposés aux yeux du public, qu'elle ne cherche point à les répandre sur la tête et dans des endroits éclatants, et que les lieux les plus obscurs sont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité ; souvenez-vous seulement que Madeleine mêle ses larmes à la profusion de ses parfums ; que les œuvres de miséricorde ne sont qu'une partie de la pénitence, et que tout ce qui a servi en vous à l'iniquité doit servir à la justice.

Aussi, mes Frères, en dernier lieu, Madeleine avait sacrifié au monde tous les dons qu'elle avait reçus de la nature ; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ ; sa douleur n'excepte rien, et la compensation est universelle. Ses yeux avaient été ou les instruments de ses passions, ou les sources de ses faiblesses ; ils deviennent les organes de sa pénitence et les interprètes de son amour : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus* [1]. Ses cheveux avaient servi d'attraits à la volupté ; elle les consacre aujourd'hui à un saint ministère : *Et capillis capitis sui tergebat* [2]. Sa bouche avait été mille fois souillée ou par des discours de passion ou par des libertés criminelles ; elle la purifie par les marques les plus vives d'une sainte tendresse : *Et osculabatur pedes ejus* [3]. Son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments

[1] Luc, VII, 38.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

égarements ; voyez celle qu'elle fait dans la salle du pharisien pour sa conversion ; vous l'entendrez bientôt justifiée chez le disciple même qui la blâmait. Sa maison, autrefois ouverte aux charmes de la passion, va bientôt l'être à la plus exacte piété. De cette école de volupté où se donnaient autrefois des leçons odieuses, Jésus-Christ, rebuté de tout le monde, en va bientôt faire une école de pénitence, où il viendra se retirer avec ses disciples ; c'est dans la maison de ces deux sœurs où Jésus-Christ reçoit tous les hommages qu'il en peut attendre ; c'est là que Madeleine lui sacrifie tout ce qu'elle avait reçu de biens sans aucune réserve.

C'est ainsi que vous devez en user, pécheurs, qui voulez vous convertir. Vous n'avez rien épargné pour le monde, n'épargnez rien pour Jésus-Christ. Vos passions ont été prodigues ; faites que votre vertu le soit aussi. Vous avez sacrifié votre bien à cette créature que vous aimiez, ne ménagez plus rien de tout ce qui vous reste pour le soulagement et la nourriture des pauvres. Soyez aussi libéral pour votre salut que vous l'étiez pour votre plaisir ; car il semble qu'on veuille regagner avec Jésus-Christ ce qu'on a perdu avec le monde, et qu'on n'expie les folles dépenses de sa passion, que par les honteuses épargnes de l'avarice, qui sont pires devant Dieu que les excès qu'on a fait pour le monde. On entre dans la vertu pour se dédommager des pertes qu'on a faites dans le crime. N'épargnez donc rien quand il s'agira du secours des malheureux, vous à qui rien ne coûtait quand il s'agissait de vous satisfaire. Souvenez-vous de l'exemple de Madeleine ; si vous êtes assez malheureux pour l'avoir imitée dans sa passion, imitez-la dans sa pénitence, et que tout ce qui a servi à l'iniquité serve à la conversion.

Ce fut ainsi que Madeleine sacrifia non-seulement tout ce qu'elle avait de biens du côté de la fortune, mais encore du côté de la nature. Elle fit servir à sa pénitence tout ce qu'elle avait de qualités naturelles. Ses yeux, qui avaient servi à porter le feu charnel dans ceux qui la voyaient, et à le recevoir de ceux qu'elle voyait, elle les ferme à toutes les choses du monde ; et si elle les ouvre encore, ce n'est plus que pour verser un torrent de larmes sur ses égarements : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Ses cheveux où la vanité de son amour avait paru avec tant d'éclat, et qu'elle avait employés pour attirer dans ses filets tant de lâches adorateurs, elle ne les conserve plus que pour essuyer les pieds de son Sauveur : *Et capillis capitis sui tergebat* Sa bouche tant de fois profanée par des baisers lascifs, elle l'occupe à donner aux pieds du Sauveur le plus tendre et le plus saint de tous les baisers : *Et osculabatur pedes ejus* Ces parfums précieux dont autrefois elle s'était servie pour rendre plus agréable et plus étendue la criminelle odeur de sa passion, elle les répand avec profusion sur les pieds de Jésus-Christ, et n'en achète plus que pour embaumer le corps de son divin Maître : *Et unguento ungebat.* En un mot, son amour lui fait reprendre toutes les armes de sa passion, pour en faire des armes de pénitence ; elle punit le

de justice ; et elle punit le péché par le péché même. Elle n'imite point ces personnes qui dans leur pénitence veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions ; qui, après avoir renoncé aux amusements criminels, conservent encore sur elles-mêmes des soins et des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guère ; qui n'étalent plus d'une manière indécente pour allumer des désirs criminels, mais qui ne négligent rien dans des ornements moins brillants ; qui cherchent les agréments jusque dans la modestie et dans la simplicité, et qui veulent encore plaire, quoiqu'elles soient fâchées d'avoir plu.

Or, mes Frères, je le répète en finissant, parce que ce doit être ici le fruit de tout mon discours : il doit y avoir une exacte compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi-pécheur ; il ne faut pas être un demi-pénitent. L'attachement excessif au soin de votre corps avait été la source de vos malheurs ; il faut qu'une sainte horreur de vous-même répare l'offense. L'affectation et le scandale des parures avait été l'écueil de votre innocence et de celle de vos frères ; il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui vous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commence votre pénitence. Les commerces des hommes avaient blessé votre âme ; faites-vous une solitude dans votre cœur, et goûtez dans la retraite combien le Seigneur est doux. Les agitations des plaisirs vous avaient fait oublier votre Dieu ; priez sans cesse, habitez avec vous, et pensez qu'une âme n'est pas chrétienne tandis qu'elle n'est pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos sens tout ce qui pouvait les flatter ; appliquez-vous à les crucifier ; allez dans ces lieux de miséricorde où la piété appelle tant d'âmes saintes ; approchez-vous des Lazares puants et couverts de plaies ; ne refusez pas votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins ; et, malgré les frémissements secrets de votre nature, accoutumez votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmontez par la foi et par l'ardeur de votre amour une corruption qui a si souvent triomphé de vous-même. En un mot, proportionnez les remèdes à vos maux ; ne disputez point à la grâce ce que vous n'avez jamais eu la force de refuser à la cupidité ; aimez Jésus-Christ comme vous avez aimé le monde, aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément, pour ainsi dire, aussi souverainement ; et que vos passions soient le modèle de votre pénitence.

Ah ! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaisirs que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie ; et dans ce que vous avez fait pour le monde, il a voulu que vous comprissiez ce que vous étiez capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la sensibilité de votre cœur dans des engagements profanes, que pour vous faire sentir jusques à quel point votre cœur pouvait l'aimer ; et il a voulu que vous fissiez un essai funeste de votre ardeur dans les passions, afin que vous ne puissiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien et dans la vertu.

Mon Dieu ! quand, rappelant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une âme chrétienne, vous mettrez dans une balance ses années d'iniquité, d'un côté, et de l'autre, les

péché par le péché même, et emploie à le détruire ce qu'elle a fait servir à l'établir. Elle ne ressemblait pas à des pénitentes de nos jours, qui, après avoir rompu commerce avec le monde, conservent encore sur elles de quoi s'attirer l'attention de ceux qui les regardent ; qui avec des ornements moins pompeux, des parures moins affectées, ne diminuent rien de l'envie qu'elles ont de plaire, et cherchent des occasions de péché jusque dans leur conversion.

Or je le répète, mes Frères, il faut qu'il y ait une exacte compensation entre le péché et la pénitence. Vous n'avez point été un demi-pécheur, vous ne devez point être un demi-pénitent. L'amour de votre corps avait été la cause de tous vos malheurs, il faut que la haine que vous lui porterez, que la guerre que vous lui ferez, soit la cause de votre bonheur. L'affectation des parures, des modes, des ornements mondains, vous avait conduit dans le désordre ; il faut que l'amour de la simplicité, de la modestie, de la régularité chrétienne vous en retire, et vous conduise dans la pénitence. Le commerce des hommes, des compagnies, des conversations avait blessé votre âme d'une plaie mortelle ; faites de votre maison une solitude ; retirez-vous hors du monde, et gardez le silence, et alors votre âme sera guérie, et vous goûterez combien le Seigneur est doux. Votre vie n'a été qu'un tissu de plaisirs, de mollesse, de douceur et de divertissements, il faut vous condamner aux gémissements et aux pleurs, mortifier votre chair et la crucifier sans cesse. Enfin proportionnez le remède à vos maux ; aimez Jésus-Christ comme vous avez aimé le monde, aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément ; et que le sacrifice que vous avez fait à vos passions soit le modèle de celui que vous devez faire à Dieu.

Peut-être qu'il n'a permis que vous vous soyez enfoncé si avant dans les plaisirs qu'afin que vous alliez plus avant dans la pénitence. Peut-être n'a-t-il permis que vous ayez soupiré si fort pour le monde qu'afin de vous faire sentir jusqu'où votre cœur est capable de soupirer pour le ciel ; et peut-être ne vous a-t-il laissé marquer cet empressement vif et ardent dans vos passions insensées que pour vous faire comprendre combien doit être ardent votre attachement à son service.

jours qu'elle a passés dans la justice; quand vous comparerez le pécheur au pénitent ; quand vous opposerez les passions aux vertus, les plaisirs aux souffrances, et la charité à l'amour du monde ; ah ! Seigneur ! qu'il se trouvera peu d'âmes que ce parallèle ne confonde ! que vous trouverez alors de justices défectueuses, et qu'il y aura d'âmes abusées à qui vous direz ces terribles paroles : « Vous avez été pesée dans la balance, et l'on vous a trouvé d'un poids inégal : *Appensus est in statera, et inventus es minus habens* [1] ». Pour éviter ce malheur, mes Frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte pénitente; pensez que les fausses pénitences damneront presque plus de chrétiens que les crimes et les excès; aimez beaucoup; c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée, et que la récompense des saints est promise. Ainsi soit-il.

[1] Dan., v, 27.

Mon Dieu ! quand, pesant toutes nos actions bonnes et mauvaises, vous mettrez dans une balance, d'un côté, tous ces jours que nous avons malheureusement passés dans l'iniquité, et de l'autre, ceux que nous avons employés à votre service ; quand vous opposerez la fausse félicité du pécheur aux souffrances d'un pénitent, ce que la cupidité lui a fait faire à ce que la charité a produit ; que vous trouverez peu de proportion entre ces deux états ! Que vous trouverez de pénitents à qui vous direz comme autrefois à l'impie Balthazar : « Je vous ai mis dans la balance, et j'ai trouvé que le mal l'a emporté sur le bien : *Appensus es in staterâ, et inventus es minus habens* ». Pour prévenir de si terribles jugements, proposez-vous souvent l'exemple de notre illustre pénitente. Souvenez-vous de ce qu'elle a fait dans sa conversion ; pensez que la fausse pénitence déplait autant à Dieu que le crime; aimez beaucoup, puisque c'est à la force de l'amour qu'est aujourd'hui accordée la rémission des péchés, et que c'est là le moyen infaillible de voir accomplies les promesses du Seigneur. — Je vous les souhaite.

QUATRE-VINGTIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT BERNARD.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Bernard parfait religieux* ; 2° *Homme apostolique* ; 3° *Docteur toujours invincible.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Bernard parfait religieux.* Il reçut en naissant cette bonté d'âme et cette candeur de naturel qui est comme la première ébauche de la piété. Les soins de l'éducation aidèrent ces premières espérances ; et les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu. C'est avec de si favorables dispositions que Bernard entre dans le monde ; mais malgré cela, il ne laisse pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du ciel, fortifié même par l'éducation, ne puisse tenir contre l'exemple de la multitude et les attraits qu'offre à tous ses pas l'iniquité A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup ; et persuadé que lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauraient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses amis et ses proches avec lui ; il les gagne bientôt par ses exhortations ; et sort ainsi du monde, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au démon. A la tête d'une si florissante troupe, il arrive à Cîteaux ; cette solitude dont le silence, les veilles, les jeûnes, et toutes les rigueurs de la discipline monastique rendaient l'abord formidable à ceux d'entre les séculiers qui voulaient renoncer au siècle. Peu de personnes osaient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il était peu à la portée d'un siècle où le relâchement était devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce semble, dépouillé, avec l'ignominie de l'habit séculier, le reste des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi ; débarrassé de ses

liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presque à la vue des plus avancés. Il se dit tous les jours à lui-même : *Bernard, qu'es-tu venu chercher dans la solitude?* Es-tu sorti du siècle pour traîner les chaînes après toi? voudrais-tu, comme tant d'autres, conserver, sous un habit austère et religieux, un cœur profane et immortifié ? Si une vertu douce et aisée t'avait paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise?

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissait sa foi, et ressuscitait sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de macération qui puisse satisfaire son amour pour la croix et pour la pénitence.

Cependant, la retraite de Bernard et de ses compagnons à Cîteaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs répandait déjà au loin une odeur de vie; et attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouraient de toutes parts. L'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre, et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, va s'établir à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis si fameuse. Elevé à la dignité d'abbé, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang? Il n'affecte point ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père. Au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaissements. Il ne regarde point sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos. Au contraire, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même. On voyait en lui un esprit de prière et de recueillement continuel, une mort universelle à soi-même et à toutes les créatures, et l'usage des sens presque éteint.

DEUXIÈME PARTIE. — *Bernard homme apostolique.* Il y a différents dons dans l'Eglise, dit saint Paul; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Mais il est certaines âmes sur lesquelles Dieu verse à pleines mains la variété de ses dons, et à qui l'Esprit-Saint n'est pas donné par mesure : il fallait au siècle de Bernard une âme de ce caractère. L'ignorance et la dissolution des mœurs régnaient partout, aussi bien dans l'Eglise que dans l'État, et les cloîtres eux-mêmes n'étaient plus des asiles contre la contagion du siècle. A des besoins si extrêmes et si divers le Seigneur n'opposa qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian; et Bernard, entre ses mains, frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle, confond les ministres murmurateurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que Dieu avait établi, renverse l'idole que les enfants d'Israël avaient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis du nom du Seigneur, et aurait conduit le peuple chrétien à la conquête de Jérusalem, si son ingratitude et ses excès ne l'eussent privé du secours du ciel.

En effet, rien n'égalait l'ardeur du zèle de Bernard : aussi le prend-on pour Elie ou pour quelqu'un des prophètes. Toute la France court pour l'entendre; et touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Alors, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper; la France, comme un autre chaos, se développa peu à peu; et les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avaient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle Bernard joignait la force. Ce n'était point un de ces ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter jusqu'à leurs vices. Avec quelle sainte liberté parla-t-il à Louis le Gros? Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune son fils sur le massacre de Vitry? La reine Eléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, fut enfin réduite à revenir au sentiment de Bernard. Et tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans les livres de la Considération au pape Eugène.

Enfin, quelle fut l'étendue de son zèle? Le ciel l'avait, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes, apaisés par sa sagesse! que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété! que de soins et de mesures où sa charité le faisait descendre! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avait embrasé son cœur. Seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise. Il ne manquait à ses travaux que la récompense des saints, je veux dire les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer; il entendit les plaintes des insensés contre lui, sur le mauvais succès de l'entreprise des Français dans la Terre sainte.

TROISIÈME PARTIE — *Bernard docteur toujours invincible.* A la vérité, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise : cependant, tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible; ses persécuteurs ne sauraient la détruire, mais ils peuvent l'affliger; née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte. Mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité; et c'est aux docteurs du mensonge que nous sommes redevables des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité. Ainsi Dieu, qui destinait Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avait développé les secrets admirables dans le désert; les livres saints furent sa plus chère étude; et ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre était devenue la proie d'un usurpateur; et Innocent II, chassé de son siége, et errant comme l'arche d'Israël de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, était enfin venu aborder en France. Quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans? Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et presque personne à Jésus-Christ. C'était là un scandale digne du zèle et des lumières de Bernard. Il paraît au milieu des prélats assemblés à Etampes pour prononcer entre les deux contendants; on s'en remet unanimement à sa décision; lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme!

Mais c'était peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise, il fallait mettre le peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux prophètes. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abeilard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse pour s'opposer à Henri, moine apostat, qui y prêchait une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus digne de notre attention, c'est l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire. Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour leur pasteur; tantôt revêtu par le pape du caractère de légat universel dans tout le monde chrétien, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, et n'agit que sous leurs ordres. Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain pontife, il conserve au milieu de ses religieux un maintien tranquille et calme, et paraît presque insensible à un honneur si nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converse avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie. « Je ne vis plus, disait-il, ni en ecclésiastique, ni en laïque; et il y a longtemps que je ne mène plus la vie de religieux dont je porte l'habit. Que suis-je donc?» Voilà les sentiments de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions héroïques des saints.

Dilectus a Domino Deo suo, renovavit imperium, et unxit principes in gente sua ; in lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta.

Il fut aimé du Seigneur son Dieu ; il fit prendre à tout l'Etat une face nouvelle, répandit une onction sainte sur les princes de son peuple, présida aux assemblées d'Israël, prononça selon la loi du Seigneur, et parut un vrai prophète dans sa foi. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Samuel au chap. XLVI de l'Ecclésiastique, 16, 17.

Israël, infidèle au Dieu qui l'avait tiré de l'Egypte, était devenu depuis longtemps la proie des nations et l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y était tristement défigurée; la sainteté de la loi tombée dans l'avilissement; le culte du Seigneur négligé ; les sacrifices et les offrandes souillées, ou par l'impiété des prêtres, ou par la superstition des fidèles ; les enfants d'Héli, ministres du sanctuaire, faisaient des fonctions mêmes de leur ministère l'occasion de leurs désordres ; l'arche sainte ne rendait plus ses oracles à Silo ; mais, tombée en la puissance des Philistins, elle avait paru dans le temple de Dagon, et depuis errait indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion était obscurci [1] : ses solennités et ses sabbats n'étaient plus que des spectacles lugubres ; elle n'avait plus de consolateur ; ses prophètes ne lui reprochaient plus son iniquité pour l'exciter à pénitence; et le Seigneur avait fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israël, et n'avait pas épargné les beautés de Jacob.

Tel était l'état de la synagogue, lorsque Dieu, touché des gémissements et des calamités de son peuple, lui suscita Samuel, ce prophète chéri du ciel, qui renouvela le gouvernement, qui répandit une onction sainte sur les princes de sa nation, et qui jugea l'assemblée d'Israël selon la loi ; ce prophète, qui d'abord sous les yeux du grand-prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme et dans la retraite du sanctuaire; qui depuis consulté de tout Israël à Silo, où il avait choisi sa solitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dan jusqu'à Bersabée, régla les différends des tribus, rétablit le culte du Seigneur, et fut le censeur des rois et des princes du peuple; et qui enfin dépositaire des vérités de la loi fut reconnu fidèle dans ses paroles, parce qu'il avait vu le Dieu de lumière; confondit Amalec, et brisa l'insolence des princes de Tyr et de tous les chefs des Philistins.

Est-ce une prophétie, mes Frères ; est-ce une histoire? Et par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siècle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard , et ce prophète, si fameux et si souvent loué dans les livres saints, à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge ?

L'épouse de Jésus-Christ ne s'était jamais vue couverte de plus de taches et de rides, que dans ces temps de ténèbres et de dissolutions où la Providence avait marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme. La foi éteinte parmi les fidèles; le culte défiguré et inondé de superstitions; les clercs et les princes des prêtres plongés dans l'ignorance et dans le vice; la vigueur de la discipline monastique affaiblie ; et les élus eux-mêmes, si j'ose le dire, sur le point de céder au torrent, et de se laisser entraîner par l'erreur commune. A tant de calamités, à des plaies si hideuses et si touchantes, vous ne fermâtes pas votre cœur, et n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles; mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grandes ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Eglise.

Bernard, le Samuel de son siècle, naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos et dans la retraite du sanctuaire; et c'est là où vous lui donnez des marques secrètes et ineffables de votre amour : *Dilectus a Domino Deo suo.* Le bruit de son nom se répand bientôt après ; de toutes parts on va consulter le Voyant ; il quitte sa solitude, et devient le législateur des tribus ; il renouvelle la face de l'Etat, et les princes sont touchés de l'onction et de la grâce de ses paroles : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua.* Enfin, instruit du Dieu même de lumière, il confond l'hérésie et le schisme, devient l'arbitre des conciles, et préside aux assemblées d'Israël ; et malgré les discours des insensés, la grandeur de sa foi le fait reconnaître pour un vrai prophète : *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta.* Et le voilà représenté dans les trois principales circonstances de sa vie : parfait religieux, homme apostolique et docteur toujours invincible; c'est l'idée la plus naturelle de son éloge, et à laquelle je me suis arrêté. Implorons... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque la Providence destine une créature

[1] Egressus est a filia Sion omnis decor ejus. — *Is.*

à des entreprises glorieuses, et veut en faire l'instrument de ses plus nobles desseins, elle lui ménage de bonne heure mille circonstances favorables que le hasard seul paraît avoir assemblées, verse dans son âme les dons et les grâces qui sont comme les semences sacrées des prodiges qu'elle veut opérer par son entremise; et toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord son cœur d'un mur d'airain, met à couvert son innocence sous un bouclier de salut, conduit par la main ses passions dès leur naissance, et lorsqu'elles sont encore en état d'être disciplinées; et cultive avec des soins infinis le grain évangélique qu'elle y a semé, ce grain qu'elle veut élever au-dessus de toutes les autres plantes, et dont elle destine les branches saintes à servir un jour d'asile aux oiseaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grâce. Il reçut en naissant cette bonté d'âme et cette candeur de naturel, qui est comme le présage et la première ébauche de la piété : des inclinations bienfaisantes, de la douceur et de la sérénité dans l'esprit, un cœur tranquille et innocent, et presque de son propre fonds ennemi des excès et du vice. Les soins de l'éducation aidèrent ces heureuses espérances; les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu : un père juste et droit, et qui avait toujours marché fidèlement devant le Seigneur; une mère pieuse et tendre, qui n'avait jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, et qui, loin du monde et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs cherchait à se sanctifier, comme dit saint Paul, au milieu de ses enfants, en les exhortant à persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et à mener une vie réglée et digne des saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le ciel prévint notre vase d'élite, destiné à porter un jour la parole de vie devant les princes et les rois, les nations et les enfants d'Israël. Heureux de n'avoir pas, comme tant d'autres, dans un âge où le cœur se flétrit si aisément, respiré auprès de ceux dont il tenait la vie une odeur funeste de mort, et trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence! Car, hélas! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères? où avons-nous vu se former, ou plutôt croître et se fortifier, cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que sous les yeux de ceux qui auraient dû y former Jésus-Christ? d'où nous sont venues ces premières impressions si fatales au cœur, que de l'indiscrétion ou du déréglement de nos proches? et enfin, où avons-nous appris, comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban ?

Avec de si favorables dispositions Bernard entre dans le monde. Mais que peuvent les soins de la plus régulière éducation sur un âge où le cœur incapable de précautions, et encore tout ouvert, sent poindre de toutes parts les passions? que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude et les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité? Aaron adore le veau d'or avec la foule; et Jonathas ne peut se défendre de goûter, du moins en passant, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin,

De pareilles réflexions, si peu familières à une jeunesse inconsidérée, occupent déjà l'esprit de Bernard. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup, et sur lesquels nos chutes seules nous ouvrent les yeux. Déjà même le spectacle d'une beauté mortelle avait pensé jeter dans son cœur quelques étincelles de péché; déjà violant le pacte qu'il avait fait avec ses yeux, il avait laissé errer ses regards sur un objet périlleux. Mais vous viendrez jusque-là, puissance des ténèbres, et ne passerez pas outre, et vous y verrez briser votre fureur et votre attente. Bernard, comme un lion mystérieux, n'a jamais plus de force que lorsqu'il se sent légèrement blessé. Un étang d'eau glacé où il se jette, punit à l'instant sa faiblesse; il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan; et comme un autre Jonas il calme, en se jetant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité avait excitée dans son cœur. Quelle tendresse d'innocence, qui ne peut soutenir un seul moment le poids de la plus légère transgression! Mais, chrétiens, en matière de périls le passé est un mauvais garant pour l'avenir; le plus juste ne peut répondre ni de la grâce, ni de soi-même; il y a douze heures dans le jour, et toutes ne se ressemblent pas; la vertu même s'use, pour ainsi dire, et s'affaiblit par ses propres victoires; et nos succès souvent ne sont qu'une feinte de l'ennemi,

qui nous cède les premiers avantages pour nous amuser et nous engager plus avant dans l'occasion. Bernard ne l'ignore pas; et persuadé que lorsqu'il s'agit du salut les précautions ne sauraient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuses circonstances de cette retraite! Ce n'est pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi, comme un vaincu percé de coups; c'est un Moïse qui ne sort de l'Egypte pour se retirer dans le désert qu'après avoir vaincu Pharaon, et qui dans sa retraite même conserve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses frères avec lui; il ne peut se résoudre à laisser tristement errer dans une terre étrangère ses amis et ses proches, tandis qu'il va lui-même goûter dans le désert combien le Seigneur est doux.

Que prétendons-nous, leur dit-il, comme autrefois ce courtisan dont parle saint Augustin; à quoi aboutiront enfin nos vues et nos espérances[1]? La faveur du prince est le plus haut point où nous puissions aspirer; mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand; et d'ailleurs quelle en sera la durée? *Quamdiu istud erit?* Au lieu que si je veux être ami de mon Dieu, je le deviens à l'instant: *Ecce nunc fio;* et c'est là un trésor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des temps, ni l'envie des hommes. Ainsi, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au prince du siècle, il sort du monde chargé de ces glorieuses dépouilles; et comme son divin Maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après soi les principautés et les puissances, et les mène hautement en triomphe à la face de l'univers: *Traduxit confidenter, palam triumphans*[2].

Ah! si les anges du ciel dans le séjour même de la gloire sont capables d'une nouvelle joie à la conversion d'un seul pécheur; quelle dut être la joie des anges du désert, des pieux solitaires qui déjà depuis quelque temps s'étaient retirés à Cîteaux, lorsqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une si florissante troupe! Le silence, les veilles, les jeûnes, et toute la rigueur de la discipline monastique, qui ailleurs ou ralentie, ou tout à fait éteinte, s'observait sans adoucissement à Cîteaux, rendait l'abord de cette solitude formidable à ceux d'entre les séculiers qui voulaient renoncer au siècle. On regardait cette terre sainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, et qui dévorait ses habitants. Peu de personnes osaient y venir essayer un genre de vie d'autant plus dur, qu'il était peu à la portée d'un siècle où le relâchement était devenu le goût dominant. Cette chaste Sion était déserte et stérile, tandis que les autres épouses moins fidèles se glorifiaient de la multitude de leurs enfants; et il était à craindre que ce pieux établissement ne tombât enfin faute de sujets. Etienne, abbé du monastère, vénérable par un grand âge et par une piété consommée, voyait avec douleur le fruit de ses travaux sur le point de périr[1]. Mille fois il avait levé ses mains pures au ciel pour demander à Dieu la multiplication de son peuple; et il attendait avec confiance l'effet de ses prières, quand Bernard suivi de ses compagnons vient se jeter à ses pieds. Que de larmes de joie et de tendresse coulèrent alors des yeux du saint vieillard! Combien de fois dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mourait en paix, puisque ses yeux avaient enfin vu le salut de Dieu, et celui qu'il avait préparé pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël!

Les suites ne démentirent pas l'espérance du saint abbé. Notre nouveau solitaire ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier les restes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi. Débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presque à la vue des plus avancés.

« Bernard, se dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la solitude? Es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? Voudrais-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et

[1] S. Aug. lib. VIII. Conf. c. VI.

[2] Coloss., II, 15.

[1] En ce temps-là un petit nombre de religieux vivaient à Cîteaux sous l'abbé Etienne. L'austérité qui s'y pratiquait les empêchait de s'attirer des imitateurs. Mais autant que leur vie était inconnue aux hommes, autant elle était en admiration devant les saints anges. — BOSSUET. *Panégyrique de saint Bernard*, 1re partie.

religieux un cœur profane et immortifié? *Ad quid venisti*[1]? Ah! si une vertu douce et aisée t'avait paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise, et venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures et des exemples plus saints la condamnent? » Voilà votre modèle, vous qui, après avoir commencé par une conversion d'éclat et des dehors soudains d'une piété austère, relâchant peu à peu de cette première ferveur, en êtes enfin venu à cet état douteux de vertu tiède et tranquille, qui à la vérité sert encore de frein aux plus grossières passions, mais qui ne se prescrit rien sur la plupart des plaisirs, et bannit la fidélité et la vigilance : *Ad quid venisti?* Tenez-vous à vous-même ce langage : «Quel est mon dessein en me proposant une vie tiède et infidèle? Si le soin de mon salut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine et périlleuse ; et si je veux rendre tout à fait ma première foi vaine, eh! à quoi bon me gêner encore sur certains plaisirs, et conserver un reste de vertu inutile? La vie que je mène est trop selon les sens, si j'ai dessein de me sauver; mais si je veux me perdre, elle est encore trop pénible».

Par le secours de ces pieuses réflexions Bernard nourrissait sa foi, et ressuscitait sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Cependant, ô mon Dieu, du fond de votre sanctuaire, vous répandiez déjà sur ce jeune Samuël ces bénédictions infinies qui devaient en faire le prophète et le législateur de votre peuple. Le cloître depuis Benoît n'avait pas vu de vertu plus consommée; et c'était déjà un heureux préjugé pour le rétablissement de la règle de ce grand patriarche, déchue alors dans la plupart des monastères de l'Occident, et, comme c'est le sort des choses humaines de baisser toujours en s'éloignant de leur source, tombée, de ce haut point de ferveur et d'austérité où on l'avait vue, dans les adoucissements, les interprétations et les priviléges.

Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de macérations qui puissent satisfaire l'amour de Bernard pour les croix et pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères? Un silence éternel, une solitude sévère, des veilles continuelles, des jeûnes sans interruption, une nourriture qui, loin de soulager le corps, le révolte par son insipidité, le travail des mains le plus dur, et un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laissent pas respirer l'amour-propre, et qui en changeant d'objet ne font que changer de supplice; environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore sa croix trop douce, et croit comme l'Époux être au milieu des roses et des lis. Les saints tremblent sur une seule faute, expiée par une vie entière de pénitence; et nous présumons sur une seule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés.

La retraite de Bernard et de ses compagnons à Cîteaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs, répandait déjà au loin une odeur de vie; et attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouraient de toutes parts. Le nombre des disciples croissant, et l'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre. On partage ce peuple saint; et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçait le doux souvenir des premières faveurs qu'il avait reçues de son divin Maître, et va établir sa demeure à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuse que les principales cités de Juda, par la présence de celui qui devait un jour régir Israël.

Elevé à la dignité d'abbé de ce monastère, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang? Loin d'affecter ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père, il ne fut jamais plus avide d'abaissements. Loin de regarder sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même. Qui pourrait ici, mes Frères, raconter en détail les progrès de la grâce sur son âme : cet esprit de prière et de recueillement, ces consolations ineffables de l'Esprit-Saint, cette mort universelle à soi-même et à toutes les créatures, l'usage des sens presque éteint? Hélas! à force de mortifier son goût, il ne lui en restait plus même pour discerner les viandes; et au lieu que les Israélites trouvaient dans la seule manne des goûts divers, les mets les plus différents n'avaient plus que le même goût pour lui. Les objets qu'il avait même

[1] S. Bern.

sous les yeux, il ne se souvenait pas de les avoir vus[1]. Sa conversation toute dans le ciel, fixait là les opérations de son âme; et l'on peut dire de lui, quoique dans un sens différent, ce que le Prophète dit des idoles, qu'il avait des yeux, et ne voyait plus; un odorat, et ne sentait plus; une bouche et des mains, et il ne s'en servait plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ses vœux la vocation de son père à Clairvaux, et sa retraite entière du siècle. Cet homme, si heureux dans sa famille, et dont les enfants, comme ceux de Jacob, devaient être un jour autant de patriarches, quitte enfin le pays de Chanaan, vient joindre Joseph ce fils bien-aimé, adore son bâton pastoral, cette marque sacrée de sa puissance, et plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur dans cette terre de Gessen, sous les yeux d'un fils qui l'avait enfanté dans la foi et dans la charité[2].

Ainsi se sont rendus agréables à Dieu les saints, mes Frères. Tous ceux que l'Eglise honore comme tels, elle les honore comme pénitents. L'Esprit de Dieu n'a pas là-dessus diverses voies, et l'on ne peut pas dire qu'il opère différemment. Nous flattons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée? Serons-nous traités plus favorablement, parce que nous sommes plus coupables? Si les bien-aimés du Père céleste ont bu le calice amer; croyons-nous que la lie et l'amertume en soit ôtée pour nous? Mais quand le royaume des cieux ne serait pas le prix de la seule violence, pourrait-il l'être de la volupté, et quand on pourrait être saint sans la pénitence, pourrait-on l'être après les plaisirs? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du sanctuaire; il fut cher au Seigneur son Dieu : *Dilectus à Domino Deo suo*. Donnons à son zèle de plus vastes bornes : il va renouveler la face de l'Etat, et répandre une onction de grâce sur les princes et les peuples : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua ;* et après que la foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique; c'est mon second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a différents dons dans l'Eglise, dit saint Paul; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut[1]. Tous ne sont pas en même temps apôtres, prophètes, docteurs; à chacun est donnée sa grâce particulière selon la mesure du don de Jésus-Christ. Tel dans le calme de la retraite conserve son âme pure et sans tâche, qui transporté dans le siècle y verrait expirer son innocence et s'éteindre toute sa foi. Tel dans le ministère de la parole et les autres fonctions de l'apostolat luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue et perverse, et forme Jésus-Christ dans les cœurs, qui dans le désert aurait soupiré après l'Egypte, et serait tombé dans la tiédeur et l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples et les ignorants, qui craindrait de porter le nom du Seigneur devant les princes et les rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israël, et résiste aux puissances du siècle, qui n'oserait toucher l'oint du Seigneur, ni contredire aux pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Ecritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidèles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous : il est certaines âmes sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, et à qui votre Esprit n'est pas donné par mesure.

Il fallait au siècle de Bernard une âme de ce caractère. Les dissensions domestiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en est le triste fruit, avaient répandu sur toutes les parties de l'Etat je ne sais quel air de licence et de barbarie, toujours fatal à la sainte politesse et à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faste, et des vices encore plus honteux, s'étaient glissés dans le sanctuaire, et faisaient de la maison du Seigneur un lieu d'intrigue, de mollesse et de scandale. Les cloîtres n'étaient plus des asiles

[1] Ses sens étaient tellement mortifiés qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il mangeait de toutes choses sans choix ; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main. — BOSSUET. *Panégyrique de saint Bernard,* 1re partie.

[2] Son bon père, le vieux Tesselin, qui était seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel, quelle joie, quelles larmes du père et du fils !... Voci que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie, devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la conduite de son cher fils, qu'il reconnaît désormais pour son père. — BOSSUET. *Ibid.*

[1] Unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius vero sic. *I Cor.*, VII, 7.

contre la contagion du siècle; le peuple de Dieu qui habitait cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de ses pères, avait lié commerce avec les nations, et adopté leurs mœurs et leurs usages; les sages lois des fondateurs n'étaient plus écrites que sur des tables de pierre; on y avait mêlé des traditions humaines qui en ruinaient l'esprit; ces déserts arides et sombres étaient devenus des terres où coulaient le lait et le miel; ce n'étaient plus des lieux écartés où, fatigués du monde, on pût venir de temps en temps respirer l'air de la piété; et illustres autrefois par les saints qui les avaient habitées, ces solitudes ne brillaient plus que par des bâtiments somptueux, des temples superbes, des richesses et des dons immenses, de sorte que les pieuses libéralités des fidèles, et leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, était devenue l'excès de ce peuple autrefois si simple et si délaissé [1].

De là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le siècle! Car il faut le dire ici, les lampes d'Israël ne sauraient s'éteindre, qu'il n'en sorte une épaisse fumée qui se répand au loin et va ternir tout l'éclat et tout l'or du tabernacle. Les colonnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entraînent avec soi le reste de l'édifice; et pour le dire sans figure, les vices des clercs et des personnes consacrées à Dieu sont toujours comme les étendards funestes du désordre élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus* [2].

A des besoins si extrêmes et si divers vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian; et Bernard entre vos mains frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne, confond les ministres murmurateurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que vous aviez établi, renverse l'idole que les enfants d'Israël s'étaient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis de votre nom, et aurait conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem, si leur ingratitude et leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force et votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de son zèle! Il avait reçu de la nature ces avantages de l'esprit et du corps qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvus, au ministère de la parole, mais qui, sans la grâce et la vocation du ciel, ne forment jamais qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante : un esprit vaste et nourri dans la lecture des livres saints; un cœur tendre et avec qui étaient, ce semble, nées l'onction et la miséricorde; un extérieur doux et mortifié qui préparait les cœurs à la grâce, et dont le seul spectacle versait d'abord dans l'âme je ne sais quel goût du don céleste et des biens du siècle à venir.

Représentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau précurseur sorti du désert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte sur le visage, cherchant dans ses discours non pas à se rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur désagréable à soi-même; travaillant à préparer les voies au Seigneur, et non pas à sa propre gloire; aplanissant, non pas l'âpreté du sentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles; et prêchant, non pas certaines ablutions aisées et des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des passions, et annonçant un baptême de pénitence. On le prend pour Elie ou pour quelqu'un des prophètes; toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine; et touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur comme ses dons est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Eh! que pouvait-on attendre d'un ministre de Jésus-Christ, qui loin du monde avait longtemps médité la loi de Dieu dans le silence et dans la prière, dont le cœur, vide des créatures, n'était plein que de cet Esprit qui parlait en lui, et qui pouvait dire avec une confiance apostolique aux fidèles : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ »; que pouvait-on, dis-je, en attendre, que le renouvellement de son siècle, que la renaissance de la foi et de la piété? Si notre ministère n'a pas le même succès, ce n'est pas que le monde soit plus corrompu, mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche; et n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle?

Alors, mes Frères, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper. La

[1] La piété de l'orateur laisse dans ce sermon échapper ses gémissements sur le luxe qui parfois de son temps déshonorait les plus illustres monastères et les plus religieuses fonctions.

[2] Is., v, 26.

France comme un autre chaos se développa peu à peu; les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avaient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de solitaires sorties de Clairvaux se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déserts; les plus grands hommes de ce siècle s'y retirèrent à l'envi ; les princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jésus-Christ à la pompe des Egyptiens, et ceux qui habitaient les palais des rois ne voulurent plus être vêtus avec mollesse. De là, comme d'un nouveau cénacle sortirent en foule des pasteurs illustres qui parurent à la tête de nos églises; et les enfants de Bernard devinrent les pères des fidèles. Mais quels hommes, mes Frères, que ces évêques! quel zèle! quelle simplicité! quelle innocence! quelle austérité de mœurs! L'épiscopat n'était pour eux qu'une servitude honorable; ils ne brillaient, comme Moïse, que d'un éclat descendu du ciel, et ne croyaient pas qu'une vaine affectation de faste et de repos fût nécessaire pour rendre respectable au peuple un ministère de sollicitude et d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux siècle; souvenons-nous, mes Frères, que les pasteurs fidèles ne sont guère accordés qu'aux prières des peuples, et que le défaut de ministres saints, dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous servir d'excuse un jour, ne fera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter leurs vices; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'osant envisager leurs démarches, se mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les apercevoir, et donnent à leur faiblesse les noms spécieux de modération et de prudence. Il est peu de Samuels qui osent dire à ceux qui règnent: « Prince, n'est-ce pas le Seigneur qui vous a établi roi sur Israël? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté sa voix? Il n'a que faire de vos victimes et de l'orgueil de vos offrandes; le sacrifice le plus agréable à ses yeux, c'est la soumission et l'obéissance ». Bernard laisse cet exemple à la postérité. Louis le Gros usurpe les droits de l'Eglise; des prélats généreux s'élèvent contre cette nouveauté; il les proscrit; on a recours à notre saint : « Prince, lui dit-il, l'Eglise élève sa voix contre vous devant son Epoux, et se plaint de ce que celui qu'elle avait reçu pour son défenseur, devient son persécuteur lui-même. Eh! pourquoi régnez-vous sur la terre, que pour y faire régner la justice et la piété? »

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune son fils, sur le massacre de Vitry? Comme un nouvel Ambroise, il lui déclare hardiment que la voix du sang qu'il a répandu crie vers le Seigneur, et demande vengeance contre lui; et par ces généreuses remontrances, il donne encore à l'Eglise le spectacle consolant d'un roi humilié, couvert de cendres, prosterné à la porte de ses temples, et renouvelle les exemples si rares des David et des Théodose.

Mais comment rapporter ici les traits divers de sa fermeté? L'abbé Suger, ce ministre si sage et si fameux dans nos histoires, corrigé par ses avis sur certaine pompe séculière, où l'air de la cour l'avait conduit peu à peu; la reine Eléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, et réduite enfin à revenir au sentiment de Bernard : circonstance assez rare dans une jeune princesse, enivrée encore de plaisirs et de grandeurs, qui aime à dominer sur les esprits comme sur les cœurs, que toute résistance blesse, et qui ne fait pas assez de cas de la vertu pour souffrir d'en être contredite; car on lit bien qu'Elie sut faire respecter quelquefois la vérité même à l'impie Achab; mais on ne lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un seul discours, ni sa résistance à l'injustice qu'elle voulait faire à Naboth.

Tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans ses livres de la *Considération* au pape Eugène. Il est vrai que ce pontife avait vu croître sous les yeux et la discipline de notre saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au pontificat. Mais qui ne sait combien la religieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce trône auguste, et les hommages éternels dont le pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, et des discours qui ne sont pas faits pour louer[1]? Mais la charité ose tout; et Ber-

[1] Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle? Il n'épargnait ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectait

nard, toujours semblable à Samuel, honore à la vérité l'oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laisse pas de lui annoncer ensuite les ordres du ciel.

Les princes et les souverains pontifes respectent la liberté de l'Esprit de Dieu dans son serviteur; et aujourd'hui, mes Frères, dans le siècle, si l'on se trouve né avec quelque distinction, on exige des ministres de Jésus-Christ des égards et des ménagements indignes de leur caractère; on est blessé de leur zèle; on croit être dégradé s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple. On dirait que la sainte sévérité de l'Evangile ne regarde plus que les âmes vulgaires, et que les vices des grands sont nés nobles comme eux, et qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.

Ah! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre saint; il le poursuivit jusque sur le trône. Les liens mêmes de la chair et du sang, si périlleux à notre ministère, ne séduisirent pas sa constance. En vain touchée du bruit de ses prodiges et de sa réputation, ou peut-être d'une vaine curiosité de le voir, sa sœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ses équipages, et la pompe du siècle qui l'environne, laisse d'abord entrevoir au saint combien elle est éloignée du royaume de Dieu. Au bruit de cette fastueuse visite, il gémit, il se renferme dans l'enceinte de son monastère; et, malgré la tendresse qu'il a pour cette sœur, et le spectacle touchant de sa désolation et de ses larmes, il refuse de la voir, si, au lieu des parures du siècle qu'elle étale, elle ne se couvre de pudeur et de modestie. C'est un autre Moïse, qui, attentif aux seuls intérêts de la gloire de son Maître, sépare sans balancer sa sœur du camp du Seigneur, et lui interdit l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce qu'elle ait quitté cette lèpre qui couvre son corps, et ces marques honteuses de son orgueil et de son infidélité [1].

Si vous trouvez aujourd'hui des ministres plus complaisants, femmes du siècle, ce n'est pas une excuse pour vos erreurs; car la faiblesse du prêtre n'affaiblit pas la loi de Dieu. C'est la peine de vos péchés, et un juste jugement de la colère du Seigneur sur vous, qui punit les fausses raisons dont vous vous servez pour justifier contre vos propres lumières une vie molle et mondaine, par des ministres qui l'autorisent.

Enfin, mes Frères, sa voix brisa les cèdres du Liban, ébranla les déserts, et tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de prophète si autorisé à reprendre les vices; le ciel l'avait, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés par sa sagesse? Que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété! Nous voyons encore, dans celles qui nous restent, ce détail immense de soins et de mesures où sa charité le faisait descendre. Quel style! quelles expressions! quels artifices puissants d'une éloquence toute divine! La France, l'Italie, l'Allemagne, le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avait embrasé son cœur. Seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise; et comme ce serpent d'airain élevé dans le désert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquait à ses travaux que la récompense des saints, je veux dire les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur le mauvais succès de l'entreprise des Français dans la Terre-Sainte. Les prodiges dont Dieu avait accompagné ses prédications, pour exciter les chrétiens à cette milice sacrée, furent traités de faiblesse et de crédulité; la force de ses discours, qui pensa déserter la France et l'Allemagne, en inspirant aux peuples le désir de se croiser, passa pour indiscrétion et faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables

leur degré, autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de sévérité que, sans être ni lâche ni emporté, il avait toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne. — BOSSUET. *Panégyrique de saint Bernard*, 2e partie.

[1] Il avait une sœur qui, profitant de la piété de ses frères, vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eut protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : « Et pourquoi, lui dit-il, veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres! » Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture; c'est ainsi qu'il appelait notre corps... La sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée; elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible. — BOSSUET. *Panég. de saint Beruard*, 2e partie.

de la Providence, il rappelait le souvenir des Israélites, qui, quoique appelés de Dieu à la conquête d'une terre sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités; il rappelait l'histoire des tribus qui, engagées par l'ordre exprès du ciel à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite; et gémissant sur les excès des chrétiens qui avaient attiré ces calamités du ciel, il était bien plus touché de ce que les infidèles, fiers de leurs avantages, demandaient insolemment : « Où est le Dieu des chrétiens », et blasphémaient son nom, que des outrages dont ses frères tâchaient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siècle à censurer la conduite des saints; on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur et de malignité; on veut les rendre garants de tous les mauvais succès des entreprises où ils ont eu quelque part; et leur zèle est indiscret du moment qu'il n'est pas heureux. Enfin il suffit presque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre; et je ne sais si c'est haine de la vertu ou amour de nous-mêmes, mais nous ne manquons jamais d'apercevoir des faiblesses dans les saints; soit parce qu'à force de les croire justes, nous exigeons presque aussi qu'ils ne soient plus hommes ou que, ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre saint pour le rétablissement des mœurs et de la piété; montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétablissement de la foi et de la doctrine; et dans cet homme apostolique voyons encore le docteur le plus éclairé et le plus humble de son temps : *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta.* Je finis dans un moment.

TROISIÈME PARTIE.

L'Eglise, cette nouvelle Jérusalem, est à la vérité fondée sur des montagnes saintes; les vents et les orages s'élèvent en vain contre ses murs sacrés; son époux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant, tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible; ses persécuteurs ne sauraient la détruire, mais ils peuvent l'affliger; elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme une esclave à adopter leurs dieux et leurs sacrifices, mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix, ou qui défigurent la pureté de son culte; il est même peu de siècles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte, mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos martyrs à la fureur des tyrans ; et à qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité qu'aux docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siècles?

Dieu, qui destinait Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avait développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple, dit un historien, que des chênes et des forêts, et sans avoir eu d'autre maître que la grâce, on le vit passer tout d'un coup de la solitude dans le monde, et de l'ombre des bois dans la lumière du soleil. Sa science ne consista pas dans un amas de connaissances vaines qu'on acquiert par un dur travail et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissements qui flattent par leur singularité; mais à réformer les cœurs, et à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes; enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons, destinés à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étude; rien ne lui paraissait plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi il avait dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, et l'avait si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits; les expressions de l'Ecriture y sont semées à pleines mains, elles paraissent son style naturel. Saints et pieux monuments de son amour pour les Ecritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains; et c'est assez pour son éloge.

Mais la lecture des divines Ecritures, qui

faisait autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui parmi les chrétiens à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes, et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crime, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité; et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

Ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre était devenue la proie d'un usurpateur; Dagon avait pris la place de l'arche; un intrus plein de fiel et d'artifice paraissait dans le sanctuaire, et y recevait les hommages du peuple de Dieu; la foi des Eglises, suspendue par le spectacle nouveau de deux pontifes dont chacun prétendait être l'oint du Seigneur, attendait comme autrefois que Dieu lui-même fît connaître celui qu'il avait élu; on ne savait plus s'il fallait aller adorer à Jérusalem ou sur la montagne de Garizim; Pierre de Léon jouissait à Rome du fruit de son iniquité; et environné de ses adorateurs, cet homme de péché était assis dans le temple de Dieu, tandis que le véritable pontife Innocent II, chassé de son siége, et errant comme l'arche d'Israël de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, était enfin venu aborder en France, et y avait trouvé un asile plus honorable sous la protection et la piété de nos rois; car tel a été de tout temps le destin de la France, d'ouvrir son sein aux pontifes et aux souverains détrônés, et de voir ses monarques armés contre les usurpateurs et les rebelles[1].

Or, mes Frères, quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans, et que l'étendard de la révolte et de la dissension est élevé jusque dans le sanctuaire de la paix et de l'unité! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et personne à Jésus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rébellion; ses grâces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instruments de la passion; et de part et d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors mêmes du sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle et des lumières de Bernard que celui-ci? Il paraît au milieu des prélats du royaume, assemblés à Etampes pour prononcer sur ce différend; il préside, comme un autre Daniel, à l'assemblée des vieillards; les princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, et sont attentifs à ses jugements; tous les Pères du concile, respectant dans Bernard je ne sais quelle autorité qui suit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à sa décision, de sorte que les yeux de toute cette illustre assemblée sont tournés sur cet homme merveilleux; lui seul est l'interprète du Saint-Esprit; lui seul forme un concile entier; et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. C'est toujours le Samuel de son siècle, qui, au milieu des tribus assemblées fait expliquer le sort en faveur de celui que le Seigneur avait oint et destiné à régir son peuple.

Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme et rassembler les aigles autour du corps! On le vit foudroyer un prince, dont le crédit fomentait la dissension; aller à lui dans un temple, armé du corps de Jésus-Christ, et lui ordonner, de la part de ce Dieu terrible qu'il tenait entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Eglise. A ce spectacle si nouveau, le duc de Guyenne se trouble; toute sa fierté se change en frayeur; et, renversé comme Paul par la présence du Dieu dont la majesté se rend sensible, il devient comme lui, d'instrument de la fureur d'un faux pontife, un vase d'élection.

Mais c'était peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise; il fallait, comme Moïse, après avoir assuré contre les murmurateurs le souverain sacerdoce à Aaron, mettre le peuple de Dieu à couvert des séductions de Balaam. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la

[1] Et dans ce grand schisme de Pierre de Léon, combien d'Eglises rebelles, combien de troupeaux séparés, Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des Eglises? — BOSSUET. *Panégyrique de saint Bernard*, 2e partie.

foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers et les nouveautés profanes d'Abeilard.

Cet homme, enflé d'une vaine science, et pourvu de ces talents naturels propres à séduire les esprits, et à donner au mensonge tout l'air de la vérité, éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connaissances singulières, avait entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine; et au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paraîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déjà les fidèles, attirés par les charmes de son éloquence, et par l'ascendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de religion sur l'esprit des peuples, commençaient à franchir les bornes saintes que nos anciens avaient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opérait presque plus en secret; et Abeilard, fier de son succès, défiait hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui; mais l'insolence de cet hérésiarque préparait à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens; et là, devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses de la sagesse humaine, à la vertu de la croix et de l'Esprit; et le philosophe le plus orgueilleux de son temps, à un scribe instruit dans le royaume des cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse, où Henri, moine apostat, prêchait une nouvelle doctrine, et s'élevant contre l'institution sainte des sacrements et les traditions de l'Eglise, préparait déjà les voies à la naissance de ces monstres que l'erreur enfanta le siècle passé, et qu'un monarque toujours heureux a étouffés le premier, dans un royaume, qui le premier presque les avait vus naître. Mais arrêtons-nous; un éloge n'est pas une histoire, et tout n'y saurait entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclatantes embellissent, à la vérité, la vie du saint que l'on loue, mais ne proposent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle; elles exposent de grands traits, mais elles n'offrent point d'exemples; l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée; et arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vu un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses misères, et ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui et rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour pasteur, et regarde le trône épiscopal comme une espèce de buisson sacré dont il ne lui est pas permis d'approcher. Tantôt revêtu par les papes du caractère de légat universel dans le monde chrétien, et ne voyant plus par ce nouveau titre que le souverain pontife au-dessus de lui, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, n'agit que sous leurs ordres, refuse de se soustraire à cette puissance établie de Dieu, et ne souffre même pas que les siens sortent de la loi commune, et acceptent des prérogatives et des exemptions, qui sont à la vérité utiles dans leur établissement et saintes dans leur fin, mais qui ne laissent pas d'être de ces remèdes presque aussi fâcheux que les maux, et dont le besoin est toujours une suite de la tiédeur et du relâchement de l'Eglise, parce qu'il marque ou l'abus de la puissance dans le pasteur, ou l'amour de l'indépendance dans les ministres subalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain pontife suivi d'une cour magnifique et nombreuse, il paraît à la tête de ses religieux, tous, les yeux baissés, gardant un profond silence, et laissant paraître sur leur visage, au milieu d'une solennité si extraordinaire, un air de pénitence et de recueillement dont le spectacle attendrit le pontife; et le saint abbé, conservant un maintien tranquille et calme, et paraissant presque insensible à un honneur si nouveau, rappelle le souvenir de ce prophète d'Israël, qui, visité dans sa retraite par Naaman, prince environné d'éclat et de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder; et occupé des malheurs d'Israël et du soin d'apaiser la colère de Dieu irrité sur son peuple, ne parut presque faire aucune attention au rang de ce prince et à l'éclat qui l'environnait.

Tantôt enfin, ne conversant avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le

ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie, et regarde les services qu'il rend au public comme des prévarications à ses devoirs particuliers. « Je ne vis plus, disait-il, ni en ecclésiastique, ni en laïc; car il y a longtemps que je ne fais plus la vie de religieux dont je porte l'habit. Que suis-je donc ? je ne suis plus que comme le prodige et le monstre de mon siècle ». Aussi combien de fois, touché de ce que les rois de la terre venaient le consulter dans son désert, et troubler le repos sacré de son tombeau, leur répondait-il comme Samuel à Saül : « Eh ! pourquoi voulez-vous ressusciter pour le siècle un homme enseveli dans la région des morts ? *Quare inquietasti me ut suscitarer*[1] ? »

Voilà, mes Frères, les sentiments de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des saints. La charité a, comme l'amour-propre, ses pieuses erreurs et ses innocentes séductions. La grâce et la cupidité nous déguisent presque également à nous-mêmes ; et comme la plupart de nos vices ne sont en sûreté que par les fausses idées que nous nous en formons, souvent les vertus des saints n'ont été à couvert que sous les images trompeuses sous lesquelles ils se les sont représentées.

[1] I Reg., XXVIII, 15.

Ainsi la vie du siècle, les dangers des conversations et des commerces, les divertissements criminels des spectacles, le vide et l'inutilité de nos œuvres, cette révolution éternelle de nouveaux plaisirs ; tout cela, vous ne le regardez que comme des amusements innocents et des délassements inévitables à la faiblesse humaine ; et les travaux de la charité, les œuvres extérieures de miséricorde, ne sont aux yeux des saints qui s'y trouvent appelés, que des agitations périlleuses au recueillement de l'âme et des obstacles aux secrètes consolations de la grâce. Ainsi Bernard se méconnaît jusqu'à croire sa vie monstrueuse, parce que les besoins de l'Eglise et la vocation du ciel l'engagent à des emplois tumultueux peu compatibles avec le silence et la retraite d'un solitaire ; et tous les jours, ô mon Dieu, vos ministres s'abusent jusqu'à trouver, dans une vie toute séculière et des mœurs profanes, la sainteté de leur état et les obligations redoutables du sacerdoce. Hélas ! on traite presque de faiblesse dans vos saints les erreurs de leur humilité; et des erreurs de nos passions, nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez, Seigneur, ce charme funeste, et éclairez les yeux de nos cœurs, afin que, ne nous égarant plus dans nos voies, nous suivions les routes que vos saints nous ont frayées, et arrivions comme eux à l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

QUATRE-VINGT-UNIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

NOTICE.

Cet éloge fut prononcé à la chapelle du Louvre, dans les quatre ou cinq premières années du XVIII[e] siècle, à l'office que faisait célébrer l'Académie française pour la fête de saint Louis. Sous la Restauration, on a réuni en deux volumes un grand nombre de ces panégyriques annuels.

ANALYSE.

DIVISION. — *On se figure presque la piété comme une faiblesse ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode : seconde erreur. 1° Saint Louis, au contraire, trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand roi de son siècle; 2° Il trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La piété de Louis, source de toutes ses grandes qualités.* Le monde, toujours injuste, regarde la piété comme le partage des âmes faibles et bornées; cependant, la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison. Une âme, exercée à la vie de la foi, ne connaît plus d'entreprise au-dessus d'elle; et le juste a la réalité de toutes les grandes vertus dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image. C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi que Louis fut autrefois donné à la France. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples, que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires, que la foi dans notre saint roi.

1° Les vertus pacifiques. Il se rendit cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion. Premièrement, cher à son peuple par sa bonté. La bonté est la première vertu des rois; elle est la force et le soutien du trône : les rois ne sont puissants que pour être bienfaisants; ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés. Louis élevé dans ces maximes en fit sa principale occupation. Sous les règnes précédents, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée avait éprouvé ces temps difficiles où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire. Le saint roi leur rendit avec la tranquillité la joie et l'abondance; les Français vivaient heureux; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter à leurs enfants, c'était un successeur qui lui fût semblable. Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. Que de maisons saintes dotées! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités! que d'établissements utiles entrepris pas ses soins! En vain lui remontrait-on que ces dons excessifs épuisaient l'épargne, et pouvaient nuire à des besoins plus pressants. Il vaut mieux l'épuiser, répondait-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences. Il prenait même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux. Quel exemple pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent aux devoirs de la miséricorde! C'est ainsi que la piété et l'humanité du saint roi faisait la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputait pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain; bien différent de ceux qui laissent à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile que les affligés comptent pour le plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance.

Mais la bonté toute seule serait dangereuse dans les soins publics, si elle n'était tempérée par une juste sévérité : c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la faiblesse des règnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux avaient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. L'autorité publique était entre les mains d'hommes corrompus qui abusaient des lois. Toutes nos villes étaient pleines d'une foule d'histrions qui, mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitaient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule rendait encore plus sacriléges, et corrompaient ainsi les peuples. De là naissait un débordement de vices effroyables. A de si grands maux le saint roi crut qu'il fallait appliquer de grands remèdes. Les spec-

tacles furent interdits comme des crimes par les lois mêmes de l'Etat, et les comédiens déclarés infâmes et bannis du royaume, comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété. Après avoir établi ces réglements utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume, il s'associa à des personnages intègres et éclairés, pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements; et rétablit par ce moyen la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques.

Mais si le saint roi purgea l'État par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels? Les Français, en conquérant les Gaules, y avaient apporté avec eux une espèce de barbarie et de férocité, inséparables d'une nation guerrière; et si la religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité, elle n'adoucit pourtant pas entièrement l'esprit bouillant et sanguinaire de la nation. Aussi, quoique l'Eglise de France ait toujours été célèbre par ses lumières et par sa piété, cependant on voyait souvent les pasteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voisins qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline; et malgré les remèdes qu'on avait tâché d'y apporter sous les règnes précédents, la plaie n'était pas encore tout à fait fermée, quand le saint roi monta sur le trône. Mais, persuadé que les rois n'étaient établis de Dieu que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre, les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité et le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places : il commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles sans avoir égard à la naissance, à la brigue et à la faveur; il les honorait de sa familiarité, et ce que son siècle avait alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venait presque tous les jours ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles.

2° Les vertus militaires. On soutient d'ordinaire que les maximes de l'Evangile ne s'accordent pas avec celles du gouvernement. La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une âme faible et timide, et qu'on ne croit pas que les vertus militaires qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence, comme s'il fallait être vicieux pour être vaillant; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'était plus ce roi pacifique et clément, c'était un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentait; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis lors même qu'il était leur captif. Elevé sur un trône que les troubles de la minorité avaient affaibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté! Et qui pourrait redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi? C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite, et qui forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes.

Deuxième partie. — *Louis trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.* On croit communément dans le monde, que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes. A une illusion si commune, saint Louis opposa les vues de la foi, et comprit, avec saint Ambroise, que plus il avait reçu, plus on exigerait de lui; et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avait besoin de plus de vigilance pour y conserver son âme pure, de plus de mortification pour y expier, outre ses propres faiblesses, tant de fautes étrangères, et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques pour y être le modèle de son peuple.

1° Il crut avoir besoin de plus de vigilance pour y conserver son âme pure. Il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands, d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères; et, comme il le disait souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avait fallu s'en dépouiller pour éviter un seul de ces péchés qui tuent l'âme. A cette horreur pour le crime il ajoutait les précautions et les remèdes. L'adulation est l'écueil des meilleurs princes; les langues mercenaires qui les environnent, leur présentent toujours leurs vices sous les couleurs flatteuses de la vertu. Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes; environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissait les censeurs de sa conduite, et les plus sincères lui étaient toujours les plus chers.

2° Il crut avoir besoin de plus de mortification pour expier sans cesse les fautes ou inévitables ou inconnues. Une grande place qui nous établit sur les peuples, nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de tout le mal qui s'y fait, et de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vues de la foi, le saint roi, loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le trône, était effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissait sur sa propre chair les désordres publics, regardant les péchés de son peuple comme ses péchés propres, et se croyant obligé d'expier tous ceux qu'il ne pouvait empêcher; et des membres qui n'avaient jamais servi à la volupté, servaient à la justice et à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes on n'oserait l'exiger des grands. Combien de fois, dans les calamités publiques, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendres et de cilice, aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel, et se reconnaître seul coupable des malheurs publics? Sentiments bien humbles dans la bouche de saint Louis, mais qui devraient être les dispositions ordinaires des personnes élevées, puisque les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Mais combien en sont-ils éloignés?

3° Il crut avoir besoin de plus de fidélité pour être le modèle de son peuple. Les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques. Premièrement, par vanité : on croit, en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance. Secondement, on cherche à imiter les grands, par complaisance, par crainte, par intérêt. Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Excepté dans certaines occasions d'éclat, il surpassait même ses sujets, dit l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits, et dans la frugalité de sa table, et nous apprenait que ce sont les passions des hommes et non leur rang et leur dignité qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté, quand il s'agissait de soutenir les droits de l'empire et la majesté de son rang, on le voyait au sortir de là, tantôt porter aux pieds des autels la componction et l'humilité d'un pénitent, tantôt s'abaisser aux pieds des pauvres et les servir de ses mains, tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ. Mais non-seulement il était l'exemple de ses peuples, il était aussi le modèle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare, dans la piété des grands surtout, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, est toute renfermée dans le devoir domestique; et les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent pas le saint roi de faire de son palais comme une Eglise domestique, où le Seigneur était invoqué, et

d'où coulaient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu. C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiraient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné et aux autres princes ses enfants.

Tel fut le saint roi dont nous n'avons fait qu'abréger l'histoire pour faire son éloge. Une terre étrangère reçut les derniers soupirs de ce prince, moins cassé par les infirmités d'un âge avancé et par les fatigues de la guerre et de ses voyages, que par les austérités d'une vie dure et pénitente.

An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt ?

Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde ? I Cor., VI, 2.

Si la loi de Dieu toute seule devait un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourrait opposer à sa condamnation les obstacles presque insurmontables que chacun de nous trouve dans son état, à la pratique des devoirs qui nous sont prescrits ; il pourrait accuser la loi d'injustice, sur ce qu'elle exige de nous mille choses qu'il n'est pas possible d'allier avec les situations diverses où la naissance, la fortune, et les grandes places nous engagent ; et la loi de Dieu, si juste dans ses jugements et dans ses préceptes, ne serait plus justifiée devant la fausse sagesse des hommes. Aussi l'Apôtre nous avertit que les justes de tous les états paraîtront alors à côté de Jésus-Christ ; qu'ils seront les défenseurs de sa loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs ; et que leur exemple jugera le monde, qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assez, ce semble, de l'avoir méprisé et foulé aux pieds, pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment ; il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat, de pompe, de magnificence, de plaisirs, et résisté à tous ses périls, pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance le monde le saint roi que la France aima autrefois comme son père, et qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne saurait opposer d'illusion aux devoirs de la loi, que ce grand exemple ne confonde. Tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation ; les vaines raisons du rang, de la naissance, des places disparaissent, et n'oseraient plus être alléguées ; et le monde, forcé de respecter la sainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglements ou pour justifier ses usages.

En effet, mes Frères, deux erreurs règnent dans le monde contre la véritable piété. Premièrement, on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes et héroïques, qui donnent de la réputation parmi les hommes, et nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang et une place éminente comme un privilége qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une faiblesse, ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode et plus autorisée à jouir de tous les plaisirs, et à suivre tous les usages que le monde approuve, et que la loi de Dieu condamne : seconde erreur.

Si le Fils de l'homme tout seul devait un jour juger le monde, mes Frères, les mondains pourraient opposer à leur condamnation les obstacles presque insurmontables continuellement attachés à leur état et à leur condition ; ils pourraient apporter, pour dispense de la pratique de la vertu, la distinction de leur rang et la grandeur de leur emploi. Aussi l'Apôtre nous avertit qu'au jour du jugement les justes paraîtront à la droite de Jésus-Christ, assis près de lui, pour juger le monde avec lui ; qu'ils seront les avocats et les défenseurs de la cause de Dieu, contre toutes les vaines excuses des pécheurs, et qu'alors leur exemple condamnera le monde qui n'aura pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger et de condamner le monde avec Jésus-Christ n'appartient pas également à tous les justes. Il ne suffit pas d'avoir haï le monde pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment ; il faut l'avoir vaincu avec ce qu'il a de grandeur, de puissance, de richesses, de plaisirs, de vanités, et de charmes séduisants, pour pouvoir confondre toutes les erreurs dont les mondains s'aveuglent, et qui les retiennent dans le malheureux esclavage des choses de la terre.

Ainsi condamne le monde ce saint roi que la France autrefois honora comme son père, et qu'elle invoque aujourd'hui dans le ciel comme son protecteur ; et l'exemple d'un prince illustre et puissant, à qui la foi a tout fait mépriser et quitter pour son Dieu, force les hommes de reconnaître qu'ils n'ont plus rien à nous alléguer, par où ils puissent justifier ou leurs préjugés ou leurs usages touchant la licence de leur condition.

En effet, mes Frères, on forme d'ordinaire deux grands préjugés contre la vertu. Premièrement on la décrie, on la méprise comme étant incompatible avec toutes les grandes qualités que donne la réputation ou la naissance, et qui rendent dignes des postes les plus éclatants et des plus hautes fortunes du monde. Secondement, on regarde ces postes éclatants et ces plus hautes fortunes comme un privilége pour ceux qui les possèdent, qui leur adoucit beaucoup la pratique des vertus, s'il ne les en

Or, le saint roi, dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde sur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques, qui le rendirent le plus grand roi de son siècle; secondement, il trouva dans sa qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. C'est-à-dire il fut un grand roi devant les hommes, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu; il crut qu'il devait être d'autant plus saint aux yeux de Dieu qu'il était plus grand devant les hommes. La sainteté en fit un grand roi; la royauté le rendit un grand saint. C'est ainsi, ô mon Dieu, que ce prince selon votre cœur, devient un accusateur qui nous confond; faites-en un modèle qui nous console et qui nous anime; et ne permettez pas qu'un si grand exemple domestique que la religion nous propose avec tant de solennité pour nous instruire, n'ait presque plus d'autre utilité pour nous que de nous rendre plus inexcusables.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuste estimateur de la piété, la regarde comme le partage des âmes faibles et bornées. On attache aux sentiments tendres de la foi je ne sais quoi qui annonce ou de la pusillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raison. L'innocence des mœurs ne devient un mérite que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choses; le héros et le saint paraissent des personnages incompatibles; et il semble que les hommes ne peuvent être grands que par les passions mêmes qui les avilissent. Cependant, mes Frères, rien n'est plus grand pour l'homme que de vivre selon Dieu; la piété est l'effort le plus héroïque du cœur et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison. Une âme, exercée à la vie de la foi, ne connaît plus d'entreprise au-dessus d'elle; et le juste a la réalité de toutes les grandes vertus, dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image.

C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi que le Seigneur donna autrefois à la France le saint roi, dont la mémoire, si précieuse à tous les Français, nous assemble tous les ans en ce lieu de religion. Les instructions et les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchants à la vertu. Au milieu des soins d'une régence difficile, la reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune roi. Per-

dispense pas tout à fait. C'est-à-dire qu'on se figure la vertu comme une faiblesse dans l'élévation du rang, des emplois et de la fortune: première erreur. On croit que l'élévation et la grandeur permet aux grands et aux riches une piété plus molle, et qu'ils doivent sans scrupule passer leur vie dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans la mollesse qui les suivent, et que les autres ne peuvent suivre sans péché: seconde erreur.

Or, le saint roi que l'Eglise honore en ce jour condamne le monde sur ces deux erreurs. Premièrement, ce fut dans la vertu qu'il trouva la source de toutes les qualités héroïques qui le rendent aujourd'hui le plus grand et le plus saint de tous les rois. Secondement, il trouva dans la qualité de roi le plus excellent de tous les motifs, pour s'animer et se porter à la pratique de toutes les vertus les plus austères et les plus héroïques. C'est-à-dire que Louis fut un grand roi devant les hommes, parce qu'il fut un grand saint devant Dieu: vous le verrez dans mon premier point. Louis crut qu'il devait être plus saint que tous les autres devant Dieu, parce qu'il était plus grand que tous les autres devant les hommes: ce sera mon second point. La sainteté de Louis en fit un grand roi; sa royauté bien considérée en fit un grand saint: voilà tout mon dessein. Et c'est ainsi que saint Louis juge et condamne le monde. Si vous voulez n'être pas de ce nombre malheureux qu'il doit condamner, imitez ses exemples chacun dans votre état; faites-en un modèle qui vous conduise et vous anime à la sainteté; et ne permettez pas que ces grands exemples que la religion vous propose pour vous instruire et vous toucher, ne servent que pour vous rendre plus inexcusables au jugement dernier. Demandons au Saint-Esprit la grâce d'en bien profiter, et pour cela adressons-nous à Marie en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai que le monde, toujours injuste estimateur de la vertu, la regarde comme le partage des âmes faibles. Il sépare toujours le héros et le saint. Il se persuade que la grandeur du prince est incompatible avec la sainteté du chrétien; et il semble que les hommes ne peuvent jamais être grands et saints tout à la fois. On s'imagine qu'on ne peut être saint que par la pauvreté et l'anéantissement. On croit que la religion a attaché à la condition des saints un certain fonds de pénitence, qui doit toujours être accompagné d'une médiocrité de fortune et d'une obscurité de naissance; qu'on ne doit chercher la sainteté que parmi des qualités obscures, et dans un état pauvre et humiliant; que les saints n'ont point d'autre gloire à espérer que celle d'être saints: et pour s'étourdir sur des vices qu'on ne veut pas quitter, on est presque disposé à faire un déshonneur de la vertu; on se représente la piété comme l'effort le plus grand d'une condition médiocre engagée dans le monde; mais une âme chrétienne, animée des sentiments de la foi, n'a pas ces indignes sentiments; elle ne croit pas entreprendre rien aujourd'hui au-dessous d'elle-même ni de l'élévation de son rang, en embrassant la vertu, persuadée que c'est régner avec Jésus-Christ, que de l'imiter dans la pratique de ses vertus.

Ce fut pour convaincre le monde de cette importante vérité que le Seigneur donna autrefois à la France un prince dont les exemples sont pour nous autant de salutaires instructions. La piété et les bons exemples d'une mère sainte tournèrent, dès l'enfance de Louis, son père du côté de la dévotion et de la vertu; et c'en fut assez pour l'engager à confier son royaume et son enfant à la garde de la reine, pour aller combattre les

suadée qu'en formant les mœurs du souverain, elle formait, pour ainsi dire, les mœurs publiques, et que le bonheur de la monarchie était attaché au caractère de celui que Dieu avait destiné à la gouverner; elle n'oublia rien pour jeter dans son âme ces premières semences de magnanimité et de vertu, qui produisirent dans la suite des fruits si saints et si éclatants. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avait de plus pieux et de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la foi à celles de la royauté; tantôt formant le chrétien, tantôt instruisant le prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs, et à regarder comme opposé aux véritables intérêts de sa gloire et de sa couronne tout ce qui serait contraire à la loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde; — car il faut s'attendre à ses censures, quand on ne veut pas suivre ses exemples. — On publia que la jeunesse des rois devait avoir de plus nobles amusements que des pratiques journalières de piété; que, sous prétexte de préserver son innocence, on amollissait son courage; qu'il fallait laisser plus de carrière à des penchants, qui, dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iraient d'autant plus loin qu'on aurait plus voulu les contraindre; et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte pouvait former de bons solitaires, mais qu'elle n'avait jamais formé de grands princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères; vous le voyez; ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfants qu'on leur confie, les maximes de la vertu et de la sagesse; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le désir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions. Les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même semblait avoir assoupies; et souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux pour qui on avait craint un excès de sagesse et de vertu, deviennent trop licencieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune roi, que pour se féliciter de les avoir méritées; on est sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi, instruit de bonne heure dans la foi et dans la piété, Louis porta sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grâce de l'onction sainte qui venait de le marquer du caractère

hérétiques, et détruire une erreur qui dans peu avait infecté toute l'Europe. Au milieu des soins d'une régence difficile, la reine ne trouva point d'affaire qui demandât plus de vigilance que l'éducation du jeune roi son fils. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui ce qu'il y avait d'hommes plus capables et plus vertueux; elle voulut elle-même s'appliquer à son éducation et le rendre parfait, soit pour la religion, soit pour le monde. Tantôt formant le chrétien par ses exemples, et tantôt instruisant le prince par ses leçons, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs essentiels, à toujours travailler aux intérêts de sa couronne quand il ne s'y trouverait rien de contraire aux intérêts de Dieu, et de veiller toujours aux intérêts de son Dieu, quand même il s'agirait des intérêts de sa couronne. Développons ces deux belles leçons, et tâchons d'en profiter.

Loin d'applaudir dans le monde à cette première leçon que le jeune prince mettait si bien en pratique, on la censurait au contraire en public. On disait que la jeunesse d'un roi qui se passait à pratiquer ces vertus, et surtout la charité envers les pauvres, devait avoir de plus nobles amusements que des pratiques de piété, et qu'une vertu si fervente pouvait bien former de grands solitaires mais jamais de grands princes.

Ce langage du monde ne change point, mes Frères. C'est ainsi que vous le voyez condamner les premiers principes de piété que quelques parents vertueux donnent à leurs enfants, et justifier des éducations tout à fait profanes, sous prétexte qu'on les destine pour des places ou des emplois éclatants dans le siècle. L'art de plaire et de briller, de feindre et de dissimuler, sont les premières leçons que les parents font donner à leurs enfants, et que le monde justifie toujours en eux, sous prétexte qu'ils sont de qualité, qu'ils doivent vivre dans le monde, et qu'ils auront un jour de grands postes à occuper. On aime à voir briller dans les enfants de grands vices, pour les disposer à de grandes espérances. On attend tout d'un enfant, pourvu qu'il soit formé pour le monde; on aime mieux leur apprendre la science du siècle que la pratique de la vertu; on y remarque aussi dans ces enfants, élevés de la sorte, que partout où ils vont, ils portent avec eux l'artifice qu'on leur a appris, qu'ils se gouvernent par la passion qu'on leur a inspirée, qu'ils font gloire des péchés qu'on leur a appris à commettre, que la vertu dans les postes qu'ils occupent leur paraît trop farouche, pour s'accorder avec la science qu'on leur a recommandée dans le monde.

Instruit par la pieuse reine sa mère, le jeune Louis porta jusque sur le trône toute l'onction de la grâce qu'il en avait

auguste de la royauté et l'établir successeur du grand Clovis. Un règne, commencé avec cette grâce qui consacre les rois et les fait régner saintement, ne pouvait qu'être saint et glorieux. C'est la manière d'entrer dans les dignités, qui d'ordinaire en sanctifie ou en dérègle l'usage. Dieu préside toujours au règne des souverains que sa grâce elle-même a placés sur le trône; il devient alors lui-même le protecteur du roi et du peuple; et s'il permet des événements fâcheux, il en sait tirer de nouveaux avantages et pour le souverain et pour les sujets. Ainsi, ne croyez pas que la piété du saint roi aille diminuer quelque chose de la gloire de son règne. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix; c'est par là que les rois vantés dans l'histoire ont mérité que la postérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires que la foi dans le saint roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'était pas le siége de la mollesse, de l'orgueil et de la volupté, mais un tribunal de justice, de religion et de vigilance, il regarda son royaume comme sa famille, et comprit qu'il n'était souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici, mes Frères, représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, et un prince qui veut suffire à tous, et à qui tous peuvent à peine suffire, abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois; tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avaient laissées; ne laissant jamais les talents et le mérite ou inutiles ou malheureux; jaloux des droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté et les prérogatives du trône, sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion, et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème et dans le cœur de ses augustes descendants!

En effet, mes Frères, la bonté est la première vertu des rois. C'est elle, dit un grand roi lui-même[1], qui est la force et le soutien de leur trône; ils ne sont puissants que pour

[1] Et roboratur clementia thronus ejus. *Prov.*, XX, 28.

reçue. La Providence, qui le destine au gouvernement d'un grand royaume, veut l'installer et établir son règne sur les fondements solides de la sainteté, et en faire un modèle de piété, en même temps qu'il en fait l'héritier du grand Clovis. C'est la manière d'entrer dans les dignités et les emplois, qui d'ordinaire ou en sanctifie les moyens, ou en règle l'usage. Et ne croyez pas, mes Frères, que le roi que nous honorons aille diminuer par la force de sa piété la gloire de son règne; il sait trop bien qu'un prince n'est mis à la tête des peuples que pour les défendre dans la guerre par tous les secours de l'art militaire, et pour les conduire dans la paix par les sages lois de la justice et de l'équité. C'est ce qu'on lui avait appris de bonne heure, et ce qu'il pratiqua soigneusement, comme on le voit dans les histoires de sa vie, où il est marqué que jamais prince ne porta si loin l'amour de la gloire d'un royaume, et que personne ne se servit plus à propos de l'art militaire que le saint roi dont nous parlons. En effet, persuadé qu'un trône n'est pas un lieu de licence, mais de vigilance; et qu'un sceptre n'est pas un titre qui autorise le relâchement et la mollesse, mais qui demande de grands soins et une continuelle application, il regarda son royaume comme sa famille, ses peuples comme ses enfants, et comprit que si la Providence l'avait élevé au-dessus de ses sujets, ce n'était que pour en être le protecteur et le père.

Ici, mes Frères, représentez-vous les travaux immenses du saint roi Louis, qui veut suffire à tout, et qui veut prendre connaissance de tout pour y mettre ou y entretenir le bon ordre; qui, voulant rétablir les lois presque détruites, ne laisse régner la licence en aucun endroit de son royaume; toujours jaloux des droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de son Dieu; toujours prêt à écouter le peuple pour l'assister de ses conseils ou le soulager dans sa misère; voulant être instruit de tout, pour remédier à tout; ne voulant pas qu'on lui cache les besoins de ses sujets, de peur d'être obligé de les secourir; ne refusant pas l'oreille aux plaintes des opprimés, de peur de les défendre; persuadé que la pauvreté, que l'affliction sont de grandes marques de prédestination pour ceux à qui Dieu les envoie, et qu'il n'est point de pauvre, d'affligé, qui ne mérite d'être écouté des plus grands de la terre; enfin, que c'est à un roi à donner toutes sortes de secours à ses peuples, quand il s'agit de leur faciliter la pratique de leur sainte religion; et il n'est personne dans son royaume qui ait recours à lui, ou besoin de lui, qu'il ne protége, et sur qui il n'étende l'immensité de ses bienfaits.

Mais voici de nouveaux traits de sa gloire: la bonté est la première vertu des rois. C'est elle qui soutient leur trône; ils ne règnent heureux qu'autant qu'ils se font aimer de leurs sujets. Saint Louis, élevé dans ces sentiments, instruit de ces maximes, et ayant appris dans les saintes Ecritures que les rois des nations aiment à dominer sur les peuples par la puis-

être bienfaisants ; ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés ; c'est la naissance qui leur donne les royaumes ; mais c'est l'amour qui leur forme des sujets. Elevé dans ces maximes, et d'ailleurs ayant appris dans l'Evangile que les rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur leurs peuples, mais que les rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là aussi la principale occupation de Louis. Sous les règnes précédents, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée avait éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire, et où pour les défendre il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit avec la tranquillité la joie et l'abondance ; les familles virent renaître ces siècles heureux qu'elles avaient tant regrettés ; les villes reprirent leur premier éclat ; les arts facilités par les largesses du prince attirèrent chez nous les richesses des étrangers ; le royaume, déjà si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les Français vivaient heureux ; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter à leurs enfants, c'était un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. C'est le privilége et en même temps le devoir des grands, de préparer non-seulement à leur siècle, mais aux siècles à venir, des secours publics aux misères publiques. Notre saint roi connut ce devoir, et jamais prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilége. Que de maisons saintes dotées ! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissements utiles entrepris par ses soins ! Il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivants une ressource publique. Ville heureuse, qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élèvent encore et subsisteront toujours des édifices sacrés, les fruits immortels de sa charité et de son amour pour son peuple. Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisants de sa magnificence et de sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces et de se montrer à ses sujets les plus éloignés, il laissa partout des monuments durables de sa miséricorde et de sa bonté ; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume, que comme autrefois les Juifs marquaient ceux des patriarches dans la Palestine, c'est-à-dire par les lieux de religion, qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. Ses trésors pouvaient à peine suffire à ses pieuses largesses ; et comme on lui remontrait, dit l'ancien historien de sa vie, que ces dons excessifs épuisaient l'épargne, et pouvaient nuire à des besoins plus pressants : « Il vaut mieux l'épuiser, répondait-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, et que Dieu m'ordonne de secourir, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences que la royauté semble permettre, mais que la loi de Dieu me défend ». Aussi il prenait même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux ; et tout roi qu'il était, il se croyait les dépenses les moins superflues interdites, tandis qu'il lui restait encore des misères à soulager.

Quel exemple, ô mon Dieu, pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent au devoir de la miséricorde ! Eh ! quoi, mes Frères, tandis que la magnificence et les plaisirs publics de cette

sance, mais que les saints rois ne doivent penser qu'à les rendre heureux, ne songe qu'à trouver les moyens de leur procurer ce bonheur. Pendant une longue minorité, la France, presque épuisée, avait vu ces temps malheureux où la guerre rend les grandes dépenses nécessaires, et où pour conserver les peuples dans la tranquillité, il faut presque les accabler. Les Français virent revivre ces temps heureux qu'on avait tant regrettés ; les arts facilités par les soins du prince attirèrent dans le royaume les richesses des étrangers. Ce fond se vit encore enrichi et augmenté de l'abondance de nos voisins. La France était contente du règne d'un tel prince, et tout ce qu'elle pouvait souhaiter, c'était d'avoir pour successeurs des enfants qui lui ressemblassent.

Ses biens étaient devenus entre ses mains la substance des pauvres ; mais son palais ne fut pas moins l'asile des malheureux qui se voyaient déchus de leur état et de leur fortune.

Ville heureuse, qui le vîtes autrefois appliqué avec tant de soin à découvrir vos misères, pour les soulager par des secours proportionnés à la grandeur de vos maux, dites-nous quels furent les épanchements de sa miséricorde. Mais l'enceinte de la capitale du royaume ne renferma pas toute l'étendue de son zèle et de sa charité. Obligé de quitter son peuple pour aller le défendre contre ses ennemis, il laissa toujours pour leurs besoins propres le fond et la matière de ses miséricordes ; et aujourd'hui nous ne remarquons son règne, que comme les juifs remarquaient autrefois l'empire de leur grand patriarche, c'est-à-dire qu'il n'était riche que pour les autres, et qu'il ne faisait des épargnes que pour le soulagement de son peuple. Aussi commande-t-il à de sages ministres, préposés pour le soin de son peuple, qu'ils ne le laissent manquer de rien pendant son absence. On lui représente que son épargne est épuisée, et qu'il n'aura pas de quoi soutenir ses projets : « Ah ! il vaut

ville superbe y attirent de toutes parts les étrangers; que la pompe lascive des théâtres et des spectacles surpasse presque celle des siècles païens; que l'orgueil des édifices et l'excès bizarre des ameublements n'a plus de bornes; que la fureur du jeu a eu besoin même du frein de l'autorité souveraine; que le luxe, croissant tous les jours, commence à devenir un usage onéreux et insoutenable au monde même qui l'a inventé; que c'est d'ici qu'il se répand dans toute l'Europe; et que nos voisins viennent en chercher chez nous le modèle; en un mot, tandis qu'il n'est point de profusions dont cette ville somptueuse ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y seront négligées; les maisons communes de miséricorde, que les villes païennes elles-mêmes entretenaient avec tant de soin et de magnificence, tomberaient faute de secours au milieu de la nôtre; les pauvres manqueraient de ressource publique et particulière; le zèle des gens de bien ne serait plus secondé; les œuvres les plus utiles seraient délaissées; et les larmes de tant d'infortunés qui y venaient chercher un asile, l'y chercheront en vain, et ne trouveront plus de main charitable qui les essuie? Dieu vous jugera, mes Frères; et devant[1] son tribunal terrible vos richesses s'élèveront contre vous, et se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité et à la volupté, elles qui étaient destinées à glorifier, par des usages miséricordieux, le souverain dispensateur qui vous les avait confiées.

[1] *Dans*, 1765.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisait la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputait pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain. Leur montrant toujours un visage riant, tempérant par l'affabilité, la majesté du trône, jetant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchaient, et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant, on ne s'apercevait presque qu'il était le maître, que lorsqu'il accordait des grâces. L'affabilité et l'humanité seraient les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenaient qu'ils sont les pères de leurs peuples. Le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre; et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères. Cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant, les places qui nous élèvent sur les peuples, ne sont établies que pour eux; ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques; et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus, et non pour ceux qui l'implorent et qui viennent y chercher un asile.

mieux, disait-il, qu'elle soit épuisée pour le soulagement des pauvres et pour la consolation des affligés de mon royaume, que de l'employer à l'entretien d'un faste et d'une magnificence superbe que la loi de Dieu condamne ». Ainsi il prenait de ses fonds et de ses finances destinées aux usages et aux dépenses des rois, de quoi assurer une ressource aux misérables. Il se croyait les plaisirs les plus innocents interdits, tandis qu'il aurait dans son royaume des sujets tristes et affligés.

Grand Dieu! quels princes et quels grands de la terre exercent maintenant une telle charité! hommes barbares, quel prétexte pouvez-vous opposer aux devoirs de la miséricorde que Louis crut indispensables pour lui? Comment laisser gémir sous le poids de leurs misères tant de pauvres malheureux, tandis que la superbe et les magnificences de cette ville y attirent de toutes parts les étrangers; tandis que la dépense qu'on fait pour les spectacles, surpasse de beaucoup ce qui serait nécessaire pour la nourriture des misérables; tandis que la passion démesurée du jeu a eu besoin de l'autorité souveraine pour en réprimer l'impétuosité; tandis que le luxe est monté si haut qu'il commence à devenir onéreux aux peuples qui l'ont inventé; tandis qu'on s'étudie à tant de divers ajustements, et à tant de sortes d'étoffes, que nos voisins viennent en chercher les modes; tandis qu'on se consomme en folles dépenses, et que les misères publiques sont négligées; enfin tandis qu'il n'est point de profusion dont on ne donne l'exemple, soit dans la table, soit dans les habits, soit dans les palais, soit dans les équipages. Ces œuvres de charité que Saint-Louis entretenait avec tant de soins, tomberont au milieu de son royaume! Et parmi ses enfants, les occupations les plus ordinaires seront d'étaler aux yeux de l'univers des spectacles de joie et de magnificence, d'entretenir des acteurs profanes pour divertir les enfants de Babylone! Et les enfants d'Israël qui sont affligés et qui pleurent en secret, ne trouveront pas seulement de quoi essuyer leurs larmes! O cœurs durs et impitoyables! sachez qu'un jour vos richesses s'élèveront contre vous, et se plaindront que vous les aurez fait servir à la volupté et à la vanité, elles qui étaient destinées à glorifier Dieu, dans la distribution que vous en deviez faire à ses membres.

C'est ainsi que le saint roi que nous honorons, insensible à tous les charmes et à tous les honneurs que lui offraient sa dignité et son rang, n'était sensible qu'aux besoins et aux misères de ses peuples. Pour leur faciliter les moyens de s'adresser à lui dans leurs besoins, il leur montrait toujours un visage riant par l'affabilité, par la douceur prévenante dont il accompagnait son autorité, jetant comme Moïse un voile sur l'éclat de sa majesté, pour se rendre conforme à la petitesse des peuples qui le voulaient approcher, et se dépouillant si fort de tout le faste de sa grandeur qu'on l'entendait se nommer comme un simple particulier, et qu'on ne s'apercevait qu'il fût grand que lorsqu'il accordait des grâces réservées à un grand

Il est vrai que la bonté toute seule serait dangereuse dans les soins publics, si elle n'était tempérée par une juste sévérité; et que, comme les princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples et qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins, ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus : c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la faiblesse des règnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux, avaient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. Au milieu même de la capitale, et sous les yeux du prince, étaient revêtus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abusaient des lois, et auprès desquels l'indigence était le seul crime auquel on ne faisait point de grâce. Sous de tels censeurs des désordres publics, vous comprenez assez quelle devait être dans ce siècle infortuné la discipline des mœurs. Il s'était répandu dans toutes nos villes une foule d'histrions, qui sur des théâtres impurs corrompaient les peuples ; et qui, mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitaient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule rendait encore plus sacriléges, mais dont la grossièreté de ces temps ne permettait pas alors de sentir toute l'infamie et toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité, naissait, comme il arrive toujours, un débordement de vices; et la France, plus civilisée depuis qu'elle avait embrassé la foi chrétienne, avait, ce semble, repris, par cette effrénée licence, la barbarie de ses ancêtres[1]. A de si grands maux le saint roi crut qu'il fallait appliquer de grands remèdes. Il commença par établir ces réglements utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume. Des personnages intègres et éclairés furent choisis pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements. Des hommes nouveaux, élevés sur les ruines des peuples et peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avaient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël. Le bien et la faveur n'élevèrent plus à des charges, où il ne faut que de la lumière, du désintéressement et de l'équité; on chercha dans tout le royaume des hommes de ce caractère ; et souvent le mérite, appelé des lieux les plus éloignés et de la situation la plus obscure, venait remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissait tous les jours la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics

[1] On connaissait bien mal le XIIIe siècle au temps de Louis XIV. Même les esprits les plus éclairés, un Fénelon ou un Massillon, en parlaient comme d'un âge sauvage et barbare.

roi. Ah ! mes Frères, quelle différence entre la conduite de saint Louis et celle des grands d'aujourd'hui ! Sous celui-là, les affligés prenaient pour un grand bonheur leurs misères et leurs afflictions, parce qu'ils n'avaient qu'à s'approcher de lui pour en être délivrés ; au lieu que sous ceux-ci, les affligés comptent pour leur plus grand malheur d'être obligés de recourir à eux pour obtenir le soulagement de leurs afflictions et de leurs misères. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, les places sont mesurées sur les nécessités ; ce sont les besoins publics qui ont fait les dignités publiques; elles doivent être un rang pour ceux qui en sont revêtus, et non pas pour ceux qui implorent leurs assistances.

Il est vrai que la miséricorde serait inutile dans un roi, si la sévérité n'en était la compagne, et que comme les princes de la terre portent le sceptre pour montrer qu'ils doivent défendre et protéger leurs peuples par leur puissance et leur autorité, ils portent aussi le glaive pour faire voir qu'ils en sont aussi les juges, et que c'est à eux à réprimer leurs abus. Alors l'ignorance, la corruption, l'avarice, l'ambition avaient confondu dans ce grand royaume la majesté des lois avec la licence des usages. Au milieu de cette capitale de la France étaient assis des hommes corrompus qui abusaient impunément des lois, et auprès de qui l'indigence était le seul crime dont on ne devait point attendre de grâce. Vous concevez assez, mes Frères, quelle devait être la corruption des mœurs dans des états aussi mal policés, et parmi des magistrats aussi peu instruits de leurs devoirs, et si mal appliqués à faire observer la justice des lois. Il s'était élevé des théologiens nouveaux, des hommes charnels et ignorants, qui débitaient des obscénités que la grossièreté des temps aidait à recevoir, et que la lubricité faisait trouver agréables, parce que la chair avait corrompu sa voie; et la France, plus civilisée que les autres royaumes, avait, ce semble, repris la barbarie et la rusticité de ses ancêtres. A ces grands maux, le saint roi que je loue, crut qu'il fallait apporter de grands remèdes, et qu'à ces hommes corrompus et ignorants il fallait faire succéder autant d'hommes savants et religieux ; qu'il fallait dans la jurisprudence des maîtres éclairés et profonds pour enseigner le droit et les lois ; qu'il fallait à la magistrature des hommes intègres, fermes, incorruptibles, à l'épreuve des tentations et de tous les piéges que peuvent leur tendre la volupté, l'avarice, l'ambition, exerçant envers les innocents la miséricorde, et envers les coupables la sévérité des lois, sans aucune acception de personnes. On cherchait dans tout le royaume des gens capables de remplir ces charges à la place des indignes sujets qui les remplissaient avec tant de scandales ; et si l'on ne trouvait pas parmi la noblesse des gens de mérite, d'autres sans naissance et sans nom étaient tirés des lieux obscurs, pour venir remplir ces grands postes de la ville capitale.

Ce fut ainsi que se rétablit peu à peu la force des lois et la piété parmi les chefs du peuple. On vit bannir de l'esprit des juges et des magistrats ces vaines complaisances qu'on a d'or-

arrêtée, les lieux de honte et d'ignominie proscrits, les théâtres impurs renversés, les spectacles dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par toutes les règles de la foi, interdits comme des crimes par les lois mêmes de l'Etat; et les comédiens, que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité, et auxquels des parents chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfants de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes et bannis du royaume comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété.

Mais si le saint roi purgea l'Etat par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels! Les Français, peuple fier et belliqueux, en conquérant les Gaules, y avaient porté avec eux une espèce de barbarie et de férocité inséparables d'une nation dont la guerre avait été jusque-là la seule occupation, et que la foi qu'elle embrassa depuis n'avait pas encore adoucie. Nos premiers rois mêmes conservèrent longtemps ce reste de férocité, et leurs règnes furent presque toujours souillés de sang et de carnage. La religion, qui monta sur le trône avant le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité; mais l'esprit bouillant de la nation ne changea pas si tôt, et quoique l'Eglise de France, toujours célèbre par ses lumières et par sa piété, ne fût pas dépourvue alors de saints pasteurs, la plupart de ceux que nos rois élevaient à ces dignités saintes, en quittant l'habit du siècle, n'en quittaient pas les mœurs et les abus; et se trouvant, par le droit de leurs églises, seigneurs de fiefs considérables et d'un grand nombre de vassaux, on les voyait souvent plus occupés à faire la guerre à leurs voisins qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là, l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline n'avaient pas manqué de passer des premiers pasteurs dans tout le reste du clergé : et, quoique, sous les règnes précédents, les évêques souvent assemblés n'eussent rien oublié pour remédier à ce scandale par des réglements utiles qui sont encore aujourd'hui un des plus précieux monuments de l'Eglise de France, néanmoins la plaie n'était pas encore tout à fait fermée, quand le saint roi monta sur le trône.

Aussi, persuadé que sa puissance, qui venait de Dieu, ne lui avait été donnée que pour faire régner Dieu sur son peuple; que les rois n'étaient établis que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre; et que les Césars, comme le disait autrefois Tertullien, ne naissaient que pour les fidèles; les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité ou le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places; que sous des pasteurs ignorants ou mondains la doctrine s'affaiblit et le culte peu à peu dégénère; et que l'arche sainte ne tarde pas de tomber dans l'avilissement, et de devenir même la risée des Philistins, dès que les enfants d'Héli en sont établis les principaux dépositaires. Le saint roi commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles. La naissance, la brigue, la faveur, ne donnèrent plus des

dinaire pour certaines personnes qu'on estime; ces sollicitations dangereuses n'avaient plus lieu auprès des chefs de la justice; le blasphème et le jurement fut banni de la bouche des peuples; les spectacles dont on a tant de peine à vous faire comprendre les dangers, quoique si connus dans le monde chrétien, furent exclus ou du moins réformés par des lois sans reproche; et l'on fuyait, comme des hommes pestiférés, ces acteurs profanes, auxquels les parents chrétiens ne donnaient pas comme l'on fait à présent le soin et l'éducation de leurs enfants, afin de les dresser pour le monde. Ainsi fut bannie du monde la corruption des mœurs et l'empire de la solide piété rétabli.

Mais si saint Louis pourvoit au rétablissement des lois et de la piété, par ses soins et ses sages ordonnances, quels furent encore ses soins pour réparer et assurer la gloire des autels du vrai Dieu! Il lui semblait qu'il n'était élevé sur la tête des peuples, que pour prendre en main la cause de Dieu contre ses ennemis, que pour soutenir par sa puissance le zèle et la mission de ses ministres, dont le pouvoir, quoique venu d'en-haut, avait encore besoin d'être appuyé de l'autorité du prince de la terre, et que le Seigneur n'avait joint à son courage et à sa puissance un cœur susceptible des impressions de la piété, que pour protéger les fidèles serviteurs du roi des cieux, qui l'avait fait naître avec de si saints sentiments.

L'intérêt de l'Eglise devint le plus cher de tous ses intérêts, et semblable à Judas Machabée, après avoir ruiné et désolé les ennemis de la religion, il s'appliquait à purifier les lieux saints qui devaient servir au service du Dieu saint : *Ecce contriti sunt inimici nostri, ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* La première source des maux de l'Eglise est toujours dans le déréglement de ceux qui en occupent les premières places. Sous des pasteurs ignorants ou mondains le troupeau s'égare ou se relâche; les instructions chrétiennes dégénèrent peu à peu en railleries profanes; et l'arche sainte ne tarde plus à devenir la risée des Philistins, dès qu'elle est à la garde des lévites imprudents. Le saint roi commença donc par arrêter les abus qui se commettaient dans la promotion aux bénéfices : il empêche qu'on ne les donne à la brigue et à la

guides aux peuples et des pasteurs aux églises; la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de cour, mais une affaire de religion; les services rendus à l'Etat ne furent plus payés des revenus et des honneurs du sanctuaire; un ministère de paix et de douceur ne fut plus le prix du sang et la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations que pour exclure ceux qui étaient assez téméraires pour solliciter et s'appeler eux-mêmes; on tira de l'obscurité des cloîtres ce que ces pieux asiles, si fertiles alors en grands hommes, avaient de plus saint et de plus éclairé; on élevait ceux qui avaient su se cacher; et, pour être digne des premières places, il fallait avoir eu le courage de les refuser. O mon Dieu, renouvelez cet esprit primitif dans le relâchement de nos siècles. Secondez les saintes intentions d'un monarque religieux; et au milieu des cupidités humaines dont le trône est toujours environné, cachées même souvent sous les apparences de la vertu, éclairez ses yeux si favorables à la piété. Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choisis; et continuez à protéger votre Eglise, en conservant un prince qui, sur les traces de son saint prédécesseur, regarde comme la fonction la plus importante de sa couronne, de donner aux peuples de saints pasteurs, et à l'Eglise des ministres fidèles.

Mais ce ne fut pas assez même pour saint Louis d'élever des hommes pieux et habiles aux honneurs sacrés; il les honora de sa familiarité. Ce que son siècle avait alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venait presque tous les jours, ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert Sorbon, ces hommes si célèbres et si saints, parurent souvent assis à sa table; et en honorant ainsi la science et la piété, non-seulement il montrait que la familiarité des bons princes devrait être la récompense du mérite et de la vertu; mais encore que la royauté elle-même ne fournit pas de plaisirs plus vifs et plus purs que ceux qui se goûtent avec des amis saints et fidèles. Et c'est ainsi que dès lors on commençait à voir ce que nous voyons aujourd'hui sous un règne encore plus florissant, c'est-à-dire le palais du prince devenu l'asile des sciences et des lettres; les savants assemblés autour du trône y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connaissance de la nature, y polir les mœurs et le langage, renouveler l'éloquence des bons siècles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obscur et de plus curieux; et par là la France devenue l'école publique de toute l'Europe, et les hommes doctes s'y multiplier, autant par le génie heureux de la nation que par les largesses du souverain, qui ne laisse jamais sans récompense les talents et le mérite.

Un règne, accompagné de tant de sagesse et de justice, fut bientôt proposé comme le modèle de tous les règnes, et rendit le saint roi l'admiration de toutes les cours de l'Europe. Nos voisins, de tout temps jaloux de la grandeur et de la gloire de la monarchie la voyaient prospérer sans envie sous un monarque dont ils étaient forcés d'admirer la prudence et la vertu. Ils cherchaient plus à étudier et imiter la sagesse de son gouverne-

faveur; les précautions et les mesures qu'il prend, font qu'on ne donne plus à l'Eglise des ministres ignorants ou corrompus; les services rendus à l'Etat ne sont plus payés des revenus du sanctuaire; un bénéfice ne devient plus la récompense des bons offices qu'on a rendus au prince; ce n'est plus la faveur qui fait les pasteurs et les prélats; on n'a égard qu'à la vertu et à la science; et s'il se trouvait plusieurs grands hommes à peu près de même mérite, on choisissait celui qui s'éloignait le plus de ces dignités; on élevait, pour ainsi dire, de force sur le trône de l'Eglise; et pour être trouvé digne des premières places de l'Eglise, il fallait avoir eu la force de les refuser.

O Dieu juste, renouvelez dans notre siècle une pratique qui est si nécessaire à la gloire de votre Eglise et au salut de vos peuples. Secondez les soins et les précautions du monarque illustre qui nous gouverne, et au milieu de tant de différents sujets, dont les uns cachent un abîme de désordres sous l'apparence de la vertu, et les autres les saintes rigueurs de la vertu sous un extérieur qui n'est point hypocrite, ouvrez-lui les yeux déjà si favorables à la piété, et montrez-lui ceux qu'il doit choisir pour ministres de votre Eglise. Mais, ô Dieu qui nous avez rassemblés sous un pasteur fidèle, peut-on douter que vous ne secondiez les bonnes intentions du grand monarque, qui entre tant d'autres en a fait un juste choix et une préférence qui nous est si avantageuse. Nous devons bien plutôt faire des vœux au ciel, qu'il nous le conserve, ce sage prince, qui prend tant de soin de la religion, et bénissant le Dieu de miséricorde qui a donné à cette ville un apôtre, à tout le diocèse un pasteur, à tout le royaume un pontife saint, à la vertu un asile, aux pauvres un père, aux malheureux un protecteur, aux nouvelles doctrines un mur d'airain, aux peuples un appui, à la cour un évêque, à l'épiscopat un modèle; peuples heureux, quelles grâces pouvez-vous rendre au Seigneur pour le présent qu'il vous a fait [1] ?

Ce n'était pas encore assez à saint Louis d'avoir honoré lui-même et fait honorer aux hommes la science et la piété; il les réunit en lui dans un souverain degré. Jusque-là il n'avait pas fait éclater son mérite; on craint toujours, quand on est saint, de paraître aussi parfait que l'on est, de peur d'en tirer de l'orgueil. Cependant on ne peut douter que ce mérite ne fût grand, puisque les Thomas, les Bonaventure, et tous ces hommes si éclatants par leur science et leur sainteté, se

[1] Le cardinal de Noailles. Voyez la fin de la première partie du panégyrique de saint François de Paule; pag. 523 de ce volume.

ment et le bonheur de son règne qu'à venir le troubler. On les voyait même venir mettre aux pieds de son trône leurs dissensions et leurs querelles; s'en remettre à sa décision seule de tous leurs intérêts; et malgré les raisons d'Etat, qui semblaient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvaient toujours en lui un juge équitable et désintéressé, qui réglait leurs différends, qui assoupissait leurs animosités, et qui, en les réunissant, ne faisait que réunir en sa faveur leur admiration et leurs hommages. Non, mes Frères, c'est déshonorer la foi des chrétiens et blasphémer contre elle, d'oser soutenir que les maximes de l'Evangile ne s'accordent guère avec celles du gouvernement. La religion, qui établit les rois, seule conserve et soutient les royaumes; la prudence de la croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair; l'ambition et la mauvaise foi ont renversé beaucoup de trônes; mais la justice et la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une âme faible et timide; et qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence; comme s'il fallait être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'était plus ce roi pacifique, accessible à ses sujets; assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité que la simplicité du lieu rendait encore plus respectable; réglant les intérêts des familles; réconciliant les pères avec les enfants; démêlant les passions de l'équité; assurant les droits de la veuve et de l'orphelin; paraissant plutôt un père au milieu de sa famille qu'un roi à la tête de ses sujets; entrant dans des détails, dont des subalternes se seraient crus déshonorés, et ne trouvant indigne d'un prince et indécent à la majesté des rois que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'était plus, dis-je, ce roi pacifique et clément; c'était un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentait; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors même qu'il était leur captif. Elevé sur un trône que les troubles de la minorité avaient affaibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté! Les grands, sous prétexte de mécontentement contre la régente, avaient pris les armes contre leur roi; un prince de son sang à la tête des rebelles entraînait tout dans son parti; et déjà la plupart des provinces, gouvernées alors par de petits souverains, ne voulaient plus reconnaître le maître commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles, si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, ramène les provinces au devoir. Le prince chef de la révolte demande la paix; les grands suivent son exemple; obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils sont surpris de retrouver un père; et le voyant partout plus grand ou que le danger ou que la victoire, ils s'applaudissent d'un malheur qui les a rendus à un si bon maître, et qui leur a fait connaître un si grand roi.

En subjuguant ainsi les ennemis domestiques, notre pieux héros s'exerçait à combattre un jour les ennemis de la foi. Il voyait avec douleur les armes des princes chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, et

faisaient un plaisir d'entretenir avec lui un commerce de doctrine et de vertu; ils l'honoraient de leurs fréquentes visites, et ils en étaient réciproquement honorés; et par là il apprend aux hommes, non-seulement que la faveur et la protection particulière des princes doit être l'innocente récompense de la science et de la vertu, mais qu'il n'est point de récréation plus digne des grands princes que celle qui se goûte avec les personnes savantes et vertueuses.

Que ne puis-je m'étendre autant que la matière le demanderait, sur ces occupations aimables, où les soins de saint Louis pour son peuple ont paru avec tant d'éclat? Je vous le montrerais assis sous les arbres du bois de Vincennes, conversant familièrement avec ses sujets, excitant les pères à bien élever leurs enfants, réconciliant les enfants avec leurs pères dont ils s'étaient séparés, réglant lui-même sans procès les intérêts des particuliers, soutenant le droit de la veuve et de l'orphelin contre les puissances qui voulaient usurper leur bien, et paraissant plutôt un père au milieu de sa famille qu'un roi à la tête d'un royaume. Il ne croyait pas indigne d'un grand prince d'entrer dans ces détails, pour bannir la division de ses Etats.

Mais quand il s'agit des droits de sa couronne, ce n'est plus ce roi pacifique qui écoute tout, qui souffre tout, qui apaise tout et qui se tient assis pour se mettre à la portée de ses peuples; c'est ce lion de la tribu de Juda, terrible à ses ennemis, lors même qu'il ne semble pas songer à se défendre. Elevé sur un trône que la minorité lui avait éloigné, avec quel courage défendit-il les droits de sa couronne, qu'on osa lui disputer dès qu'il en eut pris possession! Quelle force ne fit-il pas paraître dès le commencement de son règne, quoique tout jeune encore, contre ses ennemis! Déjà le duc de Bretagne, les comtes de la Marche et de Champagne, ligués ensemble contre le jeune roi pour le faire descendre du trône,

leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence et les conquêtes des nations infidèles. Poussé d'un zèle saint, il sort comme un autre Abraham de sa terre et de la maison de ses pères ; il s'arrache à toutes les délices du trône ; et, à la tête de ses plus vaillants sujets, il vole venger la gloire de Jésus-Christ outragée par des barbares qui foulaient encore aux pieds une partie des lieux saints de la Palestine, et menaçaient d'envahir le reste que la valeur des Français venait de conquérir depuis peu. Terre infortunée, qui, arrosée du sang de Jésus-Christ, et consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes, gémissez pourtant encore, malgré tous les efforts de nos pères, sous une dure servitude, pour servir sans doute de monument jusqu'à la fin à la vérité des prédictions du Sauveur et à la triste réprobation des Juifs ; terre infortunée, vous rappelâtes alors, en voyant ce pieux héros armé pour la délivrance de la sainte Jérusalem, vous rappelâtes vos anciens jours de gloire et d'allégresse ; vous parûtes animée d'une nouvelle espérance ; vous crûtes revoir les Josué, les Gédéon, les David à la tête de vos tribus, qui venaient briser votre joug, et vous délivrer de la servitude et de l'oppression d'un peuple incirconcis. Mais le temps de votre délivrance n'était pas encore arrivé ; le crime de vos pères n'était pas encore expié ; et le Seigneur ne voulait que glorifier son serviteur en l'éprouvant, et point du tout mettre fin à vos malheurs et à votre ignominie.

Cependant, tout semblait annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroy, les prières de toute l'Eglise, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur, et enfin la valeur et la piété du prince, à qui la religion seule avait inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur. Car, mes Frères, qui pourrait redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi ? Tantôt, arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main et le bouclier pendu au col ; et devançant ses troupes à la vue de l'ennemi : « Où est le Dieu de Louis ? » s'écrie-t-il comme un autre Théodose ; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril ; glace les ennemis par la fierté de sa contenance ; et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt courant partout où le péril devient plus grand ; exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée ; sourd aux remontrances des siens ; se jetant dans la mêlée comme un simple soldat ; il ne se souvient qu'il est roi que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers, son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône ; et tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

Non, mes Frères, et c'est ici le fruit de cette

sont forcés de rentrer dans son parti. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles si dangereux à la religion et à l'Etat, trouve cependant le secret de rassembler les brebis dispersées, de soumettre les rebelles, de réduire les obstinés, et de remettre tout l'Etat dans sa première tranquillité ; tout devint soumis à son empire : ses ordres furent regardés comme les seuls qu'on devait légitimement suivre ; le duc de Bretagne, avec toutes ses forces, obligé de céder et de reconnaître l'injustice de sa révolte ; tous ses ennemis exposés à la juste colère de ce jeune monarque éprouvent sa clémence ; ils sont surpris de trouver un prince qui pardonne si facilement les offenses qu'on lui a faites ; ils s'applaudissent d'être les sujets d'un roi qui, malgré la punition qu'ils méritent, leur fait des offres de services, et qui, envers des rebelles, fait voir un si bon naturel et une charité si étendue.

Terre infortunée, qui gémissez encore sous la tyrannie du démon, malgré les efforts du saint roi qui vous en délivra pour un temps, dites-nous avec quelle joie vous vous rappelâtes, à la vue de ce nouveau libérateur, un ancien éclat de gloire et de splendeur ; vous croyiez recevoir un autre Josué, un autre Gédéon, un autre David à la tête de vos tribus, et que c'était lui que Dieu envoyait pour rendre à la véritable religion un peuple incirconcis qui s'en était séparé ; mais le Seigneur ne voulait qu'éprouver son serviteur, et non pas signaler sa puissance.

En effet, qui ne sait, mes Frères, que lorsque le Seigneur eut engagé saint Louis dans cette guerre étrangère, qu'aussitôt, impatient d'étendre l'empire de Jésus-Christ, il se jette au travers d'une nombreuse armée, le boucher d'une main et la croix de l'autre, s'écriant, comme autrefois le grand Théodose : « Où est le Dieu de Louis » ? Il passe ainsi sain et sauf malgré les forces des ennemis, et Damiette devient sa première conquête. Après ce succès il demeure sourd aux louanges qu'on lui donne, plus empressé que jamais d'accroître ses conquêtes pour la gloire de Dieu, se mêlant à la foule du combat comme un simple soldat, ne se souvenant qu'il est roi que pour se souvenir du besoin que les peuples ont de lui. Tantôt dans les fers et sous les chaînes, il se fait respecter, et tout captif qu'il est, il se fait rendre des hommages qu'on aurait peine d'accorder à des vainqueurs. Tantôt il charme par ses vertus, et les barbares mêmes ne peuvent s'empêcher de lui faire des honneurs. Tant il est vrai que les grandes qualités des héros ne sont pas tant honorées que leurs vertus ; qu'au contraire elles ne leur servent qu'à nourrir des passions, ou à couvrir leur faiblesse !

La vertu fait toute la grandeur des hommes, et leurs actions,

première partie de mon discours ; les grandes qualités que le monde admire ne sont héroïques que dans les saints ; partout ailleurs elles sont ou des passions ou des faiblesses. La piété est la source du vrai mérite ; les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine ; il en est d'elles comme de ces nuées éclatantes, qui n'ont de beau que le spectacle, mais qui se sont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant ; mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu de louanges, et l'on prend pour grandeur d'âme, ou une férocité de naturel, qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'âme qui s'expose et risque tout pour s'attirer de vains honneurs et de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme que l'adversité ne peut abattre ; mais si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi, dans la consolation de sa propre conscience, et dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe ; c'est un imposteur qui se trahit et qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même assez de naturel pour s'affliger.

Soyez donc saints, mes Frères, si vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une faiblesse, seule ennoblit le cœur, l'élève au-dessus des passions vulgaires, et forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand roi devant le monde, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu. Mais ce n'est pas assez, il crut qu'il devait être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il était plus grand devant le monde ; c'est ce qui me reste à vous montrer.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang et la naissance comme des titres qui adoucissent à notre égard les obligations de l'Evangile. On croit que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes, comme si les obstacles de salut qui font la peine et la malédiction de la prospérité, pouvaient en devenir eux-mêmes un privilége qui leur en facilitât les voies, et que ce qui fait le péril et le malheur des grands, dût en faire en même temps la sûreté et l'avantage. On se persuade que plus nous sommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu ; et que pour peu que nous fassions pour le ciel, nos faibles efforts, enflés de nos titres et de nos dignités, ont le même poids dans la balance du souverain juge, que les justices les plus abondantes et les œuvres les plus saintes et les plus pénibles des âmes vulgaires.

A une illusion si commune saint Louis opposa les vues de la foi. Loin d'envisager la royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses et toutes sensuelles, il comprit, avec saint Ambroise, que plus il avait reçu,

quelque éclatantes qu'elles soient, n'ont presque rien de relevé que ce que la vertu y met du sein. Sans la vertu les plus grands hommes rougiraient, si j'ose ainsi parler, de la bassesse de leur origine ; et il en est de ces faits héroïques qui brillent dans le monde, comme de ces nuées qui s'élèvent jusqu'au ciel, et qui s'y font admirer, quoiqu'elles ne soient formées que de vapeurs et des exhalaisons infectées qui sortent du fond des marais. Vous êtes magnanime, brave, généreux, héros, conquérant, vainqueur, prince, roi de la terre ; si avec cela vous n'êtes pas vertueux et fidèle dans les promesses de votre baptême, c'est comme si vous n'étiez rien ; et vous êtes digne d'aversion et de honte. Un homme qui est capable de sacrifier son âme à une passion honteuse, à ses amis et à ses compagnons de débauche ; un homme capable de livrer son cœur à l'avarice, à la volupté, à l'ambition, qui se rend esclave de ses biens, n'est pas intrépide dans les périls ; car, au milieu des dangers qui l'environnent de toutes parts, il envisage la mort comme le plus grand de tous les maux, et non pas comme le plus grand bien d'un chrétien sur la terre.

Soyez donc saints si vous voulez être grands ; appuyez votre grandeur sur vos vertus, si vous voulez qu'elle soit honorée et respectée. Ce n'est que la vertu qui peut vous élever au-dessus des qualités vulgaires. C'est ainsi que saint Louis est devenu un grand roi devant les hommes, parce qu'il était un grand saint devant Dieu. Mais ce n'est pas tout, il crut devoir être un grand saint devant Dieu, parce qu'il était un grand roi devant les hommes ; c'est ainsi que la royauté en fit un grand saint, après que la sainteté en avait fait un grand roi. Vous l'allez voir dans la deuxième partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Il n'est guère de plus dangereuse illusion dans le christianisme que celle qui nous fait regarder le rang, la qualité et la naissance comme des priviléges qui adoucissent l'obligation de l'Evangile. On croit, quand on est né dans l'éclat ou dans l'abondance, qu'on a droit d'opposer la mollesse d'une vie mondaine à la sévérité d'une vie toute chrétienne, et que l'usage d'une grandeur mondaine doit modérer cette ferveur d'un chrétien ; comme si les obstacles au salut, qui sont les douceurs de la prospérité, et la licence de la grandeur, pouvaient devenir un privilége aux grands, qui leur facilitât les moyens de se sauver ; et comme si ce qui fait le malheur des grands en pouvait faire l'avantage. On s'imagine qu'on doit être moins à Dieu,

plus on exigerait de lui ; et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avait besoin de plus de vigilance, pour y conserver son âme pure ; de plus de mortification, pour y expier, outre ses propres faiblesses, tant de fautes étrangères, inévitables dans les grandes places ; et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de ses peuples.

Je dis, en premier lieu, de plus de vigilance pour y conserver son âme pure. En effet, mes Frères, tout est péril dans la dignité souveraine : l'orgueil que nourrissent des adulations injustes; les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances basses ; les plaisirs que facilite l'autorité suprême ; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des soins ou l'oisive indolence ; enfin, les usages que tous les siècles ont reçus, mais que la loi de Dieu, plus ancienne que les siècles, a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'est de ne pas les connaître ; car les grands, toujours loués et jamais instruits, périssent d'ordinaire sans avoir même su qu'ils avaient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux prince régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Lassés des désordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur âme rassasiée de volupté ; et jusque dans le crime même, il n'est qu'une affreuse distinction d'énormité qui puisse leur plaire. Ainsi ce prince de Babylone n'eût pas trouvé assez de goût aux dissolutions impures de ses festins, s'il ne les eût assaisonnées par l'impie profanation des vases du sanctuaire. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères. Rien n'égala dans son esprit l'horreur d'un seul péché qui tue l'âme, et qui la met dans la disgrâce éternelle de son Dieu. Il ne pouvait comprendre que les hommes connussent de plus grand malheur sur la terre que celui de tomber dans le péché ; c'était là le sujet le plus ordinaire de ses entretiens ; et, comme il le disait souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avait fallu s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Ressuscitez, ô mon Dieu, au milieu des grands et des princes de votre peuple, une foi si vive et si digne de la religion ; et faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, et sur le trône même, on n'est plus rien et on a tout perdu, dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux sentiments saint Louis ajouta les précautions et les remèdes. Car qui ne sait, mes Frères, que l'adulation est l'écueil des meilleurs princes ; que leurs vices ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables et des langues mercenaires, ne reviennent jamais à eux que sous les couleurs flatteuses de la vertu ;

parce qu'on est plus au service du monde ; et enflés de vos titres, grands de la terre, vous croyez qu'ils donnent à vos œuvres le même poids de mérite que l'humilité et la vertu donnent aux justes et aux pénitents les plus parfaits.

C'est une illusion si vulgaire et si fort opposée à la vérité de la foi, qu'on ne peut la suivre sans s'égarer de la vraie religion ; et c'est ce que comprit admirablement bien le grand saint Louis. Loin d'opposer les grandeurs de la royauté comme un obstacle à l'accomplissement de ses devoirs, il opposa plutôt les devoirs de la religion aux titres et aux grandeurs de la royauté : il comprit que plus il avait reçu de Dieu, plus il devait rendre ; que plus Dieu l'avait fait grand, plus il exigeait de lui ; et que les périls du trône et de la grandeur étant presque incompréhensibles et innombrables, il avait donc besoin de plus de vigilance que tout autre, pour y conserver une âme pure ; qu'il devait apporter plus de précautions pour éviter les piéges presque inévitables aux grands ; et que n'étant élevé si haut que pour servir d'exemple à son peuple, il fallait donc se comporter plus saintement que dans tout autre état. Attention, s'il vous plaît, à ceci.

Je dis qu'il avait besoin de plus de vigilance pour conserver son âme pure. En effet tout est dangereux et séduisant dans les grands de la terre : la foule des flatteurs, de qui l'on est applaudi jusques dans ses défauts ; l'injustice que facilite l'autorité supérieure qu'on a sur les autres ; les bienséances que le rang et la qualité exigent, et qui entretiennent l'amour-propre ; les usages profanes ; la licence des courtisans ; le luxe et la pompe que les grands du monde autorisent, et que la loi de Dieu a toujours réprouvés. Mais parmi tous ces écueils, le plus dangereux de tous c'est de ne pas les connaître au milieu de la grandeur. Les périls s'y cachent sous tant de voiles différents, qu'il y a lieu de craindre que pour être roi on ne soit obligé de devenir un grand pécheur.

Les grands se font de leurs inférieurs de grands ministres de leurs passions ; il leur faut à leur service des personnes qui les flattent, et jusque dans le crime même, il leur faut de fidèles serviteurs qui les servent. C'est ainsi que ce superbe prince de Babylone n'eût pas trouvé assez de plaisirs et de gloire dans sa haute élévation, s'il ne l'eût assaisonnée de la profanation des vases sacrés. Le saint roi dont je parle, pour se garantir de tous ces périls, ne voulait presque pas d'autre honneur sur son trône que celui qui est attaché aux disgrâces, aux contradictions et aux souffrances où l'on est exposé pour l'amour de son Dieu. Il ne pouvait s'imaginer qu'il y eut un plus grand malheur que celui de tomber dans le péché; et, comme il disait lui-même, la plénitude de sa joie n'était point entière s'il ne se voyait près de souffrir quelque chose de rude dans cette vie. O Dieu de miséricorde, ressuscitez cette foi morte dans les grands de ce siècle, et faites connaître à toutes les puissances et à ces souverains de la terre qu'on n'est plus rien, et qu'on ne possède plus rien dès qu'on vous a perdu.

A cette vigilance pour conserver son âme pure le saint roi ajouta les sages précautions nécessaires pour éviter les piéges presque inévitables à la grandeur et à l'élévation. En effet, qui ne

et que tout les trompe, parce que l'art de leur plaire, c'est de les tromper? Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes. Environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissait les censeurs de sa conduite; les plus sincères lui étaient toujours les plus chers. Persuadé que les princes n'apprennent jamais que les vérités agréables; qu'on est à plaindre sur le trône de n'être puissant que pour n'avoir pas un ami, et de rendre les hommes faux et timides par les grâces mêmes qui nous les attachent, le saint roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette sincérité de lèvres, cette liberté désintéressée qu'on ne saurait trouver qu'en eux seuls. Il voulait être instruit, il ne voulait pas être flatté : la vérité n'est odieuse qu'à ceux qui craignent de la connaître.

Mais, peu content d'éviter les périls de la royauté, saint Louis se crut obligé d'en expier sans cesse les fautes ou inévitables ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place, qui nous établit sur les peuples, qui nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de la tranquillité des familles, de l'observance des lois, des suites de la paix ou de la guerre, de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la discipline des mœurs, des artifices ou des passions humaines, des abus ou impunis et autorisés, des vertus ou négligées ou peut-être persécutées, des grâces ou accordées au vice ou refusées au mérite! Grand Dieu! vous ne rejetez pas les grands et les puissants, puisque vous les avez établis vous-même, et qu'ils tiennent leur puissance de vous seul; mais que les grandes places sont de grands écueils pour le salut!

Plein de ces vues de la foi, le saint roi gémissait sans cesse sous le poids de la couronne et sous la multiplicité de ses soins et de ses devoirs. Il n'était pas ébloui de l'éclat qui environne le trône; il était effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissait sur sa propre chair les désordres publics. Il regardait les péchés de ses peuples comme ses péchés propres, et se croyait obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvait empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale il cachait la mortification de Jésus-Christ; l'austérité d'une haine presque perpétuelle affligeait l'innocence de son corps. La seule soumission aux avis du guide de sa conscience suspendait quelquefois cette pratique douloureuse; et des membres qui n'avaient jamais servi à la volupté, servaient à la justice et à la pénitence. Cependant, après les plus grands crimes, on n'oserait l'exiger des grands; leurs plus légères démarches de religion sont accompagnées d'éloges si pompeux qu'on les donnerait à peine à la piété la plus consommée; ils sont des modèles de vertu, le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice et de la licence. Aussi, comme le disait saint Ambroise au grand Théodose, les siècles passés ont vu beaucoup de princes pécheurs assis sur le trône; mais ils n'y ont presque vu qu'un seul David pénitent. Combien de fois dans les calamités publiques qui affligeaient le

sait que le vice se trouve ordinairement mieux chez les grands que chez les peuples, parce que tout leur en facilite l'entrée? Ils n'ont autour d'eux que des âmes flatteuses, des âmes mercenaires, qui témoins ou confidents de leurs plaisirs, sont aussi les approbateurs de leurs crimes. Saint Louis n'eut point à sa cour de flatteurs, parce qu'il n'y voulut point avoir d'approbateurs de ses fautes. Persuadé que les princes n'apprennent jamais de leurs courtisans que des vérités agréables, il se la faisait dire par des étrangers à qui il ne se faisait point connaître; et convaincu qu'on n'est applaudi dans ses défauts lorsqu'on est puissant, que pour n'avoir pas auprès de soi un fidèle et sincère ami, il chercha dans cette pensée une sûreté contre ces dangers où tombent tous les autres; et par là il nous apprend qu'un vice, quelque subtil qu'il soit, n'est redoutable et invincible qu'à ceux qui craignent de le connaître.

Mais, peu content d'avoir évité les piéges dangereux et presque inévitables de la royauté, saint Louis crut devoir expier les fautes commises ou par lui ou par son peuple. Car quelles fautes ne se glissent pas dans les grandes places; à quelles occasions n'est-on pas exposé? quelle charge n'a-t-on pas dans les dignités éminentes? C'est là qu'on est maître absolu de toutes choses; de là dépend la sûreté des peuples ou leur inquiétude; le bon ordre des familles ou leur renversement; de là dépend le succès des procès ou le malheur des guerres. C'est là qu'on voit des licences permises ou même pratiquées, des abus autorisés ou impunis, des grâces accordées à la faveur, ou refusées au mérite. Grand Dieu! vous ne résistez pas aux puissances de la terre, et plus vous êtes puissant, plus vous communiquez de pouvoir aux souverains! Mais, ah! que ces places, quelque grandes qu'elles soient, sont pleines de dangers!

Saint Louis était bien éloigné de succomber à ces périls. S'il était puissant, ce n'était que pour punir puissamment les désordres. Toute son autorité était employée à dompter ses passions. Il se croyait chargé de tous les péchés de son peuple, parce qu'il en était le roi. Sous l'éclat de la pourpre, ce saint roi cachait l'austérité d'une haire presque perpétuelle; et des membres qui n'avaient jamais servi à l'iniquité, il les faisait servir à la pénitence et à l'austérité. Raisons faibles, prétextes frivoles qu'on oppose à Dieu quand on est placé dans les hautes dignités, vous serez confondus par la force des exemples du plus grand et du plus saint de nos rois. Cette ville régnante le vit couvert de haire et de cilice, s'offrir lui-même à Dieu comme une victime d'expiation pour son peuple. Elle le vit seul se rendre coupable des malheurs pressants qui accablaient son royaume, et dire, comme autrefois le saint roi David à la vue du fléau dont Dieu frappait son peuple: « Epargnez ce peuple,

royaume, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendre et de cilice; aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout son peuple; se reconnaître seul coupable des malheurs publics; et comme ce prince, dire au Seigneur : « Détournez sur moi seul, ô mon Dieu, le glaive de votre fureur et de votre colère; épargnez ce peuple que vous avez choisi, qui vous connaît et qui vous adore, et dont peut-être tout le crime à vos yeux est d'avoir un prince que vous avez comblé de faveurs, et qui ne vous en est pas plus fidèle : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me; ego sum qui peccavi; isti qui oves sunt, quid fecerunt*[1]? »

Et au fond, mes Frères, ces sentiments, si humbles dans la bouche de saint Louis, ne seraient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Oui, mes Frères, le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble et une conscience sincère; la religion n'est presque plus que pour lui. C'est parmi les grands et les puissants que la religion devient un problème; que la foi passe pour crédulité; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienséance ou la sévérité religieuse du maître; que la volupté ne connaît pas même les bornes sacrées de la nature et de l'humanité; et que l'ennui et la satiété, qui suit les plaisirs, est le partage des plus vertueux et des plus sages. Cependant, mes Frères, c'est vous seuls qui attirez les châtiments publics sur les peuples; et c'est le peuple seul qui souffre de ces châtiments publics. Vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses et vous dispenser de les soulager; vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés. Vous êtes les seuls coupables; et les pauvres seuls sont punis. Votre crime devient votre excuse; les calamités publiques qui sont toujours la peine de vos dissolutions, et qui devraient être le juste sujet de vos larmes et de vos largesses, le deviennent de votre dureté et de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés; vous rallumez sa foudre, en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occasion de l'apaiser en les soulageant. Malheur à vous, qui, après avoir abusé des grâces du ciel, abusez encore de ses châtiments, et qui, également insensibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère, trouvez partout ou l'occasion de vos crimes ou le prétexte de votre impénitence!

Du moins, mes Frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affligent; dernier motif de vertu que le saint roi trouva dans la dignité souveraine. En effet, les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques. Les hommes aiment les grands modèles; et par une vanité naturelle que chacun trouve en soi, on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance. Le peuple surtout, qui n'est pas capable de se faire des règles, cherche des exemples; et comme les grands lui paraissent les plus dignes d'envie, ils sont aussi ceux qui

[1] II Rois, XXIV, 17.

ô mon Dieu, c'est moi seul qui ai péché, je suis le seul coupable; quel mal mes sujets vous ont-ils fait? Détournez, je vous prie, votre bras vengeur de dessus eux, et le tournez contre moi : *Ego sum qui peccavi, isti qui oves sunt quid fecerunt? Vertatur, obsecro, manus tua contra me* ».

Voilà sans doute des sentiments bien chrétiens; et au fond, ces sentiments, si humbles et si louables dans la bouche de saint Louis, sont ceux qui devraient être dans le cœur de toutes les personnes élevées en rang et en dignité au-dessus des autres. La punition des peuples est presque toujours tirée des crimes des puissances. C'est le mauvais usage qu'ils font de leurs grands biens, qui attire de temps en temps des fléaux de Dieu qui accablent les petits; ce sont ces profusions monstrueuses que chaque jour vous faites de vos biens, grands et riches du monde, qui irritent la colère de Dieu et qui lui font suspendre tantôt ces pluies après quoi on soupire, et tantôt cette sérénité sans laquelle les campagnes ne produisent que des ronces. Cependant, les peuples souffrent, leurs besoins deviennent de plus en plus pressants, tandis, grands de la terre, que vos plaisirs ne perdent rien, que votre luxe est toujours le même, vos dépenses également grandes; vos excès deviennent ici la famine des peuples; vos joies et vos divertissements, leur tristesse et leur malheur; vos pompes et vos équipages deviennent ici la cause de la nudité et de l'indigence de vos sujets; vos passions, qui coûtent bien cher à contenter, deviennent ici le prétexte de votre dureté. Malheur à vous qui par toutes vos richesses et vos grandeurs trouvez ou l'occasion de vos crimes ou la dispense de votre pénitence!

Mais sachez que si vous n'êtes pas toujours en état de nourrir vos peuples, et d'empêcher les calamités qui leur arrivent, du moins vous leur devez le bon exemple. Si vous ne le leur donnez pas, vous êtes coupables et de vos crimes et des leurs : dernier motif dont s'est servi saint Louis pour se sanctifier par la royauté. Aussi bien, rien n'est-il plus nécessaire à des peuples que le bon exemple. Les exemples des personnes élevées au-dessus des autres décident presque toujours des mœurs et

lui semblent les plus dignes d'imitation. Ajoutez à ce désir qu'inspire la nature, les motifs étrangers de complaisance, de crainte, de fortune, qui donnent aux grands tant d'imitateurs, et qui rendent si dangereux, ou si utiles, les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Plus magnifique que tous les princes de son siècle, dans les occasions où la dignité du trône le demandait, il savait reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les grands ne sont pas dispensés ; et, en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, il nous apprenait que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, et que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leurs dignités, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissait de soutenir les droits de l'empire, de ramener au devoir des sujets rebelles, ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang, on le voyait au sortir de là, tantôt porter aux pieds des autels la componction et l'humilité d'un pénitent, tantôt abaisser aux pieds des pauvres, qu'il servait presque tous les jours de ses mains, la majesté royale; tantôt ensevelir lui-même, au milieu de la contagion et de la défaite de son armée, les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ, animer les siens par son exemple, et, malgré l'odeur de mort que l'air, corrompu par la puanteur des corps, répandait à l'entour, et l'horreur du spectacle, aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle, que laisser exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grâce du baptême et par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la religion. Exemple d'autant plus rare que les grands ne croient être nés que pour eux-mêmes ; que le bonheur et l'intérêt des peuples n'est compté pour rien, dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir ; qu'ils regardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce, et faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices ; et que, loin d'être les victimes du bien public, le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes !

Ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours le permettait, après vous avoir représenté saint Louis comme l'exemple de ses peuples et le modèle des rois, il faudrait nous renfermer dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, et le considérer comme le modèle des pères de famille. Et certes, mes Frères, il est plus aisé, ce semble, de remplir avec fidélité les devoirs publics où l'on est comme soutenu par l'éclat de ses actions mêmes ; mais c'est dans la pratique constante de ces devoirs obscurs et or-

de la conduite des peuples ; et on aime d'ordinaire à ressembler à ceux qu'on se fait honneur de suivre en quelque chose. Le peuple cherche à se faire des modèles qui l'animent. A ce motif ajoutez ceux de crainte et d'espérance, qui en sont la suite : l'exemple est donc un devoir plus essentiel pour les grands que pour tous les autres ; et plus on est élevé, plus on doit au public le spectacle d'une vie pure et irréprochable ; et voilà ce qui a fait admirer davantage dans saint Louis toutes les qualités d'un saint roi.

Plus magnifique pour ses peuples que pour lui-même, il savait répandre le bien par son exemple dans tout son royaume. Premièrement, par la simplicité chrétienne, dont les grands, pour être nobles et riches, ne sont pas dispensés, par la modestie de ses habits, par la frugalité de sa table, il faisait connaître que ce sont les ambitieux et les sensuels, mais non pas les grands et les riches, qui font tant de dépense en habits et en toutes sortes de mets exquis ; et sa simplicité en tout cela condamne tant de grands et de riches, qui depuis lui par leurs profusions excessives ont rendu nécessaire ce qui est superflu. En second lieu, ce saint roi n'avait point de fierté ni de délicatesse, quand il s'agissait du soulagement de ses peuples. On le voyait tantôt pleurer aux pieds des autels les crimes de quelque endurci qu'il n'avait pu ramener à son devoir, employer la douceur pour gagner les méchants, et les épouvanter ensuite par la crainte des châtiments. Tantôt on le voyait aux pieds des pauvres, pour les consoler et les assister de ses aumônes; tantôt ensevelir lui-même dans le camp ceux de ses soldats qui avaient été tués, animant les uns et les autres à se rendre les derniers devoirs; et, malgré l'infection que répandaient à l'entour ces cadavres puants, les prendre lui-même et les faire enterrer ; aimant mieux s'exposer à mourir lui-même, que de laisser sans sépulture et à la proie des oiseaux carnassiers des corps consacrés par le baptême. Ce fut là l'exemple qu'il donna pendant sa vie. Exemple d'autant plus nécessaire dans un souverain, que les grands du monde croient être exempts de rendre service à leurs peuples, dès qu'il doit leur en coûter le moindre dégoût, la moindre fatigue ; et que, loin de se rendre de pieuses victimes pour le bien public, le bien public devient au contraire leur victime à eux-mêmes !

Ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours me le permettait, après avoir fait voir les rares vertus de saint Louis envers ses peuples, et à l'égard même des étrangers, il faudrait vous le montrer renfermé dans le soin de ses domestiques, réglant sa famille, et enfantant plus de saints à l'Eglise que des conquérants à l'Etat.

Ce ne sont pas là d'ordinaire les occupations des grands de la terre. Plus jaloux de la gloire que de la sanctification de leurs enfants, ils les instruisent eux-mêmes des moyens d'acquérir celle-là, et se mettent peu en peine de leur apprendre le secret d'arriver à celle-ci. Saint Louis plus sage qu'eux tous s'occupe purement et principalement au soin de sa famille ; et

dinaires, où l'on est moins en garde contre soi-même, que la vertu solide paraît principalement; et rien n'est plus rare dans la piété des grands surtout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui est toute cachée aux yeux du public et renfermée dans le devoir domestique.

Cependant, les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent jamais le saint roi d'offrir tous les jours au Seigneur, à la tête de sa famille royale, des vœux communs et des prières ferventes. Son palais était devenu une église domestique; et cette demeure superbe des rois, où se forment toutes les passions, et d'où elles se répandent ensuite sur toute la terre, n'était plus que le séjour de l'innocence où le Seigneur était invoqué, et d'où coulaient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu.

C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiraient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné et aux autres princes ses enfants. Qu'on lit encore avec un saint respect pour ce pieux roi, mes Frères, les soins où il voulait bien entrer lui-même pour leur éducation! Les assemblant tous les soirs auprès de sa personne; étudiant dans la naïveté de leurs discours leurs inclinations naissantes, ou pour les redresser lorsqu'elles paraissaient dangereuses, ou pour les cultiver lorsqu'elles étaient louables; leur proposant, dans l'histoire des rois leurs ancêtres, des exemples de vice et de vertu; et en leur faisant remarquer les destinées différentes des bons et des méchants princes, le bonheur ou le malheur de leur règne, et les blâmes ou les louanges que la postérité toujours équitable donnera jusqu'à la fin à leur mémoire; les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables et bienfaisantes des uns, et à éviter les vices et les fautes des autres. On aime assez, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfants des leçons de vertu et de probité; on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères et les plus héroïques de la sagesse. Mais la conduite domestique soutient mal le faste et la vanité de ces instructions; on leur propose les vertus de leurs ancêtres, et on affaiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'aurait pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi, loin de leur inspirer des sentiments de vertu par ces instructions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom; que les maximes qu'on nous en débite ne sont qu'un langage et une façon de parler qui a passé des pères aux enfants, mais que l'usage a toujours contredite; et qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les temps les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint roi dont je n'ai fait qu'abréger l'histoire, persuadé que le simple récit de sa vie était un parfait éloge et une excellente instruction. Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avaient pu ralentir son zèle. Déjà cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente, il part et marche encore contre les infidèles suivi de ses princes et de ses troupes. Il aborde en Afrique, persuadé que s'il peut chasser de ces

quoique les grands s'excusent toujours des soins de leur domestique sur les grands emplois et les grandes occupations de leur état, le saint roi que nous honorons n'en use pas de la sorte. Il veille à tout, il entend tout, règle tout; et cependant les soins immenses d'un vaste voyage ne l'ont jamais empêché d'offrir à la tête de sa famille des vœux et des prières pour leur sanctification et pour rendre ses peuples heureux et tranquilles. Son palais était devenu la maison d'un père de famille; tout plein d'amour et de tendresse pour ses peuples, qu'il regardait comme ses enfants, et dont il avait banni toutes sortes d'attraits d'orgueil et de volupté, il fit changer toute la face ordinaire de la cour des princes; et les palais des grands, où régnaient auparavant les délices, la mollesse, le luxe et les plaisirs, ne furent plus par son exemple qu'un lieu d'innocence, d'où coulaient en abondance ces sources de vertus et de sainteté. C'était ainsi que l'exemple de saint Louis inspirait à Philippe son fils aîné et à ses deux autres enfants le désir de la vertu et de la sainteté. Ce saint roi étudiait toutes leurs inclinations et leurs penchants, ou pour les redresser sur la loi de Dieu lorsqu'ils s'en écartaient, ou pour les affermir dans le bien lorsqu'ils en avaient le désir. Il leur proposait, pour les animer davantage, les bons et les mauvais succès de leurs ancêtres, en leur apprenant que ce serait en suivant les bons ou les méchants qu'ils seraient de bons ou de mauvais princes. On aime assez dans le monde à donner à des enfants des leçons de vertu et de probité; on se plaît à les instruire des vérités de la religion. Mais d'ordinaire les parents soutiennent mal les leçons qu'on donne à ces enfants qu'on mène devant eux. Et, loin d'affermir ces sages préceptes par l'autorité des bons exemples, on les dément sans cesse et on les ruine tout à fait; par là, on fait croire à des enfants peu éclairés que la vertu n'est qu'un nom dont on se pare, mais qui ne coûte rien à acquérir; et que celui qui en donne de belles leçons à ses enfants ne la pratique pas pour lui-même.

Le saint roi, dont nous décrivons ici en général l'histoire, fut bien éloigné de donner occasion à ses enfants de regarder

contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre dont la délivrance avait toujours fait le pieux objet de tous ses désirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain ; il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité ; et se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiraient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, et en chasseraient les ennemis du Seigneur : « Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfants et aux principaux chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort : *Ecce morior in hac humo* [1]. Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avais tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem.* Mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez ; et cette terre promise au peuple de Dieu deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône : *Vos transibitis, et possidebitis terram egregiam* ».

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte et si auguste postérité ! Faites passer, jusqu'à la dernière génération, aux descendants de saint Louis, avec son sang et sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, et son règne si heureux à ses peuples. Donnez toujours votre justice et votre jugement aux enfants de ce saint roi ; rendez-les saints, et vous les rendrez grands ! N'en faites pas les vainqueurs des provinces et des royaumes ; faites-en les pères de leurs peuples. Les conquêtes les plus éclatantes ébranlent souvent le trône où est assis le conquérant ; et l'amour de ses sujets l'affermit toujours. Ecoutez les vœux surtout que nous vous offrons tous les jours pour le plus grand de ses successeurs [1], pour qui nous n'avons plus rien à désirer, qu'un règne aussi long et aussi saint, qu'il a été jusqu'ici glorieux. Secondez ses pieux desseins ; éclairez la droiture et la sainteté de ses intentions ; montrez-lui vous-même vos voies, puisqu'il les cherche de bonne foi, et que son désir le plus vif et le plus marqué est de les connaître. Et soyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin sanctifier la prospérité de son règne ; faire servir sa gloire à son salut ; embellir son histoire, déjà pleine de tant de prodiges, des actions de la foi plus durables et plus immortelles que les victoires et les conquêtes, et combler toutes les grâces dont vous l'aviez favorisé jusqu'ici par la plus grande de toutes, je veux dire par une piété tendre et sincère.

Pour vous, mes Frères, instruits dans ces

[1] Deut., IV, 22.

[1] Louis XIV.

si mal la vertu. Il leur en donna lui-même l'exemple avec les leçons, persuadé que le récit qu'on leur en faisait avait beaucoup moins de force sur leurs esprits que l'exemple qu'on leur en donnait. Après avoir ainsi réglé sa famille et son royaume, il est tenté de prendre en main les intérêts de son Dieu avec plus d'ardeur que jamais. Il entend parler que les barbares étaient en possession de l'heureux séjour que le Sauveur du monde avait consacré de ses pas et arrosé de son sang. Il lève une grande armée ; et, pour tâcher d'arracher des mains de ces barbares une terre si sainte et si vénérable, il s'embarque avec confiance, et, malgré les dangers de sa première maladie, il vole dans la Palestine. Déjà cassé par les rigueurs des fatigues qu'il avait essuyées dans la guerre, atténué par les incommodités de ses voyages, et tout affaibli par les austérités d'une vie pénitente, il passe en la terre sainte accompagné de quelques troupes choisies de son peuple, pour aller conquérir ce séjour des saints. Mais Dieu permet que, comme Moïse, il meurt avant que d'y entrer, et que, comme ce grand chef du peuple de Dieu, il s'écrie, en parlant à ses enfants : « Ah ! je meurs dans cette terre étrangère : *Ecce morior in hâc humo ;* le Seigneur refuse sans doute à mes péchés la consolation de passer le Jourdain, *non transibo Jordanem.* Mais vous, mes enfants, mes successeurs, vous le passerez ; vous aurez le bonheur de posséder cette terre délicieuse ; et héritiers de mon trône, vous le serez aussi du fruit de mes travaux : *Vos transibitis et possidebitis terram egregiam* ».

O Dieu ! conservez donc à la France une si auguste postérité. Faites descendre sur ses dignes successeurs les vertus qui le rendirent si agréable à vos yeux et aux yeux de son peuple. Donnez-leur tout ce que vous donnâtes à saint Louis, pour en faire un grand saint et un grand roi. Ecoutez favorablement les vœux que font sans cesse les peuples de ce royaume pour la santé et la prospérité du grand prince qui nous gouverne. Secondez d'autant plus la droiture de ses intentions, que c'est vers vous qu'il les porte. Soyez à jamais béni de ce que vous avez voulu affermir contre tous ses ennemis la prospérité de son règne ; annoblissez son histoire déjà embellie de tant de faits éclatants et de tant d'héroïques et de pieuses actions ; annoblissez-la dis-je, encore des plus éclatantes marques de sainteté, et faites trouver place à sa tendre piété dans le livre de sa vie et de ses exploits.

Pour vous, mes Frères, ne vous défendez plus de la piété et de la vertu, sous quelque prétexte de grandeur que ce soit. Après l'exemple que je viens de vous proposer, souvenez-vous qu'il n'est plus rien de grand sur la terre qu'on ne doive faire servir à se rendre saint dans le ciel ; apprenez que c'est pour les pauvres et les infirmes que Jésus-Christ a promis son royaume ; la misère de leur condition leur est presque une loi d'être saints ; et l'Evangile ne promet les délices du ciel qu'à ceux qui ne goûtent plus celles de la terre. Voilà ce qui regarde les avantages des petits et les dangers des grands ; ce qui vous fait voir à tous la différence de vos conditions. Que ces grandes vérités sont peu connues dans le siècle ; et qu'heureuses sont les âmes, ô mon Dieu, qui, séparées du milieu du monde et opposant sans cesse leur sainteté à ces dangers qui environnent les grands de toutes parts, ne vous perdent jamais de vue ;

grands exemples, ne rougissez plus de la piété comme d'une faiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre; qu'elle seule donne du prix et une véritable grandeur à nos actions; que sans elle les plus grands hommes sont petits et rampants, et avec elle les plus petits et les plus obscurs deviennent grands et héroïques; et qu'enfin il n'y a de réel sur la terre, que ce que nous faisons pour le ciel, que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

qui ne font que bénir vos bontés et vos miséricordes; qui ne craignent que vous; qui ne cherchent de consolation qu'en vous; qui ne se mettent pas en peine de chercher ici-bas des grandeurs, et qui ne s'en promettent de parfaites que lorsqu'elles jouiront de votre gloire avec vous. Voilà les avis que j'avais à vous donner : *An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt*[1] ? Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde ? Fasse le ciel que, loin d'être jugés avec le monde, vous le jugiez vous-mêmes avec les saints ! C'est ce que je vous souhaite.

[1] I Cor., VI, 2.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

PRONONCÉ A LA CATHÉDRALE DE MEAUX LE 2 AOUT 1706, POUR LA FÊTE DE L'INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

NOTICE.

Massillon connut de bonne heure M. de Bissy, depuis cardinal, mais il se lia surtout avec lui, au conseil de conscience de la Régence, dont ils furent tous deux membres. Avec le cardinal de Rohan et le cardinal de Bissy, Massillon chercha longtemps et activement les moyens de faire accepter la bulle au cardinal de Noailles et à ses adhérents. Nous possédons les originaux ou les copies authentiques de plusieurs lettres de l'illustre orateur au cardinal de Bissy. Il fut invité par lui à prêcher le 2 août 1706 le panégyrique de saint Etienne, patron de la cathédrale de Meaux. Ecoutons l'abbé Ledieu à cette date : « Le P. Massillon, de l'Oratoire, célèbre prédicateur du roi, engagé pour le panégyrique de saint Etienne de ce jour-ci, est arrivé à Meaux environ une heure après midi, et seulement pour monter en chaire sans même dîner à l'évêché. Il s'y est reposé dans une chambre ; il est monté en chaire à l'heure ordinaire, et a fait un très-beau sermon sur le zèle pour la défense de la vérité, dont la troisième partie a été qu'il fallait défendre la vérité avec charité, et a fini par trois mots de compliment à M. de Meaux, en lui faisant l'application de sa division ». Voici ces trois mots, qui sont le résumé d'un discours où M. de Bissy pouvait trouver plus d'un trait à son éloge, mais aussi plus d'une excellente leçon dans les difficiles circonstances où l'Église se trouvait alors placée : « Quelle consolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le pasteur *fidèle* que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde ; c'est-à-dire de retrouver un docteur éclairé pour vous instruire, un ministre ferme pour vous corriger, et un père tendre pour vous secourir et vous consoler dans vos peines et vous faciliter à toutes les voies de la vie éternelle ! » Mais en louant Bissy, Massillon, dans cette chaire de la cathédrale de Meaux, devait surtout songer à Bossuet, à ce père du dix-neuvième siècle, comme il l'appelait ; et tout ce beau discours sur l'amour de la vérité peut s'appliquer à ce grand homme.

ANALYSE.

DIVISION. — *Tout chrétien est établi par le baptême pour être témoin et défenseur de la vérité ; mais pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière, de la force, de la charité. Or saint Etienne eut pour la vérité : 1° Un amour éclairé, 2° Un amour intrépide, 3° Un amour tendre et compatissant.*

Première partie. — *Un amour éclairé.* Les trois sources de lumière sont l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention.

1° L'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption. Or, Etienne apporta à la connaissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption. Aussi les apôtres cherchant des hommes pleins de foi et de l'esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, Etienne a le premier honneur du choix, et paraît à la tête de ces nouveaux ministres. Il se prépara donc à devenir le ministre de la vérité, en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. En effet, les ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi ; et il faut commencer par rompre nos attachements, pour parvenir à connaître nos devoirs.

2° La seconde source de nos lumières, c'est le désir de s'instruire ; parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse. Etienne, malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur, malgré la honte et le mépris attachés à la profession publique d'être au nombre de ses disciples, cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui ; il soupire comme les patriarches ses ancêtres après le Libérateur dont il sent l'approche ; il en étudie et en découvre les marques et les caractères dans Jésus-Christ, dans ses œuvres, dans sa doctrine ; et la connaissance de la vérité est en lui le prix du désir sincère qu'il avait toujours eu de la connaître. Pour nous, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égarements, nous aimons cette fausse paix, qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises : et sans vouloir examiner tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré ; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse.

3° La troisième source de nos lumières, c'est la pureté de l'intention ; parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour autre chose que pour elle-même. Etienne ne se proposa dans la connaissance de la vérité que le bonheur de la connaître ; des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ. Sachant que les persécutions et les opprobres étaient la seule récompense qu'il avait promise ici-bas à ses disciples, il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même ; il comprit que le trouvant, il avait tout trouvé, et que c'était le perdre, que de se proposer en le cherchant quelqu'autre chose que lui-même.

Pour nous, nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité, des intérêts humains et des vues basses et rampantes : Dieu lui-même ne nous suffit pas ; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parce que le monde les abandonne ; les autres regardent la piété comme un gain : il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime ; enfin, il s'en trouve qui ne s'instruisent de la vérité, qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu ; et voilà pourquoi il y a si peu de foi sur la terre, et la vérité se montre à si peu de fidèles.

Deuxième partie. — *Un amour intrépide.* Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Or, l'histoire d'Etienne nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces défauts.

1° Le premier défaut, c'est la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or, quoique le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées ; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples du Sauveur, quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaraient contre lui ; Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée : également insensible aux promesses et aux menaces des hommes, il ne craint que celui qui seul peut perdre l'âme ou la sauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde, les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité ; et nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes ; en vain notre conscience d'intelligence avec la loi de Dieu nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle ; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui, tantôt par complaisance, tantôt par faiblesse, tantôt par crainte, tantôt par indolence, tantôt par mauvaise foi, et presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ, loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes.

2° Le second défaut, c'est cette prudence de la chair, qui, connaissant la vérité, garde un silence criminel et n'ose tout haut en prendre la défense. Car il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, il faut encore le confesser tout haut sans ménagement et sans honte. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit et nous condamne. Il avait une infinité de prétextes pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime ; mais, livré à l'impression de l'esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Pour nous, témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent, de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes, nous croyons en être quittes en notre conscience, en ne les approuvant pas tout haut, et en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide ; et nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté et notre indifférence pour la vérité, oubliant que chacun de nous en particulier en est chargé, et de plus que nous devons la vérité à nos frères. Hélas ! le monde ne craint point de débiter tout haut ses maximes de mort et de péché, et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle !

3° Le troisième défaut est une fausse complaisance, qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère, l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, c'est ici principalement qu'Etienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il aurait pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres, et en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la faiblesse et aux préjugés de son peuple. Mais le saint Martyr ne connaît pas ces timides ménagements, parce que les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, et qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions ; mais on ne devrait pas honorer du nom de prudence cette complaisance criminelle qui fait que, dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ, et nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu ; parce que par là nous devenons aux hommes une occasion d'erreur.

Troisième partie. — *Un amour tendre et compatissant.* Or, notre saint Martyr nous donne encore ici un grand exemple. De

quel amour sincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes ; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime ; il ne compte pour rien sa mort, si leur salut doit en être le fruit. Tels sont les défenseurs que se forme la vérité. C'est la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs : la vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables.

Et non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui qui loquebatur.

Et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui. Act., VI, 10.

Tout chrétien est établi par le baptême témoin et défenseur de la vérité. C'est un dépôt sacré que l'Eglise, en nous régénérant, nous met entre les mains ; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreurs et de ténèbres, et de défendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est là une des principales fonctions du juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre, comme un astre toujours luisant, dissipant par l'éclat de ses lumières les ténèbres que les passions répandent parmi les hommes, redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein, et confondant par sa pureté et par son innocence les excès et les déréglements qui l'environnent. Mais comme les justes sont rares sur la terre, il est peu de fidèles qui aient conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connaître, et presque tous les hommes l'ignorent ; il faut l'aimer, et tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre ; enfin, il faut aimer ses frères, et la charité qui nous unit à eux, est presque plus rare que la vérité qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes Frères, les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solennité du saint martyr dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenseur, parce qu'elle ne trouva jamais tant de lumières, tant de force, tant de charité ; il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide, un amour tendre et compatissant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parce que nos passions nous empêchent de la connaître ; ou la connaissant, nous n'osons nous en déclarer les défenseurs, parce que nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité ; enfin, ou la défendant, il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois sources de lumière sont : l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention ; l'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption ; le désir de s'instruire, parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse ; enfin la pureté de l'intention, parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour quelque autre chose que pour elle-même, et c'est une ignorance de malice. Or c'est sur ces trois grandes dispositions que notre saint martyr va nous servir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ses mœurs fut la première source de ses lumières. Il apporta à la connaissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption, une heureuse ignorance de tous les déréglements qui souillent d'ordinaire les premières mœurs, et le premier usage que nous faisons de la vie.

Aussi le nombre des fidèles croissant, et les apôtres partagés par trop de soins cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, et les associer, comme autrefois Moïse, à la construction du tabernacle saint et à la formation de l'Eglise, Etienne a le premier honneur du choix, et paraît à la tête de ces nouveaux ministres. Quelle gloire ! mes Frères, parmi tant de disciples tous témoins de la résurrection de Jésus-Christ, tous rem-

plis des dons de l'Esprit-Saint depuis peu répandu sur eux, la plupart compagnons des courses et des travaux de leur divin Maître; tous dépositaires de sa puissance, marchant sur ses pas, et chassant les esprits immondes: parmi ces hommes les fondateurs de la foi, les conquérants des peuples, les premières colonnes des églises, qu'on prend pour des dieux et qui servent déjà de spectacle au ciel et à la terre, Etienne est préféré; et au milieu de tant de lumières ce nouvel astre brille et se fait remarquer, comme s'il paraissait tout seul au milieu d'une nuit profonde.

Ainsi Etienne se prépara à devenir ministre de la vérité en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. Car, mes Frères, d'où viennent tant de fausses maximes que nous nous faisons tous les jours sur nos devoirs les plus incontestables et les plus essentiels? D'où viennent tant de ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre? D'où vient que nous ne convenons presque jamais des vérités qui nous condamnent; et que de tant de pécheurs dont le monde est plein, il n'en est presque pas un seul qui ne se justifie à lui-même ses propres voies, ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte et l'injustice? D'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie et de sa faiblesse; que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même; que l'injuste ne voit dans l'iniquité de son gain et de ses profits que son bonheur et son adresse; que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs même des temps, des prétextes pour se justifier sa dureté et sa barbarie; que l'âme mondaine regarde son ivresse et ses dissipations comme le privilége de son âge ou de son état, et la condition nécessaire de la vie humaine? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes, loin d'annoncer l'Evangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier; que loin de condamner et de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui; et que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice? C'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache; c'est que nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi; c'est qu'il faut commencer par rompre nos attachements, pour parvenir à connaître nos devoirs; c'est que la vérité est le fruit de la pureté et de l'innocence. De là vient que chaque pécheur presque est tranquille dans son état; qu'il voit le danger des autres passions, et qu'il est aveugle sur le précipice qu'il se creuse à lui-même. De là vient que l'ambitieux méprise la volupté comme une vie d'obscurité et de paresse; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur insensée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères; en un mot, que chacun voit loin de lui les piéges qui ne le regardent pas, et qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe soi-même.

Mais ce n'est pas encore assez d'apporter à la connaissance de la vérité un cœur pur; il faut ajouter à cette première disposition un désir sincère de la connaître. L'innocence d'Etienne lui fraya les premières voies à la connaissance de Jésus-Christ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur; malgré les bruits injurieux que les pharisiens répandaient contre la sainteté de ses œuvres et la vérité de son ministère; malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses disciples; malgré les mépris même dont on était menacé en s'attachant à ses maximes et à l'espérance de ses promesses; Etienne cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire comme les patriarches ses ancêtres après le libérateur dont il sent l'approche; il en étudie dans Jésus-Christ les marques et les caractères prédits dans les prophètes; il les découvre dans ses œuvres et dans sa doctrine; et la connaissance de la vérité est en lui le prix du désir sincère qu'il avait toujours eu de la connaître.

Pour nous, mes Frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourrait éclaircir nos erreurs et dissiper nos ténèbres; nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égarements; nous aimons cette fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises; nous fuyons tout ce qui pourrait en troubler la fausse douceur; nous sommes habiles à nous dérober à la

lumière, qui malgré nous nous poursuit et nous éclaire; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, et nous la regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge et l'ombre de la mort: *Et si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis* [1]. Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse; tout ce qui combat ce que nous aimons, nous paraît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes, nous le prenons pour une censure et non pas pour une instruction. Ce n'est pas assez pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit saint Augustin, devienne la vérité. Ainsi la chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit et nous révolte; nous la regardons comme un art d'exagération et d'hyperbole; nous opposons nos propres lumières à la lumière de Dieu; nous contestons contre les décisions de l'Evangile, comme si l'on pouvait en appeler de Jésus-Christ à nous-mêmes, comme si le monde pouvait justifier ce que le Seigneur condamne. Ainsi tout nous affermit dans nos erreurs: la lumière même destinée à nous éclairer nous égare et nous aveugle; les remèdes qui auraient dû nous guérir, sont pour nous de nouvelles plaies; les ministres, établis dans l'Eglise pour notre sanctification, coopèrent à notre perte; et par une juste permission de Dieu, qui permet toujours que la vérité devienne une occasion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connaître, nous trouvons la mort et les ténèbres où nous aurions dû trouver la vie et la lumière.

Enfin, la pureté de l'intention fut la dernière disposition qui prépara Etienne à la connaissance de Jésus-Christ. Il ne se proposa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connaître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ; il savait que les persécutions et les opprobres étaient la seule récompense qu'il avait promise ici-bas à ses disciples. Il n'y chercha ni une vaine distinction, puisque son élévation au ministère fut le prix de sa modestie et de son innocence; ni les premières places dans le royaume de son Maître, puisqu'il avait déjà appris de sa divine bouche que le dernier de ses disciples serait le premier; ni les louanges frivoles des hommes, puisqu'il s'exposait par là à leurs dérisions et à leurs censures; ni une vie plus douce et plus tranquille, puisqu'on ne lui avait annoncé que la faim, la soif, la pauvreté, des travaux et des peines; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le sacrilége Simon, puisqu'il avait même appris que tous ceux qui auraient opéré de grands miracles, ne seraient pas pour cela mis au nombre des disciples de son divin Maître. Il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même; il comprit qu'en lui étaient tous les trésors de la science et de la sagesse; que le trouvant il avait tout trouvé, et que c'était le perdre, que de se proposer en le cherchant quelque autre chose que lui-même.

Quelle instruction, mes Frères, pour la plupart de ceux qui m'écoutent! Nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains et des vues basses et rampantes; le salut éternel tout seul ne nous paraît pas un prix assez digne de nos soins et de nos démarches; Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplace à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jésus-Christ. Je dis leurs intérêts: une vaine réputation, les premières places dans un royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes, presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jésus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même; que dirai-je? souvent le désir secret d'affaiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connaître. Voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parce que le monde les abandonne. Ils regardent la vertu comme la ressource des passions et la bienséance du dernier âge; ils attendent de n'être plus propres au monde et à ses plaisirs, pour être propres au royaume de Dieu et à sa justice; ils couvrent des apparences de la religion les prétextes d'une vie criminelle et mondaine; et, ne pouvant plus se faire un amusement du vice, ils se font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un

[1] Job, XXIV, 17.

gain : ils font servir le don du ciel aux espérances de la terre; ils cherchent le monde en faisant semblant d'y renoncer; ils veulent plaire aux hommes en se donnant à Dieu ; et après avoir épuisé pour parvenir à leurs fins toutes les ressources criminelles des passions, ils y font servir la vertu même.

Il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime : ils sont fatigués de leurs passions, et non pas touchés de la vertu ; ils sentent le poids du déréglement, mais non pas l'horreur de leurs fautes; ils veulent finir leurs agitations, et non pas commencer leur pénitence; ils cherchent à se mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu ; ils désirent de calmer leur cœur, et non pas de le purifier; et n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin, il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre; des hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte; qui ne lisent les divines Ecritures que pour y trouver de quoi en affaiblir l'autorité et l'évidence; qui n'étudient curieusement la sainteté de nos mystères que pour en faire le sujet de leurs doutes et de leurs blasphèmes; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumière, et qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement et à leurs ténèbres. Ainsi, mes Frères, il n'est presque plus de foi sur la terre, et la vérité se montre à peu de fidèles, parce qu'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un désir sincère de la connaître, et une intention droite qui ne se propose qu'elle-même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint martyr un défenseur éclairé; elle y trouva encore un défenseur intrépide.

DEUXIÈME PARTIE.

Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Premièrement, la crainte des hommes qui, malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle; secondement, la prudence de la chair qui fait que la connaissant, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense; enfin une fausse complaisance qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère et l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, l'histoire du saint martyr que nous honorons aujourd'hui, nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces trois défauts.

Et premièrement, quoique, le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples; quoique la plupart de ceux qui avaient été témoins et participants même des prodiges de Jésus-Christ, de peur d'être enveloppés dans sa condamnation, se rangeassent du côté de ses ennemis, et répandissent avec eux des opprobres et des calomnies contre sa mémoire; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaraient contre le Sauveur, Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée; il ne se laisse point ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Egalement insensible aux promesses et aux menaces des hommes qui périssent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, et qui seul peut perdre l'âme ou la sauver éternellement; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jésus-Christ; l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermit et le fortifie; il tire de l'erreur publique de nouveaux motifs de fidélité et de prévoyance. Il n'a pas oublié que, selon la doctrine de son divin Maître, le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité; que le monde ne saurait aimer Jésus-Christ; que les persécutions et les opprobres sont les caractères les plus marqués de son Evangile; et que la voie qu'il nous a montrée, est trop étroite et trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voilà, mes Frères, ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lacheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissements et nos suffrages. Les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; nous n'osons contredire le langage commun du monde et des passions; nous crai-

gnons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain une éducation chrétienne et un naturel heureux ont laissé en nous des semences de vérité qui nous marquent le faux et le danger des voies que la plupart des hommes suivent; en vain notre conscience d'intelligence avec la loi de Dieu nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui; nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix et l'excellence; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connaissons en secret le frivole et la folie; nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions; nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous, que de la retenir dans l'injustice; partout presque nous trahissons notre conscience et nos sentiments. Nous nous laissons entraîner à la multitude; nous n'osons être tout seuls de notre côté; nous craignons la singularité de la vertu et de la vérité, comme un ridicule qui nous couvrirait de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité : tantôt la complaisance pour nos supérieurs; tantôt la faiblesse pour nos amis; tantôt la crainte des dérisions et des censures; tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presqu'aussi indifférente que le mensonge; tantôt une ivresse et une mauvaise foi qui cherche à s'étourdir dans ses égarements, débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même; tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin, presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la loi de Dieu condamne; nous adhérons à leurs erreurs, et nous aidons à les rendre plus inexcusables; nous donnons à leurs passions les noms de la justice et de l'équité; nous appelons leurs vengeances des ressentiments équitables; leurs attachements criminels, des caractères et des suites d'un cœur tendre et fidèle; leurs déréglements honteux, des faiblesses pardonnables; leurs profusions insensées, des penchants d'une âme noble et généreuse; leur ambition démesurée, une élévation d'esprit et de cœur; leur avarice sordide, une sage économie; leur médisance cruelle, une aimable vivacité; la fureur du jeu qui les possède, un délassement nécessaire. En un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité. Vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos passions; nous devenons lâches, timides, rampants, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité. Nous ne connaissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers disciples de la foi nous ont laissé de si grands exemples, et qui a toujours été le caractère des âmes fidèles. Nous vivons pour les hommes; nous ne vivons pas pour Dieu et pour nous-mêmes. Nous nous faisons une conscience et une religion, une humeur, un caractère, un esprit, et un cœur pour eux; et ils sont la fin de toutes nos voies et le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvaient en être le prix et la récompense. Tout ce que nous ne faisons pas pour eux, nous le comptons comme perdu, comme s'il n'y avait de réel que ce qui doit périr avec nous; et après plusieurs années passées sur ce ton, Dieu seul, pour qui nous devions vivre, se trouve à notre mort le seul qui ne saurait compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

Le second défaut opposé à cette fermeté chrétienne, dont notre saint martyr nous fournit aujourd'hui le modèle, est cette prudence de la chair qui fait que, connaissant la vérité, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense. En effet, il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, et de garder, pour ainsi dire, une manière de neutralité entre l'un et l'autre ; il faut encore confesser tout haut Jésus-Christ sans ménagement et sans honte. Qui n'est pas avec lui est contre lui ; et n'oser se déclarer son disciple, c'est être son persécuteur et son adversaire. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne

nous instruit et nous condamne. Que de vains prétextes n'aurait-il pas pu se former à lui-même pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime! Le prétexte d'attendre un temps plus favorable, et où la vérité aurait trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il était de n'être point écouté, et de jeter la pierre précieuse de l'Evangile devant des animaux immondes; la crainte d'exciter une persécution contre l'Eglise, en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que les apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il fallait le leur laisser et se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avait confié et de la distribution des aumônes; l'exemple des autres diacres nouvellement élus, qui ne sortaient point de leurs fonctions et ne couraient point annoncer Jésus-Christ au peuple. Mais le généreux martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit et les figures de la loi; il leur découvre Jésus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres; il leur montre leur aveuglement prédit dans les prophètes; il leur reproche leur ingratitude et l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avait toujours favorisés; il leur annonce que la mesure de leurs crimes et de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils ont répandu; il leur remet devant les yeux le sang de tant de prophètes dont leur ville a été souillée, et se sert de leurs propres armes pour les attaquer et pour les combattre.

Oui, mes Frères, et je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu; nous croyons en être quittes en notre conscience, quand témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent; de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs, qu'ils se forment à eux-mêmes; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule; nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté: la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres, et que ce n'est pas à nous à instruire nos frères; la peur d'éloigner nos amis par le contre-temps de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes; enfin, tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité. Nous oublions que chacun de nous en particulier en est chargé; que nous devons la vérité à nos frères; que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle, et conserver à ceux qui nous suivront le langage de la foi et de la doctrine sainte; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue, et que cacher la lumière, c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous et qui nous éclaire; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité; que ce n'est point aimer nos amis, que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent, et qu'il faut souvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Hélas! mes Frères, le monde ne craint point de débiter tout haut ses erreurs et ses maximes de mort et de péché; et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle; le monde se fait un honneur insensé de sa doctrine; et nous nous faisons une honte de la doctrine de Jésus-Christ? le monde ose tous les jours contredire le langage de la foi par les illusions qu'il lui oppose; et nous craignons de contredire les illusions du monde par le langage de la foi et du salut? le monde s'élève insolemment contre l'Evangile; et nous n'osons soutenir l'honneur de l'Evangile contre lui? le monde traite publiquement la doctrine de Jésus-Christ de folie et de faiblesse; et nous avons pour ses folies et pour ses erreurs des égards qu'il refuse à la vérité? le monde ne ménage point la piété des serviteurs de Dieu, il la méprise, il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures; et la piété des serviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, et n'ose la couvrir de la confusion qui lui est due? Nous nous faisons une gloire et un devoir de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent; nous nous ferions un crime de nous ménager, lorsqu'on noircit devant nous leur réputation et leur conduite; le silence nous paraîtrait alors une lâcheté et une perfidie; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent de-

vant nous envers ceux que nous aimons ; et les intérêts de Jésus-Christ dont nous nous disons les amis et les disciples, nous trouvent insensibles ; et sa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation et notre zèle ; et le silence, quand on attaque sa doctrine et l'honneur de sa loi, nous paraît une prudence nécessaire ; et nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter. O mon Dieu, peut-on être à vous, et rougir de vous connaître ? Peut-on vous aimer, et vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïssent ; et n'est-ce point se joindre au monde contre vous, que de n'oser le condamner comme vous ?

Enfin, mes Frères, la troisième manière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'est en l'adoucissant et en l'accommodant aux préjugés et aux passions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'est ici principalement qu'Etienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il aurait pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres ; il pouvait, en apparence, comme Gamaliel, se contenter de leur représenter que si l'œuvre de l'Evangile était l'œuvre de Dieu, il serait inutile d'entreprendre de le détruire, et que s'il ne l'était pas, il tomberait bientôt lui-même ; il pouvait excuser en quelque sorte leur crime envers Jésus-Christ, en supposant qu'ils n'avaient connu ni la divinité de sa mission, ni la vérité de son ministère ; il pouvait adoucir les reproches dont ils méritaient d'être chargés pour avoir rejeté le Messie promis à leurs pères ; il pouvait leur vanter la sainteté de la loi de Moïse, et louer le zèle et le respect dont ils faisaient ostentation pour ses préceptes et pour ses cérémonies ; en un mot, il pouvait, ce semble, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la faiblesse et aux préjugés de son peuple. Mais le saint martyr ne connaît pas ces timides ménagements ; il les appelle sans balancer *cœurs rebelles et incirconcis*[1]. Loin d'excuser leur ignorance, il les accuse de résister sans cesse à l'Esprit-Saint ; loin de les flatter sur leur respect pour la loi de Moïse, c'est par là même qu'il les confond et qu'il les condamne ; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avait favorisé leurs pères, il leur reproche de marcher sur leurs traces, et d'ajouter au sang des prophètes, dont ils avaient souillé leurs mains, le sang du juste qu'ils venaient de mettre à mort. Les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de mesure. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment ; ce n'est pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions, et lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre ; ce n'est pas que la vérité soit toujours dure, impérieuse, et qu'elle cherche plus l'ostentation de la victoire, que le fruit solide du salut et la gloire de l'utilité ; ce n'est pas qu'il ne faille être faible avec les faibles pour les sauver tous ; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile ; attirer les pécheurs pour les retirer du péché ; ménager leur faiblesse pour triompher plus sûrement de leurs passions ; et n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainsi dire, par des paroles de paix et de consolation la chair du malade.

Mais je ne voudrais pas qu'on honorât du nom de prudence cette complaisance criminelle, qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu, sous prétexte de blâmer les excès ; nous applaudissons à l'inutilité et à la paresse ; nous accordons bien plus au monde et à ses usages que l'Evangile ne leur accorde ; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu ; nous donnons aux talents de la nature les éloges qui ne sont dus qu'aux dons de la grâce ; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons, des endroits qui les rendent plus excusables ; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous ; nous nous faisons une fausse règle de charité et de sagesse, de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre ; nous portons parmi les hommes un fonds d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent, avec les intérêts des passions qu'ils aiment ; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde ; et nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir,

[1] Dura cervice et incircumcis is cordibus. *Act.*, VII, 51.

tant d'adoucissements qu'ils la font perdre de vue. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur; ils laissent la vérité que nous embarrassons, et s'arrêtent au voile qui la leur cache. Et de là, mes Frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissipations que par les suffrages des gens de bien. De là, nous entendons tous les jours des pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des justes qui ne la condamnent pas. De là, les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification et sa défense. Il triomphe de nos lâchetés, il insulte à nos condescendances, il sait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous. Pour s'excuser, il condamne les justes, et cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu ! faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité ? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paraît si digne d'être méprisé, et que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vide et la folie, que nous en connaissons si profondément les abus et la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions et de ses chimères; nous le ménagions encore, nous respections encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui, et qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner et de lui déplaire ?

TROISIÈME PARTIE.

Je sais, mes Frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur et de tendresse, et qu'elle n'aime que des défenseurs compatissants et charitables; et ce devrait être ici la dernière partie de cette instruction; mais je l'abrège. En effet, de quel amour sincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce? Plus touché de leur aveuglement que de sa propre perte, il lève les mains au ciel pour eux; insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime. Leur barbarie ne déchire son corps que pour ouvrir son cœur à des gémissements et à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, si leur endurcissement n'eût pas été à son comble. Il ne comptait pour rien sa mort, si leur salut devait en être le fruit et le salaire. Il voit le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père; et le saint transport de joie qui l'anime dans l'espérance de le posséder bientôt, n'est troublé que par la réprobation de son peuple dont il lit, ce semble, l'arrêt, dans l'accès de sa vision, gravé en caractères immortels sur les colonnes du temple céleste. Il ne demande pas vengeance contre ces meurtriers; il ne s'écrie pas comme Job : *Terre, ne cache point mon sang*, et laisses-en monter la voix jusqu'au trône du Tout-Puissant, pour solliciter ses foudres contre les barbares qui le répandent : *Terra, ne operias sanguinem meum*[1]; et ne pouvant obtenir le salut du peuple qui veut périr et qui s'est exclu lui-même du salut, il obtient du moins la conversion de Saul, qui participe au crime de sa mort. Son sang répandu est comme une semence sainte d'où sortira un jour ce nouvel apôtre; ses prières préparent déjà les grâces qui d'un persécuteur doivent en former dans la suite un vase d'élection et un spectacle digne des anges et des hommes; et si son zèle n'a pu faire connaître Jésus-Christ à l'infidèle Jérusalem, sa mort va du moins instruire un ministre puissant en œuvres et en paroles qui le fera connaître un jour à toute la terre.

Tels sont, mes Frères, les défenseurs que se forme la vérité. C'est la charité qui leur prépare des victoires; il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères plus d'envie de les mortifier que de désir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent que parce que leurs personnes nous sont déjà odieuses; souvent, en défendant la vérité, on cherche plus à dominer qu'à faire dominer la vérité elle-même ; souvent c'est l'humeur qu'on suit, et non pas la vérité qu'on cherche ; souvent sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; sou-

[1] Job, XVI, 19.

vent, en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes; souvent on est plus aise de les voir s'égarer, qu'on ne le serait de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeler à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices, que parce que nous sommes jaloux de leurs vertus : enfin, rien n'est si rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de là vient, mes Frères, que ceux qui nous sont soumis regardent d'ordinaire nos instructions comme des censures; que nos enfants, nos inférieurs, nos domestiques, ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, et non pas la charité qui édifie; qu'ils nous regardent plutôt comme les censeurs impitoyables de leurs faiblesses, que comme les médecins charitables de leurs plaies; et que nous perdons sur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à sa défense. De là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde plus de censeurs qui les condamnent, que d'imitateurs qui les suivent; c'est qu'ils se bornent souvent à décrier les vices de leurs frères, et qu'en faisant paraître beaucoup de zèle contre les défauts des autres, ils ne montrent pas assez de compassion pour leurs faiblesses; c'est que, sous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent point assez les pécheurs; c'est que, dans leurs censures, ils paraissent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité, qu'être touchés du déréglement qu'ils blâment; et rendant la vertu odieuse aux pécheurs, ils leur font paraître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De là vient enfin que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères, parce que ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit, mais on ne s'aime point. Les bienséances se rétablissent, mais les sentiments sont toujours les mêmes. Les personnes se rapprochent, mais les cœurs demeurent toujours éloignés. Les dehors sont différents, mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité; elle se contraint, mais elle n'est pas éteinte. On se rend des devoirs, mais on ne se rend pas l'amour sans lequel tout le reste n'est rien; on ajoute seulement au crime de la haine celui du déguisement et de l'imposture; et souvent, ayant la raison et la vérité pour soi, on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parce qu'on n'a pas la charité qui souffre tout, et qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui le généreux martyr dont la solennité nous assemble en ce lieu saint : la vérité trouva en lui un défenseur éclairé, un défenseur intrépide, un défenseur tendre et charitable. Quelle consolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le pasteur fidèle [1] que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde; c'est-à-dire de retrouver un docteur éclairé pour vous instruire, un ministre ferme pour vous corriger, et un père tendre pour vous secourir et vous consoler dans vos peines, et vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle! Ainsi soit-il.

[1] Henri de Thiard de Bissy, successeur de Bossuet.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME SERMON.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la religion ;* 2° *L'usage de cette science l'a affermi dans la piété.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premièrement, ce sont des vues de fortune et d'intérêt qui nous y portent. Secondement, on ne peut se renfermer dans les bornes étroites de la foi. Troisièmement, l'étude, épuisant toute l'application de l'âme, dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion.

1° Premier écueil à éviter dans l'étude de la religion, des vues de fortune et d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illustres familles de sa province, et que par sa naissance il pût prétendre à tout, après avoir passé le temps de l'enfance au Mont-Cassin, se détermine à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique : et non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il fera dans les sciences ; mais il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité. Oserait-on seulement proposer cet exemple au siècle ?

2° Le second écueil que les savants ont à éviter, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi. En effet, la foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Mais il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux : accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment l'obscurité de celles qu'il doit adorer. De là quelle source de gloire pour saint Thomas ! Né avec tous les grands talents qui font les hommes extraordinaires; un esprit vaste, élevé, profond, universel ; un jugement droit, net, assuré, etc., quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Eglise qui l'avaient précédé ? S'il se distingue parmi tous les savants qu'il trouve à Paris par la sagacité de son esprit, et par l'abondance de ses lumières, il leur est encore plus supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion. Cependant, le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua, inspire souvent, par une suite de notre faiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit. Comme la raison s'y accoutume à examiner, elle s'y désaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin. Mais notre saint, bien différent de ces esprits gâtés qui vont puiser jusque dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité, trouve le moyen de fortifier sa foi dans la lecture même des auteurs profanes ; et Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion. Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'est qu'il a soin de la fortifier continuellement par l'étude des livres saints et des docteurs de l'Eglise, où il forme son langage et ses sentiments ; car dans tous ses ouvrages, quoique le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, il ne marche jamais que sur les traces d'autrui, renonçant à la gloire de l'invention, gloire si délicate pour les savants.

3° Le troisième écueil à éviter dans l'étude, c'est la dissipation de l'esprit, qui dessèche le cœur et anéantit peu à peu la dévotion ; mais dans notre saint le soin de son âme fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Dans les difficultés qu'il rencontre, loin de négliger ses exercices de piété, sous prétexte de donner plus de temps à l'étude, c'est alors qu'il a recours à la prière avec plus de ferveur, comme à la vraie source des lumières. Ainsi l'ambition d'acquérir de nouvelles connaissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état. A quoi me servira, disait-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Pour connaître cette piété tendre et affectueuse qui était dans notre saint, il n'y a qu'à lire l'office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion. On peut donc assurer que si Thomas fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, et qu'il est peu imité dans le monde ! car sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même de louable en soi, on s'y livre tout entier, et la piété est entièrement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne consiste-t-elle pas à remplir les devoirs de son état ? Oui, sans doute, mais de les remplir en les offrant à Dieu, et désirant de lui plaire; ce qui ne peut se faire lorsqu'on néglige totalement la prière, et qu'on vit dans un entier oubli de Dieu. Et d'ailleurs, notre principal état n'est-il pas d'être chrétien ? notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu et à l'Eglise ce que nous leur devons.

DEUXIÈME PARTIE. — *L'usage de la science de la religion a affermi Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a servi de motif dans la recherche des sciences, n'ont d'autre but que la cupidité dans leur usage. Ainsi, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées ? vous serez un docteur flottant; votre fortune décidera de vos senti-

ments. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité ? vous serez un docteur singulier, et les opinions vous paraîtront douteuses dès qu'elles seront communes. Troisièmement, avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue ? plein de vous même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain.

Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'était frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage.

1° Au lieu d'être un docteur flottant, dont la fortune décide des sentiments, il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connaître la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne penche ni à droite, ni à gauche, suivant l'expression du prophète ; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, et apprend aux ministres de l'Eglise qu'en ne cachant point aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur, il ne faut pas non plus leur laisser ignorer les saintes rigueurs de sa justice.

Cette droiture le fit arriver sans le vouloir à la faveur des grands. L'archevêché de Naples lui est offert par Urbain IV. Saint Louis l'admettait souvent à sa table. Mais il parut toujours insensible à cette faveur : il refuse la dignité qu'on lui offre ; et il est devant un roi de la terre, comme les gens du monde sont si souvent devant le Roi des rois, c'est-à-dire qu'à peine se souvient-il que le prince est là présent, et qu'il retrouve, jusqu'au milieu de la cour, le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études.

2° Au lieu d'être un docteur singulier, Thomas fut un docteur œcuménique et universel ; je veux dire suivi et approuvé universellement. Il enseigne à Rome, à Paris, à Bologne, et partout sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. Mais c'est surtout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre saint et l'a rendu un docteur universel. Toutes les universités du monde, surtout celle de Paris qui le forma dans son sein, sont de fidèles dépositaires de sa doctrine. Dans toutes les communautés régulières, surtout dans celle de saint Dominique, les décisions du fondateur ne tiennent pas plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs, que celle de notre saint dans la foi et dans la doctrine. L'oracle du monde chrétien, Rome même, a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre saint, pour prononcer sur les différends qui troublaient l'Eglise. Les conciles œcuméniques, les juges vénérables et infaillibles de notre foi, ont formé leurs décrets sur ses décisions ; et les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3° Au lieu d'être un docteur vain, il n'y en eut jamais de plus humble que notre saint ; et cela, dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre : connu, admiré, consulté de tout l'univers, il était plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite, que nous ne le sommes à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux. Nul empressement à étaler les trésors de science et de sagesse dont il était rempli ; et infiniment éloigné d'affecter la moindre supériorité sur ses frères, il les prévenait tous par des témoignages d'honneur et de déférence. Tous ses talents, toutes ses connaissances, il les rapportait à Dieu, ne cessant de dire qu'il était plus redevable à la prière qu'à l'étude du peu qu'il savait. Mais ce qui manifeste parfaitement l'humilité de ce grand docteur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans toute sa manière d'écrire, ne parlant jamais sur ce ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité. C'est cette humilité que nous devons surtout imiter dans notre saint docteur ; c'est là le vrai caractère des saints : car l'humilité toute seule suffit pour faire des saints ; mais sans cette vertu, toutes les autres ne sont rien.

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret et doceret in Israel præceptum et judicium.

Il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur, il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait d'Esdras, au chapitre septième du livre premier de son Histoire.

Rien n'est plus consolant, mes Frères, que de suivre des yeux de la foi les routes de la Providence dans la conduite de l'Eglise. A combien de ménagements sa bonté ne s'est-elle pas abaissée pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre cette sainte cité, située depuis la naissance des siècles sur la montagne, et si bien affermie que, malgré tous les efforts des enfants de Babylone, elle ne sera jamais renversée ?

Il fallait à la foi dans sa naissance des caractères sensibles et éclatants pour triompher de l'incrédulité. Aussi quels hommes que les hommes apostoliques ! Ils vont au-delà des prodiges qu'a faits leur Maître ; leur ombre même est toute puissante. Attaquée par les empereurs, qu'un faux zèle pour le paganisme arme contre elle, elle a besoin de force et de constance pour soutenir la fureur des persécutions : que de héros, dans ces siècles de feu et de sang, la grâce ne forma-t-elle pas ? Quelle hardiesse et quelle constance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre et dans le sexe le plus faible, pour braver les tyrans et ce que les tourments ont de plus affreux ? On voyait les chrétiens courir aux supplices avec plus d'ardeur que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaisirs.

Enfin, livrée, dans des temps plus tranquilles et plus reculés, à la dispute des hommes, ébranlée par les assauts de l'hérésie, défigurée par les couleurs étrangères dont ses enfants mêmes ont voulu flétrir sa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lèvres fussent les dépositaires de la science, des docteurs éclairés, de nouveaux Esdras, qui s'appliquassent à la recherche de la loi dans la simplicité de leur cœur ; et qui, après en avoir pratiqué les

préceptes et les ordonnances, sussent les défendre contre les ennemis de la foi, et les enseigner aux fidèles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs siècles les Basile, les Hilaire, les Jérôme, les Augustin; tel fut aussi dans des temps postérieurs le saint docteur dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur, il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances : *Paravit cor suum etc.* Point d'erreur que Thomas n'ait combattue; point de vérité qu'il n'ait établie; peu de doutes qu'il n'ait éclaircis; et tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais, pour me renfermer dans quelque chose de précis, en considérant saint Thomas comme un grand docteur, je ramène à deux idées toutes simples que me fournit mon texte, tout le sujet de son éloge, qui sera en même temps pour les ministres de l'Eglise la matière d'une grande instruction. L'étude de la religion, qui, en manifestant la vérité, semblerait devoir nous en inspirer l'amour, ne laisse pas d'exposer la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette science! Que de pas délicats dans son usage! Saint Thomas s'est sanctifié dans la recherche de la science de la religion; il en a sanctifié l'usage. La piété l'a guidé dans la recherche de la science de la religion; voilà mon premier point: l'usage de cette science l'a affermi dans la piété; c'est le second. C'est-à-dire qu'il a cherché la loi du Seigneur dans la simplicité de son cœur, et qu'il a pratiqué et enseigné dans Israël ses ordonnances et ses préceptes. Implorons etc. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'homme est profondément corrompu, mes très-chers Frères! Il lui est resté, dit saint Augustin, du débris de son innocence, certains penchants de gloire, de plaisir, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement; mais hélas! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ses passions; et ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle? Quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissants; toute seule, elle touche peu; et si des vues de fortune et d'intérêt ne nous raniment, on languit dans sa recherche : premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences, soit sacrées soit profanes. D'autre part, l'esprit, lassé de trouver toujours les mêmes objets dans l'enceinte de la foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au-delà des barrières sacrées, et par une curiosité peu respectueuse, veut entrer dans un sanctuaire qu'il fallait adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin, l'étude épuisant toute l'application de l'âme dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion : troisième écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui par les engagements d'un état saint devons à l'Eglise et l'odeur du bon exemple et la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences des routes bien plus sûres et plus chrétiennes. Car, premièrement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance et le crédit de sa famille auprès d'un empereur pouvaient le flatter, et se sert du mépris de la grandeur, comme d'un degré pour atteindre aux sciences; en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait jamais paru, il ne se guide que par les lumières d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars çà et là dans leurs ouvrages; et pouvant, comme Moïse, trouver lui-même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Béséléel de les assortir et de leur donner ce bel ordre, qui dans tous les siècles fera la surprise et les délices des savants; enfin, toujours attentif à ressusciter la grâce de sa vocation, la prière, la retraite, mille macérations font le plus doux assaisonnement de ses études; et l'onction de votre Esprit, ô mon Dieu! lui développe plus de difficultés que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vues de fortune et d'intérêt. Né des plus illustres familles de sa province, on confie le soin de l'éducation de notre saint aux moines du célèbre monastère du Mont-Cassin, usage ancien et si chéri surtout de nos pères. Il me semble voir la fille

de Pharaon confier à la mère de Moïse cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui disait-elle, *et nutri mihi* [1]. Elevez-le pour toute la grandeur où je le destine, pour la pompe et l'éclat de l'Egypte. Telles étaient les vues de la mère de notre saint ; car, hélas ! on ne peut trop le dire, on décide presque toujours de la destinée des enfants ; et on les a déjà donnés au monde ou à Jésus-Christ, avant qu'ils soient en état de connaître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vues, Seigneur, étaient bien différentes ! Vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moïse, que pour le conduire au désert, lui confier les intérêts de votre loi, et en faire le docteur de votre peuple.

L'ordre de saint Dominique avait commencé depuis peu à grossir le camp du Dieu d'Israël d'une nouvelle tribu. Les ordres qui l'avaient devancé n'étaient, si je l'ose dire, que comme des essais de la grâce : *Initium aliquod creaturæ ejus*. La retraite, la prière, des austérités édifiantes, c'était là le plan de ces anciens fondateurs qui avaient fait fleurir en Occident la discipline monastique. Ici on joignait la science à la prière, les fonctions apostoliques à la retraite, le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sortit du Mont-Cassin où les instructions et les exemples des pieux solitaires qui habitaient cette sainte montagne, avaient nourri et fait croître ces semences de vertu que la grâce avait mises de bonne heure dans son âme. Arrivé à Naples, il entend parler des enfants de Dominique ; les merveilles qu'on lui en raconte excitent sa curiosité ; il les voit, et aussitôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement, et se propose de l'embrasser. Il consulte, il examine, il s'adresse au Père des lumières ; et convaincu que c'est là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourrait l'arrêter, il exécute son dessein. En vain le dieu de ce monde lui fait voir au loin ses royaumes et toute leur gloire ; en vain l'enfer invente tous les jours de nouveaux artifices pour recouvrer une proie sur qui les engagements d'une naissance distinguée semblaient lui donner tant de droit. Vous le savez, Seigneur ! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuse dans sa douleur, la puissance d'un empereur, mille assauts qu'on livre à son innocence, une triste et longue prison ; rien n'est oublié, afin que rien ne manquât au mérite de sa foi. Mais tous ces efforts sont vains et inutiles ; les obstacles qu'on lui suscite ne font qu'enflammer son désir, et sa persévérance est enfin couronnée par le succès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible et laborieuse des sciences. Non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il y fera ; il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité.

Oserait-on, ô mon Dieu ! proposer ici cet exemple au siècle ? Est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un cloître l'espérance flatteuse de parvenir ? Eh ! dans le monde on attache de la gloire à savoir par des routes d'iniquité se ménager des occasions de fortune ; et la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, ministres du Seigneur, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine, nous frayons-nous une entrée dans les sciences sur les débris de toutes les prétentions du siècle ? Hélas ! qui nous soutient dans nos pénibles veilles ? Un rang qui nous donne de la distinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le siècle, un établissement où, parvenus, l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail et de l'étude, ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues, mais qui ralentit notre foi.

Le second écueil que les savants ont à craindre, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi ; et c'est ici où se présente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre saint. La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres : comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire ; leur mérite en ce point est un mérite tout du cœur ; ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur âme n'est jamais frappée ; et si la foi est pour eux un sacrifice, c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité, mais il n'y a point de victime : *Ecce ignis et ligna? ubi est victima holocausti* [1] ?

Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux. Accoutumés à voir clair dans les

[1] Exod., II, 9.

[1] Gen., XXII, 7.

vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer. Introduits depuis longtemps par un privilége délicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée, qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se ferait une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte. On s'égare malheureusement; et notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre Dieu. On oublie que donner atteinte à un point de la loi, c'est faire écrouler tout l'édifice ; en un mot, on veut bien subir le joug de la foi; mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir et y faire des retranchements à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies; les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute ; et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De là, mes Frères, quelle source de gloire pour saint Thomas! Avec tous ces grands talents qui font les hommes extraordinaires; un esprit vaste, élevé, profond, universel; un jugement droit, net, assuré; une imagination belle, heureuse, exacte ; une mémoire immense; quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Eglise qui l'avaient précédé? Il savait, ô mon Dieu, que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain, aussi bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer; et que, comme cet élément furieux ne saurait rompre sa digue invisible sans causer des désordres dans l'univers, l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais au-delà du terme que vous lui avez prescrit, sans tomber dans des égarements aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert le Grand, il paraît dans la capitale de la France et dans la première université du monde; mais avec quelle distinction! Son mérite perce d'abord cette foule de savants qui, attirés par les libéralités de nos rois, y venaient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua, parmi tant de savants, par la sagacité de son esprit et par l'abondance de ses lumières; combien leur est-il supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion, sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire et non pas de raisonner? Aussi, mes Frères, il est peu de docteurs de son siècle auxquels on ne reproche des opinions singulières, hardies, et qu'on aurait peine à garantir de la censure; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, et n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes Frères, il ne s'était pas renfermé uniquement dans l'étude de la religion, quoique la religion fût la fin à laquelle il rapportait toutes ses autres connaissances; et le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua, inspire souvent, par une suite de notre faiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit, hélas! trop commun dans ce malheureux siècle. Comme la raison s'accoutume à examiner, elle se désaccoutume de croire; il faut revenir de trop loin; c'est descendre du trône pour recevoir des fers; c'est dépouiller, comme David, les marques de la royauté, et venir devant l'arche passer pour insensés à cause de Jésus-Christ. De là ces noms odieux que donnent à la philosophie des anciens les premiers apologistes de la religion. Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Evangile; et que, comme un autre Samson, à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les apôtres, elle ébranle encore et fasse presque écrouler tout l'édifice de la foi: *Concussio veritatis philosophia*. De là cette sainte horreur qu'en avaient les premiers disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul, ils prenaient les sages précautions de cet apôtre pour des défenses précises et irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose, si l'on veut, qui ne soit pas tout à fait selon la science; hélas! que ces excès édifient! Ils sont fondés sur la faiblesse de l'esprit humain; eh! qu'il serait à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus dans notre siècle! La foi regagnerait d'une part ce que les sciences profanes perdraient peut-être de l'autre; la France aurait peut-être moins de savants, mais l'Eglise en échange aurait plus de fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y respire, notre saint purifie ces sources suspectes; mêle leurs eaux croupissantes avec les eaux vives de la doctrine évangélique; en grossit ce fleuve sacré;

qui, coulant de siècle en siècle depuis la naissance de l'Eglise, va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti ; et par un art tout nouveau, il fait servir le mensonge à la vérité, la philosophie à la foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Egypte à la construction du tabernacle ; en un mot, il consacre les armes des géants au temple du Seigneur, après s'en être servi contre les Philistins mêmes?

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusque dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité ? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces ; Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'est que la foi de ce grand homme n'était point établie sur la légèreté d'un sable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre ; c'est que toujours en garde contre les sentiments des auteurs profanes, les vérités de la foi étaient la règle par laquelle il en jugeait, toujours prêt à rejeter tout ce qui ne s'ajustait pas à cette règle infaillible ; c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des livres saints et des docteurs de l'Eglise. Il fait, comme David, ses plus chères délices de la loi du Seigneur ; il dévore ce volume sacré ; il le change en sa propre substance, ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'instruire. Au lieu qu'il ne lit les auteurs profanes qu'avec précaution et avec défiance, sachant que ce sont des hommes, et des hommes sujets à l'erreur ; il lit les divines Ecritures avec une soumission entière, pour y former son langage et ses sentiments, sachant que c'est la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper et d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les mystères et d'en expliquer les difficultés? ne craignez pas qu'il s'avise de débiter ses propres idées. Non, mes Frères, le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, ne marche jamais que sur les traces d'autrui dans l'explication des livres saints. Il va recueillir religieusement dans les ouvrages des anciens docteurs, dans ces sources sacrées de la véritable doctrine, les précieux restes de leur esprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire si délicate pour ceux qui se piquent de science, il use les plus beaux talents qui furent jamais à ramasser, à ranger, à éclaircir, et fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avaient dit avant lui. Aussi qui pourrait louer assez dignement ses savants et pieux commentaires, monuments éternels de son amour pour les Ecritures? Malgré les progrès que l'on a faits depuis son siècle dans les langues et dans la critique, les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer et de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Ecriture, qu'il a ce respect religieux pour les anciens Pères ; c'est dans tous ses autres ouvrages, que leurs sentiments sont la règle des siens. Attaché surtout aux écrits du grand saint Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc ; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparses çà et là dans les ouvrages de ce grand homme ; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe et nous la dérobe quelquefois ; et un peu différent d'Elisée, sans hériter du manteau de son maître, il ne laissa pas d'hériter de tout son esprit [1]. Grand Dieu, inspirez ces sentiments à tous ceux qui traitent les vérités de la religion. Puisse notre saint docteur leur servir à tous de modèle, et leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu, et à ne chercher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement !

Mais ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre saint docteur, c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude ; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur, et ôte à la piété cette ferveur, sans laquelle il est si difficile qu'elle se puisse soutenir longtemps.

Oui, mes Frères, c'est là le grand écueil des savants ; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs même les plus essentiels de la piété. Surtout lorsque le succès vient encore animer leur ardeur, ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme, au désir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que

[1] Ce trait est un peu trop finement aiguisé, pour dire simplement que Thomas eut le génie, mais non le style et l'éloquence d'Augustin.

la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent; que sais-je? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles et de leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion; la conscience en serait trop alarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études; on se permet ensuite quelques retranchements légers; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité et dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint docteur fut bien différente! le soin de son âme fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences de ces nuages épais, que toute la vivacité et l'application de l'esprit ne saurait dissiper? Ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de temps à l'étude; au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé? il ranime sa ferveur et supporte ses ténèbres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'était dans ces moments, que, s'estimant indigne des faveurs du ciel, il s'adressait à saint Bonaventure. La piété et le mérite de ce grand homme avaient fait naître dans le cœur de notre saint ces sentiments de tendresse, qui ne sont sincères, dit saint Augustin, que parmi les saints; et qui eût vu ces deux anges s'entre-regarder et se consulter l'un l'autre pour développer les secrets de la divinité, eût pensé voir les deux chérubins du tabernacle qui se regardaient, et au milieu desquels Dieu se plaisait à prononcer ses lois et à rendre ses oracles.

Non, mes Frères, l'ambition d'acquérir de nouvelles connaissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état. Chez lui l'étude a ses heures réglées; mais tous les autres devoirs ont aussi chacun leur temps marqué. A quoi me servira, disait-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Le nombre prodigieux de ses écrits eût suffi tout seul pour rendre sa vie non-seulement laborieuse, mais très-pénitente; cependant, que de jeûnes, que de macérations n'y ajoutait-il pas, plutôt pour se rendre conforme à Jésus crucifié, que pour réduire son corps en servitude! Car, mes Frères, la grâce avait fait cesser en lui de bonne heure ces combats fâcheux d'une chair qui se révolte contre l'esprit; afin, ce semble, que son âme dégagée de ces noirs brouillards qui s'élèvent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, sans être distraite, à la recherche de la vérité; et la pureté de son cœur lui eût fait donner le nom de docteur angélique, quand il ne l'eût pas mérité par la sublimité de ses lumières.

Mais pour vous bien représenter cette piété solide, et en même temps si tendre et si affectueuse, qui était dans notre saint, et avec quel soin il travaillait à l'y entretenir et à l'y faire croître, je n'ai qu'à vous renvoyer à cet office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : c'est là que le fond de son cœur se manifeste. Oui, mes Frères, le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion; et tant qu'on n'a point ces sentiments gravés au dedans de soi, c'est en vain qu'on entreprendrait de les exprimer par des paroles. Quelle onction, quelle lumière dans les expressions! quelle vivacité dans les sentiments! Ah! encore une fois, ce n'est point ici une production de l'esprit; c'est l'ouvrage du cœur seul, et d'un cœur embrasé d'amour. Ne craignons donc point de dire que si le ciel avait orné son esprit d'un trésor de science et de sagesse, il avait rempli son cœur d'un trésor de grâces et de vertus; et que s'il fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes Frères; et qu'il est peu imité! Est-ce là en effet la manière dont nous nous conduisons? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même de louable en soi, nous nous y livrons tout entiers, et la piété est absolument négligée. Je ne parle point ici de ces personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune et des vues d'ambition, et qui, renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, emploient sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir et ne se ménagent sur rien. Des hommes, qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de pensée et d'affection que pour les biens de la terre, est-il surprenant qu'ils ne

s'occupent pas des biens à venir, dont la foi est peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs; vous qui vous interdissez le dol, la fraude, la rapine; qui faites une haute profession d'honneur et de probité; vous dont les mœurs sont réglées, et fort éloignées de tout excès; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin et au pauvre, la portion de vos biens que la Providence lui a destinée; d'où vient que votre temps est tellement rempli par vos occupations que les exercices de religion ne sauraient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état; j'en conviens; mais prenez garde; l'illusion est ici à craindre. Ce ne sont pas tant nos actions, que la manière de les faire, qui les rend agréables à Dieu; il ne prend pas sur son compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien de contraire à sa loi; pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vue dans tout ce que nous faisons, et désirer de lui plaire. Or, ce devoir si essentiel s'accomplit-il lorsque la prière est si rare dans tout le cours de notre vie, lorsque nous vivons dans un entier oubli de Dieu? Mais d'ailleurs, si la piété ne se trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état, je vous demande, votre état principal n'est-il pas d'être chrétien et membre de l'Eglise? Donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu et à la religion ce que vous leur devez. Il est étonnant à quel point l'on se fait allusion là-dessus, et combien de personnes, croyant porter au tribunal de Jésus-Christ un trésor immense de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vide affreux, et un trésor effroyable de colère, qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre sujet. Vous venez de voir comme la piété guida notre saint docteur dans la recherche des sciences; je vais vous montrer comme l'usage de ces mêmes sciences l'affermit dans la piété.

DEUXIÈME PARTIE.

« Le jour, dit le prophète, instruit le jour, et la nuit donne de tristes leçons à la nuit [1] ». La cupidité vous a-t-elle servi de motif dans la recherche des sciences? elle sera votre but dans leur usage. Car, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées? vous serez un docteur flottant; votre fortune décidera de vos sentiments; et il en sera de vos lumières comme de ces jours empruntés dont on règle l'usage sur le besoin : premier écueil dans l'usage des sciences, et qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En second lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité? vos lumières vous seront chères; vous vous applaudirez de vos découvertes; vous adorerez cet ouvrage de vos mains; vous serez un docteur singulier; et les opinions vous paraîtront douteuses, du moment qu'elles seront communes : second écueil dans l'usage des sciences, suite du second écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin, votre ferveur a-t-elle souffert de votre application aux sciences? avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue? plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain; vous ne rendrez pas au Seigneur la gloire qui lui est due; et semblable à ces impies dont parle le prophète, vous direz que votre langue s'est signalée elle-même, et que vos lèvres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam nostram magnificabimus; labia nostra a nobis sunt* [1] : troisième écueil dans l'usage des sciences, toujours inséparable du troisième écueil qui se trouve dans leur recherche.

Saint Thomas qui dans la recherche des sciences s'était frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage. Il y était entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du siècle; aussi, loin d'être un docteur flottant, devient-il un docteur exact, uniforme, désintéressé. Jamais il n'y avait marché qu'à la lueur des astres de l'Eglise qui l'avaient précédé; aussi, loin d'être un docteur singuliez, devient-il, je puis le dire ici, un docteur œcuménique et universel. Enfin, il avait toujours mêlé la prière à l'étude; ah! aussi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le docteur le plus humble de son temps, et semblable à Moïse, seul il ne s'aperçut pas

[1] Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. — *Ps.* XVIII, 3.

[1] Ps. XI, 5.

de la gloire dont il brillait : *Ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini* [1].

Il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connaître la vérité. Cette louange que je donne à notre saint paraîtra peut-être peu de chose à bien des gens ; mais souffrez que je la mette dans le point de vue d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siècle le plus consulté, le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi, l'arbitre et l'oracle des grands de la terre dans leurs difficultés et dans leurs doutes. Que cette situation est délicate ! Les puissants de la terre veulent être souverains partout ; on dirait que la vérité est de leur ressort ; il faut qu'elle se trouve quelque part qu'ils veuillent la placer ; ils ne savent pas avoir tort ; et leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie ; l'air même qu'on respire auprès d'eux, a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui, loin de la grandeur et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement, retrouve-t-il cette même force et ce même courage, lorsqu'il est une fois exposé au grand jour ? On plie la loi ; on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin. Hélas ! on n'a point de sentiments propres ; et souvent on n'a que les sentiments de tous ceux auxquels il est avantageux de plaire. Vous le savez, Seigneur ; et tous les siècles en ont vu de tristes exemples.

Or, mes Frères, quel ordre, quelle exactitude, quel air uniforme et soutenu dans la doctrine de notre saint ! On voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne penche ni à droite ni à gauche, selon l'expression du Prophète [2]. Eloigné de ce zèle amer et intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses, qui sans nul égard achève de briser un roseau déjà cassé et d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Evangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre ; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, qui loin de renouveler

[1] Exod., XXXIV, 29.

[2] Ne declines ad dexteram, neque ad sinistram. *Prov.*, IV, 27.

un vêtement vieux et pourri se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve, qui bannit de la morale de Jésus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant ; il tint toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, et l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'arche d'Israël, et la douceur de la manne et la rigueur salutaire de la verge [1].

Ministres de la nouvelle alliance, vous qui tous les jours travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivants, regardez et faites selon ce modèle. Malheur, dit l'Esprit-Saint, malheur aux pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur sévère et pleine d'empire ; mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes [2]. Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur ; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice, et combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant avant que de l'avoir apaisé par de dignes fruits de pénitence ; en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajouter, sans en diminuer, sans la déguiser. Or, que ce talent est rare ; et qu'il est dangereux de se mêler d'instruire lorsqu'on manque de ce talent !

Thomas le possédait ce talent si rare, et il sut le conserver au milieu de la faveur des grands. Urbain IV veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise ; l'archevêché de Naples lui est offert. Semblable à Moïse, il lui suffit d'être le législateur du peuple de Dieu ; il laisse à d'autres l'honneur du sacerdoce ; mais non content d'avoir refusé cette dignité, se défiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le pontife de ne lui en plus donner d'autres, et de le laisser finir sa course dans la pauvreté

[1] En traçant ici l'idéal qu'il se faisait du maître spirituel, du docteur des consciences, Massillon s'est peint lui-même. *Il tint toujours ce sage milieu* où il voit la perfection. Bossuet demande aussi cette modération et ce tempérament : « Pour trouver la règle des mœurs, il faut tenir le milieu entre les deux extrémités ; et c'est pourquoi l'oracle toujours sage nous avertit de ne jamais nous détourner ni à droite ni à gauche..... Il faut marcher au milieu ; c'est dans ce sentier où la justice et la paix se baisent de baisers sincères, c'est-à-dire qu'on rencontre la véritable droiture et le calme assuré des consciences ». — BOSSUET. *Oraison funèbre de Nicolas Cornet.*

[2] Væ quæ consuunt pulvillos sub omni cubito manus et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis ! *Ezéch.*, XIII, 18.

et l'humilité de sa profession. Exemple rare, ô mon Dieu, et qui semble n'être plus à la portée du siècle! Ah ! on ne demande plus que vous osiez refuser les dignités de l'Eglise qu'on vous offre : c'est une vertu des premiers âges; c'est un héroïsme qu'on renvoie, si je l'ose dire, aux temps fabuleux ; mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice et d'iniquité ; osez ne pas acheter le don de Dieu ; osez résister à la tentation d'un bénéfice, pour lequel il faut traiter et dresser des articles comme pour un bien profane.

Les princes de la terre, non contents de respecter la vertu de notre saint, et de lui accorder leur estime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table; mais de quelles pensées croyez-vous donc qu'est alors occupé ce saint docteur? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur ; et apprenez de l'insensibilité des saints, de quel prix est à leurs yeux cette faveur des grands dont vous faites votre idole. Il est devant un roi de la terre, comme vous êtes si souvent à la présence du Roi des rois ; à peine se souvient-il que le prince est là présent ; il retrouve jusqu'au milieu de la cour le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études ; il y est profondément enseveli ; et par une sainte méprise qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de sa piété et du peu d'attache et de goût qu'il avait pour les choses de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans sa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dresser contre les hérétiques : *Conclusum est contra Manichæos.* Jugez par ce trait si la faveur du prince faisait une forte impression sur son cœur, et si l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfants du siècle, je le sais, entêtés d'une fausse délicatesse, verront sans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre saint; mais qu'ils apprennent, de l'admiration même de saint Louis, que la folie apparente des saints est plus sage que toute la sagesse du monde.

Mais si le mépris du siècle fit saint Thomas un docteur exact et désintéressé, le mépris de ses lumières en fit un docteur œcuménique et universel ; le mépris de lui-même, un docteur humble ; et c'est ainsi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'usage des sciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuse et délicate passion des savants, fut toujours l'objet le plus constant de la haine de notre saint. Vous avez vu, mes Frères, avec quel soin il évita toujours toute singularité dans la doctrine, avec quel respect il s'attachait aux sentiments des anciens docteurs de l'Eglise qui nous ont transmis la foi qu'ils avaient reçue des apôtres; et voilà ce qui l'a rendu en quelque sorte dans l'Eglise un docteur œcuménique et universel, je veux dire suivi et approuvé universellement.

Rome, Paris, Naples, Bologne, ces villes célèbres l'admirèrent tour à tour, et entendirent les paroles de vérité qui sortaient de sa bouche; et dans tous ces différents endroits sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. On l'admire, non parce qu'il dit des choses nouvelles, mais parce que chacun reconnaît dans ses discours la foi de ses pères, et s'en convainc de plus en plus par les preuves solides et lumineuses qu'en donne notre saint docteur.

Mais c'est surtout depuis sa mort, que Dieu a glorifié notre saint, et qu'il l'a rendu un docteur universel. Ici, mes Frères, vous me prévenez. D'abord s'offrent à vos esprits toutes les universités du monde, fidèles dépositaires de sa doctrine ; et sur toutes les autres, celle qui le forma dans son sein, l'illustre faculté de Paris, plus glorieuse par cet endroit que par mille autres qui depuis tant de siècles la mettent si fort au-dessus de toutes les sociétés de savants répandues dans le monde chrétien [1]. Parmi tant de pieuses et de savantes communautés régulières, boucliers sacrés dont l'Eglise, cette tour de David, est environnée, en est-il une où les décisions du fondateur tiennent plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs, que celle de notre saint dans la foi et dans la doctrine? Mais sur toutes les autres communautés, celle qui avec

[1] L'école de théologie de Paris, que je ne puis nommer sans éloge, quoique j'en doive parler avec modestie, est de tout temps en possession de donner des hommes illustres à toutes les grandes entreprises qui se font pour Dieu. — BOSSUET. *Oraison funèbre du P. Bourgoing*, 1re partie. — Il est permis aux enfants de louer leur mere, et je ne dénierai point à l'école de théologie de Paris la louange qui lui est due, et qu'on lui rend aussi par toute l'Eglise. Le trésor de la vérité n'est nulle part plus inviolable ; les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles ; elle semble divinement être établie avec une grâce particulière pour tenir la balance droite, conserver le dépôt de la tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité. Elle n'épargne ni ses enfants, ni les étrangers, et tout ce qui choque la règle divine n'évite pas sa censure. — BOSSUET. *Oraison funèbre de Cornet.*

lui a donné et donne tous les jours à l'Eglise tant de grands hommes, tant de saints pontifes, tant de docteurs distingués; l'ordre de saint Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur; d'où cet ordre célèbre tire-t-il aujourd'hui son principal éclat, sinon de l'attachement inviolable qu'il conserve pour la doctrine de notre saint docteur? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome même, ce centre de la foi et de l'unité, a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre saint pour prononcer sur les différends qui troublaient l'Eglise; que les conciles eux-mêmes, ces juges vénérables et infaillibles de la doctrine, ont formé leurs décrets sur ses décisions; que les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, et que, comme les Philistins, ils ont désespéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette arche résiderait au milieu d'elle : *Tolle Thomam, et dissipabo ecclesiam Dei.* Aussi de quels éloges les pontifes romains n'ont-ils pas honoré sa doctrine? Eh! je ne finirais pas si je voulais recueillir ici, et vous mettre sous les yeux, tous ceux qu'il a reçus dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le représenter dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre; connu, admiré, consulté de tout l'univers, regardé comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise, et en même temps plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite que nous ne le sommes, nous, à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux! Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu était-il empressé d'étaler les trésors de science et de sagesse dont il était rempli! Jusque-là que son silence donna lieu quelquefois à des méprises, et le fit prendre pour un esprit commun et vulgaire. Combien était-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses frères; ou plutôt avec quelle attention il les prévenait tous par des témoignages d'honneur et de déférence, quoique tout le monde reconnût et rendît hommage à la supériorité de grâce et de lumière qui était en lui! Avec quelle attention rapporte-t-il tous ses talents à celui de qui descend tout don parfait, et toutes ses connaissances au Père des lumières, ne cessant de dire qu'il était plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savait! Mais ce qui manifeste surtout le fonds admirable d'humilité qui était dans notre saint, et qui montre qu'en cultivant son esprit, il avait eu encore plus de soin de régler son cœur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans sa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler sur le ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui pour garant de ses raisons ne donne que sa propre autorité? Les altercations de l'école, la chaleur des disputes, la variété des opinions et des doctrines l'ont-elle jamais fait sortir de ce caractère modeste et uni? Il propose simplement, décide modestement, condamne peu, ne blesse jamais. Oui, dans des ouvrages immenses et sur des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur et de la dispute; et s'il a bâti un temple à la vérité, ç'a été, si je l'ose dire, comme Salomon, sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau [1]. Hélas! pourquoi ne s'en est-on pas tenu là dans les siècles suivants? pourquoi, loin de défendre Jérusalem investie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres? pourquoi appelle-t-on si souvent la passion au secours de la vérité? Quelle folie, s'écriait autrefois saint Augustin gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin et l'accomplissement! *Vide quam stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere charitatem, propter quam dicta sunt omnia cujus dicta conamur exponere.* Ce serait ici un nouveau sujet d'éloge pour notre saint : mais je je ne finirais pas si je voulais mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admirons surtout, mes Frères, l'humilité profonde de ce grand docteur. Hélas! nous nous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts grossiers, et nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons point. Le ciel nous a-t-il départi quel-

[1] Voilà une bien belle et bien juste application de l'Ecriture. On voit comme Massillon aime à s'étendre sur cet esprit de paix et de douceur du grand docteur, et que lui aussi il voudrait, dans l'édifice qu'il élève à la morale chrétienne, n'employer ni fer ni marteau.

ques-uns de ces talents rares parmi le commun des hommes ; dès lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects et des hommages, et la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque oserait les lui refuser : et voilà un saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime et l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grâce, les talents acquis ; cependant, loin d'exiger des égards et des attentions, s'il pouvait se blesser de quelque chose, ce serait de ce qu'il ne peut vivre oublié et confondu dans la foule de ses frères. Voilà, chrétiens, voilà le vrai caractère des saints, l'humilité, cette vertu que Jésus-Christ nous a tant recommandée, parce que ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendu conformes ; l'humilité, parce que cette vertu toute seule suffit, et que sans celle-là toutes les autres ne sont rien. Mais hélas ! c'est de toutes les vertus la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car enfin, mes Frères, si nous nous connaissions tels que nous sommes ; si nous ne nous attribuions que ce qui est véritablement à nous ; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil ?

Grand Dieu ! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject et méprisable à vos yeux et aux yeux des hommes ; et si j'étais connu tel que je suis, je ne pourrais me plaindre d'être bafoué et traité avec le dernier mépris. Cependant vous me promettez un poids immense de gloire, pourvu que je préserve mon cœur de la vanité. Ah ! je m'humilierai de plus en plus, je serai petit à mes yeux, afin de mériter par là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur ; je vous la souhaite etc. Ainsi soit-il.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME SERMON

SERMON POUR LA FÊTE D'UN SAINT MARTYR, PATRON D'UNE ÉGLISE.

ANALYSE.

DIVISION. — *Chaque fidèle, comme les martyrs, doit rendre témoignage à Jésus-Christ. Or, le témoignage que tout fidèle doit à Jésus-Christ est de trois sortes :* 1° *Un témoignage de souffrance ;* 2° *Un témoignage de soumission ;* 3° *Un témoignage de désir.*

1° *Un témoignage de souffrance.* Ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens ; mais les souffrances par lesquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage, ne sont pas seulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables, il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine, associés à ses promesses ; il s'agit de ce renoncement intérieur, et de ce martyre invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions, et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Evangile contre nous-mêmes ; il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions, nous devons être en garde contre notre cœur ; de cette vie de la foi qui combat sans cesse au-dedans de notre vie des sens. Voilà le témoignage que la foi exige de tout fidèle ; c'est en ce sens que tout chrétien est témoin de Jésus-Christ, parce que par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que la doctrine de Jésus-Christ est la voie du salut et la doctrine de la vérité, et que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elle exige le sacrifice.

2° *Un témoignage de soumission.* Il ne s'agit pas seulement de soumission à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières et en captivant notre raison : cette soumission ne regarde proprement que l'esprit ; mais la foi exige encore la soumission du cœur, je veux dire l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, et la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place, en supportant avec patience et sans murmurer les croix que sa bonté

nous ménage. Voilà le second témoignage que nous devons rendre à la foi, glorifier Dieu dans nos peines, et nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose, en reconnaissant l'ordre du souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux, pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes.

3° *Un témoignage de désir.* Comme nous sommes étrangers sur la terre, que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du fidèle, le premier devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin ; c'est de regarder tout ce qui nous environne, comme n'étant point à nous, et d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas ; c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et rien ne peut les satisfaire, où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils, où tout nous éloigne de Dieu, et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes ; c'est enfin de désirer que le règne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce désir n'est pas une simple vertu de perfection, c'est le premier devoir de la foi ; et ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu. Et voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure que le royaume des cieux est pour les pauvres et pour les affligés, parce qu'il est bien aisé de n'attendre sa consolation que dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous ; c'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi, non pas en répandant son sang pour Jésus-Christ, mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance ; en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission ; en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels, et c'est un témoignage de désir.

Vos eritis mihi testes.

Vous me rendrez témoignage. Act., I, 8.

Rendre témoignage à Jésus-Christ est pour tout fidèle un devoir indispensable ; et le martyre est sans doute le plus grand témoignage que Dieu puisse exiger de l'homme, puisque rien n'est si grand que l'amour, et que le martyre en est la consommation et la plénitude. Je sais que ce témoignage n'est pas de tous les temps, et qu'il a fallu que l'Eglise ait eu ses tyrans et ses persécuteurs, pour avoir ses martyrs et ses apôtres; mais il est un martyre de foi comme un martyre de sang. Quoique les persécutions aient fini, et que les Césars soient devenus les protecteurs de la religion qu'ils avaient voulu d'abord détruire ; tout fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ, comme le saint martyr dont nous honorons ici la mémoire. La paix de l'Eglise qui n'ôte rien au mérite de la foi, n'ôte rien non plus à ses obligations ; la vie chrétienne est toujours une vie de combat, de tentation et de souffrance ; le chrétien est toujours un martyr qui doit en un sens mourir chaque jour pour Jésus-Christ ; il faut dans tous les temps qu'il perde son âme pour la regagner ; et si sa vie n'est pas un témoignage continuel et pénible de sa foi, elle en est une désertion et une indigne apostasie. Mais pour développer une vérité si capitale, et d'un si grand usage pour les fidèles, je la partage en trois réflexions qui vous apprendront ce que c'est que ce témoignage, que nul fidèle ne peut se dispenser de rendre à Jésus-Christ. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint ; invoquons-le par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quand je parle du témoignage que tout chrétien est obligé de rendre à Jésus-Christ, je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine. Tous ceux qui lui diront : « Seigneur, Seigneur », c'est-à-dire qui l'invoqueront avec l'Eglise, ne seront pas pour cela un jour au nombre de ses disciples. Je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par sa conduite la foi qu'il professe au dehors, qui ne désavoue pas Jésus-Christ par ses œuvres, tandis qu'il le confesse de bouche ; d'un témoignage qui honore la religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le fidèle, et qui, par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rende un témoin éclatant des futures ; c'est-à-dire que le témoignage que la foi exige de tout fidèle, est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission et un témoignage de désir.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes Frères, ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens. Les martyrs, en donnant leur vie pour Jésus-Christ, n'ont fait qu'abréger leur sacrifice, et terminer par un seul acte héroïque et douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout fidèle. Il ne s'agit pas seulement ici de ces maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige,

et que la condition humaine nous rend inévitables ; ce sont des épreuves que Dieu n'exige pas également de chacun de nous, et des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséricorde ou de justice sur certaines âmes fidèles. Il s'agit de ses souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine, et associés à ses promesses. Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce martyre invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions ; que nous réprimons nos désirs injustes ; que nous combattons nos penchants vicieux ; que nous affaiblissons les impressions des sens par les vues de la foi, et que nous élevons dans nous la vie de l'esprit et de la grâce sur les débris de l'amour-propre et de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur, sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures ; que nous aimons ceux qui nous haïssent ; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal ; que nous étouffons les saillies de la colère, les impétuosités de l'humeur, les mouvements de la vanité ; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition ; et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Evangile contre nous-mêmes. Il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne le séduise, que la haine ne le flétrisse, que la flatterie ne l'empoisonne, que la complaisance ne l'entraîne, que l'intérêt ne l'aveugle, que l'envie ne le souille, que le plaisir ne l'emporte, que l'indolence ne l'assoupisse, que l'exemple ne le rassure ; que nous ne prenions nos penchants pour nos devoirs, et les abus que nous nous justifions, pour les règles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la foi, qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens ; qui dans toutes les actions et dans tous les événements trouve des sacrifices à faire, parce que partout elle trouve ou des périls à craindre, ou ses propres penchants à combattre ; et qui nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes, et la source de toutes nos tentations, et l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit enfin de cette guerre continuelle qui fait que le chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte, sans se vaincre soi-même, sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses penchants qui s'en éloignent sans cesse, sans sacrifier aux impressions de la foi les impressions des sens qui les contredisent ; sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes ; sans être étranger dans une terre où tout nous retient et nous attache ; en un mot, sans faire de tout ce qui fait nos crimes et nos plaisirs la source de nos vertus et l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyre que la foi exige de tout fidèle, c'est à ce prix que le royaume de Dieu nous est promis. Les supplices des martyrs, les austérités des anachorètes sont des grâces ; mais ce ne sont pas des devoirs ; tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, et tous ne sont pas appelés au même honneur ; mais la vie crucifiée, mais la mortification des passions, mais la violence des sens, mais la pénitence du cœur, est la vocation de tout fidèle, le premier devoir de la foi, le fonds et comme l'âme de toute la vie chrétienne. Ainsi tout chrétien est un témoin de Jésus-Christ, parce que, par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que Jésus-Christ est le maître des cœurs, le rémunérateur des fidèles, le juge éternel de nos œuvres ; que sa doctrine est la voie du salut et la doctrine de la vérité ; que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice [1]. C'est à nous maintenant à nous demander si nous sommes chrétiens, c'est-à-dire les martyrs de la foi et les témoins de Jésus-Christ ; à nous demander ce que la religion

[1] Martyr et témoin, c'est la même chose. On appelle martyrs de Jésus-Christ ceux qui, souffrant pour la foi, en ont témoigné la vérité par leurs souffrances et l'ont signée de leur sang. Maintenant il n'y a plus de tyrans qui nous persécutent ; mais nous sommes instruits par l'Evangile que Dieu, qui est notre père, distribue à ses enfants les biens et les maux selon les conseils de sa providence. Ainsi quand nous sommes affligés, si nous prenons nos afflictions de la main de Dieu avec humilité, ne témoignons-nous pas par cette déférence qu'il y a une intelligence première et universelle, qui, par des raisons occultes, mais équitables, fait notre bonne ou notre mauvaise fortune ? Et cela qu'est-ce autre chose sinon être les témoins et les martyrs de la Providence ? — BOSSUET. 2e *panégyrique de saint Gorgon*, 2e partie.

nous coûte ; quels sacrifices nous faisons à ses promesses; si Jésus-Christ est pour nous un époux de sang [1], et quelles violences nous pourrons lui offrir un jour comme le témoignage de notre foi et le prix de son royaume. Je vous demande si ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, et à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, mènent une vie différente de la nôtre; si nous sommes plus patients qu'eux, plus chastes, plus charitables, plus austères dans nos mœurs, plus modérés dans nos passions, plus équitables envers nos frères, plus circonspects dans nos discours, plus détachés des choses présentes ; et si le seul avantage que nous avons sur eux n'est pas une loi plus sainte et une vie plus criminelle. Premier témoignage; un témoignage de souffrance.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le second témoignage que nous devons rendre à la foi est un témoignage de soumission. Je dis de soumission, non-seulement à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, en captivant notre raison, en adorant ce que nous ne pouvons comprendre, et en ne voulant pas être sages contre Dieu même : de soumission, non-seulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vu, et ce que l'oreille n'a jamais entendu; en ne mêlant pas à la simplicité de la foi la vanité de nos raisonnements et la faiblesse de nos conjectures; en ne regardant pas comme un bon air une force d'esprit qui en est toujours l'aveuglement et la folie; en méprisant les hommes audacieux qui croient s'élever au-dessus des autres en s'élevant au-dessus de la foi, qui s'honorent de l'impiété, comme d'un titre de distinction et de gloire; et en ne trouvant rien de plus noble et de plus grand que la docilité et la soumission du fidèle : de soumission, non-seulement en respectant les pratiques du culte extérieur de la foi, les pieuses traditions de nos pères, les lois de l'Eglise; en rendant hommage à la grandeur de la religion par notre fidélité à remplir ses devoirs les plus simples et les plus vulgaires, et ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-dessus des lois et des règles.

Cette soumission ne regarde proprement que l'esprit; mais la foi exige encore la soumission du cœur, je veux dire l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place ; en supportant avec patience les croix que sa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les disgrâces de la fortune, et tous les événements, ou qui mortifient notre orgueil, ou qui trompent notre espérance ; en faisant des peines attachées à notre état des moyens de salut. Vous surtout, mes Frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre et laborieuse ; loin d'envier la destinée de ceux qui vivent dans l'abondance; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu qui semble vous condamner au travail, à la pauvreté et à la misère ; loin de porter impatiemment le poids du jour et de la chaleur, que la Providence semble vous avoir imposé à vous seuls; loin de vous regarder comme malheureux, parce que vous êtes pauvres ; vous devez au contraire bénir la miséricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile, parce que les dangers y sont moindres; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de piéges à éviter, moins d'obstacles à surmonter, et où tout vous facilite les voies du salut et de la vie éternelle; dans une condition où Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui sont nés, puisque les riches doivent se priver, par un esprit de foi, des plaisirs que la naissance vous refuse ; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors; qu'ils doivent remplacer, par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impose ; et que vous pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations et les vices. Pensez quelquefois, mes Frères, que la vie est courte, et que le chrétien est condamné à souffrir; qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie, qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur, qui nous ménage plus d'occasions de privations et de souffrances, qui laisse à nos passions moins de moyens de se satisfaire, qui met entre les grandes tentations du monde et nous un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens et qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde

[1] Sponsus sanguinum. *Exod.*, IV, 25 et 26.

ou dans l'éternité ; qu'il est rare ou même impossible d'être heureux sur la terre et dans le ciel ; que la religion retranche aux riches ce que la nature vous a déjà retranché ; que s'ils ont plus de biens que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre ; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jésus-Christ ; et que ce qui distinguera alors les fidèles, ce ne seront plus les noms et les honneurs, mais les œuvres et les mérites [1].

Ainsi qui que nous soyons, mes Frères, et en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix et des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines; c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose; c'est de reconnaître l'ordre du souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies de notre sanctification ; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe; que Dieu a ses raisons dans toutes ses démarches à notre égard; que son unique vue, dans ses différentes conduites, est de nous conduire plus sûrement au salut ; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir, et que notre état n'est sûr, qu'autant que nous y trouvons des difficultés et des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la foi : car rien n'honore plus la religion que la patience et la soumission du fidèle; rien ne fait mieux comprendre la grandeur et la puissance de la foi, que de trouver, dans l'espérance des promesses futures, une ressource toujours prête contre les peines présentes; et si Dieu est grand dans ses saints, il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir et se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de Providence. Nous ne la comptons pour rien dans tous les événements qui composent notre vie; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injustices de nos maîtres, la mauvaise foi de nos amis, l'animosité de nos envieux; il semble que les hommes gouvernent l'univers, et dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changements et des fortunes. Nous ne remontons jamais jusqu'au souverain qui les met en œuvre, et les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées; nous n'y voyons pas un Dieu, et suprême et secret dispensateur de toutes choses, sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe, qui fait tout, qui conduit tout, qui dispose de tout, qui a préparé de toute éternité les événements les plus soudains et les plus surprenants pour les faire servir à notre sanctification, et qui se joue de la vaine sagesse des hommes, en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avaient choisies pour les éviter. Quelle ressource pour un fidèle que la sublimité de ces vues! quelle élévation la foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puisqu'elle le met au-dessus de tous les événements! et quand la religion n'aurait que cet avantage au milieu des traverses et des vicissitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne serait-il pas à plaindre de s'en priver? Et y aurait-il rien de plus insensé et de plus malheureux qu'un homme livré à lui-même, et qui vit sans Dieu, sans religion et sans conscience?

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier témoignage que nous devons rendre à la foi, est un témoignage de désir. Comme nous sommes étrangers sur la terre; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente; que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du fidèle; le premier devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin; c'est de rapporter à cet heureux terme de nos travaux nos soins, nos œuvres, nos désirs et nos pensées; c'est de ne perdre jamais de vue ce lieu de repos

[1] Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Eglise. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines; l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus, étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandit ses faveurs sur ses compagnons de fortune. Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple; mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. — BOSSUET. *De l'éminente dignité des Pauvres dans l'Eglise,* 3e partie.

promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons sans cesse, et où toutes nos démarches et tous nos mouvements doivent nous conduire; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puisque tout ce que nous ne saurions posséder toujours, nous ne l'avons que par emprunt; c'est d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage, et qui ne doit que passer par nos mains; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanents, que personne ne pourra plus nous ravir, et qui rendent heureux ceux qui les possèdent; c'est de sentir que nous ne sommes point faits pour les créatures, puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous cherchons, et que les biens qui nous y attachent, sont plutôt la source de nos chagrins que le remède de nos peines; c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et où rien ne peut les satisfaire; où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils; où les mêmes objets que nous avons longtemps désirés, forment ensuite nos plus vives amertumes; où tout nous éloigne de Dieu, et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes : dans un lieu que nous aimons sans être heureux; que nous méprisons sans en être détachés; dont nous sentons le vide et le frivole, sans en être désabusés; où tout nous déplaît et où cependant tout nous attache : dans un lieu où tout est piége et tentation; où nos bons désirs trouvent tant d'obstacles, notre faiblesse tant d'excuses, notre foi tant d'illusions, notre cœur tant de séductions; où la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, la santé nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la singularité nous égare; et où la vertu n'est jamais sûre, parce qu'elle est toujours entre nos mains, et que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours soupirer les saints après leur délivrance; voilà ce qui doit nous faire désirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées, toutes les tentations finies, toutes les passions éteintes, tous les désirs remplis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie; voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, et regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations et des naufrages; vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, et désirer que le règne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce désir soit une simple vertu de perfection : c'est le premier devoir de la foi; c'est la disposition la plus essentielle du fidèle; c'est la piété sincère et véritable; c'est ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu; c'est l'état du chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel; quiconque met ses affections ici-bas n'a plus de droit à la patrie promise aux fidèles; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siècle à venir, renonce à la foi, n'a plus de droit aux promesses futures, et est pire qu'un infidèle. Et voilà pourquoi, mes Frères, Jésus-Christ nous assure que le royaume du ciel est pour les pauvres et pour les affligés : car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y possède rien; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation et de peines, et d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes; votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre; vous êtes malheureux, et vous êtes coupable; vous participez à la malédiction des richesses, et vous n'en partagez pas les commodités et les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés comme des moyens de miséricorde et le prix du royaume du ciel; s'ils sont la consolation des affligés et la ressource des misérables; si, loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu et le trésor de la justice à

toutes les richesses de la terre; ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, et ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté, sans en partager les incommodités et les peines.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous. C'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi : non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jésus-Christ à des nations infidèles, en quittant ses proches et sa patrie, comme le saint martyr dont la solennité nous assemble aujourd'hui; mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance; mais en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission; mais en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels et les promesses de la foi, et c'est un témoignage de désir. C'est ainsi que vous pouvez partager avec votre saint patron la gloire et la couronne de son martyre. Vous enviez quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; s'il vous paraît heureux d'acheter à ce prix et par un moment de souffrance un royaume éternel; mais je vous l'ai déjà dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps, mais il demande celui de vos passions. Il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines et à des tourments pour sa gloire, il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout, mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions sur les traces du saint martyr que nous honorons? Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible? mais la grâce l'adoucit. Est-ce qu'il est impossible? mais tant de saints l'ont pratiqué. Est-ce qu'il est inutile? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu, si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à nos passions, en nous révoltant contre nos peines, en nous attachant aux créatures, notre aveuglement aurait une excuse. Mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes; en murmurant dans nos malheurs, nous aigrissons nos peines; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens, et nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile et expédient; vous nous intéressez à vous servir, en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service; et vous attachez à l'observance de votre loi et les avantages de la vie présente et les promesses de la vie future. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

SEMAINE SAINTE ET FÊTES DE PAQUES.

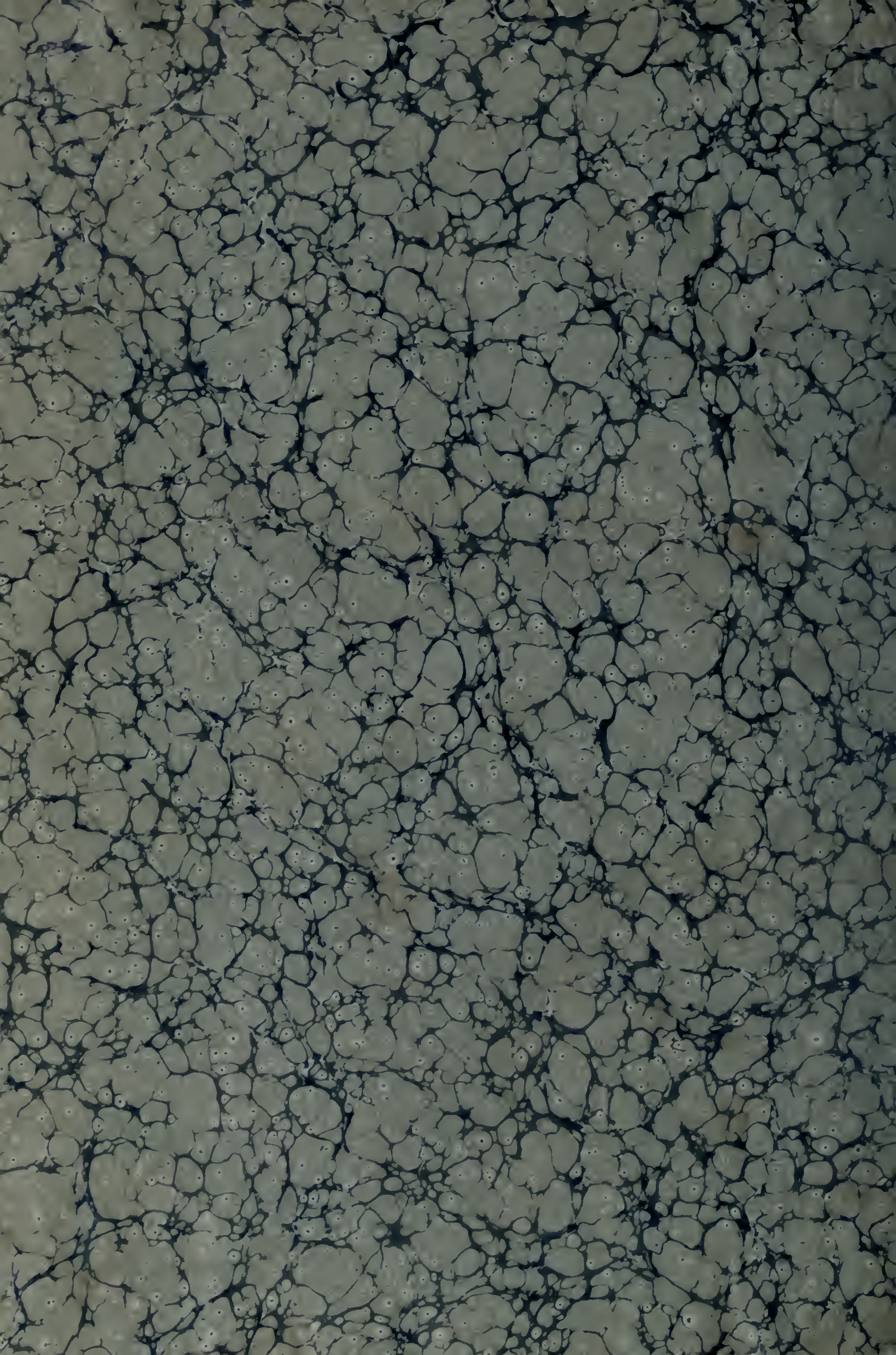
MYSTÈRES.

PANÉGYRIQUES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie L. GUÉRIN et Cie, rue de la Rochelle, 49-51.


OCT
1976




PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
102809217021

